PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE No. 54,2

# LE MAHĀBHĀṢYA DE PATAÑJALI

avec

LE PRADĪPA DE KAIYAṬA

et

L'UDDYOTA DE NĀGEŚA

*Adhyāya 1 Pāda 1 Āhnika 5-7*

Traduction par PIERRE FILLIOZAT

INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE
PONDICHÉRY
1976

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE No. 54, 2

# LE MAHĀBHĀṢYA DE PATAÑJALI

avec

LE PRADĪPA DE KAIYAṬA

et

L'UḌDYOTA DE NĀGEŚA

*Adhyāya 1 Pāda 1 Āhnika 5-7*

Traduction par PIERRE FILLIOZAT

INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE
PONDICHÉRY
1976

que la protractée soit déjà réalisée lors de l'application des règles de *saṃdhi* des voyelles ? Elle est non-réalisée lors de l'application de la présente prescription d'un nom technique. Du fait que la protraction est non-réalisée ces futures protractées sont de même durée que *īt*, etc. -- Elle est déjà réalisée lors de l'application de la présente prescription d'un nom technique. -- Comment ? -- Une opération amène en sa présence les règles de dénomination et d'interprétation (pa.3), c'est-à-dire on doit les considérer comme placées là où est l'opération : Īdūded dvivacanaṃ pragṛhyam" est placé auprès de "pragṛhyaḥ prakṛtyā"[1].

P. I 213-214. "Īdūded dvivacanaṃ pragṛhyam". "Kim artham" 213.3 : puisque *ī* et *ū* ne sont pas *aṇ*[2], le *t* ultérieur ne peut servir à empêcher la notation des *savarṇa* de durée différente; puisque l'aigu, etc. ne différencient pas les phonèmes, il ne peut servir non plus à la notation des *savarṇa* porteurs de propriétés différentes. Même dans la vue de la notation de l'espèce il n'y aura pas notation des brèves du fait du surplus d'effort que représente l'énonciation de la longue[3], et la notation des protractées est désirée;dans ce cas donc le *t* ultérieur entre en conflit avec ce qui est désiré. Pour cette raison la question est posée."Taparaḥ" 213.3:l'idée est :la vue de la notation de l'individu est acceptée, ainsi que celle où les propriétés, aigu, etc.son différenciatrices. "Keṣām" 213.4 : la question est posée parce qu'il y a risque dans cette vue de non-notation des protractées. "Udātta-" 213.4: dans certains manuscrits il y a mention de la voyelle nasalisée; cela est mentionné incidemment à la suite des propriétés; car il ne peut pas y avoir de voyelle *pragṛhya* nasalisée du fait de la prohibition "aṇo 'pragṛhyasyānunāsikaḥ (un substitut nasalisé apparaît optionnellement à la place d'un *aṇ* non-*pragṛhya)*" 8.4.57. "Plutānāṃ tu" 213.6 : ce défaut vient du recours à la vue de la notation de l'individu, non du *t* ultérieur[4]. "Asiddhaḥ" 213.7 : parce que l'on con- ā empêcher l'application à la protractée. Il y a donc un but extérieur au *sūtra* "plutapragṛhyā aci", à ce qu'il soit révélé que la protraction n'est pas *asiddha*. On conclut de l'existence de cet autre but que la protraction est déjà réalisée lors de l'application des autres règles de *saṃdhi* des voyelles aussi.

[1] Patañjali réfère ici au *sūtra* "plutapragṛhyā aci" 6.1.125. La protractée sera réalisée par rapport à cette opération de *saṃdhi* de voyelles et par rapport à la prescription du nom technique.Donc elle a la possibilité de recevoir le nom *pragṛhya*. S'il y a un *t* ultérieur dans le présent *sūtra*, elle ne le recevra pas.

[2] Sont *aṇ* les seuls phonèmes énoncés dans l'*akṣarasamāmnāya* c'est-à-dire les brèves.

[3] Dans la vue où l'énoncé "ī" note toute la classe des phonèmes *i* de durées différentes, le *i* bref ne sera cependant pas noté parce que s'il devait l'être, il suffisait d'énoncer la brève; l'effort d'énoncer la longue aurait été inutile.

[4] Dans cette vue le *t* ultérieur détermine la notation des *savarṇa* de même durée, n'empêche pas la notation d'un *savarṇa* de durée différente. C'est la vue de la notation de l'individu qui empêche la notation des *savarṇa* de durée différente.

sidère que la règle de protraction est non-appliquée lors de l'application d'une règle antérieure[1], étant donné qu'il n'y a pas connaissance de la protraction, lors de l'application du nom *pragṛhya*, la connaissance du phonème de deux mores seule joue un rôle. Ainsi le *vārttika* dira-t-il : "la prescription de la non-réalisation d'un substitut unique lors de l'application du substitut ṣ ou de *tuk* doit être faite pour empêcher l'application de ces derniers là où il y a un substitut unique et pour la réaliser quand il y a l'original" IV 414.12[2]. "Yad ayam" 214.1 : du fait que la protractée est prise comme objet de l'opération prescrite par "plutapragṛhyā aci", puisqu'il serait impropre de dire "la protractée reste sous sa forme originale" si elle était non-réalisée, l'absence de cette non-réalisation est inférée. Et de façon générale est révélée la qualité d'opération réalisée lors de l'application de toute opération de la section relative au *saṃdhi* des voyelles, mais non lors seulement de l'application du maintien à l'état original. Par exemple la protractée est réalisée lors de l'application du substitut *u* de *ru* selon "ato ror aplutād aplute"[3]. Une section de la grammaire comprend les règles générales et les règles particulières entravantes. La qualité d'opération réalisée est donc mentionnée aussi pour le cas où il y a application du maintien à l'état original causé par le nom *pragṛhya* aussi. "Kim etasya" 214.3 : on pourrait accepter qu'il y ait la qualité d'opération réalisée seulement lors de l'application du maintien comme l'original; c'est pourquoi la question est posée. L'interlocuteur montre une économie d'énoncé : "aplutāt" 214.4 : si la protractée est déjà réalisée, par les énoncés suivis de *t* "ato, ati" il n'y a pas de risque d'application du substitut *u* après une protractée devant une protractée. "Kim ataḥ" 214.5 : les règles de dénomination et d'interprétation demeurent là où elles sont énoncées, et le nom *pragṛhya* ne se trouve pas prescrit dans la section du *saṃdhi* des voyelles; c'est pourquoi la question est posée. "Kāryakālam" 214.6 : l'idée est : parce qu'il est légitime que l'élément auxiliaire soit situé auprès du principal, les éléments auxiliaires servant aux opérations et l'opération étant l'élément principal.

---

[1] La vue de la non-réalisation de la règle s'oppose à celle de la non-réalisation de l'opération. Dans la seconde vue, la protractée serait réalisée d'abord, c'est-à-dire aurait éliminé son original long; puis serait considérée comme non-réalisée, c'est-à-dire absente lors de l'application du nom *pragṛhya* prescrit antérieurement. Mais l'absence du substitut protracté ne restaurerait pas l'original éliminé. Le nom *pragṛhya* ne pourrait pas de toutes façons s'appliquer. Dans la vue de la non-réalisation de la règle, la protractée n'a pas été réalisée au préalable; l'original est présent lors de l'application de la règle antérieure.

[2] Dans "ko 'siñcat" formé sur *ko asiñcat* avec substitut unique *o* de *o a* selon "eṅaḥ padāntād ati" 6.1.109, le substitut ṣ prescrit pour *s* ultérieur à *iṇ* selon "iṇkoḥ, ādeśa-" 8.3.58-59 risque de s'appliquer si le dit substitut unique n'est pas considéré comme non-appliqué. Dans "adhītya" formé sur *adhi i ya* avec accrément *tuk* de la brève *i* devant *lyap* selon "hrasvasya piti kṛti tuk" 6.1.71 et substitut long *ī* de *i i* selon "akaḥ savarṇe dīrghaḥ" 6.1.101, l'accrément *tuk* risque de ne pouvoir s'appliquer si le substitut long n'est pas non-appliqué. L'on voit que dans ces deux cas une non-réalisation de la règle est prise en considération, non-réalisation dans laquelle le substitut est absent, l'original présent.

[3] Voir tr.II p.1, n.4

U, I 213-214. "Īdūdet". Dans la vue de la notation de l'individu, la mention de *ī* et *ū* suivis de *t* peut viser à l'éviction des phonèmes de durée différente, ou à la notation de ceux pourvus d'autres propriétés. Kaiyaṭa dit que ce n'est pas le premier cas : "Īdūtoḥ" 214.8 : le sens est : et ainsi puisqu'il n'y a pas application de "aṇudit" le *t* ultérieur ne sert pas à l'application du *sūtra* "taparaḥ" qui entrave "aṇudit". Et même s'il y a chance d'application de "taparaḥ" en l'absence de reconduction de *aṇ*, il n'y a pas de fruit à cette application[1];Kaiyaṭa dit donc que ce n'est pas le deuxième cas : "udāttādīnām" 213.9. Mais, dira-t-on, dans la vue de la notation de l'espèce le *t* ultérieur de *īt* et *ūt* servira à évincer les *i* et *u* de durée différente; car dans cette vue le *sūtra* "taparaḥ" vise à une limitation de la notation. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "jāti-" 213.10. "Plutānāṃ ceṣyata eva" 213.10 : cela sera clair dans le *bhāṣya* ci-dessous. "Iṣṭavyāghātam" 213.10 : Kaiyaṭa croit que dans la vue de la notation de l'espèce le *t* ultérieur évince la notation de la protractée dans le cas de *ī* et *ū*, comme dans celui de *e*[2]. "Bhedakāś ca guṇāḥ" 213.12 : Kaiyaṭa croit qu'il y a application de la vue de la différenciation aussi au cas des *aṇ* en raison de la formule du *vārttika* "parce que l'accent est différenciateur" (vt 13 sous 1.1.1)[1]. Il y a ce but du *t* ultérieur, à savoir la notation de l'aigu, etc., seulement pour *īt* et *ūt*, non pour *et*, parce que pour ce dernier il est déjà réalisé par le *sūtra* "aṇudit". Mais, dira-t-on, le *t* ultérieur a été dit servir à la notation des *savarṇa* de même durée, non à évincer ceux de durée différente; comment la notation des protractées risque-t-elle de ne pas se réaliser ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "vyaktipakṣa-" 213.14 : il faut comprendre : le défaut vient du recours à la vue de l'individu dans le cas de *īt* et *ūt*; dans le cas de *et* il vient du *t* ultérieur même[2].

---

[1] Si l'on considère que "aṇ" de "aṇudit" est reconduit dans "taparaḥ" ce dernier *sūtra* ne s'applique pas au cas des longues.Si l'on considère, comme le fait le *vārttika* 3 sous "taparaḥ" (I 537), que "aṇ" n'est pas reconduit, "taparaḥ" a chance de s'appliquer dans le cas des longues. Mais le résultat de cette application ne sera pas de permettre la notation des phonèmes aigu,etc.,qui a déjà lieu dans la vue où les propriétés ne différencient pas les phonèmes.

[2] Patañjali affirme que "taparaḥ" est limitatif quand "aṇ" de "aṇudit" est reconduit, prescriptif quand "aṇ" n'est pas reconduit (I 537). Kaiyaṭa estime qu'il en est ainsi seulement dans la vue de la notation de l'individu, mais non dans la vue de la notation de l'espèce, parceque dans cette dernière la mention "aṇ" est annulée dans "aṇudit". Donc pour Kaiyaṭa, dans la vue de l'espèce, quand "taparaḥ" est limitatif, il empêche la notation par un phonème *aṇ* ou non-*aṇ*, des *savarṇa* de durée différente. Nāgeśa, au contraire, considère que dans la vue de l'espèce, comme dans celle de l'individu, la reconduction de "aṇ" est ce qui détermine le caractère limitatif de "taparaḥ". Il applique ce que dit Patañjali aux deux vues. Il estime que quand Patañjali dit que "taparaḥ" est limitatif quand "aṇ" y est reconduit, il suppose que dans la vue de l'espèce la mention de *aṇ* dans "aṇudit", inutile pour l'obtention de la notation des *savarṇa*, est faite pour la clarté, et est donc susceptible d'être reconduite. Si elle est reconduite dans "taparaḥ" ce dernier sūtra ne s'applique pas à *ī* et *ū* qui ne sont pas *aṇ*, mais seulement à *e*. Le *t* ultérieur empêchera donc la notation de la protractée seulement pour *e*.

Mais, dira-t-on, le nom *pragṛhya* est mis en oeuvre en vue d'une opération qui s'applique en connection avec un mot tel que *iti*, etc.[3]; la protractée, étant *antaraṅga*[4], se réalise la première; l'original est donc évincé par elle; donc, même si le substitut protracté est non-réalisé, comment le nom *pragṛhya* fondé sur l'original peut-il être réalisé ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "śāstra-" 213.16:le sens est:bien que la règle ait déjà été appliquée,parce qu'elle est considérée comme non-réalisée il y a absence de connaissance de son application; par l'absence de connaissance de la protractée il y a donc une connaissance d'un phonème de deux mores dans celui qui en a trois; le nom technique s'applique donc au phonème de trois mores par la connaissance que l'on en a comme étant un phonème de deux mores. Par cela[5] il est rejeté que, du fait que la règle est non-réalisée, il n'y en a pas application, que donc, même s'il y a le nom *pragṛhya* pour l'original, le nom ne se réalisera pas pour le substitut protracté quand il se réalisera par la suite; et il n'y a pas traitement du substitut comme son original, parce que l'application du nom *pragṛhya* est une opération relative à un phonème unique[6], ce nom étant une propriété qui réside dans le phonème unique qu'est l'original du substitut protracté; et ainsi le substitut nasalisé se réalisera selon "aṇo 'pragṛhyasya (une nasalisée apparaît optionnellement à la place de *aṇ* non *pragṛhya*)"

---

[1] Dans le cas de *aṇ* la notation des *savarṇa* qui diffèrent par l'accent peut être réalisée par "aṇudit",si elle ne l'est pas par la vue de la non-différenciation.Le risque de non-notation des *savarṇa* qui diffèrent par l'accent par la vue de la différenciation ne se produit en réalité que dans le cas des phonèmes non-aṇ.

[2] Dans le cas de *et* qui est *aṇ* il y a *vipratiṣedha* de"aṇudit" et de "taparaḥ". C'est cette dernière règle formulée ultérieurement qui s'appliquera seule. Le *t* ultérieur sera donc responsable de la non-notation de la protractée.

[3] Le maintien d'une voyelle *pragṛhya* en fin de mot devant un mot commençant par une voyelle.

[4] La protractée n'est pas causée par un phonème d'un autre mot.

[5] Par cela, c'est-à-dire par le fait que le nom s'applique au phonème de trois mores."Etena"1.24 se construit avec "apāstam" 1.26

[6] Selon "sthānivad ādeśo 'nalvidhau".

8.4.57 dans "āgacchatam agni3 iti". Mais, objectera-t-on, l'opération étant l'élément principal il doit y avoir non-réalisation de l'opération; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tathā hi" 214.11. "Utsarga-" 214.11 : l'original. "Sāmānyena" 214.14 : le sens est : relativement à la règle générale aussi. Mais, dira-t-on, le maintien à l'état original n'est pas placé dans la section du *saṃdhi* des voyelles; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "sotsargam" 214.15 : l'idée est :puisque le maintien à l'état original du *pragṛhya* est une règle particulière entravante par rapport à la règle générale qu'est le *saṃdhi* des voyelles, il est bien placé dans cette section. Construire 1.15: relativement à l'application du maintien à l'état original causé par le nom *pragṛhya*. "Prakṛtibhāva eva" 214.17 : le sens est : le maintien à l'état original causé par la protraction. Dans le *bhāṣya* le sens de "etasya" 214.3 est : quel est le but de faire connaître cette non-réalisation relativement à la section du *saṃdhi* des voyelles. "Kāryārthatvāt" 214.20 : l'idée est : le *sūtra* de définition du nom technique, formant une phrase unique avec la règle du maintien à l'état original, est placé dans la dite section du *saṃdhi* des voyelles.

BH. I 214-215. -- Mais quel but y a-t-il à la prescription du nom technique *pragṛhya* pour la protractée ? -- Qu'il y ait pour elle l'état original fondé sur le nom *pragṛhya*. -- Non ce n'est pas le but. Il se réalisera pour la protractée par la partie de la règle "plutaḥ prakṛtyā (la protractée se réalise sous sa forme originale)". --Cela n'est pas possible. Car il y aurait un défaut d'application devant *iti*[1]. En effet, sous le *sūtra* "aplutavad upasthite" le maître Kātyāyana énoncera : "la mention "-vat (comme une non-protractée)" vise à ce qu'il y ait prohibition de l'opération causée par la protraction c'est-à-dire le maintien sous la forme originale prescrit par "pluta-", car s'il y avait prohibition de la protraction même, il s'ensuivrait l'application de la prohibition à une protractée *pragṛhya* pour laquelle l'opération qu'est le maintien sous la forme originale se réalise parce que prescrite par un autre énoncé, à savoir "pragr̥hyaḥ prakr̥tyā" (vt 1 et 2 sous 6.1.129). Donc pour la protractée le nom technique *pragr̥hya* est désiré, afin que le maintien de l'état original fondé sur le nom *pragr̥hya* s'applique à elle.

---

[1] Le *sūtra* "aplutavad upasthite" 6.1.129 prescrit qu'une protractée est traitée comme une non-protractée devant le mot *iti* utilisé dans le *padapāṭha* pour délimiter la longueur d'un mot,c'est à-dire que l'opération prescrite pour la protractée, l'état original, n'est pas appliquée.Si la protractée substitut d'un *pragṛhya* a l'état original par la mention "pluta-" et non par la mention "pragṛhya", elle sera comme toute autre protractée non-*pragṛhya* objet de cette prohibition : elle ne gardera pas son état original. Si au contraire elle a l'état original par la mention "pragṛhya" elle ne sera pas objet de cette prohibition qui porte seulement sur l'opération causée par la mention "pluta-"; elle gardera donc son état original devant *iti*, ex. "vāyu3iti". Et la forme désirée est une protractée qui reste à l'état original; il faut donc une protractée qui ait le nom *pragṛhya*. Le *vārttika* cité ci-dessous montre que l'on doit avoir une prohibition de l'état original causé par la protraction, non une prohibition de la protraction même, afin que se réalise l'état original pour une protractée *pragṛhya*.

P. I 214-215. "Upasthite hi" 214.10 : *upasthita* signifie le mot *iti* dans les lectures autres que le *saṃhitāpāṭha*[1]. Dans le duel "agni3 iti" le maintien à l'état original fondé sur la protraction est prohibé, mais celui fondé sur le nom *pragr̥hya* est désiré. L'auteur du *bhāṣya* dit cela : "paṭhiṣyati" 215.1 : le maintien à l'état original doit être prohibé dans le cas où il n'y a pas le nom *pragr̥hya* : le singulier "devadatta3 iti devadatteti".

U. I 215. "Pratiṣiddhe" 215.7 : le sens est : entravé par le traitement comme non-protracté. Dans le *bhāṣya* "pragr̥hyapluta-pratiṣedha-" 215.2 : le sens est : il s'ensuivrait prohibition d'une protractée comme objet du maintien à l'état original fondé sur le nom *pragr̥hya*. Comment, dira-t-on, n'y aura-t-il pas par le traitement comme non-protracté éviction de l'opération fondée sur le nom *pragr̥hya* aussi ? C'est pourquoi le *bhāṣya* dit "anyena vihitatvāt" 215.2 : le sens est : par "pragr̥hyaḥ prakr̥tyā". Mais, objectera-t-on, si le maintien à l'état original fondé sur le nom *pragr̥hya* s'applique à une protractée aussi, la prohibition du maintien à l'état original fondé sur la protraction, enseigné par "aplutavat" est inutile. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yatra" 215.7.

BH. I 215-217. -- Mais si le nom *pragr̥hya* était prescrit pour les longues non suivies de *t* ? -- Même ainsi seule *e* noterait ses *savarṇa*, *ī* et *ū* ne noteraient par les leurs[2]. -- Pour quelle raison ? -- Parce qu'ils ne sont pas *aṇ*. -- Mais si le nom technique *pragr̥hya* était prescrit pour les brèves non suivies de *t* ? -- Cela n'est pas possible. Le nom *pragr̥hya* risquerait de s'appliquer dans "akurvahi atra akurvahyatra". Donc le nom technique *pragr̥hya* doit être prescrit pour les longues seulement suivies de *t*. -- Et ce nom prescrit pour les longues risque de ne pas s'appliquer aux protractées. -- En ce cas, que nous sert cet effort de poser que la protraction est déjà réalisée lors de l'application des règles de *saṃdhi*. La protraction est non-réalisée lors de l'application de la présente règle. Puisqu'elle est non-réalisée les futures protractées sont de même durée que *īt*, etc. — Que faites-vous de la mention révélatrice qui a été montrée dans "plutapragr̥hyā aci"? -- On comprend cette mention de la protractée comme signifiant : "ce qui a un substitut futur protracté apparaît sous sa forme originale". -- Que faites-vous du but qui a été montré pour la révélation de cette thèse ? -- L'énoncé "aplutād aplute" est bel et bien fait. -- Même ainsi, l'opération causée par le nom *pragṛhya* et qui est prescrite, alors que la protraction est déjà réalisée, dans "aṇo 'pragṛhyasyānunāsikaḥ (un *aṇ* nasalisé se réalise optionnellement à la place d'un *aṇ* non-*pragṛhya* à la pause)" 8.4.57, risque de ne pas se réaliser[1]. -- En ce cas que nous sert le principe qu'une opération amène en sa présence les règles de dénomination et d'interprétation. Les règles de dénomination et d'interprétation sont telles qu'elles sont énoncées (*pa.*2). Et dans ces conditions la protraction est non-réalisée lors de l'application de la présente règle du nom *pragṛhya*. Puisqu'elle est non-réalisée les futures protractées sont bien de même durée que *īt*, etc.

---

[1] Cf. IV 469.15. *Ārṣa* désigne le texte védique sous la forme qu'il a dans le *saṃhitāpāṭha*. Dans les autres lectures, *pada*-etc. le lecteur fait suivre une forme de mot du mot *iti* pour la délimiter. Cet emploi de *iti* est issu du seul mode de récitation, n'est pas partie du texte du *r̥ṣi*.

[2] Selon "aṇudit savarṇasya" ce sont les phonèmes *aṇ* c'est-à-dire ceux énoncés dans l'*akṣarasamāmnāya* entre *a* et *ṇ*, *a*, *i*, *u* brefs, etc., qui notent leurs *savarṇa*. Cette règle ne s'applique pas à elle-même. Donc les voyelles longues ne notent par leurs *savarṇa*.

P. I 215-217. "Yadi punaḥ" 215.4. Mais, objectera-t-on, le nom *pragṛhya* ne se réalise pas pour les protractées à cause du recours à la vue de la notation de l'individu, mais non à cause du *t* ultérieur. On répond que l'intention est la suivante. On se placera dans la vue de la notation de l'espèce. Et du fait du surplus d'effort qu'est l'énonciation des longues, le nom *pragṛhya* ne s'appliquera pas aux brèves, mais s'appliquera aux protractées. "Evam api" 215.4. L'idée est la suivante. Dans la vue de la notation de l'espèce, de même qu'il n'y a pas le nom pour les brèves en raison du surplus d'effort d'énonciation, de même il ne s'appliquera pas aux protractées parce que par la force de l'énoncé des longues il y aura notation de l'espèce relative aux individus particuliers énoncés. C'est ainsi que quand il est dit "amène un gros boeuf" un boeuf maigre n'est pas amené. Donc même dans la vue de la notation de l'espèce, l'individu long particulier seul est noté[2]. Et *ī* et *ū* longs, n'étant pas *aṇ* ne noteront pas leurs *savarṇa*. "Yadi punaḥ" 215.6 : parce qu'il accompagnerait les brèves *i*, *u*, le *e* aussi est appelé "brève"; c'est pourquoi il y a le pluriel "hrasvānām". Le sens est: s'il y a énoncé de brèves, étant donné qu'elles sont *aṇ*, ou bien dans la vue de la notation de l'espèce, parce qu'il n'y a pas de surplus d'effort d'énonciation, il y aura notation des voyelles de durée différente. "Plutabhāvī" 216.6 : "plutabhāvī" signifie : ce dont le substitut futur est une protractée, c'est-à-dire l'original donné; c'est de lui qu'il y a maintien dans l'état donné. Mais, dira-t-on, du fait que la protractée est non-réalisée, comment l'original reçoit-il le nom de protracté par le fait qu'il ait un substitut futur protracté. Il n'y a pas ce défaut, il y aura attribution de ce nom par la connaissance qu'une protractée sera le substitut futur. Et le substitut protracté n'est pas non-réalisé par rapport à cette attribution du nom; autrement l'on ne pourrait même pas dire "le substitut protracté est non-réalisé". En s'appuyant sur la *paribhāṣā* "kāryakālam" l'auteur du *bhāṣya* dit : "evam api" 216.8 et ainsi la protractée étant déjà réalisée lors de l'application de la prohibition du substitut nasalisé "aṇo 'pragṛhyasya", il n'y aura pas le nom *pragṛhya* et le substitut nasalisé s'appliquera dans le duel "agni3". L'objection est rejetée en s'appuyant sur la *paribhāṣā* "yathoddeśam". Mais, objectera-t-on, comment cette vue est-elle adoptée, alors que la vue où la règle de dénomination est attirée par la règle opératoire, parce qu'elle sert à l'opération, est la plus légitime. Il n'y a pas ce défaut. La vue où la règle de dénomination ou d'interprétation demeure là où elle est enseignée, vue de l'interprète qui accepte le texte tel quel, est possible, quand la règle de dénomination ou d'interprétation est faite sans référence à un but particulier, en pensant à une utilité en général, "par cela quelque but sera atteint". La vue où la règle de dénomination est attirée par la règle opératoire est celle de l'interprète qui s'est attaché à examiner le sens de la phrase totale formée de la règle de dénomination, etc. et de la règle opératoire.

---

[1] La protractée est prescrite par 8.2.84, etc. Selon "pūrvatrāsiddham" elle est non-réalisée lors de l'application des règles formulées antérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī* et réalisée lors de l'application de celles formulées ultérieurement.Dans la vue où une prescription de nom technique se place dans la prescription de l'opération qu'elle concerne, la présente prescription du nom *pragṛhya* est placée, entres autres, dans la règle "aṇo 'pragṛhyasya" 8.4.57. Or la protraction est réalisée lors de l'application de cette règle Si donc le présent *sūtra*, à cause du *t* ultérieur, ne permet pas l'attribution du nom à une protractée, le substitut nasalisé risque de ne pas être empêché pour un duel avec protraction "agni3".

[2] Nous suivons la leçon "ākṛtipakṣe 'pi viśiṣṭaiva dīrghā vyaktir gṛhyate" de l'éd.NSP. Il semble que ce soit la lecture connue de Nāgeśa.

U.I 215-217. "Na punas taparatvāt" 215.9 : le *bhāṣya* dira cela : "et le nom *pragṛhya* prescrit pour les longues risque de ne pas s'appliquer aux protractées" 216.2. "Plutānāṃ tu" 215.11 : le sens est : en l'absence de *t* ultérieur. L'idée est : mais s'il y a le *t* ultérieur, du fait que le *sūtra* "taparaḥ" dans la vue de la notation de l'espèce vise à une limitation même dans le cas de ce qui n'est pas *aṇ*, le nom *pragṛhya* ne s'appliquera pas aux protractées. Celui qui dit ceci pense que l'espèce de *ī*, etc. n'est pas autre que l'espèce du *i* de toutes les durées. "Ākṛtiḥ" 215.12 : l'idée est : il n'y a pas de mention de l'espèce sans énonciation d'un individu; un individu devant nécessairement être prononcé, pour la légèreté de l'énoncé une brève devait être employée; par l'énonciation d'une longue l'individu perd sa qualité de signe d'identification et reçoit celle de déterminant; l'espèce qui se trouve donc dans un individu déterminé est notée[1]; il n'y aura donc pas notation de ce qui a une durée plus longue, comme il n'y en a pas de ce qui a une durée plus brève. Si l'on accepte qu'il y ait des espèces de *i* bref, *ī* long, etc. incluses dans l'espèce *i*, il faut comprendre qu'il n'y a pas l'espèce restreinte énoncée, *ī*, dans la protractée. Mais du fait de l'existence de l'espèce *e* dans la protractée et du fait de l'absence d'individu d'énonciation plus légère, il y a notation par *e* de la protractée. Mais, dira-t-on, la raison "anaṇtvāt" donnée dans le *bhāṣya* est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "ākṛtipakṣe 'pi" 215.13 : le sens est : dans un tel cas c'est l'individu qualifié par telle ou telle espèce, *i*,etc. qui est noté. L'idée est : du fait de l'absence de fruit à donner la prééminence à l'espèce dans la notation, parce que l'espèce est inapte à entrer en relation avec l'opération, et parce qu'il y a lourdeur à considérer qu'elle est en relation avec l'opération par l'intermédiaire de l'individu, il y a notation de l'individu qualifié par telle ou telle espèce; même s'il y a notation de l'individu les individus *ī* et *ū*, parce qu'ils ne sont pas *aṇ*,ne noteront pas les protractées.

---

[1] Ceci est dit dans la vue où il y a une seule *jāti* pour les *i* de toutes les durées, et non pour chacun des *i*, *ī*, etc., de durée différente. L'*upalakṣaṇa* est une propriété non inhérente qui permet occasionnellement d'identifier une chose. Le *i* bref note l'espèce *i* sans que la brièveté en soit une propriété inhérente. Le *viśeṣaṇa* est une propriété inhérente. Le *ī* en tant que tel note l'espèce pour laquelle la durée de deux mores est inhérente, c'est-à-dire l'espèce quand elle réside dans un individu de deux mores.

Dans le *bhāṣya* "tasmād dīrghāṇām eva taparāṇām" 216.2 : le sens est : pour inclure les *savarṇa* de propriété différente et pour l'absence de doute. Kaiyaṭa prévient l'erreur qui consisterait à prendre "plutabhāvī" 216.6 pour un *karmadhāraya* : "pluto bhāvī" 216. 11 : l'arrière-pensée du *bhāṣya* est : bien que le maintien à l'état original se réalise pour la protractée par le fait que la protractée doit être considérée comme déjà réalisée lors de l'application du maintien à l'original puisqu'elle est le fondement de cette opération[1], cependant il vaut mieux recourir à l'expression indirecte qu'entraver l'application d'une règle[2]. "Prakṛtaḥ" 216.11 : le sens est:compris par le mot "pluta-". "Buddhyā" 216.13 : l'idée est : la protractée est non-réalisée lors de l'application d'une opération du présent traité de grammaire; or cette dénomination de protractée donnée à l'original n'est pas une telle opération grammaticale."Kāryakālapakṣam āśritya" 216.15 : l'idée est la suivante[3]. Dans cette vue les définitions de noms techniques ne donnent pas leur enseignement indépendamment des règles opératoires. Le transfert "pūrvatrāsiddham (une règle de la *tripādī* déjà appliquée est considérée comme non-appliquée lors de l'application d'une règle antérieure)" vise l'opération. Et la connaissance de l'opération est ultérieure à la compréhension du sens de phrase. Donc "pūrvatrāsiddham" est placé là où il y a compréhension du sens de phrase. De plus le sens de "pūrvatrāsiddham" en tant que mention reconduite est : "cette règle est non-réalisée par rapport à une règle antérieure". Dans la vue où la règle opératoire attire les règles de dénomination et d'interprétation, on comprend que ces dernières comprises à tel ou tel endroit dans la *tripādī* sont non-réalisées par rapport à toute règle antérieure à cet endroit. Et ainsi la prescription du substitut nasalisé étant non-réalisée par rapport à la protractée, la règle du nom *pragṛhya* qui forme une seule phrase avec cette prescription est aussi non-réalisée par rapport à la protractée. La mention "pūrvatra" dans "pūrvatrāsiddham" reconduit dans la prescription de la protractée ne peut pas noter "īdūdet", "adaso māt", etc. Au contraire, dans la vue où les règles de dénomination sont telles qu'elles sont énoncées, du fait qu'elles font connaître le nom technique indépendamment des règles opératoires, on peut dire que la protractée est non-réalisée lors de l'application du nom technique. Par là est rejeté que dans la vue où les règles opératoires attirent les règles de dénomination, etc. il n'y a pas perte de l'antériorité donnée par la place dans le texte. Dans le *bhāṣya* "yat siddhe pragṛhya-" 216.8 :le sens est : l'opération fondée sur le nom *pragṛhya*, quand la protractée se trouve dans une section de règles déjà réalisées; c'est-à-dire : puisque la protractée est déjà réalisée par rapport à une opération fondée sur le nom *pragṛhya*. "Yathoddeśa-" 216.17. Mais, objectera-t-on, dans cette vue dans "agni3" etc. la protractée est non réalisée par rapport à l'application du nom *pragṛhya;* dans la vue où il n'y a pas eu protraction avant[1], le nom technique a son fruit par le fait qu'il empêche la réalisation du substitut nasalisé; il n'y a pas de raison[2] pour qu'il s'applique de nouveau, une fois la protractée réalisée, même si par rapport à lui cette protractée apparaît comme ayant deux mores; il n'y a pas traitement du substitut protracté comme son original parce que l'attribution du nom *pragṛhya* est une opération sur un phonème unique; le substitut protracté n'étant donc pas *pragṛhya* le substitut nasalisé se réalisera. A cette objection l'on répond : non, parce qu'un nom technique est appliqué s'il sert à une opération; il y a donc la raison qu'est la réalisation d'une opération, pour qu'il y ait une nouvelle application du nom *pragṛhya;* il est donc facile d'obtenir une nouvelle fois le nom *pragṛhya*. C'est en suggérant cela que le *bhāṣya* a employé le mot *eva* dans "plutasyāsiddhatvāt tatkālā eva bhavanti", dont le sens est : et le nom *pragṛhya* apparaissant avant la protractée, les futures protractées sont bien de la durée de *īt*, etc. Il suffit. "Praṇīyate" 217.11 est comprise.

---

[1] Selon la règle "plutapragṛhyā aci" le maintien à l'état original prescrit est fondé sur la protractée.Ceci implique que la protractée est déjà réalisée.Le *sūtra*"pūrvatrāsiddham"qui prescrit la non-réalisation est donc entravé par cela.Patañjali utilise ce raisonnement sous le *sūtra* suivant "adaso māt" 1.1.12,vt 4, I 223.

[2] On interprète que le mot *pluta* dans "plutapragṛhyā aci" réfère par *lakṣaṇā* à l'original de la future protractée. En recourant à cette interprétation on évite d'entraver "pūrvatrāsiddham".

[3] "Ayaṃ bhāvaḥ" 1.23 se construit avec "iti" 1.28.

(2. La qualité de déterminé de "dvivacanam".)

BH.I 217-218. Mais comment comprend-on le présent *sūtra :* "*ī* etc. qui sont désinences de duel" ou "les désinences de duel qui se terminent par *īt*, etc." ? -- Et quelle est la différence dans l'application ?[3]

---

[1] Dans la vue où le nom *pragṛhya* se réalise d'abord, la protractée ensuite, avant que cette dernière se réalise, le nom *pragṛhya* empêche l'application du substitut nasalisé à la longue, sert donc à une opération.

[2] Il n'y a pas de raison telle que l'inutilité du nom s'il apparaît sans servir à aucune opération.

[3] *Dvivacanam* est le nom des désinences énumérées dans le *sūtra* "svaujas-" 4.1.2 qui expriment le sens de "deux", selon "dvyekayoḥ" 1.4.22, et de la deuxième de chaque groupe de trois désinen-

"Īdādayo dvivacanaṃ pragṛhyā iti ced antyasya vidhiḥ (si *īt* etc. qui sont désinences de duel, ont le nom *pragṛhya*, une prescription du nom doit être faite pour un *īt* etc. final de désinence de duel)". (vt 1)

Si *īt*, etc. qui sont désinences de duel, ont le nom *pragṛhya* le nom *pragṛhya* doit être prescrit pour *īt*, etc. final de désinence de duel, dans "pacete iti, pacethe iti[1]. -- Il se réalisera à partir de la prescription. -- Mais il y a un but à la prescription. -- Lequel ? -- "Khaṭve iti, māle iti[2]. -- En ce cas, que le sens du *sūtra* soit : "une désinence de duel terminée par *īt*, etc."

"Īdādyantam iti ced ekasya vidhiḥ (si la désinence qui se termine par *īt*, etc., a le nom *pragṛhya*, prescription de ce nom doit être faite pour une désinence qui est un seul phonème īt, etc.). (vt 2)

Si la désinence qui se termine par *īt*, etc. a le nom *pragṛhya*, le nom *pragṛhya* doit être prescrit pour une désinence qui est un seul phonème īt, etc., dans "khaṭve iti, māle iti"[3].

---

ces énumérées dans "tiptasji-" 3.4.78, selon "tāny ekavacanadvivacana-" 1.4.102. Si "dvivacanam" est déterminant de "īdūdet" les objets qui recevront le nom technique seront celles des désinences de duel qui consistent en un seul phonème, *śī*, etc. Si "īdūdet" est le déterminant, il y aura application à lui de "yena vidhis tadantasya" 1.1.72, et seront désignées les désinences de duel terminées par *ī*, etc.

[1] "Pacete" est formé sur *ḍupacaṣ* avec *laṭ*, substitut *ātām* de *laṭ* selon "tiptasjhi-", suffixe *śap* selon "kartari śap" 3.1.68, substitut *e* de *ām* selon "ṭita ātmanepadānām ṭer e" 3.4.79, substitut *iy* de *ā* selon "āto ṅitaḥ" 7.2.81, amuissement de *y* selon "lopo vyor vali", substitut *e* de *a i* selon "ādguṇaḥ". De même "pacethe" avec substitut *āthām* de *laṭ*. Les désinences de duel sont ici *ite*, *ithe*. Il faut préciser que le *e* final de ces désinences a aussi le nom *pragṛhya*.

[2] S'il n'y a pas d'objet correspondant au sens littéral de la prescription, celle-ci, autrement inutile, a le pouvoir de faire entendre un autre objet connecté avec son sens littéral. Le terme "dvivacanam" fera entendre le sens "final de désinence de duel" s'il n'y a pas de *ī* etc. qui sont eux-mêmes désinences de duel. Or il y en a dans "khaṭve" formé sur *khaṭva* avec *au* selon "svaujas", substitut *śī* selon "auṅa āpaḥ" 7.1.18, substitut *e* de *a ī* selon "ādgunaḥ". De même dans "māle". Par conséquent la prescription ayant un but, quand elle a son sens littéral, ne fera pas entendre un autre sens. Pour obtenir le nom technique pour la finale d'une désinence de duel, il faut faire une adjonction à la prescription. Et cette adjonction est un défaut.

[3] Il y a des désinences de duel consistant en le seul phonème *ī* ou *ū*. Il n'y en a pas finissant par ces deux phonèmes. La règle ainsi comprise s'appliquera quand même à ces désinences, parce que, prise dans son seul sens littéral, elle serait inutile. Mais dans le cas de *e*, il y a des désinences de duel consistant en ce phonème, et d'autres finissant par ce phonème. La règle prise dans son sens littéral s'appliquera aux dernières seulement. Elle ne s'

"Na vādyantavattvāt (ou bien non, du fait qu'un phonème unique est comme initial ou final)". (vt 3)

Ou bien il n'y a pas ce défaut. -- Pour quelle raison ? -- "Ādyantavattvāt" : selon la règle qu'une opération s'applique à un phonème unique comme s'il était initial ou final (1.1.21), le nom *pragṛhya* s'appliquera à un phonème unique aussi[1].

P. I 217. "Kathaṃ punaḥ" 217.3 : si *īt*, etc. sont les porteurs du nom technique *pragṛhya*, la désinence de duel les qualifiant alors, ils ne peuvent avoir la qualité de finale de désinence de duel; le nom ne pourra s'appliquer qu'aux *īt*, etc. qui sont eux-mêmes désinence de duel. Si la désinence de duel est le porteur du nom, *īt* etc. la qualifiant, alors la règle "yena vidhis tad antasya (ce au moyen de quoi une opération est prescrite est le nom technique de ce qui se termine par lui)" 1.1.72 s'appliquant à un élément principal au moyen d'un élément subordonné[2], l'on est dans la vue où le sens est:"une désinence de duel terminée par *īt*, etc.".La question est posée parce que l'on voit des défauts dans les deux vues. "Pacete" 217 6 : le *e* dans cette forme n'est pas la désinence de duel mais en est la finale. "Vacanāt" 217.7 : le sens est : le mot "dvivacanam (désinence de duel)" exprimera une partie de désinence de duel. "Asti" 217.7 : le sens est : quand le sens premier est possible, la notation d'un sens figuré est illégitime. "Khaṭve" 217.7 : le *e* est une désinence de duel selon "antādivac ca (le substitut unique de deux phonèmes est comme la finale de ce qui précède le premier ou comme l'initiale de ce qui suit le second[3]" 6.1.85. "Ekasya" 217.10 : le sens est : seul. Il y a possibilité du nom *dvivacana* seulement pour *ī* et *ū* seuls, non pour *e* seul. De par le pouvoir de la prescription le nom *pragṛhya* se réalise seulement pour *ī* et *ū* mêmes. Mais puisqu'il y a possibilité du nom *dvivacana* pour une désinence terminée par *e* dans "pacete", etc., le nom *pragṛhya* ne se réalise pas pour *e* seul dans "khaṭve". Il y a donc un défaut. Ce défaut est mentionné en considérant que dans "yena vidhis tad antasya (ce par quoi une chose est prescrite est le nom de ce qui se termine par elle)" la clause "svasya ca rūpasya (et de sa propre forme)" n'est pas adoptée.

U. I 217. "Īdādayaḥ" 217.13 : l'idée est : parce que ce sont les premiers termes mentionnés dans le *sūtra*, et par uniformité avec "adaso māt" 1.1.12[4]. "Tadā" 217.13 : le sens est : dans "yena vidhis tadantasya" le mot *anta* signifie "partie" et "tadantasya" est un *bahuvrīhi*. "Atha" 217.14 : l'idée est : parce que l'énoncé du nom suit

---

appliquera pas dans "khaṭve, māle". Pour ce dernier cas, il faudra faire une adjonction à la prescription.

[1] Dans le cas de la désinence consistant en *e*, le *e* sera traité comme finale de la désinence.

[2] C'est-à-dire, s'appliquant là où un terme est qualifié par un autre. Voir I 544.11.

[3] C'est-à-dire est comme le premier ou le second des deux originaux. Dans "khaṭva ī khaṭve" le *e* sera comme le *a* ou le *ī*, donc recevra le nom *dvivacana* comme le *ī*.

[4] Le mot "dvivacanam" n'est pas reconduit dans ce *sūtra*; "īdūt" y est reconduit et y est qualifié, non qualifiant.

immédiatement et pour donner une occasion d'application à "yena vidhiḥ". Dans le *bhāṣya* "antyasya" 217.6 : le sens est : pour le phonème final d'une désinence de duel. "Gauṇasya" 217.18 : l'idée est : le mot *gauṇa* note aussi ce qui est obtenu par *lakṣaṇā* parce que le sens *lākṣaṇika* possède en commun avec les autres sens *gauṇa* la qualité de sens second[1]. Kaiyaṭa dit la raison pour laquelle un exemple est donné pour la désinence terminée par *e* en laissant le cas de *ī* et *ū* les premiers mentionnés dans le *sūtra :* "īdūtoḥ" 217.20. "Nāśritam" 217.22 : compléter : par l'auteur du *vārttika.*

BH. I 218-220. Ou bien je dirai : "ce qui finit par une désinence de duel et qui finit par *īt*, etc."[2].

-- "Īdādyantam dvivacanāntam iti cel luki pratiṣedhaḥ (si c'est ce qui se termine par un duel et par *īt* etc., qui a le nom *pragṛhya*, il faut prohiber le nom quand il y a amuissement (*luk*) de la désinence)". (vt 4)

Si c'est ce qui se termine par un duel et par *ī* etc., qui a le nom *pragṛhya*, une prohibition de ce nom quand il y a amuissement (*luk*) de la désinence doit être prononcée. Car, dans "kumāryor agāram kumāryagāram, vadhvor agāram vadhvagāram", un élément finissant par *īt* etc. est entendu et il se termine par une désinence de duel par la règle d'application de l'opération causée par le suffixe amui?[3]

-- "Saptamyām arthagrahaṇam jñāpakaṃ pratyayalakṣaṇapratiṣedhasya (la mention du sens dans la règle relative au cas de la septième désinence est révélatrice de la prohibition de l'opération causée par le suffixe amui)". (vt 5)

En faisant la mention du sens dans "īdūtau ca saptamyarthe(un élément finissant par *īt* ou *ūt*, quand il y a le sens d'une septième désinence, a le nom technique *pragṛhya*)" 1.1.19, le maître fait savoir que lors de l'application du nom technique *pragṛhya* l'opération causée par le suffixe amui ne se réalise pas[1]. -- En ce cas, cette mention du sens dans ledit *sūtra* doit être faite. -- Elle peut ne pas être faite. Nous qualifierons ici la désinence de duel par *īt*, etc. et la désinence qualifiée par *īt*, etc. sera la cause de l'application de la règle "yena vidhis tad antasya" : "la désinence de duel terminée par *īt*, etc.; ce qui se termine par cela c'est-à-dire est terminé par une désinence terminée par *īt*, etc.[2]". -- Même ainsi, le nom technique risque de se réaliser dans "aśukle vastre śukle samapadyetāṃ śukly āstāṃ vastre"[3]. Car dans cette forme, il y a une désinence de duel *īt*, etc. et cette forme se termine par cette désinence par l'application de l'opération causée par le suffixe amui. -- Dans ce cas aussi, il y aura amuissement (*luk*) de la désinence avant que le substitut *śī* soit réalisé. -- Dans cette forme on doit décider : l'amuissement et le substitut *śī* sont à réaliser; lequel des deux doit être réalisé ? -- Le substitut *śī*, du fait qu'il est prescrit ultérieurement[4]. -- L'amuissement est d'application constante[5]. Il a chance de se réaliser, que le substitut *śī* soit réalisé ou non. — L'amuissement est d'application non-constante. Si le substitut *śī* est réalisé, il s'applique à un objet, à savoir *śī*; si *śī* n'est pas réalisé, il s'applique à un autre, à savoir *au*. Une opération qui s'applique à des objets différents est d'application non-constante. Le substitut *śī* aussi est d'application non-constante, parce que, si l'amuissement est réalisé, il n'a pas chance de se réaliser. Etant donné qu'ils sont tous deux d'application non-constante, le substitut *śī* doit être réalisé parce que prescrit ultérieurement. Une fois *śī* réalisé, il y a l'amuissement. Et même supposons que de quelque façon l'amuissement soit d'application constante. Même ainsi, il y a un défaut. Le maître Kātyāyana dira (II 361.4) : "dans la règle du nom technique *pada* "suptiṅantaṃ padam" la mention "terminé par" vise à prohiber l'application de "yena vidhis tadantasya" à une mention de suffixe dans une prescription de nom technique". Or "dvivacanam" est une mention de suffixe, et la présente règle est une prescription de nom technique. Dans cette vue aussi le traitement d'un élément unique comme initial ou final doit nécessairement être accepté. Donc acceptons la deuxième vue[1].

---

[1] Le sens propre de *gauṇa* est celui d'objet compris de quelque façon à partir d'un mot en raison d'une qualité. Par exemple un Vāhika lent d'esprit est compris à partir du mot *go* à cause de sa lenteur, etc. Cette définition ne s'applique pas au sens figuré proposé pour "dvivacanam", à savoir le sens "partie de désinence de duel". Ceci est un cas de *lakṣaṇā* figuration, notion plus générale que celle de *guṇavṛtti*. Il n'y a donc pas application ici de la *paribhāṣā* 15 "guṇamukhyayoḥ", mais application du fait général qu'il est illégitime de prendre ce qui est second, quand ce qui est premier peut être pris. Nāgeśa refuse de comprendre que Kaiyaṭa recourt à la *paribhāṣā* 15 et veut comprendre qu'il emploie le mot *gauṇa* dans le sens général de *lākṣaṇika.*

[2] On obtient le sens "dvivacanānta" par la *paribhāṣā* 23 "pratyayagrahaṇe" et le sens "īdādyantam" par le *sūtra* "yena vidhis" 1.1 72.

[3] Le composé "kumāryagāram" est formé sur *kumāryor agāram* avec le nom *samāsa* selon "ṣaṣṭhī" 2.2.8, amuissement des désinences par "supo dhātu-" 2.4.71 *kumārī agāra.* A ce stade il y a une forme qui finit par *ī* et comme une opération causée par un suffixe se réalise même si le suffixe est amui, selon "pratyayalope pratyayalakṣaṇam"1.1.62,il risque d'y avoir le nom *pragṛhya* pour *kumārī*, à cause de la désinence de duel amuie.

---

[1] Dans le *sūtra* "īdūtau ca saptamyarthe" le but de la mention "arthe" est qu'il y ait application du nom *pragṛhya* quand il y a amuissement de la désinence de locatif; par exemple dans "sómo gaurī́ ádhi śritáḥ" où la désinence de locatif de "gaurī" est amuie, ce mot reçoit le nom technique (I 236.2). Si lors de l'application du nom *pragṛhya*, l'opération causée par le suffixe amui se réalise, *gaurī* recevra le nom technique, sans qu'il soit besoin de la mention"arthe". Mais Pāṇini considère que l'opération causée par le suffixe amui dans ce cas-là ne se réalise pas. Il fait donc la mention de "arthe" Voir I 237.8 sq.

[2] Dans l'interprétation précédente, par la *paribhāṣā* "pratyagrahaṇe", "dvivacanam" était d'abord pris comme signifiant "dvivacanāntam". Et c'est cet élément qui était qualifié par "īdūdet" et était l'occasion de l'application à son déterminant de la règle "yena vidhis tadantasya". Maintenant on considère que "dvivacanam" avec son déterminant "īdūdet" est l'occasion de l'application de "yena vidhis"; ce qui donne le sens : une désinence de duel terminée par *ī*, etc. Ensuite il y a application de "pratyayagrahaṇe" et l'on obtient le sens : un élément terminé par une désinence de duel, laquelle est terminée par *ī*, etc. Dans cette interprétation le nom technique *pragṛhya* ne s'applique pas à *kumārī*, parce que ce mot se termine par la désinence *os* non terminée par *īt*, etc.

[3] "Śukly āstām" est formé sur śukle (*śukla-au* avec substitut *śī* selon "napumsakāc ca" 7.1.19) avec *cvi* au sens de l'agent de l'action de devenir, devant *āstām*, selon "kṛbhvastiyoge saṃpadyakartari cviḥ" 5.4.50. La glose de laquelle part Patañjali explicite le sens du suffixe : deux vêtements non-blancs devinrent blancs. Il y a amuissement de la désinence de duel selon "supo dhātu-" 2.4.71 śukla v āstām, substitut *ī* de *a* selon "asya cvau" 7.4.32 *śuklī v āstām*, amuissement de *v* selon "ver apṛktasya" *śuklī āstām*, absence de désinence selon "avyayād" 2.4.82.

[4] En vertu de "vipratiṣedhe paraṃ kāryam" 1.4.2.

[5] Une règle d'application constante (*nitya*) est plus forte qu'une règle prescrite ultérieurement (pa.38).

P. I 218-220. "Athavā" 218.4 : la désinence de duel note ce qui se termine par elle selon "pratyayagrahaṇe yasmāt (quand il y a mention d'un suffixe, il y a notation de ce qui se termine par lui,. ..)" (pa.23) ensuite l'élément terminé par une désinence de duel est qualifié par *īt*, etc.; on a ainsi une troisième vue sur le sens du présent *sūtra* : ce qui se termine par une désinence de duel et par *ī* etc.". Mais, objectera-t-on, il est révélé par la mention "terminé par" dans "suptiṅantaṃ padam (une forme terminée par *sup* ou *tiṅ* a le nom *pada*)" 1.4.14, qu'une mention de suffixe ne note pas ce qui se termine par elle dans une prescription de nom technique. Comment cette interprétation est-elle possible ? A cela on répond que l'auteur du *bhāṣya* présente cette vue pour en introduire une quatrième, ne fait donc pas une nouvelle proposition. Pour rejeter cette vue par un autre défaut l'auteur du *vārttika* dit "luki pratiṣedhaḥ" 218.5.L' absence de notation de l'élément terminé par la forme mentionnée n' est pas invoquée, parce que cette vue est éliminée parce qu'elle comporte un défaut. "Kumāryagāram" 218.6. Mais comment est-ce un composé d'un mot terminé par une désinence de duel "kumāryoḥ" puisque dans un composé un nombre particulier n'est pas compris ? Il n'y a pas ce défaut. De même que dans "tāvakīnaḥ", etc. le nombre particulier est manifesté par le suffixe[2], de même dans "kumāryagāram" le duel est manifesté par le maintien à l'état original de la forme *kumārīagāra* s'il y a le nom *pragṛhya*. C'est pourquoi il y a mention du dit défaut d'application du nom *pragṛhya*. "Saptamyām" 218.9 : s'il y a notation par "saptamī" dans "īdūtau saptamī" de ce qui se termine par une septième désinence, par l'application de l'opération quand le suffixe qui en est cause est amui, le nom *pragṛhya* se réalise dans "sómo gaurī ádhi śritáḥ"; la mention "arthe" révèle donc que dans le domaine du nom *pragṛhya* l'opération causée par un suffixe ne se réalise pas quand le suffixe est amui. "Tat tarhi" 219.1 : le sens est : la troisième vue a été adoptée pour ne pas recourir au traitement du phonème unique comme initial ou final. Or pour remédier à un défaut dans cette vue la mention en surplus de "arthe" doit être faite pour servir d'indice révélateur. Cela est d'une grande lourdeur. Īdādibhiḥ" 219.1 : dans cette vue il n'y a pas de risque d'application du nom *pragṛhya* dans "kumāryagāram" etc. Car dans cette forme il n'y a pas de désinence de duel terminée par *ī*, *ū*, ou *e*, mais la désinence *os* terminée par *s*. "Tadantam" 219.3 : terminé par une désinence de duel. "Īdādyantam" 219.3 : parce que dans cette quatrième vue il n'y a pas de relation directe de *īt*, etc. avec l'ensemble terminé par la désinence, le mot "īdādi" signifie ce qui se termine par *īt*, etc., le sens de "īdādyantam" est donc : terminé par la désinence terminée par *īt*, etc.

---

[1] C'est-à-dire l'interprétation : "une désinence de duel terminée par *īt*, etc.", interprétation dans laquelle on doit recourir à la règle "ādyantavad ekasmin".

[2] Selon "tavakamamakāv ekavacane" 4.3.3 le substitut *tavaka* apparaît à la place de *yuṣmad* exprimant le singulier devant *khañ*. Le substitut manifeste donc dans "tāvakīnaḥ" le singulier.

"Śuklyāstām" 219.4 : désinence de duel *au* après le mot *śukla*, substitut *śī* de *au* selon "napuṃsakāc ca (*śī* apparaît à la place de *auṅ* ultérieur à un neutre)" 7.1.19; ensuite suffixe cvi; amuissement de *śī*[1] selon "supaḥ (il y a amuissement de *sup* partie d'une racine ou d'un *prātipadika*)" 2.4.71; substitut *ī* selon "asya cvau (*ī* apparaît à la place de *a* devant *cvi*)" 7.4.32; *sup* apparaît parce que c'est une forme terminée par un suffixe *taddhita*[2]; amuissement de *sup*[3] selon "avyayāt (il y a amuissement de *sup* apparu après un *avyaya* et après *āp*)" 2.4.82. Dans cette forme *śī* est une désinence de duel terminée par *ī*, l'ensemble *śuklī* est terminé par cette désinence par le principe de l'application de l'opération causée par un suffixe quand le suffixe est amui; le nom *pragṛhya* risque donc de se réaliser. "Atra hīdādi ca dvivacanam" 219.4 : le mot *īdādi* signifie ce qui se termine par *īt*, etc. On trouve parfois la lecture "īdādyantaṃ ca śrūyate". On doit commenter alors : le sens est : la désinence est dite dans le *sūtra* être terminée par *īt*, etc; on se fonde sur l'application de "yena vidhis tadantasya" à la désinence de duel avec *īt*, etc. Quand au *ī* obtenu par "asya cvau", il n'est pas partie de la désinence de duel; on ne doit donc pas commmenter le *bhāṣya* comme pensant à ce *ī*.

"Athāpi kathaṃ cit" 220.1 : le sens est : parce que la règle d'amuissement s'applique en ce qu'elle a chance d'application que le substitut *śī* soit réalisé ou non, si l'on ne prend pas en considération la différence des originaux amuis dans l'un ou l'autre cas[4]. Ou bien le sens est : le mot *nitya* figure la qualité de règle entravante; et l'amuissement entrave le substitut *śī* par la règle "antaraṅgān api (un amuissement *bahiraṅga* entrave même des opérations *antaraṅga*) (pa.52). "Evam api doṣaḥ" 220.1 : cette interprétation ne se présente même pas; le défaut est donc l'impossibilité de cette vue. "Avaśyam" 220.3 : cette vue a été adoptée par crainte d'avoir à recourir au traitement d'un phonème unique comme initial ou final; et dans cette même vue on accepte qu'il faille nécessairement y recourir. Car dans "agnī" etc. la désinence est *ī* même, n'est pas terminée par *ī*. "Tasmāt" 220.4 : le sens est : acceptons la deuxième vue. Qu'une prohibition du nom *pragṛhya* dans "maṇīva", etc. doive être faite, est sans autorité, parce que non donnée par les auteurs du *vārttika* et du *bhāṣya*. Dans "maṇī voṣṭrasya" M Bh 12.171.12 il y a emploi de *vā* au sens de "semblable à". "Rodasīva" est un emploi du *chandas*. Et pour le *chandas* toutes les opérations sont optionnelles.

---

[1] La forme *śukla śī cvi* reçoit le nom *prātipadika* par "kṛttaddhita-" 1.2.46. Dans ce *prātipadika* la désinence *śī* est une partie incluse. Par l'amuissement de *śī* on obtient la forme *śukla v*.

[2] Elle reçoit donc le nom *prātipadika* selon "kṛttaddhita-"et la désinence selon "ṅyāpprātipadikāt" 4.1.1.

[3] *Śuklī v* reçoit le nom *nipāta* par "ūryādicviḍācaś ca" 1.4.61 et le nom *avyaya* par "svarādinipātam" 1.1.37.

[4] Selon la *paribhāṣā* 46 "kvacit kṛtākṛtaprasaṅgamātreṇāpi nityatā".

U.I 218-220. "Tadantavidhiḥ" 218.12 : l'idée est : une forme étant prise comme l'objet qualifié par "dvivacanam", du fait de la *paribhāṣā* même.[1] "Ity ayaṃ tṛtīyaḥ pakṣaḥ" 218.13 : la raison de l'adoption de cette vue est le non-recours au traitement d'un objet comme porteur d'une désignation particulière[2]. "Tadantavidhyabhāvo 'tra noktaḥ" 218.17 : il faut comprendre aussi : le défaut qu'est l'impossibilité pour cette vue n'est pas prononcé; en effet il est légitime que ce soit "dvivacanam" qui soit qualifié par *īt*, etc. parce qu'il est énoncé dans le *sūtra*[3]. "Ādeśena" 218.18 : le sens est : par le substitut *tavaka*, etc. prescrit après *yuṣmat*, etc. ayant le sens singulier. "Prakṛtibhāvena" 218.19 : le sens est : autrement impossible. Mais s'il en est ainsi, dans la vue finale où il n'y a pas le nom *pragṛhya* en l'absence du facteur de manifestation du duel en raison de l'absence du nom *pragṛhya*, il s'ensuit qu'il y a incorrection de l'emploi "kumāryagāram"[4]. Et s'il y a un emploi incorrect dans le *bhāṣya* il s'ensuit que l'on perd confiance en son vénérable auteur. Il est donc accepté par le *bhāṣya* qu'il y a compréhension du sens du composé sous la forme de ce qui délimite la qualité de sens du membre antérieur[5], non sous celle d'objet possédant un nombre. Donc il faut comprendre que même s'il n'y a pas compréhension d'un nombre, dans un composé, étant donné qu'il y a compréhension de plusieurs sens, il n'y a pas d'obstacle à ce que l'on analyse avec un duel "kumāryor agāram kumāryagāram". "Sutarām" 219.13 : le sens est : faire un énoncé est plus lourd que de ne pas le faire; et prendre cet énoncé comme indice révélateur est encore plus lourd. Dans le *bhāṣya*

---

[1] La notation de ce qui se termine par la forme énoncée est réalisée par "yena vidhiḥ" qui s'applique à un déterminant. Ce qui est réalisé par la *paribhāṣā* 23 dans sa partie "tadantasya" c'est le fait qu'un déterminé, une forme de mot, soit ajouté dans le présent *sūtra* pour que "dvivacanam" y soit un déterminant.

[2] En l'occurrence le traitement du *e* de "khaṭve" comme portant la désignation "terminé par *e*".

[3] Tandis qu'il n'est pas énoncé : "une forme...".

[4] Le composé "kumāryagāram" ne serait correct que si le premier membre est un singulier.

[5] A savoir l'idée générique de jeune fille (*kumārītva*).

"Īdādibhiḥ" 219.1 : l'idée est : il est légitime que la relation soit entre deux éléments tous deux énoncés dans le *sūtra*. "Sākṣāt" 219.15 : indépendamment de la désinence de duel. "Samudāyasya" 219.15 : la forme terminée par le suffixe.

Mais, dira-t-on, dans cette vue *īt*, etc. n'est pas qualifié par la désinence de duel; comment est-il dit "īdādi ca dvivacanam" 219.5 ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "īdādi-" 219.20 : et l'on comprend que *śī* est "terminé par ī" par transfert de désignation. "Śrūyate sūtre" 219.21 : l'idée est : dans le *bhāṣya* la construction est la suivante : la désinence de duel qui est énoncée dans le *sūtra*, est terminée par *īt*, etc.

Même si l'amuissement est d'application inconstante, si le substitut *śī* est d'application constante, puisque les deux opérations sont de force inégale, ce qui a été dit précédemment dans le *bhāṣya* "*śī* se réalise parce que prescrit ultérieurement" est impropre[1]. C'est pourquoi il est dit dans le *bhāṣya* "śībhāvo 'py anityaḥ" 219.10: l'idée est : une fois l'amuissement réalisé il n'y a pas de chance de réalisation du substitut *śī* en raison de l'absence du sens de la sixième désinence qu'est la chance d'application[2]. "Agnī" 220.13 : cela implique aussi "khaṭve". "Dvitīyaḥ" 220.13 : il faut comprendre que cette deuxième vue est appelée "médiane" parce que les troisième et quatrième sont prises comme étant une seule vue en ce que dans elles deux il y a application de "yena vidhis tadantasya" à "dvivacanam". "Etat" 220.15 : formule prononcée par l'auteur de la *vṛtti*[3].

" "

"Adaso māt (*īt* et *ūt* après le *m* de formes de *adas* ont le nom technique *pragṛhya*)". (*sūtra* 1.1.12)

(1. La non-réalisation des substituts *ī* et *ū* lors de l'application du nom *pragṛhya*.)

BH. I 220-221. "Mātpragṛhyasaṃjñāyāṃ tasyāsiddhatvād ayāvekādeśapratiṣedhaḥ (dans la règle du nom technique *pragṛhya* après *m*, du fait que *īt* et *ūt* sont non-réalisés, une prohibition d'un substitut unique, de *ay* et de *āv* doit être faite ". (vt 1)

---

[1] La règle "vipratiṣedhe param" ne s'applique que si les deux opérations sont de force égale. Si *śī* est *nitya* il est plus fort que le *luk anitya*. Il se réalise donc parce que *nitya*, non parce qu'ultérieur.

[2] La chance d'application d'un substitut est comprise par la sixième désinence dans la règle qui l'enjoint, selon "ṣaṣṭhī sthāneyogā". Par exemple dans "auṅaḥ śī (quand il y a chance d'application de *auṅ śī* apparaît)". Ceci ne peut plus être formulé quand il y a eu amuissement de *au*. En l'absence de la dite sixième désinence et de son sens il n'y a pas de chance d'application pour *śī*.

[3] *Kāśikā* I 107.

Dans la règle du nom technique *pragṛhya* après *m*, du fait que *īt* et *ūt* sont non-réalisés, un substitut unique, *ay* et *āv* risquent de se réaliser; une prohibition doit en être faite; "amī atra, amī āsate, amū atra, amū āsāte"[1]. -- Mais, en vérité, par le pouvoir de la prescription du nom *pragṛhya*, *ay*, etc. ne se réaliseront pas.

-- "Vacanārtho hi siddhe (car il y a un but à la prescription quand *īt* et *ūt* sont déjà réalisés lors de l'application du nom)". (vt 2)

Cela n'est pas obtenu à partir de la prescription. Car il y a un autre but à la prescription de ce nom *pragṛhya*. --Lequel ? -- Que quand *īt* et *ūt* sont déjà réalisés lors de son application[2], il serve à la réalisation de l'opération fondée sur le nom *pragṛhya*, à savoir "aṇo 'pragrhyasyānunāsikaḥ (une voyelle nasalisée apparaît à la place d'un *aṇ* non-*pragṛhya* en fin de mot)" 8.4.57. -- Un seul but ne détermine pas l'entreprise d'une règle. Si le but était seulement celui-là, le maître aurait dit "aṇo 'pragrhyasyānunāsiko 'daso na(... non pour *adas*)".

P. I 220-221. "Adaso māt". "Mātpragṛhya-" 220.6 : le sens est : le texte du *sūtra* étant tel. "Ūtvasya ca" 220.7 : par le"ca" est inclus le substitut *m*. Parce que la règle est non-réalisée, l'opération fondée sur l'original a chance de se réaliser, non celle fondée sur le substitut. Il y a donc risque de réalisation de *ay*,etc. Dans "amī āsate" le substitut *ay* risque de se réaliser, dans "amū āsāte" le substitut *āv*, dans "amī atra" le substitut unique consistant en le phonème antérieur. Mais, objectera-t-on, *ay*, etc. qui sont fondés sur deux mots sont de cause d'application plus extérieurs et non-réalisés lors de l'application de *ī*, etc. qui sont de cause d'application plus intérieure[1]. Comment donc les substituts *ī* sont-ils non-réalisés selon "purvatrāsiddham" en l'absence d'application de la prescription antérieure de *ay*, etc. ? Il n'y a pas ce défaut, du fait de la prohibition de la *paribhāṣā* de la non-réalisation de l'opération *bahiraṅga* par "nājānantarye (il n'y a pas application de la non-réalisation à une opération *bahiraṅga* causée par la succession d'une voyelle et d'autre chose)" pa.51[2]. "Nanu ca" 221.1; le sens est : les substituts *ī*, etc. seront réalisés, parce qu'ils sont le support de la présente prescription, dans la vue où les règles de dénomination et d'interprétation demeurent telles qu'elles sont énoncées[3]. En se fondant sur la vue où les règles opératoires amènent en leur présence les règles de dénomination, etc., l'auteur du *vārttika* dit "vacanārtho hi" 221.2 : le sens est : il y a un but de la formule. "Naikam" 221.5 : le sens est : un *sūtra* de définition de nom technique vise à la réalisation de multiples opérations, n'est pas motivé par une seule. Un *sūtra* d'une autre espèce est motivé par une seule opération, "mudgād aṇ (*aṇ* apparaît après *mudga*)" 4.4.25. "Tatraivāyam" 221.5 : le sens est : et il n'y a pas à mentionner dans cette règle "aṇo... adaso na" *ī*, *ū*, ou *e* comme sujets de l'opération ni à formuler "māt (après le *m* de *adas*)", parce que la voyelle nasalisée est prescrite à la place de *aṇ* en fin de mot, la mention "aṇ" comportant le *ṇ* antérieur[4], et il n'y a donc pas risque de réalisation du substitut nasalisé dans "asau, amuke, amukābhyām". Et ainsi même si les règles opératoires attirent les règles de dénomination et d'interprétation, le nom *pragṛhya* qui occupe une grande place dans sa section, visant toutes les opérations fondées sur lui, entravera l'application du traitement comme non-réalisés aux substituts *ī* et *ū*.

---

[1] "Amī" est formé avec la première désinence pluriel *jas* après *adas*;substitut *a* de *s* selon "tyadādīnām aḥ" 7.2.102 *adaa as*, substitut *a* de *aa* selon "ato guṇe" 6.1.97 *ada as*, substitut *śī* de *jas* selon "jasaḥ śī" 7.1.17 *ada ī*, substitut *e* de *a ī* selon "ād guṇaḥ" 6.1.87 *ade*, substitut *ī* de *e* et *m* de *d* selon "eta īd bahuvacane" 8.2.81 *amī*. "Amū" est formé avec la première désinence duel *au* après *adas*, substitut *a* de *s*, *a* de *aa*, *au* de *a au* selon "vṛddhir eci" 6.1.88 *adau*, substituts ū de *au* et *m* de *d* selon "adaso 'ser dād u do maḥ" 8.2.80 *amū*.Les substituts *ī*, *m* et *ū*, *m* prescrits par 8.2.81 et 80 respectivement sont non-réalisés lors de l'application du nom technique *pragṛhya* après *m* selon "pūrvatrāsiddham".L'opération causée par leurs opiginaux, *e*,*au* risque donc de se réaliser. Cette opération est le substitut *ay* dans *ade āsate*, *āv* dans *adau āsāte*, selon "eco 'yavāyāvaḥ" 6.1.78, le substitut unique *e* dans *ade atra* selon "eṅaḥ padāntād" 6.1.109.L'opération causée par les substituts, c'est-à-dire le maintien de l'état original selon"plutapragṛhyā aci" risque de ne pas être réalisable.

[2] Cela est dit en considération de la *paribhāṣā* 3 "kāryakālam" par quoi les prescriptions de nom technique se trouvent dans les règles qu'elles concernent. Quand "adaso māt" est placé dans "aṇo 'pragṛhyasya" 8.4.57, les substituts *ī*, *ū*, *m* sont déjà réalisés au moment de son application, selon "pūrvatrāsiddham".

U. I 220-221. "Adaso māt". "Asmin" 220.17 : le sens est: dans le texte comportant le mot "māt". L'idée est : s'il est dit "adaso dāt" et si le *ac* autre que *a* après *d*, à savoir *au* et *e*, est noté en raison du voisinage des *sūtra* "īdūded" et "śe", alors il n'y aura pas le dit défaut. C'est pour suggérer cela qu'il n'a pas été dit "adaso pragṛhyasaṃjñāyām". Mais, objectera-t-on, même si *ī* et *ū* sont non-réalisés, du fait que, si "īdūt" n'est pas reconduit dans "adaso māt" *au* et *e* ultérieurs à *m* recevront le nom *pragṛhya*, il n'y a pas de risque d'application des substituts *ay*, etc. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "caśabdān matvasya" 220.17 : l'idée est : et ainsi, puisque *e* et *au* ne sont pas ultérieurs à *m*, même ainsi le nom *pragṛhya* n'est pas obtenu. Mais, objectera-t-on, même si les substituts *ī*, etc. sont tenus pour non-réalisés, en raison de l'absence de *au*, etc. évincés par eux, comment y a-t-il chance de réalisation des substituts *ay*, etc. ? De plus, même si les substituts *ī*, etc. sont non-réalisés par rapport à *ay*, etc., étant donnés qu'ils sont réalisés par rapport au nom *pragṛhya*, puisqu'ils en sont le fondement dans le présent *sūtra*, une fois le nom *pragṛhya* réalisé, par le pouvoir de ce nom les substituts *ay*, etc. ne se réalisent pas. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "śāstra-" 220.18. "Nādeśalakṣaṇam" 220.18 : le sens est : le maintien à l'état original. L'idée est : le nom *pragṛhya* a son but accompli par l'éviction du substitut nasalisé selon "aṇo 'pragṛhyasya". "Ekādeśaḥ" 220.19 : selon "eṅaḥ padāntāt (de *eṅ* final de mot et de *at* qui suit, l'élément antérieur est le substitut unique des deux)" 6.1.109. "Nājānantarye" 221.9 : l'idée est : du fait de la succession de voyelles cause du substitut *ay*, etc. qui doit s'appliquer ultérieurement. D'autres[1] disent qu'il n'y a pas le dit défaut, parce que l'auteur du *bhāṣya* dira sous le *sūtra* "visarjanīya-" qu'il n'y a pas application de la *paribhāṣā* de la non-réalisation de l'opération *bahiraṅga* lors de l'application d'une règle *antaraṅga* de la *tripādī* finale de l'*Aṣṭādhyāyī*[2]. "Yathoddeśa-" 221.10. A l'objection :même s'il y a le nom *pragṛhya* pour les substituts *ī* et *ū* parce qu'ils sont réalisés par rapport à lui, en étant le fondement, les substituts *ay*, etc. se réaliseront, parce que *ī* et *ū* sont non-réalisés par rapport à eux; à cette objection on répond : non, parce que l'intention du *bhāṣya* est que puisque la prescription du nom technique serait alors inutile, le fait que les substituts *ī*, etc. soient le fondement de la présente règle dans la présente section révèle qu'ils sont réalisés par rapport aux substituts *ay*, etc. aussi. Dans le *bhāṣya* "yat siddhe" 221.3 : et il n'y a pas réalisation de l'absence du substitut nasalisé par le sūtra précédent "īdūdet"[3], parce qu'il ne s'applique pas à un non-duel et parce que l'auteur du *bhāṣya* accepte seulement la vue où la règle de dénomination demeure là où elle est énoncée dans le cas du *sūtra* précédent[4]. Mais, dira-t-on, le présent *sūtra* doit être posé dans la présente section pour recevoir la reconduction de *īt*, etc.[5] C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "na ca" 221.13. Des maîtres disent que l'intention du *bhāṣya* est : dans la vue où il n'y a pas le présent *sūtra*, mais la formule "aṇo... adaso na", le substitut nasalisé ne se réalise pas non plus dans "he 'suka, asukā", parce que le sens est, si l'on répète "adasaḥ" : "non à la place du *aṇ* de *adas* dont le *s* n'est pas substitut de *d*"[6]. D'autres disent que de telles formes "asuka" etc. sont inexpressives dans l'emploi. "Prakaraṇotkarṣeṇa" 221.15 : le sens est : "utkarṣeṇa" par un énoncé lourd "prakaraṇe" dans la section des noms techniques.

---

[1] Selon "asiddhaṃ bahiraṅgam antaraṅge" pa.50.

[2] Lors de l'application du substitut *ī antaraṅga*, le substitut *ay bahiraṅga* fondé sur la succession de deux voyelles n'est pas non-réalisé.

[3] Voir Nāgeśa ci-dessous 224.21 sq.

[4] Elle note donc seulement *a i u*. Voir I 112.

---

[1] Nāgeśa n'accepte pas l'explication de Kaiyaṭa, parce qu'il adopte une autre interprétation des *paribhāṣā* "asiddhaṃ bahiraṅgam" et "nājānantarye". Pour lui elles s'appliquent à une règle *bahiraṅga* déjà réalisée lors de l'application d'une règle *antaraṅga* causée par une succession d'une voyelle et d'autre chose. Voir tr.I 498 n.2 et 499 n.1, P.I.Ś.109.

[2] Voir V 439.

[3] Attiré dans "aṇo 'pragṛhyasya" selon "kāryakālam" pa.3.

[4] Voir I 217.1.

[5] Sans une prescription du nom pour *ī* et *ū* après *m*, par le seul énoncé "adaso na", la prohibition du substitut nasalisé risque de s'appliquer dans d'autres cas aussi.

[6] A la suite de Kaiyaṭa Nāgeśa montre que par la mention "adaso na" dans "aṇo 'pragṛhyasya" l'on peut se dispenser du présent *sūtra* "adaso māt". "Asuka" est formé sur *adas* avec désinence *su* amuie

BH. I 221-223. "Vipratiṣedhād vā (ou du fait d'un conflit il y aura le nom *pragṛhya*)". (vt 3)

Ou bien, soit le nom technique *pragṛhya*, soit *ay*, etc. doivent être réalisés; il y aura le nom *pragṛhya* en raison de leur conflit. -- Ce n'est pas la bonne solution du conflit. Il est dit"quand il y a conflit de deux opérations celle qui est prescrite ultérieurement à l'autre dans l'*Aṣṭādhyāyī* est réalisée" (1.4.2). Or le nom *pragṛhya* est prescrit antérieurement, *ay*, etc. le sont ultérieurement. -- Le nom *pragṛhya* sera prescrit ultérieurement. -- Par là une altération du *sūtra* est faite. -- En ce cas, le nom *pragṛhya* est bel et bien prescrit ultérieurement. -- Comment ? -- Les règles opératoires attirent les règles de dénomination et d'interprétation; celles-ci doivent être considérées comme placées là où se trouve l'opération. Dans"pragṛhyaḥ prakṛtyā"[1] est placé "adaso māt". -- Même ainsi, ce n'est pas un vrai cas de conflit. -- Comment ? -- Un conflit est la jonction d'un objet avec deux opérations. Or il n'y a pas ici un objet unique joint à deux opérations. *Ay*, etc. s'appliquent à *ec*, le nom *pragṛhya* à *īt*, *ūt*[2]. -- Un conflit n'est pas nécessairement la jonction d'un unique objet avec deux opérations. -- Qu'est-il donc ? -- Une impossibilité aussi. Et il y a ici une impossibilité. -- Quelle est cette impossibilité ? -- Il y a l'impossibilité suivante. Une fois réalisé, le nom technique *pragṛhya* entrave *ay*, etc. Une fois réalisés, *ay*, etc.

---

au vocatif; suffixe *akac* selon "avyayasarvanāmnām" 5.3.71 *adakas s;* substitut *s* de *d* selon "tadoḥ saḥ" *asakas s;* substitut *u* du *a* ultérieur au *s* selon le *vārttika* "autvapratiṣedhaḥ sākackasya vā vaktavyaḥ sād utvaṃ ca (la prohibition optionnelle du substitut *au* selon "adasa au" pour *adas* muni de *akac* doit être faite et *u* doit être prescrit à la place de *a* ultérieur au *s*)" vt 1 sous 7.2.107 *asukas s;* substitut *a* de *s* selon "tyadādīnām aḥ" *asukaa a;* substitut *a* de *aa* selon "ato guṇe" *asuka s;* amuissement de *su* selon "eṅhrasvāt" *asuka*. "Asukā" est formé de même avec le suffixe *ṭāp*. On pourrait penser que la prohibition du substitut nasalisé "adaso na" s'appliquera à cette forme et que pour empêcher cette application le présent *sūtra* ou la mention "māt" dans "adaso na" sont nécessaires.Nāgeśa montre qu'il n'en est pas ainsi en répétant le mot "adasaḥ" et en l'interprétant comme signifiant "dont le *s* n'est pas à la place du *d*"ce qui exclut le cas de "asuka".

[1] Patañjali réfère ici au *sūtra* "plutapragṛhyā aci" 6.1.125. Les substituts *ay*, etc. sont prescrits antérieurement par 6.1.78 et 6.1.109. Nāgeśa rappelle ici que c'est un *siddhānta* de Patañjali que même dans la vue *kāryakāla* les *paribhāṣā* gardent leur position dans l'*Aṣṭādhyāyī*, restent soumises aux conséquences de cela même si elles prennent effet là où se trouve l'opération. Le présent argument émane donc d'un *ekadeśin*. Voir ci-dessous.

[2] Le nom *pragṛhya* s'applique à *ī* ou *ū* de *amī*, *amū;* les substituts *ay*, etc. s'appliquent à *e*, *au* de *ade*, *adau*.

détruisent la cause d'application du nom *pragṛhya*[1]. Etant donnée cette impossibilité, il y a vrai conflit. -- Même ainsi, ce n'est pas un vrai cas de conflit. Il y a conflit d'opérations s'appliquant à deux objets qui existent. Or ici les substituts *īt* et *ūt* n'existent pas, non plus que *m* lors de l'application de *ay*, etc. Ils sont tous deux non-réalisés lors de cette application[2].

P. I 221-223. "Vipratiṣedhād vā" : le mot *vā* a le sens d'option : ou bien il faut prohiber *ay*, *āv* et le substitut unique, ou bien le nom *pragṛhya* se réalise de par le conflit. Le rejet de la première proposition par "naikaṃ prayojanam" 221.5 est fait par l'auteur du *bhāṣya*, non par celui du *vārttika*; l'option n'est pas relative à lui. "Naiṣa yuktaḥ" 222.1 : l'idée est : pour la réalisation de la forme désirée. "Kariṣyate" 222.2 : le sens est : sera considéré comme ultérieur[3]. Mais l'interlocuteur qui n'a pas compris l'intention[4] dit "sūtraviparyāsaḥ" 222.2. Pour montrer son intention le premier dit "evaṃ tarhi" 222.2. "Dvikāryayogo hi" 222.5 : ce qui est connecté à deux opérations est un *vipratiṣedha*, parce que cas de conflit. "Asaṃbhavo 'pi" 222.7 : le *vipratiṣedha* est l'impossibilité même. Et cette impossibilité est tantôt la connection avec deux opérations, tantôt une simple impossibilité. Cela étant la jonction avec deux opérations quand il y a possibilité d'application n'est pas un *vipratiṣedha*. Par exemple il y a application de l'accrément *aṭ* et du redoublement à l'unique objet *dhā* dans "adadhāt"[5]. Quelquefois, sans qu'il y ait jonction d'un même objet avec deux opérations, il y une impossibilité, par exemple dans "trapūṇām" où *num* et *nuṭ* parties respectivement de la base et de la désinence s'enlèvent mutuellement leur cause d'application[1]. "Ayādīn bādhate" 222.8 : par la prescription du maintien à l'original. "Nimittam" 222.8 : les substituts *ī* et *ū*.

---

[1] Le nom *pragṛhya* cause le maintien sous la forme originale selon "plutapragṛhyā aci" 6.1.125 et entrave donc *ay*, etc. Si *ay* se réalise, *aday āsate*, le *sūtra* "eta id" qui s'applique à *e* ne peut plus s'appliquer, le substitut *mī* ne pourra se réaliser. Il n'y aura donc pas la cause d'application du nom *pragṛhya*. Si *āv* se réalise, *adāv āsāte*, *mū* peut se réaliser mais n'est pas final et les opérations causées par le nom *pragṛhya* concernent des finales de mot. De même si le substitut unique se réalise, *ade 'tra*, *mī* peut encore se réaliser, mais il n'y a pas d'opération causée par le nom *pragṛhya* qui ait alors occasion de s'appliquer. En l'absence de ces opérations, il n'y a pas le nom qui n'a qu'elles pour raison d'être. *Ay*, etc. détruisent bien les causes d'application du nom *pragṛhya*.

[2] On est placé ici dans la vue où l'on forme la phrase dès le début, vue opposée à celle où l'on forme les mots d'abord, la phrase ensuite. L'on part de *adas jas ās laṭ*. Au stade *ade āsate* ou se réalise *ay*, *mī* étant *asiddha*, il n'y a pas conflit entre le nom *pragṛhya* et *ay*, puisque *mī* n'existe pas encore.

[3] Un nouveau nom ne sera pas prescrit. La règle ne sera pas déplacée. Mais le nom prescrit sera considéré comme ultérieur par la *paribhāṣā* "kāryakālam"3.

[4] Et croit qu'une nouvelle prescription ou un déplacement de la règle sont proposés.

[5] "Adadhāt" est formé avec *laṅ* après *ḍudhāñ*; accrément *aṭ* selon "luṅlaṅ-", suffixe *ślu* selon "juhotyādibhyaḥ"; redoublement selon "ślau" "hrasvaḥ", "abhyāse car ca"; substitut *tip* de *laṅ*; amuissement de *i*.

U.I 221-223. "Vipratiṣedhād vā" 221.7 : l'idée est : une fois les substituts *mū*,.. réalisés, parce que de cause plus intérieure[2], quand il y a connection avec un autre mot il y a réalisation du nom technique parce qu'ultérieur à *ay*, etc. De par le pouvoir de ce nom les substituts *mū*, etc. ne sont pas non-réalisés par rapport au maintien à l'état original non plus[3]. Mais, dira-t-on, il est juste qu'il y ait conflit, comme il sera dit dans "pragṛhyasaṃjñābhinirvarttamānā" 222.7; il est donc impropre de dire "na eṣa yukto vipratiṣedhaḥ" 222.1. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "iṣṭa-" 222.9. Dans le *bhāṣya* "paraiva" 222.2 : l'idée est : même s'il y a lecture du présent *sūtra* à sa place, il n'y a pas compréhension de son sens à cet endroit[4]. "Katham" 222.3 : l'antériorité propre au *sūtra* donnée dans le texte n'est pas enlevée au *sūtra;* c'est pourquoi la question est posée. L'auteur du *bhāṣya* donne la réponse "kāryakālam" 222.3 : l'idée est : dans cette vue il y a compréhension du sens de la règle de dénomination seulement dans la règle opératoire; et ultérieures à cette compréhension du sens sont la compréhension du conflit et la connaissance de l'opération fondée sur le nom; l'ultériorité de la règle du nom technique placée dans cette règle opératoire est ainsi la raison de l'application du sūtra "vipratiṣedhe'param". L'intention est : par le *eva* dans "paraiva" 222.2 il est indiqué que l'antériorité donnée dans le texte, bien qu'existante, ne règle pas l'application du *sūtra* "vipratiṣedhe". Dans le cas des *paribhāṣā*, au contraire, même dans cette vue, il y en a compréhension là où elles sont énoncées; dans le cas des *paribhāṣā* donc, la place donnée dans le texte règle l'application du *sūtra* "vipratiṣedhe". Dans le cas des noms *bha* et *pada* placés dans la section de 1.4.1 à "kaḍārāḥ" 2.2.38[1] la vue où les règles de dénomination demeurent où elles sont énoncées est seule appliquée; le nom ultérieur entrave donc le nom antérieur. Le passage du *bhāṣya* qui, sous "ṣyaṅaḥ saṃprasāraṇam" 6.1.13, applique la vue où la règle opératoire attire la règle de dénomination au nom *bha*, émane d'un *ekadeśin*; nous expliquerons cela à cet endroit[2]. D'autres disent : l'idée de "paraiva" est que le mot *saṃjñā* réfère à l'opération fondée sur le nom, à savoir le maintien à l'état original; la question "katham" est posée par quelqu'un qui ne connaît pas cette intention; un *ekadeśin* répond "kāryakālam". Par cela est rejeté que même dans la vue où la règle opératoire attire la règle de dénomination, etc. ce soient *ay*, etc. qui possèdent l'ultériorité donnée par le texte, parce qu'autrement il y aurait incorrection de la conclusion que "tasmād ity uttarasya" s'applique parce qu'ultérieur à "tasmin niti" dans "ṅamo hrasvādaci" 8.3.32, etc. placé dans la *tripādī*, les *paribhāṣā* s'appliquant là seulement dans la vue "kāryakālam"[3], il y aurait incorrection de cette conclusion parce qu'il serait impossible qu'il y ait une ultériorité si les deux *paribhāṣā* étaient placées dans le même endroit. "Dvābhyām" 222.11 : *yoga* est formé avec *ghañ* au sens de l'objet; composé du mot *dvikārya* non féminin selon "pātrādyantasya na" vt sous 2.4.30 avec le mot *yoga* selon "kartṛkaraṇe kṛtā" 2.1.32. Dans le *bhāṣya* "īdūtoḥ pragṛhyasaṃjñā" 222.6 : le sens de "pragṛhyasaṃjñā" est : l'opération fondée sur ce nom, le maintien à l'état original. "Kadācit" 222.12 : le sens est : et ainsi dans le cas présent le *vipratiṣedha* est la simple impossibilité. Kaiyaṭa dit que la simple jonction avec deux opérations n'est en aucune façon un *vipratiṣedha* : "tathā hi" 222.13. "Ītvam ūtvaṃ ca" 223.8 : l'idée est : s'il n'y a pas le nom par la disparition de sa cause d'application, il est clair qu'il y a suppression du maintien à l'état original fondé sur le nom.

---

[1] "Trapūṇām" est formé avec *ām* après *trapu* thème neutre; accrément *nuṭ* selon "hrasvanadyāpo nuṭ" 7.1.54 *trapu nām;* substitut long de *u* selon "nāmi" 6.4.3; substitut *ṇ* de *n* selon "raṣābhyām". L'accrément *num* est prescrit par "iko 'ci vibhaktau" 7.1.73. Si *nuṭ* s'applique à la désinence, la désinence ne commence pas par une voyelle; *nuṭ* détruit donc la cause d'application de *num*. Si num est appliqué à la base, celle-ci n'est plus terminée par une brève; *num* détruit donc la cause de *nuṭ*.

[2] Ils ont leur cause dans le mot, tandis que *ay*, etc. ont leur cause dans le mot et dans celui qui suit.

[3] L'ordre des opérations serait le suivant. Le mot *adas au* d'abord est pris en considération, dans la vue où le mot est d'abord formé et est ensuite placé dans la phrase. Le substitut *mū* est réalisé. Ensuite le mot *amū* est placé dans la phrase "amū āsāte". Si *mū* est considéré comme non-réalisé lors de l'application du nom *pragṛhya*, *ay* a une chance de réalisation. Il y a donc présentation simultanée des deux opérations et conflit entre elles. Le nom *pragṛhya* se réalisera parce que placé dans "plutapragṛhyā aci" il est prescrit ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*. Une fois réalisé, il doit servir à une opération. On considère donc que pour qu'il ne soit pas inutile, le substitut *mū*, etc. n'est pas non-réalisé par rapport au maintien à l'état original, etc.

[4] Il y a compréhension du sens dans la phrase complète formée avec la règle opératoire.

Quelques-uns disent : le *vipratiṣedha* de l'opération fondée sur le nom *pragṛhya* et de *ay*, etc. est impropre, parce que dans la vue de la formation du mot dans la phrase[4], il y a chance de réalisation de *ay*, etc. avant les substituts *mū*, etc., chance de réalisation du maintien à l'état original, une fois le nom *pragṛhya* réalisé ultérieurement aux substituts *mū*, etc. et donc absence d'application simultanée. Donc le mot *pragṛhyasaṃjñā* réfère par figuration aux substituts *mū*, etc. qui en sont la cause; et le sens du *vārttika* est qu'il y a *vipratiṣedha* de ce substitut *mū*, etc. et de *ay*, etc. Le *bhāṣya* critique ce *vārttika* dans "evam api" 223.2.

---

[1] Dans cette section il y a réalisation d'un seul nom quand plusieurs ont chance de s'appliquer.

[2] Voir IV 327-328.

[3] Voir I 513-514.

[4] Et non avant que le mot soit placé dans la phrase.

BH. I 223-224. "Āśrayāt siddhatvam ca yathā ṛor uttve (et il y a le fait d'être déjà réalisés pour *īt* et *ūt* lors de l'application du nom *pragṛhya* du fait qu'ils en sont le fondement comme pour *ru* lors de l'application du substitut *ut*)". (vt 4)

Il y aura le fait d'être déjà réalisé pour *īt* et *ūt* lors de l'application du nom *pragṛhya* du fait qu'ils en sont le fondement, de même que *ru* est déjà réalisé lors de l'application du substitut *ut*, du fait qu'il en est le fondement[1]. -- Mais pour quelle raison *ru* est-il à tenir pour déjà réalisé lors de l'application du substitut *ut* par sa qualité de fondement, et le substitut *ut* n'est-il pas prescrit quand *ru* est déjà réalisé c'est-à-dire après 8.2.66 ? -- Cela n'est pas possible.

"Asiddhe hy uttva ādguṇāprasiddhiḥ (car si le substitut *ut* est non-réalisé lors de l'application d'une règle antérieure il y aura non-réalisation du *guṇa* après *a*)". (vt 5)

Car si le substitut *ut* est non-réalisé lors de l'application d'une règle antérieure il y aura non-réalisation du *guṇa* après *a* dans "vṛkṣo 'tra, plakṣo 'tra"[2]. Donc dans le cas de *ru* le fait d'être déjà réalisé lors de l'application de *ut* parce que fondement de *ut* est préférable à l'enseignement après 8.2.66. De même qu'il y a dans ce cas le fait d'être déjà réalisé parce que fondement, de même en sera-t-il dans le cas présent.

P. I 223. " Āśrayāt siddhatvam" 223.4 : les substituts *ī*, etc. ne sont pas non-réalisés parce qu'ils sont pris comme objets de l'application du nom *pragṛhya;* c'est pourquoi le conflit de ces substituts et de *ay*, etc. est ici présenté. En effet dans la thèse qui précède et qui affirme que c'est entre des choses existantes qu'il y a conflit, c'est un conflit avec les substituts *ī*, etc.qui est impliqué. Il y a un domaine propre d'application pour les substituts *ay*, etc. dans "cayanam, cāyakaḥ; lavanam, lāvakaḥ; agne 'tra"[3]. Les substituts *ī*, etc. ont un domaine propre d'application là où il n'y a pas de risque d'application de *ay*, etc. à savoir dans "amī sthitāḥ, amū sthitau, amībhyaḥ". Dans "amī atra", etc. il y a chance d'application pour les deux opérations; le substitut *ī*, etc. se réalise parce que prescrit ultérieurement. Nous ne donnons pas ici d'autre commentaire qui serait laborieux. "Na punar yatraiva" 223.6 : il faut formuler "ata ur ati (*u* apparaît à la place de *ru* après *at* devant *at*)" après "roḥ supi" 8.3.16. Et ainsi le traitement de *ru* comme non réalisé n'est pas entravé. Si la prescription de *u* est faite à cette place, après 8.3.16, il n'y a pas de risque que *ru* soit non-réalisé lors de son application, et la protractée est déjà réalisée lors de l'application de *u;* il n'y a donc pas de future protractée qui ait alors la même durée que *a*, la mention "aplutād aplute(après *a* qui ne doit pas être protracté, devant *a* qui ne doit pas être protracté)" n'a pas à être faite.

---

[1] *Ru* est prescrit par "sasajuṣo ruḥ" 8.2.66, le substitut *ut* de *ru* par "ato ror aplutād aplute" 6.1.113. *Ru* ne peut pas être non-réalisé lors de l'application de cette règle antérieure selon "pūrvatrāsiddham" parce qu'il est le fondement de cette règle. On peut dire de même que *mī* et *mū* ne sont pas non-réalisés lors de l'application du nom *pragṛhya*, parce que cette prescription du nom technique n'a pas d'autre fondement qu'eux. Voir Nāgeśa ci-dessous 223, 25 sq.

[2] "Vṛkṣo 'tra" est formé sur *vṛkṣas atra*, avec substitut *ru* de *s* par "sasajuṣo" 8.2.66, substitut *ut* de *ru* par "ato ror" 6.1.113 *vrkṣa u atra*, substitut *o* de *a u* par "ād guṇaḥ" 6.1.87 vṛkṣo atra, substitut *o* de *oa* par "eṅaḥ padāntād ati" 6.1.109 *vṛkṣo tra*. Si le substitut *ut* de *ru* était prescrit après 8.2.66 il serait non-réalisé lors de l'application du *guṇa* prescrit 6.1.87, selon "pūrvatrāsiddham". Le *guṇa* ne pourrait se réaliser.

[3] "Cayanam" est formé avec *lyuṭ (ana)* après *ciñ; guṇa* selon "sārvadhātukā-" *ce ana ;* substitut *ay* de *e*. "Cāyakaḥ" est formé avec *ṇvul (aka)* après *ciñ; vṛddhi* selon "aco ñṇiti" *cai aka;* substitut *āy* de *ai*. "Lavanam, lāvakaḥ" sont formés avec les mêmes suffixes après *lūñ, lo ana, lau aka-;* substituts *av* et *āv*. "Agne'tra"est formé avec le substitut unique consistant en l'élément antérieur sur *agne atra*.

U, I 223. "Kāryitvenāśrayaṇāt" 223.9 : le sens est : de par le pouvoir de la prescription du nom *pragṛhya* les substituts *ī*, etc. sont déjà réalisés par rapport à *ay*, etc. aussi. Cela est dit dans la vue où les règles de dénomination, etc. demeurent là où elles sont énoncées. La prise de position "katham ? kāryakālam" concerne le conflit entre le maintien à l'état original et *ay*, etc. Mais maintenant il est clair qu'il n'y a pas ce cas de conflit. "Asiddhatvābhāvāt" 223.9 : construire : du fait que les substituts *ī*, etc. ne sont pas non-réalisés. Le sens est : du fait que l'on comprend qu'ils ne sont pas non-réalisés de façon générale[1]. "Teṣām" 223.9 :les substituts *ī*, etc. "Paratvāt" 223.13 : l'idée est : les substituts *ī*, etc. n'étant pas, une fois apparus, non-réalisés, il n'y a pas de chance d'application de *ay*, etc. "Vyākhyānāntaram" 223.13 : le *bhāṣya* concerne le conflit de *ay*, etc. avec le maintien à l'état original fondé sur le nom *pragṛhya*. Le sens de "satoḥ" 223.2 est"d'application simultanée". L'idée est : dans la vue où le mot est formé dans la phrase, les substituts *ī*, étant non-réalisés, il y a chance de réalisation de *ay*, etc. avant eux, et chance de réalisation du maintien à l'état original quand *ī*, etc. ont été réalisés; il n'y a donc pas application simultanée des deux opérations. Le *bhāṣya* dit cela : "na ca" etc. 223.2 : "atra" : au moment de la chance de réalisation de *ay*, etc. La cause de l'absence de *ī*, etc. est : "ubhayam asiddham" 223.3 : ajouter : selon "pūrvatrāsiddham". Le *bhāṣya* rejette cela "āśrayāt" 223.5 : l'idée est : la vue où le mot est formé avant d'entrer dans la phrase est ici adoptée. Et ainsi il y a application simultanée des deux opérations, parce que les substituts *ī* et *ū* sont déjà réalisés lors de l'application du nom *pragṛhya* et de l'opération fondée sur lui et parce qu'ils sont non-réalisés par rapport à *ay*, etc.; le *vipratiṣedha* est donc possible. Cette explication est laborieuse, parce que la critique est faite dans la vue de la formation du mot dans la phrase, la réponse dans la vue de la formation préalable du mot. D'autres disent que cette explication est meilleure que le commentaire qui présente une critique et une défense du *vipratiṣedha* des substituts *ī*, etc. avec *ay*, etc.,*vipratiṣedha* qui n'est pas mentionné dans le *bhāṣya;* on peut réfuter une thèse en se plaçant dans un autre point de vue[1]. "Roḥ supity asyānantaram" 223.14 : et il n'y aura pas non-réalisation de "manorathaḥ"[2] parce que, si "ata ur ati" est placé après "roḥ supi", "haśi ca" qui lui est ultérieur sera non-réalisé par rapport à "ro ri" 8.3.14; il n'y aura pas non-réalisation de cette forme parce que l'intention est que les deux règles "ḍho ḍhe lopaḥ" et "ro ri" doivent être lues avant "yaro 'nunāsike" 8.4.45[3].

---

[1] C'est-à-dire par rapport au nom *pragṛhya*, à *ay*, etc. On comprend cela "āśrayaṇāt..." à partir du fait qu'il sont pris comme objets de l'application du nom *pragṛhya*.

BH. I 224-225. Ou bien par le pouvoir de la prescription du nom *pragṛhya*,*ay*, etc.ne se réaliseront pas[4]. Ou bien une scission de règle sera faite : "adasaḥ, les *īt*, etc. de *adas* ont le nom technique *pragṛhya";* ensuite "māt, les *īt*, etc. ultérieurs à *m* "adasaḥ (de adas)" ont le nom technique *pragṛhya".* -- Quel est le but de cette scission de règle ? -- Une règle visera l'opération causée par le nom *pragṛhya*, quand *īt*, *ūt* sont déjà réalisés lors de l'application de règles antérieures. L'autre règle visera une telle opération quand *īt*, *ūt* sont non-réalisés[5]. En ce cas, le nom *pragṛhya* risque de se réaliser dans "amuyā, amuyoḥ"[6]. -- Et que s'ensuivra-t-il, s'il y a le nom *pragṛhya* ? -- Le maintien de l'état original basé sur le nom *pragṛhya* risque de se réaliser. -- Il n'y a pas ce défaut. Le maintien de l'état original est prescrit dans le contexte des opérations de fin de mot. Or ce *e* de *ade ā* n'est pas final de mot. -- Même ainsi, le nom *pragṛhya* et le maintien de l'état original qui s'ensuit risquent de se réaliser dans "amuke 'tra"[1] aussi. -- "Dvivacanam (duel)" est reconduit. -- Si "dvivacanam" est reconduit, le nom *pragṛhya* risque de ne pas se réaliser dans "amī atra". -- S'il en est ainsi, "et (ce qui finit par *et*)" est suspendu. Ou bien le maître dit "adaso māt". Or il n'existe lors de l'application de cette règle ni *īt*, ni *ūt*, ni même de *m*. Nous comprendrons ainsi : le nom est appliqué aux phonèmes qui servent à la réalisation de *īt*, etc. après celui qui sert à celle de *m*".

---

[1] Voir I 74.3.

[2] "Manorathaḥ" est formé sur *manas ratha;* substitut *ru* de *s* selon "sasajuṣo ruḥ"; substitut *u* de *ru* selon "haśi ca"; substitut *guṇa* de *a u*. Si le substitut *u* est *asiddha* par rapport à l'amuissement de *r* selon "ro ri" 8.3.14 celui-ci se réalisera et l'on aura une forme erronée *manāratha.*

[3] C'est-à-dire ces règles doivent être lues plus loin qu'elles ne sont dans le texte de l'*Aṣṭādhyāyī*, de sorte qu'elles soient non-réalisées par rapport à "haśi ca". Il n'y a pas d'obstacle à ce qu'elles soient ainsi déplacées. Elles doivent seulement être placées avant les règles de gémination "aco rahābhyām" qui doivent être *asiddha* par rapport à elles. Elles doivent être placées avant "yaro 'nunāsike" pour que "yaraḥ" puisse être reconduit dans "aco rahābhyām",etc.

[4] Une solution a été donnée précédemment dans la vue de la formation du mot avant la phrase. Une solution est donnée maintenant qui est valable dans la vue opposée aussi. Dans cette vue on part de *adas jas āsate*. Au stade *ade āsate* il n'y a pas conflit, *ay* risque de se réaliser. En ce cas le nom *pragṛhya* pour *amī* est inutile. On peut donc dire que *ay* ne se réalise pas par le pouvoir de la prescription du nom.

[5] L'argument précédent peut être critiqué comme l'a fait le *vārttika* 2. Dans le présent argument la division du *sūtra* produit deux formulations séparées de la même prescription. L'une sera utile à l'application de "aṇo 'pragṛhyasya" (voir ci-dessus). L'autre sera inutile si *ay*, etc. se réalisent et par son pouvoir entravera ces substituts.

[6] "Amuyā" est formé avec la troisième désinence après *adas* avec suffixe *ṭāp*, substitut *a* de *s* selon "tyadādīnām" 7.2.102, *a* de *a a* selon "ato guṇe", suffixe *ṭāp ada ā*, substitut *ā* de *a ā* par "akaḥ savarṇe" *adā*, désinence *ṭā* par "svaujas-" 4.1.2 *adā ā*, substitut *e* de *ā* selon "āṅi cāpaḥ" 7.3.105 *ade ā*, substitut *ay* de *e* par "eco'

"Uktaṃ vā (ou bien il y a ce qui a été dit)". (vt 6)

-- Qu'a-t-il été dit ? -- "Adasa īttvottve svare bahiṣpadalakṣaṇe pragṛhyasaṃjñāyāṃ ca siddhe vaktavye (les substituts *īt* et *ūt* de *adas* doivent être dits être déjà réalisés lors de l'application d'une opération prescrite devant une voyelle d'un mot extérieur, et lors de l'application du nom technique *pragṛhya*)" (8.2.6, vt 9-10, V 372).

P. I 224-225. "Athavā" 224.6 : cela est dit en s'appuyant sur la vue où les règles de dénomination demeurent là où elles sont énoncées. Dans la vue où les règles opératoires les attirent il est dit "athavā" 224.8 : dans "adasaḥ" la sixième désinence exprime une relation en général; le sens est : *ī*, *ū*, *e* connectés à *adas*. "Ihāpi" 224.10 : "amuyā" et "amuyoḥ" : *adas ṭā* et *adas os;* substitut *a* de *s*, suffixe *ṭāp;* substitut long *savarṇa* de *a ā;* substitut *e* de *ā* selon "āṅi cāpaḥ"; *ade ā*, *ade os* étant donnés, en raison de l'absence du qualifiant "māt" dans "adasaḥ", le nom *pragṛhya* s'appliquant à *e* à ce stade, le substitut *ay* risque de ne pas se réaliser. "Amuke 'tra 224.12 : le nom *pragṛhya* risque de s'appliquer à ce *e* final par "adasaḥ". "Edantam" 225.1 : l'idée est : parce que *īt* et *ūt* seuls sont considérés comme marqués du ton modulé. Et l'éviction du terme *et* est simplement la non-reconduction[2]. S'il en est ainsi, objectera-t-

---

par "eco 'yavāyāvaḥ" *aday ā*, substitut *mu* de *da* par "adaso 'ser" 8.2.80. Dans le *sūtra* scindé "adasaḥ" où est reconduit "īdūdet", en l'absence de la qualification "māt (après *m*)" le nom *pragṛhya* peut être appliqué au *e* de *ade a*.

[1] "Amuke" est formé avec la première désinence pluriel après *adas* muni de l'infixe *akac* selon "avyayasarvanāmnām akac prāk ṭeḥ" 5.3.71 *adaka as* substitut *a* de *s* par "tyadādīnām", *a* de *a a* par "ato guṇe" *adaka;* désinence *jas* par "svaujas-" *adaka as*, substitut *śī* par "jasaḥ śī" *adaka ī*, substitut *e* de *a ī* par "ād guṇaḥ" adake, substitut *mu* de *da* par "adaso 'ser". Par "adasaḥ" sans la spécification "après *m*" le *e* final aura le nom *pragṛhya*, ce qui entraînera l'application du maintien de l'état original selon "pluta-pragṛhyā aci" 6.1.125 dans "amuke 'tra".

[2] La reconduction est indiquée par un ton modulé affecté à l'élément reconduit selon "svaritenādhikāraḥ". C'est la convention qui fait savoir quel élément porte le ton modulé. Une éviction d'un terme ne peut être admise que si une formulation la fait connaître.

on, la mention "māt (après *m*)" n'a pas à être faite, puisque par l'éviction de la mention de *e*, il n'y a pas de risque d'application dans "amuke 'tra". Il n'en est pas ainsi. C'est s'il y a la mention "māt" que la scission de règle peut être faite, non autrement. L'auteur du *bhāṣya* donne une autre solution sans scinder le *sūtra* "athavā" 225.3. "Mârthāt" 225.4 : l'original qui sert au substitut *m* est nommé par le mot "māt" et celui qui sert aux substituts *ī*, *ū*, *e* est nommé par "Īdūdet". Et dans cette prise en considération par l'esprit des substituts *ī*, etc. il n'y a pas de traitement comme non-réalisé, parce qu'il a été dit que quand on envisage un objet par l'esprit, sans que cet objet soit réellement réalisé, il n'y a pas de traitement comme non-réalisé[1]. "Uktaṃ vā" 225.5 : le sens est : le traitement comme non-réalisé lui-même est prohibé pour les dits substituts. "Svare" 225.6 : le sens est : voyelle. "Bahiṣpadalakṣaṇe" 225.6 : le sens est : placée dans un autre mot. Ainsi les substituts *ī* et *ū* sont ils non-réalisés lors de l'application d'une opération devant une voyelle dans un même mot; le substitut *ay* se réalise donc bien[2]. "Pragṛhyasaṃjñāyāṃ ca" 225.6 : toutes les formes désirées étant réalisées par le fait que les substituts *ī*, etc. sont réalisés par rapport au nom *pragṛhya*, la mention auparavant de la réalisation par rapport à une voyelle d'un autre mot vise à un simple développement.

U. I 224-225. Craignant que la prescription du nom *pragṛhya* n'ait son but accompli par l'exclusion du substitut nasalisé pour les *aṇ pragṛhya*[3], Kaiyaṭa dit "yathoddeśa-" 224.14. "Etat" 224.14 : le sens est : le *vārttika* "vacanasāmarthyāt" et le *bhāṣya* qui le commente. Les maîtres qui ont fait sur le passage du *bhāṣya* qui précède le commentaire qui diffère de celui de Kaiyaṭa, disent[4] : se plaçant dans la vue de la formation du mot dans la phrase, le *bhāṣya* dit "athavā" 224.6[5]. En réalité[6] il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'on se place pour le dit argument dans la vue où les règles opératoires attirent les règles de dénomination, etc., le sens de "pragṛhyasaṃjñāvacanasāmarthyāt" étant que, les substituts *ī* et *ū* étant causes du nom *pragṛhya* attiré dans la règle du maintien à l'état original, par le pouvoir de la formule qui prend ces substituts comme

---

Mais si l'éviction est une simple non-reconduction, elle sera connue à partir de la simple convention de l'affectation ou non-affectation du ton modulé.

[1] Voir I 216.13.

[2] Au stade *ade ā* le substitut *u* selon "adaso 'ser dād u" 8.2.81 est non-réalisé par rapport au substitut *ay* devant *ā*. Il sera réalisé dans *adau atra* par rapport au substitut *āv* devant le *a* de l'autre mot, pour réaliser "amū atra".

[3] Voir ci-dessus 221.3 sq.

[4] "Vādinaḥ" 1.21 se construit avec "āhuḥ" 1.25. Ces maîtres sont ceux qui ont fait sur le passage "evam api" 223.2 sq le commentaire rapporté par Nāgeśa 223.25 sq.

[5] L'argument "āśrayāt" était placé dans la vue de la formation préalable du mot. Une solution au même problème est maintenant donnée dans l'autre vue.

[6] Nāgeśa critique ici l'affirmation de Kaiyaṭa que l'argument "pragṛhyasaṃjñāvacanasāmarthyāt" est dit dans le *yathoddeśapakṣa*.

support, le caractère déjà réalisé des dits substituts est révélé. De plus, même dans la vue où les règles de dénomination demeurent ou elles sont énoncées, le substitut *mī*, parce qu'il est pris comme cause du nom *pragṛhya* est déjà réalisé par rapport à lui, et le nom a bien aussi son but accompli en empêchant l'application du substitut nasalisé selon "aṇo 'pragṛhyasya". Si l'on prend en considération l'état de fait qu'est la présence du nom dans la prescription du maintien de l'état original, à quoi sert de prendre en considération en particulier la vue où les règles de dénomination demeurent là où elles sont placées. On doit comprendre qu'il en est de même dans le premier passage du *bhāṣya* 221.1. L'auteur du *bhāṣya* commente le *vārttika* "yogavibhāgād vā" dans "athavā" 224.8. Mais, dira-t-on, si "adasaḥ" se termine par une cinquième désinence il ne sera pas déterminant de "māt" dans le *sūtra* suivant "māt"; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "saṃbandha-" 224.15. "Yattat siddhe" 224.10 : ajouter : le substitut *mū*; le sens est : l'opération fondée sur le nom *pragṛhya* quand le substitut *mū* est déjà réalisé par rapport à elle. "Aparo yad asiddhe" 224.10 : le sens est : quand le substitut *mū* est non-réalisé. Mais, dira-t-on, du fait que "īdūdet" est un composé l'ensemble est reconduit; comment y a-t-il cessation de la reconduction de "et"; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "īdūtor eva" 224.19. "Nānyathā" 225.12 : l'idée est : dans la vue finale[1] la mention "māt"est inutile. L'auteur du *bhāṣya* commente le *vārttika* "mārthād īdādyarthānām vā" : "athavāha" 225.3. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, même s'il y a le nom *pragṛhya* au stade *ade*, *adau*, étant donné que, une fois les substituts *mī* et *mū* réalisés, *ī*, etc. ne reçoivent pas ce nom *pragṛhya*, ce nom réalisé pour *ade*, etc. est inutile, puisqu'il ne peut être transféré au substitut, étant une opération relative à un phonème unique[2]. A cette objection on répond qu'il n'y a pas ce défaut parce que dans les règles opératoires le mot *pragṛhya* note aussi par figuration les substituts d'un original *pragṛhya*. "Dvitīya-" 225.17, le sens est : il n'y a pas non-réalisation des dits substituts lors de l'application d'une opération devant une voyelle placée dans un autre mot. Les uns disent que "athavā vacanasāmarthyāt" etc. est prononcé par l'auteur du *bhāṣya* et que c'est pour cela que dans les manuscrits de maintenant il n'y a pas de lecture de *vārttika*. D'autres pensent que la dernière formule "uktaṃ vā" est un *vārttika* et que dans les manuscrits il y a eu perte de la lecture des *vārttika*[3]. "Siddhe" 225.6 : l'idée est : le traitement comme déjà réalisé par rapport au nom *pragṛhya* n'a pas d'utilité sans le traitement comme déjà réalisé par rapport aux substituts *ay*, etc. Donc par la force de la prescription de la réalisation par rapport au nom *pragṛhya*, il y a réalisation par rapport à *ay*, etc. aussi.

---

[1] Nāgeśa admet comme vue finale celle où la règle n'est pas scindée et où la mention "et" n'est pas reconduite.

[2] Selon "sthānivad ādeśo 'nalvidhau".

[3] Nāgeśa devait avoir à sa disposition des manuscrits qui, comme ceux utilisés dans l'édition Kielhorn, ne comportaient pas le texte de trois formules "vacanasāmarthyād vā, yogavibhāgād vā, mārthād īdādyarthānāṃ vā" que commenteraient "athavā pragṛhya-, athavā yogavibhāgaḥ, athavāhāyam...". Ces trois formules serait donc une simple restitution de certains maîtres.

BH.I 225-226. "Tatra saki doṣaḥ (dans la forme avec *k* il y a un défaut)". (vt 7)

Dans la forme avec *k* il y a un défaut : "amuke 'tra"[1].

"Na vā grahaṇaviśeṣaṇatvāt (ou bien non, du fait de la qualification de la mention reconduite, sans plus)". (vt 8)

Ou bien il n'y a pas ce défaut. -- Pour quelle raison ? -- "Grahaṇaviśeṣaṇatvāt" : ce n'est pas ce qui se termine par *īt*, etc. qui est qualifié par "māt (après m)". -- Qu'est-ce donc ? -- Īt,etc. sont qualifiés. Le sens est : "*īt*, etc. ultérieurs à *m*"[2].

P.I 225-226. "Tatra saki doṣaḥ" 225.8 : ce défaut est mentionné en considérant que le sens de "īdūdet" est : l'élément terminé par *ī*, etc. et ultérieur à *m*. L'idée est : dans le *sūtra* précédent est noté ce qui se termine par *ī*, etc.; donc dans le présent *sūtra* aussi il y a mention par reconduction d'un élément terminé par *ī*, etc. L'intention de la réponse est qu'à partir du ton modulé on infère la notation de la simple forme mentionnée[3]. Les formes *ī*, *ū*, *e* notées sont qualifiées par la mention "māt (immédiatement après *m*)". Donc en raison de l'interposition des phonèmes *uk* entre *m* et *e* dans "amuke" il n'y a pas le dit défaut. Pour le cas où il y a scission du présent *sūtra*, parce qu'alors il s'ensuivra un défaut d'application à "amuke", il a été dit : "la mention "et" n'est pas reconduite" 225.1. Pour le cas où le présent *sūtra* est une règle unique il n'y a pas d'utilité à arrêter la reconduction de *et* ; il est donc dit "na vā grahaṇaviśeṣaṇatvāt".

U.I 225-226. Comment, dira-t-on, la règle "yena vidhis tadantasya" s'applique-t-elle en l'absence de terme qualifié[4]; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "pūrvasūtre"• 225.20 : l'idée est : par reconduction du sens. "Śabdamātram" 226.11 : l'idée est : et ainsi en l'absence de terme qualifié il n'y a pas application de "yena vidhis tadantasya".

"

" "

---

[1] Voir tr.II p.30,n.1. On accepte ici qu'il y ait reconduction de "et". Et l'on prend cet énoncé comme signifiant : "un élément terminé par *e*". Ce sens a été établi pour ce mot sous le *sūtra* précédent (tr.II p.16,n.1).Et l'on considère ici qu'il y a reconduction du sens en même temps que du mot. Dans *amuke* la forme *uke* terminée par *e* est ultérieure à *m*. Elle risque donc d'avoir le nom technique *pragṛhya*.

[2] On considère maintenant qu'il y a reconduction du mot, non du sens particulier que ce mot recevait dans le *sūtra* précédent. Le sens du présent *sūtra* sera donc : "*ī*, *ū*, *e* après le *m* de *adas* ont le nom *pragṛhya*". Cela ne s'applique pas à *amuke* dont le *e* n'est pas immédiatement après le *m*.

[3] Selon "svaritenādhikāraḥ" la forme marquée d'un ton modulé est reconduite. On admet maintenant la reconduction de la forme seul

[4] Cette règle s'applique seulement à un terme qualifiant qui ne sera tel que s'il y a un autre terme qu'il qualifie.

"Śe (*śe* a le nom technique *pragṛhya*)". (*sūtra* 1.1.13)
(Le domaine d'application de la règle.)

BH. I 226-227. Comment le nom *pragṛhya* ne se réalise-t-il pas dans "kāśe, kuśe, vaṃśe" ?

"Śe 'rthavadgrahaṇāt (parce qu'il y a notation de la désinence *śe* qui a un sens)". (vt 1)

Il y a notation de la forme *śe* qui a un sens[1]. Or le *śe* de *kāśe* etc. n'a pas de sens. -- Même ainsi, le nom risque de s'appliquer dans "hariśe, babhruśe"[2]. -- En ce cas, le nom ne se réalisera pas par la *paribhāṣā* 113 : "d'entre ce qui est mentionné par une règle générale et ce qui l'est expressément sous sa forme particulière il y a notation de ce qui est expressément mentionné"[3]. Ou bien au contraire que ce soit réalisé en vertu de "quand il y a mention d'une forme qui a un sens, il n'y a pas notation de la même forme dénuée de sens" (pa.14). -- Comment le nom ne s'applique-t-il pas dans "hariśe, babhruśe" ? -- Une partie de cette forme *śe* a un sens, par son sens de désinence, une autre partie a un sens par son sens de suffixe secondaire; le tout n'a pas de sens.

P. I 226-227. "Śe"."Iha kasmāt" 226.5 : dans "kāśe, etc." la forme *śe* est perçue directement; dans "yuṣme, asme" elle est inférée à l'aide du souvenir de l'indice *ś*; c'est pourquoi la question est posée. "Śe 'rthavadgrahaṇāt" 226.6 : par le seul énoncé "svaṃ śabdasya"[4] la compréhension de la forme est réalisée parce que la forme est *antaraṅga*, n'est jamais laissée, est non-commune[5]; cela étant la mention "rūpam" dans "svaṃ rūpaṃ śabdasya" 1.1.68 est faite pour qu'on accepte que le sens aussi soit comme la forme noté par le mot "svam"[1]. Or dans "kāśe, etc." la forme *śa* n'a pas de sens; la septième désinence *i* de singulier a un sens; l'ensemble *śe*, parce que par la réunion des deux éléments il n'apparaît pas de sens nouveau, n'a pas de sens. "Evam api" 226.7 : dans "hariśe" le groupe des deux éléments possesseurs d'un sens *śa* qui a le sens du suffixe *matu*, possession, etc., et la septième désinence *i* de singulier, a un sens, par le transfert à l'ensemble de la propriété des composants; c'est pourquoi l'objection est faite. "Lakṣaṇa-" 226.9 : pour ce qui est mentionné expressément la compréhension est immédiate; pour ce qui est mentionné par une règle générale, elle a lieu par l'intermédiaire du souvenir de la règle et a donc une cause extérieure; il n'y en a donc pas notation. "Athavā" 226.10 : de même que la phrase "dix grenades, six gâteaux..." 125.8 bien quelle soit l'ensemble d'éléments possesseurs d'un sens, n'a pas elle-même de sens, parce que les sens des mots qui la composent ne se construisent pas entre eux, de même dans le cas présent la septième désinence *i* employée pour faire entendre le sens de location et de nombre singulier attachés au sens exprimé par la forme *hariśa*, ne se construit pas avec le sens exprimé par le suffixe *śa* seul; cette forme *śe* n'a donc pas de sens.

---

[1] Selon la *paribhāṣā* "arthavadgrahaṇe nānarthakasya" (voir ci-dessous). C'est le cas de la désinence *śe* prescrite pour le *chandas* par "supāṃ suluk-" 7.1.39.

[2] "Hariśe" est formé avec la septième désinence *ṅi* après *hari* avec suffixe *śa* selon "lomādi-" 5.2.100 *hariśa i*, substitut *e* de *a i* par "ād guṇaḥ". Le suffixe *śa* a le sens de possession; le suffixe *i* a le sens de location, etc. On a donc bien une forme *śe* qui possède un sens.

[3] *Pratipadokta* réfère à la mention particulière expresse d'une forme. En opposition à ce terme, *lakṣaṇa-ukta* réfère à ce qui est mentionné par l'intermédiaire de règles générales communes à plusieurs formes incluant celle qui est visée. *Pāyaguṇḍa* explique *lakṣaṇa* par *sāmānyalakṣaṇam* et *pratipadokta* par *viśiṣyapratipādita (Gadā* p.215). La désinence *śe* est expressément mentionnée sous sa forme particulière dans "supāṃ suluk-". L'élément *śe* de *hariśe* n'est expressément mentionné dans aucune règle. Seulement le suffixe *śa* et la désinence *ṅi* qu'il comporte en commun avec d'autres éléments sont énoncés dans "lomādi-" "svaujas" etc. Et ce *śe* est compris par l'intermédiaire de la règle générale "ād guṇaḥ" qui s'applique aussi à d'autres formes. Le présent énoncé "śe" notera la désinence connue directement, non l'élément connu indirectement.

[4] Au lieu de "svaṃ rūpaṃ śabdasya" 1.1.68.

[5] Voir *Pradīpa* I 516.9 sq. La perception de la forme dépend de la seule audition du mot, tandis que la compréhension du sens dépend d'un facteur additionnel extérieur, la connaissance de la relation du mot avec le sens; la forme est donc *antaraṅga*. Il y a tou-

U.I 226-227. "Śe". "Pratyakṣam eva" 226.15 : et ainsi le sens du *bhāṣya* "iha" 226.5 est : *ihaiva* (dans "kāśe, etc." seulement) "Yuṣme" 226.15 : le sens est : la forme *śe* substitut de désinence selon "supāṃ suluk-" 7.1.39. Le sens du composé "śe-'rthavadgrahaṇāt" est : parce qu'il y a notation de *śe* qui a un sens[2]. La forme est *antaraṅga* parce que la compréhension n'en est pas dépendante de la connaissance du pouvoir d'expression. La forme n'est jamais abandonnée parce qu'elle est toujours comprise, même quand il y a compréhension du sens. Elle est non-commune[3] parce que d'autres mots n'en donnent pas connaissance. "Aprādurbhāvāt" 226.19 : non-compréhension. "Matvarthīya-" 226.19 : *śa* selon lomādi-" 5.2.100. "Ānarthakyam" 227.9 : l'idée est : la *paribhāṣā* "arthavadgrahaṇe" 14 fondée sur la mention "rūpam" dans "svaṃ rūpam" 1.1.68 est plus forte que la règle de prévalence de l'élément perçu directement sur l'élément inféré[4].

---

jours perception de la forme à l'audition du mot, tandis que, dans le cas d'une imitation d'une forme de mot, la forme seule est comprise, le sens de la forme imitée n'est pas compris; la forme n'est donc jamais abandonnée.Enfin le sens peut être commun à plusieurs mots synonymes; tandis que la forme n'est jamais commune à plusieurs mots.

[1] Voir I 520.1. Le sens du *sūtra* est donc : "d'entre la forme et le sens possédés par un mot, la forme est la chose notée par le mot". Cette règle s'appliquera au mot énoncé qui est une forme porteuse de sens, non à la même forme non porteuse de sens. Car dans ce dernier cas il aurait été inutile de mentionner le mot "rūpam"qui sert à éliminer la notation du sens.

[2] *Śe-'rthavat* est un *karmadhāraya*, *śe-'rthavadgrahaṇam* est un *tatpuruṣa* d'un mot à sixième désinence.

[3] Lire "asādhāraṇatvam" (éd.NSP)

[4] Il y a donc notation de la désinence *e* inférée de l'énoncé avec l'indice *ś* et non de la forme *śe* perçue directement.

"Nipāta ekāj anāṅ (un *ac* unique qui est une particule, excepté *āṅ*, a le nom technique *pragṛhya*)". (*sūtra* 1.1.14)

(1. Le mot "nipātaḥ".)

BH.I 227. Pourquoi "nipātaḥ (particule)" ? — Pour "cakārātra, jahārātra"[1].

P.I 227. "Nipāta ekāj anāṅ". "Nipāta iti kimartham" 227.3 : un élément consistant en une voyelle unique n'a un sens que si c'est une particule; un suffixe n'a pas de sens, parce qu'il n'est pas employé seul, parce que sa forme est le résultat d'une surimposition de l'esprit et qu'une surimposition de l'esprit[2] n'est pas fixe; c'est pourquoi la question est posée. "Cakārātra" 227.3 : l'idée est : un suffixe aussi possède un sens en raison de la concomitance de présence et d'absence du suffixe et d'un sens. Une particule aussi n'est pas employée seule, parce qu'elle est indicatrice du sens[3]. Il y a donc égalité des particules et des suffixes. Un contre-exemple est "a āgaccha āgaccha (ô vagabond viens)" avec *a*, suffixe *ḍa* après *atati*[4].

U.I 227. "Nipātaḥ". "Ānarthakyāt" 227.11 : le sens est : parce qu'il est indéterminé si le suffixe a un sens ou non. La cause de cela est "kalpitarūpatvāt" 227.11. Que s'ensuit-il de cela ? Kaiyaṭa le dit : "kalpanāyāḥ" 227. 11 : c'est ainsi que certains disent qu'il y a un suffixe *śatip*, d'autres deux suffixes *śap* et *tip* dans "bhavati". Le sens est : cela ne suffit pas pour déterminer s'il y a possession d'un sens ou non. Mais, objectera-t-on, en l'absence de la mention "nipātaḥ", la mention "ekāc" note un phonème[1]; il n'y a donc pas application de la *paribhāṣā* "arthavadgrahaṇe" et il n'y a pas de preuve qu'il y ait notation seulement de la forme qui possède un sens. A cela on répond : non, parce que l'intention est que "ekāc" est un *bahuvrīhi*[2]. Et il n'y a pas application dans le cas présent de la *paribhāṣā* du principal et du secondaire[3], parce que, le fait qu'il s'agisse d'un élément d'une voyelle étant obtenu par l'exclusion "anāṅ"[4], la mention "ekāc" vise à la notation du secondaire et du principal, et parce que la dite *paribhāṣā* est d'application inconstante. Par cela est rejeté que dans "ī abhavat", formé sur *anir ir abhavat*, etc., si cette forme est expressive dans l'usage, le nom *pragṛhya* ne se réalisera pas, en vertu de la *paribhāṣā* du principal et du secondaire[5]. C'est pourquoi la prohibition de l'application du nom à un mot terminé par *cvi* a été entreprise sous le *sūtra* "ot" seulement (I 231). "Anvaya-" 227.12 : le sens est : la concomitance de présence et d'absence accompagnée du souvenir de l'analyse grammaticale. L'idée est : et parce qu'un tel sens postulé pour le suffixe sert à la mise en oeuvre de notre traité. En réalité, puisqu'il sera dit dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "ot" qu'il y a application du présent *sūtra* à une particule (230.5) même dénuée de sens, il n'y a pas de limitation d'application du présent *sūtra* à ce qui a un sens. L'intention de la question est qu'il y a notation de ce qui est autre qu'un suffixe en raison de la nature de l'exclusion "anāṅ". L'intention de la réponse est qu'il n'y a pas de raison de tirer de l'exclusion la notion de non-suffixe, parce que la mention de la particule est bien faite. Ainsi y a-t-il application du présent *sūtra* à l'imitation d'un suffixe[1]. "A āgaccha" 227.13 : une fois la protraction appliquée à *a*[2], le maintien à l'état original est difficile à empêcher[3]; ce n'est donc pas un contre-exemple; si la protractée optionnelle n'est pas réalisée, ce cas peut être malgré tout contre-exemple si on le comprend quand le substitut long devant *savarṇa* est réalisé.

---

[1] "Cakāra" est formé avec *liṭ* après *ḍukṛñ*; substitut *tip* de *liṭ*, *ṇal* de *tip* par "ṇalatusus-" 3.4.82; redoublement par "liṭi","ur at", "kuhoś cuḥ"; *vṛddhi ā* suivie de *r* par "aco ñṇiti", "ur aṇ". S'il n'y a pas dans le présent *sūtra* la mention "particule", la voyelle *a* qu'est la désinence de première personne du parfait *ṇal*, aura le nom *pragṛhya* et le *saṃdhi* "cakarātra" ne pourra être réalisé; il y aura maintien de la forme originale, *cakāra atra*, selon "plutapragṛhyā aci".

[2] L'analyse en racine et suffixe est le fait du théoricien. Dans l'usage seul l'ensemble indissocié des deux est employé pour faire entendre le sens. Si le suffixe n'a pas de sens, la particule en ayant un, seule cette dernière sera notée par l'énoncé "ekāc" en vertu de la *paribhāṣā* 14 "quand il y a notation d'une forme qui a un sens, il n'y a pas notation de la même forme dénuée de sens".

[3] Elle n'a pas pouvoir par elle-même d'exprimer un sens, mais elle indique que le mot auquel elle est connectée dans la phrase exprime tel sens. Voir I 2.8.

[4] "Āgaccha" est formé sur "a āgaccha" avec substitut long de *a ā* selon "akaḥ savarṇe". "A" est formé avec la première désinence amuie au vocatif après le thème *a* dérivé de *átá* avec suffixe *ḍa* selon "anyeṣv api" 3.2.101 *at a*, et amuissement de *at* selon "ṭeḥ" 6.4.143. Le mot est donc réduit à la forme du suffixe qui est une voyelle unique. Sans la mention "nipātaḥ" dans le présent *sūtra* le nom *pragṛhya* risquerait de s'appliquer.

---

[1] Non un élément comportant un phonème unique. "Ekāc" non qualifié est un *karmadhāraya*. S'il réfère à un simple phonème, en tant que phonème, il ne note pas un élément porteur d'un sens. Il n'y a donc pas application de la *paribhāṣā* "arthavadgrahaṇe" et pas d'exclusion de la notation du suffixe consistant en un phonème. On ne peut donc se dispenser de la mention "nipātaḥ".

[2] En ce cas le sens est "un élément d'une seule voyelle". L'élément est noté en tant qu'élément, et en tant que tel peut avoir un sens. La *paribhāṣā* "arthavadgrahaṇe" s'appliquera. La particule seule sera notée parce qu'elle est seule à porter un sens. La mention "nipātaḥ" est donc inutile.

[3] La *paribhāṣā* 15 enseigne que, quand il y a un sens principal et un sens secondaire pour une forme, l'opération s'entend comme applicable à la forme prise dans son sens principal.

[4] Le *paryudāsa* est l'exclusion d'un représentant d'une classe. La nature de ce représentant indique donc quelle est la classe d'où il est exclus. Dans le présent *sūtra* l'élément *ā* est exclus de la classe que l'on comprend d'après la nature de ce *āṅ* comme étant celle des éléments d'une seule voyelle. En ce cas la mention "ekāc" est inutile.

[5] Le mot *i* signifie Kāma. Dans "anir ir abhavat (celui qui n'était pas Kāma est devenu Kāma)" le sens de Kāma est surimposé à l'homme que l'on décrit ainsi. Le mot *i* dans cette phrase est donc pris dans un sens *gauṇa*. Il reçoit le suffixe *cvi* selon "abhūtatadbhāve" 5.4.50; amuissement de *v* par "ver.apṛktasya"; substitut long selon "cvau ca" 7.4.26. Il reçoit le nom *gati* selon "ūryādi-" et en tant que tel est une particule. Le nom *pragṛhya* ne s'appliquera à cet élément d'une seule voyelle "ī" pris dans un sens secondaire, que si la *paribhāṣā* "gauṇamukhyayoḥ" ne s'applique pas.

(2. La mention "ekāc".)

BH.I 227-229. -- Pourquoi "ekāj" ? -- Pour "predaṃ brahma, predaṃ kṣatram"[4]. -- Même s'il est dit "ekāc" le nom *pragṛhya* risque de s'appliquer à cette forme *pra*. Elle aussi est *ekāc* (à *ac* unique). -- Ce mot "ekāc" n'est pas un *bahuvrīhi* : "eko 'j asmin so 'yam (forme dans quoi il y a un *ac* unique) ekāc". -- Qu'est-il donc ? -- Un *tatpuruṣa* dont les termes réfèrent à un même objet : "eko 'c (*ac* unique) ekāc"[5]. -- Si c'est un *tatpuruṣa* dont les termes réfèrent à un même objet, il n'est pas besoin de la mention "unique". -- Comment n'y aura-t-il pas le nom *pragṛhya* dans "predaṃ brahma, predaṃ kṣatram"[6]? -- On comprendra : "un *ac* qui est une particule". -- Est-ce que cela doit être dit ? -- Non. -- Comment ce qui n'est pas dit sera-t-il compris ? -- Par le pouvoir de la mention de *ac*. Car si le nom est appliqué là où il y a un *ac* et autre chose, la mention de *ac* sera inutile. -- Il y a un autre but à la mention de *ac*. -- Lequel ? -- Que le nom soit appliqué à ce qui finit par un *ac*, non à ce qui finit par un *hal*. -- L'application du nom à un *hal* n'est ni un défaut ni une utilité[1]. Même ainsi[2], comment saura-t-on que d'entre les deux *paribhāṣā* qui ont chacune leur domaine propre d'application et qui se présentent ensemble, "ādyantavad ekasmin (une opération s'applique à un élément unique comme s'il était initial ou final)" 1.1.21 et "yena vidhis tadantasya (ce à l'aide de quoi une opération est prescrite, est le nom technique de ce qui se termine par lui)" 1.1. 72, la *paribhāṣā* "ādyantavad ekasmin" sera réalisée, la *paribhāṣā* "yena vidhis tadantasya" ne le sera pas ?[3] -- Une démarche du maître révèle que la *paribhāṣā* "adyantavad ekasmin" se réalise, que la *paribhāṣā* "yena vidhis tadantasya" ne se réalise pas. C'est le fait qu'il enseigne la prohibition "anāṅ (excepté *āṅ*)"[1]. -- S'il en est ainsi, par le fait qu'alors que la notation d'un *ac* unique est déjà réalisée, il fait la mention du mot "eka- (unique)", le maître révèle que dans les autres mentions de phonème il y a notation de l'espèce. -- Quel but y a-t-il à la révélation de cela ? -- Ce qui est dit par Kātyāyana sous "halantāc ca" 1.2.10, vt 1, II 23.3, à savoir "dambher halgrahaṇasya jātivācakatvāt siddham (l'application de "halantāc ca" à *dambh* est réalisée du fait que la mention "hal" exprime l'espèce)", est bien-fondé[2].

---

[1] Une imitation d'un suffixe non suivie de *iti* reçoit le nom *gati* selon "anukaraṇam" 1.4.62 et est donc une particule.

[2] Selon "dūrād dhūte ca".

[3] Selon "plutapragṛhyā aci".

[4] *Ekāc* peut être soit *bahuvrīhi* signifiant "forme qui a un seul *ac*", soit *karmadhāraya* signifiant "*ac* unique". Si on le prend comme *karmadhāraya* il ne notera pas *pra* pour lequel il y aura *saṃdhi* dans "predam", selon "ādguṇaḥ".

[5] Le *sāmānadhikaraṇya* est la référence à un objet unique qualifié. Voir tr.I 277, n.3.

[6] Si le *sūtra* est seulement "nipāta ac..." on peut comprendre que "ac" qualifie "nipātaḥ"; par "yena vidhis tadantasya" le déterminant "ac" signifiera "qui se termine par *ac*". Le sens du *sūtra* sera: "une particule terminée par *ac* a le nom *pragṛhya*". Et le nom risque de s'appliquer à *pra*.

---

[1] Si une particule finissant par un *hal* reçoit le nom *pragṛhya*, cela ne causera l'application désirée ou indésirable d'aucune opération. La règle "plutapragṛhyā" 6.1.125 du maintien comme l'original a pour rôle d'empêcher les opérations de *saṃdhi* réalisables avant elle. Or les opérations de *saṃdhi* relatives aux *hal* sont prescrites dans la *tripādī* et donc non-réalisées lors de son application par exemple le substitut *ru* du *s* de *puras* selon "sasajuṣo ruḥ" 8.2. 66. Donc exclure cette application du nom technique n'est pas un but de la mention de *ac*. Et "ac" autrement inutile sera compris comme qualifié par "nipātaḥ".

[2] Même si *ac* est déterminant il a une utilité. En effet, la *paribhāṣā* "yena vidhis tadantasya" s'applique alors à lui et l'énoncé "ac" note ce qui se termine par *ac*. On pourrait penser que la *paribhāṣā* "ādyantavad ekasmin" par quoi une opération prescrite pour ce qui se termine par tel phonème unique s'applique à ce phonème seul aussi traité comme s'il était final, s'applique aussi dans ce cas. Le nom *pragṛhya* prescrit pour ce qui se termine par *ac* s'appliquerait à un *ac* unique traité comme final. Mais on a vu que cette mention de *ac* ainsi comprise était inutile en ce que l'exclusion du cas de *hal* est sans intérêt. On peut conclure de cela que par le pouvoir de la mention de *ac*, il y aura notation en vertu de "yena vidhis" de ce qui se termine par *ac* seulement, exclusion de la notation du *ac* unique. La mention "ac" prise comme déterminant a donc pour but d'empêcher l'application de "ādyantavad ekasmin". Si au contraire "ac" est qualifié par "nipātaḥ" la règle "yena vidhis tadantasya" ne risque pas de s'appliquer à lui, puisqu'elle s'applique seulement à un déterminant. Ainsi dans une situation comme dans l'autre une des deux *paribhāṣā* est-elle évincée.

[3] La *paribhāṣā* "ādyantavad" s'applique au cas d'une opération prescrite pour ce qui se termine (ou commence) par telle chose. Dans le cas présent "ādyantavad" n'est susceptible de s'appliquer que si "yena vidhis" a déjà été appliqué à l'énoncé "ac". Si "yena vidhiḥ"n'est pas appliqué, "ādyantavad" n'est pas applicable. C'est le cas si "ac" est déterminé. Or dans ce cas il y a notation du cas d'un *ac* unique. Et la notation de ce cas était dans l'interprétation de "ac" comme déterminant le résultat de l'application de "ādyantavad "à la suite de "yena vidhis". Quand Patañjali dit qu'il n'y a pas réalisation de "yena vidhis" mais de "ādyantavad" il faut donc comprendrequ'il y a obtention du résultat de "ādyantavad", non qu'il y a application de cette *paribhāṣā*.

P. I 227-229. "Ekāj iti kim artham" 227-4 : la question est posée par un interlocuteur qui pense que l'énoncé "ekāc" est un *bahuvrīhi* de par la force de la mention du mot "eka-" autrement inutile, et que donc cet énoncé n'empêche pas l'application indésirable à "predam brahma". "Tatpuruṣo 'yam" 227.6 : l'idée est : parce que le *tatpuruṣa* a une cause d'application plus intérieure, et parce que les termes principaux y sont ceux qui le composent[3]. "Naiva doṣaḥ" 228.3. Mais, dira-t-on, dans "puro 'hiḥ"[4], s'il y a le nom *pragṛhya* pour une forme terminée par une consonne, il y aura maintien de la forme originale devant *ahis*, le substitut *u* de *ru* ne se réalisera pas. Il n'y a pas ce défaut, parce que le substitut *ru* est non-réalisé lors de l'application du nom *pragṛhya* et parce qu'il n'y a pas de chance d'application d'autre opération à *s*. Le substitut *ru* est cependant déjà réalisé lors de l'application du substitut *u*[1]. "Evam api" 228.4 : la question est posée parce que, puisque la mention de *ac* a un but par l'éviction de l'une ou l'autre des deux *paribhāṣā*, il n'y a pas de raison particulière pour que *ac* seul soit noté, ce qui se termine par *ac* étant rejeté, et non l'inverse. Parce qu'elles ont en commun la propriété de servir à d'autres règles, cette prescription de nom technique "yena vidhis tad antasya" et cette règle de transfert "ādyantavad ekasmin" sont mentionnées ici par le mot *paribhāṣā*. "Sāvakāśayoḥ" 228.4 : ceci est dit parce qu'une règle qui n'a pas de domaine propre d'application est entravante. Le domaine propre d'application de "yena vidhiḥ" est "or avaśyake (*ṇyat* apparaît après une racine terminée par *u*, *ū*, quand le sens de nécessité est à indiquer)" 3.1.125 applicable à "pāvyam, lāvyam"[2]. Le domaine propre d'application de "ādyantavat" est "mid aco 'ntyāt paraḥ (une forme à indice *m* est partie finale de la dernière des voyelles)" 1.1.47 applicable dans "yāni, tāni"[3]. Car dans ce *sūtra* il y a mention directe de la finale ("antyāt") et donc absence d'application de "yena vidhiḥ". Samavasthitayoḥ" 228.4 : qui ont chance de s'appliquer dans "ekāc"."Ācāryapravṛttiḥ" 228.8. Si l'application de "yena vidhiḥ" est entravée par le dit indice révélateur, comment, objectera-t-on, y aura-t-il application de "ādyantavat" qui est fondée sur "yena vidhiḥ". Il n'y a pas ce défaut, la règle "yena vidhiḥ" se présente d'abord pour introduire "ādyantavat" et est ensuite abandonnée en vertu du dit indice révélateur. Ou bien en raison de l'indice révélateur la mention de *ac* est qualifiée par la particule; il n'y a donc pas notation par le terme qualifié "ac" de ce qui se termine par lui; et il n'y a donc pas application de la règle de transfert "ādyantavad"; mais il est dit "paribhāṣā bhaviṣyati" parce qu'il y a obtention du fruit de l'application de cette *paribhāṣā*. "Evaṃ tarhi" 229.2 : parce que le nom est l'élément principal, étant la chose prescrite, et parce que le porteur du nom est subordonné, il est établi qu'il y a désir de signifier le singulier dans "nipāta ac", comme dans "paśunā yajeta"[4]; cela étant, la mention "eka-" vise à faire comprendre la notation de l'espèce dans les autres mentions. La mention de "eka-" qui vise à évincer la crainte qu'il n'y ait notation d'un groupe de voyelles a un fruit à servir d'indice révélateur. Mais, dira-t-on, s'il y avait dans le présent *sūtra* notation d'un groupe de voyelles, que s'ensuivrait-il ? A cette objection l'on répond : dans "a i u apehi"[1] le nom *pragṛhya* s'appliquera au groupe, non aux composants, comme le redoublement d'une partie comportant une seule voyelle dans une racine s'applique à l'ensemble[2]; il y aura maintien à l'état original pour la dernière voyelle seulement; le substitut *yaṇ* ne s'appliquera pas à elle; mais une opération de *saṃdhi* s'appliquera aux deux précédentes. Et en conformité avec la notation par "ac" d'un groupe de voyelles, il y aura notation d'un groupe de particules par "nipātaḥ" puisqu'il n'y a pas de particule unique qui soit un groupe de voyelles.

---

[1] Si la *paribhāṣā* "yena vidhis" s'applique sans "ādyantavad", le cas de la particule d'un seul phonème *ā (āṅ)* est exclus, et la mention "anāṅ" est inutile. Mais le maître voit que "yena vidhis" ne s'applique pas, qu'il y a notation d'un *ac* unique. C'est pourquoi il fait la mention "anāṅ".

[2] Le désidératif de *dáṅbhú* est formé de la façon suivante : substitut *i* (ou *ī*) du *a* de la racine par "dambha ic ca" 7.4.56; accrément *iṭ* optionnel selon "sanīvantardha-" 7.2.49 *dinbh sa;* amuissement de *n* selon "aniditām" 6.4.24 *dibh sa;* redoublement et amuissement de la première portion selon "atra lopo 'bhyāsasya" 7.4.58. L'amuissement de *n* est prescrit devant un suffixe à indice *k* ou *ṅ*. Il n'aura lieu ici que si *san* est traité comme ayant l'indice *k* selon "halantāc ca (*san* ultérieur à un *hal* proche d'un *ik*, a l'indice *k*)" 1.2.10. Cela ne peut s'appliquer à *dinbh sa* où *sa* est ultérieur à deux consonnes proches d'un *ik*, que si l'énoncé "hal" note plusieurs *hal*, non un seul. En vue de cette application le vt propose donc de comprendre qu'il y a notation de l'espèce par cet énoncé "hal". Par notation de l'espèce il faut entendre ici la notation d'un nombre indéfini d'individus de cette espèce. Patañjali a ainsi justifié les deux termes de l'énoncé "ekāc" du présent *sūtra*, et montré que l'on doit prendre ce composé comme étant un *karmadhāraya*.

[3] Selon "anekam anyapadārthe" les deux mots du *bahuvrīhi* réfèrent à un objet autre que ceux qu'ils signifient. Un sens d'un mot extérieur au composé est donc une cause d'application de la règle du *bahuvrīhi*. Au contraire dans le *tatpuruṣa* formé selon "viśeṣaṇam viśeṣyeṇa" le terme principal est le sens d'un mot inclus dans le composé. La cause d'application de la règle est donc dans ce cas à l'intérieur du composé.

[4] "Puro 'hiḥ" est formé sur *puras ahiḥ* avec substitut *ru* de *s* selon "sasajuṣo ruḥ" 8.2.66; substitut *u* de *ru* selon "ato ror aplutād" 6.1.113 *pura u ahiḥ;* substitut *o* de *a u* selon "ād guṇaḥ" 6.1.87 *puro ahiḥ;* substitut *o* de *o a* selon "eṅaḥ padāntād ati" 6.1.109.

---

[1] Voir I 223.4.

[2] Il n'existe pas de racine consitant en la seule voyelle *u* ou *ū*. La *paribhāṣā* "ādyantavad" n'a donc pas d'occasion de s'appliquer ici. Seule "yena vidhiḥ" s'applique.

[3] "Yāni" est formé avec *jas* après *yad*; substitut *a* de *d* selon "tyadādīnām"; a de *a a* selon "ato guṇe"; substitut *śi* de *jas* selon "jaśśasoḥ"; accrément *num* selon "napuṃsakasya jhalacaḥ"; substitut long de *a* selon "sarvanāmasthāne ca". Dans le thème *ya* il y a une seule voyelle. Par application de "ādyantavat" cette voyelle unique sera traitée comme dernière voyelle.

[4] Voir *Mīmāṃsā* 4.1.15.

U. I 227-229. "Ekagrahaṇa-" 227.15 : l'idée est : du fait de l'obtention du sens du *karmadhāraya* même sans mention de "eka-", parce qu'il n'y a pas la qualité de *ac* pour un groupe de *ac*, comme pour un groupe de composants il n'y a pas la qualité de composant. Kaiyaṭa dit la raison pour laquelle le composé *tatpuruṣa* est *antaraṅga* : "vartti-" 227.16. Dans le *bhāṣya* "iha kasmāt" 227.7 la question est : le sens est-il "une particule terminée par *ac*" ? "Aj eva yaḥ" 227.8 : le sens est : *ac* est qualifié par la particule. "Kiṃ vaktavyam" 227.8 : le sens est : pour que la particule ne soit pas l'objet qualifié, comme cela a chance de se réaliser normalement. "Yadi hi" 228.1 : l'idée est : s'il y a notation de ce qui se termine par *ac*, la mention de *ac* est inutile. "Pragṛhyasaṃjñāyām" 228.10. Mais, dira-t-on, si la forme "puras" terminée par *s* reçoit le nom *pragṛhya* la forme terminée par *ru* le recevra aussi par la règle que ce qui est modifié en une partie est toujours le même; le maintien à l'état original se réalisera donc. A cela l'on répond : non, parce que le substitut *ru* est non-réalisé aussi lors de l'application du maintien à l'état original. Ayant dans l'esprit que le fruit de la mention de *ac* sera l'exclusion de la notation de *ac* seul par la notation principale de ce qui se termine par *ac* de par la force de la mention de *ac* autrement inutile, même si l'on glose "ac" par "terminée par ac" en prenant la particule comme terme qualifié, l'auteur du *bhāṣya* pose la question "evam api" 228.4. "Anyataranivṛttyā" 228.12 : l'idée est : l'éviction est l'absence de chance d'application pour la *paribhāṣā* "yena vidhiḥ" quand la particule est le terme qualifiant; mais quand la particule est le terme qualifié, de par la force du qualifiant "ac" il y a notation seulement de ce qui est terminé par *ac* et par la notation principale de ce qui est terminé par *ac* il y a éviction de l'application de "ādyantavad". "Viparyayaḥ" 228.12 : notation de ce qui est terminé par *ac*, la particule étant le terme qualifié, et exclusion de la notation de *ac* seul. "Iti viśeṣābhāvāt" 228.13 : le sens est : parce qu'il n'y a pas de raison de cela. "Saṃjñā-" 228.13: "yena vidhiḥ"; "atideśa-" : "ādyantavad". "Lāvyam" 228.15 : l'idée est : *ṇyat* au sens de nécessité n'apparaît pas après *lū* "faire du bruit" parce qu'il n'y a pas expressivité d'une telle forme dans l'usage. "Yadi tarhi" 228.17 : l'idée est : et ainsi le *bhāṣya* "iyam iha paribhāṣā bhavati" est inapproprié. Mais, dira-t-on, il y a plus de légèreté dans la non-application d'une règle que dans l'application suivie d'un abandon; ayant cela dans l'esprit Kaiyaṭa dit "athavā"

---

[1] *A i u* sont trois particules. Voir *gaṇapātha*, *cādayaḥ*.

[2] Selon "ekāco dve prathamasya" 6.1.1.

228.19.

Mais, dira-t-on, en l'absence de la mention "eka-" le nom s'apppliquera à un groupe de *ac;* la mention "eka-" sert à empêcher cela. A cela Kaiyaṭa répond "saṃjñāyāḥ" 229.9. "Guṇatvāt" 229.9 : le sens est : parce que le porteur du nom sert au nom. L'idée est : l'animal est un objet subordonné parce qu'il sert au sacrifice. Le sacrifice ne sert pas à l'animal; l'animal sert au sacrifice. En revanche dans "grahaṃ saṃmārṣṭi" l'acte d'essuyer sert à la cuiller, la cuiller est le terme principal; le nombre qui est mentionné pour elle n'est pas désiré être signifié[1]. Mais d'autres disent[2] : le nom sert au porteur du nom par l'intermédiaire des opérations fondées sur lui, mais le porteur du nom ne sert pas au nom. Autrement la cuiller aussi, en tant qu'objet de l'action, servirait à l'action d'essuyer. C'est la convention des Mīmāṃsaka selon laquelle la qualification du prédicat est désirée être signifiée, celle du sujet ne l'est pas, qui est la plus forte et acceptée par le *bhāṣya.* Le commentaire de Kaiyaṭa est donc imaginaire. L'intention du *bhāṣya* est donc la suivante : parce qu'un groupe de *ac* n'est pas *ac,* comme un groupe de composants n'est pas composant, il n'y a pas de risque de notation d'un groupe de *ac;* il y a donc réalisation de la notation d'un *ac* unique même sans la mention "eka-"; cette mention est donc le dit indice révélateur. Le sens de "jātigrahaṇam" 229.3 est : notation de plusieurs individus porteurs de l'espèce. Autrement puisque l'espèce est manifestée par chaque individu, même s'il y a notation de l'espèce, il y a impropriété du dit indice révélateur, et parce que la mention "eka-" n'a pas à être faite en raison de l'existence dans tout individu de l'inclusion de l'espèce en tant que cause de l'activité d'expression du mot[3]. "Iha" 229.12 : cela est imaginaire. Il n'y a pas application de la règle du redoublement, parce que le nom du composé ne sert pas aux composants[4]. Et il n'y a pas notation par la mention "nipātaḥ" d'un groupe de particules, parce que le *sūtra* aura son but accompli en s'appliquant à chaque composant en raison de la mention du composant du groupe. Donc la mention "eka-" est un indice révélateur en ce qu'elle sert à évincer l'application du nom

---

[1] Voir *Mīmāṃsā* 3.1.13-15.

[2] "Pare tu" 1.21 se construit avec "āhuḥ" 1.24.

[3] Il y a un seul mot pour tous les représentants d'une espèce. Le mot exprime donc l'individu qualifié par l'espèce. Et cette dernière est la cause de son activité d'expression. Autrement il faudrait autant de mots différents qu'il y a d'individus.

[4] Quand on redouble un groupe de phonèmes, *nijnij* par exemple les composants se trouvent aussi redoublés, tandis que si un composant est redoublé, ni le composé, ni les autres composants ne sont redoublés. On en conclut que l'opération de redoublement a à être appliquée au composé seul, cette seule opération se trouvant alors appliquée à tout, composé et tous les composants. Il n'en est pas de même dans le cas de l'attribution d'un nom. Si le nom est donné au groupe, les composants n'en bénéficient pas en même temps. La règle du redoublement, c'est-à-dire l'application d'une opération au seul composé, ne s'applique donc pas ici.

*pragṛhya* dans "aü akarot" ou *aü* reçoit le nom *nipāta*, étant une imitation de aü dans *titaü* ou dans le groupe *a i u* cité par Kaiyaṭa, imitation non suivie de *iti*[1]. Dans le *bhāṣya* "dambheḥ" 229.3 : le sens est : *san* apparaît après *danbh;* substitut *i* selon "dambha ic ca" 7.4.56; dans la vue où il n'y a pas *iṭ* selon "sanīvanta-" 7.2.49 *n* est proche de *i*, mais *san* commençant par une consonne ne lui est pas immédiatement ultérieur; *san* est ultérieur à *bh*, mais *bh* n'est pas proche de *ik;* il n'y a donc pas l'indice *k* selon "halantāc ca" 1.2.10 et l'amuissement de *n* selon "aniditām" 6.4.24 ne se réalisera pas; à cette objection il est répondu qu'il y a plusieurs individus *hal* supports de l'espèce *hal* proches du *ik* et que *san* est ultérieur à deux; il y a donc application de l'indice *k* et réalisation de "dhipsati". Par cela il est indiqué que la proximité s'entend pour ce qui est proche sans rien d'interposé.

(3. La mention "anāṅ".)

Bh. I 229-230. -- Pourquoi "anāṅ" ? -- Pour qu'il n'y ait pas le nom *pragṛhya* dans "ā udakāntāt odakāntāt". -- Comment n'y a-t-il pas exclusion du nom dans "ā evaṃ nu manyase, ā evaṃ kila tat" ? -- Il y a mention dans le présent *sūtra* du *ā* pourvu de l'indice *ṅ* et ce *ā* de l'exemple n'a pas d'indice. -- Mais en quel sens est employé le *ā* avec l'indice, en quel sens est employé celui sans l'indice ? -- Que l'on sache que le *ā* qui est employé dans le sens de "un peu", en connection avec un verbe, ou dans les sens de limite exclusive et inclusive, a l'indice *ṅ;* le *ā* qualifiant une phrase[2] ou indiquant un souvenir n'a pas d'indice.

P. I 229-230. "Anāṅ iti kim artham" 229.5 : la question est posée pour montrer les différents domaines d'emploi du *ā* à indice *ṅ* et du *ā* sans l'indice. "Iha kasmāt" 229.5 : la question est posée parce qu'une fois l'indice enlevé on ne voit plus la différence. La réponse est que l'on détermine d'après le sens quelle est la différence. *Ā* a le sens de "un peu" dans "ā uṣṇam oṣṇam (légèrement chaud) et il est dit "*āṅ* a le sens de "un peu"[3]. *Ā* s'emploie en jonction avec un verbe dans "ā itaḥ etaḥ", *ā* est lu avec l'indice *ṅ* dans la liste *pra*, etc. 1.4.58. Il est énoncé avec l'indice *ṅ* dans la prescription de composé "āṅ maryādābhividhyoḥ (*āṅ* au sens de limite exclusive et inclusive avec un mot terminé par une cinquième désinence a le nom *samāsa* optionnellement)" 2.1.13. Il a ces sens dans "ā udakāntāt odakāntāt (jusqu'au bord de l'eau) ā ahicchatrāt āhicchatrāt (jusqu'à Ahicchatra)"; *maryādā* est la limite exclusive, *abhividhi* la limite inclusive. *Ā* est employé pour montrer la transformation d'une idée présentée auparavant : "ā evaṃ nu manyase tu ne pensais pas ainsi auparavant, tu le penses maintenant". D'autres disent que *ā* vise à indiquer le début de la phrase. Et *ā* est employé pour indiquer un souvenir; la chose dont on se souvient est donc énoncée sous la forme

---

[1] Le nom *nipāta* est prescrit pour *aü* et *a i u* dans ces conditions par "anukaraṇaṃ cānitiparam" 1.4.62.

[2] Kaiyaṭa dit que ce *ā* indique une opposition avec quelque chose qui précède : "ā evaṃ nu manyase" fait entendre : "tu ne pensais pas ainsi auparavant, maintenant tu penses ainsi". Ou bien ce *ā* indique le début d'une phrase. Voir ci-dessous.

[3] *Amarakośa* III.3.231.

"ā evaṃ kila tat".

U.I 229-230. "Pradarśanāya" 229.15 : le sens est : pour faire montrer. Des maîtres disent : un rappel est une nouvelle mention faite pour donner un nouveau prédicat, d'une chose déjà mentionnée pour donner un premier prédicat. Or dans le cas présent il n'y a pas deux prédicats; dans "etam" 230.2 le substitut *ena* n'a donc pas été réalisé[1]. "Vinā tena" 230.11 : par exemple dans "ā kāśīṃ vṛṣṭo devaḥ", etc. le sens est : jusqu'à Kāśī compris, ou bien : sauf à Kāśī.

"

" "

"Ot (une particule terminée par *ot* a le nom technique *pragṛhya*)". (*sūtra* 1.1.15)

(Le domaine d'application de la règle.)

BH.I 230-233. Quel exemple y a-t-il de cela ? --"Āho iti, utāho iti". -- Cela n'est pas un but. Ce sont des groupes de particules : "āha u āho iti, uta āha u utāho iti". Dans ce cas le nom *pragṛhya* est réalisé par "nipāta ekāj anāṅ (un *ac* unique qui est une particule, excepté *āṅ*, a le nom technique *pragṛhya*)" 1.1.14. -- En ce cas, ces formes *āho*, *utāho* sont des particules simples[2]. Ou bien le présent *sūtra* est entrepris pour un cas prohibé par le précédent *sūtra* : "o ṣu yātaṃ marutaḥ, o ṣu yātaṃ bṛhatī śakvarī ca, ó cit sákhāyaṃ sakhyá vavṛtyām (Ṛ.S. 10.10.1)[3].

"Otaś cvipratiṣedhaḥ (pour le cas d'une particule terminée par *ot*, prohibition du nom *pragṛhya* pour une tellle particule terminée par *cvi* doit être dite)". (vt 1)

---

[1] Voir *Śabdakaustubha* I 132, Śivarāmendra MPV II 44. Le substitut *ena* est prescrit par "dvitīyāṭaussv enaḥ" 2.4.34 où est reconduit "anvādeśe".

[2] Ils sont donnés comme particules simples, non comme groupes, dans le *gaṇapāṭha* (liste *ca*, etc. 1.4.57).

[3] Si l'on admet que āho et *utāho* sont des groupes de particules dont le cas est réglé par "nipāta ekāj", le présent *sūtra* apparaît cependant utile pour le cas du groupe *o* formé de *ā* et *u*. Le *sūtra* précédent prohibe le nom *pragṛhya* pour *ā*. Il y a le *guṇa o* substitut unique de *ā* et *u* selon "ād guṇaḥ". Par "antādivac ca" 6.1.85 ce substitut unique sera traité comme final de l'élément antérieur *ā*, ce qui entraîne qu'il y a pour *o* prohibition du nom *pragṛhya*, comme pour *āṅ* dont il est une partie. On ne peut donc obtenir le nom pour *o* par le *sūtra* précédent. Le présent *sūtra* aura pour but de le donner à ce groupe de particules *o*. Dans les exemples védiques donnés par Patañjali, dans le *saṃhitāpāṭha* le fait que *o* soit *pragṛhya* n'apparaît pas; il apparaît dans le *padapāṭha* ou *o* est suivi de *iti*: "o iti, cit, etc.".

Dans la règle "une particule terminée par *o* a le nom *pragṛhya*" une prohibition du nom pour une telle particule terminée par *cvi* doit être dite : "anadaḥ adaḥ abhavat ado 'bhavat tiro 'bhavat"[1] -- Elle n'a pas à être dite. Le nom *pragṛhya* ne se réalisera pas en vertu de la *paribhāṣā* 113 "d'entre ce qui est mentionné par un caractère générique et ce qui l'est expressément sous sa forme particulière, il y a notation de ce qui est expressément mentionné"[2]. -- Même ainsi, le nom *pragṛhya* risque de se réaliser dans "agaur gauḥ samapadyata go 'bhavat"[3]. -- En ce cas, le nom ne se réalisera pas en vertu de la *paribhāṣā* 15 "une opération est comprise comme s'appliquant au principal, d'entre le principal et le figuré". Par exemple il est dit "un boeuf doit être attaché, un bouc est destiné à Agni et Soma", et ce n'est pas un Vāhika que l'on attache[4]. -- En ce cas, comment les substituts *vṛddhi* et *āt* sont-ils réalisés quand le sens est celui de Vāhika : "gaus tiṣṭhati, gām ānaya". -- Quand il s'agit d'une opération fondée sur le sens, il en est ainsi (c'est à-dire il y a application au mot dans son sens principal seulement). L'opération qui est fondée sur le mot s'applique à n'importe quel mot (c'est-à-dire qu'il soit pris dans son sens principal ou dans son sens figuré). Les substituts *vṛddhi* et *āt* sont fondés sur le mot[1].

---

[1] "Ado 'bhavat" est formé de *cvi* après *adas* selon "kṛbhvastiyoge sampadyakartari cviḥ" 5.4.50 *adas v abhavat*; nom technique *gati* par "ūryādicvi-" 1.4.61 et *nipāta* (particule) par "prāgrīśvarān" 1.4.56; composé obligatoire par "kugatiprādayaḥ" 2.2.18; amuissement de *v* par "ver apṛktasya" 6.1.67; substitut *ru* de *s* par "sasajuṣo ruḥ"; substitut *u* de *ru* par "ato ror" 6.1.113; substitut *o* de *a u* par "ād guṇaḥ" *ado abhavat;* substitut *o* de *o a* par "enaḥ padāntād ati" 6.1.109 *adobhavat*. Mais si le *nipāta* finissant par *o* qu'est *ado* reçoit le nom *pragṛhya* par le présent *sūtra*, cette dernière opération ne sera pas réalisée et il y aura application de "plutapragṛhya aci" qui prescrit le maintien de la forme originale, *ado abhavat*.

[2] Voir tr.II,p.34,n.3. *Aho, utāho* sont expressément mentionnés sous cette forme dans le *gaṇapāṭha* (liste *ca*, etc.). *Ado* est obtenu par l'intermédiaire des règles des substituts *u* et *ru* dont il est objet en même temps que d'autres mots. Il y aura donc par l'énoncé "ot" notation de *āho*, etc., non de *ado*. Et ce dernier ne recevra pas le nom *pragṛhya*.

[3] *Go* est formé par l'*uṇādi sūtra* "gamer doḥ" 225. Il n'est donc pas mentionné par l'intermédiaire d'une règle générale. La règle qui le forme concernant lui seul particulièrement, il est considéré comme directement mentionné. Pāyaguṇḍa glose *pratipadokta* par *viśiṣya pratipādita* "présenté en particulier" non dans un ensemble (*Gadā* p. 215). Il s'ensuit que *go cvi* sera noté par "ot" et risquera de recevoir le nom *pragṛhya*.

[4] *Go* a pour sens principal le boeuf. Il s'emploie figurément aussi pour désigner les Vāhika, peuple caractérisé par l'inertie, la lenteur d'esprit, etc. L'exemple montre qu'une opération est appliqué à l'objet principal, non à l'objet figuré. La *paribhāṣā* signifie qu' une opération s'appliquera au mot quand il a son sens principal, non quand il a son sens figuré. Or "go'bhavat (il devint boeuf)" se dit par exemple d'un homme devenu lent d'esprit. *Go* y est pris dans un sens figuré. Suivi de *cvi* il ne peut avoir son sens principal. L'opération ne s'appliquera pas à lui. Il n'aura pas le nom *pragṛhya*.

P. I 230-233. "Ot". "Nipātasamāhāro 'yam" 230.4 : il est dit qu'il y a groupe de particules même s'il n'y a pas diversité de sens parce que l'on voit des particules qui n'ont pas de sens "kam, im, īm, id, u". "Evaṃ tarhi" 230.6 : l'idée est : parce qu'elles sont lues comme particules simples dans la liste *ca*, etc. "O ṣu yātam" 230.7 : dans "ā u o" le substitut unique *o* est traité comme finale de l'élément antérieur, est donc *āṅ* et la prohibition du nom *pragṛhya* "anāṅ" 1.1.14 risque de s'appliquer. Mais si "anāṅ" est une exclusion, il n'y a pas le défaut. Car dans cette vue le substitut unique de *u* qui est semblable à *āṅ* et de *āṅ* est traité comme initiale de l'élément ultérieur et est donc noté par *u*; dans ce cas le nom *pragṛhya* se réalise bien[2]. Et le but de ce nom pour "o" est dans la lecture "o āyātam" dans une branche particulière du *veda*. "Ado 'bhavat" 231.4 : *ado* est dans ce cas *nipāta* en tant que terminé par *cvi* de par la reconduction de la mention "nipātaḥ" 1.4.56 dans "ūryādicviḍācaś ca" 1.4.61. A l'objection : puisque le présent *sūtra* est entrepris pour un cas prohibé par le précédent *sūtra*, comment risque-t-il de s'appliquer dans "ado abhavat", on répond qu'il n'y a pas ce défaut, parce que le présent *sūtra* est entrepris pour un cas prohibé et pour d'autre cas. En effet le nom *pragṛhya* prescrit pour une particule terminée par *o* s'applique aussi à "ado 'bhavat" en l'absence d'empêchement, et servira aussi à un cas prohibé, en s'appliquant dans "o ṣu yātam" en entravant, parce que prescrit ultérieurement, la prohibition "anāṅ"; quel conflit y a-t-il ? La solution est qu'il y a notation du *o* qui est enseigné expressément. "Evam api" 231.6 : dans "go 'bhavat" le *o* est enseigné expressément parce qu'il est énoncé dans "gamer ḍoḥ" U.S.225. Mais le *o* dont il n'y a pas énonciation expresse, dont la forme est obtenue par une règle générale "ād guṇaḥ", etc. est dit être mentionné par un caractère générique.

---

[1] La *vṛddhi au* substitut du *o* de *go* devant la désinence *su* selon "goto ṇit" 7.1.90 et "aco ñṇiti", le substitut *āt* de *o* devant *am* selon "auto 'mśasoḥ" 6.1.93 sont prescrits pour le thème *go* isolé c'est-à-dire non nécessairement construit avec d'autres mots dans une phrase. Dans ce cas *go* est une forme de mot dont le sens est bien déterminé. C'est après que *gaus* et *gām* sont formés, et après qu'ils sont construits avec un autre mot dans la phrase, que l'on voit s'ils sont pris dans un sens principal ou figuré. La *vṛddhi* et *āt* sont prescrits pour le thème simple, avant que puisse apparaître la distinction entre sens principal et sens figuré. La *paribhāṣā* qui repose sur cette distinction ne s'appliquera donc pas à ces opérations. Au contraire, dans le cas de l'application du nom *pragṛhya* au thème *go-cvi* qui est formé avec un suffixe prescrit en connection avec un verbe, c'est-à-dire après une construction avec d'autres mots dans une phrase, et qui fait apparaître qu'il est pris dans un sens figuré, dans ce cas il s'agit bien d'une opération applicable alors que la distinction entre sens principal et sens figuré est bien déjà apparue. La *paribhāṣā* s'appliquera. Quand Patañjali dit "fondé sur le mot" et "fondé sur le sens" il faut entendre applicable au mot avant ou après l'apparition de la distinction entre sens principal et sens figuré.

[2] Le nom *pragṛhya* est prescrit pour *u*, prohibé pour *āṅ* par "nipāta ekāj anāṅ". Par le *sūtra* "antādivac ca" un substitut unique de deux éléments est comme la finale de l'élément antérieur ou comme l'initiale de l'élément ultérieur, c'est-à-dire qu'il y aura transfert au substitut unique de l'opération applicable à l'élément antérieur ou à l'élément ultérieur. Si la prohibition du nom *pragṛhya* pour *āṅ* est un *prasajyapratiṣedha*, c'est-à-dire est faite en considérant qu'il y a au préalable chance de réalisation du nom en vue d'annuler cette réalisation, l'annulation de la chance de réalisation du nom est une opération applicable à l'élément antérieur *āṅ* susceptible d'être transféré au substitut unique *o*. Si la prohibition est un *paryudāsa*, c'est-à-dire l'exclusion du cas de *āṅ* d'entre les éléments de la classe à laquelle il appartient, il n'y a pas d'opération applicable à *āṅ*; il y a seulement une opération applicable à *u*, l'attribution du nom *pragṛhya*. Cette opération sera transférée au substitut unique *o*.

"Evaṃ tarhi" 231.7 : gauṇa signifie "dérivé d'une qualité"; par exemple le Vāhika est un sens du mot *go*, sens causé par la qualité d'inertie, etc. *Mukhya* signifie "semblable au visage" par la propriété d'être principal. Une opération s'applique à la forme porteuse du sens parce qu'il est révélé par la mention "rūpam" dans "svaṃ rūpam" qu'il y a notation du sens[1]. Et c'est le sens principal qui est noté, parce qu'il est premier. En effet le mot appliqué à un sens figuré l'est par surimposition du sens principal. Et le sens figuré n'est pas défini. Il y a donc cette règle de l'usage courant qu'une opération est comprise comme s'appliquant au principal d'entre le principal et le figuré. Dans "go 'bhavat" le sens est figuré parce que la qualité de boeuf est surimposée sur le Vāhika en raison de sa propriété d'inertie, etc. Et l'objet de départ est l'agent exprimé dans le dérivé *go cvi* dans "go 'bhavat"[2], puisque l'on voit le pluriel dans "saṃghībhavanti brāhmaṇāḥ"[3]. Et la qualité de boeuf est surimposée sur l'objet de départ, n'est pas principale en lui. Il n'y a donc pas application du nom *pragṛhya*. "Śabdāśraye ca" 233.1 : c'est une fois les opérations réalisées quand la désinence est apparue après le thème pris dans son sens propre, que en présence d'un autre mot le caractère figuré est compris. Et pour le sens propre il n'y a pas la dénomination de principal, parce qu'elle est le fait d'un objet porteur d'une relation avec un objet figuré. Il est dit "śabdāśraye" parce qu'il n'y a pas la dénomination de principal en l'absence de sens figuré; ce n'est pas que le sens ne soit pas pris en considération. De même que dans "qu'on immole un bouc blanc" la relation de l'objet et de la qualité avec l'action est comprise à l'audition, tandis que la relation mutuelle de l'objet et de la qualité est comprise ultérieurement par le procès de compréhension de la phrase, de même dans "gāṃ bāhikam ānaya" il y a d'abord en fonction de la relation de *go* avec le verbe apparition de la désinence, ensuite par le procès de compréhension de la phrase, en vertu de la référence au même objet par les mots "gām" et "bāhikam" il y a apparition du sens figuré. Cette règle de l'application au principal s'applique donc aux opérations relatives au mot plein, non à celles relatives à la base. C'est ainsi qu'il est dit "śabdāśraye ca".

---

[1] Voir I 520.

[2] Selon le *sūtra* "kṛbhvastiyoge saṃpadyakartari" le suffixe *cvi* apparaît après un mot qui signifie un agent de l'obtention d'un état qui n'existait pas auparavant. Cet agent est un objet (*prakṛti*) soumis à une modification (*vikāra*). Dans l'exemple l'objet de départ est le Vāhika, la modification est la qualité de boeuf qui est évidemment surimposée au Vāhika en raison de son inertie, de sa lourdeur, etc. semblables à celles de l'animal.

[3] Dans cette expression les brâhmanes multiples sont l'objet de départ, le rassemblement (saṃghaḥ) unique est la modification. Le nombre est celui de l'agent. Le pluriel indique donc que l'agent est l'objet de départ, les brâhmanes.

U.I 230-233. "Ot". "Darśanāt" 230.16 : compléter : parce que l'on voit des particules dénuées de sens"kam, im, id, u" dans le *veda*, et même dans le monde *ca*, etc. servant à remplir un vers. "Arthabhedābhāve 'pi" 230.16 : même en l'absence de diversité de sens. L'idée est : les particules composantes n'ont pas de sens, seul le composé de particules a un sens.Le"u"dans le présent exemple est sans indice.Il ne faut donc pas faire l'erreur de croire qu'il y ait réalisation du nom *pragṛhya* par"uñaḥ"."Paryudāse tu"230.19:en réalité il faut comprendre que même si "anāṅ" est une exclusion(*paryudāsa*) il y a le dit défaut, parce que la qualité d'être différent de *āṅ* n'est pas une propriété enseignée dans le présent traité[1].Et la qualité d'être différent de *āṅ* que *o* possède en propre ne détermine pas l'application du nom *pragṛhya*, parce qu'il se réalise de par la nature du transfert que, si la qualité d'être *āṅ* est transférée à *o* par le traitement comme finale de l'élément antérieur, une opération déterminée par une propriété qu'il possède en propre mais qui est contraire à la propriété transférée, ne se réalise pas[2]. Et il ne faut pas dire que le traitement comme finale de l'élément antérieur est de même difficile à obtenir, en l'absence d'opération grammaticale transférable[3]. Il ne faut pas dire cela, parce que même dans la vue où "anāṅ" est une exclusion *(paryudāsa)*. une prohibition est implicitement comprise et est donc objet de l'intention de l'enseignement; l'absence du nom *pragṛhya* étant une opération enseignée par le traité grammatical, il y a application du traitement comme finale de l'élément antérieur. "Tasyāś ca" 230.20 : on doit comprendre qu'il y a un fruit particulier au nom *pragṛhya* pour divers emplois de *o*, en raison aussi de la règle d'emploi de *iti* dans la *padapāṭha*.

---

[1] Si le substitut unique *o* est traité comme l'élément ultérieur *u*, ce qui est transféré est la propriété d'être différent de *āṅ*. Or une règle de transfert est considérée comme concernant seulement des objets, opérations ou propriétés,expressément enseignés dans la grammaire. Si la propriété d'être *āṅ (āṅtva)* peut être considérée comme enseignée dans la grammaire, parce que *āṅ* est énoncé dans le *gaṇapāṭha*, la propriété d'être différent de *āṅ* ne peut de même être dite être enseignée dans la grammaire, parce que nulle part il n'est formulé que *u* est différent de *āṅ*. Le *āṅtva* sera donc transféré par "antādivac ca" mais non le *āṅbhinnatva*.

[2] Quand le *āṅtva* est transféré à *o*, c'est lui qui détermine l'application d'une opération. La propriété contraire, *āṅbhinnatva*, que *o* possède en propre ne jouera plus son rôle. Autrement le transfert du *āṅtva* serait inutile.

[3] Dans le *paryudāsa* la propriété d'être *āṅ* ne détermine l'application d'aucune opération, puisqu'il y a une opération unique

Dans le *bhāṣya* l'arrière-pensée de celui qui dit "otaś cvi-" 231.2 est qu'il n'y a pas application de la *paribhāṣā* 15 de l'application au mot dans son sens principal, comme dans le *sūtra* précédent, de par la reconduction du sens dans la reconduction de "nipātaḥ"[1]. "Pratiṣiddhārthatvāt" 231.10 : le mot "prohibé" ici désigne le mot pour lequel le nom a été prohibé. "Paratvāt" 231.12 : l'idée est : et la présente prescription du nom n'est pas objet de la *paribhāṣā* 120 "les prohibitions sont les plus fortes" parce que la dite prohibition est énoncée avec la prescription précédente et annule cette dernière. "Pratipadoktasya" 231.12. Et il ne faut pas dire qu'il convient que cette *paribhāṣā* ne soit pas ici appliquée, parce qu'alors il y aurait impropriété du *bhāṣya* "le présent *sūtra* est entrepris pour un cas prohibé par le précédent"[2]. Il ne faut pas dire cela, parce que le dit argument émane d'un *ekadeśin*. Suggérant cela le *bhāṣya* dit "evam api" 231.6. Mais, dira-t-on, cette forme *go* est aussi *lākṣaṇika* puisqu'elle est obtenue par une règle "gamer ḍoḥ"; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "yasya hi" 231.14. "Pradhānatvāt" 231.18 : par la propriété d'être compris indépendamment de la compréhension d'autre chose. Pour le mot aussi la qualité de principal ou de second doit être admise, parce qu'il fait entendre un objet principal ou second. Pour montrer le germe de la règle de l'application au principal, Kaiyaṭa dit "tatra svaṃ rūpam" 231.18. Il explique la priorité du sens principal : "gauṇe hi" 231.19 : l'idée est : car la connaissance du sens principal est nécessaire pour la surimposition. "Mukhyārthāropeṇa" 231.19 : l'idée est : l'objet du mot "lion" en connection avec le mot "garçon" possède la qualité de lion surimposée. Kaiyaṭa dit une autre raison de la notation du seul sens principal : "aniyataś ca" 232.3 : l'idée est : parce que l'on emploie le mot lion pour un garçon, un boeuf, etc. Par là il est rejeté que le caractère *lākṣaṇika*[3]

---

prescrite pour les objets autres que *āṅ* et pas même de chance de réalisation d'aucune opération pour *āṅ*. Le transfert du *āṅtva* serait donc inutile.

[1] Dans le *sūtra* précédent le mot "nipātaḥ" notait une particule prise dans son sens principal ou dans son sens second (U.I 227. 22 sq). Si la reconduction "nipātaḥ" dans le présent *sūtra* est une reconduction du sens, ici aussi sera notée une forme prise dans son sens principal ou dans son sens secondaire. Il y a donc lieu de craindre qu'il y ait application du nom *pragṛhya* à *ado abhavat*.

[2] Par la dite *paribhāṣā* "ot" s'appliquera à ce qui est expressément enseigné avec la forme *o*, c'est-à-dire "āho" etc. énoncés dans le *gaṇapāṭha*, non à *o* qui est obtenu par la règle générale de *saṃdhi* de *ā* et *u*. Le présent *sūtra* ne pourrait donc s'appliquer à "o ṣu yātam", etc.

[3] Entendre : l'application de la *paribhāṣā* 113 "lakṣaṇapratipadoktayoḥ" causée par le caractère *lākṣaṇika* du dit *o*.

du *o* de "ado 'bhavat" est imaginaire parce que la *paribhāṣā* "lakṣaṇapratipadokta-" ne s'applique pas à la notation d'un phonème[1]. Cela est rejeté par le fait que ce caractère *lākṣaṇika* est évincé par la présente *paribhāṣā* de l'application au sens principal, et par le fait qu'il n'y a pas de raison que la *paribhāṣā* "lakṣaṇapratipadokta-" ne s'applique à aucune mention de phonème, parce que l'indice révélateur de cette non-application, "hvāvāmaś ca" etc. révèle en réalité la simple inconstance d'application de cette *paribhāṣā*. Et il ne faut pas dire : la *paribhāṣā* 15 "gauṇamukhyayoḥ" puisqu'elle est fondée sur la *paribhāṣā* 14 "arthavadgrahaṇe" s'applique comme elle à une mention d'une forme définie[2]; comment est-elle donc appliquée ici à une mention de phonème ? Il n'y a en effet de compréhension d'un sens que dans une forme définie. Il ne faut pas dire cela parce que, dans le cas présent, il y a mention d'une forme définie par l'énoncé "nipātaḥ"[3]. L'idée est que le nom technique *nipāta* (particule) s'applique aux formes *ca*, etc. comprises par les mots *ca*, etc. dans le *gaṇapāṭha*, seulement quand elles possèdent un sens, quand cela est possible. Donc par le mot *nipāta* aussi il y a compréhension des particules qui ont un sens, seulement quand elles sont spécifiées par un sens. Le mot "nipātaḥ" donc dans le présent *sūtra* note seulement les particules employées dans leur sens principal, non celles qui sont prises dans un sens figuré. Et ainsi même dans la vue où la règle opératoire amène en sa présence les règles de dénomination, la partie de la règle de définition des particules, "les formes terminées par *cvi* ont le nom de particule", n'est pas amenée dans le présent *sūtra* par l'effet de cette *paribhāṣā* de l'application au sens principal[4].

---

[1] Ceci serait révélé par le *sūtra* "hvāvāmaś ca" 3.2.2. Le *sūtra* "āto 'nupasarge kaḥ" 3.2.3 prescrit le suffixe *ka* après une racine en *ā*. Or les racines *hvai*, etc. reçoivent un substitut *ā* pour leur diphtongue par "ād eca upadeśe" 6.1.45. Ce *ā* n'est pas expressément mentionné, mais est obtenu à partir d'une règle. Par application de la *paribhāṣā* 113 "lakṣaṇa-" le suffixe *ka* s'appliquera aux racines enseignées avec *ā*, non à *hvai*, etc. ou le *ā* est *lākṣaṇika*. En l'absence d'application de *ka* à *hvai*, la prescription générale de *aṇ* "karmaṇy aṇ" 3.2.1 s'y appliquera. Donc la prescription particulière de *aṇ* par "hvāvāmaś ca" 3.2.2 apparaît être inutile. On en conclut donc que la *paribhāṣā* ne s'appliquait pas à "āto 'nupasarge", que l'énoncé "ātaḥ" notait aussi le *ā lākṣaṇika* de *hvai*, et que *ka* risquait de se réaliser après *hvai*. La prescription de *aṇ* "hvāvāmaś ca" empêche donc cela. Elle révèlerait ainsi que la dite *paribhāṣā* ne s'applique pas à une mention de phonème.

[2] C'est-à-dire un élément porteur d'un sens, non un phonème quelconque. Voir P.I.Ś 314, *Gadā*.

[3] Enoncé reconduit depuis "nipāta ekāj".

[4] Le nom technique *nipāta* est défini par "ūryādicviḍācaś ca" 1.4.61 où est reconduit "nipātaḥ" 1.4.56. Dans la vue où la règle de dénomination demeure où elle est, les formes terminées par *cvi* reçoivent par ce *sūtra* le nom *nipāta*, en même temps que les autres formes, en vue de l'application de diverses opérations futures, le cas échéant. Par application de la *paribhāṣā* "gauṇamukhyayoḥ" le présent *sūtra* "ot" s'appliquera à une partie seulement de ces *nipāta*, ceux

Et par le mot "forme définie"[1] est nommée une forme porteuse de sens. Kaiyaṭa explique le caractère secondaire dans le présent contexte : "jāḍyādinā" 232.4. Il dit le germe de la surimposition : "prakṛteḥ kartṛtvam" 232.5 : et ainsi le sens de "go 'bhavat" est : une action de devenir sous une forme semblable à celle du boeuf, action dont l'agent est un être autre qu'un boeuf. L'idée est : et s'il y a obtention de la forme même du boeuf par une malédiction d'un *yogin* ou d'un dieu, etc., le suffixe *cvi* est indésirable; le dit sens est donc bien second puisqu'il y a compréhension de l'action de devenir sous une forme semblable à celle du boeuf. Mais, dira-t-on, on voit dans le *bhāṣya* que la transformation aussi est agent de l'action, dans "suvarṇapiṇḍaḥ khadirāṅgārasadṛśe kuṇḍale bhavataḥ" I 31.5; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "vṛttau" 232.5 : l'idée est : et ainsi dans le dérivé avec *cvi* seul l'objet de départ est agent. Kaiyaṭa dit la raison pour laquelle seul l'objet de départ est agent : "saṃghībhavanti" 232.5.

Mais, objectera-t-on, pour le *bhāṣya* "śabdāśraye" 233.1 on comprend le sens "fondés sur les simples phonèmes dépourvus de sens"; or ceci est impropre, parce que les dits substituts *vṛddhi* et *āt* aussi, en raison de la qualification "otaḥ (après *o*)" 6.1.13, donnée au thème impliqué par les désinences *sarvanāmasthāna am* et *śas*, sont fondés sur une forme définie porteuse d'un sens. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "svārthe" 232.7 : l'idée est : parce que le sens second est compris pour un mot complet qui a reçu les opérations déterminées par son sens propre, etc. et qui est bon pour l'emploi pour faire entendre son sens, quand, lors de la construction avec d'autres mots, il y a nouvelle compréhension d'un obstacle à son sens; et parce qu'il n'y a pas de raison pour qu'il y ait implication du thème[2]

---

terminés par *cvi* étant exclus. Le nom prescrit pour ces derniers servira à l'application de quelqu'autre opération. Dans la vue où la règle opératoire amène en sa présence la règle de dénomination, la formule "ūryādicviḍācaś ca" sera amenée dans le présent *sūtra*. La mention de la forme terminée par *cvi*, incluse ainsi dans le présent *sūtra*, devra y avoir une utilité. Le nom *pragṛhya* risque donc de se réaliser pour cette forme. Et la *paribhāṣā* "gauṇamukhyayoḥ" ne pourra pas s'appliquer, parce qu'alors la mention de *cvi* dans le présent *sūtra* serait inutile. Pour prévenir donc cette objection, Nāgeśa dit que la dite *paribhāṣā* empêchera la mention de *cvi* de venir se placer dans le présent *sūtra*.

[1] Mot employé dans la glose de la *paribhāṣā* "arthavadgrahaṇe" P.I.Ś.31.4.

[2] L'objection était que la substitution de *āt* aux voyelles *o a* dans *go am* était fondée sur le sens, parce que le thème *go* était impliqué par la désinence *am*, et que donc l'opération reposait sur la présence de ce thème pourvu de sens. On répond à cela que la dite opération peut se faire sans que soit impliqué le dit thème. Il y a implication d'une chose par une autre, quand cette autre est impossible sans la première. La cause de la substitution de *āt* est la forme *am* de la désinence, et non le fait qu'elle vienne après le dit thème pourvu du sens. La substitution de *āt* n'implique pas le thème *go*, parce qu'il n'y a pas d'impossibilité pour elle de se réaliser sans lui.

ni relation exprimée par une forme de mot avec un thème impliqué[1]. "Gauṇāpekṣayā" 232.8 : parce que le mot *mukhya* (principal) est mot exprimant le porteur d'une relation avec ce qui est secondaire. "Gauṇābhāve" 233.7 : quand il n'y a pas présence dans l'esprit du sens secondaire. "Mukhyavyapadeśasya" 233.7, c'est-à-dire le mot "principal", se construit avec "abhāvāt" 233.7. Et ainsi l'intention est : le sens du *bhāṣya* "śabdāśraye ca" 233.1 est : fondés sur un mot consistant en un thème qui fait entendre son sens propre dépourvu de la dénomination de "principal". Cela aboutit à dire que les dits substituts *vṛddhi* et *āt* sont fondés sur une forme dépourvue de la dénomination de *pada*, en tant qu'ils ont cette forme pour objet. Mais, objectera-t-on, la deuxième désinence et les autres qui ont pour sens la qualité d'objet d'action, etc. dépendent de la connaissance de la qualité de facteur de réalisation de l'action; donc dans "gāṃ vāhikam ānaya", etc., même si la qualité d'objet en relation avec l'action appartient à l'objet qualifié[2], la deuxième désinence qui apparaît pour exprimer cela, s'applique à chacun des deux termes, *go* et *vāhika*, parce que l'ensemble des deux ne constitue pas un *prātipadika;* et puisque le mot *go* est compris dans son sens second avant l'apparition de la désinence, le susbtitut *āt* ne se réalisera pas. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "tatra" 233.7. "Śrautaḥ kriyāsambandhaḥ" 233. 8. le sens est : une relation de l'objet d'une part et de la qualité d'autre part avec l'action est postulée, en raison de l'impossibilité autrement de l'apparition de la deuxième désinence. L'idée estétant donné qu'il y a relation avec l'action pour un objet compris par un mot terminé par une désinence, avant l'apparition de la désinence, en raison du désir de signifier de façon générale la qualité de support du fruit produit par l'action dans la qualité, que ce soit directement ou indirectement, et dans l'objet directement, la désinence apparaît après les deux mots exprimant la qualité et l' objet respectivement. "Vākyīyān nyāyāt" 233.8 : par le pouvoir d'expression fondé sur le besoin qu'ont les mots de se construire, etc. "Paścāt" 233.8 : après l'apparition de la désinence. "Evam" 233.9 : l'idée est : puisque la deuxième désinence, etc. dépend de la connaissance d'une relation générale avec l'action, la deuxième désinence fondée sur cette connaissance apparaît; une fois qu'elle est apparue, ensuite il y a construction du sens du mot *go* avec le Vāhika; et ainsi il y a relation de déterminé à déterminant entre deux objets de l'action, non qualité d'objet de l'action pour un objet qualifié. Par là est rejetée la critique que font certains. Le sens d'une désinence étant une relation entre l'action et un facteur de l'action, la compréhension d'une relation de ces deux est produite à l'audition d'une désinence; étant donné qu'il y a effet de l'audition de la désinence plus vite que la phrase, il y a d'abord compréhension de la relation de l'action et du facteur, ensuite compréhension de la relation mutuelle de la qualité et de l'objet. Ayant ainsi commenté le sens du passage de Kaiyaṭa "dans "gāṃ vāhikam ānaya" etc." 233.9 ces maîtres le critiquent en disant que dans un cas comme "gāṃ vāhikam pāṭhaya (fais réciter le boeuf Vāhika)" où la relation de *go* avec l' action n'est pas possible sans l'apparition du sens second, dans ce cas, puisqu'il y aura compréhension du caractère second avant l'apparition de la désinence, il s'ensuivra que le substitut *āt* ne se réalisera pas. Cette critique est aussi rejetée par le fait qu'étant donné qu'il n'y a de construction avec un autre mot que pour les objets compris à partir de l'emploi d'un mot terminé par une désinence, il n'est pas même possible de dire qu'il y a construction de l'action avec le sens du simple thème nominal avant l'apparition de la désinence. Cette critique est aussi rejetée par la lourdeur qu'il y a à postuler deux compréhensions de deux constructions différentes, et parce qu'on n'a pas d'expérience qu'il en soit ainsi. De plus parce que l'auditeur comprend seulement le mot achevé comme pris dans un sens second, puisque l'on n'emploie pas de mots non-achevés et parce que dans les phrases du *bhāṣya*"atvaṃ tvaṃ saṃpadyate tvadbhavati" II 478.3, "amahān mahān bhūtaḥ" IV 622.2, le substitut *tva*, etc. et le substitut long, etc.[1] ont été réalisés, cette règle "gauṇamukhyayoḥ" a pour objet seulement les opérations applicables au mot achevé, et il faut comprendre aussi : au mot achevé dont la forme définie est mentionnée dans une règle[2]. C'est pourquoi il y a application de *iñ* selon "ata iñ" dans *śvāsuri* même si le sens en est "descendant de quelqu'un de semblable au beau-père". De plus par la force du *bhāṣya* sous le *sūtra* "arthavat" 1.2.45 "quand il est dit "gām" n'importe quelle action risque de s'accomplir"[3], et par le *bhāṣya* "c'est un par un que la grammaire forme les mots; on les relie ensuite comme on veut" (I 129.4), c'est la qualité de support du fruit produit par une action en général, etc. qui détermine l'apparition de la deuxième désinence, etc. C'est donc le commentaire que j'ai fait ci-dessus sur ce passage de Kaiyaṭa qui convient. Même le locuteur désire employer[4] seulement les mots achevés dans un sens principal ou second, et non en prenant d'abord le thème etc. dans l'acception seconde. Kaiyaṭa dit donc avec justesse : "padakāryeṣu" 233.10. "Sāmānādhikaraṇyāt" 233.9 : cela signale un autre facteur : on doit comprendre aussi : en vertu de la relation avec une action telle que celle de réciter etc.

---

[1] A supposer que le thème chargé de son sens soit impliqué par la désinence, parce que celle-ci est prescrite après lui, par exemple, cela n'est pas cause de la dite substitution de *āt*, parce que celle-ci ne dépend pas de la relation de *am* avec *go*, mais des termes seulement de cette relation. Elle dépendrait de cette relation si cette dernière était exprimée par les termes eux-mêmes, était comprise à partir de leur forme. Mais ce n'est pas le cas, cette relation étant un sens compris à partir de la composition des deux formes, non à partir des formes mêmes.

[2] C'est-à-dire au *Vāhika* qualifié par la similarité avec le boeuf.

---

[1] Dans ces deux phrases les mots *yuṣmad* et *mahat* sont pris dans un sens second. Ils sont cependant soumis aux diverses opérations prescrites par "tvāhau sau" 7.2.94. "sāntamahataḥ" 6.4.10, etc.

[2] L'édition Haryana donne la bonne lecture "upāttaviśiṣṭarūpakety api"; "-rūpake ity" (NSP) est moins clair. Le but de Nāgeśa est d'ajouter la qualification *upāttaviśiṣṭarūpaka* en composition à *padakāryamātra-*. Il la mentionne donc sous la forme du thème.

[3] Nāgeśa réfère sans doute ici à l'idée contenue dans II 73. 6 : "quand il est dit "gām" l'objet est énoncé, l'agent et l'action ne le sont pas". Le boeuf apparaît alors en relation avec une action non définie.

[4] "Prayuyukṣate" est la forme attendue.

"

"      "

"Uña ū̐ (selon Śākalya *uñ* a le nom *pragṛhya* devant *iti*; selon Śākalya *ū̐* *pragṛhya* apparaît à la place de *uñ* devant *iti*)". (*sūtra* 1. 1. 17-18)

(1. La non-application dans *āho*, etc.)

BH. I 233-234. Comment n'y a-t-il pas application du présent *sūtra* à "āho iti, utāho iti"[1]? -- Il est dit "uñaḥ (à la place de *uñ*)" et nous ne voyons pas ici *uñ*. -- Le substitut unique de *uñ* et d'un autre phonème est noté par la mention de *uñ* dans le présent *sūtra*. -- Une démarche du maître révèle que le substitut unique de *uñ* et *a* n'est pas noté par la mention de *uñ*. C'est le fait qu'il prescrit le nom technique *pragṛhya* pour une particule terminée par *ot*, "ot" 1.1.15[2]. -- Cela n'est pas une mention révélatrice. Il a été dit (I 230.7) : "le *sūtra* "ot" est entrepris pour un cas prohibé par le *sūtra* "nipāta ekāj anāṅ"[3]. Il y aura, en vérité, un défaut, si le substitut unique de *uñ* n'est pas noté[4] par la mention de *uñ*. Dans "jānu u asya rujati jānū asya rujati / jānv asya rujati", il n'y aura pas le substitut *v* selon "maya uño vo vā (*v* apparaît optionnellement à la place de *uñ* ultérieur à *may*)" 8.3.33[5]. -- En ce cas *āho*, etc. sont des particules simples. Ou bien il y a deux *u*. L'un est sans indice. L'autre a un indice. Le substitut unique l'est du *u* qui est sans indice.

---

[1] *Āho* est ici considéré comme formé de *aha* et *u*. Par le présent *sūtra* il y aurait le substitut *ū̐* *pragṛhya* devant *iti*.

[2] Par le *sūtra* "antādivac ca" un substitut unique de deux éléments est traité comme s'il était initial de l'élément ultérieur. Le substitut o de *a* et *uñ* selon "ād guṇaḥ", dans *āho*, etc., traité comme partie initiale de *uñ*, sera noté par la mention de *uñ* et recevra le nom *pragṛhya* comme phonème unique constituant une particule par "nipāta ekāj". Il s'ensuit que le *sūtra* "ot" applicable à une particule finissant par *ot* sera inutile. Mais le maître voit qu'il n'y a pas notation par la mention de *uñ*, ni par "nipāta ekāj"; c'est pourquoi il pose le sūtra "ot".

[3] Voir tr.II, p.45, n.3.

[4] Lire "uñgrahaṇena na gṛhyeta" (éd.Kielhorn, etc.).

[5] Dans "jānū" il y a le substitut unique ū de *u* et *u* selon "akaḥ savarṇe dīrghaḥ". Il faut qu'il soit noté par "uñ" pour recevoir le substitut *v* optionnel, et le substitut *ū̐* en alternance avec *v*.

P. I 233. "Uña ū̐". "Iha kasmāt" 233.3 : la question est posée en considérant que *āho*, etc. est un agrégat de particules. "Yad ayam" 233.5 : il y a réalisation du nom *pragṛhya* par "nipāta ekāj anāṅ" une fois le substitut unique réalisé, par le traitement de ce substitut comme initiale de l'élément ultérieur.

U. I 233-234. "Uña ū̐". "Praśnaḥ" 233.12 : l'idée est : et ainsi le substitut *ū̐* risque de s'appliquer dans "āho", etc. "Saṃjñāsiddhiḥ" 233.13 : le sens est : par "nipāta ekāc". Et la forme *u* n'est pas obtenue par le traitement du substitut unique *o* comme son original, parce qu'elle est une propriété qui appartient à un phonème unique de l'original du substitut unique. Or cette propriété n'est pas une propriété qui réside seulement dans le phonème de l'original du substitut unique, puisqu'elle appartient aussi au groupe de phonèmes "uñ". Par là même s'il n'y a pas transfert de la forme même par le traitement comme initiale de l'élément ultérieur, etc. il n'y a pas d'inconvénient[1]. Dans le *bhāṣya* "yady uñ" 234.2 : l'idée est : l'indice révélateur est de portée générale. Un autre défaut est que dans l'alternative où le substitut *v* ne se réalise pas le substitut *ū̐* ne se réalisera pas.

BH. I 234-235. "Uña iti yogavibhāgaḥ (une scission de règle, "uñaḥ", "ū̐" doit être faite)". (vt 1)

Une scission de règle doit être faite : "uñaḥ, pour *uñ*, selon l'opinion du maître Śākalya, il y a le nom technique *pragṛhya"* : "u iti v iti"; ensuite "ū̐", selon le maître śākalya il y a pour *uñ* le substitut *ū̐* long, nasalisé, appelé *pragṛhya" :* "ū̐ iti". -- A quoi sert la scission de règle ?

"Ū vā śākalyasya (à ce qu'il y ait *ū̐* optionnellement selon Śākalya)". (vt 2)

Qu'il y ait optionnellement *ū̐* selon l'opinion du maître Śākalya : "ū̐ iti : u iti". Que pour les autres maîtres il y ait"v iti"[1].

---

[1] Le nom *pragṛhya* est prescrit pour la particule *u* par "nipāta ekāc". La particule *u* porte l'indice *ñ*. La cause d'application du nom est la propriété d'être *uñ (uñtva)* qu'a le phonème *u*. Cette propriété étant attachée à un phonème unique le *u* de l'original, il y a application de la prohibition du traitement du substitut comme son original, selon la clause "analvidhau" 1.1.56. Il est entendu que cette prohibition s'applique que l'opération soit fondée directement et exclusivement ou indirectement et non exclusivement sur le phonème unique (voir I 401). Il n'y a donc pas application du *sthānivadbhāva*. On pourrait objecter qu'il n'y aura pas de même application de l'*antādivadbhāva*. En effet par le *vārttika* "na vātādrūpyātideśasya" IV 414 il n'y a pas par l'*antādivadbhāva* transfert de la forme même du phonème antérieur ou ultérieur, mais transfert de l'opération, c'est-à-dire qu'une opération fondée exclusivement sur l'un de ces phonèmes ne s'appliquera pas; une opération fondée sur un groupe dont il fait partie s'appliquera. Le nom *pragṛhya* risquerait donc de ne pas s'appliquer au substitut unique *o* de *a u*. Nāgeśa répond à cette objection que la propriété *uñtva* appartient au groupe de phonèmes *uñ* aussi bien qu'à l'original *u*. Le nom *pragṛhya* n'est donc pas une opération fondée exclusivement sur un phonème unique, puisqu'elle est fondée sur une propriété qui appartient à un groupe de phonèmes aussi. Si le *utva* ne peut être transféré, le *uñtva* peut l'être. Et il y aura bien application du nom au substitut *o* de *a u*.

P. I 234-235. Trois formes doivent être réalisées : "u iti, v iti, ū̐ iti". Or cela ne peut être réalisé par la règle "uña ū̐" unique. Si ce *sūtra* est une règle unique la mention "uñ" se construit avec la mention du substitut, parce que le substitut est mentionné, mais n'est pas mise en relation avec le nom *pragṛhya*. Ce dernier se réalise alors de façon constante par "nipāta ekāj anāṅ". Le substitut *ū̐* étant soumis à option par la reconduction de la mention "śākalyasya" 1.1.16 l'on aura deux formes "u iti, ū̐ iti", mais non "v iti". Pour cette dernière l'auteur du *vārttika* dit "uña iti yogavibhāgaḥ" 234.7. Dans "uñaḥ" est reconduit "śākalyasyetau pragṛhyam"; le nom *pragṛhya* est donc réalisé selon l'opinion de Śākalya, non selon celle des autres maîtres; par l'intermédiaire du rappel d'autres écoles on obtient ainsi l'option "u iti, v iti". Si dans "ū̐" on ne rappelle pas "śākalyasya", le substitut *ū̐* se réalisera de façon constante à la place du *u pragṛhya;* on aura alors deux formes "v iti ū̐ iti". Donc l'option étant posée pour le substitut par la reconduction de "śākalyasya", les trois formes "u iti, v iti, ū̐ iti" se réalisent. "Ū̐ vā śākalyasya" 235.3 : la mention "vā" montre le fruit de la mention de Śākalya. L'auteur du *bhāṣya* explique cela : "śākalyasya... vibhāṣā yathā syāt" 235.4 : c'est-à-dire l'option entre le nom *pragṛhya* et le substitut. Bien que dans les *sūtra* précédents "īdūdet" etc., par l'énoncé sous la forme de ce à quoi il doit servir, le mot *pragṛhya* ait pour sens la désinence de duel, etc. comme dans les règles opératoires "plutapragṛhyā aci" etc.[2], cependant dans "uñaḥ" en raison de l'énoncé avec sixième désinence il prend pour sens sa forme propre[3].

U. I 234-235. "Nityaiva" 234.11 : le sens est : dans l'alternative où il n'y a pas le substitut. "Na tu v iti" 234.12. Et il ne faut pas dire que "u iti" étant déjà réalisé en prenant le *u* sans indice, par la force de la reconduction de la mention de Śākalya autrement inutile l'alternative "v iti" se réalisera[1]. Il ne faut pas dire cela, parce qu'il s'ensuivra la non-réalisation de la forme avec *v* sans le substitut nasal et avec *m*, "kim v iti". En effet par la force de la reconduction de la mention de Śākalya, il n'y a pas application du nom *pragṛhya* selon "nipāta ekāc" à *uñ;* en l'absence de ce nom *pragṛhya* il y a application du substitut *v* selon "iko yaṇ aci" 6.1.77 puisque le substitut *v* selon "maya uño vaḥ" 8.3.33 est non-réalisé lors de l'application du premier; devant le substiut *v* selon "iko yaṇ aci" il y aura le substitut *ṃ* selon "mo 'nusvaraḥ"8.3.23[2]. Et il s'ensuivrait aussi que l'on n'aurait pas la compréhension désirée du *u* porteur de l'indice dans "u iti". D'autres disent[3] comme suit. La règle unique "uña ū̐" prescrit le nom *pragṛhya* en vertu de son contexte et le substitut *ū̐*. Elle est donc une règle particulière entravant la prescription du nom *pragṛhya* "nipāta ekāc"[4].Par conséquent ce substitut étant optionnel, deux formes se réalisent "ū̐ iti, v iti", mais non "u iti". C'est pourquoi la scission de la règle est proposée. Et il ne faut pas dire que la règle entravante"uña ū̐" étant spécifique[5], dans l'alternative de l'absence du substitut *ū̐* le nom *pragṛhya* selon "nipātaḥ" se réalisera, puisqu'une règle particulière non appliquée n'entrave pas la règle générale. C'est ainsi que dans l'alternative de l'absence de la réalisation du composé *avyayībhāva* selon "pāre madhye ṣaṣṭhyā vā (les mots *pāre* et *madhye* avec un mot terminé par une sixième désinence ont le nom *samāsa* optionnellement)" 2.1.18, il y a réalisation d'un *tatpuruṣa* selon la règle générale "ṣaṣṭhī" 2.2.8. Il ne faut pas dire cela, parce qu'il n'y a pas de raison pour que le mot *pragṛhya* soit dans "uña ū̐" un déterminant du prédicat alors que partout ailleurs il est placé en relation directe avec le sujet de référence[6]. Du fait qu'il n'y a pas non plus scission de propositions, puisque les deux objets, nom *pragṛhya* et substitut, sont prescrits ensemble, on doit comprendre que *ū̐* étant traité comme son original *uñ* il reçoit les opérations causées par le nom *pragṛhya*. Et ainsi du fait que le substitut *u̐* est visé dans l'alternative aussi où il n'y a pas le nom *pragṛhya*, en l'absence du substitut il n'y a pas application de "nipāta ekāc".

---

[1] Si "uña ū̐" est une règle unique, le sens sera :"ū̐ *pragṛhya* apparaît à la place de *uñ* devant *iti* selon Śākalya". Cette règle sera un *apavāda* de "nipāta ekāj" et l'entravera. L'on ne réalisera donc pas "u iti" par "nipāta ekāj". L'on obtiendra "ū̐ iti" selon Śākalya, "v iti" selon les autres maîtres en l'absence du nom *pragṛhya* et avec application de "iko yaṇ aci". Par la scission de règle, on obtient "u iti" selon Śākalya "v iti" selon les autres maîtres par "uñaḥ" qui entrave "nipāta ekāj", "ū̐ iti" selon Śākalya, "v iti" selon les autres maîtres par "ū̐" qui entrave aussi "nipāta ekāj".Donc par la scission l'on obtient deux alternatives chez Śākalya même, *u* ou *ū̐*, comme le montre Patañjali. Voir *Uddyota*.

[2] Le nom *pragṛhya* sert à des mentions dans des règles opératoires, mentions par lesquelles on comprend la désinence de duel terminée par *ī*, etc. Dans "īdūded dvivacanaṃ pragṛhyam" l'on a déjà une telle mention en apposition au terme "dvivacanam". Ainsi y a-t-il référence au même objet par la mention du porteur du nom et la mention "pragṛhyam" prise aussi comme mention du porteur du nom, ce qu'elle doit être dans les règles opératoires.

[3] La mention "pragṛhyam" reconduite dans "uñaḥ" ne réfère donc plus au porteur du nom, mais à sa seule forme que l'on comprend comme étant le nom prescrit pour l'objet cité. Le sens du *sūtra* est alors : "la forme *pragṛhya* est le nom de *uñ*".

---

[1] Par la force de la reconduction de la mention de Śākalya on devra avoir une option entre le substitut ū̐ et une forme originale La forme *pragṛhya* étant déjà réalisée par "nipāta ekāj anāṅ", l'alternative du substitut doit être la forme non *pragṛhya*.

[2] Alors que s'il y avait application du substitut *v* selon "maya uño vaḥ" 8.3.33, ce substitut étant non-réalisé lors de l'application de "mo 'nusvāraḥ" 8.3.23, le *ṃ* ne se réaliserait pas.

[3] "Anye tu" 1.20 se construit avec "āhuḥ" 1.26.

[4] Le sens en sera : "*ū̐ pragṛhya* apparaît à la place de *uñ*".

[5] "Uña ū̐" entraverait l'application de "nipāta ekāc" à *uñ*, non pas dans tous les cas, mais seulement dans le cas où *ū̐* est substitué à *uñ*.

[6] Dans "īdūdeddvivacanaṃ pragṛhyam" le nom *pragṛhya* est un prédicat mis en relation directe avec le sujet. Dans "uña ū̐" il ne doit donc pas être pris comme étant en relation indirecte, en tant que qualifiant du prédicat, avec le sujet. On doit le prendre comme objet prescrit directement aux côtés du substitut.Le sens sera :pour *uñ* il y a le nom *pragṛhya* et le substitut *ū̐*...

"Pragṛhyasya" 235.10 : l'idée est : si le mot *pragṛhya* reconduit dans "u̐" est en relation avec le substitut, il s'ensuit une prescription du substitut *u̐ pragṛhya* à n'importe quel *uñ*, *pragṛhya* ou non, de façon constante; il s'ensuit donc l'inutilité de la prescription du nom *pragṛhya* à l'aide du *sūtra* scindé; donc le mot *pragṛhya* reconduit passe à la sixième désinence et se construit avec l'original. "Dve eva" 235.10. Et la forme "u iti" n'est pas réalisée en prenant le *u* sans indice, parce qu'il s'ensuivra qu'il n'y aura pas compréhension du *u* porteur de l'indice, et que dans "kim viti" où *u* suit *maṃ* il n'y aura pas réalisation de la forme avec *v* sans nasalisation et avec *m*. En réalité le mot "uñaḥ" reconduit avec son sens réfère au *uñ* non-*pragṛhya*, et la mention "pragṛhyam" reconduite est un qualifiant du substitut[1]. Il en est ainsi de par la saveur propre du *bhāṣya* . On aura les deux formes "u iti, u̐ iti" et non "v iti". La reconduction de la mention de l'option servira à cette dernière. Le mot *pragṛhya* reconduit se construit avec "u̐"parce qu'il est le terme énoncé. Tout est ainsi limpide.

"Kimartho yogavibhāgaḥ" 235.2 : le nom *pragṛhya* et le substitut n'ont de chance de se réaliser que dans la vue de Śākalya; il n'y en aura donc application qu'à la même occurrence; et ainsi on obtiendra les deux formes "u̐ iti, v iti". La question est posée parce que ces deux formes peuvent être réalisées par la règle unique "uña u̐". Et ainsi on doit comprendre que ce que Kaiyaṭa a dit ci-dessus, "s'il y a une règle unique "v iti" ne se réalise pas" 234.12 est imaginaire. "Śākalya-" 235.4 : l'idée est : et ainsi, par la force de la scission de la règle, et par la force de la reconduction du mot *śākalya*, ce dernier mot n'est pas à prendre tel quel, mais comme visant une option[2]; par les deux options successives on obtient toutes les formes désirées. Et ainsi le sens final est qu'il y a option dans la vue même de Śākalya. Cela est dit dans le *bhāṣya* "śākalyasya vibhāṣā" 235.4. Ce que l'on obtient s'il y a option du substitut dans la vue de Śākalya, Kaiyaṭa le montre : "pragṛhyasaṃjñādeśaś ca" 235.13 : le sens est : dans la vue de Śākalya les deux se réalisent successivement. Mais, dira-t-on, comment y a-t-il construction de "pragṛhyam" terminé par la première désinence avec "uñaḥ" qui est terminé par la sixième; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "yadyapi" 235.13. "Phalarūpatayā" 235.14 : le fruit du nom technique est les objets qui le portent, puisqu'ils sont compris par lui; le mot qui fait comprendre ce fruit est ici signifié; "phalarūpatayā" :"énoncé sous la forme de ce mot";

---

[1] Le sens est donc : *u̐ pragṛhya* apparaît à la place de *uñ* non-*pragṛhya*.

[2] Si on prend le mot "śākalyasya" reconduit dans "u̐" en son sens littéral "selon l'opinion de Śākalya", c'est une simple répétition de la mention précédente et l'on comprend que pour Śākalya il y a le substitut et le nom, que pour les autres maîtres il n'y a ni l'un ni l'autre. On n'obtient pas la forme "u iti". Il faut donc comprendre que le mot "śākalyasya" reconduit dans "u̐", autrement inutile, pose qu'il y a une option dans la vue même de Śākalya.

et ainsi le sens est : énoncé avec la même désinence que ce mot. "Dvivacanādyabhidheyaḥ" 235.14 est un *bahuvrīhi*. La connaissance produite par la formule "dvivacanaṃ pragṛhyam" est : une désinence de duel, etc. non-différente de ce qui possède le nom *pragṛhya*. On doit donc comprendre que la désinence de duel, etc. en tant que possédant le nom *pragṛhya* est signifiée par le mot *pragṛhya*. "Svarūpapadārthakaḥ" 235.15 : l'idée est : parce que le sens est : pour *un* le mot *pragṛhya* est un nom. En réalité le mot *pragṛhya* désigne sa forme dans les *sūtra* précédents aussi; il y a référence au même objet par les deux mots en raison de l'identité du mot et du sens, comme dans "paṭaḥ śuklaḥ". Dans le présent *sūtra* il y a construction des deux mots en référence à des objets différents comme il a été dit, comme dans "paṭasya śuklaḥ". Il n'y a donc pas de défaut. Quelques-uns expliquent Kaiyaṭa comme suit. Dans une mention du nom *vṛddhi* dans une règle opératoire on comprend : "les *ādaic* non-différents du mot *vṛddhi*. La proposition qui enseigne le nom fournit la même connaissance. Le sens de "dvivacanādyabhidheyaḥ" 235.14 est : qui engendre une connaissance dont le terme qualifié est la désinence de duel, etc.Et quand il y a construction de la mention du nom avec un mot à sixième désinence elle a pour sens sa forme propre, étant l'objet qualifié[1].

॥

॥ ॥

"Īdūtau ca saptamyarthe (un élément terminé par *īt* ou *ūt*, quand il y a le sens de la septième désinence, a le nom technique *pragṛhya*)". (*sūtra* 1.1.19)

(L'utilité de la mention "-arthe".)

BH.I 235-237. "Īdūtau saptamīty eva ("īdūtau saptamī" suffit)".

Le nom *pragṛhya* est réalisé par "īdūtau saptamī" seulement. Il n'est pas besoin de la mention du sens.

— "Lupte 'rthagrahaṇād bhavet (quand il y a amuissement de la désinence, il y aura réalisation du nom par la mention du sens)"

Quand la septième désinence est amuie le nom technique risque de ne pas se réaliser. — Où ? — Dans "sómo gaurī́ ádhi śritáḥ". Or il est désiré qu'il se réalise là.Et sans un effort il ne se réalise pas. La mention du sens sert à cela[2]. — La septième désinence n'est pas amuie dans cet exemple. -- Qu'est-elle donc ? -- Il y a le substitut *savarṇa* de l'élément antérieur[1].

---

[1] La connaissance produite est alors : la forme de mot *pragṛhya* qui est non-différente de la désinence de duel, etc.

[2] Avec l'énoncé "saptamī" le sens sera : *īt*, *ūt* qui sont septième désinence ont le nom *pragṛhya*". Quand la désinence est amuie,la règle ne s'appliquera pas. Dans l'exemple *gaurī́* a sa septième désinence amuie par "supāṃ suluk-" 7.1.39. Si l'énoncé est "saptamyarthe" le sens est : "un élément terminé par *īt*, *ūt* a le nom *pragṛhya* quand il y a le sens de la septième désinence".C'est le cas pour *gaurī́* dans "gaurī́ ádhi".

-- "Pūrvasya cet savarṇo 'sāv āḍāmbhāvaḥ prasajyate (s'il est dit qu'il y a le substitut *savarṇa* de l'élément antérieur, on répond qu'en fait *āṭ* et le substitut *ām* risquent de se réaliser)". (1)

S'il est dit qu'il y a le substitut *savarṇa* de l'élément antérieur, on répond qu'en fait *āṭ* et le substitut *ām* risquent de se réaliser[2]. -- En ce cas, on fait le raisonnement suivant : le maître dit "īdūtau saptamī". Or il n'y a pas de septième désinence *īt* ou *ūt*. En ce cas, de par la prescription, le nom se réalisera.

-- "Vacanād yatra dīrghatvam (de par la prescription le nom se réalisera là où il y a un substitut long)".

Le nom pour "gaurī" n'est pas obtenu de par la prescription. Car il y a un autre but à la prescription de ce nom. -- Lequel ? -- L'application au cas pour lequel un substitut long de la septième désinence est prescrit : "dṛ́tim ná śúṣkaṃ sarasī́ śáyānam(Ṛ.S.7.103.2)"[3] Etant donné ce but, le nom risque de ne pas s'appliquer dans "sómo gaurī́ ádhi śritáḥ".

"Tatrāpi sarasī yadi (le nom est réalisé là aussi, s'il y a un mot *sarasī* )".

Le nom est réalisé là aussi, c'est-à-dire dans "gaurī́". -- Comment ? -- S'il y a usage du mot *sarasī*. Or il y a usage du mot *sarasī* dans le monde. -- Comment ? -- Dans le Dakṣiṇāpatha les grands étangs sont appelés *sarasī*[4].

---

[1] Le *sūtra* "supāṃ sulukpūrvasavarṇa-" 7.1.39 prescrit comme substitut d'une désinence, un *savarṇa* de l'élément antérieur. Dans *gaurī ṅi*, il y aura le substitut *ī savarṇa* de *i*.Ensuite il y a le substitut unique *ī* de *ī ī* selon "akaḥ savarṇe dīrghaḥ". Selon "antādivac ca" ce substitut unique sera traité comme partie initiale de *ṅi*, sera donc une septième désinence. Et la présente règle avec l'énoncé "saptamī" pourra s'appliquer à lui.

[2] Dans *gaurī* le *ī* final a le nom technique *nadī* par "yū stryākhyau" 1.4.3. Devant la désinence *ṅi* ou son substitut *savarṇa* selon "supāṃ suluk-" il peut y avoir application du susbtitut unique selon "akaḥ savarṇe dīrghaḥ" 6.1.101, ou de l'accrément *āṭ* prescrit pour *ṅi* après un *nadī* par "āṇ nadyāḥ" 7.3.112 et du substitut *ām* de *ṅi* après un *nadī* selon "ṅer ām" 7.3.116. Ces deux dernières opérations sont prescrites ultérieurement au substitut unique et l'entraveront selon "vipratiṣedhe param". Elles sont aussi fondées sur une base, puisqu'elles sont prescrites après la finale *nadī* d'une base,tandis que le substitut unique est fondé sur deux phonèmes seulement. Par la *paribhāṣā* 55 l'opération fondée sur une base est plus forte que celle fondée sur des phonèmes. Le substitut unique ne peut donc pas être réalisé. On doit considérer que dans "gaurī" il y a *luk* de la septième désinence. Et la mention du sens apparaît nécessaire.

[3] "Sarasī" est ici formé avec la septième désinence *ṅi* après *saras*, et substitut long de *i* selon "iyāḍiyājīkārāṇām"vt 4.308 sous "supām"7.1.39.Dans ce cas il y a une septième désinence de forme *īt*.

[4] Patañjali propose de reconnaître dans la dite citation le mot *sarasī* féminin avec septième désinence amuie.Le cas serait donc le même que celui de *gaurī* et réglé par la prescription, autrement inutile.

P.I 235-237. "Īdūtau ca saptamyarthe". "Īdūtau saptamīty eva" 235.7 : un mot terminé par *īt* ou *ūt*, qui est "accompagné d'une septième désinence" ou est "devant une septième désinence"[1] reçoit le nom *pragṛhya;* le sens étant tel, même si la septième désinence est amuie, dans "sómo gaurī ádhi śritáḥ", selon "pratyayalope pratyayalakṣaṇam" le nom *pragṛhya* se réalisera; c'est pourquoi la question est posée. "Lupte" 236.1 : du fait de la prohibition de l'application de "yena vidhis tadantasya" à une mention de suffixe dans une prescription de nom technique[2], s'il n'y a pas la mention "-arthe" c'est la septième désinence qui reçoit le nom prescrit[3]. Or il n'y a pas d'opération applicable à cette septième désinence si elle est amuie, parce que la règle "pratyayalope pratyayalakṣaṇam" s'applique seulement là où une opération causée par le suffixe est prescrite pour autre chose que le suffixe. Il y a donc risque de non-réalisation du nom pour "gaurī". C'est pourquoi la mention "-arthe" est faite. S'il y a cette mention, le nom *pragṛhya* est causé par le sens, non par l'audition du suffixe; il se réalise donc même si le suffixe est amui. "Pūrvasavarṇo" 236.4 : s'il y a le substitut *savarṇa* de l'élément antérieur et le substitut unique long, par le traitement comme initiale de l'élément ultérieur, ce substitut unique *ī* est septième désinence; le nom *pragṛhya* se réalise donc. "Āḍāmbhāvaḥ" 236.5 : *āṭ* et *am* se réaliseront en entravant le substitut unique. "Vacanāt" 236.7 : l'idée est: la septième désinence est amuie dans tous les cas[4]; de par la force de la prescription, autrement inutile, le mot "saptamī" note ce qui est accompagné d'une septième désinence[5]. On s'appuie en effet sur le principe que quand il n'y a pas possibilité de formation du sens principal, une formation d'un sens second est acceptée. Ainsi le nom se réalise-t-il dans "gaurī". L'auteur du *bhāṣya* dit que la formation du sens principal est possible : "yatra" 237.1. "Sárasī" 237.3 : l'idée est : une fois *ī* selon "iyāḍiyājīkārāṇām upasaṃkhyānam (ajouter les substituts *iyā, ḍiyāc, ī*)" vt 4308 sous "supāṃ suluk-" 7.1.39, substitué à *ṅi* ultérieur au mot *saras*, il y a un *ī* qui est septième désinence; le nom *pragṛhya* s'appliquera à ce cas non à "gaurī". "Sarasī yadi" 237.5 : "yadi" exprime la supposition. Donc il est établi que par la force de la prescription, dans tous les cas, même si la septième désinence est amuie, le nom se réalisera. La mention "-arthe" n'est donc pas utile.

---

[1] Telles sont deux gloses de la mention "saptamī" en l'absence de la mention "-arthe". "Saptamī" qualifie alors "īdūtau". Le sens sera : un élément terminé par *īt* ou *ūt* accompagné d'une septième désinence reçoit le nom *pragṛhya.*

[2] *Paribhāṣā* 27.

[3] En l'absence d'application de la dite *paribhāṣā* le sens du *sūtra* sera : la septième désinence terminée par *īt* ou *ūt* reçoit le nom *pragṛhya.* L'impossibilité d'une finale *īt* ou *ūt* pour une septième désinence sera considérée plus loin. Pour l'instant l'inutilité d'une telle prescription est prise en considération.

[4] Il n'y a pas de désinence terminée par *īt* ou *ūt.*

[5] Un mot exprime un sens second ou figuré, quand il y a inapplicabilité de son sens premier dans le contexte, ou inapplicabilité à ce qui veut être signifié, à l'objet de l'intention de l'auteur.

U. I 235-237. "Īdūtau ca". Pensant qu'il y a impossibilité d'une septième désinence de forme *īt* ou *ūt* Kaiyaṭa dit "saptamīsaha-" 235.16 : l'idée est : il y a expression figurative pour le mot "saptamī" parce que le sens premier en est inapplicable à l'intention du *sūtra*. "Saptamyāṃ vā" 235.16 : l'idée est : le mot "saptamī" sera interprété comme ayant eu une septième désinence amuie. L'intention est:cela est plus légitime que de supposer un sens second[1]."Luptāyām api" 236.8 : l'idée est : la prohibition "na lumatā" ne s'applique pas, parce que d'application inconstante, même si le sens est "devant une septième désinence"[2]. Mais, objectera-t-on, en raison de la mention de suffixe, "saptamī", il y a application de la règle de notation de ce qui se termine par le suffixe[3]; le sens est : une forme terminée par *īt* ou *ūt*, et terminée par une septième désinence a le nom *pragṛhya;* cela étant, le nom est réalisé par "pratyayalope pratyayalakṣaṇam" dans "sómo gaurī́". A cela Kaiyaṭa répond "saṃjñā-" 236.10. "Saptamyā eva" 236.10 : l'idée est : il n'y a pas de raison pour que le mot "saptamī" ait une septième désinence amuie, ni pour qu'il exprime par figuration ce qui est accompagné d'une septième désinence. Bien que l'impossibilité d'une septième désinence de forme *īt* ou *ūt* soit une raison de cela, cependant l'intention présente est que l'auteur du *bhāṣya* le dira plus loin "vacanāt..." 237.1."Asatyāś ca kāryābhāvāt" 236.11 : le sens est : l'opération fondée sur le nom *pragṛhya* est le maintien de la forme originale qui a pour résultat l'absence d'opération de *saṃdhi;* si le suffixe est amui, il ne peut être mis en correspondance avec une chance de réalisation, sens de sixième désinence[4]; il n'y a donc pas de risque de réalisation d'aucune opération de *saṃdhi* et la prescription du maintien à l'état original est sans utilité; il n'y a donc pas d'opération causée par le nom *pragṛhya*. Kaīyaṭa dit cela même :"pratyayanimittam..." 236.11."Pūrvasavarṇe" 236.13 : et ce substitut est réalisé par "supāṃ suluk" 7.1.39. "Ekādeśaṁ" 236.15 : l'idée est : parce que *āṭ* et *ām* sont prescrits ultérieurement et parce qu'une opération fondée sur la base est plus forte qu'une opération fondée sur un phonème. Et ainsi l'intention est : dans "gaurī́" terminé par *ṅi* il est nécessaire qu'il y ait amuissement de *ṅi;* pour ce cas la mention "-arthe" est faite.

---

[1] Dans l'interprétation avec septième désinence amuie, le mot "saptamī" est considéré comme exprimant directement le sens "devant la septième désinence". L'expression directe est considérée comme plus légitime que l'expression indirecte, parce que la première donne le sens tout de suite, tandis que la seconde, appelée pour cela *jaghanyavṛtti* "expression ultérieure", le donne après reconnaissance de l'impossibilité de l'expression directe.

[2] Si le sens du présent *sūtra* est : "une forme terminée par *īt* ou *ūt* accompagnée de la septième désinence a le nom *pragṛhya",* cette opération étant applicable à la base, il y a risque d'application de la prohibition de la réalisation de l'opération causée par un suffixe quand le suffixe est amui, parce que cette prohibition s'applique à une opération concernant la base, quand elle est lue sous la forme "na lumatāṅgasya". Si le sens du présent *sūtra* est : une forme terminée par *īt* ou *ūt* a le nom *pragṛhya* devant une septième désinence", la dite prohibition lue sous la forme "na lumatā tasmin" c'est-à-dire applicable à l'opération prescrite devant le suffixe, risque de s'appliquer. C'est pourquoi Nāgeśa invoque l'inconstance d'application de la prohibition.

[3] *Paribhāṣā* 23.

[4] Une opération de *saṃdhi* est une substitution, c'est-à-dire l'apparition d'un phonème, là où un autre risquait d'apparaître.Dans l'énoncé d'une telle règle, le sens de risque de réalisation de l'autre phonème est signifié par la sixième désinence attachée à l'énoncé qui en est fait, selon "ṣaṣṭhī sthāneyogā". Ce sens de sixième

"Sarvatraiva" 236.16. Certains disent comme suit. Mais, dira-t-on, comment cela est-il dit, puisqu'il y a possibilité de septièmes désinences terminées par *īt* ou *ūt*, quand il y a substitut long quand *ṅi* apparaît après *yayī*, etc., ou substitut *savarṇa* de l'élément antérieur quand *os* et *sup* apparaissent après *tanū*, etc.[1]. A cela on répond : non, il n'y a pas cet inconvénient parce que l'intention du *bhāṣya* est que, alors que le nom *pragṛhya* pouvait être réalisé pour ces *īt* et *ūt* par le simple énoncé "īdūt saptamī pragṛhyam (une septième désinence *īt* ou *ūt* a le nom *pragṛhya*), adasaḥ (*īt*, *ūt* après *adas* ont le nom *pragṛhya*), ec ca dvivacanam (une désinence de duel terminée par *īt*, *ūt* ou *et* a le nom *pragṛhya*)", un énoncé lourd dans un autre endroit a été fait; par la force de cet énoncé lourd, il y a notation de ce qui est accompagné de la septième désinence. Certains disent cela. Cela est faux, parce qu'il y aurait impropriété du *bhāṣya* "il n'y a pas de septième désinence *īt* ou *ūt*" 236.7. La réalité est que de par l'autorité de ce passage du *bhāṣya*, ces formes "yayī", etc. ne sont pas expressives dans l'emploi. "Saraḥśabdāt" 237.14 : il faut comprendre que, bien que le mot *saras* terminé par *asun*[2] ait l'accent aigu initial[3] il y a pour "sarasī́" dans "dṛ́tiṃ ná śúṣkaṃ sarasī́ śáyānam" aigu final par transposition d'accent[4]. Mais, dira-t-on, le mot "yadi" 237.5 qui vise à marquer un doute chez le réfutateur est inapproprié; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "saṃbhāvanāyām" 237.17 : l'idée est : ceci est une formulation de doute à propos d'une chose hors de doute, comme dans "si les *śāstra* font autorité". L'intention du *bhāṣya* est : si le mot *sarasī́* est terminé par *ṅīṣ*, l'aigu final est réalisé selon la règle[5]; s'il se

---

désinence n'apparaît que si lui correspond un phonème dont il y a risque de réalisation. Or dans le cas présent le suffixe est amui, ne peut donc correspondre au dit sens.

[1] "Yayī" est formé avec le suffixe *ī* après *yā* et redoublement selon "yāpoḥ kid dve ca" *uṇādi* 439, *yāyā ī;* abrègement selon "hrasvaḥ" *yayā ī;* amuissement de *a* selon "āto lopa iṭi" 6.4.64 *yay ī;* désinence *ṅi;* substitut *ī* de *ī i* selon "akaḥ savarṇe dīrghaḥ". "Tanū" est formé avec *os* ou *sup* après *tanu;* substitut *ū* savarṇa de l'élément antérieur selon "supāṃ suluk-", substitut unique *ū* de *u ū*.

[2] Selon "sarvadhātubhyo 'sun" *uṇādi* 628.

[3] Selon "ñnityādiḥ 6.1.197.

[4] Selon "vyatyayo bahulam" 3.1.85.

[5] Si *sarasī* est terminé par *ṅīṣ* il ne comporte pas *asun* parce que ce suffixe entrainerait *ṅīp*. Il y a donc aigu final selon la règle générale "phiṣo 'ntaḥ".

termine par *ṅīp* parce que le suffixe *asun* se termine par *uk*[1], l'aigu final est obtenu par transposition d'accent. Et ainsi l'emploi cité étant réalisé par l'amuissement de la septième désinence le substitut *ī* n'a pas à être prescrit dans le *vārttika* "iyā-". Donc, comme il a été dit auparavant, il y a réalisation du nom *pragṛhya*, même si la septième désinence est amuie, par la force de la prescription.

BH. I 237-238. -- "Jñāpakaṃ syāt tadantatve (que la mention du sens soit révélatrice de ce que ce qui se termine par l'élément mentionné reçoit le nom)".

En ce cas, par la mention du sens le maître révèle que dans le cas de la réalisation du nom *pragṛhya* l'opération causée par un suffixe amui ne se réalise pas. -- Quel but y a-t-il à la révélation de cela ? -- Dans "kumāryor agāram kumāryagāram, vadhvor agāram vadhvagāram" il n'y a pas réalisation du nom *pragṛhya*, par la règle d'application de l'opération causée par un suffixe amui[2].

"Mā vā pūrvapadasya bhūt (ou bien qu'il n'y ait pas le nom pour un membre antérieur de composé)". (2)

Ou bien, la mention du sens vise à ce qu'il n'y ait pas le nom pour un membre antérieur de composé : "vāpyām aśvaḥ vāpyaśvaḥ, nadyām ātiḥ nadyātiḥ". -- Et même si la mention du sens est faite, comment n'y a-t-il pas réalisation du nom dans ce composé ? -- C'est un composé où le sens propre des composants est abandonné. -- Et si c'est un composé où le sens propre des composants n'est pas abandonné, il y a bien le défaut. -- Si c'est un composé où le sens propre des composants n'est pas abandonné, il n'y a pas le défaut. Un sens composé est exprimé[3].

---

[1] Selon "ugitaś ca" 4.1.6. L'aigu initial est alors attendu selon "ñnityādiḥ".

[2] Voir I 218.5 sq.tr.II p.14,n.3.Ce raisonnement s'appuie sur l'interprétation du *sūtra* comme signifiant : "ce qui se termine par *īt* ou *ūt* quand il y a le sens d'une septième désinence a le nom *pragṛhya*". La mention du sens, autrement inutile, révèle qu'il n'y a pas application du nom quand le suffixe est amui par le *sūtra* "pratyayalope pratyayalakṣaṇam", que donc "īdūded dvivacanam" s'applique à ce qui se termine actuellement par la désinence de duel.

[3] "Vāpyaśvaḥ" est formé par "saṃjñāyām" 2.1.44. Ce composé étant un nom propre attribué conventionnellement, peut être considéré comme n'exprimant pas son sens étymologique, c'est-à-dire le sens particulier de chaque composant. Et même si le sens des composants reste présent dans le sens du composé (*ajahatsvārthā vṛttiḥ*), le sens de chaque composant n'est pas appréhendé isolément, mais construit avec le sens de l'autre. Ce qui est exprimé par le composé est un sens qui est lui-même un agrégat des sens des composants. "Samudāyārthaḥ" est à prendre comme *karmadhāraya*. Dans le premier cas le sens du locatif du membre antérieur n'est pas appréhendé. La mention du sens dans le présent *sūtra*, "quand il y a le sens de la septième désinence", empêchera l'application du nom. Dans le deuxième cas le sens de la désinence n'est pas dissocié d'autres sens. Et la mention du sens dans le présent *sūtra* se comprend comme référant à l'existence d'un sens qui puisse être appréhendé sans construction nécessaire avec d'autres. Le sens admis en définitive pour le présent *sūtra*

"Īdūtau saptamī" suffit. -- Quand il y a amuissement de la désinence, il y aura réalisation du nom par la mention du sens. S'il est dit qu'il y a le substitut *savarṇa* de l'élément antérieur, on répond qu'en fait *āṭ* et le substitut *ām* risquent de se réaliser. De par la prescription le nom se réalisera là où il y a un substitut long. Le nom est réalisé là aussi, s'il y a un mot *sarasī*.-- Que la mention du sens soit révélatrice de ce que ce qui se termine par l'élément mentionné reçoit le nom. Ou bien qu'il n'y ait pas le nom pour un membre antérieur de composé. (1-2)

P. I 237-238. "Jñāpakam" 237.8 : le sens est : dans les troisième et quatrième vuessur le sens de "īdūded" 1.1.11[1]. Si dans cette section des prescriptions du nom *pragṛhya* il y a application de "pratyayalope pratyayalakṣaṇam", alors "īdūtau saptami" suffit, le sens en étant "une forme terminée par *īt* ou *ūt* accompagnée d'une septième désinence, ou devant une septième désinence a le nom *pragṛhya"*; le nom se réalisera, même si la septième désinence est amuie, selon "pratyayalope pratyayalakṣaṇam". A quoi donc sert la mention "-arthe". Cette mention cependant faite indique l'absence d'application de "pratyayalope". En raison de l'absence d'application à une mention de suffixe de la notation de ce qui se termine par lui dans une prescription de nom technique[2], la vue de l'application de la notation de ce qui se termine par la désinence de duel n'est pas établie sous "īdūdet"[3]; il n'y a donc pas d'utilité à la présente révélation; c'est pourquoi l'auteur du *bhāṣya* dit "mā vā" 237.12. "Vāpyaśvaḥ,nadyātiḥ" 237.13 : une fois le composé formé par "saṃjñāyām" 2.1.44,le membre antérieur terminé par *ī* est accompagné d'une septième désinence; le nom *pragṛhya* se réalisera; pour cela la mention "-arthe" est faite; "Atha" 238.2 : il y a bien dans l'exemple cité le sens de la désinence; c'est pourquoi la question est posée. "Jahatsvārthā" 238.2: le sens est : du fait que seul le composé a un sens, les membres antérieur et ultérieur n'ont pas de sens, comme les phonèmes d'un mot, il n'y a donc pas de sens de septième désinence. "Samudāyārthaḥ" 238.3 : dans le composé le membre antérieur exprime son sens propre et le sens principal[4]; du fait qu'il exprime le sens principal mêlé à son sens propre, puisqu'on ne peut pas distinguer son sens propre comme dans un mélange de terre et d'eau, le sens composé est dans le composé exprimé sous forme de mélange. Par la mention "saptamyarthe" est noté tout le sens, indépendant, non mêlé, manifesté, qui dans l'expression analytique est exprimée par une forme terminée par une

---

sera : "un élément terminé par *īt* ou *ūt*, quand il y a le sens de la septième désinence, a le nom technique *pragṛhya"*.

[1] Dans la troisième vue le sens est "une forme terminée par *īt*, etc. et terminée par une désinence de duel est *pragṛhya*"; le nom risque de se réaliser dans *kumārī-agāra* par le *pratyayalakṣaṇa* (voir I 218). Dans la quatrième vue le sens est "une forme terminée par une désinence de duel terminée par *īt*, etc..."; le nom risque de s'appliquer à *śuklī-āstām* (voir I 219).

[2] Selon la *paribhāṣā* 27 qui entrave la *paribhāṣā* 23.

[3] Voir I 220.4.

[4] C'est-à-dire l'objet auquel réfère le composé, l'objet qui porte le nom que le composé constitue.

septième désinence. Le nom *pragṛhya* n'apparaît donc pas dans un composé.

U. I 237-238. Il y a dans la forme *kumārī-agāra* la propriété d'être accompagnée d'une septième désinence par application de "pratyayalope pratyayalakṣaṇam". "Saṃjñāyām iti" 238.7 : c'est pourquoi plus loin dans le *bhāṣya* il est approprié qu'il soit dit : "c'est un composé où le sens propre des composants est abandonné". Et il ne faut pas dire que puisque par la forme analytique on ne comprend pas le nom propre, le composé est d'application constante; donc l'analyse "vāpyām aśvaḥ" est inappropriée. Il ne faut pas dire cela, parce que même si en raison de la non-compréhension de l'objet qui porte le nom propre par la forme analytique il y a similarité de ce composé avec un composé de formation constante, il n'y a pas absence de relation de la règle qui le prescrit avec la mention de l'option[1];il n'y a donc pas de raison pour qu'il n'y ait pas dans un tel cas d'analyse des éléments qui forment le composé. Et cela est suggéré dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "dvitīyatṛtīya-" 2.2.3. Nous le développerons à cet endroit[2]. "Saptamīsahacaritam" 238.7 : l'idée est : par application de "pratyayalope pratyayalakṣaṇam". "Varṇavad ānarthakyāt" 238.10 : l'idée est : parce que, le composé étant formé selon "saṃjñāyām (à titre de nom propre)" et étant donc un mot conventionnel[3], il n'y a pas compréhension du sens des composants. Quant à la présentation de l'analyse "vāpyām aśvaḥ" elle doit être comprise comme la présentation de l'analyse "rathena tarati" pour les mots *rathantara*, etc.[4]. C'est pourquoi il est dit par les anciens : "une forme exprime un sens en abandonnant son sens propre seulement là où le sens conventionnel entre en conflit avec le sens propre". Dans le *bhāṣya* "athājahatsvārthāyām" 238.3 : le sens est : si le composé est formé selon "saha supā"[5] et exprime seulement son sens étymologique.

"Pradhānārtham api" 238.11 : le sens est : parce qu'il y a à partir du mot *vāpī*, en raison de l'accompagnement des pouvoirs d'expression du mot *aśva* et du composé, compréhension du sens principal qualifié par le sens propre de *vāpī*.Le pouvoir d'expression du composé est seulement la partie de sens constituée par la relation entre les sens des composants. Kaiyaṭa dit cela "svārthasaṃsṛṣṭasya..." 238.11. "Vivekānavagamāt" 238.12 : le sens est : puisqu'on ne comprend pas séparément. "Pāṃsūdaka-" 238.12 : le sens est : de même que la terre et l'eau mêlées en boue sont objet de connaissance ensemble seulement, mais non séparément, de même à partir du composé des objets sont objet de compréhension, ensemble, mais non séparément "Kevalaḥ" 238.13 est le commentaire de "yāvān"; "asaṃsṛṣṭa udbhūtaḥ" montre le caractère indépendant; on doit comprendre que la propriété de ne pas être mêlé est le fait de ne pas être qualifié par un déterminant, et que le caractère manifesté est le fait de ne pas être qualifiant de rien d'autre. Le sens du *bhāṣya* "samudāyārtho 'bhidhīyate" 238.3 est : un sens qui est un objet composé, c'est-à-dire le sens du membre ultérieur qualifié par le membre antérieur, *abhidhīyate* est compris par les fonctions d'expression directe par leur accompagnement mutuel. L'idée est : par la force de la mention qui en est faite le mot "-arthe" signifie ce qui est achevé par le seul sens de la septième désinence[1]. Dans "gaurī", etc. il y a bien la propriété d'être achevé par le seul sens de la septième désinence pour les mots *gaurī*, etc., parce que le fait d'être objet d'une compréhension sans être construit avec des sens d'autres mots voisins constitue la dite propriété. Et il ne faut pas dire que même s'il y a la mention "-arthe" le nom ne se réalise pas pour "gaurī", etc., parce que le *ī* n'y a pas le sens de la septième désinence et parce que le sens "une forme terminée par *īt*, etc." est difficile à obtenir en l'absence de terme qualifié[2]. Il ne faut pas dire cela, parce que, en s'autorisant de la force de la dite mention, on prendra comme qualifié le terme "forme de mot" et "yena vidhis tadantasya" s'appliquera[3].

---

[1] Toutes les règles de composé placéesaprès "vibhāṣā" 2.1.11 reçoivent la reconduction de ce mot qui exprime l'option entre la forme composée et la forme analytique.

[2] Voir II 659. Patañjali suggère cela, quand il dit du composé "unmattagaṅgam" formé par "anyapadārthe ca saṃjñāyām" 2.1.21 : "avyayībhāvena mukte... (si le composé *avyayībhāva* laisse la place à une autre alternative, il n'y a pas *bahuvrīhi*)" 659.2. Si le composé prescrit pour former un nom propre était de formation constante,cette affirmation serait impropre, parce qu'alors le composé ne laisserait jamais la place à une autre alternative.

[3] C'est-à-dire un mot qui réfère par convention à un objet autre que ce qu'il désignerait étymologiquement.

[4] *Rathantara* est le nom d'un *sāman*. L'analyse qui en est donnée ne montre pas le sens du mot, mais montre seulement que ce mot est dérivable et possède la correction grammaticale constituée par la dérivabilité d'une racine.

[5] Le composé formé selon "saha supā" est hors des catégories *avyayībhāva*, etc. Il est autorisé II 568.

"Dādhā ghv adāp (les racines de forme *dā* et *dhā* excepté *dāp* et *daip*[4] ont le nom technique *ghu*)". (*sūtra* 1.1.20)

---

[1] Le mot *vāpī-* dans le composé n'est pas achevé, c'est-à-dire n'a pas pris tout son sens, par le sens de la septième désinence, parce qu'en tant que membre antérieur de composé, il n'a tout son sens que construit avec l'autre membre, n'étant pas compris séparément.

[2] La règle "yena vidhis tadantasya" s'applique à un déterminant. Dans "īdūtau saptamyarthe" le terme "īdūtau" est seul et ne peut être qualifiant en l'absence de terme qu'il qualifierait.

[3] Le sens du *sūtra* sera : une forme de mot terminée par *īt*, etc...

[4] Les racines concernées par ce *sūtra* sont *ḍudāñ* "donner" *praṇidadāti*, *dāṇ* "donner" *praṇiyacchati* (avec substitut *yacch* par "pāghrā-" 7.3.78), dāp "couper" *praṇidāti*, *deṅ* "protéger" *dayate*, *daip* "purifier" *dāyati*, *do* "mettre en morceaux" dyati, *ḍudhāñ* "porter,nour-

(1. La notation des racines terminées par ec.)

BH. I 239-240. "Ghusaṃjñāyām prakṛtigrahaṇam śidartham (dans la règle du nom technique *ghu*, mention de la base doit être faite pour le cas de la présence d'un suffixe à indice *ś*)". (vt 1)

Dans la règle du nom technique *ghu*, mention de la base doit être faite. On doit dire : "*dā* et *dhā* et leurs bases ont le nom technique *ghu*". -- Dans quel but ? -- Le nom est prescrit pour ces éléments ayant la forme *ā*. Il s'appliquera à eux seulement quand ils ont la forme *ā*, non quand ils n'ont pas la forme *ā*. -- Mais, en vérité, la plupart des opérations causées par le nom technique *ghu* sont prescrites devant un suffixe *ārdhadhātuka*. Or devant ce suffixe ces éléments apparaissent avec la forme *ā*. -- "Śidartham" : la mention de la base doit être faite *śidartham :* devant un suffixe à indice *ś* le substitut *āt* est prohibé; pour ce cas-là; "praṇidayate, praṇidhayati"[1]

Les Bhāradvājīya lisent :

"Ghusaṃjñāyāṃ prakṛtigrahaṇaṃ śidvikṛtārtham (dans la règle du nom technique *ghu*, mention de la base doit être faite pour le cas de la présence d'un suffixe à indice *ś* et le cas des racines à substitut *āt*)".

Dans la règle du nom technique *ghu* mention de la base est faite. -- Dans quel but ? -- Pour le cas de la présence d'un suffixe à indice *ś* et pour le cas des racines à substitut *āt*. Le cas de la présence devant un suffixe à indice *ś* a été illustré. Pour le cas des racines à substitut *āt* aussi, en vérité, ladite mention est faite : "praṇidātā, praṇidhātā"[2]. -- Mais pour quelle raison le nom *ghu* ne se réalise-t-il pas pour ces racines, sans la mention de la base? -- En vertu de la *paribhāṣā* 113 "d'entre ce qui est mentionné par une règle générale et ce qui l'est expressément sous sa forme particuliè-

---

rir" *praṇidadhāti*, *dheṭ* "boire" *dhayati*. Les racines en *ec* par le *sūtra* "ād eca upadeśe 'śiti" 6.1.45 reçoivent le substitut *āt*, sauf si elles sont en présence d'un suffixe à indice *ś*. Dans "āttvabhūtānām" 239.4 Patañjali réfère à ce substitut *āt* et à la forme *ā* des racines en *ā*.

[1] "Praṇidayate" est formé avec *laṭ* après *deṅ* avec les préverbes *pra* et *ni;* substitut *ta* de *laṭ* par "tiptasjhi-", "anudāttaṅita ātmanepadam"; substitut *e* de *a* par "ṭitaḥ" 3.4.79; affixe *śap* par "kartari śap" *de a te;* prohibition du substitut *āt* par "ād eca upadeśe 'śiti"; substitut *ay* de *e* par "eco 'yav-" *dayate*. "Praṇidhayati" est formé de la même manière sur *dheṭ* avec substitut *tip* de *laṭ*. L'utilité du nom technique *ghu* pour ces deux racines, dans cet exemple où elles ont la forme en *ec*, est qu'il y ait application du *sūtra* "ner gada-" 8.4.17 qui prescrit le substitut *ṇ* du *n* du préverbe *ni* après un *r* d'un préverbe antérieur tel que *pra*, devant *gad* et autres racines parmi lesquelles celles qui ont le nom technique *ghu*. Donc si *de* etc. n'a pas le nom *ghu* sous sa forme en *e*, etc. le préverbe *ni* n'aura pas le *ṇ* cérébralisé dans "praṇidayate" etc.

[2] "Praṇidātā" peut être une forme dérivée de *do* ou *deṅ* avec *tṛc* et préverbes *pra* et *ni;* substitut *āt* de *o* et *e* par "ād ecaḥ". "Praṇidhātā" est dérivé de même de *dheṭ*.

re, il y a notation de ce qui est expressément mentionné, il y aura le nom pour les racines qui ont la forme *ā* dans l'énoncé exprès, non pour celles qui ont cette forme par une règle[1].

-- Maintenant, même si la mention de la base est faite, comment comprend-on : "dādhāḥ prakṛtayaḥ (les bases *dā, dhā*)" ou "dādhāṃ prakṛtayaḥ (les bases de *dā, dhā*)"[2] ? -- Et que s'ensuit-il ? -- Si l'on comprend "dādhāḥ prakṛtayaḥ (les bases *dā, dhā*)", il y a le même défaut. Le nom s'appliquera aux racines à forme *ā*, non aux racines qui n'ont pas cette forme *ā*. Si l'on comprend "dādhāṃ prakṛtayaḥ (les bases de *dā, dhā*)", le nom s'appliquera aux racines qui n'ont pas la forme *ā*, non à celles qui ont cette forme[3]. -- En ce cas, on ne comprend ni "dādhāḥ prakṛtayaḥ", ni "dādhāṃ prakṛtayaḥ". -- Que comprend-on donc ? -- "*Dā, dhā* ont le nom technique *ghu*, ainsi que leurs bases".

P.I 239-240. "Dādhā ghu". L'auteur du *bhāṣya* dit que le nom *ghu* prescrit pour les formes *dā* et *dhā* risque de ne pas se réaliser pour *do, deṅ* et *dheṭ* qui ont une autre forme : "ghusaṃjñāyām" 239.3. "Kiṃ prayojanam" 239.4 : des imitations des racines terminées par *ec, do, deṅ, dheṭ* ayant été particulièrement envisagées, le substitut *āt* leur ayant été appliqué, le maintien d'une seule de formes semblables ayant été appliqué à ces formes et aux imitations des racines de *dadāti, dadhāti, yacchati*, un énoncé sous forme de *dvandva* a été fait; en vertu de cet énoncé le nom *ghu* se réalise pour *do, deṅ* et *dheṭ;* et il se réalise pour ces dernières racines quand elles ont le substitut *āt* par le traitement du susbtitut comme l'original; c'est pourquoi la question est posée. Ātvabhūtānām" 239.4 : *kta* au sens de l'agent ou de l'objet après *bhū* "atteindre" racine pour laquelle *ṇic* est optionnel selon "ādhṛṣād vā" (*gaṇasūtra* 202)[4]; le sens est donc : qui ont reçu la forme *ā*, ou : qui ont été touchés par la forme *ā;* c'est-à-dire : terminés par *ā*. Il ne faut pas comprendre : pour lesquels le substitut *ā* a été produit par la règle. L'intention est la suivante: du fait de l'absence d'autorité prouvant qu'il y ait imitation des racines terminées par *ec* et du fait, en ce cas, de la lourdeur de la formation de "dādhā", cet énoncé est fait avec maintien d'une seule des formes semblables des imitations des formes qui sont employées terminées par *ā* dans l'emploi même[5]. Ou bien cet énoncé est fait de deux mots séparés "dā", "dhā" qui sont chacun une imitation générique de ces diverses formes. "Praṇidayate" 239.7 : il y a le substitut *ṇ* du *n* de *ni* dans cette forme selon "ner gada-" 8.4.17, s'il y a le nom *ghu*. "Praṇidātā" 240.2 : forme de *do* ou *deṅ*. "Praṇidhātā" : forme de *dheṭ*. "Lakṣaṇa-" 240.2 : si l'objet est obtenu par une règle, la compréhension par l'intermédiaire de la règle en est de cause plus externe; s'il est expressément mentionné, elle est de cause plus interne. "Katham" 240.5 : que "dādhāprakṛtayaḥ" soit un composé d'un mot à sixième désinence ou un *karmadhāraya*, de toute façon il y a notation insuffisante; c'est pourquoi la question est posée. "Dādhāḥ prakṛtayaḥ" 240.5 : les bases *dā dhā* des formes à substitut *ī*[1],etc. dans "dīyate", etc. "Ātvabhūtānām" 240.7 : *dāṇ*, *dāñ*, *dhāñ*. "Prakṛtayaś caiṣām" 240.10 : "eṣām (leurs)" est obtenu par la proximité de la mention de ces formes.

---

[1] Les racines *dāñ, dāṇ*, etc. sont expressément mentionnées. Les racines *deṅ*, etc. sont mentionnées par l'intermédiaire de la règle "ād ecaḥ" qui s'applique aussi à d'autres racines. Sur la *paribhāṣā* voir tr.II, p.34, n.3.

[2] La mention de la base est supposée être faite en composition avec *dādhā* "dādhāprakṛtayaḥ". Ce composé peut être compris comme *karmadhāraya* ou comme *tatpuruṣa* d'un génitif.

[3] Les bases de *dā, dhā* seront comprises comme étant *de, do, dhe*, originaux des formes *dā, dhā* réalisées par application de "ād ecaḥ".

[4] Il s'agit ici de la racine de la dixième classe, dans l'alternative ou *ṇic* optionnel n'apparaît pas. Voir P I 128.14.

[5] "Dādhā" notera donc les racines dāñ, etc., et les racines *deṅ*, etc. quand devant tel ou tel suffixe elles ont la forme en *ā*. Mais si ces dernières devant tel autre suffixe n'ont pas la forme en

U.I 239-240. "Dādhā ghu". "Dādhāśabdayoḥ" 239.9 : l'idée est : du fait de l'imitation dans le *sūtra* des formes *dā* et *dhā* qui se trouvent dans l'emploi. "Dodeṅdheṭām ejantānām" 239.10 : l'idée est : le substitut *ā* se réalise pour ces imitations en vertu de la règle qu'une imitation est comme son original, et en prenant "aśiti" comme un *prasajyapratiṣedha*[2]. Et dans cette vue, doit-on comprendre il n'y a pas application des *paribhāṣā* "lakṣaṇapratipadokta-" 113 et "niranubandhaka-" 81[3] parce que toutes ces formes sont imitées sous leur forme propre[4]. Il n'y a pas notation excessive de *dārayati* et *dhārayati*, parce qu'il n'y a pas dans cette même vue mention de *dṛ*

---

*ā*, alors dans cet emploi elles n'auront pas le nom *ghu*, par exemple dans "praṇidayate" etc.

[1] Selon "ghumāsthā-" 6.4.66.

[2] Si la prohibition du substitut *ā* par la clause "aśiti" dans "ād eca upadeśe 'śiti" est un *paryudāsa*, exclusion d'un objet d'une classe à laquelle s'applique une règle, on comprendra que le dit suffixe s'applique aux racines en *ec* qui sont devant un suffixe autre que suffixe à indice *ś*. Le *paryudāsa* détermine l'objet de la règle comme étant la classe des dites racines placées devant un suffixe. Il en résulte que les imitations de ces racines non placées devant un suffixe ne seront pas objet de la règle. Au contraire si "aśiti" est un *prasajyapratiṣedha*, une prohibition d'une opération qui avait déjà chance de s'appliquer, le substitut *ā* a chance de s'appliquer de façon générale à toute racine terminée par *ec* dans toute circonstance, cette application étant empêchée dans le cas où il y a un suffixe à indice *ś*. Le dit substitut pourra donc s'appliquer aux imitations des dites racines quand elles ne sont pas suivies de suffixe.

[3] Par la première de ces *paribhāṣā* il n'y aurait pas notation des racines en *ec*. Par la seconde qui empêche la notation d'une forme pourvue d'indice quand il y a notation d'une forme sans indice il y aurait notation de *do* seulement non de *dāñ*, etc.

[4] Il y aurait application des deux *paribhāṣā* si "dādhā" était un énoncé commun pour toutes les formes *dā*, etc. Mais dans la présente vue, il y a énoncé de chaque forme individuellement "dā dā dā, etc." et maintien d'une seule de ces formes semblables. Les dites *paribhāṣā* ne sauraient s'appliquer à aucun de ces énoncés individuels.

et *dhṛ* en raison de l'impossibilité du substitut *ā* pour l'imitation de ces deux formes. Il n'y a pas non plus notation de *dīṅ*, parce que le substitut *ā* ne peut s'appliquer à l'imitation de cette racine, en l'absence ici de suffixe cause de *ec*[1]. Mais, objectera-t-on, si "ātvabhūtānām" a le sens "pour lesquels la forme *ā* est produite", le nom ne se réalisera pas pour *dāṇ*, etc. et il devra y avoir position antérieure dans le composé pour le mot terminé par *kta;* c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "bhavaṭeḥ" 239.12 : le sens de "ātvabhūtānām" est : qui ont reçu la forme *ā*[2]. "Pramāṇābhāvāt 239.14 : le sens est : puisque le traité vise l'emploi, si l'imitation de ce qui se trouve dans l'emploi et est ici perçu est possible, il n'y a pas de raison pour qu'il y ait imitation des formes terminées par *ec* non ici perçues. "Gauravāc ca" 239.15 : il faut comprendre aussi : et parce qu'il risque de ne pas y avoir le substitut *ṇ* selon "ner gada-" dans "praṇidātā", une fois le substitut *ā* réalisé pour *dīṅ* devant *tṛc*[3]. Etant donné qu'il est difficile de comprendre ici le maintien d'une forme unique, puisqu'il y a impossibilité de connaître, en raison de leur infinité, toutes les formes *dā*, *dhā*, Kaiyaṭa dit : "sāmānyā-" 239.16 Mais, dira-t-on, s'il y a *dvandva* au sens de "collection", la forme sera "dādham"[4], en un autre sens[5] la forme sera "dādhau"; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "pṛthakpadam" : la forme "dā", "dhā" sans *ḥ* est correcte, le substitut *ru* de *su*, le substitut *y* de *ru* et l'amuissement de *y* étant appliqués[6]. Par un examen de la mention de *dā* visant à l'exclusion de *dheṭ* dans "do dad ghoḥ" 7.4.46 le nom *ghu* est facile à obtenir pour les racines à substitut *ā*[7]; pensant à cela l'auteur du *vārttika* a dit "śidartham" 239.2. Les Bhāradvājīya ont dit "-vikṛtārtham" pour ceux qui ne sont pas capables d'atteindre ce degré de discernement. Kaiyaṭa montre clairement que la forme *ā* est obtenue par une règle dans "praṇidātā" etc. :"dyater deṅo vā" 239.18. Parce que le terme "bases" est relatif à quelque chose, Kaiyaṭa dit "ītvadeḥ" 240.18. "Dāṇ" 240.18 : l'idée est : par "ātvabhūtānām" 240.7 sont désignées les racines terminées par *ā* lors de leur première énonciation dans le *dhātupāṭha;* les autres sont dites "qui n'ont pas la forme *ā*". "Pratyāsattyā" 240.19 : l'idée est : et ainsi "eṣām" n'est pas un nouvel élément. L'intention est : par la force de cette mention "prakṛtayaḥ" on inférera qu'il y a imitation des racines qui obtiennent leur forme en *ā* d'une règle.

---

[1] Voir tr.II,p.75,n.3 sur le domaine d'application du substitut *ā* selon "mīnāti-".

[2] C'est-à-dire : qui possèdent la forme *ā;* et non : pour quoi la forme *ā* est produite par la règle de substitution "ād ecaḥ".

[3] *Dīṅ* reçoit le substitut *ā* par "mīnāti-" 6.1.50 mais non selon "ād ecaḥ".

[4] Il y a le singulier parce que le sens est "collection de *dā* et *dhā*", le neutre par "sa napuṃsakam".

[5] C'est-à-dire dans le sens "dā et dhā en relation réciproque".

[6] Selon "sasajuṣo ruḥ", "bhobhago-", "lopaḥ śākalyasya" respectivement.

[7] Le *sūtra* "do dad ghoḥ" prescrit le substitut *dad* pour *dā* porteur du nom *ghu*. La mention de *dā* vise à évincer les formes *dhā* porteuse de ce même nom *ghu*, formes qui seraient notées par le simple énoncé "ghoḥ". Or la racine *ḍudhāñ* est l'objet de "dadhāter hiḥ" règle particulière qui entraverait "dad ghoḥ" appliquée à toute racine *ghu*. Donc la mention de *dā* est utile pour évincer seulement l'autre racine qui prend la forme *dhā*, c'est-à-dire *dheṭ*. Si *dheṭ* ne recevait pas le nom *ghu* par le présent *sūtra* la dite mention de *dā* serait inutile. Cette mention révèle donc que les racines à substitut *ā* reçoivent le nom *ghu*.

BH.I 240-241. -- En ce cas, la mention de la base doit être faite. -- Elle n'a pas à être faite. La mention du sens déjà entreprise est reconduite. -- Où est-elle entreprise ? -- Dans "īdūtau ca saptamyarthe" 1.1.19. Ensuite je dirai : "dādhā ghv adāp, arthe"[1]. -- Cela n'est pas possible. Par *dadāti* on nomme ainsi les verbes qui ont le même sens, *rāti, rāsati; dāsati, maṃhati, prīṇāti,* etc. Le nom *ghu* risque de s'appliquer à eux aussi. Cela n'est donc pas possible. Et s'il n'est pas interprété ainsi, la mention de la base doit être faite. -- Il n'est pas besoin de la mention de la base pour le cas de la présence devant un suffixe à indice *ś* d'abord. La mention de la base est nécessaire pour *mā* dans le *sūtra* "neṛ gadanadapatapadaghumā-" 8.4.17 pour "praṇimayate, praṇyamayata"[2]. Elle sera placée avant *mā,* ce qui donnera le sens : "devant les bases de *ghu,* devant la base de *mā*". -- Si la mention de la base est ainsi faite, le substitut *ṇ* risque de se réaliser dans "praniminoti, pranimīnāti" aussi[3]. -- Et si la mention de la base n'est pas faite aussi, comment n'y a-t-il pas le substitut *ṇ* dans "pranimātā, pranimātum, pranimātavyam"[1]? -- On comprend qu'il y a mention de la racine terminée par *ā* et à indice *ṅ māṅ* "mesurer". -- En ce cas de même que, si la mention de la base n'est pas faite, on comprend qu'il y a mention de la racine terminée par *ā* et à indice *ṅ*, de même, si la mention de la base est faite, on comprendra qu'il y a mention de la racine terminée par *ā* et à indice *ṅ*[2]. Il n'est pas besoin de la mention de la base dans le présent *sūtra* pour le cas des racines à substitut *āt* non plus. Il y a défaut d'application ici de la *paribhāṣā* 113, "d'entre ce qui est mentionné par une règle générale et ce qui l'est expressément, il y a notation de ce qui est expressément mentionné", en vertu de la *paribhāṣā* 114 : "il n'y a pas ladite distinction dans le cas des mentions de *gā*, *mā*, *dā*"[3].

---

[1] Le sens sera : "*dā, dhā* ont le nom *ghu,* sauf *dāp;* et ce qui est employé dans le sens de *dā, dhā* a aussi le nom *ghu*". Par exemple, dans "praṇidātā" *dā* a le sens de "protéger" ou "mettre en morceaux"; *de* ou *do* qui sont employés dans ces sens seront donc notés. La mention "arthe" reconduite doit être comprise comme formant une proposition indépendante. Autrement si elle se construisait dans "dā dhā ghu" le sens ne pourrait être que : "*dā, dhā* sont *ghu* quand il y a un sens". Cela servirait à exclure les formes *dā,* etc. qui n'ont pas de sens par elles-mêmes. Mais cette exclusion est déjà faite par la *paribhāṣā* "arthavadgrahaṇe" 15. La mention "arthe" en ce sens serait inutile. Pourqu'elle soit utile, il faut la reconnaître comme proposition indépendante.

[2] "Praṇimayate" est formé avec *laṭ* après *meṅ* "échanger" avec préverbes *pra* et *ni* (voir formation de praṇidayate p.69,n.1)."praṇyamayata" est formé de même avec suffixe *laṅ* et accrément *aṭ.Meṅ* est base de la forme *mā* en ce que *ā* se substitue à *e* par "ād ecaḥ". Si la mention de la base est faite dans le *sūtra* "ner gada-" après *mā* on aura le sens : "devant *mā* et la base de *mā,* i.e.*meṅ*..."; et la cérébralisation de *ni* se réalisera dans "praṇimayate".

[3] "Praniminoti" est formé avec *laṭ* après *ḍumiñ* "jeter" avec les préverbes *pra* et *ni;* substitut *tip* de *laṭ;* suffixe *śnu* par "svādibhyaḥ" 3.1.73; *guṇa* par "sārvadhātukā-". "Pranimīnāti" est formé de même sur *mīñ* "faire violence" avec suffixe *śnā* par "kryādibhyaḥ" 3.1.81. Ces deux racines peuvent être dites bases de *mā* en ce que le *sūtra* "mīnātiminoti-" 6.1.50 prescrit le substitut *āt* pour leur voyelle devant *lyap,* etc. La cérébralisation risque de s'appliquer à *praniminoti,* etc.

P.I 240-241. "Artha iti" 240.13 : cela est une autre proposition. Et en raison de la proximité de la proposition relative à *dādhā*, le sens est : il y a le nom *ghu* pour ce qui apparaît dans le sens de *dādhā;* ainsi le nom se réalise-t-il pour les bases de *dā*, *dhā* aussi. "Tatpurastāt" 241.2 : dans le *sūtra* "ner gada-" la mention de la base doit être faite entre les mots *ghu* et *mā;* elle se construira avec les deux termes. "Praniminoti" 241.3 : ces deux racines sont bases de *mā* parce que le substitut *ā* leur est prescrit par "mīnātiminotidīṅām lyapi ca" 6.1.50. "Gāmādāgrahaṇeṣu" 241.9 : et le signe révélateur de cela est l'indice *p* donné à *daip*, indice qui vise à ce que *daip* soit noté en commun avec *dāp* dans la prohibition de ce qui a l'indice *p* "adāp". Autrement, s'il y avait application de la *paribhāṣā* 113, *daip* étant obtenu par une règle générale, il n'y en aurait pas notation par "adāp"; à quoi donc servirait son indice *p* utile pour l'application de cette prohibition. Et de façon générale cet indice *p* de *daip* fait savoir qu'il n'y a pas intervention ici de deux *paribhā-*

---

[1] "Pranimātā,etc."sont formés de *tṛc*,etc.après *ḍumiñ* ou *miñ* avec préverbes *pra* et *ni;* substitut *āt* selon "minātiminoti-" qui s'applique devant tout suffixe qui n'a pas l'indice *ś*. Le simple énoncé "mā" de "ner gada-" peut causer la cérébralisation de *ni* dans ces formes.

[2] Il est ainsi proposé de lire "-ghuprakṛtimāṅ-" dans le *sūtra*. Par cet énoncé le substitut *ṇ* est réalisé devant les racines *dā de*, *do*, etc., *māṅ* et *meṅ*, non devant *ḍumiñ* et *miñ*. La conclusion est qu'il n'y a pas besoin du nom *ghu* pour *de*, *do*, quand ils ont la forme en *ec*. La mention de la base dans le présent *sūtra* est donc inutile pour ce cas.

[3] Donc la forme *dā* de *de*, *do* obtenue par la règle "ād ecaḥ" sera notée par le présent énoncé "dā" et recevra le nom *ghu*. L'attribution de l'indice *p* à la racine *daip* est révélatrice de cela. Le but de cet indice est que *daip* soit objet de la prohibition du *ghu*, "adāp". Si *daip* par "lakṣaṇapratipadoktayoḥ" n'était pas susceptible de recevoir le nom *ghu*, l'attribution de l'indice *p* lui serait inutile. Il n'y a donc pas application à l'énoncé "dā" de la *paribhāṣā* "lakṣaṇa-" . Le même raisonnement peut être fait pour l'énoncé "dhā", bien qu'il ne soit pas mentionné dans la *paribhāṣā* "gāmādā-" Et la racine *dheṭ* recevra le nom *ghu*. Patañjali a ainsi rejeté la proposition du *vārttika*, sous ses deux formes, de faire une mention de la base dans le présent *sūtra*.

*ṣā* "niranubandhakagrahaṇe (quand il y a mention d'une forme sans indice, il n'y a pas notation de la même forme pourvue d'un indice)" 81 et "lakṣaṇapratipadoktayoḥ"; le nom *ghu* se réalise donc pour *dheṭ* aussi. La mention "daḥ (à la place de *dā*)" dans "do dad ghoḥ (*dad* apparaît à la place de *dā* qui est *ghu*)" 7.4.46, visant à évincer l'application à *dheṭ* révèle qu'il y a le nom *ghu* pour *dheṭ* aussi. Car elle ne sert pas à évincer l'application à *dadhāti*, parce qu'il n'y a pas de risque d'application de *dad* à *dadhāti* en raison de la prescription du substitut *hi* pour lui par "dadhāter hiḥ" 7.4.42.

U. I 240-241. Mais, dira-t-on, si "dādhā ghvadāp arthe" est une seule proposition, la mention "arthe" servira à évincer les formes *dā*, *dhā* dénuées de sens, telles que la partie *dā* de "dārayati", ne fera pas appliquer la règle à une autre forme; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "etad dvitīyam" 240.20: l'idée est : l'exclusion des formes *dā*, *dhā* dénuées de sens étant déjà réalisée par la *paribhāṣā* "arthavadgrahaṇe" 14 la reconduction de la mention "arthe" vise à ce qu'il ait division en deux propositions. Dans le *bhāṣya* "prīṇāti" 240.14 : par exemple dans : "pitṛbhyaḥ prīṇāti (il fait l'offrande aux Mânes)"[1]. Mais, dira-t-on, deux mentions de la base devant être faites pour la construction avec les deux termes, la position de la mention faite après "mā" est appropriée[2]; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tad ubhābhyām" 241.10 : le sens est : dans le *dvandva* des mots *ghu*, *prakṛti* et *mā*, la base de *ghu* et de *mā* est notée parce que les mentions de ces deux éléments sont également proches de celle de la base; ainsi le substitut *ṇ* se réalise-t-il dans les deux cas "praṇidayate, praṇimayate". "Ātvavidhānāt" 241.11 : l'idée est : en raison de la prescription du substitut *ā* pour ces racines terminées par *i* quand un substitut cause de *ec* est attendu[3]. Dans le *bhāṣya* "evaṃ kriyamāṇe 'pi" 241.6 : l'idée est : dans la règle du substitut *ṇ* il faudra énoncer "-māṅsyati-" 8.4.17. L'intention est : bien que l'on puisse dire qu'il n'y a pas notation des substituts de *mīnāti* et *minoti* en vertu de la *paribhāṣā* "lakṣaṇapratipadoktayoḥ", cependant il n'y a pas application de cette *paribhāṣā* à la mention de *mā* en vertu de la *paribhāsā* "gāmādāgrahaṇeṣv aviśeṣaḥ (il n'y a pas différence entre ce qui est expressément mentionné et ce qui est obtenu par une règle, pour ce qui est d'être noté par un énoncé, dans le cas des mentions de *gā*, *mā* et *dā*)" 114, pour empêcher la non-notation de *meṅ*. La lecture de l'indice *ṅ* de *māṅ* est nécessaire pour empêcher le substitut *ṇ* du *n* de *ni* en jonction avec la racine *mā* "mesurer". "Sāmānyā-" 241.15 : le sens est : l'indice *p* de *daip* est indice révélateur relativement à *dādhā* mentionnés dans le présent *sūtra*, à *gā*, etc mentionnés dans la *paribhāṣā* et aux deux *paribhāṣā* "niranubandhaka-"

---

[1] La racine *prīñ* signifie "satisfaire". Dans le cas des Mânes satisfaction leur est donnée par une offrande. "Satisfaire les Mânes" revient donc à dire "leur faire une offrande". Ainsi *prīṇāti* est-il employé à propos d'un don.

[2] Et une autre mention doit être faite après *ghu*.

[3] La mention "eca aśiti" est reconduite dans "mīnāti-" et interprétée comme signifiant "ejnimitte 'śiti (devant un suffixe cause de *ec*, non à indice *ś*)". Le suffixe cause de *ec* est un suffixe cause du *guṇa e* pour ces racines en *i*, par exemple *tṛc*, etc.

et "lakṣaṇa-". "Niranubandhaka-" 241.15 : l'élément sans indice est *do* "mettre en morceaux". "Dheṭo 'pi" 241.16 : autrement, puisque *dheṭ* est obtenu par une règle générale à partir de la mention"dhā", il risque de ne pas y en avoir notation. Que ce soit parce qu'il porte un indice, cela est faux, parce qu'on ne connaît pas de *dhā* sans indice. Dans la vue de ceux qui pensent que le dit indice révélateur est relatif à *dā* seulement, Kaiyaṭa donne un autre indice révélateur du nom *ghu* pour *dheṭ* : "do dad" 241.16.

(2.1. La non-notation des formes *dā dhā* dénuées de sens.)

BH. I 242. "Samānaśabdapratiṣedhaḥ (une prohibition du nom *ghu* pour des éléments de même forme doit être faite" (vt 2)

Une prohibition du nom *ghu* pour des éléments de même forme doit être faite. Dans "pranidārayati, pranidhārayati", par la prescription "dādhā ghu" le nom technique *ghu* risque de se réaliser[1].

"Samānaśabdāpratiṣedho 'rthavadgrahaṇāt (pour les éléments de même forme une prohibition du nom ghu est inutile, du fait qu'il y a notation de la forme *dā, dhā* qui a un sens)". (vt 3)

Pour les éléments de même forme il y a "apratiṣedhaḥ" : "anarthakaḥ pratiṣedhaḥ (prohibition inutile) apratiṣedhaḥ". -- Comment n'y a-t-il pas application du nom *ghu* ? -- "Arthavadgrahaṇāt": il y a notation de *dā, dhā* qui ont un sens. Or ces deux formes *dā* et *dhā* dans "pranidārayati, pranidhārayati" n'ont pas de sens.

"Anupasargād vā (ou bien du fait que *pra, ni* ne sont pas *upasarga*)".(vt 4)

Ou bien les noms techniques *gati* et *upasarga* sont réalisés par rapport à la forme en fonction de laquelle *pra,* etc. sont joints à une action. Or dans ces exemples il n'y a pas jonction de *pra* et *ni* avec une action en fonction de *dā* et *dhā*[2]. -- S'il en est ainsi en ce cas le substitut *ṇ* risque de ne pas se réaliser dans "praṇidā payati, praṇidhāpayati"[1]. Dans ce cas aussi, *dā* et *dhā* ne portent pas le sens; et il n'y a pas jonction de *pra* et *ni* avec une action en fonction de *dā* et *dhā*.

---

[1] "Pranidārayati" est formé avec *ṇic* après *dṝ*"respecter" (*ādriyate)* et préverbes *pra* et *ni; vṛddhi ā* suivie de *r* substitut de *ṛ* selon "aco ñṇiti", "ur aṇ raparaḥ" *prani dār i;* suffixe *laṭ;* substitut *tip;* suffixe *śap; guṇa e* substitut de *i* par "sārvadhātukā-" *pranidār e a ti;* substitut *ay* de *e* par "eco 'yav-" *pranidārayati.* Si la forme *dā* de cette racine est notée par *ghu,* il risque d'y avoir cérébralisation de *ni* par "ner gada-". "Pranidhārayati" est formé de même sur *dhṝ* "demeurer" (*dhriyate*).

[2] Par le *sūtra* "upasargāḥ kriyāyoge" un mot de la liste *pra* etc. reçoit le nom *upasarga* (préverbe) quand il y a jonction avec une action. Il y a jonction avec une action en fonction de la jonction avec la forme entière qui exprime cette action. S'il y a jonction avec une action en fonction d'une certaine forme, il y a attribution du nom en fonction de cette même forme. Dans l'exemple "pranidārayati" *pra* et *ni* sont joints à une action en fonction de *dār* qui exprime l'action de respecter, non en fonction de *dā* qui n'a pas de sens. Donc même si la forme *dā* dans cet exemple reçoit le nom *ghu* par le présent *sūtra,* la règle "ner gada-" qui s'applique à *ni*"après un *upasarga"* ne s'appliquera pas, parce ce que *pra* n'est pas *upasarga* par rapport au *ghu* que serait le *dā* de "pranidārayati".

P.I 242. "Samānaśabdānām" 242.2 : le sens est : de même son. "Pranidārayati pranidhārayati" 242.2; une fois *ṇic* après *dṛṅ* et *dhṛṅ*, le substitut *vṛddhi ā* réalisés, on a les formes *dā* et *dhā*. Et ces formes ont un sens. Le *r* ultérieur au *ā* substitut de *ṛ*, réalisé après ce substitut, étant un accrément, ne change pas l'élément. Il y a donc risque d'apparition du nom *ghu*. "Arthavadgrahaṇāt" 242.6 : parce qu'il est révélé par la mention "svaṃ rūpam" que "quand il y a mention d'une forme porteuse de sens, il n'y a pas notation d'une même forme dénuée de sens"[2]. Et selon "ur aṇ raparaḥ" c'est quand il se réalise que le *aṇ* est suivi de *r*; la *vṛddhi* en train de se réaliser est suivie de *r*; ce sont donc les seules formes *dār* et *dhār* qui portent le sens, mais non des parties de ces formes; le nom *ghu* ne se réalise donc pas. "Anupasargād vā" 242.7 : l'auteur accepte qu'il y ait le nom *ghu* et rejette un vice de cette vue. Le substitut *ṇ* est prescrit pour *ni* devant *ghu* et ultérieur à une forme qui possède la qualité d'*upasarga* par rapport à ce qui porte le nom *ghu*. Dans le cas présent la forme *pra* n'a pas la qualité d'*upasarga* par rapport à *dā* ou *dhā*, mais par rapport à *dār* ou *dhār*. Il n'y a donc pas le dit défaut. "Ihāpi tarhi" 242.10 : dans cet exemple aussi, une fois *puk* réalisé c'est la forme terminée par *p* qui a le sens, non la seule forme *dā*; et *pra* est *upasarga* par rapport à la forme terminée par *puk*, non par rapport à *dā*; c'est pourquoi la question est posée.

U.I 242. Kaiyaṭa dit qu'il ne s'agit pas de similarité par le sens : "-śrutīnām" 242.14 : "Tau ca" 242.15 : par cela il est rejeté que le nom *ghu* ne se réalise pas pour ces deux formes parce qu'elles n'ont pas de sens. "Paścāt" 242.15 : l'idée est : comme *puk* dans "praṇidāpayati". "Āgamabhūtatvāt" 242.16 : par qu'il consiste en un accrément. "Abhyupagamya" 242.20 : l'idée est : parce qu'il est possible que l'indice *p* de *daip* pour la prohibition "adāp" et la mention de *dā* dans "do dad" révèle la non-intervention d'aucune *paribhāṣā*[3]. "Kiṃ tu" 242.21 : l'idée est : parce que seuls *dār* et *dhār* expriment l'action.

(2.2. La Notation de l'accrément : *paribhāṣā* 11.)

BH.I 242-244. "Na vārthavato hy āgamas tadguṇībhūtas tadgrahaṇena gṛhyate yathānyatra (ou bien non, un accrément qui fait partie d'un élément porteur de sens est noté par la mention de cet élément comme dans d'autres cas)". (vt 5)

---

[1] "Praṇidāpayati" est formé avec *ṇic* après *ḍudāñ* "donner"; accrément *puk* par "arti-" 7.3.36 *prani dāp i*; suffixe *laṭ*; substitut *tip*; suffixe *śap*; *guṇa e* de *i*; substitut *ay* de *e*; substitut *ṇ* pour *ni* par "ner gada-". "Praṇidhāpayati" est formé de même sur *ḍudhāñ* "porter, nourrir". Dans ces deux formes l'action est exprimée par la racine munie de son accrément, non par *dā*, *dhā* seuls. *Pra* ne sera donc pas *upasarga* par rapport à *dā*, mais par rapport à *dāp*. La cérébralisation de *ni* risque de ne pas se réaliser.

[2] *Paribhāṣā* 14. Voir I 520.

[3] Pas même "arthavadgrahaṇe". Voir P I 241-13 sq.

Ou bien, il n'y a pas ce défaut. -- Pour quelle raison ? -- Un accrément qui fait partie d'un élément porteur de sens, est noté par la mention de cet élément[1]. "Yathānyatra" : de même que dans d'autres cas, un accrément d'un élément porteur de sens est noté par la mention de cet élément. -- Dans quels autres cas ? -- "Lavitā, cikīrṣitā"[2]. -- Mais il convient qu'il n'y ait pas d'enseignement d'accréments dans les mots qui, en vérité, sont éternels. Dans les mots, en vérité, éternels, les phonèmes doivent être stables, immuables, sans altération, perte ou gain. Et un accrément, en vérité, est une production nouvelle d'un élément de mot. -- Convient-il que dans les mots éternels il y ait des substituts ? -- Assurément, cela convient. Dans ce cas, ce doit être d'autres mots. La connaissance d'un mot à la place d'un autre est appropriée. -- En ce cas les éléments pourvus d'un accrément seront substituts des éléments non pourvus de l'accrément. -- Comment cela ? -- Tous les substituts sont substituts du mot entier pour Pāṇini fils de Dākṣī. Car s'il y a altération d'une partie, l'éternité n'est pas possible[3].

---

[1] Cf. *paribhāṣā* 11 : "yadāgamās tadguṇībhūtās tadgrahaṇena gṛhyante". Voir glose de Nāgeśa ci-dessous, où le déterminant "qui fait partie d'un élément" est présenté comme raison de la notation.

[2] "Lavitā" est formé avec *tṛc* après *lūñ* "couper"; accrément *iṭ* par "ārdhadhātukasyeḍ" 7.2.35; *guṇa o* substitut de *ū* par "sārvadhātukārdhadhātukayoḥ" 7.3.84; substitut *av* de *o* par "eco 'yav-". La mention du suffixe *ārdhadhātuka* dans la règle du *guṇa* note le suffixe *tṛc* et son accrément *iṭ*; ainsi le substitut *guṇa* peut-il se réaliser immédiatement devant *itṛ*. "Cikīrṣitā" est formé avec *san* après *ḍukṛñ*, *cikīrṣa* (voir formation tr.I 337, n.2); suffixe *tṛc*; accrément *iṭ* par "ārdhadhātukasyeḍ"; amuissement de *a* par "ato lopaḥ" 6.4.48 *cikīrṣ itṛ*. La mention "ārdhadhātuke" reconduite dans "ato lopaḥ" note le suffixe avec son accrément, de sorte que l'amuissement peut être réalisé immédiatement devant *itṛ*. De la même façon l'énoncé "ghu" dans "ner gada-" notera la racine *dā* avec son accrément *puk*. Et *pra* étant *upasarga* par rapport à *dāp*, le substitut *ṇ* se réalisera.

[3] Par ce *śloka* l'accrément est présenté comme un cas particulier de substitution. Toute altération enseignée dans la grammaire peut être ramenée à la substitution d'un mot entier à un autre. Comment cette substitution est-elle compatible avec l'idée d'éternité du langage, cela a déjà été montré, par exemple sous "vṛddhir ādaic" (I 134) où il est dit que la grammaire a pour rôle d'évincer une forme incorrecte que l'étudiant pourrait forger à partir de l'*upadeśa*; par exemple l'étudiant apprend la forme *mṛj* et risque de croire que la racine a cette forme devant la désinence *ti*; une règle substitue la forme correcte *mārj* à cette forme erronée (voir aussi I 412). L'*upadeśa* est l'enseignement le plus général des formes les plus élémentaires des composants séparés des mots; dans l'usage de la grammaire, il est la première énonciation d'un élément de mot avec sa forme théorique fixée par la grammaire. Un enseignement additionnel permet d'arriver à chaque forme particulière de l'emploi, par le moyen de substitutions, dont les accréments ne sont que des cas particuliers. L'*ādeśa*, terme désignant la substitution, est, comme son étymologie et ses acceptions hors de la grammaire le suggèrent,

P.I 242-244. "Na vārthavataḥ" 242.25 : pour une chose qui a son soi formé, une accrétion ou une diminution accidentelles ne lui enlèvent pas sa dénomination, comme pour Devadatta l'excès ou la perte d'une partie de son corps. De même dans le cas présent, le nom *ghu* étant réalisé en premier pour *dā* et *dhā*, parce que de cause plus intérieure, l'accrément *puk* apparu ultérieurement[1] n'annule pas le nom *ghu*, ni la qualité d'objet possesseur d'un sens. Il n'y a donc pas le dit défaut. Pour un élément non possesseur de sens l'accrément ne cause pas une perte de dénomination; par exemple pour *a* et *ā*, même s'il y a l'accrément *r*, il n'y a pas perte de leur nom guṇa et *vṛddhi*, respectif. Dans le cas présent il est dit "arthavataḥ" parce qu'il s'agit d'un élément porteur de sens. Et le présent argument est valable quand le sens de la base est qualifié par *pra;* mais quand le sens de la forme incluant *ṇi* est qualifié par *pra,pra* n'est pas *upasarga* par rapport à *dā dhā;* le substitut *ṇ* ne se réalise pas. "Tadguṇībhūtaḥ" 242.12 : le sens est : qui contribue à l'obtention de la forme de l'emploi. "Yuktaṃ punaḥ" 243.3 : l'idée est : du fait de l'impossibilité d'un accrément dans les noms éternels, il y a production d'un substitut par l'intermédiaire de l'accrément; de ce fait la forme *dāp* est porteuse du sens, non la forme *dā;* le défaut subsiste donc. "Atha yuktam" 243.5 : dans ce cas aussi, le substitut est réalisé après éviction de l'original; il s'ensuit non-éternité. L'avocat de l'accrément ne doit pas être critiqué seul pour ce défaut de non-éternité qui apparaît dans les vues des deux avocats, celui de l'accrément et celui du substitut. "Bāḍham" 243.5 : le nom "sthāne" signifie une chance de réalisation, non une éviction; de la sorte on arrive aux formes existantes éternelles de l'emploi par l'intermédiaire d'apparitions et disparitions

---

un enseignement; il parfait l'*upadeśa*. Compris comme évinçant une erreur virtuelle, cet enseignement-substitution est compatible avec l'idée d'éternité des mots. Il n'en reste pas moins que dans la pratique du traité, de l'application des *sūtra*, on songe moins à corriger une erreur, qu'à faire une substitution matérielle d'une forme. Le mot *ādeśa* signifie donc pratiquement un substitut particulier : la *vṛddhi ā* est dite être un substitut (*ādeśa*) du *ṛ* de *mṛj*. Dans la pratique il y a aussi avantage à distinguer l'accrément du substitut. Cette différenciation est nécessaire pour empêcher l'application de "sthānivad ādeśaḥ" à une forme portant un accrément. Elle est particulièrement utile dans le présent contexte. Si *dāp* est un substitut de *dā*, *dā* en tant que simple portion de *dāp* ne sera pas l'élément porteur du sens et ne recevra pas le nom *ghu*. La *paribhāṣā* 111 "yadāgamāḥ" ne pourra pas être posée. Si l'accrément est considéré comme différent du substitut, *dā* peut être l'élément porteur du sens, et la *paribhāṣā* 111 sera là pour aider à la notation de *dāp* par *dā*. En résumé, dans la pratique d'application des *sūtra*, l'idée d'accrétion est nécessairement utilisée. Mais en théorie, l'accrétion n'est qu'une forme particulière de substitution, laquelle, en tant que correction d'une erreur, est une simple méthode de description du langage correct éternel. Voir deux justifications de l'accrétion dans le *bhāṣya* I 348.

[1] *Puk* est causé par *ṇi*, a donc une cause plus extérieure que *ghu* qui est causé par la forme même *dā*.

ons dans l'esprit. Mais l'accrément qui est une forme nouvelle produite pour une forme déjà établie exclut l'éternité. "Ādeśās tarhīme" 244.1 : par l'intermédiaire de la prescription "iṭ apparaît" un substitut *itavya* est produit à la place de *tavya*. "Sarve" 244.3 :le sens est : les accréments aussi. "Sarvapadādeśāḥ" 244.3 : le mot *pada* ne note pas ici ce qui est terminé par *sup* ou *tiṅ*, mais toute forme, base, suffixe, etc, qui est "padyamānam" c'est-à-dire comprise en regard d'une opération. "Ekadeśavikāre hi" 244.4 : le sens est : lors de toute altération il y a non-éternité, comme pour le lait placé dans un pot, lors de la cuisson, etc.; cependant cette présente affirmation vise à montrer qu'il n'y a pas altération;une simple transformation de la connaissance est faite à l'aide de relations d'original à substitut, de forme simple à forme accrue. Mais objectera-t-on, s'il en est ainsi la forme *dāp* est substituée à la forme *dā;* il s'ensuit qu'il y a risque d'absence de sens[1] pour cette dernière. Il n'y a pas ce défaut. La vue de la substitution a été adoptée pour défendre la thèse de l'éternité. Mais dans la formation théorique des mots il y a bien relation de forme à accrément. Autrement on ne parlerait pas séparément d'accrément et de substitut.

U.I 242-244. "Tadguṇībhūtaḥ" 242.13 : le sens de la *paribhāṣā* est : l'accrément qui est prescrit pour une forme est "tadguṇībhūtaḥ" enseigné par une règle comme partie de cette forme; donc "tadgrahaṇena", c'est-à-dire "tadgrāhakeṇa", par l'énoncé qui fait comprendre cette forme "gṛhyate" on comprend cette même forme qualifiée par l'accrément. Kaiyaṭa dit cela:"labdhātmakasya" 242.25 :par cela est indiquée l'exclusion de *dār* et *dhār*[2]. "Apacayaḥ" 242.25 est illustratif[3]. "Antaraṅgatvāt" 243.6 : cela, doit-on comprendre a lieu dans la vue où les règles de dénomination et d'interprétation demeurent là où elles sont enoncées; mais dans la vue où la règle opératoire les amène en sa présence le nom *ghu* prescrit dans la règle du substitut *ṇ* "ner gada-" 8.4.17 sera non-réalisé lors de l'application d'une règle antérieure[4]. En réalité ce que dit Kaiyaṭa est imaginaire parce que même si *puk* se réalise avant le nom *ghu* dans la vue où la règle opératoire amène la *paribhāṣā* en sa présence, il est facile d'obtenir le nom *ghu* par la notation de *dāp* par le mot *dā*[5]. "Ghuvyapadeśaṃ na nivartayati nāpyarthavattvam iti" 243.7 : l'idée est : parce que *puk* apporte ces deux propriétés, nom ghu et possession du sens, à ce qui est qualifié par lui. "Akārākārayoḥ" 243.8 : le sens est : *a* et *ā* qualifiés par *r*. "Iha tu" 243.8 : le sens est : dans le *sūtra* du nom *ghu*. Sur ce point, disent les maîtres, l'on doit comprendre qu'il n'y a pas parfois application de "yadāgamāḥ" à une mention de phonème, de par la force de l'entreprise du *sūtra* "āne muk" 7.2.82 qui prescrit *muk* pour le *a* d'une base[1]. C'est pourquoi il n'y a pas application du substitut *yaṇ* etc. dans "didīye", etc.[2]. C'est cette inconstance d'application aux mentions de phonème qui est suggérée par la mention "arthavataḥ" dans le *bhāṣya*. "Prayoga-" 243.10 : cela est imaginaire. Puisqu'un suffixe, etc. aussi sert à l'obtention de la forme de l'emploi, comme l'accrément, il s'ensuivra qu'il y en aura notation par la mention de la base, la raison principale de la notation étant la même pour lui que pour l'accrément[3]. Et si le *tadguṇībhūtatva* n'est pas la raison de la notation, il était inutile de le mentionner. Donc la glose que j'ai donnée de ce mot est meilleure[4].

---

[1] Lire "-ānarthakyaprasaṅgaḥ" p.244, 1.11.(cf.éd.NSP, etc.)

[2] Avant l'accrétion du *r dā* n'est pas une forme qui a son individualité, qui forme une entité par elle-même.

[3] Mais n'a pas d'utilité dans le présent contexte.

[4] Selon "pūrvatrāsiddham" 8.2.1. Le nom *ghu* sera donc non-réalisé lors de l'application de *puk*.

[5] La *paribhāṣā* "yadāgamāḥ" s'applique, que *puk* soit réalisé avant ou après le nom *ghu*, non pas seulement s'il est réalisé après comme le laisserait entendre Kaiyaṭa.

Dans le *bhāṣya* "yan nityeṣu" 243.3 : l'idée est : dans la vue où les phonèmes, comme l'espace, etc., consistant en bases, suffixes, mots, phrases, etc. ont une naissance au moment de la création du monde et une destruction au moment de la dissolution du monde. "Dāpśabda evārthavān na dāśabdaḥ" 243.12: le sens est : mais *dāp* n'est pas *dā*. L'idée est : et ainsi, en l'absence du nom *ghu* le défaut de non-réalisation du substitut *ṇ* subsiste. L'intention est:il n'y a pas application à un tel cas du traitement comme l'original,parce qu'il n'y a pas de sixième désinence signifiant "à la place"de énoncée[5]. L'auteur du *bhāṣya* glose "kuṭasthaiḥ" par "avicālibhiḥ"243.4; il commente par "anapāya-" mot formé d'un *dvandva* avec suffixe

---

[1] "Pacamānaḥ" est formé avec *śānac* après *ḍupacàṣ*, affixe *śap* selon "kartari *śap" paca āna;* accrément *muk* du *a* final de la base *paca* selon "āne muk" *pacam āna*. S'il y a application de "yadāgamāḥ" à "akaḥ savarṇe dīrghaḥ" la mention "akaḥ" notera ce *a* final de *paca* avec son accrément *muk;* le substitut unique long risque de s'appliquer à *am ā* dans *pacamāna*. On obtiendrait donc une forme *pacāna*, c'est-à-dire la même forme que si l'accrément *muk* n'avait pas été réalisé. La prescription de *muk*, autrement inutile, révèle qu'il n'y a pas application de "yadāgamāḥ" à certaines mentions de phonèmes.

[2] "Didīye" est formé avec *liṭ* après *dīṅ; ta* substitut de *liṭ* selon "anudāttaṅitaḥ" *dī ta;* substitut *eś* de *ta* selon "liṭas tajhayoḥ" *dī e;* accrément *yuṭ* de *e* selon "dīṅo yuḍ aci" 6.4.63 *dī ye;* redoublement selon "liṭi dhātoḥ", "hrasvaḥ" *didīye*. Si la *paribhāṣā* "yadāgamaḥ" s'appliquait à la mention "aci" reconduite dans "er anekācaḥ" 6.4.82, cette mention noterait le *e* accompagné de son accrément *y* et un substitut *yaṇ* risquerait de s'appliquer au *ī* final de la base *didī* devant *ye*.

[3] *Mūlayukti* signifie *hetu*. Le *tadguṇībhūtatva* mentionné dans la *paribhāṣā* est la raison de la notation de l'accrément par la mention de son porteur. S'il a le sens que lui donne Kaiyaṭa, il sera une propriété aussi du suffixe. L'on aura donc une raison pour que le suffixe soit noté par la mention de sa base. Il faut donc prendre *tadguṇībhūta* en un autre sens. Nāgeśa le prend comme référant à la qualité de partie. L'accrément est conçu comme partie de l'objet qu'il qualifie. Parce qu'il en est partie, il est noté par lui. Le suffixe n'est pas partie de la base. Il ne sera donc pas noté par elle.

[4] "Enseigné par une règle comme partie" 242. dern.1.

[5] *Dāp* n'est pas expressément prescrit comme substitut de *dā*. Il n'est donc pas traité comme s'il était *dā* par "sthānivad ādeśaḥ".

*ini* au sens de *matup*[1]. Mais, dira-t-on, puisque par cet argument l'avocat de l'accrément n'établit pas sa vue, il apparaîtra comme mauvais argumentateur[2]; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yaś ca" 243.14."Prasaṅgavācī" 243.14 : le mot "sthāne" dans le *sūtra* "ṣaṣṭhī sthāne-" 1.1.49 ; l'idée est : et il y a risque de réalisation de la connaissance. "Santa eva prayoge nityāḥ" 244.5 : le sens est : les formes consistant en les substituts. "Buddhyunmajjananimajjane" 244.5 :disparitions et apparitions respectivement de l'original et du substitut. Dans le *bhāṣya* "śabdāntare" 244.1 : le sens est : quand la connaissance d'une forme risque de se réaliser, la connaissance d'une autre est appropriée. "Ādeśās tarhīme" 244.1 : le sens est : "ime" c'est-à-dire ces éléments qui sont appelés accréments et qui sont prescrits comme accréments, seront en dépit de cela "ādeśāḥ" c'est-à-dire semblables à des substituts. Si par la proposition unique formée de la prescription de l'accrément *iṭ*[3] et de "ādyantau ṭakitau" 1.1.46 est exprimé le sens "*iṭ* est partie initiale d'un suffixe *ārdhadhātuka*", il y a impossibilité de l'éternité pour les formes ainsi obtenues. En raison de cette impossibilité on postule une autre forme de la proposition par quoi on comprend "là où la connaissance de seulement *tavya* risque de se réaliser, la forme commençant par *i*, *itavya*, est correcte". Ainsi dans le cas d'un accrément aussi, étant donné qu'il y a seulement une transformation de la connaissance, il n'y a pas perte de la propriété d'éternité. Et puisque dans cette vue aussi la règle "yadāgamāḥ" existe, il n'y a pas le défaut relatif à "praṇidāpayati". Ceux qui disent que dans cette vue le caractère d'accrément n'existe plus, ne doivent pas être acceptés, parce qu'alors il y aurait impropriété de la dénomination "anāgamakānām (éléments non pourvus de l'accrément)" etc. et parce que la disparition de la connaissance dépourvue d'une partie et l'apparition de la connaissance pourvue de la partie n'empêchent pas qu'il y ait dénomination d'accrément.

A la question "tat katham" 244.2 l'auteur du *bhāṣya* répond, parce que la règle est la même pour accréments et substituts,"sarve sarvapadā-" 244.3 : de même que, bien que la relation d'original à substitut soit énoncée pour des parties de mots, "er uḥ (*u* apparaît à la place de *i* d'un substitut de *loṭ*)" 3.4.86, en raison de l'impossibilité de l'éternité dans ce cas, on postule que cette relation d'original à substitut se place entre les composés entiers[4]; de même bien qu'il y ait prescription de l'accrément comme partie, en postulant une autre forme de la proposition de prescription, autre forme obtenue par implication[1], parce qu'alors il y aura seulement transformation de la connaissance de l'élément dépourvu de la dite partie en la connaissance de l'élément pourvu de la dite partie[2], on postule, pour préserver la propriété d'éternité, la dénomination métaphorique de substitut. Et de même que dans le cas des substituts il n'y a pas abandon de la relation d'original à substitut énoncée pour les parties, par la relation d'original à substitut postulée pour les formes entières, ce qui fait qu'il y a possibilité de formuler "acaḥ parasmin (un substitut d'un *ac* unique...) 1.1.75; de même dans le cas des accréments il n'y a pas abandon de la relation énoncée de partie à ensemble. Ainsi l'application de "yadāgamāḥ" n' est pas empêchée. Quand il y a une telle relation d'original à substitut postulée, il n'y a pas application du traitement comme l'original, parce qu'en raison de la mention "sthānivat (comme l'original d'une substitution)" il y a application du traitement comme l'original seulement à "er uḥ", etc. où la relation d'original à substitut postulée est fondée sur l'impossibilité de la relation d'original à substitut énoncée; mais il ne s'applique pas au cas d'un accrément, cas dans lequel il n'y a de relation d'original à substitut qu'inférée[3]. C'est pourquoi dans la vue où l'accrément *aṭ* apparaît au stade de l'apparition du suffixe *l* les substituts *piba*, etc. dans "apibat", etc. ne s'appliquent pas à la forme *apā* qualifiée par son accrément, mais à la forme *pā* seule[4]. Ceci à titre d'orientation de la discussion. Kaiyaṭa dit cela "iḍ bhavatīty etaddvāreṇa" 244.6. "Āgamā apīty arthaḥ" 244.7 : ajouter au début : "tathā (de même)[5].

---

[1] Selon "ata iniṭhanau" 5.2.115. Le sens est : "apayopajanavikārā eṣu santi (dans lesquels il y a altération...)" selon "tad asyāsty asmin iti matup" 5.2.94.

[2] Le *vaitaṇḍika* est celui qui use de la *vitaṇḍā* définie Nyāyasūtra 1.2.3 "sa (jalpaḥ) pratipakṣasthāpanahīno vitaṇḍā (la *vitaṇḍā* est le mauvais argument d'un adversaire qui n'établit pas la vue qu'il a opposé à celle de son interlocuteur)". Le *vaitaṇḍika* est donc celui qui cherche seulement à détruire la vue de son adversaire,sans établir la sienne. Lire "svapakṣāsthāpanād" (cf.éd.NSP, etc.)

[3] "Ārdhadhātukasyeḍ valādeḥ" 7.2.35.

[4] En l'occurrence les désinences entières, *ti* original, et *tu* substitut.

---

[1] On postule d'abord une nouvelle forme de la prescription, impliquée par la première énoncée dans l'*Aṣṭādhyāyī*, par exemple pour "ārdhadhātukasyeḍ valādeḥ" : "là où la connaissance de *tavya*, etc. risque de se réaliser, la connaissance de *itavya* est correcte".

[2] Lire "niravayavasāvayava-" (cf.éd.NSP, etc.)

[3] Dans le *sūtra* "sthānivad ādeśaḥ" la relation d'original à substitut est expressément mentionnée. La règle s'appliquera à ce pour quoi il y a une telle relation mentionnée, non à ce qui possède la relation seulement par inférence.

[4] "Apibat" est dans cette vue formé avec *laṅ* après *pā;* accrément *aṭ* selon "luṅlaṅ-" *apā;* substitut *tip* de *laṅ,* amuissement de *i,* affixe *śap,* substitut *piba* de *pā* selon "pāghrādhmā-" 7.3.78 *apiba at;* substitut *a* de *a a* par "ato guṇe" *apibat.* La forme *apā* peut être conçue comme le substitut de *pā.* Si *apā* est traité comme son original *pā,* le substitut *piba* prescrit pour *pā* risque de s'appliquer à *apā.* Le traitement comme l'original ne doit donc pas s' appliquer à ce cas.

[5] Si l'on comprend "sarve" comme signifiant, selon l'indication de Kaiyaṭa : "tous les substituts et accréments", il y a conflit avec le terme "ekadeśavikāre" qui réfère au seul cas du substitut, l'accrément n'étant pas une modification d'une partie déjà existante d'une forme, mais une adjonction d'une nouvelle partie à une forme. "Ekadeśavikāre" rappelle ce qui est présenté par "sarve". Référant aux seuls substituts il montre que "sarve" ne peut référer

C'est pourquoi plus loin Kaiyaṭa dira "une simple transformation de la connaissance est faite à l'aide de relations d'original à substitut et de forme simple à forme accrue"[1] . Par cela est rejeté que si l'on commente le mot "sarve" par "āgamā api (et les accréments)" il y a conflit avec le reste de la phrase "ekadeśavikāre hi (car s'il y a altération d'une partie)", puisque la raison de la qualité de substitut de forme entière, à savoir l'impossibilité de la propriété d'éternité qui est le fait d'être la contrepartie d'une absence concomitante d'une altération, ne s'applique pas à tous les sujets, substituts et accréments[2]. "Padyamānam"[3] : le sens est : la base, etc. comprise comme soumise à une opération. Dans "sarvapada-" *pada* est formé avec *ka* au sens de *ghañ*[4] et le mot *sarva* signifie ici la présence de la totalité des composants. "Yady evam" 244.11 : l'idée est : et ainsi, si *dāp* est substitut de *dā*, étant donné que la partie *dā* de *dāp* ne porte pas le sens[5], le nom *ghu* ne s'y applique pas; il ne s'applique pas non plus à *dā* avant l'apparition de *puk*, parce que dans la vue où la règle opératoire amène les règles de dénomination et d'interprétation en sa présence la règle du nom *ghu* placée dans la prescription du substitut *n* "ner gada-" 8.4.17 est

---

qu'aux substituts. Nāgeśa présente cette objection ci-dessous.Il l'élude en proposant de comprendre : "de même que tous les substituts. .., de même les accréments aussi sont substituts de forme entière". En construisant de cette façon, on ne met pas en relation les accréments avec "ekadeśavikāre".

[1] Cette phrase de Kaiyaṭa montre qu'il distingue la relation de forme simple à accrément de la relation d'original à substitut. Donc il distingue bien l'accrément du substitut modification d'une partie de forme, ne conçoit pas l'accrément comme pouvant être compris par "ekadeśavikāre".

[2] La deuxième partie du vers explique pourquoi tous les substituts sont substituts de forme entière. La raison donnée est l'impossibilité de la propriété d'éternité là où il y a transformation d'une partie. Cette raison repose sur la concomitance constante(*vyāpti*) de la non-éternité et de la transformation. Dans cette *vyāpti* la non-éternité est le *vyāpaka*, la transformation le *vyāpya*. L'éternité est donc la contrepartie de l'absence qui est le *vyāpaka* de la transformation : là où il y a transformation, il y a absence d'éternité. La transformation se disant seulement des substituts, non des accréments, l'impossibilité de l'éternité là où il y a transformation est une raison valable pour les substituts, non pour les accréments. Le sujet de la proposition fondée sur cette raison ne peut donc être que les substituts. Ce ne peut pas être les substituts et les accréments.

[3] Lire "prati padyamānam" 244.8 en deux mots séparés.Kaiyaṭa donne ici une étymologie du mot *pada* à partir de la racine *pad*. Il glose ensuite "padyamānam" par "pratīyamānam".

[4] En l'occurrence dans le sens d'objet. La règle est "ghañarthe kavidhānam" 3.3.58 vt 4. La racine *pad* signifie "aller" et comme telle réfère à la connaissance. Le sens est donc : objet de compréhension.

[5] Lire "ānarthakyān na" (cf.éd.NSP, etc.).

non-réalisée lors de l'application de *puk* selon "arti-" 7.3.36 et ne s'applique donc pas avant. Et il n'y a pas notation de la forme pourvue de *puk* par la mention de *dā*, en l'absence de "yadāgamāḥ"[1], et parce que, comme il a été dit ci-dessus 244.22 il n'y a pas application du traitement comme l'original. "Ādeśapakṣāḥ" 244.12 : le sens est : la vue de la transformation de la connaissance. L'idée est : mais au stade de la formation théorique du mot il n'y a pas abandon de la qualité d'accrément etc. théorique; il y a donc dans cette vue la *paribhāṣā* "yadāgamāḥ", etc.; et il n'y a pas le dit défaut.

(3. La non-application de *ghu* et de *it* à *dīṅ*)

"Dīṅaḥ pratiṣedhaḥ sthāghvor ittve (prohibition du nom *ghu* doit être faite pour *dīṅ* lors de l'application du substitut *it* à *sthā* et *ghu*)". (vt 6)

BH. I 245-246. Une prohibition du nom *ghu* doit être faite pour *dīṅ* lors de l'application du susbtitut *it* à *sthā* et *ghu*. Dans "upādāstāsya svaraḥ śikṣakasya (la voix de ce maître a diminué)", une fois le susbtitut *āt* réalisé selon "mīnātiminoti (*āt* apparaît à la place du *ec* des racines *mīñ*, *ḍumiñ*, *dīṅ* devant *lyap* et les suffixes autres que ceux à indice *ś*)" 6.1.50, le substitut *it* selon "sthāghvor ic ca (devant les désinences *ātmanepada sic* a l'indice *k* dans *sthā* et *ghu*, et *it* apparaît à la place de la finale de ces racines)" 1.2.17 risque de se réaliser[2]. — Mais comment ce défaut apparaît-il ? Est-ce du fait de la notation de la base de *dā* ou du fait de la notation de la forme *dā* par "ghu" ? — C'est du fait de la notation de la forme *dā*, dit le maître. Par la notation de la base un défaut apparaît, en vérité, dans "upadidīṣate" où le substitut *it* risque de se réaliser selon "sani mīmāghurabhalabha- (it apparaît à la place du *ac* des racines *mī*, *mā ghu*, etc devant *san* commençant par *s*" 7.4.54[3]. — Il n'y a pas ce défaut. Il est dit "base de *dā*" et ce n'est pas une base de *dā*. Pour les formes en *ā* les bases sont des formes en *e*; pour les formes en *e* les bases sont des formes en *ī*; et la base d'une base n'est pas notée par la mention de la base[4]. — En ce cas, la prohibition doit être dite. — Elle n'a pas à être dite. -- Comment le nom *ghu* ne se réalise-t-il pas ? -- Il ne se réalisera pas en vertu de la *paribhāṣā* 85 : "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation"[1].

---

[1] Dans cette objection, il est considéré que par la relation d'original à substitut surimposée, la qualité d'accrément est perdue.

[2] "Upādāsta" est formé avec *luṅ* après *dīṅ* "diminuer"(dīyate); accrément *aṭ* par "luṅlaṅ-"; substitut *ta* de *luṅ* par "anudāttaṅitaḥ" "tiptasjhi-" *a dī ta;* suffixe *cli* par "cli luṅi"; substitut *sic* de *cli* par "cleḥ sic" *a dī s ta;* substitut *guṇa* de *i* par "sārvadhātukā-" *a de s ta;* substitut *āt* de *e* par "mīnāti-" 6.1.50 *adāsta*. Si cette forme *dā* reçoit le nom *ghu*, il risque d'y avoir le substitut *it*.

[3] "Upadidīṣate" est formé avec *san* après *dīṅ;* redoublement par "sanyaṅoḥ", "hrasvaḥ", "halādiḥ śeṣaḥ" *didī sa;* substitut *ṣ* de *s* par "iṇkoḥ", "ādeśapratyayayoḥ" *didī ṣa;* suffixe *laṭ;* substitut *ta* et *e* de *a* par "tiptasjhi-", "ṭitaḥ"; affixe *śap*, substitut *a* de *a a* par "ato guṇe" *didīṣate*. Si "ghu" note la base de *dā*, *dīṅ* étant base de *dā* en ce qu'il peut recevoir le substitut *āt* par "mīnāti-", il risque d'y avoir application de "mīmāghu-".

[4] La règle du substitut *āt* "mīnāti-" s'applique à une forme en *e* de ces racines, en raison de la reconduction de "ecaḥ" de "ād

P.I 245-246. "Dīṅaḥ" 245.1 : étant donné *upādī s ta*, il y a le substitut *āt* selon "mīnātiminoti-" 6.1.50, et dès lors la forme *dā* porteuse du sens; il y a donc risque de réalisation du nom *ghu*. "Iha khalu" 245.6 : il y a ledit défaut en ce que la forme *dī* est la base de *dā* parce que le substitut *āt* est prescrit dans le domaine de *e*[2]. "Na ceyam" 245.7 : le sens est : parce que le substitut *āt* est prescrit à la place de *ec* même. "Saṃnipāta-" 245.10 : le substitut *āt* est causé par la conjonction avec l'absence de l'indice *k*[3]. Or si le nom *ghu* s'applique dans *upādā sta*, le suffixe *sic* sera considéré comme ayant l'indice *k* selon "sthāghvor ic ca"; il y aura suppression de l'absence d'indice *k;* donc le substitut *ā* ne se montre pas en regard du nom *ghu* et le nom *ghu* ne se réalise pas. A ce propos quelques-uns disent : une fois le substitut *āt* réalisé pour *dīṅ* devant *tṛc* le nom *ghu* se réalise bien; il y a ainsi le substitut *ṇ*[4] dans "praṇidātā"; c'est pourquoi l'auteur du *vārttika* a mentionné seulement le cas particulier de l'application de "sthāghvor ic ca" 245.1. Mais d'autres disent : il y a imitation des racines terminées par *ec* dans le texte même du présent *sūtra*, le substitut *āt* leur est appliqué, il y a maintien d'une seule forme *dā* ou *dhā*, d'entre ces imitations et *dāṇ*, *dāñ*, *dhāñ*, et composé *dvandva*. Du fait de cet énoncé "dādhā" le nom n'a pas de chance de se réaliser pour *dīṅ*. Car le substitut *āt* ne s'applique pas à l'imitation de *dīṅ*, *dīṅ* n'étant pas alors dans le domaine d'application d'un substitut *guṇa*.

U.I 245-246. L'auteur du *bhāṣya* pose la question "kutaḥ punar" 245.5 avec l'intention secrète suivante : le nom ghu fondé sur la forme *dā* ne s'applique pas à *dīṅ* une fois le substitut *āt* réali-

---

ecaḥ". Elle s'appliquera à *dīṅ* quand cette racine reçoit le substitut *guṇa*.

[1] Le substitut *āt* selon "mīnāti" s'applique à une forme en *ec* de ces racines. Or celles-ci n'ont cette forme que quand elles sont devant des suffixes causes du substitut *guṇa*, c'est-à-dire des suffixes qui n'ont pas l'indice *k*, lequel indice empêchait l'application du *guṇa* selon "kṅiti ca". Āt est donc causé par la relation de *dīṅ* avec un substitut sans indice *k*. Il ne sera pas cause du nom technique *ghu*, parce que ce nom détruirait cette relation en ce qu' il déterminerait l'application de "sthāghvor ic ca" par quoi *sic* reçoit l'indice *k*.

[2] Si le sens du *sūtra* "mīnāti-" est "āt apparaît à la place du *ī* de *dīṅ* devant un suffixe cause d'un substitut *ec*", le substitut *āt* s'applique non à *ec*, mais au *ī* auquel *ec* avait chance de s'appliquer.

[3] Selon "kṅiti cà" un suffixe qui a l'indice *k* ne cause pas le substitut *guṇa*. Le substitut *āt* apparaît seulement devant un suffixe cause de *ec*, c'est-à-dire de *guṇa*. Il est donc causé par la conjonction d'un suffixe avec l'absence de l'indice *k*.

[4] Selon "ner gada-" 8.4.17.

sé, en raison de la *paribhāṣā* "saṃnipātalakṣaṇaḥ"[1]; et puisque la mention de la base a été annulée, il n'y a pas de réalisation de *ghu* pour *dīṅ* en tant que base de *dā*. Un interlocuteur qui ne sait pas cette intention répond : "rūpagrahaṇāt" 245.5. "Iha khalu prakṛtigrahaṇāt" 245.6 : l'idée est : ce défaut se produit s'il y a la mention de la base dans le *sūtra* "dādhā ghu"; donc il est mauvais de mentionner la base dans ce *sūtra*. Un *ekadeśin* pour éliminer ce défaut dit : "na ceyam" 245.7. Kaiyaṭa commente cela : "eca eva" 245 14 : celui qui dit cela ne sait pas qu'il y a application de "mīnāti" à la première énonciation de la racine[2]. Et ainsi l'idée est : s'il y a possibilité d'une base directe de *dā*[3], il n'y a pas notation d'une base par intermédiaire de *dā*. On doit comprendre que puisque c'est un argument très fragile, l'auteur du *bhāṣya* mette peu de zèle à le réfuter. Que la pensée du *vārttika* soit la suivante :dans cette vue[4] il n'y a pas non-réalisation de *yuc*, etc. prescrit pour une forme terminée par *ā*, dans "avadānaḥ", etc. parce que *yuc* se réalise en vertu de la formule "il y a réalisation d'un suffixe fondé sur une finale *ā* dans le cas de *dīṅ*"; que dans le *bhāṣya*, pour annuler cette formule, il soit conclus que le substitut *āt* apparaît dans le domaine d'application de *ec*, cela est autre chose[5]. Que la pensée du *vārttika* soit telle, cela est faux, parce que l'on ne connaît pas de tel *vārttika*. Il y a une formule contraire : "dans le *sūtra* "mīnāti-" la mention "upadeśe (lors de la première énonciation)" doit être faite pour la réalisation de *ka*, *ghañ*, *yuc*". Sur ce *vārttika* l'auteur du *bhāṣya*, craignant que les mentions "upadeśe" et "ecaḥ" ne s'excluent, commente "*āt* s'applique dans le domaine d'application de *ec*". Mais on ne voit pas dans le *bhāṣya*, ni le *vārttika* énoncé par vous, ni la soi-disant réfutation. Et ainsi la mention de la base dans la règle du nom *ghu*, proposée par l'auteur du *vārttika* est cause de défaut. Mais il ne faut pas mettre de zèle à forger une autre formule lourde en accord avec cela[6]. Car il n'y a pas de fruit à orner d'une manière lourde la pensée d'un *ekadeśin*.

---

[1] Voir ci-dessus p.86, n.1.

[2] La conclusion du *bhāṣya* est que le substitut *āt* s'applique à *dīṅ* lors de la première énonciation qui en est faite pour une analyse, avant l'apparition de tout suffixe. C'est pourquoi il est dit que l'opération a lieu dans le domaine d'application de *ec* et non qu'elle s'applique à *ec*. Voir IV 362.

[3] Cas de *deṅ* et *do* ou *āt* apparaît par "ād eca upadeśe'śiti"

[4] Où "mīnāti-" s'applique à *ec*.

[5] *Śabdakaustubha* I 144.1-4. "Avadānaḥ" est formé avec *yuc* après *dīṅ*. Le suffixe *yuc* est prescrit après une racine terminée par *ā* quand il y a un *upapada īṣat* etc. selon "āto yuc" 3.3.128.Si le substitut *ā* pour *dīṅ* s'applique à *ec*, il ne s'appliquera que quand *ec* aura été causé par la présence d'un suffixe, c'est-à-dire après l'apparition du suffixe. Dans ces conditions *yuc* ne pourra se réaliser après *dīṅ*. Le *vārttika* remédierait à cette difficulté par une formule prescrivant l'apparition du suffixe après *dīṅ*. Le *bhāṣya* y remédie en interprétant qu'il y a apparition du substitut *āt* au stade de l'énoncation première dans le domaine d'application future du suffixe cause de *ec*.

[6] En accord avec la proposition de la mention de la base,la formule lourde "tatrākārāntalakṣaṇapratyayavidhiḥ" a été forgée par

"Akittva-"245.15 : l'idée est : du fait de l'impossibilité autrement d'être dans le domaine d'application de *ec*. "Kittvam" 245.16 : l'idée est : en l'absence de l'indice *k* il n'y a pas non plus réalisation de *it* parce qu'il est enseigné en coordination avec l'indice; il n'y a donc pas le nom *ghu* parce qu'il n'y aura pas d'opération causée par lui. "Praṇidāteti" 245.17. Mais, objectera-t-on, dans "praṇidīyate" il y a risque d'application du substitut *ṇ* d'application constante, en raison de la mention de la base dans la prescription de *ṇ*[1]. A cela on répond : non, parce qu'il en résulte la forme désirée. "Anye tvāhuḥ" 246.14 : le germe du déplaisir manifesté à l'égard de cette thèse est qu'étant en conflit avec le présent *vārttika* et *bhāṣya*, elle n'est pas l'intention du *sūtra*[2]. "Aguṇa-" 246.16 : le sens est : parce qu'il n'y a pas alors de chance d'apparition de suffixe cause de *guṇa*.

(4. La notation de *daip* par "adāp".)

BH. I 246-247. "Dāppratiṣedhe na daipy anejantatvāt (dans la prohibition du nom *ghu* pour *dāp*, il y a défaut d'application à *daip* parce qu'il ne se termine pas par *ec*)". (vt 7)

Dans la prohibition du nom *ghu* pour *dāp*, la prohibition risque de ne pas s'appliquer à *daip* : "avadātaṃ mukham". -- Mais, en vérité, une fois le substitut *āt* réalisé, la prohibition se réalisera. -- Ce substitut *āt* même risque de ne pas se réaliser. -- Pour quelle raison ? -- Parce que daip ne se termine pas par *ec*[3].

---

l'*ekadeśin*.

[1] Dans "praṇidīyate" formé avec *laṭ* après *dīṅ*; substitut *ta* de *laṭ*, *e* de *i* ; affixe *śap*; accrément *yuṭ* selon "dīṅo yuḍ aci" *dī ya te;* le substitut *āt* ne s'applique pas en raison de l'indice *ś* de *śap*. Le nom *ghu* ne s'appliquera pas à *dīṅ* dans ce cas, en l'absence de la mention de la base dans "dādhā ghu". Mais si cette mention de la base est faite dans la règle "ner gada-" 8.4.17, comme l'a proposé le *bhāṣya* I 241, le substitut *ṇ* s'appliquera à *dīṅ* base d'un *ghu*. Il est d'application constante. Si ce substitut *ṇ* constant ne s'appliquait pas, il y aurait le substitut *ṇ* optionnel selon "śeṣe vibhāṣā" 8.4.18.

[2] La conclusion du présent *bhāṣya* est que le nom *ghu* est empêché de s'appliquer à la forme *dā* de *dīṅ* lors de l'application de "sthāghvoḥ", mais non lors de l'application d'une autre opération. "Ner gada-" peut donc s'appliquer à "praṇidātā" et "praṇidīyate". Or dans cette dernière thèse pour laquelle les commentateurs ont peu de goût le nom *ghu* n'a aucune chance de s'appliquer à *dīṅ* quelle que soit l'opération visée;"ner gada-" ne s'appliquerait donc pas.

[3] "Avadātam" est formé avec *kta* après *daip* "laver"(*dāyati*) avec préverbe *ava;* substitut *āt* de *ai* par "ād ecaḥ" *dāta*. La prohibition du nom technique *ghu* empêche l'application du substitut *t* du *ac* de la racine *ghu* selon "aca upasargāt taḥ" 7.4.47. La prohibition est prescrite pour "dāp". Or *daip* ne peut prendre cette forme que si le substitut *āt* est réalisé avant l'amuissement de l'indice. Mais avant cet amuissement, *daip* se termine par l'indice *p*, non par *ec*. Le substitut *āt* est prescrit pour la finale d'une racine termi-

"Siddham anubandhasyānekāntatvāt (cela est résolu parce qu'un indice n'est pas partie de ce à quoi il est attaché)". (vt 8)

Cela est résolu. -- Comment ? -- "Anubandhasyānekāntatvāt" : les indices ne sont pas partie de ce à quoi ils sont attachés[1].

"Pitpratiṣedhād vā (ou en prononçant la prohibition pour un élément à indice *p*)". (vt 9)

Ou bien je dirai "dādhā ghv apit (*dā*, *dhā* ont le nom technique *ghu*, excepté ceux à indice *p*)". Et cela doit nécessairement être dit. Car s'il est dit "adāp" la prohibition s'appliquera à "praṇidāpayati"[2] aussi. -- Celui qui dit "adāp" peut comprendre que la prohibition s'applique à un élément finissant par *b*[3]. Si donc l'on dit "apit" en ce cas le *sūtra* est altéré. Qu'il soit tel qu'il est donné. -- Mais, en vérité, il a été dit : "dans la prohibition du nom pour *dāp*, il y a non-application à *daip*". -- Cela a été rejetépar "cela est résolu, parce qu'un indice n'est pas partie de ce à quoi il est attaché". -- Si les indices sont partie de ce à quoi ils sont attachés, il y a le défaut. -- S'ils en sont une partie aussi, il n'y a pas le défaut. Une fois le substitut *āt* réalisé, la prohibition s'appliquera. -- Mais, en vérité, il a déjà été dit : "ce substitut *āt* même risque de ne pas se réaliser. -- Pour quelle raison ? -- Parce que *daip* ne se termine pas par *ec*". -- Une fois l'amuissement de *p* effectué, *daip* sera terminé par *ec*. -- Il n'est pas alors *dāp*. -- Il le sera par la prise en considération de ce qui existait auparavant, c'est-à-dire de l'indice. Et il convient que dans toutes les notations d'éléments porteurs d'indice on comprenne qu'il y a prise en considération de ce qui existait auparavant. Car l'amuissement, sans cause d'application, des indices se réalise en tout premier lieu[4]. Ou bien une démarche du maître fait savoir que l'indice ne cause pas la propriété de ne pas être terminé par *ec*. C'est qu'il fait une mention de *meṅ* avec l'indice et avec le substitut *āt* "udīcāṃ māṅo vyatīhāre (*ktvā* apparaît après *māṅ* au sens d'échanger,

---

née par *ec*. Il ne pourra s'appliquer à ce moment. Il y aura d'abord amuissement de l'indice *p* par "tasya lopaḥ", ensuite le substitut *āt*, ce qui donnera la forme *dā*, non objet de la prohibition.

[1] *Paribhāṣā* 4. Si l'indice *p* n'est pas partie de *daip*, *daip* peut être dit "terminé par *ec*" et le substitut *āt* pourra lui être appliqué avant l'amuissement de l'indice, ce qui fait qu'il pourra être objet de la prohibition "adāp".

[2] Voir tr.II, p.77, n.1.

[3] L'énoncé "adāp" peut comporter un *b* auquel se substitue un *p* en fin de mot selon "vāvasāne" 8.4.56. Si l'on reconnaît de même aux deux racines en question la forme *dāb*, *daib*, la prohibition portera sur ces racines seulement, non sur la forme *dāp* de *praṇidāpayati*. L'énoncé "apit" n'est donc pas nécessaire pour cela.

[4] Juste après la première énonciation de *daip* par exemple, il y a attribution du nom technique *it* au *p* final par "hal antyam". Ensuite s'applique l'amuissement prescrit pour ce qui porte le nom *it* par "tasya lopaḥ". L'indice ne jouera son rôle dans l'application d'opérations ultérieures, que si au moment de ces applications on le prend en considération, lui qui a auparavant existé (*bhūtapūrvagati*). Il en est de même pour tous les indices.

selon les Septentrionaux)" 3.4.19[1]. Ou bien il y a seulement *dāp*, il n'y a pas de racine *daip*. -- Comment "avadāyati" est-il réalisé? -- Il y aura le *vikaraṇa śyan*[2].

P.I 246-247. "Dāppratiṣedhe" 246.2 : le sens est : la prohibition s'appliquera seulement à *dāp* "couper". "Avadātam" 246.3 : le substitut *t* selon "aca upasargāt" risque de se réaliser. "Śakyaṃ tāvat" 246.9 : *dāp* et *daip* devront être énoncées avec un *b* final dans la liste des racines. "Tāvaty eva" 247.2 : dès qu'il y a le nom *it*.Le sens est:c'est la forme *dā* de l'usage qui reçoit l'opération fondée sur l'indice *p*."Athavā"247.3:dans la vue où les indices sont partie de ce à quoi ils sont attachés,le substitut *āt* prescrit pour les racines terminées par *ec* dans le *dhātupāṭha* risque de ne pas s'appliquer à *daip*;c'est pourquoi mention d'un indice révélateur est faite."Māṅaḥ"247.4:ceci est une mention de *meṅ* non de *māṅ*, parce que seul *meṅ* possède de façon constante le sens"échanger",tandis que *māṅ* le prend occasionnellement,en vertu d'une intention du locuteur dans "vyatimimīte"[3] .*Praṇidāna*[4]est synonyme de *vyatihāra*(échange).Il n'a pas été dit"udīcāṃ meṅ"parce qu'alors il ne serait pas révélé qu'un indice ne cause pas la propriété de ne pas être terminé par *ec*."Athavā"247.6:le sens est:on lira"dāp śodhane"dans la liste *divú*, etc.

U.I 246-247. "Ity asyaiva" 246.17 : le sens est : mais non à *daip*. L'idée est : parce que quand l'indice *p* est présent il n'y a pas le substitut *āt*. Mais, dira-t-on, même si le *p* est amui, comment y aura-t-il le substitut *āt*, puisque la forme ne sera par terminée par *ec* au moment de la première énonciation; si au contraire on s'appuie sur les *paribhāṣā* "nānubandhakṛtam", etc. il n'y a pas le défaut d'application de *āt* même à *daip*. A cette objection on répond : non, parce que "upadeśe" ayant une septième désinence dans le sens d'une sixième, le sens est "āt apparaît à la place de la finale d'une racine énoncée[5] quand elle est terminée par*ec*"et il y a application de *āt* une fois le *p* amui. Mais si le *p* est présent, le substitut *āt* ne se réalise pas, parce que la racine n'est pas terminée par *ec*, et parce que le mot *anta* s'applique à ce après quoi il n'y a rien. Ceci pour orienter la discussion. "Tatvam" 246.17 : le sens est : selon "aca upasargāt taḥ". Dans le *bhāṣya* "anekāntāḥ"

---

[1] L'indication du sens"échanger" montre qu'il s'agit bien de *meṅ* dans cette règle, parce que seul *meṅ* a ce sens en propre.

[2] Il y aura donc deux racines de forme dāp, l'une au sens de couper (*dāti*) lue dans la liste *adādi*, l'autre au sens de laver (*dāyati*) lue dans la liste *divādi*. Il apparaît que Patañjali n'accepte aucune des propositions d'adjonction d'enseignement, ou de modification du texte du *sūtra*, faites par le *vārttika*.

[3] "Vyatimimīte" est formé sur *māṅ* "mesurer, faire du bruit" avec *laṭ*, *śap*, substitut *ślu* de *śap*, redoublement, substitut *i* dans la syllabe redoublée selon "bhṛñām it", substitut *ī* selon "ghumāsthā". Les préverbes *vy-ati* indiquent le sens "échanger".

[4] *Praṇidāna* est le sens donné pour *meṅ* dans le *dhātupāṭha*.

[5] La racine est l'objet d'une énonciation quand le *p* est amui et à ce moment est bien énoncée avec une finale *ec*.

246.6 : l'idée est : et ainsi même si le *p* est présent il n'y a pas perte de la propriété d'être terminé par *ec* et il y a application du substitut *āt*. Pour réfuter l'affirmation "tac cāvaśyam" 246.8 il est dit dans le *bhāṣya* "śakyaṃ tāvat" 246.9 : l'idée est : la *paribhāṣā* "lakṣaṇapratipadoktayoḥ" ne peut empêcher l'application de la prohibition "adāp" de s'appliquer à une forme terminée par *puk*, parce que dans le cas des mentions de *gā*, *mā* et *dā* il n'y a pas de différence entre ce qui est expressément mentionné et ce qui est obtenu par une règle[1]. "Dāp" aussi note bien *dā* qualifié par *p*[2]. Même dans la vue où "adāb" se termine par *b*, le *p* étant réalisé par le substitut *car* selon "vāvasāne" 8.4.56, il n'y a pas d'altération du texte du *sūtra*. L'auteur du *bhāṣya* formule l'objection "na hy ayam" 247.1. Il y répond : "bhūtapūrva-" 247.1 : l'idée est : il y a la forme *dā* par l'audition, la qualification par *p* par la prise en considération de l'état antérieur. "Itsaṃjñāyām" 246.19 : le sens est: une fois le nom *it* produit après la première énonciation. "Meṅaḥ" 247.12 : l'idée est : le sens d'échange est compris comme toujours relié à *meṅ*, parce que la cause de son apparition est interne; il n'y a pas expression de ce sens par une cause externe, par le voisinage d'autres mots. Quelques-uns disent qu'il n'y a pas apparition de *ktvā* après *māṅ* parce qu'inexpressif dans l'emploi[3]; il n'y en a donc pas notation. "Udīcāṃ meṅaḥ" 247.14 : ceci implique "udīcāṃ maḥ"[4]. Et il ne faut pas dire qu'il ne peut y avoir le substitut *āt* quand l'indice est présent, parceque la forme *me* ne porte pas alors le nom *dhātu* (racine); car il est clair dans le *bhāṣya* et le commentaire de Kaiyaṭa sur le *sūtra* "na dhātulope" qu'une forme est *dhātu* une fois l'indice amui[5]. Il ne faut pas dire cela parce que le mot "dhātoḥ"[6] n'est pas relié à la règle qui prescrit le substitut *āt*. En l'absence de "dhātoḥ", il n'y a pas application de *āt* à *go*, etc. parce qu'il n'y a pas de premier enseignement pour ces mots. Il n'y a pas application à *ire*, etc, bien qu'il y en ait un premier enseignement[7], parce qu'il n'est pas suivi d'un suffixe à indice autre que *ś*[1]. Même s'il y a *prasajyapratiṣedha*, en raison de la proximité de la mention "aśiti" il y a notation des formes terminées par *ec* qui sont aptes à être suivies d'un suffixe à indice *ś*[2]; il n'y a donc pas le défaut. Ceci pour orienter la discussion. "Divādiṣu" 247.16. Mais, objectera-t-on, devant *cānaś* au sens de l'habitude, dans "dāyamānáḥ" il y aura une différence d'accent : devant *śyan* il y a aigu pour la racine , devant *śap* il y a aigu final pour *cānaś*[3]. A cette objection, on répond : non, parce qu'en raison de l'enseignement de la prévalence de l'accent causé par un *sārvadhātuka* sur l'accent causé par un *vikaraṇa* même prescrit subséquemment[4], il y a dans les deux cas aigu final. Ceci pour orienter la discussion.

---

[1] La racine *dāp* est mentionnée sous sa forme particulière avec l'indice *p* dans le *Dhātupāṭha*. La forme *dāp* à accrément *puk* n'est pas l'objet d'une mention expresse particulière, mais est obtenue de la prescription générale de l'accrément après les racines en *ā*. L'énoncé "adāp", pourrait-on-dire, note seulement la racine *dāp* expressément mentionnée, non *dāp* à accrément *puk* obtenu par une règle, en vertu de la *paribhāṣā* 113. En fait la distinction entre ce qui est expressément mentionné et ce qui est obtenu par une règle est suspendue pour *dā* par la *paribhāṣā* 114.

[2] La racine *dāp*, c'est-à-dire *dā* qualifié par l'indice *p* qui ne lui appartient pas en propre, est notée aussi bien que *dāp* forme possédant en propre l'accrément *puk*. Sur l'*upalakṣaṇa* voir tr.I 579, n.1.

[3] Cf. *Śabdakaustubha* I 145. 1sq

[4] Enoncé de *meṅ* sans indice, avec substitut *āt* et cinquième désinence. Cet énoncé est plus léger que "meṅaḥ".

[5] Voir I 164.3 et 15 sq.

[6] Le mot "dhātoḥ" de "liṭi dhātoḥ" 6.1.8 ne serait pas reconduit dans "ād ecaḥ" 6.1.45.

[7] *Ire* est le substitut du substitut *jha* de *liṭ*, enseigné

"

"   "

"Ādyantavad ekasmin (une opération s'applique à un objet seul comme s'il était initial ou final)" (*sūtra* 1.1.21)

(1. Le traitement comme initial ou final.)

BH.I 247-248. Pourquoi cela est-il dit ?

"Saty anyasmin nādyantavadbhāvād ekasmin nādyantavadvacanam

---

par "liṭas tajhayor eśirec" 3.4:81.

[1] Ceci est dit dans la vue ou "aśiti" dans "ād eca upadeśe 'śiti" est un *paryudāsa*. L'exclusion "aśiti" fait entendre que la règle s'applique à des objets de la classe représentée par ceux qui sont mentionnés dans la prohibition. La règle s'applique donc devant un suffixe autre que ceux à indice *ś*. Dans la vue où "aśiti" est *prasajyapratiṣedha*, la règle a chance de s'appliquer de façon générale; ensuite il y a annulation de cette chance de réalisation dans le cas particulier de la présence devant un suffixe à indice *ś*. Dans ce cas on peut craindre que la règle ne s'applique aussi quand il n'y a pas de suffixe.

[2] Dans la vue du *prasajyapratiṣedha*, la règle s'applique, même si un suffixe n'est pas apparu, à une forme qui est cependant apte à être suivi de lui. Elle ne s'appliquera pas à *ire* qui ne peut pas être suivi de suffixe.

[3] Si *daip* est lue dans la liste *bhvādi* "dāyamānáḥ" est formé avec *cānaś* selon "tācchīlya-" 3.2.129; *śap* selon "kartari śap" *dai a āna;* accrément *muk* selon "āne muk"; substitut *āy* de *ai* selon "eco 'yavāyāvaḥ" *dāyamana;* accent aigu final de *cānaś* selon "citaḥ" en raison de l'indice *c* de ce suffixe. Si *dāp* est lu dans la liste *divādi*, il y a *śyan* selon "divādibhyaḥ"; aigu initial selon "ñnityādiḥ" en raison de l'indice *n* du *vikaraṇa*. Le *vikaraṇa* apparaît après le suffixe *cānaś;* son accent prévaut donc selon le *vārttika* "satiśiṣṭasvarabalīyastvam ca" IV 491.5.

[4] Ceci est formulé par le *bhāṣya* IV 492.3.

(il y a prescription d'être comme initial ou final pour un objet isolé, parce qu'une règle comportant les mots "initial" ou "final" s'applique quand il y a autre chose)". (vt 1)

Quand il y a autre chose, ce à quoi rien n'est antérieur et à quoi quelque chose est ultérieur, est dit "initial". Quand il y a autre chose, ce à quoi rien n'est ultérieur et à quoi quelque chose est antérieur, est dit "final". "Parce qu'une règle comportant les mots "initial" ou "final" s'applique quand il y a quelque chose d'autre ", pour cette raison les opérations enseignées pour un objet initial ou final ne s'appliquent pas à un objet isolé. Et il est désiré qu'elles s'y appliquent. Sans un effort elles ne se réalisent pas. Donc "il y a prescription d'être comme initial ou final pour l'objet isolé". Ce *sūtra* est prononcé pour cela. -- Cela est vraiment le but ? A la question "quelle difficulté y a-t-il donc?" on répond ce qui suit.

P. I 247-248. "Ādyantavad eka-". Le mot *eka* signifie "seul" non le nombre un. Il y a le nombre un pour un objet situé parmi d'autres; dans ce cas, à quoi servirait la mention "ekasmin" ? Du fait de l'énoncé d'une septième désinence pour le comparé "ekasmin", le suffixe *vat* dans "ādyantavat" est compris comme apparaissant après un mot terminé par une septième désinence exprimant le comparant, comme dans "mathurāvat pāṭaliputre prākāraḥ (il y a un mur à Pāṭaliputra comme à Mathurā)", phrase employée pour montrer la relation de support à chose portée entre chacune des deux villes, comparée et comparante, et le mur. S'il y avait des désinences différentes pour le comparé et le comparant, leur relation de comparé à comparant ne serait pas comprise. Parce que le transfert d'opération est le principal de tous les transferts, on considère qu'il y a ici transfert d'opération. "Kimartham" 247.9 : le sens est : ce *sūtra* ne doit pas être fait, parce que l'objet en est déjà réalisé par le transfert de dénomination. Un interlocuteur dit que quand l'application à ce qui est principalement signifié est possible, il n'y aura pas application à ce qui l'est secondairement : "saty anyasmin"248. 1 : *ādyantavat* signifie ici : règle dans quoi il y a les mots "initial" ou "final"; *ādyantavadbhāva* signifie : l'application d'une telle règle. Parfois on lit : "ādyantabhāvāt".

U. I 247-248. "Ādyantavat". "Bahuṣv api" 247.17 : l'idée est : bien qu'un nombre ultérieur entrave un nombre antérieur, cependant il n'y a pas de défaut à accepter le nombre un pour un objet qui se trouve parmi d'autres, si les autres ne sont pas pris en considération par la pensée, comme dans "cinquante sur cent". "Kim ekasmin nity anena" 247.18 : en effet cette mention "ekasmin" vise à empêcher l'apparition de *cha* après *sabhāsaṃnayana* dans le sens "qui est dans la présidence de l'assemblée", si le *ā* ultérieur au *bh* est pris comme initial et si le mot se trouve ainsi *vṛddha*[1].Elle vise aussi à empêcher l'apparition de *ac* fondé sur *i* après *daridrāti*[1]. Et si *ac* apparaît au lieu de *ghañ*, il y a une différence dans l'accentuation[2]. Kaiyaṭa dit la raison de ce que *vat* apparaît après un mot terminé par une septième désinence, s'il y a une septième désinence pour le comparé : "dvayoḥ" 248.10. "Upamānopameyayoḥ" 248.10 : ajouter : et l'objet signifié par le mot "mur". "Ādhārādheyasaṃbandha-" 248.10 : le sens est : pour montrer la relation consistant en la qualité de support et la qualité de chose portée. "Na gamyeta" 248.12 : l'idée est : parce que l'identité de désinence est déterminante dans la connaissance dont le déterminé est le comparé et dont le déterminant est le comparant[3]. "Sarvātideśānām" 248 12 : le sens est : parmi les transferts de forme, de cause d'application, d'identité, de règle, de dénomination, d'opération. "Prādhānyāt" 248.12 : l'idée est : parce que tous les autres transferts visent une opération. "Mukhye" 248.14 : le porteur de la dénomination; "gauṇe" : celui qui lui est semblable. Mais, dira-t-on, dans "ādyantavadbhāvāt" 248.1 il n'y a pas *vati*, parce que quand il y a autre chose, il y a l'objet initial ou final principalement signifié. Il n'y a pas non plus *matup*, parce qu'alors, puisque l'existence d'une règle comportant les mots *ādi* ou *anta* n'est pas dépendante de l'existence d'éléments ultérieurs ou antérieurs, il y aurait impropriété de "saty anyasmin (quand il y a quelque chose d'autre)". C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ādyantau" 248.14 : le sens est : les mots *ādi* ou *anta*. Et ainsi le sens de "ādyantavadbhāvāt" est : l'application d'une règle comportant les mots *ādi* ou *anta*. "Kvacit" 248.15 : le sens de cette leçon est : la dénomination de "initial" ou "final".

---

[1] Est appelé *vṛddha* ce dont la première voyelle est une *vṛddhi*. Si le *ā* de la seconde syllabe est traité comme première voyelle, le mot sera *vṛddha*. Il y aura application de "vṛddhāc chaḥ" 4.2 114 et "tatra bhavaḥ" 4.3.53. Cf.I 564. En fait c'est le suffixe *aṇ* qui est désiré : "sābhāsaṃnayanaḥ".

(2. Le transfert de dénomination.)

BH.I 248-249. "Tatra vyapadeśivadvacanam (pour ce cas prescription d'une extension de désignation particulière doit être faite)". (vt 2)

Pour ce cas une extension de désignation particulière[4] doit être prescrite. Il faut dire :"une opération s'applique à un objet isolé comme s'il portait telle ou telle désignation particulière". — Dans quel but ?

-- "Ekāco dve prathamārtham (pour l'application de "ekāco dve prathamasya" 6.1.1)". (vt 3)

Le maître Kātyāyana dira : "dans "ekāco dve prathamasya(deux formes apparaissent à la place de la première partie comportant un seul *ac* d'une racine)" 6.1.1 il y a énoncé d'un *bahuvrīhi*" (IV 280. 3). Si cela est adopté, le dit substitut se réalisera dans "papāca, papāṭha" non dans "iyāya, āra". Par la règle "une opération s'applique à un objet isolé comme s'il portait telle ou telle désignation particulière", il est réalisé dans le dernier cas aussi[1].

---

[1] *Ac* est prescrit par "er ac" 3.3.56 pour une racine terminée par *i*. Si le *i* de *daridra* est traité comme final, *ac* risque de s'appliquer.

[2] Dans "dáridraḥ" formé avec *ghañ* il y a l'aigu initial selon "ñnity ādiḥ". Si le mot est formé avec *ac* il y aura un aigu final selon "citaḥ".

[3] Lire "upamānaprakāraka-" (cf. éd. NSP, etc.)

[4] Voir trad.I 128, n.1.

"Ṣatve cādeśasaṃpratyayārtham (et dans le cas du substitut *ṣ* pour l'interprétation du substitut et du suffixe)". (vt 4)

Le *vārttika* dira : "dans "ādeśapratyayayoḥ (*ṣ* apparaît à la place de *s* partie d'un substitut ou suffixe, après *iṇ* et *ku*)" 8.3.59 il y a une sixième désinence signifiant "partie de"" (V.467.6). Si cela est adopté le substitut *ṣ* se réalisera dans "kariṣyati,hariṣyati" seulement, non dans "indro mā vakṣat, sá devā́n yakṣat" (Ṛ.S. 3.4.3). Par la règle "une opération s'applique à un objet isolé comme s'il portait telle ou telle désignation particulière", il est réalisé dans le dernier cas aussi[2].

P. I 248-249. "Tatra vyapadeśivadvacanam" 248.7 : le sens est : une formule plus compréhensive visant à la réalisation de toutes les opérations doit être faite. Est *vyapadeśin* (porteur de la dénomination) celui pour qui la dénomination est principalement destinée parce qu'il possède réellement la cause d'application de la dénomination. Mais celui qui, parce qu'il ne possède pas la dite cause d'application, ne porte pas la dénomination, on dit qu'il est "vyapadeśivat (comme le porteur de la dénomination)" en ce qu'il lui est semblable en regard d'une opération. "Vakṣat" : *vac*, *leṭ*, *tip*, amuissement de *i* selon "itaś ca lopaḥ" 3.4.97, accrément *aṭ* selon "leṭo 'ḍāṭau" 3.4.94, suffixe *sip*, substitut *ku*. Dans ce cas le suffixe est simplement *s*; mais *s* n'est pas partie de suffixe; le substitut *ṣ* ne se réalisera pas.

---

[1] "Papāca" est formé avec *liṭ* après *ḍupacàṣ* "cuire"; substitut *tip* de *liṭ*, *ṇal* de *tip* par "parasmaipadānāṃ ṇal-" 3.4.82 *pac a;* redoublement de *pac* par "ekācaḥ", "liṭi dhātor", "halādiḥ śeṣaḥ" *papac a; vṛddhi ā* substitut du *a* pénultième par "ata upadhāyāḥ" *papāca*. "Papāṭha" est formé de même sur *páṭhá* "réciter". "Iyāya" est formé avec *liṭ* après *iṇ* "aller" substitut *tip* de *liṭ*, *ṇal* de *tip*; redoublement par "ajāder dvitīyasya", "liṭi dhātor" *i i a; vṛddhi ai* substitut du deuxième *i* par "aco ñṇiti" *i ai a;* substitut *iyaṅ* de *i* par "abhyāsasyāsavarṇe" 6.4.78 *iy ai a;* substitut *āy* de *ai* par "eco 'yavāyāvaḥ" *iyāya*. "Āra" est formé avec *liṭ* après *ṛ* "aller" *(iyarti)*; substitut *tip* de *liṭ*, *ṇal* de *tip;* redoublement par "ajāder dvitīyasya", "liṭi dhātor" *ṛ ṛ a;* substitut *a* du premier *ṛ* par "ur at" *a ṛ a; vṛddhi ā* suivie de *r* substitut de *ṛ* par "aco ñṇiti" *a ār a;* substitut unique long de *a ā* par "akaḥ savarṇe" *āra*. Si "ekācaḥ" est un *bahuvrīhi* signifiant "qui a un *ac* unique" ce qui désigne une forme comportant plusieurs phonèmes parmi lesquels il y a un seul *ac*, et exclut le cas d'une forme consistant en un *ac* unique (sens du composé pris comme *karmadhāraya*), le redoublement s'appliquera à *pac*, non à *i* ou *ṛ*. Pour l'obtenir il faut prescrire une extension de la désignation *ekāc* au *ac* isolé.

[2] "Kariṣyati" est formé avec *lṛṭ* après *ḍukṛñ* "faire"; substitut *tip* de *lṛṭ* par "tiptas-"; suffixe sya par "syatāsī" 3.1.33 *kṛ sya ti; guṇa a* suivi de *r* substitut de *ṛ* par "sārvadhātukā-" *kar syati;* accrément *iṭ* par "ārdhadhātukasyeḍ" 7.2.35 *kar isya ti;* substitut *ṣ* de *s* par "iṇkoḥ", "ādeśapratyayayoḥ" *kariṣyati*. "Hariṣyati" est formé de même sur *hṛñ* "emporter". "Vakṣat" est formé avec *leṭ* après *vaca* "parler" par "liṅarthe leṭ" 3.4.7; substitut *tip* de *leṭ* par "tiptasji-"; suffixe *sip* par "sib bahulam leṭi" 3.1.34 *vac s ti* amuissement de *i* par "itaś ca lopaḥ" 3.4.97 *vac s t;* accrément *aṭ* de la désinence par "leṭo 'ḍāṭau" 3.4.94 *vac s at;* substitut *k* de *c* par "coḥ kuḥ" *vak s at;* substitut *ṣ* par "ādeśapratyayayoḥ" *vakṣat*. "Yakṣaṭ" est formé de même sur *yajà* "faire un culte, etc.". Si le substitut *ṣ* s'applique à un *s* partie de suffixe, il se réalisera dans *sya*. Il ne s'appliquera pas au suffixe *s*. Pour obtenir cette application, il faut prescrire une extension de la désignation "partie de" au *s* isolé.

U.I 248-249. "Sarvakārya-" 248.16 : l'idée est : pour la réalisation de toutes les opérations causées ou non causées par une initiale ou une finale, la mention "vyapadeśivat", bien que plus lourde, doit être faite à la place de "ādyantavat". "Sa tena" 248.17 : il faut comprendre que dans "tena tulyam" *vati* est énoncé après un mot terminé par une troisième désinence parce que les sens de toutes les désinences sont inclus dans cette troisième[1]. "Tasmin kriyamāne" 249.2 : le sens est : si cet énoncé est pris comme *bahuvrīhi*. "Papāca" 249.3. Mais, objectera-t-on, dans *pac* la première partie d'un seul *ac* est la racine elle-même, non pas la première partie de la racine; comment obtient-on le redoublement sans le transfert de la dénomination de "première partie". A cette objection on répond : non, parce que l'intention est que tel n'est pas le but principal du transfert de dénomination puisque le transfert de la qualité de première partie ou d'initiale est déjà réalisé par le présent *sūtra* "ādyantavat". Il faut comprendre que dans "iyāya",etc il n'y a pas la qualité d'élément comportant un seul *ac*, parce qu'il n'y a pas de phonème autre que *ac* en raison du traitement du substitut *āy* comme la forme originale *i* selon "dvirvacane 'ci"[2].Dans le *bhāṣya* "avayavaṣasṭhy *eṣā*" 249.6 : l'idée est : pour la mention du suffixe, non pour l'autre partie de la mention[3]. "Etasmin kriyamāne" 249.6 : le sens est : si l'on prend la sixième désinence au sens de partie de.

BH.I 249-251. En ce cas le traitement comme porteur de la désignation particulière doit être prescrit. -- Il n'a pas à être formulé.

"Avacanāl lokavijñānāt siddham (cela est réalisé, sans prescription, par le fait que l'on comprend ainsi dans le monde)".(vt 5)

Cela est réalisé, sans prescription, par le fait que l'on comprend ainsi dans le monde. Par exemple, dans le monde, un groupe de maisons est appelé "village" et il y a cette désignation pour une seule maison quand on dit "un village d'une seule maison". -- C'est un cas dissemblable. Le mot "village" a beaucoup de sens. C'est un fait qu'il s'applique à un groupe de maisons, par exemple dans "le village a été incendié". C'est un fait qu'il s'applique à une enceinte, par exemple dans "entre dans le village". C'est un fait qu'il s'applique aux habitants, par exemple dans "le village est parti, le village est venu". C'est un fait qu'il s'applique à ce qui comprend les bois, les terrains, les champs; par exemple dans "le village a été acquis". C'est en voyant ce mot "village" qui s'applique à ce qui comprend les bois, les terrains, les champs, que l'on dit "un village d'une seule maison". -- En ce cas, par exemple un groupe de phonèmes est appelé "mot", un groupe de mots "ṛk(vers)" un groupe de *ṛc* "sūktam (hymne)", et il y a ces désignations pour un objet seul aussi quand on dit "un mot d'un seul phonème, une *ṛc* d'un seul mot, un *sūkta* d'une seule *ṛc*. -- Dans ce cas aussi, la désignation correspond au sens aussi : *pada, ṛc, sūkta* signifient le sens aussi, en vérité[1]. -- En ce cas, par exemple, c'est quand on a plusieurs fils qu'il est possible de dire "mon fils aîné, mon fils puîné, mon fils cadet", et il y a ces désignations quand il y a un seul fils aussi : quand on dit "il est mon fils aîné, mon fils puîné, mon fils cadet". De même à propos d'une femme qui n'a pas eu plusieurs enfants auparavant et n'en attend pas un autre, on dit "elle est tuée par son premier enfant". De même quelqu'un qui n'est pas allé à tel endroit auparavant et ne désire pas y aller une autre fois par la suite dit "c'est la première fois que je viens".

---

[1] La troisième désinence "tena" est causée par le mot *tulya* selon "tulyārthaiḥ" 2.3.72, non par le sens. Cette désinence n'impose donc pas un sens particulier et l'on peut dire qu'elle représente les sens exprimés par d'autres désinences dans d'autres constructions, en l'occurrence le sens de la septième dans "vyapadeśini vā" attendue en raison de la septième désinence du comparé "ekasmin"

[2] Par le dit *sūtra* il y a transfert de la forme de l'original au substitut, en l'occurrence de la forme *i* au substitut *āy*.S'il y avait seulement transfert de l'opération, le redoublement s'appliquerait à *āy*. Voir I 462.

[3] Le sens doit être : un *s* substitut, un *s* partie de suffixe. Voir V 468.

P.I 249-251. "Avacanāt" 249.10 : le sens est : "lokavijñānam (l'usage du monde)" qui est "avacanam" ne comporte pas de formulation; par cet usage du monde. Dans le cas de "iyāya", la racine *iṇ* a de nombreuses formes selon ses emplois divers, "eti, itaḥ,yanti, ayanam, āyakaḥ, agāt, gamayati". Ce *ac* seul, *i*, semble donc être une partie de la racine. Ou bien il y a la dénomination "ekāc"parce que quand on dit "pour la racine qui a un sens il y a ce *ac* unique qui est un phonème", on laisse le sens à propos du *ac* et on le prend à propos de la racine[2]. De même il y a la dénomination "le corps d'une statue" parce qu'il y a un corps dans un état unique pour la statue qui prend divers états en rapport avec diverses actions. De même le suffixe *sip* apparaît avec *iṭ* dans "joṣiṣat", sans *iṭ* dans "vakṣat"; l'on dit donc "le *s* de *sip*". Et cet usage est établi dans le monde. Parce que l'usage est le même dans le traité que dans le monde, la règle de la prévalence du sens principal sur le sens second n'intervient pas. "Padasamudāyaḥ" 250.4 : *pada* est ici employé pour *pāda* (partie de vers). Et ainsi dans "ekapadā ṛk" le *pāda* est signifié; il n'y a pas de *ṛc* d'un seul mot. "Atrāpy arthena" 250.6: le sens est : pour les mots "mot" etc. il y a un autre sens qui est le sens[1]. Par transfert d'identité les mots "mot" etc. expriment le sens. "Ayam eva me jyeṣṭhaḥ" 250.9 : le fils unique est appelé "aîné" parce qu'il est identifié comme premier; il est appelé "puîné" parce qu'il accomplit la fonction d'un puîné; il est appelé "cadet" parce que son père pense qu'un autre fils ne lui naîtra plus. "Asūtāyām" 251.1 : une femme qui a enfanté plusieurs fois est tuée par son premier fils. Une qui attend un autre enfant est tuée par le fils né auparavant. L'auteur du *bhāṣya* mentionne donc deux conditions : une femme qui n'a pas eu d'enfants auparavant et qui ne va pas en avoir un autre. Si elle est tuée par l'enfant qu'elle porte dans son sein elle est dite "tuée par son premier enfant". Le mot *garbha* est synonyme de *apatya* (descendance). Parce qu'elle est identifiée comme apte à avoir un autre enfant, il est dit en voulant signifier cet enfant futur, "elle est tuée par son premier enfant". Ou bien parce que l'on voit la dénomination de "premier" pour un premier enfant quand il y en a plusieurs pour d'autres femmes, on emploie la dénomination de "premier enfant" pour celui qui est de même sans prédecesseur. "Anetya" 251.2. la dénomination de "première fois" est employée principalement par celui qui est venu plusieurs fois et qui se souvient de ses précédentes visites. La même dénomination peut être employée par celui qui a l'intention de venir encore, s'il envisage par la pensée ses futures visites. L'auteur du *bhāṣya* mentionne les deux conditions, de ne pas être venu auparavant et de ne pas désirer venir encore pour montrer quelqu'un qui fait une visite unique et emploie la dénomination de "première fois". Dans ce cas, parce que l'on voit la dénomination de "première fois" employé pour la première de plusieurs visites d'un autre acteur, on peut employer la même dénomination pour une visite unique, parce qu'elle est de même sans précédent.

---

[1] On n'emploie le mot "mot (*pada*)" que pour ce qui a un sens "Mot d'un seul phonème" réfère donc à une forme pourvue de sens dont la partie forme est un phonème unique. Dans cette expression le mot "mot" a un autre sens que celui de "groupe de phonèmes". Il n'y a pas extension de la désignation *pada* (groupe de phonèmes).Il y a emploi du mot *pada* dans son sens propre de "forme et sens ensemble".

[2] La racine est un agrégat d'un phonème et d'un sens.Le *ac* est la partie phonème de cet agrégat. Quand on nomme la partie *ac* on laisse la partie sens; quand on nomme l'agrégat on prend la partie sens à côté de la partie *ac*. La sixième désinence exprime la relation de la partie à l'agrégat.

U.I 249-251. Kaiyaṭa dit que le mot *vijñāna* 249.10 signifie "usage" : "vyavahārāt" 249.17. Dans le *bhāṣya* il y a le commentaire qui résulte d'une telle analyse "antareṇaiva" 249.11 : le sens est : de même que dans le monde l'usage d'une dénomination par transfert s'accomplit sans prescription, de même s'accomplit-il dans le traité aussi. "Agāt..." 249.18 : substituts sèlon "iṇo gā luṅi(*gā* apparaît à la place de *iṇ* devant *luṅ*)" 2.4.45 et "ṇau gamir abodhane (*gam* apparaît à la place de *iṇ* devant *ṇi* sauf s'il y a le sens de connaissance)" 2.4.46. "Eko 'c" 249.19 : le sens est : un *ac* seul.

---

[1] Selon "anekam anyapadārthe" le *bahuvrīhi* est employé quand ses composants réfèrent à un autre objet que ceux qu'ils expriment, l'autre objet étant exprimé par un mot extérieur. Dans "ekavarṇam padam" les composants *eka* et *varṇa* réfèrent à la forme du mot consistant en un phonème. On doit montrer que le mot *pada* doit référer à un autre objet. Kaiyaṭa dit ici que cet autre objet est le sens seul. Pour lui "ekavarṇam padam" signifierait "un sens d'un seul phonème".

Mais,objectera-t-on, il y a redoublement pour un composé de plusieurs phonèmes qui a un seul *ac*; c'est donc à l'élément de plusieurs formes pour lequel le *ac* est une partie[1], que le redoublement doit s'appliquer. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "athavā" 249.19. Il donne un exemple d'usage de dénomination fondé sur une différence surimposée : "evam" 249.20. "Vyapadeśaḥ" 250.10 : la mention d'une relation fondée sur une différence. "Śāstre 'pi" 250.12 : l'idée est : la raison de laisser l'acception seconde est le fait qu'elle soit peu connue dans le monde; ce n'est pas ici le cas. "Pādaparyāyaḥ" 250.13 : mais dans "varṇasamudāyaḥ padam" il y a bien le mot *pada* (mot) comme il apparaît dans le texte. "Padādīnām" 250.14 : les mots"mot" etc. dans "un mot d'un phonème" etc. Mais, dira-t-on, comment y a-t il la qualité de mot pour le sens; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "abheda-" 250.15 : et il faut comprendre que pour le mot et le sens ce transfert d'identité de l'un à l'autre est sans commencement."Padādibhiḥ" 250.15 : les mots "mot", etc. "Prathama-" 250.16 : l'idée est : en raison de l'absence d'un fils né avant celui-là. La fonction du puîné est le plaisir que donne ce fils, etc. "Bahukṛtvo 'pi" 250.18 : par exemple Reṇukā tuée par Paraśurāma. "Tathā yā" : le sens est : maintenant enceinte. Le sens est : la dénomination de "premier" est donnée à l'enfant né avant, par rapport à celui qui est à naître. Mais, dira-t-on, celle qui a déjà enfanté, n'est pas tuéepar l'embryon qui est dans son sein, mais par l'enfant né; il est donc mauvais de présenter celle-là en contrasteavec celle qui est tuée par l'enfant qu'elle porte. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "apatyaparyāyaḥ" 251.8 : que cet enfant soit dans le ventre de la mère ou à l'extérieur, cela est autre chose. Kaiyaṭa dit la raison de l'emploi de la dénomination de "premier enfant" : "tasyā eva" 251.8. "Stryantareṣu" 251.9 : qui ont eu plusieurs enfants. "Tathāvidhasya 251.10 : le sens est : pour celui avant qui il n'y a pas eu d'autre enfant. Mais, dira-t-on, s'il n'y a eu aucune visite il est impossible de dire"c'est ma première visite"; "anetya (sans être allé)... c'est ma première visite" est incohérent; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "bahukṛtvaḥ" 251.11 : l'idée est : à "anetya" ajouter : "itaḥ pūrvam (avant cette visite-ci)". "Tathāvidhatvāt" 251.14 : le sens est : avant quoi il n'y a pas de visite.

D'autres disent[2]ce qui suit. Les mots *pada*, *ṛk*, etc. signifient l'ensemble d'une forme et d'un sens.Le sens du *bhāṣya* est simplement que le phonème, le *pada*, la *ṛc*, etc. consistant simplement en une forme sont une partie de cet ensemble. Mais le sens pur n'est pas un autre sens du mot "mot", parce qu'on ne le comprend pas comme tel, et parce qu'il s'ensuivrait qu'on ne pourrait dire "lis un hymne d'une seule stance". Et ce qu'a dit Kaiyaṭa, "il y a la dénomination "ekāc" parce que, quand on dit "pour la racine qui a un sens il y a ce *ac* unique qui est un phonème, on laisse le sens à propos du *ac* et on le prend à propos de la racine" 249.19, cela est imaginaire. Car selon l'auteur du *bhāṣya*, cela est un cas d' acception principale, n'est pas un cas d'application d'un transfert de dénomination. Si selon Kaiyaṭa le sens pur est un autre sens du mot "racine", soit, et puisque en raison de l'identité de la forme et du sens, la forme aussi est le sens, dans ce cas aussi le transfert de dénomination est sans utilité. De plus le *bahuvrīhi* "ekācaḥ" qualifie la partie de racine signifiée par "prathamasya" dans le *sūtra* "ekāco dve prathamasya". Et cette partie est dénuée de sens. Dans ce cas l'idée d'adoption ou d'abandon du sens est absurde. Un interlocuteur qui suggère cela a dit dans le *bhāṣya* : "padaṃ nāmārthaḥ (le mot est le sens)" 250.6. Mais la qualité de partie de racine pour le phonème seul est possible, comme l'a montré Kaiyaṭa 249.19. C'est pourquoi l'inapplicabilité de l'énoncé sous forme de *bahuvrīhi* "ekācaḥ" a été dite être la raison du recours au transfert de dénomination. Le sens du *bhāṣya* "atrāpy arthena" 250.6 est : parce que le sens des mots "mot", etc. comporte aussi le sens. L'intention est : la qualité de mot, celle de *ṛc*, etc. résident dans les termes forme et sens. Le sens de "padaṃ nāmārthaḥ", etc. 250.6 est : le mot est le sens aussi. "Yathā tarhi" 250.8 : de même que par la surimposition de diverses propriétés sur un fils unique, on emploie pour ce fils tous les noms "aîné",etc. à la fois, de même par la surimposition sur un phonème unique de la qualité de groupe, en raison de divers états surimposés, il y a possibilité d'user à son égard des dénominations d'élément d'un seul *ac*. Dans le deuxième et le troisième exemple la mention de la dénomination "premier" implique la mention de "dernier", parce que dans le troisième exemple on peut dire aussi "c'est ma dernière visite". A "ādyantavadbhāvaś ca śakyo 'vaktum" : ajouter : "prakārāntareṇāpi (d'une autre manière aussi)"[1]. En réalité dans de tels cas il y a la connaissance sans objet appelée *vikalpa* mentionnée dans le *Pātañjalasūtra*[2]. La surimposition est ici sans usage. On use de cette connaissance dans le traité comme dans le monde.

---

[1] Par exemple *ay*, *āy*, etc. Mais cet élément n'est pas suivi de *liṭ* cause de redoublement.

[2] "Pare tu" 1.21 se construit avec "āhuḥ" avant-dernière ligne.

(3. Proposition d'annulation du *sūtra.*)

BH.I 251-252. Et le fait d'être comme initial ou final peut ne pas être prescrit. -- Comment ?

-- "Apūrvānuttaralakṣaṇatvād ādyantayoḥ siddham ekasmin (par le fait qu'il est caractérisé comme étant sans rien d'antérieur, ni rien d'ultérieur, une opération applicable à une initiale ou à une finale s'applique à un objet seul)". (vt 6)

L'initial est caractérisé comme étant sans rien d'antérieur, le final comme étant sans rien d'ultérieur. Et cela se trouve dans un objet isolé. "Par le fait qu'il est caractérisé comme étant sans rien d'antérieur ni rien d'ultérieur", pour cette raison, les opérations prescrites pour une initiale ou une finale s'appliqueront à un objet seul aussi. Il n'est pas besoin du traitement comme initial ou final. -- Mais le Gonardīya[1] dit : "cela est vrai quand il y a autre chose".

---

[1] La formulation de l'*ādyantavadbhāva* est annulée par l'annulation qui vient d'être faite de la formulation du *vyapadeśivadbhāva*. Le développement qui suit en est une annulation d'une autre manière.

[2] *Yogasūtra* I.9 : "le *vikalpa* suit la connaissance du mot, ne correspond pas à un objet dans la réalité". Cf.trad.I 130.

P.I 251-252. Maintenant pour annuler le *sūtra* l'auteur du *vārttika* dit "apūrva-" 251.4 : bien que les mots "initial" et "final" soient employés quand des objets multiples sont présentés, cependant la simple propriété d'être sans rien d'antérieur ou sans rien d'ultérieur en est la cause d'emploi. Or cette propriété se trouve dans un objet seul aussi. Il n'est pas besoin du présent *sūtra*. Mais l'auteur du *bhāṣya* dit : "sati tv anyasmin" 252.1 : le sens est : il n'y a pas emploi des mots "initial" et "final" à propos d'initiales ou de finales qui ne seraient pas relatives à une contre-partie ultérieure ou antérieure. Donc la dénomination "initial" ou "final" n'a pas son acception principale dans un objet seul et la présente règle doit être faite. Bien que la dénomination "initial" ou "final" se réalise pour un objet seul par le transfert de dénomination en usage dans le monde, cependant la présente règle doit être entreprise pour celui qui ferait l'erreur de penser que puisque l'objet seul est une désignation seconde une opération ne doit pas s'y appliquer.

U.I 252. Kaiyaṭa glose le mot "gonardīyaḥ" : "bhāṣyakāraḥ" 252.7. "Anapekṣitapratiyoginoḥ" 252.7 : non relatives à quelque chose d'ultérieur ou d'antérieur. "Pravṛttiḥ" 252.8 : le sens est : l'emploi des mots "initial" et "final". "Tathāpi" 252.9 : le sens est : en réalité il n'y a pas de caractère second pour cette acception, parce qu'elle est enracinée dans l'usage du monde.

(4. Les buts du *sūtra* : 1. Le traitement comme initial.)

BH.I 252-253. -- Mais quels sont les buts de cette règle?

"Ādivattve prayojanaṃ pratyayañnidādyudāttatve (le but du traitement comme initial est l'application de l'aigu initial d'un suffixe et d'un thème terminé par un suffixe à indice *ñ* ou *n*)". (vt 7)

Sans le traitement comme initial, la règle "l'initiale d'un suffixe est aiguë" 3.1.3 s'appliquerait seulement à "kartávyam, taittirī́yaḥ, non à "aupagaváḥ, kāpaṭaváḥ"[2]. La règle "ñnity ādir nityam (l'initiale d'une base devant un suffixe à indice ñ ou *n* est aiguë constamment)" 6.1.197 s'appliquerait seulement à "áhicumbakāyaniḥ, ā́gniveśyaḥ", non à "gā́rgyaḥ, kṛ́tiḥ"[3].

---

[1] Le mot *gonardīya* serait une désignation de l'auteur du *bhāṣya* (voir Kaiyaṭa). Comme l'a montré Nāgeśa l'inutilité de la présente formulation de l'*ādyantavadbhāva* a déjà été établie par celle de la formulation du *vyapadeśivadbhāva*. Patañjali ne montre donc pas ici l'utilité du présent *sūtra*. Il montre que l'on ne peut pas rejeter cette utilité de la dite manière.

[2] Les suffixes sont ici távya, ī́ya (*cha*), *á* (*aṇ*).

[3] "Ā́hicumbakāyaniḥ" est formé avec *phin* selon "prācām avṛddhāt" 4.1.160, après *ahicumbaka* substitut *āyan* de *ph* par "āyan-" 7.1.2. amuissement du *a* final du thème par "yasyeti ca" 6.4.148."Ā́gniveśyaḥ" est formé avec *yañ* selon "gargādibhyo yañ" après *agniveśa*, amuissement de *a* final du thème, *vṛddhi ā* substitut de la première voyelle selon "taddhiteṣv". "Gā́rgyaḥ" est formé de même avec *yañ* après *garga*. Après l'amuissement, *gārg* comporte une seule syllabe.

"Valāder ārdhadhātukasyeṭ (un but du traitement comme initial est l'application de l'accrément *iṭ* d'un suffixe *ārdhadhātuka* commençant par *val*)". (vt 8)

L'application de l'accrément *iṭ* d'un suffixe *ārdhadhātuka* commençant par *val* est un but du traitement comme initial. Sans ce traitement la règle "ārdhadhātukasyeḍ valādeḥ (il y a l'accrément *iṭ* pour un suffixe *ārdhadhātuka* commençant par *val*)" 7.2.35 s'appliquera seulement à "kariṣyati, hariṣyati", non à "joṣiṣat, mandiṣat"[1].

"Yasmin vidhis tadāditve (un but du traitement comme initial est quand il y a application devant ce qui a pour initiale ce devant quoi une opération est prescrite)". (vt 9)

Il y a un but du traitement comme initial quand il y a application devant ce qui a pour initiale ce devant quoi une opération est prescrite. Le *vārttika* dira : "quand il y a mention d'un phonème unique, l'opération s'applique devant ce qui a pour initiale ce devant quoi elle est prescrite" (I 561.8). Si cela est accepté, sans le traitement comme initial la règle "aci śnudhātubhruvāṃ yvor iyaṅuvaṅau (*iyaṅ* et *uvaṅ* apparaissent à la place de *i* et *u* de *śnu*, d'une racine, de *bhrū*, devant un *ac* (c'est-à-dire devant un élément qui commence par un *ac*)" 6.4.77 s'appliquera seulement à "śriyaḥ, bhruvaḥ", non à "śriyau, bhruvau"[2].

"Ajādyāṭtve (un but du traitement comme initial est l'application de l'accrément *āṭ* des racines commençant par *ac*)". (vt 10)

Un but du traitement comme initial est l'application de l'accrément *āṭ* des racines à initiale *ac*. Sans ce traitement la règle "āḍ ajādīnām (il y a l'accrément *āṭ* pour les racines à initiale *ac* devant *luṅ* etc.)" 6.4.72 s'appliquera seulement à "aihiṣṭa, aikṣiṣṭa", non à "ait, adhyaiṣṭa"[3].

---

L'amuissement s'applique avant l'accent, étant prescrit ultérieurement. "Kṛtiḥ" est formé avec *ktin* selon "stryāṃ ktin" 3.3.94 après *ḍukṛñ*. Cette syllabe unique devant le suffixe doit être traitée comme initiale.

[1] Voir formation de "karisyati" p.95,n.2. Le suffixe *sya* commence par *val*. "Joṣiṣat" est formé avec *leṭ* après *júṣī* "aimer, servir", *juṣ s at* (voir p.95,n.2); *guṇa o* substitut du *u* pénultième par "puganta-"; accrément *iṭ* devant le suffixe *sip* qui comporte le seul phonème *s*; substitut *ṣ* de *s* par "iṇkoḥ, ādesapratyayayoḥ". "Mandiṣat" est formé de même sur *mádi* "louer, etc." (*maṇdate*) avec *num* selon "idito num".

[2] "Śriyaḥ" est formé avec *ṅas (as)* qui commence par un *ac*, "śriyau" avec *au* qui est un seul *ac*. *Śrī* est formé sur *śriñ* "servir" avec kvip et substitut *ī* par "vacipracchy-" vt 2147 sous 3.2.178.

[3] "Aihiṣṭa" est formé avec *luṅ* après *īha* "faire un geste"; accrément *āṭ* par "āḍ ajādīnām" *ā īh; vṛddhi ai* substitut de *ā ī* par "āṭaś ca" 6.1.90 *aih;* substitut *ta* de *luṅ*, *aih ta;* suffixe *cli*, substitut *sic*, *aih s ta;* accrément *iṭ* de *sic* par "ārdhadhātukasya" *aihista;* substitut *ṣ* de *s* par "ādeśapratyayayoḥ" *aihiṣta;* substitut *ṭ* de *t* par "ṣṭunā" *aihiṣṭa*. "Aikṣiṣṭa" est formé de même sur *īkṣa* "voir". "Ait" est formé avec *laṅ* après *iṇ* "aller"; accrément *āṭ*, *vṛddhi ai* substitut de *ā i;* substitut *tip* de *laṅ;* amuissement du *i*

P.I 252-253. "Pratyayañnidādyudāttatve" : le sens est : l'aigu initial d'un suffixe et l'aigu initial d'une base devant un suffixe à indice *ñ* ou *n*. Mais comment y a-t-il *dvandva* de deux mots de désinences différentes[1] ? A cette question on répond : pour l'aigu initial du suffixe le suffixe aussi est un domaine d'application l'accent est donc prescrit "pratyaye dans un suffixe". Ou bien l'aigu initial devant un suffixe à indice *ñ* ou *n* est en relation "ñnitaḥ" avec le dit suffixe; il n'y a donc pas de différence de désinence[2]. S'il est objecté que l'aigu initial du suffixe se réalisera pour un *ac* seul en raison de l'indice révélateur de cela qu'est l'indice *p* visant à empêcher l'aigu initial dans "ṝdor ap (*ap* apparaît après une racine terminée par ṝ, *u*, *ū*)" 3.3.57[3], l'on répond que cet indice révélateur visera le cas de *a* seulement et que l'aigu initial ne se réalisera pas par lui pour *i* ou *u*. Ou bien cet indice *p* servira à qualifier le suffixe *a* dans le *sūtra* "thātha-" 6.2 144[4]; il ne sera donc pas indice révélateur. "Gārgyaḥ" 252.6 dans cette forme l'amuissement selon "yasya" 6.4.148 se réalise d'abord parce que prescrit ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*; ensuite parce que le *ac* de la base *gārg* n'est plus initial, l'aigu initial selon "ñnity ādiḥ" 6.1.197 risque de ne pas se réaliser. Et en raison de la prohibition du traitement comme l'original lors de l'application d'une règle d'accent 1.1.58, la base ne peut avoir par lui la propriété d'avoir deux *ac*. Parce qu'une consonne est considérée comme non-présente lors de l'application d'une règle d'accent, le *ac* n'est pas même initial par rapport à un *hal*. "Kṛtiḥ" 252.6 : l'indice *n* de *ktin* servira à l'application de "tādau ca niti kṛty atau (un *gati* garde son état accentuel original devant un mot terminé par un suffixe *kṛt* à indice *n*...)" 6.2.50. Cela est dit si l'on ne prend pas en considération la formule "dans les règles d'accent les mots terminés par une septième désinence notent ce qui se termine par eux"[5]. "Joṣiṣat" 253.3 : *leṭ* dans le sens de *liṅ*. L'indice révéla-

---

de la désinence par "itaḥ". "Adhyaiṣṭa" est formé avec *luṅ* après *iṅ* "étudier" toujours joint à *adhi*; accrément *āṭ*, substitut *ai*; substitut *ta* de *luṅ*; *cli*, *sic*; substituts *ṣ* et *ṭ*.

[1] Le composé est un *tatpuruṣa* de *pratyayañnit* et de *ādyudāttatva*, son premier membre étant un *dvandva* formé de "pratyayasya" et "ñniti", donc deux mots de désinences différentes.

[2] Le *dvandva* est donc formé sur deux mots à septième ou sixième désinence : pratyaye ñniti, pratyayasya ñnitaḥ.

[3] L'indice *p* selon "anudāttau suppitau" empêche que l'initiale du suffixe soit aiguë. Si cet aigu initial ne s'appliquait pas à un *ac* seul, il ne risquerait pas de se réaliser pour *ap* et l'indice *p* serait inutile. Cet indice révèle donc qu'il risque de s'appliquer.

[4] Cet indice a une utilité dans le *sūtra* "thāthaghañktājab-" où le suffixe *a* apparu après les racines en *ṝ*, etc. doit être distingué par un indice qui lui est propre des autres suffixes *a* tels que *ghañ*, *ac*, etc.

[5] "Ñniti" noterait donc ce qui se termine par un tel suffixe, c'est-à-dire la forme *gārgya* ou le *ā* est bien initial.

teur "iṭa īṭi"[1] concernera *sic* seulement; *iṭ* ne se réalisera pas pour *sip*. "Yasmin vidhiḥ" 253.4 : il y a mention de cela comme but du traitement comme initial, parce que "svasya ca rūpasya (et cette forme même)" n'est pas reconduit[2]. "Ajādyāṭtve" 253.8 : ce but est mentionné en fonction du texte du *sūtra*. L'auteur du *vārttika* dit que *āṭ* est réalisé pour les racines à initiale *ac* par *aṭ*[3].

U.I 252-253. "Katham" 252.12 : le sens est : parce que l'on ne comprend pas que des termes de désinences différentes et qui ne sont donc pas d'égale importance, aillent ensemble. "Ikārokārayoḥ" 252.15 : dans "upādhiḥ, cikīrṣuḥ"[4]. Pour le cas où l'indice révélateur serait de portée générale, Kaiyaṭa dit "viśeṣaṇārtham vā" 252.16. "Áhicumbakāyaniḥ" 252.6 : *phin* selon "prācām avṛddhāt" après *ahicumbaka; yañ* selon "gargādibhyaḥ" après *agniveśa*. "Svaravidhau " 252.18. Mais, objectera-t-on, une consonne est regardée comme non-existante ou bien lors de l'application d'une règle dans laquelle l'accent est cité en référence[5], ou bien lorsqu'il y a risque d'application d'un accent à un *hal*[6]. Dans aucun des deux cas cette règle ne s'applique ici. A cette objection l'on répond : cela est vrai mais l'intention du *bhāṣya* est : dans le *sūtra* "ñnity ādiḥ" est notée l'initiale par rapport à une autre voyelle, puisque l'on comprend que l'objet évincé par sa mention est la voyelle finale. De plus dans "strainam" l'aigu initial ne se réaliserait pas[7]. Il n'y a donc pas de défaut. L'indice *ñ* de *yañ* doit être compris comme ayant pour fonction propre le fait de servir à la réalisation du substitut *vṛddhi*[8]. "Ktinaḥ" 252.19 : l'idée est : *ktin* n'apparaît pas après des racines de plusieurs *ac*, *ciri*, *jiri*, etc. parce qu'inexpressif alors dans l'emploi. Mais, dira-t-on, s'il y a application à ce qui se termine par la forme énoncée avec septième désinence dans la règle d'accent, il peut y avoir un *ac* initial dans l'acception principale du mot dans *gārgya*, etc.; il n'y a pas le défaut; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "sauvaryaḥ" 252.19. "Leṭ" 253.18 : *sip* selon "sib bahulam leṭi". "Iṭa īṭi" 253.18. Et il ne faut pas dire que la reconduction de "valādeḥ" 7.2.35 est sans fruit dans "yamaramanamātām" 7.2.73 et que "iṭa īṭi" ne peut être le dit indice révélateur[1]. Il ne faut pas dire cela, parce que "valādeḥ" est reconduit dans "rudādibhyaḥ" 7.2.76 et il est légitime qu'il le soit dans le *sūtra* intermédiaire. C'est pourquoi il est dit dans le *bhāṣya* "*sak* et *iṭ* sont mentionnés pour une racine d'un seul *ac*, ou bien devant *val*"[2]

---

[1] Ce *sūtra* prescrit l'amuissement de *s* après *iṭ* devant *īṭ*. Il suppose donc la réalisation de l'accrément *iṭ* pour *s*.

[2] Le mot "svam" de "svaṃ rūpam" est reconduit sous la forme "svasya" dans "yena vidhis tadantasya (ce à l'aide de quoi une prescription est faite est le nom de ce qui se termine par lui et de lui-même)". Le *vārttika* "yasmin" est sous ce *sūtra*. Si "svasya" y est reconduit, il y aura notation du phonème unique même devant quoi l'opération est prescrite, non pas seulement de ce qui commence par ce phonème. Le traitement comme initial sera inutile.

[3] C'est-à-dire qu'il annule le *sūtra* "āḍ ajādīnām", le cas des racines à initiale *ac* étant pour lui réglé par la règle générale le "luṅlaṅ-".

[4] Suffixes *ki* et *u* respectivement.

[5] C'est-à-dire où l'accent n'est pas prescrit, mais est soumis à une opération. *Paribhāṣā* 79, voir P I Ś 172.

[6] *Paribhāṣā* 80.

[7] "Straiṇam" est formé avec *nañ* après *strī* selon "strīpuṃsābhyām" 4.1.87. La voyelle n'est pas suivie de consonne ici. Si l'initialité par rapport à une consonne entrait en ligne de compte l'aigu initial ne pourrait s'appliquer.

[8] *Vṛddhi* selon "aco ñṇiti". On ne peut donc dire que si *ñ* ne cause pas l'application de l'aigu initial, il est inutile.

(4.2. Le traitement comme final.)

BH. I 253-254. Et quels sont les buts du traitement comme final ?

"Antavad dvivacanāntapragṛhyatve (un but est le traitement comme final dans l'application du nom *pragṛhya* à la finale d'une désinence de duel)". (vt 11)

Le traitement comme final dans l'application du nom *pragṛhya* à la finale d'une désinence de duel est un but. Sans ce traitement la règle "īdūded dvivacanaṃ pragṛhyam (une désinence de duel terminée par *ī*, *ū*, *e* a le nom technique *pragṛhya*)" 1.1.11 s'appliquera dans "pacete iti, pacethe iti" seulement, non dans "khaṭve iti, māle iti"[3].

"Mid aco 'ntyāt paraḥ ("mid aco 'ntyāt paraḥ" est un but du traitement comme final)". (vt 12)

"Mid aco 'ntyāt paraḥ (un élément à indice *m* est partie finale du dernier des *ac*)" 1.1.47 est un but du traitement comme final. Sans lui cette règle s'appliquera dans "kuṇḍāni, vanāni" seulement, non dans "tāni, yāni"[4].

"Aco 'ntyādi ṭi ("aco 'ntyādi ṭi" est un but du traitement comme final)". (vt 13)

"Aco 'ntyādi ṭi (ce qui commence par la dernière des voyelles a le nom technique *ṭi*)" 1.1.64 est un but du traitement comme final. Sans lui la règle "ṭita ātmanepadānāṃ ṭer e (*e* apparaît à la place de la portion *ṭi* des substituts *ātmanepada* d'un suffixe *l* porteur de l'indice *ṭ*)" 3.4.79 s'appliquera à "kurvāte, kurvāthe" seulement, non à "kurute, kurve"[1].

---

[1] L'amuissement s'appliquerait au *sic* précédé du *iṭ* prescrit par "yamarama-" pour *sic* directement. Cette prescription de *iṭ* s'appliquant à *sic* seulement, la clause "valādeḥ" est inutile.

[2] Cf V 99.1. Ce *bhāṣya* invoque la reconduction de "ekācaḥ" 7.2.10 ou de "valādeḥ" 7.2.35 dans "yamarama-".

[3] Voir I 217. Ceci est un cas particulier du vt 15.

[4] "Kuṇḍāni" est formé avec *jas* après *kuṇḍa;* substitut *śi* par "jaśśasoḥ śiḥ" 7.1.20; accrément *num* par "napuṃsakasya jhalacaḥ" 7.1.72; substitut long de la pénultième par "sarvanāmasthāne ca" 6.4.8. "Vanāni" est formé de même. "Tāni" est formé avec *jas* après *tad;* substitut *a* de *d* par "tyadādīnām" 7.2.102; substitut *a* de *a a* par "ato guṇe"; substitut *śi*, accrément *num*, substitut long de la pénultième. "Yāni" est formé de même.

"Alo 'ntyasya ("alo 'ntyasya" est un but du traitement comme final)". (vt 14)

"Alo 'ntyasya (un substitut s'applique au dernier *al* de ce qui est énoncé avec sixième désinence)" 1.1.52 est un but du traitement comme final. Sans lui la règle "ato dīrgho yañi, supi ca (une longue apparaît à la place de la finale d'une base terminée par *at* devant une désinence commençant par *yañ*)" 7.3.102 s'appliquera à "ghaṭābhyām, paṭābhyām" seulement, non à "ābhyām"[2].

"Yena vidhis tadantatve (l'application de "yena vidhis tadantasya" est un but du traitement comme final)". (vt 15)

L'application de "yena vidhis tadantasya (ce à l'aide de quoi une opération est appliquée, c'est-à-dire un déterminant, est le nom technique de ce qui se termine par lui)" 1.1.72 est un but du traitement comme final. Sans lui la règle "aco yat (*yat* apparaît après une racine finissant par *ac*)" 3.1.97 s'appliquera à "ceyam, jeyam" seulement, non à "eyam, adhyeyam"[3].

Par la règle "une opération s'applique à un objet seul comme s'il était initial ou final", les opérations ci-dessus sont réalisées dans tous les cas examinés.

P. I 253-254. "Antavat" 253.12 : cette mention vise à développer le sens compris par la seule mention "yena vidhis tadantatve (l'application de "yena vidhis tadantasya"" est un but du traitement comme final)" 254.8. "Kurute" 254.3 : il y a mention de ceci comme but du traitement comme final et non du transfert de dénomination, parce que ce dernier s'applique à un élément porteur de sens, le *a* de *ta* n'ayant pas de sens. "Ābhyām" 254.6 : il y a ici deux traitements comme final; le substitut long apparaît à la place du al final d'une base terminée par *a*[4]; c'est pourquoi il y a une mention distincte pour ce cas. "Eyam" 254.10 : forme de *iñ*; pour *iṇ* la forme est "ityam".

---

[1] "Kurvāte" est formé avec *laṭ* après *ḍukṛñ* "faire"; substitut *ātmanepada ātām* (première personne, duel) par "tiptas-"; substitut e du *ām* final par "ṭitaḥ" *kṛ āte;* suffixe *u* par "tanādikṛñbhya uḥ" 3.1.79 *kṛ u āte; guṇa a* suivi de *r* par "sārvadhātukā-" *kar u āte;* substitut *u* de *a* par "ata ut sārvadhātuke" 6.4.110 *kur u āte* substitut *v* de *u* par "iko yaṇ aci" *kurvāte*. "Kurvāthe" est formé de même avec substitut *āthām* (personne médiane, duel) de *laṭ*, "kurute avec substitut *ta* (première personne, singulier); "kurve" avec substitut *iṭ* (dernière personne, singulier).

[2] "Ghaṭābhyām" est formé avec *bhyām* après *ghaṭa*, substitut long par "supi ca". "Ābhyām" est formé de même sur *idam* avec substitut *a* de *m* par "tyadādīnām aḥ", substitut *a* de *a a* par "ato guṇe", amuissement de *id* par "hali lopaḥ" 7.2.113.

[3] "Ceyam" est formé avec *yat* après *ciñ* "ramasser" avec *guṇa e* substitut de *i* par "sārvadhātuka-". "Jeyam" est formé de même sur *ji* "vaincre", "eyam" et "adhyeyam" sur *iñ* "étudier".

[4] Pour l'application de "yena vidhis tadantasya" la base *a* doit être traitée comme finissant par *a*. Pour l'application de "alo 'ntyasya" le *a* doit être traité comme finale de la base.

U.I 253-254. "Yena vidhiḥ" 253-23 : l'idée est : car c'est par le *sūtra* "yena vidhis tadantasya" qu'il y a notation de ce qui se termine par *ī*, etc. dans "īdūded dvivacanam". "Arthavatā" 254.13 l'idée est : car c'est dans le cas d'un objet porteur de sens, que la différenciation peut être facilement faite en prenant le sens d'un côté et en le laissant d'un autre[1]. Cela est imaginaire, parce que c'est en contradiction avec ce qui a été dit auparavant : "bien que la dénomination "initial" ou "final"se réalise pour un objet seul par le transfert de dénomination en usage dans le monde, cependant la présente règle doit être entreprise pour celui qui ferait l'erreur de penser que puisque l'objet seul est une désignation seconde une opération ne doit pas s'y appliquer" 252.9. Et puisque l'auteur du *sūtra* ne connaît pas le transfert de dénomination, on peut donner cela comme exemple de traitement comme final. Et, disent les maîtres, "arthavatā" implique la propriété d'être seul,par ce que l'objet accompagné n'a généralement pas de sens[2]. Le *a* de *ta* est seul, parce qu'il n'est pas accompagné par un phonème par quoi il y aurait possibilité de lui conférer la propriété de dernier des *ac* ou d'employer à son propos le *bahuvrīhi antyādi*[3]. Autrement[4] il n'y aurait pas non plus de traitement comme final. On emploie la dénomination d'"aîné", etc. pour un fils unique, même s'il a un accompagnement de nature différente, une soeur, par exemple. Le transfert de dénomination se réalise dans l'usage du monde, même dans un tel cas. "Ityam" 254.17 : le sens est : parce qu'il y a prescription de *kyap* par "etistuśāsu-" (*kyap* apparaît après *eti*, etc...)"3.1.109.

⁂

---

[1] Cf. P. 249.19. Le transfert de dénomination est fondé sur une différenciation entre l'objet seul et sa forme.

[2] Nāgeśa a rejeté la remarque de Kaiyaṭa parce que la distinction entre *vyapadeśivadbhāva* et *adyantavadbhāva* est inutile ici. Il prend cependant le soin de justifier l'idée d'une application du *vyapadesivadbhāva* à un objet porteur d'un sens. En fait ce transfert s'applique à un objet seul. Et un objet seul est généralement porteur d'un sens. Un *a* seul sera le thème signifiant Viṣṇu, etc.Mais le *a* accompagné par d'autres phonèmes dans un mot quelconque n'a pas de sens par lui-même.

[3] Le nom *ṭi* est prescrit pour ce qui peut être qualifié par le *bahuvrīhi* "antyādi (qui commence par le dernier)". Un phonème peut être qualifié par ce *bahuvrīhi* s'il est suivi d'un autre. Le *a* de *ta* n'a pas de tel accompagnement. Il n'a pas non plus l'accompagnement d'autres *ac* dont il puisse être le dernier, le *t* dont il est précédé étant inutile pour ce qui est de lui donner cette propriété de dernier des *ac*.Privé de ces deux accompagnements il est seul.

[4] C'est-à-dire si le *t* lui était un accompagnement entrant en ligne de compte pour l'attribution de la propriété de dernier.

"Taraptamapau ghaḥ (*tarap* et *tamap* ont le nom technique gha). (sūtra 1.1.22)

(1. L'application de *gha* à *tara*.)

BH. I 245-256. "Ghasaṃjñāyāṃ nadītare pratiṣedhaḥ (dans la règle du nom technique *gha* une prohibition de l'application à *nadītara* doit être dite)". (vt 1)

Dans la règle du nom technique *gha* une prohibition de l'application à *nadītara* doit être dite : "nadyās taraḥ nadītaraḥ"[1].

-- "Ghasaṃjñāyāṃ nadītare 'pratiṣedhaḥ (dans la règle du nom technique *gha* une prohibition est inutile pour *nadītara*)". (vt 2)

"Anarthakaḥ pratiṣedho 'pratiṣedhaḥ (prohibition inutile)".
-- Comment le nom *gha* ne s'applique-t-il pas ?

-- "Tarabgrahaṇaṃ hy aupadeśikam (car il y a dans le *sūtra* mention du *tarap* qui apparaît en premiere énonciation)". (vt 3)

Il y a dans le *sūtra* mention du *tarap* qui apparaît en première énonciation. Or ce mot *tara* dans *nadītara* n'a pas la forme *tarap* en première énonciation[2]. -- Est-ce que cela doit être dit ? -- Non. -- Comment ce qui n'est pas dit sera-t-il compris ? -- Dans cette grammaire, dans toutes les mentions d'éléments pourvus d'indices, la forme est prise en considération : "quand ledit élément a la forme énoncée il y a le nom *gha*". Et il n'y a pas de présentation d'une forme de mot, s'il n'y en a pas emploi dans le monde. En considération du fait qu'il n'y a pas dans le monde emploi de formes pourvues d'indices, un autre emploi est accepté. -- Quel est-il? -- La première énonciation sous forme théorique. Et ce mot *tara* de *nadītara* n'a pas la forme *tarap* en première énonciation. Ou bien qu'il y ait le nom *gha* pour ce mot. Quel défaut y a-t-il ? -- Le substitut bref selon la règle "une brève apparaît à la place d'une finale de *nadī* devant *gha*, etc." 6.3.43 risque de se réaliser. -- Il est prescrit sous la condition "devant *gha*, etc. référant au même objet que la base"[3]. -- En ce cas quand le sens est : rivière traversée[4], le substitut bref risque de se réaliser. -- Il est prescrit sous la condition "devant *gha*, etc. féminins"[1]. Et l'on doit nécessairement comprendre ainsi. S'il est dit "devant *gha*, etc. référant au même objet que la base" le substitut bref risque de se réaliser dans "mahiṣī rūpam iva, brāhmaṇī rūpam iva"[2].

---

[1] "Nadītaraḥ" est un composé de *nadī* avec le mot *tara* formé sur *tṝ* "sauter, traverser" suivi du suffixe *ap* selon "ṛdor ap" 3.3.57. *Tarap*, comme *tamap*, est un suffixe.

[2] *Upadeśa* réfère à la forme théorique dans le corpus pāninéen d'un élément, racine, suffixe, etc. forme, qu'il a lors de la première énonciation qui en est faite quand il est présenté pour une formation de mot (voir p.129, n.1). Le suffixe est d'abord énoncé sous la forme *tarap*. Le dérivé *tara* est d'abord énoncé en ses deux composants séparés *tṝ ap*. Si le *sūtra* note ce qui est *tarap* en première énonciation, il ne notera pas *tara* qui était *tṝ ap* alors.

[3] Dans le composé de *nadī* (rivière) et *tara* (traversée) il n'y a pas référence à un seul objet. Donc même s'il y a le nom *gha*, la règle d'abrègement ne s'appliquera pas, comme elle s'applique dans "brāhmaṇitarā" qui réfère à un objet unique, la brâhmane qualifiée par le sens de "supériorité" du suffixe.

[4] *Tara* peut être pris au sens de l'objet traversé et dans un *karmadhāraya* avec *nadī* référer à la rivière comme chose traversée.

P. I 254-256. "Taraptamapau". Les maîtres disent : alors que dans la section consacrée aux suffixes qui expriment la supériorité un *sūtra* "tādī ghaḥ (les deux commençant par t ont le nom *gha*)" ou "pitau ghaḥ (les deux à indice *p* ont le nom *gha*)" pouvait être fait, la prescription de ce nom en surchargeant la présente section des noms techniques vise à indiquer que *tarap* apparaît aussi dans le sens de la base[3]. Par cela est réalisé la forme "alpāctaram" 2.2.34[4]. "Nadītaraḥ" 255.1 : *ap* après *tarati*, selon "ṝdor ap" 3.3.57. Et partout les indices, quand ils sont rappelés à la mémoire, prennent la qualité de cause d'opération; il y a donc risque de réalisation du nom *gha* pour *tara* ainsi formé. L'accompagnement d'un autre mot n'est pas partout pris comme critère de distinction du sens d'un mot[5]. En effet dans "dvistriścatur iti kṛtvo'rthe (*ḥ* ou *ṣ* apparaissent à la place du *ḥ* de *dvis*, *tris*, *catur*, dans le sens "tant de fois")" 8.3.43 la mention "kṛtvo 'rthe" est faite pour qualifier le mot *catur*[6]. Autrement par le voisinage de *dvis* et *tris* le mot *catur* au sens de "kṛtvo 'rthe" serait noté, la mention de ce sens serait inutile. "Apratiṣedhaḥ" 255.3 : dans "na pratiṣedhaḥ" l'action de prohiber est prohibée par *nañ*. L'auteur du *bhāṣya* donne le sens réel : "anarthakaḥ pratiṣedhaḥ" 255.4. "Aupadeśikam" 255.6 : *aupadeśika* signifie : qui a pour facteur déterminant l'énonciation première ou : qui est dans l'énonciation première[1]. "Yatrāsya" 255.9 : le sens est : la forme munie de l'indice. "Na caiṣaḥ" 255.11 : la forme *tarap* pour tara dérivé de *tṝ* est obtenue par déduction, n'est pas énoncée directement. "Samānādhikaraṇeṣu" 256.2 : le suffixe réfère au même objet que la base parce qu'il n'y ajoute pas de sens. "Yadā tarhi" 256.2. Mais, dira-t-on, on doit avoir en ce sens "tīrṇiḥ"[2]. En ce cas, le mot est formé sans spécification du sens : *tara* : ce qui est traversé. Ensuite il est qualifié par *nadī*. Il n'y a pas d'inconvénient. "Strīliṅgeṣu" 256.3 : le suffixe qui n'ajoute pas de sens à la base reçoit le genre de la base et est donc ici féminin. "Mahiṣī rūpam iva" 256.4 : le mot *iva* est déplacé. Le sens est donc : forme semblable à une bufflesse. Une fois le composé réalisé selon "saha supā", il y aurait le substitut bref devant *rūpa*.

---

[1] *Tara* est masculin par son suffixe *ap* selon "ghañabantaḥ" *liṅgānuśāsana* 35.

[2] Kaiyaṭa voit dans cet exemple la forme analytique d'un composé avec déplacement du terme *iva*. On devrait avoir : "mahiṣīva rūpam (forme semblable à une bufflesse)". Le composé serait formé par "saha supā" : mahiṣīrūpam. Et il y aurait risque d'abrègement de *ī* selon "gharūpa-" 6.3.43. Pour Kātyāyana seul le suffixe *tarap* est noté dans le présent *sūtra*. Patañjali accepte que le mot *tara* puisse être aussi noté et montre que cela est sans conséquence.

[3] C'est-à-dire sans ajouter de sens à la base.

[4] Ce mot signifie "qui a un petit nombre de *ac*". Le suffixe *tara* n'ajoute rien à ce sens. Il n'y a pas expression de supériorité en petitesse. Il n'y a pas d'autre terme exprimant la petitesse à quoi celui-ci pourrait être comparé.

[5] L'accompagnement de "tamap" énoncé du suffixe *taddhita tamap* dans "taraptamapau ghaḥ" ne force pas à prendre "tarap" comme référant seulement au suffixe *taddhita tarap*.

[6] *Dvis* et *tris* possèdent toujours ce sens par eux-mêmes. Il est inutile de le mentionner pour eux. *Catur* ne le possède pas si c'est le thème simple *catur*. Il le possède s'il a reçu le suffixe *suc* qui lui donne ce sens, suffixe réalisé après *catur* par "dvitricaturbhyaḥ suc" 5.4.18, amui par "saṃyogāntasya lopaḥ". La mention "kṛtvo 'rthe" qualifie donc seulement *catur* pour faire entendre que la règle s'applique à *catur suc* non à *catur* simple.

U,I 254-256. "Tarapta-". "Prakaraṇotkarṣeṇa" 254.19 : le sens est : "utkarṣeṇa" par un énoncé lourd "*prakaraṇe*" dans la section des noms techniques. "Svārthe" 254.19 : le *sūtra* dans la présente section vise à la réalisation du nom *gha* pour le suffixe *tarap* qui n'exprime pas la supérioritéaussi.Parce qu'un sens n'est pas énoncé pour lui, il apparaît sans ajouter de sens à la base. Le fruit du nom *gha* pour ce suffixe est la réalisation de *āmu* selon "kiṃettiṅavyayaghāt" 5.4.11 dans "uccaistarām", etc. au sens de "haut"[3]. "Ity āhuḥ" 254.20 : la raison de cette marque d'insatisfaction est que cela n'est pas formulé dans le *bhāṣya*. Mais, dira-t-on, ce mot *tara* n'est pas *tarap;* c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "sarvatra ca" 255.12. Mais, dira-t-on, du fait de l'accompagnement de *tamap,* c'est le suffixe *taddhita tara* qui sera noté; il n'y a pas de risque d'application à *tara* terminé par *ap*. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "sāhacaryam" 255.13. Il faut comprendre que la *paribhāṣā* "pratyayāpratyayayoḥ (quand une forme représente un suffixe et un objet non-suffixe, il y a notation du suffixe)" 110 n'est pas non plus prise en considération. "Iha" 255.13 : dans le traité. "Vastvartham" 255.17: le sens est :le sens voulu par l'auteur. L'idée est : il y a composé de *nañ* avec *pratiṣedha* dans le sens "absence de prohibition", comme dans "asaṃdehaḥ". Et ainsi il ne faut pas faire l'erreur de penser que d'après le *bhāṣya* "anarthakaḥ..." 255.4 le composé comporte l'amuissement d'un terme médian. Le sens du *bhāṣya* "tarabgrahaṇam aupadeśikam" 255.6 est : la forme *tarap* a pour facteur déterminant l'énonciation première dans le traité. Kaiyaṭa dit cela "upadeśaḥ prayojanam" 255.18 : le sens est : facteur déterminant. A cause de la saveur propre du *bhāṣya* "na caiṣa upadeśe tarapśabdaḥ"[4] Kaiyaṭa dit : "tatra vā bhavam" 255.18. Dans le *bhāṣya* "upadeśe" 255.11 ajouter : bhavaḥ (qui est dans...)". Le *bhāṣya* "sarveṣv eva sānubandhakagrahaṇeṣu" doit être compris comme visant le présent contexte[1] puisque la forme est prise en considération même lors d'une mention d'une forme simple, selon "svaṃ rūpam". "Yatrāsya" 255.9 : le sens est : là où *tara* a cette forme, là le nom *gha* se réalise. Et ainsi, doit-on comprendre, le nom *gha* se réalise dans l'énonciation première seulement. Dans la forme de l'emploi il se réalise par le traitement comme l'original. "Kālpanikam" 255.19 : le sens est : obtenu par déduction, parce que compris par l'examen du *sūtra* "ṝdor ap". "Svārthikatvāt" : parce qu'il indique le sens exprimé par la base[2]. "Samānādhikaraṇaḥ" 256.10 : le sens est : qui a même objet que la base. Et le *sāmānādhikaraṇya* est le fait de produire une connaissance d'un seul objet qualifié. "Nanu tīrṇiḥ" 256.11 : il y a le substitut *n* du *t* de *ktin* ultérieur à *ṝ* en raison de la prescription du traitement comme un suffixe *niṣṭhā* (vt.8.2.44.1). "Sāmānyena" 256.11 : le sens est : sans spécification par un objet déterminé. C'est pourquoi il y a le masculin, selon "ghañajapaḥ puṃsi".

---

[1] Suffixe *ṭhañ* selon "prayojanam" 5.1.109 ou prescrit pour la liste *adhyātma* etc. qui est un *ākṛtigaṇa* sous 4.3.60.

[2] *Ktin* après *tṝ* selon "stryām ktin" 3.3.94, substitut *i* suivi de *r* selon "ṝta id dhātoḥ" 7.1.100 *tir ti,* substitut long selon "hali ca" 7.2.77, substitut *n* de *t* par "ṝkāralvādibhyaḥ" vt 8.2.44-1, substitut *ṇ* par "raṣābhyām" 8.4.1. On doit avoir cette forme pour avoir un féminin référant au même objet que *nadī*.

[3] La mention "uccair eva" montre que le suffixe *tarām* n'ajoute pas de sens à "uccaiḥ".

[4] C'est-à-dire à cause de la tournure par le locatif "upadeśe (dans l'énonciation)".

"Mahiṣī rūpam iva" 256.4. Mais, dira-t-on, ceci est un non-composé, ou un composé. Ce n'est pas un non-composé, parce qu'il y a reconduction de "uttarapade" 6.3.1 dans "gharūpa-" 6.3.43 et il n'y a donc pas risque d'application du substitut bref, si la forme *rūpa* n'est pas membre ultérieur de composé. De plus, le mot *rūpa* signifiant "forme" il y aura dans la phrase besoin d'un complément: "une bufflesse semblable à la forme de quoi ?" Ce n'est pas non plus un composé. Car si c'est un *tatpuruṣa* d'un mot à sixième désinence selon "ṣaṣṭhī" les deux termes ne réfèrent pas à un même objet et il n'y a pas de chance de réalisation du substitut bref. Si c'est un composé *karmadhāraya* selon "viśeṣaṇam viśeṣyeṇa" il y a inversion des termes[3]. Donc l'on a ici la forme analytique d'un composé contenant une comparaison. Mais ce composé n'est pas formé par "upamānāni sāmānyavacanaiḥ (des comparants avec les mots signifiant le trait commun reçoivent le nom *samāsa*)" 2.1.55, parce que le mot *rūpa*, même s'il peut signifier le comparé, ne peut pas signifier le trait commun. Car la propriété commune est ici la grosseur de la taille, etc. Il n'est pas formé non plus par "upamitaṃ vyāghrādibhiḥ (un comparé avec *vyāghra*, etc. reçoit le nom *samāsa*)" 2.1.56, parce que le mot *rūpa* exprimant le comparé, il y aurait inversion des termes. Et si *rūpa* exprime le comparant, étant donné qu'il a besoin d' être complété par une qualification, "la forme de quoi ?", le composé ne se réalisera pas[1]. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ivaśabdaḥ" et "supsupā" 256.14. "Hrasvatvaṃ syāt" 256.15 : l'idée est : s'il y a le nom *gha* même pour des formes non-suffixes, en raison de l'accompagnement de *gha, rūpa,* etc. non-suffixes, aussi seront notés. Bien que quand il est dit "forme" il y ait un besoin d'un complément, "forme de quoi", cependant dans le composé "forme semblable à une bufflesse", le terme forme est principal et peut avoir un complément extérieur; il n'y a donc pas de défaut.

---

[1] Le fait est déjà bien établi pour toutes les mentions de formes, par la règle "svaṃ rūpam". Patañjali rappelle donc la chose générale pour le cas particulier présent. Il ne fait pas ici la proposition générale de notation de la forme.

[2] La fonction d'indication est celle par laquelle une forme qui n'a pas de sens par elle-même, indique que celle à laquelle elle est jointe exprime tel sens. Le suffixe *svārthika* indique que la base à laquelle il s'attache exprime son sens propre.

[3] Le mot "viśeṣaṇam" étant dans la règle énoncé avec la première désinence, c'est le qualifiant qui doit occuper la première place. Si la bufflesse est qualifiée par la ressemblance avec une forme, le mot *rūpa* doit être le membre antérieur.

"

" "

"Bahugaṇavatuḍati saṃkhyā (*bahu, gaṇa,* les mots terminés par *vatu, ḍati* ont le nom technique *saṃkhyā*)". (*sūtra* 1.1.23)

(1. Proposition d'adjonction d'une mention des noms de nombre.)

BH. I 256-258. "Saṃkhyāsaṃjñāyāṃ saṃkhyāgrahaṇam (dans la règle du nom technique *saṃkhyā,* mention des noms de nombre comme porteurs du nom, doit être faite)". (vt 1)

Dans la règle du nom technique *saṃkhyā,* mention des noms de nombre comme porteurs du nom doit être faite : "*bahu, gaṇa,* les mots terminés par *vatu, ḍati* ont le nom *saṃkhyā*"; "et les noms de nombre aussi ont le nom *saṃkhyā*", faut-il ajouter. -- Dans quel but ?

"Saṃkhyāsaṃpratyayārtham (pour qu'il y ait compréhension des noms de nombre comme *saṃkhyā*)". (vt 2)

Pour qu'il y ait compréhension comme *saṃkhyā* des noms de nombre *eka,* etc. dans les mentions du nom *saṃkhyā.* -- Mais, en vérité, les noms de nombre *eka,* etc. sont connus dans le monde comme "saṃkhyā (nombre)". Par là il y aura d'eux compréhension comme *saṃkhyā* dans les mentions de ce nom. -- Même ainsi ladite mention des noms de nombre doit être faite.

Itarathā hy asaṃpratyayo 'kṛtrimatvād yathā loke (car, autrement, il y en a non-compréhension du fait du caractère non artificiel du nom pour eux comme il en est dans le monde)". (vt 3)

Car, si la mention des noms de nombre n'est pas faite, il n'y aura pas compréhension des noms de nombre *eka,* etc. comme *saṃkhyā* -- Pour quelle raison ? -- "Akṛtrimatvāt" : pour *bahu,* etc. le nom est artificiel. D'entre l'artificiel et le non-artificiel, il y a compréhension d'une opération comme s'appliquant à l'artificiel. "Yathā loke" : par exemple, dans le monde, quand il est dit "gopālakam ānaya (amène Gopālaka), kaṭajakam ānaya (amène Kaṭajaka)", celui qui a un tel nom est amené, non quelqu'un qui garde les vaches ou quelqu'un qui est né sur la paille. -- Si d'entre l'artificiel et le non-artificiel, il y a compréhension d'application à l'artificiel, cela risquera de s'appliquer dans "nadīpaurṇamāsyāgrahāyaṇībhyaḥ (*ṭac* apparaît optionnellement après un *avyayībhāva* finissant par *nadī, paurṇamāsī, āgrahāyaṇī)*" 5.4.110[1]. -- Cela ne se réalisera pas de par le pouvoir de la mention des thèmes *nadī paurṇamāsī, āgrahāyaṇī* inutile si ces thèmes sont déjà notés par "nadī". -- S'il en est ainsi, le suffixe *ṭac* risque de se réaliser après des noms de rivières particulières "gaṅgā, yamunā". -- En ce cas, une démarche du maître révèle qu'il n'y a pas le suffixe après les noms de rivière. C'est le fait qu'il lit le mot *vipāś* dans la liste *śarat* etc.[2]. -- En ce cas l'application au seul mot *nadī* risque de se réaliser dans "nadībhiś ca (un *saṃkhyā* avec des noms de rivière a les noms *samāsa, avyayībhāva*)" 2.1.20. -- Elle ne se réalisera pas du fait de l'énoncé avec désinence de pluriel. -- En ce cas la règle de notation de la forme propre[3] risque de s'appliquer. -- Elle ne s'appliquera pas du fait même de l'énoncé avec désinence de pluriel. Ainsi cette règle d'application à l'artificiel n'est pas non-utilisée et n'entraine aucun défaut.

---

[1] Si le mot *rūpa* est comparant il qualifiera l'autre terme *mahiṣī.* En tant que qualifiant, terme subordonné dans le composé, il ne peut se construire avec un autre mot que *mahiṣī* extérieur au composé. Pour entrer dans le composé il faut que son sens n'ait plus de besoin d'autre complément. C'est à cette condition qu'il y aura le *sāmarthya* requis par "samarthaḥ padavidhiḥ".

"Uttarārthaṃ ca (la mention des noms de nombre comme porteurs du nom *saṃkhyā* doit être faite pour le *sūtra* suivant aussi)".(vt 4)

La mention des noms de nombre comme porteurs du nom *saṃkhyā* doit être faite pour le *sūtra* suivant aussi, de sorte que par "ṣṇāntā ṣaṭ (les éléments terminés par *ṣ* ou *n* ont le nom *ṣaṭ*)" 1.1.24 il y ait le nom technique *ṣaṭ* pour un nom de nombre terminé par *ṣ* ou *n*, non dans "pāmānaḥ, vipruṣaḥ"[4].

---

[1] *Nadī* est le nom technique artificiel des féminins en *ī* et *ū* selon "yū stryākhyau" 1.4.3. C'est aussi le mot *nadī*, désignation non artificielle. Cette règle fera que seront notés, à tort, tous les féminins en *ī, ū*.

[2] Le *sūtra* "avyayībhāve śaratprabhṛtibhyaḥ" 5.4.107 prescrit le suffixe *ṭac* après les mots de cette liste, dans un *avyayībhāva*. La mention de *vipāś* dans cette liste serait inutile, si *ṭac* était déjà réalisé par l'autre *sūtra* "nadī-" après ce nom de rivière.

[3] *Sūtra* "svaṃ rūpaṃ śabdasyāśabdasaṃjñā (la forme propre du mot est notée par l'énoncé du mot, sauf dans le cas d'un nom technique de la grammaire)". 1.1.68.

[4] Le mot "saṃkhyā" énoncé du nom technique dans le présent *sūtra* ne peut être reconduit utilement dans le *sūtra* suivant, parce qu'il signifie ici sa forme propre. En l'absence de reconduction on comprendra "ṣṇāntā ṣaṭ" comme signifiant : "des éléments terminés par *ṣ* ou *n* ont le nom *ṣaṭ*". Ce nom pourra s'appliquer à *pāman, vipruṣ*. Et le suffixe *jas* apparaissant après ces deux bases risque d'être amui par "ṣaḍbhyo luk" 7.1.22. Pour empêcher cela il faut mentionner dans le présent *sūtra* les noms de nombre comme porteurs du nom *saṃkhyā*. Cette mention formera un second énoncé "saṃkhyā" qui signifiera les noms de nombre et dont la reconduction sera utile dans le *sūtra* suivant, lui donnant le sens : "les noms de nombre terminés par *ṣ* ou *n* ont le nom *ṣaṭ*".

P.I 257-258. "Bahugaṇavatuḍati". "Saṃkhyāsaṃpratyayārtham" 257.1 : le sens est : pour la compréhension dans les mentions "saṃkhyā" des noms de nombre, *eka*, etc. "Nanu ca" 257.3 : de même que le sens de l'usage courant est noté par les énoncés "paśau" 3.2.25, "apatyam" 4.1.92, "devatā" 4.2.24, de même les noms de nombre *eka*, etc. seront notés par un énoncé "saṃkhyā". "Kṛtrimākṛtrimayoḥ" 257.7 : ceci est une règle. Quand le mot qui a le pouvoir d'exprimer tous les sens est limité à l'emploi dans un sens particulier, il donne connaissance de ce sens seulement, non d'autres[1]. "Nadīpaurṇamāsī-" 257.11 : en raison de la prescription du nom *nadī* "yū stryākhyau (des formes terminées par *ī* ou ū de genre féminin ont le nom *nadī*)" 1.4.3, il risque d'y avoir notation du nom technique, non de la forme *nadī*, en raison de la prohibition "aśabdasaṃjñā (la forme n'est pas notée par un nom technique de mot)" dans 1.1.68. "Paurṇamāsī" 258.1 : s'il est objecté que la mention "paurṇamāsyāgrahāyaṇī-" visera à faire une limitation de l'application de *ṭac* dans le domaine des *nadī* terminées par *ī*[2], on répond que même s'il en était ainsi on aurait dû dire "ūpaurṇamāsyāgrahāyaṇībhyaḥ"; la mention de *ū* noterait une forme terminée par *ū* qui a le nom *nadī* en raison de l'accompagnement des mots *paurṇamāsī* et *āgrahāyaṇī*. "Tadviśeṣebhyaḥ" 258.2 : la Gaṅgā, etc. "Yad ayam" 258.3 : s'il est objecté que la lecture de *vipāś* vise à ce qu'il y ait *ṭac* de façon constante[3], on répond que l'option est une division du domaine d'application de la règle[4] et que *ṭac* s'appliquera de façon constante au mot *vipāś*; il n'y a donc pas de défaut. "Bahuvacana-" 258.4 : autrement un énoncé au singulier devrait être fait comme dans "āṇ nadyāḥ (après un thème *nadī* les désinences à indice *ṅ* ont l'accrément *āṭ*)" 7.3.112. "Na cedam akṛtam" 258.6 : le sens est : non pris en considération. "Uttarārthaṃ ca" 258.8 : le mot *saṃkhyā* mentionné dans le présent *sūtra* a pour sens sa forme propre; dans le *sūtra* suivant l'on a besoin d'une mention du porteur du nom.

U.I 257-258. "Bahugaṇa-". Puisque la compréhension de *eka*, etc. comme noms de nombre est réalisée par l'usage courant, l'auteur du *bhāṣya* dit "ekādikāyāḥ" 257.2. Dans le *vārttika* "saṃkhyāsaṃpratyaya-" 257.1 signifie : compréhension comme *saṃkhyā*[5]. On doit comprendre que "ekādikāyāḥ saṃkhyāyāḥ saṃkhyāpradeśeṣu" est une glose complétant l'énoncé du *vārttika*. Le sens du *bhāṣya* "saṃkhyety eṣaḥ" 257.2 est : identique au mot *saṃkhyā*. Ceci en vertu du *yogasūtra* de

---

[1] Voir trad. I 358.

[2] Par cette limitation *ṭac* s'appliquerait seulement là où il y a *paurṇamāsī* et *āgrahāyaṇī*, non là où il y a d'autres mots terminés par *ī*.

[3] La règle "nadīpaurṇa-" 5.4.110 reçoit la reconduction de "anyatarasyām" 5.4.109 et est donc optionnelle. La règle "avyayībhāve śarat-" 5.4.107 est d'application constante.

[4] C'est-à-dire que la règle s'applique à une partie du domaine, non à l'autre. On interprètera qu'elle s'applique au mot *vipāś*.

[5] Dans "saṃkhyāsaṃpratyaya-" est énoncée la forme du nom. La forme du nom *saṃkhyā* est prédiquée pour le nom de nombre, *eka*, etc. Le nom est traité comme identique à l'objet nommé. Ainsi par la mention du nom, on aura connaissance de l'objet.

Patañjali "il y a indistinction du mot, du sens et de la connaissance, du fait de leur surimposition les uns sur les autres..."3.7. Nous avons développé cela dans un commentaire sur le *Pātañjalasūtra*[1]. Il en est ainsi dans "Nārada ity abodhi (il comprit "Nārada")[2]. Et ainsi il ne s'ensuit pas que "nārada iti" soit objet.de l'action de connaître[3]. Si le sens était "connaissance née du mot saṃkhyā"[4] ou "connaissance ayant pour forme "saṃkhyā" il y aurait, doit-on-comcomprendre, impossibilité de construire le démonstratif "eṣaḥ" et inutilité de le mentionner. "Saṃkhyā grahiṣyate" 257.14 : l'idée est: le présent *sūtra* servira à inclure de nouveaux objets, *bahu*, etc. dans l'acception du nom *saṃkhyā*. "Nyāyo 'yam" 257.16 : l'utilité de cette règle apparaît pour les noms *abhyāsa*, *āmreḍita*, etc. "Niyamyate" 257.17 : il est imaginaire que le présent *sūtra* soit limitatif, même si tout mot fait entendre tout sens, parce que c'est dans l'usage du monde que le mot est appris comme ayant un pouvoir d'expression seulement d'un sens particulier et n'est pas appris comme ayant pouvoir d'exprimer les autres, puisque le présent *sūtra* vise à inclure de nouveaux termes dans l'acception du nom et à faire apprendre un pouvoir d'expression non encore connu. La raison de l'application de la règle est le contexte; cela sera clair dans le *bhāṣya* (I 259. 2sq). "Niyamārtham" 258.11 : et la limitation sera de portée générale, ne s'appliquera pas seulement aux noms de temps; par ce commentaire, il n'y aura pas de défaut dans le cas des *avyayībhāva* terminés par *gaurī*, etc.[5]. Mais, dira-t-on, *ṭac* se réalisera après des thèmes terminés par *ū* qui n'ont pas le nom *nadī* , *khalapū* (celui qui lave l'aire de battage), etc.; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ūkāragrahaṇena" 258.12. En réalité il vaut mieux considérer que le mot *nadī* révèle la non-application de la règle d'application à l'artificiel, plutôt que de voir une limitation chargée de vices[6]. Dans le *bhāṣya* l'objection "tadviśeṣebhyas tarhi" 258.2 est faite incidemment. Kaiyaṭa la commente : "gaṅgādibhyaḥ" 258.14 : on dit que les exemples sont : ápagaṅgam, páriyamunam". S'il y a *ṭac* il y a aigu final[1]; s'il n'y a pas *ṭac* il y a l'accent original du membre antérieur selon "paripratyupāpā varjyamānāhorātrāvayaveṣu" 6.2.33. "Nityārthaḥ" 258.14 : l'idée est : parce qu'il y a reconduction de "anyatarasyām" 5.4.109 dans "nadīpaurṇamāsī-" 5.4.110. "Vyavasthita-" 258.14 : la preuve qu'il y a une telle option est ce *bhāṣya* même qui fait de la lecture de *vipāś* le dit indice révélateur. Certains, en vertu de ce présent *bhāṣya* annulent la reconduction de "anyatarasyām" dans "nadī-". "Bahuvacananirdeśād eva" 258.5 : le sens est : à cause de la prohibition "aśabdasaṃjñā"[2]. Cet énoncé même au pluriel est une raison d'annuler la prohibition "aśabdasaṃjñā". Ainsi il est rejeté qu'en vertu de cette prohibition il est difficile d'obtenir la notation de la forme dans "nadīpaurṇamāsī", etc. Cette prohibition ne s'applique pas à "nadī-" par le principe de la conformité à l'objet de la règle, en raison de l'annulation[3], et par la force de la mention de *paurṇamāsī*, etc. Dans "nadibhiś ca" en fonction de l'objet de la règle il y a notation du sens du mot *nadī*, non de la forme; il y a ainsi notation des noms de rivière. Ceci oriente la discussion. Mais, dira-t-on, puisque "krtrimākṛtrimayoḥ" est une règle logique[4] "akṛtam (non créé)" est impropre c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "anāśritam" 258.17. "Svarūpa-" 258.18 : l'idée est : et il n'y a pas ainsi impossibilité pour *bahu*, etc.de référer au même objet que *saṃkhyā;* cela est possible par une surimposition d'identité au mot et au sens[5]. "Saṃjñinirdeśena" 258.18 : le sens est : il est besoin d'un énoncé du mot *saṃkhyā* qui fasse entendre le mot *pañcan*, etc. sens du mot *saṃkhyā*.

---

[1] Cf. Yogadarśanam, 3.17,p.67-69.

[2] *Śiśupālavadha* 1.3. Kṛṣṇa voit Nārada descendre du ciel.Il voit d'abord une forme brillante, puis quand elle se rapproche, il reconnaît un corps, puis en reconnaît le sexe, puis reconnaît le sage. La dernière connaissance est signifiée par Māgha par l'expression "nārada iti", c'est-à-dire par l'expression du nom, comme le montre l'emploi de *iti*. Le nom est ici mentionné pour son porteur et il est mis en apposition au mot "abodhi" qui exprime la connaissance. Il y a donc identification du nom, de l'objet et de la connaisaance.

[3] Le mot, le sens et la connaissance sont des propriétés de l'esprit et en tant que telles se confondent. L'expression "nārada iti" n'exprime donc pas l'objet du verbe "abodhi" mais qualifie ce verbe par une relation d'identité. "Amuṃ nārada ity abodhi" signifie que l'objet qui descendait du ciel fut l'objet d'une connaissance identique au nom Nārada.

[4] Cf.*Ratnaprakāśa*, MPV II 104.

[5] Si la limitation porte sur les noms de mois en *ī* seulement, *ṭac* se réalisera pour un thème *nadī* ayant un autre sens,*gaurī*, etc. Il est indésirable dans ce cas. On comprendra donc la limitation comme étant:*ṭac* apparaît seulement après *paurṇamāsī*, etc.non après d'autres thèmes *nadī* en *ī*.

[6] Voir trad. I 487.

(2. L'inutilité de la mention des noms de nombre.)

BH. I 259. -- D'abord il n'est pas besoin de mention des noms de nombre en raison d'un but dans le présent *sūtra*.-- Mais en vérité, il a été dit : "autrement, il y a non-compréhension de l'application des noms de nombre comme *saṃkhyā* du fait du caractère non artificiel du nom pour eux, comme il en est dans le monde". -- Il n'y a pas ce défaut.Il y a dans le monde compréhension de l'application à l'artificiel, d'entre l'artificiel et le non-artificiel, en vertu du sens ou des circonstances. Ou bien le but de la phrase prononcée n'est possible que par la personne qui porte ce nom. Ou bien il est déjà entendu que telle chose doit être faite par la personne qui porte ce nom. Et il y a cette compréhension en vertu du sens ou du contexte seulement. Car, assurément, si vous dîtes à un villageois qui vient d'arriver, dont les pieds sont encore poussiéreux, qui ne sait pas de quoi il s'agit "gopālakam ānaya, kaṭajakam ānaya", pour lui il y a les deux procès, application à l'artificiel et au non-artificiel; ou plutôt il ira chercher quelqu'un qui a un bâton à la main[1]. -- De même que dans le monde il y a compréhension de l'application à l'artificiel, d'entre l'artificiel et le non-artificiel, en vertu du sens ou du contexte, de même risque-t-il d'en être ainsi dans le cas présent aussi. L'on sait que ce nom est déjà attribué à *bahu*, etc.[2].

---

[1] Selon "citaḥ" 6.1.163.

[2] *Nadī* est un nom de mot en ce qu'il réfère ici aux noms de rivières, Gaṅgā, Yamunā, etc.

[3] Lire "pratyākhyānena sāmarthyena" (Cf. NSP, etc.)

[4] C'est-à-dire un principe établi d'avance, non un enseignement créé par l'auteur de la grammaire.

[5] Par la prescription de *saṃkhyā* comme nom, la forme *saṃkhyā* est tenue pour identique à l'objet *bahu*, etc. Les énoncés de ces deux formes peuvent donc référer au même objet.

P. I 259. "Ihārthena" 259.1 : il n'y a pas répétition parce qu'il y a relation de général à particulier entre "arthaḥ" et "ihārthena (dont le but est dans le présent *sūtra*)". "Ātaś ca" 259.4 signifie : *itaś ca*. L'*artha* (sens) 259.2 est la capacité de l'expression : par exemple quand il est dit : "gopālakam ānaya māṇavakam adhyāpayiṣyati (amène Gopālaka, il fera réciter le garçon)" il y a notation de la personne appelée ainsi, parce qu'un gardien de troupeaux ne peut faire réciter. Le *prakaraṇa* est ce qui est déjà entrepris : par exemple dans le cadre du repas, s'il est dit "saindhavam ānaya" on comprend le sel, dans le cadre d'un voyage on comprend le cheval. "Grāmyam" 259.4 : incapable de deviner. "Pāṃśulapādam" 259.4 : qui est arrivé depuis peu; c'est pourquoi il ne sait pas de quoi il s'agit. "Ubhayagatiḥ" 259.5 : le sens est : il a le doute : est-ce que le nom de quelqu'un a été prononcé, ou bien veut-on parler d'un gardien de troupeaux ? "Sādhīyo vā" 259.6 : il pense : quelqu'un que je connais est demandé; or je ne connais personne de ce nom. Et dans l'usage du monde, le mot *gopālaka* limité à la désignation d'un porteur de ce nom évince toute autre personne, mais n'élimine pas le sens étymologique, parce que la limitation s'applique à ce qui est de même espèce. "Evam ihāpi" 259.8 : l'idée est : *bahu* etc. sont déjà connus comme *saṃkhyā*.

U. I 259. "Sāmānya-" 259.9 : le sens est : par rapport à l'idée générale signifiée par le mot "arthaḥ", le sens "dont le but est dans le présent *sūtra*" est particulier. Dans le *bhāṣya* "arthāt.. 259.2 : l'idée est : ce n'est pas le caractère artificiel qui est cause de la notation de l'artificiel dans l'usage courant, c'est autre chose. L'*artha* est la capacité. L'auteur du *bhāṣya* le montre dans "artho vāsya" 259.3 : le sens est : "asya" pour cette phrase il y a "arthaḥ" un but, l'action de faire réciter, etc. par la personne ainsi appelée; il y a capacité seulement de cette personne relativement au but. "Prakṛtaṃ vā" 259.3 : le but est "prakṛtam" dans l'esprit : "cela doit être fait par celui qui porte ce nom". Le sens est : parce que le nom est déjà dans l'esprit. Cela implique les autres critères de limitation d'expression du sens. Bien qu'il soit possible d'appliquer à ce cas le principe que l'acception conventionnelle élimine le sens étymologique, cependant cela est dit en pensant au principe que même le sens étymologique, s'il est accompagné des critères de contexte, etc., prévaut sur l'acception conventionnelle. Après avoir mentionné la concomitance de présence de la notation de l'artificiel et de sa cause, le sens, le contexte etc. pour montrer la concomitance d'absence, l'auteur du *bhāṣya* dit "ātaś ca" 259.4. En pensant que "ubhayagatiḥ" 259.5 signifie une connaissance de deux objets, comportant un doute sur l'intention, Kaiyaṭa dit "kiṃ saṃjñeyam" 259.13 : le sens est : il a un doute sur l'intention de l'auteur de la phrase. Mais, dira-t-on, puisque l'acception conventionnelle élimine le sens étymologique, comment y a-t-il doute ? A cela on répond : non, parce que l'idée est que seul le sens conventionnel déjà bien connu pour un individu élimine le sens étymologique. Suggérant cela l'auteur du *bhāṣya* dit : "sādhīyaḥ" 259.6 : ce mot qui signifie "bien" est un qualifiant du verbe ou un invariant. "Yaṣṭihastaṃ gamiṣyati" 259.6 : le sens est : il comprendra que l'intention de l'auteur de la phrase a pour objet un gardien de troupeaux. Mais, dira-t-on, la création d'un nom visant une limitation de notation de sens, la compréhension du sens étymologique chez l'auditeur est une erreur; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "evaṃ manyate" 259.15. "Loke" 259.15 : Kaiyaṭa dit cela à sa manière[1]. "Atra" 259.18 : dans le traité. "Prakṛtāḥ" 259.18 : présents à l'esprit. Par là il est dit qu'il y a dans ce cas aussi le critère du *prakaraṇa* qui est la présence dans l'esprit.

---

[1] C'est-à-dire quelqu'un qu'il aura identifié comme gardien de troupeaux à cause du bâton.

[2] Dans ce contexte l'on comprendrait donc qu'il y a application à l'artificiel.

BH.I 260. -- Il n'en est pas dans la grammaire, comme il en est dans le monde. Au contraire il y a les deux procès dans la grammaire. Dans d'autres règles aussi, non nécessairement dans celle-ci seulement. Par exemple, le nom technique *karman* selon "kartur īpsitatamaṃ karma (ce que l'agent désire le plus obtenir par l'action a le nom technique *karma*)" 1.4.49 est artificiel. Dans les mentions du nom *karman* les deux procès se réalisent. Dans "karmaṇi dvitīyā (la deuxième désinence, apparaît au sens de *karman*)" 2.3.2 il y a notation de l'artificiel. Dans "kartari karmavyatihāre (les substituts *ātmanepada* apparaissent après une racine au sens de l'agent quand il y a échange d'action)" 1.3.14 il y a notation du non-artificiel. Et le nom technique *karaṇa* selon "sādhakatamaṃ karaṇam (le principal aide dans la réalisation de l'action a le nom technique *karaṇa*)" 1.4.42 est artificiel. Dans les mentions du nom *karaṇa* les deux procès se réalisent. Dans "kartṛkaraṇayos tṛtīyā (la troisième désinence apparaît au sens de l'agent ou de *karaṇa*)" 2.3.18 il y a notation de l'artificiel. Dans "śabdavairakalahābhrakaṇvameghebhyaḥ karaṇe (*kyaṅ* apparaît après ces bases prises comme objet, au sens de "faire")" 3.1.17 il y a notation du non-artificiel. Et le nom technique *adhikaraṇa* selon "ādhāro 'dhikaraṇam (le support de l'action par l'intermédiaire de l'agent ou de l'objet, a le nom technique *adhikaraṇa*)" 1.4.45 est artificiel. Dans les mentions du nom *adhikaraṇa* les deux procès se réalisent. Dans "saptamy adhikaraṇe ca (la septième désinence apparaît dans le sens d'*adhikaraṇa*)" 2.3.36 il y a notation de l'artificiel. Dans "vipratiṣiddhaṃ cānadhikaraṇavāci (un *dvandva* de mots contraires qui ne signifient pas des substances, est comme singulier optionnellement)" 2.4.13 il y a notation du non-artificiel.

---

[1] Cf.I 257-16. Nāgeśa a déjà critiqué cela en disant que la prescription d'un nom technique enseigne un sens non encore connu, n'est donc pas une limitation (257.27).

P.I 260. "Na yathā loke" 260.1 : le mot *saṃkhyā* est affecté comme nom technique pour faire comprendre les mots *bahu*, etc., non pour éliminer *eka*, etc., puisque la création d'un nom technique vise à la compréhension d'un surplus de sens dans la mention dans les règles opératoires. "Karmaṇi dvitīyā" 260.3 : la deuxième désinence est prescrite après une forme terminée par *ṅī* ou *āp*, après un *prātipadika* pour exprimer le *karman*, s'il ne l'est pas déjà, et un nombre. Or il ne peut y avoir de nombre pour une action. Il y a donc par la force des choses notation de la rection de l'action, l'objet. Mais dans "kartari karmavyatihāre" la racine exprime l'action seulement; il y a donc notation de l'action par le mot *karman*. "Kaṇvameghebhyaḥ karaṇe" 260.7 : le nom *dhātu* est prescrit pour ces bases terminées par *kyaṅ*, pour la production de *tavya*, etc. Et *tavya*, etc. apparaissent après une racine qui exprime l'action, pour exprimer une rection avec l'action. De par la force de cela il y a notation de l'action par "karaṇe". "Vipratiṣiddham" 260.10 : les composants d'un *dvandva* n'exprimant pas une rection, l'*adhikaraṇa* est ici compris comme signifiant "substance".

U.I 260. "Saṃjñātvena viniyuktaḥ" 260.11 : le sens est : dont un pouvoir d'expression inconnu est enseigné. C'est pourquoi le présent *sūtra* ne vise pas à faire une limitation. Kaiyaṭa dit cela : "na tu" 260.11 : de la même façon il est indiqué qu'aucune prescription de nom technique ne vise à faire une limitation. "Iha" 260.12 : dans une mention du nom *saṃkhyā* dans une règle opératoire; "iha" se construit avec "adhikārtha-". Dans le *bhāṣya* "na yathā..." 260.1 : d'autres maîtres disent : le sens du *bhāṣya* est qu'il y a les deux procès, notation de l'artificiel ou du non-artificiel, parce qu'on ne tient pas compte des critères de contexte, etc. s'ils sont inapplicables à l'intention de l'auteur du *sūtra*, intention qui nous est connue par une lignée ininterrompue de commentateurs. "Karmaṇi saṃkhyāyām" 260.13 : le sens est : pour exprimer le nombre appartenant à l'objet. "Na ca" 260.14 : l'idée est : parce que l'action n'est pas une substance, il y a impropriété pour elle du genre etc. qui sont des propriétés de la substance. L'intention est : bien qu'il y ait le nombre un pour l'action, en vertu du *bhāṣya* sous le *sūtra* "praśaṃsāyām rūpap" 5.3.66 (IV 219.2), il n'y a pas les nombres deux, etc. Le *kāraka* est une substance qui possède une rection avec l'action. Certains disent : le sens de "sākṣāt kriyāyām" 260.15 est : exprime l'action, mais non la rection d'objet. Autrement l'utilité du mot "sākṣāt" serait imaginaire. Car il n'y a pas par la racine expression de rections par intermédiaires, en évinçant laquelle ce mot *sākṣāt* aurait son but accompli. "Dhātusaṃjñā" 260.16: il y a le nom *dhātu* pour la forme terminée par *kyaṅ* selon "sanādyantāḥ (les formes terminées par *san*, etc. ont le nom *dhātu*)" 3.1.32. Construire : "sādhane" pour exprimer une rection, *tavya*, etc., donc après la forme exprimant l'action requise par la rection, apparaissent.

BH.I 261. Ou bien, le présent *sūtra* n'est pas la création d'un nom technique, c'est la prescription d'un transfert : "*bahu*, *gaṇa*, les mots finissant par *vatu*, *ḍati* sont comme les noms de nombre". -- En ce cas un énoncé du suffixe *vati* après "saṃkhyā" doit être fait. Car sans *vati* on ne comprend pas qu'il y a transfert.

-- Même sans *vati* on comprend qu'il y a transfert. Par exemple, il y a un Brahmadatta. Et l'on dit "Brahmadatta" d'un autre. Nous comprenons que cet autre est comme Brahmadatta. De même dans le cas présent, on dit "noms de nombre" de mots qui n'en sont pas; l'on comprend "comme des noms de nombre".

Ou bien une démarche du maître révèle que dans les mentions du nom *saṃkhyā* il y a compréhension comme *saṃkhyā* des noms de nombre *eka*, etc. C'est le fait qu'il enseigne une prohibition de *kan* pour une *saṃkhyā* terminée par *ti* ou *śat* : "saṃkhyāyā atiśadantāyāḥ kan (*kan* apparaît après une *saṃkhyā* non terminée par *ti* ou *śat*)"5.1.22. -- En considération de quoi cette mention révélatrice est-elle faite? -- Il n'y a pas de *saṃkhyā* artificielle terminée par *ti* ou *śat*. -- Mais, en vérité, il y a les mots en *ḍati*. -- En ce cas la mention révélatrice est l'enseignement de la prohibition pour une *saṃkhyā* terminée par *śat*. Et c'est aussi l'enseignement de la prohibition pour une *saṃkhyā* terminée par *ti*. -- Mais, en vérité, il a été dit que cela visera le cas des mots en *ḍati*. -- Par la *paribhāṣā* 15 "quand il y a mention d'une forme ayant un sens, il n'y a pas notation de la même forme dénuée de sens", il y a notation de la forme *ti* qui a un sens; et la forme *ti* de *ḍati* n'a pas de sens.

P.I 261. "Tadvadatideśo 'yam" 261.1 : le sens est : c'est un transfert de l'opération fondée sur un nom de nombre. Si un nom technique était ici prescrit, un nom d'une seule syllabe aurait été fait, comme *ṭi*, *ghu*, *bha*, etc. Donc le mot *saṃkhyā* exprimant le sens qu'il a dans l'usage du monde, mentionné dans ce *sūtra*, fait entendre que le présent *sūtra* vise un transfert. "Athavā" 261.6 : le sens est : on infère de l'indice révélateur que *eka*, etc. en raison de la création d'un nom technique lourd ne sont pas laissés par le mot *saṃkhyā* dans les règles opératoires. "Arthavataḥ" 261.11.Mais dira-t-on, cette *paribhāṣā* s'applique quand il y a possibilité des deux. L'on a ici la *saṃkhyā* artificielle terminée par *ḍati*; et donc seulement le *ti* de *ḍati* qui n'a pas de sens. La prohibition s'appliquera à ce seul cas du *ti* de *ḍati*. Elle ne sera pas révélatrice. Il n'y a pas ce défaut parce que dans le moment de l'énonciation de "atisadantayah" l'on comprend qu'il y a notation de la forme *ti* porteuse d'un sens. La prohibition est donc bien révélatrice.

U.I 261. Après un argument relatif à tous les noms techniques, l'auteur du *bhāṣya* donne pour le cas présent d'autres arguments: "athavā" 261.1. Pour montrer que l'objet de la parole "Brahmadattaḥ" 261.4 n'est pas Brahmadatta, l'auteur du *bhāsya* présente l'individu Brahmadatta : "eṣa brahmadattaḥ" 261.3 : "Asaṃkhyāṃ saṃkhyety āha" 261.4 : l'idée est : le nombre est la cause d'une délimitation d'un domaine défini et ainsi le caractère nombreux signifié par *bahu*,etc. n'est pas un nombre. Le caractère nombreux est une propriété indivisible qui recouvre les nombres trois, etc.[1] "Guru-" 261.15 : l'idée est : mais, dira-t-on, du fait de l'indice rêvélateur "atiśadantāyāḥ" les *saṃkhyā* artificielles, *bahu*, etc. ne seront pas notées dans la prescription de *kan*; à cette objection on répond :non, parce qu'il vaut mieux rêvéler la notation des deux sortes de *saṃkhyā*, plutôt que d'entraver une règle. "Naiṣaḥ 261.17 : l'idée est: "atiśadantāyāḥ" est un *tatpuruṣa* qui contient un bahuvrīhi; en tant que tel il est qualifiant de *saṃkhyā*;la connaissance du qualifiant est cause de la connaissance du terme qualifié; donc en un premier temps, lors de la compréhension des mots du qualifiant "atiśadantāyāḥ", étant donné la possibilité d'une forme *ti* pourvue de sens et d'une forme *ti* dénuée de sens, on détermine par la *paribhāṣā*"arthavadgrahaṇe" qu'il y a notation du *ti* pourvu de sens seulement; ensuite lors de la construction avec le sens du mot *saṃkhyā* il se produit la connaissance d'une inapplicabilité avec le sens artificiel; à partir de cela on postule la qualité d'indice rêvélateur. D'autres maîtres disent qu'il est impropre de dire que la forme lourde du nom est un élément en faveur de ces deux vues,parce qu'une autre vue fondée sur cela va être présentée ci-dessous.

---

[1] L'*akhaṇḍopādhi* est une propriété inanalysable et inexprimable (*anirvacanīya*). Il y a *akhaṇḍopādhi* quand il n'y a pas *jāti*. La *jāti* se définit comme éternelle. Le *bahutva* comme le nombre,*tritva*, etc. n'est pas éternel en ce qu'il est produit par la connaissance de diverses unités dans des objets multiples (*apekṣābuddhi*). Devant des objets multiples, l'on a une perception, ensuite une compréhension de diverses unités "idam ekam, idam ekam,... (voici un

BH.I 262. Ou bien un nom technique long est ici formé.Et un nom technique est ce par rapport à quoi il n'y a rien de plus léger. -- Pourquoi cela ? -- Parcequ'un nom technique est formé pour la légèreté. Dans ces conditions le but de la création d'un nom technique long est que l'on comprenne que c'est un nom en accord avec le sens étymologique : "saṃkhyāyate 'nayā saṃkhyā (est *saṃkhyā* ce par quoi on dénombre)". Or l'on dénombre avec *eka* etc.

P.I 262. "Athavā" 262.1.Mais,objectera-t-on,en raison de la création[1] d'un nom technique lourd,le nom s'appliquera à des objets en relation avec le sens de ce nom mentionnés dans le *sūtra*, comme le nom *sarvanāman* s'applique à *sarva*,etc.seulement et non à d'autres mots.Ainsi il sera ici enseigné que le nom *saṃkhyā* ne doit pas s'appliquer à *bahu*, *gaṇa* quand ils ont le sens de grosseur, de groupe, etc. Comment le nom s'appliquera-t-il à *eka*, etc ? Il n'y a pas ce défaut. En raison de la création d'un nom technique dont le sens étymologique correspond à l'objet, tout objet qui est conforme à ce sens est impliqué en premier. Donc il y a tout d'abord notation de *eka*,etc. Ensuite un commentaire est fait "bahugaṇavatuḍati" qui vise à limiter l'application du nom en éliminant *bhūri*, etc.C'est pourquoi il n'y a pas application à *bahu*, *gaṇa*, quand ils expriment la grosseur, l'association, etc. Même dans la vue où le présent *sūtra* est une règle de transfert, le transfert est fait pour limiter l'application à *bahu* et *gaṇa* au cas où ils expriment un nombre, les mots *bahu* et *gaṇa* du fait qu'ils s'accompagnent mutuellement dans l'énoncé devant être pris dans leur valeur commune. Il n'y aura pas ainsi d'application excessive.

U.I 262. Dans le *bhāṣya* "saṃjñā ca nāma" 262.1 : "nāma" il est bien connu que le nom technique est ce par rapport à quoi il n'y a rien de plus léger. "Tadarthānugatānām" 262.6 l'idée est : parce que le sens du *sūtra* est : *bahu*, etc. sont non-différents du nom objet, voici un objet, ...)". Cette connaissance produit le nombre. Voir Nyāyakośa article dvitvam. Le *bahutva* étant produit, non-éternel, ne peut pas être *jāti*. Il est appelé *akhaṇḍopādhi*.

[1] Lire "saṃjñāyāḥ karaṇāt" (cf. NSP, etc.)

*saṃkhyā* qui réfère aussi à la qualité d'instrument de dénombrement. "Kathaṃ syāt" 262.8 : l'idée est : la création d'un nom lourd ayant ainsi son but accompli, il n'y a pas de raison pour que l'application à l'artificiel soit entravée. "Sarvaḥ" 262.8 : le sens est : tout objet qui exprime un nombre fini ou indéfini. "Ākṣipyate" 262. 9 : ajouter : dans la partie "saṃkhyā" du *sūtra* scindé[1]. Et ainsi l'idée est : le sens de cette partie de *sūtra* est : les mots qui sont instruments de dénombrement ont le nom *saṃkhyā*. L'implication est que, un nom technique ayant besoin d'un porteur, on crée un mot signifiant ce porteur, exprimant un objet conforme au sens étymologique compris par le nom énoncé. "Niyamārtham" 262.9 : dans le second *sūtra* "bahugaṇavatuḍati", "saṃkhyā" est reconduit. L'idée est : il y a limitation de l'application à *bahu*, etc. parmi les mots qui expriment un nombre indéfini. "Ata eva" 262.10 : le sens est : parce qu'on prend en considération la conformité au sens étymologique. "Saṃjñā na bhavati" 262.10 : l'idée est : parce qu'il n'y a pas même déjà de chance de réalisation[2] du nom pour eux. "Saṃkhyāvācinor eva" 262.11 : le sens est : *bahu* et *gaṇa*. "Niyamāya" 262.11 : le sens est:le transfert a pour résultat la limitation. Mais d'autres disent comme suit[3] En raison de l'accompagnement mutuel des énoncés de *bahu* et *gaṇa*, il y a notation de ces mots quand ils expriment un sens recouvrant un nombre, mais non quand ils expriment la grosseur et l'association. Il est donc inutile pour cela que le nom *saṃkhyā* ait un sens étymologique conforme à son objet. Donc l'intention du *bhāṣya* est que le nom technique lourd vise à ce qu'il y ait aussi notation dans les règles opératoires du sens issu de la seule étymologie bien connue dans le monde. Et le *bhāṣya* "on dit "noms de nombre" de mots qui n'en sont pas" 261.4 montre que le sens étymologique "par quoi on dénombre" ne s'applique pas à *bahu*, etc. La scission de la règle est donc inutile. Le sens de "ekādikayā cāpi saṃkhyāyate" 262.3 est : l'on dénombre avec *eka*, etc.; il y a création d'un nom lourd afin que ces noms de nombre aussi soient notés. Le "ca" sert à orner la phrase[4]. Ou le "ca" et le "api" tous deux servent à orner la phrase. Ou bien le sens de "ekādikayā cāpi" est que l'on dénombre aussi avec *bahu*, etc. par l'intermédiaire du nombre trois, etc. contenu dans son sens. Bien qu'il ne soit pas possible de justifier que les mots terminés par *vatu* ou *ḍati*, *yāvat*, *kati*, etc. fassent entendre directement un objet qui soit instrument de dénombrement, cependant dans "kati" il y a la propriété de faire entendre indirectement un tel objet, en ce qu'il signifie une question dont l'objet est un instrument de dénombrement. On peut trouver de même cette propriété dans un mot terminé par *vatu*.

---

[1] Cette explication de Kaiyaṭa est valable si on peut diviser le *sūtra* en deux phrases distinctes dont chacune exprime son sens séparément. Autrement il y a un rapport de qualifiant à qualifié, ou de sujet à prédicat qui empêche d'aboutir à un tel sens.

[2] Une limitation s'applique à des objets auxquels l'opération avait déjà chance de s'appliquer. Le nom *saṃkhyā* a chance de s'appliquer à ce qui exprime le nombre, donc pas à *bahu* signifiant la grosseur, etc. La limitation "bahu-" ne s'appliquera pas à lui.

[3] "Pare tu" 1.21 se construit avec "āhuḥ" 1.28.

[4] Il n'implique pas que *bahu*, etc. soient aussi instruments de dénombrement.

BH.I 262-263. Il n'est pas besoin de la mention des noms de nombre comme porteurs du nom en raison d'une utilité dans le *sūtra* suivant, non plus. La mention déjà entreprise sera reconduite dans le *sūtra* ultérieur. -- En vérité,cette mention signifie le nom technique et dans le *sūtra* suivant elle a un but comme qualifiant du porteur du nom[1]. Et une chose déjà formée avec un but, ne prend pas d'autre but[2]. Et aussi, en vérité, une chose déjà formée n'en devient pas une autre par une reconduction; un varan qui avance, ne devient pas serpent par son déplacement[3]. -- A ce qui a été dit d'abord, qu'une chose déjà formée avec un but, ne prend pas d'autre but, on répond qu'une chose déjà formée avec un but prend un autre but aussi. Par exemple des canaux sont construits pour des rizières et l'on y boit de l'eau, l'on s'y baigne, le riz croît. A ce qui a été dit aussi, qu'en vérité aussi une chose déjà formée n'en devient pas une autre par une reconduction, qu'un varan qui avance ne devient pas serpent par son déplacement, à cela l'on répond : s'il en est ainsi que ce soit pour les objets matériels; mais le mot devient un déterminant de tout déterminé avec qui il entre en relation[4]. Ou bien cet énoncé "ṣṇāntā" est fait avec un besoin d'un déterminant et il n'y a pas d'autre objet de ce besoin que le terme "nom de nombre"; nous irons chercher ce terme "nom de nombre[5].

P.I 262-263. "Saṃjñiviśeṣaṇenārthaḥ" 262.5 : le sens est : il est besoin de signifier un objet qualifié par "ṣṇāntā". "Na cānyārtham" 262.5 : l'idée est : dans la vue où il y a un seul mot reconduit. Soit, dira-t-on, qu'il y ait en ce cas un mot différent dans chaque règle. Pour répondre à cela, l'auteur du *bhāṣya* dit : "na khalvapi" 263.1 : le sens est : de même que le varan par son déplacement ne perd pas qualité de varan, de même le mot ne prend pas une autre nature. "Anyārtham api" 263.2 : de par la diversité des pouvoirs des mots et des objets. "Śabdas tu" 263.6 : le sens est : à partir du ton modulé[6] on infère un autre mot capable de faire entendre un sens favorable au sens de phrase. Il y a identification des deux mots en raison de leur ressemblance. "Sāpekṣo 'yam" 263.7: le sens est : un énoncé féminin est fait; "saṃkhyā" qui est dans le contexte est cherché comme autre objet auquel réfère le *bahuvrīhi* "ṣṇāntā", même s'il n'y a pas de ton modulé.

---

[1] Dans "ṣṇāntā ṣaṭ" on doit avoir le sens : "des éléments terminés par *ṣ* ou *n* et qui sont noms de nombre ont le nom technique "ṣaṭ".

[2] La reconduction est ici conçue comme le déplacement d'un mot unique d'un *sūtra* dans l'autre. Une mention unique a un but unique. Voir *Pradīpa*.

[3] La reconduction est ici conçue comme l'apparition d'un autre mot identique au premier. Voir *Pradīpa*.

[4] Dans le premier cas on reconnaît deux buts au mot unique. Dans le deuxième cas on reconnaît un nouveau mot, dans la nouvelle construction : "saṃkhyā" reconduit dans "ṣṇāntā ṣaṭ" devient déterminant.

[5] Que l'énoncé comporte un besoin d'un déterminant apparaît dans le féminin "ṣṇāntā", féminin qui ne se comprend que s'il y a accord avec un autre féminin.

[6] Le ton modulé marque le mot destiné à la reconduction selon "svaritenādhikāraḥ" 1.3.11.

U. I 262-263. Dans le *bhāṣya* "saṃjñārtham" 262.5 : "saṃjñā-" signifie : la forme du mot[1], "-artham" : qui a pour sens cette forme. L'idée est : ce mot visant à faire comprendre le pouvoir d'expression du mot *saṃkhyā* en rapport avec les porteurs du nom, réfère à sa forme. Mais, dira-t-on, le nom de nombre est qualifié par "ṣṇāntā"; il est donc impropre de dire que la mention "saṃkhyā" qualifie le porteur du nom; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ṣṇāntā" 262.12. Dans le *bhāṣya* "saṃjñiviśeṣaṇena" signifie : ce par quoi "saṃjñā" le porteur du nom *ṣaṭ* "viśeṣyate" est compris comme distingué de ce qui est autre que soi[2]. Mais, dira-t-on, le mot inféré à partir du ton modulé est un autre mot; par une différence de mot il y a différence de sens; il est donc impropre de dire "na cānyārtham". C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "eka-" 262.13 : l'idée est : ce qui porte par convention le ton modulé, cela même est reconduit, non un autre mot de même espèce. L'intention est que la reconduction du sens est chose appréciable, et que puisque le sens de "saṃkhyā" est impropre dans le présent *sūtra*, la reconduction ne s'y fait pas. "Ityāha" 262.13 : le sens est : craignant cette objection l'auteur du *bhāṣya* dit. Dans le *bhāṣya* "na khalv api" 263.1 : construire: il n'arrive pas en vérité qu'une chose déjà formée "anuvartanāt" par un déplacement en devienne une autre. "Yathā" 263.11 : l'idée est : le sens du *bhāṣya* n'est pas[3] : la nature de serpent qui risque de se réaliser pour le varan parce que tous deux ont pour propriété de ramper, est exclue pour le varan, parce que l'action de ramper n'est pas cause d'emploi du mot *ahi* (serpent); mais le sens est : le déplacement ne produit pas le changement de nature. "Rūpāntaram" 263.11 : un autre sens. "Padārthānām" : *dvandva*[4]. "Śaktivaicitryāt" 263.13 : le sens est : parce que les mots et les sens ont des pouvoirs multiples. Et ainsi il n'y a pas d'obstacle à ce que le mot qui signifie d'abord sa forme par un pouvoir, exprime son sens par un autre pouvoir, sous l'effet de l'appropriation. L'idée est : la reconduction de la forme du mot est ici prise en considération en fonction des objets de la règle. Dans le *bhāṣya* "bhaved dravyeṣv etad evaṃ syāt" 263.5 : *liṅ* dans "syāt" a le sens de supposition; dans "bhavet" il a le sens de prière; le sens est : qu'il y ait une existence supposée dont l'agent est la dite idée énoncée ci-dessus à propos d'un objet matériel[5]. Le *bhāṣya* dit que même dans la vue où il y a un mot différent par la reconduction, rien n'est perdu : "śabdas tu" 263.6. "Yena yena viśeṣeṇa" 263.6 : le *viśeṣa* est ici ce qui est qualifié, c'est-à-dire un objet à délimiter; le *viśeṣaka* est ce qui délimite. Le sens est : le mot qui entre en relation avec un objet à délimiter, devient un autre mot qui a un sens délimitant le dit objet.Kaiyaṭa explique cela : "svaritatvena" 263.13.

---

[1] Lire : "saṃjñā śabdasvarūpam".

[2] Ce terme par quoi le porteur du nom *ṣaṭ* est compris peut être le terme qualifié.

[3] Lire : "vāryata iti nārthaḥ" 1.23 (cf. NSP, etc.)

[4] Les mots ont un pouvoir d'expression multiple. Les objets, sens des mots, ont un pouvoir de servir à des buts multiples. Le cas des mots est représenté par l'exemple de la reconduction de *saṃkhyā*. Le cas des objets est illustré par l'exemple des canaux.

[5] C'est-à-dire on demande d'appliquer aux objets matériels l'hypothèse qu'il n'y a pas transformation par déplacement.

(3. Proposition d'une mention de *adhyardha*, d'un composé de membre antérieur *ardha*, de *adhika*.)

BH.I 263-265. "Adhyardhagrahaṇam ca samāsakanvidhyartham (mention de *adhyardha* doit être faite pour application d'une prescription du nom *samāsa* et de *kan*)". (vt 5)

Mention de *adhyardha* doit être faite. -- Dans quel but ? -- Pour l'application d'une prescription du nom *samāsa* et pour l'application d'une prescription de *kan*. D'abord pour l'application du nom *samāsa* : "adhyardhaśūrpam". Pour l'application de *kan* : "adhyardhakam"[1].

"Luki cāgrahaṇam (èt si la mention de *adhyardha* est faite ici la mention peut ne pas en être faite dans la règle d'amuissement)". (vt 6)

Et la mention d'*adhyardha* peut ne pas être faite dans la règle d'amuissement : "adhyardhapūrvadvigor lug *asaṃjñāyām* (il y a amuissement d'un suffixe *ārhīya* après un *dvigu* et après un composé dont le membre antérieur est *adhyardha*)" 5.1.28. Par "dvigor" seulement l'amuissement est réalisé[2].

"Ardhapūrvapadaś ca pūraṇapratyayāntaḥ (et un mot dont le membre antérieur est *ardha* et qui finit par un suffixe ordinal doit être mentionné)". (vt 7)

Il faut dire qu'un mot dont le membre antérieur est *ardha* et qui finit par un suffixe ordinal, a le nom *saṃkhyā*. -- Dans quel but? -- "Samāsakanvidhyartham eva" pour l'application du nom *samāsa* et pour l'application de *kan*. Pour l'application du nom *samāsa* d'abord: "ardhapañcamaśūrpam". "Pour l'application de *kan* : "ardhapañcamakam"[3]

"Adhikagrahaṇaṃ cāluki samāsottarapadavṛddhyartham (et mention de *adhika* comme porteur du nom *saṃkhyā* sauf lors de l'application du *luk* doit être faite pour l'application du nom *samāsa* et du substitut *vṛddhi* dans le membre ultérieur)". (vt 8)

---

[1] "Adhyardhaśūrpam" est formé sur *adhyardhena śūrpeṇa krītam* (acheté pour un *śūrpa* et demi); dans le sens "acheté pour" il y a les suffixes *añ*, *ṭhañ*, etc. selon "tena krītam" 5.1.37. Etant donnée la présence du sens de ce suffixe *adhyardhena śūrpeṇa* est *samāsa tatpuruṣa* selon "diksaṃkhye, taddhitārtha-" 2.1.50-51; amuissement des désinences par "supo dhātu-" *adhyardhaśūrpa;* affixe *añ* ou *ṭhan* au sens de "acheté pour" prescrit par "śūrpādañ" 5.1.26, amui par "adhyardhapūrvadvigor lug" 5.1.28. Le composé prescrit pour une *saṃkhyā* ne sera formé que si *adhyardha* reçoit ce nom. "Adhyardhakam est formé avec *kan* après *adhyardha* selon "saṃkhyā atiśadantāyāḥ" 5.1.22. Ce suffixe est aussi prescrit pour une *saṃkhyā* .

[2] Si *adhyardha* a le nom *saṃkhyā*, le composé *adhyardhaśūrpa* a le nom *dvigu* selon "saṃkhyāpūrvo dviguḥ" 2.1.52.

[3] "Ardhapañcamaśūrpam" est formé sur *ardhapañcamaiḥ śūrpaiḥ krītam* (acheté pour quatre *śūrpa* et demi). "Ardhapañcamakam" est formé avec *kan*. Voir p.125, n.1

Et mention de *adhika* comme porteur du nom *saṃkhyā* sauf lors de l'application du *luk* doit être faite. -- Dans quel but ? -- "Samāsottarapadavṛddhyartham" : pour l'application du nom *samāsa* et pour l'application du substitut *vṛddhi* dans le membre ultérieur. Pour l'application du nom *samāsa* d'abord : "adhikaṣāṣṭikaḥ, adhikasāptatikaḥ". Pour l'application du substitut *vṛddhi* dans le membre ultérieur : "adhikaṣāṣṭikaḥ, adhikasāptatikaḥ". -- Pourquoi "sauf lors de l'application du luk" ? -- "Adhikaṣāṣṭikaḥ, adhikasāptatikaḥ"[1].

"Bahuvrīhau cāgrahaṇam (et s'il y a mention de *adhika* ici mention peut ne pas en être faite dans la règle du *bahuvrīhi*)". (vt 9)

Et la mention du mot *adhika* n'a pas à être faite dans la règle du *bahuvrīhi* : "saṃkhyayāvyayāsannādūrādhikasaṃkhyāḥ saṃkhyeye (avec une *saṃkhyā*, un *avyaya*, *āsanna*, *adūra*, *adhika*, une *saṃkhyā* a le nom *samāsa*, quand le sens est un nombre)" 2.2.25. Par "saṃkhyā" seulement le composé est réalisé.

P. I 263-265. "Adhyardhagrahaṇaṃ ca" 263.9 : il a été établi dans le *vārttika* que la mention des noms de nombre devait être faite; le mot *ca* exprime donc la coordination avec cette proposition. Et cette mention de *adhyardha* vise une prescription[2], parce que le mot *adhyardha* n'exprime pas un nombre, comme les mots "tiers, quart", etc. Le mot *ardha* exprime une partie, non un nombre, comme le mot *ekadeśa*. Une fois un composé formé de ce mot et de *adhi*, le sens étymologique est compris, non un nombre. "Adhyardhaśūrpam" 264 1 : acheté pour un *śūrpa* et demi; le composé est formé par "taddhitārtha-" 2.1.51 où est reconduit "diksaṃkhye" 2.1.50; ensuite amuissement selon "adhyardhapūrva-" 5.1.28 de *añ* ou *ṭhañ* selon "śūrpād añ anyatarasyām" 5.1.26. "Adhyardhakam" 264.2 : *kan* selon "saṃkhyāyā atiśadantāyāḥ" 5.1.22. "Dvigor ity eva siddham" 264.5 : dans le *vārttika* "samāsa-... -vidhyartham" il y a une sixième désinence au sens général de relation[3]. Ainsi le sens est : quand un composé est appliqué, ou quand une autre opération causée par le composé est appliquée. Et l'on obtient l'amuissement causé par le *dvigu*. Mais d'autres disent : le mot *adhyardha* est un nom de nombre. Car l'on compte : "eko adhyardhaḥ dvau ardhatrayaḥ (un, un et demi, deux, deux et demi)". Dans cette vue la présente formule vise une limitation : qu'il y ait notation par le nom *saṃkhyā* de *adhyardha* seulement, non des autres composés avec *ardha*. Et en scindant le *vārttika* on a une deuxième limitation dont le sens est : que ce nom *saṃkhyā* serve à l'application du nom *samāsa* et de *kan*, non à d'autres opérations. "Adhikaṣāṣṭhikaḥ" 264.12: acheté pour soixante en plus; le mot *adhika* est un qualifiant du nom de nombre, non un nom de nombre; c'est pourquoi la formule est prononcée. Il y a composé selon "taddhitārtha-"2.1.51, *ṭhañ*. Par la formule "aluki" 264.10, quand l'amuissement selon "adhyardhapūrvadvigoḥ" 5.1.28 doit être appliqué, il n'y a pas le nom *saṃkhyā*, l'amuissement ne se réalise pas. Ensuite il y a substitut *vṛddhi* pour le membre ultérieur selon "saṃkhyāyāḥ saṃvatsarasaṃkhyasya ca" 7.3.15. Mais, dira-t-on, du fait de la formule "uttarapadavṛddhyartham" l'amuissement ne se réalisera pas[1], à quoi sert "aluk" ? Il n'en est pas ainsi. S'il n'y avait pas "aluki" du fait qu'il n'y a pas amuissement du suffixe employé dans les sens autres que "arhati"[2], le substitut *vṛddhi* dans le membre ultérieur se réaliserait seulement quand il y a ces autres sens.

---

[1] "Adhikaṣāṣṭikaḥ" est formé sur *adhikayā ṣaṣṭyā krītam*(acheté pour soixante en plus), *adhikaṣaṣṭi* (voir p.125, n.1); suffixe *ṭhañ* par "tena krītam"; amuissement de *i* par "yasyeti ca" *adhikaṣaṣṭika*; non-application de l'amuissement "adhyardhapūrvadvigor" 5.1.28 en l'absence du nom *saṃkhyā* lors de l'application de ce *luk*; substitut *vṛddhi* par "taddhiteṣv acām" appliqué au membre ultérieur par "saṃkhyāyāḥ saṃvatsara-" 7.3.15 *adhikaṣāṣṭika*.

[2] Non une limitation, parce que, *adhyardha* n'étant pas un nom de nombre, le nom *saṃkhyā* n'avait pas déjà de chance de se réaliser pour lui.

[3] Le composé "samāsakanvidhyartham" doit être analysé : "samāsakanoḥ vidhyartham" et le sens en doit être : pour la réalisation de kan et pour une réalisation en relation avec un composé. Ainsi il y aura une prescription du nom *saṃkhyā* pour *adhyardha* lors de l'application de l'amuissement de suffixe en relation avec le composé.

U.I 264-265. Kaiyaṭa montre que *adhyardha* n'exprime pas un nombre : "ardhaśabdaś ca" 263.18. Mais, dira-t-on, comment le nom prescrit pour la réalisation du composé et de *kan* est-il cause de l'amuissement; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "samāsa-" 264.17 : le mot *samāsa* note ici le *dvigusamāsa*, parce que seul ce composé est causé par une *saṃkhyā*. Ce qui est causé par une *saṃkhyā* et un *samāsa* est bien causé par un *dvigu*; Kaiyaṭa dit donc : "tena dvigu-" 264.18. Dans le *bhāṣya* "adhikagrahaṇaṃ ca" : le sens est : la notation de *adhika* doit être faite par le nom *saṃkhyā* pour la réalisation d'une opération fondée sur ce nom autre que l'amuissement."Nanu" 265.14 : l'idée est : du fait de la prescription du substitut *vṛddhi* devant des suffixes à indice *ñ*, ṇ, etc. "Pareṣv artheṣu" 265.15 le sens est : "tam adhīṣṭaḥ (invité à une tâche pour tant de temps)" 5.1.80, etc.

(4. Annulation de la mention de *bahu*, etc.)

BH.I 265. "Bahvādīnām agrahaṇam (mention de *bahu* etc. peut ne pas être faite)". (vt 10)

Mention de *bahu*, etc. peut ne pas être faite. — Par quoi, alors y en aura-t-il compréhension comme *saṃkhyā* dans les mentions du mot *saṃkhyā*. — Cela est réalisé par une mention révélatrice. — Quelle mention révélatrice ? — L'enseignement de *iṭ* pour *kan* prescrit après une *saṃkhyā* et ultérieur à une base terminée par *vatu* : "vator iḍ vā (il y a optionnellement l'accrément *iṭ* pour *kan* ultérieur à une base terminée par *vatu*)" 5.1.23. — Cette mention révélatrice s'appliquera à *vatu* seulement. — Non, dit le maître, cette mention révélatrice est faite en référence à l'emploi[3].

---

[1] Le substitut *vṛddhi* ne se réalise que devant un suffixe *taddhita* à indice *ñ*, *ṇ*, etc.

[2] C'est-à-dire les sens prescrits entre 5.1.19 et 5.1.71.

[3] *Yoga* dans "yogāpekṣam" serait pris au sens de *prayoga*. On voit dans des emplois des mots *bahu*, etc. que les opérations prescrites pour des noms de nombre sont réalisées. Le dit enseigne-

P. I 265. "Jñāpakāt siddham" 265.7 : l'indice révélateur est fondé sur le fait que *bahu,* etc. n'exprime pas un nombre défini comme *eka,* etc.[1]. "Yogāpekṣam" 265.9 : il ne faut pas comprendre : relatif à la présente règle, puisqu'elle est annulée, mais : relatif à plusieurs règles. Le fait que le maître enseigne un accrément devant *ḍaṭ,* "bahupūgagaṇasaṃghasya tithuk (il y a l'accrément *tithuk* pour *bahu,* ... devant ḍaṭ)" 5.2.52, "vator ithuk (il y a l'accrément *ithuk* pour un mot terminé par *vatu* devant ḍaṭ" 5.2.53, "ṣaṭkati- (il y a l'accrément *thuk* pour *ṣaṭ, kati,* ...devant ḍaṭ)" 5.2.51[2], cela révèle qu'il y a application à *bahu,* etc. des opérations fondées sur le nom *saṃkhyā.*

U. I 265. "Niyatasaṃkhyāvācitvam" 265.16 : le sens est : la propriété d'exprimer un nombre, c'est-à-dire la qualité de cause de délimitation d'un domaine défini. Dans le *bhāṣya* "yad ayam" 265.7 : l'idée est : et il n'y a pas risque d'application des opérations fondées sur le nom *saṃkhyā* à *bahu* et *gaṇa* même s'ils signifient la grosseur, etc., parce que ce qui a son but accompli par la révélation de la notation de *bahu,* etc. termes en relation avec le sens du mot *saṃkhyā,* n'a pas pouvoir de révéler la notation de *bahu,* etc. qui expriment la grosseur et qui sont sans relation avec le sens du mot *saṃkhyā.* Même si le *sūtra* "bahugaṇa-" est fait, le dit indice révélateur est nécessaire pour l'obtention de *ḍaṭ* après *pūga,* etc. Quelques maîtres disent que "vator iḍ vā" révèle qu'une opération fondée sur le nom *saṃkhyā* s'applique à d'autres mots, même s'ils n'ont pas la qualité d'instruments de dénombrement, mais qui apparaissent dans l'emploi avoir reçu cette opération. Ainsi l'opération se réalise-t-elle pour *adhika,* etc. aussi. Le *bhāṣya* dit cela : "yogāpekṣam-" 265.9 : le sens est : relatif à l'emploi. Par cela le risque d'application du suffixe *śaṣ*[3], etc. après *pūga,* etc. est aussi évité.

---

ment de *iṭ* pour *kan* après *vatu* et qui implique qu'un mot en *vatu* est traité comme une *saṃkhyā, kan* étant prescrit pour une *saṃkhyā,* révèle le caractère licite de tous ces emplois. Le *jñāpaka* n'est pas seulement valable pour *vatu,* mais aussi pour tous les termes mentionnés dans le *sūtra* et dans les *vārttika, adhyardha,* etc. La conclusion de cela est que l'on pourrait se dispenser du présent *sūtra.*

1 L'on sait que *eka,* etc. sont des noms de nombre, parce qu'ils expriment un nombre défini. Mais l'on ne sait pas que *bahu,* etc. sont *saṃkhyā,* parce qu'ils n'expriment pas un nombre défini. La référence à *kan* ultérieur à *vatu* nous le révèle.

2 *Ḍaṭ* est prescrit pour un nom de nombre par "tasya pūraṇe ḍaṭ" 5.2.48 où "saṃkhyāyāḥ" est reconduit.

3 Selon "saṃkhyaikavacanāc ca" 5.4.43.

"Ṣṇāntā ṣaṭ (une *saṃkhyā* terminée par *ṣ* ou *n* a le nom technique *ṣaṭ)"*. (sūtra 1.1.24)

(1. Proposition d'une mention "upadeśe".)

BH. I 265-266. "Ṣaṭsaṃjñāyām upadeśavacanam (dans la règle du nom *ṣaṭ* une mention de la première énonciation doit être faite)". (vt 1)

Dans la règle du nom *ṣaṭ* une mention de la première énonciation doit être faite. Il faut dire : "une *saṃkhyā* qui est terminée par *ṣ* ou *n* en première énonciation a le nom technique *ṣaṭ*". -- Dans quel but ?

-- "Śatādyaṣṭanor numnuḍartham (pour l'application de *num* et *nuṭ* à *śata*, etc. et à *aṣṭan*)". (vt 2)

Dans "śatāni, sahasrāṇi", une fois *num* réalisé, le nom *ṣaṭ* selon "ṣṇāntā ṣaṭ" risque de se réaliser. Par la mention de la première énonciation il ne se réalise pas. Dans "aṣṭānām", une fois le substitut *ā* réalisé, le nom *ṣaṭ* risque de ne pas s'appliquer. Par la mention de la première énonciation il se réalise[1].

P. I 266. "Ṣṇāntā". "Ṣaṭsaṃjñāyām" 265.11 : l'*upadeśa* est ici l'enseignement par des propriétés qu'est l'enseignement par l'analyse en base, suffixe, etc.[2]. Ainsi le sens du *sūtra* est : le nom

---

[1] La grammaire analyse les mots en leurs composants. Elle en montre la formation en partant des composants séparés. Au départ l'élément peut avoir une forme théorique qui subira diverses modifications par l'application de règles. Dans la formation de *śatāni*, l'on part de la forme *śata* devant *jas*. Il y a substitut *śi* de *jas* par "jaśśasoḥ śiḥ" 7.1.20, accrément *num* par "napuṃsakasya jhalacaḥ" 7.1.72 *śatan i*, substitut long de la pénultième par "sarvanāmasthāne ca" 6.4.8 *śatān i*. Si *ṣaṭ* s'applique, à la forme en *n* qu'un mot a au stade de la première énonciation, il ne s'appliquera pas à *śatan*. Si en l'absence de la mention de la première énonciation, il s'y appliquait, il y aurait risque d'amuissement de la désinence par "ṣaḍbhyo luk" 7.1.22. De même pour "sahasrāṇi" sur *sahasra*. "Aṣṭānām" est formé avec la désinence *ām* après *aṣṭan*; substitut *ā* de *n* par "aṣṭana ā vibhaktau" 7.2.84 substitut ā de *a ā* par "akaḥ savarṇe" aṣṭā ām; accrément *nuṭ* de *ām* selon "ṣaṭcaturbhyaś ca" 7.1.55. Le substitut *ā* se réalise le premier, se réalisant qu'il y ait *nuṭ* ou non. Le nom *ṣaṭ* s'applique lors de l'application de *nuṭ* (voir p.130, n.1). La forme *aṣṭā* est impropre à recevoir le nom. S'il y a mention de la première énonciation, il y aura référence à la forme *aṣṭan* et le nom se réalisera.

[2] Voir II 198.6. l'upadeśa est défini comme la mention directe d'un objet. L'*uddeśa* est la présentation par des qualités. Patañjali montre ensuite que les deux termes se confondent (II 200) L'*upadeśa* consiste par exemple à montrer du doigt une vache, ou à prononcer un mot. L'*uddeśa* consiste à décrire une personne absente en disant qu'elle a telle taille, telle parure, etc., ou à faire connaître un mot non en le mentionnant sous sa forme complète, mais en montrant les éléments en lesquels il s'analyse. Il n'y a pas d'*upadeśa* des noms de nombre, mais un *uddeśa* dans l'*Aṣṭādhyāyī*. En raison de l'interchangeabilité des deux termes, le mot *upadeśa* dont on propose l'adjonction dans le présent *sūtra* réfère à l'*uddeśa*.

*ṣaṭ* s'applique à un nom de nombre terminé par *ṣ* ou *n* lors de l'enseignement de la base, du suffixe, etc. "Numnuḍartham" 266.1 :le mot *artha* signifie "but"; Pour le cas de *num* le but est déviter le nom *ṣaṭ* dans "śatāni", etc. Pour *nuṭ* le but est l'application du nom *ṣaṭ* quand *nuṭ* doit s'appliquer. "Aṣṭānām" 266.3 : *nuṭ* n'a de chance de s'appliquer qu'une fois le substitut *ā* réalisé, parce que ce dernier est enseigné ultérieurement et d'application constante que *nuṭ* soit réalisé ou non. Le nom *ṣaṭ* n'est pas de cause d'application plus interne que le substitut *ā* parce qu'il s'applique lors de l'application de la règle opératoire[1].

U.I 266. "Ṣṇāntā ṣaṭ". Puisqu'il est bien connu que l'*upadeśa* est ailleurs la première énonciation dans la grammaire visant à faire connaître la forme propre, s'il y a dans le présent *sūtra* la mention "upadeśe" le nom ne s'appliquera pas à *pañcan*, etc.; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "prakṛti-" 266.8 : le sens est : l'enseignement par des qualités qu'est la présentation par l'analyse en base, suffixe, etc. est ici noté par ce mot *upadeśa*. C'est en pensant à cela que l'auteur du *bhāṣya* dira sous le *sūtra* "upadeśe 'c" :"les mots *uddeśa* et *upadeśa* se confondent" (II 200). "Pratyayādyupadeśe" 266.9 : par *ādi* est noté l'accrément. Le sens est : par exemple pour *saptan*, etc. il y a le nom *ṣaṭ* pour le nom de nombre terminé par ṣ ou *n* qui est produit lors de l'*upadeśa* par les éléments, base etc., et qui fait connaître la forme du thème, à savoir "sapyaśūbhyām tuṭ ca (*kanin* avec l'accrément *tuṭ* apparaît après *sap* et *aś*)" *uṇādi* 155. L'idée est : bien que par l'*upadeśa* de l'accrément *num*, dans "śatāni" etc. il y ait production d'un nom de nombre terminé par *n*, cependant il y a notation par la mention "upadeśe" seulement des *upadeśa* qui produisent la forme du thème limite après laquelle apparaît la désinence, mais il n'y a pas notation des *upadeśa* qui sont causes de l'apparition des désinences, par ce qu'ils sont de cause externe. "Tatra" 266.10 : l'idée est : "numnuḍartham" est un *bahuvrīhi* : qui a un *artha* but dans *num* et *nuṭ*. Mais, objectera-t-on, le nom *ṣaṭ* s'applique en premier, puisqu'il est de cause plus interne même que le substitut *ā*; le substitut *ā*, étant non-réalisé lors de son application parceque de cause extérieure, ne l'empêchera pas de se réaliser; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "kāryakāla-" 266.12.

BH.I 266-267. "Uktaṃ vā (ou bien il y a ce qui a été dit)" (vt 3)

— Qu'est-ce qui a été dit ? — D'abord pour le cas de "śatāni, sahasrāṇi" : "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation"[1]. Pour *aṣṭan* aussi quelque chose a été dit. -- Qu'a-t-il été dit ? -- "La mention de la longue pour *aṣṭan* dans "aṣṭano dīrghāt (une désinence est aiguë après *aṣṭan* terminé par une longue)" 6.1.172 révèle qu'il a le nom *ṣaṭ* en vue de l'application de *nuṭ* à la forme en *ā*" (IV 508.1)[2].

---

[1] On pourrait dire que le nom *ṣaṭ* se réalise pour *aṣṭan*, avant la réalisation de *ā*, parce que sa cause est le mot *aṣṭan* seul tandis que la cause de *ā* est aussi une désinence extérieure.Ceci selon le principe "asiddhaṃ bahiraṅgam". En fait on est placé ici dans la vue où une règle de dénomination s'applique, selon Kaiyaṭa, lors de l'application de la règle opératoire fondée sur le nom.Donc le nom *ṣaṭ* s'appliquera lors de l'application de "ṣaṭcaturbhyaś ca" c'est-à-dire devant une désinence. Il ne sera donc pas de cause plus interne que celle de *ā* et ne pourra s'appliquer qu'après ce dernier.

P. I 266-267. "Aṣṭano dīrgha-" 266.7 : dans cette règle la mention "dīrghāt" est faite pour empêcher la réalisation de l'aigu final pour la désinence dans "aṣṭásu"[3]. Si le nom *ṣaṭ* ne s'applique pas à la forme qui a reçu le substitut *ā*, l'accent fondé sur *ṣaṭ* selon "jhaly upottamam" s'appliquera à "aṣṭásu", étant prescrit ultérieurement; à quoi servira la mention "dīrghāt". Etant faite, elle révèle que le nom *ṣaṭ* s'applique aussi à la forme qui a reçu le substitut *ā*. Alors "aṣṭanaḥ" étant un *apavāda*, l'accent fondé sur *ṣaṭ* sera entravé. Que la longue se réalise ou non, l'accent de la désinence s'appliquera. La mention "dīrghāt" doit donc être faite.

U. I 266-267. "Supa udāttatva-" 266.13 : le sens est : l'aigu de la désinence qui risque de se réaliser en vertu de la mention "aṣṭanaḥ". La lecture "ādyudāttatva-"que l'on trouve parfois est une mauvaise lecture. Ou bien la mention "dīrghāt" est l'indice révélateur de ce que l'on adopte la vue où les règles de dénomination demeurent où elles sont énoncées, pour l'application du nom *ṣaṭ*. Par l'intermédiaire de cela, elle révèle l'application de *ṣaṭ* à la forme en *ā*. Dans cette vue le substitut *ā* est de cause extérieure, donc considéré comme non-réalisé lors de l'application du nom *ṣaṭ*; il y a le nom *ṣaṭ* pour la forme en *ā* parce que terminée alors par *n* en pensée. Cela est clair dans Kaiyaṭa sous le *sūtra* "aṣṭano dīrghāt" (IV 508.12). De plus, doit-on comprendre, dans la vue où les règles de dénomination demeurent où elles sont, le nom *ṣaṭ* est facile à obtenir par le traitement comme l'original aussi, parce que le nom

---

[1] *Paribhāṣā* 85. L'accrément *num* est causé par la relation de la base à finale *ac* avec la désinence. Il ne sera pas cause du nom *ṣaṭ* qui détruirait la désinence en permettant l'application de "ṣaḍbhyo luk".

[2] Voir *bhāṣya* sous "aṣṭano dīrghāt" (IV 508). La mention "dīrghāt" sert à empêcher l'application à "astásu" forme sans le substitut *ā* qui est optionnel. Si la forme en *ā* de *aṣṭan* n'a pas le nom *ṣaṭ*, cette mention est inutile. Le *sūtra* "jhaly upottamam" 6.1.180 prescrit l'aigu pénultième dans un mot où une désinence commençant par *jhal* suit *ṣaṭ*, etc. Cet accent sera appliqué à la forme de *aṣṭan* qui est *ṣaṭ*. Et le *sūtra* "aṣṭanaḥ" sera appliqué à la forme de *aṣṭan* qui est non-*ṣaṭ*, c'est-à-dire à la forme en *ā* seulement. La mention "dīrghāt" apparaît donc inutile. Pāṇini, au contraire, considère que toutes les formes de *aṣṭan* ont le nom *ṣaṭ*. Il s'ensuit que le domaine d'application de "aṣṭanaḥ" est entièrement inclus dans celui plus vaste de "jhaly". "Aṣṭanaḥ" est un *apavāda*, entrave "jhaly". Il est donc applicable à "aṣṭásu" aussi. C'est pourquoi, pour empêcher cette application, Pāṇini fait la mention "dīrghāt".

[3] La mention "dīrghāt" révèle aussi que le substitut *ā* est optionnel. Il peut ne pas se réaliser devant toutes les désinences commençant par *hal*.

*ṣaṭ*, étant une propriété particulière située dans le même objet que la propriété d'exprimer un nom de nombre terminé par *n*, est une propriété d'un groupe de phonèmes; *nuṭ* causé par le nom *ṣaṭ* n'est donc pas une opération fondée sur un *al* unique[1]. Et il ne faut pas dire que le substitut *ā* étant d'application constante, l'emploi "aṣṭasu" est incorrect. Il ne faut pas dire cela parce que la mention "dīrghāt" révèle aussi le caractère optionnel du substitut *ā*, puisque c'est une chose établie que tout ce, autant qu'il y en a, sans quoi une mention est impossible, est révélé. "Paratvāt" 266.14 : l'accent fondé sur *aṣṭan* a son but accompli dans l'alternative où le substitut *ā* est appliqué[2]. Et il ne faut pas dire qu'après l'application de l'accent fondé sur *ṣaṭ* l'accent fondé sur *aṣṭan* s'appliquera dans "aṣṭasu". Il ne faut pas dire cela parce qu'on prend en considération la *paribhāṣā* 40" la règle entravée une fois dans un cas de conflit est définitivement entravée". "Apavādatvāt" 267.12. Et il ne faut pas dire que, puisqu'il est accepté par le *bhāṣya* sous le *sūtra* "yaddhituparam" qu'un substitut unique, même de cause plus interne, ne s'applique pas avant un accent[3], l'accent fondé sur *aṣṭan* a son but satisfait par l'application dans "aṣṭaú"[4]. Il ne faut pas dire cela parce qu'il y a réalisation autrement de l'aigu final : *aṣṭan* a l'aigu final de par son appartenance à la liste *ghṛta*, etc.[5] et il y a aigu final par "ekādeśa udattam" 8.2.5. Le présent *bhāṣya* est la preuve de la lecture de *aṣṭan* dans la liste *ghṛta*, etc. Il y a bien application de l'accent fondé sur *ṣaṭ* et de l'accent fondé sur *aṣṭan* dans le cas ou *aṣṭan* est subordonné, dans "priyāṣṭābhiḥ" etc.[6], de par le présent *bhāṣya* et l'inexpressivité de ces mots dans l'emploi. Par cela il est rejeté que, le mot *kadaṣṭan* ayant un aigu initial par l'accent original du membre antérieur qui est un invariant[1], puisqu'il n'y a pas réalisation de l'aigu final dans "kadaṣṭaú" par l'accent du substitut unique, l'accent fondé sur *aṣṭan* a là un domaine d'application[2]. Dans ce cas aussi il y a aussi il y a inexpressivité dans l'emploi.

---

[1] Il peut donc y avoir application de "sthānivad ādeso 'nalvidhau".

[2] Ceci est son domaine d'application propre. Dans le cas où *ā* n'est pas appliqué, il y a le nom *ṣaṭ* et les deux accents ont chance de s'appliquer. Il y a *vipratiṣedha* résolu par la prévalence de l'opération ultérieurement prescrite selon "vipratiṣedhe param".

[3] Cf. V 337. Patañjali formule la crainte que dans "ehi" dans "rohāvehi" la chute du ton réalisée pour *ihi* après *āṅ* soit prohibée par "loṭ ca". On pourrait objecter que cette objection n'a pas à être formulée parce qu'une fois le substitut unique *e* de *ā i* réalisé on ne distingue plus s'il y a eu chute du ton pour le verbe ou non. Kaiyaṭa conclut de cela que ce *bhāṣya* révèle qu'un accent s'applique avant le substitut unique.

[4] Avant l'application du substitut, il y a application de l'accent selon "aṣṭano dīrghāt", parce que l'accent selon "jhaly upottamam" est prescrit devant une désinence commençant par une consonne. "Aṣṭau" est en effet formé avec *śas* après *aṣṭan;* substitut *ā* de *n*, *ā* de *a ā; auś* de *śas* selon "aṣṭābhya auś"; substitut *au* de *ā au*.

[5] "Ghṛtādīnāṃ ca" *phiṭ* 21.

[6] *Bahuvrīhi* formé sur *priyā aṣṭau yeṣāṃ taiḥ*. La règle qui prescrit l'accent fondé sur *ṣaṭ* est interprétée comme comportant la mention "vihita-" Voir Śabdaratna I 210. Le sens en sera: la désinence prescrite après *ṣaṭ*, *tri*, etc. est aiguë. Or la désinence est ici prescrite après *priyāṣṭan*, non après *aṣṭan*. Elle n'est donc pas pres-

(2. Enoncé *ā* dans "ṣṇāntā"; scissions de *sūtra*.)

BH.I 267-269. Ou bien, *ā* aussi est énoncé dans le présent *sūtra* : "une *saṃkhyā* terminée par *ṣ*, ou par *n*, ou par *ā* a le nom technique *ṣaṭ*". -- En ce cas le nom risque de se réaliser dans "sadhamā́do dyumná ékās tāḥ"[3].-- Il n'y a pas ce défaut. Le mot *eka* a plusieurs sens. C'est un fait qu'il est nom de nombre; par exemple dans "eko dvau bahavaḥ (un, deux, plusieurs)". C'est un fait qu'il signifie "seul"; par exemple dans "ekāgnayaḥ (qui ont un seul feu) ekahalāni (qui ont une seule charrue), ekākibhiḥ kṣudrair jitam (vaincu par des petits seuls)" il y a le sens "sans second". C'est un fait qu'il s'emploie au sens "un...autre"; par exemple dans "prajā́m ékā rakṣaty ū́rjam ékā (l'une protège la descendance, l'autre la force)" (T.S. 4.5.11, p.1888) il y a le sens "un ... autre"; dans "sadhamā́do dyumná ékās tāḥ" il y a le sens "un ...autre". Donc il y a emploi dans cet exemple du mot *eka* qui s'emploie au sens de "un... autre"[4]. -- En ce cas le nom risque de se réaliser dans "dvā́bhyām iṣṭáye viṃśatyā́ ca" (A.V. 7.4)[5].

-- En ce cas, une scission de règle sera faite dans le septième *adhyāya* : "aṣṭābhya auś (*auś* apparaît à la place de *jas* et *śas* après *aṣṭan*)" 7.1.21; ensuite "ṣaḍbhyaḥ" : ce qui a été prescrit

---

crite après un *ṣaṭ* et le dit accent fondé sur *ṣaṭ* ne pourra s'appliquer. En revanche l'accent fondé sur *aṣṭan* a chance de s'appliquer. Cela constituera donc un domaine propre d'application de cet accent qui ne pourra être *apavāda*. Nāgeśa répond à cette objection possible en disant que de par le présent *bhāṣya* où l'accent fondé sur *aṣṭan* est *apavāda*, les deux accents fondés sur *aṣṭan* et sur *ṣaṭ* ont chance de s'appliquer; le premier entravera le second.

[1] Selon "tatpuruṣe tulyārtha-" 6.2.2. *ku* faisant partie des invariants énumérés par le vārttika "avyaye nañkunipātānām".

[2] Le cas n'est plus ici le même que "aṣṭau" parce que dans ce cas l'on avait un aigu final réalisable autrement que par "aṣṭano dīrghāt", tandis qu'ici l'aigu final n'est pas réalisable autrement.

[3] "Ekāḥ" est formé avec *jas* après *eka*, *eka as*, substitut unique *ā* de *a a* par "prathamayoḥ" 6.1.102. Cette formation est acceptée pour *eka* portant le nom *saṃkhyā*, c'est-à-dire pour *eka* nom de nombre qui ne peut être que singulier, dans le *chandas*, selon "vyatyayo bahulam".

[4] N'étant pas, dans ce sens, nom de nombre, il n'est pas *saṃkhyā*. Il ne reçoit pas le nom *ṣaṭ*, ni le *luk* de *jas* par "ṣaḍbhyo luk". Le pluriel aussi est normal.

[5] "Dvā́bhyām" est formé avec *bhyām* après *dvi*; substitut *a* de *i* par "tyadādīnām aḥ" 7.2.102; substitut *ā* de *a* par "supi ca" 7.3.102. Si *dvā* reçoit le nom *ṣaṭ*, il risque d'y avoir application de l'aigu à la désinence selon "ṣaṭtricaturbhyo halādiḥ" 6.1.179. Il n'

après les *ṣaṭ*, c'est-à-dire l'accrément *nuṭ*, apparaît après *aṣṭan* aussi"; ensuite "luk:et il y a amuissement de *jas* et *śas* après les *ṣaṭ*". Ou bien, une scission de règle sera faite plus loin : "aṣṭana ā vibhaktau (*ā* apparaît à la place de la finale de *aṣṭan* devant une désinence)" 7.2.84; ensuite "rāyaḥ : et il y a le substitut *ā* de la finale de *rai* devant une désinence; "hali" est un complément pour les deux règles, donnant le sens "devant une désinence commençant par un *hal*"[1]. -- S'il en est ainsi, "priyāṣṭau, priyāṣṭāḥ" ne se réalisent pas; "priyāṣṭānau, priyāṣṭānaḥ" risquent de se réaliser[2]. -- Dans le cas d'une forme inusitée, il en est selon la règle[3].

P.I 267-269. "Ekās tāḥ" 267.3 : celui qui accepte que *eka* exprime ici un nombre, pense que la désinence pluriel est apparue par échange de désinences[4]. La réponse repose sur l'idée que *eka* a un autre sens. "Iha tarhi" 267.9: dans "dvābhyām" l'accent fondé sur *ṣaṭ* s'appliquera. "Saptame" 267.10 : "aṣṭābhyaḥ" 267.11[5] est

---

y a pas de réponse à cette objection. L'inclusion de *ā* dans "ṣṇāntā" n'est donc pas acceptée.

[1] Si "hali" qualifie "vibhaktau" dans les deux règles, le substitut *ā* ne se réalise pas devant *ām* dans *aṣṭan ām; aṣṭan* reçoit le nom *ṣaṭ;* accrément *nuṭ* par "ṣaṭcaturbhyaś ca" *aṣṭan nām;* ensuite substitut *ā* par "aṣṭana ā vibhaktau" *aṣṭaā nām, aṣṭānām.*

[2] Il s'agit d'un *bahuvrīhi* de *priya* avec *aṣṭan*, suivi des désinences *au* ou *jas*. Ces désinences ne commençant pas par une consonne, il risque de ne pas y avoir le substitut *ā* selon "aṣṭana ā vibhaktau" qualifié par "hali". On ne pourra donc avoir *priyāṣṭaā au, priyāṣṭā au, priyāṣṭau* par "vṛddhir eci". On aura le substitut long de la pénultième, *priyāṣṭān au* par "sarvanāmasthāne ca" 6.4.8. De même pour "priyāṣṭāḥ" etc. Patañjali considère qu'il n'y a pas ici application du substitut *auś* de *jas* par "aṣṭābhya auś".

[3] Pour ce qui est des formes de l'emploi, connues comme usitées, les règles doivent être comprises comme conformes à elles, en vertu du principe que la grammaire ne crée pas de formes. Dans quelques cas Patañjali accepte que la forme doive être conformée à la règle. Il l'affirme pour le *padapāṭha* par exemple : "les récitateurs du *padapāṭha* ne doivent pas être suivis par la règle; les récitateurs du *padapāṭha* doivent suivre la règle; le *padapāṭha* doit être fait selon la règle (*yathālakṣaṇam*)" (II 85. 4-5). Il semble que l'on ait ici la même idée. Dans le cas de formes inusitées, la référence à l'emploi n'est pas possible pour décider de la correction. On se réfère donc à la règle. Si "priyāṣṭau" était connu sous cette forme dans l'emploi, l'interprétation de la règle comme qualifiée par "hali", interprétation qui empêche d'arriver à cette forme devrait être exclue. Mais "priyāṣṭau" est inusité, ainsi que toutes formes de ce *bahuvrīhi*. On s'en rapportera à la règle qui forme "priyāṣṭānau". L'objection est donc rejetée et ladite interprétation acceptée. La conclusion est que l'on peut former "aṣṭānām" etc.sans ajouter la mention de la première énonciation dans le présent *sūtra*.

[4] Selon "vyatyayo bahulam" 3.1.85, III 361.10.

[5] Lire dans le texte du *bhāṣya* "ṣaḍbhyaś ca yad uktam aṣṭābhyo 'pi tad bhavati" au lieu de "aṣṭabhyo 'pi" (cf.éd. Kielhorn, NSP, etc.)

l'imitation de la forme qui a reçu le substitut *ā*[1]. Et de par la force de la prescription du substitut *auś* le *luk* des originaux *jas* et *śas* ne se produit pas. "Hali" 268.2 : et ainsi, une fois *nuṭ* réalisé, le substitut *ā* se réalise dans "aṣṭānām". Il y a le substitut *ā* devant *jas* et *sas* en raison de l'indice révélateur qu'est l'énoncé "aṣṭābhyaḥ". Car le but de l'énoncé de la forme en *ā* est que le substitut *auś* s'applique là où il y a le substitut *ā*. S'il n'y avait pas ce but de l'énoncé en *ā*, pour la légèreté l'auteur du *sūtra* aurait dit "aṣṭabhya auś". "Yady evam" 268.3 : le substitut *ā* prescrit devant une désinence commençant par *hal* risque de ne pas se réaliser devant *au* et *jas*. Il y a le substitut *auś* seulement là où le sens de *aṣṭan* est principal. Donc dans ce cas seul l'on infère le substitut *ā* du substitut *auś*. Devant *jas* aussi le substitut *ā* quand *aṣṭan* est subordonné n'a pas de chance de se réaliser même par un indice révélateur. Mais prescrit devant une désinence sans plus, le substitut *ā* se réalise devant *au* et *jas*. Puisqu'il y a application de la notation de ce qui se termine par la forme énoncée selon le *vārttika* "sous le gouvernement de "aṅgasya" 6.4.1... ce au moyen de quoi une opération est prescrite est le nom de cela et de ce qui a cela pour *uttarapada*" à la règle "aṣṭana ā vibhaktau", puisqu'il n'y a pas d'énoncé au pluriel, même si le sens de *aṣṭan* est subordonné dans le composé, le substitut *ā* doit se réaliser. Il se réalise donc même dans "priyāṣṭau" etc. C'est pourquoi la question est posée. "Yathālakṣaṇam" 269.1 : ce pour quoi on ne connaît ni emploi particulier, ni prohibition d'emploi, doit être conformé à la règle. Le sens est donc : que dans ce cas il n'y ait pas le substitut *ā*. Ou bien la règle ne s'applique pas à ce qui n'est pas employé, parce que le traité décrit seulement les formes employées.

U.I 267-269. Mais, dira-t-on, si *eka* exprime ici le nombre, le pluriel "ekāḥ" est impropre; s'il a un autre sens il n'y a pas même chance de réalisation du nom *ṣaṭ*. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "saṃkhyā-" 267.14. "Ṣaṭsvaraḥ" 267.16 : selon "ṣaṭtricaturbhyaḥ" 6.1.179. Et il ne faut pas dire que de par l'accompagnement des mots terminés par *ṣ* et *n*, un mot terminé par *ā* et qui prend une désinence de pluriel comme *pañcan*, etc. est noté; qu'il n'y a donc pas le défaut d'application à *dvi*. Il ne faut pas dire cela parce que l' intention est que l'accompagnement n'est pas dans tous les cas critère de détermination de sens. "Kṛtātva-" 267.17 : le sens est : et de ce fait la forme qui a reçu le substitut *ā*, même si dans la vue où la règle opératoire attire la règle de dénomination[1] elle n'a pas le nom *ṣaṭ*, par le transfert ici prescrit il y a réalisation de *nuṭ*. "Auśtva-" 267.17 : c'est pourquoi dans la portion "ṣaḍbhyaḥ" il n'y a pas reconduction de "jaśśasoḥ". S'il y en avait reconduction l'amuissement serait transféré. L'inutilité du substitut *auś* est alors évidente. Il n'y a pas le transfert inverse[2] de par le commentaire.

---

[1] Nous traduisons ici la leçon suivie par Nāgeśa et l'éditeur de NSP : "aṣṭābhya iti kṛtātvānukaraṇam", leçon dans laquelle le *pratīka* "aṣṭābhyaḥ" reproduit le mot de "aṣṭābhyo'pi tadbhavati", 1.11. Annambhaṭṭa cependant commente la leçon donnée par l'édition *Haryāṇā*, Chowkhamba, etc. et qui par l'ablatif "anukaraṇāt" fait de cette clause une raison de la non-réalisation de l'amuissement de *auś*. Le sens de cette leçon est : l'amuissement de *auś* ne se réalise pas, en raison de la citation de la forme qui a reçu le substitut *ā* dans "aṣṭābhyaḥ". Pour Annaṃbhaṭṭa Kaiyaṭa citerait ici le mot "aṣṭābhyaḥ" du *sūtra* "aṣṭābhya auś". Par cet énoncé de la forme en *ā* le sens est : *auś* apparaît... après *aṣṭā* muni du substitut *ā*. Ce substitut *ā* est prescrit devant une désinence. Il n'y aura donc pas *luk* de *jas* et *śas* après *aṣṭan*. Autrement en l'absence de ces désinences le substitut *ā* ne pourrait apparaître. Voir MPV II 121.

"Tataś ca" 268.4. Et il ne faut pas dire que par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" le substitut *ā* ne se réalisera pas[3]; et que la forme "aṣṭānām" sera réalisée par le substitut long selon "nopadhāyāḥ" et l'amuissement de *n*[4]. Il ne faut pas dire cela, parce que la dite *paribhāṣā* enseigne la non-application d'une opération qui détruirait la relation même si elle est tenue pour non réalisée, et il s'ensuit que l'amuissement de *n* non plus ne se réalisera pas[5]. C'est pourquoi il est dit dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "kṛnmejantaḥ": "*puk* ne sera pas cause du substitut bref dans "adīdapat"" I 316.5[6]; Kaiyaṭa dira que par l'indice révélateur qu'est l'indice *m* de *jānāti* il n'y a pas application de la *paribhāṣā* à ce substitut bref[7] I 318

---

[1] Voir I 266.11-12 et 21-22.

[2] A savoir que ce qui est prescrit après *aṣṭan* s'applique après les *ṣaṭ*.

[3] La formation de "aṣṭānām" serait la suivante : *aṣṭan ām; nuṭ* selon "ṣaṭcaturbhyaś ca" *aṣṭan nām;* substitut *ā* devant la désinence *nām* qui grâce à son accrément commence par *hal* selon "aṣṭana ā vibhaktau(hali)". On pourrait dire que *nuṭ* causé par *ām* et le nom *ṣaṭ* fondé sur le *n* final de *aṣṭan* ne sera pas cause de la disparition du nom *ṣaṭ*, en causant la substitution de *ā* à *n*. Le substitut *ā* ne peut donc se réaliser.

[4] Substitut long de *a* selon "nopadhāyāḥ" 6.4.7 *aṣṭān nām;* amuissement de *n* selon "nalopaḥ prātipadikāntasya" 8.2.7.

[5] Cet amuissement est prescrit pour un *pada*. Le *prātipadika aṣṭan* est *pada* devant la désinence accrue *nām* selon "*svādiṣu*". *Nuṭ* est donc cause du nom *pada* et de cet amuissement de *n*. Or il est causé par la succession de la base en *n ṣaṭ* et de *ām*. Il ne sera pas ici cause de l'application de cet amuissement qui ferait disparaître la dite succession qui l'a réalisé, même si l'amuissement de *n* selon 8.2.7 n'est pas réalisé lors de l'application de *nuṭ* selon 7.1.55.

[6] Voir formation de "adīdapat"tr.II,p.262,n.3. *Puk* est causé selon "arti-" par la finale *ā* de la racine *dā* et le suffixe *ṇi*. Le substitut bref de la pénultième selon "ṇau caṅi" est causé par *ṇi* et *caṅ*. Il est donc de cause plus extérieure que *puk* et est tenu pour non-réalisé selon "asiddhaṃ bahiraṅgam" lors de l'application de *puk*. Cependant Patañjali craint que par la *saṃnipātaparibhāṣā puk* qui fait du *ā* de *dā* une pénultième, ne soit pas cause du substitut bref de cette pénultième, qui détruirait le *ā* qui l'a causé.

[7] Kaiyaṭa donne par cela une solution à l'inconvénient signalé par Patañjali. L'application indésirable de la *paribhāṣā* n'au-

13-14. Autrement étant donné que la *paribhāṣā* n'aurait pas de chance d'application parce que le substitut bref de cause extérieure est non réalisé lors de l'application de *puk*, l'impropriété du *bhāṣya* est évidente. De plus il n'y a pas non-application de la *paribhāṣā* en considération de l'absence de destruction de la cause résultant du transfert[1]. Car s'il en était ainsi, il y aurait conflit avec le *bhāṣya* sous le *sūtra* "kṛnmejantaḥ" qui montre une application excessive de la *paribhāṣā* à l'amuissement de la désinence de vocatif, parce qu'une fois le substitut bref devant la désinence de vocatif réalisé dans "lakṣmi", etc. même si l'amuissement de la désinence est réalisé, il n'y a pas destruction de la cause du dit substitut selon "pratyalope pratyayalakṣaṇam"[2]. De plus il y aura conflit avec le fait établi que dans "gavyitā", etc. il n'y a pas amuissement de *y* par la *saṃnipātaparibhāṣā*[3], parce que l'amuissement de *y* est causé par *tṛc*, est donc de cause extérieure et est non-réalisé lors de l'application de *av*. En réalité *nuṭ* a pour cause la relation avec le nom *ṣaṭ*; et le substitut *ā* ne détruit pas cette relation, non plus que l'amuissement de *n*, parce que même s'ils sont

---

ra pas lieu en raison de l'indice *m* de *jānāti*. Pāṇini enseigne *jñā* dans un groupe de racines, *ghaṭ* etc. pour lesquelles il enseigne l'indice *m* : "ghaṭādayo mitaḥ". Par l'indice *m* il y aura un substitut bref de la pénultième devant *ṇi*. Si la *saṃnipātaparibhāṣā* empêche ce substitut bref de se réaliser, l'indice *m* est inutile. Il révèle donc qu'elle ne s'applique pas.

[1] On pourrait dire que *nuṭ* en causant l'amuissement de *n* ne sera pas cause de la destruction de sa cause, parce que par le transfert proposé la forme *aṣṭā* sera traitée comme si elle était *aṣṭan* et aura toujours le nom *ṣaṭ*. Nāgeśa montre que cela n'est pas suffisant pour empêcher la *paribhāṣā* de s'appliquer. Elle est fondée sur la destruction réelle. La non-destruction résultant du transfert ne doit pas être prise en considération.

[2] "Lakṣmi" est formé avec *su* au vocatif après *lakṣmī*; substitut bref selon "ambārthanadyoḥ" 7.3.107; amuissement après *i* bref de la désinence selon "eṅhrasvāt" 6.1.69. Patañjali formule la crainte que par la *paribhāṣā* le substitut bref ne soit pas cause de l'application de l'amuissement de la désinence qui l'a causé. Il ne tient pas compte de ce que si une opération causée par un suffixe se réalise même si le suffixe est amui selon "pratyayalope", il y a transfert de la propriété d'être devant la désinence de *lakṣmi su* à *lakṣmi*, donc non-destruction de la cause. Il ne tient pas compte de la non-destruction résultant du transfert. Il tient compte seulement de la destruction réelle.

[3] "Gavyitā" est formé avec *kyac* après *go* dans le sens *gām ātmana icchati*; substitut *av* selon "vānto yi pratyaye" 6.1.79 *gav ya*; suffixe *tṛc* selon "ṇvultṛcau" 3.1.133; amuissement de *a* selon "ato lopaḥ" 6.4.48 *gavy tṛ*; accrément *iṭ* selon "ārdhadhātukasya" 7.2.35 *gavyitṛ*. Or le *sūtra* "yasya halaḥ" prescrit l'amuissement de *y* après un *hal* devant un *ārdhadhātuka*. Il ne s'appliquera pas ici, parce que le *v*, *hal* qui précède le *y*, ne sera pas cause de la destruction du *y* qui l'a causé. Et l'amuissement de *y* est causé par *tṛc* et est donc de cause plus extérieure que le substitut *av* causé par *kyac*.

réalisés il y a le nom *ṣaṭ* par le traitement comme l'original. Dans cette vue la mention "dīrghāt" de "aṣṭano dīrghāt" doit être comprise comme visant à évincer l'accent fondé sur *aṣṭan*, une fois que celui fondé sur *ṣaṭ* a été réalisé, dans "aṣṭábhiḥ" dans la vue où l'opération une fois entravée a une nouvelle chance de réalisation[1] et en tant que telle comme visant à révéler que le substitut *ā* est optionnel. S'il y a application de la *saṃnipāta-paribhāṣā* même là où il y a transfert, l'opération que nous désirons est réalisée[2]. Mais, dira-t-on, si "hali" est complément de "aṣṭana ā vibhaktau" aussi, le substitut *ā* ne se réalisera pas devant *jas* et *śas* qui commencent par une voyelle; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "jaśśasoḥ" 268.4.

Dans le *bhāṣya* "priyāṣṭāna iti prāpnoti" 268.3 le sens est : "priyāṣṭānaḥ" seulement risque de se réaliser. Autrement ce *bhāṣya* serait impropre, parce que même s'il n'y a pas rattachement de "hali" à "aṣṭana ā vibhaktau", étant donné que le substitut *ā* est optionnel il est difficile d'empêcher cette forme de se réaliser[3]. Mais, dira-t-on, il y a chance de réalisation du substitut *ā* devant *jas* par l'indice révélateur, et il y a chance de réalisation du substitut *auś* de *jas*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yatra" 268.7 : l'idée est : en vertu de l'énoncé au pluriel "aṣṭābhya auś"[4]. L'idée est :

---

[1] Dans cette vue, dans "aṣṭábhiḥ" formé sur *aṣṭan bhis*, avec amuissement de *n*, l'accent selon "jhaly upottamam" évince celui selon "aṣṭanaḥ" parce que prescrit ultérieurement. Par la *paribhāṣā* "punaḥprasaṅgavijñānāt" l'accent selon "aṣṭanaḥ" a une nouvelle chance de réalisation. Pour l'empêcher la mention "dīrghāt" doit être faite. Ce faisant cette mention révèle aussi que le substitut *ā* est optionnel.

[2] La *paribhāṣā* est d'application inconstante. Dans cette situation où elle a chance de s'appliquer aux deux opérations, on considèrera qu'elle s'appliquera à l'amuissement de *n*, non au substitut *ā*, parce que c'est lui qui dans le présent contexte est désiré.

[3] Dans l'autre vue on a théoriquement les deux formes, dans la vue présente une seule. En effet si "hali" n'est pas placé dans "aṣṭana ā vibhaktau" il peut y avoir application du substitut *ā* devant *jas : priyāṣṭaā as priyāṣṭās*. Dans l'alternative où le substitut *ā* optionnel ne se réalise pas, *priyāṣṭan ās;* "ṣaḍbhyo luk" ne s'applique pas, parce que la désinence *as* est apparue après *priyāṣṭan* non après *aṣṭan* (voir ci-dessous); substitut long de la pénultième selon "sarvanāmasthāne ca".

[4] *Aṣṭan* est le seul mot objet de la règle. Si la seule forme était considérée, un énoncé au singulier aurait dû être fait. L'énoncé au pluriel indique qu'il faut prendre en considération autre chose que la simple forme, à savoir le sens. Le sens sera pris en considération en regard de l'application de la règle, si l'on reconnaît un cas où la règle ne s'appliquera pas en fonction d'une propriété du sens. On prend donc en considération la distinction entre le cas où le sens est principal, et celui où il est subordonné dans un composé. C'est le cas dans le *bahuvrīhi priyāṣṭan* où les sens des composants sont subordonnés au sens du mot extérieur qualifié par le composé. *Auś* et le substitut *ā* inféré de la prescription de *auś* ne s'appliqueront donc pas à lui.

en raison de l'accompagnement de "ṣadbhyaḥ" il y a application de "aṣṭābhya auś" au cas où le sens est principal[1]. Et il sera montré sous le *sūtra* "sarvādīni" comment, pour une autre raison, il n'y a pas application de "ṣaḍbhyaḥ" au subordonné[2]. L'intention est que le *pūrvapakṣin* est ici quelqu'un qui n'a d'yeux que pour les règles[3]. "Auśtvena" 268.7 : le sens est : *auś*. On doit comprendre le suffixe *tva* comme employé après l'imitation pour exprimer l'objet qu'est le substitut imité[4], comme le montre l'emploi du *bhāṣya* "ātve" 266.3. "Auśtvena" 268.8 : le sens est : en raison de l'énoncé avec le substitut *ā* dans le *sūtra* qui prescrit *auś*. "Atra" 268.8: quand *aṣṭan* est subordonné. "Jñāpakāt" 268.8 : ajouter :"prāptiyogyam api (bien qu'apte à une chance de réalisation par l'indice révélateur)". Parfois il n'y a pas la lecture "jñāpakāt". Mais, dira-t-on, quand il n'y a pas rattachement de "hali" à "astana ā vibhaktau", comment le substitut *ā* prescrit pour *aṣṭan* s'appliquera-t-il à ce qui se termine par ce mot ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "padāṅgā-" 268.9. "Bahuvacananirdeśābhāvāt" 268.10 : il faut comprendre : en raison de l'absence de l'accompagnement de "ṣaḍbhyaḥ".

Pensant que la réponse émane de quelqu'un qui n'a d'yeux que pour les règles, Kaiyaṭa commente : "tad atra mā bhūd ātvam" 269.8. Dans l'autre vue[5] on doit comprendre qu'il n'y a pas application du substitut *ā*, parce que "priyāṣṭan" est inexpressif dans l'emploi[6].

---

[1] Nāgeśa qui n'accepte pas la première raison en donne une autre, l'accompagnement de "ṣaḍbhyaḥ" pour qui l'application au cas où le sens est principal est établie par le *bhāṣya* d'une façon différente.

[2] Cf.I 281-282. Patañjali, pour empêcher l'application d'opérations fondées sur le nom *sarvanāman* à des mots de la liste *sarva*, etc. quand ils sont subordonnés dans un composé, propose d'interpréter que toute opération prescrite sous le gouvernement de "aṅgasya" 6.4.1 s'applique en connection avec la désinence produite après la base mentionnée. De cette façon le sens de "ṣaḍbhyo luk" sera : il y a amuissement de la désinence produite après un mot *ṣaṭ*. Patañjali formule alors la crainte que dans "paramapañca" l'amuissement n'ait pas lieu, parce que la désinence est apparue après *paramapañcan* non après *pañcan*. Il répond à cette objection qu'elle s'applique parce que *pañcan* est terme principal dans ce *karmadhāraya*. Il en résulte que le cas où il ne s'appliquera pas sera celui-là seul ou le mot *ṣaṭ* est subordonné. La raison de cette non-application est la qualification "produite après la base" comprise pour la désinence.

[3] Tandis que si l'on regarde les objets des règles, le problème ne se pose pas, puisque les formes en question ne sont pas connues dans l'emploi, comme cela sera dit ci-dessous.

[4] Voir I 71.

[5] Où "hali" n'est pas rattaché à "aṣṭana ā vibhaktau".

[6] Dans cette vue théoriquement on peut avoir l'application du substitut *ā*. Nāgeśa affirme cependant que pratiquement on ne l'a pas, parce que la forme n'existe pas dans l'emploi. De cette façon il n'y a pas divergence entre les deux vues. On obtient dans les deux "priyāṣṭānaḥ".

Mais il est faux que le sens soit : il y a bien dans cette autre vue le substitut *ā*, parce qu'il s'ensuivrait dans la vue du rattachement de "hali" un résultat différent en raison de l'absence de moyen alors de réaliser le substitut *ā*. Mais, dira-t-on, ce n'est pas le sens approprié pour ce *bhāṣya*. Car s'il en était ainsi, il aurait dit : "iṣyata eva (cela est bien le résultat désiré)". De plus le reste de la phrase "aprayukte (dans le cas d'une forme inusitée)" serait impropre, parce qu'on ne transgresse pas les règles pour les formes usitées non plus, et parce que l'auteur du bhāṣya dit que la grammaire est la description des mots employés[1]. A cause de cette insatisfaction Kaiyaṭa dit "naiva va" 269.8 : "yathālakṣaṇam" est un *avyayībhāva*[2] conformité à "alakṣaṇasya" l'absence de règle; le sens est : dans un mot inusité il y a conformité à une absence de règle, non aux règles. L'idée est : et ainsi un tel emploi[3] est incorrect. De plus l'auteur du *bhāṣya* n'ayant d'yeux que pour les objets des règles, le présent commentaire est meilleur. Et ainsi il faut voir que la réflexion sur l'application du substitut *ā* dans les mots *priyāṣṭan*, etc. et toute autre réflexion sur l'emploi de ces mots, chez Haradatta, etc, sont aberrantes. Par cela est rejeté le commentaire : les deux explications aboutissant à un résultat divergent, la correction de "priyāṣṭau" dans la première, l'incorrection dans la seconde, sont impropres; de plus dans le *bhāṣya* sur "aṣṭābhya auś" il est dit que du fait de l'énoncé "aṣṭābhyaḥ" *auś* s'applique à *jas* et *śas* après *aṣṭan* quand il a reçu le substitut *ā*, qu'il y a donc ce substitut *ā* devant *jas* et *śas*, "autrement l'auteur aurait dit simplement "aṣṭanaḥ"[4]; de par cet emploi du singulier dans ce passage du *bhāṣya*, l'intention même de l'objection, à savoir que *auś* et le substitut *ā* s'appliquent seulement quand *aṣṭan* est principal, est imaginaire. Cela est rejeté parce que ce passage du *bhāṣya* est en accord avec la conclusion adoptée sous le présent *sūtra*, à savoir que quand *aṣṭan* est subordonné il y a inexpressivité dans l'emploi des formes obtenues, *priyāṣṭan*, etc.Et il y a entreprise d'un nouveau commentaire en raison d'une insatisfaction[5].

⁂

---

[1] Voir I 32, 35 sq.

[2] Selon "avyayaṃ vibhakti... yathā..." 2.1.6. *Yogyatā* est un des sens de *yathā*.

[3] C'est-à-dire "priyāṣṭau".

[4] Ceci est une référence non littérale au *bhāṣya* V 25. Patañjali expose cette idée sous une forme différente et conclut par "itarathā hy aṣṭana ity eva bruyāt". Ce raisonnement et cet emploi du singulier montre qu'il n'attachait de valeur d'indice qu'à l'énoncé avec substitut *ā*, mais non à l'énoncé pluriel. On ne doit donc pas tirer de l'énoncé pluriel cet enseignement de l'application au seul cas où le sens est principal.

[5] Ce n'est pas nécessairement une impropriété que deux commentaires aient un résultat différent. Le nouveau peut remplacer le précédent jugé insatisfaisant.

"Ḍati ca (et une *saṃkhyā* terminée par *ḍati* a le nom technique *ṣaṭ*)". (*sūtra* 1.1.25.)

(1. Proposition d'annulation.)

**BH.I** Cette mention de *ḍati* est faite deux fois, dans la règle du nom *saṃkhyā* et dans celle du nom *ṣaṭ*. L'une d'elles peut ne pas être faite. -- Comment ? -- D'abord, si elle est faite dans la règle du nom *saṃkhyā*, elle ne le sera pas dans celle du nom *ṣaṭ*. -- Comment ? -- "Ḍati" de "bahugaṇavatuḍati" sera reconduit dans "ṣṇāntā ṣaṭ". Et si cette mention de *ḍati* est faite dans la règle du nom *ṣaṭ*, elle ne le sera pas dans celle du nom *saṃkhyā*, le nom *saṃkhyā* aussi sera reconduit dans "ḍati ca"[1].

**P.I** 269. "Ḍati ca". "Yadi tāvat" 269.4 : en raison de l'accompagnement de *vatu* dans "bahugaṇavatuḍati" le suffixe *taddhita* *ḍati* est noté, non le suffixe *kṛt* *ḍati* après *pāti*[2]. "Atha" 269.5 : en raison de la reconduction du nom *saṃkhyā* dans "ḍati ca" et parce que ce nom a un objet conforme à son sens étymologique, *ḍati* qui apparaît dans le domaine d'une question relative à un nombre, est noté, non le suffixe *auṇādika*.

**U.I** 269. "Ḍati ca". Dans le *bhāṣya* "yadi tāvat" 269.4 : l'idée est : un *sūtra* "ṣṇāntā ca ṣaṭ" doit être lu, la mention de *ḍati* dans "bahugaṇavatuḍati", reconduite en raison de l'effort qu'est ce "ca (et)" et du signe de reconduction qu'est le ton modulé qui lui est attaché, se construira dans "ṣṇāntā". "Na tu pāteḥ" 269.10: l'idée est : et ainsi, parce qu'il y aura reconduction du sens[3], dans "ṣṇāntā" aussi il y aura notation du *taddhita* seulement. Il faut comprendre aussi que par la force du nom lourd *saṃkhyā* il y a notation du *ḍati* qui apparaît dans le domaine d'une question relative à un nombre. Dans le *bhāṣya* "ḍati cety atra" 269.6 : le sens est il y a prescription des deux noms par "ḍati ca" en raison du "ca (et)" et de ce que *saṃkhyā* est prescrit à proximité immédiate de *ṣaṭ*[4]. "Anvarthatvāc ca" 269.11 : cela est imaginaire parce que le sens étymologique de *saṃkhyā* est : ce par quoi on dénombre. Or il n'y a pas possibilité de ce sens dans un mot terminé par *ḍati*. Et l'emploi dans une question relative à un nombre n'est pas ce sens. Donc il convient de dire que les mots terminés par les *uṇādi* ne sont pas analysables, qu'il n'y a donc pas de tel suffixe *ḍati* et qu'il n'y en a pas notation ici. Et, doit-on comprendre, si ces mots sont analysables, la forme est obtenue avec un suffixe *kati* après *pāti* aussi bien. "Saṃkhyāpraśna-" 269.11 : l'idée est : et par le principe que pour les objets enseignés en conjonction, si l'un est éliminé, l'autre l'est aussi (*paribhāṣā* 86), le nom *ṣaṭ* aussi s'appliquera seulement à *ḍati taddhita*[1].

---

[1] Dans le premier cas on aura : "bahugaṇavatuḍati saṃkhyā; ṣṇāntā ca ṣaṭ"; dans le second cas : "bahugaṇavatu saṃkhyā; ṣṇāntā ṣaṭ; ḍati ca".

[2] Selon "pāter ḍatiḥ" uṇādi 496.

[3] Le mot *ḍati* sera reconduit avec son sens, c'est-à-dire comme notant le *taddhita*.

[4] Si *ḍati* n'est pas énoncé dans "bahugaṇavatu" on risque de ne pas obtenir le nom *saṃkhyā* pour lui. Il faut donc une reconduction de ce mot comme énoncé de nom technique prescrit. Cette reconduction sera obtenue en sus de celle de *ṣaṭ*, par le fait que les deux noms sont prescrits l'un à la suite de l'autre. Le "ca (et)" montre qu'il y a une reconduction. La suite des *sūtra* sera dans cette vue : *bahu*, *gaṇa*, les formes en *vatu* ont le nom *saṃkhyā*; les *saṃkhyā* terminées par *ṣ* ou *n* ont le nom *ṣaṭ*; une forme terminéepar *ḍati* a les nom *saṃkhyā* et *ṣaṭ*.

"

"   "

"Ktaktavatū niṣṭhā (*kta* et *ktavatu* ont le nom technique *niṣṭhā*)". (sūtra 1.1.26)

(La détermination du suffixe *kta* parmi les formes semblables *ta*.)

BH.I 270-271. "Niṣṭhāsaṃjñāyāṃ samānaśabdapratiṣedhaḥ (dans la règle du nom *niṣṭhā* prohibition du nom doit être faite pour des éléments de forme semblable)". (vt 1)

Dans la règle du nom *niṣṭhā* prohibition du nom doit être faite pour des éléments de forme semblable : "lotaḥ, gartaḥ"[2].

"Niṣṭhāsaṃjñāyāṃ samānaśabdāpratiṣedhaḥ (dans la règle du nom *niṣṭhā*, une prohibition du nom est inutile pour les éléments de forme semblable)". (vt 2)

Dans la règle du nom *niṣṭhā* il y a pour des éléments de forme semblable "apratiṣedhaḥ" : "anarthakaḥ pratiṣedho 'pratiṣedhaḥ (prohibition inutile)". -- Comment n'y a-t-il pas le nom *niṣṭhā* pour ces éléments ?

-- "Anubandho 'nyatvakaraḥ (un indice différencie)". (vt 3)

Un indice est posé dans le présent *sūtra*; il différenciera *kta* des autres éléments.

"Anubandho 'nyatvakara iti cen na lopāt (si l'on dit que l'indice différencie, on répond : non parce qu'il est amui)". (vt 3)

Si l'on dit que l'indice différencie, on répond : non. -- Pour quelle raison ? -- "Lopāt" : l'indice est amui dans cet élément. Une fois qu'il y est amui, l'indice ne le différencie plus. Par exemple il est dit : "quelle est la maison de Devadatta ? -- Celle où il y a un corbeau". Une fois que le corbeau s'est envolé, la maison n'est plus identifiée. De même dans le cas présent, une fois l'indice amui, le suffixe n'est plus identifié. -- Bien que l' indice soit amui, on sait cependant que le nom a été donné à ce qui porte l'indice. Dans l'autre cas aussi il est dit : "quelle est la maison de Devadatta ? -- Celle où il y a un corbeau". Une fois que le corbeau s'est envolé, bien que la maison ne soit plus identifiée cependant on connaît la place en haut de la maison ou se trouvait le corbeau.

---

[1] L'on a montré que *saṃkhyā* ne s'appliquait pas à l'*uṇādi ḍati*. Le nom *ṣaṭ* ne s'y appliquera pas non plus, parce que prescrit en conjonction avec *saṃkhyā*.

[2] "Lotaḥ" est formé avec *tan* après lūñ, "gartaḥ" de même après *gṝ* selon "hasimṛgriṇavāmidamilū-" *uṇādisūtra* 366; *guṇa* par "sārvadhātukā-". Une fois les indices amuis, *tan* est de forme semblable à *kta*. Il risque de recevoir le nom *niṣṭhā*. L'amuissement des indices "tasya lopaḥ" est la première opération réalisée.

"Siddhaviparyāsaś ca (il y a un doute qui se produit)".(vt 4)

Et un doute se produit. Bien que l'on sache que le nom a été donné à ce qui porte l'indice, on a un doute : est-ce qu'il y a cet élément *ta* devant recevoir le nom *niṣṭhā* dans "lotaḥ, gartaḥ" ? est-ce qu'il y a cet élément *ta* dans "lūnaḥ, gīrṇaḥ"[1]. Dans l'autre cas aussi, il est dit : "quelle est la maison de Devadatta ? -- Celle où il y a un corbeau". Une fois que le corbeau s'est envolé,bien que l'on connaisse la place ou il était, il y a un doute : "est-ce ici cette maison ? est-ce là cette maison ?"

P. I 170-171. "Ktaktavatū". L'intention de l'adversaire est: les indices sont mentionnés ici pour qu'il y ait application d'une opération . Or ils n'apparaissent pas dans l'emploi, puisqu'ils sont amuis. Là où il y a similarité de forme un doute se produit : pourquoi l'opération fondée sur les dits indices est-elle appliquée à cette forme-ci, mais non à celle-là ? L'avocat de la conclusion pense : des sens, rection temps, etc. dont la présence dans la forme est fixe, sont signalés par l'indice qui est inconstant; et quand il y a rappel de l'indice par la vue de ces sens, l'on voit qu'il y a exactitude des opérations fondées sur cet indice.Par exemple quand quelqu'un dit "devadattena lūnaḥ śāliḥ (le riz coupé par Devadatta)" celui qui connaît les règles, en voyant les sens d'objet et de passé, pense au suffixe *kta*. Mais quand on dit "lotam alabheta (qu'on immole un bélier)", il pense que c'est le mot *lota* terminé par *tan* et signifiant "bélier" qui est employé. "Siddhaviparyāsaḥ" 271.1 : le sens est : "viparyāsaḥ" un doute se produit. "Idaṃ tad gṛham idaṃ tad gṛham" 271.5 : cette expression montre le caractère non définitif de la connaissance; mais ce n'est pas un redoublement, parce qu'il n'y a pas le sens de désir d'inclure tous les objets d'une classe, etc.[2]

U. I 270-271. "Ktaktavatū-". Kaiyaṭa dit que l'auteur a entrepris ce *vārttika* en pensant que, puisque les indices, étant toujours amuis, ne pouvaient être des qualifiants permanents[3], et sont donc des qualifiants temporaires, n'importe quelle forme *ta* risque d'être l'objet signalé : "iha" 270.16. "Sārūpyam" 270.17 : ajouter: "prayoge (dans l'emploi)". "Manyate" 270.18 : le sens est : conclut. Analyser "niyatasaṃnidhānāḥ" 270.18 : dont la présence dans le mot est fixe. "Kāraka-" 270.18 : l'idée est : ce n'est pas la simple forme *ta* qui est objet de règle; c'est une forme *ta* qualifiée par un sens particulier, etc. "Taddarśanāt" 270.18 : le sens est : par la connaissance des sens de temps, etc. "Tanpratyayāntaḥ" 270.21 : le sens est : il conclut qu'une forme non signalée par l'indice *k* a été employée. Dans le *bhāṣya* "naṣṭaṃ gṛham" 270.11 : le sens est: n'est plus connue. "Naṣṭaḥ pratyayaḥ" 270.12 : le sens est : le suffixe est d'indice non-connu. "Sānubandhakasya" 270.13 :le sens est: à ce qui auparavant portait l'indice *k*. "Uddeśam" 270.15 : l'endroit élevé où le corbeau était perché. "Siddhaviparyāsaś ca" 271.1 : *ca* est employé dans le sens de *tu* (mais). Le sens est : mais un doute se produit. Bien que le *viparyāsa* soit une détermination erronée, un doute est ici signifié parce qu'il a en commun avec l'erreur de ne pas correspondre exactement à l'objet. Kaiyaṭa dit cela "saṃśayaḥ" 271.14. "Buddher anavasthitatvat" 271.15 : le sens est : c'est une représentation du doute. "Vīpsādi-" 271.15 :l'idée est : parce que la *vīpsā* est une propriété du locuteur, son désir d'inclure tout le domaine du sens du mot.

---

[1] "Lūnaḥ" est-formé avec *kta* après lūñ; amuissement des indices par "tasya lopaḥ" *lū ta;* substitut *n* de *t* par "lvādibhyaḥ" 8.2.44. "Gīrṇaḥ" est formé avec *kta* après *gṝ;* amuissement de *k* par "tasya lopaḥ" *gṝta;* substitut *it* suivi de *r* par "ṝta id dhātoḥ" *gir ta;* substitut long de *i* par "hali ca" 8.2.77 *gīr ta;* substitut *n* de *t* par "radābhyām" 8.2.42; substitut *ṇ* de *n* par "raṣābhyām" 8.4.1. Dès le stade *lū ta, gṝ ta* on peut hésiter si l'on a *tan* ou *kta.*

[2] Il ne s'agit pas du redoublement prescrit par "nityavīpsayoḥ" 8.1.4, etc.

[3] Le *viśeṣaṇa* est une propriété d'un objet, qui lui appartient en propre et le distingue de tout autre. C'est un qualifiant permanent, l'objet possédant toujours cette propriété. L'*upalakṣaṇa* est un qualifiant transitoire, étant une propriété occasionnelle de l'objet. Il ne distingue donc avec certitude cet objet des autres

BH.I 271-272. "Kārakakālaviśeṣāt siddham (cela est résolu par la prise en considération d'un facteur d'action et d'un temps particuliers, sens de *kta*)". (vt 5)

Un facteur d'action et un temps particuliers, sens de *kta* doivent être pris en considération : "l'élément *ta* qui exprime le passé et l'agent, ou l'objet, ou l'état a le nom *niṣṭhā*". Dans l'autre cas aussi, un homme réfléchi prend en considération avec le signe inconstant une plate-forme, un bassin de lotus devant la maison. -- Même ainsi, le nom *niṣṭhā* risque de se réaliser dans "prākīrṣṭa"[1].

-- "Luṅi sijādidarśanāt (il ne se réalisera pas du fait que l'on voit *sic*, etc. devant *luṅ*)". (vt 6)

Du fait que l'on voit *sic*, etc. devant *luṅ ta* sera identifié comme désinence substitut de *luṅ*, non comme étant le suffixe *kta* et le nom *niṣṭhā* ne se réalisera pas. -- En ce cas il risque de se réaliser là où l'on ne voit pas *sic*, etc., dans "prābhitta"[2]. -- Là aussi l'on voit *sic*, etc.[3]. -- Est-ce que cela, c'est-à-dire l'ap-

---

que pendant le temps où il est attaché à l'objet.

1 "Prākīrṣṭa" est formé avec *luṅ* après *kṝ* "disperser"(*kirati*) et préverbe *pra;* accrément *aṭ* par "luṅlaṅ-"; substitut *ta* de *luṅ* par "tiptas-"; *akṝ ta;* suffixe *cli*, substitut *sic* par "cli luṅi" "cleḥ sic" *akṝ s ta;* substitut *it* suivi de *r*, à la place de *ṝ* par "ṝta iddhātoḥ" *akir s ta;* substitut long de *i* par "hali ca" *akīr s ta;* substitut *ṣ* de *s* et *ṭ* de *t* par "ādeśapratyayayoḥ", "ṣṭunā" *akīrṣṭa*. La désinence *ta* exprime le passé comme le suffixe *kta*.

2 "Prābhitta" est formé avec *luṅ* après *bhidir* "briser";*abhid s ta*(voir n.1); amuissement de sic par "jhalo jhali"; substitut *t* de *d* par "khari ca".

3 C'est-à-dire l'on voit l'un des éléments compris par l'expression "sic, etc.", tels que le sens du singulier, de la première

plication du nom quand il n'y a pas *sic*, etc., doit être mentionné? -- Non certes.—Comment ce qui n'est pas dit, sera-t-il compris ? -- De même que l'on comprend les facteurs d'action et temps particuliers non mentionnés dans le présent *sūtra*, de même peut-on comprendre "là où il n'y a pas *sic*, etc." aussi[1].

P. I 271-272. "Prākīrṣṭa" 271.10 : l'idée est : il y a le sens passé dans cette forme *ta*. "Dṛśyante 'tra" 271.13 : le mot *ādi* dans "sijādi-" 271.11 exprime la ressemblance[2]. Dans l'emploi "prābhitta ghaṭaṃ devadattaḥ (Devadatta a cassé le pot)", par la compréhension du sens d'agent unique, etc. pour *ta*, on comprend qu'il y a emploi du mot terminé par *luṅ*, non d'une forme terminée par *kta*.Il n'y a pas le nom *niṣṭhā* pour le suffixe *kta* selon "añjighṛṣibhyaḥ ktaḥ" *uṇādi* 369, parce que les mots terminés par les suffixes *uṇādi* sont non-analysables, ou bien en vertu de la diversité d'emploi de ces suffixes. Autrement il y aurait l'aigu initial selon "niṣṭhā ca dvyaj anāt (un mot de deux *ac* terminé par une *niṣṭhā* a un aigu initial...)" 6.1.205[3].

U. I 271-272. "Prākīrṣṭa" 271.10 : l'idée est : bien que dans "prākīrṣṭa" le nom *niṣṭhā* n'entraîne pas de différence de forme, parce qu'il y a application de la chute du ton[4], cependant cette mention implique aussi l'expression "yan mā prakīrṣṭa", où la chute du ton est prohibée par "nipātair yadyadi- (une forme terminée par *tiṅ* en connection avec *yad*, etc. n'a pas la chute du ton)" 8.1.30., et où il y aura aigu initial de façon constante selon "niṣṭhā ca dvyaj anāt" 6.1.205. L'on pense ici qu'il y a application de cette dernière règle même à ce qui n'est pas un nom propre. Or l'accent désiré pour "yan mā prakīrṣṭa" est un aigu initial optionnel selon "ādiḥ sicaḥ (pour une forme terminée par *sic* il y a aigu initial optionnellement)" 6.1.187. Puisque l'on ne voit pas *sic* qui est amui dans "prābhitta" Kaiyaṭa dit "ādiśabdaḥ" 271.17. "Añjighṛṣi-" 271.18 : le sens est : bien qu'il n'y ait pas dans ce suffixe les sens signalés de temps, facteur d'action, etc., on comprend par la vue de l'absence de *guṇa* que c'est le même suffixe *kta*. Et ainsi dans la prescription de *san*, etc. le sens est que *sa* signalé par le *n* qui a le nom *it*, répétant le sens de la base, ou ayant le sens de désir, se réalise. Dans une citation en référence "sany ataḥ (devant *san*, *i* apparaît à la place de *a*)" 7.4.79 le sens est : devant *sa* signalé par le *n* qui porte le nom *it*. C'est pourquoi "āṭaś ca (un substitut *vṛddhi* unique apparaît à la place de *āṭ* et d'un *ac* subséquent)" 6.1.90 a son but accompli. Autrement[5] étant donné que l'application

---

personne etc. dans "prābhitta".

[1] Le sens ainsi compris est : "*kta* et *ktavatu* exprimant un facteur d'action et un temps particuliers, quand il n'y a pas *sic*, etc., ont le nom *niṣṭhā*".

[2] Le sens est donc : ce qui comme *sic* montre que *ta* est la désinence personnelle substitut de *luṅ*.

[3] Par exemple dans *ghṛtá* formé avec l'*uṇādi kta*.

[4] Selon "tiṅ ṅatiṅaḥ".

[5] C'est-à-dire si l'indice était un qualifiant permanent.Il s'ensuivrait que l'opération prescrite s'appliquerait seulement à la forme pourvue de l'indice.

du substitut *vṛddhi* là où il y a *āṭ*, dans le *sūtra*, n'est pas désirée et là où elle est désirée, dans l'emploi, il n'y a pas *āṭ*, l'inutilité de ce *sūtra* est évidente. Ainsi tout est clair.

# ADHYĀYA I PĀDA I

# ĀHNIKA 6

"Sarvādīni sarvanāmāni (*sarva*, etc. ont le nom technique *sarvanāman*)", (*sūtra* 1.1.27)

(1. Le composé "sarvādīni".)

BH. I 273-274. Quel composé est "sarvādīni" ? -- Un *bahuvrīhi*, dit le maître. -- Quelle en est l'analyse ? -- "Sarvaśabda ādir yeṣāṃ tānīmāni (les formes dont l'initiale est le mot *sarva*)". -- S'il en est ainsi le nom technique *sarvanāman* risque de ne pas se réaliser pour le mot *sarva*. -- Pour quelle raison ? -- "Parce qu'un *bahuvrīhi* réfère à un autre objet" : un *bahuvrīhi* s'emploie pour désigner un autre objet[1]. Donc le nom technique *sarvanāman* risque de se réaliser pour ce qui est autre que le mot *sarva*, de même que, quand il est dit "que celui qui a des vaches bigarrées soit amené", celui qui a les vaches est amené, non les vaches. -- Il n'y a pas ce défaut. Dans un *bahuvrīhi* il y a aussi compréhension, avec l'objet extérieur, des sens des composants qui en sont les qualités[2]. Par exemple, quand il est dit "amène celui qui a un vêtement bigarré; les *ṛtvij* au chignon roux avancent", celui qui a cette qualité est amené, ceux qui ont cette qualité avancent.

P. I 273-274. "Sarvādīni sarva-". "Ko 'yam" 273.3. Mais, dira-t-on, la question est inappropriée, parce que l'on détermine qu'il y a *bahuvrīhi* par l'énoncé neutre pluriel; il n'y a donc pas à craindre que ce puisse être un autre composé. En ce cas, la question est : est-ce que ce composé est un simple *bahuvrīhi*, ou le résultat du maintien d'une seule de deux formes semblables que seraient un *bahuvrīhi* et un *tatpuruṣa*, comme dans "-katantebhyaḥ" 4.1.18,"kaṇvādibhyaḥ" 4.2.111[3]. Pour qu'il y ait la similarité de forme du *karma*-

---

[1] Par le *sūtra* "anekam anyapadārthe" 2.2.24 *bahuvrīhi* est le nom d'un groupe de deux ou plus de deux mots terminés par une première désinence, et qui réfèrent à un objet autre que ceux signifiés par eux.

[2] *Paribhāṣā* 77.Les sens des composants peuvent être des qualités, des déterminants de l'objet extérieur, qui lui sont connectés par une relation de contact ou d'inhérence. Dans ce cas ils seront associés à l'opération qui concerne l'objet extérieur, soit parce qu'ils seront simplement présents, soit parce qu'ils seront facteurs de l'action aussi. Dans le cas présent, le mot *ādi* (initiale) réfère à une partie de la liste qui est l'objet extérieur auquel réfère le composé *sarvādi*. Entre la liste et une partie d'elle-même il y a relation d'inhérence. L'opération qu'est l'attribution du nom *sarvanāman* s'appliquera donc à cette partie qu'est *sarva* aussi.

[3] Le *sūtra* "sarvatra lohitādikatantebhyaḥ" 4.1.18 prescrit le suffixe *ṣpha* pour les mots qui dans la liste *garga*, etc.sont désignés par l'expression "lohitādikatantebhyaḥ". Dans cette expression le composé *katanta* est interprété comme ayant deux sens : liste dont le dernier terme est *kaṭa*;ou bien finale de *kata*, c'est-à-

*dhāraya* et du *bahuvrīhi* le mot *ādi* est mentionné pour former le *karmadharāya* "sarvaś cāsāv ādiś ca sarvādiḥ"[1]; il n'y a pas d'autre but à ce mot *ādi*. Ensuite des deux composés de même forme le *bahuvrīhi* subsiste selon "napuṃsakam anapuṃsakena (quand il y a mention d'un neutre avec un non-neutre, le neutre subsiste...)" 1.2.69 ou selon le *vārttika* "svarabhinnānām yasyottarasvaravidhiḥ (de formes identiques qui diffèrent par l'accent, subsiste celle dont l'accent est produit par un *sūtra* ultérieur)" vt 24 sous 1.2.64[2]. Pensant que par le principe qui va être mentionné ci-dessous le nom *sarvanāman* se réalise pour le mot *sarva* même sans le dit double énoncé dont un seul subsiste, l'auteur du *bhāṣya* dit "bahuvrīhiḥ" 273.3.Même ainsi il reste à l'interlocuteur le doute : est-ce que c'est un *bahuvrīhi* de formation première ou un *bahuvrīhi* qui subsiste d'un *tatpuruṣa* et d'un *bahuvrīhi;* il demande donc "ko 'sya vigrahaḥ" 273.3. "Tānīmāni" 274.1 : le caractère principal de l'objet extérieur est ici montré. Autrement, on comprendrait ici comme on comprendrait dans "citrā gāvo 'sya (des vaches bigarrées sont à lui)", la qualité de déterminé pour les vaches, celle de déterminant pour le propriétaire. Or pour exprimer un tel sens le *bahuvrīhi* n'est pas désiré. Mais si le propriétaire est le terme principal, les vaches étant le déterminant, il y a *bahuvrīhi.* C'est pourquoi le caractère principal du propriétaire est montré par "est *citragu,* celui dont les vaches sont bigarrées". Par l'emploi des deux démonstratifs "tānīmāni" le mot *idam* référant à un objet qui est devant les sens, le mot *sarva* étant inclus dans la liste, l'auteur indique qu'il y a par le *bahuvrīhi* compréhension des sens des composants propriétés de l'objet extérieur.

"Tadguṇasaṃvijñānam" 274.5 : *guṇāḥ* des signes d'identification *tasya* de l'objet extérieur; il y en a compréhension dans le domaine d'une opération. Dans le cas de "citragur ānīyatām" le sens de la sixième désinence[3] est une relation de propriétaire à chose dire terme ultérieur à *kata*. Dans le premier cas le composé est un *bahuvrīhi,* dans le second cas c'est un *tatpuruṣa.* Ces deux composés étant de même forme, un seul énoncé en est maintenu. Dans la dite liste le mot *śakala* doit être placé entre *kata* et *kaṇva.* De la sorte *śakala* qui suit *kata* recevra le suffixe *ṣpha* pour former "śākalyāyanī". De même dans "kaṇvādibhyo gotre" 4.2.111 *kaṇvādi* est pris comme *bahuvrīhi* signifiant la liste dont le premier terme est *kaṇva* et comme *tatpuruṣa* signifiant le terme initial de *kaṇva,* c'est-à-dire *śakala* qui le précède.On forme ainsi "śākalāḥ". Voir III 483,484 Dans le cas présent on prendra "sarvādīni" comme *bahuvrīhi* signifiant la liste qui commence par *sarva* et comme *karmadhāraya* signifiant le terme initial *sarva.*

---

[1] Pour obtenir la désignation du mot *sarva,* il suffisait d'énoncer ce mot. Mais alors l'on n'avait pas un énoncé de forme identique au *bahuvrīhi* et l'on ne pouvait obtenir l'*ekaśeṣa.*

[2] Le *tatpuruṣa* a le genre du mot *ādi,* le masculin; le *bahuvrīhi* a le genre du mot qu'il qualifie, "rūpam" sous-entendu, c'est-à-dire le neutre. Le *tatpuruṣa* a son accent produit par "samāsasya" 6.1.223; le *bahuvrīhi* a son accent produit par "bahuvrīhau prakṛtyā" 6.2.1.

[3] Désinence qui apparaît dans l'analyse "citrā gāvo yasya".

possédée; l'action d'amener sera appliquée au propriétaire identifié par ses possessions, mais non aux vaches. Dans le cas de"daṇḍī viṣaṇī cānīyatām" est comprise l'inclusion du signe d'identification aussi dans le domaine de l'opération relative à un objet qui a une relation de contact ou d'inhérence avec le dit signe d'identification. Dans le cas présent aussi, puisque le mot *ādi* signifie une partie, le sens du composé est un ensemble où la différence des parties est manifestée. Et puisqu'il n'y a pas usage de l'ensemble simultanément dans l'emploi, mais usage séparé de chacun des composants inclus dans cet ensemble, le nom qui sert aux opérations doit être appliqué aux composants séparés. Ainsi se réalise-t-il pour le mot *sarva* aussi. De même s'il est dit "que les brâhmanes qui sont dans la maison de Devadatta soient amenés", si Devadatta est brâhmane et se trouve dans sa maison, il est amené.

U.I 273-274. "Sarvādī-". "Nanu" 273.4 : l'idée est : parce que, le mot *ādi* étant toujours masculin et se terminant par une désinence de singulier[1], il n'y a pas possibilité du neutre et du pluriel dans un autre composé. "Bahuvrīhitatpuruṣayoḥ" 273.5 : dans le cas présent le *tatpuruṣa* est un *karmadhāraya;* dans l'exemple il est un *tatpuruṣa* d'un mot à sixième désinence. "Na tv asya" 273.7 : le sens est : le mot *ādi* dans le *karmadhāraya*. Kaiyaṭa dit la raison pour laquelle c'est le *bahuvrīhi* qui subsiste "tatra napuṃsakam" 273.7 : l'idée est : le *tatpuruṣa* est masculin. "Svarabhinnānām" 273.8 : le sens est : d'entre plusieurs formes semblables qui diffèrent par l'accent, subsiste celle dont l'accent est produit par le *sūtra* ultérieur. On doit comprendre que le *karmadhāraya* a un aigu final selon "samāsasya" 6.1.223, tandis que le *bahuvrīhi* a l'aigu final de son membre antérieur[2] selon le *sūtra* ultérieur "bahuvrīhau prakṛtyā" 6.2.1. La différence entre les deux interprétations du composé est que s'il est un *bahuvrīhi* le nom risque de ne pas s'appliquer à *sarva*, s'il est un *karmadhāraya* il se réalise. "Vakṣyamāṇena" 273.9 : par la compréhension des qualités de l'objet extérieur. "Prāthamakalpikaḥ" 273.10 : compris en premier sans prendre en considération un maintien d'une de deux formes. L'idée est : la question émane de quelqu'un qui ne connaît pas le principe de la compréhension des qualités de l'objet extérieur dans le *bahuvrīhi*. Mais, dira-t-on, dans la réponse à la question sur l'analyse du dit composé la mention en excès de "tāni, etc." est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "anyapadārthasya" 273.12. "Neṣyate" 273.13: l'idée est : parce que le *bahuvrīhi* est prescrit pour des mots à première désinence quand un objet extérieur est le terme principal. Mais, dira-t-on, même ainsi, ce caractère principal de l'objet extérieur étant montré par "tāni" simplement, "imāni" est inutile; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "sarvanāmadvaya-" 273.15 : construire : par la mention des deux démonstratifs l'auteur indique qu'il y a compréhension des qualités de l'objet extérieur. "Pratyakṣa-" 273.15 : parce que *idam* renvoie à la liste lue dans le *gaṇapāṭha* où la différence des composants est manifestée. L'idée est : et parce que le mot *sarva* est inclus dans cette liste.

---

[1] L'intialité supposant l'unité.

[2] Annaṃbhaṭṭa reconnaît un aigu initial au membre antérieur *sarva*. Voir MPV II 134.

Kaiyaṭa montre ce que sont les qualités mentionnées dans"tadguṇasaṃvijñānam" : "upalakṣaṇāni" 274.9 : le sens est : termes qui se construisent comme qualifiants de l'objet extérieur. "Kārye saṃvijñānam" 274.9 : et cettte compréhension dans le domaine de l'action est de deux sortes : tantôt il y a simple compréhension de l'objet extérieur qualifié dans le domaine de l'action, par exemple dans "fais manger celui qui a un vêtement blanc" où il n'y a pas de relation du qualifiant avec l'action; tantôt il y a relation du qualifiant aussi avec l'action par exemple dans "regarde celui qui a un vêtement blanc". Le sens final est : il y a compréhension des qualifiants de l'objet extérieur, quand l'opération doit s'accomplir en leur présence. Et ainsi l'on a cette distinction : quand il y a compréhension des qualifiants de l'objet extérieur, il y a construction de l'objet qualifié par eux avec autre chose; autrement il y a construction de l'objet identifié par eux[1]. Cette inclusion comprise par la nature du pouvoir d'expression du mot est soit une relation avec l'action, soit la présence devant l'action. Et ainsi le sens global est:là où l'objet extérieur est relié aux sens des composants par une relation de contact ou d'inhérence, il y a compréhension des qualifiants; autrement il n'y en a pas compréhension.Mais, dira-t-on, dans le cas présent il n'y a ni contact,ni inhérence; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "ihāpi" 274.12 : le sens est : et ainsi, l'objet extérieur ayant une relation d'inhérence avec la partie qualifiante, il y a bien compréhension des qualifiants. Pour justifier le pluriel Kaiyaṭa dit "udbhūtāvayavabheda-" 274.12 : l'idée est : il y a le pluriel par surimposition du nombre des parties. Mais,dira-t-on, le nom *sarvanāman* s'appliquera seulement à l'ensemble; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tasya´ca" 274.13 : construire : puisqu'il n'y a pas d'usage de tous les composants ensemble et puisqu'il y en a usage séparé, le nom qui sert aux opérations doit être appliqué aux composants. Dans la leçon "pṛthakprayogatvāt" il faut comprendre que *pṛthakprayoga* est un *bahuvrīhi* suivi du suffixe *tva*. "Siddhyati" 274.14 l'idée est : en l'absence de critère de discrimination.Mais dira-t-on, le mot *sarva* n'est pas qualifié par une relation avec l'objet extérieur; comment recevra-t-il le nom *sarvanāman* ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "yathā" 274.14 : l'idée est : bien que signe d'identification par nature, le mot *sarva* est aussi qualifié par une relation par sa qualité d'élément inclus dans la liste; de même que Devadatta, bien qu'il soit qualifiant en tant que Devadatta, est qualifié en tant que brâhmane. Le sens du *bhāṣya* "anyapadārthatvāt" 274.2 est : du fait de la qualité de mot dont l'objet est autre que ceux des composants.

(2. La présentation de la forme toute-faite "sarvanāmāni".)

---

[1] La différence est celle du *viśeṣaṇa* et de l'*upalakṣaṇa*. Le *viśeṣaṇa* est un qualifiant permanent non séparable de son porteur et par conséquent associé à lui dans toute action où il joue un rôle. L'*upalakṣaṇa* est un qualifiant temporaire qui permet occasionnellement d'identifier un objet, mais n'est pas une propriété permanente et n'est pas nécessairement associé à lui dans une action.

BH.I 274-275. Dans "sarvanāmāni" le substitut *n* selon "pūrvapadāt saṃjñāyām agaḥ (après *r*, etc. dans un composant antérieur, *ṇ* apparaît à la place de *n*, sauf s'il y a interposition d'un *g*, dans un nom)" 8.4.3 risque de se réaliser à la place du *n* initial de *nāman*. Une prohibition doit en être faite.

"Sarvanāmasaṃjñāyām nipātanān ṇatvābhāvaḥ (dans la règle du nom *sarvanāman* il n'y a pas le substitut *ṇ* de par la présentation de la forme toute-faite)". (vt 1)

Dans la règle du nom *sarvanāman*, de par la présentation de la forme toute-faite, il n'y aura pas le substitut *ṇ*. -- Qu'est-ce donc que cette présentation de forme toute-faite[1] ? -- Et qu'est la prohibition ? Elle est, après avoir dit quelque chose de façon générale, le fait de dire "non" pour un cas particulier. Dans la prohibition on comprend clairement l'intention du maître : "il n'y a pas cela". La présentation de forme toute-faite est du même genre. Après avoir prescrit le substitut *ṇ* de façon générale, la présentation de la forme *sarvanāman* est faite. Là on comprend clairement l'intention du maître : "il n'y a pas ce substitut *ṇ*. -- Mais, en vérité, par la présentation de la forme il y aura absence du substitut *ṇ*, ou bien il y aura le substitut tel qu'il est attendu par l'application de la règle[2].

P.I 274-275. "Ṇatvam prāpnoti" 274.8 : les noms propres ou techniques aussi, comme *rājapuruṣa*, etc., sont analysés dans la grammaire, sur la base du sens de leurs composants réel ou non. Il y a ainsi risque d'application du substitut *ṇ*. Et dans l'emploi il y a des mots qui sont toujours pourvus du substitut *ṇ*, d'autres non. Ceux qui ont le substitut *ṇ* sont corrects, s'ils sont noms propres; ceux qui ne l'ont pas sont corrects, s'ils ne sont pas noms propres. Par application de cette règle le substitut *ṇ* risque donc bien de se réaliser dans *sarvanāman*. La création d'un nom est simplement une limitation du pouvoir d'expression d'un mot qui est apte à exprimer tous les sens.

"Nipātanāt" 275.2 : dans l'usage courant aussi ce mot est employé sans le substitut *ṇ*; la correction en est ici montrée incidemment. "Kim etat" 275.3 : l'idée est : soit, qu'il y ait correction de cette forme, mais puisqu'il n'y a pas intention ici de prohiber le substitut *ṇ*, il risque d'y avoir option. Un interlocuteur, pour montrer la similarité de la présentation de la forme toute-faite avec la prohibition objecte : "atha kaḥ" 275.3 : l'idée est : car dans les deux cas il y a inférence de non-réalisation, c'est-à-dire une entrave à l'opération. La présentation de la forme toute-faite est aussi le lieu d'inférer la non-réalisation de l'opération. "Nanu ca" 275.8 : l'idée est : l'intention de la prohibition est d'évincer une forme; l'intention de la présentation de la forme toute-faite est de présenter la correction d'une forme, non d'en évincer une autre.

---

[1] Un adversaire met en question la valeur d'enseignement de la présentation d'une forme toute-faite. On va lui répondre que c'est une forme d'enseignement comparable à la prohibition envisagée ici comme exception.

[2] Même si l'on accepte que la présentation soit un enseignement comme la prohibition, on peut en discuter la portée. La prohibition détermine une exclusion totale d'une forme. La présentation de la forme par le maître dont l'autorité est reconnue, montre la correction de cette forme. Il n'apparaît pas au premier abord qu'elle exclue une autre forme. On peut donc l'interpréter comme aboutissant à une option. Le substitut *n* serait optionnel dans *sarvanaman*, s'il est enseigné par ce procédé.

U.I 274-275. Mais, objectera-t-on, si le mot *sarvanāman* est analysable, il y a impropriété de l'entreprise du *vārttika* de prohiber le nom pour *sarva*, etc. noms propres ou *upasarjana*[1]; s'il n'est pas analysable, il n'y a pas de division de *sarvanāman* en membre antérieur et membre ultérieur, il n'y a pas de risque d'application du substitut *ṇ*[2]. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "rāja-" 274.16. "Santam" 274.16 : si le nom a un objet conforme à son sens étymologique; "asantam": si le nom est purement conventionnel comme *rathantara*, etc. "Āśritya" 274.17 signifie : en surimposant le sens des composants sur le nouvel objet porteur du nom. L'idée est : de même qu'on montre la correction de *rathantara* en surimposant au *sāman* ainsi nommé la qualité d'agent de traverser avec un char pour instrument, de même dans le cas présent on montre la correction en surimposant à ce qui porte le nom *sarvanāman* le sens étymologique de ce mot, c'est-à-dire la qualité de mot référant à tout. Il n'y a donc pas inappropriation du *vārttika*, ni absence de risque de réalisation du substitut *ṇ*. Mais, dira-t-on, puisque c'est en conflit avec le principe d'éternité des mots, comment y a-t-il risque d'obtention d'un substitut *ṇ* inexistant ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "prayoge ca" 274.17. Mais, dira-t-on, si *sarvanāman* est un nom artificiel il y a perte de l'éternité du mot, du sens et de leur relation; et s'il n'est pas un nom, il n'y a pas de risque de réalisation du substitut *ṇ*. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "sarvārtha-" 275.10. Les maîtres disent que la limitation de pouvoir d'expression (275.10) est l'enseignement même de la relation du mot avec le pouvoir d'expression[3]. Et il ne faut pas dire comme suit. Dans le *bhāṣya* sous le sūtra "bhṛño 'saṃjñāyām" 3.1.112 il sera dit que quand telle opération est prescrite "saṃjñāyām", le sens n'est pas "quand un nom doit être signifié"mais est"si un nom est compris à partir de la forme qualifiée par la dite opération"[4]. Comment y a-t-il donc risque de réalisation du substitut *ṇ* dans *sarvanāman* ? Car il n'y a pas compréhension d'un mot comme nom technique par le fait que le substitut *ṇ* y a été réalisé[1]. C'est pourquoi dans le mot *Raghunātha* il n'y a pas le substitut *ṇ*. Il ne faut pas dire cela parce que l'intention est que quand l'affectation d'un nom à une chose est faite de nos jours, il convient que ce soit fait en accord avec la règle. C'est pourquoi ce que le *bhāṣya* dira ci-dessous "tel est le but de la création d'un nom technique lourd"[2] est approprié. Pour ce qui est d'un nom affecté depuis toujours à la chose qu'il nomme, il est correct tel qu'il est. Ainsi le substitut *ṇ* n'apparaît pas dans *Raghunātha*, etc. Et il n'y a pas amuissement de *v* dans le mot *gavyūti* qui est un nom d'une mesure de longueur, parce qu'alors il perdrait sa qualité de nom[3]. Ceci pour orienter le débat.

---

[1] *Sarva* nom propre ne signifie pas "tout" n'est pas un "nom pour tout" sens donné par l'analyse étymologique à *sarvanāman*. Ce nom n'a donc pas de chance de s'appliquer à *sarva* nom propre. Le *vārttika* qui entreprend ci-dessous (278) de prohiber cette application serait donc impropre.

[2] Le substitut *ṇ* repose sur cette division, parce qu'il est prescrit après un *r* ou *ṣ* situé dans le membre antérieur, pour un *n* situé dans le membre ultérieur : "pūrvapadāt...".

[3] Nāgeśa a déjà critiqué cette idée de limitation du pouvoir d'expression. Voir I 257.27.

[4] Nāgeśa réfère sans le citer à la lettre au passage du *bhāṣya* III 209.3. De la première interprétation il résulte que dans tout nom il y a nécessairement application de l'opération. Dans la deuxième interprétation la règle rend compte de l'emploi. Elle si-

Pourquoi, dira-t-on, n'est-il pas dit que le substitut *ṇ* ne se réalise pas parce que c'est une forme de *sūtra*[4] ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "loke" 275.12. Kaiyaṭa montre la similarité entre la présentation de la forme toute-faite et la prohibition : "sarvatraiva" 275.14. "Nipātanaṃ ca" 275.15 : l'idée est : parce que dans un même endroit il y a conflit de l'existence et de l'absence. "Na tu" 275.16 : l'idée est : il y a éviction du conflit de l'existence et de l'absence par la diversité de l'emploi.

BH.I 275-277. --Est-ce qu'il y a d'autres opérations de cette sorte?Oui[5].--En ce cas dans"iko yaṇ aci(*yaṇ* apparaît à la place de *ik* devant *ac*)"6.1.77:par la prescription il y aura *yaṇ*,ou bien l'on entendra le *ik* tel qu'il était attendu.--Il n'y a pas ce défaut Il y a une différence. Dans ce *sūtra* l'énoncé de *ik* est fait avec une sixième désinence. Et la sixième désinence évince l'original[6]. -- En ce cas, dans "kartari śap (*śap* apparaît après une racine devant un suffixe *sārvadhātuka* au sens d'agent)" 3.1.68, "divādibhyaḥ

---

gnale que l'opération apparaît dans un mot qui dans l'usage est compris comme nom. Elle n'implique pas qu'il n'y a nom que là où il y a l'opération.

[1] Un mot est compris comme nom par l'usage, non par l'application de la règle. Or dans l'usage *Raghunātha*, etc. est compris comme nom, sans qu'il ait reçu le substitut *ṇ*. *Raghunātha* avec le substitut *ṇ* ne serait pas compris comme nom dans le monde. Donc le substitut *ṇ* n'y apparaît pas.

[2] Le nom *sarvanāman* est considéré ici comme créé par le grammairien, non comme une donnée de l'usage sans commencement. En tant que créé récemment il doit être conforme à la règle.

[3] Cet amuissement est attendu par "lopaḥ śākalyasya" 8.3.19. Mais c'est le mot *gavyūti* sans amuissement de *v* qui est compris comme nom dans l'usage. Une forme avec l'amuissement, *gayūti*, ne serait pas comprise comme nom.

[4] C'est-à-dire une liberté justifiée par la liberté accordée au *chandas*, le *sūtra* étant traité comme le *chandas*.

[5] Nāgeśa lit:"kim anye'py evam vidhayo bhavanti?bhavanti".

[6] Par le *sūtra* "ṣaṣṭhī sthāneyogā" la sixième désinence signifie "à la place de". Cette désinence fait donc entendre qu'il y a exclusion de l'original. Donc dans ce *sūtra*, par l'énoncé "yaṇ"il y a enseignement de la correction de *yaṇ* et par l'énoncé de la sixième désinence il y a éviction de *ik*.

śyan (*śyan* apparaît après *div*, etc...)" 3.1.69 : par cette dernière prescription il y aura *śyan*, ou bien il y aura *śap* tel qu'il est attendu par la première[1]. -- Il n'y a pas ce défaut. *Śyan*, etc. seront donnés comme substituts de *śap*. -- En ce cas, mention de *śap* doit être faite. -- Elle n'a pas à être faite. Déjà entreprise, elle est reconduite. -- Où a-t-elle été entreprise ? -- Dans "kartari śap". -- Cela, en vérité, est un énoncé avec première désinence. Et dans les *sūtra* ultérieurs il est besoin d'un énoncé avec sixième désinence. -- La cinquième désinence de "divādibhyaḥ" créera une sixième désinence à la place de la première dans "śap" en vertu de "tasmād ity uttarasya (l'opération s'applique à ce qui est immédiatement ultérieur à ce qui est énoncé avec cinquième désinence)" 1.1.67[2]. -- Ce *sūtra* ainsi compris est une prescription de suffixe. Et dans une prescription de suffixe les cinquièmes désinences ne sont pas créatrices d'une sixième désinence[3]. -- Ce *sūtra* n'est pas une prescription de suffixe. Le suffixe déjà produit, déjà mentionné est reconduit. -- En ce cas, dans "avyayasarvanāmnām akac prak ṭeḥ (*akac* apparaît avant le *ṭi* d'un *avyaya* ou d'un *sarvanāman*)" 5.3.71: par la prescription il y aura *akac*, ou bien il y aura *ka* tel qu'il est déjà attendu[4]. -- Il n'y a pas ce défaut. Car c'est alors que *ka* ne manque pas de pouvoir s'appliquer que *akac* est entrepris; ce dernier l'entravera[5]. La présentation de forme toute-faite est du même genre. Alors que le substitut *ṇ* ne manque pas de pouvoir se réaliser, la présentation est entreprise; elle l'entravera. -- Si donc les présentations de forme toute-faite sont telles, il y a une difficulté dans le cas de *tata* après *sam*. D'autres grammairiens entreprennent un amuissement optionnel du *m* final de *sam* devant *tata* : "samo hitatatayor va (il y a amuissement optionnel de la finale de *sam* devant *hita* et *tata*)" > "satatam / saṃtatam, sahitam / saṃhitam". Dans la présente grammaire, au contraire, vous voulez obtenir l'amuissement du *m* par la présentation de la forme toute-faite dans "aparasparāḥ kriyāsātatye" 6.1.144, ainsi que l'absence d'amuissement déjà attendue, "saṃtatam"; cela ne se réalise pas. -- Un effort doit être fait pour ce cas particulier[1]. Car les présentations de forme toute-faite sont entravantes.

---

[1] *Śap* est prescrit après toutes les racines de façon générale; *śyan* est prescrit après celles de la liste *div*, etc. L'adversaire voit dans "divādibhyaḥ *śyan*" la seule prescription de *śyan*, non l'exclusion de *śap*. Pour lui il y aura option.

[2] Le *sūtra* sera : "divādibhyaḥ śap śyan". *Śap* est déjà réalisé et est apparu immédiatement après la racine. *Śyan* devant s'appliquer immédiatement après *div*, de par le sens de la cinquième désinence de "divādibhyaḥ", *śap* devra être compris comme l'original auquel il sera substitué, donc comme devant avoir une sixième désinence au sens de "à la place de".

[3] Voir I 516, sq.

[4] Par le *sūtra* "prāg ivāt kaḥ" 5.3.70 la mention du suffixe *ka* doit être reconduite dans les *sūtra* qui suivent jusqu'à 5.3.96. Par là il est prescrit de façon générale dans les circonstances fixées par ces *sūtra*.

[5] En vertu de la *paribhāṣā* "yena nāprāpte yo vidhir ārabhyate sa tasya bādhako bhavati, une opération entreprise avec une cause par laquelle une autre ne manque pas de s'appliquer, entrave cette dernière".

P.I 275-277. "Iko yaṇ aci" 276.1 : le sens est : car la correction de *yaṇ* est montrée, mais il n'y a pas éviction de *ik*. "Ṣaṣṭhyātra" 276.2 : et donc le non-emploi propre de *ik* dans le domaine de l'énonciation continue est montré par l'énoncé de la sixième désinence, de même que quand il est dit "il faut étaler des flèches à la place des herbes *darbha*" les herbes ne sont pas étalées. "Iha tarhi" 276.4 : l'idée est : une option risque de se réaliser. Mais il n'y a pas accumulation des deux *vikaraṇa*, parce que la place ultérieure est occupée par un seul[2] et parce que par un seul on obtient un accompagnement dans l'expression du sens de la racine et du suffixe *sārvadhātuka*[3]. "Śabādeśāḥ" 276.5 : et l'indice *ś* de *śyan* révèle qu'il n'y a pas traitement du substitut de *śap* comme son original. Par cela il n'y a pas l'accent grave causé par l'indice *p* pour le substitut *u* de *śap* dans "karóti"[4]. Dans "kurvatī" l'accrément *num* selon "śapśyanor nityam (*num* apparaît nécessairement comme accrément d'une base terminée par *śatṛ* ultérieur à *śap* ou *śyan* devant *śi* ou une *nadī*)" 7.1.81 ne se réalise pas, parce qu'il n'y a pas traitement de *u* comme son original *śap*[5], ou parce qu'il y a reconduction de "āt"[6]. Puisque les formes *rudh*, etc. sont énoncées dans "rudhādibhyaḥ śnam (l'accrément *śnam* apparaît dans *rudh*, etc.)" 3.1.78 *śnam* apparaît après la dernière voyelle[7] de ces formes, non après *śap*. Et de même que selon "bhrasjo ropadhayo ram anyatarasyām (l'accrément *ram* apparaît après la dernière voyelle de *bhrasj* à la place de *r* et de la pénultième devant un suffixe *ārdhadhātuka* )"6.

---

1 Cet enseignement se trouve dans un vers anonyme, sous la forme "samo vā hitatatayoḥ", cité éd.NSP I 322.

2 Par le *sūtra* "paraś ca" le mot *para* est reconduit dans les prescriptions de suffixe qui ont donc le sens : tel suffixe apparaît, ultérieur à telle forme. Il s'agit d'ultériorité immédiate. *Śap* et *śyan* sont donc prescrits comme immédiatement ultérieurs à la racine. Cette place ne peut être occupée que par un seul.

3 Les *vikaraṇa* n'expriment pas de sens par eux-mêmes. Leur rôle est d'accompagner la racine et la désinence quand celles-ci expriment leur sens (Annaṃbhaṭṭa MPV II 140.)

4 *Karóti* est formé avec *laṭ* après *ḍukṛñ*; substitut *tip* de *laṭ*; affixe *śap* par "kartari śap"; substitut *u* de *śap* par "tanādikṛñbhya uḥ" 3.1.79; substitut *guṇa* de *ṛ* suivi de *r* selon "sārvadhātuka-". Si *u* est traité comme son original *śap*, en raison de l'indice *p*, il recevra le ton grave selon "anudāttau suppitau" 3.1.4.

5 *Kurvatī* est formé avec *śatṛ* et le suffixe *nadī ṅīp* après *ḍukṛñ*; suffixe *śap*; substitut *u* de *śap*; substitut *guṇa* de *ṛ*, *kar u atī*; substitut *u* de *a* selon "ata ut" 6.4.110, *v* de *u* selon "iko yaṇ aci". Si *u* est traité comme son original *śap*, *śatṛ* sera traité comme ultérieur à *sap* et *num* risquera de s'appliquer.

6 Depuis "āc chīnadyor num" 7.1.80. Le sens sera donc : *num* apparaît dans une base terminée par *śatṛ* ultérieur au *a* de *śap* ou *śyan*.

7 Selon "mid aco 'ntyāt paraḥ" 1.1.47.

4.47 *ram* évince *r* et la pénultième de *bhrasj*, de même *śnam* évince *śap*.

"Iha tarhi" 277.3 : bien que les deux suffixes *ka* et *akac* ne s'excluent pas parce qu'ils occupent des places différentes, il en est prescrit une option, parce qu'ils ont le même sens; il n'y en a pas accumulation. "Kartavyo 'tra yatnaḥ" 277.11 : le vers "lumped avaśyam aḥ" doit nécessairement être énoncé dans un autre but. C'est par lui que se réaliseront "satatam/saṃtatam, non par la présentation de la forme toute-faite. Il n'y a pas d'emploi de la forme terminée par *ṣyañ* "sāṃtatyam" parce que non-expressive. Le mot *purātana* n'est pas entravé par le mot *purāṇa*, parce que ce dernier appartient à la liste *pṛṣodara*, etc.[1]

U.I 275-277. Dans le *bhāṣya* "kim anye 'pi" 275.8. La question "est-ce qu'il y a d'autres opérations de même sorte ?" est posée en pensant à ce qui va être dit ci-dessous. L'interlocuteur qui ne connaît pas cette arrière-pensée répond : "bhavanti" 276.1 : l'idée est : de même que dans le domaine d'application de "sthānivad ādeśaḥ (un substitut est comme son original)" l'opération causée par l'original se réalise et il n'y a pas suspension de l'opération causée par le substitut telle qu'elle était auparavant attendue, de même il y a des opérations qui n'excluent pas la forme antérieure. Un interlocuteur objecte "iko yaṇ" 276.1 : ajouter au début de la phrase "s'il y a de telles opérations". "Tataś ca saṃhitā-" 276.9 : l'idée est : l'éviction de l'original est la cessation de l'idée qu'il est correct. Et ceci se produit quand il y a énoncé continu, dans l'alternative où l'on ne suit pas l'opinion de Śākalya[2]. "Prastīryante" 276.10 : ajouter : mais là où il y avait risque de réalisation de l'opération pour les herbes, les flèches sont étalées. L'idée est : et ainsi quand il y a énoncé de la sixième désinence au sens "à la place de", il y a double intention, éviction de l'original et réalisation du substitut. "Vikalpaḥ" 276.11 : l'idée est : parce qu'en l'absence de la sixième désinence au sens "à la place de" il n'y a pas la double intention. "Paradeśasya" 276.11 : l'idée est : parce qu'en raison de la reconduction de "dhātoḥ" et "paraḥ" dans la prescription du *vikaraṇa*, le sens est : le *vikaraṇa* doit être employé ultérieurement à la racine. Mais, dira-t-on, si le sens est "le *vikaraṇa* doit être produit après la racine"[3], *śyan* se réalisera d'abord après la racine, ensuite *śap* se réalisera de même, comme *tiṅ* et le *vikaraṇa* se réalisent l'un après l'autre[4], et "sārvadhātuke" a une septième désinence qui signifie le domaine d'application[1]. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "dhātu-" 276.12 : *sāhāyaka* signifie accompagnement.

---

[1] Le mot *purātana* est formé avec *ṭyu* et *tuṭ* selon "sāyaṃciram-" 4.3.23. La forme *purāṇa* est présentée toute-faite dans "purāṇaprokteṣu" 4.3.105. La liste *pṛṣodara*, etc. est illustrative. On peut donc y inclure *purāṇa*. L'enseignement de cette forme résulte donc de l'appartenance à la liste *pṛṣodara*, etc. enseignement qui n'annule pas celui de *purātana*.

[2] Selon "iko 'savarṇe śākalyasya" 6.1.127 selon Śākalya il n'y a pas le substitut *yaṇ* de *ik* devant un non-*savarṇa*.

[3] Et non "doit être employé".

[4] Laṭ etc. original de *tiṅ* est prescrit après la racine par "vartamāne laṭ", etc. Le *vikaraṇa* est de même prescrit après la racine par "kartari śap", etc. L'un n'exclut pas l'autre.

Mais, objectera-t-on, si *śyan*, etc. sont substituts de *śap*, etc. étant donné qu'ils auront l'indice *p* par le traitement comme l'original, le ton grave se réalisera pour le *vikaraṇa* dans "karoti", etc.[2]. Et il ne faut pas dire que dans la vue finale aussi on ne peut réaliser l'aigu du suffixe *u* parce que le principe de la prévalence de l'accent enseigné ultérieurement ne s'applique pas aux *vikaraṇa*[3]. Il ne faut pas dire cela parce que le dit *vārttika* dit que l'accent du *vikaraṇa* est plus faible que celui du *sārvadhātuka* seulement[4]. C'est pour répondre à cette objection que Kaiyaṭa dit : "śyanaś ca śitkaraṇam" 273.13. Et l'indice *ś* ne sert pas à une limitation : que *śyan* ait seulement l'indice *ś* non l'indice *p*, parce qu'il vaut mieux entraver un transfert que de supposer une limitation, et parce que celui qui accepte qu'il y ait limitation doit nécessairement entraver le transfert[5]. Parfois on a la leçon "nitkaraṇam (l'attribution de l'indice *n* à *śyan* révèle qu'il n'est pas traité comme son original *śap*)". L'idée est : en effet cet indice *n*, en entravant l'aigu initial du suffixe, vise à ce qu'il y ait l'aigu initial de la forme terminée par l'élément à indice *n* selon "ñniti" 6.1.197. S'il y a traitement comme l'original, par l'indice *p* *śyan* sera grave, le suffixe *sārvadhātuka* étant aussi grave selon "-adupadeśāt" 6.1.186, l'aigu de la racine est réalisé; cet indice *n*, étant ainsi inutile, est le dit indice révélateur. Mais cette leçon est en conflit avec ce que dit Kaiyaṭa sous le *sūtra* "sthānivat" 1.1.56[6]. "Ād ity adhikārād vā" 276.15 : dans le cas de "tudatī" le premier argument est nécessaire pour évincer le *num* d'application constante[1]. On doit comprendre que la mention de *śyan* dans le *sūtra* "śapśyanoḥ" 7.1.81[2] est l'indice révélateur de la dite absence de traitement comme l'original. Mais, dira-t-on, *śnam* peut apparaître après *śap*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "rudhādibhyaḥ" 276 15 : l'idée est : du fait de la production d'une sixième désinence à la place de la cinquième "rudhādibhyaḥ" par la septième "sārvadhà tuke"[3] *śnam* est ultérieur à la dernière voyelle de ces formes *rudh*, etc. L'énoncé "tṛṇahaḥ" 7.3.92 est l'indice de ce que *rudh*, etc.sont les formes qui reçoivent l'accrément. Mais, dira-t-on,s'il en est ainsi, il y aura apparition de *śap*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit :"yathā ca" 277.12 : l'idée est : par la force de la création d'une sixième désinence pour *śap*. Dans le *bhāṣya* "vihitaḥ pratyayaḥ" 277.2: le sens est : le suffixe *śap*.

---

[1] Et non "immédiatement devant le suffixe *sarvadhatuka*". De la sorte, une fois *syan* réalisé, on peut faire apparaître *sap* après la racine, en l'interposant entre la racine et *syan*, quand il y a un suffixe *sarvadhatuka*.

[2] Il s'ensuivra une forme erronée avec l'accent aigu pour la racine selon "dhātoḥ" 6.1.162.

[3] *Vārttika* sous "anudāttaṃ padam" 6.1.158; voir *Kaumudī*. Dans ce cas la formation serait la suivante : l'accent de la racine selon "dhātoḥ" apparaît le premier; ensuite l'accent de *tip* selon "anudāttau suppitau"; ensuite l'accent du suffixe *u* selon "ādyudāttaś ca". Ce dernier sera plus faible que les autres. L'on aura donc l'aigu de la racine et l'accent grave pour les deux suffixes, soit le même résultat dans la vue finale que dans l'objection.

[4] Mais il n'est pas plus faible que celui de la racine. Le principe de la prévalence n'est exclu pour le *vikaraṇa* que par rapport à l'accent du suffixe du *sārvadhātuka* (voir *bhāṣya* IV 462.).L'accent du *vikaraṇa* *u* entrave donc celui de la racine. Et l'on obtient bien la forme correcte *karóti*.

[5] Par la limitation, le transfert de l'indice *p* est entravé. Celui qui fait la limitation, entrave aussi le transfert. Il vaut donc mieux s'en tenir à l'entrave du transfert. La limitation est inutile.

[6] Voir I 414.15. Kaiyaṭa montre que l'indice *n* ne peut être indice révélateur, parce qu'il a un but : la réalisation de l'aigu

"Ekārthatvāt" 277.14 : l'idée est : parce que le sens "inconnu", etc. est indiqué par *akac*[4], il n'y a pas accumulation des deux suffixes, *ka* et *akac*. L'adversaire ayant dit que *akac*, etc.entrave *ka*, etc. selon la règle "yena nāprāpte", l'avocat de la vue finale dit que la présentation de forme toute-faite entrave la forme attendue par la même règle : "nipātanam api" 277.5. Dans le *bhāṣya* "etat" 277.10 : le sens est : les deux formes "satatam / saṃtatam". "Śloko 'nyārtham avaśyam" 277.16 : le sens est : ce vers est révélé par l'énoncé "sātatye", par l'intermédiaire de l'inférence d'une partie. "Na tu" 277.17 : le sens est : par la présentation de la forme toute faite "satatam" n'est pas réalisé. Mais, dira-t-on, quand *ṣyañ* apparaît après *saṃtata*, *sāṃtatya* aussi doit se réaliser; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "iti cānabhidhānāt" 277.17. C'est pourquoi le vénérable auteur du *bhāṣya* a dit "saṃtatam" ne se réalise pas" et

---

initial de la racine, quand il y a le suffixe *cānaś* après *śyan*. Par "citaḥ" 6.1.163 l'aigu final a chance de s'appliquer à *cānaś*. L'indice *p* obtenu par le traitement comme l'original en causant l'accent grave pour le *vikaraṇa* ne peut évincer cet accent. Mais l'indice *n* en causant l'aigu initial de la forme terminée par *śyan*, l'évincera, cet aigu initial apparaissant après l'accent de *cānaś* et étant donc plus fort selon le principe "satiśiṣṭasvara-", principe dans lequel l'exception relative aux *vikaraṇa* est entravée par la présence de cet indice *n* autrement inutile.

[1] "Tudatī" est formé avec *śatṛn* après *tudà* avec le *vikaraṇa* *śa* selon "tudādibhyaḥ śaḥ" 3.1.77. *Śatṛ* y apparaît donc après une base terminée par *a* et si *śa* est traité comme son original *śap* il risque d'y avoir application du *num* d'application constante. En réalité c'est le *num* optionnel selon "āc chīnadyor num" qui est désiré.

[2] Si *śyan* est traité comme son original *śap*, une mention n'en est pas utile dans le dit *sūtra*.

[3] La septième désinence de "sarvadhatuke" fait comprendre que l'opération s'applique à ce qui est placé devant le suffixe *sarvadhatuka*, c'est-à-dire à *rudh*, etc. L'énoncé de la règle devient alors : rudhadinam snam. Une sixième désinence a été produite à la place de la cinquième. Voir I 515.5.

[4] Selon "ajñāte" 5.3.73, etc.

non "sāṃtatyam", mot de même classe que *sātatya* énoncé dans le *sūtra*, ne se réalise pas". "Purāṇaśabdena" 277.18 : le sens est : mot présenté tout-fait dans "purāṇaprokteṣu" 4.3.105. "Pṛṣodarāditvāt" 277.18 : l'idée est : et ainsi il y a correction pour les deux formes en vertu de l'appartenance à la liste *pṛṣodara*, etc., mais non par la présentation de la forme toute-faite.

(3. La non-application du nom *sarvanāman* à *sarva*, etc. noms ou *upa sarjana*.).

BH.I 278-279. "Saṃjñopasarjanapratiṣedhaḥ (prohibition du nom *sarvanāman* doit être faite pour *sarva*, etc. noms propres ou *upasarjana*)". (vt 2)

Une prohibition du nom *sarvanāman* doit être dite pour *sarva*, etc. qui sont noms propres ou *upasarjana* : quelqu'un s'appelant Sarva, "tasmai sarvāya dehi (donne à ce Sarva)", "atisarvāya dehi"[1]. -- Comment cette prohibition doit-elle être faite ?

-- "Pāṭhāt paryudāsaḥ paṭhitānāṃ saṃjñākaraṇam (de la lecture de la liste *sarva*, etc. une exclusion doit être faite de ces mots nom propre, etc.; il y a attribution du nom aux mots qui sont lus)". (vt 3)

De la lecture même de la liste *sarva*, etc. une exclusion de ces mots, nom propre ou *upasarjana* doit être faite. Le nom doit être donné aux mots qui sont lus purs : "*sarva*, etc. ont le nom *sarvanāman*; non les *sarva*, etc. qui sont nom propre ou *upasarjana*". -- Est-ce que cela doit être fait sans égard aux cas particuliers ? -- Non, dit, le maître, cela doit être fait eu égard à des cas particuliers aussi[2]. -- Dans quel but ?

-- "Sarvādyānantaryakāryārtham (en vue des opérations prescrites pour une succession de termes de la liste *sarva*, etc.)".(vt 4)

Que l'opération qui est prescrite avec énoncé d'une succession de termes de la liste *sarva*, etc. ne s'applique pas non plus à ces termes, s'ils sont noms propres ou *upasarjana*. -- Dans quel but?

-- "Prayojanaṃ ḍatarādīnām adbhāve (il y a un but dans le cas du substitut *ad* de *ḍatara*, etc.)". (vt 5)

Il y a un but dans le cas du substitut *ad* de *ḍatara*, etc. : "atikrāntam idam brāhmaṇakulam katarat atikataraṃ brāhmaṇakulam"[3].

---

[1] Un mot énoncé avec la première désinence dans une règle de composé, ou bien un mot qui dans la forme analytique a une désinence unique déterminée reçoivent le nom technique *upasarjanam* selon "prathamānirdiṣṭaṃ samāsa upasarjanam","ekavibhakti"1.2.43 et 44 respectivement. Dans le composé *atisarva* (voir formation tr.I 151, n.2 ) *sarva* est *upasarjana*. *Sarvāya* est formé avec la quatrième désinence *ṅe*; substitut *ya* par "ṅer yaḥ" et substitut long *ā* par "supi ca". En l'absence du nom *sarvanāman*, il n'y a pas le substitut *smai* selon "sarvanāmnaḥ smai".

[2] Le groupe *sarva*, etc. est divisé en sous-groupes. L'exclusion servira aux opérations prescrites pour l'ensemble *sarvādi*, etc. et à celles prescrites pour les sous-groupes, tels que *tyadādi*, *ḍatarādi*.

[3] Dans *atikatara* (voir tr.I 151, n.2 ) *katara* est *upasarjana*. Le substitut *adḍ* des désinences *su* et am est prescrit pour

"Tyadādividhau ca (et dans le cas de la prescription relative à *tyad*, etc.)". (vt 6)

Et dans le cas de la prescription relative à *tyad*, etc. il y a un but : "atikrānto 'yam brāhmaṇas tam atitad brāhmaṇaḥ"[1].

P. I 278-279. "Saṃjñopasarjanībhūtānām" 278.2 : il y a énoncé du suffixe *cvi* dans *upasarjanībhūta* par désir de signifier que ce sont les mêmes mots qui apparaissent dans un domaine autre que celui de la composition et qui prennent position d'*upasarjana* dans un composé. "Sarvāya dehi" 278.3 : il a été dit sous "śabdāśraye ca vṛddhyātve" I 233.1 que la règle d'application au mot pris dans son sens principal, non au mot pris dans un sens figuré (pa.15), s'applique aux opérations fondées sur le mot plein, non à celles fondées sur le *prātipadika;* ainsi cette règle n'est-elle pas invoquée ici, bien que cela soit possible par le fait que *sarva*, etc. ont une acception courante et une acception comme nom propre moins bien connue. Cette prohibition du nom *sarvanāman* pour *sarva* nom, etc. est faite sans tenir compte du *vārttika* "samāsakṛttaddhitāvyayasarvanāmāsarvaliṅgā jātiḥ... ekadravyopaniveśinī saṃjñā (chacun des noms *samāsa*, *kṛt*, etc. entrave ceux qui le précèdent)" vt.41-44 sous 1.4.1 (II 318-319). Car s'il est tenu compte de cette règle tout nom qui précède est entravé par le nom qui suit, le nom *saṃjñā* (nom) entrave le nom *sarvanāman* et il n'y a pas de risque d'application de *sarvanāman* à *sarva*, etc. nom. "Atisarvāya" 278.3 : composé selon "kugatiprādayaḥ" 2.2.18[2]; ce n'est pas un *bahuvrīhi* parce qu'il y a prohibition du nom *sarvanāman* pour un *bahuvrīhi*[3]. Il est considéré qu'il y a application de la règle de notation de ce qui se termine par la forme énoncée, pour "paramasarvasmai", etc. selon le *vārttika* "prayojanaṃ sarvanāmāvyayasaṃjñāyām (un but de "yenavidhiḥ" est l'application des noms *sarvanāman* et *avyaya*)" (I 550.3).

"Pāṭhāt" 278.5 : le sens est : de même que la mention "kutsa nābhīkṣṇyayoḥ (quand il y a sens péjoratif ou répétition)" dans "tiṅo gotrādīni (après un mot terminé par *tiṅ* *gotra*, etc. sont graves) 8.1.27 qualifie les mots lus dans la liste, de même dans le cas présent la liste *sarva*, etc. est qualifiée : les mots placés dans la liste, non noms ou *upasarjana*, aucun autre mot. "Kim aviśeṣeṇa" 278 7 : la question est : est-ce que la qualification doit être faite pour seulement une opération fondée sur le nom *sarvanāman* applicable à tous les mots de la liste *sarva*, etc. "Viśeṣeṇa" 279.1 : en raison du "ca (et)" le sens est : sans égard aux cas particuliers et eu égard aux cas particuliers. Le sens de "viśeṣeṇa" est : la qualification de la liste vise aussi l'application des opérations particulières fondées sur une lecture dans la liste, "tyadādīnām aḥ", "adḍ ḍatarādibhyaḥ", etc. Quant à l'opération fondée sur la forme même, sans référence à la liste, "yuṣmadasmadbhyāṃ ṅaso 'ś (*aś* appa-

---

le sous-groupe *ḍatara*, etc. par "adḍ ḍatarādibhyaḥ" 7.1.25. Il ne s'appliquera pas quand *katara* est *upasarjana*.

[1] Dans *atitad* (formation tr.I 151, n.2 ) *tad* est *upasarjana*. Le substitut *a* de *d* selon "tyadādīnām aḥ" 7.2.102 ne s'applique pas.

[2] Le *vārttika* "atyādayaḥ" détaille le contenu du *sūtra* "kugatiprādayaḥ".

[3] Selon "na bahuvrīhau" 1.1.29.

raît à la place de *ṅas* après *yuṣmad* et *asmad*)" 7.1.27, elle s'applique indifféremment aux mots énoncés même s'ils sont nom, etc. Car dans cette règle il n'y a pas énoncé des mots *yuṣmad* et *asmad* lus dans la liste, mais énoncé des dérivés *auṇādika*[1].

U.I 278-279. "Cvipratyaya-" 278.9 : l'idée est : le suffixe *cvi* est employé dans le *bhāṣya* "-upasarjanībhūtānām" pour évincer la crainte que la prohibition ne soit inutile, si, parce que *sarva*, etc. noms ou *upasarjana* sont différents de *sarva*, etc. lus dans la liste, le nom n'a pas de chance de réalisation pour eux. l'intention est : de même qu'il y a surimposition de la qualité de mot de telle ou telle nature sur les mots lus dans la liste, de même il y a surimposition de la qualité d'*upasarjana*, etc. sur le sens de ces mots *sarva*, etc. lus dans la liste[2]. "Padakāryeṣu" 278.9 : l'idée est : l'attribution du nom *sarvanāman* n'est pas une opération fondée sur le mot plein. L'intention est : ce présent *vārttika* même est l'indice de ce que la règle d'application au mot pris dans son sens principal (pa.15) s'applique aux opérations fondées sur le mot plein. C'est pourquoi, doit-on comprendre, il n'y a pas application ici non plus de la règle "une opération doit être appliquée aux mots énoncés dans la règle dont le sens est clair, qui sont indépendants (non *upasarjana*) et bien connus dans le monde; elle ne doit pas être appliquée aux synonymes"[3]. Mais, dira-t-on, il n'y a pas ici le caractère figuré qu'est le fait d'être exprimé figurément en raison de la possession d'une qualité[4]. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "prasiddhi-" 278 10 : le sens est : le caractère d'acception courante ou peu connue est fondé sur le caractère de sens principal ou figuré. "Samāsa-" 278.10 : le sens est : il sera dit sous le *sūtra* "ā kaḍārāt" 1.4.1 (II 318-319) que ces noms techniques doivent être placés dans cet ordre sous le gouvernement de la notation d'un seul nom technique; la présente prohibition du nom *sarvanāman* pour ce qui a le nom technique *saṃjñā* est faite sans tenir compte de cela. "Ekadravyopaniveśinī" est la caractéristique du nom propre de l'usage courant. Ainsi rejette-t-on la critique que cette caractérisation manque à s'appliquer aux noms *sarvanāman*, etc. qui s'appliquent à plusieurs objets. Mais, dira-t-on, puisque *atisarva* n'est pas lu dans la liste, puisque dans le *sūtra* de définition du nom *sarvanāman* il n'y a pas de terme que qualifierait "sarvādīni" et qu'il n'y a donc pas application de la notation de ce qui se termine par la forme énoncée[1], comment y a-t-il risque d'application à *atisarva* du nom *sarvanāman* ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "prayojanam" 278.13 : l'idée est : il y a application de "yena vidhiḥ" en prenant la forme de mot comme terme qualifié[2]. On voit dans quelques manuscrits la mention de "paramasaḥ" comme fruit de cette application de "yena vidhiḥ". Cette lecture est imaginaire, parce que la dite forme est déjà réalisée par l'application de "yena vidhiḥ" fondée sur le fait que dans "tyadādīnām aḥ" 7.3.102 il y a qualification de la base[3]. Dans le cas du substitut *smai*, on doit comprendre que dans la règle qui le prescrit "sarvanāmnaḥ" qualifie un élément produit[4].

---

[1] Il s'agit bien des mêmes mots. Mais il y en a énoncé direct sous leur forme de dérivé, non énoncé par référence à leur présence dans la liste.

[2] Nāgeśa montre que *sarva* lu dans la liste et *sarva* nom ou *upasarjana* doivent être vus comme un même mot. L'on ne doit pas voir de différence de sens qui entrainerait que ce serait des mots différents. La différence de sens est due à une surimposition d'un sens nouveau sur le sens premier.

[3] Le texte complet du vers est :

abhivyaktapadārthā ye svatantrā lokaviśrutāḥ
śāstrārthas teṣu śabdeṣu kartavyo na taduktiṣu.

[4] Le terme *gauṇa* réfère précisément à un emploi figuré dans lequel un mot exprime un objet qui possède une propriété identique à celle de l'objet qu'il signifie habituellement, par exemple *go* (boeuf) dit d'un Vāhika caractérisé par la lourdeur et la lenteur, propriété du boeuf. Voir P.I.Ś p.32 sq.

"Yathā" 278.15 : le sens est : de même que ce *sūtra* "tiṅo gotrādīni" prescrit la chute du ton et, par une scission de phrase, qualifie les mots lus dans la liste, de même en est-il ainsi ici. Si le sens de "aviśeṣeṇa" 278.7 est "pour toute opération", il y a impropriété de la phrase ultérieure "netyāha viśeṣeṇa ca"[5]; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "kiṃ yat sarveṣām" 278.17 : l'on doit comprendre le sens de cela comme étant : l'opération prescrite sans prendre en considération les listes incluses dans la liste *sarva*, etc. l'application de *smai*, etc. n'étant pas une opération applicable à tous les mots de la dite liste, en raison de l'impossibilité de l'appliquer à *ubha*, *bhavad*, etc.[6] "Na saṃniveśa-" 279.17 : le sens est : non dépendant d'une présentation dans la liste générale ou dans une liste particulière. "Aviśeṣeṇa" 279.17 : le sens est :

---

[1] La règle "yena vidhis tadantasya" s'applique à un terme qualifiant. "Sarvādīni" ne peut être pris comme terme qualifiant en l'absence de terme qualifié qu'il qualifierait.

[2] Le *sūtra* sera "les formes *sarva*, etc...". "Sarvādīni" qualifiera donc le terme "formes". La règle "yenavidhiḥ" s'appliquera à ce qualifiant et le sens sera: "les formes terminées par *sarva*, etc...".

[3] "Aṅgasya" 6.4.1 est reconduit dans "tyadādīnām aḥ" dont le sens est : *a* apparaît à la place de la finale des bases *tyad*, etc. devant une désinence. "Tyadādīnām" étant qualifiant des bases, il y a application de "yena vidhiḥ" et le sens sera aussi : ...des bases terminées par *tyad*, etc., ce qui permet l'application à *paramatad*.

[4] Si le sens de "sarvanāmnaḥ smai" 7.1.14 est : *smai* apparaît à la place de *ṅe* après un *sarvanāman*; il y aura application à *paramasarva ṅe*, même si *paramasarva* ne reçoit pas le nom, parce que *sarva* le reçoit et la désinence est placée après lui. Si, au contraire, il y a qualification de l'élément produit par "sarvanāmnaḥ" le sens est : *smai* apparaît à la place du *ṅe* qui a été produit après un *sarvanāman*. Dans le cas de *paramasarva ṅe*, la désinence est produite après le composé entier, non après -*sarva* seul. Donc le substitut ne s'appliquera à cette forme que si *paramasarva* a le nom *sarvanāman*.

[5] C'est-à-dire il y a impropriété du *ca*.

[6] La désinence singulier *ṅe* n'apparaît pas après *ubha*. Le substitut *smai* est prescrit pour *ṅe* apparu après un thème terminé par *a*.

elle s'applique au mot même s'il est nom ou *upasarjana*. Dans le *bhāṣya* "sarvādīnām" 279.3 : *tyad*, etc. qui sont inclus dans la liste *sarva* etc. "Na gaṇa-" 279.17 : il n'y a pas énoncé sous la forme "lu dans la liste". "Ānantaryeṇa" 279.3 : le sens est : avec l'énoncé de forme "tyadādīnām", etc., qui est caractérisé par une succession de termes. "Kiṃ prayojanam" 279.4 : le sens est : dans quel cas y a-t-il ce but ?

BH.I 279-280. La prohibition pour les noms propres d'abord n'a pas à être faite. Une scission de règles sera faite plus loin : "pūrvaparāvaradakṣiṇottarāparādharāṇi vyavasthāyām (*pūrva*, etc.,au sens de délimitation, ont optionnellement le nom *sarvanāman* devant *jas*)"; ensuite "asaṃjñāyām : ce qui est énuméré sous la forme "sarva, etc." doit être considéré comme non nom propre". La prohibition n'a pas à être faite non plus pour les termes *upasarjana*. La règle "anupasarjanāt("non après un terme *upasarjana*" est reconduit jusqu'à 4.1.77)" 4.1.14 est annulée[1]. Nous la connecterons avec un autre but de la façon suivante : "anupasarjana a at". -- Que signifie "a at" ? -- *A*, *at* enseignés doivent être considérés comme s'appliquant à des bases non *upasarjana*[2].

P.I 279-280. "Anupasarjanāt" 279.14. Mais, objectera-t-on, la règle "anupasarjanāt" doit être entreprise pour la réalisation de l'application de "yena vidhiḥ" au terme principal d'un composé, afin que se réalise "kaumbhakāreyaḥ"[3]; et la mention "-aṇ-" dans la prescription de *ṅīp* n'est pas une mention d'un suffixe *kṛt* seulement, c'est aussi une mention d'un suffixe *taddhita*[1]. Il n'en est pas ainsi. Il n'y a pas limitation à la notation de la forme qui commence par ce après quoi le suffixe a été prescrit, selon la *paribhāṣā* 26 "non dans le cas d'une mention de suffixe féminin, sauf s'il s'agit d'un mot *upasarjana*". Donc même si *ṅīp* est produit après *-kāra*, *ḍhak* selon "stribhyo ḍhak" se réalisera après le mot *kumbhakārī*. "Anupasarjana a at" 280.1 : amuissement de la sixième désinence de "upasarjana" selon "supāṃ suluk-" 7.1.39.

---

[1] Voir III 471, vt 1 sous "anupasarjanāt" 4.1.14. Ce *sūtra* placé dans la section des règles prescrivant les suffixes féminins fournit à ces règles le mot "anupasarjanāt", afin que les dits suffixes apparaissent après un *prātipadika* non *upasarjana*. Le *vārttika* 1 sous ce *sūtra* considère que cela est inutile, parce que l'application de "yena vidhiḥ" à l'énoncé d'un *prātipadika* est prohibée par le vt "samāsapratyayavidhau" vt 3 sous 1.1.72. Dans la prescription "ṭiḍḍhāṇ-" par exemple la forme terminée par le suffixe à indice *ṭ*, etc. est notée mais non ce qui est terminé par cette forme. Le cas où un mot terminé par un suffixe à indice *ṭ* est *upasarjana*, c'est-à dire où il termine uncomposé n'est donc pas concerné. Il n'y a pas de risque d'application du suffixe féminin à ce cas. Les *vārttika* qui suivent sous "anupasarjanāt" donnent une utilité à ce *sūtra*. Nāgeśa considère cependant que l'annulation initiale est la vue finale du *vārttika*, et que les motivations qui suivent sont le fait d'un *ekadeśin* (voir III 475). C'est pourquoi l'annulation est utilisée dans le présent passage.

[2] *Atkāra* est pris ici comme l'énoncé "at" du *sūtra* et comme référant au substitut *aḍḍ* prescrit par "aḍḍ ḍatarādibhyaḥ". *Akāra* réfère au substitut *a* selon "tyadādīnam aḥ".

[3] Voir III 474-476. Dans ce passage il est montré que "anupasarjanāt" est l'indice révélateur de ce que la règle "yena vidhiḥ" s'applique dans une prescription de suffixe féminin, après application de la *paribhāṣā* 23, c'est-à-dire après la notation de la forme terminée par le suffixe énoncé. S'il y a encore application de "yena vidhiḥ" à cette forme, le sens sera : après un *prātipadika* terminé par une forme terminée par le suffixe *aṇ*, etc. L'on a besoin de ce sens pour obtenir le suffixe *ṅīp* dans "kumbhakārī". Il risque autre-

U. I 279-280. On doit comprendre que la scission de règle en "asaṃjñāyām" est faite dans le *sūtra* lu dans le *gaṇapātha*, non dans le *sūtra* placé dans l'*Aṣṭādhyāyī*, parce que ce dernier prescrit l'option devant *jas*[2]. La portion scindée "asaṃjñāyām" est reconduite dans "svam ajñāti-", etc. Ainsi il n'y a pas de défaut. "Sarvādīnity evaṃ yāni" 279.12 : le sens est : *sarvādīni* les formes de mot *ity evam* dans l'ordre "sarva, viśva, etc." énumérées au nombre de trente-cinq.

"Pratyākhyāyate" 280.1 : l'idée est : le *sūtra* "anupasarjanāt" placé dans la section des prescriptions de suffixes féminins,

---

ment de ne pas se réaliser en raison de la *paribhāṣā* 23 : "dans une mention de suffixe il y a notation de ce qui commence par ce après quoi le suffixe est prescrit". Le suffixe *aṇ* est produit après *kṛ* selon "karmaṇy aṇ". Par la mention "aṇ" dans la prescription de *ṅīp* il y aura donc notation de *-kāra*, non de *kumbhakāra*. De plus il est nécessaire que le suffixe *ṅīp* apparaisse après *kumbhakāra* entier, non après la portion *-kāra* seule, parce que s'il en était ainsi, *-kārī* seul serait féminin, non l'ensemble *kumbhakārī*. Il s'ensuivrait que le suffixe *ḍhak* prescrit après un féminin par "stribhyo ḍhak" 4.1.120 apparaîtrait après *-kārī* non après *kumbhakārī*, et la *vṛddhi* de la première voyelle selon "kiti ca" 7.2.118 ne se réaliserait pas pour le *u* de *kumbha-*, mais pour le *ā* de *-kārī*, alors que la forme désirée est *kaumbhakāreya*.

[1] Voir III 475. On pourrait dire que par la *paribhāṣā* 28 : "dans une mention d'un suffixe *kṛt* il y a notation de la forme précédée d'un *gati* ou d'un mot exprimant un régime", *kumbha-* étant l'objet de l'action de fabriquer signifiée par *-kāra*, la mention "aṇ" dans "ṭiḍḍhāṇ-" notera le mot terminé par *aṇ* avec le régime qui le précède, c'est-à-dire *kumbhakāra*. L'application de "yena vidhiḥ" est donc inutile pour ce cas. Il est répondu à cette objection que la *paribhāṣā* concerne le cas d'une mention d'un suffixe *kṛt* seulement. Or il y a deux suffixes de forme *aṇ*, l'un *kṛt*, l'autre *taddhita*. Et la mention dans "ṭiḍḍhāṇ-" réfère à ces deux suffixes à la fois. Ce n'est donc pas une mention objet de la dite *paribhāṣā*.

[2] La liste *sarva*, etc. contient l'énoncé des *sūtra* "pūrvapara-". Dans cette liste ils servent à présenter les objets, *pūrva*, *para*, etc. qui reçoivent le nom *sarvanāman* par le *sūtra* "sarvādīni". Mais dans l'*Aṣṭādhyāyī* le *sūtra* "pūrvapara-" n'est pas une définition du nom *sarvanāman*, mais simplement une option pour le nom déjà réalisé par le *sūtra* lu dans la liste. Il est donc approprié que la scission soit faite dans le *gaṇapāṭha*.

inutile dans cette section, doit être compris comme une *paribhāṣā* servant à d'autres opérations. "Nanu" 279.19 : l'idée est : autrement, en l'absence du *sūtra* il y a application de la prohibition de l'application de "yena vidhiḥ" dans une prescription de composé ou de suffixe (vt 3 sous 1.1.72); le suffixe se réalisera après le *prātipadika* mentionné seulement; et étant donné qu'il y a une mention de suffixe ("ṭiḍḍhāṇ-" au lieu de la mention du *prātipadika*), le suffixe féminin se réalisera selon la *paribhāṣā* 23 "lors d'une mention de suffixe il y a notation de ce qui commence par ce après quoi le suffixe est produit, et qui finit par lui", après la forme terminée par ce suffixe, mais non après ce qui se termine par cette forme. Et il est dit "pradhānena" parce que, l'application de "yena vidhiḥ" dans les règles ultérieures à "anupasarjanāt" étant révélée par ce *sūtra*, cette application a du fait de la prohibition pour un terme *upasarjana* de composé, son fruit dans la réalisation du suffixe après un terme principal de composé. "Kaumbhakāreyaḥ" 279.19 : l'idée est : *ṅīp* apparaissant après la forme *-kāra*, puisque c'est elle qui est terminée par *aṇ*, seule la forme *-kārī* est terminée par un suffixe féminin; *ḍhak* prescrit après un féminin est produit après *-kārī*; la forme *-kārī* seule étant la base de *ḍhak* la *vṛddhi* se réalisera pour cette forme, mais non pour *kumbha-*. Mais s'il y a application de "yena vidhiḥ" *ṅīp* apparaît après l'ensemble *kumbhakāra*, *ḍhak* est produit après cet ensemble, et l'ensemble étant la base de *ḍhak* la *vṛddhi* se réalise dans *kumbha-*. Mais, dira-t-on, puisque lors d'une mention d'un suffixe *kṛt* il y a notation du dérivé primaire précédé d'un *gati* ou d'un régime, même s'il n'y a pas application de "yena vidhiḥ", *kaumbhakāreya* se réalise; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "na ca" 279.20 : l'idée est : cette *paribhāṣā* 28 s'applique lors de la mention d'une forme qui est seulement *kṛt*, non lors de la mention d'une forme qui est *kṛt* et non-*kṛt*. "Naitad asti" 279.20 : et le suffixe *ḍhak* ne se réalisera pas aussi après la forme *-kārī*, parce que cette forme qui constitue un sens unique avec le mot *kumbha* ne se construit pas indépendamment avec le sens de "descendant de". Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, *ṅīp* lui-même ne se réalisera pas dans "kumbhakārī", parce que le mot *-kāra* terminé par *aṇ* forme un sens unique avec le mot *kumbha* et est impropre à se construire seul avec le sens de féminin. C'est pourquoi si le *sūtra* "anupasarjanāt" est entrepris, *ṅīp* ne se réalise jamais après *-kāra*. Et la forme qualifiée par le mot *kumbha*, forme connectée avec le sens féminin, n'est pas celle qui se termine par *aṇ*. A cette objection on répond : non, parce que la mention "amahatpūrvā" vt 1 sous 4.1.4 révèle la notation de ce qui se termine par la forme énoncée[1]. Et il ne faut pas dire que la prohibition "anupasarjanāt" aussi est utile pour empêcher l'application abusive de *ṅīp* à "bahukurucarā", etc. Il ne faut pas dire cela : il n'y a pas cet inconvénient, parce que dans

---

[1] Le *sūtra* "ajādyataṣ ṭāp" 4.1.4 prescrit le suffixe *ṭāp* après un thème terminé par *a*. Le *vārttika* formule une prohibition de l'application du suffixe quand le thème *śūdra* est précédé de *mahat*. Ce faisant il suppose que le suffixe risquait de s'appliquer à *mahāśūdra*, et qu'il y avait donc l'application désirée de "yena vidhiḥ dans "ajādyataḥ".

"ṭiḍḍhāṇañ-" etc. le terme mentionné même, "ṭit", etc., est qualifié par le sens de féminin[1]. La solution est donc de commenter de la façon suivante : dans les *sutra* qui précèdent "anupasarjanāt" la forme mentionnée et ce qui se termine par elle sont qualifiés par le sens féminin, dans ceux qui suivent seule la forme mentionnée est qualifiée. Ainsi disent certains maîtres[2].

Mais d'autres disent comme suit[3]. A "pratyākhyāyate" 280.1 il faut ajouter "vārttikakṛtā (cette règle est annulée par l'auteur du *vārttika*)". Il y a en effet sous ce *sūtra* le *vārttika* "anupasarjanagrahaṇam anarthakam prātipadikena tadantavidhipratiṣedhāt (la mention "non après un thème *upasarjana*" est inutile du fait de la prohibition de l'application de "yena vidhiḥ" à l'énoncé d'un *prātipadika*)" III 471.6. L'intention est : il y a réalisation par ce *sūtra* "anupasarjanāt" de l'application de *a, ad* à une forme non-*upasarjana* comme il est présentement montré[4]. L'on comprend que ce *vārttika* est la vue finale de son auteur, par le présent bhāṣya et par l'introduction que l'auteur du *bhāṣya* lui donne : "pourquoi est-il dit "anupasarjanāt" ? Pour "bahukurucarā..." Le suffixe *ṅīp* risque de se réaliser par l'application de "yena vidhiḥ". C'est pourquoi l'auteur du *vārttika* énonce en réponse : "la mention "anupasarjanāt est inutile..." " III.471. Quant aux deux propositions qui suivent: " "cette mention "anupasarjanāt" est révélatrice de la non-application de la prohibitionde"yena vidhiḥ"dans les règles qui la précèdent... Exemple : "atidhīvarī"[5]; ""ou bien "anupasarjanāt" est la mention d'un nom technique de grammaires antérieures"... Exemple : "āpiśalā brāhmaṇī"[6]" ces deux propositions émanent d'un pseudo-maître. La première est telle, parce que même s'il y a révélation de l'absence de la prohibition de "yena vidhiḥ" dans les règles antérieures à "anupasarjanāt", étant donné qu'il n'y a pas application de "yena vidhiḥ" dans les règles qui suivent et qu'il n'y a pas risque d'application de *ṅīp* dans "bahukurucarā", etc., il n'est pas démontré que "anupasarjanāt" soit utile. La deuxième proposition est montrée fautive dans le *bhāṣya* même par le fait que "striyām" qualifie *aṇ* même : "le *aṇ* qui est produit pour référer à un objet féminin"[1]. L'on comprend donc que c'est le premier *vārttika* qui est la vue finale de l'auteur du *vārttika*. Dans le passage "en ce cas, le but est le suivant. "Anupasarjanat" vise à ce qu'il y ait application de "yena vidhiḥ" au terme principal d'un composé..." 474.8-475 l'auteur du *bhāṣya*, pour son compte, attribue une utilité au *sūtra*. Il n'y a donc pas de conflit avec le présent passage. L'intention de cet autre passage est en effet la suivante : même s'il n'y a pas limitation à la notation de la forme qui commence par ce après quoi le suffixe a été prescrit, pour une mention de suffixe féminin non-*upasarjana*, il peut y avoir parfois apparition de ḍhak après *-kārī*[2] aussi; dans cette vue il y a risque de réalisation de "kumbhakāreyaḥ". Ce qui a été dit, à savoir que le mot *-kāra* forme un sens unique avec le mot *kumbha-* et ne se construit pas indépendamment avec le sens de "descendant de" (280.10), cela est un argument très faible, parce que même si *-kārī* ne forme pas indépendamment un sens unique avec le sens "descendant de", l'ensemble *kumbhakārī* forme un sens unique avec ce sens; cela étant, la partie *-kārī* incluse a la même relation; il n'y a donc pas perte de la connection de sens avec le suffixe[3]; dans le sens de descendant ayant une relation avec un être qualifié, il n'y a pas perte de la relation avec le sujet de la qualification. D'autre part annuler le *sūtra* "anupasarjanāt" en disant que la formation de *kaumbhakāreya* n'est pas expressive dans l'emploi n'est pas un bel argument. C'est pourquoi dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "yena vidhiḥ", "paramagārgyāyaṇaḥ" est donné en exemple, avec le suffixe *phak* apparu après la partie *gārgya* dans le dans le sens de "descendant de l'excellent Gārgya"; nous développe-

---

[1] Dans "bahukurucarā mathurā" III 471 le terme qualifié par le féminin est le composé entier construit avec "mathurā". Si la qualification porte sur le suffixe énoncé dans le *sūtra*, *ṅīp* ne risque pas de s'appliquer.

[2] Nāgeśa ajusqu'à présent commenté et justifié la position prise par Kaiyaṭa.

[3] Nāgeśa donne maintenant son explication personnelle."Pare tu" 1.15 se construit avec "ahuh" dern.l. Voir U.III 475.

[4] Ce *sūtra* n'est pas à proprement parler annulé. Il est dit en fait qu'il ne sert pas à l'application du féminin. Il servira à l'application de *a, ad* dans le contexte du présent *sūtra*.

[5] Dans cette vue "anupasarjanāt" aurait pour rôle de rappeler l'effet de la prohibition de l'application de "yena vidhiḥ"dans les règles qui suivent, "ṭiḍḍhāṇ-",etc. pour la réalisation de "bahukurucarā", et de révéler la non-application de cette prohibition dans les règles qui précèdent, "vano ra ca", etc. pour la réalisation de "atidhīvarī". Voir III 472.

[6] Dans cette vue *anupasarjana* n'est pas ici le nom technique pâninéen, mais un nom désignant ce qui n'est pas principal en général. Dans "āpiśalā brāhmaṇī (une brâhmane qui étudie la grammaire d'Āpiśali)" il y a le mot *āpiśali* suivi du suffixe *aṇ* au sens de "révélé par" selon "iñaś ca" 4.2.112 et "tena proktam" 4.3.101; et après la forme *āpiśala* ainsi obtenue apparaît un autre suffixe *aṇ* au sens "qui étudie" selon "tad adhīte" 4.2.59, amui par "proktāl luk" 4.2.64. Le suffixe amui est principal, le suffixe subsistant

---

second, en raison du sens "qui étudie le texte révélé par Āpiśali". Le suffixe *ṅīp* ne s'appliquera pas à ce mot terminé par *aṇ*, parce que *aṇ* y est second. On aura donc "āpiśalā". Voir III 473.

[1] Dans "ṭiḍḍhāṇ-" "striyām" est reconduit. Le sens est : *ṅīp* apparaît après un *prātipadika* terminé par *aṇ* qui est produit pour référer à un objet féminin. C'est le *aṇ* qui signifie "qui étudie" qui est produit pour référer à la brâhmane. Or ce *aṇ* est amui La forme *āpiśala* est terminée par l'autre *aṇ*. Le suffixe *ṅīp* n'a donc pas de chance de se réaliser. Voir III 474.

[2] En l'absence de la dite limitation, l'énoncé "ṭiḍḍhāṇ-" note la forme qui se termine par *aṇ*, *kāra*, et ce qui se termine par cette forme, *kumbhakāra*. Le suffixe *ṅīp* peut donc apparaître tantôt après *-kāra*, tantôt après *kumbhakāra*.

[3] Selon "samarthaḥ padavidhiḥ" 2.1.1 un mot ne peut recevoir un suffixe que s'il a une connection de sens (*sāmarthya*) avec le suffixe. S'il y a *sāmarthya* entre *kumbhakārī* et *ḍhak*, cela n'empêche pas que *-kārī* ait aussi le *sāmarthya* avec ḍhak.

rons cela sous le dit *sūtra*[1]. Et il est faux que l'application de *ṅīp* soit inévitable après la forme *-kāra* séparée aussi, même s'il y a application de "yena vidhiḥ", en raison du transfert de dénomination possible[2]. Cela est faux, parce qu'il n'y aura pas application du transfert de dénomination par la force de la prescription "anupasarjanāt" autrement inutile; et parce que, en présence du porteur principal de la dénomination il n'y a pas application du transfert de cette dénomination[3]. Et il ne faut pas dire qu'en raison de l'absence, pour les mentions de suffixe féminin, de limitation à la notation de ce qui commence par ce après quoi le suffixe énoncé est prescrit, la forme *-kārī* n'est pas dépourvue non plus de la qualité de forme terminée par un suffixe féminin[4], et que *ḍhak* peut apparaître après elle parfois[5]. Il ne faut pas dire cela parce que la *paribhāṣā* 23 "pratyayagrahaṇe" exclut la notation d'une forme plus longue que celle qui commence par le suffixe énoncé, non la notation d'une forme plus courte, parce que si cette dernière était exclue il s'ensuivrait la non-réalisation de *phak* selon "yañiñoś ca" 4.1. 101 dans le sens "fils de I qui est fils de A"[6]. Et ainsi par la suspension de cette limitation, il y a inclusion de la notation de la forme plus longue seulement, non de la forme plus courte qui n'était pas un objet évincé par elle. La mention gouvernante en question "anupasarjanāt" est aussi l'indice révélateur de ce fait.

---

[1] Voir Bh.I 558.3 et U 559. "Paramagārgyāṇaḥ" est formé avec *phak* après le composé *paramagārgya*. Il est cependant considéré que le suffixe est attaché à la partie *-gārgya*. Autrement il y aurait le substitut *vṛddhi* pour la première voyelle de *parama-* selon "kiti ca".

[2] S'il y a application de "yena vidhiḥ" le sens sera : *ṅīp* apparaît après ce qui se termine par une forme terminée par *aṇ*. *Kumbhakāra* répond à cette désignation. *Kāra* sera traité comme portant cette désignation par *vyapadeśivadbhāva* (voir tr.I 128).

[3] La dénomination "terminé par la forme terminée par *aṇ*" s'applique directement et principalement à *kumbhakāra*. Etant donné que l'objet auquel elle peut s'appliquer directement est présent, il est injustifié de la transférer à *-kāra*.

[4] L'absence de la limitation à la notation de ce qui commence par la forme énoncée, fait qu'il peut y avoir notation d'une forme plus longue, ou d'une forme plus courte. Même si *ṅīp* est apparu après *kumbhakārī*, l'énoncé "strībhyaḥ" dans "strībhyo ḍhak" pourra noter la forme plus courte *-kārī*.

[5] En alternance avec l'apparition après *kumbhakārī*. Si *ḍhak* apparaît après *-kārī*, le substitut *vṛddhi* ne se réalise pas pour le *u* de *kumbha-*.

[6] Le thème *a* signifie le dieu Viṣṇu. Le suffixe *iñ* selon "ata iñ" 4.1.95 apparaît après cette base pour former le thème *i* avec le sens "Manmatha, fils de Viṣṇu". Après ce thème *i* apparaît le suffixe *phak* selon "yañiñoś ca" pour former le thème *āyana*, avec substitut *āyan* de *ph* selon "āyan-" 7.1.2, dans le sens de "Aniruddha, fils de Manmatha". Le thème *i* a la forme du suffixe *iñ* énoncé dans "yañiñoḥ". Si la *paribhāṣā* "pratyayagrahaṇe" excluait la notation d'une forme plus courte que ce qui commence par ce après quoi le suffixe énoncé est prescrit, il n'y aurait pas notation de *i* où le suffixe n'est précédé de rien. *Phak* ne pourrait s'y appliquer.

Si "anupasarjanāt" est un mot unique[1], on ne peut avoir une relation de sujet à prédicat; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "supām" 280.4.

BH.I 280-281. -- S'il en est ainsi dans "atiyuṣmat, atyasmat" le substitut *at*[2] ne se réalise pas. -- Il y a énoncé d'un *a* amalgamé : "anupasarjana a a at" : *a* et *at* enseigné après une forme terminée par *a*[3] doivent être considérés comme s'appliquant à des bases non *upasarjana*.

P.I 281. "A a at" 281.1. *A* et *at* sont qualifiés par *a*. Le sens est donc : *a* et *at* qui sont ultérieurs à *a*, ne sont pas appliqués à un mot *upasarjana*. Le *at* prescrit par "pañcamyā at" est prescrit après *yuṣmad* et *asmad* qui ne se terminent pas par *a*. Il n'y a donc pas intervention de la *paribhāṣā* "anupasarjanāt". Et *at* se réalise après ces formes quand elles sont *upasarjana*. Le *a* prescrit par "tyadādīnām aḥ" est prescrit à la place du *hal* ultérieur à *a*. Il est donc un *a* ultérieur à un *a*. Il y a intervention de la *paribhāṣā* Il ne se réalise pas dans "atitat".

Mais s'il en est ainsi, dans "priyau dvāv asya", une fois le composé *bahuvrīhi* formé[4], il n'y a pas production du substitut *a* après un *a*; il n'y a donc pas intervention de la *paribhāṣā* et le substitut *a* risque de se réaliser. Et le substitut *s* selon "tadoḥ saḥ saù (*s* apparaît à la place de *t* ou *d* non final de *tyad*, etc.devant *su*)" 7.2.106 n'est pas qualifié; il risque donc de se réaliser même pour un mot *upasarjana*. A cette objection la réponse suivante est faite. Par l'intervention de la *paribhāṣā* dans "tyadādīnām aḥ" pour *tyad*, etc., il y a notation de ces mots non-*upasarjana*; le mot *dvi* en raison de l'accompagnement de ces mots, est noté avec la même propriété. Dans la prescription du susbtitut *s* il y a reconduction de "tyadādīnām" c'est-à-dire des mots *tyad*, etc. ayant la même propriété d'être non-*upasarjana*. Il n'y a donc pas de défaut. Mais l'opération relative à la liste générique "sarva, etc." n'est pas empêchée de s'appliquer dans "atisarvāya", etc.[5].

U.I 281. Le premier "a" dans "a a at" 281.1 a une cinquième désinence amuie. Kaiyaṭa dit cela : "akārāt" 281.5. La mention "terminée par" dans le bhāṣya "akārāntāt" 281.2 vise de quelque manière à donner le sens final auquel on aboutit en dernière analyse, mais il ne faut pas faire l'erreur de croire qu'il y a application de "yena vidhiḥ"[1]; parce que dans "anupasarjana a a at" il n'y a pas de déterminé que "*a*" terminé par une cinquième désinence qualifierait. On lit le plus souvent dans le *bhāṣya* aussi "akārād akārātkārau (*a* et *at* enseignés après *a*)" simplement. Mais, dira-t-on, dans la vue où il y a amuissement de la finale selon "śeṣe lopaḥ" 7.2.90[2] il y a possibilité pour le substitut *at* de *bhyas* d'être ultérieur à un *a* s'il est réalisé après l'application de l'amuissement. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "vidhīyate" 281.6. Cela est dit dans le *bhāṣya* "śiṣyamāṇau" 281.2. "Aparihṛtam eva" 281.13. Certains[3] disent : et ainsi en raison de cette insatisfaction une autre thèse est donnée dans le *bhāṣya*. Mais d'autres disent comme suit. La présente défense est faite relativement à la proposition d'une prohibition du nom *sarvanāman* pour un mot *upasarjana* en vue de l'application des opérations prescrites pour une succession de termes de la liste *sarva*, etc. (vt 4). Pour, en montrant une thèse différente, à savoir que dans le cas de *ḍatara*, etc. *adḍ* ne s'applique pas à ce qui se termine par *ḍatara*, etc. même si ce mot est principal dans le composé montrer que la prohibition du nom pour le mot *upasarjana* n'a pas le résultat de l'éviction des opérations relatives aux listes *ḍatara*, etc., éviction faite sous la forme : pour la même raison qu'il n'y a pas application au mot en position principale dans le composé, il n'y a pas application au mot en position subordonnée non plus[4], un *ekadeśin* donne un nouvel argument : "athavā" 281.3. Les deux arguments finaux sont communs[5].

---

[1] C'est-à-dire si *anupasarjana a ad* forme un composé.

[2] "Atiyuṣmat" est formé avec *bhyas* après *atiyuṣmad*. Le substitut *at* est prescrit par "pañcamyā at" 7.1.31 à la place de la cinquième désinence après *yuṣmad* et *asmad*. Il y a amuissement de *d* par "śeṣe lopaḥ" 7.2.90. Dans le composé *yuṣmad* est *upasarjana*. *At* risque de ne pas se réaliser. L'énoncé *at* dans "anupasarjanāt" risque en effet de noter le substitut *aḍḍ* prescrit par "aḍḍ ḍatarādibhyaḥ" et le substitut *at* prescrit par "pancamyā at" à la fois.

[3] Ou bien "après un *a*" selon leçon signalée par Nāgeśa(voir ci-dessous U.281.21.)

[4] C'est-à-dire étant donnée la forme *priyadvi* obtenue avec amuissement des désinences selon "supo dhatu-".

[5] La *paribhāṣā* "anupasarjanāt" s'applique au cas de *a* et *at* prescrits pour les sous-listes restreintes *tyad*, etc., *ḍatara*, etc. non au cas de *smai* prescrit pour la liste large *sarva*, etc.

BH.I 281-283. Ou bien une opération qui est prescrite sous le gouvernement de "aṅgasya" 6.4.1, s'applique en connection avec la désinence produite après la base mentionnée[1]. -- S'il en est ainsi dans "paramapañca, paramasapta" l'amuissement selon "ṣaḍbhyo luk (il y a amuissement de *jas* et *śas* après les *ṣaṭ*)" 7.1.22 risque de ne pas se réaliser[2]. -- Il n'y a pas ce défaut. Ce composé a pour membre principal le *ṣaṭ*[3]. -- En ce cas dans "priyasakthnā brāhmaṇena" *anaṅ* risque de ne pas se réaliser[4]. -- Ce qui est prescrit devant un élément énoncé avec la septième désinence, s'applique devant la désinence connectée avec la base prise en considération[5]. -- S'il en est ainsi, dans "atitat, atitadau, atitadaḥ" le substitut *a* de la finale de *tyad*, etc. risque de se réaliser[6]. Et il faut aussi mentionner cette proposition que ce qui est prescrit sous le gouvernement de "aṅgasya" s'applique à la désinence produite après la base mentionnée[7]. -- Elle n'a pas à être formulée.D'abord dans"ad ḍatarādibhyaḥ pañcabhyaḥ" 7.1.25 il y a une cinquième désinence; et il y a la sixième désinence dans "aṅgasya"; dans ces conditions en raison de la différence de désinences l'énoncé avec cinquième désinence "ḍatarādibhyaḥ" ne peut absolument pas qualifier la base (*aṅga*). Quoi d'autre peut-il qualifier, sinon le suffixe produit après :"le suffixe produit après *ḍatara*, etc." Ensuite dans "asthidadhisakthyakṣṇām anaṅ udāttaḥ","tyadādīnām aḥ",il y a sixième désinence dans "asthi-" ainsi que dans "aṅgasya", sixième désinence dans "tyadādīnām" aussi ainsi que dans "aṅgasya". Dans ces conditions il est loisible de qualifier la désinence soit par ce qui est noté, soit par la base. Puisqu'il y a le choix, d'abord dans "asthidadhisakthyakṣṇām anaṅ udāttaḥ" nous qualifierons la désinence par la base, *anaṅ* par *asthi*, etc. : devant la désinence d'une base *anaṅ* apparaît à la place de la finale de *asthi*, etc".[1] Ensuite dans "tyadādīnām aḥ" nous qualifierons la désinence par ce qui est mentionné, *a* par la base : "devant la désinence de *tyad*, etc. *a* apparaît à la place de la finale de la base"[2]. -- S'il en est ainsi dans "atisaḥ" le substitut *a* risque de ne pas se réaliser. -- Il n'y a pas ce défaut. Ce composé a pour membre principal le terme de la liste *tyad*, etc.[3].

---

[1] Cf. *Ratnaprakāśa* MPV II 151, 1.3 à partir du bas.

[2] Il y a deux interprétation de "śeṣe lopaḥ". Dans l'une le sens est : il y a amuissement de *ad* de *yuṣmad* et *asmad* devant une désinence qui n'est pas cause des substituts *ā* ou *y*. Dans ce cas le substitut *at* de la cinquième désinence se réalise après *yuṣm* ou *asm*. Dans l'autre interprétation le sens de "śeṣe lopaḥ" est :il y a amuissement de la finale de *yuṣmat* et *asmat*... Dans ce cas le substitut *at* se réalise après *yuṣma* ou *asma*, donc après un *a*. Voir *Kaumudī* et *Bālamanoramā* I 398-399.

[3] Īśvarānanda et Annaṃbhaṭṭa, MPV II 148 et 150.

[4] Par la prohibition "anupasarjanat" pour le mot en position subordonnée seulement, on aura *atikataram*, mais *paramakatarat*. Par la prohibition de l'opération pour le mot en position principale ou subordonnée, on aura *atikataram* et *paramakataram*. Sur cette dernière forme voir *Uddyota* ci-dessous et U.282.28-29.Nagesa accepte cette forme à la différence de Kaiyata qui n'accepte que *paramakatarat*.

[5] Les deux arguments "nedaṃ saṃjñākaraṇam..." 283.10 et "ma hatīyaṃ saṃjñā"...285.4 concernent le cas de l'application des opérations fondées sur la liste large *sarva*, etc. ou sur les listes restreintes *ḍatara*, etc.

---

[1] Dans le *sūtra* "add ḍatarādibhyaḥ" 7.1.25 la base *katara* est mentionnée, non *atikatara*. Dans "tyadādīnām" *tad* est énoncé non *atitad*. Et la désinence est produite après les composés, non après *katara* et *tad* isolés. La désinence n'étant pas produite après la base mentionnée, l'opération ne s'applique pas.

[2] On considère ici que l'énoncé "ṣaṭ" note seulement *pañcan*, *saptan*, non *paramapañcan*, etc. Ce composé est un *karmadhāraya*.

[3] "Ṣaṭ" est le nom technique des noms de nombre (*saṃkhyā*) terminés par *n* ou *ṣ* selon "ṣṇāntā ṣaṭ". On considère ici que le composé recevra le nom *ṣaṭ* au même titre que *pañcan*. Dans "paramapañca" la désinence est en relation avec le sens principal du composé,c'est à-dire avec le sens de *pañca*. Il peut donc y avoir application de l'opération. Le composé peut avoir les noms *saṃkhyā* et *ṣaṭ*, en ce qu'il peut servir d'instrument de dénombrement comme les noms de nombre simples.

[4] "Priyasakthnā" est formé avec *ṭā* après le *bahuvrīhi priyasakthi;* substitut *anaṅ* de la finale prescrit par "asthidadhi-" 7.1.75 devant une désinence *ṭā*, etc. *priyasakthan ā;* amuissement de *a* par "allopo 'naḥ" 6.4.134.

[5] Il n'est plus exigé dans ce cas que la désinence soit produite après la base qui est mentionnée dans le *sūtra*. Si elle se trouve jointe à la base *priyasakthi*, la règle pourra s'appliquer.

[6] Le substitut *a* du *d* final de *tad* selon "tyadādīnām" est prescrit devant une désinence dans un énoncé au locatif reconduit "vibhaktau". L'opération risque donc d'être appliquée à un composé aussi.

[7] La difficulté qui vient d'être mentionnée n'a pas reçu de solution.Et il y a une adjonction à faire pour faire connaître cette proposition. Donc deux défauts qui seront éliminés en même temps par la réponse qui suit.

P.I 281-283. "Gṛhyamāṇavibhakteḥ" 281.3 : le sens est : en connection avec la désinence qui est en relation par l'intermédiaire de son sens avec les formes mentionnées, *ḍatara*, etc. et *tyad*, etc., c'est-à-dire qui exprime le nombre, la qualité d'objet, etc. qui appartiennent au sens de ces formes. "Yady evam" 281.3 : l'objection est faite par quelqu'un qui pense que la relation entre la désinence et les bases mentionnées est le fait que la désinence soit produite après la base. L'intention de la réponse est que la relation est celle par le sens[4]. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi dans "pañcakāḥ śakunayaḥ" où *kan* n'ajoute pas de sens de la base, l'amuissement de *jas* risque de se réaliser[5]. A cela on répond : une fois *kan* réalisé, *pañcaka* est un autre mot et n'est pas terminé par *n*[6]; il ne reçoit pas le nom *ṣaṭ*; il n'y a donc pas le dit défaut. Dans "yuṣmadasmadbhyāṃ ṅaso 'ś (*aś* apparaît à la place de *ṅas* ultérieur à *yuṣmad* ou *asmad* et ayant une relation par le sens avec la base)" 7.1.27 la désinence est qualifiée par la base; le substitut se réalise donc après *yuṣmad* et *asmad* même s'ils sont *upasarjana*[1]. "Priyasakthnā" 182.2 : le mot *sakthi* ici signifie une partie de charrette; le suffixe de fin de composé selon "bahuvrīhau sakthyakṣṇoḥ (*ṣac* apparaît après un *bahuvrīhi* terminé par *akṣi* ou *sakthi* exprimant une partie du corps...)" 5.4.113 n'est donc pas réalisé. "Prakṛtavibhaktau" 282.3 : le sens est : la désinence qui a une relation avec le sens de la base. "Tac cāpi" 282.4 : "gṛhyamāṇavibhakteḥ..." et "saptamīnirdiṣṭe yad ucyate". "Ḍatarādibhyo yo vihitaḥ" 283.1 : il faut considérer que la prescription est faite par l' intermédiaire du sens. Ainsi le substitut *adḍ* se réalise-t-il dans "paramakatarat"[2]. Dans "yuṣmadasmadbhyāṃ ṅaso 'ś" 7.1.27 et les règles sur le même sujet[3] la désinence est qualifiée par la base par l'intermédiaire du sens, mais par *yuṣmad* et *asmad* par la simple ultériorité; l'opération s'applique donc dans "atiyuṣmat", etc.aussi. "Atisaḥ" 283.9 : composé du type *prādisamāsa* formé sur *śobhanaḥ saḥ*[4]. Dans un composé avec *nañ* aussi il y a application des opérations : "asaḥ, aṣaṭ, akatarat"[5].

---

[1] Dans cette interprétation la règle peut s'appliquer à *priyasakthi ā*, *priyasakthi* étant la base devant la désinence, et puisque dans le *sūtra* il n'apparaît pas que cette base doive être *sakthi* seul.

[2] Dans cette interprétation, il n'y a pas application de la règle à *atitat su*, parce qu'elle s'applique quand la désinence a pour base *tat*, alors que l'on a ici la base *atitat* pour la désinence.

[3] "Atisah" est un *karmadharaya*. On considère ici que *atitat* est noté par l'énoncé "tyadadi". Il recevra donc le substitut *a*, la désinence *su* apparaissant après lui comme base. Il y aura ensuite substitut *a* de *a a* par "ato gune" *atita s*, substitut *s* de *t* par "tadoh saḣ" 7.2.106 *atisa s*.

[4] Il y a relation de la désinence et de la base *panca* dans "*paramapanca*" par le sens, la désinece exprimant le pluriel et une rection qui sont aussi des sens de la dite base qui signifie "cinq (excellents objets)" ayant une rection avec une action verbale dans la phrase. Dans ce composé *panca* est principal et son sens se construit bien avec celui de la désinence, ce qui ne serait pas le cas, s'il était *upasarjana*.

[5] *Pañcaka* a le même sens que *pañcan*. La désinence a avec *pañcaka* la même relation par le sens qu'avec *pañcan*. Il y a donc risque d'application de l'amuissement. *Kan* est prescrit pour former un nom propre par "saṃkhyāyāḥ saṃjñā-" 5.1.58. Un suffixe prescrit pour former un nom propre n'ajoute pas de sens à sa base (Annaṃbhaṭṭa MPV II 155).

[6] Lire "śabdāntaratvān nāntatvābhāvān nāyam".

U.I 281-283. "Tadarthagata-" 281.15 est le commentaire de "svārthadvāreṇa" 281.14. L'idée est : "gṛhyamāṇavibhakteḥ" 281.3 a une sixième désinence exprimant une relation en général. Ainsi y a-t-il compréhension du susbtitut *a* des *tyadādi* prescrit devant une désinence, en même temps que du substitut *adḍ* de la désinence. Un interlocuteur qui pense que dans "ṣaḍbhyaḥ" la cinquième désinence a le sens de la sixième[6] formule l'objection "yady evam" 281.3."Kanah" 281.17 : suffixe prescrit par "saṃkhyāyāḥ saṃjñāsaṃgha-" 5.1.58. "Kani" 281.18 : le sens est : une fois *kan* réalisé, c'est la forme terminée par *kan* qui exprime le nombre, non la base de *kan;*et la forme terminée par *kan,pañcaka,* n'est pas terminée par *n;*elle ne reçoit donc pas le nom *ṣaṭ* et il n'y a pas amuissement de *jas* après elle. L'idée est : "ṣaḍbhyaḥ" a bien une cinquième désinence; le sens de ce *sūtra* est : il y a amuissement de *jas* et *śas* ultérieurs aux *ṣaṭ* et, en raison de la proximité, exprimant le nombre qui appartient au sens du ṣaṭ[1]. La phrase qui va de "yuṣmad-" à "siddhyati" 182.7 est une répétition de ce qui va être dit plus loin 182. 13.

---

[1] Voir ci-dessous P.182.13.

[2] Pour obtenir l'application de l'opération au membre de composé, Kaiyaṭa considère que la condition est la relation par le sens entre la désinence et le mot. Pour obtenir "paramakatarat" il ne peut donc prendre à la lettre le sens "ḍatarādibhyo yo vihitaḥ (la désinence qui est prescrite après ḍatara, etc.)". Il interprète donc "vihitaḥ" comme référant à la relation par le sens et non à la prescription après la forme *ḍatara,* etc.

[3] C'est-à-dire les prescriptions des substituts *ā, y,* etc. 7.2.88, etc.

[4] Le composé est formé selon "kugatiprādayaḥ" 2.218, non selon le vt "atyādayaḥ krāntādyarthe". Son sens étant "śobhanaḥ saḥ (celui-là qui est excellent)" il n'y a pas application de "ekavibhakti" et *saḥ* qui n'a pas de désinence fixée n'est pas *upasarjana.*

[5] Respectivement substitut *a* selon "tyadādīnām", etc.,amuissement de la désinence selon "ṣaḍbhyo luk", substitut *adḍ.* Dans ce composé le membre ultérieur est principal.

[6] S'il y a la sixième désinence l'on comprendra qu'il y a une relation en général entre la désinence et la base. L'on pourra alors interpréter qu'il s'agit de la relation particulière qu'est le fait d'être prescrit après telle base. Mais s'il y a la cinquième désinence l'on obtient seulement le sens : après telle base;l'on n'obtient pas le sens : être prescrit.

D'autres disent que le sens de ce *bhāṣya* est le suivant[2]. Le sens de "gṛhyamāṇavibhakteḥ" est : la désinence prescrite après la base mentionnée. Cela concerne le cas du substitut *aḍḍ* et est dit en considérant que la forme terminée par *katara* n'est pas expressive dans l'usage, ou bien en considérant que pour cette forme l'absence de *aḍḍ* est désirée[3] . De la même façon dans "ṣaḍbhyaḥ" aussi il y aura la qualification "prescrit après"; le *bhāṣya* formule donc la crainte qu'il n'y ait application abusive à ce cas "yady evam" 281.3 : l'objection est: on n'utilise pas dans l'usage pour compter des mots tels que *paramapañca*, etc.; ces mots n'ont donc pas le nom *ṣaṭ* et il y a risque de non-réalisation de l'amuissement. La réponse est qu'il y a bien le nom *ṣaṭ* pour le mot qualifié par *parama* parce qu'il engendre une connaissance dont le terme qualifié est un objet d'un dénombrement et dont le qualifiant est un nombre[4]; et il n'y a pas de preuve que *ṣaṭ* note seulement les noms de nombre qui sont d'usage courant pour compter. La construction du mot "ṣaḍbhyaḥ" terminé par une cinquième désinence avec la désinence par la relation par le sens, comme l'a dit Kaiyaṭa, est difficile à justifier[5]. Et il n'y a pas de preuve qu'il y ait répétition du mot "sadbhyaḥ"[6].

---

[1] De cette façon l'on évite la condition que la base soit celle après laquelle la désinence est prescrite. Il suffit qu'elle ait une relation par le sens et que la désinence lui soit ultérieure. L'on peut obtenir ce sens par la simple cinquième désinence.

[2] Après avoir glosé Kaiyaṭa Nāgeśa donne sa vue personnelle. "Pare tu" 282.14 se construit avec "bhāṣyartham āhuḥ" 282.21.

[3] Lire "tatrāḍḍabhāva eva" au lieu de "yatra..." (cf. éd.NSP etc.). Nāgeśa réfère ici à l'exemple où *katara* est principal dans le composé. Par le présent argument l'application du *aḍḍ* est en principe empêché pour toute forme où *katara* est composé. C'est pourquoi Nāgeśa dit que la forme *paramakataram* est attendue, mais n'est cependant pas attestée parce qu'inexpressive dans l'usage. Ou bien *paramakataram* doit être accepté, pour la raison qui sera donnée ci-dessous 282.28-29.

[4] Le mot *pañca* fait entendre le sens : objets dénombrés par le nombre cinq. Il y aura le même sens pour *paramapañca* avec une qualification additionnelle.

[5] Elle nécessite le recours à la *pratyāsatti* (voir U.281 dern.l.)

[6] Pour obtenir les deux sens, ultériorité (sens littéral de la cinquième désinence) et relation par le sens (sens obtenu par *pratyāsatti*), on pourrait supposer qu'il y a deux énoncés de "ṣaḍbhyaḥ" et attribuer le sens de relation par le sens au second, ce qui éviterait de recourir à la *pratyāsatti*. Mais il n'y a pas de preuve qu'il y ait répétition de cet énoncé.

Le sens de "ṣaṭpradhānaḥ" 282.1 est : a pour terme principal le sens du *ṣaṭ* accepté par l'adversaire[1]; le composé aussi a donc le nom *ṣaṭ*. En pensant que là où la base est énoncée avec une sixième désinence, la désinence se construit avec elle par la relation d'être prescrite après, un interlocuteur formule l'objection "iha tarhi" 282.2. Le *bhāṣya* en montrant la différence qu'il y a entre le cas de "adḍ ḍatarādibhyaḥ" et celui de "asthidadhi-" dit sa pensée "iha tāvat..." 282.4.

"Śakaṭa-" 282.9 : l'idée est : et ce n'est pas une partie du corps du sujet qualifié par le *bahuvrīhi*. "Aṅgārtha-" 282.10 : la base est désignée par le mot *prakṛta*. Kaiyaṭa dit que par l'emploi de *tat* dans "tac cāpi" 282.4 là où il fallait dire"etac capi" il y a renvoi à ce qui est éloigné et par *api* coordination avec ce qui est proche : "gṛhyamāṇa-" 282.10. "Arthadvārakam" 282.12 : le sens est : *adḍ* apparaît à la place de *su* et *am* qui font entendre le sens qui est prescrit après *ḍatara*, etc. Kaiyaṭa croit que lors de la prescription du suffixe ayant le sens, il y a prescription du sens aussi. Si "ḍatarādibhyaḥ" a le sens d'un mot terminé par une sixième désinence, il y a désaccord avec le *bhāṣya* "vivibhaktitvāt (en raison de la différence de désinences)" 282.5.

D'autres disent comme suit[2]. Quant Kaiyaṭa après n'avoir accepté nulle part le déterminant "prescrit après" dit qu'il faut considérer qu'il y a prescription par l'intermédiaire du sens, il est en désaccord avec lui-même. Donc le *bhāṣya* qui dit qu'il y a le déterminant "prescrit après" est à prendre à la lettre. Il n'y a pas d'autre passage du *bhāṣya* qui prouve que *adḍ* se réalise dans *paramakatarat*. Les maîtres qui font autorité disent que le présent *bhāṣya* au contraire enseigne que *adḍ* ne se réalise pas. Un interlocuteur qui pense que le sens de "tyadādīnāṃ vibhaktau" est "devant une désinence dont la base est *tyad*, etc." formule l'objection "yady evam" 283.9. Le *bhāṣya* répond avec l'intention déjà mentionnée ci-dessus[3] "tyadādipradhānaḥ" 283.9. Sous le *sūtra* "aṅgasya" 6.4.1 l'objection est faite qu'il n'y a pas de relation entre "ataḥ" et "aṅgasya" dans "ato bhisa ais" 7.1.9 en raison de la différence de désinences (IV 662.7); après le *bhāṣya* dira qu'il y a la relation : *bhis* qui est cause du nom *aṅga* (IV 664-665). De la même manière il y a possibilité d'une relation dans "adḍ ḍatarādibhyaḥ" aussi[4]. Donc l'affirmation qu'il ne peut y avoir de relation de "aṅgasya" avec le *sūtra* "adḍ ḍatarādibhyaḥ" en raison de la différence de désinences, émane d'un *ekadeśin*. Donc le déterminant "prescrit après" dans les deux *sūtra* "ṣaḍbhyaḥ" et "ḍatarādibhyaḥ" est acceptée par le *bhāṣya* , non en raison de la dite impossibilité d'une relation,mais en fonction de l'objet défini par la règle, puisque l'auteur du *bhāṣya* ne le critique pas comme entrant en conflit avec aucun objet.

---

[1] C'est-à-dire le sens d'instrument de dénombrement de l'usage courant.

[2] "Pare tu" 282.27 introduit la vue personnelle de Nāgeśa et se construit avec "āhuḥ" 283.16.

[3] A savoir : "tyadādīnāṃ vibhaktau" signifie : devant une désinence qui a une relation avec le sens de *tyad*, etc." Dans "atisaḥ" formé sur *atisayitah sah* le sens de *tad* est principal. La désinence est en relation avec le sens principal du composé, donc avec le sens de *tad*. L'opération peut s'appliquer.

[4] Le sens sera : *adḍ* est le substitut de *su* et *am* causes du nom *aṅga* après *ḍatara*, etc.

L'auteur du *bhāṣya* pour donner une solution pour le cas du substitut *a* aussi dit "iha" 283.2. "Iha tāvat" 283.4 : l'accord avec les divers objets des règles est la raison des diverse interprétations. Le sens de "aṅgasya vibhaktau" 283.6, etc.[1] est : devant une désinence qui fait entendre un sens qui appartient au sens de la base. L'idée est : parce qu'une telle construction peut facilement être justifiée si l'énoncé a une sixième désinence. "Nañsamāse 'pi" 283.13 : l'idée est : parce que le sens du membre ultérieur du composé est principal. Cela est imaginaire, comme pour la formation de "atikatarat"[2].

Dans cette vue aussi[3] il y a toujours le défaut d'application abusive de *smai*, etc. dans "atisarvāya", etc. En effet il est difficile d'empêcher le substitut *smai* de se réaliser en prenant aussi "sarvanāmnaḥ smai" comme ayant le sens "smai apparaît à la place de *ṅe* prescrit après un *sarvanaman*", cela est difficile parce que le nom *sarvanāman* est nécessaire pour une forme terminée par un *sarvanāman* aussi pour réaliser "paramasarvataḥ"[4]. Ces deux arguments émanent donc d'un *ekadeśin*.

BH.I 283-285. Ou bien le présent *sūtra* n'est pas la prescription d'un nom technique. Il est une qualification de la liste. *Sarva*, etc. sont les bases qui sont des noms de toutes choses. Or celles qui sont nom propre ou *upasarjana* sont fixées sur un objet particulier. -- S'il en est ainsi l'opération fondée sur le nom technique ne se réalise pas : "sarvanāmnaḥ smai (*smai* apparaît à la place de *ṅe* ultérieur à un *sarvanāman*)" 7.1.14, "āmi sarvanāmnaḥ suṭ (il y a l'accrément *suṭ* pour *ām* ultérieur à un *sarvanāman*...)" 7.1.52. -- On comprendra qu'il y a là mention du mot pris dans son sens étymologique : un *sarvanāman* est un nom de toutes choses : "smai apparaît à la place de *ṅe* ultérieur à un nom de toutes choses; *suṭ* est accrément de *ām* ultérieur à un nom de toutes choses. -- S'il en est ainsi ces opérations risquent de s'appliquer à "sakalam, kṛtsnam, jagat". Et de plus chaque mot a un champ d'objets, une opération fondée sur un *sarvanāman* risque de s'appliquer à tout mot qui s'emploie en référence à tout son champ d'objets[5]. -- En ce cas le présent *sūtra* fait deux choses : il qualifie la liste et crée le nom technique. -- Mais comment par un seul effort, deux choses sont-elles obtenues ? -- Elles sont obtenues, dit le maître. -- Comment? -- Par un énoncé avec maintien d'une seule de deux formes. Il y a ici énoncé avec maintien d'une seule de deux formes : "sarvādīni ca sarvādīni ca sarvādīni; sarvanāmāni ca sarvanāmāni ca sarvanāmāni", d'où le sens : "*sarva*, etc. ont le nom *sarvanāman*; sont *sarva*, etc. les mots qui sont noms de toutes choses". Or ceux qui sont nom propre ou *upasarjana* sont fixés sur un objet particulier. Ou bien un nom technique long est ici créé. Et un nom technique est ce par rapport à quoi il n'y a rien de plus léger. -- Pourquoi cela ? -- Parce qu'un nom technique est créé pour la légèreté. Dans ces conditions le but de la création d'un nom technique long est que l'on comprenne que c'est un nom en accord avec le sens étymologique : "sarva, etc. ont le nom technique *sarvanāman*; et ils sont *sarvanāman* en tant que noms de toutes choses". Or *sarva*, etc. qui sont nom propre ou *upasarjana* sont fixés sur un objet particulier.

---

[1] Et de "tyadādīnāṃ vibhaktau".

[2] Composé *karmadhāraya*. Kaiyaṭa ci-dessus donne comme exemple *paramakatarat*. Nāgeśa réfère à ce cas. On a vu ci-dessus que par le déterminant "prescrit après"pris à la lettre l'application de *aḍḍ* était acceptée comme ne se réalisant pas.

[3] Comme dans la vue où l'on s'appuie sur la prohibition "anupasarjanat". Voir U.281.24.

[4] Formé avec *tasil* selon "pañcamyās tasil" 5.3.7 où est reconduit "kiṃsarvanāma-" 5.3.2.

[5] Par "nom de toutes choses" on entend un mot qui réfère à tout ce qui se trouve dans le domaine qu'il peut exprimer. *Sarva*, *jagat*, etc. sont évidemment des noms de toutes choses. Un mot ordi-

P,I 283-285. "Sarveṣāṃ yani" 283.10 : la qualité de nom de toute chose doit être comprise relativement au champ d'objets du mot. Ces mots *sarva*, etc. sont noms de toutes choses, comme l'universel boeuf appartient à tout relativement à son champ de manifestation, mais ne deviennent pas synonymes les uns des autres, parce qu'ils ont des sens différents. "Eteṣāṃ cāpi" 284.4 : et ainsi les opérations fondées sur le mot *sarvanāman* risquent de s'appliquer aussi au mot *odana* dans "sarvasmin odane (dans tout le riz)", puisque les deux mots, *sarva* et *odana*, réfèrent au même objet. Mais, objectera-t-on, du fait que les mots sont affectés à des composantes définies de l'objet extérieur, le sens de "tout" n'est pas exprimé par *odana*, ni le sens de "riz" par le mot *sarva*; comment y a-t-il risque d'application des opérations relatives aux *sarvanāman ?* A cela on oppose la vue suivante. Le mot *sarva* même est employé avec cumul du sens de "riz", le mot *odana* même avec cumul du sens de "tout".Mais l'auditeur ne comprend pas ce sens particulier à partir du seul mot *sarva*, parce qu'il est de forme semblable au mot *sarva* construit avec d'autres mots que *odana*, ni à partir du seul mot *odana*; c'est pour permettre chez lui la compréhension qu'il y a mention des deux mots. Il n'y a pas de preuve que les opérations relatives au *sarvanāman* s'appliquent à l'un des deux mots, non à l'autre. La dite application abusive est donc envisagée.

"Ekaśeṣanirdeśaḥ" 284.7. Mais, dira-t-on, comment y a-t-il énoncé avec maintien d'une seule forme, en l'absence de désir de signifier l'accompagnement nécessaire[1]? C'est que le procédé d'énon-

---

naire aussi, tel que"odanaḥ (riz)" peut être employé pour diverses quantités de riz. Généralement pour exprimer une référence à la totalité des objets, le mot doit être construit avec *sarva*. Mais il y a un emploi possible, abrégé,d'un mot seul en référence à la totalité de son champ d'objets. Dans ce cas un mot comme *odana* peut être nom de toutes choses, et recevoir les dites opérations.

[1] La *sahavivakṣā* est le désir de relier également et simultanément plusieurs choses avec une action ou une propriété unique (Annaṃbhaṭṭa MPV II 156). Il y a *sahavivakṣā* quand il y a deux su-

cé par une forme commune[1] ou la répétition est ici désigné par le terme "énoncé avec maintien d'une seule forme", parce que le résultat est le même. Ou bien, la prescription du maintien d'une seule forme, alors que l'emploi d'une forme unique est déjà réalisé dans la vue où le mot exprime l'universel, est annulée et est prise comme servant à la réalisation du maniement des règles, comme les règles de dénomination et d'interprétation. Ainsi un énoncé avec maintien d'une seule forme se réalise-t-il sans même qu'il y ait désir de mention d'accompagnement nécessaire[2]. "Saṃjñopasarjane" 285.3 : quand le mot sarva est affecté comme nom propre, étant donné qu'il est employé en abandonnant sa cause d'application au sens habituelle et pour sa forme seulement, il est limité à l'expression d'un individu. Le mot *sarva upasarjana* dans "atisarvāya" abandonne son sens propre, ou ne l'abandonne pas et devenant un qualifiant du sens du mot *ati* "qui est allé au-delà", exprime le sens "celui qui est allé au-delà..." Dans la forme analytique du composé, les sens ne sont pas mêlés et le mot *sarva* qui exprime seulement son sens n'est pas limité à l'expression d'un individu. "Yato na laghīyaḥ" 285.4 : l' usage du mot est léger; le nom technique est encore plus léger. Dans ces conditions, de la création d'un nom lourd on infère une propriété particulière : en vérité ces formes,*sarva,* etc., possèdent la qualité de noms de tout par la cause d'application de leur nom, parce qu'il est conforme à sa cause d'application[3].Les opérations relatives au *sarvanāman* et les opérations relatives aux sous-listes incluses dans *sarva,*etc. s'appliquent seulement aux mots *sarva,*etc. qui sont noms de tout, non à ces mots nom propre ou *upasarjana.*

U.I 283-285. L'auteur du *bhāṣya* donne donc une solution commune pour toutes les opérations fondées sur le nom *sarvanāman :* "athavā nedam" 283.10. Il croit que la prohibition de la qualité d' être *sarva,* etc.[4] par "dvandve ca" 1.1.31, etc. aboutit à la non-application des opérations fondées sur le mot *sarvanāman* et qu'il en est de même pour l'option selon "vibhāṣā" 1.1.28, etc. Mais, dira-t on, les mots *pūrva,* etc. n'ont pas le sens de "tout"; cette glose du *sūtra* est incohérente; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "svaviṣaya-" 283.14 : le champ d'objets du mot est les individus exprimés par lui

---

jets pour un seul prédicat, par exemple. Mais dans le cas présent chaque sujet a son prédicat, il n'y a pas accompagnement nécessaire entre les deux sujets.

[1] Sur le *tantra* voir tr.I 234,

[2] La règle "sarūpāṇām ekaśeṣaḥ" apparaît inutile pour la formation de l'emploi. On en conclut qu'elle règle un mode d'expression propre au traité, propre à certains énoncés de règles, un *ekaśeṣa* sans *sahavivakṣā.*

[3] Donc *sarvanāman* est un nom de ces formes quand elles possèdent la qualité de noms de tout, non quand elle réfèrent à un individu.

[4] Quand *sarva,* nom de toute chose, est dans un *dvandva,* il garde sa valeur. On ne peut pas prohiber qu'il réfère à tout son champ d'objets. Ce qui est donc prohibé c'est de la considérer comme appartenant à la liste *sarva,* etc.Cette liste doit donc être prise comme référant aux individus *sarva,*etc. non inclus dans un *dvandva.*

par la cause d'application du mot à ses objets en usage dans le monde. Mais, dira-t-on, si tous les mots lus dans la liste *sarva*, etc. ont le sens de "tout" ils sont synonymes, et l'effort de faire un tel commentaire est vain; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "na tu" 283.15. Mais, objectera-t-on, les mots *ghaṭa* (pot) etc. sont aussi des noms de tout relativement à leur champ d'objets, le substitut *smai*, etc. risque donc de se réaliser dans "ghaṭāya", etc.[1] A cela on répond : non, parce que par la force de l'énoncé "sarvanāmnaḥ", etc. dans les règles qui prescrivent *smai*, etc. le mot *sarvanāman* note seulement les mots qui par leur pouvoir d'expression appris une fois font entendre des objets de diverses espèces qui s'excluent les unes les autres, et qui sont le support de la cause d'expressivité du mot[2]. C'est pour suggérer cela que le composé *sarvanāman* est analysé dans le *bhāṣya* avec son membre antérieur au pluriel. Dans le *bhāṣya* "saṃjñopasarjane ca" 283.11 : le sens est : le nom propre, puisqu'il appartient à un individu unique, n'est pas un nom de tout; le mot *upasarjana* parce qu'il réfère à un sens mêlé à celui d'un autre mot, ne fait pas connaître tous les objets au rang principal et n'est donc pas un nom de tout. Car par la saveur propre du mot *-nāman* l'on obtient pour *sarvanāman* le sens : qui fait entendre tout au rang principal. Relativement à la partie *upasarjana* de l'ensemble signifié par "saṃjñopasarjane", "viśeṣe" signifie "viśeṣaṇe"[3].

Dans le *bhāṣya* "eteṣāṃ cāpi" 284.4 est une nouvelle critique. Le sens littéral est : eteṣāṃ cāpi et pour les mots *ghaṭa*, etc.aussi, ekaikasya pour chacun d'eux, sa sa viṣayaḥ il y a un champ d'objets qui est le sens de *sarva*, etc.[1]; yo yaḥ śabdaḥ le mot qui s'applique tasmiṃs tasmin viṣaye dans le champ d'objets qui est le sens de *sarva*, etc., tasya tasya à ce mot, *ghaṭa*, etc. référant au sens de *sarva*, etc., l'opération fondée sur un *sarvanāman* risque de s'appliquer. Kaiyaṭa commente cela "tataś ca" 284.8. Dans la vue de l'*abhihitānvaya* où les mots après avoir exprimé leur sens, engendrent par l'effet d'un pouvoir d'expression fondé sur le besoin de complément, etc., la connaissance du sens total de la phrase, Kaiyaṭa formule l'objection "nanu" 284.9 : le sens est : du fait que les mots abhiniveśitvāt expriment des composantes, appelées causes d'activité d'expression, déterminées dans l'objet extérieur qui consiste en un ensemble de propriétés, d'une substance, etc. En s'appuyant sur la vue de l'*anvitābhidhāna* où les mots une fois construits avec d'autres appropriés, expriment par leur pouvoir d'expression un autre sens qui comporte leur sens propre, Kaiyaṭa rejette l'objection: "tatra" 284.10: l'*avagraha* 284.11 est un cumul. A "na pratipadyate" 284.11 ajouter : de façon certaine. "Rūpasādṛśyāt" 284.12 : le sens est : parce qu'il a la même forme que le mot *sarva* propre à être construit avec d'autres mots que *odana*. "Tatpratipattyartham" 284.12 : pour une compréhension certaine du sens particulier.Mais d'autres disent comme suit[2]. Quand, comme dans l'emploi d'une partie de mot à la place du mot entier, une partie de proposition est employée "odane" à la place de "sarvasmin nodane",et si en vertu du contexte il y a compréhension du sens de la dite proposition à partir du seul mot, il y a le dit défaut de risque d'application de l'opération fondée sur le *sarvanāman*. Telle est l'intention du *bhāṣya*. Il a été dit par Kaiyaṭa dans la *Paspaśā* (I 29.12-13) qu'au moment où l'on apprend le pouvoir d'expression d'un mot on apprend le pouvoir d'expression d'une partie du mot aussi[3]. De même dans la vue des grammairiens où il est accepté que la phrase a un pouvoir d'expression d'une relation de qualifié à qualifiant[4], lorsque l'on apprend le pouvoir qu'a l'ensemble d'une expression complexe d'exprimer le sens de phrase qui inclut les sens des mots, l'on apprend que tel ou tel mot qui fait partie de cette expression a aussi le pouvoir d'exprimer ce sens de phrase; et par cette connaissance[5] l'on comprend à partir du mot seul aussi le dit sens de phrase. Cela est suggéré dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "ig yaṇaḥ" 1.1.45[1] et est exposé dans la *Mañjūṣā* à la fin du débat sur le besoin de complément (p.443 sq) "Atiprasaṅga udbhāvitaḥ" 284.13. Et il ne faut pas dire : que l'on substitue des *sūtra* tels que "sarvādeḥ smai (*smai* apparaît à la place de *ṅe* après *sarva*, etc.)" à "sarvanāmnaḥ smai", etc.; de cette façon il n'y aura pas de défaut d'application à *kṛtsna*, etc. Il ne faut pas dire cela, parce qu'il s'ensuivrait que ce serait non-pâninéen. Il est donc dit dans le *bhāṣya* "evaṃ tarhy ubhayam" 284.6.

---

[1] Selon "sarvanāmnaḥ smai (*smai* apparaît à la place de *ṅe* après un nom de tout)".

[2] Si *sarvanāman* désigne un mot qui réfère à tout son champ d'objets, étant donné que tout mot sera noté par lui, il sera inutile dans l'énoncé d'une règle. On en conclut que *sarvanāman* désigne seulement une partie des mots qui réfèrent à tout leur champ d'objets, à savoir *sarva*, etc. qui font entendre, non des individus de même espèce, comme *ghaṭa*, mais des objets d'espèces différentes; et non d'espèces différentes qui peuvent être cumulées dans le sens d'un mot, comme le *ghaṭatva*, le *dravyatva*, etc.dans le sens de *ghaṭa*, mais d'espèces différentes qui s'excluent les unes les autres. Le champ d'objets signifié par le mot est le support de la cause d'application du mot à son sens, c'est-à-dire l'espèce, la propriété, l'action (voir tr.I 194, n.2 ). Les individus sont en effet le support de l'espèce qui fait que le même mot les exprime tous. Enfin l'on pourrait dire qu'un mot tel que *ghaṭa* par des conventions pariculières, arbitraires et renouvelées, acquiert de nouveaux pouvoirs d'expression et signifie lui aussi divers objets d'espèces différentes. Pour empêcher la notation de ce cas, il est précisé "sakṛdgṛhītaśaktyaiva" ce qui réfère au fait que les mots tels que *sarva*, etc., à la différence de *ghaṭa*, etc. font connaître divers objets d'espèces différentes par un seul et même pouvoir d'expression que l'on apprend une fois lorsque l'on apprend à parler.

[3] Le mot *upasarjana* est fixé sur un objet qui en qualifie un autre.

---

[1] Le champ d'objets est soit tous les objets, sens de *sarva*, soit deux objets, sens de *ubha*, etc. Chaque mot s'applique donc au sens des divers mots de la liste *sarva*, etc. et est en cela *sarvanāman*.

[2] "Apare tu" 284.24 se construit avec "āhuḥ" 284.29.

[3] L'on apprend que "bhīmasena" et la partie "Bhīma" réfèrent à tel individu.

[4] La phrase fait entendre quelque chose de plus que le sens des mots. Elle instaure une relation de qualifié à qualifiant entre les sens des mots. "Devadatto gacchati" signifie "l'action d'aller qualifiée par un agent qui est Devadatta". Par "phrase" Nāgeśa désigne ici toute expression complexe comportant plusieurs mots construits ensemble.

[4] Lire "śaktigraheṇaikaikapadād".

"Saha-" 284.14 : le sens est : absence de désir de signifier l'accompagnement nécessaire, parce qu'il y a pour chaque objet la qualité de sujet ou celle de prédicat. Le *tantra* est l'énonciation une seule fois d'une seule forme avec le désir de faire entendre deux sens. En pensant que dans le texte il y a énonciation sous forme de *tantra*, tandis qu'il y a compréhension chez le lecteur par un rappel du mot une deuxième fois, Kaiyaṭa dit "āvṛttir vā" 284.15 : le sens est : *et* la répétition. "Pratyākhyātam" 284.15 : le sens est : rejetée comme servant à la description de l'emploi. "Prasiddhapravṛttinimitta-" 285.10 et cette cause d'activité d'expression est le sens de totalité de choses autant qu'il en existe. Cela implique aussi l'idée que la propriété de *sarvanāman* "nom de tout" est pour un mot la propriété de faire entendre à titre principal tous les objets de son champ d'application, avec l'aide de la connaissance acquise du pouvoir d'expression commun de divers sens[2]. "Svarūpamātropakārī" 285.11 : le sens est : qui a pour cause d'activité d'expression seulement sa forme propre."Atikrāntārthaviśeṣaṇatām" 285.12 : l'idée est : et ainsi le mot *-sarva* ne fait pas entendre le sens de "tout" au rang principal. Et il faut comprendre que, s'il laisse son sens propre, il ne fait pas du tout entendre le sens de "tout".

"Athavā mahatī" 285.4 : l'idée est : en raison du nom technique long qui fait connaître les mots sarva, etc. comme possédant le nom *sarvanāman*, mot qui réfère à la propriété d'engendrer la connaissance de tous les objets du champ d'application du mot, au rang principal, avec l'aide de la connaissance acquise du pouvoir d'expression commun de plusieurs objets[3], il y a dans la liste *sarva*, etc., les mots *sarva*, etc. qui ont cette propriété. Si le mot *sarva*, etc. est un nom propre, l'absence de cette propriété est claire. Le mot *upasarjana* ne fait pas entendre son sens au rang principal et n'est donc pas *sarvanāman* puisque par la saveur propre du mot *-nāman* l'on obtient pour *sarvanāman* le sens : qui fait entendre tout au rang principal[1]. Car le mot *upasarjana* fait entendre son sens comme qualifiant d'autre chose. Le sens du présent *sūtra* est : *sarva*, etc. et les formes terminées par *sarva*, etc. ont le nom *sarvanāman*, mot qui réfère à la propriété d'exprimer tout le champ d'objets. Et dans le cas d'une forme terminée par *sarva*, etc., si c'est un composé où *sarva*, etc. est le terme principal, cette forme a bien la propriété de faire comprendre tout son champ d'objets avec l'aide du dit pouvoir d'expression de son membre *sarva*, etc. "Tato 'pi laghīyo nāma" 285.14 : "*nāma*" signifie ici le nom technique. Construire dans le *bhāṣya* : le nom technique est le nom par rapport auquel il n'y a pas d'autre nom plus bref. Ou bien dans "saṃjñā ca nāma" un synonyme est montré. Et ce nom est ce par rapport à quoi il n'y a pas d'autre nom plus bref. Et ainsi il est établi que dans le nom technique il y a une brièveté plus grande que dans tout emploi de mot pour désigner le même objet. Le sens de "laghvartham" 285.5 est : pour la mise en oeuvre du traité avec légèreté. Mais, dira-t-on, la qualité de nom dont l'objet est conforme au sens étymologique est l'acception à la fois étymologique et conventionnelle. Dans ce cas, du fait de la limitation par quoi le sens étymologique se construit seulement avec le sens conventionnel, puisque dans le cas présent il ne se construit pas avec un sujet distinct, comment le nom s'applique-t-il aux mots *sarva*, etc. qui expriment tout leur champ d'objets seulement[2]. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "anumīyate" 285.15. "Nūnam etāni" 285.15 : les formes lues dans la liste *sarva*, etc.

---

[1] Voir I 344.3 sq.

[2] Voir ci-dessous U.285.23.

[3] L'on apprend une fois que le mot *sarva* a le pouvoir de référer à des objets d'espèces différentes (voir U.283, 1.5 à partir du bas). Cette connaissance étant acquise, lorsqu'on entend ce mot, l'on comprend qu'il réfère à ces divers objets. S'il réfère à tout son champ d'objets au rang principal, il est "nom de tout", il possède la propriété signifiée étymologiquement par le mot *sarvanāman*. Ce mot qui lui est affecté par la présente prescription, et qui garde son sens étymologique parce qu'il est un nom technique long, a donc pour support dans la réalité le mot *sarva* doué de la dite propriété.

(4. Le but de l'application du nom *sarvanāman* à *ubha*.)

BH.I 286. Et quel but y a-t-il au nom *sarvanāman* pour *ubha*? -- "Ubhasya sarvanāmatve 'kajarthaḥ (la lecture de *ubha* en vue du nom *sarvanāman* sert à l'application de *akac*)". (vt 7)

La lecture de *ubha* dans la liste *sarva*, etc. en vue du nom *sarvanāman* est faite pour l'application de *akac*[3] : "ubhakau". -- Pourquoi est-il dit "en vue de *akac*" ? N'y a-t-il pas application des autres opérations fondées sur le nom *sarvanāman* ?

---

[1] Cf.U.283 avant dern. l.

[2] Le mot *yogarūḍha paṅkaja* signifie "le lotus né dans la boue". C'est une acception conventionnelle parce qu'il y a d'autres choses "nées dans la boue" qui ne sont désignées par lui. Et c'est en même temps une acception étymologique, parce que le sens étymologique qualifie le lotus, sens conventionnel. On voit dans cet exemple que le nom *paṅkaja* est prédiqué pour deux sujets, le sens conventionnel, le lotus, et le sens étymologique, "né dans la boue". Dans le cas du nom *sarvanāman* il n'en est pas de même. Il y a un sujet, la liste *sarva*, etc., pour lequel deux choses sont prédiquées le nom *sarvanāman* et la propriété d'exprimer tout son champ d'objets. Le sens étymologique n'est pas construit avec le sens conventionnel commme second sujet séparé qualifiant le premier sujet. En l'absence de cette construction, le nom risque de s'appliquer aux mots *sarva*, etc. nom propre ou *upasarjana*.

[3] *Akac* est prescrit avant le *ṭi* d'un *avyaya* ou d'un *sarvanāman* par "avyayasarvanāmnām akac prāk ṭeḥ" 5.3.71.

-- "Anyābhāvo dvivacanaṭābviṣayatvāt (il n'y a pas application des autres opérations, parce qu'*ubha* est l'objet d'application des désinences de duel et de *ṭāp*)". (vt 8)

Il n'y a pas application des autres opérations fondées sur le nom *sarvanāman*. -- Pour quelle raison ? -- "Dvivacanaṭābviṣayatvāt" : le mot *ubha* s'emploie devant les suffixes duels et *ṭāp*, et les autres opérations fondées sur le nom *sarvanāman* sont prescrites relativement à des suffixes singuliers et pluriels. -- Mais si le mot *ubha* s'emploie seulement devant les suffixes duels et *ṭāp*, quel mot y a-t-il donc devant les autres suffixes ?

"Ubhayo 'nyatra (il y a *ubhaya* devant les autres suffixes)". (vt 9)

Il y a le mot *ubhaya* devant les autres suffixes : "ubhaye devamanuṣyāḥ, ubhayo maṇiḥ"[1].

P, I 286. "Anyābhāvaḥ" : on doit comprendre que *ubha* n'est pas objet d'application du suffixe *ṭāp* en dehors du domaine d'application des désinences duelles. Le but de la mention "nityam" dans "ubhād udātto nityam (*ayac* apparaît à la place de *tayap* après *ubha* nécessairement)" 5.2.44 est qu'en composition il n'y ait pas emploi de *ubha*, mais seulement de *ubhaya*[2]. Ainsi réalise-t-on "ubhayaputrah". Les formes *ubhābāhu*, etc. sont correctes parce qu'elles sont présentées toutes faites dans la liste *dvidaṇḍi*, etc. dans "dvidaṇḍyādibhyaś ca" 5.4.128.

U, I 286-287. Dans le *bhāṣya* "athobhasya" 286.1 : l'idée est: parce que "ubhayataḥ" etc. pourrait être réalisé par simplement la lecture de *ubhaya*. Mais, dira-t-on, si le mot *ubha* est terminé par *ṭāp*, il y a bien possibilité d'application d'autres opérations fondées sur le nom *sarvanāman*, "sarvanāmnaḥ syāṭ" 7.3.114, etc. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ṭābviṣayatvam api" 286.11: l'idée est : parce que la qualité d'objet d'application de *ṭāp* est mentionnée comme raison de l'absence d'application d'autre opération. L'intention est : le sens est : et ainsi le mot *ubha* est objet de l'application des désinences de duel seulement, ou objet de l'application de *ṭāp* et des désinences de duel ensemble; la mention de *ṭāp* est seulement un rappel, n'est pas une nouveauté. Kaiyaṭa dit la justification de la propriété d'être objet d'application des désinences duelles et de *ṭāp* "tatra" 286.11 : l'idée est : c'est parce qu'il n'est pas marqué du ton modulé que le "vā" qui se trouve dans le *sūtra* "dvitribhyām", n'est pas reconduit[1]; si *ayac* est substitut de *tayap*, par l'option de *tayap*, il y a déjà réalisation de la forme analytique[2] et par conséquent absence de fruit à la réalisation de l'option générale entre forme dérivée et forme analytique selon "samarthānāṃ prathamād vā", et dans ce cas l'option générale non plus n'aura pas de connection avec le dit *sūtra;* donc dans la vue où *ayac* est un autre suffixe[3], et du fait du défaut qu'il y a à évincer l'application de l'option générale[4] la mention "nityam" formant par scission de la règle un *sūtra* indépendant prescrit un autre suffixe *ayac* qui n'est pas substitut et qui n'ajoute pas de sens à la base[5]. Et dans ce *sūtra* "nityam" il n'y a pas reconduction d'aucune option, parce qu'elle serait en contradiction avec le sens exprimé par le mot *nitya* (d'application constante). Ce nouveau suffixe *ayac* a aussi l'aigu initial par la reconduction de la mention "udāttaḥ" connectée à "ayac". "Vṛttiviṣaye" 286.12 : c'est pourquoi l'énoncé "ubhau sābhyāsasya" 8.4.21 est correct. Et ce *sūtra*, puisqu'une scission de *sūtra* vise à la réalisation de formes désirées, puisqu'il y a l'énoncé "ubhau" dans 8.4.21 et en vertu du *vārttika* "ubhayo 'nyatra (*ubhaya* est employé dans les autres cas)" 9, ce *sūtra* s'applique seulement là où n'apparaissent pas de désinences de duel, non ailleurs; ainsi il n'y a pas d'applications abusives. Le sens du *bhāṣya* "dvivacanaviṣayatvāt" 286.5 est : le mot *ubha* est correct seulement quand il y a des désinences de duel. Et pensant qu'il y a inexistence des désinences de duel seulement en composition, Kaiyaṭa dit : "vṛttiviṣaye".

---

[1] "Ubhaye" est formé avec *jas* pluriel après *ubhaya*, avec substitut *śī* de *jas* par "jasaḥ śī" et substitut *e* de *a ī* par "ād guṇaḥ"; "ubhayaḥ" avec *su* singulier après *ubhaya*.

[2] "Nityam" est inutile pour empêcher la reconduction du "vā" du *sūtra* qui précède. Cette reconduction est déjà empêchée par l'absence du ton modulé qui en est le signe selon "svaritenādhikāraḥ". Il s'ensuit qu'il suspendra l'option générale entre forme analytique et forme dérivée selon "samarthānāṃ prathamād vā" 4.1.82. La forme *ubhaya* serait nécessaire, la forme *ubha* simple ne pourrait se réaliser. Ceci est indésirable. L'application nécessaire ne peut être acceptée que dans un composé tel que "ubhayaputraḥ", non pour l'emploi simple. On en conclut que la mention "nityam" vise à faire entendre qu'en composé *ubha* ne s'emploie pas, seul *ubhaya* est employé. Il s'ensuit que dans un composé *ubha* avec le suffixe féminin *ṭāp* n'apparaîtra pas. Hors d'un composé, *ubha* sera suivi des désinences de duel. Il n'y a donc pas de cas où une opération fondée sur le nom *sarvanāman*, telle que l'application de *syāṭ* devant une désinence singulier à indice *ṅ*, ait lieu de s'appliquer. La lecture de *ubha* dans la liste *sarva*, etc. sert seulement à l'infixation de *akac*.

"Ka idānīm" 286.8 : le sens est : quel mot faisant entendre le sens de ce mot *ubha* apparaît dans les autres cas, dans le domaine d'application de *tasil*, etc. quand il n'y a pas de désinence de duel ? "Ubhayo 'nyatra" 286.9 : le sens est : en supposant l'absence de la qualité d'objet d'application des désinences de duel. Dans le domaine d'application de l'amuissement des désinences, il y a par l'amuissement disparition de la qualité d'objet d'application des désinences. Ainsi il n'y aura pas de défaut[1]. Et par l'introduction de cette supposition, l'on peut réaliser "ubhayataḥ" etc. même en l'absence de la lecture de *ubha* dans la liste *sarva*, etc.[2]. Autrement, étant donné qu'en l'absence de lecture de *ubha* dans la liste *sarva*, etc. *tasil* ne peut apparaître après *ubha*, il n'y a pas amuissement de la cinquième désinence dans *ubhābhyām*, ce mot est objet d'application d'une désinence de duel, *ayac* ne peut se réaliser et l'on ne peut former "ubhayataḥ". Mais pour moi par la supposition que s'il y a *tasil*, etc. dans la dite forme, il y aura amuissement de la désinence de duel, il y a bien supposition de l'absence de la qualité d'objet d'application des désinences de duel; il n'y a donc pas le dit défaut[3]. C'est pour cela que le mot *viṣaya* est employé dans "dvivacanaṭābviṣayatvāt". "Ubhayaḥ" 286.9 : dans le *vārttika* le mot *ubhaya* note le mot terminé par le suffixe *ayac* qui n'ajoute pas de sens à sa base, et le mot terminé par le suffixe *ayac* qui signifie "qui a deux parties".

---

[1] Ce n'est pas en raison de la mention "nityam".

[2] C'est-à-dire de la forme *ubha* sans le suffixe dont le sens sera exprimé par d'autres mots.

[3] C'est-à-dire n'est pas un substitut de *tayap* mais un suffixe prescrit directement après *ubha*.

[4] Si la mention "nityam" empêche l'option générale de s'appliquer, on n'obtiendra pas la forme simple *ubha*. On aura nécessairement *ubhaya*. Ceci est un défaut.

[5] On aura d'abord "ubhād udāttaḥ" qui réalisera le suffixe *ayac* à aigu initial, avec le sens de "qui a tant de parties". On aura ensuite : "nityam" qui prescrira un nouveau suffixe *ayac* après *ubha*. Ceci, en raison du défaut que serait la non-réalisation de l'option générale, sera interprété comme applicable nécessairement en composé seulement. Hors de la composition la forme simple se réalisera bien.

BH. I 287-288. -- Et que s'ensuivrait-il, s'il n'y avait pas application de *akac* à *ubha* ? -- L'application de *ka* risquerait de se réaliser[4]. -- Quelle différence y a-t-il donc entre *ka* et *akac* ? -- Il a été dit que le mot *ubha* est l'objet d'application des désinences de duel et de *ṭāp*. Dans ces conditions, s'il y a *akac*, du fait que *akac* se place à l'intérieur de *ubha*, l'on peut dire : "*ubha* est suivi des désinences de duel". Mais s'il y a *ka*, il n'est pas suivi des désinences de duel. Alors il faut prescrire le fait d'être suivi des désinences de duel. -- De même que *ubha*, quand il y a *ka*, n'est pas suivi des désinences de duel, de même quand il y a *āp* *ubha* ne sera pas suivi des désinences de duel. Pour ce cas aussi le fait d'être suivi des désinences de duel devra être prescrit.

---

[1] Le sens de "anyatra" sera "quand il n'y a pas la qualité d'objet d'application des désinences de duel". Cette absence de la qualité d'objet d'application n'est pas réelle après *ubha* dans *ubhābhyām tasil* sur quoi "ubhayataḥ" doit être formé. C'est pourquoi Nāgeśa dit qu'on doit en faire une supposition. Dans le composé "ubhau putrau yasya saḥ" il y a amuissement des désinences selon "supo dhātuprātipadikayoḥ", *ubha putra*. Par cet amuissement *ubha* n'a plus la qualité d'objet d'application des désinences de duel, le suffixe *ayac* se réalisera et l'on formera "ubhayaputraḥ" qui est la forme désirée. Pour former "ubhayataḥ" on supposera que *ubha* devant *tasil* est dans la même situation et n'est pas objet d'application des désinences de duel.

[2] Les mots *ubha* et *ubhaya* apparaissent dans la liste *sarva*, etc. On discute ici la nécessité de *ubha* et l'on se place donc dans la vue où *ubha* n'est pas mentionné, *ubhaya* demeurant seul, pour voir si l'on peut obtenir toutes les formes désirées. "Ubhayataḥ" est formé avec *tasil* après *ubhābhyām* selon "pañcamyās tasil" 5.3.7 où est reconduit "kiṃsarvanāmabahubhyaḥ" 5.3.2 : *ubhābhyām tas*. Ensuite il y a amuissement de la cinquième désinence *bhyām* selon "supo dhātuprātipadikayoḥ" et affixation de *ayac* : *ubhayataḥ*.

[3] Si devant *tasil* *ubha* n'est pas objet d'application de désinences de duel, *ayac* se réalisera nécessairement. Et *tasil* apparaîtra après la forme *ubhaya* qui est lue dans la liste *sarva*, etc.

[4] *Ka* se réalisera selon "ajñāte" 5.3.73 après *ubha* terminé par une désinence et désignant deux objets inconnus.

-- "Avacanād āpi tatparavijñānam (sans prescription, l'on comprend que *ubha* est suivi des désinences de duel, quand il y a *āp*)". (vt 10)

Même sans prescription, quand il y a *āp*, *ubha* sera suivi des désinences de duel. -- Est-ce que cela doit être dit ? -- Non, certes. -- Une fois le substitut unique réalisé, par le traitement de ce substitut comme finale de l'original antérieur *a*, *ubha* sera suivi des désinences de duel[1].

P. I 287. "Kaś cedānīm" 287.1 : il n'y a pas de différence dans la forme, ni dans le ton. Il n'y a pas à prendre en considération la pause, parce que les récitateurs du *padapāṭha* ne sont pas suivis par la règle[2]. Dans "ubhakābhyāṃ hetubhyām, ubhakayor hetvoḥ" les troisième et sixième désinences sont déjà réalisées par la prescription "nimittakāraṇahetuṣu sarvāsāṃ prāyadarśanam" vt 1 sous 2.2.23[3]. "Ubhaśabdo 'yam" 287.2 : le mot *ubha* est correct quand une désinence de duel est entendue immédiatement après, si elle n'est pas amuie, et s'il n'y a rien d'interposé. "Ke punaḥ sati" 287.3 : parce que la désinence antérieure au suffixe est amuie, et parce que *ka* est interposé. Il faut alors prescrire que dans le domaine d'application de *ka*, le mot *ubha* objet d'application des désinences de duel avec interposition du dit suffixe est correct. "Yathaiva tarhi" 287.4. Mais, dira-t-on, puisque *ṭāp* est mentionné dans "dvivacanaṭābviṣayatvāt", l'objection est impropre. En ce cas il est dit ici que la qualité de mot suivi des désinences de duel doit être prescrite quand il y a *āp* aussi, afin que *ubha* ne soit pas objet d'application de *ṭāp* quand il y a des désinences de singulier ou de pluriel. "Avacanāt" 287.5 : le sens est : *ṭāp* n'ajoutant pas de sens à la base, il n'y a pas abandon du sens de *ubha*, donc même quand il y a *ṭāp* il y a la propriété d'être suivi des désinences de duel.

U. I 287-288. "Rūpe" 287.7. Mais, dira-t-on, s'il y a *akac* il y a notation par le mot *ubha* de la forme qualifiée par cet infixe; et l'emploi "ubhakayo maṇiḥ" se réalise dans le sens "ubhakāv avayavau yasya (qui a les deux parties)"[1]. Mais s'il y a le suffixe *ka* il ne se réalise pas. La différence entre les deux affixations est donc claire dans le résultat. De même s'il y a *akac* après *ubha* dans le sens "ubhayor ghaṭaḥ (le pot des deux inconnus)" la forme sera "ubhakayaghaṭaḥ"[2]. S'il y a le suffixe *ka*, *ayac* se réalise devant lui et la forme sera "ubhayakaghaṭaḥ". Il y a donc différence manifeste dans la forme. A cela on répond : non, parce que de par l'autorité du présent *bhāṣya* qui dit qu'il n'y a pas de différence, ces formes ne sont pas expressives dans l'usage. C'est pourquoi Hari cité en exemple un *sūtra* d'une autre grammaire "les désinences de duel et *ṭāp* apparaissent pour *ubhaya* et il y a amuissement de *ya*" comme fondement du *vārttika* "ubhayo 'nyatra"[3]. Car dans cette vue il est clair que les formes ci-dessus ne se réalisent pas."Svare ca" 287.7 : l'idée est : parce qu'il y a réalisation de l'aigu final par l'accent du suffixe *ayac* à indice *c* et par l'accent du suffixe *ka*[4]. Le passage qui va de "ubhakābhyām" à "vacanāt" 287.8-9 est interpolé, parce qu'on le retrouve ci-dessous (288.13-14). "Śrūyamāṇe" 287.10 : ce sens est obtenu par le mot *viṣaya* . Que la désinence soit entendue directement ou par l'intermédiaire d'un substitut de forme positive, cela est autre chose[5]. "Vyavadhānāt" 287.11 : le sens est : du fait de l'introduction de la condition d'être objet d'application de la désinence de duel sans rien d'interposé. Pour empêcher qu'il y ait correction de *ubha* suivi d'une désinence de duel avec interposition d'autre chose, dans "ubhayaghaṭau" par exemple[6], Kaiyaṭa dit "kaviṣaye" 287.11 : l'idée est : et ainsi pour la légèreté qu'il y aura à ne pas faire cette prescription, on doit lire le mot *ubha* dans la liste *sarva*, etc.[7] Dans le *bhāṣya* "evam āpy api" 287.4 : l'idée est : en raison de l'interposition de *ṭāp*. Dans le bhāṣya "antareṇāpi" 287.6 l'idée est : une fois le substitut long réalisé, par le traitement du substitut *ā* comme finale du *a* antérieur, *ubha* qualifié par *ṭāp* aura la propriété d'être *ubha*. Kaiyaṭa dit qu'il ne s'ensuivra pas de l'affixation de *ṭāp* que les désinences de singulier, etc. apparaîtront après la forme terminée par *āp* : "svārthikatvāt" 287.15 : l'idée est : et ainsi il ne faut pas dire : les désinences de singulier, etc. apparaissant après *ubhā*, comment cette forme est-elle objet d'application de celles de duel ? Le passage qui va de "kiṃ vaktavyam etat" 287.6 à "antādivadbhāvena" 288.1 est une mauvaise leçon, parce que "avacanād āpi" n'a pas à être formulé. Ou bien il faut comprendre que la question est fondée[1] sur l'idée erronnée que "avacanād āpi" a à être prononcé.

---

[1] La formation sera la suivante. Le suffixe *ṭāp* apparaît après *ubha*, *ubha ā*; substitut unique *ā* de *a ā* par "akaḥ savarṇe". Selon "antādivac ca" ce substitut unique peut être traité comme partie finale de son original antérieur, c'est-à-dire le *a* final du thème *ubha*. La désinence qui suivra *ubha* pourra être considérée comme suivant le *a* final de *ubha*. Et la formule "*ubha* est suivi des suffixes duels" s'appliquera à *ubha*.

[2] De la règle on conclut qu'il n'y a pas différence entre *ubhaka* avec infixe où l'*avagraha* n'est pas possible et *ubhaka* avec *ka* où il pourrait être réalisé entre *ubha* et *ka*. Voir Bh. III 207.5.

[3] Les troisième et sixième désinences prescrites pour un *sarvanāman* par "sarvanāmnas tṛtīyā ca" 2.3.27 s'appliqueront à *ubhaka* avec infixe. Elles s'appliqueront de même à *ubhaka* avec *ka* par le vt cité. Il n'y a donc pas différence qu'il y ait *akac* ou *ka*.

---

[1] Dans "ubhād udāttaḥ" le mot *ubha* note *ubhaka;* le suffixe *ayac* au sens "qui a deux parties" s'applique donc à *ubhaka* aussi.

[2] Lire "ubhakayaghaṭaḥ" (éd. Rudradhara Jha).

[3] *Mahābhāṣyadīpikā* 205.13. Le *sūtra* cité d'une autre grammaire ne permet pas de réaliser de formes à partir de *ubha*. Hari ne pense donc pas que ces formes puissent être réalisées à partir de "ubhayo 'nyatra" quand il donne ce *sūtra* comme fondement du *vārttika*.

[4] Selon "citaḥ" 6.1.163 et "ādyudāttaś ca" 3.1.3 respectivement.

[5] On a vu que par l'amuissement de la désinence la forme perdait sa qualité d'objet d'application de la dite désinence. Par l'emploi du mot *viṣaya* dans "ubhaśabdo 'yaṃ dvivacanaṭābviṣayaḥ(le mot *ubha* est l'objet d'application des désinences de duel et de *ṭāp*)" 287.2 l'on comprend que la désinence doit être entendue, ne doit pas être amuie.

[5] Le mot *śrūyamāṇa* exclut l'amuissement, non le cas où la désinence *au* laisse la place au substitut *śī* selon "auṅa āpaḥ"7.1.18

[6] C'est-à-dire pour empêcher *ubhaghaṭau*.

[7] *Ubha* sera alors *sarvanāman* et *akac* se réalisera.

BH.I 288. -- "Avacanād āpi tatparavijñānam iti cet ke 'pi tulyam (s'il est dit que même sans prescription l'on comprend que *ubha* est suivi des désinences de duel, quand il y a *āp*, l'on répond qu'il en est de même quand il y a *ka* aussi)". (vt 10)

S'il est dit que même sans prescription l'on comprend que *ubha* est suivi des désinences de duel quand il y a *āp*, l'on répond que, quand il y a *ka* aussi, sans prescription, le mot sera suivi des désinences de duel. -- Comment ? -- Par le fait que les suffixes employés dans le sens de leur base ne sont pas différenciés de la base; par la mention de la base il y anotation de ces suffixes aussi[2].

P.I 288. "Ke 'pi tulyam" : le sens est dans "dvivacanaviṣayatvāt" vt 8 le mot *dvivacana* ne note pas le suffixe, mais ce qui est capable d'exprimer le sens de "deux". Dans "ubhayataḥ, ubhayatra" *tas* et *tra*, étant invariants, ne peuvent exprimer le sens de "deux"; dans le domaine d'application de la composition n'exprimant pas la dualité seul le mot *ubhaya* est employé, non le mot *ubha*. Ainsi la lecture du mot *ubha* pour l'infixation de *akac* est-elle annulée. Quelques-uns disent que la lecture sert à la réalisation de la troisième et de la sixième désinences après *ubha* selon "sarvanāmnas tṛtīyā ca" 2.3.27. D'autres disent que la lecture n'a pas à être faite pour cela non plus, en raison de la prescription de ces désinences par "nimittakāraṇahetuṣu sarvāsāṃ prāyadarśanam" vt 1 sous 2.3.23[3].

U.I 288. "Dvyartha-" 288.11 : l'idée est : il n'y a pas ici application de la règle "d'entre l'artificiel et le non-artificiel, il y a compréhension d'une opération comme s'appliquant à l'artificiel"[4], parce qu'il est dit dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* de définition du nom *saṃkhyā* que l'on n'accepte pas cette règle dans le présent traité[1], et parce que, ce *vārttika* 8 enseignant la répartition entre *ubha* et *ubhaya* telle qu'elle est dans l'usage, cette règle ne s'applique pas à lui. Mais, dira-t-on, une forme comme *ubhataḥ* risquera de se réaliser, comme "ubhakau" se réalise; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ubhayataḥ" 288.11 : parce que ces deux suffixes *tas* et *tra*, étant invariants et étant des suffixes qui apparaissent après une forme terminée par une désinence et n'ajoutent pas de sens à leur base, engendrent une connaissance dont le terme qualifié est la rection de location et d'ablation[2]. La désinence de duel engendre une connaissance dont le terme qualifié est l'objet dénombré et le qualifiant le nombre."Abhedaviṣayaḥ" 288.12 : objet d'application de la composition[3]. L'auteur du *bhāṣya* explique cette idée après une question "katham ? svārthikaḥ" 288.4 : le sens est : puisque les suffixes employés dans le sens de leur base prakṛtito 'viśiṣṭāḥ n'engendrent pas une connaissance dont le terme qualifié est un sens autre que celui de la base, prakṛtigrahaṇena par ce par quoi la base est notée, c'est-à-dire par le mot "dvivacana-" qui fait comprendre la forme *ubha* qui est sa base, il y a notation des suffixes *svārthika*, *ka* etc. qui ont *ubha* pour base. Par cela il y a exclusion de l'application à "ubhayataḥ" etc.[4] Par "prakṛtigrahaṇena (le mot *dvivacana* qui note la base)" est suggérée la non-application de la règle "d'entre l'artificiel et le non artificiel, il y a application à l'artificiel". Et ce qui a le sens de "deux", c'est-à-dire, en raison de l'accompagnement de la mention de *ṭāp*, seulement un suffixe, est noté. Les maîtres disent que la mention de *ṭāp* vise à cela seulement. Ainsi a-t-on bien application de *ayac* dans le composé "ubhayor ubhau ubhayobhau"[5]."Evam pratyākhyātaḥ" 288.12 : il faut comprendre qu'en outre, si la lecture de *ubha* sert seulement à l'infixation de *akac*, étant donné que cela peut être déjà réalisé par la lecture dans le *sūtra* "ubhāvyayasarvanāmnām akac", la lecture dans la liste *sarva*, etc. qui produit le nom *sarvanāman*, est inutile. Et par le voisinage de la mention des *sarvanāman* dans "ubhāvyayasarvanāmnām akac" il y aura exclusion de l'application à *ubha* nom propre ou *upasarjana*[6].

---

[1] Lire "bhramamūlakaḥ" (éd. NSP, etc.)

[2] La conclusion est qu'il n'y a pas d'opération fondée sur le nom *sarvanāman* qu'il soit nécessaire d'appliquer à *ubha*. On obtiendra la même forme que l'on ait *ka* ou *akac*. On peut donc se dispenser de la lecture de ce mot dans la liste *sarva*, etc.

[3] Voir ci-dessus 287.8 et n.3, p.186.

[4] Voir I 257.7. *Dvivacana* est le nom technique artificiel de la désinence qui exprime le sens de "deux", réalisé par "dvyekayor dvivacanaikavacane" 1.4.22. Dans son acception non-artificielle il réfère au sens de "deux". Dans le cas présent, en vertu du dit principe *ubha* sera l'objet d'application de la désinence, non pas de tout ce qui est capable d'exprimer le sens de "deux".

---

[1] Voir I 260.

[2] *Śakti* ici désigne la rection avec l'action verbale(*kāraka*).

[3] *Abheda* "non-différence" désigne la composition(*vṛtti*) par ce que dans le composé il n'y a pas séparation des sens, il y a un sens unique qualifié. Ceci inclut le cas de la composition d'un mot terminé par une désinence avec un suffixe *taddhita*.

[4] Le suffixe *tasil* ne fait pas entendre la forme *ubha*, mais la forme *ubhābhyām* comme étant sa base.

[5] Si "dvivacana-" est pris dans son sens étymologique il désigne tout ce qui a le sens de "deux" et donc le mot *ubha* aussi bien que la désinence de duel, etc. Il s'ensuivra que dans le composé de *ubha* avec *ubha*, devant la forme *ubha* qui a le sens de "deux" on aura *ubha*, *ayac* ne se réalisera pas. A cette objection on répond que dans "dvivacanaṭāp-" *dvivacana* note seulement un suffixe, comme son voisin *ṭāp*.

[6] De la sorte on ne peut objecter que la lecture de *ubha* dans la liste *sarva*, etc. soit nécessaire pour qu'il reçoive la qualification "non nom propre ou *upasarjana*" apportée le nom *sarvanāman*.

(5. Le but de l'application du nom *sarvanāman* à *bhavat*.)

BH. I 288-289. Et quels sont les buts du nom *sarvanāman* pour *bhavat*?

-- "Bhavato 'kaccheṣātvāni (pour *bhavat* les buts sont l'application de *akac*, du maintien d'un seul terme, du substitut *ā*)". (vt 11)

Pour *bhavat* les buts sont l'application de *akac*, du maintien d'un seul terme, du substitut *ā*[1] : *akac* dans "bhavakān"; maintien d'un seul terme dans "sa ca bhavāṃś ca bhavantau"; substitut *ā* dans "bhavādṛk". -- Mais est-ce que cela est l'énumération exhaustive des buts du nom *sarvanāman* pour *bhavat* ou une simple illustration ? -- C'est une simple illustration, dit le maître. L'application de la troisième désinence, etc. sont aussi des opérations désirées pour *bhavat* : par "sarvanāmnas tṛtīyā ca (quand il y a emploi d'un *sarvanāman* et d'un mot signifiant "cause", il y a la troisième désinence et la sixième)" 2.3.27 est réalisé : "bhavatā hetunā, bhavato hetoḥ".

P. I 288-289. "Atha bhavataḥ" 288.6 : la question est posée parce que, comme *bhavat* ne se termine pas par *a*, il n'y a pas application à lui de *smai*, etc. "Śeṣaḥ" 288.8 : si *bhavat* est lu dans la dite liste parce qu'il est dans la sous-liste, *tyad*, etc. le maintien d'un seul terme s'applique à lui. "Tṛtīyādayo 'pi" 289.2 : cela est dit sans tenir compte du vt "nimittakāraṇahetuṣu sarvāsāṃ prāyadarśanam". L'utilité de la lecture de *bhavat* est la suivante : la formation de "bhāvatāyaniḥ, bhavadryaṅ, bhavanmayaḥ", la position antérieure donnée à *bhavat* dans "bhavanmitraḥ", la réalisation de *ṭhak* et *chas*, *bhavat* étant *vṛddha*, selon "bhavataṣ ṭhakchasau" 4.2.115. Et le nom *sarvanāman* entrave le nom *guṇavacana*, de sorte que l'on ne doit pas former "bhāvatyam" au sens de "le fait d'être votre honneur".

U. I 289. "Idaṃ tu" 289.12 : le sens est : l'utilité qui est notée par le mot *ādi* (etc.) dans "tṛtīyādayaḥ" 289.2. "Bhāvatāyaniḥ" 289.12 : si *bhavat* est lu dans la liste *sarva*, etc. il reçoit le nom *vṛddha* selon "tyadādīni ca" 1.1.74 et le suffixe *phin* selon "udīcāṃ vṛddhāt" 4.1.157. "Bhavadryaṅ" : le substitut *adri* se réalise pour la partie finale *at* de *bhavat*, en raison de la reconduction de "sarvanāmnaḥ" par le "ca (et)" dans "viśvagdevayoś ca ṭer adry añcatāv apratyaye (*adri* apparaît à la place du *ṭi* d'un *sarvanāman* et de *viṣvak* ou *deva*...)" 6.3.92. Dans "bhavanmayaḥ" il y a *mayaṭ* selon "nityaṃ vṛddha-" 4.3.144. Dans "bhavanmitraḥ" il y a position antérieure de *bhavat* selon "bahuvrīhau sarvanāmasaṃkhyayoḥ" vt sous 2.2.35. "Bhavataṣ ṭhak" 289.12 : le sens est : la mention "vṛddhāt" est reconduite du *sūtra* qui précède pour empêcher l'application des suffixes à *bhavat* formé avec *śatṛ*. "Guṇavacana-" 289.13 : l'idée est : sous le gouvernement de "ā kaḍarād ekā saṃjñā"

---

[1] Selon respectivement "avyaya-" 5.3.71, "tyadādīni sarvair nityam (*tyad*, etc. unis à tout mot sont seuls maintenus nécessairement)" 1.2.72 avec vt "tyadādīnāṃ mithaḥ... quand des *tyad*, etc. sont unis entre eux, celui qui est ultérieur est seul maintenu)", "ā sarvanāmnaḥ (ā apparaît à la place de la finale d'un *sarvanāman* devant *dṛg*, *dṛśa*, *vatu*)" 6.3.61.

1.4.1 le nom *sarvanāman* est ultérieur au nom *guṇavacana* qui a pour objet tous les *prātipadika*[1].

"Vibhāṣā diksamāse bahuvrīhau (dans un *bahuvrīhi* qui est *samāsa* de noms de direction, ces noms ont optionnellement le nom technique *sarvanāman*)". (*sūtra* 1.1.28)

(1. Le but de la mention "diksamāse".)

BH.I 289. Pourquoi la mention des noms de direction ?—Le maître dira "na bahuvrīhau (dans un *bahuvrīhi sarva*, etc. n'ont pas le nom *sarvanāman*)" 1.1.29. Dans ces conditions, c'est-à-dire s'il n'y a pas mention des noms de direction dans le présent *sūtra* on ne sait dans quel cas il y a option, dans quel cas prohibition ?[2] Mais si mention est faite des noms de direction, il n'y a pas de défaut. Il y a option pour le composé enseigné pour des noms de direction, prohibition pour un autre *bahuvrīhi*.—Et pourquoi la mention du nom *samasa* ? — Afin que l'option s'applique au *bahuvrīhi* qui est *samāsa*, non au *bahuvrīhi* produit par le traitement comme *bahuvrīhi* : "dakṣiṇadakṣiṇasyai dehi"[3].

---

[1] Sous "ā kaḍarāt" 1.4.1 le *vārttika* prescrit le nom *guṇavacana* pour tout *prātipadika*, puis énumère dans l'ordre les noms qui évincent ceux qui les précèdent. Voir II 318. Si *sarvanāman* évince le nom *guṇavacana* pour *bhavat*, il ne pourra y avoir application du suffixe *ṣyañ* selon "guṇavacanabrāhmaṇādibhyaḥ" 5.1.124.

[2] S'il y a mention des noms de direction dans le présent *sūtra*, on sait qu'il y a option du nom dans un *bahuvrīhi* de noms de direction, et prohibition du nom dans les autres *bahuvrīhi*. Le composé *bahuvrīhi* de noms de direction est enseigné par "diṅnāmāny antarāle" 2.2.26.

[3] "Dakṣiṇadakṣiṇasyai" est formé à partir de *dakṣiṇasyai dehi*. Si cette phrase est supposée marquer la douleur, par exemple celle d'une jeune femme séparée de son mari parti vers le Sud, et pour qui prononcer le nom de cette direction est douloureux, il y aura application de "ābādhe ca" 8.1.10 qui prescrit la double mention, *dakṣiṇasyai dakṣiṇasyai*, et le traitement comme un *bahuvrīhi* lequel entrainera l'amuissement des désinences *dakṣiṇādakṣiṇā*, restauration du masculin par le vt "sarvanāmno vṛttimātre" sous 2.2.28 *dakṣiṇadakṣiṇā*. Le nom *samāsa* est prescrit directement pour un composé comme *dakṣiṇapūrva* par "diṅnāmāny" 2.2.26. Mais *dakṣiṇadakṣiṇa* ne le reçoit qu'indirectement par l'intermédiaire du nom *bahuvrīhi* qui lui est transféré. Il ne sera pas noté par le mot "samāse" dans le présent *sūtra*. Et il aura le nom *sarvanāman* de façon constante. Il

P. I 289. "Vibhāṣā diksamāse". "Diggrahaṇam" 289.5 : du fait de l'impossibilité d'appliquer une option et une prohibition à un même champ d'objets, par la force de la formulation on doit interpréter qu'il y a division du champ d'objets d'application; c'est pourquoi la question est posée. La réponse est que la division du champ d'objets désirable n'est pas obtenue sans une formulation."Samāsa eva" 289.8 : le sens est : *samāsa* à titre principal. L'autre *bahuvrīhi* n'est pas *samāsa* à titre principal, parce qu'il reçoit cette dénomination en vue de l'application à lui des opérations fondées sur ce nom.

U. I 289. "Vibhāṣā di-". "Ekasmin" 289.14 : l'idée est : si la prohibition s'applique à tous les objets, parce qu'elle est formulée ultérieurement[1], l'option est inutile; si l'option s'applique à tous les objets, étant donné que par elle l'application et la non application sont toutes deux réalisées, la prohibition est inutile; il y a donc impossibilité pour les deux d'avoir un même champ d'application. Dans le *bhāṣya* "digupadiṣṭe" 289.7 : le sens est : le composé prescrit avec énoncé du mot *diś;* ajouter "qui est un *bahuvrīhi"*. Si la propriété incluse est transférée, la propriété incluante l'est aussi; ce qui reçoit le nom *bahuvrīhi* par transfert reçoit aussi le nom *samāsa;* c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "mukhyaḥ" 289.17. "Dakṣiṇadakṣiṇasyai" : redoublement et traitement comme *bahuvrīhi* selon "ābādhe ca".

(2. Le but de la mention "bahuvrīhau".)

BH. I 289-291. -- Et pourquoi la mention du *bahuvrīhi* ? -- Afin que l'option ne s'applique pas dans le cas d'un *dvandva* :"dakṣiṇottarapūrvāṇām". -- Cela n'est pas un but. Il y aura la prohibition "dvandve ca (dans un *dvandva, sarva,* etc. n'ont pas le nom *sarvanāman*)" 1.1.31.--Alors que cette prohibition ne manque pas de pouvoir s'appliquer, la présente option est entreprise. De même que l'option entrave la prohibition "na bahuvrīhau", de même entravera-t-elle "dvandve ca" aussi. -- Elle ne l'entrave pas. -- Pour quelle raison ? -- Il y a possibilité d'entraver l'opération qui ne manque nulle part de pouvoir s'appliquer. Or l'option est entreprise, alors que la prohibition "na bahuvrīhau" ne manque nulle part de pouvoir s'appliquer, et alors que "dvandve ca", au contraire, risque de s'appliquer devant des suffixes autres que *jas* et ne risque pas de s'appliquer parfois devant jas[2]. Ou bien, en vertu de la *paribhāṣā* 59 : "les règles entravantes énoncées avant entravent les opérations qui suivent immédiatement, non celles qui sont énoncées plus loin dans l'*Aṣṭādhyāyī*", la présente option entravera la prohibition "na bahuvrīhau"; elle n'entravera pas la prohibition "dvan-

---

y aura l'accrément *syāṭ* de *ṅe* et le substitut bref de *ā* selon "sarvanāmnaḥ syāṭ" 7.3.114.

[1] Selon "vipratiṣedhe paraṃ kāryam".

[2] "Na bahuvrīhau" s'applique à tous les *bahuvrīhi,* y compris ceux de noms de direction, devant toutes les désinences. "Dvandve ca" s'applique à tout *dvanda,* y compris ceux de noms de direction, mais seulement devant les désinences autres que *jas,* en raison de l'option prescrite pour un *dvandva* devant *jas* par "vibhāṣā jasi" 1.1.32.

dve ca". Ou bien, à celui qui met en question la mention du *bahuvrīhi* on doit poser la question suivante[1] : comment n'y a-t-il pas l'option dans : "yā pūrvā sottarāsyonmugdhasya so 'yaṃ pūrvottara unmugdhaḥ (un fou pour qui l'Est est le Nord) tasmai purvottarāya dehi". Il n'y a pas le nom en vertu de la *paribhāṣā* 113 :"d'entre ce qui est mentionné par une règle générale et ce qui l'est expressément sous sa forme particulière,il y a notation de ce qui est expressément mentionné[2]". -- Si ainsi il n'est pas besoin de la mention du *bahuvrīhi*, comment n'y a-t-il pas application de l'option dans un *dvandva* ? -- En vertu de la même *paribhāṣā* : "d'entre ce qui est mentionné par une règle générale et ce qui l'est expressément, il y a notation de ce qui est expressément mentionné"[3] -- En ce cas la mention du *bahuvrīhi* doit être faite pour le *sūtra* suivant. -- Elle n'a pas à être faite. Elle est faite dans ce *sūtra* même : "na bahuvrīhau". -- Une deuxième mention doit en être faite, afin que la prohibition s'applique au *bahuvrīhi* qui est bien *bahuvrīhi*, non au *bahuvrīhi* qui est tel par le traitement comme *bahuvrīhi*, "ekaikasmai"[4]. -- Cela non plus n'est pas un but. "Samāse" est reconduit; et nous qualifierons le *bahuvrīhi* par ce terme : "le *bahuvrīhi* qui est *samāsa*". -- En ce cas le but est le suivant : que la prohibition s'applique à un *bahuvrīhi* même s'il est composant[5]. Qu'il n'y ait pas le nom *sarvanāman* dans : "vastram antaram eṣāṃ ta ime vastrāntarāḥ; vasanam antaram eṣāṃ ta ime vasanāntarāḥ; vastrāntarāś ca vasanāntarāś ca vastrāntaravasanāntarāḥ".

P.I 289-291. "Dakṣiṇottarapūrvāṇām" 289-18 : la prohibition du nom *sarvanāman* selon "dvandve ca" s'applique au composé *dvandva* terminé par un mot de la liste *sarva*, etc., mais non à ses membres particuliers; ainsi y a-t-il substitut masculin selon "sarvanāmno vṛttimātre (il y a substitut masculin pour un *sarvanāman* dans tout composé ou dérivé secondaire)" vt sous 2.2.28 dans "dakṣiṇottara-". "Yena nāprāpte" 290.3 : le sens est le suivant : "na bahuvrīhau" s'applique à tout le domaine de la présente règle; "dvandve ca" ne s'y applique pas, du fait de la prescription de l'option devant *jas* par "vibhāṣā jasi"; et s'il y avait option dans un *dvandva* par le présent *sūtra*, il y aurait le défaut de répétition de la prescription de l'option devant *jas*. Au contraire la présente option qui a, sans encourir le défaut de répétition, son but accompli en s'appliquant au *bahuvrīhi*, est entravée par "dvandve ca" qui est formulé ultérieurement[1]. "Lakṣaṇapratipadoktayoḥ" 290.9 : la désignation de *diksamāsa* est légitime pour ce qui est prescrit par "diṅnāmāni", parce qu'il y a le mot *dik* dans la prescription. "Vastrāntara-"291.8 : la prohibition du nom *sarvanāman* pour un mot *upasarjana* est le fait de l'auteur du *vārttika*, non de l'auteur du *sūtra*, du fait de l'entreprise du *sūtra* "na bahuvrīhau"[2]; ce but est donc dit dans la vue de l'auteur du *sūtra*.

---

[1] L'adversaire de la mention du *bahuvrīhi* considérait qu'il n'y a de composés de noms de direction que le *dvandva* et le *bahuvrīhi* selon "diṅnāmāny". On va essayer de lui montrer que, même si la mention du *bahuvrīhi* n'est pas nécessaire pour ces composés, elle l'est pour d'autres, tels que "poūrvottaraḥ" formé par "anekam anyapadārthe" 2.2.24.

[2] Sur la *paribhāṣā* voir tr.II 34, n.3 . L'énoncé "diksamāse" notera le *diksamāsa* expressément prescrit comme *samāsa* de noms de direction par le *sūtra* "diṅnāmāni", non le *diksamāsa* prescrit par la règle générale des *bahuvrīhi* règle qui forme d'autres *bahuvrīhi* que lui. Cet énoncé note donc *dakṣiṇapūrva* "direction intermédiaire entre Sud et Est", non *purvottaraḥ* "égaré pour qui l'Est est le Nord" lequel sera objet de la prohibition "na bahuvrīhau".

[3] Le *dvandva* de noms de direction est formé par la règle générale "cārthe dvandvaḥ", non par une règle qui les prescrit comme *samāsa* de noms de direction. Il ne sera donc pas noté par l'énoncé "diksamāse".

[4] Formé sur *ekasmai* redoublé et traité comme un *bahuvrīhi* selon "ekam bahuvrīhivat" 8.1.9 (voir tr.II, p.191, n.3).

[5] Par la force de la mention "bahuvrīhau" reconduite, alors qu'il y en a déjà une dans "na bahuvrīhau", la prohibition s'appliquera au *bahuvrīhi* en position subordonnée aussi. Autrement elle risquerait de ne pas s'appliquer en raison de la *paribhāṣā* 105 de l'application au principal.

U, I 289-291. "Nāvayavānām" 290.11 : l'idée est : il n'y a pas pour "dvandve ca" le sens "quand l'on désire former un *dvandva*" comme pour "na bahuvrīhau"[3]. Car, bien que ce sens soit approprié en ce qu'il n'y a pas de chance de réalisation du nom *sarvanāman* pour le *dvandva*, comme pour le *bahuvrīhi*, parce qu'il est *upasarjana* par rapport au sens d'"ensemble où la division des parties est manifeste", sens qui est le terme principal dans le *dvandva*[4], cependant il n'y a pas de *dvandva* des mots de la liste *tyad*, etc.[1] et étant donné que pour un mot terminé par *a* il n'y a de différence qu'il reçoive *akac* ou *ka*, il n'y a pas de fruit à adopter le dit sens. Il n'y a pas de preuve qu'il y ait le nom *sarvanāman* pour le mot *tvat* qui signifie "l'un ... l'autre", parce que la lecture de ce mot dans la liste est refusée par beaucoup[2]. Et s'il y avait le dit sens pour "dvandve ca" il y aurait impropriété de "vibhāṣā jasi"[3]. Et ainsi ce *sūtra* "dvandve ca" répète la prohibition du nom *upasarjana*. Ou bien il est fait par l'auteur du *sūtra* qui n'accepterait pas cette prohibition. On doit comprendre que c'est parce que le *dvandva* est *upasarjana* que dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "gostriyoḥ" 1.2.48 la formule "non dans un *dvandva*" est entreprise pour empêcher la réalisation du substitut bref de la finale d'un mot *upasarjana* dans "kukkuṭamayūryau", etc.[4] "Puṃvadbhāvaḥ" 290.11 : cela est imaginaire, parce qu'il y a réalisation du substitut masculin par la mention "mātre"[5].

---

[1] N'étant pas un *apavāda* de "dvandve ca" la présente règle a chance de s'appliquer en même temps que "dvandve ca". Il y a conflit. C'est "dvandve ca" qui se réalise, parce que formulé ultérieurement, selon "vipratiṣedhe param".

[2] Les deux termes du *bahuvrīhi* sont *upasarjana* selon "prathamānirdiṣṭam". La prohibition "na bahuvrīhau" suppose cependant que le nom *sarvanāman* risquait de s'y appliquer.

[3] Voir I 293. Ce sens est proposé pour "na bahuvrīhau" afin que la règle s'applique non pas seulement au composé entier, achevé, mais s'applique au composé dès sa formation, c'est-à-dire aux membres dès qu'ils se présentent pour entrer en composition. De la sorte la prohibition du nom *sarvanāman* s'applique à *asmad* dans *asmad as pitṛ su;* il y a impossibilité de réalisation de *akac;* il y a réalisation de *ka* pour *asmad.* Et l'on obtient le composé "matkapitṛkaḥ". Si la règle s'appliquait seulement au composé achevé, il pourrait y avoir infixation de *akac* et l'on aurait "makatpitṛkaḥ".

[4] On peut faire le raisonnement suivant. En raison de son sens qui n'est pas seulement ceux de ses membres juxtaposés, mais le sens d'un ensemble, les termes du *dvandva* sont subordonnés à ce sens d'ensemble principal. Tout mot de la liste sarva, etc. y sera donc *upasarjana* et la prohibition du nom *sarvanāman* pour un mot *upasarjana* s'appliquera. On doit donc interpréter la règle "dvandve ca" autrement inutile comme s'appliquant aux membres du *dvandva* quand ils sont présentés pour la composition, avant que le composé soit formé, et avant qu'ils soient *upasarjana.*

Mais, objectera-t-on, de même que la présente option s'applique à un *bahuvrīhi* , alors que la prohibition "dvandve ca" ne s'y applique pas, de même elle s'applique à un *dvandva* alors que "na bahuvrīhau" ne s'y applique pas; pourquoi est-il donc dit "alors que "na bahuvrīhau" ne manque pas de s'appliquer" ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "ayam atrārthaḥ" 290.12 : et ainsi il faut ajouter dans le *bhāṣya* "bahuvrīhau" avant "na cāprāpte" 290.3 et "dvandve" avant "dvandve ca" 290.4. L'idée est : et ainsi il y a chance de réalisation de la prohibition "na bahuvrīhau" dans tout *bahuvrīhi*, mais il n'y a pas chance de réalisation de la prohibition "dvandve ca" dans tout *dvandva*, parce qu'elle est entravée par l'option devant *jas*. "Sarvaḥ svaviṣayaḥ" 290.12 : le sens est : tout *bahuvrīhi* de noms de direction. "Na vyāptaḥ" 290.13 : ajouter : "tout *dvandva* de noms de direction. Kaiyaṭa donne une autre raison : "yadi ca" 290.13.

Dans le *bhāṣya* "yā pūrvā sottarā" 290.8 : il faut comprendre que bien que dans la forme analytique une relation de sujet à prédicat soit comprise à partir des mots *yat* et *tat*, le sens étant "celui chez qui la direction qui est le terme qualifé dans sa connaissance dont le qualifiant est la qualité d'Est, est le Nord reconnu dans l'usage", et bien qu'ainsi la place antérieure doive être donnée au mot *uttarā* dans le composé[1], cependant, même s'il n'y a pas compréhension de la dite relation de sujet à prédicat dans le composé[2], le mot *pūrva* va jusqu'à figurer le sens d'"objet qualifié de la connaissance..." et en cela signifie une qualification; en tant que qualifiant il est placé en tête du composé. "Tatra hi dikśabdo 'sti" 291.15 : l'idée est : et il ne faut pas dire que le composé "pūrvottaraḥ" réalisé par "anekam" est, lui aussi, enseigné expressément sous sa forme particulière, parce qu'un *bahuvrīhi* est toujours prescrit particulièrement par l'intermédiaire de la nouvelle prescription qui en est faite en raison de la mention des deux mots "śeṣaḥ" et "anyapadārthe" dans "anekam", mention faite alors que le composé pouvait être déjà réalisé par la mention d'un seul des deux ce qui est clairement exposé dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "ān mahataḥ" 6.3.46[3]. Il ne faut pas dire cela, parce que même si l'on peut

---

[1] D'un mot de la liste *tyad*, etc. et d'autres mots, un seul subsiste selon "tyadādīni" 1.2.72. Il n'y a dans ces conditions pas de formation de *dvandva* possible. Il n'y aura *dvandva* que d'autres mots de la liste *sarva*, etc. Tous ces autres mots se terminent par *a*.

[2] *Tvat* serait la seule forme terminée par une consonne hors de la liste *tyad*, etc. dans la liste *sarva*, etc.

[3] L'instruction de l'option devant la désinence suppose que le composé est achevé pour que la désinence puisse apparaître après lui.

[4] Voir II 93.

[5] La mention "mātre" dans le *vārttika* "sarvanāmno vṛttimātre" vise à étendre le champ d'application, à savoir à ce qu'il y ait application à tous les cas où un *sarvanāman* entre en composition.La masculinisation s'appliquera même si dans le composé le mot qui peut avoir ailleurs le nom ne l'a plus. Donc même si la prohi-

---

bition "dvandve ca" s'appliquait aux membres du composé, la masculinisation se réaliserait.

[1] Dans le *bahuvrīhi* le terme qualifiant est le membre antérieur selon "saptamīviśeṣaṇe" 2.2.35. Dans la forme analytique la relative introduite par *yat* présente le sujet, la proposition introduite par *tat* présente le prédicat. Le prédicat est un qualifiant du sujet. C'est donc lui, en l'occurrence le mot *uttarā*, qui doit être le membre antérieur. Le sens du composé s'analyse de la façon suivante. Il y a une direction qui est connue de tous comme étant le Nord. Un fou montre une direction qu'il appelle Est. On pose la question:quelle direction réelle montre-t-il ? Et l'on répond : la direction qui dans son esprit est l'Est, est le Nord bien connu. Dans cette proposition le sujet est la direction que le fou qualifie comme Est dans la connaissance erronnée qu'il en a, le prédicat est le Nord. "Pūrvātvaprakārakajñānaviśeṣyā" décrit la connaissance du fou. Dans cette connaissance la direction montrée par lui, et qui est réellement le Nord, est le terme qualifié (*viśeṣya*); la qualité d'Est est le terme qualifiant (*prakāra*).

[2] L'analyse du sens faite ci-dessus était fondée sur la forme analytique où *yat* et *tat* faisaient entendre la relation de sujet à prédicat. Dans le composé on ne comprend pas nécessairement cette relation en l'absence de *yat* et *tat*. En revanche le mot *pūrvā* fait comprendre par figuration le sens "objet qualifié d'une connaissance dont le qualifiant est la qualité d'Est". Ce sens apparaît bien comme une qualification de la direction du Nord réelle. *Pūrvā* est donc compris comme qualifiant et en tantque tel est le membre antérieur.

[3] Voir IV 625.8. Le mot "śeṣaḥ" dans "śeṣo bahuvrīhiḥ" 2.2.23 réfère aux cas qui restent après tous ceux décrits auparavant. Toutes les formations de composés de mots terminés par une désinence ont été présentées, sauf celles de mots terminés par une première désinence exclusivement et qui doivent être instruites avec un énoncé "prathamāntam (une forme terminée par une première désinence). On interprète donc "śeṣaḥ" comme référant à "prathamāntam". Ce mot est reconduit dans "anekam anyapadārthe" 2.2.24 dont le sens est :

supposer la prescription particulière "le mot *uttarā* est composé... .", l'on a pas de raison de former une prescription "le nom de direction est composé...", et l'on n'a pas mention du mot *diś*[1].

Dans le *bhāṣya* "avayavabhūtasyāpi" 291.6 : l'idée est : sans la reconduction de "bahuvrīhau" la prohibition "na bahuvrīhau" ne s'appliquerait pas, en raison de la *paribhāṣā* 105 "d'entre le principal et le non-principal, une opération est comprise comme s'appliquant au principal", parce que le *bahuvrīhi* partie d'un composé est subordonné. L'on doit comprendre que cela est indiqué par le mot "partie", parce que l'objet qui entre en composition est une partie d'un ensemble. Le mot *vasana* signifie "maison"; il n'y a donc pas un seul de deux termes maintenu seulement[2]. On doit comprendre que le mot *antara* est membre ultérieur sur le modèle de *rājadanta*, etc.[3] même s'il a le nom *sarvanāman*. "Tanmatena" 291.17. De plus, même si les *bahuvrīhi* parties du *dvandva* ont le nom *sarvanāman*, étant donné que le *dvandva* ne l'a pas, *jas* n'apparaît pas après un *sarvanāman* et il n'y a pas le défaut que serait l'application constante à *jas* du substitut *śī*[4]. Ce *bhāṣya* est donc prononcé par un *ekadeśin*.

---

plusieurs mots terminés par une première désinence forment un composé, quand ils réfèrent à un autre objet (voir *Kaumudī* et *Bālamanoramā* II 129). Cela étant, on voit que la mention "anekam prathamāntam" suffit à réaliser le composé. La mention "anyapadārthe" est dans ce cas inutile. Le composé ne sera de toute façon formé que par la connection de sens des mots en relation avec un autre objet, et qui constituera son *sāmarthya*. Cette mention n'aurait été utile que si l'on ne possédait pas la mention "prathamāntam" issue de "śeṣaḥ". Il en résulte que, l'une des deux mentions "śeṣaḥ" ou "anyapadārthe" suffisant, l'on comprend la deuxième comme visant à faire une nouvelle prescription du composé qui sera comprise comme particulière pour chaque objet d'application. Dans le cas présent l'on a donc une prescription : "plusieursmots terminés par une première désinence sont composés..." et une nouvelle prescription particulière : "*pūrvā* et *uttarā* sont composés...". Par cette dernière prescription le *bahuvrīhi* est bien *pratipadokta* et la présente option semble devoir s'y appliquer, comme elle s'applique au composé selon "diṅnāmāni".

[1] Les composés selon "diṅnāmāni" sont directement instruits par la mention du mot *diś*. Même par la dite mention particulière supposée, *pūrvottara* n'est pas instruit expressément, comme *bahuvrīhi* de noms de direction.

[2] Si *vasana* est synonyme de *vastra* il risque d'y avoir un seul des deux mots maintenu selon "virūpāṇām api samanārthānām" vt sous 1.2.64.

[3] La place antérieure est attendue pour *antara* par "sarvanāmasaṃkhyayoḥ" vt sous 2.2.35, s'il a le nom *sarvanāman*. Elle est attendue aussi par "saptamīviśeṣaṇe" s'il n'a pas le dit nom.

[4] Si la prohibition s'applique aux *bahuvrīhi* parties du *dvandva*, l'option selon "vibhāṣā jasi" ne sera pas applicable. Śāstrinārāyaṇa estime que si la prohibition ne s'applique pas aux *bahuvrīhi* la dite option sera applicable. Et il conclut que la reconduction de "bahuvrīhau" est nécessaire pour empêcher l'application de l'op-

"

"   "

"Na bahuvrīhau (*sarva*, etc. n'ont pas le nom *sarvanāman* lors de la formation d'un *bahuvrīhi*)". (*sūtra* 1.1.29)

(1. L'utilité du *sūtra*; l'application au membre antérieur de composé.)

BH. I 291-293. Quel exemple y a-t-il de cette opération ? -- "Priyaviśvāya". -- Ce n'est pas un but. La prohibition doit s'appliquer à un *bahuvrīhi* terminé par *sarva*, etc. Et le *vārttika* dira : "adjonction du cas d'un *sarvanāman* et d'une *saṃkhyā* dans un *bahuvrīhi* doit être faite"[1]. Dans ces conditions on doit avoir "viśvapriyāya". -- En ce cas un exemple est : "dvyanyāya, tryanyāya". -- Mais,en vérité, dans ce cas aussi le *sarvanāman* doit être placé en première position. -- Il n'y a pas ce défaut. Le maître dira :"dans un *bahuvrīhi* d'une *saṃkhyā* et d'un *sarvanāman*, il y a la première place pour la *saṃkhyā*, du fait qu'elle est énoncée ultérieurement[2]. Il y a aussi l'exemple : "priyaviśvāya". -- Mais, en vérité, il a été dit que l'on doit avoir "viśvapriyāya". -- Le *vārttika* dira ibidem : "il y a optionnellement la première position pour *priya*". Et, assurément la prohibition ne doit pas nécessairement s'appliquer seulement à un *bahuvrīhi* terminé par *sarva*, etc. -- A quoi donc peut-elle s'appliquer aussi ? -- Elle peut s'appliquer aussi à un *bahuvrīhi* qui ne se termine pas par *sarva*, etc. -- Quel est le but de cela ? -- Qu'il n'y ait pas application de *akac*. -- Et qu'y aura t-il, s'il y a *akac*. -- Il n'y aura pas *ka*. -- Quelle différence est déterminée par l'application de *akac* et de *ka* ? -- Une différence apparaît dans les bases terminées par une consonne : "ahakaṃ pi-

---

tion. Nāgeśa estime pour sa part que cela n'est pas nécessaire,l'option n'ayant de toute façon pas de chance de s'appliquer. La cause de l'application de "dvandve ca" est le fait qu'un *dvandva* se termine par un mot de la liste *sarva*, etc. et soit susceptible, en tant que tel, de recevoir le nom *sarvanaman* selon "sarvādīni" qui s'applique à ce qui se termine par un *sarvādi*. Ce sera le cas par exemple dans *varṇāśrametara*, *dvandva* terminé par *itara*. La prohibition "dvandve ca" et l'option "vibhāṣā jasi" s'appliqueront. Mais dans le cas présent le *dvandva* est fait des deux *bahuvrīhi*, est terminé par *vasanāntara*, non par un mot de la liste *sarva*, etc. Il n'a pas de chance par lui-même de recevoir le nom *sarvanāman* et n'est donc pas objet de la prohibition "dvandve ca" ni de l'option qui la suit. Et ceci, que le *bahuvrīhi* ait le nom *sarvanāman* ou non.

[1] Ce *vārttika* sous "saptamī viśeṣaṇe" 2.2.35 prescrit la première place pour un *sarvanāman* dans un *bahuvrīhi*.

[2] Voir II 748.5.

tāsya makatpitṛkaḥ, tvakaṃ pitāsya tvakatpitṛkaḥ" risquent de se réaliser; or "matkapitṛkaḥ, tvatkapitṛkaḥ" sont les formes désirées[1]. -- Mais comment, même si tu le désires, une opération *antaraṅga* peut-elle être entravée par une prohibition *bahiranga*?[2] -- Une opération *bahiraṅga* entrave des opérations *antaraṅga* aussi, comme dans "gomatpriyaḥ"[3]. -- Un effort est fait pour ce mot seulement dans "pratyayottarapadayoś ca (*tva* et *ma* apparaissent à la place de la portion *yuṣm* et *asm* de *yuṣmad* et *asmad* singuliers, devant un suffixe et un membre ultérieur de composé)" 7.2.98[4]/ -- Mais, en vérité, un effort est fait pour le cas présent aussi, dans "na bahuvrīhau"[1] -- Il y a un autre but à cette prescription. -- Lequel ? -- "Priyaviśvāya"[2]. -- Ce but est réalisé par la prohibition du nom *sarvanāman* pour un *upasarjana*[3]. De plus, assurément, sont bien un *bahuvrīhi* la forme qui est la première produite par une règle de composition, et celle dans laquelle il y a unicité de mot, unicité d'

---

[1] Ahakam est formé avec *su* après *asmad;* substitut *am* de *su* par "ṅe prathamayor am" 7.1.28; substitut aha de *asm* par "tvāhau sau" 7.2.94 *aha ad am;* amuissement de *d* par "śeṣe lopaḥ" 7.2.90 *aha a am;* substitut unique *a* des deux premiers *a* par "ato guṇe" *aha am:* substitut unique *a* de ces deux *a* par "ami pūrvaḥ" *aham;* suffixe *akac* prescrit après un *sarvanāman* par "avyayasarvanāmnām akac prāk ṭeḥ" 5.3.71 *ahakam.* Ensuite un *bahuvrīhi* est formé sur *ahakaṃ pitā asya* par "anekam" *asmakad s pitṛ s;* amuissement des désinences par "supo" *asmakad pitṛ;* substitut *ma* de *asm* par "pratyayottarapadayoś ca" 7.2.98 *ma akad pitṛ;* substitut *a* de *a a* par "ato guṇe", *t* de *d* par "khari ca" *makatpitṛ;* suffixe *ka* par "nadyṛtaś ca" 5.4.153 *makatpitṛka. Matka* est formé avec le suffixe *ka* après *asmad* selon "ajñāte" 5.3.73 par exemple; substitut *ma* de *asm*, etc. "Matkapitṛka" est formé comme *makatpitṛka.* Seul *matkapitṛka* est désiré. Pour empêcher l'application de *akac*, il faut empêcher l'application du nom *sarvanāman* au membre antérieur de *bahuvrīhi.* La présente prohibition sert à cela.

[2] *Akac* a sa cause d'application dans le seul mot *asmad.* La prohibition du nom *sarvanāman* a sa cause d'application dans les deux mots formant le *bahuvrīhi.* La prohibition n'est donc pas encore réalisée, quand *akac* s'applique, selon la *paribhāṣā* 50 "asiddhaṃ bahiraṅgam".

[3] Gomatpriyaḥ est formé sur *gomān priya asya*, *bahuvrīhi* par "anekam" *gomat s priya s.* Deux règles peuvent s'appliquer pour réaliser l'amuissement de la désinence *su* de *gomat*, "halṅyābbhyo" qui prescrit le *lopa* de *su* après *hal*, "supo dhātuprātipadikayoḥ" qui prescrit le *luk* dans le *prātipadika* qu'est le *samāsa.* Le *lopa* a ses causes d'application dans le seul mot *gomat s;* le *luk* les a dans les deux mots qui forment le composé. Le *luk bahiraṅga* sera non-réalisé quand le *lopa* s'appliquera. Si le *lopa* s'applique, il y aura application de "pratyayolope pratyayalakṣaṇam" par quoi l'opération causée par un suffixe s'applique, même si le suffixe est amui. *Num* causé par la désinence *su* selon "ugid acām" 7.1.70 se réalisera après le *lopa* de *su*, *gomant priya.* Pour empêcher cette application de *num* il faut que le *luk bahiraṅga* entrave le *lopa antaraṅga.* Car s'il y a *luk* de la désinence,l'opération causée par celle-ci ne se réalisera pasquand elle sera amuie par l'énoncé *luk*, selon "na lumatāṅgasya". *Num* ne risquera pas de s'appliquer et l'on aura *gomat priya.*

[4] Le but de la mention du membre ultérieur de composé est qu'il y ait application des substituts dans cette situation. Mais on peut dire que cela est déjà réalisé par "tvamāv ekavacane" qui prescrit ces mêmes suffixes devant une désinence de singulier. Dans le

---

composé il y a *luk* de la désinence du premier membre, par exemple *asmad putra*. Mais les substituts *tva* et *ma* ont pour cause d'application le seul mot *asmad* avec une désinence; le *luk* a pour cause d'application les deux mots qui forment le composé. Il n'est donc pas encore réalisé quand les substituts s'appliquent. On aura *asmad as putraḥ, ma ad as putraḥ, mad as putraḥ, mad putra, matputra*. Le substitut *ma* peut donc être réalisé par "tvamāv ekavacane". La mention du membre ultérieur de composé est inutile. Mais si le *luk bahiranga* entrave les substituts *antaraṅga*, elle est utile. Elle révèle donc qu'un *luk bahiraṅga* entrave une opération *antaraṅga*. Cela s'applique dans "gomatpriyaḥ". Voir V 163. La mention révélatrice ici explique la formation de "gomatpriyaḥ" seulement. Mais on ne peut généraliser à partir de cet exemple et justifier par cela une priorité d'application de la prohibition *bahiraṅga* par rapport à l'application de *akac*.

[1] L'avocat de la priorité de l'application de la prohibition affirme qu'il y en a un *jñāpaka* dans la formulation "na bahuvrīhau". Ce qui serait révélateur serait l'énoncé avec une septième désinence. Il est dit "dans un *bahuvrīhi*" pour que la prohibition s'applique à un mot *sarva*, etc. à l'intérieur, en première position. Si elle s'appliquait seulement à *sarva*, etc. final de composé, il aurait dû y avoir un énoncé avec une première désinence ce qui aurait donné le sens "un *bahuvrīhi* terminé par *sarva*, etc.". L'énoncé avec septième désinence, autrement injustifié, révèle que la prohibition s'applique à *sarva*, non final, ce qui implique qu'elle empêche *akac* de s'appliquer, bien qu'il soit *antaraṅga*, du fait qu'il n'y a pas d'autre opération fondée sur le nom *sarvanāman* susceptible de s'appliquer dans cette situation.

[2] On peut comprendre le locatif "bahuvrīhau" comme signifiant "quand il y a *bahuvrīhi*" c'est-à-dire lorsque le *bahuvrīhi* est formé et que la nouvelle désinence doit apparaître, par exemple *ṅe* après *priyaviśva*. La présente prohibition aurait pour but d'empêcher l'application du nom *sarvanāman* et les opérations, substitut *smai*, etc. qui s'ensuivent, à ce moment-là. Puisqu'elle a ce but, elle ne peut révéler son application entravant celle de *akac*, avant la formation du *bahuvrīhi*.

[3] Les composants du *bahuvrīhi* sont *upasarjana*, étant énoncés au nominatif dans "anekam", selon "prathamānirdiṣṭam". Une fois le *bahuvrīhi* formé, la prohibition du nom établie sous le *sūtra* "sarvādīni" (I 278) s'appliquera et "na bahuvrīhau" sera inutile. Il pourra être utile, en revanche, avant que le *bahuvrīhi* soit formé, avant l'application de cette prohibition, pour empêcher l'application de *akac*. Puisqu'il serait autrement inutile on peut dire qu'il révèle la priorité de son application par rapport à celle de l'*antaraṅga akac*.

accent et unicité de désinence. Il y a le fait d'avoir tel nom par le fait d'avoir tel sens : les mots qui ont le sens d'un *bahuvrīhi* sont *bahuvrīhi*". Il y a donc dans le présent *sūtra* mention de ce qui a ce nom par le fait d'en avoir le sens[1]. Mais le maître de Gonard dit : "*akac* et l'accent doivent être réalisés pour un membre de composé, il n'y a aucun doute; il doit y avoir "tvakatpitṛkaḥ, makatpitṛkaḥ"[2].

P. I 291-293. "Na bahuvrīhau". "Priyaviśvāya" 291.10 : l'interlocuteur pense que le mot *priya* est en position antérieure parce qu'il qualifie le mot *viśva*. "Dvyanyāya" 291.13 : le nombre dépend de l'objet dénombré; il en est donc qualifiant. "Sarvanāmna eva" 291.13. Comment, dira-t-on, y a-t-il cette limitation[3] ? On répond à cela : alors que la position antérieure a chance de se réaliser pour le nom de nombre, parce qu'il est qualifiant, l'adjonction sera faite afin que, quand il y a rencontre d'un nom de nombre et d' un *sarvanāman*, ce soit ce dernier qui doive être le membre antérieur. "Vakṣyaty etat" 291.14 : le sens est : il n'y a pas ce sens imaginé par vous. "Vyañjanānteṣu" 292.6 : cette mention implique d'autres cas, puisque l'on voit la différence dans "dvikaputraḥ / dvakiputraḥ" aussi.

"Kathaṃ punaḥ" 292.9 : le sens est : *akac* causé par le nom *sarvanāman* doit se réaliser en premier, parce qu'*antaraṅga*; le *bahuvrīhi bahiraṅga* doit se réaliser ensuite, en présence de l'autre mot, quand il y a désir d'exprimer l'objet extérieur qualifié par les sens des mots du composé. "Antaraṅgān api" 292.10 : l'idée est: "pratyayottarapadayoś ca" révèle de façon générale qu'une opération fondée sur un composé, même si elle est *bahiraṅga*, entrave une opération *antaraṅga*. "Kriyate tatra" 292.10 : cet indice révélateur concerne seulement le *lŭk*. "Asty anyat" 292.12 : l'interlocuteur pense que dans ce cas la prescription de l'opération fondée sur le nom *sarvanāman* et la prohibition du nom s'appliquent en même temps, parce que le nom s'applique lors de l'application de l'opération fondée sur lui[1]. "Ayaṃ khalv api" 293.1 montre que ce sens[2] repose sur le *sūtra*. La prohibition s'applique à la forme analytique théorique non connectée à l'emploi, non à la forme analytique courante susceptible d'emploi, parce qu'elle n'a pas le sens du composé, étant employée seulement analytiquement. "Gonardīya āha" 293.4 : cela annule le *sūtra*. Car parmi les trois sages, Pāṇini, Kātyāyana, Patañjali, il y a autorité de plus en plus grande du premier au dernier. L'accent 293.4 est l'aigu initial selon "svāṅgaśiṭām adantānām (il y a aigu initial pour des noms de parties du corps et les *sarvanāman* terminés par *a*)" *phiṭ* 29.

---

[1] L'avocat de l'application du présent *sūtra* au cas de *akac* donne encore une justification de ce qu'il y a application de la présente prohibition avant la formation complète du *bahuvrīhi*. L'énoncé "bahuvrīhau" ne note pas le *bahuvrīhi* achevé, mais aussi la première forme qui est produite dans le procès de formation dudit composé. La règle "anekam anyapadārthe" donne le nom *samāsa* aux mots *ahaṃ pitā*. Le processus d'application de règles qui s'ensuit repose sur les thèmes suivis des désinences, l'enseignement pāninéen partant des composants dissociés et pris en considération au départ sous leur forme élémentaire théorique, en l'occurrence *asmad s pitṛ s*. Dès ce stade le nom *sarvanāman* peut s'appliquer à *asmad*. Il y a le nom *bahuvrīhi* pour l'ensemble. Il pourra donc y avoir application de la présente prohibition du nom. Il s'ensuivra la non-application de *akac* prescrit pour un *sarvanāman*. La conclusion est ici que le présent *sūtra*, inutile pour "priyaviśvāya" etc. sert à empêcher l'application de *akac* dans un membre antérieur de *bahuvrīhi*.

[2] Si cette forme est acceptée, le présent *sūtra* apparaît dénué de toute utilité. Kaiyaṭa considère "gonardīyaḥ" comme une désignation de Patañjali et reconnaît à ce dernier l'autorité finale en ce qui concerne la correction d'un emploi, même si cela est aux dépens d'un énoncé pāninéen.

[3] Pourquoi le nom de nombre et non le *sarvanāman* est-il membre antérieur, alors que le *vārttika* mentionne les deux ?

U.I 291-293. "Na bahuvrīhau". "Niyamaḥ katham" 291.19 : l'idée est : du fait qu'il y a prescription par le dit *vārttika* de la première place pour le nom de nombre aussi. "Prāpte" 291.20 : selon "saptamīviśeṣaṇe". "Naiṣaḥ" 291.21 : l'idée est : en conformité avec les objets de la règle. Et il ne faut pas dire que, s'il en est ainsi, la mention du nom de nombre est inutile, puisque la première place a chance de se réaliser pour lui en raison de sa qualité de qualifiant. Il ne faut pas dire cela parce que la qualité de qualifiant, sous la forme de la qualité de facteur de délimitation, est possible dans des *sarvanāman* aussi. L'auteur du *bhāṣya* dit le sens donné par l'auteur de la *vṛtti* au *sūtra*[3] : "na khalv api" 292.4 : on dira plus loin, comment l'on obtient ce sens[4].

Pour montrer la qualité de *bahiraṅga* Kaiyaṭa dit "padāntara-" 292.16 : "varttipadārthaviśeṣaṇa-" est un *bahuvrīhi*. "Bahuvrīhiṇā" 292.17 : ajouter : ensuite la prohibition causée par le *bahuvrīhi bahiraṅga* se réalisera. "Sāmānyena" 292.18 : l'idée est : l'indice révélateur ne concerne pas seulement le *luk*. La mention "-uttarapada-" est ici l'indice révélateur, parce que le substitut se réalise par le fait que le mot est suivi d'une désinence par celle qui est incluse dans le composé; nous expliquerons cela dans le septième *adhyāya*[5]. L'idée est : dans "gomatpriyaḥ" l'amuissement (*lopa*) selon "halṅyādibhyaḥ" est entravé par le *luk*; ainsi il n'y a pas application de *num* et du substitut long. Dans le *bhāṣya* "nanu cehāpi" 292.11 : le sens est : il y a éviction de l'opération *antaraṅga*, l'application de *akac*, par la force du recours à un énoncé exprimant une relation de référence à des objets divers[1]. En pensant que, en considérant qu'il y a un énoncé avec septième désinence dans le sens de la première, il y a une relation de référence au même objet, et sans adjonction du verbe *vidyate*[2], l'autre interlocuteur dit : "asty anyat" 292.12. "Atra hi" 292.20 : l'idée est : parce qu'il y a chance de réalisation des opérations fondées sur le nom *sarvanāman*, substitut *smai*, etc. quand il y a apparition de la désinence après le *bahuvrīhi*. L'intention est : par la force de l'application de la prohibition à la partie[3], la prohibition entrave l'opération *antaraṅga*, l'infixation de *akac*.

---

[1] Selon la *paribhāṣā* 3 "kāryakālam".

[2] A savoir l'application avant la formation du composé.

[3] Voir *Kāśikā* : "bahuvrīhau samāse sarvādīni na sarvanāmasaṃjñāni (dans un composé *bahuvrīhi* les mots de la liste *sarva*, etc. n'ont pas le nom *sarvanāman*)". Cette glose permet à la règle de s'appliquer que le mot *sarva*, etc. soit membre antérieur,ou final.

[4] L'interprétation du mot *bahuvrīhi* 293.1 sq permet la dite glose. Voir aussi U 292.27 et n.1, p.203.

[5] Voir V 163. Dans le composé le substitut se réalise par "tvamāv ekavacane" parce que le membre antérieur est suivi d'une désinence dont l'amuissement est ultérieur à l'application du substitut. Lire "antarvartisupā pratyayaparatvena". Le mot *pratyaya* réfère ici à une désinence.

Mais, dira-t-on, les énoncés de septième désinence dans cette section ont le sens de la première; c'est pourquoi la prohibition "dvandve ca" s'applique seulement au composé; et aussi on n'obtient pas, par le sens direct du *sūtra*, l'application de la prohibition à un *bahuvrīhi* où *sarva*, etc. n'est pas final. C'est pour répondre à cette objection que l'auteur du *bhāṣya* dit : "ayaṃ khalv api" 293.1. Par cela il est rejeté que, alors que par l'adjonction de "cikīrṣite" à côté de "bahuvrīhau" l'application désirée est réalisée[4] il est inutile de dire qu'il y a figuration du dit sens par le mot *bahuvrīhi*[5]. Kaiyaṭa explique cela:"sūtra-" 293.12. Dans le *bhāṣya* "aikapadyam" 293.1 signifie le fait de former un sens unique; ou bien "ekavibhaktitvam" signifie la jonction avec une seule rection. "Tadyat tādarthyāt tācchabdyam" 293.2 : construire : "bahuvrīhiḥ" est la mention de ce qui a ce nom par le fait d' avoir ce sens. On trouve parfois la leçon "tad yatra tādarthyāt". Dans ces conditions, le nom *sarvanāman* ne pouvant être appliqué à l'expression entière qui a le sens du *bahuvrīhi*, le mot *bahuvrīhi*, doit-on comprendre, finit par figurer le mot qui se trouve dans cette expression[1]. Cela est indiqué par le mot "padāni" dans "bahuvrīhyarthāni padāni" 293.2. Mais, dira-t-on, si la prohibition s'applique à la forme analytique l'emploi "ahakaṃ pitā" ne se réalisera pas et *asmat*, etc. n'étant pas immédiatement suivi de *su* les substituts *tva* et *aha* ne se réaliseront pas[2]; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "aprayoga-" 293.12.

---

[1] Dans le présent *sūtra* le nominatif "sarvanāmāni" est reconduit à côté du locatif "bahuvrīhau". Il y a donc référence à des objets divers. On doit comprendre : les mots *sarva*, etc. qui sont (vidyamānāni) dans un *bahuvrīhi*, ne sont pas *sarvanāman*. Or si la prohibition ne s'appliquait pas au membre antérieur pour empêcher l'infixation de *akac*, si donc elle s'appliquait seulement à un membre ultérieur pour empêcher l'application de *smai*, etc., un énoncé au nominatif "bahuvrīhiḥ" référant au même objet que *sarvanāman* suffisait. Le sens du *sūtra* serait en effet : un *bahuvrīhi* n'est pas *sarvanāman*. La prohibition s'appliquera au cas du *bahuvrīhi* terminé par un mot de la liste *sarva*, etc. L'énoncé en *sāmānādhikaraṇya* est préféré à celui en *vaiyadhikaraṇya*, quand les deux sont possibles et ont le même résultat. On conclut donc du recours au second qu'il n'ont pas le même résultat et que par le second on obtient l'application de la prohibition au membre antérieur du *bahuvrīhi*.

[2] Dans l'énoncé en *vaiyadhikaraṇya* il faut ajouter le mot "vidyamānāni" pour obtenir le sens : les mots de la liste *sarva*, etc. qui sont dans un *bahuvrīhi*, ne sont pas *sarvanāman*. A l'énoncé qui nécessite cette adjonction, on préfère considérer qu'il y a énoncé en *sāmānādhikaraṇya* en prenant la septième désinence comme exprimant le sens de la première.

[3] C'est-à-dire au membre antérieur du bahuvrīhi.

[4] L'adjonction "cikīrṣite" est faite par la *Kaumudī*.

[5] L'adjonction dispense du recours à la figuration. Mais l'auteur du *bhāṣya* recourt à cette dernière. Elle est donc préférable parce qu'elle a derrière elle l'autorité du *bhāṣya*.

L'auteur du *bhāṣya* critique cela qui a été dit par l'auteur de la *vṛtti*[3] : "akacsvarau tu" 293.4 : cette formule s'applique également dans toute la présente section. "Sūtrapratyākhyāna-" 293.14: l'idée est : parce que la prohibition pour le composé entier est déjà réalisée par le fait que *sarvanaman* est un nom technique lourd, ou par la prohibition du nom pour ce qui est *upasarjana*. Et ainsi l'intention de l'auteur du *sūtra* est que le présent *sūtra* répète le sens déjà réalisé par le nom technique lourd, afin de le présenter en détails; il en est de même pour le *sūtra* "dvandve ca". "Yathottaram" 293.14 : parce que celui qui vient plus tard a vu un plus grand nombre d'objets des règles. Cela est clair dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "dhinvikṛnvyoḥ" 3.1.80[4]. Par cela il est réfuté que le commentaire donné par l'auteur de la *vṛtti* pour montrer l'utilité du *sūtra* est préférable. "Śiṭ" 293.15 : signifie : *sarvanāman*. Un exemple d'application de l'accent fondé sur le nom *sarvanāman* dans un membre antérieur de composé est "víśvapriyāya".

---

[1] Le mot *bahuvrīhi* exprime donc par figuration, d'abord ce qui a le sens d'un *bahuvrīhi*, ensuite le mot *sarva*, etc. qui se trouve dans cet élément.

[2] *Akac* ne pourra pas s'appliquer à *asmat su* en raison de la prohibition du nom *sarvanāman*. C'est donc *ka* qui se réalisera. Le substitut *aha* est prescrit devant la désinence. Il ne se réalisera pas en raison de l'interposition de *ka*.

[3] Voir *Kāśikā*.

[4] Voir III 157.5. Par "dhinvikṛnvyoḥ" le *vikaraṇa u* et le substitut *a* de *v* sont prescrits conjointement. Ce substitut *a* est ensuite amui par "ato lopaḥ" devant un *ārdhadhātuka*, c'est-à-dire dans tous les cas. Il semble donc qu'il suffisait de prescrire un amuissement du *v* final de la racine. Le but du substitut *a* est cependant de faire que la règle "acaḥ parasmin" s'applique à son substitut zéro, c'est-à-dire fasse qu'il soit traité commme toujours présent lors de l'application de "pugantalaghūpadhasya", application qui sera alors empêchée, le *i* de la racine devant *nv* n'étant pas pénultième. On pourrait objecter que l'amuissement direct de *v*, s'il ne permet pas l'application du traitement comme l'original, permet l'application de "na dhātulopa ārdhadhātuke". Il est répondu que ce dernier *sūtra* est annulé (voir I 169.5). La prescription du substitut *a* implique donc l'annulation du *sūtra* "na dhātulope", donc l'acceptation par l'auteur du *sūtra* de l'activité de l'auteur ultérieur qui aura vu un plus grand nombre de cas et d'applications de règles. Cela suggère le dit principe d'autorité de plus en grande de chacun des trois maîtres sur celui ou ceux qui le précèdent.

(2. Adjonction d'une prohibition du nom pour le composé formé avec *bhūtapūrva*.)

BH.I 293-294. "Pratiṣedhe bhūtapūrvasyopasaṃkhyānam (dans la prohibition du nom *sarvanāman* une adjonction doit être faite pour le composé formé avec *bhūtapūrva*)". (vt 1)

Dans la prohibition du nom *sarvanāman* une adjonction doit être faite pour le composé formé avec *bhūtapūrva* : "āḍhyo bhūtapūrva āḍhyapūrvaḥ āḍhyapūrvāya dehi"[1].

"Pratiṣedhe bhūtapūrvasyopasaṃkhyānānarthakyaṃ pūrvādīnāṃ vyavasthāyām iti vacanāt (l'adjonction de *bhūtapūrva* dans la prohibition du nom *sarvanāman* est inutile du fait de la prescription du nom pour *pūrva* etc. "au sens de délimitation". (vt 2)

Dans la prohibition du nom *sarvanāman* l'adjonction de *bhūtapūrva* est inutile. -- Pour quelle raison ? -- "Pūrvādīnāṃ vyavasthāyām iti vacanāt" : le nom *sarvanāman* est prescrit pour *pūrva*, etc.au sens de "délimitation". Or dans "āḍhyapūrvaḥ" on ne comprend pas une délimitation.

P.I 293-294. "Āḍhyapūrvāya" 293.7 : cette prescription de la prohibition est faite pour un composé non-*bahuvrīhi*. "Na cātra" 294. 1 : l'idée est : on ne comprend pas une délimitation au rang principal. Car la propriété d'être antérieur est un qualifiant de la richesse, de même que dans "atipūrvāya" le sens de *pūrva* est un qualifiant du sens de *atikrānta*; puisque le sens de *pūrva* est ainsi *upasarjana*, le nom ne s'applique pas à ce mot. Le composé est formé sur le modèle de *mayūravyaṃsaka*.

U.I 293-294. Dans le *bhāṣya* "bhūtapūrvasya" 293.7 : le sens est:un composé terminé par *pūrva* dans le sens de *bhūtapūrva*. "Prādhānyena" 293.17 : l'idée est : bien qu'il y ait une délimitation exprimée par *āḍhyapūrva* puisque l'on comprend immédiatement une limite qui est le moment de l'emploi du mot, il n'y a pas application du nom *sarvanāman* parce que le sens de *pūrva* est *upasarjana*.

---

[1] Il s'agit de l'emploi de *pūrva* au sens de "qui a été autrefois" dans un composé *karmadhāraya* formé sur "pūrvaś cāsāv āḍhyaś ca" où *pūrva* a le sens de *bhūtapūrva*. Selon "viśeṣaṇam" 2.1.57 *pūrva* qui qualifie *āḍhya* doit être le membre antérieur. Il est membre ultérieur sur le modèle de *mayūravyaṃsaka*, etc. autorisé par "mayūravyaṃsakādayaś ca" 2.1.72.

"Tṛtīyāsamāse (*sarva*, etc. n'ont pas le nom *sarvanāman* dans un *samāsa* d'un mot à troisième désinence)". (*sūtra* 1.1.30)

(1. L'application à la forme analytique.)

BH. I 394. Pourquoi une nouvelle mention du *samāsa*, alors que "samāse" est reconduit ? -- Sont bien *samāsa* de mot à troisième désinence la forme qui est la première produite par une règle de composition, et celle dans laquelle il y a unicité de mot, unicité d'accent et unicité de désinence. Il y a le fait d'avoir tel nom par le fait d'avoir tel sens : les mots qui ont le sens d'un *samāsa* de mot à troisième désinence sont "*samāsa* de mot à troisième désinence". Il y a donc dans le présent *sūtra* notation aussi de ce qui a ce nom par le fait d'en avoir le sens[1]. Ou bien, le but de la nouvelle mention du *samāsa* alors que "samāse" est reconduit, est de faire apparaître un nouveau corps de règle[2]. Ce corps de règle étant donné, une scission de règle sera faite : "tṛtīyā : dans un *samāsa* d'un mot à troisième désinence, *sarva*, etc. n'ont pas le nom *sarvanāman*" : "māsapūrvāya dehi, saṃvatsarapūrvāya dehi"; ensuite "asamāse": et quand il n'y a pas *samāsa*, *sarva*, etc. après un mot à troisième désinence n'ont pas le nom *sarvanāman* : "māsena pūrvāya dehi".

P. I 294. "Tṛtīyāsamāse". Dans ce *sūtra*, si une forme obtient le nom de *samāsa* de mot à troisième désinence parce qu'elle en a le sens, il y a notation de la forme analytique de l'usage, propre à l'emploi; cela étant, l'emploi "māsena pūrvāya" est correct. Et par une scission de la proposition, la prohibition s'applique aussi à ce qui est composé au premier chef[1]: "Athavā" 294.8 : si l'on prend "asamāse" comme une exclusion d'une partie d'une classe il y a notation de la forme analytique semblable à un *samāsa*[2]. Le composé de mot à troisième désinence, enseigné directement dans "pūrvasadṛśa-" 2.1.31 est ici noté.

---

[1] Par la double mention du *samāsa* on comprendra "dans tout *samāsa* d'un mot à troisième désinence" et il y aura application à ce composé dans ses divers stades de formation, non dans un seul, le premier ou le dernier. Les deux applications différentes qu'il peut y avoir sont sur la forme analytique de l'emploi, par exemple "māsena pūrvāya" qui peut être appelée *tṛtīyasamāsa* parce qu'ayant le sens de ce composé, et sur le composé achevé "māsapūrvāya" formé par "pūrvasadṛśa-" 2.1.31 *māsa ṭā pūrva ṅe*, par "supo dhatu-" *māsapūrva*, *māsapūrva ṅe*, *māsapūrvāya*. L'argument qui a été utilisé ci-dessus (I 293) pour justifier l'application du nom de *bahuvrīhi* à la forme analytique théorique, non à celle de l'emploi, est utilisé maintenant pour justifier l'application du nom "tṛtīyasamāse" à la forme analytique de l'emploi. Ceci peut s'expliquer par la situation différente. Ci-dessus il y avait un seul énoncé "bahuvrīhau" qui notait une seule forme du *bahuvrīhi* à un seul stade et par l'interprétation il était déterminé que c'était la forme théorique. Maintenant l'on a deux énoncés "tṛtīyasamāse" ce qui permet d'interpréter qu'il y a application à deux des multiples stades, la forme analytique de l'emploi, le composé achevé. Il n'y a que ces deux applications qui puissent produire des résultats différents.

[2] La nouvelle mention sera interprétée comme composée avec la négation : "asamāse" qui constitue une nouvelle règle, une première règle étant constituée par "tṛtīyā" qui sera complétée par la reconduction de "samāse".Une scission sera faite entre ces deux règles.

U, I 294. "Tṛtīyā-" : ce *sūtra* aussi est une prohibition qui s'applique à l'ensemble du composé; le sens en est : un composé d'un mot à troisième désinence terminé par *sarva*, etc. n'est pas *sarvanāman*. "Prayogārhasya" 294.15 : l'idée est : en vertu de l'exemple donné par le *bhāṣya* "māsena pūrvāya dehi". Dans le *bhāṣya* il est dit "tādarthyāt" d'après la vue populaire. Car l'on croit couramment que le composé est produit à partir de la forme analytique de l'emploi même[3]. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, on n'obtient pas l'application de la prohibition au composé; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "vākyabhedena ca" 294.16 : l'idée est : par une répétition. Dans le *bhāṣya* "athavā" 294.8 : "yogāṅgam" signifie : une partie de l'*Aṣṭādhyāyī*, consistant en une règle."Tṛtīyāsamāse sarvādīni" 294.9 : le sens est : des formes terminées par *sarva*, etc. et qui sont des composés de mot à troisième désinence. Autrement même si la prohibition s'appliquait au mot *pūrva*, étant donné qu'elle ne s'appliquerait pas au composé, *smai* se réaliserait dans l'exemple. Même s'il y a le nom *sarvanāman* pour *pūrva* membre du composé, du fait que la désinence n'apparaît pas après lui,mais après le composé, il n'y a pas de risque de réalisation de *smai*. On doit comprendre qu'il y a énoncé avec septième désinence dans le *bhāṣya* "tṛtīyasamāse" par conformité avec les *sūtra* voisins. "Tṛtīyāyāḥ sarvādīni" 294.11 : le sens est : les mots *sarva*, etc. ultérieurs à un mot à troisième désinence. Kaiyaṭa montre la raison:"paryudāsa-" 294.17. Par la mention de la cinquième désinence dans le *bhāṣya* "tṛtīyāyāḥ" il n'y a pas application de la présente prohibition à *pūrva* membre antérieur du composé. "Sadṛśasya" 294.

---

[1] Avec le mot "samāse" reconduit il y a répétition du mot "tṛtīyā" qui s'impose. On scinde la phrase et les deux propositions nouvelles "tṛtīyasamāse" s'appliqueront aux deux cas envisagés: Dans un cas à la forme composée achevée qui reçoit le nom *samāsa* directement, qui est le principal porteur de ce nom; dans l'autre cas à la forme analytique qui reçoit le nom par figuration (*lakṣaṇā*).

[2] Le *paryudāsa* est une prohibition sous la forme de l'exclusion d'une partie d'une classe. Une opération est prescrite pour une classe d'objets, à l'exclusion d'une partie de cette classe. Si seule l'exclusion est formulée, on comprend que l'opération s'applique à un objet de même classe. L'objet exclu nous renseigne sur l'objet non-exclu. "Asamāse" nous indique que la règle s'applique à la classe des formes aboutissant au composé achevé, à l'exclusion de ce dernier.

[3] Pour le théoricien le composé est formé à partir d'une forme théorique *māsa ṭā pūrva ṅe*, etc. Sous le *sūtra* précédent la vue du théoricien, était utilisée pour éviter l'application de l' opération à la forme de l'emploi. Ici on se fonde sur la vue populaire pour obtenir cette application.

17 : similarité par le fait d'être apte à l'usage et par le fait d'avoir un sens semblable à celui du composé. "Pratipadokta-" 294.
18 : ainsi il n'y a pas application abusive de la présente prohibition dans "māsena kṛtāya pūrvasmai" et dans "māsapūrvasmai" de même sens[1]. C'est pourquoi, doit-on comprendre, *pūrva* seul a été mentionné dans le *bhāṣya* et non les autres mots lus en premier dans la liste *sarva*, etc.

"Vibhāṣā jasi (dans un *dvandva sarva*, etc. ont optionnellement le nom *sarvanāman* relativement à une opération concernant *jas*)". (*sūtra* 1.1.32)

(1. La non-application de *akac*)

BH.I 295. L'option est relative à une opération concernant *jas*. Car *akac* ne se réalise pas[2].

P.I 295. "Vibhāṣā ja-". "Jasaḥ kāryaṃ prati" 295.2 : des maîtres disent qu'il en est ainsi, parce qu'en raison de l'énoncé "jasi" signifiant "le *i* de jas" il y a notation de *ī*[3] par ce *i*. D'autres pensent que le nom technique, puisqu'il s'applique lors de l'application de l'opération fondée sur lui, n'intervient que dans "jasaḥ śī" 7.1.17.

U.I 295. "Vibhāṣā ja-". "Ikāreṇa" 295.9 : l'idée est : parce qu'il n'y a pas de prescription de cette forme *i* fondée sur le nom *sarvanāman*. Et dans le *sūtra* le thème *jasi* a une septième désinence amuie, ou se termine par une deuxième désinence amuie[4].

---

[1] "Māsapūrvaḥ" produit par "pūrvasadṛśa-" signifie "antérieur d'un mois, produit un mois auparavant". L'autre composé désignera un objet "rendu antérieur par un mois" c'est-à-dire "vieilli d'un mois", et sera réalisé par une règle commune à lui et à d'autres composés, "tṛtīyā tatkṛtārthena guṇavacane" 2.1.30.

[2] Si "jasi" dans le *sūtra* signifie "devant *jas*", et s'il y a le nom *sarvanāman* pour *sarva* etc. en fin de *dvandva*, le suffixe *akac* pourra se réaliser, quand le *dvandva* est suivi de *jas*. Patañjali souligne ici que telle n'est pas l'intention du *sūtra*. L'application de *akac* est empêchée par la prohibition "dvandve ca". L'option que pose le *sūtra* ici sert à permettre l'application du substitut *śī* de *jas* selon "jasaḥ śī" 7.1.17 seulement.

[3] C'est-à-dire le substitut *śī* de *jas*.

[4] Pour exprimer le sens : relativement au *i* de *jas*, c'est-à-dire à *śī*.

"Anye tu" 295.10 : ces autres maîtres croient que le sens de "vibhāṣā jasi" est : "dvandve vibhāṣā" est placé dans le *sūtra* qui prescrit quelque chose en relation avec un *sarvanāman* à propos de *jas*, pour réaliser une option du dit nom technique[1]. Le sens de "akaj jhi na bhavati" est : *akac* faisant entendre le sens de "méprisable" pour le composé ne se réalise pas. Mais le composé peut se former avec le mot où *akac* est déjà infixé. L'option s'applique à ce composé, puisqu'il se termine par un mot de la liste *sarva*, etc. S'il y a désir de signifier le sens de "méprisable" pour l'ensemble du composé, le suffixe *ka* se réalise[2]; il n'y a pas alors option, parce que le *dvandva* ne se termine pas par un mot de la liste *sarva*, etc.

"Pūrvaparāvaradakṣiṇottarāparādharāṇi vyavasthāyām asaṃjñāyām (*pūrva*, *para*, *avara*, *dakṣiṇa*, *uttara*, *apara*, *adhara*, au sens de délimitation, non noms propres, ont optionnellement le nom technique *sarvanāman* devant *jas*)". (*sūtra* 1.1.34)

(1. Les rapports du *sūtra* et du *gaṇapāṭha*.)

BH. I 295-296. "Avarādīnāṃ ca punaḥ sūtrapāṭhe grahaṇānarthakyaṃ gaṇe paṭhitatvāt (il y a inutilité d'une nouvelle mention des mots *avara*, etc. dans le texte du *sūtra*, du fait qu'ils sont déjà lus dans la liste *sarva*, etc.)". (vt 1)

La nouvelle mention de *avara*, etc. dans le texte du *sūtra* est inutile. -- Pour quelle raison ? -- "Gaṇe paṭhitatvāt" : ces formes sont lues dans la liste *sarva*, etc.[3]. -- Mais comment saiton que la lecture dans la liste *sarva*, etc. est antérieure et qu'il y a ici nouvelle lecture ? -- Les mots de la liste viennent antérieurement, ceux du *sūtra* viennent ultérieurement[1]. -- Ce sont ceux du *sūtra* qui viennent antérieurement[2]. -- En ce cas, une démarche du maître fait savoir que la lecture dans la liste *sarva*, etc. est antérieure et qu'il y a ici une nouvelle lecture[3]. C'est le fait qu'il fasse la mention "nava (neuf)" dans "pūrvādibhyo navabhyo vā (*smāt* et *smin* apparaissent optionnellement à la place de *ṅasi* et *ṅi* après les neuf bases *pūrva*, etc" 7.1.16. Car les bases énumérées dans le *sūtra* sont au nombre de neuf seulement[4].

---

[1] Nāgeśa ne prend pas à son compte cette explication. Pour lui il n'y a pas de raison pour que dans la vue *kāryakāla* le nom technique se place seulement dans la dite règle, non dans d'autres.

[2] Lire "ke nāyam".

[3] Le *sūtra* qui précède prescrit le nom *sarvanāman* optionnel pour des mots qui ne sont pas, sauf un, dans la liste *sarva*, etc. Il les énumère donc un à un. Le présent *sūtra* et les deux qui suivent, au contraire, prescrivent l'option pour des mots de cette liste. Les neuf mots *pūrva*, etc., en effet, se trouvent dans la liste, dans le même ordre, avec les mêmes spécifications de sens, ce qui fait que le texte de cette portion de la liste est exactement identique à celui du *sūtra*. On peut donc penser que, la liste faisant connaître les objets, le *sūtra* pouvait y référer par une abréviation. Il pourrait avoir la forme : "pūrvādīni nava (les neuf formes *pūrva*, etc.avec lesdits sens, ont optionnellement le nom).

P. I 295-296. "Pūrvaparā-". "Avarādīnāṃ ca" 295.6. L'intention de l'auteur du *vārttika* est la suivante. Pourquoi les mots *pūrva*, etc. sont-ils expressément mentionnés pour la prescription de l'option devant *jas*, puisqu'ils sont lus qualifiés par un sens particulier dans la liste *sarva*, etc. même, pour l'attribution constante du nom *sarvanāman* ? Pour ce but le *sūtra* doit être simplement "pūrvādīni nava (les neuf mots *pūrva*, etc.)". Et ce sera une option applicable à une opération déjà réalisable[5]; parce que l'on reconnaît dans le *sūtra* les mêmes mots qui sont déjà dans la liste[6]. L'énoncé du sens dans la liste qualifiera les mots qui y sont énoncés, de même que la mention "kutsanābhīkṣṇyayoḥ" dans "tiṅo gotrādīni" 8.1.27 qualifie la liste *gotra* etc.[1], Dans "avarādīnām" le mot *ādi* signifie "type"; de cette façon les mots *pūrva* et *para* sont aussi notés. "Kathaṃ punaḥ" 295.8 : la question est posée parce qu'il n'y a pas de preuve que le *gaṇapāṭha* avec sa disposition fixe ait été établi antérieurement, le *sūtrapāṭha* ultérieurement. Le mot *ādi* apparaît dans le sens de "type" et dans celui de "limite initiale". Dans ces conditions il peut avoir le sens de "type" dans "sarvādīni". Pour montrer ce sens, les gens instruits lisent les listes ultérieurement. C'est ce qui a été dit dans "les mots *śreṇi*, etc. sont tous énoncés dans la liste, la liste *kṛta*, etc. est une liste de types" (II 635.2). Et des mots *kṛta*, etc. sont énoncés par les auteurs de *vṛtti* à titre d'exemples. Cela étant, puisque l'on voit dans le *veda* les emplois "madhyamasyām, avamasyām", le sens de "type", pour le mot *ādi* dans "sarvādīni" est possible[2].

---

[1] La liste *sarva*, etc. fait partie de l'*upadeśa* qui constitue le point de départ de l'enseignement. L'enseignement des opérations portant sur le matériel fourni par l'*upadeśa* est ultérieur. L'abréviation "sarvādīni" dans le *sūtra* montre que la liste est antérieurement établie.

[2] L'on peut aussi considérer les listes du *gaṇapāṭha* comme des illustrations des enseignements de l'*Aṣṭādhyāyī*. Un mot comme "sarvādīni" peut être compris, non comme référant à une liste déjà établie commençant par *sarva*, mais comme signifiant *sarva* et autres mots du même type. Patañjali comprend ce mot ainsi quand sous le *sūtra* "kasyet", il affirme que *ka* peut être *sarvanāman* en ce qu'il signifie Prajāpati qui est signifié par *sarva* (III 638.3). Donc la liste du *gaṇapāṭha* est ultérieure à celle de l'*Aṣṭādhyāyī*.

[3] Un indice montre que l'auteur du *sūtra* considère le *gaṇapāṭha* comme antérieur.

[4] Si l'*Aṣṭādhyāyī* est antérieure au *gaṇapāṭha*, "pūrvādi-" notera les bases énumérées dans le présent *sūtra* et les deux qui suivent. Or dans l'*Aṣṭādhyāyī* il n'y a que neuf termes. La mention "neuf" est inutile, en l'absence d'autres termes à exclure. Mais Pāṇini considère ici que le *gaṇapāṭha* est antérieur. Comme ce dernier contient d'autres termes après les neuf du *sūtra*, quand Pāṇini réfère à cette liste, il doit mentionner qu'il en considère neuf seulement.

[5] Par la lecture dans la liste, les mots *pūrva*, etc. peuvent déjà recevoir le nom *sarvanāman* de façon constante, selon "sarvādīni". Par la règle "pūrvādīni nava", le nom qui avait déjà chance de se réaliser de façon constante, ne se réalisera qu'optionnellement pour les neuf mots.

[6] Ponctuer "bhaviṣyati, teṣām evatra pratyabhijñānāt. Gaṇa eva...".

"Tāni hi pūrvādīni" 296.1 : le mot *sarva* est signifié par le mot *pūrva*, parce qu'il est lu antérieurement[3]. Le sens est : le mot *ādi* dans "sarvādīni" signifie la limite initiale. Car s'il signifiait le type, le nom *sarvanāman* s'appliquerait à *kṛtsna*, etc. Dans "madhyamasyām" on a un emploi de *chandas* avec substitution de forme. "Imāny avarādīni" 296.1 : le mot *pūrva* est signifié par le mot *avara*, parce qu'il est lu ultérieurement. Ainsi le sens est : il y a d'abord le *gaṇapāṭha*, ensuite le *sūtrapāṭha*. L'interlocuteur dit que cette proposition ne peut être faite sans donner la raison : "imāny api" 296.1. "Navagrahaṇam" 296.3 : dans cette règle la mention "nava-" est faite pour empêcher l'application de la règle à *tyad*, etc.; et c'est si le *gaṇapāṭha* avec son arrangement fixé est antérieur, que la mention "nava-" doit être faite pour empêcher une application abusive.

---

[1] Lire "gotrādipāṭhaviśeṣaṇam". Le *sūtra* "tino gotrādīni" prescrit l'*anudātta* pour *gotra*, etc. après une forme terminée par *tiṅ*. Si l'énoncé des sens "méprisable" ou "de façon répétée" qualifie la mention de la chose prescrite par ce *sūtra* particulier, l'*anudātta* se réalisera dans ces mots quand ils auront les dits sens. Mais une opération prescrite pour ces mêmes mots avec l'énoncé "gotrādi-" dans un autre *sūtra*, s'appliquera à eux, même s'ils n'ont pas ces sens. En revanche si la mention des sens qualifie la liste du *gaṇapāṭha*, toutes les opérations prescrites par toutes les règles qui ont l'énoncé "gotrādi-" s'appliqueront à ces mots quand ils auront les dits sens. Voir V 327. On voit dans cet exemple que la qualification faite dans le *gaṇapāṭha* conditionne l'application de l'opération prescrite dans le *sūtra*. Dans le cas présent, les sens énoncés dans le *gaṇa* qualifieront la liste du *gaṇapāṭha* et il y aura bien application de l'option du nom *sarvanāman* aux mots pris dans les dits sens.

[2] "Sarvādīni" signifie donc : "les mots du type de *sarva*, etc." et la règle pourra s'appliquer à d'autres mots que ceux qui figurent dans la liste. On voit en effet que des opérations causées par le nom *sarvanāman* s'appliquent à des mots non énoncés dans la liste.

[3] Le sens de la phrase du *bhāṣya* est donc pour Kaiyaṭa : ces mots qui sont énoncés comme porteurs du nom dans la prescription du nom *sarvanāman* sont *sarva*, etc. placés dans la liste lue antérieurement (*Vivaraṇa*, MPV II 180).

U.I 295-296. "Pūrvapara-". Dans le *bhāṣya* "punaḥ sūtrapāṭhe" 295.7 : le sens est : dans le *sūtrapāṭha* ultérieur au *gaṇapāṭha*. Mais, dira-t-on, s'il est dit simplement "pūrvādīni nava" et si c'est une option applicable à ce qui est déjà réalisable par la mention faite dans le *gaṇapāṭha*, l'intention porte sur l'absence de réalisation[1]; en cela il y a lourdeur[2]; ce sera donc une option applicable à ce qui n'est pas déjà réalisé, c'est-à-dire aux mots *pūrva*, etc. pris dans un autre sens que"délimitation", etc. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "teṣām evātra" 295.13. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, on n'obtiendra pas l'application dans le sens particulier; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "gaṇa eva" 295.13. "Prakārārthaḥ" 295.15 : il faut comprendre qu'en réalité l'auteur du *vārttika* a dit "avarādīnām" en pensant que le mot *avara* dans le *sūtra* aurait du être le membre antérieur, parce qu'il est plus court et commence et finit par une voyelle[3]. Mais, dira-t-on, l'antériorité du *gaṇapāṭha* est déterminée par le fait que l'on dit "sarvādīni (*sarva*, etc.)"; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ādiśabdaḥ" 295.18. Mais, dira-t-on, le mot *ādi* aura le sens de "type" si la liste du *gaṇa* vise à donner des exemples; comment cette liste est-elle simplement illustrative ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tatra vede" 296.7. "Prakārā-" 296.7 : l'idée est : le trait commun des mots du type de *sarva*, etc. est seulement la propriété de recevoir les opérations fondées sur le nom *sarvanāman*.

"Chāndasaḥ prayogaḥ" 296.11 : l'idée est : et ainsi on détermine l'antériorité du *gaṇapāṭha* à partir de l'expression "sarvādīni". Sur ce passage des maîtres disent : l'antériorité du *gaṇapāṭha* étant déjà mentionnée par "tāni pūrvādīni", "imāny avarādīni" est inutile[4]. Car pour cette dernière expression "avarādīni" le commentaire de Kaiyaṭa donne le sens "pūrvādīni (les mots *pūrva*, etc.)"[1]. Et ce sens ne sert pas à établir que le *sutrapāṭha* soit une nouvelle lecture. De plus l'objection qui suit "imāny api pūrvādīni" sera inappropriée, du fait de l'expression d'une raison comme l'a montré Kaiyaṭa; et ainsi le commentaire "cette proposition ne peut être faite sans donner de raison" est imaginaire.Donc dans "pūrvādīni" etc. le mot *ādi* signifie "support", comme dans "bhīṣmādiś ca suyodhanaḥ (Suyodhana qui s'appuie sur Bhīṣma)". "Tāni hi pūrvādīni" signifie : les mots lus dans le *gaṇapāṭha* sont situés dans un temps antérieur; "imāny avarādīni" signifie : ceux lus dans l'*Aṣṭadhyāyī* sont situés dans un temps ultérieur. L'idée est : et ainsi il y a les dénominations d'antérieur, etc.pour le *gaṇa*, etc. parce qu'ils sont faits en des temps antérieur, etc.L' interlocuteur dans le *bhāṣya* objecte qu'il n'y a pas de preuve de cela "imāny api" 296.1 : le sens est : les mots *pūrva*, etc.lus dans l'*Aṣṭādhyāyī* sont situés dans le temps antérieur. Ici "api" a le sens de "eva (ceux-là et non les autres)". Autrement, étant donnée l'impossibilité pour les deux lectures d'être antérieures l'une par rapport à l'autre mutuellement, "api" serait inutile. L'intention de cet interlocuteur est : partout dans "sarvādīni", etc.le mot *ādi* est pris au sens de "type". Le trait commun qu'il représente est la propriété d'être objet de diverses opérations; et il n'y aura pas d'application abusive du nom à *kṛtsna*, etc. parce que les formes produites par cela sont inexpressives dans l'emploi. Et cela est suggéré dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "kasyet" 4.2.25[2].Dans le *bhāṣya* "navaiva" 296.3 : le sens est : les mots lus dans l'*Aṣṭādhyāyī* dans les trois *sūtra* "pūrva-" 1.1.34, etc. L'idée est : si l'*Aṣṭādhyāyī* était antérieure, dans le *sūtra* "pūrvādibhyaḥ"[3] il y aurait notation seulement de mots lus dans les *sūtra* de l'*Aṣṭādhyāyī*.

---

[1] Par la mention des neuf mots dans le *gaṇapāṭha* le nom *sarvanāman* a chance de se réaliser selon "sarvādīni". L'option a pour résultat la réalisation et la non-réalisation alternativement. La réalisation est déjà obtenue. Elle permet la non-réalisation. Elle est faite pour l'obtention de la non-réalisation.

[2] Cette option est plus lourde que l'option applicable à ce qui n'est pas déjà réalisable. Car par cette dernière la réalisation est obtenue en alternance avec la non-réalisation déjà réalisée par elle-même. Une règle suffit pour obtenir les deux choses, tandis que dans l'autre cas, il y avait déjà un enseignement pour produire la réalisation et il fallait en plus l'option pour produire la non-réalisation.

[3] Selon vt 1413 "laghvakṣaram" sous 2.2.34 et "ajādyadantam" 2.2.33.

[4] Nāgeśa commence ici à critiquer le commentaire de Kaiyaṭa. Selon ce dernier "tāni hi pūrvādīni" signifierait : les mots énoncés dans le *gaṇapāṭha* sont *sarva*, etc. Le mot *ādi* dans "sarvādīni" signifie "qui commence par". L'usage d'une telle expression montre que l'on réfère à une liste déjà faite. La phrase du *bhāṣya* fait donc comprendre l'antériorité du *gaṇapāṭha* et la raison de cette antériorité, à savoir l'emploi du mot *ādi* au sens de "qui commence par". Le reste "imāny avarādīni" n'apporte rien de plus sur la question.

(2. L'utilité du *sūtra*.)

BH. I 296-297. -- En ce cas, le but de la nouvelle mention dans le *sūtra* est pour le maître de dire "vyavasthāyām asaṃjñāyām" -- Cela non plus n'est pas un but. Ces formes sont lues ainsi qualifiées dans la liste. -- En ce cas, le but est qu'il n'y en ait pas exclusion par l'exclusion de *dvi* etc.[4]. -- Cela non plus n'est pas le but. Une démarche du maître révèle qu'il n'y a pas exclusion de ces mots par l'exclusion de *dvi,* etc. C'est le fait qu'il présente la forme toute-faite "purvatrāsiddham" 8.2.1. Et l'auteur du *vārttika* lit : "jaśbhāvād iti ced uttaratrābhāvād apavādaprasaṅgaḥ' vt 2 sous 8.3.13[1]. -- En ce cas le but est pour l'auteur de prescrire pour ces mots l'option devant jas[2].

---

[1] "Imāny avarādīni" signifiera selon Kaiyaṭa : les mots lus dans le *sūtra* sont *pūrva*, etc. Cela ne nous apprend rien et ne sert pas même à démontrer l'antériorité du *gaṇapāṭha*.

[2] Sous ce *sūtra* Patañjali envisage l'application du nom *sarvanāman* au mot *ka* qui signifie "Prajāpati". Kaiyaṭa explique que le nom *sarvanāman* est pris avec sa valeur étymologique comme appliquant à ce qui exprime tout. Prajāpati est tout, de par l'identité du créateur et de la création. *Ka* peut donc être *sarvanāman*. Cela implique que la liste *sarva*, etc. n'est pas exhaustive, et que d'autres mots de même type peuvent recevoir le nom *sarvanāman*. Voir III 638.3.

[3] Lire "pūrvādīti".

[4] Le *sūtra* "kiṃsarvanāmabahubhyo 'dvyādibhyaḥ" 5.3.2 permet l'apparition des suffixes enseignés jusqu'à 5.3.26 après ces bases, à l'exclusion de *dvi*, etc. Les mots *purva*, etc. sont ici

P. I 296-297. "Idaṃ tarhi" 296.15 : le sens est : la lecture expresse est faite pour faire entendre les qualifications et leur répartition. "Evaṃ viśiṣṭānyeva" 296.5 : le sens est : il y a énoncé des sens dans le *gaṇapāṭha* pour qualifier la liste[3]. "Dvyādiparyudāsena" 297.1 : certains lisent *pūrva,* etc. après *tyad,* etc. Dans ce cas la prohibition de l'application de *tasil,* etc. par "advyādibhyaḥ" risque de s'appliquer à *pūrva,* etc. Dans ces conditions le nom *sarvanāman* est prescrit de nouveau pour ces mots *pūrva,* etc. pour la réalisation de *tasil,* etc., nouvelle prescription par quoi la prohibition "advyādibhyaḥ" est entravée, de même que par la nouvelle prescription "anur lakṣaṇe (*anu,* quand il indique que le mot auquel il est joint est un signe consistant en une cause, a le nom *karmapravacanīya*)" 1.4.84 l'application de la troisième désinence exprimant la cause est entravée[4]. Et l'idée est : par une

---

considérés comme placés après la série *tyad,* etc. c'est-à-dire après *dvi,* et par conséquent comme risquant d'être notés par "dvi, etc." et exclus. Le présent *sūtra* serait une nouvelle prescription du nom qui reviendrait à une nouvelle prescription d'une opération. On interprèterait qu'elle entrave l'exclusion opérée par "advyādibhyaḥ".

[1] "Pūrvatra" est formé avec *tral* après *pūrva* selon "saptamyās tral" 5.3.10. De même "uttaratra". Cela montre que *pūrva* et *uttara* ne sont pas exclus comme objet d'application de ces suffixes. De l'existence de ces formes, on conclut que pour Pāṇini *pūrva,* etc. sont placés avant le sous-groupe *tyad,* etc.

[2] Le texte de ces trois *sūtra* identique au texte du *gaṇapāṭha,* est placé après le *sūtra* "vibhāṣā jasi" qui peut donc être reconduit chez eux. L'enseignement de l'option devant *jas* n'est pas contenu dans le texte du *gaṇapāṭha.* Il est obtenu par la nouvelle mention dans le *sūtra.* De plus s'il y avait référence aux mots du *gaṇa* par une abréviation telle que "pūrvādīni nava", les spécifications de sens ne seraient pas notées nécessairement par l'abréviation. Il s'ensuivrait qu'il y aurait le nom optionnel pour ces mots dans d'autres sens. Pāṇini a donc dû reproduire le texte du *gaṇapāṭha* en entier avec les indications de sens.

[3] Et non pour qualifier la présente option. Autrement la règle "pūrvādibhyaḥ" s'appliquerait à ces mots, même s'ils ont d'autres sens. Voir tr.II, p.211, n.1.

[4] Le nom *karmapravacanīya* est prescrit une première fois pour *anu* au sens de "signe" par "lakṣaṇetthambhūtākhyāna-" 1.4.90. Ce nom permet l'application de la deuxième désinence selon "karmapravacanīyayukte" 2.3.8. Dans "parjanyo japam anu prāvarṣat" le sens de *anu* est que la récitation a été le signe de la pluie. Ce signe est aussi tenu pour avoir été la cause de la pluie. Il y a donc possibilité d'application de la troisième désinence qui expri-

séparation des propositions l'option devant *jas* est prescrite[1], de même que dans "ami pūrvaḥ" 6.1.107 et "saṃprasāraṇāc ca" 6.1.108 une option de ces règles dans le *chandas* est faite par la relation qu'elles ont avec "vā chandasi" 6.1.106 relation avec séparation des propositions[2].

"Idaṃ tarhi" 297.5 : s'il est dit "pūrvādīni nava", étant donné que l'énoncé des sens dans le *gaṇapāṭha* sert à la réalisation du nom de façon constante, et qu'il n'y a donc pas de preuve qu'il soit une qualification des mots[3] , la présente option sera comprise comme applicable à ce qui n'est pas déjà réalisé et s'appliquera à *pūrva*, etc. exprimant d'autres sens que ceux de "délimitation", etc. devant *jas*[4] parce que, s'il y a option applicable à ce qui est déjà réalisé, il s'ensuivra le défaut de répétition[5], et parce que, s'il y a option applicable à ce qui n'est pas déjà réalisé, il y a une prescription de quelque chose qui sans cela ne serait pas obte-

---

me la cause, selon "hetau" 2.3.23. Cette dernière règle étant formulée ultérieurement sera plus forte que 2.3.8, selon "vipratiṣedhe param". On s'attend donc à ce que la deuxième désinence causée par le nom *karmapravacanīya* soit entravée par la troisième causée par le sens de cause. La nouvelle prescription du nom *karmapravacanīya* pour *anu* dans le sens de signe consistant en une cause, "anur lakṣaṇe" sera considérée commme imposant la réalisation de la désinence causée par le dit nom technique, et par conséquent entravera l'application de la troisième désinence au sens de cause. Voir *Kaumudī*.

[1] "Vibhāṣā jasi" est reconduit dans le présent *sūtra*. On comprendra ce dernier comme signifiant : *pūrva*, etc. ont le nom *sarvanāman* dans les dits sens; et ce nom est pour eux optionnel devant *jas*. Par la séparation des deux propositions on obtient les deux buts : la non-exclusion par l'exclusion de *dvi*, etc. et l'option devant *jas*.

[2] "Vā chandasi" est reconduit dans "ami pūrvaḥ" mais y forme une proposition séparée. Le sens est donc : le substitut unique d'une voyelle et du *a* de *am* est l'élément antérieur; et cela est optionnel dans le *chandas*. Hors du *chandas* l'application est constante.

[3] La mention des sens qualifiera le nom *sarvanāman* prescrit par "sarvādīni" pour les mots lus dans le *gaṇapāṭha*. On comprendra: "*pūrva*, etc. ont le nom *sarvanāman* de façon constante quand il y a le sens de "délimitation", etc." Mais cette mention des sens ne qualifiera pas la liste même, de sorte que quand une autre opération concernera cette liste, la qualification par les dits sens n'interviendra pas.

[4] On obtiendra donc le nom de façon constante dans tous les cas pour *pūrva*, etc. dans les sens de "délimitation", etc. et le nom de façon optionnelle devant *jas* pour ces mots employés dans d'autres sens.

[5] Dans ce cas, l'option répète la prescription de la réalisation et sert seulement à accomplir la non-réalisation en alternance (voir tr.II, p.212, n.2).

nu auparavant. "Vibhāṣām" 297.5 : le sens est : option applicable à ce qui est déjà réalisé. Et sans une mention expresse des mots un énoncé des sens avec leur répartition ne peut être fait; l'auteur du *bhāṣya* ainsi justifie la mention expresse.

U.I 296-297. "Pratiniyata-" 296.15 : le sens est : pour faire entendre la qualification des sept mots *pūrva*, etc. par le sens "vyavasthāyām" etc., celle du mot *sva* par "ajñāti-", et celle d'*antara* par "bahiryoga-". Kaiyaṭa montre comment il n'y a pas application de l'exclusion "advyādibhyaḥ" à *pūrva*, etc. par la présente lecture dans l'*Aṣṭādhyāyī* : "tatra punaḥ" 297.10 : le sens est : l'exclusion "advyādibhyaḥ" est entravée par la nouvelle prescription du nom, par l'intermédiaire d'une nouvelle prescription de l'opération fondée sur ce nom. "Iti punarvidhānena" 297.11 : le sens est : par la nouvelle prescription de la deuxième désinence entrainée par ce nom nouvellement prescrit. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi l'option ne se réalisera pas; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "vākyabhedena ca" 297.11 : le sens est : par la reconduction de "vibhāṣā jasi". "Jaśbhāvād iti ced uttaratra" 297.4 : l'idée est : ceci est un *vārttika* sous le *sūtra* "ḍho ḍhe" 8.3.13; et ces emplois du *sūtra* et du *vārttika* nous font savoir que dans la liste il y a lecture de *pūrva*, etc. avant *tyad*, etc.

"Pāṭhaviśeṣaṇe pramāṇābhāvāt" 297.15 : l'idée est : parce qu'il n'y a pas de preuve autre que le commentaire. Kaiyaṭa dit ce qui empêche de faire le dit commentaire "uktānuvāda-" 297.16 : le sens est : pour ce qui est de la réalisation de l'opération. Il faut comprendre aussi qu'il y a défaut de lourdeur par le fait que cette option vise la non-réalisation. Mais, dira-t-on, que l'énoncé simplement des sens soit fait pour empêcher que l'on ait une option applicable à ce qui n'est pas déjà réalisé; à quoi sert la lecture expresse des mots *pūrva*, etc ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "pratipada-" 297.17. "Asaṃkareṇa" 297.17 : le sens est : énoncé reliant le sens "vyavasthāyām" avec les sept premiers mots, reliant "ajñātidhana-" avec *sva*, "bahiryoga-" avec *antara*. Cela est imaginaire, parce que, même ainsi, pourquoi le premier *sūtra* ne serait-il pas "pūrvādīni vyavasthāyām asaṃjñāyām", puisqu'il n'y a emploi que des sept mots dans le sens de délimitation.

"Svam ajñātidhanākhyāyām (*sva*, sauf s'il est nom de parent ou de biens personnels, a optionnellement le nom *sarvanāman* devant *jas*)". (*sūtra* 1.1.35)

(1. L'utilité de la mention "-ākhyāyām (nom de)".)

BH. I 297-298. Pourquoi la mention "-ākhyāyām (nom de)" ? -- Afin que la prohibition s'applique au mot *sva* qui est synonyme de "parent" ou "biens", qu'elle ne s'applique pas dans "sve putrāḥ/svāḥ putrāḥ, sve gāvaḥ/svā gāvaḥ"[1].

P. I 297-298. "Svam ajñā-". Le mot *sva* signifie "soi, sien, parent, biens". Et comme objet d'application de *āminic*, il signifie "souveraineté"[2]. "Ākhyāgrahaṇam" 297.7 : la question est posée, parce que le mot *sva* dans "sve putrāḥ, sve gāvaḥ" exprime la qualité de chose possédée par soi, tandis que les mots *putra*, etc. sont employés pour désigner le fils, les biens, etc., non le mot *sva;* la prohibition de l'option ne s'y appliquera donc pas. "Tasya yathā syāt" 297.7 : ajouter : la prohibition de l'option. "Iha mā bhūt" 297.7 : s'il n'y a pas la mention "-ākhyā-" la prohibition de l'option s'appliquera à "sve putrāḥ", etc., parce que dans ce cas le mot *sva* avec l'aide de sa cause d'activité d'expression qui est la propriété de chose possédée par soi, s'applique au parent ou aux biens, parce qu'il est mentionné comme référant au même objet que les mots "fils", etc. Mais s'il y a la mention "-ākhyā-" il n'y a pas ce défaut. Le mot *sva* est le nom de la qualité de chose possédée par soi, non de celle de parent ou de biens; la prescription de l'option s'applique donc.

U. I 297-298. "Svam ajñāti-". "Ātmīyatvam evāha" 297.20 : le sens est : il y a compréhension à partir de cette expression des objets comme ayant la propriété de chose possédée par soi,mais non comme ayant celle d'être des biens de fortune, etc. La réponse à l'objection est que la mention "-ākhyā-" vise précisément à l'obtention d'une telle spécification[3], parce qu'en son absence la prohibition de l'option s'appliquera aussi à un parent ou à des biens de fortune en tant qu'ils sont chose possédée par soi."Pratiṣedha iti śeṣaḥ" 298.11 : le sens est : la prohibition "ajñāti-". "Na tu jñātidhanayoḥ" 298.14 : la propriété d'être parent ou biens de fortune.

⁂

---

[1] Dans "sve putrāḥ..." *sva* par l'accord avec *putra* réfère à un parent, bien qu'il ne soit pas le nom de ce parent, c'est-à-dire un mot ayant sens de "fils". Dans cette expression il signifie "de soi" tout en référant audit parent. S'il n'est pas précisé que la prohibition de l'option s'applique à *sva* quand il est nom, elle risquera de s'appliquer à cet exemple. Il n'y aura pas option du nom *sarvanāman* devant *jas,* il y aura seulement la forme *sve,* avec substitut *śī* selon "jasaḥ śī".

[2] Selon "svāmin naiśvarye" 5.2.126 (voir *Kaumudī*).

[3] A savoir : la prohibition s'applique seulement au mot *sva* qui exprime un parent ou des biens de fortune en tant que parent ou biens de fortune, non à un mot *sva* qui exprime un autre objet qualifié par les propriétés d'être parent ou biens de fortune, ou qui signifie un parent ou des biens qualifiés par une autre propriété.

"Antaraṃ bahiryogopasaṃvyānayoḥ (*antara*, à propos d'un objet ayant une connection avec l'extérieur ou à propos d'un vêtement de dessous, a optionnellement le nom *sarvanāman* devant *jas*)". (*sūtra* 1.1.36)

(1. L'utilité de la mention "-upasaṃvyāna-".)

BH. I 298-299. "Upasaṃvyānagrahaṇam anarthakam bahiryogeṇa kṛtatvat (la mention du vêtement de dessous est inutile, du fait que l'opération est réalisée par la mention "bahiryoge". (vt 1)

La mention du vêtement de dessous est inutile. -- Pour quelle raison ? -- "Bahiryogeṇa kṛtatvāt" : l'opération désirée est réalisée par "bahiryoge" seulement.

"Na vā śāṭakayugādyartham (ou bien non, la dite mention sert au cas d'une paire ou plus d'étoffes)". (vt 3)

Ou bien ladite mention n'est pas inutile. -- Pour quelle raison ? -- "Śāṭakayugādyartham" : en ce cas elle sert au cas d'une paire ou plus d'étoffes, quand, faut-il ajouter, on ne sait pas laquelle est de dessous, laquelle de dessus. -- Dans ce cas aussi ladite mention est inutile; un homme réfléchi sait ce qui est de dessous et ce qui est de dessus[1].

P. I 298-299. "Antaram". *Bahir* signifie une région d'espace non couverte; *bahiryoga* est la connection avec un tel espace. Ce qui est extérieur a cette connection. Par "antare gṛhāḥ" sont nommées les maisons des cāṇḍāla, etc. qui sont hors de la ville. Mais si *bahir* signifie "ce qui est extérieur", *bahiryoga* désigne la connection avec l'objet extérieur; alors les maisons qui sont à l'intérieur de la ville sont désignées. Le mot *bahiryoga* est connu comme s'appliquant aux deux sens. Le mot *upasaṃvyāna* aussi est de divers sens, selon qu'il s'analyse en l'objet ou l'instrument de l'action[1]. Pensant donc que dans tous les cas il y a *bahiryoga* et donc réalisation de l'option, l'auteur dit "upasaṃvyāna-" 298.3. "Na vā" 298.6 : le sens est : si une paire de pièce d'étoffes de même longueur n'est pas portée[2], on ne sait laquelle est de dessus, laquelle de dessous. "Atrāpi" 298.9 : le sens est : de même que la qualité de vêtement est déterminée par la vue anticipée de ce qu'on fera des pièces d'étoffe, de même le *bahiryoga* sera déterminé. D'autres disent : il y a le mot *ādi* dans le *vārttika* "śāṭakayugādyartham". Parce que quand il y a trois ou quatre pièces d'étoffe, il n'y a pas *bahiryoga* pour la troisième et la quatrième de dessous; pour cela la mention "-upasaṃvyāna-" doit être faite.

---

[1] *Bahiryoga* est un *bahuvrīhi* désignant ce qui a une connection avec l'extérieur, ce qui peut s'entendre d'un objet extérieur, ou d'un objet intérieur en contact avec un objet extérieur qui le recouvre. Le vêtement de dessous peut être ainsi noté. Kaiyaṭa accepte aussi pour *upasaṃvyāna* le sens de vêtement de dessus. Dans ce cas aussi, il est bien noté par l'énoncé "bahiryoge". Il semble donc que la mention *upasaṃvyāna* soit inutile. Cependant s'il y a seulement la mention "bahiryoge" le vêtement ne sera noté que lorsque sa relation avec un autre, relation qui fera savoir s'il est de dessus ou de dessous, sera connue. Si cette relation n'est pas connue, par exemple dans le cas d'étoffes de même aspect, quand elles ne sont pas portées dans *antara jas śāṭaka jas*, *antara* ne sera pas noté et ne recevra pas le nom *sarvanāman*, ni ne sera objet de la présente option. En effet ce même énoncé "antaraṃ bahiryogopasaṃvyānayoḥ" se trouve dans la liste *sarva*, etc. dans le *gaṇapāṭha*. Par cet énoncé dans la liste, *antara* reçoit le nom *sarvanāman* selon "sarvādīni". Par l'énoncé dans le présent *sūtra* il est objet de l'option devant *jas*. Pour l'application de ces deux opérations dans la situation décrite, le *vārttika* accepte la mention du vêtement. Car cette mention note le vêtement même sans référence à sa position. Patañjali, cependant, estime que la situation supposée d'ignorance de la destination du vêtement, n'existe pas en réalité, quand c'est un homme réfléchi qui parle. Pour lui donc l'énoncé "bahiryoge" suffira.

U I 298-299. "Antaram". "Bhinnārthaḥ" 298.18 : le sens est: de divers sens. "Tataḥ sarvathā" 298.18 : il faut comprendre : par le deuxième commentaire du mot *bahiryoga* quand *upasaṃvyāna* est objet, par le premier commentaire de *bahiryoga* quand *upasaṃvyāna* est instrument. Mais, dira-t-on, on déterminera quel vêtement est de dessus, lequel de dessous, selon que la pièce d'étoffe est grande ou petite; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "samāna-" 298.20 : les trois mots "samānapramāṇe, śāṭakayuge, aparihite" ont une septième désinence. Dans le *bhāṣya* construire : "on ne sait pas laquelle est de dessous, laquelle de dessus". "Tṛtīyācaturthayoḥ" 299.12 : le sens est : la troisième et la quatrième en contact avec le corps. L'intention du *bhāṣya* est que, puisqu'il est enseigné "bahiryoge" il y a réalisation de l'option aussi pour ce qui est connecté indirectement avec l'objet extérieur[3].

(2. Adjonctions au chapitre de l'application du nom *sarvanāman*.)

BH, I 299. Il faut dire "apuri (non à propos d'une ville)" Qu'il n'y ait pas le nom *sarvanāman* dans "antarāyāṃ puri"[4].

"Vāprakaraṇe tīyasya ṅitsūpasaṃkhyānam (dans la section relative à l'option, adjonction doit être faite du cas d'un mot terminé par *tīya* devant un suffixe à indice *ṅ*)". (vt 3)

---

[1] Le mot est formé avec *lyuṭ* au sens de l'objet ou de l'instrument après *vyeñ* "couvrir", et avec substitut *āt* selon "ād ecaḥ". Dans le premier cas le sens est "objet couvert", c'est-à-dire le vêtement de dessous. Dans le second cas c'est "ce par quoi on couvre", c'est-à-dire le vêtement de dessus.

[2] Lire "śāṭakayuge 'parihite".

[3] Les troisième et quatrième pièces d'étoffe sont connectées avec l'extérieur, la quatrième par l'intermédiaire de la troisième et de la deuxième, etc. La règle s'applique donc à elles. Et la mention "upasaṃvyāna-" est inutile.

[4] Le sens est "ville extérieure, hors les murs "selon Kaiyaṭa. Il y a donc connection avec l'extérieur et *antara* est noté par "bahiryoga-". Il risque d'y avoir le nom *sarvanāman* selon "sarvādīni" et application selon "sarvanāmnaḥ syāḍ" 7.3.114 de l'accrément *syāṭ* de *ṅi* remplacé par *ām* selon "ṅer ām" 7.3.116, etc.La prohibition de l'application du nom à ce cas doit être faite dans le *gaṇapāṭha* même, afin que le nom *sarvanāman* selon "sarvādīni" ne puisse pas s'appliquer.

Dans la section relative à l'option adjonction doit être faite du cas d'un mot terminé par *tīya* devant les suffixes à indice *ṅ* : "dvitīyāyai / dvitīyasyai, tṛtīyāyai / tṛtīyasyai". Le *sūtra* "vibhāṣā dvitīyatṛtīyābhyām(après *dvitīyā* et *tṛtīyā* il y a optionnellement accrément *syāṭ* d'une désinence à indice *ṅ* et substitut bref de *āp*)" 7.3.115 n'a pas à être prononcé. -- Qu'est-ce qui est le meilleur ? -- L'adjonction ici est le meilleur. Par elle est réalisé aussi "dvitīyāya / dvitīyasmai, tṛtīyāya / tṛtīyasmai"[1].

P. I 299. "Apuri" 299.2 : cette mention doit être faite dans le *gaṇapāṭha*, parce qu'il y aura chance de notation du thème féminin par le thème masculin énoncé, selon la *paribhāṣā* 71 "une mention de *prātipadika* note aussi la forme qualifiée par un autre genre". Mais dans le présent *sūtra* cette mention est inutile, parce que *śī* est prescrit à la place de *jas* "ataḥ (après une base terminée par *a*)" et n'a pas de chance de se réaliser après une forme terminée par *āp*. Une *pur* est faite dans un endroit, à l'intérieur des murs, ou hors les murs; elle a donc un *bahiryoga*.

U. I 299. Mais, dira-t-on, comme illustration du *vārttika* qui se trouve sous le *sūtra* qui prescrit l'option devant *jas*, un mot terminé par une septième désinence est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "gaṇa-" 299.13 : le sens est : le mot *pur* étant le terme qualifié par *antara*[2]. Et ce mot s'emploie seulement au féminin. Kaiyaṭa dit cela : "iha tu" 299.13.

"Svarādinipātam avyayam (*svar*, etc. et les *nipāta* ont le nom technique *avyaya*)". (sūtra 1.1.37)

(1. L'utilité de la mention de *svar*, etc. et des deux noms techniques.)

BH. I 299-300. Pourquoi une mention séparée de *svar*, etc. est-elle faite ? et pourquoi ne seraient-ils pas lus dans *ca*, etc.[1] -- En vérité, il y a le nom technique *nipāta* pour *ca*, etc. qui n'expriment pas la substance, tandis que le nom *avyaya* s'applique à *svar*, etc. qu'ils expriment ou non la substance. -- Et pourquoi deux noms techniques sont-ils créés ? pourquoi n'y aurait-il pas le seul nom *nipāta*[2] ? -- Cela n'est pas possible. Le nom technique *pragṛhya* est prescrit dans "nipāta ekāj anāṅ (un *ac* unique qui est une particule, excepté *āṅ*, a le nom technique *pragṛhya*)" 1.1.14. Il risquera de s'appliquer aux mots de la liste *svar*, etc. qui consistent en un *ac* unique. -- En ce cas qu'il y ait seulement le nom *avyaya*[3]. -- Cela est impossible. L'auteur du *vārttika* dira: "dans la mention des *avyaya* dans "tatpuruṣe tulyārtha- (les membres antérieurs, *tulya*, ..., *avyaya*, ...gardent leur accent dans un *tatpuruṣa*)" 6.2.1, il y a notation de *nañ*, *ku* et des *nipāta*" (III 123). S'il y avait le seul nom *avyaya*, une énumération devrait être faite au prix d'un très lourd énoncé. Donc une mention séparée de *svar*, etc. doit être faite et les deux noms techniques doivent être créés.

---

[1] Le *sūtra* permet l'option pour le féminin *dvitīya*, non pour le masculin *dvitīya*, l'adjonction le permet pour les deux cas. Par l'option du nom l'on aura application de l'accrément *syāṭ* ou bien de l'accrément *yāṭ* de *ṅe* selon "yāḍ āpaḥ" 7.3.113 après *dvitīya*, application du substitut *smai* de *ṅe* selon "sarvanāmnaḥ smai" 7.1.14 ou bien du substitut *ya* de *ṅe* selon "ṅer yaḥ" 7.1.13 avec substitut long par "supi ca".

[2] *Antara* recevra donc un suffixe féminin.

P. I 299-300. "Svarādīni-". "Kimartham" 299.10 : la question est posée en pensant que, puisque parmi les mots *svar*, etc. certains ont pour élément principal de leur sens l'action, les autres une rection avec une action, ils n'expriment pas une substance et peuvent donc être lus dans la liste *ca*, etc.[4]. "Svarādīnām punaḥ" 299.11 : on détermine que ces mots expriment une substance quand on voit qu'ils ont plusieurs rections avec une action verbale : "svasti vācayati (il formule une bénédiction), svaḥ paśya (regarde le ciel)"; et pour les invariants "lohitagaṅgam" etc. on voit qu'il y a le neutre, propriété de la substance; il est donc clair qu'ils expriment une substance[5]". "Na nipātasaṃjñaiva" 300.1 : le sens est : on doit poser les *sūtra* de la façon suivante : "prāg rīśvarān nipātāḥ", "svarādīni", "cādayo 'sattve". "Svarādīnām" 300.2 : l'idée est : le suffixe *at* selon "kimo 't (*at* apparaît après *kim* terminé par une septième désinence)"5.3.12, *ac* selon "dakṣiṇād ac (*ac* apparaît après *dakṣiṇa* terminé par une septième désinence)" 5.3.36[1], les suffixes *kṛt ken*, etc.[2] consistent en une voyelle unique. "Tac cāśakyam" 300.4 : s'il y a seulement le nom *avyaya* on doit formuler "avyayam ekāj anāṅ". Alors il y a risque d'application du nom *pragṛhya* au suffixe *at*, etc. Et si l'on formule "cādaya ekāj anāṅ", alors l'on n'obtient pas la qualification par la propriété de ne pas exprimer une substance.

---

[1] Le nom technique *nipāta* est porté par les mots enseignés de "prāg rīśvarān nipātāḥ" 1.4.56 à 1.4.97. Par "cādayo 'sattve" 1.4.57 il est prescrit pour les mots de la liste *ca*, etc. Si les mots de la liste *svar*, etc. sont placés dans cette liste, ils auront par ce *sūtra* le nom *nipāta*. Et la mention "svarādi" n'aura pas à être faite dans le présent *sūtra*.

[2] On suppose ici que *svar*, etc. auraient, sans être placés dans *ca*, etc., le nom *nipāta* prescrit pour eux par un *sūtra* "svarādīni" venant après "prāg rīśvarāt". Il n'y aurait pas le présent *sūtra*. Il y aurait le seul nom *nipāta*.

[3] Il n'y aura pas le présent *sūtra* à la place qui lui est présentement donnée. Il y aura un *sūtra* "prāg rīśvarād avyayam" puis "svarādīni", etc.

[4] Le nom *nipāta* est prescrit pour les mots de la liste *ca* quand ils n'ont pas le sens de substance. Pour que *svar*, etc. reçoivent ce nom, il faut qu'ils soient lus dans la dite liste et qu'ils n'aient pas le sens de substance. Kaiyaṭa montre donc qu'ils n'expriment pas une substance, mais une action, *hiruk* par exemple qui exprime l'action de séparer, ou une rection avec une action, *uccaiḥ* par exemple qui exprime une location.

[5] La substance (*sattva*) se définit par la propriété de se construire avec les genres, les nombres et les rections. Pour *svasti* et *svar* on voit que ces mots se construisent avec la rection d'

U.I 299-300. "Svarādi-". "Kriyāpradhānam" 299.16 : le sens est : certains sont déterminants seulement d'une action, par exemple "hiruk (à part)" etc. Et cela est clair dans le commentaire de Kaiyaṭa sous le *sūtra* suivant (I 304.9). "Kiṃcit" 299.16b : exemple : "uccaiḥ", etc. "Anekaśakti-" 299.18 : le sens est : dans "svas tiṣṭha (tiens-toi dans le ciel), svar āgataḥ (venu du ciel)". L'idée est : il y a substance seulement quand il y a connection avec plusieurs rections. Dans le *bhāṣya* à "asattvavacanānāṃ ca" ajouter "avyayasaṃjñeṣyate (le nom *avyaya* est désiré pour les mots *svar*, etc. qu'ils expriment ou non une substance)". "Lohita-" 299.19 : cela est dit dans la vue où "avyayībhāvaś ca" est lu dans la liste *svar*, etc.

Mais, dira-t-on, s'il n'y a pas le présent *sūtra*, puisque les mots *svar*, etc. n'ont pas la propriété de ne pas exprimer la substance, et puisqu'ils ne sont pas lus dans la liste *ca*, etc., comment auront-ils le nom *nipāta*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "prāg rī" 300.10. "Kimo 't" 300.11 : l'idée est : le *sūtra* "taddhitaś ca" aussi prescrit ce même nom; c'est en raison de l'existence de ce but que le nom s'appliquera à ces suffixes *taddhita*, etc. isolés. Dans le *bhāṣya* "evam tarhy avyaya-" 300.4 : le sens est : il faut formuler : "prāg rīśvarād avyayam", "svarādīni", "cādayo 'sattve". "Tadā cādīnām" 300.14 : mais si par une scission de règle en "cādayaḥ" et "asattve", cette dernière formule qualifie la liste *ca*, etc.[3], il n'y a pas le dit défaut. Donc il y a seulement

---

objet, ou avec d'autres rections, location, ablation dans les exemples cités par Nāgeśa. Pour le composé *avyayībhāva* "lohitagaṅgam", il y a le neutre selon "avyayībhāvaś ca" 2.4.18.

[1] Ces suffixes *taddhita* reçoivent le nom *avyaya* selon "taddhitaś cāsarvavibhaktiḥ". Ils consistent en une voyelle unique. Si dans le nouvel arrangement de *sūtra*, ils reçoivent le nom *nipāta*, la règle "nipāta ekājanāṅ" s'appliquera à eux et ils recevront à tort le nom *pragṛhya*.

[2] Les suffixes *kṛt* terminés par *e* reçoivent le nom *avyaya* selon "kṛn mejantaḥ". *Ken* est un suffixe de forme *e* qui consiste en une voyelle unique. S'il reçoit le nom *nipāta*, le nom *pragṛhya* risquera aussi de lui être appliqué.

[3] Si "cādayo 'sattve" est une règle unique, la qualification "asattve" porte sur l'attribution du nom *avyaya*. Le sens est: *ca*, etc. ont le nom *avyaya* quand ils n'expriment pas la substance. Cette qualification n'affectera pas l'autre énoncé dans "cādaya

le défaut mentionné dans le *bhāṣya*. Et on ne peut formuler dans le dit *vārttika* "naṅkuprādīnām", parce qu'alors *ūrī*, etc. ne seraient pas compris. On doit comprendre qu'il y aura le même défaut dans "nipātā ādyudāttāḥ" phiṭ 80, etc.

"

" "

"Taddhitaś cāsarvavibhaktiḥ (un mot terminé par un suffixe *taddhita*, après quoi n'apparaît pas de désinence entière, a le nom *avyaya*)". (*sūtra* 1.1.38)

(1. La mention "asarvavibhaktiḥ" prise dans le sens "non causé par toute désinence".)

BH. I 300-301. "Asarvavibhaktāv avibhaktinimittasyopasaṃkhyānam (dans la règle du *taddhita* non causé par toute désinence adjonction de l'enseignement du nom pour celui causé par un élément sans désinence doit être faite)". (vt 1)

Dans la règle du *taddhita* non causé par toute désinence adjonction de l'enseignement du nom pour le *taddhita* causé par un élément sans désinences doit être faite : "nānā, vinā"[1]. -- Pour

---

ekāj anāṅ". Si "asattve" est séparé, on reconduira "cādayaḥ" et l'on aura le sens : *ca*, etc. n'expriment pas la substance. La liste sera qualifiée partout où elle est mentionnée. Ainsi le défaut présenté par Kaiyaṭa est-il éliminé.

[1] On considère ici que le suffixe secondaire (*taddhita*) apparaît après une forme terminée par une désinence. En tant que *prātipadika*, cette forme verra sa désinence amuie par "supo dhātuprātipadikayoḥ". Mais cette désinence initialement présente peut être considérée comme une cause du *taddhita*. Le *taddhita* peut apparaître après un mot terminé par l'une ou l'autre de toutes les désinences. Dans quelques cas c'est une désinence particulière et une seule qui est cause de son apparition. Par exemple le suffixe *dā* est prescrit après *sarva*, *eka*, etc. terminés par une septième désinence, selon "sarvaika-" 5.3.15. Dans ce cas le suffixe n'a pas toute désinence pour cause. Le présent *sūtra* est pris, dans le présent *vārttika*, comme signifiant : un mot finissant par un *taddhita* pour qui toute désinence n'est pas cause, a le nom *avyaya*. Pris en ce sens le *sūtra* s'appliquera à *sarvadā*, etc. Mais il risque aussi de ne pas s'appliquer à *vinā*, etc. qui est formé de *nā* après *vi* selon "vinañbhyām" 5.2.27, sans qu'aucune désinence particulière soit cause de l'apparition du suffixe. Pour combler cette lacune, il faut ajouter qu'il y a application du nom à un *taddhita* causé par un élément sans désinences, c'est-à-dire à un in-

quelle raison le nom ne se réalise-t-il pas ?

-- "Sarvavibhaktir hy aviśeṣāt (parce que ce *taddhita* est causé par toute désinence, du fait de l'absence de spécification)". (vt 2)

Ce *taddhita* est causé par toute désinence. -- Pour quelle raison ? -- Parce qu'il est produit sans spécification.

"Tralādīnāṃ copasaṃkhyānam (et adjonction de l'enseignement du nom pour un mot terminé par *tral*, etc. doit être faite)".(vt 3)

Et adjonction de l'enseignement du nom pour un mot terminé par *tral*, etc. doit être faite : "tatra, yatra, tataḥ, yataḥ". -- Mais, en vérité, ces suffixes sont produits avec une spécification: "pañcamyās tasil (*tasil* apparaît optionnellement après *kim*, etc. terminés par une cinquième désinence)" 5.3.7, "saptamyās tral (*tral* apparaît optionnellement après *kim*, etc. terminés par une septième désinence)" 5.3.10. -- Le maître dira : "itarābhyo 'pi dṛśyante (après d'autres désinences aussi *tasil*, etc. apparaissent)" 5.3.14.

P. I 300-301. "Taddhitaś cāsarva-". Bien que par la prohibition de l'application de "yena vidhiḥ" à une mention de suffixe dans une prescription de nom technique (*paribhāṣā* 27) il risque d'y avoir notation du suffixe isolé dans le présent *sūtra*, cependant la règle "yena vidhiḥ" s'applique, son application étant expressément mentionnée dans "un but de la règle "yena vidhiḥ" est l'application des noms *sarvanāman* et avyaya" vt 8 sous 1.1.72 (I 550.3). Le nom *avyaya* sera donc compris comme s'appliquant à ce qui se termine par le dit suffixe *taddhita*. Un auteur de *vṛtti* glose : "asarvā vibhaktir yasya so 'sarvavibhaktiḥ"[1]. Si le sens est : le mot terminé par un suffixe *taddhita* pour lequel la désinence qui peut apparaître n'est pas une désinence entière[2], c'est-à-dire : après lequel une désinence entière n'apparaît pas, alors il n'y a pas de défaut. Mais si le sens est : le suffixe *taddhita* pour lequel la désinence qui est prise comme cause de son apparition n'est pas toute désinence, - par exemple selon "sarvaikānya-" 5.3.15 la septième désinence seule est cause de la production du suffixe *dā* -, alors, étant donné ce sens du *sūtra*, le nom *avyaya* ne se réalise pas pour "vinā, nānā". Car dans "vinañbhyām" 5.2.27 aucune désinence déterminée n'est prise en considération. L'auteur du *vārttika* dit cela "asarvibhaktau" 300.8. Et si le sens du *sūtra* est tel, il y a application abusive, parce que le nom risquera de s'appliquer à "dākṣiḥ" ou la sixième désinence est cause d'apparition du suffixe *iñ*[3]. "Avibhaktinimittasya" 300.8 l'*avyaya* pour lequel il n'y

---

variant comme *vi* après quoi toute désinence est amuie selon "avyayād āpsupaḥ" 2.4.82.

[1] Kaiyaṭa ne cite pas ici un auteur particulier d'une *vṛtti*. Il réfère à tout commentateur qui analysera le composé *asarvavibhakti* comme *bahuvrīhi*. La forme analytique même peut donner place à plusieurs interprétations.

[2] Lire "taddhitāntasyāsarvā vibhaktiḥ".

[3] *Iñ* est réalisé selon "ata iñ" 4.1.95 dans le sens "tasyāpatyam" 4.1.93 c'est-à-dire après un mot terminé par une sixième désinence.

a pas de désinence entendue[1] est appelé "avibhakti"; pour ce qui est causé par un *avyaya* et pour quoi le nom est désiré et risque de ne pas se réaliser, l'adjonction doit être faite[2]; mais le nom n'est pas prescrit de façon générale pour tout ce qui n'est pas causé par des désinences, parce qu'alors il s'ensuivrait l'application du nom à *viśāla*, *viśaṅkaṭa*, etc.[3]. "Kiṃ punaḥ" 300.9 : la question est posée, parce qu'en raison de la formule "les désinences de singulier apparaissent de façon générale", et à cause de l'absence de raison de sauter des désinences dans la liste, une désinence, qui n'est pas n'importe laquelle, est cause de l'apparition du suffixe dans *vinā* et *nānā* aussi[4]. "Sarvavibhaktiḥ" 301.2 : le sens est : toutes les désinences apparaissent indifféremment; ensuite une limitation est imposée parmi les désinences déjà produites[5]; ainsi après un *avyaya* toutes les désinences apparaissent. "Aviśeṣāt" 301.2 : le sens est : parce qu'on ne prend en considération rien de particulier. "Tralādīnāṃ ca" 301.4 : le mot *ādi* signifiant "type", *tasi* aussi est noté. " Vakṣyaty etat" 301.6 : le sens est : il est objecté ici qu'il y a risque de non-réalisation[6] du nom, quand il y a jonction avec *bhavat*, etc.[7].

U.I 300-301. "Taddhitaś cā-" 300.7. "Yadyapi kevalasya" 300.16 : l'idée est : et s'il y a notation du suffixe seul,étant donné qu'il n'y a aucune désinence qui apparaisse après un *taddhita* isolé, le qualifiant "asarvavibhaktiḥ" n'établit aucune distinction. "Vācanikaḥ" 300.17 : l'idée est : on applique la règle "yena vidhiḥ" en prenant comme terme qualifié "une forme de mot". De plus, doit-on comprendre, il n'y a pas d'utilité à ce qu'il y ait le nom *avyaya* pour les suffixes isolés. Il n'y a pas non plus le facteur déterminant de l'apparition de ce nom. Car le sens obtenu à partir de ce nom dont le sens étymologique est conforme à son objet, à savoir l'invariance, est le facteur déterminant de son attribution. Pour introduire le *vārttika* Kaiyaṭa montre le sens du *sūtra* "tatra vṛttikāreṇa" 300.18. "Sarvā vibhaktiḥ" 300.19 : comportant toutes ses parties[1]. "Pratiniyatā" 301.8 : l'idée est : et ainsi, puisque l'on ne réfère à aucune désinence en particulier comme cause du suffixe, ce suffixe est causé par toutes les désinences. Mais, dira-t-on, du fait qu'un suffixe *taddhita* apparaît après un mot terminé par une désinence, on ne connaît pas de *taddhita* qui soit non-causé par une désinence; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "aśrūyamāṇa-" 301.10. "Tannimittasya" 301.11 est un *bahuvrīhi*.

---

[1] Parce que les désinences sont amuies selon "avyayād āpsupaḥ" 2.4.82.

[2] *Vi* et *nañ* sont des *avyaya*, *nā* et *nāñ* sont causés par ces *avyaya* pour former *vinā* et *nānā*. L'adjonction doit être faite pour qu'ils aient le nom *avyaya* eux aussi.

[3] Dans "veḥ śālacchaṅkaṭacau" 5.2.28 les suffixes ne sont pas causés par une désinence.

[4] Le nom *ekavacana* est prescrit pour toute désinence de façon générale, sans référence au sens. Cette prescription est ensuite entravée par la prescription des noms *dvivacana* et *bahuvacana* quand il y a les sens de "deux" ou "plus de deux". De cette façon une désinence *ekavacana* se réalisera après les *avyaya*, en dépit de l'absence de sens de nombre, désinence destinée à être amuie mais qui leur permettra de recevoir le nom *pada*. De plus de toutes les désinences qui ont toutes chance de se réaliser en l'absence de sens qui cause leur apparition, on considérera que c'est la première qui se réalisera, parce qu'elle est la première dans la liste et qu'il n'y a pas de raison pour la sauter et en prendre une des suivantes. Donc dans la formation de *vinā*, *nā* apparaît après *vi-su*. Une désinence particulière *su*, et non toute désinence est donc cause d'apparition du suffixe.

[5] *Ekavacana* sera le nom de toutes les désinences. Ensuite une limitation sera faite par "dvyekayoḥ" : quand il y a le sens de "deux" elles ont le nom *dvivacana*, etc. Voir *Uddyota* ci-dessous.

[6] Lire "bhavadādiprayoga evāprāptiḥ" (éd.NSP et Chowkhamba)

[7] Voir IV 183. Patañjali ajoute que la règle "itarābhyo 'pi" s'applique quand il y a jonction avec *bhavat*, etc. pour former "tatra bhavān, tatra bhavantam, etc." ou *tatra* est formé avec *tral* après *saḥ*, *tam*, etc.

Mais, dira-t-on, par la prescription générale le nom *ekavacana* s'appliquera à toutes les désinences ; dans l'analyse d'un dérivé formé sur un mot terminé par une désinence de pluriel le fait que toutes les désinences soient cause du suffixe demeure; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "kramavyatikrame" 301.13 : le sens est : en l'absence de raison de sauter par-dessus la première désinence, c'est elle seule qui aura le nom *ekavacana;* il n'y a donc pas le dit défaut. "Aviśeṣeṇa" 301.15 : le sens est : sans tenir compte de l'unité de phrase formée par "karmaṇi dvitīyā", etc. avec "dyekayoḥ" etc.[2]. "Utpannānāṃ niyamaḥ" 301.15 : le sens est : une éviction de désinences déjà produites est faite par la limitation, par la force de l'enseignement qui en est fait, comme par un amuissement. Cela doit être compris quand la limitation est fonction du sens, et quand elle est fonction du suffixe de même catégorie que le thème[3]. "Viśeṣasya" 301.16 : le fait particulier qu'est l'unité de phrase de "karmaṇi dvitīyā", etc. et de "dvyekayoḥ" etc.Dans la vue où une désinence apparaît après les invariants en vertu d'un indice révélateur, le sens de "viśeṣasya" est : cette première désinence particulière[1].

---

[1] Voir ci-dessous p.233, n.2.

[2] Ce sont des règles particulières "karmaṇi dvitīyā", etc. qui font apparaître les désinences, en connection avec "dvyekayoḥ". Le sens de cette règle par exemple est : "la deuxième désinence qui est *dvivacana* ou *ekavacana* selon qu'elle exprime le sens de "deux" ou "un" apparaît dans le sens d'objet de l'action". Dans cette vue il ne peut y avoir apparition de toutes les désinences, puisque les prescriptions sont particulières pour chaque désinence. C'est pourquoi Nāgeśa dit qu'ici l'on ne tient pas compte de cette unité de phrase. Au contraire l'on considère qu'il y a production de toutes les désinences indépendamment de "karmaṇi dvitīyā". Ensuite ces règles particulières imposent une limitation et éliminent les désinences indésirables en fonction du sens à exprimer.

[3] La limitation peut avoir trois formes. Tout d'abord si le sens est : une désinence apparaît après un thème; si ce thème est propre à référer à un objet d'une action, et si la désinence

Mais, dira-t-on, comment, après avoir dit "tralādīnām (les suffixes dont la série commence par *tral*)", donne-t-on comme exemple *tasil* qui est énoncé avant *tral* ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "ādiśabdasya-" 301.17.

(2. La mention "avibhaktiḥ", etc.)

BH.I 302-303. -- Mais s'il était dit : "un mot sans désinence a le nom technique *avyaya*" ?

-- "Avibhaktāv itaretarāśrayatvād aprasiddhiḥ (s'il est dit "sans désinence", du fait que nom et porteur du nom sont fondés l'un sur l'autre, il y a non-réalisation du nom technique)".(vt 4)

S'il est dit "sans désinence", du fait que nom et porteur du nom sont fondés l'un sur l'autre, il y a non-réalisation du nom technique. -- En quoi sont-ils fondés l'un sur l'autre ? -- Il peut

---

a ce sens d'objet, alors c'est seulement la deuxième. Par cette limitation en fonction du sens (*arthaniyama*) il y a exclusion de toutes les autres désinences. Pour un sens donné l'*arthaniyama* évince les autres désinences. Dans le cas des *avyaya*, toutes les désinences se réaliseront, parce qu'ils ne sont pas propres à référer à un objet, ou autre sens de désinence. Ils n'ont pas un sens qui excluent certaines désinences. Une deuxième forme de la limitation peut être : une désinence apparaît après un thème; si ce thème est propre à référer à un objet d'action, et si cette désinence est la deuxième, alors la désinence exprime le sens d'objet, non un autre sens. Cette limitation est fonction du suffixe qui est de même catégorie que le thème, en ce qu'il correspond au sens auquel le thème est capable de référer (*sajātīyapratyayaniyama*). Pour une désinence donnée le *pratyayaniyama* évince les autres sens. Dans le cas des *avyaya* toutes les désinences se réaliseront, pour la même raison que ci-dessus. Une troisième forme de la limitation pourrait être : si une deuxième désinence apparaît après un thème, c'est seulement pour exprimer l'objet,non un autre sens. Dans ce cas la limitation est fonction du suffixe de façon générale. Le suffixe n'apparaît que là où il y a possibilité du sens d'objet. Ce n'est pas le cas des *avyaya* qui ne peuvent exprimer les sens des désinences. Donc dans cette vue aucune des désinences n'a de chance d'apparaître après eux. C'est pourquoi Nāgeśa a mentionné seulement les deux premières formes de la limitation. Voir *Laghuśabdenduśekhara* p.144.

[1] Dans la vue où la limitation a la troisième forme, à savoir : si une deuxième désinence apparaît après un thème, alors elle exprime seulement l'objet, nous avons vu qu'aucune désinence n'avait de chance d'apparaître après un invariant. Cependant il y a un indice révélateur de l'apparition de désinences après les invariants. C'est le fait que Pāṇini en prescrive l'amuissement par "avyayād āpsupaḥ".Dans cette vue on peut supposer que la désinence qui se réalise est la première,comme l'a fait Kaiyaṭa.Il est dit "aviśeṣāt" pour faire entendre que l'on ne fait pas cette supposition,que l'on ne prend pas en considération cette première désinence particulière.

y avoir le nom technique quand il y a absence de désinence et l'absence de désinence est produite par le nom technique dans "avyayād āpsupaḥ" 2.4.82. Cela est être fondé l'un sur l'autre. Et les opérations fondées l'une sur l'autre ne réussissent pas.

-- "Aliṅgam asaṃkhyam iti vā (ou bien il faut dire "ce qui n'a ni genre, ni nombre est *avyaya*")" (vt 5)

Ou bien il faut dire : "ce qui n'a ni genre, ni nombre a le nom technique *avyaya*". -- Même ainsi, nom et porteur du nom sont fondés l'un sur l'autre. -- En quoi sont-ils fondés l'un sur l'autre ? -- Il peut y avoir le nom technique s'il y a absence de genre et de nombre et l'absence de genre et de nombre est produite par le nom technique[1]. Cela est être fondé l'un sur l'autre. Et les opérations fondées l'une sur l'autre ne réussissent pas. -- L'absence de genre et de nombre n'est pas chose expressément prescrite. -- Qu'est-elle donc ? -- Elle est naturelle. Parmi des personnes qui ont le même désir et font la même récitation quelques-unes arrivent à leur objet, les autres non. Que pouvons-nous y faire ? Cela est naturel. -- En ce cas, il faut dire "ce qui n'a ni genre, ni nombre...". -- Il n'y a pas à le dire.

"Siddhaṃ tu pāṭhāt (mais cela est résolu de par une lecture des suffixes)". (vt 6)

Ou bien cela est résolu de par une lecture des suffixes. -- Comment la lecture doit-elle être faite ? -- "De *tasil* à *pāśap;* de *śas* aux suffixes finaux de composé; les suffixes finissant par *m;* ceux qui ont le sens de *kṛtvas; tasi* et *vati; nā* et *nāñ*[2].

P. I 302-303. "Yadi punaḥ" 302.1 : le sens est : le mot pour lequel une désinence n'est pas entendue dans l'emploi est *avyaya.* Et il n'y a pas application abusive à "dadhi, madhu", parce que l'on entend une désinence dans "dadhni", etc. "Avibhaktau" 302.2 : il y a défaut parce que l'absence de désinence résulte de la qualité d'*avyaya* et la qualité d'*avyaya* résulte de l'absence de désinence. "Aliṅgam asaṃkhyam" 302.6 : puisque la définition "avibhaktir avyayam" est fautive, le mot *vā* vise à montrer qu'il y a le même défaut dans la nouvelle définition. La thèse de l'adversaire du présent *sūtra* qui propose ce nouvel énoncé est qu'il n'y a pas le défaut d'être support réciproque, parce que la propriété d'être sans genre et sans nombre est établie par l'usage. "Evam api" 302.7 : l'idée est : certains dans certains cas comprennent le sens seulement d'après la règle[1]. "Siddhaṃ tu" 302.14 : le mot *tu* montre le point particulier suivant : pour l'auteur du *vārttika* le défaut d'être support réciproque est resté; mais pour l'auteur du *bhāṣya* il est éliminé; c'est pourquoi il commente le mot *tu* comme ayant le sens de *vā*. Le suffixe *thal* qui est prescrit par "prakāravacane thāl" 5.3.23 est prescrit après *pratna*, etc.[2]. Il n'y a donc pas risque de non-application du nom à ce cas. "Māntaḥ" 303.1 : *am*, *ām*. *Tasi* le suffixe prescrit par "pratiyoge pañcamyās tasiḥ" 5.4.44, "tenaikadik, tasiś ca" 4.3.112-113. "Kṛtvo 'rthaḥ" : *kṛtvasuc*, *suc*, *dhā*.

---

[1] L'amuissement de la désinence et de *āp* qui expriment le genre et le nombre est causé par le nom selon "avyayād āpsupaḥ".

[2] Les dérivés secondaires qui doivent recevoir le nom *avyaya,* à défaut d'être désignables par une caractéristique générale, seront enseignés par la lecture de leurs suffixes dans la liste *svar,* etc. Ces suffixes sont ceux enseignés de "pañcamyās tasil" 5.3.7 à "yāpye pāśap" 5.3.47 exclus, de "bahvalpa-" 5.4.42 à "samāsāntāḥ" 5.4.68 exclus, dans "kimettiṅ-" 5.4.11 et "amu ca" 5.4.12, de "saṃkhyāyāḥ kriyābhyāvṛttigaṇane kṛtvasuc" 5.4.17 à "vibhāṣā bahor dhā-" 5.4.20, dans "tasiś ca" 4.3.113, "tena tulyam" 5.1.115, "vinañbhyām" 5.2.27. Les mots terminés par ces suffixes recevront le nom *avyaya* par "svarādinipātam avyayam".

U.I 302-303. Mais, dira-t-on, l'apparition de désinences dans "vinā", etc. est nécessaire pour qu'il y ait le nom *pada*[3]; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "prayoge" 302.16. "Dadhnīty ādau" 302.17 : l'idée est : c'est l'absence de désinence dans tout emploi que la mention proposée "avibhaktiḥ" veut signifier. "Avyayatvāt" 302.18 : l'idée est : parce que si l'absence de désinence est une propriété naturelle il y a inutilité de la prescription de l'amuissement des désinences "avyayād āpsupaḥ". Mais, dira-t-on, puisque la définition précédente a été critiquée, le mot *vā* est inapproprié, c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "avibhaktiḥ" 302.19. "Vāśabdaḥ" 302.20: ajouter : est employé; le sens est : et ainsi le mot *vā* a le sens de *api*. Le sens du *vārttika* est : même s'il est dit "aliṅgam" il y a le défaut d'être support réciproque. "Śāstrād eva" 302.21 : l'idée est : à partir de la règle de l'amuissement des désinences qui indiquent le genre et le nombre.

"Vāśabdārthaḥ" 303.10 : *bahuvrīhi* : dont le sens est comme le sens du mot *vā*. Et l'on doit comprendre que cette lecture des dits suffixes doit être faite dans la liste *svar*, etc. L'idée est: et cette lecture est nécessaire même si le *sūtra* "taddhitaś cā-" est entrepris, afin d'empêcher l'application du nom à *pacatikalpa* etc. Mais, dira-t-on, *thāl* prescrit après *pratna*, etc. n'est pas inclus parmi les suffixes ici énumérés; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "sa eva" 303.11. L'idée est la suivante. Dans "prakāravacane" 5.3.23 *prakāra* signifie "similarité" et "variété". Par la grandeur du pouvoir d'expression des formes verbales, *thāl* produit après *pratna*, etc. signifie "similarité"; produit après *kim*, etc. il signifie "variété". Et ainsi le *sūtra* "pratna-" est inutile. Il y a non-emploi dans l'usage courant de *thāl* après *pratna-*, etc., parce que ces formes ne sont pas expressives dans l'emploi[1]. "Am" 303.11 : selon "amu ca chandasi" 5.4.12; *ām* selon "kimettiṅ-" 5.4.11. *Tasi* selon "pratiyoge" 5.4.44 est dans la liste *śas*, etc. déjà mentionnée; il est imaginaire que mention en soit faite dans "tasivatī", comme le dit Kaiyaṭa 303.12. D'autres disent : Kaiyaṭa le mentionne comme exemple[2]. Dans le *bhāṣya* est mentionné le *vati* prescrit par "tena tulyam" 5.1.115, mais non celui prescrit par "upasargāc chandasi" 5.1.118, parce qu'on le voit en construction avec un genre et un nombre dans "udvataḥ, nivataḥ" etc.

---

[1] Et non d'après l'usage du monde. Pour eux il y aura le défaut d'être support réciproque. Ils comprendront l'absence de genre et de nombre à partir de la règle qui prescrit l'amuissement des désinences qui expriment ces sens. Pour eux l'absence de genre et de nombre est fondée sur le nom *avyaya* énoncé dans cette règle. Et le nom *avyaya* est fondé sur cette absence de genre, etc.

[2] Selon "pratna-" 5.3.111. Le *thāl* prescrit par cette dernière règle n'est pas inclus dans la liste. Mais il a déjà été mentionné par le *thāl* selon 5.3.23 qui est bien inclus dans ladite liste (voir n.2,p.228).

[3] Selon "suptiṅantam". Une fois la désinence amuie le nom *pada* se réalise selon "pratyayalope".

BH. I 303-304. Ou bien, au contraire, que l'on ait la formule : "un mot sans désinence a le nom *avyaya*". -- Mais, en vérité il a été dit : "s'il est dit "sans désinence", du fait que nom et porteur du nom sont fondés l'un sur l'autre, il y a non-réalisation du nom technique". -- Il n'y a pas ce défaut. L'on doit d'abord poser à cet adversaire la question suivante : les mots sans désinence que les grammairiens emploient en prescrivant l'amuissement de la désinence, comment les autres les emploient-ils ? Et les gens du commun connaissent les sens de singulier, etc. des désinences. Et ils les connaissent. Pour un prix, ils achètent un boeuf, pour un autre ils en achètent deux, pour un autre ils en achètent trois. Ils connaissent les sens des désinences et ils ne les emploient pas dans certains mots. Donc que l'on considère que c'est le propre du sens de ces mots d'être tel qu'il n'y ait pas de désinence pour eux. Et de plus que l'on considère que cela s'explique comme suit. Des *avyaya* ont pour sens prédominant un sens de désinence, d'autres ont pour sens prédominant une action. "Uccaiḥ, nīcaiḥ (au-dessus, au-dessous)", ont pour sens prédominant un sens de désinence, la location; "hiruk, pṛthak (à part)" ont pour sens prédominant une action, la séparation. Et des dérivés secondaires ont pour sens prédominant un sens de désinence, d'autres ont pour sens prédominant une action. "tatra, yatra (là, où)" ont pour sens prédominant un sens de désinence, la location, "nānā, vinā (à part)" ont pour sens prédominant une action, la séparation. Et il n'y a pas jonction de ces deux sens avec un genre et un nombre[3].

P. I 303-304. "Athavā" 303.2 : le sens est : puisque la relation du mot et du sens est apprise à partir de l'exemple de l'usage des aînés, il est bien connu que le sens d'un invariant n'a ni genre, ni nombre, comme est bien connu l'usage du nombre un, etc. pour les autres mots. L'auteur du *bhāṣya* donne une justification de cette absence de genre et nombre : "taccāpi" 303.9. "Kiṃcit" 303.9 : il est exposé qu'il y a seulement deux sortes d'invariants, pour montrer leur absence de genre et de nombre. Mais d'autres disent que certains invariants ont pour sens prédominant une action, d'autres un facteur de réalisation, d'autres ni l'un ni l'autre de ces deux, mais une substance, comme dans "svaḥ paśya (regarde le ciel), lohitagaṅgam, unmattagaṅgam deśaḥ (lieu dit où la Gaṅgā est rouge, où la Gaṅgā est déchaînée )". Il est enseigné que dans ces exemples il y a le neutre et le nom *avyayībhāva*[1]. Et précédemment l'auteur du *bhāṣya* a dit "les mots *svar*, etc. qui expriment ou n'expriment pas une substance" 299.11. Donc il est dit ici que les invariants n'ont ni genre, ni nombre en pensant à la plupart d'entre eux, non à la totalité. "Uccair nīcaiḥ" 304.1 :ces mots s'emploient dans le sens d'une septième désinence; le facteur de réalisation de l'action, la location, est donc le sens principal. "Hiruk pṛthak" 304.1 : parce que ces mots qualifient une action, l' action en est le sens principal. Même s'il n'y a pas emploi d'un verbe, l'emploi "pṛthag devadattaḥ (Devadatta est à part)" est possible, par implication d'une action. Par la nature du pouvoir d'expression des mots les suffixes *aṇ* et *tas* prescrits dans le même sens par "tenaikadik, tasiś ca (*aṇ*, etc. apparaît après un mot terminé par une troisième désinence, dans le sens "substance qui est dans la même direction que cela"; de même *tasi*)" 4.3.112-113 ont les propriétés différentes de référer principalement à une substance et à un facteur de réalisation de l'action respectivement. Dans "pailumūlam (qui est dans la même direction que le pied de l'arbre *pīlu*)" la substance est signifiée à titre principal. Dans "pīlumūlataḥ (dans la même direction que le pied du *pīlu*)" le sens de la troisième désinence a pour sens subordonné la substance[2]; c'est donc le facteur de réalisation de l'action qui est le sens principal.

---

[1] Pour le *chandas* on se conforme aux formes attestées. Mais pour la langue du monde, la règle "prakāravacane" risque de produire thāl au sens de similarité. Nāgeśa élude cette application abusive en invoquant l'absence dans l'usage.

[2] Comme le *tasi* déjà mentionné parmi les *śas*, il y a celui selon "tenaikadik", etc.

[3] Le porteur du nom n'est donc pas produit par le nom. Dans la réalité la désinence n'apparaît pas après lui, parce qu'il n'a pas besoin de s'unir à son sens. On voit ici Patañjali s'appuyer sur la réalité du langage et affirmer que le langage est connu sans la grammaire. La grammaire rend compte de la réalité. Le *sūtra* "avyayād āpsupaḥ" dans ces conditions rend compte de l'absence de désinences, et permet l'application du nom technique *pada* défini par "suptiṅantam" applicable à l'*avyaya* à désinence amuie en vertu de "pratyayalope pratyayalakṣaṇam".

U.I 303-304. "Ekatvādivyavahāravat" 303.13 : ajouter :pour les mots *paṭa*, etc. "Aliṅgāsaṃkhyatvam api" 303.13 : l'idée est : et ainsi en l'absence de nombre il n'y a pas apparition de désinence; l'énoncé "ce qui est sans désinences" est donc lui aussi sans défaut. L'intention est : le *sūtra* "avyayād āpsupaḥ" rend compte de la non-apparition déjà normalement réalisée, et vise à l'obtention du nom technique *pada* par l'intermédiaire de l'application de "pratyayalope"[1]. Mais, dira-t-on, les non-grammairiens n'emploient pas la désinence qui exprime le nombre, parce qu'ils ignorent le nombre; c'est pourquoi l'auteur du *bhāṣya* dit "abhijñāś ca" 303.6 : l'idée est : parce que les non-grammairiens emploient les désinences de singulier, etc. dans "ghaṭaḥ", etc. L'auteur du *bhāṣya* donne une autre raison : "ātaś cābhijñāḥ" 303.6 : *vasna* signifie "prix". "Atraiva" 303.15 : le sens est : de l'absence de genre et de nombre; l'*upapatti* est ici la raison, à savoir la propriété d'avoir pour sens prédominant l'action. Le sens de "Evam anugamyamanam" 303.9 est : est justifié. "Nāpi sādhanapradhānam" 304.5 : ajouter: mais a pour sens principal la substance. "Tasmād bāhulyā-" 304.7 : l'idée est : et ainsi l'absence de genre et de nombre est inférée pour *svar*, etc. aussi par le fait qu'ils sont lus parmi de nombreux autres mots qui ont cette propriété; mais ils expriment la substance par le simple fait de leur connection avec plusieurs rections verbales. D'autres disent qu'il est indiqué par la prescription d'un nom technique long "avyayībhāvaḥ" qu'il y a la qualité d'invariant expressément enseignée pour "unmattagaṅgam", etc.; et ils ont aussi la propriété d'avoir pour sens principal la substance, parce qu'on réfère à eux à l'aide d'un pronom, "idam svaḥ (voici le ciel)". Les mots "pratām" qui signifient "flétrissure", etc. expriment aussi la substance. Mais, dira-t-on, du fait qu'il n'y a pas de rection qui se construise avec le sens de *hiruk*, etc. comment ce sens est-il une action ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "kriyāviśeṣaṇatvāt" 304.9 : le sens est : parce qu'ils qualifient seulement une action; l'idée est : comme les mots terminés par *tumun*, etc. Et les mots *svar*, etc., ou *ghaṭa*, etc. se construisent aussi avec un substantif dans "svaḥpatiḥ (le maître du ciel), ghaṭodakam (l'eau du pot)", etc. non pas seulement avec une action. Ainsi rejette-t-on l'objection qu'il serait difficile d'empêcher que *ghaṭa*, etc. aient aussi pour sens principal une action, parce qu'ils peuvent qualifier une action. C'est pourquoi des rections verbales ne se construisent pas avec le sens de "hiruk", etc. puisque ce sens n'a pas la qualité d'action, définie comme la qualité d'être à réaliser, et qui est seule propre à se construire avec les rections. "Kriyākṣepāt" 304.10 : le sens est : par implication de l'action de se trouver, etc. "Dravyaṃ prādhānyena" 304.11 : dans ce cas on comprend : une chose qui se trouve dans la même direction que le pied du *pīlu*. "Dravyopasarjanaḥ" 304.11 : le sens est : le sens de la troisième désinence exprimé par la base[2] a pour sens subordonné la substance exprimée par le suffixe *tas*. Et le sens de la troisième désinence est l'accompagnement. Le sens de "pīlumūlenaikadik/pīlumūlataḥ" est : l'accompagnement par le pied de l'arbre qui se trouve dans une même direction. D'autres disent que "pīlumūlataḥ" signifie "dans la même direction que le pied du *pīlu*" et a pour sens principal la rection de location. Dans le

---

[1] "Lohitagaṅgam" est un nom propre *avyayībhāva* selon "anyapadārthe ca saṃjñāyām" 2.1.21. Il y a le nom *avyayībhāva* selon "avyayībhāvaḥ" 2.1.5 et le neutre selon "avyayībhāvaś ca" 2.4.18.

[2] "Pīlumūlataḥ" est formé sur *pīlumūlena tas*, où le suffixe *tas* exprime la substance qui est dans la même direction. Ce sens de substance exprimé par le suffixe est subordonné dans le sens du dérivé. Le sens principal est celui de la troisième désinence qui exprime le fait de partager la même direction. Le sens du dérivé est donc le fait pour la dite substance de partager avec le pied du *pīlu* une même direction.

---

[1] On suppose donc une apparition théorique d'une désinence. Par "avyayād āpsupaḥ" elle est amuie. Ensuite il y a application de "suptiṅantaṃ padam", grâce à "pratyayalope".

[2] La base du suffixe *tas* est le mot *pīlumūlena* avec la troisième désinence.

*bhāṣya* "na caitayor arthayoḥ" 304.3 : bien qu'il soit dit dans le *bhāṣya* sous le sūtra "praśaṃsāyām rūpap" 5.3.66 qu'il y a le nombre un pour l'action et le neutre pour l'action exprimée par "pacatirūpam"[1], cependant il n'y a pas ici de défaut parce que le sens est ici qu'il n'y a pas de genre et de nombre pour l'action et le sens de désinence exprimés par un invariant. Ceci pour orienter la discussion.

(3. La mention "asarvavibhaktiḥ" prise dans le sens "sans désinence entière".)

BH.I 304-306. Cependant, il est dit "asarvavibhaktiḥ". Même avec cette formule il n'y a pas de défaut. -- Comment ? -- D'une part, une formule beaucoup trop lourde est maintenant faite : "les désinences employées à propos d'un objet ont le nom *ekavacana* (singulier), à propos de deux objets *dvivacanana* (duel), à propos de plusieurs *bahuvacana* (pluriel)". -- Comment donc devra-t-on faire la formulation ? -- Le nom *ekavacana* sera donné comme règle générale, c'est-à-dire prescrit pour tous les suffixes *su, au,* etc., les noms *dvivacana* et *bahuvacana* l'entraveront quand il y aura emploi à propos de deux et plusieurs. D'autre part l'analyse du composé ne sera pas faite sous la forme : "na sarvā asarvāḥ (non toutes) asarvā vibhaktayo 'smāt (après quoi les désinences n'apparaissent pas toutes)". -- Quelle sera-t-elle donc ? -- "Na sarvāsarvā (non entière) asarvā vibhaktir asmāt (après quoi il n'y a pas une désinence entière)". C'est la triade de suffixes *su, au, jas,* etc. singulier, duel, pluriel qui a le nom technique *vibhakti* (désinence)[2].

---

[1] IV 219.2 et IV 220.7 respectivement.

[2] Le sens "qui n'a pas toutes les désinences pour cause" est abandonné maintenant. Le mot *vibhakti* (désinence) est le nom technique de sept triades des suffixes énumérés dans le *sūtra* "svaujas-" 4.1.2, selon "vibhaktiś ca" 1.4.104. Ces sept groupes sont appelés, dans l'ordre, *prathamā vibhaktiḥ* (première désinence), etc. Une désinence entière (*sarvā vibhaktiḥ*) est donc un tel groupe de trois suffixes. Ces trois suffixes, par exemple *su, au, jas* reçoivent respectivement les noms techniques *ekavacana, dvivacana, bahuvacana* par "dvyekayor", "bahuṣu" 1.4.22-21, quand il y a désignation de un, deux, plusieurs objets respectivement. Or l'*avyaya* n'a pas de genre, ni de nombre. Même si des suffixes, *su,* etc. apparaissent après eux, laquelle apparition est impliquée par la prescription d'amuissement "avyayād āpsupaḥ", les noms *ekavacana,* etc. ne se réalisent pas. Et tous les suffixes, *su,* etc. sont susceptibles d'apparaître. Il s'ensuit que le présent *sūtra* où "asarvavibhaktiḥ" est pris au sens "après quoi il n'y a pas toutes les désinences" n'a pas de sens. La mention "ekasmin" apparaît aussi inutile. Si, au contraire, on se dispense de cette dernière et si l'on considère qu'il y a d'abord prescription, par un *sūtra* de la forme "ekavacanam" sans plus, du nom *ekavacanam* pour tous les suffixes *su, au,* etc. ces suffixes recevront ce nom après les *avyaya,* lequel nom ne sera pas entravé par *dvivacana* et *bahuvacana* en l'absence des sens de nombre. Il *apparaîtra* ainsi que l'*avyaya* est suivi d'une désinence qui est seulement *ekavacana,* donc incomplète (*asarvā*). L'on a ainsi une désignation qui comprend tous les

P, I 304-306. "Adyatve" 304. 4 : le sens est : lorsque l'on entreprend le présent *sūtra*. Car auparavant il était annulé par le recours à un autre énoncé "avibhaktiḥ", etc. "Atibahu" 304. 4 : on doit évincer "ekasmin" et formuler "ekavacanam"; ensuite on doit formuler "dvibahor dvivacanabahuvacane". Ainsi les désinences de duel et pluriel apparaîtront quand il y a les sens de deux et plusieurs. La désinence de singulier apparaîtra quand le sens est "un" et après les invariants qui n'ont ni genre, ni nombre. Mais, dira-t-on, puisque l'apparition de la deuxième désinence, etc. est limitée au cas où il y a le sens d'objet, etc. selon "karmaṇi dvitīyā" etc. comment une désinence de singulier apparaît-elle après les invariants ? Il n'y a pas ce défaut. Le *sūtra* "ekavacanam" fait pour l'obtention de ce qui autrement ne serait pas réalisé, vise à l'apparition après les invariants. Ainsi une désinence de singulier apparaît-elle même s'il n'y a pas le sens d'objet. Quand il y a le sens de deux ou plusieurs elle est entravée par les désinences de duel ou pluriel.

La thèse de l'auteur de *vṛtti* qui glose "asarvavibhaktiḥ" par "qui n'a pas pour cause d'application toutes les désinences" a été critiquée (I 301-302). Maintenant la vue d'un autre auteur de *vṛtti* est développée avec présentation de particularités : "na cāpy evam" 305.3 : si l'analyse du composé est "après quoi il n'y a pas toutes les désinences", le mot *sarva* étant pris dans le sens de la totalité des variétés aussi, même s'il y a apparition seulement du singulier, toutes les sept désinences apparaissent, il n'y a donc pas la propriété de ne pas être suivi de toutes les désinences[1]. "Katham tarhi" 306.1 : le mot *sarva* signifie la totalité des objets; s'il y a apparition seulement du singulier, il n'y a pas apparition d'une désinence complète; il y a bien la propriété de ne pas être suivi d'une désinence complète. Si l'on applique la règle par quoi le singulier de la seule première désinence apparaît parce qu'il n'y a pas de raison de passer outre la première dans la liste[2], et si l'on prend l'analyse "après quoi n'apparaissent pas toutes les désinences", il n'y a pas de défaut. Il y a le défaut dans la vue de l'apparition de toutes les désinences de singulier à la manière des pigeons qui se posent sur l'aire de battage[3]. Après un *avyayībhāva* n'importe quelle désinence de singulier apparaît, parce que c'est seu-

---

objets destinés à recevoir le nom d'*avyaya*. Le sens du présent *sūtra* est : "un mot terminé par un suffixe secondaire, après quoi n'apparaît pas de désinence entière, a le nom avyaya".

[1] Une désinence consiste en trois objets (*dravya*) respectivement singulier, duel, pluriel. Elle a sept variétés (*prakāra*) : première deuxième, etc. Si dans le composé *sarva* réfère à la totalité des variétés ou des objets, indifféremment, dans le cas où les sept désinences de singulier seulement apparaissent, il y aura quand même *sarvavibhaktitva*.

[2] Voir 301.13.

[3] L'image d'un vol de pigeons qui s'abattent tous ensemble sur une aire de battage illustre ici l'application simultanée de toutes les désinences de singulier. Voir *Nārāyanīya* MPV II 203.

lement sous cette condition que la règle "tṛtīyāsaptamyor bahulam (*am* apparaît diversement à la place d'une troisième ou septième désinence après un *avyayībhāva*)" 2.4.84 est possible.

U. I 304-306. "Sūtrārambhakāle" 304.13 : l'idée est : bien que, même si le présent *sūtra* est remplacé par un autre énoncé, "avibhaktiḥ", etc. "ekasmin" soit déjà en excès, cependant, étant donné qu'en présence de la mention "ekasmin" il y a quand même production de toutes les désinences après les invariants en vertu de l'indice révélateur[1], le présent *sūtra* est inutile; donc au moment de la lecture du présent *sūtra* la mention "ekasmin" accompagnée du présent *sūtra* est un excès considérable et inutile; il convient donc de montrer l'utilité du présent *sūtra* en abandonnant la mention "ekasmin". "Nyāsāntara-" 304.13 : le sens est : en prenant la lecture "aliṅgam asaṃkhyam" vt 5. Dans le *bhāṣya* "atibahu" 304.4 : le mot *bahu* exprime la grande dimension; le sens est : un enseignement très long est fait inutilement. "Aliṅgāsaṃkhyebhyaḥ" 304.15 : l'idée est : même s'il n'y a pas le sens "un" imposé par le nom technique long *ekavacana*[2], il y a application de la désinence de singulier après les invariants, par la force de la mention des sens de "deux" et "plusieurs" dans les énoncés qui prescrivent les désinences de duel et de pluriel[3]. "Katham ekavacanam" 305.4 : l'idée est : la première désinence aussi s'applique seulement là où il peut y avoir le sens d'objet, etc. parce que par la mention "-mātre" il est supposé qu'il y a le sens d'objet, etc. en sus du sens du thème[4]. "Aprāpta-" 305.4 : l'idée est : étant donné qu'il y a prescription des désinences de duel et de pluriel quand il y a les sens de "deux" ou "plusieurs", il est impliqué que la désinence de singulier se réalise quand il y a le sens d'objet et non les sens de "deux" ou "plusieurs"; cette désinence de singulier étant déjà réalisée, par la force de la prescription "ekavacanam", il y en a réalisation aussi là où elle n'a pas autrement de chance de réalisation. Et l'on doit comprendre que son absence de chance de réalisation est déterminée par l'absence du sens d'objet, etc., non par l'absence aussi de la qualité de *prātipadika*, parce que "karmaṇi dvitīyā", etc. forment une seule proposition avec "svaujas-". Ainsi il n'y a pas de risque d'application de la désinence de singulier après les formes terminées par *tiṅ*, etc.[1] De plus il faut comprendre que "ekacavanam" prescrit les désinences de singulier quand il n'y en a d'aucune façon aucune chance de réalisation autrement; ainsi il n'y a pas risque de réalisation de toutes les désinences de singulier dans "pacatikalpam", etc.[2] Bien que la désinence de singulier prescrite par "ekavacanam" comme n'ajoutant pas de sens à la base, puisqu'aucun sens n'est mentionné dans la prescription,n'ait pas de chance de se réaliser quand il y a le sens de "deux" etc., cependant dans la vue où le sens du *prātipadika* est les cinq éléments, sens propre, substance, genre, nombre et rection, il y a chance de réalisation de la désinence de singulier, quand il y a le sens de "deux" etc. comme quand il y a le sens de "un"; c'est dans cette pensée que Kaiyaṭa dit "bādhyate" 305.5 : l'idée est : dans cette vue le *sūtra* "dvyekayoḥ" aussi est une règle prescriptive, non une limitation. Bien que l'énoncé du présent *sūtra* soit vicié par le fait de l'apparition de toutes les désinences après les invariants, cependant une défense de l'utilité du présent *sūtra* est faite dans la vue où "karmaṇi dvitīyā" étant une limitation en fonction du suffixe de façon générale[3], ou étant une prescription formant une proposition unique avec "svaujas-", étant donné qu'alors il n'y a pas de chance de réalisation d'aucune désinence après les invariants, "ekavacanam" est prescriptif. Et ainsi ce présent argument même révèle que l'on accepte l'une ou l'autre de ces deux vues[4], et que le mot *eka* dans "ekavacanam" ne se construit pas dans le sens de la phrase "dvyekayoḥ". Tout cela est indiqué dans le *bhāṣya* par le mot "utsargaḥ" 305.2.

---

[1] A savoir le *sūtra* "avyayād āpsupaḥ".

[2] Nom dont le sens étymologique est donc conforme à son objet.

[3] Autrement si la conformité du sens étymologique à l'objet détermine l'application, par le nom *dvivacana* on comprend qu'il y a application là où il y a le sens de "deux", etc. La mention du sens de "deux" est inutile. Elle n'est utile que si elle sert à empêcher l'application là où il n'y a pas le sens de "deux", après les invariants par exemple.

[4] La première désinence est prescrite par "prātipadikārtha.. .. mātre" (la première désinence apparaît, quand il y a seulement le sens du thème, etc.)" 2.3.46. La restriction "seulement" suppose qu'il peut y avoir d'autres sens aussi, celui d'objet, etc. Autrement elle était inutile pour évincer l'application quand il y a le sens d'objet, etc.

"Tanmatam" 305.6 : l'idée est : parce que l'opération s'applique dans cette vue abusivement à "dākṣiḥ", etc., et manque à s'appliquer là où il y a *tral*, etc. prescrits par "itarābhyo 'pi dṛśyante"[5]. "Vṛttikārāntara-" 305.7 : il est dit dans le *bhāṣya* "yasmāt" pour suggérer que dans l'analyse "na sarvā vibhaktaya asya" la sixième désinence est prononcée avec le désir de signifier l'ablation comme relation[1]. "Viśeṣa-" 305.7 : la particularité qu'est l'analyse avec *sarva* au singulier. Mais, dira-t-on, si, comme on vient de le voir, il y a production du singulier de toutes les désinences, l'analyse avec un pluriel est inappropriée; c'est pourquoi le *bhāṣya* dit "na cāpi" 305.3. Kaiyaṭa glose cela "prakāra-" 305.8 : le sens de "sarvā vibhaktayaḥ" est "les désinences de toutes les variétés". L'idée est : le pluriel est inutile pour désigner la totalité des parties composantes. Mais s'il y a analyse avec un singulier, le mot *sarva* réfère à la totalité des parties; il n'y a pas manque à s'appliquer à "nānā", etc., ni application abusive à "dākṣiḥ", etc. Quand il y a le sens d'action[2], et dans "pacatikalpam", etc. du fait que l'action a le sens "un" par elle-même, il y a seulement la désinence de singulier. Et cette désinence s'applique à la première personne seulement prise dans le sens d'action, en l'absence de *yuṣmat*, etc. en accord avec la forme terminée par le suffixe *l;* cela est clair dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "praśaṃsāyām rūpap"[3]. Si l'on objecte qu'après les invariants aussi la seule première désinence de singulier apparaîtra de la même façon, Kaiyaṭa répond : "yadā tu" 305.10. "Prathamā-" 305.10 : il faut comprendre aussi : et parce qu'il y a lourdeur à entraver plusieurs limitations[4]. Mais dira-t-on, dans la vue ici présentée par le *bhāṣya* il est impossible que toutes les désinences de singulier apparaissent simultanément après les invariants, en raison de la formule "paraś ca (immédiatement ultérieur)"; c'est l'une d'elles, n'importe laquelle, qui apparaît, puisqu'une fois qu'elle sera amuie, elle suffira à procurer le nom *pada*; étant donné qu'il n'y a pas de raison pour qu'une autre désinence apparaisse, même si l'on analyse avec un pluriel, il n'y a pas de défaut; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "khalekapota-" 306.7 : l'idée est : même s'il y a impossibilité de prononcer toutes les désinences simultanément, parce que la parole se produit en une succession dans le temps, on peut parler de production simultanée en pensée. La raison de cela est l'absence de critère permettant de déterminer quelle désinence apparaîtrait. Et au stade de la formation c'est la pensée qui est principale, du fait de l'impropriété qu'il y aurait à prononcer des formes incorrectes. Ou bien l'idée est : il y aura répétition de l'élément subordonné en fonction de l'élément principal[5] et il y aura autant de bases qu'il y a de désinences. D'autres disent que la première désinence est la première dans le *sūtra* "svaujas-", mais la deuxième désinence est la première si l'on s'en réfère à la série des règles limitatives "karmaṇi dvitīyā", etc.; la priorité n'est donc pas un facteur de distinction utile ici; et ce que dit Kaiyaṭa "prathamātikrame..." est impropre. Si l'on acceptait une telle règle, la mention "trayāṇām" dans "nijāṃ trayāṇām" 7.4.75 et la mention "ādi-" dans "ādyudāttaś ca" 3.1.3 seraient inutiles[1]. "Tāvataiva" 306.8 : l'idée est : la mention "tṛtīyā", etc. alors qu'on pouvait dire "ṭāñyoḥ" vise à diversifier la forme.

---

[1] Si l'on prend la règle "ṣvaujas-" qui prescrit les désinences après un *prātipadika* comme indépendante de "karmaṇi dvitīyā", etc. il y aura non chance de réalisation après ce qui n'est pas *prātipadika*. Il s'ensuivra que la désinence de singulier selon "ekavacanam" s'appliquera après une forme terminée par *tiṅ*. C'est pourquoi Nāgeśa précise ici que "svaujas-" forme une seule proposition avec "karmaṇi dvitīyā" et que la non-chance de réalisation qui donne droit à l'application de "ekavacanam" est celle qui résulte de l'absence du sens d'objet quand il y a la qualité de *prātipadika*.

[2] Dans "pacatikalpam" qui exprime seulement le sens du thème la désinence de singulier a chance de se réaliser, parce que l' action signifiée a le nombre un et ne pouvant avoir le nombre deux ou supérieur à deux ne peut recevoir les désinences de duel ou pluriel. Voir IV 219.

[3] Voir tr.II,p.226,n.3.

[4] La vue du *sāmānyāpekṣa-pratyayaniyama* ou celle de la prescription sous forme de phrase unique.

[5] Voir I 301.

---

[1] Donc il ne faut pas voir référence aux désinences comme causes de l'apparition du suffixe, mais référence aux désinences susceptibles d'apparaître après le suffixe.

[2] C'est-à-dire dans une forme d'impersonnel, "bhūyate",etc.

[3] Voir IV 219.

[4] A savoir les différentes limitations fonction du suffixe de façon générale: prātipadikāt karmaṇy eva dvitīyā, etc.

[5] Dans la prescription de toutes les désinences, celles-ci sont l'élément principal prescrit en référence à un sujet subordonné.

(4. Annulation du *sūtra* dans l'*Aṣṭādhyāyī;* lecture dans le *gaṇapāṭha.*)

**BH.I** 306-307. -- S'il est ainsi compris, il y a la même propriété de ne pas être suivi de désinence entière pour un suffixe *kṛt* aussi et mention du suffixe terminé par *m* n'a pas à être faite; et les trois suffixes *kṛt* acceptés à la suite n'ont pas à être mentionnés, non plus que les règles[2]. -- Mais une mention doit être faite des suffixes *kṛt* ou *taddhita;* les mots qui sont fondés sur un nombre particulier... : pour eux il y a prohibition du nom *avyaya,* faut-il dire[3]. Qu'il n'y ait pas application du nom à "ekaḥ, dvau, bahavaḥ". -- Donc la mention de *svar,* etc., doit être faite, mais la mention des suffixes *kṛt* et *taddhita* dans le *ganapatha*[4].

**P.I** 306-307. "Evaṃ gate" 306.2 : si l'on recourt à l'analyse "après quoi n'apparaît pas de désinence entière", alors que l'on ait la simple définition "asarvavibhakty avyayam (ce après quoi n'apparaît pas de désinence entière a le nom *avyaya*)" en comprenant ainsi le composé; les cinq *sūtra* "svarādi...", etc. n'ont pas à être faits. "Etat" 306.2 : la propriété de ne pas être suivi de désinence entière. "Kṛty api tulyam" 306.2 : ce pour quoi le nom *avyaya* est désiré selon "kṛnmejantaḥ". "Māntasya" 306.2 implique le *sūtra* entier "kṛnmejantaḥ". "Tataḥ pare" 306.3 : le sens est : *ktvā, tosun, kasun* "kṛdarthāḥ" c'est-à-dire objets d'application du nom *kṛt*, mentionnés ultérieurement à ce *sūtra* "kṛnmejantaḥ". "Grahaṇena" 306.3 : le sens est : avec énoncé exprès de chaque forme. La conclusion est : et les règles "svarādinipātam avyayam", etc. n'ont pas à être faites.

---

[1] Le pluriel s'emploie à partir de trois objets. Dans "nijām" en l'absence de raison de passer outre le terme qui le premier fait apparaître le plüriel, il y aurait notation de trois formes seulement. De même, en l'absence de raison de passer outre la première voyelle du suffixe, c'est elle qui recevrait le ton aigu selon "udāttaś ca". Les mentions "trayāṇām" et "ādi-" seraient inutiles.

[2] Ce *śloka* propose de remplacer les cinq *sūtra* du nom *avyaya* par un seul qui serait : "asarvavibhakty avyayam (ce après quoi il n'y a pas de désinence entière a le nom avyaya)". En effet les mots terminés par les suffixes *kṛt, tum,* etc., les *avyayībhāva* mentionnés dans les *sūtra* suivants,ceux de la liste *svar,* etc., ont la même caractéristique que les dérivés secondaires dont il est question ici.

[3] Patañjali commente le dernier *pāda* du *śloka* dans lequel il y a ellipse d'une partie de la proposition. Les noms de nombre reçoivent seulement un des trois suffixes de chaque désinence. Ils sont donc *asarvavibhakti* et risquent de recevoir le nom *avyaya.* Par conséquent il faut faire la mention du suffixe *taddhita,* et donc du *kṛt* aussi, pour évincer le cas de *eka,* etc. On n'aura donc pas la légèreté qui vient d'être envisagée.

[4] Il est ici proposé d'énoncer lesdits suffixes dans la liste *svar,* etc., ce qui dispense de prononcer le présent *sūtra* dans l'*Aṣṭādhyāyī.* Le nom sera réalisé par "svarādinipātam", seul *sūtra* lu dans l'Aṣṭādhyāyī.

Ensuite l'auteur du *bhāṣya* montre que la mention du suffixe *taddhita* doit être faite pour empêcher une application excessive, et que, une fois cette mention faite, mention de "kṛnmejantaḥ" doit aussi être faite : "kṛttaddhitānām" 306.4. "Saṃkhyāviśeṣam" 306.4 : le sens est : pour évincer les noms de nombre. "Teṣām" 306.5 : s'il n'y a pas mention des suffixes *taddhita*, une prohibition du nom *avyaya* devra être faite pour les mots *eka*, etc. non-terminés par un *taddhita*, parce qu'ils ont la propriété de ne pas être suivis de désinence entière; donc la mention des suffixes taddhita doit être faite. Une fois cette mention faite, celle de *svar*, etc. doit l'être aussi, parce que ces mots ne sont pas terminés par un suffixe *taddhita*. Mais, dira-t-on, du fait qu'il n'y a pas apparition des désinences de duel après le mot *ubhaya*[1], il n'est pas suivi de désinence entière; de même les mots "godau, varaṇāḥ"[2]; pour ces mots aussi il y a donc risque d'application du nom *avyaya* selon "taddhitaś cāsarvavibhaktiḥ". C'est pourquoi l'auteur du *bhāṣya* dit "kṛttaddhitānām" 307.1 : le sens est : les suffixes *taddhita* pour lesquels le nom *avyaya* est désiré doivent être énoncés un par un. Donc la lecture dans le *gaṇapāṭha* doit être adoptée. Le *sūtra* est entrepris pour amplifier.

U.I 306-307. L'auteur du *bhāṣya* évince les cinq règles "svarādinipātam", etc. pour suggérer cette analyse de *asarvavibhakti* : "evaṃ gate" 306.2. "Pratipadam" 306.13 : le sens est : parce que le nom est déjà réalisé par la mention"asarvavibhakti". Dans le *śloka* dans le *bhāṣya* "tatra" 306.2 signifie : dans la prescription du nom *avyaya*. "Pañca" 306.13 : de "svarādi-" à "avyayībhāvaś ca". Parce que le mot *yat*, "ye" 306.4, a besoin d'être complété par le mot *tat*, Kaiyaṭa dit "tannivṛttyartham" 306.16 : le présent *sū-*

---

[1] Voir I 286.5.

[2] "Varaṇāḥ" est formé sur *varaṇā* nom d'une rivière au Nord de Kāśī et qui est pris dans la formation au pluriel parce qu'elle a plusieurs branches ou pour marquer le respect, avec le suffixe *taddhita aṇ* selon "adūrabhavaś ca" 4.2.70 pour signifier une ville non éloignée de cette rivière. Le suffixe est amui selon "varaṇādibhyaś ca" 4.2.82. Selon le *sūtra* "lupi yuktavad vyaktivacane" 1.2.51 le dérivé est employé au pluriel qui est le nombre de la base. De même "godau" est formé sur *godayor nivāsaḥ* contrée résidence de deux donateurs de vaches. La contrée aurait reçu ce nom des deux personnages qui y ont résidé. Le dérivé se forme donc sur la base d'un duel. Le suffixe est de même amui par "varaṇādibhyaś ca" et le dérivé s'emploie seulement au duel selon "lupi". Voir *Bālamanoramā* II 380. Annaṃbhaṭṭa prend "godau" au sens de "godayor adūrabhavaḥ". Il s'agirait d'un village selon *Prakriyakaumudī* p.764.

*tra* étant établi, le *vārttika* 6 "siddhaṃ tu pāṭhāt" ne sera pas non plus pris en considération. Et ainsi Kaiyaṭa introduit le passage ultérieur du *bhāṣya* "tasmāt svarādigrahaṇam..." 307.1 comme réponse à l'objection "il y a un défaut dans le cas de *ubhaya*, etc."[1]. C'est parce que les désinences de duel n'apparaissent pas après *ubhaya* qu'il est donné dans le *bhāṣya* sous le *sūtra* "sarvādīni" 1.1.27 les mots "ubhaye, ubhayaḥ" comme illustration de "ubhayo 'nyatra" (I 286). Dans "godau" 306.19 on doit comprendre qu'il y a amuissement du suffixe *cāturarthika*[2] selon "varaṇādibhyaś ca" et il y a le nombre deux pour le sens du dérivé par conformité avec la base selon "lupi yuktavat". "Ity āha" 306.20 : le sens est : à cette objection il répond. Dans le *bhāṣya* "ca" 307.1 fin a le sens de *tu*[3].Par la mention des suffixes *kṛt* dans "kṛttaddhitānām" il est indiqué que les deux *sūtra* qui prescrivent le nom *avyaya* pour des *kṛt*, "kṛnmejantaḥ", "ktvātosun-" doivent être lus dans le *gaṇapāṭha*. La mention des *kṛt* implique celle du *sūtra* "avyayībhāvaś ca". Kaiyaṭa dit cela "tasmāt" 307.9. Ainsi donc, si l'on adopte la lecture dans le *gaṇapāṭha*, la lecture dans l'*Aṣṭādhyāyī* est annulée. Kaiyaṭa dit cela "prapañcārthas tu" 307.9.

(5. La non-application du nom aux mots *upasarjana*.)

BH.I 307-308. -- Si ce nom *avyaya* est produit par la lecture de "uccaiḥ" dans la liste *svar, etc.* il risque de ne pas s'appliquer à "paramoccaiḥ, paramanīcaiḥ". -- Il sera réalisé par l'application à ce qui se termine par l'objet énoncé[4]. -- En ce cas il risque de s'appliquer à "atyuccaiḥ, atyuccaisau, atyuccaisaḥ"[5]. -- Il y aura la prohibition du nom : "il n'y a pas le nom pour un mot *upasarjana*". -- En ce cas, cette prohibition doit être prononcée. -- Elle n'a pas à être prononcée. La prohibition qui a été entreprise pour le nom *sarvanāman* par le vt "saṃjñopasarjanapratiṣedhaḥ" I 278.1 sera ici reconduite. -- Elle est, en vérité, annulée là-bas même. De même qu'elle est annulée là-bas, de même peut-elle l'être ici. -- Comment est-elle annulée là-bas ? -- Par "un nom technique long est créé" I 285.4. Ici aussi un nom technique long est créé. Or un nom technique est ce par rapport à quoi il n'y a rien de plus léger. -- Pourquoi cela ? -- Parce qu'un nom technique est formé pour la légèreté. Dans ces conditions le but de la création d'un nom technique long est que l'on comprenne que c'est un nom dont le sens étymologique est conforme à son objet : "na vyetīty avyayam (ce qui ne change pas)". -- Mais, qui ne change pas en quoi ? -- Qui ne change pas en prenant les propriétés de la substance que sont le féminin, le masculin, le neutre, et le singulier, le duel, le pluriel. Certains sens changent en prenant ces sens, d'autres ne changent pas. Ce qui exprime ceux qui ne changent pas est *avyaya* (invariant). Ce qui est semblable aux trois genres, à tous les cas, à tous les nombres, qui ne change pas, est *avyaya*[1].

---

[1] C'est si l'on ne prend pas en considération le *vārttika* 6 qui propose une énumération expresse des suffixes destinés à recevoir le nom, qu'il y a le risque d'application abusive à *ubhaya*, etc.

[2] Nom des suffixes prescrits dans les quatre sens enseignés par 4.2.67-70.

[3] Nāgeśa parle du second *ca*, celui qui est dans "grahaṇam ca pāṭhe". Il faut comprendre : le *sūtra* "svarādinipātam" doit être lu dans l'*Aṣṭādhyāyī*, mais les autres *sūtra* "taddhitaś cāsarvavibhaktiḥ", etc. doivent être lus dans le *gaṇapāṭha* seulement.

[4] Selon "yena vidhis". Voir vt 8 sous ce *sūtra* (I 550).

[5] "Atyuccaiḥ" est formé sur *uccaiḥ atikrāntaḥ* (qui a dépassé le supérieur) selon le vt "atyādayaḥ" (voir tr.I 151, n.2). *Uccaiḥ* est *upasarjana*.

P. I 307-308. "Tadantavidhinā" 307.3 : l'idée est : en raison de la formule "un but de "yena vidhiḥ" est l'application dans les prescriptions des noms *sarvanāman* et *avyaya*"(I 550). "Atyuccaisau" 307.3 : des *avyaya* qui ont pour sens principal une rection prennent en composé pour sens principal une substance, comme dans "doṣāmanyam ahaḥ, doṣābhūtamahaḥ"[2]. Dans la formation théorique "atyuccaiḥ" est un composé du mot *uccaiḥ* terminé par une deuxième désinence.

"Kva punaḥ" 308.1 : une septième désinence est employée dans cette question, en raison de l'emploi de la même désinence dans le *śloka* "triṣu liṅgeṣu...". "Sadṛśam" 308.4 : du fait de l'absence de capacité de faire entendre un genre particulier. "Vibhaktiṣu" 308.4 : pour toutes les rections. Il est dit "pour toutes les rections" parce que les invariants qui ont pour sens principal une rection ne prennent pas d'autre sens et ceux qui ont pour sens principal une action n'ont pas de relation avec les rections. "Vacaneṣu" 308.5 : le nombre un, etc. Pour un *avyayībhāva*, même s'il est connecté à un genre et une rection, il y a le nom *avyaya* par la prescription, comme il y a le nom *karmapravacanīya* pour *su*, *ati*, etc.[3]. Les invariants qui expriment autre chose qu'une substance n'ont pas de genre, etc., parce que le genre, etc. sont des propriétés de la substance. Ceux qui expriment une substance n'ont pas non plus de genre, etc. de par la nature du pouvoir d'expression des mots, comme il n'y a pas de genre pour *yuṣmad* et *asmad*. Quelques-uns disent que les invariants, puisqu'ils n'ont pas de genre, etc. particuliers possèdent l'universel des genres, etc. Cela est impropre parce qu'il n'y a pas de preuve de l'existence d'un universel des genres, etc. "Yan na vyeti" 308.5 : le sens est : ne se diversifie pas, ne prend pas les propriétés de la substance.

---

[1] La conclusion de Patañjali est dans celle énoncée I 307.1. Le *sūtra* "svarādinipātam" suffit. Il y aura lecture des suffixes dans la liste *svar*, etc.

[2] Le mot *doṣā* est un *avyaya* dont le sens principal est la rection de location. En composition il prend le sens d'une substance qui se construit avec l'action par la rection d'objet, dans "doṣām ātmānaṃ manyata ahaḥ (le jour qui croit être la nuit)". Le suffixe *khaś* peut apparaître selon "ātmamāne khaś" 3.2.83 où est reconduit "karmaṇi".

[3] Le *karmapravacanīya* est de par son sens étymologique "ce qui parle d'une action", c'est-à-dire un invariant qui indique une relation particulière causée par une action non mentionnée. Par exemple dans "saṃhitām anu prāvarṣat", *anu* indique une relation entre la pluie et le texte religieux, relation qui a pour cause l'action de lire non mentionnée. Les particules *su* et *ati* ne sont pas de même capables d'exprimer une telle relation et de référer ainsi à une action. Elles ont le nom *karmapravacanīya* seulement par les prescriptions "suḥ pūjāyām", "atir atikramaṇe ca" 1.4.94-95. Voir Annaṃbhaṭṭa II 205.

U, I 307-308. L'auteur du *bhāṣya* formule une objection "pāṭhena" 307.2 : le sens est : par "svarādinipātam". Mais, dira-t-on, du fait de la prescription "atyādayaḥ... dvitīyayā (*ati*, etc.forment un composé avec un mot terminé par une deuxième désinence)" vt sous 2.2.18, comment avec le mot *uccaiḥ* qui a pour sens principal la rection de location a-t-on un composé avec mot à deuxième désinence ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "śakti-" 307.11. "Dvitīyāntasya" 307.12 : le sens est : terminé par une deuxième désinence au sens d'objet capable de se construire avec le sens de *atikrānta-*. Dans "doṣāmanyam" il y a *khaś* au sens de "qui croit lui-même être", prescrit sous le gouvernement de "karmaṇi"; le sens est : le jour croit être la nuit. "Praśne pi" 307.13 : l'idée est : le sens de "vyeti" est : devient de diverses sortes; le sens de "kva" est : dans quel domaine. Autrement en conformité avec la réponse la question "kāni" est appropriée. C'est pourquoi il dira ci-dessous "etān arthān kecid viyanti..." 308.2. "Viyanti" est une forme de *iṇ* précédé de *vi*. "Ye na viyanti" 308.3 : le sens est : *ye* les sens qui *etān arthān na viyanti* ne prennent pas ces sens, genre et nombre, qui leur donnent diverses qualifications; *tat* ce qui exprime ces sens est *avyaya*, parce que, doit-on comprendre, le sens de"deux" etc. est une propriété du sens. Mais, dira-t-on, les mots *vibhakti* et *vacana* référant tous deux aux désinences, la mention de l'un des deux dans le *śloka* est inutile; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "kārakeṣu" 307.14. Les septièmes désinences dans "triṣu liṅgeṣu" etc.expriment le domaine de réalisation de la diversification. La similarité signifiée par "sadṛśam" est celle par la propriété de correspondre à l'absence des divers genres, etc. Mais dira-t-on, étant donné que les sens exprimés par *svar*, etc. prennent le sens d'objet, etc., ces sens n'ont pas la similarité par la propriété de correspondre à l'absence de rections dans le domaine de toutes les rections; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "tatra yāni" 307.15 : *sādhana-* 307.15, c'est-à-dire une rection; *uccaiḥ*, etc. sont tels; le sens est :pour ces sens, puisqu'ils ne prennent pas d'autre rection que celle qui est leur composant principal, il y a bien la propriété de correspondre à une absence de rections dans le domaine de toutes les rections. "Śakti-" 307.16 : le sens d'objet, etc. "Vacanāt" 307.17 : par la prescription "avyayībhāvaś ca"; ou bien le sens est : à cause de l'absence de nombre[1]. L'absence de nombre est ici la cause de la qualité d'invariant[2], comme l'absence des abeilles est le fruit quand on dit "la fumée pour les abeilles". "Yathā" 307.17 : par la force de leur nom à sens étymologique conforme à l'objet, les *karmapravacanīya* indiquent une relation particulière qui a pour cause une action. Le sens est donc : de même que *su* et *ati*, bien qu'ils n'aient pas cette propriété, indiquent aussi quelque chose de particulier relatif à une action en présence d'un verbe, et reçoivent le nom *karmapravacanīya*, de même dans le cas présent les *avyayībhāva*, etc. reçoivent le nom *avyaya*. "Sattvavācinām api" 308.10 : ajouter : *svar*, etc. "Tadayogah" 308.11 : absence de genre et de nombre. Il est dit "yan na vyeti" pour montrer la similarité mentionnée par "sadṛśam". "Liṅgeṣu", etc. se répètent et se construisent aussi avec "yan na vyeti". "Nānātvam" 308.13 : le sens est : ce qui ne change pas aux trois genres, etc., c'est-à-dire qui ne reçoit pas de diversification dans ce domaine, est *avyaya*. Parfois on trouve la lecture "nānā na gacchati"; le sens est alors : ne reçoit pas une qualification multiple correspondant à ce domaine.

---

[1] *Vacana* étant pris comme référant à *ekavacana*, etc.

[2] Kaiyaṭa a dit "vacanād avyayatvam" 307.17. Il faut comprendre que le nombre cause la qualité d'invariant par son absence,de même que quand on dit "la fumée pour les abeilles" l'on comprend que les abeilles sont le but de l'emploi de la fumée, parce qu'elles seront absentes là où il y aura de la fumée.

"Kṛn mejantaḥ (un mot terminé par un suffixe *kṛt* qui est terminé par *m* ou *ec*, a le nom *avyaya*)". (*sūtra* 1.1.39)

(1. La construction des deux mots du *sūtra*.)

BH.I 308-310. Comment comprend-on, "un mot terminé par un suffixe *kṛt* qui est terminé par *m* " ou "un mot terminé par un suffixe *kṛt* et terminé par *m*" ? -- Et que s'ensuit-il ? -- Si l'on comprend "un suffixe *kṛt* qui est terminé par *m*", le nom *avyaya* risque de ne pas se réaliser dans "kārayāṃ cakāra, hārayāṃ cakāra"[1]. Et si l'on comprend "un mot terminé par un suffixe *kṛt* et terminé par *m*", le nom risque de s'appliquer à "pratāmau, pratāmaḥ" aussi[2].

---

[1] "Kārayāṃ cakāra" est formé avec *ṇic* après *ḍukṛñ*, selon "hetumati ca" 3.1.26; substitut *vṛddhi* suivi de *r* par "aco ñṇiti" *kar i*; suffixe *liṭ*; suffixe *ām* selon "kāspratyayād" 3.1.35 *kār i ām l*; amuissement de *liṭ* par "āmaḥ" *kār i ām*; substitut *guṇa e* de *i* et *ay* de *e* par "sārvadhātukā-", "eco 'yavāy-" *kārayām*; jonction avec *cakāra* par "kṛñ cānuprayujyate". Le nom technique *kṛt* est prohibé pour ce qui doit devenir *tiṅ* selon "kṛd atiṅ" (voir III 190.7). *Liṭ* qui doit être amui sera donc *kṛt* et *kārayām* sera par lui considéré comme terminé par un *kṛt*. Il sera donc *kṛt* et *kārayām* sera par lui considéré comme terminé par un *krt*. Il sera terminé aussi par un *m*, mais qui n'est pas la finale du suffixe *kṛt*. Dans la présente interprétation, il risque de ne pas recevoir le nom *avyaya*.

[2] "Pratāmau" est formé avec *kvip* après *támú* "désirer"; substitut long de la pénultième selon "anunāsikasya kvib-" 6.4.15 *tām v*;

-- Qu'il en soit comme tu le désires. Que l'on comprenne "un suffixe *kṛt* qui est terminé par *m*" d'abord. -- Comment se réalise "kārayāṃ cakāra, hārayāṃ cakāra" ? -- Mais que veut-on obtenir au moyen du nom *avyaya* pour *kārayām* ? -- Qu'il y ait l'amuissement selon "avyayāt (il y a amuissement de āp et *sup* produits après un *avyaya*)" 2.4.82. -- Qu'il n'y ait pas cet amuissement. Il y aura celui par "āmaḥ (il y a amuissement de ce qui est ultérieur à *ām*)" 2.4.81.-- Il ne se réalise pas par ce dernier *sūtra*. La mention de *li* "leḥ (amuissement de *li*)" 2.4.80 est reconduite dans ce *sūtra* "āmaḥ". -- La mention de *li* sera arrêtée. Si elle est arrêtée, l'amuissement risque de s'appliquer à tout suffixe. Et il est désiré pour tout suffixe. Il est, assurément, désiré. Car ainsi le maître dit "kṛñ cānuprayujyate liṭi (*kṛñ*, etc. suivis de *liṭ*, sont employés juste après une forme terminée par *ām*)" 3.1.40. Et c'est s'il y a amuissement de tout suffixe que cela est possible. Ou bien, au contraire que l'on comprenne "un mot terminé par un suffixe *kṛt* et terminé par *m*". -- Comment se réalise "pratāmau, pratāmaḥ" ? -- Une démarche du maître fait savoir que le nom *avyaya* ne se réalise pas par la règle d'application d'une opération causée par un suffixe quand ce suffixe est amui. C'est le fait qu'il lit le mot *praśān* dans la liste *svar*, etc.[1]

P. I 308-310. "Kṛn mejantaḥ" "Katham" 308.7 : la question est : est-ce que le suffixe *kṛt* est d'abord qualifié par la mention "mejantaḥ", la règle "yena vidhiḥ" étant ensuite appliquée à la mention du suffixe ? ou est-ce que la dite règle est d'abord appliquée à la mention du suffixe, la forme terminée par le suffixe étant ensuite qualifiée par la mention "mejantaḥ" ? Dans ce dernier cas il y a application de "yena vidhiḥ" par le *vārttika* "un but de "yena vidhiḥ" est l'application des noms *sarvanāman* et *avyaya*"(I 550.3); ou bien il y a application de "yena vidhiḥ" même à cette mention de suffixe dans une définition de nom technique[2] parce que l'on considère que *avyaya* est un nom dont l'objet est conforme au sens étymologique[3]. En effet pour un suffixe isolé impropre à l'emploi il ne

---

amuissement de *v* par "ver apṛktasya" *tām*. Cette forme se termine par le suffixe *kṛt kvip* et par un *m*. Le nom *avyaya* risque de s'appliquer à elle.

[1] "Praśān" est formé avec *kvip* après *śamū* "apaiser", (voir n.2,p.243). *Praśām* se termine par un *kṛt* et par un *m*. Quand *kvip* est amui, si le nom déterminé par le suffixe *kṛt* se réalise, en vertu de "pratyayalope pratyayalakṣaṇam", le nom se réalise par le présent *sūtra;* la lecture de ce mot dans la liste *svar*, etc. est inutile. Elle révèle donc qu'il n'y a pas application de l'opération causée par un suffixe, quand le suffixe est amui, dans le cas de l'attribution du nom *avyaya* à une racine. Cette application se réalisera dans le cas de *kārayām*.

[2] Lire "saṃjnavidhāv apy atra" (éd.NSP, etc.). La *paribhāṣā* 27 "saṃjñavidhau pratyayagrahaṇe" normalement interdit cette application.

[3] Parce que c'est un nom technique lourd, on doit le prendre comme ayant un objet conforme à son sens étymologique, c'est-à-dire comme référant à un invariant, une forme qui ne reçoit pas de dési-

peut y avoir de variance ou d'invariance. "Kārayāṃ cakāra" 308.8 : le suffixe *liṭ* est ici *kṛt* et n'est pas terminé par *m*. "Pratāmau" 308.9 : une fois *kvip* amui cette forme est terminée par un suffixe *kṛt* selon "pratyayalope pratyayalakṣaṇam"; et elle est terminée par un *m* entendu. "Avyayād iti luk" 309.3. Mais, objectera-t-on, puisque la forme est réalisée par l'amuissement selon "halṅyābbhyaḥ"6.1.68[1], quel besoin y a-t-il de l'amuissement *luk* selon "avyayāt" ? En ce cas, répond-on, quand par l'effet de la conjonction avec le verbe subséquent il y a compréhension de "deux" ou de "plusieurs", alors il y a apparition des désinences de duel ou pluriel; l'amuissement *luk* selon "avyayāt" est désiré pour elles. *Akac* ne se réalise pas dans *kārayām* parce que cette forme n'est pas de sens complet[2] et ne se joint pas au sens de "inconnu", etc."Iṣyate ca" 309.5 : le sens est : en raison de la non-apparition, comme nous venons de le dire, de suffixes, *tarap*, etc. après la racine, ces suffixes, *tarap*, etc. apparaissent seulement une fois la jonction avec le verbe subséquent faite, puisque le sens d'excellence, etc. se joint à un sens complet seulement. L'auteur du *bhāṣya* dit l'indice révélateur de ce qu'il y a amuissement de n'importe quel suffixe par "āmaḥ" : "ātaś ca" 309.6 : car sous ce *sūtra* "kṛñ ca" il est dit "la prescription de l'emploi subséquent est faite pour évincer tout élément interposé" vt 9 sous 3.1.40 (III 124.4)."Praśānśabdam" 309.9 : l'idée est : le substitut *n* selon "mo no dhātoḥ (*n* apparaît à la place du *m* final d'une racine qui est *pada*)" 8.2.64 est non-réalisé lors de l'application d'une règle antérieure dans l'*Aṣṭādhyāyī*; le nom *avyaya* est donc déjà réalisé par le présent *sūtra*. La suspension de l'application de "pratyayalope" est limitée aux cas de même espèce que celui de *praśān*, c'est-à-dire au cas d'une racine; le nom *avyaya* se réalise donc bien pour la forme terminée par *m* dans "kārayāṃ cakāra". Il n'y a pas de forme "praśān" dérivée de *śāna* "briller", parce qu'on ne voit pas d'emploi de cette racine avec *kvip*[3]. Il n'y a pas le nom *avyaya* pour "lauḥ" dérivé de *lāvayati*, en vertu du présent indice révélateur, ou bien parce que la finale *au* est mentionnée par une règle géné-

---

nences. Seule une forme terminée par un *kṛt* sera notée, parce que seule susceptible de recevoir des désinences. Le nom d'invariant pour un *kṛt* isolé est inapproprié, puisqu'il n'est pas susceptible de recevoir de désinences.

[1] Après *kārayām* le singulier se réalisera selon la proposition du *bhāṣya* "le singulier se réalisera de façon générale" (I 305.1-2) et seul *su* s'appliquera parce que c'est la première désinence de la série (voir Annambhaṭṭa MPV II 209.2). Le *sūtra* "halṅyābbhyaḥ" prescrit l'amuissement *lopa* de *su* après une base terminée par une consonne, etc.

[2] *Akac* est prescrit par "avyayasarvanāmnām" pour une forme qui a son sens achevé, c'est-à-dire qui exprime une rection et un nombre et peut donc constituer un mot entier dans la phrase.

[3] Donc la forme "praśān" lue dans le *gaṇa* n'est pas dérivée de *śān*, mais de *śam* et est bien l'indice révélateur de la non-application de "pratyayalope".

rale[1].

U.I 308-310. "Kṛn mejantaḥ". "Kim mejanta-" 308.14 : l'intention est : le sens de la question n'est pas "le nom *avyaya* s'applique-t-il au seul suffixe *kṛt* terminé par *m* ou *ec* ou s'applique-t-il à ce qui est terminé par ce suffixe?", parce qu'il y a application de "yena vidhiḥ" selon le *vārttika* "un but de "yena vidhiḥ" est l'application des noms *sarvanāman* et *avyaya*" (I 550.3). "Paścāt tu"308.14:l'idée est:le sens du *sūtra* est:ce qui finit par un*kṛt* terminé par *m* ou *ec* a le nom *avyaya*. Du fait de la prohibition de l'application de "yena vidhiḥ" à une mention de suffixe dans une définition de nom technique Kaiyaṭa dit : "prayojanam" 308.15.Mais objectera-t-on, cette formule "prayojanam" a son but accompli en s'appliquant à ce qui n'est pas suffixe; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "athavānvartha-" 308.16 : l'idée est : et ainsi il y a application de "yena vidhiḥ" du fait de l'absence dans le suffixe isolé du sens obtenu à partir du nom technique de grande dimension et qui détermine la qualité d'*avyaya*. De la même manière on comprend qu'il y a application de "yena vidhiḥ" à *ḍatara* et *ḍatama* dans la liste *sarva*, etc. L'intention est : comme la variance l'invariance est impossible, du fait que le mot produit une connaissance de l'absence de variance seulement là où la contrepartie de cette absence peut être supposée[2], comme le mot "non-brâhmane" produit la connaissance d'une différence d'avec les brâhmanes seulement pour celui chez qui peut être supposé le délimitant de la qualité de contrepartie de la dite différence[3]. "Liḍ atra kṛt" 308.18 : l'idée est : il n'y a pas application de la prohibition du nom *kṛt* pour *liṭ* selon "atiṅ"[4], parce qu'il n'est pas destiné à être remplacé par *tiṅ*.

---

[1] "Lauḥ" est formé avec *kvip* après *lū́ñ* "couper" suivi de *ṇic*; substitut *vṛddhi* de *ū* selon "aco ñṇiti" *lau i v*; substitut *āv* de *au* selon "eco 'yavāyāvaḥ" *lāv i v*; amuissement de *ṇic* selon "ṇer aniṭi" *lāv v*; prohibition du traitement de l'amuissement de *ṇi* comme l'original selon "kvau luptaṃ na sthānivat" I 452.6, le *v* final est donc placé juste devant *kvi*; substitut *ūṭh* de *v* selon "cchvoḥ śūḍ" 6.4.19 *lāū v*; substitut *vṛddhi au* de *ā ū* selon "etyedhaty-" *lau v*; amuissement de *v* de *kvip* selon "ver apṛktasya" *lau*. Cette dernière forme pourrait être considérée comme terminée par le suffixe *kṛt kvip* selon "pratyayalope". Elle est aussi terminée par le *ec au*. Le nom *avyaya* risque donc de s'appliquer par le présent *sūtra*. Il ne se réalise pas en vertu du dit indice révélateur de la non-application de "pratyayalope", ou bien en vertu de la *paribhāṣā* 113 "d'entre ce qui est mentionné par une règle générale et ce qui l'est expressément sous sa forme particulière, il y a notation de ce qui est expressément mentionné", *paribhāṣā* par laquelle le présent énoncé "ec" note seulement les formes terminées par *ec*, *se*, *ase*, etc. expressément mentionnées dans "tumarthe sesenase-" 3.4.9, non les formes terminées par *ec*, telles que *lau*, mentionnées avec d'autres formes par une règle générale telle que "ety-".

[2] C'est-à-dire seulement là où la variance est imaginable.

[3] Ce délimitant est le *brāhmaṇatva*, la qualité de brâhmane, qui fait que le brâhmane est la contrepartie de ce qui diffère de lui.

[4] Dans "kṛd atiṅ" 3.1.93.

"Pratāmau" 308.9 : *kvip* après *tam;* substitut long selon "anunāsikasya" 6.4.15. "Śrutyā ca" 309.10 : l'idée est : et ainsi puisque *pratām* sera *avyaya,* il y aura amuissement des désinences.

"Dvivacana-" 309.12. Mais, dira-t-on, comment y a-t-il risque d'application des désinences de duel, etc. puisque le nombre est déjà exprimé par la désinence *tiṅ* ultérieure au verbe subséquent elle-même ? A cette objection l'on répond : il n'y a pas ce défaut; ce qui est dit ici implique un autre cas: dans la vue où toutes les désinences de singulier apparaissent de façon générale, le nom *avyaya* est nécessaire pour qu'il y ait amuissement des désinences *am,* etc. Il en est de même dans la vue où toutes les désinences apparaissent en vertu de l'indice révélateur qu'est la prescription de l'amuissement de *sup* après un *avyaya.* Mais, dira-t-on, si le nom *avyaya* ne sert pas à l'amuissement des désinences, en ce cas il doit être accepté pour que la forme terminée par *ām* reçoive *akac;* c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "akac tu" 309.12 : la propriété de ne pas être de sens complet est le fait d'avoir de façon nécessaire[1] un besoin de complément relatif au nombre, aux rections, etc.; c'est à cause de cette propriété que l'emploi d'un verbe subséquent est requis. L'idée est : seul un sens complet dans sa sphère se relie à un autre sens. Mais, dira-t-on, s'il n'y a pas apparition de *tarap,* etc., comment y aura-t-il compréhension du sens d'excellence, etc. dans le sens d'un mot terminé par *ām;* c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "anuprayoga eva" 309.14 : le sens est : il y a compréhension du sens d'excellence, etc. dans le sens du mot terminé par *ām* par le suffixe *tarap* apparu après le verbe subséquent, comme dans le cas des rections[2]. L'idée est : dans le *bhāṣya* le mot "luk" 309.7 réfère simplement à l'absence[3].

Kaiyaṭa dit qu'il y a le fait d'être un cas de même espèce par la propriété d'être une racine : "dhātoḥ" 309.17. "Tasya kvibantasya" 310.12 : la preuve de cela est le présent *bhāṣya* lui-même. "Praśamau" est une forme de *praśam* qui signifie "celui qui est calme", et il y a lecture dans le *gaṇa* du mot *praśān* qui signifie "la paix" parce que seul ce mot en ce sens est naturellement dénué de genre, etc. En réalité l'intention du *bhāṣya* est : il y a lecture de la forme terminée par *m* dans le *gaṇa,* et il y a le substitut *n* seulement dans l'emploi; de même qu'il y a lecture de *svar,* etc. avec un *r* dans le *gaṇa* et avec un *ḥ* dans l'emploi. "Asmād eva" 310.13 : l'idée est : l'indice révélateur est relatif à toute racine. "Lākṣaṇikatvād va" 310.13 : l'intention est : parce qu'il y a application de cette *paribhāṣā* à une mention de phonème aussi[1].

---

[1] L'*ākāṅkṣā* est dite *utthitā* ou *niyatā* quand elle existe naturellement entre les mots. C'est par exemple celle qui existe entre verbe et régimes du verbe. Elle est dite *utthapyā* ou *aniyatā* quand elle est surajoutée, n'est pas nécessaire, par exemple dans "udayati candraḥ kumudabāndhavaḥ" où la phrase peut se terminer après "candraḥ", le besoin de complément se surajoutant après coup à ce mot pour qu'il se construise avec "kumudabāndhavaḥ".

[2] Il y a compréhension d'une rection dans le sens d'une base, par le suffixe ultérieur à la base.

[3] Le suffixe *tarap* n'apparait pas du tout après la forme en *ām.* Il n'est donc pas question qu'il soit amui. Il faut donc comprendre que quand Patañjali parle du *luk* de tout suffixe, il parle aussi de l'absence par non chance de réalisation.

(2. La non-application du nom *avyaya* au cas où le *ec* est substitut d'un autre phonème)

BH.I 310-311. "Kṛn mejantaś cānikārokāraprakṛtiḥ (il faut dire : "un suffixe *kṛt* terminé par *m* ou *ec* et dont le *ec* n'a pas pour original un *i* ou un *u*")". (vt 1)

Il faut dire : "un suffixe *kṛt* terminé par *m* ou *ec* et dont le *ec* n'a pas pour original un *i* ou un *u*". Que le nom *avyaya* ne se réalise pas pour "ādhaye, ādheḥ; cikīrṣave, cikīrṣoḥ"[2].

"Ananyaprakṛtir iti vā (ou bien il faut dire "un suffixe *kṛt* qui n'a pas pour original un autre phonème")". (vt 2)

Ou bien il faut dire : "un suffixe *kṛt* qui n'a pas pour original un autre phonème a le nom technique *avyaya*". -- Mais qu'est-ce qui est le meilleur de cette adjonction ou de la précédente ? -- La mention de ne pas avoir d'autre phonème pour original est le meilleur. Par elle il y a réalisation de "kumbhakārebhyaḥ, nagarakārebhyaḥ" aussi[3]. -- En ce cas, cela doit être dit.

-- "Na vā saṃnipātalakṣaṇo vidhir animittaṃ tadvighātasya (ou bien non, une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation)". (vt 3)

Ou bien, cela n'a pas à être dit. -- Pour quelle raison ? -- La *paribhāṣā* 85 "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" doit être faite. -- Mais quelle différence cela entraîne-t-il que cette *paribhāṣā* soit faite ou qu'il soit dit "qui n'a pas d'autre phonème pour original" ? -- Cette *paribhāṣā* doit nécessairement être faite. Les buts en sont nombreux.

---

[1] Voir *Paribhāṣenduśekhara* p.216.

[2] "Ādhaye" est formé avec le suffixe *ki* après *ḍudhāñ* avec préverbe *āṅ* selon "upasarge ghoḥ kiḥ" 3.3.92 *ādhā i;* amuissement de *ā* par "āto lopa iṭi ca" 6.4.6 *ādhi;* suffixe *ṅe* de quatrième désinence; *guṇa e* substitut de *i* par "gher ṅiti" 7.3.111 *ādhe-e;* substitut *ay* de *e* par "eco 'yav-". *Ādhe-* est terminé par le suffixe *kṛt ki* et par un *ec*. Le nom *avyaya* risque de s'appliquer. Il faut donc prohiber l'application du nom à un *kṛt* dont le *ec* est substitut d'un *i* ou d'un *u*. "Ādheḥ" est formé de même avec *ṅas* et substitut *e* de *e a* dans *ādhe as* selon "ṅasiṅasoś ca" 6.1.110. "Cikīrṣave" est formé de même avec suffixe *u* après *cikīrṣa* (voir formation tr. I 337, n.2), amuissement de *a* par "ato lopaḥ"; *guṇa o* substitut de *u* devant *ṅe* et *ṅas*.

[3] "Kumbhakārebhyaḥ" est formé sur *kumbhaṃ karoti;* suffixe *aṇ* après *ḍukṛñ* selon "karmaṇy aṇ" *kṛ a; vṛddhi ā* suivie de *r*, substitut de *ṛ* par "aco 'ñṇiti" *kār a; kumbhasya kāraḥ; upapadasamāsa* selon "upapadam atiṅ" 2.2.19, *kumbhakāra;* suffixe *bhyas;* substitut *et* de *a* selon "jhaly et" *kumbhakārebhyas*. La forme *kumbhakāre-* se termine par le *kṛt aṇ* et par un *ec*. Le nom *avyaya* risque de s'appliquer à elle. Il faut donc dire que le nom s'applique à un *kṛt* en *ec* dont le *ec* n'est substitut de rien.

P.I 310-311. "Anikārokāra-" 310.3 : ceci qualifie *ec* et non *m*, du fait de l'impossibilité pour ce dernier d'être ainsi distingué. "Ādhaye" 310.3 : une fois le *guṇa* réalisé, le nom *avyaya* s' appliquera, non *ay*, etc., en raison de la règle "d'entre l'opération de cause intérieure et celle de cause extérieure, la première est la plus forte"[1]. Et il y aura amuissement des désinences, parce qu'il est *antaraṅga*[2]. La *paribhāṣā* 113 "d'entre ce qui est mentionné par une règle générale et ce qui l'est expressément sous sa forme particulière il y a notation de ce qui est expressément mentionné"[3] n'est pas utilisée afin que soient montrés les buts d'une autre *paribhāṣā*. Ce qui est mentionné par une règle générale est inféré, ce qui est mentionné expressément est perçu directement; la notation de ce dernier objet seul est donc la plus légitime.

"Saṃnipātalakṣaṇaḥ" 310.10 : le sens est : une opération qui a pour cause un *saṃnipāta* c'est-à-dire une association, n'est pas cause *tadvighātasya* de ce qui détruirait cette association.

U.I 310-311. Dans le *bhāṣya* "anikārokāra-" 310.3. Il ne faut pas dire qu'il n'y a pas le défaut d'application dans *ādhaye*, etc. parce que, "mejantaḥ" étant en raison de la mention "-antaḥ" un *bahuvrīhi* exprimant une connection permanente, le sens est "qui est terminé par *ec* dès le premier enseignement". Cela est faux, parce que l'intention du *bhāṣya* est que, l'application correcte étant déjà réalisée par la *paribhāṣā* même, la mention "-antaḥ" n'a pas à être faite. "Guṇe kṛte" 310.15 : une fois le *guṇa* réalisé, le nom *avyaya* est de cause intérieure parce qu'il ne dépend pas des désinences, les substituts *ay*, etc. sont de cause extérieure, parce qu'il dépendent d'une voyelle qui appartient à une désinence. "Antaraṅgatvād eva" 310.15. Mais, dira-t-on, *ay*, etc. sont *antaraṅga* puisqu'ils dépendent seulement d'une voyelle. S'il en est ainsi, on prend le mot *antaraṅgatva* comme figurant la propriété d' entraver. Et l'on doit comprendre que l'amuissement des désinences entrave les substituts *ay*, etc. selon la règle "un amuissement *luk bahiraṅga* entrave même des opérations *antaraṅga*" *pa.* 52 . Et ainsi en comprenant qu'il y a prévalence des opérations qui causent l' amuissement, comme de l'amuissement lui-même, l'on doit comprendre qu'une fois le *guṇa* réalisé le nom *avyaya* se réalise en entravant les substituts *ay*, etc.

---

[1] *Paribhāṣā* 115 dans *Vyāḍiparibhāṣāpāṭha*, etc. Voir *Paribhāṣāsaṃgraha*. Le nom *avyaya* est causé par la finale *ec* de la base, les substituts *ay*, etc. par le *e* de la désinence subséquente.

[2] Les substituts *ay*, etc. ont leur cause dans la base et la désinence comme l'amuissement. Ils sont cependant *bahiraṅga*, parce qu'ils ont une cause additionnelle, l'initiale vocalique de la désinence. Voir Annaṃbhaṭṭa et Śāstrinārāyaṇa MPV II 213 et 218. Voir aussi Nāgeśa ci-dessous.

[3] Par la *paribhāṣā* 113 l'énoncé "ec" dans le présent *sūtra* note les suffixes *kṛt* terminés par un *ec* dans l'énoncé exprès qui en est fait dans une règle; par exemple *se*, *ase*, etc. mentionnés dans "tumarthe sesenase-" 3.4.9, non les suffixes *ki*, etc. dont la forme en *e* est mentionnée indirectement par la règle générale qui prescrit le substitut *guṇa*.

Kaiyaṭa dit que dans "tadvighātasya" il y a le suffixe *aṇ* selon "karmaṇy aṇ" 3.2.1 : "tam" 311.10. Et il n'y a pas absence de raison de non-réalisation du nom *avyaya* même s'il y a non-réalisation de l'amuissement des désinences par la *paribhāṣā*, parce que cette *paribhāṣā* empêche la réalisation de tout ce qui directement ou indirectement détruirait l'association. C'est pourquoi dans "upādāsta" il n'y a pas le traitement comme porteur de l'indice *k*[1]. Autrement par la dite *paribhāṣā* il y aurait non-application de la prohibition "kṅiti ca" 1.1.5 qui détruirait directement l'association avec *ec*, mais le traitement comme porteur de l'indice *k* se réaliserait[2]. Le résultat de cela serait la réalisation du substitut *i* enseigné en même temps que le traitement comme porteur de l'indice *k*. Et ainsi la forme serait "upādesta"[3]. En effet la prescription "kit" dans "sthāghvoḥ" n'est pas un transfert d'opération puisque l'opération fondée sur l'indice *k* ne peut être réalisée dans le temps de l'application du substitut *i*. Elle est donc un transfert de dénomination[4]. Donc il y a non-application dans "ādhaye", etc. du nom *avyaya*, comme il y a non-réalisation du transfert du port de l'indice *k*, opérations qui causeraient l'application d'une règle destructrice de l'association. Le nom *avyaya* ne se réalise pas pour l'apparition de *akac*[5], parce que le *guṇa*, etc. de cause extérieure est considéré comme non-réalisé lors de l'application du nom de cause intérieure[6].

---

[1] Voir I 245-246, tr.II 85-86.

[2] Dans *adāsta* le substitut *āt* selon "mīnāti-" est causé par l'association du suffixe cause de *guṇa*, c'est-à-dire non pourvu de l'indice *k*, avec la forme *guṇa e* de la voyelle de la racine. Si la *paribhāṣā* empêche la réalisation de l'opération qui détruirait directement cette association, il y aura non-réalisation seulement de "kṅiti ca" qui prohibe le substitut *guṇa*. Il y aura réalisation du nom *ghu* selon "dādhā ghv adāp" et application de "sthāghvor ic ca" par quoi *sic* est traité comme porteur de l'indice *k* et *i* apparait à la place du *a* de la racine.

[3] En raison de la non-intervention de la prohibition du *guṇa* "kṅiti ca".

[4] L'application de "sthāghvoḥ" ne détruirait donc pas directement l'association avec *ec*. Seule celle de "kṅiti ca" la détruirait. Donc dans la vue où la *paribhāṣā* empêche la réalisation seulement de l'opération qui détruirait directement l'association, il y a le défaut. Si au contraire on considère que la *paribhāṣā* suspend aussi l'opération qui détruirait indirectement l'association, la forme correcte "upādāsta" est obtenue, l'application de "sthāghvoḥ" étant empêchée.

[5] La *paribhāṣā* n'interviendra pas dans ce cas parce que la réalisation de *akac* ne détruira pas l'association avec *ec*. On pourrait donc objecter que le nom *avyaya* se réalise pour *akac*. Nāgeśa montre que ce n'est pas possible.

[6] Le suffixe *akac* dans le sens de "inconnu", etc. se réalise avant l'apparition des désinences. Le nom *avyaya* servant à la formation de *akac* ne dépend donc pas des désinences. Il s'ensuit qu'il est *antaraṅga* par rapport au *guṇa* causé par la quatrième désinence. Le *guṇa* est donc non-réalisé lorsque le nom a une chance d'applica-

(3. Les buts de la *saṃnipātaparibhāṣā*)

BH.I 311-312. -- Quels sont les buts de cette *paribhāṣā* ? -- "Prayojanaṃ hrasvatvaṃ tugvidher grāmaṇikulam (un but est le substitut bref relativement à *tuk* dans "grāmaṇikulam")". (vt 4)

Dans "grāmaṇikulam, senānikulam", une fois le substitut bref réalisé, *tuk* selon "il y a l'accrément *tuk* pour une voyelle brève devant un suffixe *kṛt* à indice *p*" 6.1.71 risque de se réaliser. Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation", il n'y a pas ce défaut[1]. -- Il n'y a pas ce but. Le substitut bref est *bahiraṅga; tuk* est *antaraṅga*. Une opération *bahiraṅga* est non réalisée lors de l'application d'une opération *antaraṅga*[2].

P.I 311-312. "Grāmaṇikulam" 311.5 : le substitut bref causé par l'association des membres antérieur et ultérieur du composé selon "iko hrasvaḥ" 6.3.61 n'est pas cause de *tuk*. Car s'il y a *tuk* il y a destruction de la succession immédiate[3] des membres antérieur et ultérieur. Ceci est un but de la présente *paribhāṣā* seulement dans la vue où *tuk* est un accrément de la brève finale même, mais non du mot terminé par elle, et où la partie d'une partie n'est pas partie du tout. "Bahiraṅgam" 311.9 : parce qu'il repose sur deux mots. Le substitut bref selon "hrasvo napuṃsake prātipadikasya (une brève apparaît à la place de la finale d'un *prātipadika* au neutre)" 1.2.47 est, lui aussi, *bahiraṅga* parce qu'il repose sur le sens, tandis que *tuk* est *antaraṅga* parce qu'il repose sur un phonème. Si l'on s'appuie pour ce cas sur la *paribhāṣā* "une opération causée par une association n'est pas cause de ce qui détruirait cette association", *tuk* ne se réalisera pas dans "grāmaṇicchatram", tandis que si l'on s'appuie sur la *paribhāṣā* une opération *bahiraṅga* est non-réalisée lors de l'application d'une opération *antaraṅga*", étant donné que le substitut bref et *tuk* ont les mêmes causes, il n'y a pas d'opération *antaraṅga* ou *bahiraṅga* et *tuk* causé par *ch* se réalise.

U.I 311-312. "Pūrvottara-" 311.11 : l'idée est : parce que le membre ultérieur dont la mention est reconduite dans "iko hrasvaḥ" implique le membre antérieur. "Avayava-" 311.13 : du fait de la non-appréhension de la partie de la partie comme partie du tout, croit Kaiyata. En réalité l'intention du *bhāṣya* est qu'il y aurait destruction par *tuk* de la relation du membre antérieur terminé par *ik* avec le membre ultérieur, et destruction de la relation du mem-

---

tion. En l'absence de la forme *ec*, il ne se réalise pas.

[1] "Grāmaṇikulam" est formé sur grāmaṇīḥ avec le suffixe *kṛt kvip* (formation tr.I 244 n.2). Dans le composé *tatpuruṣa*, il y a substitut bref de *ī* selon "iko hrasvo" 6.3.61. Ce substitut bref a pour cause la succession du membre antérieur terminé par *ī* et du membre ultérieur du composé. Il n'est pas cause de l'application de *tuk* qui, en s'interposant, détruirait cette succession.

[2] *Paribhāṣā* 50. Les causes du substitut bref sont les deux membres du composé, celles de *tuk* sont le suffixe *kṛt* et le *i* appartenant au seul membre antérieur.

[3] Lire "ānantaryavighātaḥ".

bre antérieur avec la propriété d'être terminé par *ik*. De même *tuk* détruirait la relation de la forme terminée par *n* avec la désinence *su*, etc. dans "vṛtrahabhiḥ"[1]; l'amuissement de *n* y a pour cause la relation de la forme terminée par *n* avec une désinence. Donc ce que dit Kaiyaṭa est imaginaire, puisque dans le monde on dit du doigt partie de la main qu'il est partie du bras ou de la personne. De plus la prohibition par "dīdhīvevīṭām" du *guṇa* qui a chance de se réaliser pour *iṭ* dans "bhavitā", etc. si *iṭ* partie de *tās* est partie de la base à pénultième brève, serait inutile[2]. Et il est faux que *tuk* ne détruira pas l'association, parce que, *tuk* étant partie de la brève, la mention de *ik* dans "iko hrasvaḥ" noterait le *ik* qualifié par *tuk* selon la règle "un accrément qui fait partie d'un élément, est noté par la mention de cet élément[3]". Cela est faux, parce que cette règle n'est pas acceptée en vertu de l'indice révélateur qu'est le *sūtra* "āne muk"[4]. Par cela est rejeté l'argument que, si la partie de la partie est partie du tout, il s'ensuit que la partie de la partie est elle aussi en relation nécessaire avec le tout; cela étant le pot sera lui aussi invisible parce qu'étant en relation nécessaire avec les atomes les plus subtils, il sera en relation nécessaire avec un objet invisible, comme le contact de l'arbre et du vent. En effet le contact des sens avec un grand nombre de parties ne perd pas sa qualité de cause de perception, par la force du résultat[5]. Dans le cas de la perception d'un contact non nécessaire, la cause est la perception des objets qui entrent en contact autant qu'ils sont, par la force du résultat[6]. Ceci oriente le débat.

Kaiyaṭa dit que la justification par le traitement comme non-réalisé est nécessaire : "yad api" 311.14. "Arthāśrayatvāt" 312.15 : cela est en conflit avec le *vārttika* 26 "trayādeśe srantasya pratiṣedho vaktavyaḥ (une prohibition du traitement comme l'original doit être faite pour un substitut terminé par *sṛ* lors de l'application du substitut *traya*)" sous le *sūtra* "sthānivat" 1.1. 56 et avec le *bhāṣya* qui annule ce *vārttika*[1]. Il convient donc de dire que le dit substitut bref est *bahiraṅga* parce que dépendant de l'ensemble de la forme du *prātipadika*[2]. Kaiyaṭa dit cela "varṇāśrayatvāt". Et cette formation "grāmaṇikulam" par le caractère *bahiraṅga* du substitut bref est obtenue si l'on ne prend pas en considération la *paribhāṣā* 51 "nājānantarye (la qualité de *bahiraṅga* ne prend pas effet en regard d'une opération *antaraṅga* fondée sur un *ac* suivi d'autre chose)"[3]. Dans "kulaṃ grāmaṇi" une fois le substitut bref réalisé selon "hrasvo napuṃsake"[4] c'est par la *saṃnipātaparibhāṣā* que *tuk* ne se réalise pas[5]. En effet le substitut bref produit par la relation du *prātipadika* avec la propriété d'être terminé par *ac*, par la *saṃnipātaparibhāṣā* ne détruira pas cette relation[6]. Par cela il est rejeté, comme nous le verrons ci-dessous (I 315 dern.l.316.17), que la réalisation de *tuk* est difficile à empêcher une fois réalisé le substitut bref selon "hrasvo napuṃsake", parce que *tuk* est à égalité avec le substitut bref, étant causé par un élément ultérieur, et dépendant de la connaissance de ce que cet élément ultérieur est *kṛt* et a l'indice *p*. Kaiyaṭa dit qu'il y a aussi un défaut si l'on se repose sur la *saṃnipātaparibhāṣā* à propos de *tuk* : "yadi tu" 312.15. D'autres disent : dans ce cas aussi *tuk* est *antaraṅga* parce qu'il repose sur de simples phonèmes[7], tandis que le substitut bref repose sur les membres antérieur et ultérieur; et ce cas n'est pas compté parmi les défauts de la *saṃnipātaparibhāṣā* ci-dessous (vt 10,etc.) Donc *tuk* ne se réalise pas du tout dans cet exemple "grāmaṇichattram".

---

[1] Voir ci-dessous I 312.

[2] "Bhavitā" est formé avec *luṭ* après *bhū*; suffixe *tās* selon "syatāsī"; accrément *iṭ* de *tās* selon "ārdhadhātukasya"; substitut *guṇa* de *ū* et *av* de *o* selon "sārvadhātukārdhadhātukayoḥ" *bhav itās*; suffixe *ḍā* selon "luṭaḥ prathamasya" *bhav itās ā*; amuissement de *as* selon "ṭeḥ" *bhav it ā*. La base *bhavit* a une pénultième brève, il y a chance d'application du substitut *guṇa* selon "pugantalaghūpadhasya". Ce *guṇa* est empêché de se réaliser par "dīdhīvevīṭām". Mais si, comme le dit Kaiyaṭa, l'accrément *iṭ* partie de la partie *tās*, n'est pas partie de la base *bhavit*, le substitut *guṇa* ne risque pas de s'appliquer, ladite prohibition est inutile.

[3] *Paribhāṣā* 11. La cause du substitut bref sera alors l'association d'une base terminée par *ik* muni ou non d'un accrément. Le substitut bref en causant l'apparition de *tuk* ne détruira pas cette association.

[4] Voir *Uddyota* I 243.20, tr. II 81, n.1.

[5] C'est un fait que l'on voit le pot. De ce résultat on infère que le contact du sens de la vue et des atomes en grande quantité est bien cause de perception.

[6] C'est un fait que si l'un des objets est invisible, comme le vent, on ne voit pas l'autre objet être en contact avec lui. On ne voit le contact que si les deux objets sont visibles.

---

[1] Voir I 419. Le substitut *tisṛ* selon "tricaturoḥ" 7.2.99 est prescrit "striyām". Il dépend donc du sens et, si l'on suit le présent argument de Kaiyaṭa, est *bahiraṅga*. Le substitut *traya* selon "tres trayaḥ" 7.1.53 est prescrit devant *ām*, dépend donc d'un phonème et est *antaraṅga*.*Tisṛ* sera donc non-réalisé lors de l'application de *traya*, il n'y a pas à craindre que *traya* se réalise à la place de *tisṛ* traité comme son original *tri*, dans "tisṛṇām".La prohibition du traitement comme l'original proposée par le *vārttika* serait donc inutile, ainsi que la réfutation qui en est faite par le *bhāṣya* qui estime que *tisṛ* se réalise avant *traya* et l'entrave définitivement. Il est ainsi clair que ni le *vārttika*, ni le *bhāṣya* n'acceptent le *bahiraṅgatva* par la dépendance du sens.

[2] Le substitut bref est prescrit pour la finale du *pratipadika gramani (kvip)*. Tuk est prescrit pour une brève devant *kvip*, en l'occurrence : *i(kvip)*.

[3] Sur cette *paribhāṣā* voir tr I 498-499. Dans le cas présent *tuk antaraṅga* est fondé sur une brève suivie de *kvip*. Par cette *paribhāṣā* le substitut bref *bahiraṅga* risque de ne pas être traité comme tel et *tuk* risque de se réaliser.

[4] Lire "napuṃsakahrasvatve" (NSP, etc.)

[5] Voir U I 315 dern.l. 316.17. Nāgeśa n'accepte pas en fait que le substitut bref soit *bahiraṅga*. Il est causé par le thème simple, alors que *tuk* est causé par le suffixe qui suit.

[6] C'est-à-dire ne sera pas cause de *tuk* qui détruirait cette relation.

[7] Le dernier du membre antérieur et le premier du membre ultérieur, selon "che ca" 6.1.73.

BH. I 312-314. "Nalopo vr̥trahabhiḥ (un but est l'amuissement de *n* relativement à *tuk* dans "vr̥trahabhiḥ")". (vt 5)

Dans "vr̥trahabhiḥ, bhrūṇahabhiḥ", une fois l'amuissement de *n* réalisé, *tuk* selon "il y a l'accrément *tuk* pour une voyelle brève devant un suffixe *kr̥t* à indice *p*" 6.1.71 risque de se réaliser. Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" il n'y a pas ce défaut[1]. -- Il n'y a pas non plus ce but. L'amuissement de *n* est non-réalisé lors de l'application d'une opération antérieurement prescrite selon "nalopaḥ" 8.2.2. Du fait qu'il est non réalisé, *tuk* ne se réalisera pas.

"Udupadhatvam akittvasya nikucite (un but est le fait d'avoir un *u* pénultième relativement au fait de ne pas avoir l'indice *k* dans "nikucitaḥ")". (vt 6)

Le fait d'avoir un *u* pénultième n'est pas cause du fait de ne pas avoir l'indice *k*. -- Où ? -- "Nikucite" : dans "nikucitaḥ" une fois l'amuissement de *n* réalisé, le fait de ne pas avoir l'indice *k* selon "udupadhād bhāvādikarmaṇor anyatarasyām (un suffixe *niṣṭhā* ultérieur à une racine qui a *u* pour pénultième, au sens d'état ou d'action à son début, optionnellement, n'a pas l'indice *k*)" 1.2.21 risque de se réaliser. Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" il n'y a pas ce défaut. -- Il n'y a pas non plus ce but. Il peut y avoir le fait de ne pas avoir l'indice *k*. Il y en aura prohibition par "na dhātulopa ārdhadhātuke"[2].

"Nābhāvo yañi dīrghatvasyāmunā (un but est le substitut *nā* relativement au substitut long devant *yañ* dans "amunā"). (vt 7)

Le substitut *nā* n'est pas cause du substitut long devant *yañ*. -- Où ? -- Dans "amunā" : une fois le substitut *nā* réalisé, le substitut long selon "ato dīrgho *yañi*, supi ca (une longue apparaît à la place de la finale d'une base terminée par *at*, devant un *sup* commençant par *yañ*)" 7.3.101-102 risque de se réaliser. Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" il n'y a pas ce défaut[3]. -- Il n' y a pas ce but non plus. L'auteur du *vārttika* dira : "na mu ṭādeśe (il faut formuler "*mu* n'est pas non-réalisé lors de l'application d'un substitut relatif à *ṭā*)"[1] .

---

[1] "Vr̥trahabhiḥ" est formé sur *vr̥tram hanti*, avec *kvip* après *haná*, selon "brahmabhrūṇavr̥treṣu" 3.2.87; amuissement de *v* par "ver apr̥ktasya"; *upapadasamāsa* selon "upapadam atiṅ"; suffixe *bhis* amuissement de *n* par "nalopaḥ prātipadikāntasya" 8.2.7. Cet amuissement est prescrit pour le *n* final d'un *prātipadika* qui est *pada*. *Vr̥trahan* est *pada* devant *bhis* selon "svādiṣv" 1.4.17. L'amuissement de *n* est donc causé par la succession de *vr̥trahan* et de *bhis*. Il ne sera pas cause de *tuk* qui détruirait cette succession.

[2] Voir I 171.7, tr.I 514.

[3] "Amunā" est formé avec *ṭā* après *adas;* substitut *a* de *s* et *a* de *a a* par "tyadādīnām aḥ", "ato guṇe" *ada ā;* substitut *mu* de *da* par "adaso 'ser" 8.2.80; substitut *nā* de *ṭā* selon "āṅo nāstriyām"7.3.120. Or selon "na mu ne" le substitut *mu* est déjà réalisé lors de l'application de *nā,* mais non réalisé lors de l'application d'

"Āttvam kittvasyopādāsta (un but est le substitut *āt* relativement au fait d'avoir l'indice *k* dans "upādāsta")". (vt 8)

Le substitut *āt* n'est pas cause du fait d'avoir l'indice *k*. -- Où ? -- Dans "upādāstāsya svaraḥ śikṣakasya", une fois le substitut *āt* réalisé, le substitut *it* selon "sthāghvor ic ca (devant les désinences *ātmanepada sic* a l'indice *k*, après *sthā* et *ghu*, et *it* apparaît à la place de la finale de ces racines)" 1.2.17 risque de se réaliser. Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" il n'y a pas ce défaut[3]. -- Il n'y a pas ce but non plus. Il a été dit "prohibition du nom *ghu* doit être faite pour *dīṅ* lors de l'application du substitut *it* à *sthā* et *ghu*)" (I 245.1).

"Tisṛcatasṛtvam ṅībvidheḥ (un but est le substitut *tisṛ* ou *catasṛ* relativement à *ṅīp*)". (vt 9)

Le substitut *tisṛ* ou *catasṛ* n'est pas cause de *ṅīp*. -- Où ? -- Dans "tisras tiṣṭhanti, catasras tiṣṭhanti", une fois le substitut *tisṛ* ou *catasṛ* réalisé, *ṅīp* selon "ṛnnebhyo ṅīp (après des formes terminées par *ṛ* ou *n*, *ṅīp* apparaît au féminin)" 4.1.5 risque de se réaliser. Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" il n'y a pas ce défaut[3]. -- Il n'y a pas ce but non plus. Une démarche du maître révèle que *ṅīp* ne se réalise pas quand le substitut *tisṛ* ou *catasṛ* a été réalisé. C'est le fait qu'il enseigne la prohibition du substitut long devant *nām*, "na tisṛcatasṛ (une longue n'apparaît pas à la place de la finale de ces deux bases devant *nām*)" 6.4.4[4] .

P. I 312-314. "Asiddho nalopaḥ" 312-6 : selon "nalopaḥ supsvara-" 8.2.2 ou selon la *paribhāṣā* 50 "une opération de cause extérieure est non-réalisée lors de l'application d'une opération de

---

autres opérations prescrites avant lui. Lors de l'application de "supi ca", l'on aura *ada nā*. Et le substitut long risque de se réaliser. Le substitut *nā* est prescrit après un thème *ghi* c'est-à-dire terminé par *i* ou *u*; il est donc causé par la succession d'un *ghi* et de *ṭā*. Il ne sera pas cause de la destruction de cette succession.

[1] Par l'énoncé "ṭādeśe" au lieu de "ne", on comprendra que *mu* est déjà réalisé lors de l'application du substitut nā de *ṭā* et du substitut long devant *ṭā*, le composé *ṭādeśa* pouvant être compris des deux façons. Voir V 361.

[2] Voi I 245-246, tr.II 85-86.

[3] "Tisraḥ" est formé avec *jas* après *tri* au féminin; substitut *tisṛ* selon "tricaturoḥ striyām" 7.2.99. Ce substitut est prescrit devant une désinence. Il est donc causé par la succession de la base *tri* et d'une désinence. Il ne sera pas cause de *ṅīp* qui s'interposerait et détruirait cette succession.

[4] Si *nip* se réalise, cette prohibition est évidemment inutile.

cause intérieure"[1]. "Nikucite" 312.7 : suffixe *kta* au sens de l'action après *kuñc*; amuissement de *n* selon "aniditām." Dans ces conditions la pénultième *u* causée par l'indice *k* n'est pas cause de l'absence de cet indice selon "udupadhāt"; le *guṇa* ne se réalise donc pas. "Amunā" 312.13 : le sens de "na mu ne" est : le substitut *mu* est déjà réalisé lors de l'application du substitut *nā*, mais non lors de l'application du substitut long qui a chance de se réaliser devant *nā*. La règle du substitut *mu* étant non encore appliquée lors de l'application du substitut long, la base étant alors terminée par *a*, le substitut long risque de se réaliser. Une fois qu'il est réalisé un *ū* long risque de s'appliquer à la place du *ā* selon "adaso 'seḥ". Et l'on aura *amūnā*. Le substitut *nā* causé par la relation avec *u* bref ne sera pas cause du substitut long. On réalise donc "amunā". "Na'mu ṭādeśe" 313.3 : on considère que dans le composé "ṭādeśe" il y a une forme terminée par diverses désinences : *ṭāyā ādeśaḥ* (substitut de *ṭā*, c'est-à-dire *nā*), *ṭāyām ādeśaḥ* (substitut devant *ṭā*, c'est-à-dire le substitut long). "Upādāsta" 313.4 : du fait de la prescription du substitut *ā* à la place de *ec*[2], le substitut *ā* est causé par l'association avec l'absence de l'indice *k*; il ne sera pas cause de l'attribution de l'indice *k* par "sthāghvor ic ca". Et le substitut *i* est enseigné conjointement à l'attribution de l'indice *k*; en l'absence de cette dernière il ne se réalise pas.

"Yad ayam" 314.2. Mais, objectent certains, cette prohibition "na tisṛcatasṛ" servira à *tisṛ* en fin de composé, dans "priyatisṛṇām brāhmaṇānām". Car la base étant masculine, il n'y a pas risque d'apparition de *ṅīp*. Cela est faux. Car il n'y a pas gouvernement de "aṅgasya" sur la prescription de *ṅīp*. Quoi peut donc empêcher la réalisation de *ṅīp* après le membre du composé qui exprime le féminin[3]. La dite prohibition est donc bien indice révélateur. La lecture de *tisṛ* et *catasṛ* n'a pas à être faite dans la liste *svasṛ*, etc.[4], puisque la non-réalisation de *ṅīp* est déjà obtenue par le présent indice révélateur.

U.I 312-314. Dans "vṛtrahabhiḥ", etc. l'amuissement de *n* est fondé sur la relation avec la désinence, par l'intermédiaire du nom *pada*. "Asiddham" 312.18 : l'idée est : l'amuissement de *n* est de cause extérieure, étant dépendant de la désinence, par l'intermédiaire du nom *pada*, alors que *tuk* n'est pas dépendant de la désinence. "Yad dīrghatvaṃ prāpnoti" 313.13 : compléter : lors de l'application de ce substitut, le substitut *mu* est déjà réalisé. "Tatra" 313.13 : ajouter : et ainsi. Parfois on trouve la lecture: "prāpnoti tatra. Tathā ca tatra (... lors de l'application du substitut long qui a chance de se réaliser. Et ainsi lors de l'application de ce substitut...)". "Asiddhatvāt" 313.13 : l'idée est : la prescription du substitut *mu* étant non appliquée[1]. "Kṛte 'daso 'seḥ" 313.13. Mais, objectera-t-on, par le traitement du substitut *mu* comme non-réalisé il y aura la pensée de *a* seulement à la place de *u* seulement[2]; par "supi ca" le substitut *ā* long le plus proche de *a* se réalise; il y a le *m* déjà présent; le *ā* n'étant pas ultérieur au *d*, comment y aura-t-il par "adaso 'seḥ" réalisation d'un substitut *ū* long. A cette objection on répond : non, parce que par la *paribhāṣā* 86 "quand il y a disparition d'un élément enseigné en même temps qu'un autre, il y a disparition des deux", règle fondée sur l'usage du monde, il y a disparition de *m* aussi[3] et il y a bien pour le substitut *ā* le fait d'être ultérieur à *d*. Et il ne faut pas dire qu'il n'y a pas destruction de l'élément *u*, parce que le substitut long est traité comme son original selon "acaḥ parasmin"[4].Il ne faut pas dire cela du fait de la prohibition de ce traitement commme l'original "un substitut n'est pas comme son original lors de l'application d'une opération non-réalisée lors de celle d'opérations prescrites antérieurement" vt 3 sous "na padānta-" 1.1.58[5]. Kaiyaṭa croit ici qu'il n'y a pas application de la règle "une règle s'applique une seule fois à un objet", parce que les objets sont différents[6]. Quelques-uns disent qu'il risque de se réaliser

---

[1] *Tuk* est causé par *kvip*, l'amuissement de *n* est causé par la désinence qui suit, étant prescrit pour un *pada*.

[2] C'est-à-dire quand la racine *dīṅ* a reçu le *guṇa*, ce qui suppose qu'il n'y a pas l'indice *k* pour le suffixe qui suit, lequel indice empêcherait l'apparition du *guṇa* selon "kṅiti ca".

[3] "Priyatisṛṇām" est formé sur *priya tri ām*; substitut *tisṛ* de *tri*. La base (*aṅga*) de *ām* est *priyatisṛ* qui exprime le masculin. La règle "ṛnnebhyaḥ" n'est pas soumise au gouvernement de "aṅgasya". Le suffixe *ṅīp* n'est pas prescrit pour un *aṅga* qui exprime le féminin, mais après un *prātipadika* de façon générale, là où il y a une forme terminée par *ṛ* qui exprime le féminin. C'est le cas pour *tisṛ* partie de *priyatisṛ*. *Ṅīp* pourra donc s'appliquer, même si la base est *priyatisṛ* masculin.

[4] La règle "na ṣaṭsvasrādibhyaḥ" 4.1.10 prohibe l'application de *ṅīp* etc. après les mots de cette liste.

---

[1] On ne peut pas dire "le substitut *mu* étant tenu pour non-réalisé", ce qui.implique qu'il s'est déjà réalisé et qu'on l'annule. On ne peut dire cela, parce que la réalisation du substitut *mu* implique la disparition de la forme *da* et l'annulation de *mu* ne restaurera pas la forme *da*. Il faut donc dire que la règle qui prescrit *mu* ne s'est pas appliqué. L'on aura ainsi la forme *da* devant le substitut *nā*.

[2] La règle "adaso 'ser dād u do maḥ" 8.2.80 prescrit deux opérations : la substitution de *u* à *a* ultérieur à *d* et celle de *m* à *d*. Lors de l'application de "supi ca" c'est l'opération qui a lieu devant la désinence qui est concernée, à savoir la substitution de *u* à *a*. C'est donc celle-là seule qui sera tenue pour non-réalisée. On aura donc une forme *ama nā* et par "supi ca" *amā nā*.

[3] Lecture "masyāpi nivṛtteḥ" signalée par la *Chāyā*.

[4] Par "acaḥ parasmin" le substitut long de *a* causé par la désinence qui suit sera traité comme son original lors de la détermination du phonème qui précède pour l'application de "adaso 'seḥ". Ce substitut long sera donc considéré comme non-réalisé.Il s'ensuit que le *u* sera considéré comme réalisé. Comme il n'y en aura pas eu destruction, il n'y aura pas application de la *paribhāṣā* 86 et *m* sera bien présent.

[5] "Adaso 'seḥ" 8.2.80 est dans la *tripādī* finale.

[6] La règle "adaso 'seḥ" serait appliquée une fois à *ada* devant *ṭā* pour l'apparition du substitut *nā* et une deuxième fois à

"amānā" ou "adānā". "Dīrghatvasya" 313.15 : le substitut long qui détruirait la forme *u*. Mais, dira-t-on, même ainsi *mu* sera déjà réalisé seulement lors de l'application du susbtitut *nā* de *ṭā*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "aneka-" 313.16 : le sens est : un composé dont le membre antérieur est terminé par plusieurs désinences. L'intention est : c'est un composé d'un mot terminé par une sixième désinence exprimant une relation en général.

"Kittvasya" 313.19 : dans le *bhāṣya* aussi la lecture est : "sthāghvor ic ceti kittvaṃ prāpnoti". Si la lecture est : "ittvam" le sens est : le substitut *i* accompagné du traitement de *sic* comme porteur de l'indice *k*. Même si l'on empêche, dira-t-on, le traitement comme porteur de l'indice *k*, le substitut *i* se réalisera; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "kittva-" 313.19. "Nāsti ṅīpaḥ" 314.10. Il est faux que *ṅīp* risque de se réaliser avant le composé, parce qu'*antaraṅga*. Cela est faux parce qu'il n'y a pas réalisation du substitut *tisṛ* fondé sur la désinence interne, selon la *paribhāṣā* 52 "un amuissement *luk bahiraṅga* entrave même les opérations *antaraṅga*[1]. "Jñāpakam eva" 314.11 : il n'y a pas application de "na tisṛcatasṛ" à la forme terminée par *ṅīp*, parce que "dans une règle prescrivant une opération devant une désinence, la mention d'un *prātipadika* ne note pas la forme qualifiée par divers genres" pa. 72[2]. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, la lecture de *tisṛ* et *catasṛ* dans la liste *svasṛ*, etc. sera inutile; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "jñāpakād eva" 314.11 : l'idée est : et ainsi de par l'autorité du *bhāṣya* qui présente cet indice révélateur la dite lecture est sans autorité.

BH. I 314-315. -- En ce cas, il y a les buts suivants. Dans "śatāni, sahasrāṇi", une fois *num* réalisé, le nom *ṣaṭ* selon "ṣṇāntā ṣaṭ (une *saṃkhyā* terminée par *ṣ* ou *n* a le nom technique *ṣaṭ*)" 1.1.24 risque de se réaliser. Par la paribhāṣā "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" il n'y a pas le défaut[3]. Dans "śakaṭau, paddhatau", une

---

*ada* pour la formation de *amū nā*.

[1] Le composé est formé sur *priya jas tri jas*, où *tri* a le sens féminin. Le substitut *tisṛ* fondé sur la désinence *jas* dans la forme analytique est *antaraṅga;* l'amuissement *luk* de ces désinences dans le *prātipadika* constitué par le composé est *bahiraṅga*. Par la *paribhāṣā* citée le *luk* entrave le substitut *tisṛ*. Ce dernier se réalisera devant la désinence *ām*.

[2] S'il y a application de la *paribhāṣā* 71 "la mention d'un *prātipadika* note la forme qualifiée par divers genres aussi", la mention "tisṛcatasṛ" notera aussi la forme qualifiée par le féminin soit *tisrī* dans l'hypothèse ou *ṅīp* se réalise. La forme *priyatisrī* étant donnée, le composant *tisrī* étant *upasarjana* il y aura le substitut bref selon "gostriyor upaaarjanasya" 1.2.48 *priyatisri*. Le substitut long de *i* sera attendu selon "nāmi". La prohibition "na tisṛcatasṛ" ou *tisri* est noté, sera utile pour empêcher ce substitut long. "Na tisṛcatasṛ" ne serait donc pas le dit indice révélateur. C'est pourquoi Nāgeśa invoque la *paribhāṣā* 72 par quoi *tisri* ne sera pas noté par "na tisṛcatasṛ".

[3] Voir I 266; tr.II 129, n.1, 130-131, n.1.

fois le substitut *at* réalisé, *ṭāp* selon "ataḥ (*ṭāp* apparaît après *aja*, etc. et après une forme terminée par *at*, au féminin)" 4.1.4 risque de se réaliser. Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" il n'y a pas ce défaut[1]. Dans "iyeṣa, uvoṣa", une fois le substitut *guṇa* réalisé, *ām* selon "ijādeś ca gurumato 'nṛcchaḥ (le suffixe *ām* apparaît après une racine commençant par *ic*, lourde, autre que *ṛcchi*, devant *liṭ*)" 3.1.36 risque de se réaliser. Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation" il n'y a pas ce défaut[2].

P.I 314-315. "Śatāni" 314.4 : l'accrément *num* causé par la relation avec la désinence ne sera pas cause de l'amuissement de la désinence causé par le nom *ṣaṭ*. Si l'on objecte que la mention "-anta (terminé par)" dans "ṣṇāntā ṣaṭ" vise à faire entendre "ce qui est terminé par *ṣ* ou *n* dans le premier enseignement" et que le nom *ṣaṭ* ne s'applique donc pas à *śatan*, on répond qu'il n'y a pas ce défaut parce que cette mention visera à faire comprendre que *ṣṇāntā* réfère à un nom de nombre et est un *bahuvrīhi*. "Śakaṭau" 314.7 : si le substitut *at* causé par la relation de la base *ghi* avec la désinence est cause de l'apparition du suffixe *ṭāp*, il détruira la succession de la base et de la désinence. Il y a traitement d'un substitut unique de deux éléments comme finale du premier ou initiale du second, lors de l'application d'une opération prescrite par une règle, non pour ce qui est de la succession, notion du monde. Et si *ṭāp* se réalise l'on réalisera "śakaṭāyām".Cependant, en raison du *t* ultérieur dans "ac ca gheḥ (*at* apparaît à la finale d'une base *ghi*)" 7.3.119 *ṭāp* peut être évincé. En effet à la place de *i* et *u* brefs seul un *a* bref se réalisera. Ou bien *a* ne notera pas de *savarṇa* parce qu'il est un objet produit[3]. Le *t* ultérieur apparaît donc comme visant à empêcher un substitut long réalisable par une autre règle. "Iyeṣa" 315.1 : si *ām* se réalise, il y aura amuissement de *ṇal*; il y aura donc destruction de la relation de la base avec le suffixe. L'option "uṣavida-" a occasion de s'appliquer dans "oṣāṃ cakratuḥ/ūṣatuḥ"[1] Donc *ām* risque de se réaliser de façon constante dans "uvoṣa". Cependant ce mot "uvoṣa" n'est pas un exemple, parce que, du fait de la plus grande force de la prescription qui énonce les mots un par un, et du fait de son ultériorité l'option doit s'appliquer[2]. Le cas du substitut *ām* peut être présenté pour "iyeṣa, uvoṣa" en prenant *matup* au sens de connection permanente dans "gurumataḥ"[3]

---

[1] "Śakaṭau" est formé avec *ṅi* après *śakaṭi*; substitut *aut* de *ṅi* ultérieur à un *ghi* et *at* substitut de la finale du *ghi* selon "ac ca gheḥ" 7.3.119. *At* est prescrit devant *ṅi* et est donc causé par la succession d'un *ghi* et de *ṅi*. Il ne sera pas cause de l'apparition de *āp* qui en s'interposant détruirait cette succession.

[2] "Iyeṣa" est formé avec *liṭ* après *íṣá* "désirer; substitut *tip* de *liṭ* et *ṇal* de *tip*. En raison de l'indice *p* *ṇal* n'est pas traité comme ayant l'indice *k* selon "asaṃyogāl liṭ kit". Substitut *guṇa* selon "puganta-" *eṣ a*. Redoublement, amuissement de *ṣ* selon "halādiḥ śeṣaḥ", substitut bref selon "hrasvaḥ" *i eṣa*. Substitut *iy* de *i* selon "abhyāsasyāsavarṇe" *iyeṣa*. Le substitut *ām* risque de s'appliquer à *eṣ a*. Par la *paribhāṣā* le *guṇa* causé par la succession de la racine et du suffixe *ṇal* ne sera pas cause de l'apparition de *ām* qui causerait l'amuissement de la désinence *ṇal*. "Uvoṣa" est formé de même sur *úṣá* dans l'alternative ou *ām* ne se réalise pas.

[3] Selon la *paribhāṣā* 19 "il n'y a pas notation des *savarṇa* par un phonème produit".

U.I 314-315. "Vibhaktilukaḥ" 314-13 : comprendre aussi : *num* ne sera pas cause non plus du nom *ṣaṭ* cause de l'amuissement des désinences[4]. "Antagrahaṇam" 314.14 : par la force de cette mention, pense Kaiyaṭa. Kaiyaṭa rejette cela en disant que la dite mention n'a pas ce pouvoir : "saṃkhyā-" 314.14 : la compréhension de la référence au nom de nombre est le fruit du *bahuvrīhi*."Vibhakti-" 314.16 : le sens est : le *sūtra* signifiant "*aut* apparaît à la place de *ṅi* ultérieur à une base *ghi* et *at* est substitut de la finale de la base *ghi*", le substitut *at* enseigné en même temps que le substitut *aut* de *ṅi* est causé par l'association de la base et du suffixe. Mais, dira-t-on, en raison du traitement du substitut unique de *a āp* comme finale du terme antérieur *ṭāp* n'est pas un élément interposé; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "śāstrīye ca" 314.17. Mais, dira t-on, si *ṭāp* se réalise, il y a le substitut unique *vṛddhi* et "śakaṭau" se réalisera bien; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ṭāpi ca" 314.17: l'idée est : *yāṭ* et *ām* se réalisent parce qu'ils sont prescrits ultérieurement à la *vṛddhi* et parce qu'ils sont des opérations relatives à une base[5]. "Saṃpadyate" 314.20 : cela est imaginaire; car par le *t* ultérieur il y aura non-réalisation du substitut unique *savarṇa* de *a-ā*, mais *ṭāp* se réalisera; et, si le *t* ultérieur empêchait tout substitut long prescrit par une autre règle, le substitut *vṛddhi au* ne se réaliserait pas dans "śakaṭau", etc.

---

[1] "Ūṣatuḥ" est formé avec substitut *atus* de *tas* substitut de *liṭ* après *úṣá*. Il est traité comme ayant l'indice *k* selon "asaṃyogāl liṭ kit". Le *guṇa* ne s'applique donc pas. Une fois le redoublement fait, *u uṣ atus*, il n'y a pas le substitut *uvaṅ* de *u* qui n'est pas devant un non-*savarṇa*. Il y a le substitut long *ū* selon "akaḥ savarṇe dīrghaḥ" *ūṣatuḥ*. Avant le redoublement la voyelle de la racine n'est pas lourde. Il n'y a donc pas de risque d'application de *ām*.

[2] *Ām* est prescrit de façon constante pour une racine commençant par *ic* par 3.1.36. *Ām* optionnel est enseigné pour *uṣ*, *vid*, etc. nommés un par un, par 3.1.38.

[3] Le suffixe *ām* sera compris comme s'appliquant à une forme lourde en permanence. Il ne s'appliquera pas à *iṣ* et *uṣ* qui ne sont pas toujours lourds, n'étant tels qu'une fois le *guṇa* réalisé. Il n'est donc pas besoin dans cette vue de recourir à la *samnipātaparibhāṣā*.

[4] La *paribhāṣā* suspend les opérations qui détruisent directement et indirectement la relation. Voir U.311 avant-dern.l. et tr.II,p.250, n.2 et 4.

[5] L'accrément *yāṭ* selon "yāḍ āpaḥ" 7.3.113 et le substitut *ām* de la désinence selon "ṅer ām" 7.3.116 sont prescrits pour une base "aṅgasya" et ont donc plus de force que le substitut *vṛddhi* selon "vṛddhir eci"6.1.88 opération relative à des phonèmes, selon

"Luk syād iti" 315.6 : l'utilité de dire cela est imaginaire parce que, même s'il n'y a pas amuissement, il y a destruction de la succession de la base et du suffixe qui est la relation cause du *guṇa*. Mais dira-t-on, du fait de la prescription de *ām* par"uṣavida-" l'exemple "uvoṣa" est inapproprié; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "uṣavida-" 315.7 : l'idée est : dans "ūṣatuḥ" il n'y a pas de voyelle lourde avant le redoublement. "Pratipadavidheḥ" 315.8 : dans une alternative il y a le *guṇa*, dans l'autre il y a le redoublement et le substitut unique; dans les deux cas il y a une voyelle lourde; "ijādeḥ" ne manque donc pas de s'appliquer[1]. "Paratvāt" 315.8 : ceci est dit en acceptant que "uṣavida-" ait un domaine propre d'application dans "ūṣatuḥ", etc., comme le voulait l'avocat de l'exemple "uvoṣa". Ou bien la lecture dans le *bhāṣya* est celle de "uvokha" avec la racine terminée par *kh*. D'autres disent que dans l'alternative où *ām* ne s'applique pas à *uṣa* en raison de l'option prescrite pour *uṣ*, la réalisation de *ām* est cependant difficile à empêcher après *uvoṣa* une fois le redoublement réalisé. Il risque donc d'y avoir une différence dans la forme aussi "uvoṣāṃ cakāra", tandis que dans l'alternative où *ām* se réalise après *uṣ* la forme est "oṣāṃ cakāra"[2]. "Nityayoge" 315.9 : l'idée est : en raison de l'emploi du suffixe *matup* dans "gurumataḥ", alors que le sens en est obtenu, même s'il est dit "ijāder guroḥ" par la prohibition "anṛcchaḥ"[3]. D'autres disent que l'intention du *bhāṣya* est : s'il en est ainsi[4], il risque d'y avoir inutilité de "anṛcchaḥ", parce que cette racine n'a pas une voyelle lourde avant l'apparition de *tuk*; et il risque d'y avoir non-application de *ām* à *umbh*, etc. qui ont une voyelle lourde, parce qu'elles perdent cette propriété devant *liṅ* au sens de souhait[5].

---

la *paribhāṣā* 55 "vārṇād āṅgaṃ balīyaḥ".

[1] On peut avoir deux formations : *uṣa, oṣ a* avec *guṇa* avant le redoublement; ou bien *uṣ atus, uṣ uṣ atus, u uṣ atus, ūṣ atus*, avec redoublement et substitut unique. Dans les deux cas l'on a une forme de la racine avec voyelle lourde et "ijādeḥ" a chance de s'appliquer. Le domaine d'application de "uṣavida-" est donc inclus dans celui plus large de "ijādeḥ". La première règle sera donc un *apavāda* de la seconde et l'entravera selon "yena nāprapte".

[2] Nāgeśa accepte donc l'exemple "uvoṣa" comme cas où la *saṃnipātaparibhāṣā* empêche *ām* de se réaliser.

[3] Si cette prohibition est un *paryudāsa* elle indique par la forme de l'objet auquel elle s'applique, la forme de la classe d' objets d'où celui-ci est exclu. La racine *ṛcch* a une voyelle lourde. La classe des racines dont elle est exclue doit être celle de racines à voyelle lourde. Par là on comprend que "guroḥ" n'a pas le sens "terminé par une voyelle lourde", mais " qui a toujours une voyelle lourde (gurumataḥ)".

[4] C'est-à-dire si la règle "ijādeḥ" s'applique seulement aux racines qui ont toujours une voyelle lourde, comme ledit Kaiyaṭa.

[5] Devant *liṅ* au sens de souhait *yāsuṭ* reçoit l'indice *k* selon "kid āśiṣi" et il y a amuissement du *n* de la racine *únbhá* devant un suffixe à indice *k* selon "aniditām" 6.4.24.

BH.I 315-317. "Tasya doṣo varṇāśrayaḥ pratyayo varṇavicālasya (un défaut de cette *paribhāṣā* est le cas d'un suffixe fondé sur un phonème relativement à une modification du phonème)".(vt 10)

Un défaut de cette règle est qu'un suffixe fondé sur un phonème ne sera pas cause d'une modification du phonème. -- Où ? -- Dans "ata iñ (*iñ* apparaît au sens de "descendant de " après une base terminée par *at*)" 4.1.95 : "dākṣiḥ, plākṣiḥ". -- Le suffixe n'est pas causé par une relation. -- En ce cas le nom technique *aṅga* ne sera pas cause de la modification du phonème[1].

"Āttvam pugvidheḥ krāpayati (un défaut est le substitut *āt* relativement à *puk* dans "krāpayati")". (vt 11)

Le substitut *āt* ne sera pas cause de *puk*. -- Où ? -- Dans "krāpayati"[2].

"Pug ghrasvatvasyādīdapat (un défaut est *puk* relativement au substitut bref dans "adīdapat")". (vt 12)

*Puk* ne sera pas cause du substitut bref. -- Où ? -- Dans "adīdapat"[3].

"Tyadadyakāraṣ ṭābvidheḥ (un défaut est le substitut *a* de la finale de *tyad*, etc. relativement à *ṭāp*)". (vt 13)

Le substitut *a* de la finale de *tyad*, etc. ne sera pas cause de *ṭāp*. -- Où ? -- Dans "yā, sā"[1].

---

[1] Le suffixe *iñ* est causé par la finale *at* de la base : *dakṣa i*. Il y a ensuite amuissement du *a* final par "yasyeti ca" 6.4.148. Cet amuissement est prescrit pour *i* ou *a* final d'un *aṅga*. Or le nom technique *aṅga* est causé par la succession d'une base et d'un suffixe, ici par la succession d'une base terminée par *a* et du suffixe *iñ*. Il ne sera pas cause de l'amuissement qui détruirait cette succession. Nāgeśa justifie cependant que le suffixe soit causé par une relation. Il y a une relation de déterminé à déterminant entre la base et le fait de se terminer par *at*. Cette relation est cause du suffixe. Il ne causera pas l'amuissement de *a* qui détruirait cette relation.

[2] "Krāpayati" est formé avec *ṇic* après *ḍukrīñ* "échanger des marchandises" selon "hetumati ca"; *vṛddhi ai* substitut de *ī* selon "aco ñṇiti" *krai i*, substitut *āt* de *ai* selon "krīñjīnāṃ ṇau" 6.1.48 *krā i;* accrément *puk* selon "arti-" 7.3.36 *krāpi;* suffixe *laṭ*, substitut *tip*, suffixe *śap*, *guṇa e* substitut de *i*, substitut *ay* de *e*. *Āt* est causé par la succession de *krī* et *ṇi*. Il ne sera pas cause de *puk* qui en s'interposant détruira cette succession.

[3] "Adīdapat" est formé avec *ṇi* après *ḍudāñ* "donner"; accrément *puk* par "arti-" *dāp i;* suffixe *luṅ;* accrément *aṭ;* substitut *tip* de *luṅ* et amuissement de *i*, *adāp it;* suffixe *cli;* substitut *caṅ* selon "ṇiśri-" 3.1.48 *adāp i a t;* amuissement de *ṇi* selon "ṇer aniṭi" 6.4.51 *adāp a t;* substitut bref de la pénultième selon "ṇau caṅy" 7.4.1 *adap a t;* redoublement selon "caṅi" *adapdap a t;* amuissement du premier *p* par "halādiḥ" *adadap a t;* substitut *i* de *a* selon "sanval laghuni", "sany ataḥ" *adidap a t;* substitut long de *i* par "dīrgho laghoḥ" 7.4.94 *adīdapat*. *Puk* causé par la succession de la racine terminée par *ā* et de *ṇic* ne sera pas cause du substitut bref du *ā* qu'il rend pénultième, lequel substitut bref détruirait ladite succession.

"Iḍvidhir ākāralopasya papivān (un défaut est *iṭ* relativement à l'amuissement de *ā* dans "papivān")". (vt 14)

*Iṭ* ne sera pas cause de l'amuissement de *ā*. -- Où ? -- Dans "papivān, tasthivān"[2].

"Matubvibhaktyudāttatvaṃ pūrvanighātasya (un défaut est le ton aigu de *matup* ou de la désinence relativement au ton grave de ce qui précède)". (vt 15)

Le ton aigu de *matup* ou de la désinence ne sera pas cause du ton grave de ce qui précède. -- Où ? -- Dans "agnimán, vāyumán; paramavācá, paramavācé"[3].

"Nadīhrasvatvaṃ saṃbuddhilopasya (un défaut est le substitut bref de la finale d'un *nadī* relativement à l'amuissement de la désinence de vocatif)". (vt 16)

Le substitut bref de la finale d'un *nadī* ne sera pas cause de l'amuissement de la désinence de vocatif. -- Où ? -- Dans "nadi, kumāri, kiśori, brāhmaṇi, brahmabandhu", une fois le substitut bref réalisé, l'amuissement selon "eṅhrasvāt sambuddheḥ (après une base terminée par *eṅ* ou une brève un *hal* d'une désinence de vocatif est *amui*)" 6.1.69 risque de ne pas se réaliser[4]. -- Qu'il n'y ait pas amuissement selon ce *sūtra*. Il se réalisera selon "ṅyantāt (*su*, etc. ultérieures à une base terminée par un *hal*, *ṅī*, ou *āp* sont amuies)" 6.1.68. -- Il ne se réalise pas. Il est dit "dirghāt (après une longue)"; après la base terminée par une brève il risque de ne pas se réaliser. -- On doit décider de ce qui suit. Le substitut bref et l'amuissement de la désinence de vocatif peuvent être faits. Lequel doit être réalisé ? -- Le substitut bref parce qu'il est prescrit ultérieurement. -- L'amuissement de la désinence de vocatif est d'application constante. Il a chance de se réaliser que le substitut bref le soit ou non[1]. -- L'amuissement n'est pas d'application constante. Car si le substitut bref est réalisé, il risque de ne pas se réaliser. -- Pour quelle raison ? -- Par la *paribhāṣā* "une opération causée par une relation n'est pas cause de ce qui détruirait cette relation".

---

[1] "Yā" est formé avec *su* après *yad* au féminin; substitut *a* de *d* devant la désinence par "tyadādīnām aḥ" 7.2.102; suffixe *ṭāp* par "ajādyataṣ ṭāp" 4.1.4; amuissement de *su* par "halṅyābbhyaḥ". *A* est causé par la succession de *yad* et de la désinence; il ne sera pas cause de *ṭāp* qui en s'interposant détruirait cette succession.

[2] "Papivān" est formé avec *liṭ* après *pā* "boire"; substitut *kvasu* de *liṭ* par "kvasuś ca" 3.2.107; redoublement selon "liṭi dhātor", "hrasvaḥ" *papā vas;* accrément *iṭ* selon "vasvekāj-" 7.2.67 *papā ivas;* amuissement de *ā* par "āto lopaḥ" 6.4.64 *pap ivas;* suffixe *su;* accrément *num* par "ugidacām"; substitut long de la pénultième par "sarvanāmasthāne ca", amuissement de la désinence et de *s* par "halṅyābbhyo", "saṃyogāntasya lopaḥ" *papivān*. *Iṭ* est causé par la succession d'une racine terminée par *ā* et de *kvasu*. Il ne sera pas cause de l'amuissement du *ā* qui détruirait cette succession.

[3] L'aigu est prescrit pour *matup* après une base terminée par une brève aigue, pour une troisième désinence ou une des suivantes, ultérieure à un membre ultérieur de composé à aigu final, selon "hrasvanuḍbhyām" 6.1.176 et "antodāttād" 6.1.169. Dans les deux cas, cet aigu causé par la succession d'une base à aigu final et du suffixe qui le reçoit, ne sera pas cause du ton grave pour la finale de la base selon "anudāttaṃ padam ekavarjam", parce qu'il détruirait ladite succession.

[4] Le substitut bref selon "ambārthanadyor" 7.3.107 est causé par la succession du *nadī* et du suffixe de vocatif. Il ne sera pas cause de l'amuissement de ce suffixe, ce qui détruirait ladite succession.

P.I 315-317. "Dākṣiḥ" 315.5 : la règle "ata iñ" rend compte du *i* qui est déjà établi dans l'emploi; le suffixe est donc supposé être fondé sur une relation[2]. "Na pratyayaḥ" 315.5 : l'intention est : puisqu'il y a description de la forme de l'emploi par l'analyse en base et suffixe théoriques, un suffixe qui n'existe pas en réalité est produit après la base. "Aṅgasaṃjñā" 316.1 : il y a amuissement de *a* quand il y a le nom *aṅga;* il détruirait donc la succession qui l'a causé. Le sens de "varṇavicālasyānimittaṃ syāt" 315.4 est : le suffixe n'est pas cause d'un changement du phonème, par l'intermédiaire du nom *aṅga*. Certains commentent "varṇāśrayaḥ" 315.3 et donnent comme exemple "ātreyaḥ", etc.[3] D'autres disent qu'il y a amalgame de *a* dans "pratyayo varṇāśrayaḥ" et comprennent "avarṇāśrayaḥ".

"Krāpayati" 316.2 : une fois le substitut *vṛddhi* devant *ṇic* réalisé, le substitut *āt* ne sera pas cause de *puk*. Ce défaut est mentionné en considérant que *puk* est partie de partie : *puk* est prescrit pour le *a* de la base[4]. "Agnimā́n" 316.11 : le ton aigu de *matup* fondé sur le ton aigu de la voyelle antérieure, en se réalisant ne détruira pas ce dernier. "Paramavācā́" 317.1 : le ton aigu de la désinence selon "antodāttād uttarapadāt (après un membre ultérieur de composé à finale aigue)" en se réalisant, ne sera pas cause de la chute du ton pour ce qui précède. "Mā bhūt" 317.5 : cela est dit sans prendre en considération la mention "dīrghāt" dans "halṅyādibhyaḥ" 6.1.68. Et une fois la brève réalisée, la forme sera terminée par *ṅī*, par le traitement comme l'original. Cela est dit sans se référer au mot *brahmabandhu*, puisqu'il ne se termine pas par *ṅī* ou *āp*. "Nityaḥ" 317.7 : l'idée est : une opération est d'application constante, si elle se réalise de toute façon par une règle ou une autre. Il y a un domaine propre d'application de l'amuissement de la désinence de vocatif selon "eṅhrasvāt" dans "he devadatta"[5].

---

[1] Si le substitut bref est réalisé, il y a amuissement de la désinence par "eṅhrasvāt". Si le substitut n'est pas réalisé, il y a amuissement par "halṅyābbhyo".

[2] La relation entre la base et le *i* existe déjà dans l'emploi. La règle ne crée pas la forme, elle en montre la correction. Elle est donc fondée sur la relation qui existe dans l'emploi.

[3] "Ātreyaḥ" est formé avec *ḍhak* après *atri* selon "itaś cāniñaḥ" 4.1.122, avec amuissement de *i* selon "yasyeti ca".

[4] Kaiyaṭa pense que la partie de la partie n'est pas partie de l'ensemble. Voir I 311.13. *Puk* étant partie du *a* ne sera pas partie de la base *krā*. Il fera donc interposition entre *krā* et *i*.

[5] Kaiyaṭa commente dans cette phrase la dernière proposition du *bhāṣya* : "si le substitut bref est réalisé, l'amuissement ne

U.I 315-317. Mais, dira-t-on, le dit suffixe n'est pas fondé sur une relation entre deux objets; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "prayoge" 315.10. "Anvākhyānam" 315.10 : description comme correct. "Pratyayasya" 315.11 : le suffixe déterminé comme correct. "Avidyamāna eva" 315.12 : les esprits lents et moyens comprennent ainsi[1]. L'idée est : même s'il y a description de la correction de la forme, c'est la correction qui est fondée sur la relation, non le suffixe. "Satyām" 315.13 : l'idée est : le sens de "yasmāt" 1.4.13 étant "ce qui est déterminé par la propriété déterminante d'être sujet d'une prescription de suffixe"[2], le sens du *sūtra* est : la forme terminée par *a* devant *iñ* a le nom *aṅga*. Si c'est le nom *aṅga* qui ne sera pas cause du changement de phonème en vertu de la *paribhāṣā*, comment dans le *vārttika* est-il dit "pratyayaḥ (le suffixe)" ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tatra". Dans "ātreyaḥ" il y a *ḍhak* selon "itaś cāniñaḥ". D'autres maîtres[3] disent comme suit. L'intention du *vārttika* est la suivante : le *saṃnipāta* est aussi une relation de déterminant à déterminé, comme la relation de cause à effet; et ainsi le suffixe causé par la relation du *prātipadika* avec la propriété d'être terminé par *a* ne sera pas en vertu de la *paribhāṣā* cause de ce qui détruirait cette relation. Un interlocuteur qui ne comprend pas cette intention objecte "na pratyayaḥ" 315.5. Un interlocuteur qui ne voit qu'une partie de la solution répond "aṅgasaṃjñā tarhi" 316.1[4]. Et cela est approprié. La base de cette *saṃnipātaparibhāṣā* est l'illégitimité d'entrer en conflit avec ce dont on tire son existence. Il en est ainsi dans le cas présent. Quant à l'excès d'application possible de la *saṃnipātaparibhāṣā*, on peut y remédier facilement, dans cette vue comme dans l'autre, en la disant d'application inconstante. C'est en raison de cela[5] que dans "grāmaṇi kulam", etc., une fois le substitut se réalise pas par l'intervention de la *paribhāṣā*". On pourrait objecter que "eṅhrasvāt" étant alors sans occasion de s'appliquer entravera la *paribhāṣā*. Kaiyaṭa montre donc que cette règle, même si elle est empêchée par la *paribhāṣā* de s'appliquer à *nadi*, etc. gardera un domaine propre d'application.

[1] C'est-à-dire, comprennent qu'il y a production du suffixe.

[2] Le nom *aṅga* ne s'applique donc pas après n'importe quelle forme susceptible de recevoir un suffixe, mais à la forme particulière qui l'a reçu et est actuellement placée devant ce suffixe. Ainsi le nom *aṅga* est-il fondé sur une relation entre deux objets.

[3] Nāgeśa donne ici son interprétation. "Pare tu" se construit avec "āhuḥ" p.316, 1.18.

[4] La conclusion est que la *paribhāṣā* est d'application inconstante. L'interlocuteur montre ici qu'elle est vicieuse, ce qui implique qu'elle doit être rejetée. Il est donc un *ekadeśin*, parce qu'il a raison de montrer qu'elle ne doit pas s'appliquer dans le cas de "dākṣiḥ", etc. et parce qu'il a tort de faire de cela un vice de la *paribhāṣā* qui conduirait à l'annuler. Nāgeśa va montrer ci-dessous qu'elle est nécessaire et qu'au lieu de l'annuler il faut la prendre comme étant d'application inconstante. Ce sera la conclusion du *bhāṣya* (317-318).

[5] C'est-à-dire, en raison du fait qu'étant d'application inconstante, elle s'applique parfois. Nagesa montre ici l'utilité de

bref selon "hrasvo napuṃsake" réalisé, *tuk* ne s'applique pas[1]. Le substitut bref ne le causera pas, parce qu'il détruirait la relation du *prātipadika* avec la propriété d'être terminé par *ac*, relation qui donne l'existence au substitut bref. Et le substitut bref selon "hrasvo napuṃsake", n'étant pas de cause extérieure, n'est pas traité comme non-réalisé par la *paribhāṣā* "asiddhaṃ bahiraṅgam antaraṅge". Et si le nom *aṅga* n'était pas en vertu de la *paribhāṣā* cause de l'amuissement "yasyeti ca", il s'ensuivrait qu'il en serait ainsi dans "śaivaḥ, gāṅgeyaḥ" et il s'ensuivrait l'inutilité de "varṇāśrayaḥ (fondé sur un phonème)" dans le *vārttika*[2].

"Ātvam" 316.2 : selon "krīñjīnāṃ ṇau". Parce qu'une partie d'une chose ne fait pas interposition entre cette chose et une autre Kaiyaṭa dit "ākāraḥ" 316.14 : l'idée est : *puk* s'applique à ce *ā* parce qu'il est expressément mentionné[3]. Mais d'autres maîtres disent : même si *puk* est partie de la base, cela ne change rien, puisque *puk* détruira la relation des deux éléments sous la forme qu'ils ont quand ils sont cause de l'apparition de *puk*, et puisque, même s'il y a notation de *krī* avec *puk* par la mention de la base dans "krīṅ-" en vertu de la *paribhāṣā* 11 "un accrément qui fait partie d'un élément est noté par la mention de cet élément" il n'y aura pas la relation mentionnée expressément dans le *sūtra*. Et le présent *bhāṣya*, ainsi que "hrasvatvaṃ tugvidheḥ" 311.5 est la preuve de cela. L'intention de l'avocat de la conclusion est précisément que l'on doit considérer que cette *paribhāṣā* est d'application inconstante[4].

Dans le *bhāṣya* "pug ghrasvatvasya" 316.5 : *puk* est causé par la relation de *ā* avec *ṇi*; une fois le substitut bref réalisé, il est clair qu'il y a destruction de cette relation. Et il ne faut pas dire : le substitut bref causé par *ṇi* suivi de *caṅ* étant de cause plus extérieure que *puk* qui est causé par *ṇi*, est non-réalisé, commment y a-t-il application de la *paribhāṣā* dans ce cas[5] ? Il ne faut pas dire cela parce que de par l'autorité du présent *bhāṣya* on acceptera que l'opération traitée comme non-réalisée soit

---

la *paribhasa* pour établir qu'elle est d'application inconstante et qu'elle ne doit pas être rejetée totalement sous le prétexte que son application est indésirable dans certains cas.

[1] Voir U I 312-22.

[2] *Śaiva* est formé avec *aṇ* selon "śivādibhyo 'ṇ" 4.1.112, *gāṅgeya* avec *ḍhak* selon "strībhyo ḍhak". Ces deux suffixes sont prescrits après une base, ne dépendent pas d'un phonème. S'il y a application de la présente *paribhāṣā* le nom *aṅga* empêchera l'amuissement selon "yasyeti ca" parce qu'il détruirait la relation base-suffixe qui l'a causé.

[3] Dans "arti... ātāṃ puk" 7.3.36.

[4] Il ne sert donc à rien de rejeter le défaut de la *paribhāṣā* en invoquant le fait que *puk* soit partie de la base, comme le suppose Kaiyaṭa.

[5] L'application de la *paribhāṣā* a pour cause le *saṃnipāta* cause de *puk*. Si *puk* est *antaraṅga*, la *paribhāṣā* le sera aussi. Le substitut bref *bahiraṅga* sera donc non-réalisé lors de l'application de *puk* et de la *paribhāṣā*.

évincée par la *paribhāṣā*. De plus, même si le substitut bref est non-réalisé lors de l'application de l'opération prescrite dans le traité de grammaire, il n'est pas non-réalisé par rapport à la relation qui est une notion du monde[1]. "Idvidhiḥ" 316.9 : *iṭ* est fondé sur une base terminée par *ā* selon "vasvekājād-" 7.2.67. L'idée est : les règles limitatives s'appliquent seulement par l'intermédiaire d'une prescription[2]. "Pūrvam" 316.16 l'idée est : en raison de la reconduction de "antodāttāt" 169 dans "hrasvanuḍbhyām" 6.1.176. "Hrasvatvam" 317.3 : selon "ambārtha-" 7.3.107. Mais, dira-t-on, la mention de la brève dans "eṅhrasvāt" étant sans occasion de s'appliquer, entravera la *paribhāṣā*, c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "saṃbuddhilopasya" 317.16.

BH.I 317-318. Les défauts sont en nombre égal, ou trop nombreux. Il n'est donc pas besoin de cette *paribhāṣā*. -- Ce n'est pas parce qu'il y a des défauts qu'une *paribhāṣā* ne doit pas être faite, ou qu'une règle ne doit pas être composée. Ce n'est pas parce qu'il y a des mendiants que les plats ne sont pas posés sur le feu. Ce n'est pas parce qu'il y a des bêtes sauvages que le grain n'est pas semé. Et en vérité les défauts ont été énumérés en totalité. Pour les buts, seulement des exemples en ont été donnés. -- Pourquoi cela ? -- Parce qu'il n'y a pas de règle pour les défauts[3]. Donc pour les buts qu'elle possède, cette *paribhāṣā* doit être faite; pour ce qui est des défauts il faut y remédier.

P.I 317-318. "Bhūyāṃso vā" 317.10 : l'idée de supériorité est surimposée pour montrer le caractère vicié de la *paribhāṣā*. Du fait de la prescription du nom *sarvanāman* pour le mot *sama* synonyme de *sarva* dans la liste *sarva*, etc., il y a emploi ici du mot *sama* qui exprime le sens "égal". Il y a un mot *sama* qui est synonyme de *sarva*; par exemple dans "samarājyaṃ vartate" qui signifie "il y a souveraineté sur tous"; dans le *veda* dans "mā́ naḥ samasya dūḍhyàḥ (R.S.8.75.9) où le sens est "que le coup porté par tout ennemi à la mauvaise pensée...". Le sens de "bhūyāṃso vā..." est : puisque les buts sont les moins nombreux, un enseignement complémentaire doit être fait pour eux.

---

[1] Le substitut bref n'est pas non-réalisé lorsqu'on prend en considération le *saṃnipāta* cause d'application de la *paribhāṣā*.

[2] L'accrément *iṭ* est prohibé devant un *kṛt* commençant par *vaś* par "neḍ vaśi kṛti". Ensuite dans le cas de *liṭ* cette prohibition est limitée au cas où le suffixe *liṭ* apparaît après les racines *kṛ*, etc. énumérées dans "kṛsṛ-" 7.2.13. Il en résulte que l'accrément peut se réaliser devant un suffixe *liṭ* après les autres racines, selon la prescription générale "ārdhadhātukasyeṭ". La règle "vasekājād-" à son tour dans le cas de *vas* limite cette application au cas où *vas* apparait après les racines mentionnées. Cette règle est donc une limitation appliquée par l'intermédiaire d'une prescription. Ainsi Nāgeśa justifie-t-il le *bhāṣya* d'avoir employé le mot *vidhi* à propos de cette règle.

[3] Le *lakṣaṇa* est une formule unique qui fait connaître plusieurs objets qui ont quelque chose en commun. Il n'y a pas de semblable formule commune pour les défauts énumérés. Pour les buts il y en a mention par une formule commune et des exemples d'application de la formule suffisent.

"Pratividheyam" 318.4. Dans le cas de "dākṣiḥ" etc. il y aura changement de la forme de la base par la force de la prescription "yasyeti ca". Dans "kaṣṭāya"[1] le substitut long se réalisera devant *ya* en vertu de l'indice révélateur qu'est la forme énoncée "kaṣṭāya" 3.1.14. Dans "yā sā" *āp* se réalisera en vertu de l'indice révélateur qu'est "na yāsayoḥ (*i* n'apparaît pas à la place du *a* antérieur au *k* d'un suffixe, devant *āp*...)" 7.3.44. Dans "yayivān" : la règle "vasvekājāt" est une limitation de l'application de *iṭ*, non une prescription nouvelle de l'accrément; il y a donc amuissement de *ā*[2]. Dans "krāpayati" *puk* est une partie de la base terminée par *ā* et ne fait pas interposition. Dans "adīdapat" le substitut bref se réalise en vertu d'un indice révélateur : le fait que le maître enseigne l'indice *m* pour *jānāti* dans "māraṇatoṣaṇa-" pour la réalisation du substitut bref de la pénultième[3], révèle qu'une fois *puk* réalisé le substitut bref de la pénultième se réalise. Car dans *jānāti*, si *puk* n'est pas réalisé il n'y a pas de pénultième qui puisse être abrégée. Dans "agnimān la *paribhāṣā* relative à l'accent "anudāttaṃ padam ekavarjam (le mot est grave sauf une syllabe)" 6.1.158 entrave la *saṃnipātaparibhāṣā*. Dans "nadi" etc. la *saṃnipātaparibhāṣā* ne s'applique pas par la force de la mention de la brève dans "eṅhrasvāt" alors que l'on pouvait dire "guṇāt saṃbuddheḥ"[4] Dans "darvi" dans l'alternative où dans le chandas le *guṇa* ne se réalise pas[5] l'amuissement prescrit pour le *chandas* s'applique[6].

U.I 317-318. Ete doṣāḥ samāḥ" 317.10 : ceci est dit relativement à tous les buts mentionnés par l'auteur du *vārttika*. Bien que les buts soient au nombre de neuf et les défauts au nombre de huit, il est dit qu'il y a égalité en raison de la faible différence. Ou bien l'interlocuteur pense qu'il peut être supposé encore un défaut dans un autre cas. Mais, dira-t-on, les défauts mentionnés ne sont pas plus nombreux que les buts mentionnés; pour quoi y a-t-il donc une supériorité signifiée par "bhūyāṃsaḥ"; c'est pour quoi Kaiyaṭa dit "duṣṭatva-" 317.18. D'autres disent qu'il est dit "plus nombreux" par rapport au nombre de trois fixé pour les buts, si l'on laisse parmi tous ceux qui sont mentionnés ceux qui ont été critiqués. "Dūḍhyaḥ" est formé sur *duḥkhena dhyāyati* avec *vic* après *dhyai*, la sixième désinence du singulier, amuissement de *ā* par "āto dhātoḥ", substitut *u* de la finale de *dur* et *tu* de l'initiale du membre ultérieur, selon "duro dāśanāśadabhadhyeṣu" vt sous 6.3.109. Kaiyaṭa dit cela "durdhiyaḥ" 317.21. Le sens est : "que *aṃhatiḥ* la violence portée à tout méchant ne blesse pas *naḥ* nous". Si la forme analytique est "duḥsthitā dhīr yeṣām" *yaṇ* ne se réalise pas, parce que *dhī* n'est pas précédé d'un *gati* ou d'un régime[1] ."Tasmān nārthaḥ" 317.10: Kaiyaṭa dit l'intention de cet adversaire : "tatra" 317.21.

---

[1] Défaut non mentionné dans le *bhāṣya* (Annaṃbhaṭṭa). Le substitut *ya* de *ṅe* dans *kaṣṭa ṅe*, causé selon "ṅer yaḥ" 7.1.13 par la relation de la désinence avec une base terminée par *a*, ne sera pas en vertu de la *samnipātaparibhāṣā*, cause du substitut long selon "supi ca" 7.3.102 parce qu'il détruirait la dite relation.

[2] La réalisation de *iṭ* dépend donc de la règle prescriptive "ārdhadhātukasya" et n'est pas causée par la relation avec la finale *ā*. Celle-ci pourra donc être amuie.

[3] La racine *jñā* de la liste *krī*, etc *(jānāti)* est placée aussi dans la liste *ghaṭ* etc. à seule fin de recevoir l'indice *m*. Elle y est énoncée avec trois sens particuliers "māraṇatoṣaṇa-". Par le *sūtra* "mitāṃ hrasvaḥ" 6.4.92 il y aura un substitut bref pour le *ā* quand il est pénultième. Il est pénultième dans cette racine quand il y a *puk*. Cela montre qu'une fois *puk* réalisé il y a bien réalisation du substitut bref. Autrement l'inclusion de *jñā* dans la liste des racines objet de ce *sūtra* est inutile.

[4] Par la mention "guṇāt" le cas de "he devadatta", etc.était prévu.

[5] Selon "jasādiṣu" vt 1 sous 7.3.101. Le *ca* dans "jasi ca" est interprété comme signifiant "du type de". La règle s'applique donc devant ce qui est du type de *jas*, c'est-à-dire devant une désinence. Au vocatif on aura : "darvi/darve".

[6] Selon "supāṃ suluk-". De la sorte la mention de la brève dans "eṅhrasvāt" n'est pas nécessaire pour "darvi". On peut donc dire que par la force de cette mention, autrement inutile, la *paribhāṣā* ne s'applique pas.

L'avocat de la conclusion répond à l'objection dans le *bhāṣya* "na hi" 317.11. L'avocat de la conclusion donne encore une autre raison de la nécessité de la *paribhāṣā* "doṣāḥ khalv api" 318.1."Lakṣaṇam" 318.2 : le sens est : il n'y a pas de forme qui en signale d'autres[2]. "Tatra vidhāna-" 318.10 : l'idée est:parce que l'amuissement selon "yasya" n'a pas son but satisfait s'il n'y a pas destruction de la relation de la base et du suffixe tels qu'ils sont quand la relation cause le nom *aṅga*. "Kaṣṭāya" 318.10: l'idée est : le substitut *ya* de *ṅe*, causé par la relation de la désinence avec le *a* final de la base, ne serait pas, par la *paribhāṣā*, cause du substitut long causé par l'initiale *yañ* de la désinence. Et il n'y a pas par cela conflit avec le *bhāṣya* qui dit "les défauts ont été énumérés en totalité"; il n'y a pas ce défaut parce que la phrase "kaṣṭāya yādeśo dīrghatvasya (le substitut *ya* ne sera pas cause du substitut long dans "kaṣṭāya")" a été perdue dans les manuscrits du *bhāṣya*. Et ainsi, disent les maîtres, on peut prendre "samāḥ (en nombre égal)" 317.10 à la lettre. "Liṅgāt" 318.11 : l'idée est:en raison de l'inutilité de la prohibition du substitut *i* devant *āp* si ce suffixe ne se réalise pas. "Na tv apūrvaḥ" 318.12 : l'idée est : du fait de la limitation "kṛ-" *iṭ* est réalisé par "ārdhadhātukasyet"[3]; il n'est donc pas causé par la relation du suffixe avec une base terminée par *ā*. Mais d'autres disent : les règles limitatives ont la qualité même de règles prescriptives; l'éviction de l'application à d'autres cas est déduite de leur sens; cette idée étant acceptée par le *bhāṣya*, *iṭ* est bien causé par la relation du suffixe avec la base terminée par *ā*; il convient donc ici de répondre à l'objection par l'inconstance d'application de la *paribhāṣā*. "Ākārānta-" 318.12 : l'idée est : parce qu'il est approprié que les énoncés "arti... ātām" et "aṅgasya" réfèrent au même objet[1].Ce qui doit être dit sur cet argument a été dit ci-dessus[2]. "Taj jñāpayati" 318.14 : c'est pourquoi l'énoncé "-bharajñapi-" 7.2.49 est approprié. L'idée est : "upadhāyāḥ" 89 est reconduit dans "mitāṃ hrasvaḥ" 6.4.92. "Hrasvabhāvinī" 318.14 : l'idée est : en raison de l'intervention de "acaś ca" 1.2.28 dans "mitāṃ hrasvaḥ". L'intention est : il vaut mieux supposer que ce soit la règle "saṃnipāta-" inférée et établie sur l'usage du monde qui soit entravée plutôt que "acaś ca" qui est expressément énoncé. "Bādhate" 318.16 l'idée est : par la force de la compréhension de la *paribhāṣā* "anudāttaṃ padam" amenée dans "hrasvanuḍbhyām"[3]. "Guṇābhāva-" 318.17 : l'idée est : en vertu de la formule "jasādiṣu chandasi vāvacanam" vt 1 sous 7.3.101.

---

[1] *Yaṇ* est prescrit par "er anekācaḥ" 6.4.82 pour une base précédée d'un *gati* ou d'un régime (voir IV 749.7). Dans le cas présent dans *duḥstithā dhīḥ dur* n'est pas *gati* par rapport à *dhī*; *yaṇ* ne s'appliquera donc pas.

[2] Nāgeśa prend *lakṣaṇa* ici au sens d'*upalakṣaṇa*.

[3] Voir tr.II, p.267, n.2.

"

" "

"Avyayībhāvaś ca (et un *avyayībhāva* a le nom technique *avyaya*)". (*sūtra* 1.1.41)

(L'utilité du nom *avyaya* pour un *avyayībhāva*.)

BH. I 318-320. "Avyayībhāvasyāvyayatve prayojanaṃ lugmukhasvaropacārāḥ (les buts du nom *avyaya* pour un *avyayībhāva* sont l'amuissement de la désinence, l'accent de *mukha*, le substitut *s* du *visarjanīya*)". (vt 1)

Quel but y a-t-il au nom *avyaya* pour un *avyayībhāva* ? -- L'amuissement, l'accent de *mukha*, le substitut *s* du *visarjanīya*. L'amuissement: dans "upāgni, pratyagni" par "avyayāt (il y a amuissement de *āp* et *sup* après un *avyaya*)" 2.4.82 l'amuissement de la désinence est réalisé. L'accent de *mukha* : dans "upāgnímukhaḥ, pratyagnímukhaḥ" par "nāvyayadikśabdagomahatsthūlamuṣṭipṛthuvatsebhyaḥ (après un *avyaya*, etc. *mukha* n'a pas l'aigu final dans un *bahuvrīhi*) 6.2.168 la prohibition de l'aigu final est réalisée. Le substitut *s* du *visarjanīya* : dans "upapayaḥkāraḥ, upapayaḥkāmaḥ" par "ataḥ kṛkamikaṃsakumbhapātrakuśākarṇīṣv anavyayasya (*s* apparaît toujours à la place de *ḥ* final d'un mot autre qu'invariant, ultérieur à *at*, dans un composé, devant *kṛ*, etc.)" 8.3.46 la prohibition du substitut *s* est réalisée[1]. -- Mais est-ce là une énumération exhaustive, ou une simple illustration des buts de cette règle. -- C'est une énumération exhaustive, dit le maître. Et, assurément, des maîtres disent aussi qu'une prohibition de toute autre opération causée par le nom *avyaya* qui risque de s'appliquer à un *avyayībhāva*, doit être prononcée. -- Mais quelles sont-elles ? -- Le fait d'être comme partie du mot qui suit. Dans la prescription du fait d'être comme partie du mot qui suit, une prohibition de cette propriété pour les *avyaya* est proposée, pour "uccaír adhīyāna, nīcaír adhīyāna". Elle risque de s'appliquer dans "úpāgny adhīyāna, prátyagny adhīyāna"[2]. Dans la prescription de *akac* mention des *avyaya* est faite pour "uccakaiḥ". Ce suffixe risque de se réaliser dans "upāgnikam, pratyagnikam"[3] aussi. Dans la prescription de *mum* une prohibition de cet accrément pour les *avyaya* est prononcée pcur "doṣāmanyam ahaḥ, divāmanyā rātriḥ". Elle risque de s'appliquer dans "upakumbhaṃmanyaḥ, upamaṇikaṃmanyaḥ[4] aussi. Dans la prescription du substitut *īt* de *a* devant *cvi* une prohibition de ce substitut pour les *avyaya* est prononcée pour "doṣābhūtam ahaḥ, divābhūtā rātriḥ". Elle risque de se réaliser dans "upakumbhībhūtam, upamaṇikībhūtam" aussi[1]. -- Si une énumération exhaustive des buts est faite, il n'est pas besoin du nom *avyaya* pour un *avyayībhāva*. -- Comment sont réalisés les cas qui sont les buts du nom *avyaya* d'un *avyayībhāva* ? -- Ce ne sont pas des buts de ce nom. Pour ce qui a été dit d'abord, que l'amuissement des désinences est un but : une démarche du maître fait savoir qu'il y a amuissement des désinences après un *avyayībhāva*; c'est le fait qu'il enseigne la prohibition "nāvyayībhāvād ataḥ ...(il n'y a pas amuissement de *sup* après un *avyayībhāva* terminé par *a* ...)" 2.4.83[2]. Pour le cas du substitut *s* du *visarjanīya* : "anuttarapadasthasya (qui ne se trouve pas dans un membre ultérieur de composé)" est reconduit[3]. Dans ces conditions l'accent de *mukha* seul fait s'appliquer la règle. Et un seul but ne détermine pas l'entreprise d'une règle. Si le but est seulement cela, le maître devra dire "nāvyayād avyayībhāvāc ca (*mukha* n'a pas l'aigu final après un *avyaya* et après un *avyayībhāva*...)".

---

[1] Le sens du *sūtra* "arti-" sera donc : "*puk* est accrément final d'une base terminée par *ā*".

[2] Voir U.I 311.21 sq.

[3] La *paribhāṣā* est utile dans d'autres cas que celui de *matup*. Mais quand elle est amenée dans la règle particulière "hrasvanuḍbhyām", ce qui est le propre des *paribhāṣā*, sa présence dans cette règle sera inutile si la *saṃnipātaparibhāṣā* empêche la chute du ton qui précède.

---

[1] "Upāgni" est formé sur le sens *agneḥ samīpam* avec *upa* et *agneḥ;* nom *samāsa* selon "avyayaṃ vibhaktisamīpa-" 2.1.6; nom *avyayībhāva* selon "avyayībhāvaḥ" 2.1.5; amuissement des désinences par "supo dhātu-" 2.4.71 *upa agni;* substitut *ā* de *a a* par "akaḥ savarṇe" *upāgni;* nom *avyaya*, amuissement de toute désinence par "avyayād āpsupaḥ". *Upāgni* reçoit l'aigu final selon "samāsasya". *Upagnimukha*, en tant que *bahuvrīhi* a l'aigu sur la finale de *upāgni* selon "bahuvrīhau". Il n'y a pas application de l'accent de *mukha* selon "mukhaṃ svāṅgam" 6.2.167 en raison de la prohibition citée. *Upapayaḥ* est formé de même. Sur le sens *payasaḥ samīpe vartamānaṃ dravyaṃ karoti*, on a formation de *kāraḥ* avec *aṇ* selon "karmaṇy aṇ", *upapayas* étant l'objet *upapada*,èt de l'*upapadasamāsa upapayas kāra*.Il y a le substitut *ḥ* de *s* par "kharavasānayoḥ".

[2] Par le *sūtra* "sub āmantrite" 2.1.2 un mot terminé par *sup* devant un mot au vocatif est traité comme s'il était partie du mot qui suit. *Uccair adhīyāna* sera traité commme un mot unique au vocatif et aura l'aigu initial selon "āmantritasya ca" 6.1.198. Le *vārttika* 7 (II 558) sous ce *sūtra* prohibe ce traitement. *Uccair* gardera son accent original, l'aigu final, et l'autre mot *adhīyāna* en tant que vocatif sera entièrement non-aigu selon "āmantritasya ca" 8.1.19. Dans le cas de l'*avyayībhāva upāgni* devant *adhīyāna*, si cette prohibition s'applique il risque d'y avoir de même l'accent aigu final original de *upāgni*, et l'accent grave pour *adhīyāna*. Si cette prohibition ne s'applique pas, *upāgni* sera considéré comme partie de *adhīyāna*. Il y aura l'aigu initial selon "āmantritasya ca" 6.1.198.

[3] "Upāgnikam" est formé avec le suffixe *ka* après l'*avyayībhāva upāgni*, selon "ajñāte" 5.3.73. Un nom déclinable *upāgnika* désignant un objet inconnu près du feu est ainsi formé. Le suffixe *akac* risque de se réaliser de même pour cet *avyaya* selon "avyayasarvanāmnām akac" 5.3.71.

[4] "Doṣāmanyam" est formé avec *khaś* après *mana* "savoir" au sens "qui se croit..."; suffixe *śyan* devant le *sārvadhātuka khaś*

P. I 319-320. "Avyayībhāvaś ca". "Prayojanam" 318.6 : le ton de *-mukha* et le substitut *s* de *ḥ* sont un but en ce qu'ils sont évincés, comme les mouches sont dites être un but dans "la fumée pour les mouches". "Api khalu" 319.6 : le sens est : ainsi, certes; l'interprétation comme énumération exhaustive est ici renforcée."Úpāgny adhīyāna" 319.8 : le sens est : lisant auprès du feu. Il y a traitement comme partie du mot qui suit selon "ṣaṣṭhyāmantritakārakavacanam (il faut dire qu'un mot terminé par une sixième désinence ou un régime du mot au vocatif est traité comme partie du mot qui suit)" vt 1 sous 2.1.2. "Na caikam" 320.4 : le sens est : une règle générale n'a pas à être faite pour un but unique. "Tatraivāyam" 320.5 : certains disent : or le maître n'a pas dit cela;donc l'accent de *mukha* doit se réaliser[4]. D'autres expliquent comme suit : le nom *avyayībhāva*

---

selon "divādibhyaḥ" *manya a;* substitut *a* de *a a* par "ato guṇe" *manya doṣā avyaya* bien qu'ayant pour sens prédominant la location apparaît ici comme objet, d'où le sens "qui se croit la nuit";*upapadasamāsa* par "upapadam atiṅ" *doṣāmanya*. "Upakumbhaṃmanyaḥ" est formé de même avec *khaś* après *mana* et l'*upapada avyayībhāva upakumbham;* cet *upapada* bien qu'il ait pour sens prédominant la location exprime l'objet dans le composé et est traité comme un nom déclinable signifiant "quelque chose qui est auprès du pot; l'*upapadasamāsa* est *upakumbhamanya; mum* selon "arur-" 6.3.67 *upakumbhaṃmanya*. La prohibition de *mum* pour les *avyaya* risque d' s'appliquer.

[1] La dite prohibition ne se trouve pas actuellement formulée dans le *sūtra,* ni dans le *bhāṣya* qui ne commente pas le *sūtra* "asya cvau" 7.4.32. Elle n'est connue que par le présent passage du *bhāṣya*.

[2] Ce *sūtra* suit immédiatement "avyayād āpsupaḥ". Il prohibe donc bien le *luk* prescrit après un *avyaya,* non pas seulement celui prescrit par "supo dhātu-" 2.4.71.

[3] Depuis "nityaṃ samāse" 8.3.45. Le substitut s'entend donc pour un *ḥ qui* n'appartient pas à un membre ultérieur de composé.

[4] Selon "mukham svāṅgam" 6.2.167.

étant pris comme ayant un objet conforme à son sens étymologique "mot non-*avyaya* devenu *avyaya*", l'éviction du ton de *mukha* se réalisera; le présent *sutra* est inutile. Quelques-uns disent : le nom *avyaya* étant déjà réalisé par la mention de l'*avyayībhāva* dans la liste *śvar*, etc., la nouvelle mention dans l'*Aṣṭādhyāyī* vise à révéler qu'il est d'application inconstante; ainsi seulement quelques opérations fondées sur le nom *avyaya* s'appliquent-elles aux *avyayībhāva;* la dite énumération expresse est inutile. Cependant[1] sans une formulation il n'y a pas de moyen de savoir quelle opération particulière s'applique.

U.I 319-320. "Avyayībhāvaś ca". L'*upacāra* est le substitut s de *ḥ* prescrit par "ataḥ kṛ-". "Yathā maśakārthaḥ" 319.18 : le nom *avyaya* même est appelé par les grammairiens "cause de l'éviction[2]". "Anena" 319.18 : le sens est : par la concordance avec la formule d'un autre maître. La formule est ce qui finit par "vaktavyaḥ" 319.7;les contreparties des autres choses mentionnées par "yad anyat" sont les trois choses déjà mentionnées, disent les maîtres. "Kiṃ punas tat ? parāṅgavadbhāvaḥ" montre un exemple de ce qui doit être prohibé. "Ṣaṣṭhyā-" 319.19 : et dans "úpāgny adhīyāna" *upāgni* est un régime. Par le traitement comme le mot qui suit, l'ensemble des deux mots reçoit l'aigu initial selon "āmantritasya ca" 6.1.198. Dans le *bhāṣya* "yad ayaṃ nāvyayībhāvāt" 320.2 : car cette prohibition s'applique à l'amuissement selon "avyayād āpsupaḥ" 2.4.82,parce qu'elle est formulée juste après; elle ne s'applique pas à l'amuissement selon "supo dhātu-". Il ne faut donc pas faire l'erreur de croire que "nāvyayībhāvāt" a son but accompli dans "upamaṇikamukhaḥ"[3].

"Na coktam" 320.13. Nous pensons que l'intention du *bhāṣya* est la suivante : dans le *bhāṣya* "yadi" 320.4 exprime un doute à l'égard d'une chose qui est hors de doute, comme dans "si les *veda* font autorité"; donc pour le cas du ton de *mukha* une mention doit être faite; et le *sūtra* n'a pas à être fait. "Anye tu" 320.13 : l'idée est : par le suffixe *cvi* on comprend que le nom *avyaya* est surimposé et que les *avyayībhāva* en réalité n'ont pas ce nom technique. Ainsi certaines opérations fondées sur le nom *avyaya* se réalisent-elles, d'autres non, selon l'objet décrit. Les formes désirées seront ainsi réalisées. "Viśeṣe" 320.16 : l'opération particulière. De plus on doit voir que selon la règle qu'une bête attachée deux fois est mieux attachée, par la nouvelle prescription le nom *avyaya* jouera son rôle dans tous les cas. Et ainsi ce que disent Haradatta, etc. à savoir que *kyac* ne se réalise pas après un *avyayībhāva* parce qu'il est *avyaya*[1], est imaginaire. Ce serait en conflit avec le *bhāṣya*. D'autres maîtres disent : il n'est pas dit "nāvyayībhāvāt" pour le cas du ton de *mukha* et le *sūtra* est fait; donc il doit y avoir encore un autre but : dans "nadyā upakūlam" en raison de la prohibition du composé d'un mot à sixième désinence avec un *avyaya*[2]. Cette vue est claire dans la *ṭīkā* de Hari[3]. Elle n'est pas conforme au *bhāṣya* "khalv apy āhuḥ" 319.6[4].

---

[1] Comprendre : il est impropre de dire que l'énumération expresse est inutile, parce que ...

[2] Il y a une relation de cause à effet directe entre la fumée et l'éviction des mouches. Le nom *avyaya* et la dite relation de cause à effet avec l'absence du ton de *mukha* sont surimposés aux formes de l'emploi par les grammairiens. Par cette surimposition il y a similarité entre le cas présent et l'exemple de la fumée qui chasse les mouches.

[3] C'est-à-dire il ne faut pas faire l'erreur de croire que la prohibition "nāvyayībhāvāt" empêche l'amuissement selon "supo dhātu-" de se réaliser, ce qui ferait que dans le *bahuvrīhi* formé sur *upamaṇikaṃ mukho yasya* il n'y aurait pas amuissement de la désinence et l'on formerait à tort *upamaṇikaṃmukhaḥ*.

"

"   "

"Śi sarvanāmasthānam; suḍ anapuṃsakasya (*śi* a le nom technique *sarvanāmasthāna; suṭ* d'un thème non-neutre a le nom *sarvanāmasthāna*)". (*sūtra* 1.1.42-43)

(La non-application de "anapuṃsakasya" à *śi*.)

BH. I 320-322. "Śi sarvanāmasthānam suḍ anapuṃsakasyeti cej jasi śipratiṣedhaḥ (s'il est dit "śi a le nom *sarvanāmasthāna; suṭ* d'un thème non-neutre a ledit nom", dans le cas de *jas* la prohibition risque de s'appliquer à son substitut *śi*)" (vt 1)

S'il est dit :"*Śi* a le nom *sarvanāmasthāna; suṭ* d'un thème non-neutre a ledit nom", dans le cas de *jas*, la prohibition risque de s'appliquer à son substitut *śi* : "kuṇḍāni tiṣṭhanti, vanāni tiṣṭhanti"[5]. Et "anapuṃsakasya" doit être considéré comme un composé dont les membres ne sont pas directement connectés par le sens. Car il n'y a pas connection directe de sens de *nañ* avec le neutre. -- Avec quoi, en ce cas ? -- Avec *bhavati* (est) "n'est pas neutre"[1]. -- Pour ce qui est dit d'abord, que s'il est dit "*śi* a le nom *sarvanāmasthāna; suṭ* a ledit nom, non dans le cas d'un thème neutre", dans le cas de *jas*, la prohibition risque de s'appliquer à son substitut *śi*, il est répondu :

---

[1] Selon le *vārttika* "kyaci māntāvyayapratiṣedhaḥ" vt 1 sous 3.1.8.

[2] Selon "pūraṇaguṇasuhitārthasadavyaya-" 2.2.11.

[3] *Mahābhāṣyadīpikā* de Bhartṛhari p.243.

[4] Dans ce passage Patañjali montre que la liste des buts du présent *sūtra* est exhaustive. Nāgeśa n'admet donc pas cette interprétation de Hari qui fait apparaître un nouveau but, parce que cela ne suivrait pas l'autorité du *bhāṣya*. Pour Nāgeśa la conclusion du *bhāṣya* doit être que le présent *sūtra* n'a pas à être formulé; seulement la formule particulière relative au cas du ton de *mukha* doit être faite.

[5] "Kundani" est formé avec *jas* après le neutre *kuṇḍa; substitut śi* de *jas* par "jaśśasoḥ śiḥ" 7.1.20 *kuṇḍa i;* accrément *num* devant le *sarvanāmasthāna śi* par "napuṃsakasya jhalacaḥ" 7.1.72; substitut long de la pénultième par "sarvanāmasthāne" 6.4.8 *kuṇḍāni*. Le nom *sarvanāmasthāna* est d'abord attendu pour *śi* par "śi

"Nāpratiṣedhāt (non, du fait qu'il n'y a pas prohibition)".

Ce n'est pas une prohibition faite après avoir donné à une chose chance de se réaliser : "non dans le cas d'un thème neutre". -- Qu'est-ce donc ? -- C'est une exclusion : "ce qui est autre qu' un thème neutre". Dans le cas d'un thème neutre rien ne s'exerce[2]. Si le nom a chance de se réaliser par quelque autre règle, il se réalisera par elle. Or il a chance de se réaliser par le précédent *sūtra*.

"Aprāpter vā (ou bien du fait que la prohibition ne risque pas de s'appliquer)".

Ou bien ce qui risque de se réaliser immédiatement avant, est prohibé. -- Pourquoi cela ? -- En vertu de la *paribhāṣā* 61 "une prescription ou une prohibition s'appliquent à ce qui est de proximité immédiate". Le nom quand il a chance de se réaliser pour la première fois n'est pas entravé; par cette chance il se réalisera[3]. -- Mais en vérité, la présente seconde chance de réalisation entravera la première[4]. -- Etant elle-même entravée elle n'a pas la for-

---

sarvanāmasthānam". Il est ensuite prohibé dans le cas d'un thème neutre par "anapuṃsakasya" pour *jas*, c'est-à-dire pour son substitut *śi*.

[1] Un composé ne peut être formé que s'il y a connection directe par le sens entre deux mots, selon "samarthaḥ padavidhiḥ" 2.1 1. Ici la négation est connectée directement par le sens avec le verbe être implicite, indirectement avec le thème neutre : dans "pour un thème qui n'est pas neutre", "non" se construit directement avec le verbe "est", non avec "neutre".

[2] Dans la première interprétation, une prohibition s'exerçait sur ce qui pouvait être réalisé par ailleurs. Le nom obtenu par un autre *sūtra* était éliminé. Dans la deuxième interprétation il n'y a ni obtention du nom, ni élimination s'il est réalisé par un autre moyen. Donc s'il est obtenu pour *śi* par le premier *sūtra*, il ne sera pas éliminé par le suivant.

[3] Le mot a une première chance de se réaliser par le *sūtra* "śi". Il a une deuxième chance par l'énoncé "suṭ". La prohibition, même si elle est interprétée comme éliminant ce qui risque de se réaliser sans elle, est considérée en vertu de la *paribhāṣā* citée comme s'appliquant à ce qui la précède immédiatement, c'est-à-dire au nom réalisable par l'énoncé "suṭ", non au nom réalisable par "śi".

[4] Les deux prescriptions "śi" et "suṭ" peuvent s'appliquer simultanément à *śi* substitut de *jas*. Elles ont chacune un autre domaine d'application propre, *śi* substitut de *śas*, et *su, au*, etc. respectivement. On peut donc voir là un cas de conflit réglé par la prévalence de la prescription ultérieure, selon "vipratiṣedhe

ce d'entraver. Et pour ce qui est dit aussi, à savoir que le composé doit être considéré comme sans connection directe de sens entre ses composants, on répond : bien que ce composé doive être mentionné, cependant les buts d'une telle mention sont nombreux. -- Quels sont-ils ? -- "Asūryaṃpaśyāni mukhāni, apunargeyāḥ ślokāḥ, aśrāddhabhojī brāhmaṇaḥ"[1].

P. I 320-322. "Śi sarva-"."Suḍ anapuṃsakasyeti cet"320.8 : le sens est : il y a un défaut dans ce texte du *sūtra;* mais il n'y en a pas si le texte est "suṭ strīpuṃsayoḥ". L'objection est faite en considérant qu'il y a prohibition après chance de réalisation, la réponse est donnée en considérant qu'il y a exclusion. "Aprāpter vā" 321.7 : même s'il y a prohibition après chance de réalisation, il n'y a pas de défaut. La chance de réalisation par "suṭ" est prohibée mais non celle par "śi sarvanāmasthānam". Autrement "śi sarvanāmasthānam" serait sans occasion de s'appliquer, puisque *śi* est possible au neutre seulement. "Nanu ceyam" 321.9 : le sens est : parce qu'elle est prescrite ultérieurement. Il y a conflit des deux chances de réalisation, parce que l'une est jointe à la prohibition, l'autre non. Dans ce cas, la chance de réalisation par "suṭ" étant prescrite ultérieurement entrave celle qui est prescrite avant; la prohibition l'entrave à son tour; il y a le dit défaut. "Notsahate" 321.10 : le sens est:parce que l'on applique le nom *sarvānamāsthanā* en évinçant les objets d'application de la règle entravante[2]. "Athavaitarhi" 321.11 : le sens est : maintenant. La mention "anapuṃsakasya" là où il fallait dire "strīpuṃsayoḥ" révèle que le composé avec *nañ* se forme même pour signifier une prohibition après chance de réalisation[3].

U. I 320-322. "Śi sarvanā-". Dans le *bhāṣya* "asamarthasamāsaś ca" 320.11 est une deuxième critique. Il y a *asāmarthya* parce qu'il n'y a pas relation de *nañ* avec le mot *napuṃsaka*. "Paryudāsa-" 320.19 car ainsi on obtient un composé dont les membres sont directement

---

param". La prescription "suṭ" entravera "śi". Le nom aura chance de se réaliser par "suṭ" seulement et risque donc d'être prohibé.

[1] L'énoncé "strīpuṃsayoḥ" est préférable à "anapuṃsakasya". Le fait qu'il soit utilisé malgré tout, a valeur d'enseignement. Il enseignera, dit Patañjali, l'emploi de composés *asamartha*. Et cet enseignement est d'autant plus utile que ces composés sont nombreux "Asūryaṃpaśyāni" est un *upapadasamāsa* de *asūrya* avec *dṛśir* "voir" suivi de *khaś* selon "asūrya-" 3.2.36; substitut *paśya* selon "pāghrādmā-". Le composé *asūrya* est sans connection de sens entre ses composants, parce que la négation se construit avec *paśya* non avec *sūrya*, le sens étant *sūryaṃ na paśyati*.

[2] "Anapuṃsakasya" entrave l'application du nom à *suṭ* venant après une base neutre. On n'applique pas le nom à ce cas, pour ensuite le supprimer. On évince d'abord du domaine d'application du nom tous les objets de la prohibition "anapuṃsakasya". Ensuite on applique le nom aux objets restants. Il n'y a donc pas en réalité de chance de réalisation du nom par "suṭ" pour *śi*.

[3] Dans le *paryudāsa* le terme *nañ* se construit directement avec l'autre terme. Le composé avec *nañ* est donc caractéristique du *paryudāsa*. Cependant par le présent emploi on voit qu'il est possible aussi pour le *prasajyapratiṣedha*.

connectés par le sens et une phrase unique[1]. L'idée est : bien que dans l'exclusion il y ait figuration[2], cependant elle est plus légère que la prohibition après chance de réalisation qui a deux défauts[3]. En réalité *nañ* en tant que particule est de sens multiple et il est vide de sens de dire que dans la vue de l'exclusion il y a figuration. L'intention est : dans la vue de l'exclusion, même s'il n'y a pas de chance d'application du nom à *śi* par "suḍ anapuṃsakasya", parce que "anapuṃsakasya" forme une seule proposition avec "suṭ", il n'y a pas de raison pour qu'il n'y ait pas de chance d'application du nom à *śi* par "śi sarvanāmasthānam". "Napuṃsake na vyāpāraḥ" 321.5 : compléter : la prohibition ne s'exerce pas. Le sens littéral du *vārttika* "aprāpteḥ" est : du fait que la prohibition n'a pas de chance d'application au nom prescrit par le *sūtra* qui précède. Mais dans le *bhāṣya* le sens réel est dit. "Anyathā" 321.13 : Kaiyaṭa croit que la prohibition indépendamment de l'énoncé "suṭ" s'applique à toute désinence *śi* ayant une relation avec le neutre. Mais s'il y a relation de la prohibition avec *suṭ*, cela est imaginaire, parce que la règle "śi sarvanāmasthānam" aura son but accompli en s'appliquant à *śi* substitut de *śas*. Mais, objectera-t-on, puisque le nom est unique, il y a une opération unique, il n'y a donc pas conflit d'opérations; comment y a-t-il prévalence de l'opération prescrite ultérieurement ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "pratiṣedha-" 321.15 : il y a conflit des deux opérations, parce que "śi sarva-" a une occasion propre de s'appliquer à *śas*".Et ainsi il y a le conflit qu'est l'impossibilité pour les deux opérations de se réaliser simultanément. "Pūrvāṃ prāptim" 321.16 : l'idée est : et ainsi la première chance de réalisation ne se reproduit pas en vertu de la *paribhāṣā* 40 "ce qui a été entravé une fois dans un cas de conflit est définitivement entravé". "Apavāda-" 321.17 : l'idée est : et ainsi l'opération qui ne s'applique pas elle-même comment en entravera-t-elle une autre; il n'y a donc pas d'occasion d'application de la *paribhāṣā* 40. "Idānīm ity arthaḥ" 321.18 : il convient de dire : le sens est "cependant", en raison de l'ouverture de la phrase par "yadyapi". "Strīpuṃsayoḥ" 321.18 : le sens est : pour la clarté du sens, même s'il y a une more de plus. On ne peut dire "puṃstriyoḥ", doit-on comprendre, parce que cette forme serait incorrecte[4]. Puisqu'il est dit qu'il y a le même résultat que"anapuṃsakasya"soit une exclusion ou une prohibition après chance de réalisation, l'on a une prohibition de quelque chose qui avait déjà chance de se réaliser par une instruction; il y a donc option, disent les Mīmāṃsaka. Cela est imaginaire, parce qu'il convient que la prohibition entrave la première chance de réalisation par la règle que la prescription particulière entrave la générale. Qu'il y a prohibition de ce qui est supposé seulement pouvoir se réaliser en son absence, cela et autres thèses est exposé en détails dans la *Mañjūṣā*[1].

---

[1] Dans la vue du *paryudāsa* le sens est : *suṭ* ailleurs qu'après un neutre est *sarvanāmasthāna*. Dans la vue du *prasajyapratiṣedha*, il y a deux propositions : *suṭ* est *sarva-*; après un thème neutre il ne l'est pas.

[2] Voir *Vivaraṇa* et Annaṃbhaṭṭa MPV II 229-230. *Nañ* exprime le sens d'absence. Dans le *paryudāsa* le sens est "autre qu'ultérieure à un neutre" c'est-à-dire que le mot *nañ* n'exprime pas directement son sens d'absence, mais figure les objets qui possèdent une absence d'ultériorité à un thème neutre. L'interprétation reposant sur la figuration est tenue pour fautive, si une interprétation fondée sur l'expression directe est possible.

[3] Ceux mentionnés ci-dessus, le composé *asamartha* et la scission en deux propositions. Voir *Vivaraṇa* et Annaṃbhaṭṭa.

[4] Cela contreviendrait à l'enseignement donné par l'exemple énoncé dans "strīpuṃsābhyām" 4.1.87.

⁂

"Na veti vibhāṣā (la prohibition et l'option ont le nom technique *vibhāṣā*)". (*sūtra* 1.1.44)

(1. Application du nom *vibhāṣā* au sens de "na vā")

BH. I 322-323. "Na veti vibhāṣāyāṃ arthasaṃjñākaraṇam (dans la règle "na veti vibhāṣā" il y a création d'un nom technique pour le sens)". (vt 1)

Dans la règle "na veti vibhāṣā" le nom technique doit être appliqué au sens. Il faut dire que le nom s'applique au sens des mots "na vā (ou bien non)". -- Dans quel but ?

-- "Śabdasaṃjñāyāṃ hy arthāsaṃpratyayo yathānyatra (car si c'est un nom des formes "na vā" il n'y a pas compréhension du sens, comme dans d'autres cas)". (vt 2)

Car si c'est un nom des formes "na vā", il y aura non-compréhension du sens. "Yathānyatra" : dans d'autres cas aussi, où un nom s'applique à la forme, il y a compréhension de la forme, non du sens. -- Dans quels autres cas ? -- "Dādhā ghv adāp (les racines de forme *dā* et *dhā*, excepté *dāp* et *daip*, ont le nom technique *ghu*)" 1.1.20, "taraptamapau ghaḥ (*tarap* et *tamap* ont le nom technique *gha*)" 1.1.22 : dans les mentions de *ghu* et de *gha* il y a compréhension de la forme, non du sens des dites racines ou suffixes. -- En ce cas, cela doit être dit. -- Cela n'a pas à être dit.

---

[1] Voir *Manjusa* p.676-678. Les Mimamsaka estiment que le *paryudasa*, instruction formant une proposition unique aboutit à une prohibition totale, tandis que le *prasajyapratiṣedha* qui forme deux propositions, aboutit à une option. Dans le cas présent Patañjali a montré que *paryudāsa* et *prasajyapratiṣedha* ont le même résultat. Le *Mīmāṃsaka* concluerait qu'il y a ici option, puisque l'on a le critère de l'option qui est la réalisation avant la prohibition. C'est ce point que critique Nāgeśa dans la *Mañjūṣā*. Pour lui la règle générale prescriptive donne une connaissance d'une réalisation erronnée. La règle particulière prohibitive donne une connaissance de l'absence de cette réalisation illusoire. Il justifie que l'on puisse avoir une contrepartie illusoire dans la connaissance d'une absence. Ce qui est la chance de réalisation (prasakti) avant la prohibition (*pratiṣedha*) n'est qu'une chance, une aptitude à se réaliser, non une réalisation effective.

"Itikaraṇo 'rthanirdeśārthaḥ (la mention de *iti* vise à ce qu'il y ait énoncé du sens)". (vt 3)

Mention de *iti* est faite. Elle visera à ce qu'il y ait énoncé du sens. -- Est-ce que cela est compris par *iti*, ou bien y a-t-il un surplus de sens par le surplus de mot ? -- Cela est compris par *iti*, dit le maître. -- Comment ? -- D'après le monde. Par exemple, dans le monde, dans "gaur ity ayam āha (il dit "gauḥ")" le *iti* employé après le mot "gauḥ" le fait se séparer de son sens. Ce mot séparé de son sens, c'est-à-dire de sa propriété d'avoir pour sens un sens, devient un mot dont le sens est sa forme. De même dans le cas présent, le *iti* employé après les mots "na vā" les fait se séparer de leur sens. Ces mots séparés de leur sens, c'est-à-dire de leur propriété d'avoir pour sens leur forme, font donc comprendre le sens ordinaire dans le monde : ce qui est obtenu à partir de "na vā", c'est-à-dire ce qui est compris à partir de "na vā (ou bien non)"[1].

P.I 322-323. "Na vā". "Na veti vibhāṣāyām" 322.4 : il y a apparition d'une désinence, parce que l'ensemble cité "na veti vibhāṣā" est une imitation, et, l'imitation ayant un sens par l'objet qu'elle imite, est un *prātipadika*[2]. *Yāṭ* et *ām* apparaissent parce que la limitation de la notation par une mention de suffixe à ce qui commence par ce après quoi le suffixe est prescrit, ne s'exerce pas dans le cas d'une mention de suffixe féminin[3]. Ou bien l'on glose : dans le cas du nom *vibhāṣā* créé en énonçant "na vā". Le sens du *vārttika* est : le sens qui dans l'usage courant est indiqué par les mots "na vā" en présence d'un verbe, ce sens consistant en prohibition et option est le porteur du nom. Autrement dans les énoncés de "vibhāṣā" dans les règles opératoires des substituts *na*

---

[1] Dans le monde le mot fait entendre le sens qualifié par la forme du mot. Par l'emploi de *iti*, il y a compréhension de la forme qualifiée par le sens. Dans le *śāstra*, en vertu de "svaṃ rūpam" le mot fait comprendre la forme qualifiée par le sens. Par l'emploi de *iti* il fera entendre le sens qualifié par la forme. Il n'y a pas à proprement parler abandon d'un sens et adoption d'un autre. Les deux, sens et forme, sont tous deux appréhendés et l'un qualifie l'autre. C'est la position de qualifié ou de qualifiant qui est échangée entre les deux.

[2] Selon "arthavat" 1.2.45. La désinence apparaît après un *prātipadika* selon "ṅyāp-" 4.1.1.

[3] Le suffixe *āp* est apparu dans *vibhāṣā*, non dans l'ensemble *na veti*... Par la *paribhāṣā* 23 dans la règle "yāḍ āpaḥ" la mention du suffixe *āp* noterait *vibhāṣā* seulement. Par la *paribhāṣā* 26 "strīpratyaye" il n'y a pas cette limitation. Donc "āpaḥ" pourra noter *na veti vibhāṣā* en entier et *yāṭ* s'appliquera. De même pour le substitut *ām* de la désinence selon "ṅer ām nadyāmnībhyaḥ" 7.3.116.

*vā*[1] se réaliseront. "ghugrahaṇeṣu" 323.1 : le sens est : parce que le nom est créé pour le mot, il y a compréhension du mot dans les énoncés des règles opératoires.

"Itikaraṇaḥ" 323.5 : *karaṇa* signifie "ce qui est mentionné" avec *lyuṭ* au sens de l'objet; composé *karmadhāraya* : "itiś cāsau karaṇaś ca (la mention *iti*)". "Kriyate" 323.5 : énoncé en relation de particulier à général[2]. "Śabdādhikyāt" 323.6 : ce mot de l'adversaire est de l'humour; l'idée en est : parce qu'on n'obtient pas de sens de l'absence de mot. "Gaur ity ayam āha" 323.6 : bien que, le mot, le sens et leur relation étant éternels, il n'y ait pas d'abandon du sens, cependant il est dit couramment qu'un mot a perdu sa propriété d'avoir pour sens un sens, parce que le sens est en usage dans le monde. Mais en réalité le mot *go* signifiant sa forme propre est employé dans la formule "gaur ity ayam aha"; *iti* indique ce sens qui n'est pas clair autrement du fait de la similarité de ce "gauḥ" avec le "gauḥ" qui exprime son sens; c'est pourquoi *iti* est dit changer le sens. "Arthapadārthakatā" 323.8 : le suffixe *tā* réfère à la relation du mot avec le sens; le mot qui a perdu sa relation avec le sens a perdu le sens aussi.

U.I 322-323. "Na veti vibhāṣā". Mais objectera-t-on, en raison de la limitation faite par la mention du composé[3] l'ensemble *na veti vibhāṣā* n'est pas un *prātipadika;* "na veti vibhāṣāyām" est donc impossible; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "samudāyasya" 322.11 : le sens est : l'ensemble énoncé dans le *vārttika*. Mais, dira-t-on, même ainsi, le dit ensemble n'étant pas la base terminée par *āp*, comment *yāṭ*, etc. se réalisent-ils ? c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "strīpratyaye ca" 322.12 : l'idée est : en vertu de la *paribhāṣā* 26 "non dans le cas d'un suffixe féminin dans un mot non *upasarjana*" énoncée dans le *bhāṣya* (IV,325) sous le *sūtra* "ṣyaṅaḥ samprasāraṇam". Que ce soit en vertu de l'indice révélateur qu'est la mention "dīrghāt" dans "halṅyābbhyaḥ" 6.1.68[4], cela est faux, parce que la mention "dīrghāt" est nécessaire pour empêcher l'application de l'amuissement à "niṣkauśāmbiḥ"; en effet, le sens de "-ṅyāb-" étant "ce qui est terminé par *ṅī*, etc." en raison de la *paribhāṣā* 23 "pratyayagrahaṇe", ce sens qualifie le sens "ce qui commence par ce après quoi le suffixe est prescrit" obtenu par la mention des suffixes *su*, etc.; il y a donc le sens "après ce qui se termine par ce qui se termine par *ṅī*", sens qui sert à l'application de l'amuissement de *su* à "bahuśreyasī"[1]. Ceci oriente la discussion. Quant à l'imitation de "na veti vibhāṣā" elle est terminée par *ṭāp* par la *paribhāṣā* 36 "l'imitation est traitée comme l'original". On doit comprendre que la prohibition du nom *prātipadika* pour ce qui est terminé par un suffixe ne s'applique pas à l'imitation, en raison de l'inconstance d'application de la dite *paribhāṣā* 36[2]. "Athavā" 322.13 : *kṛtā* c'est-à-dire énoncée. L'idée est : cette forme reçoit le nom de *prātipadika* par sa qualité de composé[3]. Dans la vue où elle n'est pas un composé, la désinence apparaît en vertu de la *paribhāṣā* 71 "la mention d'un *prātipadika* note la forme qualifiée par les divers genres"[4]. Parce que l'on comprendrait le sens de "nouveau", comme dans "navā śāṭī (nouveau vêtement)" si "na vā" était en présence d'un nom, Kaiyaṭa dit "kriyāpada-" 322.13. "Anyathā" 322.14 : l'idée est : il y aurait détermination d'un sens particulier d'après le contexte, etc. Mais, dira-t-on, dans "dādhā ghv adāp", etc. il y a compréhension de *dā, dhā,* etc. non par le mot *ghu,* mais par les mots *dā, dhā;* c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "pradeśeṣu" 322.16. Dans le *bhāṣya,* le sens de "ghugrahaṇeṣu", etc. 323.1 est : dans les mentions de *ghu* dans les règles opératoires.

---

[1] Lire "navāśabdāv eva".

[2] Dans "itikaraṇaḥ kriyate" *karaṇa* réfère au mot *iti* en général, *kriyate* à la mention particulière dans le présent *sūtra*.

[3] Il s'agit de la mention du composé dans "kṛttadhitasamāsāś ca" 1.2.46. Elle est interprétée comme empêchant l'application du nom à une phrase. Voir *Kaumudī*.

[4] On pourrait dire que cette mention révèle qu'une mention de suffixe féminin ne note pas ce qui commence par ce après quoi le suffixe est prescrit. La dite mention vise à empêcher l'application de l'amuissement de *su*, etc. à "niṣkauśāmbiḥ" formé sur *kauśāmbyā nirgataḥ*, *nir kauśāmbī*, substitut bref de la finale selon "gostriyoḥ" *nir kauśāmbi*. Par le traitement comme l'original cette forme risque d'être traitée comme terminée par *ṅī* et l'amuissement indésirable de *su* risque de se réaliser. La mention "dīrghāt (après *ṅī* quand il est long)" empêche cela. Mais si la *paribhāṣā* 23 "pratyayagrahaṇe" s'applique c'est *kauśāmbī* seul qui est noté par l'énoncé "ṅīp", non *niṣkauśāmbi*. Dans ce cas l'amuissement de *su* ne risque pas de s'appliquer. La mention "dīrghāt" est inutile. Elle révèle donc que la mention d'un suffixe féminin ne note pas nécessairement seulement ce qui commence par ce après quoi le suffixe est apparu.

---

[1] Dans "halṅyābbhyo dīrghāt sutisy apṛktaṃ hal" il y a deux mentions de suffixe, donc deux lieux d'application de "pratyayagrahaṇe". La mention de *ṅī* signifie : après la forme qui commence par ce après quoi *ṅī* est apparu et se termine par *ṅī*. La mention de *su* faite après celle à cinquième désinence note selon la *paribhāṣā* 24 "apañcamyāḥ" la forme qui commence par ce après quoi le suffixe est prescrit, c'est-à-dire la base. Ceci est pris comme qualifié par la mention précédente. Il y a application de "yena vidhiḥ" à cette dernière en tant qu'elle est qualifiante. L'on obtient le sens : la base terminée par une forme terminée par *ṅī*. Ce sens est utile pour "bahuśreyasī" formé sur *bahvyaḥ śreyasya yasyāṃ sā, bahu śreyasī*. Il n'y a pas substitut bref de *ī* dans ce *bahuvrīhi* selon le *vārttika* "īyaso bahuvrīher neti vācyam" vt 3 sous 1.2.48. Cette forme sera objet de la règle d'amuissement de *su*, en tant que terminée par *śreyasī* qui est terminée par *ṅī*. Cependant il s'ensuit de ce sens de la règle d'amuissement qu'il risque de s'appliquer à *niṣkauśāmbi*. Pour empêcher cette application la mention "dīrghāt" est nécessaire. On ne peut donc prendre cette dernière comme indice révélateur de ce qu'un suffixe féminin ne note pas seulement ce qui commence par ce après quoi il est prescrit et qui finit par lui. C'est pourquoi Nāgeśa s'appuie sur l'autorité du *bhāṣya* sous le *sūtra* "ṣyaṅaḥ".

[2] Autrement, si l'imitation de "vibhāṣā" est considérée comme terminée par un suffixe, elle ne recevra pas le nom *prātipadika* selon "arthavad adhātur apratyayaḥ" ou la mention "apratyayaḥ" empêche une forme terminée par un suffixe tel qu'une désinence de recevoir ce nom. La désinence, étant prescrite après un *prātipadika*, en l'absence de ce nom, ne se réaliserait pas. Voir *Kaumudī*.

[3] Selon "kṛttadhitasamāsāś ca".

[4] Dans "ṅyāppratipadikāt" qui est reconduit dans la prescription de la désinence l'énoncé du *prātipadika* note le *prātipadika* qui a reçu un suffixe féminin aussi. Voir *Kaumudī*.

Parce qu'il y a impropriété du sens de "itikaraṇaḥ" s'il y a *lyuṭ* au sens de l'instrument, Kaiyaṭa dit "karmaṇi" 323.12 : l'idée est : en raison de la mention "bahulam (diversement)" dans "kṛtyalyuṭaḥ" 3.3.113. "Sāmānya-" 323.13 : comme dans "pākaṃ pacati". Dans le *bhāṣya* 323.8 construire : ce mot séparé de son sens devient un mot dont le sens est sa forme; "yāsau..." est un commentaire de "svasmāt padārthāt". Et dans l'objet illustré par l'exemple il y a la propriété d'avoir pour sens sa forme par la formule "svaṃ rūpam" 1.1.68. A "tasyāḥ" 323.8 et 10 ajouter "pracyutaḥ (séparé de cette propriété)". Quel est ce sens ordinaire dans le monde 323.10, dira-t-on ? A cela le *bhāṣya* répond "na veti yad gamyate" 323.11 et le commente : "na veti yat pratīyate" 323.11 : ajouter : "sa laukiko 'rthaḥ (ce sens ordinaire qui est compris à partir de "na vā")". "Yadyapi" 323.15 : l'idée est : et ainsi "svasmāt padārthāt" 323.8 et 10 est impropre, parce que tout mot est sens de lui-même, et la perte du sens est impossible; et "tyāgo nāsti" 323.15 implique l'absence d'adoption d'un nouveau sens. "Prasiddhivaśāt" 323.16 : l'on appelle un sens "sens propre" seulement parce qu'il est bien connu dans le monde. L'idée est : l'abandon d'un sens et l'adoption d'un autre sont mentionnés dans le *bhāṣya* en fonction du caractère bien connu du premier dans le monde : "pour ce mot ce sens bien connu est abandonné, ce sens peu connu est adopté". Kaiyaṭa dit qu'en réalité il n'y a pas d'abandon de sens, etc. "tattvataḥ" 323.16. "Sādṛśyāt" 323.17 : ceci est dit dans la vue où par une différence de sens il y a différence de mot. Mais dans la vue où il y a un seul mot pour les deux sens, il faut comprendre "ce sens qui n'est pas clair en raison de l'absence de mot différent pour le signifier[1]". En réalité, l'abandon d'un sens et l'adoption d'un autre sont seulement le fait pour le premier de ne pas être objet de connaissance et pour le second le fait d'être objet de connaissance; ce ne sont pas un plein abandon et une pleine adoption. "Padārthaviparyāsakṛt" 323.17 : le changement est le suivant : dans l'usage courant l'on comprend le sens qualifié par la forme, dans la grammaire l'on comprend la forme qualifiée par le sens; en présence du mot *iti* l'inverse se produit. Dans le *bhāṣya* aussi à "svasmāt padārthāt pracyutaḥ" 323.8 et 10 l'on doit ajouter "viśeṣyabhūtāt (séparé de son sens qui est le terme qualifié dans la connaissance)". Autrement il y aurait impropriété, en ce qu'il n'y a pas de compréhension du sens qui ne soit pas embrassée par une connaissance de la forme. Ceci oriente la discussion.

(2. Non-application du nom aux mots de forme semblable à "na vā".)

BH. I 324-325. "Samānaśabdapratiṣedhaḥ (une prohibition du nom *vibhāṣā* doit être faite pour le sens des mots de forme semblable)". (vt 4)

---

[1] La raison sera "abhedāt" et non "sādṛśyāt".

Une prohibition du nom *vibhāṣā* pour le sens de mots de forme semblable doit être faite : "navā kuṇḍikā (nouvelle fosse), navā ghaṭikā (nouvelle cruche)". -- Et que s'ensuivra-t-il, s'il y a le nom technique *vibhāṣā* pour le sens de ces mots aussi. Dans "vibhāṣā diksamāse bahuvrīhau" 1.1.28, on comprendra qu'il y a application du nom *sarvanāman* dans "dakṣiṇapūrvasyām śālāyām" s'il s'agit d'une maison nouvellement construite[1].

"Na vā vidhipurvakatvāt pratiṣedhasaṃpratyayo yathā loke (ou bien non, du fait qù'il est précédé d'une prescription, on comprend que "na vā" est une prohibition, comme dans le monde)". (vt 5)

Ou bien, il n'y a pas ce défaut. -- Pour quelle raison ? --Vidhipūrvakatvāt" : après prescription de quelque chose, il est dit : "na vā". De ce fait il y a compréhension de ce que ce sont les mots qui expriment une prohibition. Par exemple dans le monde, quand il est dit : "grāmo bhavatā gantavyo na vā (vous devez aller au village *na vā*)", on comprend : "ou bien non". -- Il y a une raison pour laquelle, dans cet exemple du monde il y a compréhension de ce que "na vā" sont les mots qui expriment la prohibition. -- Quelle raison? -- Dans cet exemple du monde vous faîtes un énoncé de genre différent "na vā" qui ne s'accorde pas avec "grāmaḥ". Car, en vérité, faîtes un énoncé de même genre et il y aura compréhension du sens de "nouveau", par exemple "grāmo bhavatā gantavyo navaḥ (vous devez aller au village *navaḥ)*"; on comprend ici "nouveau". -- Nous ne connaissons pas ce cas; car il n'est pas un seul endroit dans la grammaire où soit fait un énoncé de même genre. De plus on a toute liberté de construire les mots. Par exemple, il est dit : "yavāgūr bhavatā bhoktavyā na vā (vous devez manger de la *yavāgū, na vā*)". Si le mot *yavāgū* est construit avec le verbe "manger", et "manger" avec les mots "na vā", il y a compréhension des mots "na vā" qui expriment la prohibition : dans "yavāgūr bhavatā bhoktavyā navā" on comprend "vous devez manger de la *yavāgū*, ou bien non". Si le mot *yavāgū* est construit avec le mot "navā", non avec "manger", il y a compréhension du mot "navā" qui exprime le sens de "nouvelle" : dans "yavāgūr bhavatā bhoktavyā navā" on comprend" vous devez manger de la *yavāgū* nouvelle". Dans "vibhāṣā (sarvādīni) diksamāse bahuvrīhau" nous ne construisons pas *sarva*, etc. avec la mention "vibhāṣā" : "diksamāse bahuvrīhau sarvādīni vibhāṣā bhavanti (dans un *bahuvrīhi*, *samāsa* de noms de direction, *sarva*, etc. à propos d'un objet féminin nouveau, sont appelés *sarvanāman*)". -- Comment construit-on ? -- Le verbe "être" est construit avec "vibhāṣā" : "diksamāse bahuvrīhau sarvādīni bhavanti vibhāṣā (dans un *bahuvrīhi*, *samāsa* de noms de direction, *sarva*, etc. sont, ou ne sont pas, appelés *sarvanāman*)".

P.I 324-325. "Samānaśabdapratiṣedhaḥ" 324.1 : le sens est : prohibition des sens dont *śabdaḥ* le mot qui les exprime est le même[2].

---

[1] Si le sens "nouvelle" de "navā" reçoit le nom *vibhāṣā*, le *sūtra* cité signifiera : *sarva*, etc. référant à un objet féminin nouveau, ont le nom *sarvanāman*, dans un *bahuvrīhi*, *samāsa* de noms de direction. La règle s'appliquera à un *bahuvrīhi* de noms de direction qualifiant un mot féminin, et référant à un objet nouveau.

[2] Lire "samānaḥ śabdo".

"Vibhāṣā diksamāse" 324.3 : le mot *vibhāṣā* fait entendre le sens de "nouveau"; on comprendra : un composé de noms de direction qui exprime le sens de "nouveau". Les directions étant des choses éternelles ne peuvent être nouvelles ou anciennes. C'est donc quand une désignation fondée sur des noms de direction est donnée à une maison, à savoir "la nouvelle maison du Sud-Est", que le nom *sarvanāman* s'appliquera. Le sens de "nouveau" sera manifesté par l'opération causée par le nom *sarvanāman*. "Na vā vidhipūrvakatvāt" 324.16 : le sens est : le sens de ce nom *vibhāṣā* doit être déterminé après examen du sens de la phrase de la règle opératoire où il apparaît. Dans les règles opératoires le mot *vibhāṣā* employé après une prescription d'opérations fait entendre le sens de "na vā". Il y a alors compréhension du sens des particules "na vā (ou bien non)", comme dans le monde, mais non du sens de "nouveau". "Viliṅgam" 324.10 : le sens est : énoncé avec genre différent, référant à un objet différent. La référence à un objet différent est impliquée par le fait d'avoir un genre différent; mais il n'y a pas de genre pour le mot "na vā" qui exprime la prohibition."Etac caiva" 325.2 : le sens est : nulle part dans la grammaire un énoncé avec le même genre qu'un autre mot n'a été fait. Dans "vibhāṣā senāsurā-" 2.4.25 l'énoncé a le même genre que *senā-*, mais puisque les désinences sont différentes[1] il n'y a pas référence au même objet. "Api ca" 325.3 : il y a compréhension du sens particulier de "na vā" par la force de la formule. Quand la phrase est prononcéeà propos d'un mets de *yavāgū* qui n'était pas déjà attendu, l'on comprend le sens de "nouvelle". Mais quand elle est adressée à un malade pour l'empêcher de manger un mets trop lourd, l'on comprend une prohibition. "Na ceha" 325.7 :parce que l'action est le terme principal, c'est elle qui est construite avec la mention "vibhāṣā" mais non un auxiliaire de cette action[2]. Il est donc ainsi établi qu'il y a compréhension du sens de prohibition parce que le mot "vibhāṣā" est précédé d'une prescription.

U.I 324-325. Une fois établi que *iti* montre qu'il y a énoncé du sens, il n'y a pas de risque d'application du nom à des mots de forme semblable à "na vā"; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "samānaḥ" 324.11. "Pratyagra-" 324.12 : l'idée est : bien que par l'examen du *bhāṣya* "ici nous ne construisons pas "sarvādīni" avec la mention "vibhāṣā" 325.7 l'on obtienne pour "vibhāṣā" la qualité de qualifiant de "sarvādīni" dans la vue présente de l'adversaire, et bien qu'il soit donc impropre de prendre le sens de "nouveau" comme qualifiant du sens de "samāse", cependant, puisque la propriété d'être nouvelle ou ancienne est impossible pour la direction, sens des mots de la liste *sarva*, etc. qui expriment une direction, et en vertu de l'exemple donné par le *bhāṣya*, l'on comprend que "sarvādīni" figure un composé de mots de cette liste. "Tannimittaḥ" 324.13 : le sens est : par figuration. "Tadā saṃjñā" 324.14 : l'idée est : la prohibition "na bahuvrīhau" ayant chance de s'appliquer, cette prescription visera à faire une limitation. Dans le *bhāṣya* "acirakṛtāyām"

---

[1] Première et sixième.

[2] En l'occurrence le sujet du verbe être, à savoir les mots *sarva*, etc.

324.4 : quand la maison ainsi qualifiée est l'objet qui doit être compris; à "sampratyayaḥ syāt" ajouter : "du nom technique".

Mais, objectera-t-on, dans la règle opératoire il est dit "vibhāṣā dik", le mot "na vā" n'est pas prononcé; et dans "na veti vibhāṣā" il n'est pas prononcé après prescription de quelque chose parce que ce *sūtra* est une définition de nom technique comme les règles qui le précèdent et le suivent; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "pradeśa-" 324.16. "Iyaṃ saṃjñā" 324.16 : le sens est : le sens du *sūtra* de définition du nom technique "na veti vibhāṣā". "Kāryāṇi" 324.17 : le nom *sarvanāman*, etc. "Navārtham" 324.17 : le sens du mot "na vā", parce que le mot *vibhāṣā* est un nom d'un sens. Dans certains manuscrits on a cette lecture même "navāśabdārtham". Le sens de "navety ucyate" 324.6 dans le *bhāṣya* est : le mot *vibhāṣā* faisant entendre le sens de "na vā" est employé. "Pratiṣedhavācinaḥ" 324.7 : le sens est : l'on comprend : c'est le mot qui exprime la prohibition. "Na tu" 324.18 : le sens est : et ainsi en conformité avec les règles opératoires, dans le présent *sūtra* aussi il n'y a pas mention du mot qui signifie "nouveau".

"Bhinna-" 324.19 : l'idée est : puisque l'on voit plus loin le mot "samānaliṅgaḥ" 324.10, le mot *vi* dans "viliṅgam" a le sens de "différent". "Na tu" 325.13 : l'idée est : parce que ce mot est un invariant. "Naiva" 325.14 : construire dans le *bhāṣya* : "il n'est pas un seul endroit dans la grammaire où soit fait un énoncé de même genre; donc nous ne connaissons pas ce cas. Cette phrase émane de l'interlocuteur qui a dit "na vā vidhi-" 324.5. L'intention est : et ainsi, du fait de l'absence d'énoncé de même genre dans le traité, il n'y a jamais compréhension du sens de "nouveau".Mais, dira-t-on, étant donnée la possibilité des deux constructions commentdécide-t-on en faveur de l'une des deux ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tatra" 325.16. "Aprāpte yavāgūbhojane" 325.16 : le sens est : le mets de *yavāgū* qui n'est pas déjà connu comme devant être fait. Ajouter : "prarocanāya (pour exciter l'intérêt)". "Na tu tadaṅgam" 325.18 : le sens est : un auxiliaire de l'action, à savoir l'objet cité en référence et qui est agent de l'action d'être.Dans le *bhāṣya* ajouter "sarvanāmāni" devant "vibhāṣā bhavanti" 325.8 et devant "bhavanti vibhāṣā" 325.9.

### (3. L'inconstance d'application des opérations par le nom *vibhāṣā*.)

BH.I 325-327. "Vidhyanityatvam anupapannaṃ pratiṣedhasaṃjñākaraṇat (il ne peut y avoir application non-constante de l'opération qualifiée par ce nom du fait de la création de ce nom pour le sens de prohibition)". (vt 6)

Il ne peut y avoir application non-constante d'une opération, qualifiée par ce nom : "śuśāva, śuśuvatuḥ, śuśuvuḥ / śiśvāya, śiśviyatuḥ, śiśviyuḥ"[1]. -- Pour quelle raison ? --"Pratiṣedhasaṃjñākaraṇāt" : ce nom est créé pour une prohibition. De ce fait dans les mentions de "vibhāṣā" on comprendra qu'il y a prohibition.

---

[1] "Śuśāva/śiśvāya" est formé avec *liṭ* après *ṭuośvi* "croître"; substitut *ṇal* de *tip* substitut de *liṭ*, *saṃprasāraṇa* optionnel par "vibhāṣā śveḥ". Dans l'alternative où le *saṃprasāraṇa* est réalisé : "vibhāṣā śveḥ"… "saṃprasāraṇāc ca" *śu a;* redoublement *śu i a;* amuissement de *i* par "saṃprasāraṇāc ca" *śu a;* redoublement

"Siddhaṃ tu prasajyapratiṣedhāt (cela est résolu du fait qu'une prohibition est faite après avoir donné chance de se réaliser)". (vt 7)

Cela est résolu. -- Comment ? -- "Prasajyapratiṣedhāt" : après avoir donné à quelque chose chance de se réaliser, on dit "ou bien non". De ce fait il y aura les deux, réalisation et prohibition[1].

"Vipratiṣiddhaṃ tu (mais il y a conflit)". (vt 8)

Mais il y a conflit. On ne sait dans ce cas avec quelle intention le maître donne chance à l'opération de se réaliser, avec laquelle il en arrête l'application.

"Na vā prasaṅgasāmarthyād anyatra pratiṣedhaviṣayāt (ou bien non, de par le pouvoir de la chance de réalisation, il y a réalisation ailleurs que dans le domaine d'application de la prohibition)".

Ou bien, il n'y a pas ce défaut d'application de la seule prohibition. -- Pour quelle raison ? -- "Prasaṅgasāmarthyāt" : d'une part par le pouvoir de la chance de réalisation, il y a réalisation de l'opération, ailleurs que dans le domaine d'application de la prohibition; d'autre part par le pouvoir de la prohibition, il y a application de cette prohibition ailleurs que dans le domaine d'application de la prescription[2]. -- Dans quel cas cela est-il réalisé? -- Dans le cas où le nom *vibhāṣā* est appliqué à une opération qui n'a pas déjà chance de se réaliser. -- Dans le cas où le nom est appliqué à une opération qui a déjà chance de se réaliser, considérant que dans ce cas la prescription a exercé son pouvoir précédemment, on comprendra seulement le sens de prohibition. -- Ce cas aussi est résolu. -- Comment ? -- Un nom technique long "vibhāṣā" est créé. Or un nom technique est ce par rapport à quoi il n'y a rien de plus léger. -- Pourquoi cela ? -- La création d'un nom technique vise à la légèreté. Dans ces conditions, le but de la création d'un nom technique long est que le nom soit compris comme donné aux deux mots, "na" et "vā". Ainsi, dans le cas où le nom *vibhāṣā* est appliqué à une opération qui n'a pas déjà chance de se réaliser dans ce cas, en considération du fait qu'il n'y a pas d'objet à pro-
*śvi śvi a;* amuissement du premier *v* par "halādiḥ" *śiśvi a; vṛddhi ai* substitut de *i* devant *ṇal* et substitut *āy* de *ai, śiśvāya*. De même pour les autres formes citées, avec substituts *atus* et *us* des substituts de *liṭ,* sans substitut *vṛddhi,* substitut *uvaṅ* ou *iyaṅ* devant les désinences selon "aci śnudhātu-". Si "vibhāṣā śveḥ" est interprété comme une prohibition, il n'y aura pas réalisation de *śuśāva,* etc.

[1] La prohibition suppose une prescription. Prohibition et prescription du *saṃprasāraṇa* par "vibhāṣā śveḥ" s'appliqueront tous les deux, ce qui permettra d'obtenir les deux formes.

[2] Tout enseignement a pouvoir de causer une opération, étant autrement inutile. La chance de réalisation donnée au *saṃprasāraṇa,* par exemple, a le pouvoir de le faire s'appliquer. La prohibition enseignée a un pouvoir d'empêcher l'opération. Les deux étant applicables au même objet, ils se réaliseront dans des occurrences différentes de ce même objet.

hiber, il y aura option par l'énoncé "vā"[1]. Dans le cas où le nom est appliqué à une opération qui a déjà chance de se réaliser, dans ce cas les deux termes "na" et "vā" interviennent : une fois l'opération prohibée par "na", il y aura option par "vā"[2].

P. I 325-327. "Vidhyanityatvam" 325.10 : le sens est : l'option. L'idée est : la forme "navā" est une particule unique exprimant la prohibition, de par la mention qui en est faite dans le présent *sūtra*[3]. C'est en vue de présenter un autre argument que le *bhāṣya* ne dit pas que, si le nom *vibhāṣā* signifie une simple prohibition, la formulation "na bahuvrīhau" est fautive[4]. "Siddhaṃ tu" 326.2 : le sens est : une prescription sera inférée de la prohibition; alors l'option se réalisera. "Vipratiṣiddhaṃ tu" 326.5 : le sens est : parce qu'il y a conflit d'une prescription et d'une prohibition pour le même objet. "Na vā prasaṅga-" 326.8 : le sens est: de par leur pouvoir la prescription et la prohibition s'appliqueront tour à tour. "Mahatī saṃjñā" 326.14 : le sens est : en raison de ce nom lourd il y en a deux porteurs, l'option et la prohibition. Si la seule prohibition portait le nom, la création en aurait été inutile. L'auteur du *sūtra* aurait simplement dit "na" dans les règles opératoires où apparaît l'énoncé "vibhāṣā". Dans le cas présent le nom est prescrit pour l'ensemble des deux porteurs; une option et une prohibition sont donc comprises dans les règles opératoires où il est énoncé. Dans le cas ou le nom *vibhāṣā* est appliqué à une opération qui n'a pas déjà chance de se réaliser, en l'absence de cette chance de réalisation, la prohibition ne s'exerce pas, seule l'option est comprise.

U. I 325-327. Mais, objectera-t-on, la prohibition du nom *sarvanāman* de façon constante est déjà réalisée pour un composé de noms de direction aussi, par le *sūtra* général "na bahuvrīhau"; il s'ensuit que le *sūtra* "vibhāṣā dik-"'est inutile. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "parihārāntara-" 326.15 : le sens est : la prohibition du nom étant déjà réalisée par "na bahuvrīhau", "vibhāṣā dik-" sera inutile. Mais, dira-t-on, s'il y a prohibition de ce qui a chance de se réaliser, on obtiendra seulement la non-réalisation, non l'option; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "pratiṣedhāt" 326.16 : le sens est : dans "vibhāṣā śveḥ", etc. une inférence d'une prescription du *samprasāraṇa* devant un suffixe à indice *p*[1] sera faite. L'idée est : le sens du *vārttika* est : prohibition après chance de réalisation en vertu d'une prescription supposée en raison de l'impossibilité autrement de la prohibition. L'intention est : et ainsi il y a réalisation de l'option parce que la prescription et la prohibition ont un même objet, comme il en est pour la puisée et la non-puisée de *soma* dans le rite à veillée nocturne[2]. "Tataḥ" 326.16 : autrement la prescription inférée serait inutile. L'idée est : cela ne sert pas à une prohibition seulement, parce que ce serait en conflit avec la règle qu'il vaut mieux éviter de loin la boue que de s'y salir et de s'en laver"[3]. Mais, dira-t-on, une option s'applique à des choses qui s'excluent; pourquoi est-il dit "mais il y a conflit" ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "eka-" 326.17 : ajouter : simultanément. Le *bhāṣya* explicite le conflit : "atra na" 326.6."Prasajati" 326.6 : ajouter : de se réaliser. *Prasaṅga* dans "prasaṅgasāmarthyāt" 326.8 signifie "ce qui risque de se réaliser", c'est-à-dire l'opération prescrite. Le sens de "pratiṣedhaviṣayāt" 326.8 est : il y a application à un objet qualifiée par un moment particulier, ailleurs qu'à un objet qualifié par un autre moment particulier. Ce sens est obtenu par le pouvoir de la prohibition autrement inutile. Le résultat final que l'on obtient s'il est dit "par son pouvoir la prescription s'applique ailleurs que dans le domaine de la prohibition", est dit dans "pratiṣedhasāmarthyāc ca" 326.10 : ceci doit être commenté comme ci-dessus. Suggérant cela Kaiyaṭa dit "paryāyaḥ" 326.18. Dans le *bhāṣya* "yā hi prāpte" 326.12 : le sens est : la *vibhāṣā* simple[4] et celle qui s'applique à une opération qui dans une partie du domaine d'application a déjà chance de se réaliser, dans une autre partie n'a pas encore chance de se réaliser. "Kṛtasāmarthyaḥ" 326.12 : le sens est : par la règle antérieure, c'est-à-dire par la règle déjà créée[5], la prescription est dans l'état où le pouvoir de la prohibition de faire inférer une prescription est annihilé[6]. L'idée est : et ainsi dans la règle contenant le dit type de *vibhāṣā*[7], puisqu'il n'y aura pas création d' une prescription, il y aura compréhension seulement d'une prohibition. Ce *bhāṣya* aussi rejette la vue des Mīmāṃsaka qui disent que dans une prohibition de quelque chose qui a déjà chance de se réaliser par une règle générale il y a option. "Mahatyāḥ saṃjñāyāḥ" 327.1 : le *bhāṣya* veut dire "le nom même n'avait pas à être créé", il ne veut pas dire : "un nom léger devait être créé". Kaiyaṭa dit cela : "yadi hi" 326.19. "Samudāyasya" 327.15 : le sens est : pour les deux termes qualifiés par leur propriété particulière respective[1]. "Vikalpapratiṣedhau" 327.16 : le sens est : dans le cas de la *vibhāṣā* appliquée à une opération qui a déjà chance de se réaliser. "Vikalpa evopa-" 327.17 : l'idée est : même si le nom est donné aux deux termes, l'un d'eux, la prohibition ne peut se construire dans l'énoncé de la règle; il y a donc compréhension de l'autre seulement. Dans ce cas par le mot *aprāptavibhāṣā* est désignée la seule *vibhāṣā* appliquée exclusivement à une opération qui n'a pas déjà chance de se réaliser.

---

[1] Un exemple est l'attribution du nom *sarvanāman* à un nom terminé par *tīya* devant les désinences à indice *ṅ* par le vt 3"vāprakaraṇe tīyasya ṅitsu" sous "antaram" 1.1.36 (I 299.3). Ces mots ne sont pas lus dans la liste *sarva*, etc. et n'ont pas déjà de chance de recevoir le nom. Le vt propose d'ajouter cette règle sous le gouvernement de "vibhāṣā" 1.1.32. Le nom *vibhāṣā* fera entendre ici simplement l'option.

[2] Un exemple est "vibhāṣā jasi" 1.1.32. Le nom *sarvanāman* a été prohibé pour *sarva*, etc. dans un *dvandva* par "dvandve ca" 1.1.31. Alors que cette prohibition a déjà chance de se réaliser, il est dit "vibhāṣā jasi". Le nom fera entendre les deux éléments "na" et "vā" : il y aura suspension de la prohibition par "na" et prescription de l'option par "vā".

[3] On interprète le présent *sūtra* comme prescrivant le nom *vibhāṣā* pour un seul objet signifié par l'énoncé "navā".

[4] Si "vibhāṣā diksamāse" prohibe le nom pour un composé *bahuvrīhi* de noms de direction, il le permet pour un autre *bahuvrīhi*. La prohibition "na bahuvrīhau" est donc en conflit avec cela et pour le cas du composé de noms de direction ne fait que répéter la prohibition. Voir Annaṃbhaṭṭa MPV II 239.

---

[1] Nāgeśa précise cela, parce que devant les autres suffixes qui sont considérés comme ayant l'indice *k* selon "sārvadhātukam apit" le *samprasāraṇa* est déjà prescrit par "vacisvapi-" 6.1.15.

[2] Voir *Mīmāṃsāsūtra* 10.8.6 et *Nyāyamālāvistara* p.602.

[3] "Prakṣālanād dhi paṅkasya dūrād asparśanaṁ varam".Par cette règle il vaudrait mieux ne pas faire la prescription, afin de ne pas avoir à prohiber.

[4] Lire : "kevalobhayatravibhāṣārūpā" : *kevalā vibhāṣā*, c'est-à-dire *prāpte vibhāṣā*, et *ubhayatra vibhāṣā*.

[5] Et qui n'a pas à être inférée; par exemple "vacisvapi-".

[6] "Vihata-" est une meilleure lecture que la lecture "vihita-" de NSP difficile à justifier.

[7] Dans "vibhāṣā śveḥ" par exemple.

BH. I 327-328. -- Même ainsi,

"Vidhipratiṣedhayor yugapadvacanānupapattiḥ (il y a impossibilité de formuler simultanément une prescription et une prohibition)". (vt 10)

La formulation simultanée d'une prescription et d'une prohibition n'est pas possible : "śuśāva, śuśuvatuḥ, śuśuvuḥ / śiśvāya, śiśviyatuḥ, śiśviyuḥ"[2]. -- Pour quelle raison ?

"Bhavatīti cen na pratiṣedhaḥ (s'il est dit "se réalise", il n'y a pas prohibition)". (vt 11)

S'il est dit "se réalise" la prohibition risque de ne pas s'appliquer.

"Neti cen na vidhiḥ (s'il est dit "non", la prescription ne se réalise pas)". (vt 12)

S'il est dit "non", la prescription ne se réalise pas.

"Siddhaṃ tu pūrvasyottareṇa bādhitatvāt (mais cela est réalisé du fait que la prescription antérieure est entravée par l'ultérieure)". (vt 13)

Cela est résolu. -- Comment ? -- La prescription ultérieure entrave la prescription antérieure[3]. Il a déjà été dit que le *iti* vise à ce qu'il y ait énoncé du sens.

---

[1] Dans l'autre vue le nom était donné à l'ensemble "na vā" pris comme étant une seule particule signifiant la prohibition. L'ensemble était alors qualifié par l'unique propriété que *na vā* avait d'être cette particule unique ayant ce seul sens. Dans la vue présente le nom est donné à l'ensemble des deux termes pris chacun comme une particule distincte ayant un sens particulier, respectivement la prohibition et l'option. L'ensemble est maintenant qualifié par la propriété respective de signifier la prohibition, etc. que possède chacun des deux termes. Ainsi y a-t-il différence entre les deux vues.

[2] Voir p.285, n.1. Par prescription est ici entendue l'option prescrite par l'énoncé "vā" à côté de la prohibition prescrite par l'énoncé "na". On considère ici que ces deux prescriptions sont simultanées.

[3] Entendre : la prescription de l'option par l'énoncé ultérieur "vā" entrave la prescription de la prohibition par l'énoncé antérieur "na". Par "entrave" (bādhate) il ne faut pas comprendre

P.I 327-328. "Evam api" 327.5 : le sens est : un nom unique peut être créé pour deux objets qui s'excluent l'un l'autre; mais dans les règles opératoires, la présence et l'absence ne peuvent être prescrites simultanément, puisqu'elles s'excluent l'une l'autre. "Siddhaṃ tu" 327.13 : le sens est : dans les options applicables à une opération qui a déjà chance de se réaliser dans une partie de son domaine d'application, mais n'a pas encore chance de se réaliser dans une autre partie, une fois le domaine d'application égalisé par la prohibition, ensuite l'option s'applique. Si l'option s'appliquait d'abord, la prohibition ensuite, l'application de l'option serait inutile. L'ordre de mention des deux termes "na vā" qui a été adopté dans la prescription du nom *vibhāṣā*, est aussi pris en considération dans les règles opératoires. Ce nom sert aux options applicables à une opération tantôt déjà réalisable et tantôt non déjà réalisable, parce qu'il n'est pas besoin de créer un nom pour l'option applicable à une opération exclusivement déjà réalisable, ou pour l'option applicable à une opération exclusivement non déjà réalisable. En effet dans l'option applicable à une opération déjà réalisable, l'éviction dans une alternative est produite par l'option, la réalisation dans l'autre alternative étant déjà acquise. Dans l'option applicable à une opération non déjà réalisable la réalisation de l'opération dans une alternative est accomplie, la non-réalisation dans l'autre alternative est déjà acquise. Il n'y a pas là de fruit apporté par le nom technique[1]. Mais dans le cas de "vibhāṣā śveḥ", si la mention "vibhāṣā"[2] est appliquée dans son sens d'application en alternative, le *saṃprasāraṇa* se réalisera optionnellement seulement devant les suffixes à indice *p*, il se réalisera de façon constante devant les suffixes à indice *k* selon "vacisvapi-"; si la mention "vibhāṣā" est appliquée dans son sens de prohibition, le *saṃprasāraṇa* se réalisera optionnellement devant les suffixes à indice *k*, ne se réalisera pas du tout devant ceux à indice *p*[3]. Si, au contraire, on fait de

---

ici que la première opération empêche l'autre de s'appliquer - ce qui est le sens habituel de *bādhate* -, mais qu'elle lui enlève la perpétuité de son résultat. Il n'y a donc pas simultanéité. Il y a succession. La prohibition s'applique d'abord. L'option ensuite en corrige l'effet.

[1] Le nom technique n'est utile que s'il appartient à plusieurs objets. Dans ces cas d'option il y a un seul objet, la prohibition ou l'option, l'autre terme étant déjà réalisé. Il est inutile que *vibhāṣā* soit un nom technique; il signifiera simplement l'option, c'est-à-dire l'application ou la non-application en alternative.

[2] La mention de *vibhāṣā* non nom technique, c'est-à-dire référant à un objet unique : l'application en alternative, ou la non-application en alternative.

[3] Le *saṃprasāraṇa* est une opération déjà réalisable devant les suffixes à indice *k*, non déjà réalisable devant ceux à indice *p*, parce que "vacisvapi-" l'a prescrit de façon constante devant les suffixes à indice *k*. Si le nom *vibhāṣā* réfère à un seul terme,

*vibhāṣā* le dit nom technique, étant donné que la prohibition est d'abord appliquée au *saṃprasāraṇa* devant les suffixes à indice *k*, et qu'ensuite l'option sous sa forme d'application en alternative est appliquée au *saṃprasāraṇa* devant tous les suffixes, le résultat désiré est obtenu. Si "vibhāṣā śveḥ" est appliqué séparément à chaque objet, tantôt sous forme d'application en alternative, tantôt sous forme de prohibition en alternative, alors même sans la création du nom technique le résultat désiré se réalise. Et la présente règle n'a pas à être enseignée. L'auteur du *vārttika* le dira ci-dessous "aśiṣyo vā viditatvāt (ou bien la présente règle n'a pas à être enseignée, du fait que son objet est déjà connu)" vt 19 (I 332.4).

U.I 327-328. "Yugapat" 327.18 : l'intention est : cette objection est faite par un interlocuteur qui n'a pas compris qu'il y avait perception d'un ordre de succession pour les deux termes porteurs du nom. "Bhāvābhāvau" 327.18 : présence et absence mentionnées dans le *bhāṣya* par les mots *vidhi* et *pratiṣedha*. Dans le *bhāṣya* "pūrvasyottareṇa" 327.13 : le terme antérieur est la prohibition, l'ultérieur l'option. Et l'on doit comprendre l'entrave comme étant, non un obstacle à l'application de la prohibition, mais un obstacle à ce qu'il y ait permanence dans l'absence produite par la prohibition. Mais, objectera-t-on, par la proposition antérieure[1] la forme *na* sera un substitut, parce qu'il n'y a pas de preuve que l'énoncé de "na" exprime son sens[2]. C'est pourquoi l'auteur du *bhāṣya* dit "itikaraṇaḥ" 327.14 : l'idée est : et ainsi le mot *iti* se construit avec les deux termes "na" et "vā". L'idée est: et ainsi par la force de la création du nom pour deux sens il y a construction avec chacun de ces sens successivement en des phrases différentes. L'intention est : et ainsi dans le cas de l'option applicable à une opération exclusivement déjà réalisable et dans celle applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable, il y a compréhension d'une prohibition et d'une option successives, tandis que dans le cas de l'option applicable à une opération purement non déjà réalisable, puisqu'il ne peut y avoir de construction avec le sens de prohibition, il y a compréhension d'une pure option. Kaiyata donne une autre raison de la non-application en premier de l'option : "ānupūrvī ca" 327.21. "Anupayogāt" 328.5 : l'idée est : parce que dans ces deux cas il y a réali-

---

il s'appliquera à une seule partie du domaine d'application de l'opération, ou bien à la réalisation en alternative là où elle n'est pas déjà réalisable, ou bien à la prohibition en alternative là où elle est déjà réalisable. Dans les deux cas il y aura non-application à une partie du domaine d'application. Il faut donc considérer que *vibhāṣā* est un nom technique qui selon la présente définition réfère aux deux termes, option et prohibition.

[1] Dans la vue où l'on considère que *na* et *vā* jouent un rôle successivement dans l'ordre de leur mention, l'on aura une première règle avec mention de "na" appliquée d'abord, et une deuxième règle avec mention de "vā" applicable ensuite.

[2] Si l'on dissocie les énoncés "na" et "vā", le *iti* qui suit "vā" portera seulement sur ce dernier, non sur le premier.

sation de l'option désirée par le pouvoir du mot *vibhāṣā* d'exprimer l'option dans le sens courant du terme, selon la *paribhāṣā* 9 "dans la grammaire un mot a son sens courant ou un sens technique". "Pakṣe nivṛttiḥ" 328.5 : l'idée est : et ainsi dans ce cas il y a application de la règle comme visant à effectuer une prohibition. "Aprāpta-" 328.6 : l'idée est : dans ce cas il y a application de la règle comme visant à effectuer une réalisation. "Pitsv eva" 328 8 : l'idée est : parce que devant les suffixes à indice *p* le *saṃprasāraṇa* n'a pas déjà de chance de se réaliser. L'intention est : le seul sens de "vibhāṣā" ne peut être appliqué aux deux parties du domaine d'application de l'opération. La réalité est que par désir de viser une réalisation, la règle s'appliquera seulement devant les suffixes à indice *p*. Que la création du nom technique *vibhāṣā* vise le cas de l'option applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable est montré dans le *bhāṣya* par le fait qu'il donne seulement "vibhāṣā śveḥ" en exemple.Et ainsi, la création de ce nom technique étant nécessaire pour ce cas, dans les autres cas d'option on comprend la règle selon la convention notée par la présente règle; il n'y a donc pas de contradiction avec la phrase ci-dessus "dans le cas où le nom est appliqué à une opération qui a déjà chance de se réaliser, les deux termes "na" et "vā" interviennent" 327.3. Ceci pour orienter la discussion.

(4. Option et principe de l'éternité des mots.)

BH.I 328-330. "Sādhvanuśāsane "smin yasya vibhāṣā tasya sādhutvam (dans cet enseignement des mots corrects, c'est la correction de ce pour quoi la *vibhāṣā* est enseignée, qui sera affectée par l'option)". (vt 14)

Dans ce traité qui enseigne les mots corrects, ce pour quoi la *vibhāṣā* est mentionnée, cela sera optionnellement correct. Un composé est prescrit optionnellement. C'est la correction du composé qui sera optionnelle. -- Soit, le composé correct sera employé, l'incorrect ne le sera pas. -- Jamais l'incorrection de "rājapuruṣaḥ" sous cette forme n'est admise[1]. De plus,

"Dvedhāpratipattiḥ (et il y a non-compréhension des mots sous une double forme)". (vt 15)

Et il y a non-compréhension des mots sous une double forme. Or nous désirons, au contraire, que, lors des mentions d'option, il y ait compréhension des mots sous une double forme. Cela ne se réalisera pas. Mais pour celui pour qui les mots sont créés par la grammaire, cette option crée le composé à côté de la forme non-composée. -- Pour celui pour qui les mots sont éternels, pour lui aussi il n'y a pas ce défaut. -- Comment ? -- Ce n'est pas la correction qui est construite avec la mention de l'option. -- Qu'est-ce donc ? -- C'est le nom technique *samāsa* qui est construit avec l' option : ce nom technique *samāsa* se réalise optionnellement[1]. De même, quand il est dit que l'animal à sacrifier est objet d'option, que le boeuf à sacrifier est objet d'option, on ne débat pas s'il est boeuf ou autre". -- De quoi donc débat-on ? -- On débat s'il doit être tué, ou s'il ne doit pas l'être.

---

[1] La plus grande partie des composés est prescrite sous le gouvernement de "vibhāṣā" 2.1.11, ce qui permet d'avoir soit la forme composée, soit la forme non-composée par une même expression. Mais l'adversaire objecte ici que c'est la correction du composé et non son existence qui sera comprise comme objet de l'option. Il s'ensuivra que l'on obtiendra une seule forme (voir vt 15), que l'on comprendra que le composé est soit correct, soit incorrect sous une même forme et que l'on ne pourra distinguer le correct de l'incorrect. Cet énoncé "vibhāṣā" est donc nuisible, à cause de l'absurdité à laquelle il conduit.

P. I 328-330. "Sādhvanuśāsane" 328.13 : l'idée est : parce que le traité vise à enseigner la correction des mots, et parce que la correction est le terme principal, l'option se rapportera à la correction, mais non au nom *samāsa*, etc. qui sont des auxiliaires. Le sens de "vibhāṣā śveḥ" sera donc : le *samprasāraṇa* dans *śvayati* est tantôt correct, tantôt incorrect. "Astu yaḥ sādhuḥ" 329.1 : par exemple en présence de ce qui peut être mangé et de ce qui ne doit pas l'être, on prend seulement ce qui peut l'être. "Na caiva hi" 329.2 : le sens est : ce composé est toujours correct, il n'a pas deux formes. "Dvedhāpratipattiḥ" 329.4 : le sens est : puisque la mention "vibhāṣā" servira à l'option de la correction, la forme "śiśviyatuḥ", etc. ne se réalisera pas. "Yasya punaḥ" 329.7 : ce théoricien pense que la grammaire même crée les mots; dans cette vue par la mention "vibhāṣā" le *samprasāraṇa* est soumis à l'option, puisqu'il est prescrit comme chose nouvelle; la compréhension de deux formes ainsi se réalise. "Yasyāpi" 329.7 : la correction n'étant pas d'origine humaine, ne pouvant donc être soumise à option, l'option se rapporte aux auxiliaires de la correction dans la règle. "Tad yathā" 329.9 : puisque la qualité d'animal ou celle de boeuf ne peut faire l'objet d'une option, c'est l'action qui est soumise à l'option. Mais, objectera-t-on, il est dit ailleurs "il n'est pas désiré qu'il y ait application et non-application du nom *samāsa*" II 516.9; ici il est dit "le nom *samāsa* se construit avec l'option"; il y a contradiction. Il n'y a pas ce défaut. Cela est dit ici en considérant que pour la forme composée et la forme analytique le sens principal est le même et qu'il n'y a donc pas de différence de sens. Dans l'autre passage on considère qu'il y a différence de sens entre forme composée et forme analytique, l'une réalisant une unification du sens des composants, l'autre montrant leur interdépendance, et en considération de cela il est dit que dans le cas où il y a unification du sens il n'est pas désiré qu' il y ait application et non-application du nom *samāsa*. Il n'y a donc pas contradiction.

U. I 328-330. Lire "sādhutvapratipādanāc chāstrasya" 328.13: dans "śāstrasya" il y a la sixième désinence selon "śeṣe" au sens d'agent. On trouve parfois la lecture "sādhutvapratipādanārthatvāt". "Prādhānyāt" 328.13 : l'intention est : c'est la proposition obtenue par implication, à savoir "ce qui est ici formé est correct" qui est principale; cette proposition prescrit la correction comme terme principal. "Tadaṅgabhūtānām" 328.14 : le sens est : sujets de la prescription de la correction. Dans le *bhāṣya* "yasya vibhāṣā kriyate" 328.3 : le sens est : ce en relation avec quoi le nom *vibhāṣā* est énoncé. "Samāsaś caiva hi" 329.1 : *hi* car *samāso vibhāṣā kriyate* il est dit "samāso vibhāṣā". L'idée est : puisqu'il y a prescription de la correction en référence au nom *samāsa*, l'option se rapportera à la correction seulement. Et la correction est une propriété générique particulière. En raison de l'annulation dans le *bhāṣya* du gouvernement de l'option dans la section des composés[1], Kaiyaṭa dit "vibhāṣā śveḥ" 328.14. L'auteur du *bhāṣya* dit le défaut qui apparaîtra s'il y a option de la correction : "na caiva" 329.2. Kaiyaṭa commente cela : "sarvadā tu" 329.12 : il faut comprendre aussi qu'en raison de la similarité des deux formes, il est difficile de réaliser l'adoption de la forme correcte après abandon de la forme incorrecte.

---

[1] Le *sūtra* "vibhāṣā" est gouvernant. Le mot est donc reconduit dans les prescriptions de composé avec le mot "samāsaḥ".Et une règle de composé doit être comprise comme signifiant : telle forme avec telle autre reçoivent ensemble optionnellement le nom technique *samāsa*; ainsi elles sont correctes.

Par la formule "dans l'enseignement des mots corrects".328.2 il a été dit que le défaut apparaît seulement dans la vue de l'éternité des mots, non dans celle où les mots sont produits par la grammaire. Le *bhāṣya* explique cela : "yasya punaḥ..." 329.7. A ce qui a été dit ci-dessus, à savoir que l'option s'appliquera à la correction seulement parce que c'est le terme le plus important dans la règle (328.13), à cela Kaiyaṭa répond "sādhutvasya" 329. 16 : il faut comprendre aussi : parce que, le nom étant expressément énoncé dans la règle, alors que la correction ne l'est pas,il est légitime que ce qui est expressément énoncé soit construit avec ce qui l'est aussi; et parce que dans le cas de formes telles que *laṭ*, etc. qui n'apparaissent pas dans l'emploi il est nécessaire que ce soit cette forme expressément énoncée qui soit la chose prescrite[2]. "Paśutva-" 329.17 : le sens est : quand l'option ne se construit pas même avec un terme expressément énoncé impropre à cela, il est inutile de dire qu'elle ne se construit pas avec un terme non expressément énoncé et impropre à cela. "Anyatra" 329.17 : sous le *sūtra* "samarthaḥ padavidhiḥ". "Mukhya-" 329.19 : principal[3]. "Abhinnārthatvam" 329.19 : l'idée est : et ainsi une des deux formes enseignée comme correcte dans un sens évincerait l'autre forme de même sens non enseignée; pour qu'il y ait correction pour cette dernière aussi le gouvernement de "vibhāṣā" est nécessaire."Anyatra tu" 329.19 : l'idée est : dans la forme analytique est montrée l'interdépendance des termes, à savoir un besoin que chacun a de l'autre; le domaine de la composition est celui de la non-compréhension séparée des termes, l'unification des sens; et ainsi puisque forme composée et forme analytique sont de sens différent la mention "vibhāṣā" ne servira pas à permettre la forme analytique[1] et sera formulée pour qu'il y ait option du nom *samāsa* seulement dans le domaine de la composition. Or il n'est pas désiré qu'il y ait pour le composé option du nom *samāsa*. Donc cette mention de l'option qualifie seulement l'unification de sens et sert aux esprits lents. Telle est l'intention exprimée dans le dit passage (II 516). Il n'y a donc pas contradiction. Le sens de "samāsasaṃjñā" 329.9 dans le *bhāṣya* est:l'unification de sens dans le domaine d'application du nom *samāsa*.

---

[1] Voir vt 2 sous "samarthaḥ" 2.1.1 (II 516)

[2] Ce ne peut être dans ce cas la correction de l'emploi,puis que pour *laṭ*, etc., formes théoriques, elle est impossible.

[3] *Mukhya* ici ne réfère pas au sens exprimé directement par le mot par la fonction d'*abhidhā*. Dans la forme analytique il y a seulement *abhidhā*,dans la forme composée la *lakṣaṇā* intervient.

BH.I 330-332. "Kārye yugapadanvācayayaugapadyam (si les mots sont créés par la grammaire il y aura création simultanée de ce qui est enseigné simultanément ou coordonné)". (vt 16)

Si les mots sont créés par la grammaire, pour ce qui est formulé simultanément ou coordonné le fait d'être employé simultanément risque de se réaliser : "tavyattavyānīyaraḥ (ces suffixes apparaissent après une racine)" 3.1.96, "ḍhak ca maṇḍūkāt (*ḍhak* apparaît optionnellement après *maṇḍuka*, ainsi que *aṇ*)" 4.1.119. Mais celui pour qui les mots sont éternels, rend compte de la correction des formes employées. -- Mais, en vérité, pour celui pour qui les mots sont créés, pour lui aussi il n'y a pas ce défaut. -- Comment ? -- Il est dit qu'un suffixe est immédiatement ultérieur à la base (3.1.2.). Et plusieurs suffixes ne peuvent être en même temps immédiatement ultérieurs à une base unique. -- Nous ne disons pas que si les mots sont créés, une guirlande de suffixes risque de se réaliser. -- Que dites-vous donc ? -- Là où "kartavyam" doit être employé, simultanément l'emploi des dérivés avec le second et le troisième suffixes risque de se réaliser[2]. -- Il n'y a pas ce défaut. L'emploi des mots vise à la compréhension des sens. On emploie un mot avec l'intention de faire entendre un sens. Dans ces conditions, du fait que le sens a été dit par un mot, il ne doit pas y avoir emploi d'un autre mot, parce qu'il n'y a pas emploi de mots pour des sens déjà dits.

"Ācāryadeśaśīlane ca tadviṣayatā (et si les mots sont créés, quand il y a mention d'un maître ou d'un pays, il y a pour l'opération le fait d'avoir un tel domaine d'application)". (vt 17)

Ce qui est prescrit avec mention d'un maître ou d'un pays, risque d'avoir un tel domaine d'application. Par "iko hrasvo 'ṅyo gālavasya (une brève apparaît à la place de la finale d'un thème terminé par *ik*, sauf *ṅi*, devant un membre ultérieur de composé, selon Gālava)" 6.3.61, "prācām avṛddhāt phin bahulam (*phin* apparaît après un thème non *vṛddha*, diversement, chez les Orientaux)" 4.1.160, seuls les disciples de Gālava emploieront les brèves et il y aura *phin* seulement chez les Orientaux. De même il est dit : "Jamadagni coupa cette cinquième portion; c'est pourquoi un non-descendant de Jamadagni n'offre pas d'oblation coupée en cinq". Pour celui pour qui les mots sont éternels, la mention de Gālava vise à rendre un hommage, la mention d'un pays vise à en montrer la célébrité. -- Mais, en vérité, pour celui aussi pour qui les mots sont créés, la mention de Gālava peut servir à rendre un hommage et la mention d'un pays à en montrer la célébrité.

---

[1] La forme analytique ne sera pas concernée puisqu'elle est de sens différent et que la mention "vibhāṣā" se rapporte à la forme composée.

[2] Là où l'on doit employer un seul mot, la règle en fera employer trois ensemble "kartavyàm, kártavyam, karaṇīyam".

-- "Tatkīrtane ca dvedhāpratipattiḥ (et si cette mention vise à montrer la célébrité, il n'y a pas compréhension des mots sous une double forme)". (vt 18)

Et si cette mention vise à montrer la célébrité, il n'y aura pascompréhension des mots sous une double forme. Or nous désirons que dans les mentions d'un maître ou d'un pays il y ait compréhension des mots sous une double forme; cela ne se réalise pas[1].

P, I 330-332. L'avocat de l'éternité des mots montre un défaut dans la vue où les mots sont produits : "kāryeṣu" 330.2 : le mot *yugapad* est pris dans le sens de *yugapadbhāva* "simultanéité"; ainsi le composé *dvandva* avec le substantif *anvācaya* est-il réalisé. *Anvācaya* est pris ici comme étant la simple coordination, ce dont il y a prescription par le mot *ca* ou par le ton modulé[2]. Celui pour qui les mots sont produits par la grammaire, les forme indépendamment de l'emploi; dans cette vue il risque donc d'y avoir apparition simultanée de *tavya*, etc. "Na caikasyāḥ" 330. 7. Mais,objectera-t-on, le mot "paraḥ (ultérieur)" s'emploie même s'il y a un objet interposé. Cela est vrai. Mais dans cet emploi de *para*, il n' est pas tenu compte de l'objet interposé et une surimposition de la proximité immédiate est faite. Et dans la règle "tasmin niti nirdiṣṭe" la mention "nirdiṣṭe" vise à signifier la proximité immédiate. Comment *para* s'emploiera-t-il s'il y a un objet interposé ? En ce cas, objectera-t-on, comment a-t-il été dit "la base est seule et les suffixes *yañ* sont multiples" II 134.2 ? A cela on répond qu'il n'y a pas là de défaut parce qu'il y a une forme générique *yañ*, qu'elle est ultérieure et à proximité immédiate de la base.*Tavyat*, etc. au contraire n'ont pas une forme générique commune. "Nāpi brūmaḥ" 331.1 : nous ne disons pas que tous les suffixes se réalisent après une même base. -- Que dîtes-vous donc ? -- Puisqu'un nouveau suffixe implique une nouvelle base, là où l'on désire employer "kartavyam", l'emploi de *karaṇīya*, etc. aussi risque de s' effectuer. "Arthagatyarthaḥ" 331.2 : à partir de "tavyattavyānīyaraḥ" d'autres phrases qui en font entendre le contenu, sont formées, à savoir "*tavyat* apparaît après une racine dans le sens de l'action ou de l'objet", etc. Dans ces conditions le sens ayant été montré déjà par le mot *kartavya*, le mot *karaṇīya* n'est pas employé.

---

[1] Ceci critique la vue où les mots sont créés. Car dans cette vue, si la mention du maître est purement honorifique, elle servira à donner autorité à la création d'une forme. L'enseignement sera : parce que Gālava a employé telle forme, ou doit l'employer. L'on n'obtiendra pas l'option. Dans la vue où les mots sont éternels, l'on comprendra que Gālava rend compte de l'existence d'une forme, d'autres maîtres rendent compte de l'existence d'une autre. On obtient l'option. Si Pāṇini a mentionné le nom d'un maître au lieu de dire "vā", c'était pour honorer ce maître. La conclusion de ce débat est que dans la vue où les mots sont éternels, l'enseignement de l'option est praticable dans la forme qui lui est donnée, c'est-à-dire à l'aide du nom *vibhāṣā*, et des mentions de maître, etc.

[2] Selon "svaritenādhikāraḥ" ce qui est affecté du ton modulé est reconduit et donc coordonné à un terme de la formule qui suit.

"Ācārya-" 331.5 : *ācāryadeśaśīlanam* signifie : la mention répétée d'un maître ou d'un pays; quand il y a une telle mention, la forme prescrite aura un tel domaine d'application. Alors qu'il y a risque que tous emploient telle forme, la mention "gālavasya (pour Gālava)" visera à faire une limitation. "Yasya punaḥ" 331.10: puisque dans la vue de l'éternité des mots, l'usage des mots est sans commencement, il n'y a pas de limitation du nombre de sujets les employant. Gālava est mentionné comme révélant la règle afin d'en montrer l'autoritativité. La mention de Gālava vise donc à montrer le caractère respectable de la règle[1]. Et la règle est respectable parce qu'elle fait entendre un objet éternel. "Kīrttyartham" 331.10 : et s'ils ont la renommée, les habitants du pays mentionné ont leur séjour dans le *svarga*, etc. stable, comme Indradyumna, etc.[2]. "Nanu ca yasyāpi" 331.11 : le sens est : dans la vue où les mots sont produits on peut aussi dire qu'il y a valeur honorifique: cette mention sera une illustration à fin de louer l'emploi prescrit : parce que le dit substitut bref a été employé par Gālava, toi aussi emploie-le. Ensuite l'auteur du *vārttika* dit le défaut qui apparaît dans la vue où les mots sont produits "tatkīrtane" 332.1: dans la vue où les mots sont produits le sens de la règle sera : "puisque le substitut bref a été employé par Gālava, il doit être employé". Il s'ensuit que l'option ne se réalisera pas pour ce substitut. Dans la vue de l'éternité des mots, au contraire, le sens est : "Gālava révèle la brève, un autre maître la longue"; par l'intermédiaire du rappel d'une autre révélation, l'option se réalise. La vue de l'éternité des mots est donc la vue appropriée.

U. I 330-332. Mais, dira-t-on, puisque le mot *yugapad* qui signifie "dans le même temps" exprime le sens de la septième désinence, comment forme-t-il un *dvandva* avec le mot *anvācaya* qui n'est pas dans la même situation ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yugapadbhāve" 330.10. Le sens littéral du *vārttika* est : si les mots sont produits par la grammaire, là où des formes sont enseignées simultanément ou coordonnées, le *yaugapadyam* un emploi simultané de ces formes risque de se réaliser. Dans le *bhāṣya* "yugapadvacanatā"

---

[1] En tant que *smartṛ* Gālava ne crée pas la règle mais reproduit une règle existante depuis tout temps, dont il prend conscience et dont il fait la révélation. La mention de Gālava dans la règle montre donc que ce n'est pas une création gratuite d'un auteur humain, entachée de la suspicion que l'on éprouve à l'égard des créations humaines, mais que c'est une chose existant depuis toujours et qui est présentement mise à jour.

[2] Voir *Mahābhārata*, *Araṇya* 191. Indradyumna était tombé du *svarga*, parce que sa renommée s'éteignait sur la terre. Quand il apparut qu'une tortue du nom de Akūjara se souvenait de lui, il fut reconduit au *svarga*. Le mérite fait donc monter au *svarga*. Mais c'est la renommée qui y fait rester.

330.3 il y a le suffixe *tal* après le *bahuvrīhi yugapadvacana*[1]. Après la mention "anvācayena", dira-t-on, donner un exemple de coordination[2] "ḍhak ca" est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "samuccayaḥ" 330.11. "Svaritatvena vā" par exemple dans le cas de la mention "ṭhaññiṭhau" reconduite depuis "kāśyādibhyaḥ" 4.2.116 dans "vāhīkagrāmebhyaś ca" 117. Mais dans la vue de l'éternité des mots la qualité de chose prescrite est donnée aux seules formes de l'emploi; la séparation désirée des suffixes est ainsi réalisée. L'idée illustrée par l'exemple du dessin de *gayal* sera en effet donnée dans le *bhāṣya* même sous le *sūtra* "ādyantau" 1.1.46[3]. "Vyavavahite 'pi" 330.13 : l'idée est : parce qu'on voit qu'il en est ainsi dans l'usage courant. "Ānantaryam āropya" 330.13 : l'idée est : il y a donc application des mots *para*, etc. seulement à ce devant quoi rien n'est interposé; c'est ainsi que le *sūtra* "vyavahitaś ca (les *gati* et *upasarga* apparaissent devant une racine, aussi s'il y a quelque chose d'interposé, dans le *veda*)" 1.4.82 est utile. Kaiyaṭa dit que dans le présent traité le mot *para* n'est jamais employé quand il y a quelque chose d'interposé : "nirdiṣṭagrahaṇaṃ tu" 330.14 : *tu* est employé dans le sens de *ca* "et". L'idée est : parce qu'il y a application de la *paribhāṣā* "tasmāt" 1.1.67 sans la portion "uttarasya"[4] dans "chandasi pare 'pi" 1.4.81, "paraś ca" 3.1.1. "Kathaṃ tarhi" 330.15 : l'idée est : sous le *sūtra* "sarūpāṇām". "Ekākṛti-" 330.16: car la forme générique est ici la suite des phonèmes. Le sens de "nāpi brūmaḥ" dans le *bhāṣya* 331.1 est : naiva brūmaḥ "nous ne disons absolument pas". A celui qui objecterait qu'il y aussi le sens pour le groupe des suffixes[5], Kaiyaṭa répond "tavyat-" 331.14 : l'idée est : les noms *pratyaya*, etc. s'appliquent à chacun des suffixes séparément en raison de l'énoncé pluriel "tavyattavyānīyaraḥ"[6] c'est donc chacun des suffixes qui expriment le sens de "action, etc."

---

[1] On forme d'abord le *bahuvrīhi yugapadvacana* "dont l'énonciation est simultanée". Ensuite le suffixe *tal* est prescrit au sens de "fait d'être tel" selon "tasya bhāvaḥ" 5.1.119, avec *ṭāp* selon "talantaḥ" *liṅgānuśāsana* 17.

[2] L'*anvācaya* est techniquement un enseignement d'une chose dont la réalisation n'est pas visée directement, mais par l'intermédiaire d'une autre visée directement. Par exemple, quand il est dit : "va mendier et si tu vois la vache, amène-la".

[3] Voir *Pradīpa* I 349.13 : "par l'enseignement d'une base et de suffixes faux, l'explication d'un mot vrai est donnée, comme on fait connaître le vrai gayal par un dessin".

[4] La portion "uttarasya" enseigne la position ultérieure de l'objet prescrit. La portion "tasmād iti (nirdiṣṭe)" enseigne la proximité immédiate. Pour "paraśca" le premier enseignement est déjà réalisé par le mot *para*. La deuxième partie de la *paribhāṣā* est donc inutile. Seule la première partie est utile pour faire entendre la proximité immédiate.

[5] C'est-à-dire : à celui qui objecterait que le sens du *sūtra* est "l'ensemble des trois suffixes *tavyat*, etc. apparaît dans le sens d'action ou d'objet", attribuant le sens mentionné dans la règle au groupe des trois suffixes.

[6] Selon le *sūtra* "pratyayaḥ" le mot "pratyayaḥ" est reconduit dans la prescription "tavyattavyānīyaraḥ". Dans cette règle il se construit en apposition avec un pluriel. Il devra donc passer

"Punaḥ punaḥ saṃkīrtanam" 331.17 : la mention "punaḥ punaḥ" est le fait de l'imagination et il n'y a pas dans chaque règle prise individuellement de mention répétée d'un maître ou d'un pays. Donc il faut comprendre *śīlana* comme étant la simple mention. Le sens littéral du *vārttika* est : l'opération qui est énoncée avec mention d'un maître... C'est pourquoi il est dit ci-dessous dans le *bhāṣya* simplement "tatkīrtane" 332.1. Kaiyaṭa montre comment l'opération risque d'avoir le dit domaine d'application "sarvaprayoktṛ-" 331.18 : le sens du *sūtra* s'analyserait en parties successives : "une brève apparaît à la place de ik, et c'est Gālava qui l'emploie, etc"[1]. Dans le *bhāṣya* "prākṣu caiva" 331.8 : le sens est: il y aura emploi de *phin* seulement dans la région orientale. "Anāditvāt" 331.19 : l'idée est : et ainsi puisque le mot est employé aussi par d'autres lettrés que Gālava, il ne peut y avoir de limitation enseignée pour le nombre de sujets employant le mot. De plus dans cette vue de l'éternité des mots la règle concerne un mot théorique selon le principe illustré par l'exemple du dessin de gayal[2]. "Śāstrasya prāmāṇyam" : l'idée est : et ainsi le sens de "pūjārtham" 331.10 et 11 est : "pour montrer le caractère respectable de la règle". Kaiyaṭa le dit : "śāstrasya hi" 331.20. Dans le *bhāṣya* "deśagrahaṇaṃ ca" 331.10 et 11 le *ca*"et" note la mention du maître[3]. Mais on ne peut dire que la mention du pays vise à montrer le caractère respectable de la règle, parce que le pays n'est pas agent d'une révélation de la dite règle. "Sthiraṃ bhavati" 331.21 : le sens est : et, étant donné qu'il y a célébrité du pays du fait de cette mention, la résidence dans le *svarga* est accordée à ses habitants, ainsi qu'à Pāṇini[4]. Mais, objectera-t-on, dans la vue où les mots sont éternels, étant donné que la mention de Gālava, etc.vise à rendre un hommage, il n'y aura pas compréhension de la correction de la forme qui n'a pas le substitut bref; car dans cette vue la règle vise à distinguer par un moyen très léger le correct de l'incorrect. A cette objection on répond : non, parce que l'option se réalise par l'intermédiaire du rappel des autres révélations : "Gālava révèle l'existence du substitut bref, non les autres auteurs de révélation". Il est dit "pūjārtham" dans le *bhāṣya* pour répondre à l'objection que la mention de Gālava est inutile là où la mention "vā" peut être faite.

Dans le *bhāṣya* "tatkīrtane ca" 332. 2 : le sens est : quand il y a mention d'un maître ou d'un pays. Compléter : pour celui pour qui les mots sont produits. Kaiyaṭa dit cela "idānīm" 332.12.

---

lui-même au pluriel.Et il y aura application du nom à chacun des suffixes. Il n'y aurait risque d'application du nom au groupe que s'il y avait un singulier,parce qu'alors il y aurait doute sur le sens.

[1] Nāgeśa suppose qu'il y aurait une scission de propositions (*vākyabheda*) dans la phrase du *sūtra*.

[2] Voir p.298, n.3.

[3] Le sens est donc : la mention du maître vise à montrer le caractère respectable de la règle que le maître a révélé; la mention du pays et la mention du maître visent à montrer leur célébrité.

[4] Parce que Pāṇini est tenu comme étant un oriental.

"Prayuktam" 332.13 : le sens est : produit. "Nityapakṣe tu" 332.13: mais dans la vue où les mots sont produits, on ne peut pas dire de même "parce que le mot a été produit par Gālava, on doit le produire; parce qu'il n'a pas été produit par un autre, on ne doit pas le produire"; on ne peut dire cela du fait de l'inutilité de produire ce qui a déjà été produit. Puisqu'on produit un objet semblable, on ne produit pas de nouveau par une règle un objet déjà produit par un autre, ni ne manque à produire l'objet non produit par un autre. Par cela il est rejeté que la mention d'un objet produit par un autre fasse entendre l'option par l'intermédiaire du rappel de ce qui n'est pas produit par d'autres[1]. Il s'ensuivrait, en effet, que des substituts tels que *v* produits par Pāṇini par "paco vaḥ", etc., seraient optionnels, parce qu'ils ne sont pas produits par d'autres grammaires. Donc la vue où les mots sont produits est inappropriée. Ceci pour orienter la discussion.

(5. Annulation du *sūtra.*)

BH. I 332-333. "Aśiṣyo vā viditatvāt (ou bien la présente règle n'a pas à être enseignée, du fait que son objet est déjà connu)". (vt 19)

Ou bien, au contraire, la présente règle n'a pas à être enseignée. -- Pour quelle raison ? -- "Viditatvāt" : parce que le sens du nom *vibhāṣā* qui est cherché avec cette règle est déjà connu. Car ceux qui n'entreprennent pas de faire de *vibhāṣā* ce nom technique, eux aussi, quand il est dit "vibhāṣā" comprennent qu'il y a non-constance d'application d'opération. Les théoriciens du sacrifice, sans en faire un nom technique, quand il est dit "vibhāṣā", comprennent qu'il y a non-constance. Par exemple il est dit : "medhyaḥ paśur vibhāṣitaḥ, medhyo 'naḍvān vibhāṣitaḥ". On comprend que l'animal doit être tué ou ne doit pas l'être. Et de plus, en vérité, le maître qui forme ce nom technique, en fait entendre le sens le plus souvent par d'autres mots aussi, "bahulam, anyatarasyām, ubhayathā, vā, ekeṣām".

P. I 332-333. "Aśiṣyo vā" 332.4 : le mot "vā" exprime l'option[2]. Ainsi le *sūtra* doit être fait dans la vue où le sens du mot est la forme générique pour le cas de l'option applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable[3]. Dans la vue où le sens du mot est l'individu, au contraire, puisqu'il y aura une règle différente pour chaque objet différent, une règle optionnelle "vibhāṣā śveḥ" s'appliquera sous forme de prescription à un objet, *śvi* devant un suffixe à indice *p*, une autre s'appliquera sous forme d'une prohibition à un autre objet, *śvi* devant un suffixe sans indice *p*. Il y aura ainsi réalisation de toutes les formes désirées et le présent *sūtra* n'aura pas à être fait.

---

[1] Ceci est la vue de Śivarāmendra Sarasvatī qui conclut à l'inexistence du défaut dans les deux vues, dans celle où les mots sont produits, aussi bien que dans celle de l'éternité.

[2] Le sens du *vārttika* serait : la présente règle peut optionnellement ne pas être enseignée, c'est-à-dire ne doit pas l'être dans la vue où le sens du mot est l'individu, doit l'être dans la vue où il est la forme générique. Ce serait une *vyavasthitavibhāṣā*.

[3] Par exemple pour l'option selon "vibhāṣā śveḥ" 6.1.30 applicable au *samprasāraṇa* déjà réalisable devant les suffixes *liṭ*, etc. à indice *k* selon "vacisvapi" et non déjà réalisable devant les suffixes sans indice *k*. Les substituts de *liṭ* sont considérés comme ayant l'indice *k* quand ils n'ont pas l'indice *p* selon "asaṃyogāl *liṭ* kit" 1.2.5. Pour Kaiyaṭa, dans la vue où le sens du mot est l'universel, la règle n'a qu'une application possible à un objet qualifié par l'universel exprimé. Si l'option a deux objets différents

U.I 332-333. Mais dira-t-on, même si l'on obtient de l'usage courant le sens d'inconstance d'application, l'on n'obtient pas les sens de prohibition et option; c'est pourquoi l'auteur du *bhāṣya* dit "ācāryaḥ khalv api" 332.10 : l'idée est : et ainsi de même que toi, avocat du présent *sūtra*, tu obtiens ces deux sens dans "hṛkror anyatarasyām (ce qui a le nom *kartṛ* en relation avec *hṛ* ou *kṛ* sans *ṇi* a optionnellement le nom *karman* en relation avec *hṛ* ou *kṛ* pourvus de *ṇi*)" 1.4.53 qui est une option applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non-déjà réalisable[1], de même les obtiendra-t-on dans un *sūtra* qui comporte le mot "vibhāṣā". Le présent *sūtra* est donc inutile. "Vāśabdo vikalpo" 332.16. Certains disent comme suit[2]. De même que le sens est le porteur du nom, c'est le sens du mot *vibhāṣā* qui est le nom technique, l'énoncé de "vibhāṣā" étant aussi connecté avec *iti*[3]. Et il n'y a pas impossibilité de construire le sens de prohibition-option porteur du nom technique, parce qu'il n'y en a pas compréhension comme sens engendré par un mot[4]; il n'y a pas cette impossibilité parce que l'

---

possibles, à savoir une opération non déjà réalisable et une opération déjà réalisable, elle s'appliquera à un seul de ces deux objets, en l'occurrence à l'opération non-déjà réalisable. Il en résulte que le *saṃprasāraṇa* sera optionnel pour *śvi* seulement devant les suffixes à indice *p*. Pour ce cas, il faut donc le présent *sūtra* par lequel il y a prohibition suivie d'une option, c'est-à-dire deux propositions "na śveḥ" et "vā śveḥ", la prohibition préalable faisant qu'il y a un seul objet soumis à l'option.

[1] L'opération est déjà réalisable par "gatibuddhi-" 1.4.52 quand *hṛ* ou *kṛ* expriment un déplacement, etc., elle est non déjà réalisable quand *hṛ* et *kṛ* ont un autre sens.

[2] Nāgeśa rapporte ici une tentative de justification de l'utilité du présent *sūtra*, pour la critiquer ensuite. Cette justification se trouve dans le *Śabdakaustubha* I 184.8 sq. Le "yat" de la 1.12 se construit avec le "tat" de la 1.15.

[3] Le *iti* dans le présent *sūtra* indiquerait que les deux énoncés "na vā" et "vibhāṣā" réfèrent au sens. Le sens du *sūtra* est donc : le sens du mot *vibhāṣā* est le nom du sens de *na vā*. Le sens ordinaire du mot *vibhāṣā* est l'option. Ce sens d'option sera le nom technique du groupe prohibition-option, et non de la simple option. Tout mot donc qui dans une règle opératoire exprime l'option fera entendre ce sens double.

[4] Les sens de prohibition et option sont compris par leur nom technique qui est le sens du mot *vibhāṣā*. Ils ne sont donc pas un sens engendré par un mot. Or dans une phrase il y a construction entre eux des sens engendrés par les mots. Un sens obtenu à partir d'un sens ne peut entrer dans la phrase.

on accepte que le mot qui exprime l'option figure[1] le dit sens. Et ainsi le présent *sūtra* fait comprendre le but visé par la figuration. A l'objection qu'un sens ne peut être un nom, on répond : que tout mot impliqué par le sens soit le nom, par la force du mot *iti*[2]. Cela est faux parce que l'on ne voit nulle part dans le présent traité qu'il y ait de multiples noms techniques pour un seul objet et parce que ce serait en conflit avec le *bhāṣya* "anākṛtiḥ saṃjñā (le nom technique ne comporte pas de forme générique)" I 127.6 sous le *sūtra* "vṛddhiḥ" 1.1.1. "Tenākṛti-" 332.16 : l'idée est : dans cette vue il y a application de l'opération, sous forme de prescription, devant la forme générique de suffixe *liṭ*; l'option se réalisera seulement devant les suffixes à indice *p*, non dans tous les cas désirés. Le *sūtra* doit donc être fait. Car s'il y a le *sūtra*, une fois la prohibition de l'opération qui avait déjà chance de se réaliser appliquée à la forme générique de suffixe *liṭ*, l'option prescrite devant cette forme générique se réalise devant tous les suffixes *liṭ*. Kaiyaṭa dit la pensée qui conduit à l'annulation du *sūtra* : "vyaktipakṣe tu" 333.7 : construire : "kvacid vidhimukhena (s'appliquera sous forme de prescription à un objet)"; kiṃcil lakṣaṇam : une règle optionnelle applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable. Ensuite la lecture est : kvacit pratiṣedhamukhena.

Mais d'autres disent comme suit[3]. Dans la vue où le sens du mot est la forme générique, est-ce que la règle s'applique à tous les individus qui portent la dite forme générique, ou à l'un d'entre eux quelqu'il soit ? Ce n'est pas le premier cas. Car même si le présent *sūtra* est entrepris, la proposition comportant le mot "na" ne peut être dite avoir pour objet tous les individus[4]. Il est difficile d'obtenir que la proposition comportant "na" s'applique à une partie quelconque des individus, tandis que la proposition comportant "vā" s'appliquerait à tous. Ce n'est pas l'autre cas non plus. Car on voit que dans la vue où l'universel est le sens du mot une prohibition telle que "na brāhmaṇaṃ hanyāt (qu'on ne tue pas de brâhmane)" a la seule propriété de s'appliquer à tous les individus. De plus étant donné qu'il n'y a pas de moyen de déterminer si "vibhāṣā śveḥ" s'applique sous forme de prescription devant les suffixes à indice *p*, ou sous forme de prohibition devant ceux à indice *k*, cette règle s'appliquera des deux façons, même sans le présent sūtra; il y aura réalisation des formes désirées. Et la propriété de viser à la production[1] n'est pas un critère de détermination de son application devant les suffixes à indice *p*, parce qu'il y aurait alors inappropriation du doute sur la nature de l'option "vibhāṣopayamane"[2], étant donné qu'en raison du désir de viser à la production, il ne pourrait pas y avoir d'autre option que celle applicable à une opération non déjà réalisable. Par la force de la règle "vipratiṣedhe param", direz-vous, il y aura aussi la propriété de viser la non-production[3]. En ce cas, répondons-nous, il en est de même dans le cas de "vibhāṣā śveḥ". Donc l'intention de l'auteur du *bhāṣya* est d'annuler le *sūtra* dans les deux vues. De plus, si le *sūtra* est posé; il s'appliquera aussi aux options soumises au doute et déterminées comme applicables à une opération non déjà réalisable[4]; elles perdront alors cette qualité. Et si le *sūtra* ne s'applique pas à elles par le principe de la conformité aux objets des règles, il est inutile. Telle est la pensée de l'auteur du *bhāṣya*. C'est en suggérant cela qu'il montre ci-dessous les options soumises au doute et déterminées comme applicables à une opération non déjà réalisable. Il mentionne aussi les deux autres types d'option pour que l'on ne croit pas à tort qu'il y ait dans tous les cas d'option soumise au doute une option applicable à une opération non déjà réalisable.

---

[1] La figuration (*lakṣaṇā*) est un mode de production d'un sens à partir d'un mot.

[2] Si seule la forme du mot *vibhāṣā* était le nom, sans référence au sens, le *iti* qui sert à montrer qu'il y a référence au sens, serait inutile. On considère donc que "iti vibhāṣā" réfère au sens. On en conclut que tous les mots qui expriment l'option, *vibhāṣā*, *anyatarasyām*, etc. seront les noms du sens de "na vā" c'est-à-dire du groupe prohibition-option.

[3] Nāgeśa donne maintenant sa vue personnelle. "Pare tu"l. 19 se construit avec "āhuḥ" à la fin du paragraphe.

[4] La règle "na śveḥ" prohibera le *saṃprasāraṇa* là où il risque de se réaliser par "vacisvapi-" c'est-à-dire devant les suffixes à indice *k*. Elle ne s'applique donc pas à tous les individus. Seule la règle "vā śveḥ" qui vient ensuite, peut être dite s'appliquer à tous les individus.

(6. Les types d'option 1. Options applicables à une opération non-déjà réalisable.)

BH.I 333-335. "Aprāpte trisaṃśayāḥ (options soumises à un doute relatif aux trois situations possibles des opérations qu'elles qualifient et déterminées comme applicables à une opération non déjà réalisable)". (vt 20)

Les options qui seront enumérées ci-dessous doivent être déterminées comme applicables à une opération non-déjà réalisable. Mais elles sont auparavant occasion d'un doute relatif aux trois situations possibles des opérations qu'elles qualifient : s'appliquent-elles à une opération déjà réalisable, à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux[1].

---

[1] L'option peut viser soit à produire ce qui n'est pas déjà réalisable, soit à éliminer ce qui est déjà réalisé. On pourrait dire qu'il est plus légitime de lui attribuer la première propriété, c'est-à-dire la visée à la production.

[2] Voir ci-dessous 335.10,

[3] Dans le cas ou *yam* a les deux sens *gandhana* et *upayamana*, il y a application de la règle constante et de l'option simultanément. Il y a conflit réglé par "vipratiṣedhe param". L'option s'appliquera à l'opération déjà réalisable quand *yam* a les deux sens. Dans ce cas elle visera aussi la non-production, puisqu'elle prohibera ce qui était déjà réalisé par la règle constante "yamo gandhane". Si elle ne visait pas cette non-production, l'intervention de "vipratiṣedhe param" serait inutile, cette intervention ayant cela pour but.

[4] Lire "trisaṃśayāprāptavibhāṣāsv api".

"Dvandve ca vibhāṣā jasi" 1.1.31-32[2].

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Le mot *ubhaya* est lu dans la liste *sarva*, etc. Et le substitut *ayac* est donné à *tayap*. Ainsi l'option s'applique à une opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération non déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux[3]. -- Le doute est résolu : l'option s'applique à une opération qui n'était pas déjà réalisable. *Ayac* est un autre suffixe[4]. -- S'il est un autre suffixe, le *ī* dans "ubhayī" risque de ne pas se réalisêr[1]. -- Non. Il se réalisera par la mention "-mātrac-"[2]. --Comment ? -- "-Mātrac-" n'est pas la mention d'un suffixe.--Qu'est-il donc ? -- La mention d'un *pratyāhāra*. -- Un *pratyāhāra* d'éléments placés où ? -- Dans ce qui va de la forme *mātra* jusqu'au *c* de *ayac*[3]. -- Si c'est la mention du *pratyāhāra* le suffixe *ṅīp* risque de s'apppliquer aussi dans "kati tiṣṭhanti" aussi[4]. -- "Ataḥ" est reconduit[5]. -- Même ainsi, *ṅīp* risque de se réaliser dans "tailamātrā, ghṛtamātrā" aussi. -- Il n'y aura pas par le *pratyāhāra* notation de ce qui n'est pas placé dans ladite série bien que semblable[6].

---

[1] C'est-à-dire à une opération qui a déjà chance de se réaliser dans une partie de son domaine d'application, n'a pas déjà de chance de se réaliser dans une autre partie.

[2] En fait c'est dans le *sūtra* suivant, qui reçoit la reconduction de "vibhāṣā jasi", que l'option va être étudiée : "prathamacaramatayālpārdhakatipayanemāś ca (ces formes ont optionnellement le nom *sarvanāman* devant *jas*)" 1.1.33. Le doute se produit à propos de la mention "tayā".

[3] Si la mention de *sarva*, etc. est reconduite dans le *sūtra* "prathama-", le sens est : le mot terminé par *taya* qui est dans la liste *sarva*, etc. a optionnellement le nom *sarvanāman*. *Ubhaya* figure dans la liste. Il est noté par la mention "taya" en ce que son suffixe *ayac* est substitut de *taya* et peut être traité comme son original selon "sthānivad ādeśaḥ". Il est le seul mot en *taya* appartenant à la liste et est donc le seul objet noté par "taya-" dans la règle d'option. Le nom *sarvanāman* étant déjà réalisé pour lui par "sarvādīni sarvanāmāni", l'option s'applique à une opération qui avait déjà chance de se réaliser. Si, au contraire, la mention de *sarva*, etc. n'est pas reconduite dans "prathama-", il y a application simultanée de deux règles "sarvādīni" et "prathama-" à *ubhaya*. Si ce cas de conflit est réglé par la prévalence de la règle antérieure, *ubhaya* n'est pas objet de l'option devant *jas*. L'option s'applique à *dvitaya*, etc. pour qui le nom n'est pas prescrit par ailleurs. Elle s'applique donc à une opération qui n'avait pas déjà de chance de se réaliser. Enfin, si ce cas de conflit est réglé par la prévalence de la règle ultérieure, *ubhaya* sera objet de l'option qui donc s'appliquera à une opération qui avait déjà chance de se réaliser dans le cas de *ubhaya* et qui n'avait pas déjà cette chance dans le cas des autres mots en *taya*.

[4] *Ayac* est prescrit par "ubhād udātto" 5.2.44. Le *sūtra* "saṃkhyāyā avayave tayap" 5.2.42 prescrit le suffixe *tayap*. On peut considérer, comme il a été fait précédemment, que *ayac* est un substitut de *tayap*(voir vt 18 sous "sthānivad" I 414.5), ou bien, comme il est fait maintenant, qu'il est un suffixe lui-même, non un substitut (voir *bhāṣya* I 414.8 sq). S'il n'est pas substitut de *tayap*, il n'est pas noté par "-taya-" dans la règle d'option et celle-ci s'applique à *dvitaya*, etc. pour lequel le nom *sarvanāman* n'a pas déjà chance de s'appliquer.

P.I 333-335. "Aprāpte" 333.2 : ceci est une formule gouvernante[7]. "Trisaṃśayāḥ" : options dans lesquelles il y a un doute relativement à trois points. "Dvandve ca" 333.5 : cela est mentionné pour indiquer la section où est placée l'option envisagée. Le doute est relatif à la mention de *taya* dans "prathamacaramataya-" 1.1 33. Dans cette règle il y a application de "yena vidhiḥ" à l'énoncé "-taya-" en vertu du *vārttika* "un but de "yena vidhiḥ" est la réalisation du nom *sarvanāman....*" I 550-3; ou bien parce que le nom *sarvanāman* est interprété comme référant à un objet conforme à son sens étymologique[8], étant donné qu'il n'y a pas d'emploi du suffixe seul et que seul le mot terminé par le suffixe peut être un nom de tout, la notation de ce qui se termine par la forme énoncée en vertu de la *paribhāṣā* 23 "une mention de suffixe note ce qui se termine par lui" s'appliquera à l'énoncé "-taya-". Si la forme terminée par *taya* est qualifiée par la mention de la liste *sarva*, etc. le mot *nema* ne l'étant pas, puisqu'il ne peut être autre chose qu'un membre de la dite liste[9], les mots *prathama*, etc. ne l'étant pasnon plus parce que cette qualification est impossible pour eux, alors le nom *sarvanāmąn* constant pour le mot *ubhaya* devant *jas*[1]sera soumis à l'option; l'option sera applicable à une opération déjà réalisable. Si la mention "sarvādīni" n'est pas reconduite dans "prathama-" et si le conflit est résolu par la prévalence de la règle antérieure, alors l'option est applicable à une opération non déjà réalisable. Si le conflit est résolu par la prévalence de la règle ultérieure, l'option est applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable. "Pratyayāntaram" 334. 2 : dans la vue où ayac est un substitut on doit prescrire la résolution du conflit par la prévalence de la règle antérieure; c'est pourquoi la vue où *ayac* est un autre suffixe est adoptée. Dans "ubhād udātto nityam (*ayac* apparaît de façon constante après *ubha* ...)" 5.2.44 "tayasya" 43 n'est pas reconduit; *ayac* est alors un nouveau suffixe. "Tailamātrā" 334.6 : si "-mātrac-" 4.1.15 est un *pratyāhāra* la forme *mātra* n'est pas qualifiée par le *c*, *ṅīp* risque de se réaliser aussi après le mot *mātra* terminé par *tran* selon "huyāmāśrubhasivasibhyas tran" *uṇādi* 607. "Sadṛśasyāpi" 335.1 : le sens est : la forme *mātrac* qui est prescrite au sens de la chose mesurée après un mot qui exprime une mesure, est notéepar le *pratyāhāra*.

---

[1] On s'attend ici à que le suffixe féminin soit appliqué à *ubha ayac*, avec *ayac* considéré comme substitut de *tayap*, grâce à la mention "tayap-" dans le *sūtra* "ṭiḍḍhāṇ-" 4.1.15.

[2] Dans le même *sūtra* "ṭiḍ-" 4.1.15.

[3] Ce *pratyāhāra* comprend les suffixes mentionnés depuis *mātrac* dans "pramāṇe" 5.2.37 jusqu'à *ayac* dans "dvitribhyāṃ" 5.2.43.

[4] Le suffixe *ḍati* est prescrit après *kim* par "kimaḥ" 5.2.41 et sera donc noté par ledit *pratyāhāra*.

[5] Depuis "ajādyataṣṭāp" 4.1.4. "Ṭiḍḍhāṇ-" prescrira donc *ṅīp* après un thème en *a* seulement.

[6] "Tailamātrā" est un composé de *taila* et *mātrā*, non un dérivé comportant le suffixe *mātrac*. Et le *pratyāhāra* note seulement le suffixe. La conclusion est que *ayac* est un autre suffixe, non un substitut de *tayap*, n'est donc pas noté par "-taya-" dans la règle d'option du nom *sarvanāman*, qui est ainsi déterminée comme *aprāpte vibhāṣā*.

[7] C'est-à-dire susceptible d'être reconduite dans les mentions de règles d'option qui suivent.

[8] Le nom s'applique à un mot qui est "nom de toutes choses" c'est-à-dire un mot susceptible de référer à des choses de diverses classes. Il ne pourra donc pas s'appliquer au simple suffixe, mais s'appliquera au mot terminé par le suffixe, mot qui seul peut être "nom de tout".

[9] Il est inutile de le qualifier par l'appartenance à la dite liste, parce quil n'y a pas de forme *nema* n'appartenant pas à la liste dont il serait besoin de le distinguer.

U.I 333-335. Kaiyaṭa dit la raison par laquelle l'auteur du *bhāṣya* obtient le sens "ita uttaram" 333.3 : "adhikāraḥ" 333.9. Parce qu'il n'y a pas trois doutes pour aucune option[2], Kaiyaṭa dit "triṣu". Mais, dira-t-on, après avoir cité "dvandve ca, vibhāṣā jasi" donner le mot *ubhaya* en exemple est inapproprié; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "-upalakṣaṇa-" 333.11 : l'idée est : car "vibhāṣā jasi" s'applique au composé *dvandva*, et le nom *sarvanāman* est prohibé pour ce composé;on détermine donc que l'option est dans ce cas celle du nom *sarvanāman* non déjà réalisable,ou bien qu'elle est celle de l'absence du nom,absence déjà réalisable;il n'y a pas le doute sur trois points.L'intention est:s'il n'y a pas relation de "vibhāṣā jasi"avec"dvandve"l'entreprise de l'option pour *pūrva*[3],etc. sera inutile.Mais,dira-t-on,comment y a-t-il le doute à propos de *taya*;le nom est appliqué au simple suffixe par le *sutra* "prathama-" il est appliqué à l'ensemble *ubhaya* par le *sūtra*"sarvādini";puisque les deux *sūtra* ont un objet d'application différent, on en conclut que l'option s'applique à une opération non déjà réalisable.C'est pour quoi Kaiyaṭa dit:"tatra"334.7:"tayaśabdena"se construit avec "tadantavidhiḥ". Par le fait que le nom réfère à un objet conforme à son sens étymologique comment, dira-t-on, y a-t-il application de la notation de ce qui se termine par la forme énoncée ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "kevalasya" 334.7. "Sarvanāmatvasaṃbhavāt" 334.8 : peut faire comprendre tout. L'idée est : et ainsi puisque cette forme *taya* n'a pas la propriété de faire comprendre tout, il y a notation de ce qui se termine par la forme énoncée en vertu de la *paribhāṣā* 23 "pratyayagrahaṇe" même dans cette prescription de nom technique[1]. "Pūrvavipratiṣedhaś ca" 334.11 : le nom *sarvanāman* causé par l'appartenance à la liste *sarva, etc.* a un domaine propre d'application à savoir *ubhaya* devant d'autres désinences que *jas;* le nom optionnel a un domaine propre d'application à savoir les mots *dvitaya, etc.*; pour le mot *ubhaya* devant *jas* il y a risque d'application des deux règles; dans ces conditions il y a conflit avec prévalence de la règle antérieure. Et le nom d'application constante n'est pas *antaraṅga*[2], parce qu'il n'y a pas application de la *paribhāṣā* 39 "l'opération *antaraṅga* est plus forte". En effet cette *paribhāṣā* ne s'applique pas ici, parce que les deux opérations ne s'appliquent pas en même temps. Il est clair que le nom constant selon "sarvādīni" s'applique avant l'apparition de *jas, etc.* afin que ces désinences aient la propriété d'être produites après un *sarvanāman*[3], et que le nom optionnel s'applique après l'apparition de *jas*. Il n'y a pas non plus application de la *paribhāṣā* 50 "l'opération *bahiraṅga* est non-réalisée lors de l'application de l'opération *antaraṅga*", parce que l'opération *bahiraṅga,* à savoir l'option devant *jas,* n'a de chance de réalisation qu'après l'opération *antaraṅga,* le nom constant, et ne peut donc être empêchée de s'appliquer par la dite *paribhāṣā*[4]. Dans les cas où s'applique la *paribhāṣā,* il y a généralement risque de réalisation de l'opération *antaraṅga* après l'opération *bahiraṅga*. Par l'application de l'option après la réalisation du nom constant, il est enseigné qu'il y a correction pour la forme qualifiée par l'absence du nom en alternative avec la forme qualifiée par le nom, comme dans le cas de *pūrva, etc.* Et s'il y avait application des dites *paribhāṣā*[5] il s' ensuivrait l'impropriété du doute sur les trois points formulé dans le *bhāṣya*. Ceci pour orienter la discussion. Dans le *bhāṣya* "tena vā" 334.1 : construire : tena nitye prāpte va, anyatraprāpte vā. "Pratyayāntara-" 334.12 : l'idée est : et ainsi, puisqu'il n'y a pas de chance d'application de l'option au mot *ubhaya*, c'est une option applicable à une opération non déjà réalisable. "Na viśeṣitaḥ" 334.14 : l'idée est : l'indice *c* du *pratyāhāra* n'exclut pas la notation des autres formes *mātra*, parce que l'appendice d'un ensemble n'est pas un appendice de la partie. "Pramāṇe" 335.12: l'idée est : parce que dans le contenu du *pratyāhāra* il y a seulement des suffixes du même type que *mātrac*.

---

[1] Selon "vibhāṣā jasi"l'option aura lieu devant *jas*.

[2] Mais un seul doute relatif à trois points. Pour obtenir ce sens l'analyse de "trisaṃśayāḥ" en *bahuvrīhi* est nécessaire.

[3] Dans "pūrvapara-" 1.1.34.

---

[1] Contre la *paribhāṣā* 27 qui interdit la dite notation pour un énoncé de suffixe dans une prescription de nom technique.

[2] Le nom selon "sarvādīni" est causé par l'appartenance à la liste *sarva, etc.* Le nom optionnel selon "prathama- (jasi)" est causé par la désinence *jas*.

[3] Le but du nom *sarvanāman* est que le substitut *śī* apparaisse à la place de *jas*. Ce substitut est prescrit pour *jas* apparu après un *sarvanāman* selon "jasaḥ śī" 7.1.17. Pour que ceci se réalise il est nécessaire que le nom *sarvanāman* ait été appliqué avant l'apparition de la désinence.

[4] La *paribhāṣā* empêche la réalisation de l'opération *bahiraṅga* avant celle de l'opération *antaraṅga,* mais non après. Elle s'applique donc quand il y a risque que l'opération *antaraṅga* s'applique après l'opération *bahiraṅga*. Or dans le cas présent il n'y a pas ce risque : le nom constant s'applique avant l'apparition de *jas*.

[5] Il s'ensuivrait que l'option ne s'appliquerait pas à *ubhaya*. Elle s'appliquerait aux autres mots en *taya* et serait une *aprāptavibhāṣā*. Il n'y aurait pas de possibilité de prévalence de la règle ultérieure, la règle *antaraṅga* étant plus forte que la règle ultérieure. Il n'y aurait donc jamais *ubhayatra vibhāṣā,* donc un doute non sur trois points, mais sur deux seulement. Il serait inutile de recourir à la vue où *ayac* est un autre suffixe. Il suffirait d'arrêter la reconduction de "sarvādīni". Voir Śivarāmendra Sarasvatī MPV II 254 dern.l.

BH. I 335-336. "Ūrṇor vibhāṣā (après *ūrṇu* un suffixe commençant par *iṭ* a optionnellement l'indice *ṅ* )". 1.2.3.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- L'option s'applique à l'opération prescrite par "asaṃyogāl liṭ kit (un *liṭ* sans indice *p*, ultérieur à une racine qui ne se termine pas par un groupe de consonnes, a l'indice *k*)" 1.2.5, opération d'application constante qui est déjà réalisable, ou bien à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou bien à une opération qui est les deux[1]. -- L'option s'applique à l'opération qui n'est pas déjà réalisable. Car l'indice *ṅ* est une chose, l'indice *k* en est une autre.

-- "Ekaṃ cen ṅitkitau (il y a le doute si *ṅit* et *kit* sont une seule chose)".

Si *ṅit* et *kit* sont une seule chose, il y a le doute. S'ils sont choses différentes, il n'y a pas le doute. -- Même s'il en est ainsi, il y a le doute. -- Comment ? -- Pour "praurṇuvi", l'option s'applique à l'opération prescrite par "sārvadhātukam apit (un suffixe *sārvadhātuka* qui n'a pas l'indice *p* a l'indice *ṅ*)" 1.2.4 opération d'application constante qui est déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux[1]. -- Elle s'applique à l'opération qui n'est pas déjà réalisable[2].

---

[1] Les prescriptions de l'indice *k* et de l'indice *ṅ* sont ici crues équivalentes et traitées comme opérations identiques. Supposons que "vibhāṣorṇoḥ" soit reconduit dans "asaṃyogāl liṭ kit". *Ūrṇu* ne se termine pas par un groupe de consonnes, est donc noté par la mention "asaṃyogāt". De par le pouvoir de cette mention, autrement inutile, on comprend qu'il y a deux propositions distinctes: l'une, "asamyogāl liṭ kit" prescrit l'indice *k* pour *liṭ* après toute racine non terminée par un groupe de consonnes; l'autre "vibhāṣorṇoḥ" applique une option à cette opération dans le cas de *ūrṇu*, opération constante qui avait déjà chance de se réaliser. Si "vibhāṣorṇoḥ" n'est pas reconduit dans "asaṃyogāt", les deux règles sont applicables en même temps à *liṭ* après *ūrṇu*; il y a conflit. Si ce conflit est réglé par la prévalence de la règle ultérieure "asaṃyogāt", il y aura application après *ūrṇu* de l'indice *k* à *liṭ* de façon constante, l'option ne s'appliquera pas à *liṭ*, mais seulement à d'autres suffixes cas pour lesquels le port de l'indice *k* ou *ṅ* n'est pas déjà prescrit. L'option s'appliquera ainsi à une opération qui n'avait pas déjà chance de se réaliser. Si le conflit est réglé par la prévalence de la règle antérieure "vibhāṣorṇoḥ", cette règle d'option s'applique donc à tous les suffixes, par conséquent à l'opération qui avait déjà chance de s'appliquer à *liṭ*, et qui n'avait pas encore de chance de s'appliquer aux autres suffixes.

"Vibhāṣopayamane (après *yam sic* a optionnellement l'indice *k*, quand le sens est "épouser"). 1.2.16

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "gandhane (après *yam* au sens de "montrer" *sic* a l'indice *k*)" 1.2.15, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable ou à une opération qui est les deux[3]. -- Elle s'applique à l'opération qui n'est pas déjà réalisable. "Gandhane" n'est pas reconduit[4].

P. I 335-336. "Ūrṇor vibhāṣā" 335.2 : le *sūtra* "vibhāṣorṇoḥ" est reconduit dans "asaṃyogāl liṭ kit"; et *ūrṇu* ne se termine pas par un groupe de consonnes; en raison de la mention "asaṃyogāt" autrement inutile il y a scission de propositions[5]; l'indice *k* constant qui a chance de se réaliser pour *liṭ* accru de *iṭ* après *ūrṇu* est ainsi soumis à option; il y a donc option applicable à une opération déjà réalisable. Le *sūtra* est lu à une place différente pour qu'il reçoive la reconduction de *iṭ*. Si le *sūtra* n'est pas reconduit dans "asaṃyogāt" et s'il y a résolution du conflit par la prévalence de la règle antérieure, il y a option applicable à une opération non déjà réalisable. S'il y a prévalence de la règle ultérieure, l'option est applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable. Il y a donc doute. "Anyad dhi" 335.5 : ces deux règles sont des transferts de dénomination; la dénomination d'élément à indice *k* est différente de celle d'élément à indice *ṅ*. "Ekaṃ cet" 335.6 : le sens est : dans la vue où ces deux règles sont des transferts d'opération, l'opération signalée par les indices *k* et *ṅ*, à savoir la prohibition du substitut *guṇa*, étant une, ces deux indices n'en font qu'un . "Prauṛṇuvīti" 335.8 : substitut de dernière personne singulier de *laṅ*. Si "vibhāṣorṇoḥ" est reconduit dans "sārvadhātukam apit" et est construit avec scission de propositions[1], l'option est applicable à une opération déjà réalisable. S'il n'y a pas reconduction et s'il y a conflit avec prévalence de la règle antérieure, il y a option applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable. S'il y a prévalence de la règle ultérieure, il y a option applicable à une opération non déjà réalisable.

---

[1] "Praurṇuvi" est formé avec *laṅ* après *ūrṇu;* substitut *iṭ* de *laṭ* à la dernière personne au singulier; *iṭ* est *sārvadhātuka,* sans indice *p* et considéré comme ayant l'indice *ṅ*. On suppose ici que "iṭ" reconduit dans "vibhāṣorṇoḥ" note la désinence *iṭ* aussi bien que les suffixes commençant par l'accrément *iṭ*. Si "vibhāṣorṇoḥ" est lié à "sārvadhātukam apit" en y tenant la position de proposition distincte, il y a *prāptavibhāṣā*. S'il n'est pas ainsi lié, et s'il y a prévalence de la règle ultérieure, il y a *aprāptavibhāṣā;* s'il y a prévalence de la règle antérieure, il y a *ubhayatra vibhāṣā*. Voir raisonnement p.308, n.1.

[2] La raison de cette conclusion est peut-être que l'on n'accepte pas que la désinence *iṭ* soit notée par ledit énoncé "iṭ". La règle d'option porterait alors sur le seul cas où *ūrṇu* est devant des suffixes à accrément *iṭ,* c'est-à-dire des suffixes *ārdhadhātuka* selon "ārdhadhātukasyeṭ". A ce moment-là elle s'applique à une autre opération que celle prescrite pour un *sārvadhātuka* par "sārvadhātukam".

[3] *Gandhana* a le sens de "faire du mal". Dans le *rākṣasavivāha,* mariage sous forme du rapt avec violence, le *gandhana* est partie de l'*upayamana* litt. "la prise de l'épouse". Voir *Bālamanoramā* III 568. Et l'*upayamana* sera noté par "gandhane". On considère de même le cas où les deux règles sont liées , et si elles ne le sont pas, le cas de prévalence de la règle antérieure, etc. (voir raisonnement, p.308, n.1).

[4] Et il y a prévalence de la règle antérieure.

[5] On aura donc deux règles : *liṭ* ultérieur à une racine non terminée par un groupe de consonnes a l'indice *k*; *liṭ* accru de *iṭ* après *ūrṇu* a optionnellement l'indice *ṅ*.

"Vibhāṣopayamane" 335.10 : quand la prise de l'épouse, acte dans lequel la violence a été un auxiliaire, est noté dans "vibhāṣopayamane"[2]l'option est appliquée à une opération déjà réalisable. S'il y a conflit avec prévalence de la règle antérieure, l'option est appliquée à une opération non déjà réalisable. S'il y a prévalence de la règle ultérieure, l'option est appliquée à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable. Il y a doute.

U.I 335-336. Dans le *bhāṣya* "ūrṇor vibhāṣā" 335.2 : le sens est :l'option relative à l'attribution de l'indice *k* après la racine *ūrṇu*. Construire "vākyabhedena" avec "vikalpyate". Tout ceci est dit en supposant l'identité du port de l'indice *k* et de celui de l'indice *ṅ*. Mais,dira-t-on, pourquoi "vibhāṣorṇoḥ" est-il placé avant "asaṃyogāt" ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "iḍupa-" 335.16. Dans le *bhāṣya* une objection est formulée "anyad dhi" 335.5. Kaiyaṭa commente cela "bhedaḥ" 335.18 : l'idée est : et ainsi il y a impossibilité du doute sur trois points. "Guṇaniṣedhasya" 335.19 : l'idée est : bien qu'il y ait beaucoup d'autres opérations causées par les indices *ṅ* et *k*, il n'y a pas possibilité de les relier à *ūrṇu*. "Ity atra" 335.20 : le sens est : dans "sārvadhātukam" seulement[3]. "Vākyabhedena" 335.20 : l'idée est : par la force de la mention en un *sūtra* distinct. "Paravipratiṣedhe tu" 335.21 : on doit comprendre aussi : dans la vue où en raison de la reconduction du sens de la mention "iṭ" dans "vija iṭ" c'est l'accrément *iṭ* qui est noté[4].

---

[1] On aura les deux propositions : un *sārvadhātuka* sans indice *p* a l'indice *ṅ*; après *ūrṇu* la désinence *sārvadhātuka iṭ* a l'indice ṅ optionnellement.

[2] Où est reconduit "yamo gandhane".

[3] Et non dans "asamyogāl liṭ kit". Dans la vue où *ṅit* et *kit* sont différents la reconduction dans ce dernier *sūtra* n'est plus envisagée.

[4] *Iṭ* n'apparaît pas pour un *sārvadhātuka* après *ūrṇu*.

Les *sūtra* "yamo gandhane" et "vibhāṣopayamane" prescrivent que *sic* soit traité comme ayant l'indice *k*. "Yadā" 335.23 : *gandhana* signifie "indiquer"[1], *upayamana* "prendre épouse"; "gandhanāṅgam" est un *bahuvrīhi*. Le sens est : s'il y a option du port de l'indice *k* pour *sic* après *yam* dans le cas d'un enlèvement avec convention, alors il y a option applicable à une opération déjà réalisable. Il faut comprendre que dans cette *aprāptavibhāṣā* et celles qui suivent, sauf "dīpajana-", l'arrêt de la reconduction et l'acceptation de la solution du conflit par la prévalence de la règle antérieure sont ce qui détermine leur qualité d'option applicable à une opération non déjà réalisable.

BH. 336-337. "Anupasargād vā (après *kram* sans préverbe il y a optionnellement les désinences *ātmanepada)*" 1.3.43.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "vṛttisargatāyaneṣu kramaḥ (après *kram* aux sens de "marcher, être ardent, prospérer", il y a les désinences *ātmanepada*)" 1.3.38 opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui n'est pas déjà réalisable."Vṛtti-" etc. n'est pas reconduit.

"Vibhāṣā vṛkṣamṛgādīnām (un *dvandva* de noms d'arbre, etc.est optionnellement comme signifiant un objet unique)" 2.4.12. Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "jātir aprāṇinām (un *dvandva* de noms d'espèces qui ne sont pas des êtres vivants, est comme signifiant un objet unique)" 2.4.6, opération d'application constante réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à une opération qui n'est pas déjà réalisable. "Jātir aprāṇinām" n'est pas reconduit.

"Uṣavidajāgṛbhyo 'nyatarasyām (après *uṣa, vida, jāgṛ*, il y a optionnellement *ām* devant *liṭ*)". 3.1.38

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "après une racine terminée par un suffixe après *kās* il y a *ām* devant *liṭ*, sauf dans un *mantra*"3.1.35, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux[1]. -- Elle s'applique à une opération qui n'est pas déjà réalisable. Les racines terminées par un suffixe sont d'autres racines[2].

---

[1] Nāgeśa pense ici au *gandharvavivāha*, enlèvement pour lequel les dispositions ont été convenues d'avance. *Gandhana* dans ce cas réfère à la fixation du rendez-vous. Śāstrināräyaṇa imagine une autre scène. *Gandhana* a le sens de "montrer les défauts d'autrui". Quelqu'un prend sa nouvelle épouse après avoir évincé d'autres prétendants en montrant leurs défauts. Le prétendant évincé pourra dire ensuite "upāyata (il a pris en montrant les défauts d'autrui)". MPV II 257.

"Dīpādīnāṃ vibhāṣā (après ces racines *ciṇ* apparaît optionnellement à la place de *cli* devant *ta*)" 3.1.61.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "bhāvakarmaṇoḥ (*ciṇ* apparaît à la place de *cli* devant *ta* exprimant l'état ou l'objet)" 3.1.66, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à une opération qui n'est pas déjà réalisable. "Kartari" est reconduit[3]. -- Même ainsi, il y a doute : s'applique-t-elle quand *ta* exprime l'agent en général ou quand il exprime l'agent-objet[4]. -- Il n'y a pas de doute. C'est l'agent d'un verbe transitif qui devient comme l'objet. Et *dīpa*, etc. sont instransitifs. -- Des verbes intransitifs deviennent transitifs quand ils sont munis de préverbes. -- Les opérations enseignées en fonction de ce qui exprime l'objet, s'appliquent à des formes qui expriment un état situé dans l'objet, ou qui expriment une action située dans l'objet. Et *dīpa*, etc. expriment un état situé dans l'agent.

P.I 336-337. "Jātiḥ" 336-9 : des animaux faits en cuir, etc. seront notés par "-mṛga-"[5]. "Nivṛttam" 336.10 : s'il y a non-reconduction de "aprāṇinām" il n'y a pas notation des imitations en cuir, etc. parce qu'elles sont désignées figurativement. "Pratyayāntāt" 336.13. Mais comment les mots terminés par un suffixe,ayant une nouvelle forme, prennent-ils la dénomination de *uṣa*, etc ? On répond à cette objection en disant qu'elle ne peut être faite, quand on commente "sanādyantā dhātavaḥ" en disant "des racines ont pour partie *san*, etc.", "*san*, etc. sont des parties de racines", comme on dit "*ṭac*, etc. parties de composés[1]. "Pratyayāntāḥ" 337.1 : l'idée est : la règle "sanādyantā dhātavaḥ" signifie une relation de nom technique à son porteur.

---

[1] Le raisonnement suit toujours le même modèle (voir p.308, n.1). Si "pratyayāntāt" est reconduit dans "uṣavida-" l'option s' appliquera à *uṣa*, etc. suivis de *kvip* au sens d'agent, formant un thème qui sera suivi de *kvip* au sens de "se comporter comme", second suffixe par lequel il reçoit le nom *dhātu* selon "sanādyantāḥ". Dans ce cas l'option s'applique à une opération qui risquait de se réaliser. S'il n'y a pas reconduction, il y a les deux autres types d'option.

[2] Les formes, *uṣa*, etc. suivies de deux suffixes *kvip* sont inusitées. L'énoncé "uṣavida-" vise donc les racines simples. Et les racines suivies d'un suffixe notées par "kāspratyayāt" sont d' autres racines.

[3] Le substitut *ciṇ* est prescrit devant *ta* au sens de l'état ou de l'objet par "bhāvakarmaṇoḥ". Mais par la reconduction de "kartari" depuis "ṇiśri-" 3.1.48 l'option s'applique devant *ta* au sens d'agent. Elle s'applique donc à une opération qui n'a pas eu chance de se réaliser.

[4] L'agent-objet d'un verbe réfléchi est noté par "bhāvakarmaṇoḥ" et par "kartari". L'option peut donc s'appliquer à l'opération prescrite par "bhāvakarmaṇoḥ" appliquée à un verbe réfléchi.

[5] En raison de la reconduction de "aprāṇinām".

"Bhāvakarmaṇoḥ" 337.4 : si le *sūtra* "dīpajana-" 3.1.61 est reconduit dans le *sūtra* "ciṇbhāvakarmaṇoḥ" 3.1.66 et s'y construit avec scission de propositions par la force de sa position distincte, alors il y a option applicable à une opération déjà réalisable. Si "dīpajana-" n'est pas reconduit et s'il y a conflit avec prévalence de la règle ultérieure, il y a option applicable à une opération non déjà réalisable. S'il y a prévalence de la règle antérieure, il y a option applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable. Il y a doute. "Akarmakāś ca" 337.6 : bien que *budh* soit une racine admettant un objet, cela est dit sans spécification en vue de la présentation d'un autre argument valable pour toutes les racines du *sūtra*. "Sopasargāḥ" 337.7 : parce qu'ils expriment un autre sens, comme "anubhavati". "Kartṛsthabhāvakāś ca" 337.8 : sous le *sūtra* "acaḥ kartṛyaki" 6.1.195 (IV 525-8) "jāyate svayam eva" est donné en exemple; il n'y a pas conflit avec le présent passage : c'est parce que cet emploi exprime le sens de *ṇi* que le verbe *jāyate* exprime un état situé dans l'objet[2].

U. I 336-337. "Vṛttisarga-" 336.5 prescrit les désinences *ātmanepada*. Mais, dira-t-on, puisque les animaux sont des êtres vivants, il est impropre de dire que l'option s'applique à l'opération prescrite par "...aprāṇinām (un *dvandva* de non-êtres vivants)" opération d'application constante déjà réalisable, puisqu'il n'y a doute qu'à propos d'animaux, etc.[3] C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "carmādi-" "Pratyayāntāḥ" 336.16 : le sens est : dont la partie finale est le suffixe *san*, etc. L'idée est : *uṣa*, etc. sont des parties de ces formes, ne sont pas les formes terminées par le suffixe. "Saṃjñāsaṃjñisaṃbandhārthaḥ" 337.15 : l'idée est : c'est pourquoi le nom se réalise pour les formes terminées par *kyac*, etc.[4]; et il y aurait lourdeur à répéter la formule[1]. Quelques-uns disent comme suit[2]. L'intention du *Bhāṣya* est la suivante. S'il y a reconduction de "pratyayāntāt" il y aura application à *uṣa*, etc. terminés par *kvip* au sens de "se comporter comme" apparu après la base déjà terminée par *kvip*; il y a alors option appliquée à une opération déjà réalisable. S'il y a non-reconduction et conflit avec prévalence de la règle antérieure, il y a option appliquée à une opération non déjà réalisable. S'il y a non-reconduction et conflit avec prévalence de la règle ultérieure il y a option appliquée à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non déjà réalisable. L'idée de "pratyayāntā dhātvantarāṇi" 337.1 est : *kvip* au sens de "se comporter comme" après des formes terminées par une consonne est inexpressif dans l'usage. Et les formes terminées par d'autres suffixes ne sont pas *uṣa*, etc. L'option est donc seulement applicable à une opération non déjà réalisable. "Ekaparihāraḥ" 337.19 : à savoir la propriété d'exprimer un état situé dans l'objet. Mais, objectera-t-on, la reconduction de "kartari" est inutile, puisqu'il y aura application de la règle ultérieure "ciṇ bhāvakarmaṇoḥ" quand il y aura les sens d'objet, d'action et d'agent objet[3]. A cette objection on répond : non parce que pour la clarté le sens obtenu par la dite solution du conflit est montré par la reconduction. Ceci pour orienter la discussion.

---

[1] *San*, etc. sont prescrits après des racines, *ṭac*, etc. après des composés. On les dit pourtant parties de ces éléments. Dans cette interprétation "sanādyantāḥ" n'est pas une prescription de nom technique.

[2] Le sens est "il fait naître lui-même". Il comporte deux actions, causante et causée; la naissance, action causée, fruit de l'action causante, est située dans l'objet de cette dernière.

[3] Pour les noms d'arbres, etc. non-êtres vivants, il y a seulement *prāptavibhāṣā*. Il ne peut y avoir *aprāptavibhāṣā*, donc pas de doute sur les trois points. C'est seulement pour les noms d'animaux, qui peuvent être soit vivants, soit des images sans vie qu'il y aura le doute.

[4] *Kyac*, etc. sont prescrits après un nom, non après une racine. Dans le commentaire de "sanādyantāḥ" "des racines sont terminées par *san*, etc.", ils ne seront pas notés. Mais si le *sūtra* signifie "les formes terminées par *san*, etc. ont le nom *dhātu*", ils seront notés.

BH. I 337-339. "Vibhāṣāgreprathamapūrveṣu (*ktvā* et *ṇamul* apparaissent optionnellement, *agre*, etc. étant *upapada*, après une racine qui exprime le passé, quand il y en a deux dont le sens a le même agent)" 3.4.24

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "ābhīkṣṇye (*ṇamul* et *ktvā* apparaissent quand il y a le sens de répétition...)" 3.4.22 opération d'application constante déjà réalisable ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui n'est pas déjà réalisable. "Ābhīkṣṇye" n'est pas reconduit.

"Tṛṇnādīnāṃ vibhāṣā (un mot terminé par *tṛn*, *anna*, etc. après *nañ* ont optionnellement l'aigu final)". 6.2.161.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "ākrośe (des membres ultérieurs de composé après *nañ*, dans une insulte,ont l'aigu final)" 6.2.158, opération d'application constante réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à une opération non-déjà réalisable. "Ākrośe" n'est pas reconduit.

---

[1] Pour obtenir les deux sens envisagés.

[2] "Ke cit" 336 avant dern.l. se construit avec "vadanti" 337.1.5 à partir du bas.

[3] L'option s'appliquera donc au seul cas restant, celui où il y a le sens d'agent. On obtient donc l'*aprāptavibhāṣā* par le simple *paravipratiṣedha*. La reconduction de "kartari" est inutile.

"Ekahalādau pūrayitavye 'nyatarasyām (*uda* apparaît optionnellement à la place de *udaka* devant un membre ultérieur de composé commençant par un seul *hal*, le sens étant "qui peut être rempli")". 6.3.59

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "udakasyodaḥ saṃjñāyām (*uda* apparaît à la place de *udaka* devant un membre ultérieur de composé, dans un nom)" 6.3.57, opération d'application constante déjà réalisable ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à une opération qui n'est pas déjà réalisable. "Saṃjñāyām" n'est pas reconduit.

"Śvāder iñi; padāntasyānyatarasyām (il n'y a pas l'accrément *aic* avant le *v* d'un composé commençant par *śva*, devant *iñ*; *aic* est optionnel pour un composé commençant par *śva* et finissant par *pada*)" 7.3.8-9.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "iñi" 7.3.8 opération d'application constante, déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui n'est pas déjà réalisable. "Iñi" n'est pas reconduit.

"Sapūrvāyāḥ prathamāyā vibhāṣā (il y a optionnellement les substituts *tva*, *ma*, etc. de *yuṣmad* et *asmad* après un nominatif précédé d'autres mots)". 8.1.26

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "en connection avec *ca*, etc. il n'y a pas les dits substituts" 8.1.24, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui n'est pas déjà réalisable. "En connection avec *ca*, etc." n'est pas reconduit.

"Gro yaṅy aci vibhāṣā (*l* apparaît à la place du *r* de *gṝ* devant *yaṅ*; *l* apparaît optionnellement à la place du *r* de *gṝ* devant un suffixe commençant par *ac* )". 8.2.20-21.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "yaṅi" 8.2. 20, opération d'application constante déjà réalisable[1], ou à une opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui n'est pas déjà réalisable. "Yaṅi" n'est pas reconduit.

---

[1] Si "yaṅi" est reconduit dans "aci vibhāṣā" le sens sera : *l* apparaît à la place du *r* de *gṝ* devant *yaṅ*; et devant un suffixe commençant par une voyelle, optionnellement. Cette règle sera applicable, par exemple dans "nijegilaḥ" où *yaṅ* est amuï par "yaṅo 'ci ca" 2.4.74 et où la racine peut être dite être devant un suf-

P. I 337-338. "Ābhīkṣṇya iti nivṛttam" 337.12 : l'idée est : et il y a conflit avec prévalence de la règle antérieure. "Tṛṇnādīnām" 337.13 : il y a doute si "ackau (un mot terminé par le suffixe *ac* ou *ka*)" est ou n'est pas reconduit dans "ākrośe ca". "Ekahalādau" 338.3 : "udapānam" est un nom d'objet qui peut être rempli d'eau[1]. "Cādibhiḥ" 338.14 : l'option d'une prohibition est établie comme applicable à une opération non déjà réalisable; mais l'option d'une prescription est applicable à une opération déjà réalisable[2]. "Yaṅīti vā" 338.20 : une fois *yaṅ* amui, il peut y avoir un suffixe commençant par une voyelle immédiatement ultérieur à la racine, dans "nijegilaḥ" par exemple. Dans ce cas, une fois *ac* prescrit après les mots de la liste *pac*, etc. (3.1.134) il y a amuissement de *yaṅ* selon "yaṅo 'ci ca" 2.4.74.

U. I 337-339. "Tṛṇnādīnām" 337.13 : le sens est : dans le *sūtra* "ākrośe ca, saṃjñāyām, vibhāṣā tṛṇnannatīkṣṇaśuciṣu" 6.2.158, 159, 161. "Yady ackau" 337.23 : depuis "ackāv aśaktau" 6.2.157. L'idée est : s'il y a cette reconduction, il y a, sans aucun doute, option applicable à une opération non déjà réalisable. L'intention est : les passages[3] qui dans d'autres ouvrages montrent la reconduction de "ackau" dans "ākrośe ca" sont incorrects, parce qu'ils sont en conflit avec le présent *bhāṣya*[4]. "Yaṅluki" 338.20. "Yaṅi" est reconduit dans "aci vibhāṣā". Puisqu'il y a impossibilité que *yaṅ* et le suffixe commençant par une voyelle soient tous les deux immédiatement ultérieurs à *gṛ*, le déterminant "immédiatement ultérieur" s'appliquera à "aci" qui est expressément formulé et la septième désinence de "yaṅi" exprimera le domaine d'application.

---

fixe commençant par une voyelle.

[1] On peut donc faire l'hypothèse de la reconduction de "saṃjñāyām".

[2] Si "na cādiyukte" est reconduit dans "sapūrvāyāḥ" le sens de cette dernière règle est : les dits substituts n'apparaissent pas optionnellement en connection avec *ca*, etc... L'option est celle d'une prohibition et est appliquée à une prohibition déjà réalisable. Si "na" est reconduit, "cādiyukte" ne l'étant pas, et s'il y a *pūrvavipratiṣedha*, le sens de la règle est : les dits substituts n'apparaissent pas optionnellement..., s'il n'y a pas connection avec *ca*, etc. L'option est celle d'une prohibition et est appliquée à une opération non déjà réalisable. Le *bhāṣya* raisonne donc en admettant qu'il y a toujours reconduction de "na". Kaiyaṭa note que si l'on s'abstient de reconduire "na" aussi dans "sapūrvāyāḥ" cette dernière règle sera une prescription : les dits substituts apparaissent optionnellement s'il n'y a pas connection avec *ca*, etc. Dans ce cas l'option applicable en dehors du domaine d'application de la prohibition, s'appliquera là où les substituts sont déjà réalisés; ce sera une *prāptavibhāṣā*.

[3] Par exemple dans la *Kāśikā* et la *Siddhantakaumudī* dans la glose de "ākrośe ca".

[4] Voir *Laghuśabdenduśekhara* p.552, 1.8 sq.

Le sens sera : *l* apparaît à la place de *ṛ*... quand un suffixe commençant par une voyelle est immédiatement ultérieur, et quand il y a *yaṅ*. Dans ces conditions[1], par la force de l'entreprise de l'option autrement inutile, "gro yaṅi" ne s'applique pas avant l'amuissement *luk* de *yaṅ*. Après cet amuissement[2], en raison de l'inconstance d'application de la prohibition "na lumatā", ou par le traitement comme l'original[3] dans le cas où il y a amuissement *lopa* séparé pour *a*, l'on est dans le domaine d'application de *yaṅ*. Il y a donc possibilité d'avoir ici une option appliquée à une opération déjà réalisable. Si "yaṅi" n'est pas reconduit, l'option étant non-déjà réalisée[4] lors de l'application de "gro yaṅi", le substitut *l* devant *yaṅ* se réalise de façon constante[5]. Même s'il y a l'amuissement *luk* de l'ensemble de *yaṅ*, il y a possibilité que l'option soit applicable à une opération non déjà réalisable, parce qu'alors en raison de la prohibition "na lumatā" le substitut *l* selon "gro yaṅi" n'a pas de chance de se réaliser[6]. Il y a pour la qualité d'option applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non-déjà réalisable, la possibilité suivante. L'option n'est pas non-déjà réalisée par rapport à "gro yaṅi" dans la vue où la section relative à une opération est tenue pour non réalisée lors de l'application de règles d'une section antérieure[7]. Il n'y a pas application de "gro yaṅi" avant l'amuissement de *yaṅ*, parce que cet amuissement et le suffixe commençant par *ac* qui en est la cause s'appliquent en premier en raison de la *paribhāṣā* 52 "un amuissement *luk* de cause extérieure entrave même des opérations de cause intérieure[8]". Et il ne faut pas dire qu'une fois le *luk* réalisé, la racine n'est pas suivie de *yaṅ* en raison de la prohibition "na lumatā", qu'il n'y a donc pas de chance d'application de "gro yaṅi" et que l'option n'est pas applicable à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non-déjà réalisable. La réponse à cela a déjà été donnée[1]. Ceci pour orienter le débat.

---

[1] Lire "tatra" (éd. NSP. etc.)

[2] Amuissement de l'ensemble *ya* par l'énoncé *luk* dans "yaṅo 'ci ca"; ou bien amuissement séparé du *a* de *yaṅ* par l'énoncé *lopa* dans "ato lopaḥ" 6.4.48 et du y de *yaṅ* par "yaṅo 'ci ca".

[3] Selon "acaḥ parasmin pūrvavidhau".

[4] Selon "pūrvatrāsiddham".

[5] Dans "nijegilaḥ" une fois *yaṅ* amui par le *lopa* séparé de *a* et le *luk* de *y* selon "yaṅo 'ci ca", il y aura traitement comme l'original par "acaḥ parasmin" et "gro yaṅi" seul s'appliquera. Il en résulte que l'option ne s'appliquera pas à une opération déjà réalisable. Elle s'appliquera seulement hors du domaine d'application de *yaṅ*.

[6] Dans la vue où il y a *lopa* séparé de *a*, la règle "gro yaṅi" s'applique dans "nijegilaḥ". Dans la vue où il y a *luk* de l'ensemble, la prohibition "na lumatā" empêchera l'opération causée par *yaṅ* amui de s'appliquer. Le substitut *l* selon "gro yaṅi" ne peut s'appliquer. L'option seule s'y appliquera. Et ce sera aussi une option applicable à une opération non-déjà réalisable.

[7] Cette thèse apparaît par exemple dans le *bhāṣya* sous "upasargāt" 8.4.14 (V 498.2).

[8] Le substitut *l* selon "gro yaṅi" est causé par *yaṅ* et est donc *antaraṅga*. L'option est causée par le suffixe ultérieur à *yaṅ* et est donc *bahiraṅga*. Il résulte de cela que "gro yaṅi" et l'option ont toutes deux chance de s'appliquer dans "nijegilaḥ". Si le conflit est résolu par la prévalence de la règle ultérieure, l'option apparaît applicable à ce cas où "gro yaṅi" était déjà applica-

(6.2. Options applicables à une opération déjà réalisable.)

BH. I 339-340. "Prāpte ca (options applicables à une opération déjà réalisable)". (vt 21)

Les options qui vont être énumérées à partir de maintenant doivent être déterminées comme applicables à une opération déjà réalisable. Mais elles sont auparavant occasion d'un doute relatif aux trois situations possibles des opérations qu'elles qualifient: s'appliquent-elles à une opération réalisable, à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ?

"Vibhāṣā vipralāpe (il y a optionnellement les désinences *ātmanepada* après *vad* quand le sens est "parler de façon incohérente")". 1.3.50.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "vyaktavācām (il y a les désinences *ātmanepada* après *vad* à propos de concert d'êtres à voix claire)" 1.3.48, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération déjà réalisable. Car "vyaktavācām" est reconduit.

"Vibhaṣopapadena pratiyamāne (il y a optionnellement les désinences *ātmanepada*, quand le fait que le fruit de l'action aille à l'agent est compris par un mot voisin)". 1.3.77.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "svaritañitaḥ(il y a les désinences *ātmanepada* après une racine qui a pour indice le ton modulé et *ñ*, quand le fruit de l'action va à l'agent)" 1.3.72,opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui a déjà chance de se réaliser. Car "svaritañitaḥ" est reconduit.

"Tiro 'ntardhau, vibhāṣā kṛñi (au sens de couvrir *tiras* a le nom technique *gati;* il a optionnellement ce nom devant *kṛñ*)". 1.4. 71-72.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "antarble aussi hors du domaine de *yaṅ*. C'est donc bien une *ubhayatra vibhāṣā*.

---

[1] Voir II 339, 1.4 à partir du bas.

dhau" 1.4.71, opération d'application constante déjà réalisable,ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération déjà réalisable. Car "antardhau" est reconduit.

"Adhir īśvare; vibhāṣā kṛñi (*adhi* quand il y a le sens de relation de maître à chose possédée a le nom technique *karmapravacanīya;* il a optionnellement ce nom devant *kṛñ*)". 1.4.97-98.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "īśvare" 1.4.97, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération déjà réalisable. Car "īśvare" est reconduit.

"Divas tadarthasya; vibhāṣopasarge (il y a la sixième désinence au sens d'enjeu, etc. après *div;* optionnellement s'il y a un préverbe)". 2.3.58-59.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "tadarthasya" 1.3.58, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération déjà réalisable. Car "tadarthasya" est reconduit.

P.I 339. "Prāpte ca" 339.2 : l'option est déterminée comme applicable à une opération déjà réalisable, par la reconduction de l'énoncé relatif au domaine d'application de cette opération. "Anyatra vā" 339.7 : l'idée est : dans "vipravadanti śakunayaḥ (les oiseaux sont en désaccord)"[1] et s'il y a conflit avec prévalence de la règle antérieure. "Vibhāṣopapadena pratīyamāne" 339.9 : si l'on interprète la règle sous la forme : la désinence *ātmanepada* apparaît là où le fruit de l'action va à l'agent[2],l'option est déterminée comme appliquée à une opération déjà réalisable.Mais si la désinence est produite pour indiquer ce sens[3],ce sens étant indiqué par le mot voisin,[4]l'option s'applique à une opération non déjà réalisable

U.I 339. "Atha tu" 339.24 : l'idée est : et ainsi cette vue de l'indicativité est en conflit avec le présent *bhāṣya.* En réalité cela est imaginaire. Car même dans la vue de l'indicativité on peut facilement justifier l'option applicable à une opération déjà réalisable : étant donné que l'on voit qu'il y a accumulation d'éléments indicatifs du sens dans "vyatilunīte, gārgyāyaṇī"[1], etc. et accumulation d'éléments indicatifs et expressifs dans "dvau",etc.[2] il y a bien déjà chance d'application de la désinence *ātmanepada* par "svarita-" dans cette vue aussi.

---

[1] Les oiseaux ne sont pas des êtres à voix claire(articulée) L'on est donc ici hors du domaine d'application de "vyaktavācām".

[2] Dans cette interprétation de "svarita-" la désinence est considérée comme exprimant ce sens. De même la désinence produite par "vibhāṣopapadena" exprime ce sens, le mot voisin ayant pour rôle d'indiquer qu'elle l'exprime. Dans ce cas l'option s'applique donc à une opération déjà réalisable.

[3] C'est-à-dire qu'elle n'a pas pouvoir de l'exprimer par elle-même. Elle a pour seul rôle de montrer que le mot auquel elle est jointe l'exprime.

[4] Et non par la désinence produite par "vibhāṣopapadena".

(6.3. Options applicables à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non-déjà réalisable.)

BH.I 340-341. "Ubhayatra ca (options applicables à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non-déjà réalisable)". (vt 22)

Les options qui vont être énumérées à partir de maintenant doivent être déterminées comme applicables à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non-déjà réalisable. Mais elles sont auparavant occasion d'un doute relatif aux trois situations possibles des opérations qu'elles qualifient : s'appliquent-elles à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ?

"Hṛkror anyatarasyām (ce qui est l'agent des actions sens de *hṛ* et *kṛ*, quand il n'y a pas *ṇi*, reçoit optionnellement le nom d'objet quand il y a *ṇi*)". 1.4.53.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "gatibuddhipratyavasānārthaśabdakarmākarmakāṇām (ce qui est l'agent des actions d'aller, etc. quand il n'y a pas *ṇi*, reçoit le nom d'objet quand il y a *ṇi*)" 1.4.52, opération d'application constante déjà réalisable ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui est déjà réalisable dans "abhyavahārayati saindhavān / abhyavahārayati saindhavaiḥ (il fait manger les chevaux),vikārayati saindhavān / vikārayati saindhavaiḥ (il fait changer les chevaux)"[3] et qui n'est pas déjà réalisable dans "harati bhāraṃ devadattaḥ : hārayati bhāraṃ devadattam / hārayati bhāraṃ devadattena (il fait lever la charge à Devadatta), karoti kaṭam devadattaḥ : kārayati kaṭam devadattam / kārayati kaṭaṃ devadattena (il fait faire à Devadatta une natte)".

"Na yadi, vibhāṣā sākāṅkṣe (*lṛṭ* n'apparait pas après une racine au sens du passé non d'aujourd'hui, quand un mot voisin exprime le souvenir, en connection avec *yad* : *lṛṭ* apparaît optionnellement, si le sens de la racine a besoin d'un complément)" 3.2.113-114

---

[1] Dans "vyatilunīte" le sens d'échange d'actions est indiqué par les préverbes et par la désinence *ātmanepada* selon "kartari karmavyatihāre". Dans "gārgyāyaṇī" le sens féminin est indiqué par le suffixe *ṣpha* selon "prācāṃ ṣpha" 4.1.17 et par le suffixe *ṅīṣ* selon "yañaś ca" 4.1.16.

[2] Dans "dvau" le sens de "deux" est exprimé par la base et indiqué par la désinence de duel.

[3] *Hṛ* a le sens "absorber" quand il est joint aux préverbes *abhi* et *ava*; *kṛ* est intransitif avec le préverbe *vi* ayant le sens de "changer, se transformer"; ils sont alors tous deux notés dans le *sūtra* "gati-".

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "yadi" 3.1.113 opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui est déjà réalisable dans "abhijānāsi devadatta yat kaśmīreṣu vatsyāmaḥ / yat kasmīreṣv avasāma; yat tatraudanaṃ bhokṣyāmahe / yat tatraudanam abhuñjmahi (tu te souviens, Devadatta, que nous avons habité chez les Kaśmīra, que là-bas nous avons mangé du riz)", et qui n'est pas déjà réalisable dans : "abhijānāsi devadatta kaśmīrān gamiṣyāmaḥ / kaśmīrān agacchāma, tatraudanaṃ bhokṣyāmahe / tatraudanam abhuñjmahi (tu te souviens, Devadatta, que nous sommes allés chez les Kaśmīra, que là-bas nous avons mangé du riz)".

"Vibhāṣā śveḥ (un *saṃprasāraṇa* apparaît optionnellement à la place du *v* de *śvi* devant *liṭ* et devant *yaṅ*)" 6.1.30.

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable, ou à une opération non-déjà réalisable, ou aux deux. -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "kiti(un *saṃprasāraṇa* apparaît à la place de la semi-voyelle des racines *vaci*, etc. devant un suffixe à indice *k*)" 6.1.15, opération d'application constante déjà réalisable[1], ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération déjà réalisable dans "śuśuvatuḥ, śuśuvuḥ / śiśviyatuḥ, śiśviyuḥ" et non déjà réalisable dans "śuśāva, śuśavitha /śiśvāya śiśvayitha".

"Vibhāṣā saṃghuṣāsvanām (il y a optionnellement l'accrément *iṭ* pour un suffixe *niṣṭhā* après *saṃghuṣa*, etc.)".7.2.28

Il y a le doute : l'option s'applique-t-elle à une opération déjà réalisable après *ghuṣi* précédé de *sam*, ou à une opération non-déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "ghuṣir aviśabdane (*ghuṣi* est sans *iṭ* devant un suffixe *niṣṭhā* sauf si le sens est "expliciter")" 7.2.23, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui est déjà réalisable, d'abord, dans "saṃghuṣṭā rajjuḥ / saṃghuṣitā rajjuḥ (corde tendue)[2] et qui n'est pas déjà réalisable, dans "saṃghuṣṭaṃ vākyam / saṃghuṣitaṃ vakyam (parole explicitée)".Il y a le doute :l'option s'applique t-elle à une opération déjà réalisable après *svan* précédé de *āṅ*, ou à une opération non déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux ? -- Comment est-elle applicable à ces trois cas ? -- Elle s'applique à l'opération prescrite par "manasi (quand l'esprit, etc. est signifié, il y a les formes *svānta*, etc.)" 7.2.18, opération d'application constante déjà réalisable, ou à une autre opération qui n'est pas déjà réalisable, ou à une opération qui est les deux. -- Elle s'applique à l'opération qui est déjà réalisable dans "āsvāntaṃ manaḥ / āsvanitaṃ manaḥ"[1] et qui n'est pas déjà réalisable, dans "āsvānto devadattaḥ / āsvanito devadattaḥ (Devadatta a fait du bruit)".

---

[1] Le suffixe *liṭ* est remplacé par les substituts *tip*, etc. selon "tiptasjhi-", lesquels substituts sont remplacés par *ṇal*, etc. selon "parasmaipadānāṃ ṇalatusus-". Trois des substituts de *liṭ* ont l'indice *p*, *tip*, *sip*, *mip*, ainsi que les substituts de ces substituts, *ṇal*, *thal*, *ṇal*. Les autres substituts ont l'indice *k* selon "asaṃyogālliṭ kit".

[2] Voir *Bālamanoramā* IV 101.

P. I 340-341. "Gatibuddhi-" 340.10 : *harati* précédé de *vi* a le sens d'"aller", précédé de *abhi* et *ava* le sens d'"absorber"; *karoti* est parfois intransitif comme dans "vikurvate saindhavāḥ (les chevaux changent)". "Yadīti vā" 340.18 : le sens est : à la prohibition déjà réalisable. *Lṛṭ* est prohibé quand il y a *yad*. Le cas de "daivayajñi" 4.1.81, etc.[2] n'a pas été examiné. Cela a donc été fait pour donner simplement une orientation.

U. I 340-341. Dans le *bhāṣya* "gatibuddhīti nitye prāpte" 340.10 : l'idée est : les règles limitatives s'appliquent sous la forme de prescriptions non de prohibitions[3]. "Tatra vipūrvaḥ"340.

---

[1] Pāṇini enregistre dans le *sūtra* "kṣubdha-" qui présente des formes toutes-faites, que le dérivé de *svan* avec *kta* et sans *iṭ* a le sens d'esprit. Patañjali doit donc présenter de même le sens d'esprit pour *āsvānta* et *āsvanita*, puisqu'il donne ce cas de *āsvan-kta* comme exemple d'objet possible du *sūtra* "kṣubdha". Dans "āsvāntaṃ manaḥ" etc. "manaḥ" est une glose qui vise à indiquer le sens de "āsvāntam".

[2] Si "anārṣayoḥ... gotre" est reconduit de 4.1.78 dans "daivayajñi-" 4.1.81 l'option s'applique à l'opération, substitution de *ṣyaṅ* devant *cāp*, déjà réalisable. S'il n'y a pas reconduction et *pūrvavipratiṣedha*, elle s'applique à une opération non déjà réalisable. Et s'il y a paravipratiṣedha, elle s'applique à l'opération déjà réalisable quand *daivayajñi-*, etc. désigne un descendant non-immédiat, etc., non déjà réalisable quand ces mots désignent un descendant immédiat, etc.Le *gotra* est en effet le descendant à partir du petit-fils.

[3] Dans "abhyavahārayati saindhavān" les chevaux agents de l'action de manger sont le support du fruit de l'action de faire manger. En tant que tels ils reçoivent le nom *karman* selon "kartur īpsitatamam" 1.4.49. Le but de la règle "gatibuddhi-" est donc de limiter la réalisation de ce nom déjà réalisable, aux cas où il y a les sens de "aller, etc." Le résultat de cette limitation est une prohibition du nom *karman* pour les cas où il n'y a pas les dits sens, par exemple dans "pācayaty odanaṃ devadattena". On peut donc dire que le nom *karman* est déjà réalisable par "kartur īpsitatamam", que "gatibuddhi-" le prohibe dans certains cas et que "hṛkror anyatarasyām" le rend optionnel dans d'autres. En ce cas il convenait de dire "kartur īpsitatamam iti nitye prāpte" au lieu de "gatibuddhīti nitye prāpte". C'est pourquoi Nāgeśa voit dans ce passage du *bhāṣya* l'indice de ce que la limitation est une prescription, non une prohibition. En effet si on considère que la limitation a pour rôle de prescrire le nom *karman* quand il y a les dits sens, ce qui implique l'idée sous-entendue qu'il est prohibé en l'absence de ces sens, alors le nom *karman* sera bien déjà réa-

22 : l'idée est : parce que l'on comprend le sens d'"aller dans "viharati grāmam". Dans le *bhāṣya* "aprāpte harati bhāraṃ" 340.13. Mais, objectera-t-on, *harati* ayant le sens d'"aller", il y a bien chance d'application de "gatibuddhi-". A cela on répond : non, parce qu'il sera dit sous le *sūtra* "na gati-" 1.3.15 que même s'il y a le sens de "faire atteindre une destination" il n'y a pas le sens d'"aller"[1]. "Daivayajñītyādi" 341.17 : l'idée est : il y a possibilité du doute dans ce cas d'option aussi, par la reconduction de "anārṣayoḥ", etc. Le mot "-ādi" note "vibhāṣā puruṣe" 6.3.106[2].

---

lisable par la limitation "gatibuddhi-" comme le dit Patañjali. Sur ce caractère de la limitation voir *Śabdaratna* p.589 sq (in *Prauḍhamanoramā* Kasi Sanskrit Series 125, Benares 1939).

[1] Patañjali affirme que la racine *vah* n'a pas le sens d'"aller" parce qu'elle exprime l'action d'atteindre un autre lieu. Cela suppose qu'il distingue les deux sens. Dans le deuxième l'action d'aller est en effet un simple composant. Dans le sens exprimé par *harati*, l'action d'aller est aussi un composant de l'action non la même action.

[2] Voir *Kaumudī*. Bhaṭṭoji Dīkṣita affirme qu'il a non-reconduction de "īṣadarthe", prévalence de la règle antérieure et donc option applicable à une opération non-déjà réalisable. Quand il y a le sens de "petit" le substitut *ka* de *ku* se réalise de façon constante devant *puruṣa*.

# ADHYĀYA I PĀDA I

## ĀHNIKA 7

"Ig yaṇaḥ saṃprasāraṇam (le *ik* employé à la place d'un *yaṇ* a le nom technique *saṃprasāraṇa*)". (*sūtra* 1.1.45)

(1. L'application du nom au phonème *ik* et à la phrase "ig yaṇaḥ".)

BH. 342-343. Est-ce que ce nom technique *saṃprasāraṇa* est créé pour la phrase, auquel cas le *sūtra* a le sens : "la phrase "ig yaṇaḥ" a le nom *saṃprasāraṇa*"; ou pour le phonème, auquel cas le *sūtra* signifie : "le phonème *ik* qui apparaît à la place d'un *yaṇ*, a le nom *saṃprasāraṇa*" ? -- Et quelle différence cela entraine-t-il?

-- "Saṃprasāraṇasaṃjñāyāṃ vākyasaṃjñā ced varṇavidhiḥ (si dans la règle du nom *saṃprasāraṇa* le nom est créé pour la phrase, une opération fondée sur le phonème ne se réalise pas)". (vt 1)

Si dans la règle du nom *saṃprasāraṇa* le nom est créé pour la phrase, une opération fondée sur le phonème ne se réalise pas. Dans les formules "le phonème ultérieur à un *saṃprasāraṇa* devient le phonème antérieur" 6.1.108[1], "une longue apparaît à la place d'un *saṃprasāraṇa*" 6.3.139, si le nom *saṃprasāraṇa* signifie la phrase "ig yaṇaḥ", la formulation n'est pas possible, non plus que l'application des deux opérations. Que ledit nom soit donc créé pour le phonème.

"Varṇasaṃjñā cen nirvṛttiḥ (si le nom est créé pour le phonème, la production de ce dernier ne se réalise pas)". (vt 2)

Si le nom est créé pour le phonème, la production de ce dernier ne se réalise pas. Car par "ṣyaṅaḥ saṃprasāraṇam (un *saṃprasāraṇa* apparaît pour un membre antérieur de composé terminé par *ṣyaṅ*, devant un membre ultérieur *putra* ou *pati*, dans un *tatpuruṣa*)" 6.1.13 le phonème *ik* pour lequel le nom est créé, est difficile à obtenir. Et même s'il est de quelque façon obtenu, par quoi sera-t-il à la place du *yaṇ* ? Car c'est par la présente règle qu'il est déterminé comme substitut d'un *yaṇ*. Il y a là deux opérations qui sont fondées l'une sur l'autre[2]. Et des opérations fondées l'une sur l'autre ne réussissent pas.

---

[1] C'est-à-dire, pour un *saṃprasāraṇa* et un phonème qui le suit, il y a un substitut unique qui est le premier des deux.

[2] Le nom *saṃprasāraṇa* est donné à un *ik* qui a déjà été produit comme substitut de *yaṇ*. Et la production de ce *ik* est fondée sur le nom technique. Ces deux opérations sont fondées l'une sur l'autre. Patañjali suppose qu'on puisse obtenir la production du phonème malgré tout; par la référence à l'usage, ajoutent les commentateurs. Et il suppose que cette production aurait lieu avant l'attribution du nom technique et sans elle. Mais la référence à l'usage peut nous faire connaître l'existence du *ik*, mais ne peut nous informer si la grammaire le tient pour substitut d'un *yaṇ* (cela sera réfuté ci-dessous p.345, 1.12). En l'ignorance de cela, le nom ne pourra être donné au *ik* ainsi produit.Mais si *saṃprasāraṇa* est le

"Vibhaktiviśeṣanirdeśas tu jñāpaka ubhayasaṃjñātvasya(mais l'énoncé avec des désinences différentes révèle que le nom est créé pour les deux, la phrase et le phonème)". (vt 3)

Par le fait que le maître fait un énoncé de ce nom avec différentes désinences, "le phonème ultérieur à un *saṃprasāraṇa*(saṃprasāraṇāt) devient le phonème antérieur" 6.1.108, "une longue apparaît à la place d'un *saṃprasāraṇa* (saṃprasāraṇasya)" 6.3.139, "ṣyaṅaḥ saṃprasāraṇam" 6.1.13, l'on sait que *saṃprasāraṇa* est le nom technique des deux, de la phrase et du phonème. D'abord par le fait qu'il dit "le phonème ultérieur à un *saṃprasāraṇa* (saṃprasāraṇāt) devient le phonème antérieur" 6.1.108, "une longue apparaît à la place d'un *saṃprasāraṇa*" 6.3.139 on sait qu'il est nom du phonème. Et par le fait qu'il dit "ṣyaṅaḥ saṃprasāraṇam" 6.1.13 l'on sait qu'il est nom de la phrase aussi.

P. I 342-343. "Ig yaṇaḥ saṃprasāraṇam". La question "kim iyam" 342.3 est posée parce que l'on voit des indices révélateurs de l'une et l'autre vues, parce que la phrase et le phonème ne peuvent recevoir tous les deux simultanément d'une seule formule la qualité de porteur du nom technique, et parce que si l'on adopte l'une ou l'autre des deux vues il s'ensuit que l'on ne peut réaliser toutes les opérations. Le mot *vākya* (phrase) mentionne ici le sens de la phrase. Le sens du *sūtra*, en ajoutant "bhavati" à "ig yaṇaḥ" est : le sens de la phrase "ig yaṇo bhavati (*ik* apparaît à la place de *yaṇ*)" a le nom technique *saṃprasāraṇa*. Ou bien le nom s'applique à la phrase même, et la phrase comprise à partir du nom fait comprendre son sens aussi. La vue où le phonème porte le nom est : le phonème *ik* qui est apparu à la place de *yaṇ* a le nom *saṃprasāraṇa*.

"Varṇavidhiḥ" 342.6 : opération fondée sur un phonème, un substitut long, etc. "Na hi" 342.8 : le sens est : parce que pour le dit sens de phrase il n'y a pas de position antérieure ou ultérieure, et n'étant pas une substance il ne peut être l'original d'un substitut. "Durlabhaḥ" 343.4 il est dit "difficile à obtenir" parce que le dit phonème n'est pas obtenu dans la vue de la production des mots par la grammaire, est obtenu dans la vue de l'éternité des mots. "Kenāsau" 343.4 : le sens est : dans le monde il y a seulement *ik* qui apparaît toujours dans l'emploi; mais sa qualité de substitut de *yaṇ* est comprise à partir du traité. L'interprétation de *saṃprasāraṇa* comme nom futur n'est pas donnée dès le début, afin qu'un autre argument soit montré. "Ubhayasaṃjñātvasya" 343.7: *ubhayasaṃjñā* signifie "nom technique des deux", *ubhayasaṃjñātva* "la qualité de nom technique des deux". Si l'on recourt à l'un des procédés d'interprétation, énoncé par une forme commune, répétition, maintien d'une seule de plusieurs formes semblables, le nom *saṃprasāraṇa* se réalise pour les deux objets.

U. I 342-343. "Ig yaṇaḥ". "Liṅga-" 342.10 : l'idée est: l'énoncé "saṃprasāraṇam" avec la première désinence dans les règles

---

nom de la phrase "ig yaṇaḥ"le sens du *sūtra*"ṣyaṅaḥ" sera : "un *ik* apparaît à la place du *yaṇ* de *ṣyaṅ*...". Il n'y aura pas de difficulté.

opératoires est l'indice révélateur de l'application du nom à la phrase, l'énoncé avec d'autres désinences est l'indice révélateur de l'application au phonème. Mais, dira-t-on, en ce cas, en vertu de ces indices révélateurs, que les deux, phrase et phonème, reçoivent le nom technique. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "yugapac ca" 342.10 : l'idée est : parce qu'il n'y a pas compréhension de plusieurs sens par un seul mot. Mais, dira-t-on, si le nom s'applique à la phrase "ig yaṇaḥ", dans les règles opératoires il y aura prescription de la forme même de cette phrase; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "vākyārthaḥ" 342.12 : l'idée est : parce que, en reconduisant "iti" depuis le *sūtra* qui précède "na veti vibhāṣā", le sens est : "ig yaṇa iti saṃprasāraṇasaṃjñam ("*ik* apparaît à la place de *yaṇ*" a le nom *saṃprasāraṇa*)", parceque, faut-il comprendre, étant donné qu'en raison de la formule "svaṃ rūpam" dans le traité un mot de façon générale réfère à sa forme, il ne peut y avoir de référence au sens sans emploi du mot *iti*. Mais, dira-t-on, le sens de la phrase "ig yaṇaḥ" est *ik* même reconnu à sa qualité de substitut de *yaṇ;* quelle différence y a-t-il donc entre cette vue et celle où le nom s'applique au phonème ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "bhavati" 342.12 : l'idée est : et ainsi le sens de la phrase est l'apparition de *ik*. "Tatpratipāditam" 342.13 : l'idée est : il y a mention de la forme seule comprise à partir du nom technique, quand cette forme n'a pas de sens, ou quand ce sens est inutile; et dans le cas présent il n'en est pas ainsi. "Pratipādayati" 342.13 : dans "ṣyaṅaḥ saṃprasāraṇam" etc. Ceci est en conflit avec le *bhāṣya* sous le *sūtra* "aṇudit" qui affirme que seul ce qui est expressément énoncé fait comprendre un sens[1].

Puisque, si le sens de "varṇavidhiḥ" est une prescription dont l'objet est le phonème, il n'y a pas la dite non-réalisation, Kaiyaṭa dit "varṇāśrayaḥ" 342.15 : l'idée est : l'on a ici un comcomposé du mot "varṇasya" à sixième désinence exprimant une relation en général; "vidhiḥ" est formé avec *ki* au sens de l'objet[2]. Le mot *ādi* dans "dīrghādiḥ" 342.15 note le substitut unique. "Vākyārthena" 342.15 : le sens est : le sens de la phrase consistant en une action. Kaiyaṭa commente le *bhāṣya* "nāpy etayoḥ" 342.9 dans "tasya ca" 342.15 : le *ca* doit être placé après "ˡsaṃbhavāt". Dans le *bhāṣya* "etayoḥ kāryayoḥ" 342.9 : le sens est : le substitut consistant en l'élément antérieur et le substitut long.

Là, dira-t-on, où il fallait dire "le phonème *ik* ne se réalise pas du tout" l'affirmation qu'il est difficile à obtenir 343.4 est impropre. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "kāryapakṣe" 343.15. Ce *bhāṣya* exprime la difficulté d'apprendre le pouvoir d'expression d'un mot relativement aux choses passées ou futures en raison de leur absence. Et cela est présenté dans la *Mañjūṣā* dans la discussion sur le sens des noms[3]. "Nityapakṣe tu" 343.15 : Kaiyaṭa commente par cela le *bhāṣya* "athāpi kathaṃ cit" 343.4. "Śāstra-" 343.16 : le sens est : parce que dans "sitam", etc. le *ik* n'est pas substitut de *yaṇ*[1], la qualité de substitut de *yaṇ* dans d'autres cas n'est obtenue que par le traité. L'idée est : et si cette qualité est obtenue par le traité il y a un cas d'opération fondées l'une sur l'autre. Dans le *bhāṣya* "kenāsau" 343.4 : le sens est : par quel moyen saura-t-on que le *ik* est apparu à la place de *yaṇ* ? "Anena" par cette règle qui prescrit le nom *saṃprasāraṇa* "asau" ce *ik* est établi comme substitut de *yaṇ*[2].

---

[1] Ce qui est compris à partir du mot énoncé, n'a donc pas pouvoir de faire entendre un sens. Voir I 529.

[2] Le sens est donc : objet prescrit causé par un phonème; par exemple le substitut long causé par le phonème qui doit porter le nom *saṃprasāraṇa* selon "saṃprasāraṇasya".

[3] Voir *Mañjūṣā* p.1106.

Le sens "qualité de nom technique appartenant aux deux" pour *ubhayasaṃjñātva* n'est pas possible, parce qu'un seul objet peut être nom; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ubhayoḥ saṃjñā" 343.18. Le maintien d'une seule de plusieurs formes semblables 343.19 serait appliqué à chacun des mots du *sūtra* "ig yaṇaḥ saṃprasāraṇam". Du fait que l'on peut prescrire par une seule phrase un nom unique pour plusieurs objets, il n'est pas besoin de répétition[3]; la mention de cela est donc imaginaire.

(2. L'application du nom à la phrase "ig yaṇaḥ".)

BH. I 343-344. Ou bien au contraire qu'il soit nom de la phrase seulement. -- Mais, en vérité, il a été dit que si dans la règle du nom *saṃprasāraṇa* le nom est créé pour la phrase, une opération fondée sur le phonème ne se réalise pas. -- Il n'y a pas ce défaut. De même que l'oiseau né d'un corbeau est corbeau, que celui né d'un aigle est aigle, de même ce qui est né du *saṃprasāraṇa* est *saṃprasāraṇa*[4] : "le phonème ultérieur à ce qui est *saṃprasāraṇa*, c'est-à-dire est né du *saṃprasāraṇa* devient le phonème antérieur" 6.1.108, "une longue apparaît à la place de cela même" 6.3.139. Ou bien on voit qu'on emploie des portions de phrases à la place de phrases entières, et des portions de mots à la place de mots entiers. D'abord des portions de phrases à la place de phrases entières : "praviśa piṇḍīm" pour "praviśa gṛhaṃ piṇḍīṃ bhakṣaya (entre dans la maison, mange quelque chose)", "praviśa tarpaṇam" pour "gaṅgāyāṃ praviśa kuru tarpaṇam (entre dans la Gaṅgā, fais une offrande aux mânes). Des portions de mots à la place de mots entiers : "Devadattaḥ Dattaḥ, Satyabhāmā Bhāmā". De même ici aussi, dans le sens de l'expression "saṃprasāraṇanirvṛttāt (ultérieur à ce qui est produit par le *saṃprasāraṇa*)", ou "saṃprasāraṇanirvṛttasya (à la place de ce qui est produit par le *saṃprasāraṇa*)"est employée la portion d'expression "saṃprasāraṇāt", ou "saṃprasāraṇasya"[1]. Nous comprendrons ainsi que l'opération est fondée sur ce qui est produit par ce qui est mentionné dans les *sūtra*, le sens de ces mentions étant : "ultérieur à ce qui est produit par le *saṃprasāraṇa*, à la place de ce qui est produit par le *saṃprasāraṇa*". Ou bien le maître dit : "le phonème ultérieur à un *saṃprasāraṇa* devient le phonème antérieur" 6.1.108, "une longue apparaît à la place d'un *saṃprasāraṇa*" 6.3.139. Et si le nom *saṃprasāraṇa* est appliqué à la phrase "ig yaṇaḥ", la formulation n'est pas possible, non plus que l'application des deux opérations. Dans ces conditions, du fait même de la formulation, le nom s'appliquera au phonème.

---

[1] "Sitam" est formé avec *kta* après *ṣo*; substitut *ā* de o par "ād ecaḥ" 6.1.45; substitut *i* de *ā* selon "dyatisyati-" 7.4.40 *sita*. S'il est formé avec *kta* après *ṣiñ* "lier" le *i* n'est substitut de rien. Dans les deux cas il n'est pas substitut de *yaṇ*.

[2] Le *sūtra* "ṣyaṅaḥ saṃprasāraṇam" rend compte de la présence du phonème *ik* dans l'emploi. Le nom *saṃprasāraṇa* lui est donné. Par le présent *sūtra* qui définit ce nom, l'on sait que ce *ik* est substitut de *yaṇ*. "Ṣyaṅaḥ" est ainsi fondé sur le présent *sūtra*. Inversement le présent *sūtra* est lui aussi fondé sur la règle qui prescrit *ik*, puisqu'il ne faut affecter un nom qu'à un objet existant. Śivarāmendra Sarasvatī explique "anena" comme référant à la règle "ṣyaṅaḥ". Et il commente : par cette prescription le *ik* substitut de *yaṇ* est déterminé. Il y a donc deux opérations fondées l'une l'autre : la détermination de la qualité de substitut de *yaṇ* fondée sur le nom *saṃprasāraṇa* et l'attribution du nom à ce qui a déjà été déterminé par "ṣyaṅaḥ" comme ayant cette qualité.

[3] Dans le cas de l'interprétation avec *tantra* ou *ekaśeṣa* l'on considère toujours que l'on a une phrase unique. Dans l'interprétation par répétition, l'on suppose deux phrases distinctes. Ceci est inutile.

[4] Il apparaît ici que *saṃprasāraṇa* est tenu pour le nom technique du sens de l'énoncé "ig yaṇaḥ (ik à la place de *yaṇ*)". Et le sens de cet énoncé est tenu pour être l'action d'apparition de *ik* à la place de *yaṇ*. On interprètera donc que *saṃprasāraṇa* signifie tantôt cette action, dans "ṣyaṅaḥ (il y a apparition de *ik* à la

P.I 343-344. "Yathā kākāt" 343.14. Mais, dira-t-on, un corbeau est tel par sa relation avec l'universel corbeau. Et il a été dit ailleurs :"par la cause par laquelle un corbeau est tel, par la même cause un autre l'est aussi" III.587.7. Il n'y a pas ce défaut. Il est dit "yathā kākāt" à propos d'un corbeau chez qui la configuration qui manifeste l'universel n'est pas encore apparue mais dont on sait qu'il est né d'un corbeau. L'idée est : de même dans le cas présent, parce qu'il est né d'un *saṃprasāraṇa*, le phonème *ik* aussi reçoit ce nom par transfert. "Praviśa" 344.4: le sens est : l'action d'entrer implique un objet qui lui convienne; du fait de l'impossibilité d'entrer dans la part de nourriture, il y a compréhension de la maison. De même l'objet "piṇḍīm" en impliquant une action qui lui convienne, fait comprendre d'après le contexte l'action de manger. De la même facon "saṃprasāraṇāt" impliquera le sens "produit par le *saṃprasāraṇa*". Il a été montré à propos de "siddhe śabdārthasaṃbandhe" comment il y a emploi d'une portion de mot[2]. "Athavā" 344.8 : de même que quand il

---

place du *yaṇ* de *ṣyaṅ*)", tantôt le produit de cette action, c'est-à-dire le phonème *ik* dans "saṃprasāraṇāt (ultérieur au *ik* produit par ladite action)". Dans le dernier cas il y a désignation indirecte par métonymie.

[1] Dans cette explication, le sens est présenté comme exprimé directement, non comme obtenu par métonymie. C'est ce qui différencie cette explication de la précédente.

[2] Voir P.I 29.10sq.

est dit "qu'une centaine de brâhmanes soit servie", ce sont les brâhmanes qualifiés par le nombre que l'on fait manger[1], de même ici quand il est dit "saṃprasāraṇāt", puisqu'il n'y a pas d'ultériorité possible par rapport au sens de la phrase "ig yaṇaḥ", on comprend qu'il s'agit du phonème qui résulte de l'action exprimée par cette phrase.

U.I 343-344. Dans le *bhāṣya* "yathā kākāt" : le sens est: de même que l'on appelle corbeau un oiseau, même si sa qualité de corbeau n'est pas connue, mais par le simple fait qu'il est né d'un corbeau. Kaiyaṭa formule une objection sur ce point "nanu" 343.20. "Anyatra" 343.20 : sous "eko gotre". "Yadānupa-" 344.11 : le sens est : dont le *saṃsthānaviśeṣa* la forme particulière qui manifeste l'universel n'est pas apparue. En ce cas comment la dénomination de corbeau est-elle faite ? Kaiyaṭa le dit "nirjñātam" 344.12 : et ainsi, quand un objet est compris par le fait d'être né de tel autre l'emploi pour lui du nom de cet autre est un trait qui appartient à l'exemple et au cas illustré; il y a donc possibilité du dit exemple. D'autres disent que le sens du présent *bhāṣya* est : de même que l'oiseau né d'un corbeau est un corbeau par sa relation avec l'universel corbeau, de même le phonème né du *saṃprasāraṇa* est lui aussi un *saṃprasāraṇa* par surimposition de la nature de *saṃprasāraṇa* sur lui.

"Vākyeṣu" 344.3 : le sens est : à la place des phrases qui doivent être employées pour faire comprendre leur sens. L'action dira-t-on, qui convient à "piṇḍīm" est celle de voir, etc. aussi; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "prakaraṇa-" 344.15. Dans ce cas il y a compréhension par le pouvoir d'expression directe, parce qu'au moment où l'on apprend que telle phrase a le pouvoir d'exprimer tel sens de phrase, on apprend que telle portion de phrase aussi a le pouvoir d'exprimer ce sens, comme une partie de mot a pouvoir d'exprimer un sens de mot. Dans l'argument précédent il y avait emploi du mot *saṃprasāraṇa* pour le phonème produit par cette action, par transfert, tandis que dans le présent argument il y a compréhension de ce sens par expression directe à partir de la partie du mot même. Kaiyaṭa dit cela "ākṣepsyati" 344.16 : l'implication est ici la compréhension même. Dans le *bhāṣya* "ity etasya vākyasyārthe" 344.6 : le mot *vākya* réfère ici à un groupe de mots[2]; "ity etasya" signifie "dont le sens est:"; le sens est : dans le sens de la phrase "après le phonème qui est produit par le *saṃprasāraṇa*" et "à la place du phonème qui est le produit du *saṃprasāraṇa*".

Kaiyaṭa montre la différence du nouvel argument avec les précédents "yathā brāhmaṇa-" 344.18 : l'idée est : et ainsi de même que dans l'exemple il y a construction de l'action avec le nombre par l'intermédiaire des objets qualifiés par le nombre, de même dans le cas présent il y a construction avec le *saṃprasāraṇa* par l'intermédiaire de l'objet qu'il produit. Kaiyaṭa dit cela : "tatphalasya" 344.19 : l'idée est : comme un don annoncé comme destiné au père, si ce dernier est impropre à le recevoir, est fait au fils[1].

---

[1] Le nombre n'est pas objet de l'action parce qu'impropre.

[2] En l'occurrence à un composé.

(3. L'application du nom au phonème.)

BH.I 345-346. Ou bien au contraire, que *saṃprasāraṇa* soit le nom du phonème. -- Mais, en vérité, il a été dit que si le nom est créé pour le phonème, la production de ce dernier ne se réalise pas.--Il n'y a pas ce défaut. C'est seulement le fait d'être fondées l'une sur l'autre pour deux opérations qui a été mis en question. Or tous les cas d'opérations fondées l'une sur l'autre, étant d'une seule espèce, sont éliminés par le *vārttika* 9 sous 1.1.1 : "mais cela est résolu de par l'éternité des mots". -- Le cas des présentes opérations n'est pas le même que les autres cas d'opérations fondées l'une sur l'autre. Car dans ces autres cas il n'est pas dit "les *ā*, *ai*, *au* qui sont produits à la place de tel phonème, ont le nom technique *vṛddhi*", tandis qu'ici il est dit "le phonème *ik* qui est produit à la place de *yaṇ*, a le nom *saṃprasāraṇa*". -- En ce cas, on comprendra que *saṃprasāraṇa* est un nom futur. Par exemple, quelqu'un dit à un tisserand : "de ce fil tisse une pièce d'étoffe". Celui-ci considère les choses : s'il s'agit d'une pièce d'étoffe, elle n'est pas à tisser; si elle est à tisser ce n'est pas une pièce d'étoffe; étoffe et être à tisser, cela est contradictoire; en vérité ce client a dans l'esprit le nom futur que portera le fil; il pense qu'est à tisser ce qui, une fois tissé, aura le nom d'étoffe. De même ici aussi, apparaît à la place de *yaṇ*, ce qui une fois produit, aura le nom *saṃprasāraṇa*. Ou bien, on voit dans le monde emploi de *ij*, etc. et de *yaj*, etc. Mais par l'enseignement de *yaj* dans le *Dhātupāṭha* il risque d'y avoir éviction de *ij*. Or dans le monde on emploie *ij*, etc. dans "iṣṭam, uptam"[2]; on pense que l'on emploie ce *ik* à la place du *yaṇ*. Dans ces conditions, le traité établit la correction de ce qui avait été cru incorrect : "ij est correct devant un suffixe à indice *k*, correct devant un suffixe à indice *ṅ*".

P.I 345-346. "Bhāvinī" 345.6 : le sens est : on comprend qu'il y a énoncé du nom futur dans les règles opératoires "ṣyaṅaḥ saṃprasāraṇam", etc. Pour donner à l'objection la réponse "cela est résolu par l'éternité des mots", l'auteur du *bhāṣya* dit "athavā" 345.11 : le sens est : la relation d'original à substitut est simplement une transformation de la connaissance. "Asādhvabhimatasya" 345.13 : l'idée est : avant la prescription du *saṃprasāraṇa*.

---

[1] Par exemple un don doit être fait au père parce qu'il a normalement la qualité de destinataire des dons. La formule d'entreprise du don (*saṃkalpa*) comporte le nom du père. Mais si à ce moment là le père est en état d'impureté (*āśauca*) pour une cause fortuite, le don est remis au fils. De même dans le cas présent le substitut long prescrit à un objet sous le nom de *saṃprasāraṇa*, en raison de l'impropriété de ce dernier, est appliqué au produit né du *saṃprasāraṇa*.

[2] "Iṣṭam" est formé avec *kta* après *yajà; saṃprasāraṇa i* substitut de *y* par "vacisvapi-" 6.1.15 *iaj ta;* substitut *i* de *ia* par "saṃprasāraṇāc ca" 6.1.108 *ij ta;* substitut *ṣ* de *j* par "vraśca-" 8.2.36, *ṭ* de *t* par "ṣṭunā".

En raison de la relation terme à terme entre *ik* et *yaṇ* dans "ig yaṇaḥ", le nom *samprasāraṇa* ne s'applique pas au *i* de "aduhitarām"[1]. Dans "dyubhyām" une fois *ut* réalisé à la place de *yaṇ* selon "diva ut (*ut* apparaît à la place de la finale de *div* en fin de *pada*)" 6.1.131, le substitut long selon "halaḥ (une longue apparaît à la place de la finale d'une base terminée par un *samprasāraṇa* ultérieur à une consonne qui fait partie de la base)" 6.4.2 ne se réalise pas en raison du *t* ultérieur dans "ut"[2]. Dans "akṣadyuvau" le substitut unique consistant en l'élément antérieur selon "samprasāraṇāc ca (après un *samprasāraṇa* devant un *ac*, à la place des deux apparaît un substitut unique consistant en l'élément antérieur)" 6.1.108 ne se réalise pas du fait de l'apparition de la voyelle *ac* ultérieurement[3], ou bien parce qu'une opération concernant la base est plus forte qu'une opération concernant des phonèmes[4].

U.I 345-346. Dans le *bhāṣya* "ekatvena" 345.2 : le sens est : en les considérant en pensée comme qualifiés par l'unicité en raison de ce qu'ils sont de même espèce. L'idée est : parce que tous les cas en sont un seul, étant de même espèce, tous sont éliminés par un seul argument. "Nedaṃ tulyam" 345.3 : l'idée est: parce que même dans la vue où le mot est éternel la qualité de substitut de *yaṇ* est comprise seulement par le traité."Bhāvisaṃjñā" 345.14 : l'idée est : le mot *samprasāraṇa* figure ce qui sera appelé *samprasāraṇa*. Cet argument doit être compris comme applicable aux noms *vṛddhi*, etc. aussi.

---

[1] "Aduhitarām" est formé avec *laṅ* après *duhà*; accrément *aṭ* selon "luṅlaṅ-" 6.4.71 *aduh l;* substitut *ātmanepada iṭ* de *laṅ* selon "tiptas-" 3.4.78 *aduh i;* suffixe *tarap* selon "tiṅaś ca, dvivacana-" 5.3.56/57 *aduh i tara;* suffixe *āmu* selon "kimettiṅ-" 5.4.11 *aduh i tarām*. Le *i* est un substitut de *l*. Dans la vue présente où *samprasāraṇa* est un nom du phonème, le nom risque de s'appliquer à ce *i* substitut du *yaṇ l*. C'est pourquoi Kaiyaṭa invoque la correspondance terme à terme entre les deux séries *ik* et *yaṇ*. Seul le *i* substitut de *y* recevra le nom.

[2] Le but du *t* ultérieur est que seule la brève soit notée, selon "taparaḥ" . Si une longue doit lui être substitutée, le *t* est inutile.

[3] "Akṣadyuvau" est formé avec *kvip* après *div* en présence de *akṣa* selon "anyebhyo 'pi" 3.2.178; amuissement de *v* selon "ver apṛktasya"; substitut *ūṭh* de *v* et *yaṇ* de *i* selon "chvoḥ śūḍ" 6.4.19,etc. *akṣa dyū;* désinence de duel *au;* substitut *uvaṅ* de *ū* selon "aci śnudhātu-" 6.4.77 *akṣadyuvau*. Le *ū* substitut de *v* aura le nom *samprasāraṇa* et risque donc de déterminer l'application de "samprasāraṇāc ca" devant la voyelle *au* de la désinence. C'est pourquoi Kaiyaṭa invoque le caractère distinct de l'apparition de *au*.En tant que désinence *au* ne fait pas partie de la base. Or selon le *vārttika* 1 sous "samprasāraṇāc ca" la règle s'applique au cas où les deux phonèmes de l'original font partie de la même base (IV.449).

[4] Le dit *vārttika* étant annulé,Kaiyaṭa invoque la *paribhāṣā* 55.La prescription de *uvaṅ* est sous le gouvernement de "aṅgasya" 6.4. 1.C'est donc une opération applicable à une base.Elle prévaut sur "samprasāraṇāc ca" qui repose sur deux phonèmes simplement.

"Buddhi-" 345.15 : le sens est : le sens du présent sūtra est donc "*ik* employé alors que l'emploi de *yaṇ* risquait de se réaliser, est appelé *saṃprasāraṇa*"; et la connaissance de cela est produite par la simple connaissance de l'enseignement de *yaj*, etc., même sans connaissance de "vacisvapi-". L'idée est : le sens de "vacisvapi-", etc. est "*ik* employé alors que l'emploi de *yaṇ* appartenant à ces formes risque de se réaliser, est correct. Mais, dira-t-on, même Brahman ne peut faire de ce qui est incorrect une forme correcte; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "prāk" 345.16. C'est pour suggérer cela qu'il est dit "abhimatasya (cru incorrect)".

Mais, objectera-t-on, quand *laṅ* apparaît après *duh*, à la dernière personne, *iṭ* se substitue à *l*; il est donc *saṃprasāraṇa*; et dans "aduhitarām", etc. le substitut long selon "halaḥ" se réalisera; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yathāsaṃkhya-" 345.16. Cela est imaginaire. Car s'il y a correspondance terme à terme, l'enseignement de *ḷ* dans l'*akṣarasamāmnāya* est nécessaire; il y aura impropriété du *bhāṣya* sous le *sūtra* "ṛḷk" : "à quoi sert l'enseignement de *ḷ*"? I 70.2. Donc il n'y a pas ledit défaut parce que l'on considèrera que "saṃprasāraṇasya"[1] réfère à ce qui est produit par une mention "saṃprasāraṇam" dans une règle. Et cela est suggéré par le vénérable auteur du *bhāṣya* quand il formule la règle d'emploi de portions de phrases pour établir la vue où le nom s'applique à la phrase (I 344.3sq). De même sont résolus les cas de "dyubhyām" et "akṣadyuvau". "Acaḥ paścāt" 346.12 : le sens est : parce que la mention "dans une même base" devra être faite[2] et parce que *au* n'appartient pas à la base. Le dit *vārttika* étant annulé, Kaiyaṭa donne encore une solution : "vārṇā-" 346.12 : l'opération concernant la base est l'application du substitut *uvaṅ*.

"Ādyantau ṭakitau (des formes à indice *ṭ* et *k* sont respectivement partie initiale et partie finale de ce pour quoi elles sont prescrites)". (sūtra 1.1.46)

(1. La correspondance terme à terme entre les deux composés.)

BH.I 346. "Ādyantau" est un énoncé sous forme de composé. Dans ces conditions on ne sait qui est initial, qui est final. De même, quand il est dit "ajāvidhanau devadattayajñadattau (Devadatta et Yajñadatta ont pour richesse des chèvres et des moutons)", on ne sait de qui les chèvres sont la richesse, de qui les moutons. -- Il y a bien cet exemple dans le monde. Mais une entreprise humaine évince même un exemple. -- Et y a-t-il ici quelque entreprise humaine ? -- Oui, dit le maître. — Laquelle ? -- La correspondance terme à terme.

---

[1] Mention reconduite dans "halaḥ".

[2] Selon le vt 1 sous "saṃprasāraṇāc ca".

P.I 346. "Ādyantau". Pour montrer que la détermination des objets dans l'ordre d'énonciation ne se réalise pas d'après l'usage du monde, mais d'après une règle du traité, une objection est présentée "samāsanirdeśo 'yam" 346.3 : le sens est : parce qu'un composé fait entendre un sens indivisible. Bien que la détermination des objets dans l'ordre d'énonciation ne se fasse pas même dans la forme analytique "les chèvres et les moutons sont la richesse de Devadatta et de Yajñadatta", il est dit "c'est un énoncé sous forme composée, pour montrer que dans le composé il y a encore moins de possibilité de détermination de l'ordre. "Yadyapi" 346.4 : dans *dṛṣṭānta dṛṣṭa* signifie la vue d'un spectacle, *anta* la conclusion de la vue de ce spectacle; le sens est : bien qu'il y ait la vue de cela dans le monde.

U.I 346. "Ādyantau". "Api tu" 346.13 : l'idée est : c'est pour ce cas d'énoncé de composé que la règle de la correspondance terme à terme est nécessaire, même si elle est déjà réalisable par le critère qu'est la place dans l'énoncé[1]. "Abhinnasya" 346.14 : non séparé. "Sutarām" 346.16 : le sens est : si même là où il n'y a pas nécessairement compréhension d'une agrégation des objets énumérés et où il y en a compréhension séparée, il n'y a pas détermination de l'ordre, à plus forte raison en sera-t-il de même là où il y a compréhension de l'agrégation et non-compréhension séparée. L'intention est : ce qui détermine la construction avec correspondance terme à terme est la compréhension des objets divers comme n'étant pas délimités par une propriété attachée à chacun[2] et commune à tous. "Anto niścayaḥ" 346.16 : le sens est : il y a une fin pour la vue d'un spectacle quand il y a détermination, parce qu'alors il n'y a plus d'expectative; cette détermination est signifiée par le mot *dṛṣṭānta*.

---

[1] Le *sthāna* est un des six critères d'établissement du sens, pour les Mīmāṃsaka : ordre dans un énoncé ou dans l'exécution d'un rite. Voir Nyāyakoṣa. Ce critère est aussi utilisé dans l'usage courant. Nāgeśa en donne un exemple sous le sūtra "yathāsaṃkhyam" : "śatrum mitraṃ vipattiṃ ca jaya rañjaya bhañjaya (vainc, divertis, brise ton ennemi, ton ami et l'adversité)". Dans ce cas les objets et les actions sont expressément énoncés un à un et la correspondance terme à terme entre les deux listes se fait facilement. En revanche le *sūtra* "yathāsaṃkhyam" est considéré comme nécessaire quand une liste est signifiée par un nom technique ou un composé, cas dans lequel la correspondance terme à terme ne se fait pas naturellement dans l'usage. Voir vt 1 sous 1.3.10 (II 219).

[2] Une propriété est dite *vyāsajyavṛtti* quand elle s'attache à un objet en en faisant la contre partie de la différence que cet objet a avec d'autres porteurs de la même propriété. C'est par exemple la propriété d'être deux. Chacun de deux objets a cette propriété en tant qu'il est accompagné d'un autre portant la même propriété. Par le composé "ādyantau" on risque de comprendre que la propriété signifiée par "ṭakitau" s'applique aux deux objets de cette façon. On comprendra que chacun des objets a les deux indices, la propriété

"Etad darśanam" 346.17 : le sens est : une telle détermination. L'idée est : et ainsi un tel emploi de composés avec l'intention de faire une construction sous forme de correspondance terme à terme, est incorrect dans l'usage[1]. Dans le bhāṣya "asti vā" 346.5 est une question. La lecture d'un "ca (et)" ici est impropre, parce que cela ne conviendrait pas à une question.

(2. L'application de la règle aux accréments.)

BH.I 346-348. -- Mais quelles sont les formes à indice *ṭ* ou *k* initiales ou finales ? -- Ce sont des accréments, dit le maître. -- Mais convient-il qu'il y ait enseignement d'accréments dans les mots qui, en vérité, sont éternels ? Non, dans les mots éternels, en vérité, les phonèmes doivent être stables, immuables, sans perte, gain ou altération. Et un accrément est une production nouvelle d'un élément de mot. -- Convient-il que dans les mots éternels il y ait des substituts ? -- Assurément, cela convient. Dans ce cas ce doit être d'autres mots. La connaissance d'un mot à la place d'un autre est appropriée. -- En ce cas les éléments pourvus d'un accrément seront substituts dès éléments non pourvus de l'accrément[2]. -- Comment cela ? -- Ce présent *sūtra* est l'entreprise d'un nom technique. L'initiale et la finale y sont citées, les indices *ṭ* et *k* mentionnés. Cela étant, les indices *ṭ* et *k* seront les noms techniques d'une initiale et d'une finale. Ainsi dans "ārdhadhātukasyeḍ valādeḥ (*iṭ* apparaît pour un suffixe *ārdhadhātuka* commençant par *val*)" 7.2.35 le terme "ādiḥ(initial)" est placé, grâce à quoi il y aura un substitut commençant par *i*[3]. -- Le *sūtra* comporte seulement "iṭ". Comment par ce seul énoncé, un substitut commençant par *i* peut-il être obtenu ?[4] -- Il peut être obtenu, dit le maître.--Comment ? -- Parce qu'il y a énoncé sous forme de *bahuvrīhi*. "Iṭ" est un énoncé sous forme de *bahuvrīhi* : "dont *i* est l'initiale". --Bien que cela puisse être dit pour ce sūtra, comment cela pourra-t-il l'être dans le cas de "luṅlaṅlṛṅkṣv aḍ'udāttaḥ(*aṭ* aigu apparaît devant *luṅ, laṅ, lṛṅ*)" 6.4.71 où, si *aṭ* est un *bahuvrīhi*, *a* ne pourra être qualifié par la mention "aigu"[5]. -- Quel défaut y a-t-il à cela ? -- L'aigu risquera de se réaliser pour la finale de la base.

---

s'appliquant à chacun en tant que l'autre la porte aussi.

[1] Si cette construction est possible quand il y a énoncé distinct de chaque terme, comme dans l'exemple "śatruṃ mitraṃ...", cela n'est pas possible, dans l'usage, quand il y a emploi de composés. Voir II 219.

[2] Voir I 243-244, tr.II, p.78.

[3] Le sens du *sūtra* sera : "à la place d'un suffixe ārdhadhātuka commençant par *val* apparaît la forme de ce suffixe commençant par *i*".

[4] L'adversaire voit dans l'énoncé "iṭ" un *tatpuruṣa* :"l'initiale *i*".

[5] Le sens du *sūtra* serait alors : "à la place de la base, devant *luṅ*, etc. apparaît la forme de cette base commençant par *a*...". Mais si *aṭ* est un *bahuvrīhi* qualifiant la base du verbe devant *laṅ*, etc., c'est la base qui sera qualifiée par le mot "udāttaḥ". Et la finale recevra l'accent selon "alo 'ntyasya".

-- Il n'y a pas ce défaut. Il y a là un *bahuvrīhi* de trois mots : "aḍudāttaḥ". Dans la forme décomposée *a* sera qualifié par la mention de l'aigu : "base dont l'initiale est un *a* aigu. -- En ce cas, peut-il être dit qu'il y ait *bahuvrīhi* de trois mots dans "āḍ ajādīnām (pour les racines commençant par un *ac* apparaît *āṭ* aigu)" 6.4.72 où la mention "udāttaḥ" est présente par reconduction ? -- L'auteur du *vārttika*, (IV 747) dira : "ajādīnām aṭā siddham (la forme désirée est réalisée pour les racines commençant par un *ac*, par *aṭ*)".

P.I 347-348. "Saṃjñādhikāro 'yam" 347.2. S'il en est ainsi, le nom technique qui vise à faire comprendre son porteur, disparaît de lui-même une fois qu'il a fait entendre son porteur; à quoi sert donc la mention de *it*[1] dans "ṭakitau", il suffit qu'il y ait "ṭakau". Il n'y a pas ce défaut. Par le nom *it* ici une place particulière est notée. Le sens est donc : *ṭ* et *k* placés dans la place particulière qu'ont les phonèmes qui portent le nom *it*[2], sont les dits noms techniques. Ainsi dans le suffixe *āṭac* dans "ālajāṭacau" 5.2.125 *ṭ* n'est pas nom technique. Dans "ārdhadhātukasyeṭ" la mention "iṭ" note une forme de mot commençant par *i*. Le substitut étant la forme la plus proche de l'original, *itavya* apparaît à la place de *tavya*; la forme désirée est réalisée. "Aṅgasyodāttatvam" 347.10 : et l'aigu s'appliquera à la finale de la base selon "alo 'ntyasya (un substitut s'applique au *al* final de ce qui est énoncé avec une sixième désinence)" 1.1.52[3]. "Tripado 'yam" 347.10 : il y a position ultérieure dans le composé pour le terme *udātta*, bien qu'il soit qualifiant de *a*, parce que c'est un énoncé de *sūtra*[4]. "Yatra tarhi" 347.11 : l'idée est : en effet dans "āḍ ajādīnām" la mention "udāttaḥ" est reconduite; on ne peut considérer qu'il y ait un *bahuvrīhi* de trois mots la comprenant. "Vakṣyaty etat" 347.12 : le sens est : il n'y a pas le dit défaut parce que le *sūtra* "āḍ ajādīnām" même est annulé.

U.I 346-348. "Kau punaḥ" 346.7 : la question est : ces deux éléments initial et final à indice *ṭ* et *k*, sont-ils des accréments ou des substituts ? "Āgamāv ity āha" 346.7 : l'idée est : en raison de l'existence des mots "initial" et "final". "Nityeṣu" 346.8 : ceci dans la vue où les phonèmes et les mots qui en sont faits, sont entendus dans l'emploi, et ne sont pas produits par la grammaire, sont éternels comme l'espace. "Tatra śabdāntarāt" 347.1 : le sens est : en laissant la connaissance d'une autre forme, connaissance qui risquait de se réaliser.

L'intention de la thèse "anāgamakānām..." a été dite sous le *sūtra* du nom technique *ghu*. Mais un *ekadeśin* qui l'a oubliée, à la question "tat katham", répond par une justification du présent *sūtra* comme prescription de nom technique en raison du voisinage d'autres prescriptions de noms : "saṃjñādhikāro 'yam" 347.2. A cela

---

[1] Le but du nom *it* est l'application de "tasya lopaḥ".

[2] C'est-à-dire la place en finale selon "hal antyam".

[3] "Aṅgasya" est reconduit dans "luṅlaṅ-". On aura le sens : devant *luṅ*, etc. la base a pour initiale *a* et est aigue. L'accent s'appliquera à la finale de la base.

[4] Dans le *bahuvrīhi* de trois mots on devrait avoir l'ordre : *udātta-a-ṭ*.

Kaiyaṭa objecte "yady evam" 347.13. "Upalakṣyate" 347.14 : l'idée est : et ainsi *ṭ* et *k* ne sont pas *it*. "Āṭac" 347.15 : bien qu'il n'y ait pas application du présent *sūtra* dans une prescription de suffixe en raison de l'attraction du terme "ṣaṣṭhī"[1], ce qui fait qu'il ne s'applique pas à *ṭā, ṭiṭhan, aikāgārikaṭ*[2], etc., cependant on doit comprendre que si *ṭ* et *k* sont noms techniques quelle que soit leur place, *ṭuk* sera tour à tour initiale et finale[3]. Par "āṭaś ca (une *vṛddhi* est un substitut unique de *āṭ* et d'un *ac* subséquent)" 6.1.90, etc., une prescription de *vṛddhi*, etc. est faite par référence au *ā*, etc. qualifié par la position initiale signifiée par le *ṭ* . Dans le *bhāṣya* "saṃkīrtyete" 347.3 : le sens est : sont mentionnés en premier; "udāhriyete" : sont mentionnés après. "Antaratamaḥ" 347.16 : l'idée est : le plus proche par le sens et par le son. Mais dira-t-on, en l'absence de raison d'aller chercher plus loin que la première place, il y aura aigu initial pour la base commençant par *aṭ* et réalisation de la forme désirée; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tac ca" 347.17. Dans le *bhāṣya* "tatra vākya eva" 347.11 : le sens est : dans la phrase de trois mots; *eva* au sens de "cela est bien connu". L'idée est : et ainsi dans le composé qui a le même sens l'on obtient aussi la qualification du *a* par l'aigu. "Pratyākhyānāt" 348.8 : il n'y a pas de défaut si la règle qui prescrit *yāsuṭ* est lue sous la forme "yāsuḍudāttaḥ parasmaipadeṣu" 3.4.103[4]

BH. I 348-349. Ou bien ce que le maître peut enseigner de façon générale, il l'enseigne en premier, à savoir la base, puis il enseigne le suffixe *ārdhadhātuka* commençant par *val*, puis *i*. Par cette spécification le disciple apprend un ensemble qui est une autre forme de mot[5]. De même d'entre les arbres *khadira* et *burbura*, on en détermine un de la façon suivante : un maître enseigne qu'ils ont le tronc clair et des feuilles minuscules; ensuite il dit que le *khadira* a des épines; par cette spécification le disciple prend connaissance d'un ensemble qui est un autre objet. Ou bien, le maître enseigne un autre mot que celui de l'usage, dans cet ordre : la base, ensuite le suffixe *ārdhadhātuka* commençant par *val*, ensuite *i* dans lequel il voit un accrément[6].

---

[1] Voir ci-dessous. Par la présence de ce mot tiré de "ṣaṣṭhī sthāneyogā" le présent *sūtra* s'applique à ce qui est énoncé avec une sixième désinence, ce qui n'est pas le cas des suffixes.

[2] Suffixes prescrits par "svaujas-" 4.1.2, kaṃsāt ṭiṭhan" 5.1.25, etc., "aikāgārikaṭ caure" 5.1.113. Dans ces suffixes le *ṭ* sert à l'application de *ṅīp* selon "ṭit-", etc.

[3] *Ṭuk* est prescrit par "ṅṇoḥ kukṭuk śari" 8.3.28. Si *ṭ* et *k* non finaux sont aussi noms d'initiale ou finale, le *ṭ* risque de faire entendre aussi un *k* initial, alors que par le *k* final l'on doit comprendre seulement qu'il y a un ṭ final.

[4] Au lieu de "yāsuṭ parasmaipadeṣv udāttaḥ" ce qui empêche de faire de "yāsuḍudāttaḥ" un *bahuvrīhi* de trois mots.

[5] Dans ce cas la forme à exposant *ṭ* ou *k* est acceptée comme accrément, mais non comme produite. On apprend successivement l'ensemble base-suffixe, et l'ensemble base-suffixe-forme à indice *ṭ* ou *k*. Il y a une transformation de la connaissance que l'on a du mot, non du mot.

[6] Dans ce cas l'accrément est reconnu comme tel et il y a

P. I 348-349. "Athavā" 348.2 : le sens est : même dans la vue où le présent *sūtra* est une *paribhāṣā* il n'y a pas de défaut. Car pour *tavya* il n'y a pas une partie *i* qui lui vienne après qu'il ait été une fois délimité, ce qui ferait qu'il y aurait non-éternité. Qu'y a-t-il donc ? Un mot éternel est enseigné par ce moyen. "Khadiraburburayoḥ" 348.4 : sixième désinence au sens de détermination[1]. Le sens est : s'il est dit "d'entre ces deux arbres celui qui a des plaques d'écorce sèche[2] est le *khadira*", on comprend un objet particulier, le khadira; les plaques d'écorce ne sont pas placées sur lui à ce moment-là; c'est seulement un moyen de le faire connaître.

"Athavā" 348.6 : l'auteur dit comme suit : par l'enseignement de bases et suffixes irréels, fait en considérant que ces formes ont un sens par une concomitance de présence et d'absence irréelle, puisqu'il n'y a pas en réalité de relation de la forme et du sens dans "asti, staḥ, edhi"[3], une explication du mot réel est faite,comme on montre le vrai gayal par un dessin.

U. I 348-349. La vue où *ṭ* et *k* sont des noms techniques n'est pas l'objet de l'intention de l'auteur du *sūtra* qui a fait la règle "āḍ ajādīnām". C'est pourquoi, dans le *bhāṣya* l'avocat de la conclusion dit la thèse déjà montrée sous le *sūtra* du nom *ghu* : "athavā" 348.2. "Paribhāṣāpakṣe 'pi" 348.9 : le sens est : même dans la vue où les éléments à indice *ṭ* et *k* sont des accréments, le présent *sūtra* étant une *paribhāṣā*[4]. Dans le *bhāṣya* "tenāyaṃ viśeṣeṇa" 348.3 : le sens est : par ce qui se termine par "tataḥ paścād ikāram"."Śabdāntaram" 348.3 : le sens est : la forme *itavya*, etc. ensemble différent par rapport à *tavya*, etc. "Pratipadyate" 348.3 : le sens est: par l'éviction de la connaissance de *tavya*. "Nityaṃ padam" 348.10 : le sens est : le mot non produit par la grammaire. "Anvākhyāyate" 348.10 : le mot est enseigné par la présentation successive desdiverses parties qui sont déjà réalisées,par l'intermédiaire de la transformation des connaissances antérieures dépourvues des parties[5]. Il n'y a pas perte de l'éternité parce qu'il y a transformation de la connaissance, comme dans le cas des substituts. Kaiyaṭa montre cela: "na tatra kaṅkaṭaḥ" 348.12 : *kaṅkaṭa* signifie "armure", il s'agit ici de morceaux d'écorce sèche sur la surface. Dans le *bhāṣya* "kha-

---

enseignement successif de chaque élément. Cette division en éléments est le fait de l'enseignement, n'est pas présentée comme réalité.

[1] Le *Nirdhāraṇa* est la détermination d'un individu dans une classe. "Khadiraburburayoḥ" est construit par Kaiyaṭa avec "āha kaṅkaṭavān". Pour lui le sens doit être : d'entre le *khadira* et le *burbura*, le maître après avoir dit qu'ils sont tous deux..., dit que le khadira a des morceaux d'écorce sèche.

[2] Kaiyaṭa lit "kaṅkaṭavān" au lieu de "kaṇṭakavān". Voir *Uddyota*.

[3] Le sens d'"être" est en relation avec des formes différentes, *as*, *s*, *e* dans ces trois mots. La forme change pour le même sens.

[4] Lire : "paribhāṣātvenāgamatvapakṣe 'pi".

[5] L'on apprend les formes diverses du mot sans telle ou telle partie, puis avec telle et telle partie.

diraburburayoḥ" 348.4 : il y a une sixième désinence en relation avec le trait commun dont la mention est suppléée sous la forme "sāmānyam upadiśati (le maître enseigne le trait commun du khadira et du *burbura*)". L'auteur du *bhāṣya* montre le trait commun "khadiraburburau gaurakāṇḍau" 348.4. "Dravyāntaram" 348.5 : ce qui est autre que les morceaux d'écorce et qui les a pour parties. "Samudāyam" 348.5 : l'idée est : parce que dans la vue de Patañjali la substance est un agrégat des propriétés. Le sens est : de même que la connaissance du *khadira* est établie après éviction par "kaṅkaṭavān (il a des morceaux d'écorce sèche)" de la connaissance du *burbura* qui risquait de s'appliquer à lui à cause de "gaurakāṇḍau(ils ont tous deux le tronc blanc, etc.)", de même dans le cas présent alors que la connaissance de *tavya* risquait de se produire dans tous les cas en raison de l'enseignement général de ce suffixe, la connaissance de *ītavya* est établie par la règle particulière qui enseigne *iṭ*, par l'intermédiaire de la compréhension de sa qualité d'accrément. Et cela est décrit sous le *sūtra* du nom *ghu*[1]. Dans la présente vue, le mot lui-même est présenté par cette méthode. Dans la vue qui suit un mot théorique est enseigné directement, enseignement par lequel il y a compréhension du mot réel indivisible[2].

"Rūpārthānvayābhāvāt" 348.13 : le sens est : la grammaire montre un sens pour la forme *as;* il n'y a pas relation de ce sens à cette forme dans l'emploi, parce qu'il correspond aussi à d'autres formes dans "staḥ, edhi". "Asatya-" 349.13 : le sens est : le travail d'analyse fait par le traité est inventé, non réel. Le fonds de cette vue est que, bien que le gayal réel ait bien des membres tels que ceux qui sont dessinés, parce qu'il y a relation avec le gayal réel de membres semblables aux membres irréels créés pour le gayal dessiné, cependant le mot réel est indivisible, parce que dans "edhi", etc. on ne voit pas de composants semblables aux composants forgés par l'auteur du traité. "Satyasya padasya" 349.13 : l'idée est : et ainsi le traité a pour objet le mot non-éternel forgé comme le gayal dessiné; même s'il y a des accréments produits pour ce mot, cela n'enlève rien à sa nature; il n'y en a pas emploi dans l' usage; il y a emploi du mot qu'il fait connaître. Le sens du *bhāṣya* "etayā..." 348.6 est : "etayā" dans l'ordre qui va être montré "ayam" Pāṇini "upadiśati" fait comprendre "śabdāntaram" un mot autre que le mot expressif réel, ce qui correspond au gayal dessiné; même s'il y a connaissance d'un accrément dans ce mot, il n'y a pas perte de la thèse de l'éternité des mots.

BH.I 349-350. "Ṭakitor ādyantavidhāne pratyayapratiṣedhaḥ (dans la prescription de la qualité de partie initiale ou finale pour les formes à indice *ṭ* ou *k*, une prohibition doit être faite pour les suffixes)". (vt 1)

Dans la prescription de la qualité de partie initiale ou finale pour les formes à indice *ṭ* ou *k*, une prohibition doit être prononcée pour les suffixes : "qu'un suffixe ayant l'indice *ṭ* ou *k* ne soit pas initial ou final : par exemple *ṭa* et *ka* prescrits dans "careṣ ṭaḥ (*ṭa* apparaît pour *car*, si une location est *upapada*)" 3.2.16, "āto 'nupasarge kaḥ (ka apparaît pour une racine terminée par *ā* sans préverbe, si un objet de l'action est *upapada*)". 3.2.3.

---

[1] Voir I 244.15sq.

[2] La première vue est que l'enseignement porte sur le mot réel même; la deuxième vue est qu'il porte sur un mot théorique, forgé par le grammairien, et qui n'est qu'une image du mot réel. Le mot réel est désigné ici par les termes *vācaka* et *bodhaka* "expressif du sens", parce que seul le mot réel fait comprendre le sens.

"Paravacanāt siddham (cela est résolu par la prescription de l'ultériorité)". (vt 2)

Par la prescription de l'ultériorité[1] le suffixe ne sera pas partie initiale ou finale.

"Paravacanāt siddham iti cen nāpavādatvāt (s'il est dit que cela est résolu par la prescription de l'ultériorité, on répond : non, du fait de la qualité de règle particulière entravante du présent *sūtra*)". (vt 2)

S'il est dit que cela est résolu par la prescription de l' ultériorité, on répond : non. -- Pour quelle raison ? -- "Apavādatvāt" : la présente règle est une règle particulière entravante, de même que la règle "mid aco 'ntyāt paraḥ (une forme à indice *m* est partie finale de la dernière des voyelles)" 1.1.47 est une règle particulière qui entrave l'application du sens "à la place de"pour la sixième désinence et l'ultériorité du suffixe[2]. -- Ce n'est pas le même cas. Il convient que la mention de l'indice *m* qui est sans domaine d'application propre entrave l'application du sens "à la place de" et l'ultériorité du suffixe. Mais dans le cas présent les deux indices *ṭ* et *k* ont leur domaine propre d'application. -- Quel domaine ? -- Le domaine d'application de la mention de l'indice *ṭ* est qu'il y ait le suffixe féminin *ī* selon "ṭitaḥ (au féminin apparaît *ṅīp* après un *prātipadika* terminé par un suffixe à indice *ṭ*...)" 4.1.15. Le domaine d'application de la mention de l'indice *k* est qu'il y ait amuissement de *ā* selon "kiti (il y a amuissement de la finale d'une racine terminée par *ā* devant un suffixe *ārdhadhātuka* commençant par *ac* et à indice *k* ou *ṅ*...)" 6.4.64[3]. -- On doit dire d'une opération qu'elle est le but d'un énoncé si elle se réalise nécessairement. Et c'est si le suffixe à indice *ṭ* ou *k* est nécessairement ultérieur que lesdites opérations seront le but du dit indice. Or par quoi se fera-t-il que par la mention de l'indice *ṭ* ledit suffixe sera ultérieur, ne sera pas initial ? par quoi se fera-t-il que par la mention de l'indice *k* ledit suffixe sera ultérieur, ne sera pas final[4] ? De plus, en vérité, cette réponse à l'objection peut s'appliquer au cas de l'indice *ṭ*, cas dans lequel il n'y a pas possibilité que le suffixe soit ultérieur et initial;mais pour le cas de l'indice *k* elle n'est pas valide. Car dans ce cas il est possible que le suffixe soit ultérieur et final[1]. -- Et quel défaut cela entraîne-t-il[2] ? -- Dans "ādhyóḥ, pradhyóḥ" formés avec *ki* selon "upasarge ghoḥ kiḥ *(ki* apparaît après un *ghu* quand il y a un préverbe)" 3.3.92, la prohibition "noṅdhātvoḥ (*śas*, etc. n'ont pas l'aigu après un *yaṇ* précédé d'un *hal* et substitut de voyelles aigues, *ūṅ* ou finale d'une racine)" 6.1.175 risquera de s'appliquer[3]. Et pour le cas de l'indice *ṭ* aussi ladite réponse à l'objection n'est pas valide. Car il se peut que par la mention de l'indice *ṭ* ledit suffixe soit initial, non ultérieur. -- En ce cas, où le fait qu'il y ait *ī* pour ce qui se termine par un suffixe à indice *ṭ*,

---

[1] Selon "paraś ca" 3.1.2.

[2] Cette règle et la présente règle entravent "ṣaṣṭhī sthāneyogā" et "paraś ca" qui prescrivent de façon générale une position pour un élément prescrit.

[3] Une règle particulière en entrave une autre plus générale, si elle n'a pas occasion de s'appliquer ailleurs que dans le domaine de cette autre. L'indice *ṭ* ou *k* d'un accrément n'a pas d'occasion de s'appliquer ailleurs que dans le domaine d'application de "ṣaṣṭhīsthāneyogā"; l'indice *ṭ* ou *k* d'un suffixe a occasion de s'appliquer ailleurs que dans le domaine de "paraś ca". Donc la présente règle entravera seulement "ṣaṣṭhī", non "paraś ca".

[4] La mention de l'indice *ṭ* peut avoir deux effets, l'appli-

---

cation de *ṅīp* et la position initiale. Et *ṅīp* s'applique si le suffixe à indice *ṭ* est ultérieur. Il y a deux possibilités. Ou bien il y a application de "paraś ca" et suffixation de *ṅīp*. Ou bien il y a position initiale du suffixe et non-application de *ṅīp*. L'indice *ṭ* joue un rôle dans les deux cas. On ne peut déterminer lequel il jouera. On ne peut donc pas conclure que la suffixation de *ṅīp* est nécessairement le but de l'indice et conclure de cela que le présent *sūtra* n'est pas *apavāda* de "paraś ca". On concluera au contraire qu'il n'y a pas ladite objection à ce que le présent sūtra se comporte comme son voisin "mid aco 'ntyāt paraḥ", c'est-à-dire entrave "paraś ca" aussi. Le même raisonnement peut être fait pour le cas de l'indice *k*.

[1] Dans le cas de l'indice *ṭ* on pourrait arguer de l'impossibilité pour l'indice de jouer ses deux rôles à la fois, qu'il n'en jouera qu'un seul et que ce doit être la suffixation de *ṅīp*.Mais dans le cas de l'indice *k* il n'y a pas cette impossibilité, et pas de moyen de décider que l'indice a pour but propre et pour seul but l'amuissement de *ā*. Dans ce cas ladite réponse à l'objection ne peut être faite.

[2] On pourrait penser dans le cas de l'indice *k* il n'y a pas de défaut à ce que le présent *sūtra* s'applique en entravant"paraś ca". Le présent *sūtra* prescrivant la position finale aurait le même effet que la prescription de l'ultériorité.D'où cette question :"si le présent *sūtra* entrave "paraś ca", quel défaut cela entraîne-t-il?

[3] "Ādhyoḥ" est formé avec *ki* après *ḍudhāñ* et préverbe *āṅ*, selon "upasarge ghoḥ"; amuissement de *ā* par "āto lopa iṭi ca" 6.4.64 *ādh i;* aigu final selon "kitaḥ" 6.1.165 ādhi; désinence *os* selon "svaujas-" *ādhi os;* substitut *y* de *i* par "iko yaṇ aci" *ādhy os;*aigu de la désinence par "udāttayaṇo halpūrvāt" 6.1.174 *ādhyós*. Ce dernier *sūtra* prescrit l'aigu pour la désinence qui suit un *yaṇ* substitut d'une voyelle aiguë. Une prohibition de cet accent est faite si la voyelle aiguë est la voyelle finale d'une racine. Si par l'indice *k* le suffixe *i* est selon le présent *sūtra* partie finale de la racine pour laquelle il est prescrit, le *i* sera objet de ladite prohibition. Si le présent *sūtra* ne s'applique pas à *ki* et si le suffixe est seulement ultérieur selon "paraś ca" le *i* n'est pas finale de racine et la prohibition ne s'applique pas à lui.

se réalisera-t-il ? -- Là où il y a les deux indices, dans *ṭak* selon "gāpoṣ ṭak (après *gā* et *pā* apparaît *ṭak*, un objet étant *upapada*)" 3.2.8.[1]

P.I 349-350. "Pratyayapratiṣedhaḥ" 349.2 : l'idée est :le présent *sūtra* risque de s'appliquer comme règle particulière entravant l'ultériorité du suffixe. "Paravacanāt" 349.5 : l'idée est : par la *paribhāṣā* 59 "les règles particulières entravantes placées avant les règles à entraver, entravent celles qui suivent immédiatement, non d'autres venant encore plus loin", le présent *sūtra* entrave seulement "ṣaṣṭhī sthāneyogā" 1.1.49 non "paraś ca" 3.1.2. "Nāpavādatvāt" 349.6 : l'idée est : quand on prend en considération tout ce qui peut être entravé, la *paribhāṣā* 59 "purastād apavādāḥ" ne s'applique pas.

L'avocat de la vue où le présent *sūtra* entrave toutes les règles à entraver dit "prayojanam" 350.1 : le sens est : ce sera le but si l'ultériorité est déjà réalisée; mais l'ultériorité ne peut être obtenue. "Ṭitkaraṇāt" 350.2 : le sens est : l'indice *ṭ* servant à l'application de *ṅīp*; "kitkaraṇāt" 350.3 : l'indice *k* servant à l'amuissement de *ā*. Acceptant qu'il y ait le dit but pour les indices *ṭ* et *k* le même interlocuteur dit : "ṭitaḥ" 350.3. "Kitas tu" 350.4. Mais, objectera-t-on, puisqu'il y a conflit entre la position ultérieure et la qualité de partie, comment est-il dit "il est possible que le suffixe soit ultérieur et final" ? Il n'y a pas ce défaut. Pour ce qui est ultérieur, on dit qu'il y a la qualité de partie finale parce que des opérations s'appliquent à cet objet comme à une partie finale, comme dans le cas des suffixes de fin de composé[2]. "Ṭitaś cāpi" 350.6 : l'adversaire reprend ce qui a déjà été dit pour en dire plus. Dans "gāpoṣ ṭak" 3.2.8 du fait de l'indice *k* et de l'ultériorité de la règle par rapport à "paraś ca" 3.1.2 la qualité de partie finale se réalise pour le suffixe; ce suffixe final comporte l'indice *ṭ*; il est donc un objet propre d'application de *ṅīp*. Donc par "careṣ ṭaḥ" le suffixe sera initial.

U.I 349-350. Mais, dira-t-on, puisqu'il n'y a de risque de réalisation d'aucun suffixe dans la prescription des positions initiale et finale pour les éléments à indice *ṭ* ou *k*, une prohibition de quoi doit être faite ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "pratyayaparatvasyāpi" 349.15 : par "api" est notée l'entrave de "ṣaṣṭhī sthāneyogā". Dans le *bhāṣya* "yuktaṃ tatra" 349.9 : l'indice *m* de *num*, *śnam*, etc. est sans domaine propre d'application. "Ubhayam" 349.10 : les indices *ṭ* et *k* attachés à un suffixe. L'idée est :et ainsi puisque les indices *ṭ* et *k* des accréments n'ont pas de domaine d'application propre, et puisque ceux des suffixes ont un domaine d'application propre, le présent *sūtra* entrave seulement "ṣaṣṭhī sthāneyogā" par la règle "une règle entreprise alors qu' une autre ne manque pas de pouvoir s'appliquer, entrave cette autre".

---

[1] Le défenseur du *vārttika* avait feint d'accepter ci-dessus que la réponse à son objection était valide pour le cas de *ṭ* en supposant qu'on puisse arguer de l'impossibilité pour l'indice de jouer ses deux rôles. Il rejette maintenant cette réponse à son objection pour ce cas de *ṭ* aussi. La dite impossibilité ne prouve rien. Il reste toujours qu'il n'y a pas de moyen de déterminer laquelle des deux opérations se réalisera. Ce peut être l'application de *ṅīp*. Mais ce pourra être aussi bien la position initiale. On ne peut arguer de l'inutilité de la prescription de *ṅīp* dans ce cas, puisqu'elle aura toujours occasion de s'appliquer dans le cas de *ṭak*, etc. Donc la suffixation de *ṅīp* n'est pas un but propre unique. Et l'on doit admettre que le présent *sūtra* entrave "paraś ca", comme le fait "mid acaḥ".

[2] Le *sūtra* "samāsāntāḥ" 5.4.68 ne sert pas à montrer la position du suffixe. Celle-ci est déjà réalisée par "paraś ca".Il sert à ce que le suffixe, pris comme partie du composé,soit aussi noté par une mention du composé. Voir IV 263.

"Sati paratve" 350.12 : l'idée est : parce que *ṅīp* est prescrit après une base terminée par un suffixe à indice *ṭ* et l'amuissement de *ā* devant un suffixe à indice *k*. Parce qu'il n'y a pas de formule "un suffixe à indice *ṭ* est ultérieur", Kaiyaṭa dit "ṅībarthāt". Bien que l'indice *ṭ* ait son domaine propre d'application des deux façons[1] et qu'en raison de l'application de "paraś ca" parce qu'énoncé ultérieurement dans l'Aṣṭādhyāyī, le suffixe doive s'appliquer en position ultérieure, cependant l'adversaire pense qu'en raison du voisinage de "mid aco 'ntyāt" la prise en considérationde l'ensemble des opérations à entraver est plus légitime. Même en acceptant qu'il y ait application de "paraś ca" parce qu'enseigné ultérieurement, l'adversaire dit : "ṭitaḥ khalv api" 350.3. "Esa parihāraḥ" 350.3 : la réponse faite en disant "yuktaṃ tatra..." 349.9. Le sens est : l'argument peut à la rigueur être applicable au cas de l'indice *ṭ* puisqu'il y a un conflit sous la forme de la dite impossibilité[2]. L'idée est : mais dans le cas de l'indice *k*[3] il n'y a pas la dite impossibilité; il y aura application des deux opérations."-avayavatva-" 350.14 : l'idée est : le mot *anta* signifie une "partie". Le *bhāṣya* dit quel défaut il y a dans ce cas : "noṅ-" 350.6. "Pūrvoktam" 350.16 : ce qui a été dit par "kuto nu khalu..." 350.2. "Adhikam" 350.16 : la réponse de l' adversaire à l'objection que *ṅīp* n'a pas d'objet d'application[4]. Dans le *bhāṣya* "syād eva hi" 350.7 : l'adversaire pense que la prise en considération de l'ensemble des objets à entraver est plus légitime. "Paratvāt" 350.16 : en raison du conflit résolu par la prévalence du mot ultérieur[1]. Le sens est : parce que l'enseignement que ce qui a l'indice *k* est final est ultérieur dans le *sūtra* "ādyantau" . Dans le *bhāṣya* le cas de "gāpoṣ ṭak" implique celui de *nadaṭ*, *coraṭ*, etc.[2]

---

[1] Qu'il vise la position initiale ou qu'il vise l'application de *ṅīp*. Si "paraś ca" s'applique l'indice *ṭ* sert à l'application de *ṅīp*. Si "paraś ca" ne s'applique pas l'indice *ṭ* sert à donner la position initiale. Dans les deux cas il a une utilité. Il y a donc *vipratiṣedha*.

[2] L'impossibilité de réalisation de la position initiale et de l'ultériorité est un cas de *vipratiṣedha* résolu par la prévalence de la règle ultérieure.

[3] Dans *ka*, etc.

[4] Formulée dans "kva tarhi idānīm idam syāt ṭita īkāro bhavati".

BH.I 350-351. "Siddhaṃ tu ṣaṣṭhyadhikāre vacanāt (mais cela est résolu du fait de la prescription sous le gouvernement du mot *ṣaṣṭhī*)". (vt 3)

Cela est résolu. -- Comment ? -- La présente règle doit être placée sous le gouvernement du mot *ṣaṣṭhī*[3] : "des formes à indice *ṭ* et *k* sont respectivement initiales et finales de ce qui est énoncé avec une sixième désinence"[4].

Ādyantayor vā ṣaṣṭhyarthatvāt tadabhāve 'saṃpratyayaḥ (ou bien du fait qu'une initiale et une finale visent le sens d'une sixième désinence, en l'absence de cette désinence il y en aura non-compréhension)". (vt 4)

Ou bien du fait qu'une initiale et une finale visent une sixième désinence, en l'absence de sixième désinence il y aura non-compréhension, c'est-à-dire l'élément prescrit ne sera pas initial ou final[5]. -- Mais convient-il qu'un sens ait pour cause un mot ? N'est-ce pas le mot qui doit avoir pour cause le sens[6]? -- Le mot a pour cause le sens. -- Comment y a-t-il cette absence des positions initiales ou finales[7] ? -- Une initiale et une finale visent une sixième désinence. Or nous ne voyons pas dans "careṣ ṭaḥ", "āto 'nupasarge kaḥ" de sixième désinence. Nous pensons que dans ces deux cas il n'y a pas d'initiale et de finale; en leur absence il n'y a pas non plus de sixième désinence[1].

---

[1] L'indice *k* est mentionné après *ṭ* dans la règle "ādyantau ṭakitau". Dans le cas de *ṭak* il y a conflit d'application des opérations signifiées par les deux indices. C'est *k* qui fera appliquer la position finale, parce qu'il est enseigné ultérieurement. Ce n'est pas l'ultériorité de la règle qui donne la prévalence ici,c'est l'ultériorité du mot dans une même règle. L'on a donc *śabdaparavipratiṣedha*.

[2] Ces thèmes énoncés dans la liste *paca*, etc. sous "nandigrahipacādibhyaḥ" 3.1.134 portent l'indice *ṭ*. Puisqu'il s'agit de formes non susceptibles de prendre une position initiale, l'indice *ṭ* n'a pas d'autre but que de servir à l'application de *ṅīp*.

[3] C'est-à-dire en rapport avec "ṣaṣṭhī sthāneyogā" 1.1.49.

[4] Dans "careṣ ṭaḥ" il y a une cinquième désinence, donc non-application du présent *sūtra*.

[5] Si, en application du présent *sūtra*, l'on a par la mention de l'indice *ṭ* dans "careṣ ṭaḥ" le sens "suffixe *ṭa* initial de",c'est-à-dire le sens "partie de", il doit alors y avoir aussi le sens d'une sixième désinence qui indique qu'un objet est le corrélat, et emploi de cette désinence. Or il n'y a pas emploi de cette désinence dans l'énoncé "careḥ" qui comporte une cinquième désinence.Il n'y a donc pas compréhension du sens "initiale partie de". Le suffixe *ṭa* ne sera pas initial.

[6] On croit ici que l'explication qui vient d'être donnée implique que la sixième désinence dans un énoncé crée la position initiale ou finale, que l'absence de cette désinence empêche cette création.

[7] Si le mot ne crée pas l'objet, et si l'absence du mot n'en empêche pas la création, comment l'absence de sixième désinence dans "careṣ ṭaḥ" empêchera-t-elle la position initiale pour le suffixe *ṭa* ?

P. I 350-351. "Ṣaṣṭhyadhikāre" 350.9 : la présente *paribhāṣā* intervient là où une sixième désinence risque d'exprimer le sens "à la place de"; mais elle n'intervient pas pour entraver l'ultériorité du suffixe. "Ādyantayor vā" 351.1 : le sens est : une initiale et une finale déterminent le sens d'une sixième désinence[2]; en l'absence de sixième désinence, il n'y a pas compréhension d'initiale ou de finale. "Yuktaṃ punaḥ" 351.4 l'idée est : s'il y a présence et absence du sens par la présence et l'absence du mot, il semble que le sens doive avoir pour cause le mot; mais cela n'est pas juste;car le mot fait connaître l'objet, ne le crée pas, puisqu'autrement il s'ensuivrait la création de tous les objets par tous les mots. "Arthanimittaka eva" 351.5 : le sens est : le sens détermine le mot : on emploie le mot pour faire comprendre le sens; et du non-emploi on infère : en vérité il n'y a pas ici le sens déterminant qui aurait provoqué l'emploi du mot. Dans "careṣ ṭaḥ" la cinquième désinence est appropriée, du fait du gouvernement de "paraḥ".Dans "gāpoṣ ṭak", "vrīhiśālyor ḍhak" la sixième désinence exprime une relation de proximité, non une relation de partie à ensemble, parce que l'ultériorité du suffixe présente dans chacune de ces règles supprime le besoin de savoir la location et en l'absence de demande la présente *paribhāṣā* n'intervient pas. La règle "purastād apavādāḥ (les règles particulières entravantes placées avant les règles à entraver, entravent les plus proches, non celles qui suivent)" peut s'appliquer seulement dans la vue où les *paribhāṣā* demeurent où elles sont énoncées, non dans la vue où elles se placent dans la règle opératoire.

U. I 350-351. L'auteur du *vārttika* dit que même si l'on prend en considération l'ensemble des règles à entraver, il n'y a pas de défaut : "siddhaṃ tu" 350.9. "Ṣaṣṭhyadhikāre" : l'idée est: on doit commenter le présent *sūtra* après l'avoir reconduit dans "ṣaṣṭhī sthāneyogā"; ou bien le mot "ṣaṣṭhī" de cette règle doit être amené en arrière dans le présent *sūtra*. "Prāptā" 350.18 : ajouter : avant l'intervention du présent *sūtra*. "Na tu" 350.18 :

---

[1] On ne dit pas que l'absence de la sixième désinence empêche la création de la position initiale, mais que l'on infère l' absence de cette position de l'absence de la désinence qu'elle devait déterminer, si elle avait existé. De l'absence de l'effet on infère l'absence de la cause. Patañjali a donc ici justifié les *vārttika*. Nāgeśa note cependant qu'il n'est pas utile de faire toute cette argumentation et qu'il suffit de se reposer sur la *paribhāṣā* 59 par quoi les *apavāda* énoncés d'abord entravent les opérations les plus proches, non celles qui sont encore ultérieures.En effet par cette *paribhāṣā*, le présent sūtra entrave "ṣaṣṭhī sthāneyogā", non "paraś ca". Cette prescription de l'ultériorité du suffixe, étant enseignée ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*,prévaudra sur le présent *sūtra*.

[2] Une initiale et une finale sont initiale et finale de quelque chose.

le sens est : parce qu'il n'y a pas de sixième désinence au sens "là où... risque de se réaliser" dans une prescription de suffixe.

L'auteur du *bhāṣya* donne un argument, sans qu'il y ait même de relation du présent *sūtra* avec le mot "ṣaṣṭhī" : "ādyantayor vā" 351.2. Le mot *artha* signifie "but"; "ṣaṣṭhyarthatvāt" est un *bahuvrīhi;* Kaiyaṭa dit cela : "ṣaṣṭhyāḥ prayojakau" 351.7 : le sens est : déterminent le sens d'une sixième désinence. On doit comprendre que l'initiale et la finale déterminent ce sens, parce que le sens d'un mot terminé par une sixième désinence est le corrélat d'une initiale et d'une finale qui sont des parties d'un tout. L'idée est : si dans une prescription de suffixe il y avait le sens d'initiale ou de finale qui sont des parties, il y aurait, en vertu d'un besoin du corrélat de ce sens, le sens d'une sixième désinence; et pour faire connaître ce sens il y aurait emploi de la sixième désinence. Or il n'y en a pas emploi. Donc on comprend qu'il n'y a pas de position initiale ou finale. Le sens de "ṣaṣṭhyā abhāve" 351.2 dans le *bhāṣya* est "en l'absence du sens de la sixième désinence".

Un interlocuteur qui croit que l'idée est que par l'absence de la forme de la sixième désinence il y a absence du sens de cette désinence et qu'en l'absence du sens il y a absence de la position initiale ou finale, formule dans le *bhāṣya* l'objection "yuktaṃ punaḥ" 351.4. Dans "nārtha-" 351.4 il y a une intonation interrogative. "Śabdabhāvā-" 351.9 : l'idée est : en raison de la formule : "en présence de la sixième désinence il y en a le sens et donc la position initiale ou finale; en l'absence de la désinence il n'y en a pas le sens ni donc la position initiale ou finale"[1]. Kaiyaṭa dit ce qui empêche que le mot ne soit producteur de l'objet : "sarveṇa" 351.10 : le mot *ratna*, etc.; "sarvasya" : l'objet, c'est-à-dire le joyau, etc. L'auteur du *bhāṣya* répond à l'objection "arthanimittaka eva" 351.5. Kaiyaṭa commente cela "artha eva" 351.11. "Anumīyate" 351.12 : l'idée est : l'absence de la cause est inférée de l'absence de l'effet, comme l'absence de pluie en amont est inférée de l'absence d'eau dans la rivière. Dans le *bhāṣya* "ādyantau" 351.5 : le sens est : ces deux sens par l'intermédiaire du sens de la sixième désinence déterminent l'emploi de cette désinence. Etant donnée l'inférence de l'absence de la cause de l'absence de l'effet, l'auteur du *bhāṣya* conclut qu'il n'y a pas non plus l'effet par l'absence de la cause : "tayor abhāve" 351.6. Mais, dira-t-on, même dans des prescriptions de suffixe on voit parfois une sixième désinence; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "careṣ ṭaḥ" 351.12. "Na tu" 351.14 : l'idée est : par l'intervention du présent *sūtra*. Kaiyaṭa dit la raison de cela "pratyaya-" 351.14. "Ākāṅkṣā" 351.14 : le sens est : pour ce qui est de la location du suffixe. "Anarthitvāt" 351.14 : du fait de l'absence du dit besoin de connaître la location. C'est pourquoi il y a acceptation dans "gāpoṣ ṭak", "vrīhiśālyor ḍhak" etc. de la reconduction de "dhātoḥ" 3.1.91, "prātipadikāt" 4.1.1, le sens étant : "ultérieur à des racines, immédiatement ultérieur à *gā*, etc.". "Na kāryakāla-" 351.15 : la réalité sur ce point a été montrée sous le *sūtra* "iko guṇavṛddhī"[1]. En réalité c'est un fait que la règle "purastād apavādāḥ" est bien ici prise en considération, parce que la formule "paravacanāt siddham" 349.5 est prononcée par le tenant de la vue finale, et le débat "nāpavādatvāt..." émane d'*ekadeśin* de l'adversaire et de l'avocat de la vue finale.

---

[1] La formule est juste. Mais elle peut faire entendre à tort que le mot crée le sens, alors qu'il convient d'interpréter que le mot le fait connaître.

"Mid aco 'ntyāt paraḥ (une forme à indice *m* est partie finale de la dernière des voyelles)". (sūtra 1.1.47)

(1. Les règles entravées par "mid acaḥ".)

BH.I 352. Pourquoi ce *sūtra* est-il prononcé ?

"Mid aco 'ntyāt para iti sthānaparapratyayāpavādaḥ ("mid aco 'ntyāt paraḥ" est une règle particulière qui entrave l'application du sens "à la place de" et l'ultériorité du suffixe)". (vt 1)

"Mid aco "ntyāt paraḥ" est prononcé comme règle particulière entravant l'application du sens "à la place de" et l'ultériorité du suffixe[2]. D'abord l'application du sens "à la place de" : dans "kuṇḍāni, vanāni; payāṃsi, yaśāṃsi"[3]. L'ultériorité du suffixe : dans "bhinatti, chinatti"[4].—L'exemple "kuṇḍāni, vanāni" dans lequel il n'est pas possible que *num* soit ultérieur à la dernière voyelle et à la place du dernier phonème, en même temps, convient peut-être.

---

[1] Voir I 152.13 et 22sq et tr.I p.446 et 448. Nāgeśa n'accepte donc pas ici non plus cette thèse de Kaiyaṭa.

[2] C'est-à-dire les règles "ṣaṣṭhī sthāneyogā" 1.1.49 par quoi une sixième désinence dans un *sūtra* a le sens "à la place de", ce qui fait du *sūtra* une règle de substitution, et "paraś ca" 3.1.2 qui prescrit la reconduction du mot "paraḥ" dans toutes les prescriptions de suffixes, ce qui donne à ces *sūtra* le sens "tel suffixe apparaît après telle base". Le présent *sūtra* entrave ces deux règles, parce que l'indice *m* serait inutile autrement. Il n'a pas de domaine propre d'application (voir I 349.9).

[3] "Kuṇḍāni" est formé avec *jas* ou *śas* après *kuṇḍa;* substitut *śi* par "jaśśasoḥ" 7.1.20; accrément *num* prescrit pour un neutre finissant par *jhal* ou *ac* par "napuṃsakasya jhalacaḥ" 7.1.72; substitut long de la pénultième par "sarvanāmasthāne" 6.4.8. De même pour "payāṃsi" avec substitut long selon "sānta-" 6.4.10. Le présent *sūtra* empêche que *num* soit substitut de la finale de la base.

[4] "Bhinatti" est formé avec *laṭ* après *bhidir;* substitut *tip* de *laṭ;* suffixe *śnam* selon "rudhādibhyaḥ" 3.1.78 *bhinad ti;* substitut *t* de *d* par "khari ca" 8.4.55. Le présent *sūtra* empêche que le suffixe soit placé après la racine.

Mais "payāṃsi, yaśāṃsi" ne convient pas. Car dans ce cas il est possible que *num* soit ultérieur à la dernière voyelle et à la place du dernier phonème. -- Ce dernier exemple convient aussi. -- Comment ? -- Ni le Seigneur n'ordonne, ni les auteurs de *dharmasūtra* n'énoncent que les règles particulières doivent entraver les générales[1]. -- Qu'en est-il donc ? -- Il y a l'exemple suivant du monde. Dans le monde même s'il y a possibilité d'application simultanée, l'ordre particulier entrave le général. Par exemple, il est dit : "qu'on donne le yaourt aux brâhmanes, le petit-lait à Kauṇḍinya"; bien qu'il y ait possibilité des deux dons à Kauṇḍinya le don du petit-lait évince le don du yaourt. De même dans le cas présent, bien qu'il y ait possibilité d'application simultanée, l'ultériorité à la dernière voyelle entravera la substitution.

P.I 352. "Mid aco 'ntyā-". "Kimartham" 352.2 : la question est : qu'est-ce qui est évincé par le présent *sūtra* ? "Sthāna-"352 3 : le présent *sūtra* entrave le suffixe qui est ultérieur; par la force de la mention du déterminant "ultérieur" le sens est donc : entrave l'ultériorité du suffixe[2]. "Kuṇḍāni" 352.7 : il y a application de "yena vidhiḥ" à la forme neutre en relation avec *jhal* et *ac* dans "napuṃsakasya jhalacaḥ"[3]; il y a donc risque d'application de "ṣaṣṭhī sthāneyogā". Mais si en raison de l'indice *m* de *num* la présente *paribhāṣā* intervient on obtient le sens "partie de" pour la sixième désinence dans "napuṃsakasyāṅgasya"[4]. "Sthāne ca" 352.9 : le sens est : et *num* se réalisera donc à la place du *s* de *payas śi*. "Dṛṣṭāntaḥ" 352.11 : le sens est : détermination. On sait bien dans le monde par le commerce avec les aînés que dans le cas d'un tel sens de phrase, ce qui est prescrit de façon générale est entravé par ce qui est prescrit de façon particulière, mais qu'il n'y a pas coordination, ni option.

U.I 352. "Mid acaḥ". Après une question sur le but, la mention de la qualité de règle entravante est inappropriée; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "kim" 352.16 : le sens est : qu'est-ce qui est le but en étant objet évincé ? L'idée est : la question est : est-ce seulement "ṣaṣṭhī sthāneyogā" ou est-ce aussi "paraś ca" ? La raison de ce que la présente règle entrave les deux, à savoir l'inutilité de l'indice *m* en divers endroits, a été mentionnée sous le *sūtra* précédent[1].

---

[1] Entendre : seulement quand il y a impossibilité d'application simultanée des deux.

[2] Si le sens était "entrave le suffixe" il était inutile d'énoncer le qualifiant "ultérieur". Par la force de cette mention autrement inutile on comprend que l'ultériorité est la chose entravée. Kaiyaṭa glose *parapratyaya* par "parasya sataḥ pratyayasya" pour faire ressortir l'importance de la mention du qualifiant.

[3] "Jhalacaḥ" est pris comme déterminant de "napuṃsakasya" et par application de "yena vidhiḥ" le sens est : pour une base neutre terminée par *jhal* ou *ac*. "Jhalacaḥ" en tant que déterminant de "napuṃsakasya" a donc une sixième désinence. En raison de la sixième désinence il risque d'y avoir application de "ṣaṣṭhī sthāneyogā" et "alo 'ntyasya". On risque donc d'avoir le sens : à la place du phonème final d'une base neutre terminée par *jhal* ou *ac*.

[4] Le sens est donc : *num* apparaît comme partie d'une base neutre terminée par *jhal* ou *ac*.

Mais, dira-t-on, dans le *sūtra* "napuṃsakasya jhalacaḥ" "jhalacaḥ" a une cinquième désinence; où y a-t-il risque d'application de "ṣaṣṭhī sthāneyoga" ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "napuṃsakasya" 352.18 : l'idée est : s'il y a la cinquième désinence il y aura intervention de la *paribhāṣā* "tasmāt" 1.1.67 et non-réalisation de "payāṃsi", ni de "jñānāni"[2]; il y a donc bien une sixième désinence.

Dans le *bhāṣya* "naiveśvaraḥ" 352.9 : *īśvara* désigne ici le *veda; dharmasūtra* l'enseignement du *dharma*. Dans le *bhāṣya* ajouter "asaṃbhave (quand il y a impossibilité)" à "apavādaiḥ" 352.10. Parfois on trouve cette lecture. "Bādhyantām" est terminé par *loṭ*.

(2. L'application de *num* avant la finale de *masj*.)

BH.I 352-353. "Antyāt pūrvo masjer anuṣaṅgasaṃyogādilopārtham (une forme à indice *m* prescrite pour *masji* doit être dite antérieure à la finale pour l'amuissement de *num* et de l'initiale de *saṃyoga*)". (vt 2)

Une forme à indice *m* prescrite pour *masji* doit être dite antérieure à la finale. -- Dans quel but ? -- "Anuṣaṅgasaṃyogādilopārtham" : pour l'amuissement de *num* et pour l'amuissement d'une initiale de *saṃyoga*. D'abord pour l'amuissement de *num* : "magnaḥ, magnavān"[3]. Pour l'amuissement d'une initiale de *saṃyoga* : "maṅktā, maṅktum, maṅktavyam"[4].

"Bharjimarcyoś ca (et pour *bharji* et *marci*)". (vt 3)

Et une forme à indice *m* prescrite pour *bharji* et *marci* doit être dite antérieure à la finale : "bharūjā, marīcayaḥ"[5]. -- En ce cas, cela doit être dit. -- Cela n'a pas à être dit, Cela est réalisé par la présentation de la forme toute-faite. -- Quelle présentation ? -- Le mot *bharūjā* est lu dans la liste *aṅguli*, etc., le mot *marīci* dans *bāhu*, etc.

---

[1] I 349.9.

[2] Par application de "tasmāt", *num* apparaîtra pour ce qui est ultérieur au *s* de *payas* et au *a* de *jñāna*. La base *payas* ne sera pas terminée par un groupe de consonnes terminé par *s* et il n'y aura pas application de la longue selon "sānta" 6.4.10. La base *jñāna* ne sera pas terminée par *n* et il n'y aura pas non plus application de la longue selon "sarvanāmasthāne" 6.4.8.

[3] "Magnaḥ" est formé avec le suffixe *kta* après *ṭumasjó*"laver"; *num* par "masjinaśor jhali" 7.1.60 *masnj ta;* amuissement de *num* pénultième par "aniditāṃ hala upadhāyāḥ" 6.4.34 *masj ta;* amuissement de l'initiale de *samyoga* par "skoḥ" 8.2.29 *maj ta;* substitut *g* de *j* par "coḥ kuḥ" 8.2.30; substitut *n* de *t* par "oditaś ca" 8.2.45. Si *num* est placé après la dernière voyelle, *mansj ta*, *n* n'est pas pénultième et ne peut être amui.

[4] "Maṅktā" est formé avec *tṛc* après *ṭumasjó; num masnj tṛ;* amuissement de *s* par "skoḥ" *manj tr;* substitut *k* de *j*, *mank tṛ;* substitut *ṃ* de *n* par "naś cāpadāntasya" 8.3.24 *maṃk tṛ;* substitut *ṅ* de *ṃ* par "anusvārasya yayi" 8.4.58. Si *num* est placé après la dernière voyelle, *s* n'est pas initiale de *saṃyoga* (voir I 186.7, 189.2).

[5] "Bharūjā" est formé avec *ac* après *bhṛ́jī; guṇa* suivi de *r* selon "puganta-" *bharj a;* accrément *ūm* à placer avant la finale *j*, non après la dernière voyelle. "Marīcayaḥ" est formé avec *ṇic* après *marca* selon "satya-" 3.1.25 *marc i;* suffixe *i* selon "acah iḥ" *uṇādi* 578 *marc i i;* amuissement de *ṇic* par "ṇer aniṭi" 6.4.51 *marc i;* ac-

**P.I** 353. "Bharjimarcyoś ca" 353.3 : une fois le suffixe *auṇādika ac* apparu après *bhṛ́jī* "frire", une fois le substitut *guṇa* et le *r* ultérieur réalisés, l'accrément *ūm* apparaît avant le *j*. Une fois *ṇic* prescrit après les racines de la liste *cur*, etc.apparu après *marca* "faire du bruit", une fois le suffixe *i* produit et l'amuissement de *ṇi* réalisé, l'accrément *īm* apparaît avant le *c*.

**U.I** 352-353. Dans "magnaḥ" la forme est obtenue une fois *num* apparu avant le *j* de *masj*, et amui selon "aniditām", une fois l'amuissement de l'initiale d'un groupe de consonnes appliqué au *s*, le substitut *ku* appliqué à *j* et le substitut *n* appliqué au suffixe *niṣṭhā*. L'idée est : si *num* apparaît après la dernière voyelle de *masj*, même s'il y a réalisation de l'amuissement de *s* initialede *saṃyoga*,lenom *saṃyoga* s'appliquant indifféremment à l'ensemble ou à chaque groupe de deux consonnes[1], étant donné que cet amuissement de *s* est considéré comme non-réalisé lors de l'application d'une opération antérieurement prescrite[2], le *n* n'est pas pénultième et l'amuissement de cet *n* ne se réalisera pas. L'amuissement de l'initiale de *saṃyoga* dans le cas de "maṅktā" doit être compris comme le fruit de la prescription de num avant la finale de *masj* dans la vue où le nom *saṃyoga* s'applique à l'ensemble seulement des consonnes quand il y a rencontre de plus de deux. "Maṅktā", etc. est donné comme exemple d'amuissement de l'initiale de *saṃyoga* pour le cas aussi où il n'y a pas amuissement de *num*[3].

### (3. L'élément à indice *m* partie finale ou initiale.)

**BH.I** 353-355. Mais est-ce que cet élément à indice *m* est partie finale de ce qui précède, ou partie initiale de ce qui suit, ou n'est partie de rien. -- Et comment peut-il être partie finale de ce qui le précède, comment partie initiale de ce qui suit,commentpartie de rien ? -- Si "antaḥ" est reconduit du *sūtra* précédent dans le présent *sūtra*, il est final de ce qui précède; si "ādiḥ" est reconduit, il est initial de ce qui suit; si les deux mentions sont arrêtées, il n'est partie de rien. -- Et quelles différences cela entraîne-t-il ?

-- "Abhakte dīrghanalopasvaraṇatvānusvāraśībhāvaḥ (s'il n'est partie de rien, le subtitut long, l'amuissement de *n*, le ton, le substitut *ṇ*, l'*anusvāra*, le substitut *śī* ne se réalisent pas)". (vt 4)

---

crément *īm* avant la finale *c*, *marīci*.Les accréments *ūm* et *īm* ne sont pas enseignés dans les *Uṇādisūtra*, mais sont postulés, comme l'autorise "uṇādayo bahulam".

[1] Voir I 189.4.

[2] Selon "pūrvatrāsiddham" 8.2.1. Cet amuissement est prescrit par "skoḥ" 8.2.29. L'amuissement de *n* pénultième est prescrit antérieurement par "aniditām" 6.4.24.

[3] "Magnaḥ" pouvait déjà être un exemple de l'amuissement d'initiale de *saṃyoga*.

S'il n'est partie de rien, le substitut long risque de ne pas se réaliser. Dans "kuṇḍāni, vanāni" le substitut long selon "nopadhāyāḥ, sarvanāmasthāne cāsaṃbuddhau (une longue apparaît à la place de la pénultième d'une base terminée par *n* devant une désinence *sarvanāmasthāna*, sauf au vocatif)" 6.4.7-8 risque de ne pas se réaliser[1]. "Nalopa-" : et l'amuissement de *n* ne se réalise pas. Dans "ágne trī́ te vā́jinā trī́ ṣadhásthā (Ṛ.S.3.20.2), tā́ tā píṇḍānām (Ṛ.S.1. 162.19)" l'amuissement de *n* selon "nalopaḥ prātipadikāntasya (il y a amuissement de *n* final d'un *pada* qui est *prātipadika*)" 8.2.7 risque de ne pas se réaliser[2]. "Svara-" : et le ton ne se réalise pas. Dans "sárvāṇi jyotīṃṣi" l'aigu initial selon "sarvasya supi (devant une désinence le mot *sarva* a l'aigu initial)" 6.1.191 risque de ne pas se réaliser[3]. "Ṇatva-" : et le substitut *ṇ* ne se réalise pas. Dans "māṣavāpāṇi, vrīhivāpāṇi", si *num* est partie finale de ce qui précède, le substitut *n* est réalisé par "prātipadikāntanakārasya (*ṇ* apparaît à la place de *n* final de *prātipadika*)[4]"; si *num* est initiale de ce qui suit, le substitut *ṇ* est réalisé par "vibhaktinakārasya (*ṇ* apparaît à la place du *n* d'une désinence)[5]"; si *num* n'est partie de rien la mention de *num* doit être faite. -- Elle n'a pas à être faite. L'énoncé en est fait : "prātipadikāntanumvibhaktiṣu ca (après *r* ou *ṣ* dans un membre antérieur de composé, *ṇ* apparaît à la place de *n* final de *prātipadika*, de *num*, ou de *n* dans une désinence dans le membre ultérieur)" 8.4.11. "Anusvāra-" : et l'*anusvāra* ne se réalise pas. Dans "dviṣaṃtapaḥ, paraṃtapaḥ" l'*anusvāra* selon "mo 'nusvāro hali (l'*anusvāra* apparaît à la place de la finale d'un *pada* terminé par *m*, devant un *hal*)" 8.3.23 risque de ne pas se réaliser[6]. -- Non. L'

---

[1] Voir p.346 n.3. Si le *n* n'est pas considéré comme partie de la base qui le précède, celle-ci ne pourra être dite "terminée par *n*" et le *a* de *kuṇḍa* ne sera pas une pénultième, d'où non application du substitut long.

[2] "Trī́" est formé avec *śas* après *tri* au neutre; substitut *śi* de *śas* par "jaśśasoḥ"; accrément *num* par "napuṃsakasya"; substitut long par "sarvanāmasthāne" *trīni;* amuissement de *śi* par "śeś chandasi bahulam" 6.1.70 *trīn*. Si *num* est partie finale de ce qui le précède, la forme *trīn* sera le *prātipadika* et aura le nom *pada* selon "suptiṅantam", "pratyayalope". Il pourra y avoir application de "nalopaḥ prātipadikāntasya". Si *num* n'est partie de rien, le *prātipadika* ne se termine pas par *n;* il n'y aura pas application de l'amuissement.

[3] L'accent est prescrit quand le mot *sarva* est immédiatement devant la désinence. Si *num* n'est pas partie de *sarva,* il y a interposition d'un élément étranger entre *sarva* et la désinence. La règle d'accent ne s'appliquera pas.

[4] C'est-à-dire par le seul énoncé "prātipadikānta-" de 8.4.11, "num" y étant alors inutile.

[5] C'est-à-dire par le seul énoncé "vibhaktiṣu" de 8.4.11, "*num*" y étant alors inutile.

[6] "Dviṣaṃtapaḥ" est un *upapadasamāsa* de *dviṣat* et *tápa* suivi de *ṇic* et *khac* selon "dviṣatparayoḥ tāpeḥ" 3.2.39; *vṛddhi*

*anusvāra* se réalisera par "naś cāpadāntasya jhali (l'*anusvāra* apparaît à la place de *n* ou *m* non final de *pada* devant un *jhal*)" 8.3.24. -- En ce cas, pour un *mum* qui n'est pas suivi d'un *jhal*, dans "vahaṃliho gauḥ,abhraṃliho vāyuḥ", l'*anusvāra* ne se réalise pas[1]. "Śībhāva" : et le substitut *śī* ne se réalise pas. Dans "trapuṇī, jatunī, tumburuṇī" le substitut *śī* selon "il y a le substitut *śī* pour *auṅ* ultérieur à un thème neutre" 7.1.19, risque de ne pas se réaliser[2].

P, I 353-355. "Pūrvāntaḥ" 353.7 : partie de l'ensemble qui précède, non du composant qui précède. "Athādiḥ" 353.8 : il n'est pas possible que l'accrément soit ultérieur à la dernière voyelle et initiale de ce qui le précède; par la force des choses on comprend : initiale de ce qui suit. "Kuṇḍāni" 353.11 : dans cette vue la base n'est pas terminée par *n*; il y a risque de non-réalisation du substitut long. Mais, objectera-t-on, il est dit "la mention"ce qui commence par cela" dans la définition de la base vise le cas où il y a *sya*, etc. et *num*"[3]. En ce cas il y aura lourdeur en ce que l'on doit se rappeler de ce *vārttika*. "Sárvāṇi" 354.4 : en raison de l'interposition de *num* entre *sarva* et la désinence, le ton ne se réalise pas. "Kriyate nyāsa eva" 354.8 : le *n* final du *prātipadika* qui est le membre ultérieur est noté par "prātipadikāntasya", pour que le substitut *ṇ* ne se réalise pas dans "gargāṇāṃ bhaginī gargabhaginī"[4]; la mention de *num* doit donc nécessairement être

---

devant *ṇic*, amuissement de *ṇic*, *dviṣat tāpa;* substitut bref de *a* par "khaci hrasvaḥ" 6.4.94 *dviṣat tapa; accrément mum* par "arurdviṣadajantasya" 6.3.67 *dviṣamt tapa;* amuissement de *t* par "saṃyogāntasya lopaḥ" 8.2.23 *dviṣam tapa*. *Dviṣat* dont la désinence a été amuie lors de la formation du composé a le nom *pada*. Si *mum* n'est pas partie finale de ce qui le précède *dviṣam* n'est pas *pada* terminé par *m* et l'*anusvāra* ne peut pas être appliqué.

[1] "Vahaṃlihaḥ" est formé de même selon "vahābhre lihaḥ" 3.2.32.

[2] "Trapuṇī" est formé avec *au* après *trapu;* accrément *num* selon "iko 'ci vibhaktau" 7.1.73; substitut *śī*. Num s'applique le premier parce que prescrit ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*, et par ce que dans la présente vue il est *nitya*, c'est-à-dire s'applique que *śī* l'ait été ou non, tandis que *śī* ne s'applique que si *num* n'est pas réalisé. En effet *śī* est prescrit quand la désinence est immédiatement ultérieure au thème neutre. Si *num*, non partie du thème, est interposé, il ne s'appliquera pas.

[3] Vt 1 sous "yasmāt pratyayavidhis tadādi pratyaye 'ṅgam" 1.4.13. Voir II 353. La base est définie comme ce qui commence par ce après quoi le suffixe apparaît. Dans *kuṇḍa n i* le suffixe *i* apparaît après *kuṇḍa*. Si la définition est seulement "ce après quoi le suffixe apparaît", la base sera *kuṇḍa*. Si l'on précise "ce qui commence par ce après quoi le suffixe apparaît", la base sera *kuṇḍan*, c'est-à-dire une base terminée par *n*.

[4] *Bhaginī* est formé avec le suffixe *ṅī* après le thème *bhagin* lui-même formé avec *ini* après *bhaga*. Dans *gargabhaginī* il y a donc un thème *bhagin* terminé par *n*. S'il n'est pas précisé dans la prescription de *ṇ*, que le *prātipadika* terminé par *n* est celui qui

faite[1], parce que *num* est partie de l'ensemble du composé, n'est pas finale du membre ultérieur. "Dviṣaṃtapaḥ" 354.10 : cet exemple est donné incidemment[2]. Car dans ce cas il y a notation de *mum* par la mention de "dviṣat", parce que ce qui apparaît au milieu d'une forme est noté par la mention de cette forme. "Trapuṇī" 355.1: l'idée est : une fois *num* réalisé avant le substitut *śī*, parce que d'application constante, que *śī* soit réalisé ou non, et parce que prescrit ultérieurement.

U.I 353-354. Mais, objectera-t-on, il est contradictoire de dire que l'accrément est ultérieur au dernier *ac* et qu'il est partie d'un phonème; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "saṃghāta-" 353.16 : l'intention est : parce que l'on comprend par l'énoncé de la règle l'ensemble de phonèmes impliqué par le terme "antyāt(dernier)", parce qu'il est plus légitime qu'il y ait, en présence de l'ensemble et de la partie, notation de l'ensemble, et parce qu'il est impossible qu'un phonème soit partie d'un phonème. Mais dira-t-on, s'il y a reconduction de "ādiḥ" pourquoi n'y a-t-il pas le sens : initiale de ce qui précède ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "na hi" 353.16. "Parāditvam" 353.17 : l'idée est : il est expressément formulé qu'un phonème est partie d'un phonème, par exemple *dhuṭ* dans "ḍaḥ si dhuṭ (l'accrément *dhuṭ* apparaît dans *s* ultérieur à *ḍ*)" 8.3.29. Dans le *vārttika* "abhakte" ajouter : ces opérations ne se réalisent pas.

Même si l'accrément n'est partie de rien, dira-t-on, il y a bien une forme terminée par *n* devant la désinence dans *kunda n i*. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "nāntam aṅgam" 353.18 : l'idée est:en raison du gouvernement de "aṅgasya" 6.4.1 dans la prescription du substitut long 6.4.8. "Gauravāpattiḥ" 353.19 : le sens est : il y aura lourdeur de la compréhension. "Trī te" 354.1 : amuissement de *śi* par "śeś chandasi bahulam" 6.1.70; le sens est : "trīṇi vājināni, tāni tāni". "Numā" 354.13 : l'idée est : le traitement d'une consonne comme non-existante s'applique quand il y a risque d'application d'un accent à une consonne, ou quand il y a risque d'application d'une opération en référence à un accent, non dans d'autres cas[3]. Ceci est dit en pensant que dans "supi" la septième désinence ne note pas la forme terminée par elle[4].

est membre ultérieur du composé, le substitut *ṇ* risque de s'appliquer au *n* final de *bhagin*. Il est donc précisé que la règle s'applique au *n* final du *prātipadika* qui est le membre ultérieur du composé. Dans "gargabhaginī" le membre ultérieur est *bhaginī*, non *bhagin*. La règle n'a pas là d'occasion de s'appliquer.

[1] *Num* est prescrit après la base *māṣavāpa*. Dans la vue où il est finale de ce qui précède il sera finale du composé entier, non du membre ultérieur. Ce dernier sera *vāpa*, ne sera pas terminé par *n*. Le substitut *ṇ* ne s'appliquera pas par la mention "prātipadikānta-". La mention de *num* doit donc être faite.

[2] "Paraṃtapaḥ" est l'exemple probant.

[3] *Paribhāṣā* 79. Elle ne s'applique pas dans la prescription d'un accent. Dans le cas présent *num* reste considéré comme présent, quand l'accent est prescrit pour *sarva* devant une désinence.

[4] Dans une prescription d'accent, une septième désinence no-

"Uttarapadasya" 354.14 : l'idée est : et ainsi dans toutes les vues la mention de *num* est nécessaire. Le *n* de *bhagin, ini* étant apparu après *bhaga*, est finale de *prātipadika;* donc, s'il n'est pas dit "uttarapadasya (le *prātipadika* qui est membre ultérieur du composé)", il y a risque d'application du substitut *ṇ* dans "-bhaginī". Or dans "-bhaginī" l'on a un membre ultérieur de composé terminé par *ṅī*, non par *n*. L'idée est : le *sūtra* "prātipadikānta-" a son but satisfait dans "māṣavāpiṇau"[1], etc. "Sa hi" 354.15 : le sens est : en raison du gouvernement de "aṅgasya" sur la prescription de *num*[2]. L'idée est : et ainsi la mention de *num* sert à la réalisation du substitut *ṇ* dans "māṣavāpāṇi", etc.En réalité étant donné qu'il y a éviction du cas de "gargabhaginī" par le sens "*n* final du *prātipadika* qui est un composé"et qu'il y a par cela réalisation du cas de "māṣavāpāṇi"[3], la mention de *num* est nécessaire pour le cas de "prahiṇvan" etc.[4].

Dans "dviṣaṃtapaḥ" etc. il y a *khac* selon "dviṣatparayos tāpeḥ", le substitut bref de *ā* selon "khaci hrasvaḥ", *mum* selon "arur dviṣat-". "Prasaṅga-" 354.17 : le sens est : si par la mention de *dviṣat* il y a notation de la forme qualifiée par *mum dviṣamt*, cette dernière forme est *pada;* il y a alors amuissement de la finale *t* du groupe de consonnes *mt*, et la forme *dviṣam* terminée par *m* étant toujours *pada* par la règle que ce qui est modifié en une partie n'est pas autre, le substitut *ṃ* se réalise. En réalité le principe "madhyapatita-" est inconnu jusqu'à nos jours et la mention de "dviṣaṃtapaḥ" est faite sans qu'il soit pris en considération. Dans la *tripādī* finale une opération de cause externe n'est pas traitée comme non-réalisée; le traitement de l'amuissement de *t*

---

te la forme terminée par elle. Ce principe (sauvaryaḥ saptamyaḥ tadantasaptamyaḥ") est énoncé dans le *bhāṣya* comme révélé par la mention "-pūrvam" dans "bhīhrī-" 6.1.192 (IV 524). La mention "supi" dans "sarvasya supi" signifie que la forme terminée par *sup* reçoit l'accent aigu initial. Dans ce cas il ne manquera pas de se réaliser dans "sárvāṇi".

[1] Voir *Bālamanoramā*. "Māṣavāpiṇau" est un *upapadasamāsa* formé avec *ṇini* après *vap* dans le sens "māṣān vapate (qui sème à maintes reprises des graines de *māṣa*)" selon "bahulam ābhīkṣṇye". Le suffixe *ṇini* apparaît après *vap; -vāpin* est donc un dérivé primaire qui constitue un *prātipadika* terminé par *n*.

[2] *Num* est prescrit par "napuṃsakasya" 7.3.72 pour la base devant une désinence, c'est-à-dire pour la forme après laquelle la désinence est apparue. Or la désinence est apparue après *māṣavāpa*. *Num* est donc partie de cette base, non partie du membre ultérieur *-vāpa*.

[3] Le *prātipadika* qu'est le composé *māṣavāpa* reçoit l'accrément *n* devant la désinence. Le substitut *ṇ* s'appliquera à ce *prātipadika* terminé par *n*. Le composé *gargabhaginī* se termine par *nī*.

[4] "Prahiṇvan" est formé avec *laṭ* après *hivi*, substitut *śatṛ* de *laṭ;* accrément *num* selon "idito num dhātoḥ" 7.1.58 *hinv at;* préverbe *pra;* substitut *ṇ* de *n* par la mention *num*. Le *n* ne peut ici d'aucune façon être finale de *prātipadika*.

comme non-réalisé lors de l'application de *m* n'est donc pas ici mentionné[1]. Dans "vahaṃlihaḥ" il y a *khaś* selon "vahābhre lihaḥ".

BH.I 355-356. -- S'il en est ainsi, ledit élément à indice *m* sera fait partie initiale de ce qui suit.

"Parādau guṇavṛddhyauttvadīrghanalopānusvāraśībhāvenakārapratiṣedhāḥ (s'il est initiale de ce qui suit, des substituts *guṇa*, *vṛddhi*, *aut* risquent de se réaliser, le substitut long, l'amuissement de *n*, l'*anusvāra* risquent de ne pas se réaliser,une prohibition du substitut *śī* pour *n* doit être faite)". (vt 5)

S'il est partie initiale de ce qui suit, le substitut *guṇa* doit être prohibé. Dans "trapuṇe, jatune, tumburuṇe" le substitut *guṇa* selon "gher ṅiti (un *guṇa* apparaît à la place de la finale d'un thème nommé *ghi* devant une désinence à indice *ṅ*)" 7.3.111 risque de se réaliser[2]. "Vṛddhi-" : le substitut *vṛddhi* doit être prohibé. Dans "atisakhīni brāhmaṇakulāni", une fois le port de l'indice *ṇ* réalisé selon "sakhyur asaṃbuddhau (une désinence *sarvanāmasthāna*, ultérieure à *sakhi* a l'indice *ṇ* sauf au vocatif)" 7.1.92 le substitut *vṛddhi* selon "aco ñṇiti (une *vṛddhi* apparaît à la place de la finale d'une base terminée par *ac* devant un suffixe à indice *ñ* ou *ṇ*)" 7.2.115 risque de se réaliser[3]. "Auttva-" : et le substitut *aut* doit être prohibé. Dans "trapuṇi, jatuni, tumburuṇi" le substitut *aut* selon "idudbhyām aud ac ca gheḥ (après un thème terminé par *it* ou *ut*, *aut* apparaît à la place de *ṅi* et *at* à la place de la finale du thème *ghi*)" 7.3.118-119 risque de se réaliser[4]. "Dīrgha-" : et le substitut long ne se réalise pas. Dans "kuṇḍāni, vanāni" le substitut long selon "nopadhāyāḥ sarvanāmasthāne cāsaṃbuddhau" 6.4.8 risque de ne pas se réaliser[5].—Non, le substitut long se réalisera par "ato dīrgho yañi supi ca (devant une désinence commençant par un *yañ*, une longue apparaît à la place de la finale d'une base terminée par *a*)" 7.3.102[6]. — En ce cas dans "asthīni, dadhīni, priyasakhīni brāhmaṇakulāni" le substitut long risque de ne pas se réaliser. "Nalopa-" : et l'amuissement de *n* ne se réalise pas. Dans "ágne trī́ te vā́jinā trī́ ṣadhásthā (Ṛ.S.3. 20.2), tā́ tā piṇḍānām ( Ṛ.S. 1.162.19)" l'amuissement de *n* selon "nalopaḥ prātipadikāntasya" 8.2.7 risque de ne pas se réaliser[1]. "Anusvāra-" : et l'*anusvāra* ne se réalise pas. Dans "dvisaṃtapaḥ, paraṃtapaḥ" l'*anusvāra* selon "mo 'nusvāro hali" 8.3.23 risque de ne pas se réaliser. -- Non. L'*anusvāra* se réalisera par "naś cāpadāntasya jhali" 8.3.24. -- En ce cas, pour un *num* qui n'est pas suivi d'un *jhal*, dans "vahaṃliho gauḥ, abhraṃliho vāyuḥ", il ne se réalise pas[2]. "Śibhāvenakārapratiṣedhaḥ" : et une prohibition de l'application du substitut *śī* à *n* doit être dite. Dans "trapuṇī, jatunī, tumburuṇī" le substitut *śī* risque de se réaliser pour la désinence pourvue de *num*[3]. -- Il n'y a pas ce défaut. En vertu de la *paribhāṣā* 12 "les substituts s'appliquent à ce qui est énoncé" le substitut *śī* ne s'appliquera pas à *num*. -- En ce cas, pour ce qui est énoncé il risque de ne pas se réaliser. -- Pourquoi ? -- Parce que *num* est interposé[4].

---

[1] On pourrait dire que l'amuissement de *t* dans *dviṣamt* est *bahiraṅga* par rapport au substitut *ṃ*, le *t* étant ultérieur au *m*. En ce cas il n'y aurait pas réalisation de *ṃ*.

[2] "Trapuṇe" est formé avec *ṅe* après *trapu*; accrément *num* par "iko 'ci vibhaktau" 7.1.73. Le *guṇa* est prescrit quand la désinence suit immédiatement le thème. Si *num* est partie initiale de la désinence *ṅe*, il peut s'appliquer.

[3] "Atisakhīni" est formé avec *jas* après le *bahuvrīhi atisakhi* neutre en accord avec *kulam*; substitut *śi* de *jas*; accrément *num*; substitut long de *i*. Si *num* fait partie de la désinence, la désinence, étant alors immédiatement ultérieure à la base *sakhi*, recevra l'indice *ṇ* qui cause la *vṛddhi*.

[4] "Trapuṇi" est formé avec *ṅi* après *trapu*; accrément *num* par "iko 'ci". Si *num* fait partie de la désinence, la base se trouve immédiatement devant la désinence; le substitut *aut* risque de s'appliquer.

[5] Voir p.346, n.3. Si *num* est partie de la désinence, la base ne peut être dite "terminée par *n*" et le *a* ne sera pas pénultième.

[6] Si *num* est partie initiale de ce qui le suit, la désinence commence par le *yañ n*.

P.I 355-356. "Atisakhīni" 355.7 : *bahuvrīhi*. "Dviṣaṃtapaḥ" 355.18 : certains disent que dans la vue où l'accrément est initiale de ce qui suit, le *m* est une partie du *t* dans *dviṣamt*, et le *t* est finale de *pada;* donc le *m* aussi, puisqu'il est partie du *t*, est finale de *pada;* le substitut *ṃ* se réalise. D'autres disent : le *m* peut être noté par la mention du *t*, parce qu'il en est une partie, mais il n'est pas finale de *pada;* car la qualité de finale de *pada* pour les deux phonèmes *m* et *t* n'est pas possible. "Śībhāvenakārapratiṣedhaḥ" 356.3 : le sens est : quand le substitut *śī* s'applique, une prohibition de *n* comme original doit être prononcée."Nirdiśyamānasya" 356.4 : par exemple par "pādaḥ pat (*pad* est substitut de *pād*...)"6.4.130 le substitut *pad* apparaît à la place de la forme *pād* seulement, non de la forme terminée par *pād*. "Yas tarhi"

---

[1] Voir ci-dessus p.350, n.2. Si *num* est partie de la désinence, il n'y a pas de *n* finale de *prātipadika* et *pada*. Le *n* partie de la désinence n'est pas amui parce que l'amuissement prescrit par "śeś chandasi" peut être compris comme s'appliquant à la finale d'une désinence terminée par *śi* selon "alo 'ntyasya".

[2] Si *mum* est initiale de ce qui suit,c'est-à-dire initiale de *t* dans *dviṣamt tapa*, il n'est pas finale du *pada* et ne le sera pas plus, une fois le *t* amui. *Dviṣat* est *pada* par sa désinence amuie, grâce à "pratyayalope". Même si *dviṣamt* avec l'accrément est noté par *dviṣat* en vertu de la *paribhāṣā* 11, et est *pada*, il n'y a pas de raison pour que la forme altérée *dviṣam* soit aussi *pada*. Dans "paraṃtapaḥ" *mum* sera initiale de *tapa*, non finale de *pada*.

[3] Voir p.351, n.2. Si *num* fait partie de la désinence le substitut *śī* prescrit après pour la désinence s'appliquera à lui aussi.

[4] Le substitut *śī* est prescrit pour la forme énoncée,c'est-à-dire *au* énoncé sous la forme "auṅaḥ" reconduite dans "napuṃsakāc ca", et quand cette forme *au* suit immédiatement le thème neutre. Donc même si *num* est partie de la désinence, cette partie fera interposition et empêchera la règle de s'appliquer.

356.5 : le sens est : le substitut *śī* risque de ne pas s'appliquer à ce qui est énoncé, c'est-à-dire à la forme qui tombe dans l'oreille; cette forme, *au*, est séparée de la base par le *n* bien qu'il soit une partie d'elle-même.

U.I 355-356. Dans le *vārttika "parādau"* 355.4 lire : "-śībhāvenakārapratiṣedhāḥ". L'absence d'amuissement de la désinence dans "-śībhāve-" est une forme de *chandas*. Ajouter : ce sont le lieu de défauts. Pour qu'il y ait absence de *ṭac*[1] et le neutre dans "atisakhīni" Kaiyaṭa dit "bahuvrīhiḥ" 355.20. Dans le *bhāṣya* "ágne trīte" 355.16 : si l'on objecte que dans la vue où l'accrément est partie initiale de ce qui suit, même s'il n'y a pas application de "nalopaḥ prātipadikāntasya", l'amuissement de *n* est réalisé par "śeś chandasi bahulam", on répond : non, parce que l'intention est que seul le *i* sera amui en vertu de la *paribhāṣā* 12 "les substituts le sont de ce qui est énoncé"et en vertu de la *paribhāṣā* "alo 'ntyasya (un substitut s'applique au dernier *al*...)" 1.1.52. "Tadbhaktatvāt padāntaḥ" 355.22 : l'idée est : pour la *paribhāṣā* 11 il y a aussi le sens : par le mot qui note une forme, il y a notation de l'accrément. "Na hi dvayoḥ" 356.13 : si l'on objecte que, une fois le *t* final de *saṃyoga* amui, le *m* est bien finale de *pada*, comme il a été montré ci-dessus, on répond comme on l'a fait ci-dessus[2]. "Na tadantasya" 356.15 : l'idée est : parce qu'il n'y a pas énonciation d'une forme terminée par *pād*[3] dans le *sūtra*. "Śrutisaṃnipāti" c'est-à-dire expressément énoncé.

BH.I 356-357. -- S'il en est ainsi, le dit élément à indice *m* sera fait partie finale de ce qui précède.

"Pūrvānte napuṃsakopasarjanahrasvatvaṃ dvigusvaraś ca (s'il est partie finale de ce qui précède, le substitut bref pour un thème neutre ou un mot *upasarjana*, et le ton du *dvigu* ne se réalisent pas)". (vt 6)

S'il est fait partie finale de ce qui précède, le substitut bref pour un thème neutre ou un mot *upasarjana* et le ton du *dvigu* ne se réalisent pas. Le substitut bref pour un thème neutre et un mot *upasarjana* : dans "ārāśastriṇī, dhānāśaṣkulinī; niṣkauśāmbinī, nirvārāṇasinī"[4]. Le ton du *dvigu* : dans "páñcāratninī, dáśāratninī[1]. Du fait qu'une fois *num* réalisé, *ī* ou *i* ne sont pas finales, ces opérations risquent de ne pas se réaliser.

---

[1] Selon "rājāhaḥsakhibhyaṣ ṭac" 5.4.91. *Ṭac* est prescrit pour un *tatpuruṣa*.

[2] Voir I 354, 1.3 et 2 à partir du bas.

[3] Lire : "pādantasya" (éd. NSP, etc.)

[4] "Ārāśastriṇī" est un composé *dvandva* de *ārā* et *śastrī*, suivi de la désinence *au*, le composé est neutre selon "sa napuṃsakam" 2.4.17; accrément *num* selon "iko 'ci vibhaktau" 7.1.73 : substitut *śī* selon "napuṃsakāc ca" *ārāśastrī nī*; substitut bref du *ī* final du thème neutre selon "hrasvo napuṃsake prātipadikasya" 1.2.47. Si *num* est partie finale du thème qui précède, il doit s'appliquer avant le substitut bref, parce qu'il est *nitya*, c'est-à-dire s'applique que le substitut bref l'ait été ou non, tandis que ce dernier ne s'applique pas si *num* a déjà été réalisé. En effet le substitut bref est prescrit pour la finale d'un thème au neutre. Si cette finale est *n* il ne se réalisera pas, ne pouvant s'appliquer qu'à une voyelle selon "acaś ca"."Niṣkauśāmbinī" est un *tat-*

"Na vā bahiraṅgalakṣaṇatvāt (ou bien nôn, du fait que *num* est de cause *bahiraṅga*)". (vt 7)

Ou bien il n'y a pas ces défauts. -- Pour quelle raison ? -- "Bahiraṅgalakṣaṇatvāt" : *num* est *bahiraṅga*, lesdites opérations sont *antaraṅga*. Une opération *bahiraṅga* est non réalisée lors de l'application d'une opération *antaraṅga*[2]. Dans le cas du ton du *dvigu*, il y a encore plus de raison de rejeter ledit défaut. En considération du fait que cet accrément partie du composé n'a pas pouvoir d'enlever à un composant sa qualité de mot terminé par *ik*, le ton du *dvigu* se réalisera[3].

P.I 356-357. "Dhānāśaṣkulinī" 356.10 : on considère ici que *num* se réalise avant le substitut bref parce qu'il est d'application constante que le substitut bref soit réalisé ou non. Une fois *num* réalisé, la base n'est pas terminée par une voyelle et il y a risque de non-réalisation du substitut bref. "Niṣkauśāmbinī" 356.10 : le substitut bref prescrit après un neutre 1.2.47 est entravé par celui prescrit pour un mot *upasarjana* 1.2.48 enseigné ultérieurement; ce dernier aussi risque de ne pas s'appliquer, une fois *num* réalisé, pour la même raison.

"Na vā" 357.1 : une opération *antaraṅga* prévaut même sur une opération d'application constante (*paribhāṣā* 38). Le ton et le substitut bref sont *antaraṅga* parce qu'ils ne dépendent pas de la désinence. Ainsi puisqu'il n'y apparaît pas de défaut, la vue où l'accrément est finale de ce qui le précède, est établie.

U.I 356-357. "Dhānāśaṣkulinī" 356.10 : dans ce *dvandva* exprimant le sens de "collection" il y a désir de signifier la duali-

---

*puruṣa* de *nir* au sens de "sortir de" et de *kauśāmbyāḥ* selon le *vārttika* 1339 "nirādayaḥ", composé suivi de *au*, *niskauśāmbī au*; accrément *num*; substitut *śī*; kauśāmbī est *upasarjana* selon "ekavibhakti" 1.2.44; substitut bref du *ī* de l'*upasarjana* selon "gostriyor" 1.2.48. Dans ce cas aussi si *num* est la finale du mot qui précède, le substitut bref ne pourra lui être appliqué.

[1] "Páñcāratninī" est un *dvigu* de *panca* et *aratni* au sens de "collection" selon "taddhitārthottarapadasamāhāre" 2.1.51, suivi de *au*, il est neutre selon "sa napuṃsakam"; *num*; substitut *śī*; ton primitif du membre antérieur devant un mot finissant par un *ik* selon "iganta-" 6.2.29. Si *num* est finale de ce qui précède, *aratnin* ne sera pas terminé par *ik* et cette règle d'accent du *dvigu* ne pourra s'appliquer.

[2] *Paribhāṣā* 50. Dans tous les cas les causes d'application des dites opérations sont les divers composés, sans la désinence *au*. Les causes d'application de *num* sont les composés et la désinence. D'autre part une opération *antaraṅga* prévaut sur une opération *nitya* selon la *paribhāṣā* 38.

[3] *Num* est prescrit pour le composé *pañcāratni*. Or dans la règle d'accent c'est une qualité du composé, le fait que le membre ultérieur soit terminé par *ik*, qui est prise en considération. La conclusion du *vārttika* et de Patañjali est qu'un élément à indice *m* est partie finale de ce qui le précède.

té des termes et il y a donc duel. Dans cette forme, dira-t-on, le substitut bref se réalise le premier, ensuite *num*, il n'y a pas de défaut. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "nityatvāt" 356.18 : ceci doit être compris dans la vue où l'on enseigne le mot après l'avoir divisé[1]. "Anajantatvāt" 356.18 : le sens est : parce que dans la prescription du substitut bref "acaḥ" qualifie la finale du *prātipadika*[2]. "Paratvāt" 356.19 : bien que "paratvāt" soit inapproprié parce que pour une même opération il n'y a pas conflit d'applications par impossibilité d'applications simultanées, cependant il n'y a pas de défaut dans le *bhāṣya*, parce qu'une fois *num* réalisé elles n'ont de chance de réalisation ni l'une ni l'autre et peuvent s'appliquer toutes deux si *num* n'est pas réalisé. C'est pourquoi, doit-on comprendre il y a un énoncé condensé des deux opérations dans le *bhāṣya* "napuṃsakopasarjanahrasvatvam" 356.9."Tathaiva" 356.20 : l'idée est : parce que la base ne se termine pas par une voyelle.

"Antaraṅgo balīyān" 357.14 : l'idée est : la *paribhāṣā* "une opération *bahiraṅga* est non-réalisée" enseigne la non-réalisation d'une opération *bahiraṅga* qui a une chance de réalisation dans le même temps que l'opération *antaraṅga*, aussi bien que le traitement comme non-réalisé de l'opération *bahiraṅga* réalisée avant l'opération *antaraṅga*. Ce que dit Kaiyaṭa n'est donc pas en conflit avec le *bhāṣya*[3]. L'idée est : il n'y a pas la *paribhāṣā* 56 "akṛtavyūhā pāṇinīyāḥ (les Pâninéens n'appliquent pas une opération s'il y a destruction future de la cause d'application)"[4].

Dans le mot "pāñcāratninī" on a un composé *dvigu* au sens de "collection" ou bien amuissement de *mātrac* au sens de "mesure"[5].

⁂

---

[1] On prend le mot entier, on le divise en ses éléments, et l'on montre l'application des opérations à ces divers éléments tous présents. Dans ce cas on partira de la forme *dhānā śaṣkulī au*. La désinence est présente avant l'abrègement. *Num* se réalisera le premier. Dans la vue opposée les éléments apparaissent successivement. Au stade de la formation du *dvandva*, avant l'apparition de la désinence, on aura la forme *dhānāśaṣkulī*. L'abrègement pourra s'appliquer. La désinence apparaîtra ensuite, suivie de l'application de *num*. Dans cette vue il n'y a pas de défaut.

[2] Selon "acaś ca" 1.2.28.

[3] La *paribhāṣā* de la prévalence de l'opération *antaraṅga* sur l'opération *nitya* concerne des opérationsd'application simultanée.

[4] Le *num* enlèvera à la base la propriété d'être terminée par une voyelle, propriété cause d'application du substitut bref. Par application de cette *paribhāṣā* le substitut bref dont la cause est destinée à disparaître ne se réaliserait pas. Nāgeśa rejette la validité de cette *paribhāṣā*.

[5] Un dérivé est formé sur le *dvigu* "pañca aratnayaḥ pramāṇam anayoḥ" avec *mātrac*. Ce suffixe est amui selon "dvigor nityam" vt sous 5.2.37.

"Eca ig ghrasvādeśe (parmi les substituts brefs, *ik* seulement apparaît à la place de *ec*)". (*sūtra* 1.1.48)

(1. Le but du *sūtra*.)

BH.I 357-358. Pourquoi ce *sūtra* est-il prononcé ?

-- "Eca ik savarṇākāranivṛttyartham ("eca ik" vise l'éviction des *savarṇa* et de *a*)". (vt 1)

Il est dit "*ik* apparaît à la place de *ec*" pour l'éviction des *savarṇa* et pour l'éviction de *a*. D'abord pour l'éviction des *savarṇa* : qu'il n'y ait pas réalisation d'un demi *e* ou d'un demi *o* quand un substitut bref est enseigné pour *eṅ*. Et pour l'éviction de *a*. *Aic* sont deux phonèmes composés d'un *a* d'une more et d'un *i* ou d'un *u* d'une more. Quand un substitut bref est enseigné pour eux, tantôt *a* se réalisera, tantôt *i* ou *u*. Le présent *sūtra* est prononcé afin qu'il n'y ait jamais *a*. -- Cela est vraiment le but ? A la question "quelle difficulté y a-t-il donc ? " on répond ce qui suit.

"Dīrghaprasaṅgaḥ (il y a risque de réalisation d'une longue)".

Mais des *ik* longs risquent de se réaliser. -- Pour quelle raison ? -- Par la règle : "à la place d'un phonème, le plus proche se réalise" 1.1.50. -- Mais, en vérité, il est dit "hrasvādeśe (parmi les substituts brefs)". Par cela des longues ne se réaliseront pas. -- Ce présent *sūtra* visera à montrer le domaine d'application : "là où une brève a chance de se réaliser, *ik* apparaît à la place de *ec*"[1].

—"Dīrghaprasaṅgas tu nivartakatvāt (mais il n'y a pas risque de réalisation de longues, du fait que le présent *sūtra* a pour rôle d'évincer)". (vt 2)

Mais il n'y a pas de risque de réalisation de *ik* longs. -- Pour quelle raison ? -- "Nivartakatvāt" : le présent *sūtra* ne produit pas de *ik*.-- Que fait-il donc ? -- Il évince des non-*ik*. Car lors des prescriptions de brèves sont réalisées les brèves qui sont *ik* et non-*ik*. Le présent *sūtra* évince celles qui ne sont pas *ik*[2].

---

[1] L'adversaire fait de nouveau apparaître le défaut. Le présent *sūtra* prescrit *ik* à la place de *ec* là où un substitut bref a chance de se réaliser. Cela ne veut pas dire qu'une brève se réalisera. Le présent *sūtra* est une règle indépendante. Il évince le substitut bref qui avait chance de se réaliser et prescrit un *ik* bref ou long. Dans le cas de *ec* un *ik* long se réalisera par l'intervention de "sthāne 'ntaratamaḥ".

[2] Le présent *sūtra* peut être pris comme prescrivant des objets qui ne sont pas déjà réalisables sans lui. L'on peut comprendre alors qu'il prescrit tout ce que son énoncé peut noter. La mention "ik" note *i*, *u*, etc. et les *savarṇa* *ī*, *ū*, etc. selon "aṇudit". Il y a donc risque d'un substitut *ik* long pour une diphtongue longue elle-même. Le présent sūtra peut aussi être pris comme s'appliquant à des objets qui sont déjà réalisables sans lui. Son rôle n'est plus alors de produire, mais de distinguer entre divers objets, d'en évincer quelques-uns parmi tous ceux qui sont déjà réalisables. Des brèves sont déjà réalisées; parmi elles on ne retiendra que *ik*.

P.I 357-358. "Kim artham" 357.6 : la question est posée parce qu'il y a réalisation des formes désirées même sans le *sūtra*. "Eṅaḥ" 357.9 : l'idée est : parce que le *a* est amalgamé dans *eṅ*, un demi *e* et un demi *o* où le *a* sera amalgamé risquent de se réaliser à la place de *eṅ*, mais non à la place de *aic* où le *a* est distinct. "Samāhāravarṇau" 357.10 : parce que leurs composants sont réunis en un groupe[1]. "Mātrāvarṇasya" 357.10 : la more est une partie pour le phonème *a* diversifié en dix-huit variétés[2]; en raison de l'existence de cette diversification il y a emploi d'une sixième désinence.

"Dīrghās tu" 358.1 : l'idée est : le présent *sūtra* est indépendant et prescriptif. On voit qu'il y a notation des *savarṇa* même par l'énoncé de l'objet prescrit, dans le cas de "amūbhyām", etc.[3] Ainsi il y a mention du dit défaut[4]. "Nanu ca" 358.2 : le sens de la phrase du *sūtra* est : quand il y a chance d'application d'une brève à la place de *ec*, la brève est *ik* seulement."Viṣayārtham" 358.2 : que là où une brève est prescrite, là seulement le *sūtra* intervienne, non dans une prescription de protractée,etc. à propos de "de3vadatta" etc. Et quand le présent *sūtra* intervient formant une phrase différente de celle de la règle opératoire[5],les *ik* prescrits à la place de *ec*, donc des longues proches de *ec*, risquent de se réaliser. Le substitut bref attendu ayant été entravé, une fois les substituts longs réalisés, le substitut bref n'a plus de nouvelle chance de réalisation.

"Nivartakatvāt" : le *sūtra* étant une phrase unique, une brève qui est *ik* seulement se réalise, non une autre non-*ik;* de cette façon les brèves non-*ik* sont évincées. En ce cas, dira-t-on,s' il y a une phrase unique, parce qu'il y aura absence de substitut bref en l'absence de *ec*[1], le substitut bref risque de ne pas se réaliser pour un autre objet que *ec*. Il n'y a pas ce défaut. Au début par l'audition de la mention d'un substitut bref dans une règle opératoire il y a intervention de "acaś ca (le mot "acaḥ(à la place d'un *ac*)" est placé où un substitut bref, long, etc.est prescrit)" 1.2.28 et le substitut bref s'applique donc. *Ec* étant inclus dans *ac*, quand le substitut bref s'applique "eca ik" intervient.

---

[1] Kaiyaṭa explique ici la dénomination de "samāhāravarṇau". Il prend ce mot comme étant un *bahuvrīhi* et le premier membre *samāhāra* comme référant aux objets groupés. Le sens est : *aic* sont des phonèmes dont les éléments composants sont groupés (entendre: juxtaposés) : une more de *a*, une more de *i* ou *u*.

[2] Brève, longue, protractée, etc.

[3] Dans "amūbhyām" formé avec *bhyām* après *adas*, avec substitut *a* de *s* selon "tyadādīnām", *a* de *a a*, *ada bhyām*; substitut *ā* de *a* selon "supi ca" 7.3.102 *adā bhyām*; il y a le substitut long *ū* pour le *ā* selon "adaso 'ser dād u do maḥ" 8.2.80 *amūbhyām*. Le *ū* long est produit à partir de l'énoneé "u" bref. On voit que dans ce cas l'énoncé de l'objet produit "u" note son *savarṇa ū* long,contrairement à ce que fait entendre la règle "aṇudit... cāpratyayaḥ (*aṇ*, etc. non objet prescrit note ses *savarṇa*)" 1.1.69.

[4] Dans la vue présente le sūtra "eca ik" prescrit *ik* à la place de *ec*. *Ik* est l'objet prescrit. Si selon la règle "aṇudit"il ne note pas ses *savarṇa*, il notera seulement *i* bref, etc. Il n'y a pas de risque de réalisation de la longue. Si sur le modèle de l'énoncé "u" dans "adaso 'ser dād u" il note ses *savarṇa*, il notera *ī* long, etc. Il y a le défaut mentionné.

[5] Une règle opératoire prescrit un substitut bref. La présente règle s'applique dans le même domaine d'application, mais étant distincte de la règle opératoire, produit non le substitut bref mentionné dans l'autre règle, mais le substitut *ik* qui figure dans son énoncé. Ce substitut *ik* sera long par l'intervention de "sthāne 'ntaratamaḥ".

U.I 357-358. "Eca ik". "Vināpi" 357.16 : l'idée est :comme il sera montré par l'annulation du *sūtra* ci-dessous. Là où l' on devait dire "ecaḥ" la mention "eṅaḥ" 357.9 est inappropriée, dira-t-on; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "eṅaḥ" 357.17. "Praśliṣṭa-" 357.17 : le sens est : mélangé comme l'eau et la poussière. L'idée est : la plus grande proximité est comprise par le fait d'avoir le *a* amalgamé, etc. Kaiyaṭa dit la raison de la non-réalisation d'une demie diphtongue pour *aic* : "na tu" 357.17 : l'idée est : il n'y a pas de demi *aic*. On doit comprendre que "savarṇākāranivṛttyartham" 357.7 se construit en référence à deux domaines d'application différents. Il n'y a pas, dira-t-on, dans "samāhāravarṇau" un *bahuvrīhi* du mot *samāhāra* terminé par *ghañ* au sens d'"objet" avec le mot *varṇa*, parce qu'une partie de phonème n'est pas un phonème[2]; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "samāhriyamāṇau" 357.18 : l'idée est : c' est un composé qui comporte l'amuissement d'un mot médian [3]."Mātrāvarṇasya" 357.10 : l'intention du *bhāṣya* est que le composant de *aic* est semblable au phonème *a*, etc.de la durée d'une more."Mātrāvayavaḥ" 357.19 : le sens est : composant de *aic*, semblable au phonème *a*.

Mais, objectera-t-on, la présente règle est limitative et forme une phrase unique avec chaque prescription de substitut bref; comment y a-t-il risque de réalisation d'un substitut long ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "svatantram" 358.11 : l'adversaire croit que la qualité de prescription est plus légitime, parce que s'il y a limitation il y a les défauts de répétition, etc.[1] "Bhāvyamānasya" 358. 11 : sixième désinence au sens de relation en général[2]."De3-va-" 358.14 : le sens est : dans la prescription de la protractée "guror anṛtaḥ" appliquée dans "de3vadatta". Par "-ādi- (etc.)" il y a inclusion des accents aigu, etc. Mais, dira-t-on, une fois le substitut long réalisé par le présent *sūtra*, le substitut bref se réalisera de nouveau par la règle opératoire; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "hrasyasya" 358.15 : l'idée est : en raison de l'application de la règle particulière entravante, il n'y a pas application de la règle générale dans le même domaine.

---

[1] La présente règle forme une seule phrase avec la règle opératoire. Les mots "eca ik" sont placés dans la prescription du substitut bref dont le sens sera : un *ik* substitut bref apparaît à la place de *ec*... Dans ce cas le domaine d'application sera ramené à *ec*. La formation d'une phrase unique instaure une concomitance du substitut bref avec *ec :* là où il y a *ec* il y a le substitut; là où il n'y a pas *ec* il n'y a pas le substitut. En raison de cette dernière proposition qui est un *vyatireka,* il n'y aura pas d'application du tout du substitut bref à un phonème autre que *ec*.

[2] Seul *ai* est un phonème (*varṇa);* ses composants différents des phonèmes libres *a* et *i,* bien qu'ils leur ressemblent,n'ont pas droit à la dénomination de phonème. On ne peut donc avoir le sens : *aic* qui a des phonèmes groupés.

[3] Le composé est un *karmadhāraya* formé d'un bahuvrīhi"samāhārāvayavau" sur "samāhriyamāṇāv avayavau yayoḥ" et du mot "varṇau": "samāhārāvayavau varṇau". Le mot médian est amui. Le sens sera :*aic* sont des phonèmes dont les composants sont groupés.

"Ekavākyabhāvenaicaḥ" 358.16 : la qualité de phrase unique est ici le fait que "eca ik" soit un complément pour la prescription du substitut bref; mais ce n'est pas l'absence de séparation des deux règles; la construction se fait bien en phrases différentes[3]. Un interlocuteur qui ne comprend pas cela objecte "yadi" 358.17. Avec l'intention décrite ci-dessus Kaiyaṭa répond "pūrvaṃ hrasva-" 358.17 : l'idée est : et ainsi il y a utilisation des deux *paribhāṣā*, "acaś ca" et "eca ik".

(2. L'annulation du *sūtra*.)

BH.I 358-359. Il n'est pas besoin de la présente règle d'abord pour l'éviction des *savarṇa*.

"Siddham eṅaḥ sasthānatvāt (le substitut *ik* est réalisé du fait qu'il a un lieu d'articulation semblable à celui de *eṅ*)". (vt 3)

Cela est résolu. -- Comment ? -- "Eṅaḥ sasthānatvāt" : *i* et *u* se réaliseront, nnn un demi *e* ou un demi *o*. -- Mais, en vérité, le demi *e* et le demi *o* ont un lieu d'articulation encore plus semblable à celui de *eṅ*. -- Ils n'existent pas. S'ils existaient, c'est eux que l'auteur aurait énoncé dans l'*akṣarasamāmnāya*. -- Mais, en vérité; les Sātyamugri et les Rāṇāyanīya, parmi les chanteurs de *chandas*, récitent un demi *e* et un demi *o* : "sújāte éśvasūnṛte (Sāma.I.421); ádhvaryo ŏ́dribhiḥ sutám (*Sāma.I.499*); śukrám te ĕnyád yajatáṃ te ĕnyát (*Sāma* I.75)". -- Cela est un usage d'assemblée de ces honorables chanteurs de *chandas*.Car ni dans le monde ni dans un autre *veda*, il n'y a de demi *e* ou de demi *o*"[4].

Il n'est pas beoin du présent *sūtra*pour l'éviction de *a* non plus.

---

[1] Voir tr.I 487.

[2] On devait avoir une troisième désinence pour désigner l'agent selon "ubhayaprāptau karmaṇi" et le composé "savarṇagrahaṇam" ne devait pas être formé selon "karmaṇi ca", si l'on voulait que la désinence exprime l'agent : bhāvyamānenāpi savarṇānāṃ grahaṇam; si l'on considère que la sixième désinence de "bhāvyamānasya" exprime, non l'agent, mais une relation en général il n'y a pas application de "ubhayaprāptau" et le composé peut être formé.

[3] La présente *paribhāṣā* a pour rôle de placer "eca ik" dans la règle opératoire, mais en y ajoutant ceci comme clause particulière distincte. Le sens sera : un substitut bref apparaît à la place de la finale *ac* d'un féminin *upasarjana...*, ce substitut bref étant *ik* à la place de *ec* le cas échéant.

[4] Voir I 81.

"Aicoś cottarabhūyastvāt (et du fait de la prédominance du composant ultérieur de *aic*)". (vt 4)

Et du fait de la prédominance du composant ultérieur de *aic* *a* ne se réalisera pas. Plus longue est la more de *i* et *u*, plus brève celle de *a*. Et il y aura notation de ce qui est le plus abondant. Par exemple, on dit : "que le village de brâhmanes soit amené". Or dans ce village il y a dans un quartier les cinq types d'artisans[1].

P, I 358-359. "Siddham eṅaḥ" 358.9 :le sens est : il y aura la palatale *i* pour la palatale *e*, la labiale *u* pour la labiale *o*. "Aicoś ca" 359.7 : *ai* est gutturo-palatal, *au* gutturo-labial. Et il n'y a pas de brève qui soit telle. Le substitut le plus proche d'un composant doit se réaliser. Or une dénomination est donnée par le composant le plus important. L'ensemble est figuré comme fait du composant le plus important. Ce sont donc *i* et *u* qui se réaliseront. "Brāhmaṇagrāmaḥ" 359.9 : exemple où les brâhmanes sont résidents, non propriétaires.

U, I 358-359. "Ekārasya" 358.20. Que, même si les *eṅ* sont *gutturo*-palatal, etc. en raison du conflit[2] le composant antérieur ne détermine pas le substitut qui est le plus proche de lui, mais le composant antérieur détermine le sien; il n'y a donc pas de défaut; cela est faux parce qu'il est clair dans le *bhāṣya* dans la section du traitement comme l'original qu'il n'y a pas application de la règle du cas de conflit en prenant l'ultériorité qui appartient à un objet de la règle[3]. S'il en était ainsi, doit-on comprendre, le composant antérieur, étant *antaraṅga,* déterminerait le substitut le plus proche de lui. Dans le *bhāṣya* "ardha ekāra okāro vā na bhaviṣyati" : l'idée est : parce qu'ils n'existent pas. Mais l'interlocuteur qui croit que la raison "sasthānatvābhāvāt (parce qu'ils n'ont pas le même lieu d'articulation)" est donnée par cela, objecte "nanu ca" 359.1. "Sasthānatarau" 359.1: l'énoncé avec le suffixe *tara* vise à faire entendre que même dans la vue où *e* est gutturo-palatal il y a identité de lieu d'articulation avec le demi *e*. Le premier interlocuteur dévoile son intention : "na tau staḥ" 359.1. "Tāv eva" 359.2 : l'idée est: dans le *pratyāhārasūtra* "e o ṅ". Cela a été montré sous le sūtra "e o ṅ"[1]. "Pārṣada-" 359.4. : le sens est : ce qui se trouve dans l'assemblée des honorables chanteurs; on doit comprendre que la forme fait comprendre son sens parce que c'est un emploi du *bhāṣya* et qu'il y a donc correction[2].

---

[1] La conclusion du *vārttika* est que l'on peut se dispenser de ce *sūtra*. Patañjali accepte ici les mêmes arguments. Cependant pour ce qui est de la longueur des composants de *aic* Patañjali présentera diverses vues, entre lesquelles il ne choisira pas, dans un autre passage : *a* d'une more et *i* ou *u* d'une more; *a* d'une demie more et *i* ou *u* d' une more et demi ; *a* d'une more et demi et *i* ou *u* d'une demie more (V 427-6sq).

[2] Deux substituts se présentent, chacun ayant une affinité avec l'un des composants de *eṅ*. Il y a conflit résolu par la prévalence du substitut le plus proche du composant ultérieur, à savoir *i* ou *u*, selon "vipratiṣedhe param". Voir *Bṛhadvivaraṇa* MPV I 151.19.

[3] Cette règle réfère à l'ultériorité dans l'*Aṣṭādhyāyī* de la règle qui prescrit l'opération. Voir I 432. Patañjali étudie le cas de l'application du substitut *yaṇ* à *u* et *i* dans *paṭu i ā*. Il y a *vipratiṣedha* parce qu'il ne peut y avoir application simultanée des deux *yaṇ* le second détruisant la cause d'application du premier. On pourrait dire que le *i* ultérieur détermine l'application du second. Patañjali ne dit pas cela. Il invoque au contraire le caractère d'application constante du second *yaṇ*. Ce faisant il montre que la règle de résolution du cas de conflit ne concerne pas l'ultériorité de l'objet d'application, mais seulement l'ultériorité de la règle.De cette façon elle ne peut entrer en jeu dans ce cas.

"Bhūyasa eva" 359.9 : le sens est : il y a notation de la partie la plus importante, comme contrepartie de l'affinité requise pour le substitut. Parce qu'il y aurait impropriété à ce que l'exemple de dénomination d'après l'élément le plus important soit un village qui a pour propriétaires des brâhmanes, Kaiyaṭa dit : "vāstavyatve" 359.14 : *vāstavya* se termine ici par *tavya* au sens de l'agent. Les cinq artisans sont le potier, le forgeron, le charpentier, le barbier, le blanchisseur.

"

" "

"Ṣaṣṭhī sthāneyogā (une sixième désinence, si la relation qu'elle exprime n'est pas encore déterminée, exprime la relation par l'occurrence)". (*sūtra* 1.1.49)

(1. Le sens de "sthāneyogā".)

BH. I 360. Que signifie "sthāneyogā" ? -- "Sthāne yogo 'syāḥ seyaṃ sthāneyogā (la sixième désinence qui exprime une relation par l'occurrence)". Il y a non-amuissement de la septième désinence de "sthāne" par la présentation de la forme toute faite. Ou bien il y a le substitut *et* pour une troisième désinence : "sthānena yogo 'syāḥ seyaṃ sthāneyogā"[3].

[1] Voir I 81, tr.I 229.

[2] *Pārṣada* est un dérivé de *parṣad* avec *aṇ* selon "tatra bhavaḥ". On remarque que le mot extérieur "tatrabhavatām" se construit non avec le dérivé mais avec le mot *parṣad* base du dérivé. Une telle construction d'un terme subordonné en composition ou dérivation secondaire avec un mot extérieur n'est admise que s'il est prouvé que l'expression fait comprendre le sens, s'il y a *gamakatva*. La preuve du *gamakatva* est ici l'emploi que fait l'auteur du *bhaṣya* que l'on prend comme autorité en telle matière.

[3] Le composé est un *bahuvrīhi* selon "anekam" 2.2.24. S'il

P.I 360. "Ṣaṣṭhī sthā-". "Kim idam" 360.2 : si "sthāneyogā" est un composé il risque d'y avoir non-audition de la désinence; s'il n'est pas un composé "yuktiḥ" risque de se réaliser au lieu de "yogā"[1]. "Sthāne yogo 'syāḥ" 360.2 : le sens est : dont la relation est causée par le lieu d'occurrence. "Tṛtīyāyā vā"360. 3 : ceci doit être construit avec "nipātanāt (par la présentation de la forme toute faite)". De même que dans "devadattasya yajñadattaḥ (le Yajñadatta de Devadatta)" une relation par l'intermédiaire de la qualité de fils, etc. est comprise, de même dans "aster bhūḥ" s'il y a la présente *paribhāṣā* la relation par le lieu d'occurrence est déterminée. Quelques-uns disent que *sthāna* signifie le sens;les mots se tiennent dans un sens[2]; le sens de "aster bhūḥ" sera donc : *bhū* dans le sens de *as*. Mais d'autres disent que dans "bhrasjo ropadhayo ram anyatarasyām (l'accrément *ram* apparaît optionnellement à la place du *r* et de la pénultième *s* de *bhrasj*)" 6.4.47 le *r* et le *s* n'ont pas de sens et que donc le mot *sthāna* est pris ici comme exprimant l'action[3] et signifiant "occurrence"; on obtient donc le

---

est formé avec "sthāne" au locatif il doit y avoir amuissement de la désinence de "sthāne" selon "supo dhātu-" 2.4.71.En l'absence de règle permettant le maintien de la désinence pour "sthāne",le présent énoncé est considéré comme faisant autorité et comme justifiant sa forme. Si le composé est formé avec "sthānena" à l'instrumental, il y a application de l'amuissement à cette troisième désinence. Et il y a le substitut *et* de *a*. Ce substitut *et* est prescrit devant une désinence commençant par une consonne, au pluriel, par "bahuvacane jhaly et". Cette règle ne s'appliquant pas au présent composé, il faut donc considérer que l'apparition de *et* est justifiée par l'autorité du présent énoncé. Dans les deux cas le sens du composé est le même, la troisième et la septième désinence pouvant avoir le sens de cause. Le sens sera "dont la relation est par l'occurrence". Il s'agit évidemment de la relation exprimée par la sixième désinence. Cette désinence exprime que deux objets sont reliés entre eux par leur occurrence dans une situation déterminée. Par exemple dans "aster bhūḥ" la désinence fait entendre que *bhū* est lié à *as* en ce qu'il se réalise là même où *as* risque de s'appliquer,devant un suffixe *ārdhadhātuka*. La glose la plus couramment donnée par les commentateurs pour le mot *sthāna* est "prasaṅgaḥ" qui réfère particulièrement à l'occurrence virtuelle, le risque de réalisation d'une forme productible à partir d'une partie de l'enseignement de la grammaire, mais qui n'appartient pas à l'emploi. "A la place de" cette forme virtuelle, une nouvelle règle en prescrit une autre.

[1] *Yoga* est formé avec *ghañ* par "halaś ca" 3.3.121.Au féminin, requis ici à cause de la construction avec "ṣaṣṭhī",*ktin* doit apparaître selon "striyām ktin" 3.3.94 qui est un *apavāda* de "halaś ca".

[2] Le mot *sthāna* est analysé étymologiquement ici comme ayant le suffixe *lyuṭ* au sens de la location : ce dans quoi les mots se tiennent.

[3] Dans ce cas le mot est formé avec *lyuṭ* au sens de l'action. Le sens est l'action de se tenir, d'avoir lieu.

P. I 360. "Ṣaṣṭhī sthā-". "Kim idam" 360.2 : si "sthāneyogā" est un composé il risque d'y avoir non-audition de la désinence; s'il n'est pas un composé "yuktiḥ" risque de se réaliser au lieu de "yogā"[1]. "Sthāne yogo 'syāḥ" 360.2 : le sens est : dont la relation est causée par le lieu d'occurrence. "Tṛtīyāyā vā"360.3 : ceci doit être construit avec "nipātanāt (par la présentation de la forme toute faite)". De même que dans "devadattasya yajñadattaḥ (le Yajñadatta de Devadatta)" une relation par l'intermédiaire de la qualité de fils, etc. est comprise, de même dans "aster bhūḥ" s'il y a la présente *paribhāṣā* la relation par le lieu d'occurrence est déterminée. Quelques-uns disent que *sthāna* signifie le sens;les mots se tiennent dans un sens[2]; le sens de "aster bhūḥ" sera donc : *bhū* dans le sens de *as*. Mais d'autres disent que dans "bhrasjo ropadhayo ram anyatarasyām (l'accrément *ram* apparaît optionnellement à la place du *r* et de la pénultième *s* de *bhrasj*)" 6.4.47 le *r* et le *s* n'ont pas de sens et que donc le mot *sthāna* est pris ici comme exprimant l'action[3] et signifiant "occurrence"; on obtient donc le

---

est formé avec "sthāne" au locatif il doit y avoir amuissement de la désinence de "sthāne" selon "supo dhātu-" 2.4.71.En l'absence de règle permettant le maintien de la désinence pour "sthāne",le présent énoncé est considéré comme faisant autorité et comme justifiant sa forme. Si le composé est formé avec "sthānena" à l'instrumental, il y a application de l'amuissement à cette troisième désinence. Et il y a le substitut *et* de *a*. Ce substitut *et* est prescrit devant une désinence commençant par une consonne, au pluriel, par "bahuvacane jhaly et". Cette règle ne s'appliquant pas au présent composé, il faut donc considérer que l'apparition de *et* est justifiée par l'autorité du présent énoncé. Dans les deux cas le sens du composé est le même, la troisième et la septième désinence pouvant avoir le sens de cause. Le sens sera "dont la relation est par l'occurrence". Il s'agit évidemment de la relation exprimée par la sixième désinence. Cette désinence exprime que deux objets sont reliés entre eux par leur occurrence dans une situation déterminée. Par exemple dans "aster bhūḥ" la désinence fait entendre que *bhū* est lié à *as* en ce qu'il se réalise là même où *as* risque de s'appliquer,devant un suffixe *ārdhadhātuka*. La glose la plus couramment donnée par les commentateurs pour le mot *sthāna* est "prasaṅgaḥ" qui réfère particulièrement à l'occurrence virtuelle, le risque de réalisation d' une forme productible à partir d'une partie de l'enseignement de la grammaire, mais qui n'appartient pas à l'emploi. "A la place de" cette forme virtuelle, une nouvelle règle en prescrit une autre.

[1] *Yoga* est formé avec *ghañ* par "halaś ca" 3.3.121.Au féminin, requis ici à cause de la construction avec "ṣaṣṭhī",*ktin* doit apparaître selon "striyāṃ ktin" 3.3.94 qui est un *apavāda* de "halaś ca".

[2] Le mot *sthāna* est analysé étymologiquement ici comme ayant le suffixe *lyuṭ* au sens de la location : ce dans quoi les mots se tiennent.

[3] Dans ce cas le mot est formé avec *lyuṭ* au sens de l'action. Le sens est l'action de se tenir, d'avoir lieu.

sens : quand il y a occurrence de *as*, c'est-à-dire risque de réalisation de *as*, *bhū* se présente. Le non-emploi de *as* et l'emploi de *bhū*, naturels, devant un suffixe *ārdhadhātuka* sont enseignés de cette manière.

U.I 360. "Ṣaṣṭhī sthā-". "Yuktiḥ" 360.8 : l'idée est : parce que ce mot est qualifiant du féminin "ṣaṣṭhī". "Nipātanāt" 360.10 : le sens de "tṛtīyāyā vaitvam" est : dans le composé du mot à troisième désinence, il y a amuissement de la désinence et substitut *e* de *a*. Si cette présentation de la forme toute-faite prescrivait *e* à la place de la troisième désinence[1], puisqu'il n'y aurait pas de raison pour que cet enseignement entrave une opération *antaraṅga*[2] le substitut *ina* se réaliserait et le substitut *e* s'appliquerait à la finale[3]. Et il n'y aurait pas de preuve que le *luk*[4] est entravé. Et il s'ensuivrait application du substitut *vṛddhi*[5]. C'est pourquoi, doit-on comprendre, le *bhāṣya* n'a pas dit "le substitut i"[6].

Ici les sens d'occurrence, de proximité, etc.[7] sont donnés comme étant des attributs de la relation qui est le sens de la sixième désinence, mais non des sens mêmes de la sixième désinence. Il n'y a donc pas conflit avec le *bhāṣya* sous le *sūtra* de *matup*[8].

---

[1] C'est-à-dire si l'on prenait à la lettre la phrase du *bhāṣya* "tṛtīyāyā etvam (*e* à la place de la troisième désinence)".

[2] Le présent enseignement par le *nipātana* est celui du substitut *e* dans le composé "sthāneyogā". Ce substitut *e* est donc causé par le membre ultérieur du composé. Il est *bahiraṅga* par rapport au substitut *ina* prescrit pour *ṭā* ultérieur à une base en *a* selon "ṭāṅasiṅasām ina-" 7.1.12.

[3] Selon "alo 'ntyasya".

[4] Selon "supo dhātuprātipadikayoḥ" qui entrave toutes les règles relatives aux désinences. Le *luk bahiraṅga* entrave même les opérations *antaraṅga*. Avec le nom *samāsa* il s'applique avant les opérations de *saṃdhi* à la forme initiale théorique, *sthāna ṭā yoga su*.

[5] Selon "vṛddhir eci" il y aurait *ai* substitut de *a e* dans *sthāna e*. Pāyaguṇḍa remarque qu'il devrait y avoir plutôt application de "ato guṇe" *sthana* n'étant pas *pada*. Et il considère donc que "vṛddhyāpatteś ca" est une mauvaise lecture (NSP I 408, n.6).

[6] S'il s'agissait d'un substitut de la désinence le *bhāṣya* aurait dit "itvam" au lieu de "etvam" afin qu'il y ait application de "ād guṇaḥ" à *sthāna i* pour produire *sthāne*. C'est parce qu'il s'agissait d'un substitut du *a* de *sthāna* après *luk* de la désinence, qu'il a dit "etvam".

[7] Il y a trois relations possibles entre deux formes de mot : *ānantarya* (proximité immédiate sans qu'il y ait rien d'interposé), *sāmīpya* (proximité alors qu'il y a quelque chose d'interposé), *prasaṅga*(occurrence dans le même lieu).Voir *Bālamanoramā* I 44-4.

[8] Voir IV.152. Le *sūtra* "tad asyāsti" 5.2.94 prescrit le suffixe *matup* en en énonçant le sens. "Tat" réfère au sens de la base, "asyāsti" réfère au sens du suffixe. Le suffixe exprime donc le sens de la sixième désinence et l'existence. Le but de la mention "asti" est que *matup* apparaisse après la forme accompagnée de

C'est pourquoi le vénérable auteur du *bhāṣya* a présenté un composé avec une septième désinence ou avec une troisième désinence, mais non un *bahuvrīhi* dont les termes réfèrent au même objet[1].En suggérant cela Kaiyaṭa a dit "sthānanimittasaṃbandhā" 360.9.

Mais, dira-t-on, en l'absence du mot "sthāne" dans les prescriptions de substitut, comment comprend-on la relation causée par l'occurrence ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yathā" 360.10 : l' idée est : et ainsi de même que quand il est dit "devadattasya yajñadattaḥ" sous l'effet du besoin de savoir "Yajñadatta est quoi de Devadatta ? " on supplée le terme "fils", de même on comprendra ici en suppléant le mot "sthāne" dans les règles opératoires ou par le principe d'emploi de parties de phrases pour des phrases entières[2]. "Arthe ca" 360.12 : l'idée est : par la relation par la qualité d'éléments expressifs. "Asteḥ prāptau" 360.14 est un commentaire de "asteḥ prasaṅge". "Prayogaḥ" 360.15 : "svābhāvikaḥ(naturel)" se rattache aussi à ce mot. L'idée est : le mot "sthāne" exprimant la disparition n'est pas possible ici, parce qu'il s'ensuivrait la perte de l'éternité du mot. "Anye tu" 360.13 marque un déplaisir à l'égard de cette vue, en ce que dans la prescription de *ram*, si le sens est "la forme connectée à *ram* apparaît dans le sens de la forme connectée avec *r* et la pénultième" il n'y a pas perte de l'interprétation de "sthāne (dans le sens de)".

(2. Le but de la règle. 1 La notation de la relation par l'occurrence.)

BH.I 360-362. Mais pourquoi ce *sūtra* est-il prononcé ? -- "Ṣaṣṭhyāḥ sthāneyogavacanaṃ niyamārtham (la prescription de l'expression d'une relation par l'occurrence pour la sixième désinence vise à une limitation)". (vt 1)

Cette entreprise vise à une limitation. Il y a une centaine

---

*asti* seulement, non après la forme accompagnée du mot *anantara*, etc., par exemple après "gāvo 'sya santi", non après "gāvo 'sya santy anantarāḥ". En présence de "santi" il n'y a pas, dit Patañjali, de *sāmarthya*, parce qu'il y a dépendance d'un terme extérieur. La dépendance d'un terme extérieur empêchant la formation du dérivé, vient de la qualification de "gāvaḥ" par "anantarāḥ". Si Patañjali parle ici de cette absence de *sāmarthya* c'est qu'il tient l'*ānantarya* pour un attribut du sens de la base, non contenu dans le sens du suffixe qui représente le sens de la sixième désinence. Ce passage du *bhāṣya* implique donc que les sens d'*ānantarya*, *sāmīpya* et *sthāna* ne sont pas des sens de la sixième désinence. Dira-t-on qu'il y a conflit entre ce passage et le présent passage où l'on nous enseigne la notation du sens de *sthāna*, Nāgeśa répond que la sixième désinence a pour sens la relation, laquelle relation peut être définie par divers déterminants et que l'*ānantarya* etc. sont les sens qui correspondent aux aspects particuliers de la relation. Il n'y a pas conflit.

[1] C'est-à-dire ayant le sens : dont la relation est l'occurrence. Patañjali a dit : la relation par l'occurrence, parce que l' occurrence est ici un attribut de la relation, ne constitue pas la relation même signifiée par la désinence.

[2] Voir I 344.3.

de sens pour la sixième désinence, autant qu'un mot peut exprimer. Tous ces sens risquent d'apparaître, quand une sixième désinence est prononcée. Et il est désiré que dans la grammaire une sixième désinence exprime la relation par l'occurrence. Cela ne se réalise pas sans un effort. "Ṣaṣṭhyāḥ sthāneyogavacanaṃ niyamārtham" : pour cette limitation ce *sūtra* est prononcé. -- Cela est vraiment le but ? A la question "quelle difficulté y a-t-il donc ?"on répond ce qui suit.

"Avayavaṣaṣṭhyādiṣv atiprasaṅgaḥ śāso goha iti (il y a risque d'application de la présente règle aux sixièmes désinences qui ont le sens "partie de", etc. dans "śāsaḥ", "gohaḥ". (vt 2)

Les sixièmes désinences exprimant le sens "partie de", etc. ne se réalisent pas. -- Quel défaut y a-t-il à cela ? -- Le substitut *it* prescrit par "śāsa id aṅhaloḥ (*it* apparaît à la place de la pénultième de *śās* devant *aṅ* ou un suffixe commençant par *hal* et à indice *k* ou *ṅ*)" 6.4.34 s'appliquera à la finale de *śās* et à la pénultième de n'importe quelle racine. Le substitut *ūt* prescrit par "ūd upadhāyā gohaḥ (*ūt* apparaît à la place de la pénultième de *guh* devant un suffixe commençant par un *ac* et cause d'un *guṇa*)" 6.4.89 s'appliquera à la finale de *goh* et à la pénultième de n'importe quelle racine[1].

-- "Avayavaṣaṣṭhyādīnāṃ cāprāptir yogasyāsaṃdigdhatvāt (et il n'y a pas risque d'application de la présente règle aux sixièmes désinences qui ont le sens "partie de", etc., du fait que la nature de la relation qu'elles expriment n'est pas objet de doute)".(vt 3)

Et il n'y a pas risque d'application de la présente limitation aux sixièmes désinences qui ont le sens "partie de", etc.-- Pour quelle raison ? -- "Yogasyāsaṃdigdhatvāt" : il y a limitation quand il y a doute. Et il n'y a pas de doute sur le sens dans le cas des sixièmes désinences qui signifient "partie de", etc.[2].Est-ce que cela doit être dit ? -- Non, certes. -- Comment ce qui n'est pas dit sera-t-il compris ? -- Il y en a un exemple dans le monde. Dans le monde, quelqu'un demande à un autre : "je vais aller dans tel autre village, expliquez-moi le chemin". Cet autre lui dit : à cet endroit il faut prendre le chemin à main droite, à cet endroit le chemin à main gauche". Mais considérant qu'il n'y a pas de doute à propos d'un chemin de direction différente, il n'en parla pas[1]. De même dans le cas présent, quand il y a doute, il y a application de la limitation et il n'y a pas de doute dans le cas de sixièmes désinences qui ont le sens "partie de", etc. Ou bien "sthāneyogā" est : "sthāne 'yogā sthāneyogā". -- Que signifie "ayogā" ? -- "Avyaktayogā ayogā (qui exprime une relation non définie)"[2]. Ou bien *yogā* est : "yogavatī yogā". -- Mais que signifie "yogavatī" ? "Qui exprime de nombreuses relations". -- Comment cela ? -- *Matup* s'emploie au sens d'abondance[3].

---

[1] "Upadhāyāḥ" est reconduit dans le *sūtra* "śāsaḥ". Sa désinence signifie "à la place de" selon le présent *sūtra*. Le sens désiré pour la désinence de "śāsaḥ" est "partie de", afin que l'on comprenne : "à la place de la pénultième partie de *śās* ". Mais par le présent *sūtra* cette désinence aura aussi le sens "à la place de". Il ne pourra y avoir que rapport de coordination entre "upadhāyāḥ" et "śāsaḥ"; l'on comprendra :"à la place de la finale de *śās* et à la place d'une pénultième". Il en sera de même pour le cas de "gohaḥ".

[2] Dans "śāsa upadhāyāḥ" la construction de la phrase fait entendre le sens "partie de" pour la désinence de "śāsaḥ".Mais rien ne détermine le sens de celle de "upadhāyāḥ". Il y a doute sur la nature de la relation qu'elle exprime. La présente limitation s'applique alors.

P. I 360-362. "Kim artham" 360.4 : la question est posée parce que l'objet désiré se réalise même sans le *sūtra* et, si le *sūtra* est entrepris, il y a application abusive. "Ekaśatam" 360.6: cela est dit en se fondant sur la liste des sens de la sixième désinence, *ṣaṣṭhīdaṇḍakapāṭha*. "Yāvanto vā" 360.6 : le sens est : autant que le mot peut en avoir.

"Avayava-" 361.4 : l'idée est : parce que la limitation évince les autres relations. "Upadhāmātrasya ca" 361.6 : le sens est : même à la pénultième appartenant à *pac*, etc., puisqu'elle n'a pas dans le *sūtra* de relation avec *śās*, etc. "Upadhāyāḥ" est reconduit depuis "aniditām" 6.4.24. "Asaṃdigdhatvāt" 361.8 : une limitation est faite quand il y a risque d'un défaut de limitation, mais non quand la limitation est déjà réalisée auparavant. "Hastadakṣiṇaḥ" 361.13 : *bahuvrīhi* : pour quoi il y a la main droite;le *sarvanāman* est placé en position ultérieure par l'autorité de l'emploi qu'en fait l'auteur du *bhāṣya*. "Ayogā" 362.1 : puisqu'il n'y a pas de sixième désinence sans une relation qu'elle exprime, par la force des choses on comprend : dont la relation n'est pas spécifiée. "Yogavatī" 362.2 : une sixième désinence a nécessairement une relation qu'elle exprime; par la force des choses le suffixe *a* au sens de matup exprime l'abondance.

---

[1] On doit faire ici la distinction entre le cas où un chemin se divise en deux branches allant à peu près dans la même direction et le cas où un chemin transverse va dans une direction tout à fait différente. Il n'y aura de doute sur le chemin à prendre que dans le premier cas. Et des explications seront données seulement pour ce cas.

[2] Dans cette interprétation il y a une expression comprenant deux mots, "sthāne" et le composé "ayogā", non un composé unique. Le sens du *sūtra* sera alors : une sixième désinence qui exprime une relation non-définie, c'est-à-dire si la nature de cette relation n'est pas déterminée par la construction de la phrase, signifie la relation par l'occurrence.

[3] Dans cette interprétation l'expression comprend les deux mots distincts "sthāne" et "yogā". Ce dernier est formé avec le suffixe secondaire *ac* après *yoga* selon "arśaādibhyo'c" 5.2.127 au féminin. Ce suffixe a le sens de *matup*, c'est-à-dire entre autres celui d'abondance (IV 159.7). Le sens du *sūtra* sera : une sixième désinence qui exprime de nombreuses relations signifie la relation par l'occurrence. Si elle exprime de nombreuses relations, c'est que la nature d'une relation particulière n'est pas définie pour elle par la construction de la phrase. C'est donc dans ce cas que la présente règle s'appliquera.

U.I 360-362. "Ārabdhe ca" 360.16 : l'idée est : si pour empêcher l'application abusive l'on s'appuie sur la *paribhāṣā* 1 "un sens particulier s'obtient à partir d'un commentaire, parce qu'il n'y a pas de formule inopérante en raison d'une ambiguité", étant donné qu'il y a aussi réalisation du sens désiré de la sixième désinence par cette même *paribhāṣā* 1, la présente *paribhāṣā* est inutile. "Ṣaṣṭhīdaṇḍakapāṭhaḥ" 360.17 : nom d'un ouvrage. Dans le *bhāṣya* "ṣaṣṭhyarthāḥ" 360.6 : le sens est : cent mots qui visent la sixième désinence et qui se construisent avec son sens[1]; ou bien doit-on comprendre, si le nombre cent est celui des sens de la désinence, pour ces mots le même nombre cent est réalisé par les sens Après avoir, dira-t-on, exprimé sous forme définie "il y a cent sens", exprimer un nombre indéfini est inapproprié; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "śabde" 360.17 : le mot "vā" 360.6 sert à orner la phrase. Dans le *bhāṣya* "prāpnuvanti" : le sens est : la compréhension de tous ces sens risque de se réaliser.

"Niyamena" 361.16 : limitation par le présent *sūtra*. "Śāsinā 361.17 : l'idée est : parce que "śāsaḥ" a une sixième désinence au sens de "à la place de" et n'a pas pouvoir de qualifier la pénultième. Dans le *bhāṣya* "avayavaṣaṣṭhyādīnām" 361.9 : le sens du *vārttika* est : il n'y a pas de risque d'application de la limitation pour évincer les sixièmes désinences au sens de "partie de", etc. quand elles sont désirées. "Dakṣiṇo yasya" 361.20 : le sens est : pour lequel la main droite est proche. "Tiryakpathaḥ" 361.13 : le sens est : non la route droite; c'est-à-dire une route nord-sud pour quelqu'un qui va vers l'est ou l'ouest. "Viśiṣṭaḥ" 362.15 : le sens est : spécifiée par une détermination précise; tel est le sens du mot *vyakta* dans le *bhāṣya*. Dans cette vue le mot *yoga*, s'analysant étymologiquement au sens d'objet, réfère au terme de la relation[3]. Dans la vue où le sens est "yogavatī" il en est de même parce que le présent *sūtra* vise alors à limiter l'application au terme de la relation qu'est le lieu d'occurrence.

BH.I 362-363. "Viśiṣṭā vā ṣaṣṭhī sthāneyogā (ou bien la présente règle est : une sixième désinence spécifiée exprime une relation par l'occurrence)". (vt 4)

Ou bien après avoir attaché quelque signe[4] à des sixièmes désinences, je dirai : "une sixième désinence portant tel signe exprime une relation par l'occurrence". Et ce signe ne sera pas donné aux sixièmes désinences qui signifient "partie de", etc. -- S'il en est ainsi, la mention de *śās* doit être faite dans "śāsa id aṅhaloḥ" 6.4.34 et aussi dans "śā hau (*śā* apparaît à la place de *śās* devant *hi*)" 6.4.35, afin d'y attacher le signe pour qu'il y ait expression de la relation par l'occurrence[1]. -- Elle n'a pas à être faite dans "śā hau". La mention qui dans le *sūtra* antérieur a été entreprise avec une sixième désinence au sens de "partie de", reconduite dans le *sūtra* ultérieur aura le sens de la relation par l'occurrence. -- Comment ? -- L'énoncé gouvernant est de trois sortes. L'un placé à un endroit éclaire tout le traité, comme une lampe très vive éclaire toute la maison. Un autre énoncé gouvernant, de même qu'une bûche liée à une corde ou à une chaîne est tirée par elles, est tiré par "ca (et)". Un autre énoncé gouvernant, servant à ce qu'il n'y ait pas énoncé dans chaque règle, est reconduit de règle en règle[2]. Dans la vue où l'énoncé gouvernant sert à ce qu'il n'y ait pas énoncé dans chaque règle, la mention qui dans le *sūtra* antérieur a une sixième désinence au sens de "partie de", reconduite dans le *sūtra* ultérieur aura le sens de la relation par l'occurrence. -- Par la reconduction il y a seulement compréhension de la forme de l'énoncé, non du sens connaissable par le signe. Car sans prononcer le mot le maître ne peut y attacher le signe[3]. -- En ce cas le signe sera donné au substitut "śā" dans "śā hau"; il sautera sur l'original[4].

---

[1] Il s'agit des mots "avayavaḥ (partie de)" etc. qui se construisent avec le sens de "relation" de la sixième désinence. Ils ne sont pas le sens de cette désinence; ils en causent l'apparition. La désinence est donc un but visé par eux. "Ṣaṣṭhyarthāḥ" est un *bahuvrīhi* où *artha* a le sens de "but". Ces mots sont ceux qui composent la liste du texte appelé *ṣaṣṭhīdaṇḍakapāṭha*.

[2] Ici l'on considère que "ṣaṣṭhyarthāḥ" est un *tatpuruṣa* où *artha* a le sens de "sens exprimé". Dans ce cas il y a cent sens de la désinence. Pour ces cent sens il y a cent mots qui composent la liste du dit texte.

[3] Yoga ainsi ne réfère plus à la relation exprimée par la désinence mais au terme avec lequel il y a relation.

[4] Kaiyaṭa dit que ce signe peut être une prononciation particulière de la désinence, avec un défaut tel qu'une prononciation confuse (*kala*), etc.

P.I 362-363. "Kiṃcil liṅgam" 362.5 : une prononciation confuse, etc. "Adhikāro nāma" 362.9 : la *paribhāṣā* est ici appelée *adhikāra* "règle gouvernante" parce qu'elle a en commun avec lui de servir à d'autre règles. "Kaścit" 362.10 : le sens est : l'énoncé consistant en une *paribhāṣā*. "Cakāreṇa" 362.12 : par exemple "sahasya saḥ (*sa* apparaît à la place de *saha* devant un membre ultérieur de composé...) 6.3.78 est attiré sans changement dans "granthāntādhike ca (*sa* apparaît à la place de *saha* aussi pour exprimer la fin d'un passage d'un texte ou une mesure en surplus)" 6.3.79. "Saṃpratyayamātram" 362.14 : le sens est : de la convention du port du ton modulé[1] on peut inférer la reconduction du mot dans les règles ultérieures, mais comment y aura-t-il affectation du signe au mot non prononcé ? "Evaṃ tarhi" 363.1 : le sens est : en raison de l'affectation du signe au substitut et en raison de l'absence de sixième désinence pour l'énoncé du substitut[2], l'opération fondée sur le signe s'appliquera en définitive à l'original en relation avec le substitut.

---

[1] Dans le premier *sūtra* "śāsaḥ" est mentionné avec une désinence au sens de "partie de" (voir ci-dessus p.368, n.1). Il ne portera donc pas le signe. Il ne le portera pas non plus dans le *sūtra* suivant, quand il y sera reconduit. Il faut donc en faire une nouvelle mention pour y attacher le signe, et obtenir le sens requis de relation par l'occurrence.

[2] Le premier type est la *paribhāṣā*. Le second type est le cas du rappel par "ca" du sens d'un énoncé. Le troisième type est le cas de la reconduction de la simple forme d'un énoncé. Dans le dernier il peut y avoir changement de sens lors de la reconduction.

[3] Dans un cas de reconduction de forme, l'auteur a mentionné une seule fois la forme. Le lecteur peut faire dans les phrases suivantes l'énonciation que l'auteur n'a pas faite. Il peut alors lors de la construction dans une nouvelle phrase obtenir un nouveau sens pour l'énoncé reconduit. Mais il ne peut obtenir une adjonction à la forme ni ne doit la modifier. Le signe dont il est question ici fait partie de la forme. Il n'a pas pu être attaché à la forme par l'auteur. L'on n'en obtiendra donc pas le sens.

[4] Le signe est posé sur le substitut qui n'a pas de sixième désinence. Son sens sera transféré à l'original qui est en rapport avec le substitut.

U.I 362-363. Le *vārttika* "viśiṣṭā vā" est commenté par "athavā kiṃ cit" 362.5. Dans le *bhāṣya* "kaś cid ekadeśasthaḥ" 362.10 : cela est clair dans la vue où les *paribhāṣā* demeurent là où elles sont énoncées. Même dans la vue où la règle opératoire attire la *paribhāṣā*, doit-on comprendre, puisque la *paribhāṣā* forme une phrase unique avec toutes les règles qu'elle concerne, il est dit de même que la règle qui se tient en un endroit éclaire tout le traité; car la *paribhāṣā* se trouvant dans l'endroit où elle est énoncée produit la compréhension de son sens dans les diverses règles opératoires. De même qu'une lampe éclaire toute la maison par l'intermédiaire de sa lumière, de même la *paribhāṣā* éclaire tout le traité par l'intermédiaire de la compréhension de son sens. Mais dans cette vue la *paribhāṣā* qui est un objet inconscient ne quitte pas sa place pour aller à la place de la règle opératoire. Il est dit "ekadeśasthaḥ" pour faire entendre dans tous les cas le fait que la *paribhāṣā* demeure dans la place où elle est énoncée. "Tasyānirdeśārthaḥ" 362.12 : le sens est : pour qu'il n'y ait pas énoncé de la mention gouvernante. "Yad evādaḥ" 362.13 : le sens est : on considérera qu'il y a reconduction de la forme du mot. "Anumānam" 362.21 : cela est en conflit avec le *bhāṣya* sous le *sūtra* "aṇudit" 1.1.69 : "seul ce qui est prononcé fait entendre le sens" I 529.4. Le sens est donc : chez l'auditeur il y a inférence suivie d'une énonciation; mais il n'y a pas eu d'énonciation par le maître. L'idée est : l'affectation d'un signe faite par le maître au moment de la rédaction du traité est seule un facteur contribuant à l'application des règles, non un signe créé par d'autres, parce qu'alors il y aurait des applications abusives. Or l'affectation du signe n'a pas pu être faite par Pāṇini lors de la composition du traité parce qu'alors il n'a pas prononcé le mot. Dans le *bhāṣya* "saṃpratyayamātram" 362.14 : le sens est : la simple connaissance que cette forme est reconduite dans la règle suivante, par la force du ton modulé, est produite par l'auteur. A "āsaṅktum" 363.1 ajouter : par le maître.

---

[1] Un énoncé portant le ton modulé est reconduit dans les *sūtra* ultérieurs selon "svaritenādhikāraḥ". C'est par une convention transmise dans l'école paninéenne que l'on sait que tel énoncé a le dit accent. De la présence par convention de cet accent on infère la reconduction .

[2] Ce qui fait que le signe est inutile si l'opération si-

BH.I 363. -- Si ladite limitation est faite, là où il y a une seule sixième désinence et plusieurs déterminés, le sens désiré ne se réalise pas, dans "aṅgasya halaḥ aṇaḥ saṃprasāraṇasya(une longue apparaît à la place d'un *aṇ*, qui est *saṃprasāraṇa*, après un *hal* d'une base)" 6.4.2. où le *hal* doit être qualifié par la base, où le *aṇ* aussi doit être de même qualifié, où le *saṃprasāraṇa* doit être de même qualifié. Mais s'il n'y a pas la présente limitation il est loisible de qualifier plusieurs objets par une seule sixième désinence, comme dans "devadattasya putraḥ pāṇiḥ kambalaḥ (le fils, la main, la couverture de Devadatta)"[1].

P.I 363. "Yadi" 363.3 : le sens est : parce qu'"aṅgasya" aura une désinence au sens de "à la place de" la relation de déterminé à déterminant ne se réalisera pas. "Devadattasya" 363.6 : une relation en général est d'abord comprise; ensuite il y a détermination de relations particulières par la présence des autres mots.

U.I 363. "Yadi niyamaḥ" 363.3 : le sens est : si la limitation à l'expression de la relation causée par l'occurrence est faite. "Anekaṃ viśeṣyam" 363.3 : l'occurrence et la partie; il y a le premier dans "śā hau", le second sera mentionné dans le *bhāṣya* même "halaḥ"[2]. "Tatra na siddhyati" 363.3 : le sens est :l'expression de relations causées par la qualité de partie, etc. ne se réalise pas. "Aṇ api" 363.4 : l'idée est : parce que dans le *sūtra* "halaḥ" il y a relation de "aṅgasya" avec la mention de *aṇ* aussi en vue d'évincer le substitut long dans *tṛtīya*. Le sens du *sūtra* "halaḥ" formant une phrase unique avec "alo 'ntyasya" est : une longue apparaît à la place d'un *saṃprasāraṇa* qui est un *aṇ* final de base, après un *hal* partie de base.Le sens du présent *bhāṣya* est: si"aṅgasya"a une sixième désinence au sens"à la place de" dans"śā hau", etc. dans le même mot la sixième désinence au sens "partie de" en relation avec *hal*, etc. ne se réalisera pas. "Sthāna-" 363.14 : le sens est : parce que "aṅgasya" a une sixième désinence au

---

gnalée par lui ne peut s'appliquer qu'au substitut.

[1] Il arrive qu'un mot au génitif qualifie plusieurs termes et même que suivant qu'il qualifie l'un ou l'autre la relation exprimée par la désinence soit différente. Dans ce cas il faut admettre que la désinence unique exprime plusieurs relations identiques ou différentes. Or, si le présent *sūtra* est une limitation contraignant une sixième désinence à exprimer une seule relation, cela ne sera pas possible. Le mot "aṅgasya" 6.4.1 est reconduit dans "halaḥ" 6.4.2 où sont reconduits aussi "aṇaḥ" 6.3.111 et "saṃprasāraṇasya" 6.3.139. Le sens de sa sixième désinence est "partie de".Il qualifie les trois autres termes quiréfèrent à des phonèmes"parties de la base". Cette désinence unique exprime donc trois relations de tout à partie. Il peut arriver que le type des relations soit différent, comme dans l'exemple "devadattasya..." où la désinence exprime successivement une relation de parenté, de tout à partie, de propriété. Reconduit ailleurs"aṅgasya"signifie à la place de".

[2] La sixième désinence signifie la relation. Elle qualifie un objet qui représente une partie ou le lieu d'occurrence. Dans "śā hau" où "aṅgasya" est reconduit la sixième désinence qualifie le lieu d'occurrence.Dans "halaḥ" elle qualifie la partie.

sens de "à la place de" dans "śā hau" etc. il n'aura pas relation de déterminant à déterminé avec "halaḥ", etc. qui réfère à une partie. "Viśeṣavasāyaḥ" 363.15 : l'idée est : en produisant un mot dont le sens est tel ou tel terme qui se construit avec le sens de relation[1].

(2.2. Le but de la règle; la *paribhāṣā* 12 "nirdiśyamānasya".)

BH.I 363-364. Donc il n'est pas besoin de la présente limitation. -- Mais, en vérité, il a été dit : "il y a une centaine de sens pour la sixième désinence, autant qu'un mot peut exprimer; tous ces sens risquent d'apparaître, quand une sixième désinence est prononcée". -- Il n'y a pas ce défaut. Dans le monde il y a beaucoup de relations, par les biens, par le sang, par la bouche[2], par le rituel. Mais entre un mot et un mot quelle autre relation peut-il y avoir, autre que l'occurrence ? -- Entre un mot et un mot il y a aussi les relations de voisinage immédiat, etc. Quand il est dit : *bhū* apparaît "asteḥ", il y a un doute : est-ce à la place de *asti*, ou immédiatement après, ou à proximité. -- Cela est un simple cas de doute. Or dans tous les cas de doute intervient la *paribhāṣā* 1 : "un sens particulier s'obtient à partir d'un commentaire; car il n'y a pas de formule inopérante en raison d'une ambiguïté". Nous commenterons : "*bhū* apparaît à la place de *asti*" -- En ce cas, la présente règle n'a pas à être dite. -- Elle doit être dite. -- Dans quel but ? -- Afin que ce après quoi une sixième désinence est énoncée[3] soit relié par l'occurrence à la forme prescrite. -- Qu'est-il réalisé par cela ? -- La *paribhāṣā* 12 "les substituts apparaissent à la place de ce qui est expressément énoncé" n'a pas à être faite.

P.I 363-364. "Sthāne" 364.1 : l'idée est : parce que l'application dans le lieu d'occurrence est *antaraṅga*, et parce qu'elle est en conformité avec l'objet de la règle. "Yataḥ ṣaṣṭhī" 364.3 : ainsi le sens de "pādaḥ pat" 6.4.130 est : la forme *pad* est le substitut de la forme *pād* énoncée avec la sixième désinence dans le *sūtra*, et qui est une partie d'une base terminée par *pād*; elle n'est pas le substitut de la forme terminée par *pād* comprise. Le sens du présent *sūtra* est que les substituts le sont de la forme énoncée. "Ṣaṣṭhī" note ce qui se termine par une sixième désinence, donc le sens est : seule la forme terminée par une sixième désinence et énoncée est reliée par l'occurrence à la forme prescrite, non la forme comprise. Les règles "alo 'ntyasya (un substitut s'applique au dernier *al* de ce qui est énoncé avec une sixième désinence)" 1.1.52, "ādeḥ parasya (un substitut s'applique à l'initiale de ce qui est mentionné comme ultérieur)" 1.1.54, par la force de la mention qui en est faite ne sont pas entravées.

---

[1] Pour Nāgeśa le sens de la sixième désinence est seulement la relation en général. Il y a relation particulière par l'adjonction du mot "partie de", etc.

[2] C'est-à-dire la relation de maître à disciple.

[3] C'est-à-dire ce qui est expressément énoncé dans le *sūtra* non ce qui peut être noté indirectement. Par exemple "pādaḥ" dans "pādaḥ pat" 6.4.130 note directement *pād* et indirectement *dvipād*, etc. par "yena vidhis tadantasya". Le substitut *pad* ne risque pas de s'appliquer à *dvipād* en entier, mais s'appliquera seulement à *pād* parce que c'est cette forme qui est énoncée avec la sixième désinence. Voir *bhāṣya* sous ce *sūtra*, IV 774sq.

U.I 363-364. "Ārthāḥ" 363.8 : les relations de chose possédée à propriétaire, etc.; "yaunāḥ" les relations de père à fils, etc.; "maukhāḥ" : les relations de maître à disciple, etc.; "srauvāḥ" : les relations par la qualité de *ṛtvij*, etc. "Sthāne 'nantare" 363.10 : le sens est : il y a doute sur le corrélat de la relation, lieu d'occurrence, etc. L'*ānantarya* est la proximité sans rien d'interposé; le *sāmīpya* est la proximité en général. "Antaraṅgatvāt" 363.16 : le mot *sthāna* réfère au sens ou à l'occurrence; dans les deux cas l'opération causée par lui est *antaraṅga*. On doit comprendre qu'il y a aussi un indice révélateur de l'application de *bhū* à la place de *as*, à savoir la règle "le substitut est traité comme l'original" 1.1.56.

"Nirdiśyamānam" 364.10 : le sens est : énoncé; la construction est : "nirdiśyamānam ṣaṣṭhyantam eva". L'idée est : et il y a dans le présent *sūtra* adjonction du mot *nirdiśyamāna*. "Na bādhyate" 364.11 : le sens est : mais sont considérées comme facteurs de délimitation de l'objet du présent *sūtra*. De même dans le *sūtra* "anekāl (un substitut de plusieurs phonèmes ou à indice *ś* s'applique à la forme entière)" 1.1.55 la forme entière telle qu'elle a été comprise par la présente *paribhāṣā* est notée. Dans "paddan-" 6.1.63, etc[1] il n'y a pas de défaut parce que l'on infère des substituts une énonciation des originaux faite par Pāṇini, ou bien parce que le *sūtra* vise à montrer la limite de l'emploi. Que "alo 'ntyasya" et "ādeḥ parasya" entravent le présent *sūtra*[2], cela est en conflit avec le *bhāṣya* sous le *sūtra* "pādaḥ pat"[3], "udasthāt...". Et cela est absorbé par l'inappropriation qu'il y aà supposerla propriété de règle entravante quand la propriété de facteur de délimitation est possible.

---

[1] Ce *sūtra* prescrit les substituts *pad*, etc. sans énoncer les originaux *pāda*, etc. En l'absence de forme énoncée avec une sixième désinence, le substitut risquerait donc de ne pas s'appliquer.

[2] Voir *Kaustubha* I.192.3sq.

[3] Patañjali montre que l'application de "udaḥ sthāstambhoḥ" 6.4.61 est un but de la *paribhāṣā* 12 "nirdiśyamānasya" ou du présent *sūtra* qui fait l'office de la *paribhāṣā*. Or "ādeḥ parasya" s'applique aussi à ce *sūtra* dont le sens est : un *savarṇa* du phonème antérieur apparaît à la place de l'initiale de *sthā*, etc. après *ud*. Par "ādeḥ parasya" le substitut s'applique à l'initiale de *sthā*, par "ṣaṣṭhī sthāneyogā" il s'applique seulement à *sthā* non à la forme accrue de *aṭ* dans "udasthātām". Voir IV 776.

"Sthāne 'ntaratamaḥ (à la place d'une forme apparaît le substitut le plus semblable)". (*sūtra* 1.1.50)

(1. Exemple d'application du *sūtra*.)

BH.I 364-365. Quel exemple y a-t-il pour cette règle ? -- Que par "iko yaṇ aci (*yaṇ* apparaît à la place de *ik* devant *ac*)" 6.1.77, dans "dadhy atra, madhv atra", il y ait à la place de la palatale une palatale, à la place de la labiale une labiale. -- Cela n'est pas un exemple pour la présente règle. Cela est réalisé par la correspondance terme à terme[1]. -- En ce cas, un exemple est que par "tasthasthamipāṃ tāṃtaṃtāmaḥ (*tām*, etc. apparaissent dans l'ordre à la place de *tas*, etc. substituts d'un suffixe *l* à indice *ṅ*)3.4.101 il y ait un singulier à la place d'un singulier, un duel à la place d'un duel, un pluriel à la place d'un pluriel. -- Mais, en vérité, cela aussi est réalisé par la correspondance terme à terme. -- En ce cas, un exemple est que par "akaḥ savarṇe dīrghaḥ (un *ak* étant antérieur, un *ac savarṇa* étant ultérieur, une longue apparaît à la place des deux)" 6.1.101, dans "daṇḍāgram, kṣupāgram dadhīndraḥ, madhūṣṭraḥ", il y ait une gutturale à la place de deux gutturales, une palatale à la place de deux palatales, une labiale à la place de deux labiales.

P.I 364-365. "Sthāne". "Kim udāharaṇam" 364.6 : la question est posée parce que la forme désirée est parfois réalisée par une autre règle. "Iko yaṇ aci dadhy atra" 364.6 : la règle et la forme de l'emploi sont tous deux exemples; c'est pourquoi il y a mention des deux. Le sens est : il y a soixante-six *ik* par la différenciation en brève, etc. et il y a sept *yaṇ*; en raison de cette différence du nombre des termes dans les deux séries la correspondance terme à terme ne se réalise pas. "Naitad asti" 364.7 : l'idée est: dans les listes des *pratyāhārasūtra* il y a le même nombre de formes. L'on voit un substitut *l* pour *ḷ* dans "ghaslādeśaḥ (le substitut *ghasḷ*)"; il n'y a donc pas à craindre que *ḷ* n'ait pas la qualité d'original de *l*. "Ekārthasya" 365.2 : cette mention indique les autres propriétés causes de similarité entre termes des deux séries; donc les propriétés que sont le fait que le locuteur regarde vers soi[2], etc. sont aussi notées.

U.I 364-365. "Sthāne 'nta-". "Iti praśnaḥ" 364.13 : l'idée est : et ainsi cette question vise à montrer le défaut d'exemples cités par d'autres, elle n'est pas causée par l'impossibilité de donner des exemples. Pour répondre à une question sur les exemples, dira-t-on, la mention de "iko yaṇ aci" est inutile; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "asya sūtrasya" 364.14 : l'idée est : il y a exemple là où il y a compréhension sous une forme particulière de ce qui est connu sous forme générale. "Ṣaṭṣaṣṭiḥ" 364.15 : parce qu'il n'y a pas de *ḷ* long. Cela est imaginaire, parce que l'on ne voit pas de *ṝ* ou *ṛ3* nasalisés, ni de *ḷ3*[3] nasalisé. "Sapta" 364.15 : l'idée est: parce qu'il n'y a pas de *r* nasalisé. Cela est imaginaire, parce qu'il n'y a pas notation dans "iko yaṇ aci" des *yaṇ* nasalisés, parce qu'il est légitime, par la force de la mention de "aṇ" dans le *sūtra* "aṇudit" 1.1.69, que pour la portion *yaṇ* la propriété de nasalisation soit différenciatrice[1], et parce que les *yaṇ* sont les objets prescrits[2]. Même si la mention de *aṇ* est annulée dans "aṇudit"[3], on considère que la nasalisation est différenciatrice pour les *yaṇ* afin qu'il n'y ait pas de différence dans les résultats entre les deux vues, de l'entreprise et de l'annulation de "aṇ"; il y a donc non-notation des *yaṇ* nasalisés. C'est pourquoi un *v* non-nasalisé apparaît à la place du *m* de *matup*[4].Le *saṃkhyātānudeśa* est la correspondance terme à terme entre deux séries. "Śabdataḥ" 365.12. L'idée est la suivante. De même que dans "syatāsī lṛluṭoḥ (*sya* et *tās* apparaissent après une racine devant *lṛ*[5] et *luṭ*)" 3.1.33, bien qu'il y ait différence du nombre des termes compris par le sens des mots énoncés, il y a correspondance terme à terme en raison de la similitude du nombre des mots énoncés, de même, bien qu'il y ait compréhension de multiples termes par les mots *ik* et *yaṇ*, il y a bien similitude du nombre des mots énoncés; il n'y a donc pas le dit défaut. Et il n'y a pas risque d'application de *l* à *ṛ* et de *r* à *ḷ*[6], parce que l'arrière-pensée est qu'en raison de la mention séparée d'éléments à indice *ṛ* et à indice *ḷ*[7], le *sāvarṇya* de *ṛ* et *ḷ* n'est pas constant; il n'y a donc pas la dite notation; il n'y a pas le dit défaut. Mais, dira-t-on, puisqu'il n'y a pas d'exemple de *ḷ*, comment y a-t-il correspondance terme à terme? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ghaslā-" 365.12. En réalité il n'y a pas ce défaut parce qu'il a été montré dans le *bhāṣya*, dans le *pratyāhārāhnika*, que c'est la similitude de nombre au moment de la compréhension de la règle qui est le facteur de l'application de la correspondance terme à terme, non la similitude au moment de la préparation des objets de la règle[1]. La présente règle "sthāne 'ntaratamaḥ" n'est pas non plus utile pour l'application de "iko yaṇ aci" pour empêcher l'apparition d'un *yaṇ* nasalisé à la place d'un ik non nasalisé[2], parce qu'il n'y a pas de risque de réalisation d'un *yaṇ* nasalisé à la place d'un *ik* non-nasalisé en raison de l'adoption de la seule vue de la différenciation par les propriétés dans le cas d'un *aṇ* prescrit[3].

---

[1] Selon "yathāsaṃkhyam anudeśaḥ samānām" 1.3.10.

[2] Le *pratyaktva* est la propriété exprimée par la désinence de dernière personne. C'est l'emploi du locuteur qui parle de lui-même, en accord avec l'emploi de "je", etc.

[3] Lire : "plutaḷkārasya ca" (éd.NSP)

---

[1] Le *sūtra* "aṇudit" définit un énoncé *aṇ* comme nom technique de ses *savarṇa*. "Aṇ" est le *pratyāhāra* avec le *ṇ* ultérieur dans l' *akṣarasamāmnāya*. Il comprend les *yaṇ*. Il y a seulement deux variétés de chaque *yaṇ*, non-nasalisé et nasalisé. Si l'on considère que la propriété de nasalisation ne différencie pas le phonème, un énoncé d'un *yaṇ* notera les deux variétés. La mention de ces *yaṇ* dans le *sūtra* "aṇudit" sera inutile. On conclut donc de cette mention que la nasalisation est différenciatrice pour les *yaṇ*.

[2] Le *sūtra* "aṇudit" ne s'applique pas à l'objet prescrit. Dans "iko yaṇ aci" *yaṇ* est prescrit. Cet énoncé ne note pas ses *savarṇa*. Et puisque la propriété de nasalisation est différenciatrice, il ne note pas les *yaṇ* nasalisés.

[3] Voir I 531.

[4] Selon "mādupadhāyāś ca mator vaḥ" 8.2.9.

[5] L'énoncé "*lṛ*-" note *lṛṭ* et *lṛṅ*. Le suffixe *sya* apparaît donc devant les deux suffixes *lṛṭ* et *lṛṅ*.Le suffixe *tāsi* apparaît devant *luṭ*.

[6] *Ṛ* et *ḷ* sont *savarṇa*. L'énoncé de *ṛ* dans "ikaḥ" notera *ḷ* aussi. L'énoncé de *r* dans "yaṇ" notera un *r* correspondant à ce qui est noté par *ṛ*. Il y a risque d'application de *r* à *ḷ*.

[7] Dans "nāglopiśāsvṛditām" 7.4.2 et "puṣādidyutadyḷditaḥ" 3.1.55.

C'est en pensant que les substituts ont le sens de leur original non par le fait qu'ils en prennent la place, mais par leur nature propre, en raison de l'éternité du mot, du sens et de leur relation, que l'auteur du *bhāṣya* dit "ekārthaḥ" 365.2. Si l'on dit seulement "ce qui a le sens de un,etc." *tam* aussi risque de se réaliser à la place de *tas*, et *tām* aussi à la place de *thas*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "sādṛśya-" 365.14. Dans le cas de la dernière personne il y a la propriété de la conscience habitée par l'*ahaṃkāra*, à savoir le fait de regarder vers soi; dans le cas de la personne médiane il y a la propriété de la conscience non habitée par l'*ahaṃkāra*, à savoir le fait de regarder en dehors de soi; dans le cas de la première personne il n'y a pas de telle limitation.

(2.La mention "sthāne" et la *paribhāṣā* 13 "yatrānekavidham"; la mention de *tamap*.)

BH.I 365-366. Maintenant alors que "sthāne" est reconduit, à quoi sert la nouvelle mention "sthāne" ? -- Que là où il y a plusieurs sortes d'affinités, l'affinité par le lieu d'articulation soit la plus forte. -- Mais que veut dire cela ? -- Dans "cetā,stotā", d'après la durée le *guṇa* *a* risque de se réaliser, d'après le lieu d'articulation *e* et *o* respectivement. Mais par la nouvelle mention de "sthāne" *e* et *o* se réalisent[4]. Ensuite, pourquoi la mention de *tamap* ? -- Par "jhayo ho 'nyatarasyām (après un *jhay*, un *savarṇa* de ce phonème antérieur apparaît à la place de *h* optionnellement)" 8.4.62, des sourdes aspirées risquent de se réaliser, parce que les aspirées sont semblables à *h* aspiré, ou des sonores non aspirées risquent de se réaliser, parce que les sonores non aspirées sont semblables à *h* sonore. Par la mention de *tamap* des sonores aspirées se réalisent : "vāg ghasati, triṣṭub bhasati"[1].

---

[1] Voir I 116, tr.I p.346.

[2] S'il y a seulement la correspondance terme à terme,"yaṇ" notant les *yaṇ* nasalisés et non-nasalisés, il y aura risque qu'un *yaṇ* nasalisé apparaisse à la place d'un *ik* non-nasalisé. Donc la règle "sthāne 'ntaratamaḥ" est nécessaire. Nāgeśa rejette cette objection en montrant qu'il n'y a pas de risque de la dite application.

[3] Dans le cas d'un *aṇ* prescrit il n'y a pas notation des *savarṇa* et l'on se place dans la vue où les propriétés telles que la nasalisation, différencient les phonèmes. L'énoncé "yaṇ" de l'objet prescrit par "iko yaṇ aci" ne note donc pas les *yaṇ* nasalisés. Ces derniers n'ont pas de chance de réalisation.Cf.p.377,n.1.

[4] Le mot "sthāne" reconduit aura le sens "à la place d'une forme". Le mot *sthāna* du *sūtra* prendra le sens de "lieu d'articulation". On devra faire une scission en deux règles. Une première avec "sthāne" au sens "à la place de" prescrira le substitut le plus semblable de façon indéterminée. Une deuxième règle sera"sthāne 'ntaratamaḥ" avec "sthāne" au sens de "sthānena (par le lieu d'articulation)". Le sens en sera : quand il y a plusieurs possibilités, apparaît le substitut le plus semblable par le lieu d'articulation. On doit faire cette scission, autrement l'affinité par le lieu d'articulation serait seule notée, et les autres affinités ne

P.I 365-366. "Yatrānekam" 365.8 : la mention "sthāne"étant reconduite, une scission de règle est faite : à la place d'une forme le substitut le plus proche se réalise; là où il y a plusieurs sortes d'affinités, l'affinité par le lieu d'articulation est prise en considération. La mention de *tamap* est l'indice de la scission de règle. Car si la seule affinité par le lieu d'articulation était notée, étant donné que les autres sortes d'affinités seraient mises à l'écart la mention de *tamap* serait inutile.

"Soṣmaṇaḥ" 366.2 : le sens est : pourvu de la propriété d'être aspiré. "Tamagrahaṇāt" 366.3 : la mention de *tama* est faite ici parce que l'on voit que l'on parle de similarité dans l'usage courant même pour des choses qui sont peu semblables.

U.I 365-366. Dans le *bhāṣya* "anuvartamāne" 365.8 : l'idée est : parce qu'il y a convention que la portion "sthāne" de "sthāneyogā" a le ton modulé[2]. "Vākyabhedaḥ" 365.15 : l'idée est : une proposition comporte le mot *sthāna* reconduit qui exprime le sens d'"occurrence"; l'autre proposition comporte le mot *sthāna* du présent *sūtra* avec le sens de "lieu d'articulation"; et dans "sthāne" du présent *sūtra* la septième désinence a le sens de la troisième. "Tamagrahaṇam anarthakam" 365.17 : l'idée est : cela est dit,parce que la mention "sthāne", son but étant déjà réalisé par le sens"à la place d'une forme apparaît le substitut qui a l'affinité par le lieu d'articulation", n'est pas le fondement de la scission de règle. Mais s'il y a une règle unique, là où il n'y a pas d'affinité par le lieu d'articulation, entre *t* et *h* dans "tad dhasati", etc., il n'y aura pas de détermination du substitut. S'il y a scission de règle, la détermination du substitut se fera à partir d'autres types d'affinités.

"Uṣmatva-" 366.14 : l'idée est : le mot *uṣman* signifie la propriété, pour que l'emploi du mot *saha* soit possible.

(3. Le but du *sūtra*.)

BH.I 366. Mais pourquoi ce *sūtra* est-il prononcé ?

---

pourraient, le cas échéant, servir aussi de critère. "Cetā" est formé avec *tṛc* après *ciñ;* substitut *guṇa* selon "sārvadhātuka-". "Stotā" est formé sur *ṣṭuñ* de même.

[1] S'il n'y a pas mention de *tamap* le sens est "un substitut semblable apparaît". Il suffit qu'il y ait une seule similarité pour qu'un substitut s'applique. S'il y a mention de *tamap* plusieurs similarités, le cas échéant, devront être prises en considération et c'est le substitut qui en a le plus grand nombre qui se réalisera. Dans *vāg hasati*, *g* a les *savarṇa* *k*, *kh*, *gh*. De ces trois substituts possibles *gh* est le plus semblable à *h*,parce qu'il a deux similarités,alors que *g* et *kh* n'en ont qu'une.

[2] Donc cette portion seule sera reconduite selon "svarite-

-- "Sthānina ekatvanirdeśād anekādeśanirdeśāc ca sarvaprasaṅgas tasmāt sthāne 'ntaratamavacanam (du fait de l'énoncé de l'original comme étant unique et du fait de l'énoncé de substituts multiples il y a risque d'application de tous les substituts; il y a donc la prescription "sthāne 'ntaratamaḥ")." (vt 1)

L'original est énoncé comme étant unique : "akaḥ". Mais plusieurs substituts sont énoncés en regard : "dīrghaḥ"[1]."Sthānina ekatvanirdeśād anekādeśanirdeśāc ca sarvaprasaṅgaḥ" : tous les substituts risquent de se réaliser dans tous les cas. Et il est désiré que les plus semblables à l'original seuls se réalisent. Cela ne se réalise pas sans effort. Donc la prescription "sthāne 'ntaratamaḥ" vise à une limitation. Pour cela le présent *sūtra* est prononcé.

P.I 366. "Kimartham" 366.4 : la question est : si le présent *sūtra* n'est pas prononcé, qu'adviendra-t-il ? "Sthāninaḥ" 366.8 : le sens est : plusieurs originaux sont mentionnés par "akaḥ"; cependant pour chaque original de l'emploi les multiples substituts longs risquent de s'appliquer tour à tour.

U.I 366. Mais, dira-t-on, du fait de la mention d'un but, à savoir un exemple non réalisable autrement, la nouvelle question sur le but est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yadi" 366.16 : l'idée est : l'intention de la question est : en l'absence du présent *sūtra* y a-t-il un résultat indésirable ? "Bahavaḥ" 366.17: l'idée est : et ainsi la mention "ekatvanirdeśāt (du fait de l'énoncé de l'original comme étant unique)" est impropre. "Prayoge" 366.17 : le sens littéral du *bhāṣya* "sthāny ekatvena nirdiśyata akaḥ" est : l'original compris par "akaḥ" dans l'emploi est prononcé qualifié par l'unicité. Bien qu'en vertu de la mention "pūrvaparayoḥ (à la place du phonème antérieur et du phonème ultérieur)" il soit impropre de parler d'un original unique, cependant cela est dit en pensant à l'ensemble des deux phonèmes. Il est impossible de prononcer tous les substituts simultanément pour un même locuteur; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "paryāyeṇa" 366.18.

(4. La détermination de la lecture "antaratamaḥ".)

BH.I 366-368. -- Cela est vraiment le but ? A la question "quelle difficulté y a-t-il donc?" on répond ce qui suit. Mais de la façon dont l'énoncé est fait, la réalisation du "plus semblable" se fait-elle par qualification de l'original : "la sixième désinence réfère à l'original le plus proche"[2], ou se fait-elle par quali-

---

nādhikāraḥ".

[1] "Akaḥ savarṇe dīrghaḥ" prescrit une longue comme substitut unique d'un *ak* et d'un *savarṇa*.Quand on applique cette règle, on prend en considération le groupe de deux phonèmes *ak* et *savarṇa* *a a* par exemple dans *daitya ari*, qui forme un objet unique.Pour cet objet unique l'énoncé "dīrghaḥ" présente plusieurs substituts, en ce qu'il fait entendre les divers phonèmes, *ā*, *ī*, etc.

[2] Patañjali montre ce qu'est l'*antaratamanirvṛtti* en énonçant le sens final obtenu. Le terme *antaratamanirvṛtti* réfère donc à la réalisation du sens final du mot *antaratama*. Selon la désinence qu'il porte le mot *antaratama* qualifie soit l'original, soit le

fication du substitut : "d'entre ceux qui risquent d'apparaître à la place d'une forme, le substitut le plus semblable se réalise"? -- Mais pourquoi ce débat ? -- Dans les deux cas la lecture continue est la même : "sthāne 'ntaratama ur aṇ raparaḥ"[1]. -- Et que s'ensuit-il ? -- Si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification de l'original, dans "iko yaṇ aci (*yaṇ* apparaît à la place de *ik* devant *ac*)" 6.1.77 la sixième désinence réfère aux *ik* qui sont les plus semblables aux *yaṇ*; les substituts s'appliqueront à ce à quoi réfère la sixième désinence; l'opération se réalisera dans "dadhy atra, madhv atra" seulement, non dans "kumāry atra, brahmabandhv atra"[2]. Mais si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification du substitut, la sixième désinence réfère à tous les *ik* et les substituts s'appliquent à ce à quoiréfère cette désinence; le substitut *yaṇ* se réalise dans tous les cas. De même, si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification de l'original, dans "iko guṇavṛddhī (un *guṇa*, une *vṛddhi* apparaissent à la place de *ik*...)" 1.1.3 la sixième désinence réfère aux *ik* qui sont les plus semblables à tel *guṇa* ou telle *vṛddhi* et les substituts s'appliquent à ce à quoi réfère la sixième désinence; l'opération se réalisera dans "netā, lavitā, nāyakaḥ, lāvakaḥ" seulement, non dans "cetā, stotā, cāyakaḥ, stāvakaḥ"[3]. Mais si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification du substitut, la sixième désinence réfère à tous les *ik* et les substituts s'appliquent à ce à quoi réfère la sixième désinence; l'opération se réalise dans tous les cas. De même quand il y a occurrence du *guṇa a* ou de la *vṛddhi ā* à la place de *ṛ*, la sixième désinence réfère au *ṛ* qui est le plus semblable au *guṇa* et à la *vṛddhi* et les substituts s'

---

substitut. Son sens final se réalise donc par qualification de l'original, ou par qualification du substitut. Quant au mot "yathā" Kaiyaṭa l'interprète comme référant à la manière dont l'énoncé est fait, c'est-à-dire l'énonciation continue avec le sūtra suivant, le *saṃdhi* dissimulant la désinence. Le sens est donc : en raison de l'énonciation continue, l'on se pose la dite question.

[1] Quand on sépare les deux *sūtra*, l'on peut comprendre soit "sthāne 'ntaratame", soit "sthāne 'ntaratamaḥ". Dans la première formule "ṣaṣṭhī" est reconduit du *sūtra* précédent. Le *sūtra* alors signale qu'une sixième désinence est placée dans l'énoncé de ceux des originaux qui sont le plus semblables au substitut. Un énoncé avec cette désinence notera seulement les originaux qui sont les plus proches du substitut. Dans la deuxième formule est prescrite la réalisation de celui des substituts possibles qui est le plus semblable à l'original.

[2] "Ikaḥ" peut noter les phonèmes, *i, u*, etc., et leurs *savarṇa ī, ū*, etc. selon "aṇudit". De tous ces originaux, les plus semblables au substitut *yaṇ*, sont *i, u*, etc. brefs parce que leur durée est plus proche de celle de *yaṇ*. Donc "ikaḥ" notera seulement *i, u*, brefs. La règle ne s'appliquera pas à *ī, ū*, etc.

[3] Les *ik* les plus semblables aux *guṇa e, o*, et aux *vṛddhi ai, au* sont *ī, ū*. Les substituts prescrits par "sārvadhātuka" et "aco ñṇiti" s'appliqueront à *ṇīñ* et *lūñ* devant *tṛc* et *ṇvul*, non à *ciñ* et *ṣṭuñ* devant les mêmes suffixes.

appliquent à ce à quoi réfère la sixième désinence; l'opération sera réalisée dans "kartā, hartā, āstārakaḥ, nipārakaḥ" seulement, non dans "āstaritā, ńiparitā, kārakaḥ, hārakaḥ"[1]. Mais si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification du substitut, la sixième désinence réfère à tous les *ṛ* et les substituts s'appliquent à ce à quoi réfère la sixième désinence; l'opération est réalisée dans tous les cas.

P.I 366-368. "Yathā punaḥ" 366.12 : le sens est : selon l manière dont elle est faite, manière caractérisée par la lecture continue des *sūtra*. Mais s'il y a lecture de chaque *sūtra* séparé des autres, le doute n'apparaît pas. Par le principe que la lecture continue est la base de la lecture par mots, la lecture continue est éternelle[2]; donc quand on extrait les mots de la chaine continue, on se pose la question : le mot *antaratama* est-il extrait avec une septième désinence "antaratame", ou avec une première désinence "antaratamaḥ" ? Dans la vue où il est terminé par la septième désinence "ṣaṣṭhī" est reconduit : la sixième désinence s'applique à l'original qui est le plus proche du substitut; et il y a le substitut là où il y a la sixième désinence; c'est donc l'original qui est objet de la limitation. Dans la vue où le mot *antaratama* est terminé par la première désinence, le sens est : le substitut le plus proche se réalise; le substitut est objet de la limitatinn.

"Ihaiva"367.4: l'idée est : les *ik* d'une more sont semblables aux *yaṇ* d'une demie-more, non les *ik* longs qui en sont très éloignés. Cela a été rejeté comme exemple[3] dans la vue où la limitation porte sur le substitut. Dans la vue où la limitation porte sur l'original cela est bien un exemple[4]. "Cāyakaḥ" 367.9 : le défaut apparaît dans "aco ñṇiti" même[5]; c'est pourquoi il y a mention de cet exemple. "Ṛvarṇasya" 367.11 : il y a mention séparée du cas de *ṛ* pour montrer une particularité, à savoir que le substitut *guṇa* s'appliquera seulement à *ṛ* bref et le substitut *vṛddhi* seulement à *ṝ* long.

U.I 366-368. "Yena prakāreṇa saṃhitāpāṭhalakṣaṇena" 366.19 : par cela il est dit que c'est la lecture continue qui est établie la première, avant la lecture par mots. Mais, dira-t-on, que l'on adopte la lecture par mots; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "padaprakṛtiḥ" 366.20 : ce mot est un *tatpuruṣa* d'un mot à sixième désinence. D'autres disent que c'est un *bahuvrīhi*. Mais cela n'est pas en conformité avec le présent passage du *bhāṣya*. Dans le bhāṣya "sā kiṃ prakṛtitaḥ" 366.12 "sā" est un rappel de "iyam". Le mot *idam* aussi a parfois le sens de *yat*. Quelques-uns disent que "yathāpunaḥ" est un agrégat d'invariants pris dans le sens de "yā". Le sens est : la compréhension du mot *antaratama* comme qualifiant, se fait-elle par rapport au substitut, ou par rapport à l'original le sens étant "l'original le plus proche" le mot *sthāna* du *sūtra* étant analysé étymologiquement au sens de location"ce dans quoi les substituts se trouvent" ? "Ṣaṣṭhīti vartate" 367.14 : le sens est : la sixième désinence doit référer en définitive[1] à l'original qui est le plus proche du substitut."Yatraiva ṣaṣṭhī" 367.15 est la mention du sens final. Mais, dira-t-on, puisque l'exemple "iko yaṇ aci" a été rejeté dans le *bhāṣya* par le recours à la correspondance terme à terme, une nouvelle mention en est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "ādeśa-" 367.18. "Bhavaty etat" 367.18 : le sens est : pour évincer l'application à une longue.

---

[1] *Ṛ* bref est le plus semblable au *guṇa a*, *ṝ* long à la *vṛddhi ā*. Le *guṇa* devant *tṛc* selon "sārvadhātuka-" s'appliquera à *ḍukṛñ*, *hṛñ* seulement. La *vṛddhi* devant *ṇvul* selon "aco ñṇiti" s'appliquera à *stṝñ*, *pṝ* seulement.

[2] Ce principe est reconnu pour les *saṃhitā* du *veda* qui sont l'objet de diverses récitations dont la première est la *saṃhitā*. L'*Aṣṭādhyāyī* est traitée comme le *chandas*. Donc pour elle la lecture continue est celle de base, celle qui est déjà réalisée quand on la segmente en les mots dont elle est composée.

[3] Ci-dessus I 364.7.

[4] Par la correspondance terme à termele substitut s'applique aussi aux longues. Par la présente limitation dans la dite vue l'application à la longue est évincée. La présente limitation dans cette vue joue donc un rôle.

[5] En raison de la mention de l'original dans "aco ñṇiti" il n'y a pas intervention dans ce cas de "iko guṇavṛddhī".

Dans le *bhāṣya*, on doit comprendre "iko guṇavṛddhī" 367.7 comme partie de la phrase unique formée de cette *paribhāṣā* et d'une règle opératoire. Mais, dira-t-on, après avoir dit "iko guṇavṛddhī" l'exemple "cāyakaḥ" est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "acaḥ". Quelques-uns disent qu'il n'y a pas de défaut parce que le sens du présent *bhāṣya* est : là où des substituts *guṇa* et *vṛddhi* sont désirés à la place d'un *ik*[2]. Mais, dira-t-on, puisque le phonème *ṛ* est inclus dans *ik* et *ac*, une nouvelle mention en est inutile; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ṛkārasya" 367.20. L'idée est : et ainsi la lecture séparée du présent *sūtra* avec un mot terminé par une septième désinence est mise en défaut par la non-réalisation d'objets de la règle.

BH.I 368-369. Maintenant si la réalisation du "plus semblable"se fait par qualification du substitut, il y a le défaut suivant. Dans "vānto yi pratyaye (*av*, *āv* apparaissent à la place de *ec* devant un suffixe commençant par y)" 6.1.79 mention des originaux doit être faite. Il faut dire : "à la place de *o* et *au*", afin que le substitut ne s'applique pas à *e* et *ai*[3]. Mais si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification de l'original, la sixième désinence réfère à celui des originaux *ec* qui est le plus proche du substitut terminé par *v* et les substituts s'appliquent à ce à quoi réfère la sixième désinence; ainsi l'opération est-elle réalisée, sans qu'il y ait mention des originaux. Même s'il y a réalisation du "plus semblable" par qualification du substitut, il n'y a pas ce défaut. -- Comment ? — La mention du substitut à finale *v* ne sera pas faite, le *sūtra* sera : "yi pratyaye" "*ay*, etc. apparaissent à la place de *ec* devant un suffixe commençant par *y*". -- Si cette mention n'est pas faite, l'opération risque de s'appliquer à "ceyam, jeyam"[1] aussi. -- "Kṣayyajayyau śakyārthe (*kṣayya* et *jayya* sont employés au sens de "qui peut être...") 6.1.81 visera à la limitation : *ay*, etc. apparaissent à la place de *ec* seulement pour les racines *kṣi* et *ji*. -- En ce cas, quand le sens est autre que "qui peut être..." l'opération risque de s'appliquer à des deux racines, dans"kṣeyaṃ pāpam, jeyo vṛṣalaḥ(le péché doit être amenuisé, le misérable doit être vaincu)". -- La limitation sera comprise comme portant sur deux choses : *ay*, etc.apparaissent à la place de *ec* seulement pour les racines *kṣi* et *ji*, et pour ces deux racines seulement quand le sens est : "qui peut être". -- En ce cas le substitut *av*, etc. risque de ne pas se réaliser non plus du fait de cette limitation, dans "lavyam, pavyam, avaśyalāvyam, avaśyapāvyam"[2]. -- La limitation s'applique à ce qui est de même espèce -- A ce qui est de même espèce que quoi ? -- A ce qui est de même espèce que le *ec* de *kṣi* et *ji*. -- Qu'est-ce qui est de même espèce que le *ec* de *kṣi* et *ji* ? -- *E*.-- Même s'il en est ainsi, le substitut *ay* risque de s'appliquer dans "rāyam icchati raiyati"[3]. -- *Rai* devant un suffixe commençant par *y*[4] est employé dans le *chandas*, et pour ce qui est du *chandas* on se conforme à ce qui est attesté[5].

---

[1] Il s'agit de la compréhension finale du sens de la sixième désinence. *Upasaṃhāra* signifie ici *paryavasāna*. Par la présente convention la sixième désinence fait en dernier ressort comprendre le sens "à la place de l'original le plus proche", par exemple pour "iko yaṇ aci" : "à la place du *ik* le plus proche, c'est-à-dire, à la place de *ik* bref *yaṇ* apparaît."

[2] C'est-à-dire qu'il n'y a pas référence à la *paribhāṣā* "iko guṇavṛddhī" et à son domaine restreint d'application.

[3] "Ecaḥ" reconduit du *sūtra* précédent note *e*, *o*, *ai*, *au*. Pour chacun de ces originaux il y aura le substitut le plus semblable. Un énoncé doit donc être fait pour empêcher l'application à *e ai*. Dans la vue opposée, *e ai* n'étant pas aussi semblables aux substituts que *o* et *au*, ne seront pas notés. L'énoncé les excluant n'aura pas à être fait.

P.I 368-369. "Vānto yi" 368.2 : du fait de la reconduction de "ecaḥ" il y a risque d'application des substituts terminés par *v* à tous les *ec*. Mais si l'on commente : un substitut terminé par *v* tel qu'il a été vu auparavant, apparaît devant un suffixe commençant par *y*, le substitut *av* ayant été vu à la place de *o* et *āv* à la place de *au*[6], il n'y a pas de défaut.

"Ubhayataḥ" 368.10 : l'idée est : par une scission de règle. "Ihāpi" 368.11 : la question est posée en pensant qu'il y a limitation de façon générale. "Tulyajātīyasya" 368.12 : le sens est : à ce qui est gutturo-palatal. "Rāyam icchati" 369.1 : l'objection est faite parce que par la limitation il y a éviction de l'application à *e* seulement, mais non de l'application à *ai*. "Chāndasaḥ" 369.2 : certains expliquent qu'il n'y a pas emploi dans la langue courante du mot *rai* terminé par *kyac*, mais qu'il y en a emploi autrement qu'avec ce suffixe; *kyac* n'apparaît pas après une base terminée par *ai*, en vertu de la formule "gosamānākṣaranāntāt(*kyac* apparaît après *go*, une base terminée par une voyelle simple, ou *n*)" vt 5 sous 3.1.8. Mais d'autres disent qu'il n'y a pas emploi du tout de *rai* dans la langue courante.

---

[1] Formés avec suffixe *yat* après *ciñ* et *ji*; *guṇa e* selon "sārvadhātuka-".

[2] "Lavyam, pavyam" sont formés avec yat après *lūñ* et *pūñ*; *guṇa o* selon "sārvadhātuka-". "Avaśyalāvyam" etc.le sont avec *ṇyat* au sens de nécessité selon "or avaśyake" 3.1.125; *vṛddhi au* selon "aco ñṇiti".

[3] "Raiyati" est formé avec *kyac* après *rai* selon "supa ātmanaḥ" 3.1.8;suffixe *laṭ*, substitut *tip*, suffixe *śap*.

[4] Nāgeśa accepte comme seule lecture possible "rā yi chāndasaḥ"sans *visarga* après *yi*.

[5] Voir IV 393-394.

[6] Dans "eco 'yavāyāvaḥ" 6.1.78.

U.I 368-369. "Yādṛśaḥ" : le sens est : il faut commenter en reconduisant"aci"[1]:*av*,etc.vu pour un objet devant *ac* apparaît pour le même objet devant un suffixe commençant par *y*.Mais d'autres disent que puisque l'on n'obtient pas un tel sens par l'expression directe et puisqu'il n'y a pas de reconduction de "aci" en présence de "yi pratyaye", ce qui est dit dans le *bhāṣya* est meilleur. Dans le *bhāṣya* "kṣijyor eva" 368.9 : il faut comprendre que du fait de l'énoncé de *kṣi* et *ji* avec des brèves le *sūtra* "kṣayyajayyau" n'est pas présentation de formes toutes-faites de la racine *kṣī* terminée par une longue[2] et de la racine *jai* "être victorieux". "Yogavibhāgena" 368.17 : d'autres disent que la limitation porte sur les deux objets parce qu'il n'y a pas de critère de distinction entre eux, comme dans le cas de "brahmabhrūṇa-" 3.2.17[3]. Dans le *bhāṣya* "tulyajātīyasya"368.12:l'idée est : autrement il y aurait inutilité de la prescription "yi pratyaye". S'il s'agit du fait d'être de même espèce que *e*, alors le substitut *ay* s'appliquera à *ai* devant un suffixe commençant par *y*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "kaṇṭhya-" 368.18 : l'idée est : la mention de *e* dans le *bhāṣya* 369.1 implique *ai*. Un interlocuteur qui n'a pas compris cela formule dans le *bhāṣya* l'objection "rāyam icchati" 369.1. Kaiyaṭa dit cela "ekārasyaiva" 368.18 : l'intention de ce *bhāṣya* est : *e* est seulement palatal. "Kyajanta-" 368.19 : l'idée est : le sens du *bhāsya* "rā yi chāndasaḥ" 369.2 est : "rāḥ" le mot *rai* "yi" devant un suffixe commençant par *y* appartient au *chandas*. Dans le *bhāṣya* le texte "rā yi chāndasaḥ" ne comporte pas de *visarga* après *yi*. Par cela il est rejeté que "rāyiḥ" est incorrect[4] parce que le substitut *ā* est difficile à obtenir devant *kyac*, et le suffixe *ik* est aussi difficile à obtenir[5]. "Nāsti prayogaḥ" 368.19 : l'idée est : parce que cette forme est inexpressive dans l'emploi. La phrase de "kyac tu" à "vacanāt" 369.10 ne fait pas partie du texte parce que le *vārttika* cité est l'opinion de quelques-uns. C'est pourquoi sous le *sūtra* "naḥ kye" l'auteur du *bhāṣya* emploie "vācyati" II 363.4[1]. "Anye tu" 369.11 : le germe du déplaisir marqué pour cette thèse est qu'elle est en conflit avec le *bhāṣya* qui emploie le mot *rai* dans "rāyam icchati". Il ne faut pas croire que la forme analytique appartienne au *chandas*. Et il y aurait inutilité de "yi" dans le *bhāṣya* "rā yi chāndasaḥ".

---

[1] "Aci" est reconduit depuis "iko yaṇ aci" 6.1.77 dans"eco 'yavāyāvaḥ". Il sera encore reconduit dans "vānto yi" et s'y construira avec "vāntaḥ".

[2] C'est-à-dire *kṣīṣ* "faire violence". Pour Nāgeśa le présent *bhāṣya* est l'autorité qui nous fait savoir que ce *sūtra* réfère aux racines *kṣi* "décroître" et "ji" être victorieux.

[3] *Kvip* étant déjà réalisé par "kvip ca" 3.2.76 ce *sūtra* prescrit la limitation suivante : *kvip* seulement apparaît avec les *upapada brahma*, etc. seulement, après *han* seulement, au sens du passé seulement. Voir Kaumudī.

[4] Lire "rāyir ity ayuktam" (voir NSP)

[5] Si l'on prend "rāyiḥ" comme l'énoncé de la forme terminée par *kyac*, il faut considérer que l'on a la formation : *rai*, *kyac*,

BH. I 369-370. Si la réalisation du "plus semblable"se fait par qualification du substitut, dans "ūd upadhāyā gohaḥ (*ūt* apparaît à la place de la pénultième de *guh* devant un suffixe cause d'un *guṇa*, commençant par *ac*)" 6.4.89 la mention de la pénultième doit être faite. Mais si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification de l'original, la sixième désinence réfère à l'original qui dans *goh* est le plus semblable à *ū*, et les substituts s'appliquent à ce à quoi réfère la sixième désinence; ainsi l'opération est-elle réalisée sans qu'il y ait mention de la pénultième. -- Même si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification du substitut, il n'y a pas de défaut. Cette mention de la pénultième est faite. -- Si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification du substitut, dans "radābhyāṃ niṣṭhāto naḥ pūrvasya ca daḥ (*n* apparaît à la place du *t* d'un suffixe *niṣṭhā* après *r* ou *d* et à la place de ce *d* antérieur au dit suffixe)" 8.2.42 la mention de *t* doit être faite. Mais si la réalisation du "plus semblable se fait par qualification de l'original, la sixième désinence réfère à l'original qui dans le suffixe *niṣṭhā* est le plus proche de *n*, et les substituts s'appliquent à ce à quoi réfère la sixième désinence; ainsi l'opération est-elle réalisée, sans qu'il y ait mention de *t*[2]. -- Même si la réalisation du "plus semblable" se fait par qualification du substitut, il n'y a pas de défaut.Cette mention de *t* est faite[3].

P. I 369-370. "Gohaḥ" 369.4 : s'il y a intervention de la

---

*ik*, auquel cas il y aurait substitut *ā* de *ai* devant *kyac*, et amuissement de *a* devant ik : *rā y i*. En fait le substitut *ā* est prescrit pour une racine par "ād eca upadeśe" 6.1.45 et *rai* devant *kyac* est un mot terminé par *sup*, non une racine, puisque *kyac* apparaît après un *subanta*. D'autre part si l'on considère que "rāyiḥ" est formé avec *ik* après *rai*, c'est-à-dire la forme qui apparaît devant *kyac*,la même objection se présente : *ik* est prescrit après une racine par "ikśtipau dhātunirdeśe" vt 2 sous 3.3.108 et *rai* devant *kyac* est *subanta*, non racine.

[1] Patañjali donne "vācyati" comme contre-exemple. Ce mot est formé avec *kyac* après *vāc*.

[2] Un énoncé de l'original "niṣṭhāyāḥ" noterait les suffixes *kta* et *ktavatu*. Dans ces formes le phonème le plus semblable au substitut *n* est le *t*. Seul ce *t* sera noté.

[3] La conclusion de ce débat est que le présent *sūtra* se lit avec "antaratamaḥ" et qu'il prescrit la réalisation du substitut le plus semblable à l'original donné, non la notation de l'original le plus semblable au substitut donné.

présente *paribhāṣā* la sixième désinence de "gohaḥ" réfère en définitive à l'original le plus proche. "Kriyate nyāsa eva" 369.6 : l'idée est : autrement la sixième désinence de "gohaḥ" référera au dernier phonème de *guh* en vertu de la *paribhāṣā* "alo 'ntyasya" énoncée ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*.

"Radābhyām" 369.7 : il n'y a pas application du substitut *n* dans "caritam", etc.[1] en raison de l'interposition de *i*, parce que la sixième désinence de "niṣṭhāyāḥ" réfère en définitive au *t* et le substitut *n* est prescrit pour ce *t* immédiatement ultérieur à *r* ou *d*. "Kriyata etan nyāsa eva" 370.2 : autrement le substitut *n* apparaîtrait à la place du *d* dans "bhinnavadbhyām" etc.[2] Car ce *d* est plus semblable au *n* en vertu de la formule "les cinquièmes phonèmes des classes sont comme les troisièmes" I 198.3.

U. I 369-370. Dans le *bhāṣya* 369.4 construire : l'original le plus proche de *ū* corrélat de *goh*."Sthāniny upasaṃhriyate"369.12: l'idée est:et ainsi "gohaḥ" figure une partie de *goh*; le sens en est : la partie de *goh* la plus proche de *ū*. Mais, dira-t-on, une fois montrée la légèreté qu'il y a à ne pas faire la mention de la pénultième, la réponse "la mention est faite" est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit"anyathā"369.13:le sens est:parce que prescrit ultérieurement c'est "alo 'ntyasya" qui sera le facteur de détermination de l'objet d'application de la règle. L'idée est : et ainsi cette mention est nécessaire dans les deux vues.

Mais, objectera-t-on, en l'absence de la mention de *t*, le substitut *n* risque de s'appliquer dans "caritam", etc., parce que l'on a là un suffixe *niṣṭhā* ultérieur à *r*. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "caritam" 369.15 : l'idée est : étant donné qu'il est légitime que "radābhyām" soit qualifiant du terme principal, dans la phrase qui apprête l'objet à recevoir l'application de l'opération et qui est apprêtée par la présente *paribhāṣā*, le sens est : le substitut *n* apparaît à la place du phonème le plus proche appartenant à un suffixe *niṣṭhā*, phonème ultérieur à *r* ou *d*[3]. D'autres disent que le sens du *sūtra* est en vertu de "ādeḥ parasya" et "sthāne 'ntaratamaḥ" : *n* apparaît à la place du phonème initial le plus proche;cela étant, *i* n'est pas phonème le plus proche, et *t* n'est pas initiale du suffixe *niṣṭhā* dans "caritam"; il n'y a donc pas de risque d'application du substitut *n*.

---

[1] On pourrait objecter que s'il n'y a pas mention de l'original *t* dans le *sūtra*, la règle s'appliquera au suffixe *niṣṭhā* après *r* ou *d*,non nécessairement quand le *t* est immédiatement ultérieur à *r* ou *d*. Mais si le *t* est mentionné dans la règle, on comprend que la règle s'applique seulement quand le *t* est ultérieur à *r* ou *d*, ce qui exclut l'application dans "caritam". S'il en est ainsi il y a une utilité à la mention du *t*. Kaiyaṭa répond à cette objection en montrant que même si le *t* n'est pas mentionné, il n'y a pas de risque de réalisation du substitut *n* dans "caritam".

[2] "Bhinnavadbhyām" est formé avec *bhyām* après *ktavatu* ultérieur à *bhidir* : *bhid tavat bhyām*; substitut *d* du *t* final de *pada* selon "jhalāṃ jaśo 'nte" 8.2.39 *bhid tavad bhyām*. A ce stade le substitut *n* serait prescrit pour un phonème de *tavad*, s'il n'y a pas mention de *t* dans "radābhyām". Le substitut *n* risque de s'appliquer au *d* sonore plus proche de lui que le *t* sourd. Pour empêcher cela la mention de *t* est nécessaire.

[3] Dans cette phrase le phonème le plus proche est mentionné à titre principal. Le suffixe *niṣṭhā* est un qualifiant et donc en position secondaire. L'autre qualifiant "radābhyām parasya"doit être pris comme qualifiant de l'objet principal, c'est-à-dire du

Kaiyaṭa dit qu'il n'y a pas lourdeur à faire la mention de *t* parce qu'elle est également nécessaire dans l'autre vue aussi, "anyathā"369.16. "Dakārasya natvam syāt" 370.11 : l'idée est : en vertu de la présente *paribhāṣā*. En réalité il n'y a pas de risque d'application à la finale grâce à la *paribhāṣā* "ādeḥ parasya". L'intention du *bhāṣya* est que le *sūtra* sans la mention de *t* a son but accompli dans "bhinnam", etc. où il n'y a pas conflit des deux *paribhāṣā*[1];le substitut *n* ne se réalisera pas du tout dans l'emploi"bhinnavadbhyām"[2]; la mention de *t* doit donc être faite dans les deux vues.

Et ainsi la lecture séparée avec une première désinence "sthāne 'ntaratamaḥ" est sans défaut, tandis que la lecture avec septième désinence est vicieuse. C'est pourquoi le *sūtra* "na bhūsudhiyoḥ (*yaṇ* n'apparaît pas à la place de la finale de ces deux mots devant une désinence commençant par *ac*)" 6.4.85, etc. a son but accompli[3]. Il n'y a pas de défaut dans le cas de "nṛnarayor vṛddhiś ca"[4] parce que, si le *gaṇasūtra* appartient au texte du *ṛṣi*[5], alors

---

phonème, non de l'objet secondaire qu'est le suffixe niṣṭhā.

[1] Le *sūtra* sans mention de *t*, avec intervention des deux *paribhāṣā* "sthāne 'ntaratamaḥ" et "ādeḥ parasya" signifie : *n* apparaît à la place du phonème qui lui est le plus proche et est initial du suffixe *niṣṭhā*. Dans *bhid ta*, il s'applique au *t*.

[2] Dans *bhid tavad bhyām*, *d* est original le plus proche de *n* mais n'est pas initial du suffixe; *t* est initial mais n'est pas le plus proche. Il y a conflit des deux *paribhāṣā*. La règle déjà satisfaite par le cas où il n'y a pas ce conflit, ne s'appliquera pas du tout. Pour empêcher ce défaut d'application la mention de *t* est nécessaire.

[3] Cette prohibition a un objet d'application seulement s'il y a risque d'application de *yaṇ* aux longues *ī* et *ū* qui terminent ces deux mots.

[4] *Gaṇasūtra* inclus dans la liste *śārṅgarava*, etc.Selon "śārṅgaravādyaño ṅīn" 4.1.73 *ṅīn* apparaît après les mots de la liste. De plus la *vṛddhi* est prescrite par "nṛnarayor vṛddhiś ca" pour *nṛ* et *nara*. Dans le cas de *nara ṅīn*, il y a amuissement du *a* final devant le suffixe selon "yasyeti ca" *nar ī*. Dans la vue où le *sūtra* est"sthāne 'ntaramaḥ" il y a application de la présente *paribhāṣā* et de "alo 'ntyasya", la *vṛddhi ā* s'appliquera au *r* final de *nar*. Dans la vue où le *sūtra* est "sthāne 'ntaratame" il y aura application au *a* phonème le plus proche du substitut *vṛddhi*, la forme *nārī* peut être réalisée.Dans ce cas là il apparaît un défaut de la lecture avec première désinence. Nāgeśa va montrer l'inexistence de ce défaut.

[5] Nāgeśa met en doute la validité de ce *sūtra*. *Nārī* peut être formé autrement, avec le suffixe *aṅ* selon le vt "narāc ca" sous "ṛto 'ñ" 4.4.49.

on commentera "le *a* de *nar*"[1] et le substitut *vṛddhi* apparaît à la place du premier *a*. Dans ce *gaṇasūtra* "nṛnarayoḥ" est répété, doit-on comprendre, et dans une des deux mentions la sixième désinence a le sens de la cinquième[2]. Ou bien, il n'y a pas répétition de " "nṛnarayoḥ" et les deux mots *nṛ* et *nara* sont lus à part dans la liste.

(5. Le présent *sūtra* est le complément d'autres règles.)

BH. I 370-372. Mais cette formule est-elle productrice ? c'est-à-dire les substituts les plus semblables sont-ils créés par elle ? Ou bien est-elle informatrice ? c'est-à-dire par elle y a-t-il compréhension des éléments déjà produits par une autre[3]? -- Et quelle différence cela entraîne-t-il ?

-- "Sthāne 'ntaratamanirvartake sthāninivṛttiḥ(si "sthāne 'ntaratamaḥ" est producteur, il y a éviction des originaux)". (vt 2)

Si "sthāne 'ntaratamaḥ" est producteur, l'éviction de tous les originaux risque de se réaliser. Elle risque de s'appliquer à "dadhi, madhu" aussi. -- Soit. Aucun substitut différent n'est énoncé en regard. Dans ces conditions, de par la similarité, la forme *dadhi* sera substitut de la forme *dadhi*, *madhu* de *madhu*. -- S'il en est ainsi, dans certains cas il y aura une modification de forme qui sera un défaut. Dans "bisam bisam, musalam musalam" le substitut *ṣ* selon "iṇkoḥ (*ṣ* apparaît à la place de *s* substitut ou partie d'un suffixe, après un *i* ou un *ku*)" 8.3.59 risque de se réaliser[4]. Et de plus, la détermination souhaitée des formes ne se réalisera pas. De même que des grains de sésame jetés dans une poêle chauffée ne demeurent pas un instant en place, de même les phonèmes ne seront pas fixés un seul instant. Que la présente formule soit donc informatrice : par elle il y a compréhension d'un objet parmi ceux déjà produits par une autre.

"Nirvṛttapratipattau nirvṛttiḥ (s'il y a par la présente formule compréhension d'éléments produits par une autre, la production ne se réalise pas)". (vt 3)

S'il y a par la présente formule compréhension d'éléments produits par une autre, la production ne se réalise pas. Tous les substituts risquent de se réaliser pour tous les originaux[1]. -- Pourquoi donc est-il dit "la production ne se réalise pas" ? N'y a-t-il pas plutôt une production réalisée ? -- Nous ne disons pas que la production ne se réalise pas. -- Que dîtes-vous donc ? -- La détermination désirée des formes ne sera pas réalisée. Tous les substituts ne sont pas désirés pour tout original. -- A quoi servira donc le présent *sūtra* ?

---

[1] "Nṛnarayoḥ" sera analysé comme composé *dvandva* de *nṛ* et *nara* , ce dernier étant un composé *tatpuruṣa* de *nar* et *a* où *nar* est une base terminée par *r* et *a* désigne la voyelle partie de cette base : *nara aḥ naraḥ*(le *a* de *nar*).Le sens sera : le substitut *vṛddhi* apparaît à la place de la finale de *nṛ* et du *a* de *nar*.

[2] Ce qui donne le sens : *ṅīn* apparaît après *nṛ* et *nara*. Par l'autre mention qui s'interprètera comme on l'a vu ci-dessus on obtiendra le substitut *vṛddhi*.

[3] Dans le premier cas le *sūtra* signifie : "un substitut le plus semblable apparaît à la place de toute forme". Une substitution est prescrite de façon générale pour toute forme. Dans le second cas, le *sūtra* signifie : "parmi les substituts enseignés par telle règle, le plus semblable apparaît...".

[4] Le présent *sūtra* créera pour *bisa* un substitut de même forme *bisa*. Une fois devenu substitut, *bisa* sera objet de ladite règle de cérébralisation.

"Anarthakaṃ ca (et le *sūtra* est inutile)". (vt 4)

Et le présent *sūtra* sera inutile. Celui qui dit "ne mange pas" à quelqu'un qui a déjà mangé, qu'aura-t-il accompli ?

-- "Uktaṃ vā (ou bien cela a été dit)". (vt 5)

-- Qu'a-t-il été dit ? -- "Cela est résolu par l'énonciation de la présente règle sous le gouvernement de "ṣaṣṭhī"[2]. La présente règle doit être faite sous le gouvernement de "ṣaṣṭhī" : "à la place de ce qui est énoncé avec la sixième désinence apparaît le substitut le plus semblable".

P. I 370-372. "Kiṃ punaḥ" 370.3 : la question est : est-ce que le présent *sūtra* est une règle indépendante, ou impose-t-il une limitation parmi des objets produits par une autre règle, ou encore est-il le complément de cette autre règle. "Sthāninivṛttiḥ" 370.5 : l'idée est : si la forme *dadhi* est donnée comme substitut de la forme *dadhi*, la règle est inutile; si le substitut est de forme différente, il ne fait plus entendre le même sens; l'usage de la parole n'est plus possible. "Astu" 370.7 : l'idée est : par la force de la formule et par le fait que le langage n'a pas de commencement. "Kva cid vairūpyam" 370.8 : quand la forme *bisa* est substitut de la forme *bisa*, il n'y a pas le substitut *ṣ*; car le *s* n'est pas alors substitut. Mais quand le *s* est substitut du *s*, le substitut *ṣ* risque de se réaliser ; il y a risque d'une altération de la forme. Les règles "aster bhūḥ (*bhū* apparaît à la place de *as* devant un suffixe *ārdhadhātuka* )" 2.4.52, etc. entravent la présente règle parce que ce sont des prescriptions particulières. "Api ca" 371.1 : l'idée est : il y aura sans cesse un nouveau substitut; s'il y a application de la règle sans but, l'application se fera à plusieurs reprises. Et donc, puisque toute forme sera vouée à l'éviction, la détermination de la forme correcte n'est plus possible.

"Astu tarhi" 371.3 : la présente règle impose une limitation parmi des substituts produits par une autre règle; dans ce cas le sens en est : le substitut le plus proche est correct, non un autre. "Nirvṛttiḥ" 371.4 : le sens est : la production de la forme désirée. "Iṣṭā vyavasthā" 371.7 : l'idée est : quand toutes les longues ont été produites par la règle "akaḥ savarṇe dīrghaḥ", elles sont comprises comme correctes; et la présente règle ne peut les faire comprendre comme incorrectes.

---

[1] "Akaḥ savarṇe dīrghaḥ" seul produit toutes les longues pour n'importe quel *ak*. Si la présente règle ne joue pas de rôle dans la production des substituts, une fois les substituts produits, elle sera inefficace. La présente règle n'est pas une règle particulière qui puisse en entraver une autre plus générale.

[2] Voir I 162.12. Le sens du présent *sūtra* sera que là où il y a une sixième désinence indiquant un original, il faut entendre que le substitut le plus semblable lui est prescrit. Dans ce cas là la présente règle intervient lors même de la production des substituts.

"Uktaṃ vā" 372.1 : sous "iko guṇavṛddhī" I 162.12. La présente formule se place là où il y a une sixième désinence; les phrases des règles opératoires forment donc une phrase unique avec la présente formule; au moment de la réalisation des substituts, le substitut le plus proche se réalise.

U.I 370-372. "Atha" 370.14 : on doit comprendre qu'il y a différence entre les deux dernières vues, par le fait que dans l'une la présente règle et la règle opératoire sont des phrases différentes et que dans l'autre elles ne sont pas des phrases différentes. La conclusion sera la troisième vue.

"Bhinnarūpaḥ" 370.16 : l'idée est : bien que le synonyme soit de forme différente et fasse entendre le même sens, cependant en l'absence de critère de distinction on devra les dire tous deux original et substitut; et ainsi le *sūtra* sera comme s'il n'était pas entrepris. La force de la formule 370.16 est la cause de l'application de la règle; et la raison pour laquelle le substitut est semblable à l'original est "śabda-" 370.17. Dans le *bhāṣya* "yadi caivam" 370.8 : le sens est : si une différence de forme du substitut par rapport à l'original risque de se produire, il y a défaut. "Na hi tadā" 370.18 : l'idée est : parce qu'il y a prescription du substitut *ṣ* pour un *s* qui est un substitut. "Yadā tu" 370.18 c'est en suggérant cela que l'auteur du *bhāṣya* dira "ime varṇāḥ..." 371.2. Mais, dira-t-on, pourquoi n'est-il pas dit que si le présent *sūtra* est producteur les substituts *as*, etc. se réaliseront à la place de *as*, etc. même devant un suffixe *ārdhadhātuka ?* Et si le dit substitut *bhū* est déjà réalisé par le présent *sūtra*, "aster bhūḥ" est inutile. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "aster" 370.19 : l'idée est : le fruit de cette règle particulière est l'éviction de *vidyati* comme substitut. L'auteur du *bhāṣya* montre qu'il y a un défaut même si le substitut est semblable à l'original, "api ceṣṭā" 371.1. Mais, dira-t-on, comment, s'il y a un substitut semblable, y a-t-il non-réalisation de la détermination désirée des formes; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "punaḥ" 371.12. Mais, dira-t-on, cela est en conflit avec le principe qu'une règle s'applique une seule fois à son objet; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "prayojanam" 371.12 : l'idée est : le fondement de ce principe est que dans le cas de l'application d'une règle qui a un but, en raison de la réalisation du but par la première application, il n'y a pas de deuxième application; or dans le cas présent il n'y a pas de but. Parce que dans le *bhāṣya* le terme "vyavasthā" 371.1 requiert un complément, Kaiyaṭa dit "sādhutvasya" 371.13 : l'idée est : parce que la correction est une propriété incluse dans la qualité de forme achevée. L'intention est : et ainsi la règle ne sera que défaut[1].

"Nirvṛtteṣu" 371.15 : l'idée est : le sens du *bhāṣya* "anyena ..." 371.3 est : il y a compréhension de la correction pour le plus proche de l'original seulement parmi les substituts produits par une autre règle. "Abhimatasya" 371.17 : l'idée est : parce que par l'autorité des règles il y a risque de compréhension de la correction alternativement pour les objets des deux règles. La détermination de la longue, etc., dira-t-on, se réalisera par la présente règle, dans "akaḥ savarṇe dīrghaḥ" etc.; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "akaḥ" 371.17 : l'idée est : il n'y a pas de relation de particulier à général pour ce qui est enseigné par une autorité unique[1]; une éviction totale ne peut être faite par une autre autorité[2]. Mais, dira-t-on, s'il y a correction pour les objets des deux règles, en vertu de l'autorité des règles, le présent *sūtra* est inutile; l'auteur du *bhāṣya* demande donc "idam idānīm" 371.8. L'interlocuteur répond "anarthakam" 371.9. Lire "bhukthāḥ" 371.10 sans *anusvāra*.

---

[1] Lire "doṣāntam eva" (NSP, etc.).

L'auteur du *vārttika* rejette qu'il y ait inutilité de la présente règle, "uktaṃ vā". Kaiyaṭa montre la différence entre cette troisième vue et la deuxième, "ekavākyatā" 372.13 : l'idée est : et ainsi il n'y a pas production du tout de ce qui est autre que le substitut le plus proche, il y a réalisation de la détermination désirée.

Mais d'autres disent[3] comme suit. L'idée est : il y a par la présente règle éviction des substituts produits par une autre, comme par une règle d'amuissement. Un interlocuteur qui ne comprend pas cette intention dit "nirvṛttir na siddhyati" 371.5. L'avocat de la conclusion, en acceptant cette objection, apaise la difficulté, "uktaṃ vā" 372.1. Bien qu'il y ait inutilité de la prohibition de manger adressée à celui qui a déjà mangé, par ce que le fruit de l'action de manger, à savoir la satiété, est déjà réalisé, cependant dans le traité, en vertu de l'autorité des règles, comme il a été dit sous le *sūtra* "vṛddhir ādaic" (I 128.8), il y a éviction de ce qui a déjà été réalisé, comme par l'amuissement. Cela est indiqué par le mot "vā".

(6. L'annulation du *sūtra*)

BH.I 372-373. "Pratyātmavacanaṃ ca (et la mention "par rapport à son original" doit être faite)". (vt 6)

[1] Toutes les longues sont produites par "akaḥ savarṇe dīrghaḥ" et la longue la plus proche est produite en même temps par la même règle. Elle ne peut dans ces conditions évincer les autres longues, celles-ci devant leur existence à la même autorité qu'elle

[2] La règle "sthāne 'ntaratamaḥ" qui apporte simplement une information sur une des longues déjà produites. La correction déjà autorisée pour toutes les longues n'est pas détruite par cela. La correction exclusive attribuée à la plus proche de l'original est comprise en sus par le présent *sūtra*. Nāgeśa conclut donc, on l'a vu, à l'option : tantôt l'on a n'importe quelle longue, tantôt l'on a la plus proche. Il s'ensuit, on le verra, l'inutilité de la présente règle.

[3] Nāgeśa donne sa vue personnelle. Pour lui le *vā* du *vārttika* "uktaṃ vā" indique une solution alternative, non pas exclusive. La deuxième vue est donc valide aussi. L'objection qui est dirigée contre elle émane d'un interlocuteur qui ne l'a pas bien comprise. La troisième vue est une autre solution offerte à cet interlocuteur en feignant d'accepter son objection. "Pare tu" 372.22 se construit

Et il faut dire : "pratyātmam (par rapport à son original)[1] -- Dans quel but ? -- Que le substitut le plus semblable à un élément se réalise à la place de cet élément, non à la place d'un autre.

-- "Pratyātmavacanam aśiṣyam svabhāvasiddhatvāt (la mention "par rapport à son original" n'a pas à être enseignée, du fait que cela se réalise naturellement)". (vt 7)

La mention "par rapport à son original" n'a pas à être enseignée. -- Pour quelle raison ? -- "Svabhāvasiddhatvāt" : cela est réalisé naturellement. Par exemple, dans des fêtes, des repas, des réunions, s'il est dit "qu'on s'asseoie", sans qu'il soit dit "chacun dans son groupe", tout le monde s'asseoit dans son groupe.

"Antaratamavacanaṃ ca (et la mention "le plus semblable à" n'a pas à être faite)". (vt 8)

Et la mention "le plus semblable à" n'a pas à être enseignée c'est-à-dire la présente règle n'a pas à être faite non plus. -- Pourquoi ? -- Parce que cela est réalisé naturellement. Par exemple dans les fêtes, les repas, les réunions, s'il est dit "qu'on s'asseoie", les maigres ne s'asseoient pas avec les maigres, les clairs avec les clairs, mais ceux qui ont quelque ressemblance déterminée par leur intérêt s'asseoient ensemble[2]. Les vaches qui sont allées paître le jour, le soir se couchent avec leur veau. Et les boeufs d'un attelage, très intimement liés, quand ils se voient, meuglent. -- Il en est ainsi pour des êtres conscients. -- Pour des choses inconscientes aussi. Par exemple une motte de terre qui lancée vole à une grande vitesse, ne se déplace pas horizontalement, ne monte pas vers le haut, mais faite de terre va vers la terre de par la ressemblance. La vapeur qui est faite de ces fines eaux de l'espace, dans une région d'espace sans vent, ne se déplace pas horizontalement, ne descend pas vers le bas, mais faite d'eau va vers les eaux de l'espace de par la ressemblance. Et la flamme faite de lumière, bien vive dans une région d'espace sans vent, ne se déplace pas horizontalement, ne descend pas vers le bas, mais faite de lumière va vers la lumière du soleil de par la ressemblance.

P.I 372-373. "Pratyātmam" 372.5 : composé formé sur : ātmānam ātmānaṃ prati (par rapport à chacun de ses originaux).Le sens de "antaratamaḥ" est : le plus proche de l'original."Svabhāvasid-

---

avec "āhuḥ" 372.25.

[1] "Pratyātmam" est un composé formé par "yathā" dans "avyayam vibhakti-" 2.1.6 *yathā* ayant le sens de *vīpsā; ṭac* selon "anaś ca" 5.4.108. Le sens en est : par rapport à chacun de ses originaux. Cette mention se construira avec "antaratamaḥ". Le sens du *sūtra* sera : à la place des formes qui sont ses originaux apparaît le substitut le plus semblable à chacun de ses originaux".

[2] On voit dans cet exemple l'association se faire en fonction, non d'une ressemblance secondaire, la maigreur, etc.,mais en fonction de la ressemblance la plus importante, celle par un but tel qu'une tâche à accomplir, un intérêt, etc. Alors qu'il a été montré précédemment que la simple ressemblance réalisait naturellement l'association, il est montré que le plus haut degré de ressemblance la réalise aussi naturellement.

dhatvāt" 372.7 : cela est dit, et non "saṃbandhiśabdatvāt (parce qu'*antaratama* est un nom d'objet muni d'une relation)"[1], pour annuler le *sūtra* par le même moyen ci-dessous. "Samājeṣu" 372.9 : rassemblement lors des fêtes; "samāśaḥ" : repas pris ensemble;"samavāyaḥ" : réunion pour une action.

"Naiva kṛśāḥ" 373.1 : le sens est : dans le monde la similarité déterminée par un but, tel que la science, etc. est prise en considération en laissant la similarité déterminée par des propriétés physiques, la taille, etc. De même dans le cas présent, le substitut qui peut exprimer le même sens qu'une forme, apparaît à la place de cette forme. "Gāvaḥ" 373.3 : même les bêtes ont le même comportement caractérisé par l'absence de confusion dans les groupes. De même les substituts, même s'ils sont groupés dans une règle, s'appliqueront sans se mêler. "Tathā yāni" 373.3 : le sens est : de même que,en raison de leur ressemblance,les boeufs même s'ils ont été détachés de l'attelage se rassemblent, de même les originaux et substituts en raison de leur ressemblance par le lieu d'articulation, etc. se rassemblent. "Acetaneṣv api" 373.5 : cela vise à montrer l'extension du dit principe. "Abvikāraḥ" 373.8 : dans l'espace il y a une mer subtile[2]; toutes les eaux en sont une modification; la vapeur est une modification des eaux qui se trouvent dans le bois,etc.modification produite par le contact avec le feu. La flamme qui est une modification du Soleil va vers le Soleil.

U.I 372-373. "Ātmānam" 372.15 : *ṭac* selon "anaś ca" 5.4. 108. "Sthānyātmanaḥ" 372.15 : le sens est : l'objet qu'est l'original. Mais, dira-t-on, puisque le mot *antaratama* signifie "semblable à" pourquoi n'est-il pas dit "saṃbandhiśabdatvāt" comme sous "tulyāsyaprayatnam" ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tulya-". "Pratyātmaṃ cāsate" 372.10 : le sens est : ils s'asseoient chacun dans son groupe."Kasyāṃ cit" 372.17 : le sens est : l'action de rendre la justice, etc.

Kaiyaṭa dit que quand il y a une similarité déterminée par le but, c'est celle-là seule qui est déterminante[3] de l'association : "guṇa-" 372.19 : la qualité est la pâleur, la taille est la maigreur, etc. "Vidyādi-" 372.19 : le *ādi* (etc.) inclus la fête, le repas, etc., la qualité de solliciteur, la caste, brâhmane, etc. la fortune, etc. L'idée est : et ainsi les deux règles "le substitut le plus proche se réalise" et "là où il y a plusieurs sortes d'affinités, l'affinité par le lieu d'articulation est la plus forte" sont réalisées par le dit principe. Kaiyaṭa montre le sens signifié dans l'exemple, "saṃkīrṇānām" 373.13. Dans le *bhāṣya* "prasavaḥ" 373.3 : veau. "Tena saha" 373.3 : avec chacun de ses veaux. "Śerate" 373.3 : le verbe *śete* au sens de "se tenir". "Evaṃ codaṇāyām" 373.13 : le sens est : de cette manière dans une règle prescriptive aussi. Le mot *yuktaka* 373.4 désigne un attelage. Le mot *saṃghuṣṭaka* désigne l'animal qui a une très grande familiarité parce qu'il porte tel ou tel joug, etc. "Sādṛśyāt" 373.14 : la similarité est ici le fait de porter tel ou tel joug, etc. "Antarikṣe" 373.16 : *āntarikṣī* signifie "qui est dans l'espace". C'est pourquoi, lors de la canicule, la nuit, ceux qui dorment dans un endroit non couvert ont une sensation de fraîcheur. Et de cet océan de l'espace, sous la forme des nuages au contact des rayons du Soleil, il y a pluie au contact du vent. Kaiyaṭa montre que la vapeur est une modification indirectement des eaux de l'espace,"tadvikāraḥ sarvāḥ" 373.17. "Sūryavikāraḥ" 373.18 : c'est pourquoi l'on voit un accès de violence dans un incendie de forêt, à midi, etc. au contact des rayons du Soleil.

---

[1] Voir I 203.5sq, tr.I 632.

[2] Sur cette conception voir *Nirukta* p.80sq et Ṛ.S. 1.30.18 10.98.5 et commentaire de *Sāyaṇa*.

[3] Lire "prayojakam" (voir NSP, etc.)

**BH.I** 373-374. "Vyañjanasvaravyatikrame ca tatkālaprasaṅgaḥ (dans le cas d'un remplacement de consonne et de voyelle, il y a risque de réalisation d'une durée égale)". (vt 9)

Dans le cas d'un remplacement de consonne et dans le cas d'un remplacement de voyelle, une durée égale à celle de l'original risque de s'appliquer au substitut. Dans le cas d'un remplacement de consonne : dans "iṣṭam, uptam" par la ressemblance un *ik* d'une demie more risque de se réaliser pour une consonne d'une demie more[1]. -- Il n'y a ni dans le monde, ni dans le *veda* de *ik* d'une demie more. -- Qu'y a-t-il donc ? -- Des *ik* d'une more. Le *ik* qui existe se réalisera. -- Dans le cas d'un remplacement de voyelle : dans "dadhy atra, madhv atra, kumāry artham, brahmabandhv artham" par la ressemblance un *yaṇ* d'une more ou de deux mores risque de se réaliser pour un *ik* d'une more ou de deux mores[2]. -- Ni dans le monde, ni dans le *veda* il n'y a de *yaṇ* d'une ou deux mores. Qu'y a t-il donc ? -- Des *yaṇ* d'une demie more. Le *yaṇ* qui existe se réalisera.

"Akṣu cānekavarṇādeśeṣu (et dans le cas de *ac* substituts de plusieurs phonèmes)". (vt 10)

Et dans le cas de *ac* substituts de plusieurs phonèmes une durée égale à celle des originaux risque de s'appliquer au substitut. Par "idama iś (*iś* apparaît à la place de *idam* devant un suffixe *prāgdiśīya*)" 5.3.3. un *i* de deux mores et demi risque de se réaliser à la place de *ida*, formé de deux mores et demi[3]. -- Il n'y a pas ce défaut. En vertu de la *paribhāṣā* 19 "il n'y a pas notation des *savarṇa* par un élément prescrit", ladite durée égale à celle de l'original ne se réalisera pas.

**P.I** 373-374. Le *sūtra* étant annulé par le recours à l'usage du monde, l'auteur du *vārttika* dit un défaut de l'entreprise du *sūtra* faite sans recourir au dit usage, "vyañjana-" 373.11 : *vyatikrama* : l'éviction d'un phonème en tant qu'original. L'idée est :

---

[1] Voir p.330, n.2. Le *samprasāraṇa* prescrit pour *yaj* est un substitut *ik* d'un *yaṇ* selon"ig yaṇaḥ"1.1.45.Les originaux *yaṇ* ont une demie more. Les substituts les plus semblables seront des *ik* d'une demie more notés par l'énoncé "ik".

[2] En application de "iko yaṇ aci".

[3] Pour former "iha" par exemple selon "idamo haḥ" 5.3.11, *idam ha*, il y a d'abord application du substitut *a* de *m* selon"tyadādīnām aḥ" *idaa ha;* ensuite substitut *iś*. Ce substitut s'applique donc à *ida* qui a une durée de deux mores et demi. Il s'applique à la forme entière selon "anekālśit sarvasya".

la présente règle est productrice[1]. "Naiva loke" 374.1 : l'idée est : les mots éternels sont ici décrits et même dans la vue où la présente règle est productrice il est impossible de prononcer un *ik* d'une demie-more. "Naiva loke" 374.4 : l'idée est : dans *kukkuṭa*, le *kk* est deux consonnes, non une consonne d'une more."Ardhatṛtīyamātram" 374.8 : l'idée est : quand le mot est formé avec le substitut *iś* après le substitut *a* de la finale de *idam* et le substitut unique des deux *a* de *idaa*.

"Bhāvyamānena" 374.9 : l'argument "naiva loke (il n'y a ni dans le monde, ni dans le *veda* de *ik* . . .)" n'est pas dit, car par le raisonnement que le substitut *a* selon "tyadādīnām" est entravé par *iś* selon "idama iś" qui est une règle particulière, alors pour l'original *idam* de trois mores un substitut protracté, un *iś* de trois mores étant possible, se réalisera. Et la formule "plutaś ca viṣaye smṛtaḥ (la protractée est enseignée dans un domaine d'application défini)"[2] s'applique quand il y a chance de réalisation pour une protractée et une non-protractée. Or ici seule la protractée a chance de se réaliser.

U.I 373-374. "Tadanāśrayaṇena" 373.19 : pour les esprits faibles et moyens. Mais, dira-t-on, il n'y a pas de *ik* d'une demie more; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "idam eva" 374.12 : le sens est : dans la vue où les mots sont produits par la grammaire, la présente règle produit le phonème le plus proche d'un autre par la durée, etc. L'idée est : et ainsi même s'il n'existe pas dans le monde et dans le *veda* ce *ik* d'une demie more est créé par la présente règle. A ce qui a été dit, "idam eva", Kaiyaṭa répond : "nityaḥ" 374.13. "Nirvṛttipakṣe 'pi" 374.13 : le sens est : même dans la vue où les mots sont produits par la grammaire. "Uccāraṇasya" 374.13 : l'idée est : parce que la prononciation dépend du monde. Parce que *idam* a trois mores il est impropre, dira-t-on, de dire "de deux mores et demi"; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "atva-" 374.15: l'idée est : le substitut *a* est réalisé d'abord parce qu'enseigné ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*, et le substitut unique parce qu'*antaraṅga*[3].

"Plutāpluta-" 374.17 : l'idée est : le fondement de cette application de la formule est que, quand il y a chance d'apparition de protractées et de non-protractées, du fait que la protractée prescrite par une règle de la *tripādī* finale est non-réalisée lors de la réalisation d'une protractée par une règle de la partie antérieurede l'*Aṣṭādhyāyī*[1], il y a production de la protractée par la règle antérieure dans le domaine d'application de la règle de la *tripādī*; la règle est dans une partie de son domaine une répétition d'une autre règle[2], dans une autre partie elle est productrice; elle a donc une disparité de nature[3]. La règle antérieure a son but satisfait[4] par la réalisation de non-protractées. Mais dans le cas d'une règle qui produit seulement une protractée, puisqu'il risque par la dite formule d'y avoir inutilité d'une règle dont le domaine est celui des prescriptions de la *tripādī*, il faut supporter la supposition qu'elle est une répétition[5], parce que par la force du présent *sūtra* il vaut mieux supposer la qualité de répétition que supposer que les règles de protraction de la *tripādī* entravent la présente *paribhāṣā*.

---

[1] Dans la vue où la règle est informatrice ou est le complément d'une autre, il n'y a pas de risque d'apparition d'un *ik* d'une demie-more, parce que le *ik* est produit par la règle opératoire. La règle opératoire produit tous les *ik* existants. Et la présente *paribhāṣā* n'a pour rôle que de faire un choix parmi ceux qui sont déjà produits. On est donc placé ici dans la vue où la présente règle est productrice. Dans cette vue le phonème le plus proche sera produit, même si c'est un objet nouveau qui n'existait pas encore. On est donc ici aussi dans la vue où les mots sont créés par la grammaire.

[2] Elle ne peut donc se réaliser que dans ce domaine, à savoir un appel fait de loin, etc. Voir II 27.1.

[3] Le substitut unique dans *idaa* est causé par les deux *a*.

BH.I 374-375. "Guṇavṛddhyejbhāveṣu ca (et dans le cas des substituts *guṇa, vṛddhi, ec*)". (vt 11)

Et pour les substituts *guṇa,vṛddhi,ec*la durée risque d'être celle de l'original.Dans"khaṭvā indraḥ khaṭvendraḥ,khaṭvā udakam khaṭvodakam,khaṭvā īṣā khaṭveṣā,khaṭvā ūḍhā khaṭvoḍhā,khaṭvā elakā khaṭvailakā,khaṭvā odanaḥ khaṭvaudanaḥ,khaṭvā aitikāyanaḥ khaṭvaitikāyanaḥ,khaṭvā aupagavaḥ khaṭvaupagavaḥ"par la ressemblance des substituts de trois ou quatre mores risquent de se réaliser pour des originaux de trois ou quatre mores.--Il n'y a pas ce défaut,les diphtongues énoncées ultérieures à un *t(tapara)*ont les noms techniques *guṇa* et *vṛddhi*.Mais,en vérité,est *tapara* ce à quoi un *t* est ultérieur. -- Non, dit le maître, c'est aussi ce qui est ultérieur à *t*. -- Si *tapara* signifie aussi ce qui est ultérieur à *t*, il y aura application de "ṝdor ap" 3.3.57 dans "yavaḥ, stavaḥ" seulement non dans "lavaḥ, pavaḥ". -- Il n'y a pas un *t* dans "ṝdor ap". -- Qu'y a-t-il donc ? -- Un *d*. -- A quoi sert un *d* ? -- Et à quoi sert le *t* que vous reconnaissez ? Si le *t* sert à l'absence d'ambiguïté, le *d* aussi. Ou s'il sert à l'aisance de la prononciation, le *d*

---

Le substitut *iś* est causé par le suffixe *ha* ultérieur.

[1] Les règles "dūrād dhute" 8.2.84, etc.dans la *tripādī* prescrivent seulement la protractée. Selon "pūrvatrāsiddam" 8.2.1 elles sont non-réalisées lors de règles antérieures à 8.2.1 qui risquent de produire des protractées à côté de non-protractées.

[2] Puisque la règle de la *tripādī* n'est pas réalisable avant elle, elle ne peut l'entraver en tant que règle particulière.La règle générale antérieure s'appliquera donc dans le domaine de la règle de la tripādī. Il y aura répétition.

[3] Cette double nature pour une règle est un défaut. Ce défaut est la raison pour laquelle le *bhāṣya* a formulé que la protraction se réalisait seulement dans son domaine défini par les règles de la *tripādī*.

[4] Bien qu'elle ne produise pas de protractées en vertu de la formule du *bhāṣya*.

[5] C'est-à-dire une répétition partielle.Dans son cas la formule ne s'appliquera pas. Elle produira d'une part des protractées hors du domaine des règles de la *tripādī*, d'autre part elle répètera ce que prescrivent les règles de la *tripādī*.

aussi[1]. -- Dans le cas du substitut *ec* : dans "kurvāte, kurvāthe" un *e* de deux mores et demi risque de se réaliser à la place des originaux *ām* de deux mores et demi, appelés *ṭi*[2]. -- Ni dans le monde, ni dans le *veda*, il n'y a de *e* de deux mores et demi.

P. I 374-375. "Khaṭvendraḥ" 374.11 : les substituts *guṇa* et *vṛddhi* sont ici produits par leur nom technique[3]; et un nom technique sera le nom des phonèmes de durée différente; il est impossible d'utiliser l'argument "bhāvyamānena" 374.9.

"Ejbhāve" 375.10 : le *pratyāhāra ec* vise ici à inclure les substituts *ai*, *au*, etc. selon "pūtakrator ai ca (*ai* apparaît à la place de la finale de *pūtakratu*; et *ṅīp* apparaît)" 4.1.36 et "manor au vā (*au* ou *ai* apparaissent optionnellement à la place de la finale de *manu*)" 4.1.39. Car dans ce cas un *ai* et un *au* d'une seule more apparaîtraient.

U. I 374-375. "Saṃjñā ca" 374.19 : il a été montré sous le *sūtra* "vṛddhir ādaic" comment les *guṇa* et *vṛddhi* ne sont pas des objets produits même dans la vue où la règle opératoire attire les règles de dénomination et d'interprétation[4].

"Pratyāhāraḥ" 375.19 : l'idée est : dans le *vārttika* "guṇavṛddhyejbhāveṣu" il y a un *dvandva* des mots *guṇa*, *vṛddhi*, *ejbhāva*, non un *karmadhāraya* de *guṇavṛddhi* et *ejbhāva*, parce que cela serait en conflit avec le *bhāṣya*[5]. "Tatra hi" 357.19 : l'idée est : en vertu de la ressemblance par la durée.

BH. I 375-377. "Ṛvarṇasya guṇavṛddhiprasaṅge sarvaprasaṅgo 'viśeṣāt (quand il y a occurrence de *guṇa* et de *vṛddhi* à la place de *ṛ*, il y a risque de réalisation de tous, du fait de l'absence de distinction)". (vt 12)

Quand il y a occurrence de *guṇa* et de *vṛddhi* à la place de *ṛ* "sarvaprasaṅgaḥ" : tous les phonèmes appelés *guṇa* ou *vṛddhi* risquent de se réaliser à la place de *ṛ*. -- Pour quelle raison ? -- "Aviśeṣāt" : aucune distinction telle que "un phonème de telle sorte appelé *guṇa* ou *vṛddhi* apparaît à la place de *ṛ*" n'est adoptée. Aucune distinction n'étant adoptée il y a risque d'application de tous les *guṇa* et *vṛddhi*.

"Na va ṛvarṇasya sthāne raparaprasaṅgād avarṇasyāntaryam(ou bien non, du fait qu'à la place de *ṛ* il y a chance de réalisation pour un aṇ suivi de *r*, il y a ressemblance de *a*)". (vt 13)

---

[1] Voir I 82-83, 139-140.

[2] "Kurvāte" est formé avec *laṭ* après *ḍukṛñ*; substitut *ātmanepada ātām* selon "-tātāmjha-"; substitut *e* de la portion *ṭi* selon "ṭita ātmanepadānāṃ ṭer e" *kṛ āte*; suffixe *u* par "tanādi-kṛñbhya uḥ"; *guṇa* suivi de *r* par "sārvadhātuka-"; substitut *u* de *a* par "ata ut sārvadhātuke". "Kurvāthe" est formé de même avec substitut *āthām* de *laṭ*.

[3] Dans "ād guṇaḥ" et "vṛddhir eci".

[4] Voir I 139, tr.I 407.

[5] S'il y avait un tel *karmadhāraya*, le sens serait : les substituts *ec* qui sont *guṇa* ou *vṛddhi*. Cela serait en conflit avec le *bhāṣya* qui donne d'abord des exemples de *guṇa* et *vṛddhi* prescrits par leur nom technique et ensuite un exemple de *e* prescrit sous la forme *e*.

Ou bien il n'y a pas ce défaut. -- Pour quelle raison ? -- "Ṛvarṇasya sthāne raparaprasaṅgāt" : il est dit "le *aṇ* qui a chance de se réaliser à la place de *ṛ* est suivi de *r*" 1.1.51. Dans ces conditions, de par la ressemblance, à la place de *ṛ* pourvu d'un *r*, apparaît *a* pourvu d'un *r*[1].

"Sarvādeśaprasaṅgas tv anekāltvāt (mais il y a risque d'application à la forme entière, du fait que les substituts *ar*, *ār* sont de plusieurs phonèmes)". (vt 14)

Mais c'est comme substitut de forme entière que *ar* ou *ār* appelé *guṇa* ou *vṛddhi* risque de s'appliquer à *ṛ*. -- Pour quelle raison ? "Anekāltvāt" : selon "anekālśit sarvasya (un élément de plusieurs phonèmes ou à indice *ś* apparaît à la place de la forme entière)" 1.1.55.

"Na vānekāltvasya tadāśrayatvād ṛvarṇādeśasyāvighātaḥ (ou bien non, il n'y a pas destruction de la qualité de substitut de *ṛ* par le fait d'avoir plusieurs phonèmes, du fait que cette multiplicité de phonèmes est fondée sur ladite qualité)". (vt 15)

Ou bien il n'y a pas ce défaut. -- Pour quelle raison ? -- "Anekāltvasya tadāśrayatvāt" : c'est quand il apparaît à la place de *ṛ* que le substitut *guṇa* ou *vṛddhi* est de plusieurs phonèmes. Il n'y aura pas destruction de sa qualité de substitut de *ṛ*, du fait que sa multiplicité de phonèmes est fondée sur elle.

Ou bien l'absence de semblable est la ressemblance de *ṛ* et des *guṇa* et *vṛddhi* *a* et *ā*. Pour l'un il n'y a pas d'original le plus semblable; pour l'autre il n'y a pas de substitut le plus semblable[2]. Cela même leur est une ressemblance.

"Saṃprayogo vā naṣṭāśvadagdharathavat (ou bien il y a alliance, comme entre celui dont le cheval est tué et celui dont le char est brûlé)". (vt 16)

Ou bien il y a alliance, comme entre celui dont le cheval est tué et celui dont le char est brûlé; Par exemple, on dit :"ton cheval a été tué et mon char a été brûlé, allions-nous". De même dans le cas présent, on peut dire : "tu n'as pas d'original le plus semblable pour *a*, je n'ai pas de substitut le plus semblable pour *ṛ*, qu'il y ait alliance entre nous". -- Le cas est dissemblable.C'est entre des êtres conscients qu'en vertu d'un but ou d'une entreprise déjà en cours il y a alliance dans le monde. Or les phonèmes ne sont pas conscients[3]. Dans leur cas, par quoi est faite une alliance ? -- Bien que les phonèmes soient inconscients, celui qui les emploie est conscient.

---

[1] Par "ur aṇ raparaḥ", à la place de *ṛ* un *aṇ* est suivi de *r* quand il a chance de se réaliser, c'est-à-dire avant sa réalisation effective. Or il n'y a de *guṇa* et *vṛddhi* qui soient *aṇ*, que *a* et *ā*. Suivis de *r*, sous la forme *ar* et *ār*, ils seront des substituts *guṇa* et *vṛddhi* ayant une ressemblance avec *ṛ*.

[2] Le *guṇa* et la *vṛddhi* apparaissent toujours à la palce d'un *ik* selon "iko guṇavṛddhī". Or parmi les originaux *ik* il en est qui sont semblables aux *guṇa* et *vṛddhi* *e*, *o*, *ai*, *au*, mais non à *a* et *ā*. De même parmi les substituts *a*, *e*, *o*, *a*, *ai*, *au* il n'en est pas qui soient semblables à *ṛ*.

[3] Le phonème n'est pas conscient pour pouvoir dire à un autre : "tu n'as pas d'original...".

"Ejavarṇayor ādeśe 'varṇaṃ sthānino 'varṇapradhānatvāt(dans le cas d'un substitut d'un phonème *a* et *ec*, *a* risque de se réaliser du fait de la prépondérance du phonème *a* dans l'original). (vt 17)

Dans le cas d'un substitut de *a* et *ec*, un *a* risque de se réaliser, dans "khaṭvailakā, mālaupagavaḥ"[1]. -- Pour quelle raison? -- "Sthānino 'varṇapradhānatvāt" : parce que dans l'original le phonème *a* est prépondérant.

"Siddhaṃ tūbhayāntaryāt (mais cela est résolu par la ressemblance avec les deux originaux)". (vt 18)

Cela est réalisé. -- Comment ? -- Le phonème qui est le plus semblable aux deux originaux doit se réaliser. Et le phonème *a* n'est pas semblable aux deux.

P, I 375-377. "Ṛvarṇasya" 375.12 : dans ce cas pour un *ṛ* bref le *guṇa a* désiré se réalisera; mais pour un *ṝ* long les *guṇa e* et *o* se réaliseront parce qu'ils sont de même durée. De plus pour *ṛ* bref et *ṝ* long tous les phonèmes appelés *vṛddhi* risquent de se réaliser. Il est dit "sarvaprasaṃgaḥ (risque de réalisation de tous)" en fonction de l'ensemble des *ṛ*. "Na vā" 375.16 : le sens est : la prescription des substituts *guṇa* ou *vṛddhi* formant une phrase unique avec "ur aṇ raparaḥ", un *aṇ* suivi de *r* est prescrit; les substituts *guṇa* et *vṛddhi* devenant *ar* et *ār* apparaissent à la place de *ṛ* qui comporte un son *r*.

"Sarvādeśa-" 376.3 : les substituts *guṇa* et *vṛddhi* devenant *ar* et *ār* à la place de *ṛ*, risquent de se réaliser comme substituts de forme entière, parce qu'ils sont faits de plusieurs phonèmes, en entravant l'application de "alo 'ntyasya"[2]. "Na vā" 376.6 : le sens est : la sixième désinence de "aṅgasya" est tout d'abord comprise comme référant en définitive au *ik* final[3], ensuite, une fois le phonème *ṛ* compris comme original, le *r* ultérieur apparaît; du fait que le *r* ultérieur est réalisé à la suite de "alo 'ntyasya", il n'empêche pas la référence au dernier phonème réalisée avant lui.

"Athavā" 376.10 : le sens est : même si le *r* ultérieur est prescrit pour le *aṇ* déjà produit, il n'y a pas de défaut. "Anāntaryam eva" 376.10 : l'idée est : ce n'est pas seulement la similarité par le lieu d'articulation, les propriétés, la durée qui est notée dans la présente *paribhāṣā*, du fait de la possibilité de la similarité même avec une forme différente, et du fait de l'acceptation de cette similarité en général. Si l'on objecte que le *guṇa a* d'une more est bien le *guṇa* le plus semblable au *ṛ* bref d'une more, on répond qu'il n'y a pas de défaut, le présent effort d'argumentation n'étant pas fait pour ce cas. Si l'on objecte que les *guṇa e* et *o* sont les plus semblables au *ṝ* long parce que de durée égale, on répond qu'il en sera ainsi si l'on prend en considération les diverses variétés de *ṛ*. Il est dit qu'il n'y a pas de ressemblance parce que si l'on ne prend pas en considération les variétés de *ṛ*, la brève, etc., le *ṛ* en général n'a pas de ressemblance par le lieu d'articulation avec aucun des *guṇa*. "Saṃprayogo vā" 377.2 : le sens est : quand le *sūtra* "sthāne 'ntaratamaḥ" est annulé[1].

---

[1] Dans khaṭvā elakā, "vṛddhir eci" prescrit une des trois *vṛddhi ā, ai au* comme substitut unique de *ā e*. *E* est composé d'un *a* et d'un *i*. L'original comprend donc le phonème *a* pour trois mores de sa durée et le phonème *i* pour une more. Le *a* étant prépondérant, c'est la *vṛddhi ā* qui sera le plus semblable à cet original et se réalisera. Par "avarṇam" Patañjali entend ici tous les *a* des diverses durées.

[2] Le substitut *guṇa* est prescrit à la place de *ṛ* par exemple par "sārvadhātukārdhadhātukayoḥ". "Aṅgasya" est reconduit dans ce *sūtra*. Par l'intervention de "alo 'ntyasya" ce *sūtra* signifie : un *guṇa* apparaît à la place de la finale d'une base terminée par *ṛ* devant un suffixe... Mais si le *guṇa* est de plusieurs phonèmes, la *paribhāṣā* "alo 'ntyasya" ne s'applique pas et l'on a le sens : le *guṇa* apparaît à la place d'une base terminée par *ṛ*.

[3] Par l'intervention des *paribhāṣā* "iko guṇavṛddhī" et "alo 'ntyasya".

"Avarṇapradhānatvāt" 377.8 : en s'appuyant sur ce même principe de l'application d'une opération au plus grand nombre il a été dit "aicoś cottarabhūyastvāt (il n'est pas besoin de "eca ik" pour évincer *a* lors de la prescription d'une brève pour *aic*, du fait de la prédominance du composant ultérieur de *aic*)"[2] I 359.7. "Ubhayāntaryāt" 377.11 : le sens est : il est dit "aicoś cottarabhūyastvāt" en raison de l'absence de substitut le plus proche de l'ensemble de la diphtongue lors de la prescription d'une brève à la place de *aic*; mais dans le cas présent il peut y avoir un substitut semblable à l'ensemble par le lieu d'articulation.

U.I 375-377. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi, du fait qu'il ne peut y avoir de risque de réalisation de tous les *guṇa* à la place de *ṛ* bref, il est impropre de dire qu'il y a risque de réalisation de tous les *guṇa* pour tout *ṛ*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "samudāyāpekṣayā" 375.22 : le sens est : en fonction de l'ensemble des brèves, etc. du phonème *ṛ*. "Guṇavṛddhiśāstrasya" 375.24 : le sens est : la prescription du *guṇa*, etc. dans le domaine de *ṛ*, la règle se divisant et se répétant pour chaque objet. L'idée est : le sens de la phrase est : un *guṇa* qui est *aṇ* suivi de *r* apparaît à la place de *ik* finale de base. Par "raśruteḥ" 376.11 est mentionnée la ressemblance par le lieu d'articulation dans une portion du phonème.

"Ṛvarṇasya"376.4 le sens est:à la place de la base terminée par *ṛ*. "Sarvādeśau" 376.13 : l'idée est : même s'il est substitut de forme entière le dit *guṇa*, etc. peut être dit substitut de *ṛ* parce que le *ṛ* est inclus dans la forme entière, comme dans le cas de "khaṭvarśyaḥ", etc.[3]. "Pūrvam eva" 376.14 : l'idée est:autrement puisque le *ṛ* n'aurait pas la qualité d'original, le *r* ultérieur n'apparaîtrait pas. Et il n'y aura pas le *r* ultérieur par le fait que le *ṛ* est inclus dans l'ensemble de la base, parce que l'opération qui aura son but accompli quand *ṛ* a directement laqualité d'original,ne s'appliquera pasquand *ṛ* l'aura indirectement.Dans "khaṭvarśyaḥ", etc. la qualité d'original est produite directement pour *ṛ* en raison de la reconduction de "pūrvaparayoḥ"[1]."Pūrvapravṛttam" 376.15 : on doit comprendre : la référence au dernier *al* réalisée avant lui et dont il a tiré son existence. Le *sūtra* "anekāl śit sarvasya" est l'agent du verbe "bādhate"[2].

---

[1] Le recours à l'exemple du monde suppose que l'on ne se sert pas de la règle.

[2] Voir U I 359.20 : "Par ce principe il y a notation de la partie la plus importante comme contrepartie de l'affinité requise pour le substitut". Dans le cas présent, le son *a* est prédominant par sa durée de trois mores. C'est par rapport à lui que l'on déterminera l'affinité du substitut à l'original.

[3] Dans "khaṭvarśyaḥ" le *guṇa* est apparu à la place des deux phonèmes *ā ṛ* de *khaṭvā ṛśyaḥ*. Il est cependant dit être substitut de *ṛ* et il peut y avoir application du *r* ultérieur prescrit pour un *aṇ* substitut de *ṛ* selon "ur aṇ raparaḥ".

Le substitut *ar*, etc. pourvu d'un *r* est bien semblable à *ṛ* qui contient un *r*, l'argument "athavā" est donc impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "nirvṛttasya" 376.16. "Parigrahāc ca" 376.17: l'idée est:acceptation d'une ressemblance déterminée par la possession de phonèmes en commun dans "pādadanta-"[3] dans la vue où il y a relation d'original à substitut entre *pāda*, etc. et *pad*, etc.L'intention est : la similarité de ces deux phonèmes est le fait qu'ils n'ont pas de corrélat semblable, propriété qui leur est commune[4]. "Prayatnasya" 376.18 : le sens est : l'effort de donner un nouvel argument. "Sthānakṛtam" 377.14 : le sens du *bhāṣya* "anāntaryam" est : l'absence de phonème semblable par le lieu d'articulation.

"Naṣṭāśvadagdharathavat" 377.2 : suffixe *vat* après un *dvandva* contenant des *bahuvrīhi*. Kaiyaṭa rejette qu'il y ait répétition avec le "athavā" ci-dessus 376.10, "yadā" 377.16. Mais quelques uns disent comme suit. Dans la vue où le sūtra est annulé aussi le sens "seul le substitut semblable se réalise" est établi d'après un exemple du monde par le vénérable auteur du *bhāṣya*. Donc, que le *sūtra* soit annulé ou non,il n'y a pas de différence[5]. Pour le cas où l'on n'accepte pas que la non-affinité qui est une absence soit une similarité, l'auteur du *bhāṣya* dit "naṣṭāśva-"[6]. L'intention est : par la force de la mention de *ṛ* comme l'original et de

---

[1] "Pūrvaparayoḥ" 6.1.84 est reconduit dans "ād guṇaḥ" 6.1.87 dont le sens est : *a* étant antérieur, *ac* ultérieur, un *guṇa* apparaît à la place du phonème antérieur et de l'ultérieur. Le *ṛ* ultérieur, étant nommément mentionné, a directement la qualité d'original, non indirectement en tant que partie de l'ensemble *ā ṛ*.

[2] Ce n'est pas le *r* ultérieur qui peut entraver "alo 'ntyasya", c'est la règle "anekālśit sarvasya" dont l'application serait causée par le *r* ultérieur.

[3] Voir "paddan-" 6.1.63.

[4] Lorsqu'il s'agit d'appliquer les *guṇa a, e, o* aux *ik* qui sont *i, u, ṛ*, les *guṇa e* et *o* ont un corrélat semblable à eux, *i* et *u*. Le *guṇa a* n'en a pas, de même que le *ṛ*. Ces deux phonèmes ont donc cette propriété en commun. Cela leur est une similitude.

[5] Dans les deux vues, la similarité est le critère de détermination. L'argument précédent est donc valable dans les deux vues. Le passage d'une vue à l'autre ne peut pas expliquer le passage de l'argument précédent au présent argument.

[6] Cet argument peut donc se placer dans la vue où le *sūtra* est entrepris aussi.

*a* comme substitut, il y a entre eux relation d'original à substitut même s'ils sont sans ressemblance, de même qu'il y a alliance de celui dont le cheval est tué et de celui dont le char est brûlé, même s'ils sont très différents et sans ressemblance.

La prédominance 377.10 est celle qui est déterminée par le fait d'être plus abondant. En ce cas, dira-t-on, où s'applique la règle d'application d'une opération au plus abondant ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "hrasva-" 377.18.

"Ur aṇ raparaḥ (*aṇ*, quand il a chance de se réaliser à la place de *ṛ*, a pour partie ultérieure *r*)". (sūtra 1.1.51)

(1. Règle prescrivant le seul *r* ultérieur.)

BH.I 378. -- Est-ce que cette formule "ur aṇ raparaḥ" vise à évincer autre chose, son sens étant "à la place de *ṛ* apparaît seulement *aṇ* qui est aussi suivi de *r*", ou bien prescrit-elle *r* ultérieur, son sens étant alors "à la place de *ṛ* apparaissent des *an* et non-*aṇ*, mais *aṇ* est suivi de *r*" ? -- Et quelle différence cela entraîne-t-il ?

P.I 378. "Ur aṇ". "Kiṃ idam" 378.1 : puisqu'elle est dans la section relative à la sixième désinence, la présente règle intervient là où il y a une sixième désinence. La question est :est-ce qu'elle produit un *aṇ* qui entrave la réalisation d'autres substituts, et, par une scission de phrase, un *r* ultérieur pour cet *aṇ;* ou bien produit-elle simplement le *r* ultérieur; "le *aṇ* produit par une autre règle à la place de *ṛ* est suivi de *r*"? Certains lisent "aṇ bhavati raparaś ca" 378.2; dans ce cas un *aṇ* nouvellement produit entrave les autres substituts. D'autres lisent "aṇ eva bhavati"; dans ce cas par la force de l'énoncé il y a éviction des autres substituts, laquelle éviction est montrée par le *eva*.

U.I 378. "Ur aṇ". Dans le *bhāṣya* "uraṇraparavacanam" 378.2 est un composé d'un mot à sixième désinence avec imitation de la partie du *sūtra* antérieure au *viśarga*[1]. Mais dira-t-on le mot *anya* 378.2 ne désigne pas un original, parce que c'est la nature du substitut d'évincer l'original; il ne désigne pas non plus autre chose que l'original parce que le seul énoncé "ur aṇ" n'a pas de pouvoir d'évincer autre chose que l'original. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ṣaṣṭhī-" 378.5 : le sens est : là où il y a risque de réalisation d'un substitut pour *ṛ* en raison d'une sixième désinence[2].Que la présente règle produise un objet indépendamment detoute autre règle, a été rejeté dans le *bhāṣya* même sous "iko guṇavṛddhī" I 161.9sq. Si elle évince d'autres objets en tant que règle limitative, alors l'on est dans une vue qui ne diffère pas de celle qui sera présentée par "atha matam etat" 379.10. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit que l'éviction d'autres objets estréalisée incidemment dans la vue exprimée par "anyanivṛttyartham" 378.2,"tatra" 378.5. "Apūrvaḥ" 378.8 : l'idée est : par scission de phrase on aura le sens : un substitut aigu apparaît à la place de la première voyelle d'une forme terminée par un suffixe à indice *ñ* ou *n*; mais à la place de *ṛ* un *aṇ* apparaît; et ce *aṇ* est suivi d'un *r*[1] "Tatra sāmarthyāt"378.9 : le sens est : parce qu'une règle particulière entrave une règle générale. L'idée est : mais la dite formule n'exprime pas directement une limitation.

---

[1] Le composé est formé sur : *uraṇraparasya vacanam,* où *uraṇrapara* est la citation du *sūtra* sans le *ḥ*.

[2] En application de "ṣaṣṭhī sthāneyogā".

BH.I 379. -- "Uraṇraparavacanam anyanivṛttyartham ced udāttādiṣu doṣaḥ (si la formule "ur aṇ raparaḥ" vise à évincer autre chose, dans le cas de substituts aigu, etc. il y a un défaut)". (vt 1)

Si la formule "ur aṇ raparaḥ" vise à évincer autre chose, dans le cas de substituts aigu, etc. il y a un défaut. -- Mais quels substituts aigu, etc.? -- L'aigu, le grave, le modulé, le nasalisé, dans : "kṛ́tiḥ, hṛ́tiḥ; kṛtám, hṛtám; prákṛtam, práhṛtam; nṝ̐ḥ pāhi"[2].

P.I 379. "Udāttādiṣu" 379.1 : l'idée est : un *aṇ* entravant le substitut le plus proche risquera de se réaliser. Et il a la propriété d'être aigu, etc. ou non; de toutes façons il y a un défaut. "Nṝḥ pahi" 379.4 : bien que dans la présente vue le ṝ comme substitut *savarṇa* du phonème antérieur ne soit pas obtenu[1], cependant il se réalise par la présentation de la forme toute-faite "nṝn pe" 8.3.10. Une fois le substitut *ru* réalisé à la place de *n*, un substitut nasalisé est prescrit; un *aṇ* seulement se réalisera, mais non un *ṛ*. Il y a donc un défaut. Le présent substitut *aṇ* est entravé par les substituts *i* et *u*[2] prescrits par une mention expresse; pour ces substituts il n'y aura donc pas le *r* ultérieur.

---

[1] La règle "ñnity ādiḥ" est prise ici comme une prescription générale d'une voyelle aiguë comme substitut d'une voyelle initiale, etc. Par cette règle générale la voyelle la plus proche se réalise : *ṛ́* pour *ṛ* non-aigu, etc. Dans la présente vue "ur aṇ raparaḥ" se divise en "ur aṇ" et "raparaḥ". "Ur aṇ" sera une règle particulière entravant la règle générale "ñnity ādiḥ" et réalisera un *aṇ* en évinçant *ṛ* attendu. "Raparaḥ" ajoutera un *r* à ce *aṇ*.Voir ci-dessous I 379 et n.2.

[2] "Kṛ́tiḥ" est formé avec *ktin* après *ḍukṛñ*; substitut *ṛ́* aigu selon "ñnity ādiḥ" 6.1.197. "Kṛtám" est formé avec *ktá* aigu selon "ādyudāttaś ca" 3.1.3; substitut *ṛ* grave du *ṛ* grave de la racine selon "anudāttaṃ padam ekavarjam". Ce *sūtra* entrepris pour le cas des voyelles non-graves est formulé pour toutes les voyelles et s'applique même à une voyelle déjà grave. "Prákṛtam" est formé avec *ktá* après *ḍukṛñ* précédé de *prá*; selon "gatir anantaraḥ" 6.2.49 l'accent de *prá* est retenu; substitut *ṛ* grave du *ṛ* grave de la racine selon "anudāttaṃ padam"; substitut *ṛ̀* modulé de *ṛ* grave selon "udāttād" 8.4.66. "Nṝ̐ḥ" est formé avec *śas* après *nṛ*; substitut *ṝ* de *ṛ* par "prathamayoḥ" 6.1.102 *nṝ s*; substitut *n* de *s* par "tasmāc chaso" 6.1.103 *nṝ n*; substitut *ru* de *n* par "nṝn pe" 8.3.10 *nṛ ru*; substitut *ṝ̐* nasalisé de *ṝ* par "atrānunāsikaḥ" 8.3.2 *nṝ̐ ru*; substitut *visarjanīya* de *ru* selon "kharavasānayoḥ" 8.3.15. Une règle d'accent est une prescription d'une voyelle *ac* portant tel accent comme substitut d'un *ac*. Or *ṛ* n'est pas inclus dans *aṇ*.Si la présente règle édicte que des *aṇ* sont substituts de *ṛ*, un *ṛ* accentué ou nasalisé ne pourra être substitut. La présente règle sera un

U.I 379. "Sa codāttādiguṇaḥ" 379.12 : l'idée est : dans la présente vue, par la *paribhāṣā* 61 "une règle est prescriptive ou prohibitive relativement à ce qui est immédiatement proche", le présent *sūtra* entrave la *paribhāṣā* "sthāne 'ntaratamaḥ"[3]. "Na vā" 379.13 : Kaiyaṭa croit que le présent *sūtra* entrave ce qui est prescrit par la règle dans laquelle il intervient. Dans le *bhāṣya* "kŕtiḥ" a l'aigu initial par l'accent prescrit devant un suffixe à indice *n*; dans "kṛtám" une fois réalisé l'aigu final par l'accent prescrit pour le suffixe, il y a *ṛ* grave par la chute du ton pour les autres parties que celle qui porte le ton; dans "prákṛtam"une fois le ton original du membre antérieur et la chute du ton pour le reste du mot réalisés, il y a le ton modulé selon "udāttād anudāttasya" 8.4.66. Il faut considérer que dans la vue où le mot terminé par une sixième désinence "acaḥ" est reconduit dans "uccair udāttaḥ"[4] "acaḥ" est placé dans "ñnity ādiḥ", etc.[5]; l'on a donc bien une sixième désinence et il y a intervention de "ur aṇ". Attirant ici le défaut qui sera mentionné pour la vue où le présent *sūtra* est limitatif Kaiyaṭa dit "pratipada-" 379.15 : ajouter : le *r* ultérieur qui est prescrit, en raison de la proximité, pour le *aṇ* produit par "ur aṇ".

BH.I 379-380. Que le sens du présent *sūtra* soit donc :"à

---

*apavāda* de la règle plus générale qui prescrit un *ac* aigu "ñnityādiḥ", etc. et il risque d'y avoir réalisation d'un *aṇ*.

[1] La règle "prathamayoḥ" prescrit à la place de *ak* et du *a* de la désinence *śas* une longue *savarṇa* du phonème antérieur. Dans la présente vue ce substitut ne pourra se réaliser "ur aṇ" en entravant l'application.

[2] Selon "ṝta id dhatoḥ" 7.1.100, "ud oṣṭhyapūrvasya" 7.4.66, etc.

[3] Pour Nāgeśa "ur aṇ" entrave seulement "sthāne 'ntaratamaḥ", non "ñnity ādiḥ". Il y aura donc réalisation d'un *aṇ* aigu. Nāgeśa n'admet pas la réalisation d'un *aṇ* non-aigu que Kaiyaṭa reconnaît comme possible.

[4] Si "acaḥ" de "acaś ca" 1.2.28 n'est pas reconduit dans "uccair udāttaḥ" 1.2.29, etc., le mot "acaḥ" sera placé seulement dans les prescriptions de brèves, etc., non dans les prescriptions d'accent. En l'absence de ce mot avec sixième désinence dans "ñnity ādiḥ" le présent *sūtra* "ur aṇ" n'interviendrait pas. C'est pourquoi Nāgeśa montre ici que "acaḥ" est bien placé dans la prescription d'accent.

[5] S'il y a reconduction de "acaḥ" dans "uccair udāttaḥ",udātta sera le nom d'un *ac* substitut d'un *ac*.Une prescription d'accent sera comprise comme le substitut d'un *ac* à un *ac*.L'on aura un

la place de *ṛ* apparaissent des *aṇ* et des non-*aṇ*, mais les *aṇ* sont suivis de *r*".

"Ya uḥ sthāne sa rapara iti ced guṇavṛddhyor avarṇaprati-pattiḥ (si le sens du présent *sūtra* est que le *aṇ* qui apparaît à la place de *ṛ* est suivi de *r*, lors des prescriptions de *guṇa* ou *vṛddhi* il y a non-obtention du phonème *a*)". (vt 2)

Si le sens du présent *sūtra* est que le *aṇ* qui apparaît à la place de *ṛ* est suivi de *r*, lors des prescriptions de *guṇa* ou *vṛddhi* il y a non-obtention du phonème *a*, dans "kartā, hartā, vārṣagaṇyaḥ"[1]. Y a-t-il, en l'absence de *guṇa* ou *vṛddhi savarṇa* du phonème *ṛ*, plus de raison pour que le phonème *a* se réalise et non *eṅ* ou *aic* ? -- Dans la vue précédente aussi, il y a ce défaut. Car y a-t-il, en l'absence de *savarṇa* du phonème *ṛ*, plus de raison pour que, dans cette vue, *a* se réalise et non *i* ou *u* ? Si l'on pense que le sens du présent *sūtra* est "quand il y a risque de réalisation d'un *aṇ* et d'un non-*aṇ* à la place de *ṛ*, c'est le *aṇ* qui se réalise et il est suivi de *r*" dans la vue précédente[2]; l'obtention du phonème *a* est réalisée... -- Mais pour ce qui a été dit, que dans le cas de substituts aigu, etc. il y a défaut, dans cette dernière vue ce défaut apparaît-il ou n'apparaît-il pas ? -- Ce défaut apparaît. -- Comment ? -- Par la mention "udāttaḥ (un *ac* aigu apparaît à la place de...)" des *aṇ* et des non-*aṇ* aussi sont désignés. -- Les *aṇ* sont désignés, mais ils ne risquent pas de se réaliser. -- Pour quelle raison ? -- En vertu du *sūtra* "à la place d'une forme apparaît le substitut le plus semblable" 1.1;50. -- Pourquoi,en vérité, d'entre ces deux *paribhāṣā* qui ont leur domaine propre d'application, se rencontrent sur le même cas, "sthāne 'ntaratamaḥ" et "ur aṇ raparaḥ"[3], est-ce "sthāne 'ntaratamaḥ" qui permettra la détermination du substitut désiré, et non "ur aṇ raparaḥ"? -- Et que s'ensuit-il ? -- Il s'ensuit que le dit défaut dans le cas de substituts aigu, etc. apparaît. Et de plus pour les substituts qui sont nommément prescrits à la place de *ṛ*, dans "ṝta id dhātoḥ (*it* apparaît à la place de la finale d'une racine terminée par *ṝ*)" 7.1.100, "udoṣṭhyapūrvasya(*ut* apparaît à la place de la finale d'une racine en *ṝ* précédé d'une labiale)" 7.1.10 le *r* ultérieur risque de ne pas se

---

énoncé avec sixième désinence "acaḥ" dans "ñnity ādiḥ", etc.

[1] "Kartā" est formé avec *tṛc* après *ḍukṛñ;* substitut *guṇa* de *ṛ* selon "sārvadhātuka-". "Vārṣagaṇyaḥ" est formé avec *yañ* après *vṛṣagaṇa* selon "gargādibhyo yañ"; substitut *vṛddhi* de *ṛ* selon "taddhiteṣv acām ādiḥ". Si le présent *sūtra* ne prescrit pas qu'un substitut de *ṛ* doive être *aṇ*, n'évince pas les non-*aṇ*, les *guṇa* ou *vṛddhi a, ā,* etc. ne seront pas nécessairement obtenus, rien ne les imposant.

[2] L'on a en fait ici une variante de la vue précédente, dans laquelle la prescription de *aṇ* a la forme d'une limitation par quoi de *aṇ* et de non-*aṇ* déjà réalisés, seuls les *aṇ* se réalisent.

[3] Le domaine propre d'application de "sthāne" est le substitut long selon "akaḥ savarṇe", etc. Celui de "ur aṇ" est "kartā" etc. Patañjali conclut de la possibilité d'application simultanée des deux règles à l'indétermination des substituts, donc au dit défaut.

réaliser[1].

P.I 379-380. "Guṇavṛddhyoḥ" 379.6 : si la présente règle signifie seulement que le *r* ultérieur se réalise pour un *aṇ* déjà produit, dans les prescriptions de substituts *guṇa* ou *vṛddhi* le *aṇ* même est difficile à obtenir; il y a donc un défaut. "Kiṃ hi sādhīyaḥ" 379.8 : le sens est : quelle meilleure raison. "Na punaḥ" 379.10 : il faut commenter : et il n'y a donc pas obtention de façon sûre de *a*."Atha matam" 379.10 : l'adversaire même de cette vue de l'éviction des non-*aṇ* formule cette thèse[2] selon laquelle par le présent *sūtra* un *aṇ* nouveau qui entrave les non-*aṇ* n'est pas prescrit, mais une limitation est faite : là où un *aṇ* et un non-*aṇ* risquent de se réaliser, il y a seulement le *aṇ;* et il est suivi de *r*. Et il n'y a pas de risque de réalisation de *i* ou *u* lors d'une prescription de *guṇa* ou *vṛddhi*. "Yat tu tad uktam" 379. 11 : le dit adversaire présente le débat : que penses-tu : le défaut apparaît-il ou non ? Le même répond en adoptant la vue fondée sur la logique "jāyate" 380.1c. "Kuto nu khalu" 380.3 : le domaine propre d'application de la *paribhāṣā* "sthāne 'ntaratamaḥ" est "akaḥ savarṇe dīrghaḥ (*ak* étant antérieur, un *savarṇa* étant ultérieur, une longue apparaît à la place des deux)" 6.1.101[3], "jhayo ho 'nyatarasyām (un *savarṇa* du phonème antérieur apparaît à la place de *h* ultérieur à *jhay*)" 8.4.62. Le domaine propre d'application de "ur aṇ raparaḥ" est "kartā, hartā"[4]. Dans "kṛtiḥ" les deux *paribhāṣā* ont chance de s'appliquer. La présente *paribhāṣā* "ur aṇ" s'appliquera parce que formulée ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*[1]. Il y a donc défaut.

---

[1] Si le présent *sūtra* s'applique seulement quand il y a risque de réalisation de non-*aṇ* à *côté* de *aṇ*, il ne s'appliquera pas quand il y a prescription d'un *aṇ* particulier expressément nommé et il n'y aura pas du même coup application du *r* ultérieur.

[2] La vue où le présent *sūtra* sert à évincer les non-*aṇ* a déjà été critiquée. Elle va être de nouveau critiquée sous une forme modifiée, la vue où le présent *sūtra* est une limitation.Kaiyaṭa considère que la phrase qui présente la nouvelle forme de la dite thèse n'est pas une défense de cette thèse, mais l'introduction de la critique qui va suivre, critique qui viendra après la question relative au cas des prescriptions d'accent. La question est posée à celui qui prononce la phrase de présentation de la thèse de la limitation. C'est le même interlocuteur qui doit répondre à la question. La réponse à la question étant une critique de la thèse de la limitation, on doit voir l'adversaire de cette thèse dans celui qui prononce la phrase de présentation "atha matam". Kaiyaṭa, on le verra, suppose en outre que c'est l'adversaire qui après avoir présenté la thèse de la limitation, pose la question pour poser cette thèse comme objet de débat et donne la réponse lui-même pour la critiquer.

[3] Dans ce cas-là il n'y a pas de *aṇ* qui ait de chance de se réaliser à la place de *ṛ*."Ur aṇ raparaḥ" pris comme limitation n'intervient pas.

[4] Des trois *guṇa* aucun n'a de similarité avec *ṛ*. La règle d'application du substitut le plus semblable n'a pas d'occasion de s'appliquer.

"Ye cāpy ete" 380.7 : la limitation est réalisée par le présent *sūtra* là où il y a risque d'absence de limitation. Le *r* ultérieur vient en complément dans ce cas-là, mais non ailleurs dans une prescription d'un substitut qui est l'objet d'une mention particulière. Il y a donc défaut.

U.I 379-380. "Durlabhaḥ" 379.16 : le sens est : même s'il y a obtention du *guṇa a* à la place de *ṛ* bref il n'y a pas obtention du *guṇa a* à la place de *ṝ* long; et il n'y a pas obtention de façon exclusive et définitive de la *vṛddhi ā* . L'exemple "kartā" dans le *bhāṣya* implique celui d'une base terminée par *ṝ* long. Kaiyaṭa dit quel est le terme qualifié par "kim" 379.8, "kāraṇam" 379.17. Dans le *bhāṣya* "asavarṇe" 379.8 : le sens est : en l'absence de *guṇa* ou *vṛddhi* semblable à *ṛ*. Mais, dira-t-on, en l'absence de critère de limitation on obtiendra parfois *a* aussi; comment y a-t-il non-obtention de *a* ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "tataś ca" 379.17. L'adversaire[2] même craignant que pour évincer le défaut[3] on ne commente la thèse où le présent *sūtra* vise à évincer les non-*aṇ* comme signifiant que "ur aṇ" est une limitation, critique cette thèse de la limitation, dans le *bhāṣya* "atha matam" 379.10[4]. Le sens de "matam etat" est : "etat" le fait que le présent *sūtra* est une limitation, ce qui va être dit ci-dessous, est "matam" ce que pense, ce que veut dire celui qui soutient la thèse que le présent *sūtra* vise à évincer les *non-aṇ*. "Siddhā pūrvasmin" 379.11 : le sens est : dans la vue où le présent *sūtra* comme limitation vise à évincer les non-*aṇ*. "Sa ca" 380.9 : le sens est : en raison d'une scission de la phrase du *sūtra* en "ur aṇ" et "raparaḥ". Mais, dira-t-on, si *aṇ* est prescrit avec éviction des non-*aṇ*, *i* et *u* aussi pourront se réaliser; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit : "na ca guṇa-" 380.10. "Bhavān" 380.10 : le sens est : toi, avocat de la thèse de la limitation. "Sa eva" 380.11 : le sens est : celui qui pose le débat lui-même. Un interlocuteur formule une objection[5] dans le *bhāṣya* "yadyapy aṇo 'pi" 380.2. Cette objection est rejetée par "kuto nu khalu" 380.3. Kaiyaṭa dit "jhayo ho" 380.12 pour montrer aussi le domaine d'application de la paribhāṣā avec sa mention du suffixe *tamap*[6]. "Ur aṇ rapara ity asyāvakāśaḥ" 380.12 : l'idée est dans une prescription de *guṇa* il n'y a pas intervention de "sthāne 'ntaratamaḥ" parce qu'il n'y a pas de *guṇa* qui ait affinité avec l'ensemble des *ṛ*[7]. Bien que le *bhāṣya* ne donne pas de critère de la détermination de la *paribhāṣā* à appliquer, cependant, parce qu'il y aurait autrement impropriété de la phrase ci-dessus "eṣa doṣo jāyate (ce défaut apparaît)" 380.1, Kaiyaṭa montre un critère de détermination et justifie la non-application de la *paribhāṣā* de la plus grande similarité, "paratvāt" 380.13.

---

[1] Selon "vipratiṣedhe param".

[2] C'est-à-dire l'adversaire de la vue de l'éviction des non-*aṇ*.

[3] Le défaut de non-obtention du *aṇ*.

[4] Ce *pratīka* réfère au passage qui va jusqu'à 380.8.

[5] Une objection contre la critique de la thèse de la limitation, c'est-à-dire un argument en faveur de cette thèse.

[6] Voir I 366.1-3.

[7] Voir P I 375.22.

Mais, dira-t-on, les substituts *i*, etc. mentionnés individuellement sont bien des *aṇ*; pourquoi donc y a-t-il risque de non-réalisation du *r* ultérieur ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yatra hi" 380.14. Si l'on objecte que le *r* ultérieur est obtenu pour les substituts *i*, etc. aussi, par répétition de "raparaḥ" en raison de la prescription "gro yaṅi (*l* apparaît à la place du *r* de *gṝ* devant *yaṅ*)" 8.2.20[1]; à cela l'on répond qu'il n'y a pas de défaut parce que "gro yaṅi" servira à réaliser un substitut *l* à la place du *r* inclus dans *ṛ*[2]. Dans le *bhāṣya* "ye cāpy ete" 380.7 : par le pluriel il y a inclusion de *i* selon "āpjñapyṛdhām it (*it* apparaît à la place du *ac* de *ṛdh*, etc. devant san...)"

BH.I 381. "Siddhaṃ tu prasaṅge raparatvāt (mais cela est résolu du fait de la réalisation du *r* ultérieur quand il y a chance d'application de *aṇ* à la place de *ṛ*)". (vt 3)

Cela est résolu. -- Comment ? -- "Prasaṅge raparatvāt" : le sens du présent *sūtra* est : "*aṇ* quand il a chance de se réaliser à la place de *ṛ*, est suivi de *r*"[4]. -- Est-ce que cela doit être dit ? -- Non.-Comment ce qui n'est pas dit sera-t-il compris ?--"Sthāne" est reconduit. Et le mot *sthāna* signifie l'occurrence virtuelle[5]. -- S'il en est ainsi, le substitut n'est pas qualifié. -- Le substitut aussi est qualifié.--Comment?--La deuxième mention "sthāne" déjà entreprise est reconduite, et sera construite avec la mention "aṇ" : "uḥ sthāne 'ṇ sthāne : *aṇ* apparaissant à la place de *r*, quand il y a chance de sa réalisation, est suivi de *r*".

---

[1] Cette prescription du substitut *l* suppose que le *r* ultérieur est apparu après le substitut *i* de *ṛ*. Cela révèle que la mention "raparaḥ" doit être redoublée, l'une faisant apparaître le *r* après le *aṇ* obtenu par la limitation, l'autre le produisant après *i*, etc.

[2] "Gro yaṅi" ne sera donc pas inutile. Il produira la forme *gḷ*, pour la racine où le *ḷ* est susceptible de recevoir des substituts *guṇa*, etc. qui seront suivis de *l*. Le défaut d'absence du *r* ultérieur pour les substituts *i*, etc. subsiste donc.

[3] Lire : "ye cāpy eta iti bahuvacanenāpjñapyṛdhām itītvasaṃgrahaḥ" (NSP, etc.)

[4] Dans cette dernière interprétation, le *sūtra* ne servira pas à la détermination du substitut. Il ne se rencontre pas avec "sthāne 'ntaratamaḥ". Dans le cas d'une prescription d'accent, par "sthāne 'ntaratamaḥ" un *ṛ* sera le substitut d'un *ṛ*. Il n'y aura pas intervention du présent *sūtra* parce qu'il n'y aura pas de chance de réalisation d'un *aṇ*. Dans le cas d'une prescription de *guṇa* ou *vṛddhi*, *a* et *ā* sont les seuls *aṇ* qui portent ces noms techniques. Ayant chance de se réaliser à la place de *ṛ*, ils reçoivent un *r* ultérieur avant la réalisation effective et avant la détermination du substitut. Ils se trouvent alors semblables à *ṛ* et sont donc déterminés comme substituts selon "sthāne 'ntaratamaḥ". La conclusion est donc qu'il faut éviter de considérer le présent *sūtra* comme une règle de détermination du substitut. Il prescrit le *r* ultérieur avant la détermination du substitut, quand il y a simple chance de réalisation d'un élément à la place de *ṛ*.

[5] Entendre : le temps de l'occurrence virtuelle. "Prasaṅge" signifiera : alors que *aṇ* a chance de se réaliser, mais ne l'est

P.I 381. "Siddhaṃ tu" 381.1 : le sens est : le présent *sūtra* formant une phrase unique avec la règle opératoire, le *r* ultérieur est produit pour le *aṇ* au moment de la réalisation du dit *aṇ*. "Yady evam" 381.4 : *aṇ* n'est pas prescrit à la place de *ṛ* par le présent *sūtra*, mais par une autre règle. La *paribhāṣā* "ṣaṣṭhī sthāneyogā"qui est subordonnée à une prescription n'intervient donc pas. Et ainsi la mention "sthāne" a été faite dans "udīcām ātaḥ sthāne yakapūrvāyāḥ(*it* apparaît optionnellement à la place du *a* antérieur à *ka*, quand ce *a* est apparu à la place du *ā* d'un suffixe féminin précédé de *y* ou *k*)" 7.3.46. Donc, si la *paribhāṣā*"ṣaṣṭhī" n'intervient pas, il y a risque de réalisation du *r* ultérieur pour un aṇ situé à proximité d'un *ṛ*[1]. Par la reconduction de"sthāne" on obtient seulement le sens "un *aṇ* qui est un substitut apparu à la place de *ṛ*", mais non le sens "un *aṇ* quand il a chance de se réaliser". "Ādeśaḥ" 381.4a :le sens est : n'est pas qualifié par "prasajyamānaḥ (quand il a chance de se réaliser)". Ou bien par la reconduction de "sthāne" on obtient le sens "quand il a chance de se réaliser", mais non le sens "apparu à la place de *ṛ*". Et ainsi le sens de "yady evam" est que le fait que *aṇ* soit un substitut n'est pas obtenu de façon certaine et donc une relation par la proximité entre *aṇ* et *ṛ* risque aussi d'être comprise. "Dvitīyam" 381.5 : et en fonction du sens on obtient une mention avec une première désinence. Ou bien si cette mention garde sa septième désinence il y a le sens : seulement dans le moment où il y a chance de réalisation *aṇ* est suivi de *r*. Dans ce cas lors des prescriptions de substituts aigu, etc. il n'y a pas de défaut. Par la paribhāṣā"sthāne 'ntaratamaḥ" dans "kṛtiḥ", etc. un *ṛ* s'applique à la place de *ṛ*; il n'y a pas de chance de réalisation d'un *aṇ*. Les substituts *guṇa* et *vṛddhi* prescrits pour *ṛ* sont *ar* et *ār* par la proximité avec *ṛ*, il y a donc bien obtention de *a*.

U.I 381. "Vidhi-" 381.7 : le sens est : avec les phrases qui prescrivent *aṇ* à la place de *ṛ*. "Ekavākyatāyām" 381.7 : le sens est : une phrase de phrases[2]. Mais, dira-t-on, il y aura obtention pas encore. Dans ce cas-là "prasaṅge" qualifie "raparaḥ" :"c'est alors que *aṇ* est suivi de *r*". L'on ne dispose plus du mot "sthāne" à construire avec "uḥ" pour qualifier "aṇ" : "aṇ apparaissant à la place de *ṛ*". C'est pourquoi le *bhāṣya* va ajouter ci-dessous qu'il y a reconduction d'une autre mention "sthāne". Il y en a, en effet, deux dans des *sūtra* qui précèdent, "ṣaṣṭhī sthāneyogā", "sthāne 'ntaratamaḥ".

[1] En l'absence d'intervention de "ṣaṣṭhī" le génitif "uḥ" pourra être interprété comme signifiant "proche de *ṛ*". Voir I 363-10.

[2] Voir tr.I 407, n.1. Dans la prescription de *aṇ* à la place de *ṛ* il n'est pas possible de construire "ur aṇ raparaḥ" en l'intégrant à la phrase. Car le *r* ultérieur est un objet prescrit. Le sens doit être par exemple : *i* apparaît à la place du *ṝ* d'une racine et est suivi de *r* quand il apparaît. Dans la prescription générale la construction avec les mots de la phrase opératoire est en-

du sens "à la place de" pour la sixième désinence; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "na hi" 381.8 : l'idée est : et ainsi "ur aṇ" est la citation du substitut déjà réalisé. "Vidhyaṅga-" 381.8 : le sens est : la *paribhāṣā* intervient là où elle il y a relation directe de la sixième désinence avec l'objet prescrit. On doit comprendre que du fait de l'application de la *paribhāṣā* "ṣaṣṭhī sthāneyogā" à ce qui est cité en référence dans "udāttasvaritayor yaṇaḥ (un *ac* modulé apparaît à la place d'un *ac* grave ultérieur à un *yaṇ* apparu à la place d'un *ac* aigu ou modulé)" 8.2.4 et dans "laḥ parasmaipadam (les substituts de *l* ont le nom *parasmaipada*)" 1.4.99, le *bhāṣya* "yady evam", etc. est la parole d'un *ekadeśin*. "Uḥ samīpe" 381.10 : le sens est : il y a risque de réalisation d'un *r* ultérieur pour le *aṇ* dans "tṛtīyaḥ", etc. L'idée est : il y a proximité même si quelque objet est interposé. "Sthāne ya ādeśo 'ṇ" 381.11 : le sens est : la mention "sthāne" reconduite se construira avec "uḥ" parce que ce mot exprime une relation. Mais, dira-t-on, s'il en est ainsi le substitut est bien qualifié par le mot "à la place de"; le *bhāṣya* "le substitut n'est pas qualifié"381.4 est impropre. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "prasajyamānatvena" 381.11. "Athavā sthāna-" 381.12 : l'idée est : le mot "sthāne" se construit avec "raparaḥ" parce que c'est le terme principal. "Tataḥ" 381.12: le sens est : du fait de la non-qualification de *aṇ* par le sens du mot "sthāne".

Et ainsi on doit comprendre que le présent *sūtra* ne prescrit pas un *aṇ* qui évince d'autres substituts, n'est pas une limitation et ne prescrit pas le *r* ultérieur pour un *aṇ* déjà réalisé, en raison de la qualification par la propriété d'être en train de se réaliser; mais il est compris comme formant une phrase de phrases avec telle et telle prescription. "Athavā"381.14: l'idée est: le mot *sthāna* figure le moment de la réalisation. "Ṛkāra eva"381.16: l'idée est: parce que *r* est semblable à *ṛ* par le lieu d'articulation, la durée et la forme.

(2. Le but de la mention "aṇ".)

BH.I 382. Maintenant pourquoi la mention de *aṇ* ? Pourquoi ne serait-il pas dit "ū raparaḥ" seulement ? -- S'il est dit "ū raparaḥ" quoi donc sera suivi de *r* ? -- Ce qui apparaît à la place de *ṛ*. -- Et qu'est-ce qui apparaît à la place de *ṛ* ? -- Un substitut.

"Ādeśo rapara iti ced rīrividhiṣu raparapratiṣedhaḥ (si le *sūtra* est : "un substitut de *ṛ* est suivi de *r*, dans le cas des substituts *rī ri* une prohibition du *r* ultérieur doit être faite)". (vt 4)

Si le *sūtra* est : "un substitut de *ṛ* est suivi de *r*, dans le cas des substituts *rī*, *ri* une prohibition du *r* ultérieur doit être prononcée. -- Mais quels sont les substituts *rī*, *ri*[1]? -- *Akaṅ*, l' core moins possible. Le sens sera: le *guṇa* apparaît à la place du *ik* final d'une base... et le *guṇa* qui est *aṇ* à la place de *ṛ* est suivi de *r* lors de l'application.

[1] Le pluriel "rīrividhiṣu" indique que plus de deux opérations sont visées et que d'autres sont impliquées par cet énoncé. Les substituts ici désignés ont en commun de porter l'indice *ṅ* et d'être des substituts de plusieurs phonèmes applicables selon "ṅic ca" 1.1.53 à la finale de ce pourquoi ils sont prescrits.

amuissement, *ānaṅ*, *anaṅ rīṅ*, *riṅ*. *Akaṅ* : "saudhātakiḥ". L'amuissement : "paitṛṣvaseyaḥ". *Ānaṅ* : "hotāpotārau". *Anaṅ* : "kartā, ḱartā". *Rīṅ* : "mātrīyati, pitrīyati". *Riṅ* : "kriyate, hriyate"[1].

"Udāttādiṣu ca (et dans le cas des substituts aigu, etc.)" (vt 5)

-- Qu'y a-t-il dans ce cas ? -- Une prohibition du *r* ultérieur doit être prononcée, pour : "kṛ́tiḥ, hṛ́tiḥ, kṛtám, hṛtám; prákṛtam, práhṛtam; nṝ̀ḥ pahi"[2]. Donc la mention de *aṇ* doit être faite.

P. I 382. En raison de l'énoncé pluriel "rīrividhiṣu" 382.4 les deux mots *rī*, *ri* impliquent d'autres substituts; l'auteur du *bhāṣya* pose donc la question "ke punaḥ" 382.5. "Paitṛṣvaseyaḥ" 382.7 : la prescription de l'amuissement servira à ce que le substitut zéro s'applique à la forme entière[3]. "Hotāpotārau" 382.7 : une fois l'amuissement de *r* final de *saṃyoga* réalisé, puisqu'il sera traité comme non-réalisé lors de l'application d'une règle formulée antérieurement, l'amuissement de *n* ne se réalisera pas[4].

U. I 382. Mais, dira-t-on, puisque les substituts *rī*, *ri* mentionnés par le *vārttika* sont déjà compris et puisqu'il n'y a pas de preuve qu'ils impliquent d'autres objets, la question "ke punaḥ" est impossible; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "bahuvacana-" 382.16. Dans "saudhātakiḥ" il y a *iñ* selon "sudhātur akaṅ ca" 4.1.97. Dans "paitṛṣvaseyaḥ" il y a amuissement selon "ḍhaki lopaḥ" 4.1.133 et ḍhak par ce même *sūtra*[1]. Mais, dira-t-on, si l'amuissement de *ṛ* est suivi de *r*, on obtient la forme *paitṛṣvasreya* et il y a réalisation de cette même forme par le substitut *yaṇ* de *ṛ*, même sans le dit amuissement; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "lopa-" 382.17 : l'idée est : par l'intermédiaire de l'enseignement du *r* ultérieur, c'est le fait que l'amuissement soit substitut de forme entière, que l'on a voulu signifier. Cela est imaginaire parce que si l'amuissement est substitut de la forme entière, il n'apparaît pas à la place de *ṛ*; comment y aura-t-il le *r* ultérieur. Donc en réalité il y a le défaut qu'il s'ensuit de l'apparition du *r* ultérieur l'inutilité de la prescription de l'amuissement. *Ānaṅ* et *anaṅ* sont prescrits par "ānaṅ ṛto dvandve" 6.3.25 et "ṛduśana-" 7.1.94. "Rephasya" 382.17 : cela est imaginaire, parce que la mention "*jhalaḥ*" 8.2.26 est attirée dans "saṃyogāntasya" 8.2.23[2] et parce que le *vārttika* entreprend une prohibition de l'application de cet amuissement à *yaṇ*[3]. Il faut donc comprendre que le défaut est ici l'audition même du *r*.

---

[1] "Saudhātakiḥ" est formé avec *iñ* après *sudhātṛ* avec substitut *akaṅ* de la finale *ṛ* selon "sudhātur akaṅ ca" 4.1.97; substitut *vṛddhi* selon "taddhiteṣv acām ādiḥ". "Paitṛṣvaseyaḥ" est formé avec *ḍhak* après *pitṛṣvasṛ* avec amuissement, c'est-à-dire substitut zéro, de la finale *ṛ*, selon "ḍhaki lopaḥ" 4.1.133; substitut *vṛddhi* selon "kiti ca". "Hotāpotārau" est formé avec substitut *ānaṅ* du *ṛ* final du membre antérieur du dvandva *hotṛpotṛ* selon "ānaṅ ṛto dvandve" 6.3.25 *hotānpotṛ*; amuissement de *n* par "nalopaḥ prātipadikāntasya" 8.2.7. "Kartā" est formé avec *su* après *kartṛ*; substitut *anaṅ* de la finale *ṛ* selon "ṛduśanas-" 7.1.94 *kartan s*; substitut long de la pénultième selon "sarvanāmasthāne" 6.4.8 *kartān s*; amuissement de *su* selon "halṅyābbhyo" 6.1.68; amuissement de *n* par "nalopaḥ prātipadikāntasya". "Mātrīyati" est formé avec *kyac* après *matṛ*; substitut *rīṅ* de la finale *ṛ* selon "rīṅ ṛtaḥ" 7.4.27 *mātrī ya*; suffixe *laṭ*, substitut *tip*, suffixe *śap*. "Kriyate" est formé avec *yak* après *ḍukṛñ*; substitut *riṅ* de la finale *ṛ* selon "riṅ śayagliṅkṣu" 7.4.28 *kri ya*; suffixe *laṭ*, susbtitut *ta*, *te*. Si dans le présent *sūtra* la mention de *aṇ* n'est pas faite, le *r* ultérieur sera appliqué à ces divers substituts de *ṛ*.

[2] Voir p.404, n.2. Le substitut *ṛ́* portant l'aigu, etc. risque d'être suivi de *r*.

[3] Si l'amuissement s'applique à la finale *ṛ*, et s'il est suivi de *r* on aura une forme *pitṛṣvasr eya*. S'il n'y a pas d'amuissement on aura devant *eya* le substitut *yaṇ* de *ṛ* selon "iko yaṇ aci" on obtiendra la même forme. La prescription de l'amuissement apparaît alors inutile. On en conclut que l'amuissement s'applique à la forme entière. Le défaut sera cette application.

[4] Le substitut *ānaṅ* sera suivi de *r* : *hotānr potṛ*. Le *prātipadika* est terminé par ce *r*. L'amuissement du *r* final du *saṃyoga nr* selon "saṃyogāntasya lopaḥ" 8.2.23 est non-réalisé lors de l'application de l'amuissement de *n* 8.2.4, selon "pūrvatrāsiddham". Il s'ensuit que le *n* n'est pas finale du *prātipadika* et ne peut être amui

(3. L'application du *r* ultérieur à un substitut unique.)

BH.I 382-384. "Ekādesasyopasaṃkhyānam (une adjonction doit être faite pour le cas du substitut unique)". (vt 6)

Une adjonction doit être faite pour le cas du substitut unique, dans "khaṭvarśyaḥ, mālarśyaḥ". -- Pour quelle raison le *r* ultérieur ne se réalise-t-il pas ? -- Il est dit : "*aṇ*, quand il a chance de se réaliser à la place de *ṛ*, est suivi de *r*". Et le présent *aṇ* n'est pas enseigné seulement pour *ṛ*. -- Pour quoi donc ? -- *Ṛ* et un autre phonème[4].

"Avayavagrahaṇāt siddham (cela est résolu par la notation du composant)". (vt 7)

Le *r* ultérieur fondé sur le *ṛ* qui se trouve dans cet original composé se réalisera, de même que quand il est dit "on ne doit pas manger de *māṣa*", on s'abstient de manger un mélange qui en contient[5].

---

[1] L'amuissement est prescrit pour la base *pitṛṣvasṛ*. Il suppose l'apparition de ḍhak après cette base. Il n'y a pas d'autre règle prescrivant *ḍhak* pour elle.

[2] Seul un *jhal* final de *saṃyoga* sera donc amui par cette règle, non le r.

[3] "Saṃyogāntasya lope yaṇaḥ pratiṣedhaḥ" vt 1 sous 8.2.23.

[4] "Khaṭvarśyaḥ" est formé sur *khaṭvā ṛśyaḥ;* substitut unique *guṇa ar* de *ā ṛ* selon "ād guṇaḥ". Le *r* ultérieur risque de ne pas s'appliquer parce que le substitut *guṇa* n'est pas prescrit pour *ṛ* seul mais pour *a* (ou *ā*) et *ṛ*. Ce *guṇa* est substitut unique de deux éléments selon "ekaḥ pūrvaparayoḥ" 6.1.84.

[5] La prohibition faite pour les *māṣa* (phaseolus radiatus) s'applique là où les *māṣa* ne sont qu'un composant. De même la propriété d'être substitut de *ṛ* existe là où le *aṇ* est apparu à la

"Avayavagrahaṇāt siddham iti ced ādeśe rāntapratiṣedhaḥ (si cela est résolu par la notation du composant, une prohibition d'une finale *r* dans le substitut composé doit être faite)". (vt 7)

Si cela est résolu par la notation de *aṇ* composant, une prohibition d'une finale *r* dans le substitut composé doit être faite. Dans "hotāpotarau", ce substitut *ānaṅ* selon "ānaṅ ṛto" 6.3.25 qui comprend un *aṇ* et un *non-aṇ* sera aussi suivi de *r*, de même qu'à la place d'un original comprenant un *aṇ* et un autre phonème, le substitut *aṇ* est suivi de *r*. -- Mais si le *r* ultérieur était prescrit pour le cas d'un original terminé par *ṛ*; "khaṭvarśyaḥ, mālarśyaḥ"[1]. -- Cela n'est pas possible. Il y aura un défaut d'application dans "kartā, hartā; kirati, girati"[2]. Il est dit "à la place d'un élément terminé par *ṛ*". Et il n'y a pas là d'original terminé par *ṛ*. -- Mais, en vérité, cet original aussi, par extension de désignation particulière, est "terminé par *ṛ*"[3]. -- Ce qui possède un sens est traité comme porteur d'une désignation particulière. Et cet original ne possède pas de sens. Donc il n'est pas possible d'interpréter "à la place d'un élément terminé par *ṛ*".

P. I 382-384. "Ekādeśasya" 382.12 : l'idée est : puisque ce qui est enjoint par "pūrvaparayoḥ" 6.1.84 comme original est l'ensemble des deux phonèmes antérieur et ultérieur, et puisque cet ensemble n'est pas *ṛ*. "Avayavagrahaṇāt 383.1 : l'idée est : par "pūrvaparayoḥ" est désigné un ensemble où la distinction des composants est manifeste. L'ensemble est les deux composants même en dépendance mutuelle l'un de l'autre. Le dit *aṇ* apparaît donc bien à la place de *ṛ*. "Rāntapratiṣedhaḥ" 383.3 : le sens est : du fait de l'existence du *aṇ ā* dans l'objet prescrit, *ānaṅ*. Donc puisque la raison "avayavagrahaṇāt (par la notation du composant *aṇ*)" a un domaine d'

---

place de *ṛ* et d'autre chose. Le *aṇ* substitut unique est prescrit "pūrvaparayoḥ (à la place du phonème antérieur et du phonème ultérieur)". Il est bien substitut de *ṛ* parce qu'il y a notation de *ṛ* composant ultérieur de l'original.

[1] Selon "yena vidhis tadantasya" l'énoncé "uḥ" a le sens "à la place d'un élément terminé par *ṛ*". Dans "khaṭvarśyaḥ" l'original est *ā ṛ* et est donc objet du *sūtra* ainsi interprété. Si l'on adopte cette interprétation, il n'est pas besoin de recourir à la notation du phonème composant et il n'est pas à craindre que la règle s'applique dans "hotāpotārau".

[2] "Kartā" est formé avec *tṛc* après *ḍukṛñ*; substitut *guṇa* de *ṛ* selon "sārvadhātuka-". Ce dernier *sūtra* prescrit le substitut *guṇa* pour la finale d'une base terminée par *ik*, de par la reconduction de "aṅgasya" 6.4.1 et l'application de "iko guṇavṛddhī", "yena vidhis", "alo 'ntyasya". Cette finale est *ṛ*, mais non un élément terminé par *ṛ*. "Kirati" est formé avec *laṭ* après *kṝ* "jeter"; substitut *it* de *ṝ* selon "ṝta id dhātoḥ" 7.1.100;substitut *tip* de *laṭ*; suffixe *śa* selon "tudādibhyaḥ". Le sens de la prescription de *it* est : "*it* apparaît à la place de la finale d'une base qui est une racine et est terminée par *ṝ*". Dans ce cas aussi l'original est *ṝ*, non un élément terminé par *ṝ*. Le *r* ultérieur risque de ne pas se réaliser.

[3] Sur le terme *vyapadeśivadbhāva*, voir tr.I 128, n.1.

application trop vaste, le présent *sūtra* intervient seulement là où *aṇ* est prescrit pour *ṛ* directement. Pour le cas du substitut unique une adjonction doit donc être faite.

"Yadi punaḥ" 383.7 : en raison de la mention de phonème "uḥ" en vertu de la règle par quoi une mention de phonème détermine partout l'application de "yena vidhiḥ" (vt 27 de 1.1.72) est noté ce qui se termine par *ṛ*. Dans "khatvarśyaḥ" il y a un ensemble *ā ṛ* terminé par *ṛ*; le *r* ultérieur est donc réalisé. "Kartā" 383.8 : la sixième désinence d'"aṅgasya" réfère en définitive au dernier *al*; le *guṇa* doit apparaître à la place de *ṛ*; or ce *ṛ* n'est pas un objet terminé par *ṛ*; il y a défaut. L'idée est : il n'y a pas application de "yena vidhiḥ" parce que "ur aṇ" est la référence à un objet déjà produit[1]. Et l'opération ne s'applique pas à la forme terminée par *ṛ* dans les règles opératoires[2], parce que l'on comprendra de toutes façons que la finale de cette forme terminée par *ṛ* est en définitive l'objet d'application de l'opération[3].

"Arthavatā" 384.1 : par exemple la propriété d'avoir une voyelle unique pour la racine *i* dans "iyāya"[4]. Si l'on laisse le sens *i* est déterminé comme phonème; si l'on tient compte du sens il est déterminé comme racine[5].

U.I 382-384. "Samudāyasya" 382.19 : l'idée est : parce que "pūrvaparayoḥ" est un *dvandva*. "Udbhūta-" 383.9 : c'est pourquoi il y a mention au duel. L'idée est : par la force de cette mention au duel on comprend que chacun des deux phonèmes a la qualité d'original. Mais, dira-t-on[1], le désir de signifier que la distinction des composants est manifeste est la surimposition du nombre des composants sur le composé; on n'obtient pas pour autant la qualité d'original pour chaque phonème. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "avayavāv eva ca" 383.10 : ajouter : exprimant l'union mutuelle des composants[2]. L'idée est : et ainsi, puisqu'il y a compréhension de l'ensemble comme non différent des composants en raison du duel on obtient la qualité d'original pour chacun des deux phonèmes. Tel est le sens signifié quand il est dit "ensemble où la distinction des composants est manifeste". Un interlocuteur qui n'a pas compris cette intention, dans le *bhāṣya*, ayant lui-même l'idée que par "avayavagrahaṇāt" il a été dit que le substitut avait pour original *ṛ* en acceptant la qualité d'original pour *ṛ* inclus dans un composé, même si c'est au composé, différent de *ṛ*, qu'appartient la qualité d'original[3], dit "avayavagrahaṇāt siddham iti cet" 383.3. "Rāntasya" 383.4 : du fait de se terminer par *r*.

---

[1] La règle "yena vidhiḥ" est ici considérée comme s'appliquant seulement à l'objet d'application d'un objet prescrit et non encore réalisé. Dans "ur aṇ" le *aṇ* est un objet déjà réalisé. La règle "yena vidhiḥ" qui conditionne l'application d'une opération n'a plus à intervenir. Pour Kaiyaṭa il y a donc deux défauts : la non-réalisation du *r* ultérieur dans "kartā" et l'application de "yena vidhiḥ".

[2] On pourrait dire que "yena vidhiḥ" ne s'applique pas dans "ur aṇ", mais dans la prescription même du substitut de *ṛ*. Kaiyaṭa va rejeter cela.

[3] Si "yena vidhiḥ" s'applique dans la prescription de *ṛ*, il y aura aussi application de "alo 'ntyasya" par quoi l'opération s'appliquera à la finale de la forme terminée par *ṛ*.

[4] Voir tr.I 526, n.1. Le redoublement est prescrit pour un objet qui a une seule voyelle par "ekācaḥ" 6.1.1 reconduit dans "liṭi dhātor" 6.1.8. Cette dénomination *ekāc* s'applique à une forme de plusieurs phonèmes parmi lesquels il y a une seule voyelle. Elle ne s'applique pas à une forme qui est une voyelle unique. On obtiendra l'application par un transfert de la dénomination de *ekāc*. De plus *i* en tant que racine est un objet porteur d'un sens.

[5] Si *ekāc* est un *bahuvrīhi* il réfère à un objet autre que celui signifié par ses composants. Ceux-ci réfèrent à la voyelle *i* par exemple. L'autre objet auquel référera le composé ne peut être ce même phonème *i*, mais ce peut être la racine qui est un objet différent du simple phonème, parce qu'elle porte un sens. Dans ce cas le transfert de la dénomination est justifié par le fait que le *bahuvrīhi* peut réellement qualifier l'objet visé. On comprend ainsi pourquoi la possession du sens est donnée comme condition à l'ap-

"Ṛvarṇānta-" 383.7 : l'idée est : la règle "yena vidhiḥ" est appliquée en prenant comme terme qualifié une forme de mot, puisque l'on est dans le cadre d'un traité relatif aux mots. Mais dira-t-on, pour le cas de "kartā", la base étant qualifiée par *ik*, par l'application de "yena vidhiḥ", le substitut *guṇa* doit s'appliquer à la forme terminée par *ṛ*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "aṅgasyeti ṣaṣṭhī" 383.16 : l'idée est : le sens de la phrase est : un *guṇa* apparaît à la place de la finale d'une base terminée par *ik*. Dans le *bhāṣya* le défaut de non-réalisation de l'objet de la règle a été

---

plication du transfert.

[1] Lire "nanv avayava-" (éd. NSP, etc.).

[2] Le composé signifie donc : le phonème antérieur et le phonème ultérieur en union mutuelle. *Itaretarayoga* est un des deux sens exprimé par le composé *dvandva*.

[3] Pour Nāgeśa la conclusion du *bhāṣya* est contenue dans l'argument "avayavagrahaṇāt" compris comme on l'a vu ci-dessus, l'intention réelle étant qu'il y a énoncé des deux phonèmes composants par le *dvandva* duel "pūrvaparayoḥ", énoncé par quoi les deux phonèmes reçoivent chacun la qualité d'original. Dans cette interprétation "avayavagrahaṇāt" réfère à la notation des composants par "pūrvaparayoḥ". On voit que s'il y a notation des composants de l'original composé, il n'y a pas de même notation des composants d'un substitut composé. Le composé "ānaṅ" est prescrit sans présentation distincte de ses composants. Le *r* ultérieur n'a donc pas de chance de se réaliser. Dans la dite interprétation de "avayagrahaṇāt" l'objection "rāntapratiṣedhaḥ" n'est pas possible. Nāgeśa montre donc que cette objection est le fait d'un interlocuteur qui n'interprète pas de la même façon "avayavagrahaṇāt". L'interprétation de cet interlocuteur sera la suivante. "Avayavagrahaṇāt" ferait entendre que la mention "uḥ" note le *ṛ* libre et le *ṛ* composant, parce que si un ensemble est l'original d'un *aṇ*, les composants le seront aussi. De cela on pourra conclure que de la même façon si un ensemble est substitut, ses composants le seront aussi. Dans cette interprétation l'objection est possible.

mentionné en prenant "uḥ" au sens de "forme terminée par *ṛ*".Kaiyaṭa, pour lui, dit que ce sens ne peut même être obtenu, "na ceha" 383.17. "Bhūtānuvādāt" 383.17 : et ainsi il n'y a pas application d'une règle de dénomination, comme d'une règle d'interprétation, dans l'énoncé d'un objet en référence[1]. Ou bien le sens est :parce que "ur aṇ" est la référence à un objet déjà produit[2] et est dépourvu de terme qualifé terminé par la même désinence que "uḥ".L'idée est : car la règle "yena vidhiḥ" s'applique dans une mention de phonème, là seulement où un terme qualifié, référant au même objetque le qualifiant directement ou par le sens, est mentionné. La règle "yena vidhiḥ" ne s'applique pas en prenant comme terme qualifié "une forme de mot" s'il n'y a pas un facteur qui fasse comprendre ce terme. "Na ca pradeśeṣu" 383.17 : si en dépit de l'absence d'application de "yena vidhiḥ" dans le présent *sūtra* il y a dans les règles opératoires en raison d'un énoncé avec sixième désinence la qualité d'original pour ce qui est terminé par *ṛ*, alors conformément à cela, même dans "ur aṇ" énoncé en référence à l'objet déjà produit, par l'intermédiaire de l'énoncé de la partie *ṛ* la forme terminée par *ṛ* doit être notée; même cela ne se réalise pas. Cette supposition de Kaiyaṭa que l'on ne peut avoir le sens "forme terminée par *ṛ*" pour "uḥ" est imaginaire parce qu'il y a application de règles de dénomination dans des énoncés en référence à des objets déjà produits dans "vṛddhir yasya (ce dont la première voyelle est une *vṛddhi*...)" 1.1.7", etc. et dans "īdūded dvivacanam (une désinence de duel terminée par *ī*, *ū*, *e*...)" 1.1.11. Et le mot"sarvatra"du vt 27 sous 1.1.72 fait comprendre qu'il y a application de "yena vidhiḥ" en prenant comme terme qualifié "une forme de mot"[3] Donc il y a seulement le défaut mentionné par le *bhāṣya,* à savoir la non-réalisation du *r* ultérieur dans "kartā".

Dans le *bhāṣya* "arthavatā" 384.1 : cela implique la propriété d'être seul[4]. C'est pourquoi il y a application du transfert de dénomination à un phonème dénué de sens dans "kurute" etc.[5]. Car ce phonème est dépourvu de voisin qui aide à lui conférer le nom *ṭi*. Ceci pour orienter le débat.

---

[1] Voir I 381.8.

[2] Lire:"-rahitabhūtānuvādāt"(éd.NSP,etc.)

[3] Le terme qualifié n'est pas dit dans toutes les règles. Donc si le vt dit"sarvatra"il implique qu'on supplée"forme de mot".

[4] Le phonème *i* n'a pas de sens quand il est inclus dans une séquence qui porte un sens. S'il est seul il constitue la racine *i* qui a un sens. La propriété d'être seul accompagne donc pour lui celle d'avoir un sens. Cette propriété d'être seul sera entendue aussi comme critère d'application du transfert de dénomination.

[5] "Kurute" est formé avec *laṭ* après *ḍukṛñ,* substitut *ta* de *laṭ, e* de *a;* affixe *u* par "tanādikṛñbhya uḥ", substitut *guṇa* de *ṛ, r* ultérieur, substitut *u* de *a* selon "ata ut sārvadhātuke".Le substitut *e* du *a* de la désinence est prescrit par "ṭita ātmanepadānāṃ ṭer e" 3.4.79. Le substitut *e* est prescrit pour la portion *ṭi* de la désinence. Or est *ṭi* ce qui commence par la dernière voyelle d'une forme. Ce nom réfère donc à une séquence de plusieurs phonèmes dont le premier sera la dernière voyelle. Dans la désinence *ta* le *a* est une dernière voyelle. Il ne possède pas de sens. Mais il est dernière voyelle en étant seul. Par cette propriété d'être seul le transfert de dénomination peut s'appliquer à lui. Il recevra le nom d'objet commençant par une dernière voyelle et le substitut *e* pour-

BH. I 384-385. S'il en est ainsi, l'adjonction doit être faite. Et une prohibition du *r* ultérieur dans "mātuḥ, pituḥ" doit être faite[1]. -- Les deux n'ont pas à être dites. -- Comment ? -- L'objet applicable à la place de deux autres objets énoncés avec une sixième désinence reçoit la dénomination de substitut par l'un de ces deux objets[2] de même que l'on dit : "fils de Devadatta", ou "fils de Devadattā". -- Comment est obtenue la prohibition pour le cas de "mātuḥ, pituḥ" ? -- Qu'il y ait le *r* ultérieur. -- Comment la forme est-elle réalisée ? -- Il y a amuissement de *s* selon "rāt sasya (il y a amuissement de *s* final de *saṃyoga*, après *r*)" 8.2.24 et substitut *visarjanīya* de *r* selon "kharavasānayoḥ" 8.3.15. -- Cela n'est pas possible. Car dans "mātuḥ karoti, pituḥ karoti" le substitut *ṣ* risquera de se réaliser selon "apratyayavisarjanīyasya (*ṣ* apparaît à la place du *visarjanīya*, qui n'est pas partie de suffixe, dans une forme à pénultième *i* ou *u*)" 8.3.41. -- Il est dit "à la place du *visarjanīya* qui n'est pas partie de suffixe". Et ce *visarjanīya* fait partie du suffixe. -- Le suffixe est amui par "rāt sasya" 8.2.24[3]. -- En ce cas,

---

ra s'appliquer à lui. Voir *Paribhāṣenduśekhara* p.61.

[1] "Mātuḥ" est formé avec *ṅas* après *mātṛ*; substitut unique *ut* de *ṛ a* selon "ṛta ut" 6.1.111. Si un *r* ultérieur apparaît pour un substitut unique, on aura la forme *mātur s;* substitut *ru* de *s* par "sasajuṣo ruḥ" 8.2.66 *matur r;* amuissement de *r* devant *r* par "ro ri" 8.3.14 *mātu r;* substitut long de *u* par "ḍhralope" 6.3.111 *mātū ru;* substitut *visarjanīya* de *ru* par "kharavasānayoḥ" 8.3.15 *mātūḥ*. Pour empêcher cette forme erronnée, le *r* ultérieur doit être prohibé pour ce cas.

[2] Dans la prescription d'un substitut unique, les deux originaux sont énoncés avec une sixième désinence, par la reconduction de "pūrvaparayoḥ". L'énoncé des originaux avec cinquième et septième désinences les présente comme lieu d'application du substitut. L'énoncé reconduit "pūrvaparayoḥ" avec sixième désinence les présente comme objet. "Ād guṇaḥ" signifie littéralement : "après *a* devant *ac*, un *guṇa* unique apparaît à la place de ce *a* antérieur et de ce *ac* ultérieur". Le *guṇa* reçoit ici la dénomination de substitut de l'un ou l'autre des deux phonèmes. Dans le cas de "khaṭvarśyaḥ" il peut être dit "substitut de *ṛ*" et être ainsi objet de l' application du présent *sutra*.

[3] Dans *mātur s*, *ur* est substitut du *r* de la base et du *a* de la désinence. On pourrait dire que le substitut unique est traité comme initiale de l'original ultérieur selon "antādivac ca", c'est-à-dire comme initiale du suffixe. *Urs* serait donc suffixe, ainsi que *ur*, une fois le *s* amui, par la règle que ce qui est modifié en une partie est toujours la même chose. Le *visarjanīya* serait donc partie de suffixe. En fait, dit Nāgeśa, le substitut *ṣ* est prescrit dans la *tripādī*, c'est-à-dire est non-réalisé lors de l' application d'une opération enseignée antérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*. Or de façon générale les *paribhāṣā* ne s'appliquent pas en regard des opérations *asiddha*. Elles s'appliquent dans les règles qui se présentent avant elles, sont applicables avant elles, non

"Bhrātuṣputragrahaṇam jñāpakam ekādeśanimittāt ṣatvapratiṣedhasya (la mention de *bhrātuṣ putraḥ* est révélatrice de la prohibition du substitut *ṣ* après une cause qui est un substitut unique)"[1].

Par le fait qu'il lit la forme *bhrātuṣ putraḥ* dans la liste *kas kaḥ*, etc., le maître fait savoir qu'il n'y a pas le substitut *ṣ* après une cause qui est un substitut unique[2].

P. I 384-385. "Iha ca" 384.3 : le sens est : parce que l'adjonction aura un domaine d'application trop vaste. "Mātuḥ" 384.3 : l'idée est : une fois le *r* ultérieur réalisé, il y a substitut *ru* du *s* de la désinence, amuissement du premier *r* selon "ro ri", substitut long du *u* selon "ḍhralope"; la forme "mātūḥ" risque de se réaliser.

"Dvayoḥ" 384.4 : les composants même en dépendance mutuelle sont les originaux. C'est pourquoi la mention "ekaḥ"[3] a été faite pour empêcher la différenciation du substitut par la différenciation des originaux. "Anyatarataḥ" 384.5 : *tasi* après le mot terminé par une troisième désinence, parce que *anyatara* appartient à la liste *ādi*, etc.[4]. "Tad yathā" 384.5 : de même qu'un fils unique reçoit la dénomination de fils par son père ou par sa mère, de même

---

dans celles qu'elles ne peuvent voir. Lors de l'application du substitut *ṣ*, le traitement comme initiale ne sera donc pas appliqué. Le *visarjanīya* ne pourra être tenu pour une partie de suffixe.

[1] *Vārttika* 4 sous "idudupadhasya" 8.3.41 (V 458.3). La même glose est donnée par le bhāṣya sous ce *sūtra*.

[2] *Bhratus putrah* est lu dans la liste *kas kaḥ*, etc afin que selon "kaskādiṣu" 8.3.48 il y ait le substitut *ṣ* du *visarjanīya* dans *bhrātuṣ putraḥ*. Or si ce substitut *ṣ* se réalise selon "idudupadhasya" après le substitut unique *ut* dans *bhrātuḥ* formé comme *mātuḥ* ci-dessus, la mention dans ladite liste est inutile. Pāṇini considère donc que le substitut *ṣ* ne se réalise pas après un substitut unique. C'est pourquoi il fait ladite mention. Nāgeśa dit que l'intention secrète de Patañjali est que cette mention révèle l'application de "antādivac ca" en fonction d'une opération prescrite dans la *tripādī*.

[3] Dans "ekaḥ pūrvaparayoḥ(tel objet unique apparaît à la place du phonème antérieur et du phonème ultérieur)".

[4] Selon le *vārttika* "tasiprakaraṇe ādyādibhya upasaṃkhyānam(dans la section des prescriptions de *tasi* une adjonction doit être faite de l'apparition de ce suffixe après les mots de la liste *ādi*, etc." vt sous 5.4.44. Le suffixe *tas* est prescrit après un mot à troisième désinence par "atigraha-" 5.4.46. Dans "arthavatā vyapadeśivadbhāvaḥ" 384.1 la troisième désinence a le sens d'agent. Le sens littéral est : le fait d'être comme le porteur du nom, c'est-à-dire l'obtention d'une opération comme le dit porteur, par un mot porteur d'un sens. "Arthavatā" est l'agent de l'action signifiée par *bhāva*, à savoir l'être comme ..., c'est-à-dire dans le présent contexte l'obtention de telle opération comme... Voir *Paribhāṣenduśekhara* p.61. Dans "anyatarato vyapadeśam" formé sur "anyatareṇa" la troisième désinence doit avoir le sens de cause. Le sens sera : le substitut unique reçoit la dénomination de substitut

le substitut unique a par le phonème antérieur ou par le phonème ultérieur la dénomination de substitut ayant pour original le premier ou le second. Mais pour *akaṅ*, etc. la qualité de substitut appartient à l'ensemble de la forme *aka* non au composant *aṇ*; il n'a donc pas de *r* ultérieur.

"Apratyaya-" 384.9 : l'idée est : l'ensemble *as* est suffixe mais non le composant *a*; le substitut de ce composant n'est pas non plus suffixe. "Pratyaya-" 385.1 : l'idée est : le *a* est suffixe parce qu'il est partie de suffixe; le substitut aussi est donc suffixe. "Lupyate" 385.1 : l'idée est : lorsque le *s* de *as* est présent, le *a* ne reçoit pas le nom "suffixe"; parce que ce nom est affecté à l'ensemble *as*; comment le substitut de *a* le recevra-t-il ? Une fois le substitut *u* réalisé, seul le *s* restant a le nom "suffixe"; et il est amui. "Ekādeśanimittāt" 385.2 : le sens est : le substitut *ṣ* de ce qui est ultérieur à ce dont la cause est une prescription de substitut unique.

U. I 384-385. Dans le *bhāṣya* "iha ca" 384.3 : le sens est : une prohibition du *r* ultérieur à inscrire dans l'adjonction proposée par "ekādeśasyopasaṃkhyānam" doit être formulée. L'idée est : parce qu'il y a application abusive de cette adjonction dans "mātuḥ", etc. "Mātur iti" 384.13 : on doit comprendre que l'objection que le substitut *ū* long dans "mātuḥ" ne se réalisera pas en raison du *t* ultérieur dans "ṛta ut"[1], est rejetée parce que ce sera en conflit avec l'emploi de ce substitut long par le *bhāṣya* dans "ū raparaḥ" 382.1.

Kaiyaṭa dit ce qui fait comprendre le dit sens[2], "ata eva" 384.14. Parce qu'il y aurait impropriété du sens si *tasil* était apparu après un mot à cinquième désinence, Kaiyaṭa dit : "tṛtīyāntāt" 384.15. "Samudāyasya" 384.17 : le sens est : parce qu'il n'y a pas de preuve qu'il y ait qualité de substitut pour chaque phonème composant.

Dans le *bhāṣya* "rāt sasya" 384.7 : l'idée est : parce que le substitut *ru* selon "sasajuṣo ruḥ" 8.2.66 est non-réalisé lors de l'application de l'amuissement de *s* par "rāt sasya" 8.2.24."As ity ayam" 384.18 : le sens de "apratyayasya" dans le *sūtra* "idudupadhasya" est : autre qu'un *ḥ* qui est suffixe[3]. "Akāro 'pi" 385.8: l'idée est : le mot *pratyaya* qui est dans le *sūtra* "idudupadhasya" figure une partie de suffixe. "Utve ca kṛte" 385.10. Et il ne faut pas dire que par le traitement du substitut unique comme initiale de ce dont faisait partie l'original ultérieur[4] *urs* est suffixe, et qu'une fois l'amuissement de *s* réalisé, par le principe que ce qui

---

de *ṛ* par l'un des deux originaux. De même le fils reçoit la dénomination de fils par son père ou par sa mère.

[1] Selon "taparas tatkālasya", "ut" note seulement le *u* bref. S'il doit y avoir un substitut long, le *t* est inutile. Par la force de la position de ce *t* ultérieur, le substitut long ne se réaliserait pas.

[2] A savoir qu'il y a la qualité d'original pour chacun des deux phonèmes en vertu de l'énoncé "pūrvaparayoḥ".

[3] Le sens n'est pas : autre qu'un *ḥ* d'un suffixe.

[4] Selon "antādivac ca" 6.1.85.

est modifé en une partie n'est pas autre, *ur* est suffixe, que donc *ḥ* est bien partie de suffixe. Il ne faut pas dire cela parce qu'il n'y a pas application du traitement comme initiale de l'élément ultérieur lors de l'application du substitut *ṣ* prescrit dans la *tripādī* finale qui est tenue pour non-réalisée lors de l'application de règles formulées antérieurement. Et par le traitement du substitut *ur* comme son original, on n'aboutit à rien, puisque l'original *a* mentionné n'est pas suffixe, puisque même si *mātṛ as* est l'original de *mātur s* dans la vue où les formes entières sont substituts de formes entières, *as* n'a pas la qualité d'original. Ce sens de la variante "lupyate "tra pratyayavisarjanīyaḥ" dans le *bhāṣya* 385.1 est : le *ḥ* dont tu désires qu'il ait pour original le suffixe, ce *ḥ* "lupyate" n'est pas visible[1], parce qu'il y a amuissement de l'original suffixe même. "Evaṃ tarhi bhrātuṣputra-" 385.2 : l'intention secrète est : par l'intermédiaire de la révélation de l'application du traitement comme initiale de l'élément ultérieur même lors de l'application d'une règle de la tripādī finale. Si "ekādeśanimittāt" est un *karmadhāraya*, le mot *nimitta* est inutile; Kaiyaṭa montre donc que c'est un *bahuvrīhi* et que le mot *ekādeśa* est figuratif, "ekādeśaśāstram" 385.11.

(4. Le *r* est partie finale de ce qui précède.)

BH.I 385-387. Mais est-ce que ce *r* ultérieur est partie finale de ce qui précède, ou partie initiale de ce qui suit, ou partie de rien ? -- Et comment peut-il être partie finale de ce qui précède, comment partie initiale de ce qui suit, comment partie de rien ? -- Si "antaḥ" est reconduit depuis "ādyantau" 1.1.46, il est partie finale de ce qui précède. Si "ādiḥ" est reconduit, il est partie initiale de ce qui suit. Si ces deux mentions sont arrêtées, il n'est partie de rien. -- Et quelle différence cela entraine-t-il ?

"Abhakte dīrghalatvayagabhyastasvarahalādiśeṣavisarjanīyapratiṣedhaḥ pratyayāvyavasthā ca (s'il n'est partie de rien, un substitut long, *l*, l'accent de *yak* et de la forme redoublée, le maintien du seul *hal* initial risquent de ne pas se réaliser, une prohibition du *visarjanīya* est à faire, il y a indétermination de la place de *r* par rapport au suffixe). (vt 8)

Si ce *r* ultérieur n'est partie de rien, un substitut long risque de ne pas se réaliser. Dans "gīḥ, pūḥ" le substitut long selon "une longue apparaît à la place d'un *ik* pénultième d'une racine terminée par *r* ou *v*" 8.2.76 risque de ne pas se réaliser[2].-- Mais pour quelle raison est-ce la racine qui est qualifiée par *r* et *v*, et non le *pada* : "à la place du *ik* d'un *pada* terminé par *r* ou *v*"[1]. -- Cela n'est pas possible. Le substitut long risquerait de s'appliquer dans "agnir, vāyur"[2]. -- En ce cas, nous qualifierons le *pada* par *r* et *v*, et *ik* par la racine : "à la place du *ik* d'une racine d'un *pada* terminé par *r* ou *v*[3]. -- Même ainsi le substitut long risque de se réaliser dans "priyaṃ grāmaṇi kulam asya priyagrāmaṇiḥ, priyasenāniḥ" aussi[4]. Donc seule la racine est qualifiée. Et si la racine est qualifiée le substitut long risque de ne pas se réaliser dans "gīḥ, pūḥ".

---

[1] C'est-à-dire n'apparaît même pas.

[2] "Gīḥ" est formé avec *kvip* après *gṝ́* "parler"; substitut *it* suivi de *r* à la place de *ṝ* selon "ṝta id dhātoḥ" 7.1.100 "ur aṇ"; amuissement de *v* par "ver apṛktasya"; substitut long de *i* par "rvor upadhāyāḥ" 8.2.76 *gīr*. "Pūḥ" est formé de même sur *pṝ́* "protéger, remplir" (*piparti*). Si le *r* ultérieur à *i* n'est pas partie de ce qui précède, il ne sera pas finale de racine et la prescription du substitut long ne pourra s'appliquer.

"Latva-" : et un substitut *l* ne se réalise pas. Dans "nijegilyate" le substitut *l* selon "gro yaṅi (*l* apparaît à la place du *ṝ* de *gṝ* devant *yaṅ*)" 8.2.20 risque de ne pas se réaliser[5]. -- Il n'y a pas ce défaut. Dans "graḥ" la sixième désinence exprime la relation de proximité immédiate. -- S'il en est ainsi, le substitut *l* risque de s'appliquer au *r* de *svar* dans "svar jegilyate" aussi. En ce cas nous qualifierons la proximité par yaṅ[6]. Ou bien dans "graḥ" il y a une cinquième désinence[1].

---

[1] L'énoncé "rvoḥ" signifie "terminé par *r* ou v" selon "yena vidhis tadantasya" et qualifie un terme sous-entendu dans le *sūtra*. Si c'est le *pada* qui est qualifié, le *pada* étant la forme terminée par une désinence, une fois que *gir* aura reçu la désinence *su*, et que cette désinence aura été amuie par "halṅyābhyo", le nom *pada* restant attribuable à *gir* selon "pratyayalope", l'on aura une forme qui est un *pada* terminé par *r* et il pourra y avoir application de la longue, même si le *r* n'est pas partie de la racine.

[2] "Agnir" est formé avec *su* après *agni*, *agnis* a le nom technique *pada* selon "suptiṅantam"; substitut *ru* de *s* par "sasajuṣo ruḥ" *agnir*. Cette forme en tant que *pada* terminé par *r* risque d'être objet de la prescription de la longue "rvor".

[3] Après apparition et amuissement de la désinence *su*, la racine *gi* contient le *ik* *i*, dans le *pada* *gir* terminé par *r*. Donc même si le *r* n'est pas partie de la racine, il peut y avoir application de la longue.

[4] Voir formation du composé *grāmaṇī* tr.I 244, n.2. Au neutre, en accord avec *kulam*, il y a le substitut bref de la finale *ī* selon "hrasvo napuṃsake" 1.2.47. Un *bahuvrīhi* masculin est formé de *priyam* et de ce neutre, *priyagrāmaṇi*; désinence *su*, *priyagrāmaṇi s*; cette forme est *pada*; il y a substitut *ru* de *s* par "sasajuṣo ruḥ" *priyagrāmaṇir*. Dans cette forme le *i* fait partie de la racine *nī*, et le *pada* est terminé par *r*. Il risque d'y avoir application du substitut long.

[5] "Nijegilyate" est formé avec *yaṅ* après *gṝ* "avaler"; substitut *it* suivi de *r* selon "ṝta id dhātoḥ" 7.1.100 *gir ya*; redoublement de *gir* selon "sanyaṅoḥ", "halādiḥ śeṣaḥ", "kuhoś cuḥ" 7.4.62, "guṇo yaṅlukoḥ" 7.4.82 *jegir ya*; substitut *l* de *r* selon "gro yaṅi" *jegil ya*; suffixe *ātmanepada* *ta*, substitut *e* de *ṭi*, suffixe *śa* selon "tudādibhyaḥ" jegilyate. Si le *r* ultérieur au substitut *it* ne fait pas partie de la racine qui le précède, le substitut *l* ne s'appliquera pas. Dans "gro yaṅi" la sixième désinence est prise comme signifiant "partie de".

[6] Le sens du sūtra sera : "*l* apparaît à la place d'un *r* immédiatement proche de *gṝ* et de *yaṅ*".

"Yaksvara-" : et l'accent de *yak* ne se réalise pas. Dans "gíryate svayam eva, pū́ryate svayam eva" l'accent selon "acaḥ kartṛyaki (l'initiale des racines terminées par une voyelle est aiguë devant *yak* au sens d'agent)" 6.1.195 risque de ne pas se réaliser du fait de l'interposition de *r*[2]. -- Il n'y a pas ce défaut. En vertu de la *paribhāṣā* 79 : "lors de l'application d'une règle d'accent une consonne est comme non-présente" il n'y aura pas interposition[3].

"Abhyastasvara-" : et l'accent d'une forme redoublée ne se réalise pas. Dans "mā hi sma te píparuḥ, mā hi sma te bíbharuḥ" l'accent selon "le premier *ac* de formes redoublées est aigu devant un suffixe *sārvadhātuka* substitut de *l*, commençant par *ac*" 6.1.189 risque de ne pas se réaliser du fait de l'interposition de *r*[4]. -- Il n'y a pas ce défaut. En vertu de la *paribhāṣā* 79 : "lors de l'application d'une règle d'accent une consonne est comme non-présente.

"Halādiśeṣa-" : et le maintien du seul *hal* initial ne se réalise pas. Dans "vavṛte, vavṛdhe" le maintien du seul *hal* initial selon "abhyāsasya hal ādiḥ śeṣaḥ (le *hal* initial de la première des formes redoublées d'une racine subsiste)" 7.4.60 risque de ne pas se réaliser[1].

---

[1] Le sens du *sūtra* est : "*l* apparaît à la place de *r* après *gṝ*, devant *yaṅ*". Ce défaut est donc annulé dans le *bhāṣya*.

[2] "Gíryate" est ici formé avec *laṭ* après *gṝ* "avaler"; substitut *it* suivi de *r*; subsitut long de *i*; substitut *ta* de *laṭ*, *e* de *ṭi*; suffixe *śa*; s'il y a construction avec "svayam eva", agent et objet sont en même rapport avec l'action; l'agent est donc traité comme objet selon "karmavat" 3.1.87; affixe *yak* devant le suffixe signifiant l'agent traité comme objet selon "sārvadhātuke yak" 3.1.67 *gīryate*; accent aigu pour ī selon "acaḥ kartṛyaki". "Pū́ryate" est formé de même sur *pṝ*. L'accent est prescrit pour la voyelle de la racine placée immédiatement devant *yak*. Si le *r* ultérieur au substitut *it* n'est pas partie de la racine, il fera interposition entre elle et *yak*. Ladite prescription d'accent ne s'appliquera pas.

[3] Nāgeśa note cependant que cette *paribhāṣā* s'applique dans le cas d'une règle dont le sujet (*uddeśya*) est un accent. Il doit en être ainsi, d'ailleurs, parce que si la *paribhāṣā* s'appliquait au présent *sūtra*, celui-ci pourrait s'appliquer à une racine terminée par une consonne et la mention "acaḥ" n'aurait pas d'effet.

[4] "Píparuḥ" est formé avec *laṅ* après *pṝ*; substitut *jhi* de *laṅ*, *jus* de *jhi* par "sijabhyasta-" 3.4.109; suffixe *śap* amui par *ślu* selon "juhotyādibhyaḥ" 2.4.75; redoublement selon "ślau", "arti-" 7.4.77 "halādiḥ" *pipṝ us*; substitut *guṇa a* suivi de *r* à la place de *ṝ* selon "jusi ca" 7.3.83 *piparu s*. En connection avec *mā* il n'y a pas l'accrément *aṭ* et en connection avec *hi* il n'y a pas chute du ton selon "hi ca" 8.1.34. Si le *r* ultérieur au substitut *a* ne fait pas partie de la racine qui précède, la racine redoublée ne se trouve pas immédiatement devant le suffixe et la règle d'accent "abhyastānām ādiḥ" ne peut pas s'appliquer.

"Visarjanīya-" : et une prohibition du *visarjanīya* doit être prononcée. Dans "nārkuṭaḥ, nārpatyaḥ" le *visarjanīya* selon "kharavasānayor visarjanīyaḥ (un *visarjanīya* apparaît en fin de mot à la place de *r*, devant *khar* ou si rien ne suit)" 8.3.15 risque de se réaliser[2].

"Pratyayāvyavasthā ca" : et la détermination de la place de *r* par rapport au suffixe ne se réalise pas. Dans "kirataḥ, girataḥ le *r* n'est partie de rien, le suffixe non plus; dans ces conditions la détermination de leur place respective ne se réalise pas[3].

P. I 385-387. "Yady antaḥ" 385.6 : l'idée est : bien que dans "raparaḥ" un objet autre que celui signifié par les composants soit le terme principal[1], cependant le *r* est principal en tant qu'objet prescrit et c'est lui que qualifie la qualité de finale. Bien que par le présent *sūtra* il y ait réalisation du *aṇ* suivi de *r* dans le moment où il a chance de se réaliser[2], cependant puisqu'il n'y a pas prescription directement sous la forme "ar, ār" comme pour *ānaṅ* par exemple[3], puisque l'on détermine par la méthode d'investigation de l'intention[4] qu'il y a prescription du *r* seulement, un débat sur les trois vues mentionnées est ouvert.

---

[1] "Vavṛte" est formé avec *liṭ* après *vṛ́tu (vartate);* substitut *ta* de *liṭ*, *eś* de *ta* selon "liṭas tajhayor"; redoublement selon "liṭi" *vṛt vṛt e;* substitut *a* suivi de *r* à la place de *ṛ* de la première forme redoublée de la racine selon "ur at" 7.4.66 *vart vṛt e* amuissement de *rt* dans cette même première forme selon "halādiḥ śeṣaḥ" va vṛte. Selon "liṭi dhātor" le redoublement est prescrit pour une portion de racine. Porte le nom *abhyāsa* la première des deux portions obtenues par redoublement. Le maintien du seul *hal* initial est prescrit pour ce qui a le nom *abhyāsa*. Il implique l'amuissement d'autres *hal* de cette portion de la racine. Si le *r* ultérieur n'est partie de rien, n'est pas partie de cette portion appelée *abhyāsa*, il ne sera pas amui.

[2] "Nārkuṭaḥ" est formé avec *aṇ* après *nṛkuṭī;* amuissement de *ī* selon "yasyeti"; subsitut *vṛddhi* suivi de *r* à la place de *ṛ* selon "taddhiteṣv acām". "Nārpatyaḥ" est formé de même avec *ṇyat* après *nṛpati* selon "dityaditya-" 4.1.85. Or *nṛkuṭī* est un composé formé sur *nuḥ kuṭī* avec amuissement des désinences selon "supo dhātu-". "Suptiṅantaṃ padam" signifie : "une forme terminée par une désinence *sup* ou *tiṅ*, qui commence par ce après quoi la désinence a été produite, est appelé *pada*". Après la substitution de la *vṛddhi* si le *r* ultérieur n'est pas partie de ce qui le précède, *nā* est le substitut de *nṛ*, et non *nār*. La forme *nā* est traitée comme *nṛ* selon "sthānivad ādeśaḥ". *R* n'étant pas partie du substitut,on peut dire que *nār* commence par *nṛ* après quoi la désinence *ṅas* a été produite. *Nār* peut être dit aussi "terminé par *sup*" en ce que par "pratyayalope" l'opération causée par un suffixe se réalise même si le suffixe est amui. *Nār* reçoit donc le nom *pada;* *r* est final de *pada* devant *k;* il risque d'y avoir le substitut *visarjanīya*. Ce défaut apparaît aussi dans la vue où le *r* est partie de ce qui précède (voir ci-dessous).

[3] "Kirataḥ" est formé avec *laṭ* après *kṝ;* substitut *it* suivi de *r* à la place de *ṝ* selon "ṝta id dhātoḥ" 7.1.100; substitut *tas* de *laṭ;* suffixe *śa* selon "tudādibhyaḥ". Le *r* et le suffixe sont tous deux prescrits immédiatement après la racine, par le même énoncé "paraḥ" 1.1.51, 3.1.2. Si *r* n'est pas partie de la racine qui le précède, *śa* placé après lui ne sera pas immédiatement ultérieur à la racine. Et si *śa* est placé le premier après la racine,c'est le *r* qui ne sera pas immédiatement ultérieur.La place des deux éléments ne pourra être déterminée.

"Latvaṃ ca" 386.10 : l'objection est faite en pensant que dans "graḥ" la sixième désinence a le sens "partie de".

"Pīparuḥ" 386.19 : *pṝ*, *laṅ*, substitut *jhi* de *laṅ*, substitut *ślu* de *śap*, redoublement, substitut *i* de *ṝ* de la première syllabe redoublée selon "artipipartyoś ca" 7.4.77, substitut *jus* de *jhi* par "sijabhyasta-" 3.4.109, substitut *guṇa* de *ṝ* par "jusi ca" 7.3.83.

"Vavṛte" 387.4 : il doit y avoir éviction d'un *hal* non-initial qui est partie de la première syllabe du redoublement; l'éviction du *r* ultérieur ne se réalise donc pas.

"Nārkuṭaḥ"387.6:ce qui commence par ce après quoi *sup* ou *tiṅ* sont apparus et qui finit par *sup* ou *tiṅ*, est *pada*; la forme terminée par *r*, *nār*, est donc *pada*; il y a risque de réalisation du substitut *visarjanīya*.

"Kirataḥ" 387.9 : au singulier dans "kirati" le *vikaraṇa* se réalise avant le substitut *i*, parce qu'il est d'application constante, que *i* soit réalisé ou non. Mais le substitut *i* est d'application inconstante. Car si le *vikaraṇa* n'est pas déjà réalisé, le substitut *guṇa* a chance de se réaliser[5]; si le *vikaraṇa* est déjà réalisé, le substitut *i* se réalise[6]. Mais au duel, puisque les deux opérations sont d'application constante, le substitut *i* se réalise parce que prescrit ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*. Dans ce cas le *r* ultérieur, n'étant partie de rien, n'est pas partie de la racine. Le *vikaraṇa* ne se réalisera pas. Car il est prescrit immédiatement après la racine. Et si le *r* est placé après le *vikaraṇa*, il ne sera pas ultérieur au *aṇ* substitut de *ṝ*. La détermination de la place des deux objets n'est pas possible. S'il y a emploi du mot "paraḥ" au sens de "ultérieur avec quelque chose interposé", même alors la détermination des places désirée ne se réalise pas nécessairement[1]. C'est pourquoi la détermination de la place de *r* par rapport au suffixe est dite ne pas se réaliser.

---

[1] "Raparaḥ" est un *bahuvrīhi* signifiant "dont le phonème ultérieur est *r*". En tant que *bahuvrīhi* selon "anekam anyapadārthe" il réfère à un objet autre que celui signifié par ses composants. Il réfère au *aṇ* et la mention "antaḥ" reconduite risque donc de qualifier ce *aṇ*.

[2] Ce qui montre ce dont il fait partie, à savoir la forme *ar*, *ār*, etc.

[3] Expressément énoncé dans "ānaṅ ṛto dvandve" 6.3.25.

[4] La recherche de l'objet que le *sūtra* vise principalement, c'est-à-dire la recherche de l'objet non-déjà réalisé qui sera le but propre de la règle.

[5] Selon "sārvadhātuka-" 7.3.84 ultérieur à la prescription du substitut *i* 7.1.100.

[6] Le *sārvadhātuka* *śa* qui ne porte l'indice *p*, à la différence de *tip*, est considéré comme ayant l'indice *ṅ* selon "sārvadhātukam apit". Par cet indice *ṅ* le substitut *guṇa* est empêché de s'appliquer, selon "kṅiti ca".

U.I 385-387. "Yady api" 385.12 : l'idée est : et ainsi "antaḥ" sera qualifiant de cet autre objet, à savoir le *aṇ*."Prādhānyāt" 385.13 : le sens est : parce que le *r* est l'objet que vise le mot *rapara*. Et ainsi le sens est : *aṇ* est suivi d'un *r* qui est partie finale de ce qui précède. Et dans le *sūtra* le composé "raparaḥ" est correct parce que c'est un énoncé de *sūtra*. L'intention est : ce composé est un *bahuvrīhi* : "raḥ paro yasya (duquel un *r* ultérieur est partie)"; le sens de la sixième désinence de "yasya" est"partie de". La qualité de partie d'un autre phonème est attribuée par transfert à un phonème, comme dans "hrasvasya tuk (*t* est partie finale d'une brève...)" 6.1.71. Mais, dira-t-on, puisqu'il y a prescription des substituts sous la forme *ar*, *ār*, etc., comment craindre que le *r* puisse être partie de rien, etc.? C'est pour quoi Kaiyaṭa dit "yadyapi" 385.13. "Avidhānāt" 385.14 : le sens est : parce qu'il n'y a pas énonciation. "Tātparya-" 385.14 : le sens est : par la méthode de distinction des objets déjà réalisés et de ceux qui ne le sont pas encore. "Kevala-" 385.14 : l'idée est : parce que le *sūtra* vise à prescrire seulement le *r*. Que, en réalité le présent débat se place dans la vue où le *r* ultérieur apparaît pour le *aṇ* déjà réalisé par le principe de l'alliance des deux dont le char et le cheval respectivement ont été perdus, que les *guṇa* et *vṛddhi a* et *ā* se réaliseront à la place de *ṛ* parce que leur absence de similarité avec *ṛ* leur est une similarité, que dans la vue où il y a prescription sous la forme *ar* et *ār*, le débat n'a pas lieu, comme dans le cas du *ṅ* de *ānaṅ*, tout cela est impropre parce que cette vue de la production de *r* pour un *aṇ* déjà produit n'est pas celle qui est établie sous le présent *sūtra*.

Dans le *vārttika* "pratiṣedhaḥ" 386.1 signifie absence et éviction[2]. Dans le premier cas il faut ajouter "syāt"[3], dans le second il faut ajouter "vaktavyam"[4].

"Anantarayogā" 386.12 : le mot *anantara* exprime ce qui est immédiatement proche sans rien d'interposé[5].

"Svaravidhau" 386.17 : en réalité, cette règle s'applique dans une prescription où l'accent est cité en référence, ou bien quand il y a risque d'application à une consonne, ce qui fait que la mention "acaḥ" dans "acaḥ kartṛyaki" a son but accompli"[1]; et le présent *bhāṣya* est cependant fait par un *ekadeśin* qui ne tient pas compte de cela.

---

[1] Cela n'empêche pas que le *vikaraṇa* puisse parfois aussi être placé avant le *r*, ce qui est indésirable.

[2] "Pratiṣedhaḥ" se construit avec "halādiśeṣa-" et réfère à la non-réalisation de cette opération. Il se construit avec "-visarjanīya-" et réfère alors à l'éviction de ce substitut indésirable, éviction qu'il faudra prononcer.

[3] "Halādiśeṣābhāvaḥ syāt (il risque d'y avoir absence du maintien de la seule consonne initiale)".

[4] "Visarjanīyanivarttanam vaktavyam (il faut formuler l'éviction du *ḥ*)".

[5] Mais ce peut être un objet antérieur ou ultérieur.

Dans le *bhāṣya* "mā hi sma te píparuḥ" 386.19 *māṅ* est employé pour qu'il n'y ait pas *aṭ*, parce que, s'il y a *aṭ*, il y en aura l'accent; il y a emploi de *hi* pour qu'il n'y ait pas la chute du ton, selon "hi ca"; il y a le mot "sma" pour la réalisation de *laṅ*.

"Abhyāsāvayavasya" 387.12 : l'idée est : par la règle de la notation de l'objet placé incidemment au milieu d'autres, par la mention de la première syllabe du redoublement, il y a notation du *r* même s'il n'en est pas partie, comme il y a notation de l'enfant porté par la mention de la femme enceinte; mais il ne faut pas faire l'erreur de croire que par cela le *r* est une partie de la dite syllabe. Ou bien l'idée est : "ur at" signifie que *a* apparaît à la place de la finale d'une première syllabe de redoublement terminée par *ṛ*; dans *vṛtvṛte* il y a d'abord éviction du *t* par le maintien de la seule première consonne, *vṛ vṛt e*; il y a ensuite le substitut *a* de la finale *ṛ* et le *r* ultérieur; il n'y aura pas de nouveau application de "halādiḥ śeṣaḥ", parce que le *r* n'est pas partie de la première syllabe du redoublement. Et il ne faut pas dire qu'il n'y a pas application de "halādiḥ" en vertu du principe qu'une règle s'applique une seule fois à un objet , parce que les objets des deux applications sont différents[2].

"Nārkuṭaḥ" 387.6 : *aṇ* au sens "qui est dans" etc. après le mot *nṛkuṭi*. "Nārpatyaḥ" : *ṇya* selon "dityaditya-" 4.1.85 après *nṛpati*. Mais, dira-t-on, il n'y a pas réalisation de *sup* après la forme terminée par *r*, *nār*; comment y aura-t-il le nom *pada* pour cette forme terminée par *r*, quand *sup* sera amui, selon "pratyayalope pratyayalakṣaṇam" ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yasmāt" 387.13: l'idée est : la qualité de forme *nṛ* qui est ce après quoi *sup* est produit appartient à la forme *nā* par le traitement comme l'original; la propriété de commencer par cette forme *nā* appartient principalement à la forme *nār* terminée par *r*; et *nār* est terminée par *sup* selon "pratyayalope pratyayalakṣaṇam".

Kaiyaṭa dit pour quelle raison le singulier n'a pas été donné en exemple, "eka-" 387.15. "Nityatvāt" 387.15 : l'idée est : dans la prescription du *vikaraṇa* dans la mention "sārvadhātuke"[3] la septième désinence exprime le domaine d'application[4]. Autrement si le substitut *i* est réalisé le premier, le *r* ultérieur n'étant partie de rien, le *sārvadhātuka* n'est pas immédiatement ultérieur à la racine, il y a risque de non-réalisation du *vikaraṇa* et la propriété d'être d'application constante est perdue. "Nityatvāt" 387.16 : parce qu'il y a application du seul substitut *i*, la désinence *tas* ayant l'indice *ṅ* par transfert. "Na prakalpate" 387.19 :

---

[1] Autrement si une consonne est toujours considérée comme non-existante, la mention des voyelles visant à évincer les consonnes, est inutile.

[2] *T* pour la première, *r* pour la seconde.

[3] Mention reconduite depuis "sārvadhatuke yak" 3.1.67.

[4] Et non la proximité immédiate.

l'idée est : il ne se réalisera pas que seul le *vikaraṇa* soit toujours l'objet ultérieur avec quelque chose d'interposé.

BH.I 388. -- S'il en est ainsi, le *r* ultérieur sera fait partie finale de ce qui précède.

-- "Pūrvānte rvavadhāraṇam visarjanīyapratiṣedho yaksvaraśca (si le *r* ultérieur est partie finale de ce qui précède, une restriction à *ru*, une prohibition du *visarjanīya* doivent être faites, et l'accent de *yak* ne se réalise pas)". (vt 9)

Si le *r* ultérieur est partie finale de ce qui le précède, une restriction à *ru* doit être faite dans "roḥ supi" 8.3.16, "le *visarjanīya* apparaît à la place de *ru* seulement, non d'un autre *r*, devant *sup*", afin que l'opération s'applique à "sarpiṣṣu, dhanuṣṣu", non à "gīrṣu, pūrṣu"[1]. -- Même si le *r* ultérieur est partie initiale de ce qui suit, la restriction doit être faite pour "caturṣu"[2].

"Visarjanīyapratiṣedhaḥ" : et une prohibition du *visarjanīya* doit être faite. Dans "nārkuṭaḥ, nārpatyaḥ" le *visarjanīya* selon "kharavasānayor visarjanīyaḥ" 8.3.15 risque de se réaliser[3]. -- Même si le *r* ultérieur est partie initiale de ce qui suit, la prohibition du *visarjanīya* doit être prononcée pour "nārkalpiḥ". En considération du fait que ce *r* partie du groupe de formes *kalpi* n'a pas le pouvoir d'annuler sa qualité de finale de *pada*, le substitut *visarjanīya* risque de se réaliser[4].

---

[1] "Sarpiṣṣu" est formé avec *sup* après *sarpis*; substitut *ru* de *s* par "sasajuso ruḥ" *sarpir su*; substitut *visarjanīya* de *ru* par "roḥ supi" *sarpiḥ su*; substitut *s* de *ḥ* par "visarjanīyasya saḥ" 8.3.34 *sarpis su*; substitut *ṣ* des deux *s* par "ādeśapratyayayoḥ" *is* étant le suffixe *auṇādika* servant à former *sarpis* sur *sṛpḷ*. "Gīrṣu" est formé avec *kvip* après *gṝ*, substitut *it* suivi de *r*, substitut long de *i* (voir p.421, n.2), désinence *sup*, substitut *ṣ* du *s* de *sup*. Si *r* est partie finale de ce qui précède, il est finale de *pada* devant *sup* selon "svādiṣu" et "khar avasānayoḥ" s'appliquera à lui. De même si *r* n'est partie de rien (voir p.424, n.2). Dans ce cas le *sūtra* "roḥsupi" doit être fait pour que le *ḥ* s'applique seulement à *ru* non à *r*. Mais si *r* est initiale de ce qui suit, il n'est pas finale de *pada* et le *ḥ* selon "khar" ne risque pas de s'appliquer, on peut se dispenser de "roḥ supi".

[2] "Caturṣu" est formé avec *sup* après *catur*; substitut *ṣ* du *s* de *sup*. *R* est finale de *pada* dans ce mot selon "svādiṣu". Donc pour ce cas la restriction doit être faite, même si elle n'a pas à l'être pour le cas de "gīrṣu" résolu en faisant *r* initiale de ce qui suit.

[3] Voir p.424, n.2. Si le *r* ultérieur est finale de ce qui précède, il est finale de *pada* et *ḥ* risque de s'appliquer à lui. *Nār* peut être dit *pada*, étant substitut de *nṛ* après quoi la désinence est produite, et traité comme lui. Si *r* est initiale de ce qui suit il n'est pas finale de *pada*. Il n'est pas besoin de prohiber le *visarjanīya*.

[4] "Nārkalpiḥ" est formé avec *kalpap* après *nṛ* selon "īṣadasamāptau" 5.3.67 *nṛkalpa*; suffixe *iñ* selon "ata iñ" 4.1.95; substitut *vṛddhi ā* suivie de *r* à la place de *ṛ* selon "taddhiteṣv acām" amuissement de *a* selon "yasyeti" *nārkalpi*. *R* est partie initiale

"Yaksvaraḥ" : et l'accent de *yak* ne se réalise pas. Dans "gī́ryate svayam eva, pū́ryate svayam eva" l'accent selon "acaḥ kartṛyaki" 6.1.195 risque de ne pas se réaliser[1]. -- Il n'y a pas ce défaut. "Upadeśe" est reconduit[2].

P. I 388. "Gīrṣu" 388.4 : l'idée est : si le *r* ultérieur est initiale de ce qui suit, il est noté par la mention de *sup*; il n'est donc pas finale de *pada*[3]. Dans la vue où le *r* ultérieur n'est partie de rien, *r* est finale de *pada*, le *pada* étant ce qui commence par ce après quoi *sup* est apparu; il y a risque d'application du substitut *ḥ*; la restriction à *ru* "roḥ supi" doit être faite.

"Kalpipada-" 388.8 : suffixe *iñ* après le mot *nṛkalpa*, puis substitut *vṛddhi*. Le *r* ultérieur à ce dernier est partie du mot *kalpi*, groupe de suffixes; il n'est donc pas partie du mot *kalpa*. Ainsi le nom *pada* réalisé pour *nṛ* devant *kalpa* s'applique à la forme *nār* terminée par *r* en vertu de la reconduction de "tadādi"[4]; il y a risque de réalisation du *visarjanīya*. Dans "kalpipada-" par le mot *pada* "padyate 'nenārthaḥ (ce par quoi un sens est compris)" le suffixe est nommé. Donc le sens du *bhāṣya* est : le *r* établi devant la forme *kalpi* est partie du groupe de suffixes, non de la forme *kalpa*; il y a donc relation d'objet antérieur à objet ultérieur entre *nār* et *kalpa*; *r* ne peut annuler la qualité de finale du *pada* qui appartient au composant qu'il est lui-même. Parfois on lit dans le *bhāṣya* "kalpapadasaṃghātabhaktaḥ". Le sens est alors: *kalpapada* le *pada* connecté avec la forme *kalpa*, c'est-à-dire "nār-

---

de ce qui suit, c'est-à-dire du composé de suffixes *kalpi*, non de *kalpap*. Or *nṛ* est *pada* devant *kalpa* selon "svādiṣu". Si le nom *pada* est attribué à ce qui commence par ce après quoi le suffixe *su* etc. est produit, *nār* commençant par ce après quoi *kalpap* est produit, à savoir *nā* substitut de *nṛ*, traité comme *nṛ*, sera *pada* et il y a risque d'application du *visarjanīya*. Une prohibition doit en être faite pour ce cas, même si elle n'a pas à l'être pour le cas de "nārkuṭaḥ" en faisant *r* initiale de ce qui suit.

[1] Voir p.423, n.2. Si le *r* ultérieur est partie finale de ce qui précède, en l'occurrence est partie de la racine, le *i* de la racine ne sera pas immédiatement devant le suffixe, en raison de l'interposition de *r*. Il ne pourra y avoir application de "acaḥ kartṛyaki".

[2] Le sens du *sūtra* sera alors : "la première voyelle des racines qui sont terminées par une voyelle dans le premier enseignement, même si par l'effet d'une opération ultérieure elles se terminent par une consonne, est aigue devant *yak*... ". Il n'y a plus alors la condition d'application qu'est la succession immédiate d'une voyelle finale de la racine et du suffixe. "Upadeśe" est reconduit depuis 6.1.186. La conclusion de Patañjali est donc qu'il n'y a pas de de défauts dans la vue où le *r* ultérieur est partie finale de ce qui le précède.

[3] Est *pada* la forme qui est devant *sup* selon "svādiṣu".

[4] Par la reconduction de "tadādi" 1.4.13 dans "suptiṅantam" on a le sens : ce qui commence par ce après quoi *sup* est apparu est *pada*.

kalpiḥ"; *saṃghāta* le groupe de suffixes qui est partie de ce *pada*, c'est-à-dire la forme *kalpi*; *bhaktaḥ* partie de cette forme.

U. I 388. "Nṛkalpa-" 388.16 : suffixe *kalpa* après le mot *nṛ*. "Padasaṃjñā" 388.17 : selon "svādiṣu". L'idée est : si le *r* est partie de *kalpa*, alors *kalpa* ne sera pas un suffixe ultérieur pour la forme *nār* terminée par le *r* qui est une partie de lui-même. L'intention est : par le mot *para* dans "parādiḥ (initiale de ce qui est ultérieur)" est noté tout ce qui est support d'une relation complète avec la qualité d'objet ultérieur, autant qu'il y en a mais non une partie de cet ensemble[1]. Mais, dira-t-on, comment un suffixe est-il *pada*; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "padaśabdena" 388.18 : le sens du *bhāṣya* est : groupe de *pada*, c'est-à-dire *kalpi*. L'idée du *bhāṣya* "parādāv api..." 388.8 est : donc dans les trois vues la prohibition du *visarjanīya* doit être formulée; il n'y a pas là le défaut. Il n'est pas dit que le substitut *vṛddhi bahiraṅga* est non-réalisé lors de l'application du substitut *ḥ antaraṅga*[2] parce qu'il n'y a pas application de la *paribhāṣā* "asiddhaṃ bahiraṅgam" lors de l'application d'une opération *antaraṅga* enseignée dans la *tripādī* finale.

Dans le *bhāṣya* "upadeśa iti vartate" 388.13 : le sens est : depuis "tasyānudātta-" 6.1.183 dans "acaḥ kartṛ- 6.1.195.

BH. I 389-391. Ou bien, que le *r* ultérieur soit partie initiale de ce qui suit.

-- "Parādāv akāralopautvapukpratiṣedhaś caṅyupadhāhrasvatvam iṭo 'vyavasthābhyāsalopo 'bhyastatādisvaro dīrghatvaṃ ca (si le *r* ultérieur est partie initiale de ce qui suit, une prohibition de l'amuissement de *a*, du substitut *au*, de *puk* doit être formulée, le substitut bref de la pénultième devant *caṅ*, la place de *iṭ*, l'amuissement dans la première partie de la forme redoublée, l'accent de la première syllabe du redoublement et devant un suffixe commençant par *t* et un substitut long risquent de ne pas se réaliser)". (vt 10)

Si le *r* ultérieur est partie initiale de ce qui suit, un amuissement de *a* doit être prohibé. Dans "kartā, hartā" l'amuissement de *a* selon "ato lopa ārdhadhātuke (il y a amuissement de la finale d'une base terminée par *a* devant un suffixe *ārdhadhātuka*)" 6.4.48 risque de se réaliser[3]. -- Il n'y a pas ce défaut. "Upadeśe" est reconduit[1]. -- Si "upadeśe" est reconduit, l'amuissement de *a* risque de ne pas se réaliser dans "dhinutaḥ, kṛṇutaḥ"[2]. -- Ce n'est pas la base qui est construite avec la mention du premier enseignement. -- Qu'est-ce donc ? -- Le suffixe *ārdhadhātuka*. Et le sens est : "une base terminée par *a* lors de la première énonciation du suffixe *ārdhadhātuka*"[3].

---

[1] Sur la *paryāpti* voir tr.I 321, n.3. La forme *kalpa* n'est pas la seule à avoir la propriété d'être ultérieure. Il y a le *i* qui est un autre support d'une relation avec cette propriété. La *paryāpti* est ici la relation témoin des relations de tous les supports, autant qu'il y en a, avec la propriété. On comprend ici que *para* note le support de cette relation complète. Il notera donc *kalpi* et non *kalpa*.

[2] Le substitut *vṛddhi* est causé par le suffixe *aṇ*, etc.;le substitut *ḥ* est causé par le phonème *k*.

[3] "Kartā" est formé avec *tṛc* après *ḍukṛñ*; substitut *guṇa* suivi de *r* à la place de *ṛ* selon "sārvadhātukā-". Si le *r* est partie initiale du suffixe *ārdhadhātuka tṛc*, la base *ka* terminée par *a* se trouve devant le suffixe *rtṛ*. L'amuissement risque de s'appliquer.

"Autva-" : et le substitut *au* doit être prohibé. Dans "cakāra, jahāra" le substitut *au* selon "āta au ṇalaḥ (*au* apparaît à la place de *ṇal* après une racine terminée par *ā*)" 7.1.34 risque de se réaliser[4]. -- Il n'y a pas ce défaut. Le substitut *au* ne se réalisera pas en vertu de la *paribhāṣā* 12 "les substituts apparaissent à la place de ce qui est énoncé". -- En ce cas pourquoi le substitut *au* ne se réalise-t-il pas à la place de ce qui est énoncé c'est-à-dire à la place de *a* ? -- En raison de l'interposition de *r*[5].

"Pukpratiṣedhaḥ" : et *puk* doit être prohibé. Dans "kārayati, hārayati" *puk* selon "ātāṃ puk (il y a l'accrément *puk* devant *ṇi* pour les racines terminées par *ā*, etc.)" 7.3.36 risque de se réaliser[6].

"Caṅyupadhāhrasvatvam" : le substitut bref de la pénultième devant *caṅ* ne se réalise pas. Dans "acīkarat, ajīharat" le substitut bref selon "ṇau caṅy upadhāyā hrasvaḥ (une brève apparaît à la place de la pénultième d'une base qui est devant *ṇi* suivi de *caṅ*)" 7.4.1 risque de ne pas se réaliser[1].

---

[1] Depuis 6.4.37. L'amuissement s'applique donc quand la racine est terminée par *a* lors de son premier enseignement dans le *Dhātupāṭha*. La première forme de la racine est ici *kṛ*.

[2] "Dhinutaḥ" est formé avec *laṭ* après *dhi vi*; accrément *num* selon "idito num" 7.1.58; substitut *tas* de laṭ; substitut *a* de *v* et suffixe *u* selon "dhinvikṛṇvyor a ca" 3.1.80 *dhina u tas*; amuissement de *a* devant le suffixe *u* selon "ato lopaḥ". La racine se termine par *v* lors de la première énonciation qui en est faite. L'amuissement risque de ne pouvoir s'appliquer à elle.

[3] L'amuissement s'applique alors si la racine se termine par *a* lors de la suffixation. Dans "kartā" la base est *kṛ* quand le suffixe *tṛc* apparaît. L'amuissement ne s'applique pas. Dans "dhinutaḥ" la base est *dhina* quand le suffixe *u* apparaît, le substitut *a* et le suffixe *u* étant prescrits par le même énoncé. L'amuissement se réalise.

[4] "Cakāra" est formé avec *liṭ* après *ḍukṛñ*; redoublement selon "liṭi dhātor", "ur at", "kuhoś cuḥ"; substitut *tip* de *liṭ* et *ṇal* de *tip*, substitut *vṛddhi ā* suivie de *r* à la place de *ṛ* selon "aco ñṇiti". Si le *r* ultérieur est partie initiale de la désinence *ṇal*, la désinence sous sa forme *ra* sera ultérieure à une racine en *ā*, *cakā* et le substitut *au* risque de s'appliquer.

[5] C'est quand la forme énoncée, *a*, est immédiatement ultérieure à la base terminée par *ā* que le substitut *au* s'applique.

[6] "Kārayati" est formé avec *ṇic* après *ḍukṛñ*; substitut *vṛddhi ā* suivie de *r* selon "aco ñṇiti" *kāri*; suffixe *laṭ*, substitut *tip*; suffixe *śap*; substitut *guṇa e* de i; substitut *ay* de *e*. Si le *r* ultérieur est partie intiale du suffixe *ṇi* qui suit, la racine apparaît terminée par *ā* devant *ṇi*; l'accrément *puk* risque de s'appliquer.

"Iṭo 'vyavasthā" : et la détermination de la place de *iṭ* ne se réalise pas. Dans "āstaritā, niparitā" *iṭ* est initial de ce qui suit, *r* aussi. Dans ces conditions la détermination de leur place respective ne se réalise pas[2].

"Abhyāsalopaḥ" : et l'amuissement dans la première partie de la forme redoublée doit être prescrit. Dans "vavṛte, vavṛdhe" le maintien du seul *hal* initial selon "abhyāsasya halādiḥ śeṣaḥ" 7.4.60 risque de ne pas se réaliser[3].

"Abhyastasvaraḥ" : et l'accent de la forme redoublée ne se réalise pas. Dans "mā hi sma te píparuḥ, mā hi sma te bíbharuḥ" l'accent selon "le premier *ac* de formes redoublées est aigu devant un suffixe *sārvadhātuka* substitut de *l*, commençant par *ac*" 6.1.189 risque de ne pas se réaliser[4].

"Tādisvaraḥ" : et l'accent devant un suffixe commençant par *t* ne se réalise pas. Dans "prákartā, prákartum; práhartā, práhartum" l'accent selon "tādau ca niti kṛty atau (un élément appelé *gati* garde son accent original quand il est immédiatement suivi d'un mot terminé par un suffixe *kṛt* commençant par *t*, ayant l'indice *n*, excepté *tu*)" 6.2.50 risque de ne pas se réaliser[5]. -- Il n'y a pas ce défaut. Il a été dit : "la mention "kṛti" vise à ce que l'on comprenne"le suffixe qui commence par *t* lors de l'enseignement des

---

[1] "Acīkarat" est formé avec *ṇic* après *kṛ*; substitut *vṛddhi ā* suivie de *r* selon "aco ññiti" *kār i*; suffixe *luṅ*; substitut *tip*, amuissement de *i* par "itaś ca" *kār i t*; suffixe *cli* par "cli luṅi"; substitut *caṅ* de *cli* selon "ṇiśri-" 3.1.48 *kār i a t*; substitut bref selon "ṇau caṅi" *kar i a t*; amuissement de *ṇic* selon "ṇer aniṭi"6.4 51 *kar a t*; redoublement selon "sanvat" 7.4.93, "sanyaṅoḥ", "sany ataḥ" 7.4.79, "dīrgho laghoḥ" 7.4.94, "kuhoś cuḥ", "halādiḥ śeṣaḥ" *cīkara t*; accrément *aṭ* selon "luṅlaṅ-" *acīkar a t*. Si le *r* ultérieur est partie initiale de ce qui suit, la base n'est pas terminée par lui et le *ā* n'est pas pénultième. Le substitut bref ne pourra s'appliquer.

[2] "Āstaritā" est formé avec *tṛc* après *stṝñ* "couvrir"; substitut *guṇa* suivi de *r* selon "sārvadhātuka-" *star tṛ*; accrément *iṭ* selon "ārdhadhātukasyeḍ valādeḥ" *star iṭṛ*. Si le *r* ultérieur est partie initiale du suffixe qui suit, *iṭ* sera placé avant le *r*. On admettra qu'il y a non-application de la prohibition de *iṭ* "neḍ vaśi kṛti"de par la reconduction chez elle de "upadeśe".

[3] Voir p.424, n.1.Si le *r* ultérieur est partie de ce qui suit, c'est-à-dire de la portion ultérieure de la forme redoublée, il ne fait pas partie de ce qui est appelé *abhyāsa* et ne sera pas objet de l'amuissement.

[4] Voir p.423, n.4. Si le *r* ultérieur est partie du suffixe qui suit, ce suffixe ne commence pas par *ac*, et ledit accent ne peut s'appliquer.

[5] "Prákartā" est formé avec *tṛn* après *ḍukṛñ*; substitut *guṇa a* suivi de *r*; composé avec *pra* selon "kugatiprādayaḥ" 2.2.18. Si le *r* ultérieur est partie du suffixe qui suit, le suffixe ne commence pas par *t* et l'accent prescrit ne peut s'appliquer.

*kṛt*" et vise le cas où il y a iṭ" vt 2 sous "tādau" IV 555[1].

"Dīrghatvam" : et un substitut long ne se réalise pas. Dans "gīḥ, pūḥ" le substitut long selon "une longue apparaît à la place d'un *ik* pénultième d'une racine terminée par *r* ou *v*" 8.2.76 risque de ne pas se réaliser[2].

P. I 389-391. "Dhinutaḥ" 389.6 : au singulier, même s'il n'y a pas amuissement de *a*, la forme "dhinoti" se réalise par le substitut *guṇa* de *a u* selon "ād guṇaḥ", ou par le substitut *o* de *a o* selon "ato guṇe" si le *guṇa* apparaît à la place du *vikaraṇa*. C'est pourquoi le duel est donné comme exemple. "Ārdhadhātukopadeśe" 389 8 : du fait de la prescription du substitut *a* conjointement à celle du *vikaraṇa ārdhadhātuka* il y a compréhension de la forme *dhina* terminée par *a* lors de celle du suffixe *ārdhadhātuka*; l'amuissement de *a* se réalise donc.

"Nirdiśyamānasya" 389.11. Mais, dira-t-on, le substitut *au* doit s'appliquer au *r* selon "ādeḥ parasya (un substitut s'applique à l'initiale de ce qui est mentionné comme ultérieur)" 1.1.54. Il n'y a pas ce défaut, l'énoncé "ṇalaḥ" fait entendre le seul *a* objet de l'emploi; le substitut s'applique à lui quand il est ultérieur à une base terminée par *ā*. Mais il n'y a pas de substitut de *ṇal* pourvu de *r* parce que cet original est inféré, non énoncé. Il est dit que les substituts le sont de ce qui est énoncé avec une sixième désinence, quand il y a désir de signifier l'identité de l'énoncé et de l'objet qu'il fait comprendre[3]. "Repheṇa" 389.12 : le sens est : la forme énoncée avec la sixième désinence est séparée de la racine par l'interposition de *r*. Mais s' il est dit "pratyayasya(à la place du suffixe)", ou "liṭaḥ(à la place de *liṭ*)" au lieu de "ṇalaḥ", le *r* ne fera pas d'interposition et le substitut se réalisera à la place de *ṇa*.

---

[1] La présente règle d'accent s'applique à un composé, c'est-à-dire à un mot appelé *gati* suivi d'un dérivé primaire, étant donné qu'il n'y a pas de composé avec une forme verbale, et qu'un mot est appelé *gati* quand il est joint à une racine exprimant une action. La mention "devant un *kṛt*" n'est donc pas nécessaire. On lui donne donc l'autre valeur "lors de l'enseignement des *kṛt*". *Tṛn* est enseigné par "*tṛn*" 3.2.135, avec *t* initial.

[2] Voir p.421, n.2. Si le *r* est partie de ce qui suit, il ne sera pas finale de la racine et le substitut long ne pourra s'appliquer. Patañjali a rejeté tous les défauts présentés par le *vārttika* pour la seule vue où le *r* est partie finale de ce qui précède. Nāgeśa propose de comprendre "raparaḥ" comme un *bahuvrīhi* signifiant "qui a pour partie ultérieure *r*". Un autre emploi de *para* au sens de "partie ultérieure" se trouve dans "tasya param āmreḍitam (de ce groupe de deux formes obtenues par redoublement, la partie ultérieure a le nom technique *āmreḍita*)" 8.1.2.

[3] Quand il est énoncé "ṇalaḥ" le mot *ṇal* et son sens, l'objet *a* de l'emploi, sont tenus pour identiques. Dire que l'opération s'applique à *ṇal* énoncé avec la sixième désinence, équivaut à dire qu'elle s'applique au *a* de l'emploi seulement. Mais il n'y aura pas application à une forme qui peut être comprise à partir de *ṇal*, *ra* par exemple, parce qu'il n'y a pas eu par l'énoncé "ṇalaḥ" de désir de signifier l'identité du mot *ṇal* avec l'objet *ra*.

"Āstaritā" 390.6 : une fois réalisés le substitut *guṇa* et le *r* ultérieur parce que d'application constante, que *iṭ* soit réalisé ou non, en raison de la prohibition "neḍ vaśi kṛti (*iṭ* n'apparaît pas pour un suffixe *kṛt* commençant par *vaś*)" 7.2.8 il y a pour *iṭ* l'indétermination qu'est la non-application. S'il y a application de *iṭ* il apparaît avant le *r*; la détermination à la place désirée ne se réalise pas.

"Gīḥ" 391.1 : une fois l'amuissement de *v* réalisé d'abord parce qu'*antaraṅga*, il y a substitut *i* et le *r* ultérieur[1]. Si l'on suppose que ce *r* est initial de *su*, une fois l'amuissement de *s* réalisé selon "rāt sasya" le substitut long ne s'appliquera pas.

Ainsi la vue où le *r* ultérieur est partie finale de ce qui précède est établie.

U.I 389-391. "Athavā punar astu parādiḥ" 389.1 : le sens est : si quelqu'un dit que puisque la nécessité de faire une restriction à *ru* et une prohibition du *visarjanīya* est la même dans la vue où le *r* ultérieur est partie finale de ce qui précède et dans celle où il est partie initiale de ce qui suit, il faut adopter l'une ou l'autre vue; cela n'entraine pas de différence; à cela donc l'auteur du *vārttika* répond "parādau" 389.2. Dans le *vārttika* il y a un *tatpuruṣa* de mot à sixième désinence du *dvandva* finissant par "-puk-" et du mot "pratiṣedhaḥ". Ajouter : "vaktavyaḥ (doit être formulée)". Le substitut bref de la pénultième devant *caṅ* doit être prescrit. Le même complément doit être compris pour tous les termes suivants.

"Upadeśa iti vartate" 389.6 : le sens est : depuis "anudāttopadeśa-" 6.4.37 dans "ato lopaḥ" 6.4.48. "Pararūpeṇa" 389.13 : selon "ato guṇe".

"Nanu" 389.17 : celui qui formule cette objection croit que "ādeḥ parasya" entrave la *paribhāṣā* "nirdiśyamānasya". La réponse est que cette première règle est un complément de l'autre. Mais, dira-t-on, le substitut ne s'applique pas à la forme *ṇal* énoncée dans le *sūtra*, mais au *a* que cet énoncé fait comprendre; il sera impropre que les substituts s'appliquent à ce qui est énoncé avec la sixième désinence. C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "yadi tu" 389.20: l'idée est : mais il n'est pas possible de dire ainsi, parce qu'il s'ensuivrait l'application du substitut à tous les suffixes.

Mais, dira-t-on, s'il n'y a pas application de *iṭ*, comment le *bhāṣya* dit-il "iḍ api" 390.6 ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "pravṛttau vā" 390.17 : l'idée est : si l'on fait remonter la mention

---

[1] L'amuissement de *v* est causé par le seul phonème *v*. Le substitut *i* prescrit pour la base est causé par la base et le suffixe. L'amuissement *antaraṅga* se réalise donc le premier selon "asiddhaṃ bahiraṅgam". Autrement si le substitut *i* apparaît d'abord il y aura le *r* ultérieur qui sera partie du suffixe. Le suffixe de plusieurs phonèmes n'aura pas le nom *apṛkta* et l'amuissement selon "ver apṛktasya" ne pourra se faire.

"upadeśe" 7.2.10 dans "neḍ vaśi" 7.2.8 la prohibition de *iṭ* s'applique au suffixe qui commence par *vaś* dans le premier enseignement.

Dans le *bhāṣya* "vavṛte" 390.8 : ceci est dit dans la vue où "ur at" signifie "at apparaît à la place de la finale d'une première syllabe de redoublement terminée par *ṛ*" où il y a d'abord amuissement de *t*, ensuite le substitut *a* et le *r* ultérieur, puis l'amuissement de ce *r*[1]. "Vavre" doit être donné en exemple[2].

"Prákartā" 390.13 : suffixe *tṛn*; l'accent prescrit par "tādau" est l'accent original du membre antérieur. Le sens du *vārttika* cité par le *bhāṣya* est: la mention "kṛti" dans "tādau" vise à faire comprendre un suffixe qui commence par *t* au moment de l'enseignement des *kṛt*. Par le *sūtra* "tādau" l'accent est prescrit pour un *gati*. Or une forme a le nom *gati* en connection avec une action[3]. Et la racine exprime l'action. Dans ces conditions étant donné qu'il n'y a pas de membre antérieur dans une forme terminée par *tiṅ*, l'opération s'applique seulement à une forme terminée par un *kṛt*; la mention "kṛti" autrement inutile a donc le dit sens. Et il ne faut pas dire que s'il n'y a pas la mention "kṛti", la propriété de commencer par *t* qualifiera le membre ultérieur; l'accent s'appliquera seulement dans "prataritā" etc.; la mention "kṛti" sert donc à ce que "tādau" qualifie le *kṛt*. Il ne faut pas dire cela, parce qu'en l'absence de la mention "kṛti" il sera plus légitime que "tādau" qualifie le suffixe à indice *n* mentionné par "niti". Ceci pour orienter le débat.

Mais, dira-t-on, pourquoi n'est-il pas dit que l'amuissement de *vi* risque de ne pas se réaliser parce que ce suffixe ne sera pas *apṛkta* dans la vue où le *r* est partie initiale de ce qui suit? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "antaraṅgatvāt" 391.9. Parce que lors de l'apparition du substitut *i* suivi de *r* la désinence *su* n'est pas encore apparue, Kaiyaṭa dit "kalpanāyām" 391.9 : l'idée est : on analyse le mot en le divisant[4].

"Pūrvānta-" 391.10 : on doit comprendre que dans le cas de "nārkuṭaḥ", etc. la solution est donnée dans le *bhāṣya* par la formulation même de la dite prohibition du *visarjanīya*. Et ainsi il est suggéré que "raparaḥ" est un *bahuvrīhi* dans le sens d'une sixième désinence du mot *ra* avec le mot *para* signifiant "partie"[5].

---

[1] Autrement, si le substitut *a* suivi de *r* se réalise d'abord, *vart vṛt e*, le *r* est partie initiale du *t* qui suit et appartient à la syllabe du redoublement. Il n'y a pas le défaut.

[2] "Vavre" est formé avec *liṭ* après *vṛñ*. La formation est la même que pour "vavṛte". Voir p.424, n.1. "Ur at" pris dans le sens "*a* apparaît à la place de *ṛ*" s'appliquera : *var vṛ e*. Il y aura amuissement de *r* par "halādiḥ" et substitut *r* de *ṛ*, *vavre*.

[3] Par la reconduction de "kriyāyoge" dans "gatiś ca" 1.4.60.

[4] C'est-à-dire on part de *gṝ kvip su*; de cette façon quand le *r* ultérieur apparaît, il est placé devant la désinence *su* et l'on peut dire qu'il en fait partie.

[5] Le sens sera : "raḥ parāvayavo yasya (de quoi *r* est partie ultérieure)". Le *r* ultérieur au *aṇ* sera donc compris comme partie du *aṇ* qui le précède.

Et la qualité de partie ici réfère en définitive à la similarité avec une partie. Car un phonème n'est pas partie d'un phonème. C'est pourquoi il y a prescription par le nom *guṇa* du *r* ultérieur aussi au moment où le substitut a une chance de s'appliquer puisque selon la *paribhāṣā* 11 "un accrément qui fait partie d'un élément est noté par la mention de cet élément" le *aṇ* qualifié par *r* est noté par le nom *guṇa*, etc. Et ainsi on doit comprendre que quand il y a application à un *a* suivi d'un *ac* selon "ād guṇaḥ" le sens est : un *aṇ* suivi d'un *r*, le plus proche de l'original, apparaît à la place du phonème antérieur et du phonème ultérieur. Si au contraire il n'y a pas notation par le mot *guṇa*, etc., de *ar* et *ār*, il n'y aura pas la limitation par quoi à la place de *ṛ* les *guṇa* et *vṛddhi* sont *ar* et *ār* seulement. Car alors le mot *guṇa*, etc. prescrit un *a*, etc. tel qu'après lui apparaît un *r* ultérieur. La qualité de *guṇa* appartient au *a*, etc. Et ainsi il n'y a pas similarité avec *ṛ*[1]. C'est en pensant à cela que l'auteur du *bhāṣya* dira sous le sutra "radābhyām" : "quand il est dit "un *guṇa* apparaît, là une *vṛddhi* apparaît" un phonème coiffé d'un *r* appelé *guṇa* ou *vṛddhi* se réalise" V 396.15[2]. Le *bhāṣya* au début du débat "si "antaḥ" est reconduit, le *r* ultérieur est finale de ce qui précède" 385.6 émane donc d'un *ekadeśin*. Car s'il en est ainsi[3] il s'ensuivra que de même que dans la vue où le *r* est partie initiale de ce qui suit, pour justifier le fait que dans "nārkalpiḥ" le *r* soit partie de l'ensemble *kalpi*, le sens de *parādi* est "initiale du support d'une relation complète avec la propriété d'objet ultérieur"[4], de même le sens de *pūrvānta* sera "finale du support d'une relation complète avec la propriété d'être antérieur "; il y aura le dit défaut[5] et conflit avec le *bhāṣya* sous le *sūtra* "radābhyām"[6].

---

[1] Donc n'importe quel *guṇa*, etc. risque de se réaliser. Dans ce cas le mot "raparaḥ" est pris comme *bahuvrīhi* dans le sens d'une cinquième désinence "à quoi *r* est ultérieur".

[2] Une prohibition du substitut *n* du *t* d'un suffixe *niṣṭhā*, si la cause en est une *vṛddhi*, est proposée sous ce *sūtra*. Dans "kārtiḥ" dérivé avec *iñ* de *kṛta*, avec *vṛddhi ār*, on craint que le substitut ne se réalise après le *r*. La prohibition proposée l'empêchera. Elle est formulée pour le cas où la cause est une *vṛddhi*. Elle s'appliquera à "kārtiḥ" en considérant que la forme *ār* avec le *r* est notée par le mot *vṛddhi*.

[3] Si le sens de "raparaḥ" est : après quoi apparaît un *r* partie finale de ce qui précède.

[4] Voir p.430, n.1

[5] Dans *khaṭvā ṛśyaḥ* le *r* sera finale de *khaṭvar-*, il n'y aura pas compréhension de la forme *ar*, le *guṇa ar* ne sera pas compris. L'on n'aura pas de forme de substitut proche de *ā ṛ*. N'importe quel *guṇa* risquera de se réaliser.

[6] L'on a vu que dans ce passage le *r* détermine la forme *ār* prise comme *vṛddhi*, mais n'est pas la finale de ce qui précède, à savoir *kār*, dans "kārtiḥ".

"Alo 'ntyasya (un substitut s'applique au dernier *al* de ce qui est énoncé avec une sixième désinence)". (*sūtra* 1.1.52)

(1. La mention de *al* qualifie la finale.)

BH,I 391-392. Est-ce que la mention de *al* est un déterminant de la finale, ou un déterminant du substitut ? -- Et que s'ensuit-il ? -- Si ladite mention est un déterminant de la finale, le substitut n'est pas qualifié. -- Quel défaut y a-t-il en ce cas -- Un substitut de plusieurs phonèmes aussi risquera de s'appliquer à la finale. Mais s'il est dit "al antyasya (un substitut qui est un *al* apparaît à la place de la finale)", dans cette formule ce cas sera aussi visé; et "anekāl śit sarvasya (un substitut de plusieurs phonèmes ou à indice *ś* s'applique à la forme entière)" 1.1.55 n'a pas à être dit[1]. La présente mention de *al* visera à une limitation : un substitut qui est un phonème seulement s'applique à une finale, non un autre. -- Même s'il en est ainsi, la finale n'est pas qualifiée. -- Quel défaut y a-t-il à cela ? -- Le substitut s'appliquera aussi à une phrase ou à un mot qui sont finaux. Et de plus, en vérité, si l'intention est que le *sūtra* "anekāl" ne soit pas fait, il ne le sera pas, même si la mention de *al* est déterminant de la finale. -- Comment ? -- La formule "et un substitut à indice *ṅ* s'applique à un *al* final" visera à la limitation suivante: un substitut de plusieurs phonèmes, seulement s'il a l'indice *ṅ*, s'applique à une finale, non un autre.

P,I 391-392. "Alo "ntyasya". "Kim idam" 391.4 : la question est posée en raison de la similarité des énoncés avec première et avec sixième désinence. "Yadi punaḥ" 391.7 : le sens est : si l'on commente "alaḥ" comme ayant une première désinence pluriel. Dans cette vue l'amuissement prescrit par "-rahorajasāṃ lopaś ca" 5.4.51 risque de s'appliquer à la forme entière dans "virajīkaroti"[2]. "Idaṃ niyamārtham" 391.8 : l'idée est : puisque la formule "les substituts s'appliquent à la finale" implique les substituts *al* unique et non-*al* unique, la mention de *al*, autrement inutile, vise à évincer les substituts qui ne sont pas un *al* unique."Vākyasyāpi" 392.1 : il est dit ainsi parce que ce *bhāṣya* vise à montrer les défauts;mais il n'y a pas de phrase qui soit énoncée avec une sixième désinence. Pour ce qui est de l'application à un mot entier dans "paramānaḍudbhyām" le substitut *d* risque de s'appliquer au mot final entier *anaḍuh*[1] "Yadi khalv api" 392.3 : en réalité la règle "anekāl" doit nécessairement être faite pour entrer en conflit avec une autre règle particulière[2]. A l'adversaire qui s'intéresse seulement à la légèreté, il est dit "antyaviśeṣaṇe 'pi" 392.3.

---

[1] La thèse est ici que la mention "anekāl" dans "anekāl śit sarvasya" est inutile. Le cas de "śit" sera traité dans le *bhāṣya* sous ce *sūtra*.

[2] Le *sūtra* cité prescrit le *lopa* pour les mots *rahas*, etc. Le *lopa* "amuissement" est considéré comme étant un substitut zéro. En tant que tel il n'est pas un *al*. Le présent *sūtra* ne s'appliquera pas. Et le dit amuissement risque de s'appliquer à la forme entière *rahas*, etc. au lieu de s'applique à la finale *s*.

U.I 391-392. "Alo 'ntya-". Dans le *bhāṣya* ajouter après "prasajyeta" 391.6 : pour empêcher l'application d'un substitut de plusieurs phonèmes à la finale, il faudra formuler "anekāl sarvasya (un substitut de plusieurs phonèmes s'applique à la forme entière)". Mais, dira-t-on, si l'on dit "al antyasya" il y a modification du *sūtra;* c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "prathamā-" 391.12 : l'idée est : il est dit "al antyasya" pour montrer que le pluriel n'est pas désiré être signifié par"alaḥ"."Prāpnoti" 391.13:l'idée est : parce que l'amuissement, étant une non-existence, n'est pas un *al*. Et donc cette vue est vicieuse. D'autres disent que l'intention du *bhāṣya* est qu'il n'y a pas ce défaut parce que la mention de *luk* dans "lug vā duha- (il y a optionnellement *luk* de *ksa*...)" 7.3.73 dans le contexte du *lopa* prescrit par "ksasyāci (il y a *lopa* de *ksa*...)" 7.3.72[3] révèle que dans la vue où "alaḥ" a une première désinence la mention de *al* figure ce qui est autre qu'un substitut de plusieurs phonèmes. Dans le *bhāṣya* "idaṃ niyamārtham" 391.8 *idam* ne renvoie pas au *sūtra*, parce que le *sūtra* vise à prescrire la substitution à la finale, ce qui n'a pas encore de chance de réalisation; il renvoie au mot "al"; Kaiyaṭa montre que cette mention vise à faire une limitation, "antyasya" 391;13."Alo 'pi" 392.9 : le sens est : un substitut fait d'un *al* unique. Par *api* sont notés les substituts non-*al* unique.

"Na tu" 392.10 : le sens est : en raison d'un commentaire sur le présent sūtra fait en reconduisant "ṣaṣṭhī sthāne" : à la place de la finale de ce qui est enseigné avec une sixième désinence signifiant "a la place de". Certains disent :sous le *sūtra* "yathātathayathāpurayoḥ" 7.3.31 le *bhāṣya* dit "na yathātathā ayathātathā, ayathātathābhāva ayāthātathyam" V 202.10; par l'autorité de cela on doit accepter que le suffixe *ṣyañ* apparaisse après le groupe de particules et que le composé de *nañ* avec le groupe de particules soit formé; dans ce cas une fois *ṣyañ* apparu après le mot *ayathātathā*, l'amuissement selon "yasyeti" 6.4.148 apparaissant pour une base *bha* terminée par *ā*, s'appliquera au groupe de mots *yathātathā* final. Cela est faux, parce qu'il y a réalisation de l'amuissement de la finale *ā* par la *paribhāṣā* "nirdiśyamānasya(les substituts le sont de ce qui est énoncé)". Ou bien le *bhāṣya* a dit "vākyasyāpi" en ne tenant pas compte de cette *paribhāṣā*."Padasya tu" 392.10 : le sens est : parce que "vasu-" qualifie "padasya" reconduit.

---

[1] Selon "vasusraṃsudhvaṃsvanaḍuhāṃ daḥ" 8.2.72.

[2] A savoir "ādeḥ parasya". Voir *Uddyota*.

[3] Si le *lopa* est un amuissement de la forme entière de *ksa*, il est inutile d'employer le mot *luk* dont le propre est de s'appliquer à un suffixe entier selon "pratyayasya lukślulupaḥ". La mention de *luk*, autrement inutile, suppose donc que le *lopa* prescrit par "ksasyāci" est un substitut zéro qui selon "alo 'ntyasya" s'applique à la finale.

Kaiyaṭa montre quelle est la pensée personnelle différente indiquée par celui qui dit la pensée d'un autre dans "yadi khalu" "avaśya-" 392.12. "Asau" : la règle "anekāl śit". L'idée est :cette règle est nécessaire pour entraver l'application de "ādeḥ parasya" dans "ato bhisaḥ" 7.1.9[1]. Mais, dira-t-on, si "anekāl" est nécessaire le passage "même si "alaḥ" qualifie la finale", est impropre; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "atha" 392.12 : l'idée est : la mention "al" terminée par une première désinence par un saut de grenouille est reliée à "ādeḥ parasya"[2]; il n'y a pas de défaut dans le cas de *ais*, etc. Quant à *tātaṅ* il sera substitut de forme entière en vertu d'un indice révélateur[3]. Dans le *bhāṣya* "ṅid evānekāl antyasya" 392.4 : on obtient le sens "un substitut de plusieurs phonèmes", parce qu'il n'y a pas de fruit au sens "un substitut d'un seul phonème à indice *ṅ*". Et ainsi puisqu'il n'y a pas application du présent *sūtra* à un substitut de plusieurs phonèmes, il n'y a pas non plus application de "ādeḥ parasya" qui accompagne le présent *sūtra*, à un tel substitut. Ceci pour orienter le débat.

(2. Le but de la règle)

BH.I 392-394. Mais pourquoi ce *sūtra* est-il prononcé ?

-- "Alo 'ntyasyeti sthāne vijñātasyānusaṃhāraḥ ("alo 'ntyasya" est un enseignement complémentaire pour ce qui est déjà compris comme apparaissant à la place de quelque chose)". (vt 1)

Il est dit : "alo 'ntyasya. Par cette formule est fait un enseignement complémentaire "sthāne vijñātasya" pour ce qui est déjà réalisable à la place de quelque chose[4].

"Itarathā hy aniṣṭaprasaṅgaḥ (car autrement il y a risque de réalisation de choses non-désirées)". (vt 2)

Autrement ce qui n'est pas désiré risquerait de se réaliser. Des éléments à indice *ṭ* ou *k* aussi s'appliqueraient à une finale. -- Mais si "alo 'ntyasya" est compris comme complément de règle[5]?

---

[1] Le substitut *ais* est prescrit pour ce qui est ultérieur à *a*. Il y a chance d'application de "ādeḥ parasya". S'il n'y a pas "anekāl" il s'appliquera à l'initiale de *bhis*.

[2] Le sens est alors : un substitut qui est un *al* unique s'applique à l'initiale de ce qui est mentionné comme ultérieur.Cela ne s'appliquera pas à *ais*.

[3] Voir I 394-395; tr.II p.445,n.1.

[4] Par le *sūtra* "ṣaṣṭhī sthāneyogā" un élément prescrit est connu comme pouvant se réaliser à la place de la forme énoncée. Le présent *sūtra* fait que cet élément s'applique à la place du seul *al* final. Il a pour but de préciser l'objet d'application du premier. Et il faut l'entendre comme concernant seulement le cas du substitut déterminé comme tel par "ṣaṣṭhī sthāneyogā".

[5] Dans cette hypothèse, "alo 'ntyasya" compléterait "ṣaṣṭhī sthāneyogā" et formerait une seule phrase avec lui. Le sens serait alors : "une sixième désinence affecte le phonème final de ce qui est énoncé, et exprime la relation par l'occurrence". Dans ce

"Yogaśeṣe ca (et si "alo 'ntyasya" est complément de règle). (vt 3)

Qu'y a-t-il ? Ce qui n'est pas désiré risque de se réaliser. Des éléments à indice *ṭ* ou *k* s'appliqueront à une finale. Donc il est fort bien dit : "alo 'ntyasya" est l'application à un *al* final de ce qui est déjà compris comme apparaissant à la place de quelque chose; car autrement il y a risque de réalisation de choses non-désirées.

P. I 392-394. "Sthāne vijñātasya" 392.7 : "ṣaṣṭhī sthāneyogā" est reconduit dans le présent *sūtra*. Ainsi le sens est : la sixième désinence qui est déjà connue comme ayant le sens "à la place", est affectée en définitive au dernier phonème. Ou bien il est ici donné le complément d'enseignement : le substitut qui est déjà déterminé comme tel, s'applique au dernier phonème. "Itarathā" 393.1 : le sens est : si n'importe quelle sixième désinence était ainsi affectée au dernier *al*. Alors dans "lavitā" *iṭ* serait placé devant le *ṛ* de *tṛc*[1]; il y aurait défaut. Dans "dāpayati" *puk* s'appliquera au *ā* et ce qui a été dit, à savoir "un accrément qui fait partie d'un élément porteur de sens est noté par la mention de cet élément" I 242.12, sera impropre.

"Yadi punaḥ" 393.3 : l'idée est : le présent *sūtra* forme une phrase unique avec "ṣaṣṭhī sthāneyogā". Il a été placé dans la présente section pourque"ṅic ca",etc·soit en relation avec lui. Dans ce cas le sens est : une sixième désinence qui est dans le traité, est affectée au *al* final, et elle exprime la relation "à la place de". Mais il n'y a pas ici un enseignement complémentaire pour ce qui est déjà compris comme ayant le sens "à la place de", parce qu'il s'ensuivrait lourdeur de la compréhension. "Aniṣṭam" 393.5 : le fait d'exprimer la relation "à la place de" est entravé par "ādyantau ṭakitau, mid aco 'ntyāt paraḥ"[2], parce qu'une relation peut entraver une autre relation, étant de même classe. Mais la forme qui est prescrite pour un terme énoncé avec la sixième désinence, sera déterminée comme applicable au *al* final. Il s'ensuit le même défaut qu'auparavant. L'enseignement complémentaire au contraire est entravé par un autre enseignement complémentaire,"ādeḥ parasya", "anekāl śit sarvasya".

---

cas l'affectation au dernier phonème se réalisera même si la sixième désinence a son sens "à la place de" évincé par le sens "partie de", selon "ādyantau", etc. Ce dernier *sūtra* entravera seulement l'enseignement du sens "à la place de" non l'autre enseignement de l'affectation à la finale. Un accrément s'appliquera à la finale de l'objet mentionné.

[1] "Lavitā" est formé avec *tṛc* après *lūñ*, accrément *iṭ*, substitut *guṇa* *o* de *u* et substitut *av* de *o*. L'accrément *iṭ* est prescrit par "ārdhadhātukasyeṭ". Si le présent *sūtra* s'applique à "ārdhadhātukasya", on comprendra que *iṭ* est partie initiale du dernier phonème du suffixe mentionné avec la sixième désinence, en l'occurrence partie initiale du *ṛ* de *tṛc*.

[2] Par ces deux règles la sixième désinence exprime la relation "partie de".

U.I 392-394. "Kim artham punaḥ" 392.6 : la question est: le présent *sūtra* s'applique-t-il à ce qui est énoncé avec sixième désinence au sens de "à la place de", ou à tous les énoncés avec sixième désinence. Etant donné que l'on a déjà besoin de connaître ce qui est déjà compris au sens "à la place de", Kaiyaṭa dit "ṣaṣṭhī" 392.14 : le sens est : le suffixe qu'est la sixième désinence et qui est déjà connu comme ayant pour sens une relation définie par le lieu d'occurrence. Mais, dira-t-on, dans ce cas il convient de dire "vijñātāyāḥ" en accord avec "ṣaṣṭhyāḥ"; c'est pourquoi Kaiyaṭa dit "ādeśaḥ" 393.7 : le sens est : le substitut qui est compris comme tel par sa relation avec une sixième désinence au sens de "à la place de". D'autres disent : le sens littéral du *bhāṣya* est : par ce qui est formulé, à savoir "alo 'ntyasya", "anusaṃhāraḥ", une affectation complémentaire à un *al* final, c'est-à-dire le fait d'avoir pour original seulement le *al* final, "kriyate" est enseignée "sthāne vijñātasya" pour ce qui a déjà chance de se réaliser à la place d'un groupe de phonèmes. "Sthāne prasaktasya" est le commentaire de "sthāne vijñātasya". Dans le commentaire de Kaiyaṭa cette mention apparaît inutile.

"Ṣaṣṭhīmātram" 393.8 : il faut comprendre que cela implique aussi l'objet prescrit en prononçant la sixième désinence[1]. "Tato yad uktam" 393.9 : le sens est : si *puk* est partie du *ā*, le substitut *ṇ* ne se réalisera pas dans "praṇidāpayati", etc.[2] Et l'on n'a pas une solution en disant que la partie de la partie est partie du tout[3] car si dans ce qui a une partie, quand il est qualifié par cette partie, il y a connaissance de la propriété qui lui[4] appartient, alors pour une telle partie de cette partie la qualité de partie du tout est établie dans le monde; par exemple, parce que dans ce qui est qualifié par le doigt, partie du bras, il y a la connaissance de la qualité de bras, on a dans le doigt, la connaissance de la qualité de partie du corps qui a pour parti le dit bras. Or il n'y a pas de même ici dans ce qui est qualifié par le *p* partie de *ā*, connaissance de la qualité de *ā*[4]. Si l'accrément est attaché à la forme qui possède le sens, dans ce qui est qualifié par l'accrément, il y a connaissance de la propriété de posséder le dit sens; en raison de l'existence de cette connaissance l'accrément est bien partie du tout. Donc dans "bhavitā"etc. la propriété de partie de la base est possible pour *iṭ*; le *sūtra* "dīdhīvevīṭām" a donc son but accompli en empêchant le substitut *guṇa* de s'appliquer à lui[1]. L'intention est qu'un phonème est partie d'un phonème en vertu d'un enseignement exprès, par figuration. Dans ce cas par le principe que ce qui est obtenu d'un énoncé est limité à ce qui est formulé, il n'y a pas de preuve que le phonème partie du phonème soit partie du tout[2].

---

[1] Le présent *sūtra* risque donc de s'appliquer ailleurs que dans une prescription de substitut, c'est-à-dire risque de s'appliquer dans une prescription d'accrément.

[2] Voir tr.II 77, n.1. Le substitut *ṇ* est prescrit pour le *n* de *ni*, après l'*upasarga* *pra* devant *ghu*. *Pra* est *upasarga* par rapport à *dāp*, non par rapport à *dā*. La règle "ner gada-" s'appliquera si *pra* est *upasarga* par rapport à un *ghu*, nom technique de *dā*, c'est-à-dire si *dāp* est noté par *dā*. Et *dāp* ne sera noté que si *puk* est un accrément de *dā*, selon la *paribhāṣā* 11 "yadāgamāḥ". Si *puk* est accrément de *ā* et non de *dā*, la mention de *dā* ne notera pas *dāp*. La règle "ner gada-" ne s'appliquera pas et l'on n'obtiendra pas le substitut *ṇ*.

[3] L'on ne peut dire que le *p* partie de *ā* sera partie de *dā*.

[4] "Tadavayava-" est un *karmadhāraya* antécédent de "yasya" et de "yatra"; il réfère à la partie du tout. Dans "tadviśiṣṭe" *tad* réfère à la partie de la partie.

[5] Le bras est partie du corps; le doigt est partie du bras; il y a la qualité de bras dans ce qui est qualifié par le doigt. Le *ā* est partie de dā; le *p* est partie de *ā*; mais il n'y a pas la qua-

"Saṃbandhārtham" 393.12 : le sens est : avec "antyasya". "Śāstre yā" 393.12 : l'idée est : mais le sens n'est pas : la sixième désinence exprime le sens "à la place de" et cette désinence ainsi définie s'applique au dernier *al*. Le sens n'est pas cela, parce qu'il s'ensuivrait une répétition du mot "sthāneyogā"[3].Cette répétition même est un alourdissement de la compréhension. Donc le sens de la phrase est : une sixième désinence qui est dans le traité exprime la relation "à la place de" et s'applique au *al* final. "Sā ca" 393.12 : construire : une sixième désinence qui est dans le traité exprime la relation "à la place de".

"Sthāneyogātvam eva bādhyate" 393.14 : la raison de cela est dite dans "tulya... upapattyā" 393.15. "Saṃbandhasya" 393.15 : le déterminant de la relation peut entraver un autre déterminant[4].L'intention est : la *paribhāṣā* 86"quand il y a annulation de l'un de deux objets prescrits conjointement, il y a annulation des deux" ne s'applique pas à une *paribhāṣā*, puisque l'on accepte qu'une *paribhāṣā* comme "tasmin", etc. privée de sa partie ultérieure

---

lité de phonème *ā* dans *āp* forme qualifiée par *p*. Le *p* partie de *ā* n'est donc pas partie de *dā*.

1 Voir l'exemple "kaṇitā" tr.I 566, n.4. "Bhavitā" est de même un futur. *Iṭ* est prescrit comme partie initiale de *tās*.La forme *itās* exprimera le futur comme *tās*. Le *i* sera donc partie de la base *bhavitās* dont fait partie *tās*. Après l'amuissement de *ās* selon "ṭeḥ" l'on aura bien une base *bhavit* à pénultième *ik* et le *guṇa* selon "pugantalaghūpadhasya" risque de s'appliquer. "Dīdhīvevīṭām" le prohibe.

2 Dans le cas de "hrasvasya piti kṛti tuk", l'on a un accréement prescrit pour une brève. Le *t* est compris comme partie finale du simple phonème bref, à partir de cet enseignement exprès.L'emploi figuré est autorisé par la formule même. Un enseignement obtenu de la seule formule devant en principe rester dans les limites de la lettre de cette formule, on ne peut obtenir que le *t* soit tenu pour partie du tout dont fait partie la brève. Dans le cas où il n'y a pas d'enseignement exprès de l'accrément pour un phonème simple, mais pour une forme entière ayant un sens, il n'est pas légitime de penser qu'il y a emploi figuré et transfert de la qualité de partie pour un simple phonème.

3 Lors du rappel de la sixième désinence, quand l'affectation au dernier phonème lui est prédiquée.

4 Voir tr.II, p.366, n.8

intervienne dans certains cas[1]. "Ity anena bādhyate" 393.16 : l'idée est : mais non par "ādyantau ṭakitau".

"Ṅic ca (un substitut à indice *ṅ* aussi s'applique au dernier *al* de ce qui est énoncé avec une sixième désinence)". (*sūtra* 1.1.53)

(1. *Tātaṅ* substitut de forme entière)

BH.I 394-395. Pourquoi *tātaṅ*[2] ne se réalise-t-il pas à la place de la finale ? Il risque de le faire selon "ṅic cālo 'ntyasya (un substitut à indice *ṅ* aussi s'applique au dernier *al*)".1.1.53.

"Tātaṅi ṅitkaraṇasya sāvakāśatvād vipratiṣedhāt sarvādeśaḥ (dans le cas de *tātaṅ*, du fait que l'attribution de l'indice *ṅ* a un objet d'application, du fait qu'en conséquence il y a conflit, le substitut est substitut de forme entière)". (vt 1)

Dans le cas de *tātaṅ* l'attribution de l'indice *ṅ* a un objet propre d'application. -- Quel objet ? -- Ce *ṅ* sert à empêcher l'application des substituts *guṇa* ou *vṛddhi*[3]. Dans le cas de *tātaṅ*, du fait que l'attribution de l'indice *ṅ* a un objet propre d'application, du fait qu'en conséquence il y a conflit, ce substitut est substitut de forme entière[4]. -- On doit dire d'une opération qu'elle est le but d'un énoncé, si elle se réalisera nécessairement. Si ce substitut *tātaṅ* était nécessairement appliqué à la forme entière, alors l'application de la prohibition du *guṇa*, etc. serait le but de la mention de *ṅ*. Or par quoi se fera-t-il que par la mention de l'indice *ṅ* dans *tātaṅ* ce substitut s'appliquera à la forme entière, ne s'appliquera pas à la finale ? -- En ce cas, le maître fait savoir que *tātaṅ* ne s'applique pas à la place de la finale, par le fait qu'il le pourvoit de l'indice *ṅ*. Car autrement, il aurait dit dans le voisinage de "loṭa er uḥ (*u* apparaît à la place du *i* d'un substitut de loṭ)" 3.4.86 : "tihyos tād āśiṣy anyatarasyām (*tāt* apparaît à la place du *i* de *ti* et de *hi* optionnellement, quand il y a

---

[1] La *paribhāṣā* "tasmin niti nirdiṣṭe pūrvasya" prescrit par sa première partie "tasmin niti nirdiṣṭe" l'immédiateté de l'antériorité et par sa deuxième partie "pūrvasya" l'antériorité elle-même. Si l'antériorité est déjà prescrite dans la règle opératoire, par exemple dans la prescription de *bahuc* "vibhāṣā supo purastāt tu" 5.3.68, la *paribhāṣā* "tasmin" intervient sans sa partie finale pour que l'on obtienne que le suffixe soit immédiatement antérieur, l'antériorité étant déjà obtenue par le mot "purastāt" du *sūtra* opératoire. Il en est de même dans le cas de "tasmād ity uttarasya"; voir *Laghuśabdenduśekhara* 29.17sq.

[2] *Tātan* est prescrit comme substitut optionnel de *tu* ou *hi* substituts de tip et *sip*, quand le sens est celui de souhait, selon "tuhyos tātaṅ ṅāśiṣy anyatarasyām" 7.1.35.

[3] Selon "kṅiti ca" 1.1.5.

[4] "Ṅic ca" est apparu dans la question introduisant le *vārttika*, comme une règle particulière entravant "anekāl". Au premier abord il peut paraître que le *vārttika* rejette que "ṅic ca" soit un *apavāda*, ce qui permet de considérer qu'il y a *vipratiṣedha*, cas de conflit réglé par le *sūtra* "vipratiṣedhe paraṃ kāryam" 1.4.2. Il n'en est rien. En réalité le *vārttika* et le *bhāṣya* qui le glose disent que la mention du *ṅ* de *tātaṅ* a un but propre, l'application de la prohibition "kṅiti ca". Ils ne disent pas que la règle "ṅic ca" a un domaine d'application propre. Ce n'est donc pas la qualité

---

d'*apavāda* de "ṅic ca" qui est directement ainsi critiquée. D'autre part le *vipratiṣedha*, cas de conflit concerné dans "vipratiṣedhe" 1.4.2 est bien défini comme se produisant quand deux opérations qui ont toutes les deux un domaine propre d'application s'appliquent simultanément au même objet. Or dans le cas présent "anekāl" n'apparaît pas comme ayant un domaine d'application propre. Au contraire il apparaît qu'il s'applique nécessairement, ce qui fait qu'il a chance d'être entravé. Il apparaît donc qu'on ne peut comprendre le raisonnement de Patañjali en partant de ces notions d'*apavāda* et de *vipratiṣedha*. *Nāgeśa* comprend le raisonnement de la façon suivante. Il y a des substituts de plusieurs phonèmes, porteurs d'un indice *ṅ* qui n'a pas d'occasion de causer l'empêchement du *guṇa*, etc. ni de causer aucune autre opération, par exemple *anaṅ ānaṅ*, etc. Cet indice *ṅ* de par le pouvoir que lui confère sa mention autrement inutile, doit avoir un effet. Postulons que par ce pouvoir il entrave "anekāl". L'on est en droit de postuler cela, parce que le *sūtra* "ṅic ca" est prononcé, et qu'il nous fait savoir que ce pouvoir de l'attribution de *ṅ* à divers substituts de plusieurs phonèmes, n'a pas d'autre effet. "Ṅic ca" n'apparaît donc plus ici comme un *apavāda* de "anekāl", mais comme une répétition d'un enseignement impliqué par la présence de l'indice *ṅ* dans certains substituts. Ainsi est réglé le sort de *anaṅ*, etc. Pour ce qui est de *tātaṅ*, il y a un élément nouveau. La mention de *ṅ* y a un autre rôle, empêcher l'application du *guṇa*, etc. Elle n'a plus le même pouvoir d'entraver "anekāl". Si "ṅic ca" s'applique dans le cas de *tātaṅ*, il n'aura pas pour rôle de répéter l'opération réalisable sans lui par le pouvoir de la mention de *ṅ*, il réalisera une opération qui ne pouvait l'être sans lui. Or ce rôle est en contradiction avec la qualité de *paribhāṣā*. Une *paribhāṣā* règle l'application d'opérations réalisables autrement en en répétant la prescription et en imposant une limitation dans l'application. Si "ṅic ca" s'applique à *tātaṅ* il perd sa qualité de *paribhāṣā*. Et pourtant il se trouve au milieu d'un groupe d'autres règles qui sont toutes des *paribhāṣā*. Pour qu'il n'y ait pas contradiction avec la qualité de *paribhāṣā*, on doit considérer que "ṅic ca" ne s'applique pas à *tātaṅ*. "Ṅic ca" sera donc compris comme s'appliquant là où le *ṅ* n'a pas d'autre but, comme donnant l'information : là où le *ṅ* est inutile si le substitut s'applique à la forme entière, "anekāl" est entravé; là où il n'est pas inutile si le substitut s'applique à la forme entière, "anekāl" n'est pas entravé.

le sens de souhait)"[1]

P.I 394-395. "Ṅic ca". "Vipratiṣedhāt" 394.8. Mais, dira-t-on, la présente règle est une règle particulière entravante; "anekāl *śit*" est une règle générale. Et le conflit est impropre pour des règles respectivement générale et particulière. Il n'en est pas ainsi, parce que l'indice *ṅ*, ayant un autre but, est faible[2]. La présente règle est donc l'occasion d'un doute quant à son application; elle n'est donc pas entravante dans le cas de *tātaṅ*. "Prayojanaṃ nāma" 395.1 : l'idée est : si *tātaṅ* est substitut de forme entière, son indice *ṅ* servira à l'application de la prohibition des substituts *guṇa* et *vṛddhi;* mais la substitution même à la forme entière ne peut être obtenue, parce qu'en raison de l'indice *ṅ* il risque d'y avoir substitution à la finale. "Ṅitkaraṇāt" 395.2 : l'idée est : par la mention de l'indice *ṅ* visant la prohibition des *guṇa* et *vṛddhi*. "Evaṃ tarhi" 395.4 : si tāt est prescrit dans la section de "er uḥ", même sans indice *ṅ*, la substitution à la finale se réalise. Par l'indice *ṅ* même on sait donc que cet indice vise l'application de la prohibition des *guṇa* et *vṛddhi*.

U.I 394-395. "Ṅic ca". Dans le *bhāṣya* "kasmān na bhavati" 394.3 : l'idée est : parce que le présent *sūtra* est une règle particulière entravant "anekāl" selon la règle "une opération entreprise, alors qu'une autre ne manque pas de s'appliquer, entrave cette autre". L'idée de la réponse est la suivante. Le présent *sūtra* ne prescrit pas un objet nouveau, mais cite le fait[3] que "anekāl" soit entravé par la force de l'indice *ṅ*, autrement inutile, attaché à divers substituts. Le fruit de cette citation est d'éviter que l'on imagine un autre but déduit de la force de l'indice *ṅ*. Et ainsi il n'y a pas application du présent *sūtra* à *tātaṅ*. Car s'il y en avait application il s'ensuivrait qu'il prescrirait un nouvel objet; il y aurait donc lourdeur. Et ainsi l'idée est : dans le cas où, quand le substitut s'applique à la forme entière, l'indice *ṅ* est inutile, dans ce cas l'application à la forme entière est entravée. Dans le cas où, quand le substitut s'applique à la forme entière, l'indice *ṅ* n'est pas inutile, dans ce cas l'application à la forme entière n'est pas entravée.

"Vipratiṣedhāt" 394.4 : le sens est : en raison du conflit avec la qualité de *paribhāṣā*. L'idée est : s'il y a application du présent *sūtra*, même quand l'indice *ṅ* a son objet propre d'application, alors le présent *sūtra* ne peut être une simple citation; il y a conflit avec sa présence dans la section des *paribhāṣā*. Comment il en est ainsi, cela apparaîtra clairement ci-dessous. Etant donné que "vipratiṣedhe param" concerne des règles, la mention du fait d'avoir un domaine d'application pour l'indice *ṅ* serait impropre. Car la cause d'un conflit (*vipratiṣedha*) est le fait que les *sūtra* aient chacun leur domaine d'application propre. Or le présent *sūtra* n'a son but accompli dans aucun objet où la substitution à la forme entière n'ait pas de chance de réalisation. La cause de la qualité de règle entravable est le fait de ne pas manquer de s'appliquer[1]. De plus dans le *bhāṣya* qui commente les *vārttika* présentant des règles en conflit, l'auteur du *bhāṣya* a une certaine manière de montrer le domaine propre d'application des règles[2]; le vénérable ne s'est pas exprimé ainsi ici. Bien que le fait qu'une règle soit une citation, soit dit être un défaut, c'est une qualité dans les *paribhāṣā* puisqu'elles sont des limitations. Car une limitation, en citant un objet déjà réalisable, vise à en évincer un autre. Par exemple dans "ils pilonnent le riz" il y a citation du pilonnage déjà réalisable[3] et par cela il y a éviction du décorticage fait avec les ongles, etc. Dans "tasmin" 1.1.66 il y a citation de l'application déjà réalisable à ce qui précède; et par cela il y a éviction de l'application à ce qui suit. De plus, s'il y avait *vipratiṣedha* dans un tel cas, la règle "anudāttau suppitau" 3.1.4 qui a son but accompli dans les indices *p*, sans autre but, de *kap*, *yap*, *ap*, etc., serait entravée par la règle *antaraṅga* "ādyudāttaś ca" 3.1.3 lorsque l'indice *p* a son but satisfait par la réalisation de *tuk* dans "jitvarī"[4]. Kaiyaṭa dit cela "daurbalyāt" 394.9 : l'idée est : cette faiblesse est causée par la perte de la qualité de *paribhāṣā*[5]. "Saṃdigdha-" 394.9 : l'idée est : il y a doute au premier abord; mais après examen il y a non-intervention. Kaiyaṭa dit cela, "apavādatvam eva" 394.10 : l'idée est la qualité de règle particulière entravante est déterminée par la force de la présence de l'indice *ṅ*.

---

[1] Cette formule placée après "er uḥ" recevra la reconduction de "er" et le substitut *tāt* se trouvera appliqué à la finale *i*. L'indice *ṅ* est donc inutile dans la vue où le substitut s'applique à la finale. En réalité Pāṇini considère qu'il s'applique à la forme entière. Et il en formule la prescription ailleurs que sous la reconduction possible de "eḥ" et le pourvoit de l'indice *ṅ* servant à empêcher le *guṇa* ou la *vṛddhi*.

[2] L'indice *ṅ* dans *tātaṅ*, parce qu'il a un autre but, est plus faible que celui de *anaṅ*, etc. qui n'a pas d'autre but.

[3] Non produit par lui, mais déjà réalisé autrement.

Mais, dira-t-on, l'indice *ṅ* sert-il à entraver les *guṇa* et *vṛddhi*, le substitut s'appliquant à la forme entière, ou bien a-t-il pour fruit d'entraver la substitution à la forme entière, comme il est supposé dans d'autres cas ? L'auteur du *bhāṣya* formule cette objection, "prayojanaṃ nāma" 395.1. "Sati sarvādeśatve"395.19 : le sens est : mais si le substitut *tātaṅ* s'applique à la finale de *tu*, etc., l'indice *ṅ* ayant sont but accompli, dans la partie, par la réalisation de cette application à la finale, il n'y a pas de preuve qu'il serve aussi à l'ensemble du suffixe; le suffixe n'a donc pas l'indice *ṅ* et il n'y a pas de chance d'application de la prohibition des *guṇa* et *vṛddhi*. "Ṅittvāt" 395.20 : l'idée est : s'il est établi que l'indice *ṅ* sert à l'application de la prohibition des *guṇa* et *vṛddhi* il y a application à la forme entière, et c'est s'il y a application à la forme entière que l'indice sert à l'application de la prohibition; puisque ces deux opérations reposent l'une sur l'autre, la substitution à la forme entière n'est pas obtenue; il y aura application à la finale."Antareṇāpi" 395.22 : l'idée est : et ainsi par la force de l'indice *ṅ*, autrement inutile, il sert à l'application de la prohibition des *guṇa* et *vṛddhi*, le substitut s'appliquant à la forme entière.

---

[1] Dans le domaine de la règle particulière entravante qui n'a pas de domaine propre d'application.

[2] Voir par exemple sous "ādeḥ parasya" I 395-11sq.

[3] Parce que le décorticage du riz, est déjà prescrit et le pilonnage est un des moyens de le réaliser.

[4] Par "anudāttau" un suffixe qui a l'indice *p* est grave. C'est le cas des suffixes *kap*, etc. où l'indice *p* n'a pas d'autre but que l'application de cette règle. Dans le cas de *kvarap* l'indice *p* a aussi pour but la réalisation de l'accrément *tuk* selon "hrasvasya piti kṛti tuk" 6.1.71. Si l'on conclut de cela que l'apavāda "anudāttau" n'entrave plus "ādyudāttaś ca", il y aura *vipratiṣedha* des deux règles, et la seconde s'appliquera parce qu'*antaraṅga*. L'aigu initial ne dépend pas, en effet, de l'indice extérieur au suffixe.

[5] Si le présent sūtra s'applique à *tātaṅ*.

"Ādeḥ parasya (un substitut s'applique à l'initiale de ce qui est mentionné comme ultérieur)" (*sūtra* 1.1.54)

(1. Prévalence de "anekāl" sur le présent *sūtra* en cas de conflit.)

BH.I 395."Alo 'ntyasyādeḥ parasyānekālśit sarvasyety apavādavipratiṣedhāt sarvādeśaḥ(par le conflit dans quelques cas des règles particulières"ādeḥ parasya"et"anekāl śit sarvasya"qui entravent"alo'ntyasya"le substitut s'appliquera à la forme entière)."(vt 1)

"Alo 'ntyasya" est une règle générale. "Ādeḥ parasya", "anekālśit sarvasya", sont des règles particulières qui l'entravent. Mais par le conflit[1] de ces règles particulières dans certains cas le substitut s'appliquera à la forme entière. Un objet propre d'application de "ādeḥ parasya" est l'application de "dvyantarupasargebhyo 'pa it (*īt* apparaît à la place de l'initiale de *apa* ultérieur à *dvi*, *antar*, ou un *upasarga*)" 6.3.97 dans "dvīpam, antarīpam". Un objet propre d'application de "anekālśit sarvasya" est l'application de "aster bhūḥ (*bhū* apparaît à la place de *as* entier, devant un suffixe *ārdhadhātuka*)" 2.4.52 dans "bhavitā, bhavitum"[2]. Les deux règles ont chance de s'appliquer dans "ato bhisa ais (*ais* apparaît à la place de *bhis* ultérieur à une base terminée par *at*)" 7.1.9. En raison du conflit, "anekālśit sarvasya" s'appliquera.Un objet propre d'application de "śit sarvasya" est l'application de

---

[1] Il y a conflit (*vipratiṣedha*) de deux règles quand elles ont toutes deux leur domaine propre d'application, et si elles sont applicables aussi simultanément à un même objet. Un tel cas de conflit est résolu par la prévalence de la règle énoncée ultérieurement dans l'*Aṣṭādhyāyī*, selon "vipratiṣedhe paraṃ kāryam" 1.4.2.

[2] "Bhavitā" est ici formé avec *tṛc* après *ásá* "être";substitut *bhū*, accrément *iṭ* selon "ārdhadhātukasyeḍ"; substitut *guṇa* *o* de *u* selon "sārvadhātuka-"; substitut *av* de *o* selon "eco 'yav-".

"idama iś (*iś* apparaît à la place de *idam* entier devant un suffixe *prāgdiśīya*)" 5.3.3 dans "itaḥ,iha"[1]. Un objet propre d'application de "ādeḥ parasya" est celui mentionné ci-dessus. Les deux règles ont chance de s'appliquer dans "aṣṭābhya auś (*auś* apparaît à la place de *jas* et *śas* ultérieurs à *aṣṭā*)" 7.1.21. En raison du conflit, "śit sarvasya" s'appliquera.

"

"   "

"Anekālśit sarvasya (un substitut de plusieurs phonèmes ou à indice *ś* s'applique à la forme entière)". (*sūtra* 1.1.55)

(1. Le but de la mention "śit"; la *paribhāṣā* 6 "nānubandhakṛtam".)

BH.I 396-397. Quel exemple y a-t-il pour "śit sarvasya"? -- L'application de"idama iś (*iś* apparaît à la place de *idam* entier devant un suffixe *prāgdiśīya*)" 5.3.3 dans "itaḥ iha"[2]. -- Il n'y a pas ce but. Par la mention de l'indice *ś*, *iś* sera de plusieurs phonèmes et sera substitut de forme entière[3]. -- En ce cas un but est l'application de "aṣṭābhya auś (*auś* apparaît à la place de *jas* et *śas* ultérieurs à *aṣṭā*)" 7.1.21. -- Mais, en vérité, par la mention de l'indice *ś auś* sera substitut de forme entière. -- En ce cas un but est l'application de "jasaḥ śī (*śī* apparaît à la place de *jas* ultérieur à un *sarvanāman* terminé par *at*)" 7.1.17, de "jaś-śasoḥ śiḥ (*śi* apparaît à la place de *jas* et *śas* ultérieurs à un thème neutre)" 7.1.20. -- Mais, en vérité, dans ce cas aussi, par la mention de l'indice *ś śī* et *śi* seront substituts de forme entière. -- Il y a un autre but à la mention de l'indice *ś*. -- Lequel? -- Il sert de déterminant. -- Où a-t-il un but en servant de déterminant ? -- Dans "śi sarvanāmasthānam (*śi* a le nom technique *sarvanāmasthāna*)" 1.1.42, "vibhāṣā ṅiśyoḥ (il y a optionnellement amuissement du *a* de *an* partie de base *bha*, devant *ṅi* et *śī*)"6.4.136[4].

---

[1] "Itaḥ" est formé avec *tasil* après *idam* selon "pañcamyās tasil" 5.3.7, "iha" avec *ha* selon "idamo haḥ" 5.3.11.

[2] Voir n.1.

[3] On suppose qu'il n'y a pas la mention "śit" dans le présent *sūtra*. L'indice *ś* se trouve cependant affixé à des substituts tels que *iś*, etc. S'il est sans but défini, étant autrement inutile, par le pouvoir que lui confère la mention qui en est faite dans les substituts, il donne au substitut la propriété d'être de plusieurs phonèmes. Par cette propriété le substitut est objet de "anekāl" et s'applique à la forme entière. Donc la mention de"śit" dans le présent *sūtra* est inutile.

[4] Dans ces deux *sūtra* l'indice *ś* qualifiant les éléments *i* et *ī* permet de les reconnaître comme étant les substituts des désinences prescrits dans "jasaḥ śī" etc. L'indice *ś* a donc un but par cette qualification qui évite toute confusion. Ayant un but,il n'a pas le pouvoir de donner au substitut la propriété d'être de

-- La mention "śit sarvasya" peut ne pas être faite. -- Comment ? -- Apparaissant à la place de la finale, ledit substitut à indice *ś* ne sera pas suffixe. En l'absence du nom technique *pratyaya*(suffixe) l'indice *ś* n'aura pas le nom technique *it*[1]. En l'absence du nom technique *it* il n'y en aura pas amuissement[2]. En l'absence de l'amuissement de *ś*, le substitut est de plusieurs phonèmes. Quand il est de plusieurs phonèmes, alors il est substitut de forme entière. Substitut de la forme entière d'un suffixe il devient suffixe. Quand il est suffixe, alors *ś* a le nom technique *it*.Quand il a le nom technique *it*, il est amui. -- En ce cas, par le fait que, alors que l'opération est ainsi réalisée il dit "śit sarvasya",le maître fait savoir qu'il y a la *paribhāṣā* 6 : "la propriété d'être de plusieurs phonèmes n'est pas causée par un indice". -- Quel but y a-t-il à la révélation de cela ? -- Le *vārttika* 10 sous "tasya lopaḥ" 1.3.9, II 215.1 "si l'indice est une partie de ce à quoi il est attaché, il y a un défaut dans la prescription concernant les suffixes de forme semblable[3], dans la prescription de l'application de substituts à la forme entière[4], et dans la prohibition de *ḍāp* un énoncé distinct de *ḍāp* et *ḍāip* doit être fait,parce que *ḍāip* ne se termine pas par *ā*"[5],ce *vārttika* n'a pas à être prononcé[6]. de plusieurs phonèmes. En tant qu'indice, il est amui. Donc *iś* etc. est un substitut d'un seul phonème qui n'est pas objet de "anekāl" et la mention de "śit" doit être faite.

[1] Ce nom technique est prescrit pour un *ś* initial de suffixe non *taddhita* par "laśakv ataddhite" 1.3.8.

[2] L'amuissement est prescrit pour un *it* par "tasya lopaḥ" 1.3.9.

[3] Selon "vāsarūpo 'stryām" 3.1.94 dans le troisième *adhyāya* un suffixe prescrit par une règle particulière entrave optionnellement le suffixe prescrit par la règle générale, s'il est de forme différente. Si l'indice fait partie de l'élément auquel il est attaché, le suffixe *ka* prescrit par la règle particulière"āto 'nupasarge kaḥ" 3.2.3 est de forme différente du suffixe *aṇ* prescrit par la règle générale "karmaṇy aṇ" et ne l'entravera qu'optionnellement. La *paribhāṣā* 8 "il n'y a pas de différence de forme causée par un indice" résout cette difficulté. Voir *bhāṣya* sous " vāsarūpo" III 197.

[4] La *paribhāṣā* 6 ici citée résout cette difficulté.

[5] Voir sous "dādhā ghv adāp" 1.1.20 I 246-247. La *paribhāṣā* 7 formulée ibid. I 247.3 résout la difficulté.

[6] Cette *paribhāṣā* est formulée dans la vue où les indices font partie de l'élément auquel ils sont attachés, non dans la vue aussi présentée parfois où ils n'en font pas partie. Patañjali reconnaît plus de légitimité à la première vue (voir I 266.22 sq.). Il accepte donc la *paribhāṣā* 6 ici citée, comme il accepte ailleurs les *paribhāṣā* 7 et 8. Et sa conclusion est que la mention "śit" du présent *sūtra* vise à révéler la *paribhāṣā* 6. Nāgeśa nuance la portée de cette mention révélatrice. La mention de *śit* montre que le porteur de l'indice n'est pas *anekāl*; cela implique que l'indice ne reçoit pas la dénomination de *al*. Une utilité de cela est que l'indice n'est pas noté par la mention "al" dans "sthānivad ādeśo 'nal-

P. I 396-397. "Anekāl". "Śitkaraṇād eva" 396.3 : l'idée est quand il y a le ś le substitut est de plusieurs phonèmes. Le ś a son but accompli par la réalisation de la propriété d'avoir plusieurs phonèmes. Parce qu'il a le nom *it* il est amui. "Aṣṭābhya auś" 396.3 : l'idée est : le substitut risque de s'appliquer à l'initiale de *jas*, etc. selon "ādeḥ parasya". "Antyasyāyam" 396.9. Mais, dira-t-on, du fait des énoncés avec cinquième désinence "sarvanāmnaḥ", "napuṃsakāt"[1], il doit y avoir application des substituts *śī* et *śi* à l'initiale de *jas*, etc. selon "ādeḥ parasya". Pourquoi est il dit "antyasyāyaṃ bhavan (apparaissant à la place de la finale)"? En ce cas, on répond que l'on voit une sixième désinence dans "sarvanāmnaḥ" et que l'on pense que "napuṃsakāt" qualifie le terme"produit"[2]; l'indice *ś* est donc bien indice révélateur. Ou bien,même s'il n'y a pas la mention de *śit* dans le présent *sūtra*, du fait que *śi*, etc. sont de plusieurs phonèmes, "ādeh parasya" sera entravé et il y aura application à la forme entière; à quoi donc sert la mention de *śit* ? Cette mention de *śit* est donc bien un indice révélateur. Si les indices ne sont pas partie de ce à quoi ils sont attachés on ne peut pas dire "la propriété d'être de plusieurs phonèmes n'est pas causée par un indice". Si les indices sont partie de ce à quoi ils sont attachés, le dit indice révélateur a un but.

U. I 396-397. "Anekālśit-". Mais, dira-t-on, en l'absence du mot "śit" dans le présent *sūtra*, comment le *bhāṣya* dit-il "śitkaraṇād eva" 396.3 ? C'est pourquoi Kaiyaṭa dit "sati" 396.14 : l'idée est : il y a application de la règle en prenant la multiplicité de phonèmes que le substitut a eu avant l'amuissement de l'indice, par la force de l'emploi de *ś*. Que l'idée est que par la force de l'énonciation de *ś* et en raison de la proximité du fruit de *it*, à savoir l'amuissement, il y a application du nom *it*, etc., après la production du substitut, dans la forme à quoi s'applique la règle[3], cela est faux, parce que sous le *sūtra* "aṇudit" 1.1.69 il est indiqué par le *bhāṣya* qui montre qu'il y a risque de notation des *savarṇa* par *iś* (I 525.7) qu'il y a application du nom *it* et de l'amuissement dans le *sūtra* même[4]. Mais, dira-t-on, il convient de di-

---

vidhau" 1.1.56 et qu'une opération causée par un indice unique sera transférable en dépit de la prohibition "analvidhau"; par exemple *lyap* substitut de *ktvā* ne sera pas cause de *guṇa*, en raison de l'indice *k* de son original.

[1] "Sarvanāmnaḥ"7.1.14 est reconduit dans "jasaḥ śī" et "napuṃsakāt" 7.1.19 est reconduit dans "jaśśasoḥ śiḥ"7.1.20.

[2] C'est-à-dire le sens sera : *śi* apparaît à la place de *jas* et *śas* produits après un neutre.

[3] Le nom *it* est prescrit pour *ś*, afin qu'il y en ait amuissement. L'amuissement est prescrit pour *it* à proximité de la prescription même de ce nom. Et il n'y a pas d'autre but au nom. L'application de l'amuissement aura donc lieu immédiatement après l'application du nom *it*.Si l'on pense que le nom *it* et l'amuissement consécutifs ont lieu après la production du substitut, celui-ci, lorsqu'il se réalisera sera de plusieurs phonèmes.

[4] Il y a notation des *savarṇa* par un *aṇ*.C'est donc réduit au *aṇ i* que *iś* peut noter ses *savarṇa* dans le *sūtra*.

re "śakārād eva"; à quoi sert le mot "it". A cela on répond :non, parce qu'il est dit "śitkaraṇād eva" pour indiquer que puisque le *ś*, même s'il n'a pas d'autre fruit, a un but par sa simple présence qui réalise la multiplicité de phonèmes, l'opération fondée sur ce *it* est seulement l'amuissement; il y a donc application du nom *it* à *ś*. Kaiyaṭa dit cela "anekāltva-" 396.14. "Nanu cātrāpi" 396.5: l'idée est : par le conflit des règles particulières entravantes[1]. "Asty anyat" 396.6 : l'idée est : et ainsi puisque le *ś* a un but, il n'y a pas de preuve qu'il faille prendre en considération l'état antérieur où il n'est pas amui[2], le substitut n'est pas de plusieurs phonèmes; la substitution à la forme entière sera obtenue du seul indice *ś;* la mention de "śit" doit être faite dans le présent *sūtra*.

Le *bhāṣya* "antyasyāyam..." 396.9 vise à montrer qu'il n'y a pas le nom *it* pour *ś* parce que *śi*, etc. n'est pas suffixe avant la substitution à la forme entière. Kaiyaṭa formule une objection"nanu" 396.17 : l'idée est : et même sans la substitution à la forme entière, le *ś* étant initiale de suffixe aura le nom *it*. Ṣaṣṭhīm" 397.6 : le sens est : *śī* apparaît à la place de *jas* connecté avec un *sarvanāman; śi* apparaît à la place de *jas* et *śas* produits après un neutre. L'idée est : et ainsi puisqu'il n'y a pas production pour l'objet ultérieur mentionné comme ultérieur, il n'y a pas application de "ādeḥ parasya". Même s'il y a la cinquième désinence en connection avec le terme "ultérieur à" dans "sarvanāmnaḥ"et "napuṃsakāt", il y a une solution, dit Kaiyaṭa, "athavā" 397.7 : le sens est : s'il n'y a pas mention "śit" dans le présent *sūtra*.L'idée est : tant que *śi*, etc. ne sont pas substituts, il n'y a pas le nom *it* et l'amuissement; et quand ils sont substituts ils s'appliquent à la forme entière.

"Nānubandhakṛtam" 397.1. Et ainsi *śi*, etc. sont des substituts de forme entière, en vertu de leur indice *ś*, parce que leur *ś* est un indice. Et il n'y a pas ignorance que leur *ś* soit un indice au moment de leur application; il sera connu comme indice par son aptitude même à l'être. Autrement étant donné que pour le *k* des suffixes *ka*, etc. il y a le nom *it* et l'amuissement une fois que la qualité de suffixe est connue, c'est-à-dire après la compréhension du sens de phrase, si lors de la production de *ka* le *k* n'est pas connu comme indice, il y a risque de non-application de la *paribhāṣā* "la différence de forme n'est pas déterminée par un indice" et il y a risque d'application de l'option "vāsarūpo". Le sens de "śit" est donc : un substitut qui a un *ś*[3] apte à recevoir le nom *it* s'applique à la forme entière. Ainsi apparaît-il qu'il n'y a pas de défaut. "Asty eṣā paribhāṣā" 396.13 : parce que cela révèle que l'on ne traite pas les indices comme étant des *al*[4]. C'est pourquoi la prohibition du traitement comme l'original "analvidhau

---

[1] "Ādeḥ parasya" et "anekāl",conflit résolu par la prévalence de la règle ultérieure selon "vipratiṣedhe param".

[2] Pour obtenir la multiplicité de phonèmes lors de la réalisation du substitut.

[3] Lire "-śakāravān" (éd.NSP, etc.).

[4] Par l'indice *ś śi* ne devient pas "anekāl".

(un substitut n'est pas comme son original lors de l'application d'une opération fondée sur un *al* unique de l'original)" ne s'applique pas lors de l'application d'une opération fondée sur un indice. Autrement le substitut *lyap* de *ktvā* n'aurait pas l'indice *k*. Et il n'est pas vrai que l'indice *k* ne soit pas une partie de l'original parce qu'il y a la qualité d'original pour ce qui est dépourvu de l'indice, l'amuissement ayant eu lieu avant la substitution. Cela n'est pas vrai, parce que c'est qui est énoncé avec une sixième désinence dans le *sūtra* qui est désigné par le mot "original" et le *k* est bien partie de la forme énoncée, "ktvaḥ" 7.1.37. Autrement[1] dans "agrahīt" etc. lors de l'application de "iṭa īṭi" le substitut long ne sera pas traité comme son original; nous montrerons cela sous le sūtra "sthānivat"[2].

Dans le *bhāṣya* "tatrāsarūpa-" 397.1 : le sens est : dans des suffixes de forme semblable le défaut est le risque de réalisation de *aṇ*[3] dans le domaine de *ka;* dans le cas des substituts de forme entière le défaut sera la substitution de *aut* à la forme entière *div* selon "diva aut"; dans le cas de la prohibition "adāp" un énoncé distinct de *daip* devra être fait. "Anākārāntatvāt" est la raison du troisième défaut. Kaiyaṭa dit que l'indice révélateur est nécessaire "anekānteṣu" 397.9. "Ekānteṣu" 397.9 : il est clair dans le *bhāṣya* sur "tasya lopaḥ" que c'est la vue principale[4].

---

[1] C'est-à-dire si l'indice n'est pas partie de l'original.

[2] Voir ci-dessous I 404 dernière ligne. Dans *agrah is īṭ* il y a substitut long de *iṭ* par"graho 'liṭi dirghaḥ" *agrah īs īṭ;* puis amuissement de *s* prescrit après *iṭ* devant *īṭ* par "iṭa īṭi". Si l'indice *ṭ* n'est pas partie de l'original, lors de l'application de l'amuissement fondé sur la qualité de *iṭ* du *al* qu'est l'original, amuissement qui sera donc *alvidhi,* le substitut long *ī* ne sera pas traité comme son original. L'amuissement ne pourra s'appliquer. Si au contraire on considère que le *ṭ* est partie de l'original, l'amuissement sera fondé sur la qualité de *iṭ* de l'ensemble original *iṭ;* il ne sera pas *alvidhi*. Il y aura traitement de *ī* comme l'original *iṭ*. L'amuissement s'appliquera.

[3] Lire : "kaviṣaye 'ṇprāptiḥ".

[4] Voir II 217.4 sq.

# TABLE DES MATIERES

*Page*

Adhyāya 1 pāda 1 āhnika 5

Īdūded dvivacanam pragṛhyam 11

1 Utilité du *t* ultérieur . . . . . . . . . . . 1

2 La qualité de déterminé de "dvivacanam". . . . . . 11

Adaso māt 12

1 La non-réalisation des substituts *i* et *u* lors de l'application du nom *pragṛhya* . . . . . 19

Śe 13

Le domaine d'application de la règle . . . . . . . 34

Nipāta ekāj anāṅ 14

1 Le mot "nipātaḥ" . . . . . . . . . . . . . . .36

2 La mention "ekāc" . . . . . . . . . . . . . . 38

3 La mention "anāṅ" . . . . . . . . . . . . . . 44

Ot 15

Le domaine d'application de la règle . . . . . . . . . 45

Uña ū̃ 17-18

1 La non-application dans *āho*, etc. . . . . . . . . 55

Īdūtau ca saptamyarthe 19

L'utilité de la mention "-arthe" . . . . . . . . . . 60

Dādhā ghv adāp 20

1 La notation des racines terminées par *ec* . . . . . 69

2.1 La non-notation des formes *dā dhā* dénuées de sens . . . . . . . . . . . . . 76

2.2 La notation de l'accrément . . . . . . . . . . . 77

3 La non-application de *ghu* et de *it* à *dīṅ* . . . . . 85

4 La notation de *daip* par "adāp" . . . . . . . . 88

Ādyantavad ekasmin 21

1 Le traitement comme initial ou final . . . . . . . . 92

2 Le transfert de dénomination . . . . . . . . . . 94

3 Proposition d'annulation du *sūtra* . . . . . . . . 100

4 Les buts du *sūtra* : 1 Le traitement comme initial . . . . . . . . . . . . . . . . . 101

4.2 Le traitement comme final . . . . . . . . . . . . 105

Taraptamapau ghaḥ 22

1 L'application de *gha* à *tara* . . . . . . . . . . . 108

Bahugaṇavatuḍati saṃkhyā 23

1 Proposition d'adjonction d'une mention des noms de nombre . . . . . . . . . . . . . . . 112

2 L'utilité de la mention des noms de nombre . . . . 116

3 Proposition d'une mention de *adhyardha*, d'un composé de membre antérieur *ardha*, de *adhika* . . . . . . . . 125

4 Annulation de la mention de *bahu*, etc. . . . . . . . 127

*Page*

Ṣṇāntā ṣaṭ 24

1 Proposition d'une mention "upadeśe". . . . . . . . 129
2 Enoncé *ā* dans "ṣṇāntā"; scissions de *sūtra*. . . . 133

Ḍati ca 25

1 Proposition d'annulation . . . . . . . . . . . . 141

Ktaktavatū niṣṭhā 26

La détermination du suffixe *kta* parmi les formes semblables *ta* . . . . . . . . . . . . . 142

Adhyāya 1 pāda 1 āhnika 6

Sarvādīni sarvanāmāni 27

1 Le composé "sarvādīni" . . . . . . . . . . . . 147
2 La présentation de la forme toute-faite "sarvanāmāni" . . . . . . . . . . . . . . . 150
3 La non-application du nom *sarvanāman* à *sarva*, etc. noms ou *upasarjana* . . . . . . . . . . 159
4 Le but de l'application du nom *sarvanāman* à *ubha* . . . . . . . . . . . . . . . . . 182
5 Le but de l'application du nom *sarvanāman* à *bhavat*. . . . . . . . . . . . . . . . . 190

Vibhāṣā diksamāse bahuvrīhau 28

1 Le but de la mention "diksamāse" . . . . . . . . . 191
2 Le but de la mention "bahuvrīhau" . . . . . . . . 192

Na bahuvrīhau 29

1 L'utilité du *sūtra*; l'application au membre antérieur de composé . . . . . . . . . . . . . 198
2 Adjonction d'une prohibition du nom pour le composé formé avec bhūtapūrva . . . . . . . . . 205

Tṛtīyāsamāse 30

1 L'application à la forme analytique . . . . . . . . 206

Vibhāṣā jasi 32

1 La non-application de *akac* . . . . . . . . . . . 208

Pūrvaparāvaradakṣiṇottarāparādharāṇi vyavasthāyām asaṃjñāyām 34

1 Les rapports du *sūtra* et du *gaṇapāṭha* . . . . . . . 209
2 L'utilité du *sūtra* . . . . . . . . . . . . . 213

Svam ajñātidhanākhyāyām 35

1 L'utilité de la mention "-ākhyāyām" . . . . . . . . 217

Antaraṃ bahiryogopasaṃvyānayoḥ 36

1 L'utilité de la mention "-upasaṃvyāna-" . . . . . . . 218
2 Adjonctions au chapitre de l'application du nom *sarvanāman* . . . . . . . . . . . . . 219

Svarādinipātam avyayam 37

1 L'utilité de la mention de *svar*, etc. et des deux noms techniques

*page*

Taddhitaś cāsarvavibhaktiḥ 38

1 La mention "asarvavibhaktiḥ prise dans le sens "non causé par toute désinence". . . . . . . 223
2 La mention "avibhaktiḥ", etc. . . . . . . . . . . 227
3 La mention "asarvavibhaktiḥ" prise dans le sens "sans désinence entière" . . . . . . . . 233
4 Annulation du *sūtra* dans l'*Aṣṭādhyāyī;* lecture dans le *gaṇapāṭha* . . . . . . . . . . . . . . . 238
5 La non-application du nom aux mots *upasarjana*. . . . 240

Kṛn mejantaḥ 39

1 La construction des deux mots du *sūtra* . . . . . . . 243
2 La non-application du nom *avyaya* au cas où le *ec* est substitut d'un autre phonème . . . . . . . 248
3 Les buts de la saṃnipātaparibhāṣā . . . . . . . . . 251

Avyayībhāvaś ca 41

L'utilité du nom *avyaya* pour un *avyayībhāva* . . . . . . . 270

Śi sarvanāmasthānam; suḍ anapuṃsakasya 42-43

La non-application de "anapuṃsakasya" à *śi*. . . . . . . 274

Na veti vibhāṣā 44

1 Application du nom *vibhāṣā* au sens de "na vā" . . . . 278
2 Non-application du nom aux mots de forme semblable à "na vā" . . . . . . . . . . . . . 282
3 L'inconstance d'application des opérations par le nom *vibhāṣā* . . . . . . . . . . . . . . . 285
4 Option et principe de l'éternité des mots . . . . . 292
5 Annulation du *sūtra* . . . . . . . . . . . . . . .300
6 Les types d'option. 1. Options applicables à une opération non déjà réalisable . . . . . . . 303
6.2. Options applicables à une opération déjà réalisable . . . . . . . . . . . . . 318
6.3. Options applicables à une opération tantôt déjà réalisable, tantôt non-déjà réalisable . . . 320

Adhyāya 1 Pāda 1 Āhnika 7

Ig yaṇaḥ saṃprasāraṇam 1.1.45

1 L'application du nom au phonème *ik* et à la phrase "ig yaṇaḥ" . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 324
2 L'application du nom à la phrase "ig yaṇaḥ" . . . . . . . 327
3 L'application du nom au phonème . . . . . . . . . . . . 330

Ādyantau ṭakitau 1.1.46

1 La correspondance terme à terme entre les deux composés . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 332
2 L'application de la règle aux accréments . . . . . . . . 334

Mid aco 'ntyāt paraḥ 1.1.47

1 Les règles entravées par "mid acaḥ" . . . . . . . . . . .346
2 L'application de *num* avant la finale de *masj* . . . . . 348

page

3 L'élément à indice *m* partie finale ou initiale . . . 349

Eca ig ghrasvādeśe 1.1.48
1 Le but du *sūtra* . . . . . . . . . . . . . . . . . . 359
2 L'annulation du *sūtra* . . . . . . . . . . . . . . . 362

Ṣaṣṭhī sthāneyogā 1.1.49
1 Le sens de "sthāneyogā" . . . . . . . . . . . . . . 364
2 Le but de la règle. 1. La notation de la relation par l'occurrence . . . . . . . . . . . . 367
2.2 Le but de la règle, la *paribhāṣā* 12 "nirdiśyamānasya" . . . . . . . . . . . . . . . . . 374

Sthāne 'ntaratamaḥ 1.1.50
1 Exemple d'application du *sūtra* . . . . . . . . . . . 376
2 La mention "sthāne" et la paribhāṣā 13 "yatrānekavidam"; la mention de *tamap* . . . . . . . . 378
3 Le but du *sūtra* . . . . . . . . . . . . . . . . . . 379
4 La détermination de la lecture "antaratamaḥ". . . . 380
5 Le présent *sūtra* est le complément d'autres règles. . 389
6 L'annulation du *sūtra* . . . . . . . . . . . . . . . . . 392

Ur aṇ raparaḥ 1.1.51
1 Règle prescrivant le seul *r* ultérieur . . . . . . . . 403
2 Le but de la mention "aṇ" . . . . . . . . . . . . . . 411
3 L'application du *r* ultérieur à un substitut unique . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 413
4 Le *r* est partie finale de ce qui précède . . . . . . . 421

Alo 'ntyasya 1.1.52
1 La mention de *al* qualifie la finale . . . . . . . . . 437
2 Le but de la règle . . . . . . . . . . . . . . . . . . 439

Ṅic ca 1.1.53
1 *Tātaṅ* substitut de forme entière . . . . . . . . . . . 443

Ādeḥ parasya 1.1.54
1 Prévalence de "anekāl" sur le présent *sūtra* en cas de conflit . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 447

Anekālśit sarvasya 1.1.55
1 Le but de la mention "śit"; la *paribhāṣā* 6 "nānubandhakṛtam" . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 448

## PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE

Nos.

1. Kārāvelane —*Kāreikkālammeiyār*, œuvres éditées et traduites. Introduction par Jean Filliozat. 1956.
2. Jean Filliozat — *Les relations extérieures de l'Inde* (1)
    1. *Les échanges de l'Inde et de l'Empire Romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne.*
    2. *La doctrine brahmanique à Rome au IIIème siècle.* 1956.
3. Madeleine Biardeau — *Le Tattvabindu de Vācaspatimiśra.* Édition critique, traduction et introduction. 1956.
4. J. Monchanin, J. Filliozat, A. Bareau — *Entretiens* 1955. 1956.
5. Louis Renou — *Etudes sur le vocabulaire du Ṛgveda.* Première série. 1958.
6. Suzanne Siauve — *La voie vers la connaissance de Dieu* (*Brahma-Jijñāsā*) *selon l'Anuvyākhyāna de Madhva.* 1957.
7. Dev Raj — *L'esclavage dans l'Inde ancienne d'après les textes palis et sanskrits.* Avec une préface du Dr. Jean Filliozat. 1957.
8. Alain Daniélou — *Tableau comparatif des intervalles musicaux.* 1958.
9. Alain Daniélou — *La musique du Cambodge et du Laos.* 1957.
10. André Bareau — *La vie et l'organisation des communautés bouddhiques modernes de Ceylan.* 1957.
11. Alain Daniélou et N.R. Bhatt — *Textes des Purāṇa sur la théorie musicale.* Vol. I, Edition critique, traduction française et introduction. 1959.
12. Charlotte Vaudeville —*Kabīr Granthāvalī* (*Dohā*). Avec introduction, traduction et notes. 1957.
13. Madeleine Biardeau — *Sphoṭa Siddhi* (*La Démonstration du Sphoṭa*) *par Maṇḍana Miśra.* Introduction, traduction et commentaire. Texte sanskrit établi par N.R. Bhatt avec la collaboration de T. Ramanujam. 1958.
14. Suzanne Siauve — *Les noms védiques de Viṣṇu dans l'Anuvyākhyāna de Madhva* (*Brahma-Sūtra* I, 1, *adhikaraṇa* 2 *à* 12). Texte avec traduction et notes. 1959.
15. Charlotte Vaudeville — *Etude sur les sources et la composition du Rāmāyaṇa de Tulsī-Dās.* Traduction en hindi par J.K. Balbir. तुलसीदास रचित रामचरितमानस का मूलाधार व रचनाविषयक समालोचनात्मक एक अध्ययन, fasc. I. 1959, fasc. II. 1965.
16. Alain Daniélou et N.R. Bhatt — *Le Gītālaṃkāra.* L'ouvrage original de Bharata sur la musique. Edition critique, traduction française et introduction. 1959.
17. Rasik Vihari Joshi — *Le rituel de la dévotion kṛṣṇaïte.* Préface par Jean Filliozat. 1959.
18. N. R. Bhatt — *Rauravāgama*, édition critique, Vol. I. Introduction : Les Āgama çivaïtes, par Jean Filliozat. 1961. Vol. II, 1972.
19. R. Dessigane, P.Z. Pattabiramin et J. Filliozat — *La légende des jeux de*

## PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE

(*suite*)

Nos.

*Civa à Madurai d'après les textes et les peintures.* Vol. I Texte — Vol. II Planches. 1960.

20. Claude Jacques — *Gayāmāhātmya.* Introduction, édition critique et traduction française. 1962.
21. Charlotte Vaudeville — *Les duhā de Dhola Mārū.* Avec introduction, traduction et notes. 1962.
22. Sayida Surriya Hussain — *Garcin de Tassy, Biographie et étude critique de ses œuvres.* 1962.
23. N.R. Bhatt — *Mṛgendrāgama (Kriyāpāda et Caryāpāda) avec le commentaire de Bhaṭṭa Nārāyaṇakaṇṭha,* édition critique. 1962.
24. N.R. Bhatt — *Ajitāgama,* édition critique. Vol. I. 1963. Vol. II. 1967.
25. Hélène Brunner-Lachaux — *Le rituel quotidien dans la tradition śivaïte de l'Inde du Sud selon Somaśambhu — Somaśambhupaddhati,* Introduction, traduction et notes. 1ère partie. Le Rituel quotidien. 1963. 2ème partie. Rituels occasionnels. 1968.
26. Pierre-Sylvain Filliozat — *Le Pratāparudrīya de Vidyānātha* — avec le commentaire *Ratnāpaṇa* de Kumārasvāmin. Traduction, introduction et notes. 1963.
27. Dessigane, P.Z. Pattabiramin et J. Filliozat — *Les légendes çivaïtes de Kāñcipuram.* 1964.
28. Ch. Vaudeville — *Bārahmāsā.* Les chansons des douze mois dans les littératures indo-aryennes. 1965.
29. J. Filliozat et P.Z. Pattabiramin — *Parures divines du Sud de l'Inde.* 1966.
30. Michèle Lupsa — *Chants à Kālī de Rāmprasād.* Introduction, texte bengali, traduction et notes. 1967.
31. R. Dessigane et P.Z. Pattabiramin — *La légende de Skanda.* 1967.
32. M.E. Adicéam — *Contribution à l'étude d'AiyaNār-Śāstā.* 1967.
33. J.Filliozat — *Un catéchisme tamoul du XVI$^{e}$ siècle en lettres latines.* 1967
34. P. Joshi — *Industrialisation et Société dans l'Inde du Nord.* Introduction par J. Filliozat : Observations sur l'étude des sociétés et de l'économie de l'Inde. 1967.
35. F.Gros — *Le Paripāṭal,* Texte tamoul, introduction, traduction et notes. 1967.
36. P.S. Filliozat — *Œuvres poétiques de Nīlakaṇṭha Dīkṣita.* I. Texte, traduction et notes. 1967.
37. *Index des mots de la littérature tamoule ancienne,* Vol. I. 1967; Vol. II. 1968; Vol. III. 1970.

## PUBLICATIONS DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'INDOLOGIE

(*suite*)

Nos

Monuments, avec le *Pañcavaradakṣetramāhātmya* édité par K. Srinivasacharya. 1970.

40. B. Dagens — *Mayamata.* Traité sanskrit d'architecture. Edition critique, traduction et notes. 1ère partie 1970. 2ème partie 1976.
41. N.S. Shukla — *Le Karṇānanda de Kṛṣṇadāsa.* Edition et traduction annotée. 1971.
42. P.Z. Pattabiramin — *Sanctuaires rupestres du Sud de l'Inde.* Vol. I. Andhra. 1971. Vol. II. Tamilnad et Kerala. 1975.
43. Suzanne Siauve — *Les hiérarchies spirituelles selon l'Anuvyākhyāna de Madhva.* 1971.
44. Capitaine de Vaisseau Cordier — *Historique et Statistique de Karikal.* Texte rédigé en 1825. Présentation par François Gros. Vol. I. 1971.
45. Jean Filliozat — Un texte tamoul de dévotion vishnouïte. *Le Tiruppāvai d'Āṇṭāḷ.* 1971.
46. Marie-Claude Porcher — *Rāghavayādavīya* par Veṅkaṭādhvarin. Texte sanskrit édité par M.S. Narasimhacharya. Etude et Traduction. 1972.
47. Neelakanta Sarma — *Textes sanskrits et tamouls de Thaïlande.* Introduction par Jean Filliozat. 1972.
48. Marie-Claude Porcher — Un poème satirique sanskrit, la *Viśvaguṇādarśacampū.* Introduction, traduction et notes. 1972.
49. Jean Filliozat — Un texte de la religion kaumāra, le *TirumurukāRRuppaṭai.* 1973.
50. Association Internationale des études Tamoules. Compte rendu de la IIIème Conférence Internationale (Proceedings of the Third International Conference Seminar, Paris 1970) édité par François Gros et X.S. Thani Nayagam. 1973.
51. *Mahābhāṣyapradīpavyākhyānāni,* Commentaires sur le Mahābhāṣya de Patañjali et le Pradīpa de Kaiyaṭa, édition critique par M.S. Narasimhacharya. Présentation par P.S. Filliozat. Vol. I. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 1-4. 1973. Vol. II. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 5-7. 1975. Vol. III. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 8-9. 1976.
52. Alix Raison — *La Hārītasaṃhitā* : Texte médical sanskrit avec un Index de nomenclature âyurvédique. 1974.
53. Tara Michaël — Le joyau du Śiva-yoga, *Śivayogaratna* de Jñānaprakāśa. Edition, traduction et notes. 1975.
54. *Le Mahābhāṣya de Patañjali* avec le Pradīpa de Kaiyaṭa et l'Uddyota de Nāgeśa. Traduction par Pierre Filliozat. 1975. Vol. I. : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 1-4. Vol. II : Adhyāya I, Pāda I, Āhnika 5-7. 1976.
55. Vasundhara Filliozat — *Le Temple de Tirumaṅkaiyālvār à Hampi.* 1976.
56. N. R. Bhatt — *Mataṅgapārameśvarāgama,* avec le commentaire de Rāmakaṇṭha, *Vidyāpāda,* édition critique, 1977.